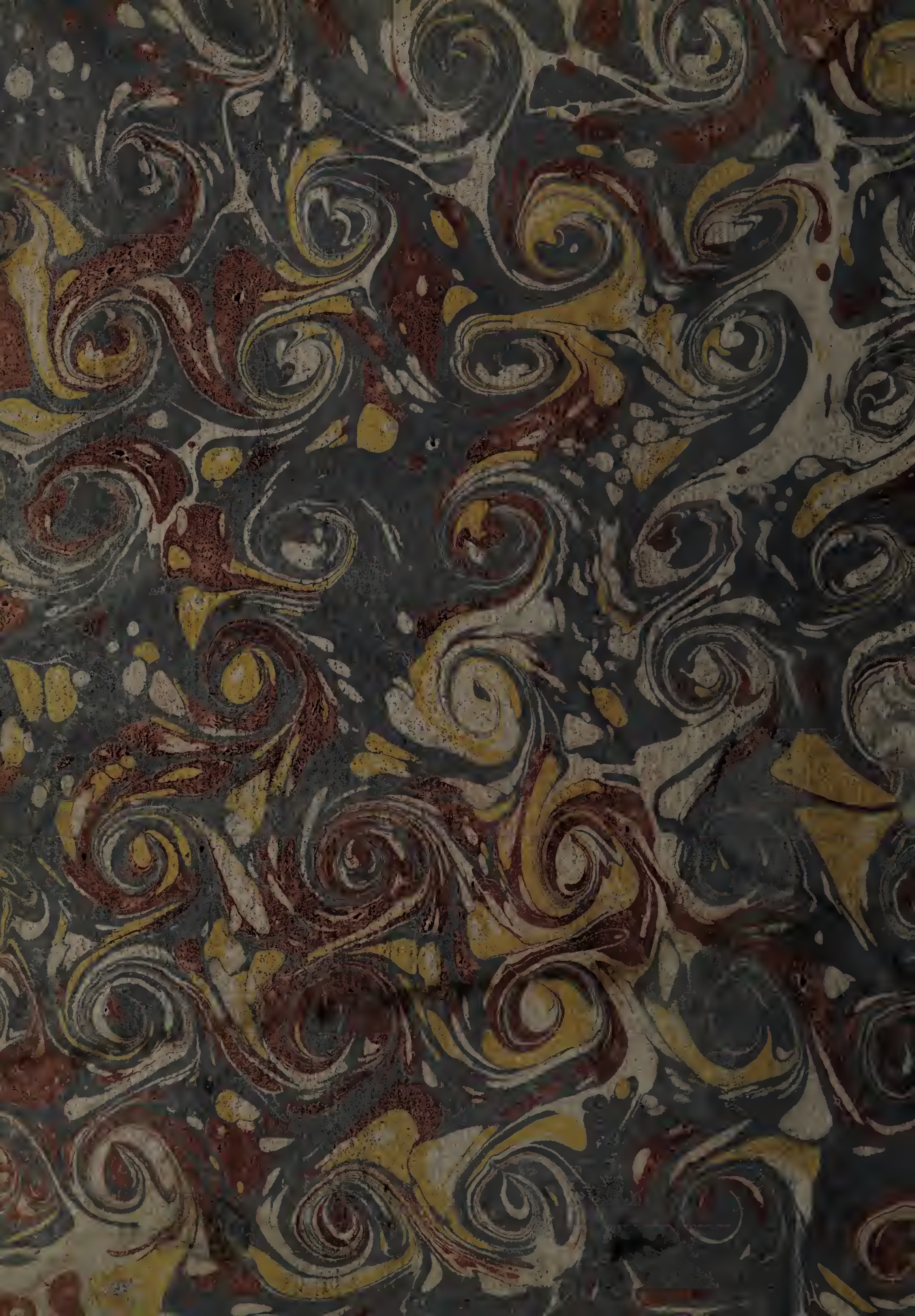






DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE.
TOME II.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ UNIVERSEL D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE

DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps Céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Economie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers.

On y a ajouté une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle, Cenſeur Royal, Maître en Pharmacie, Honoraire de la Société Economique de Berne, Membre de l'Académie Impériale d'Allemagne, Aſſocié des Académies Royales des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de Caen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, d'Agriculture de Paris, &c.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.



A PARIS.

CHEZ LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
D'HISTOIRE NATURELLE.

DABUH ou DABACH : *voyez* HYÊNE.

DACTYLE ou DACTYLITE. Plusieurs Naturalistes expriment par ce nom, une *Bélemnite*. Voyez *ce mot*.

Quelques Auteurs ont donné encore ce nom de *Dactyle* à l'Antale, à la Dentale, fossiles, & à tous les Tuyaux cloisonnés ou non concamerés, &c.

DACTYLOBE : *voyez* à l'article OISEAU.

DAGUET : *voyez* CERF.

DAILS : *voyez* à la suite du mot PHOLLADE.

DAIM, *Dama recentiorum*, *seu Cervus palmatus*. L'animal auquel nous donnons le nom de *Daim*, ressemble beaucoup au cerf; mais il est plus petit, & il en differe sur-tout en ce que ses cornes sont larges & plattes par le bout : on a comparé cette partie à la paume de la main, parcequ'elle est entourée de petites andouilleres en forme de doigts. La tête de la femelle du daim n'est point ornée de bois.

Quoiqu'aucune espece ne soit plus voisine d'une autre, que l'espece du daim l'est de celle du cerf, ces animaux qui se ressemblent à tant d'égards,

dit M. de Buffon, ne vont point ensemble, se fuient, ne se mêlent jamais; & ne forment par conséquent aucune race intermédiaire.

Les daims paroissent être d'une nature moins robuste & moins agreste que celle du cerf; ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts. On les éleve dans des parcs, où ils sont, pour ainsi dire, à demi-domestiques. L'Angleterre est l'endroit de l'Europe où il y en a le plus, & où l'on fait le plus de cas de cette venaison. Il y a des daims aux environs de Paris & dans quelques Provinces de France: il y en a en Espagne & en Allemagne; il y en a aussi en Amérique, qui peut-être y ont été transportés d'Europe. Il semble que ce soit un animal des climats tempérés; car on n'en trouve point, ou que très rarement, dans les forêts du Nord. Comme le daim est moins sauvage, plus délicat, &, pour ainsi dire, plus domestique que le cerf, il est aussi sujet à un plus grand nombre de variétés.

La tête de tous les daims mue comme celle des cerfs; mais elle tombe plus tard: ils sont à-peu-près le même tems à la refaire. Les daims raient comme le cerf, dans le tems du rut, mais d'une voix basse & entre-coupée. Ils ne s'excédent pas autant que le cerf, & ne s'épuisent point par le rut. Ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher des femelles; cependant ils se les disputent & se battent à toute outrance. Ils sont portés à demeurer ensemble: ils se mettent en hardes, & restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, dit M. de Buffon, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes qui sont bien distinctes, bien séparées, & qui bientôt deviennent ennemies, parcequ'ils veulent également occuper le même endroit du parc. Chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier, & c'est le plus fort & le plus âgé; les autres suivent, & tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paroît y régner: ils s'attaquent avec ordre, se battent avec courage, se soutiennent les uns les autres, & ne se croient pas vaincus par un seul échec; car le combat se renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus foibles & les releguent dans le mauvais pays. Ils aiment les terreins élevés & les collines. La chasse du daim & celle du cerf n'ont entr'elles aucune différence essentielle.

Le daim se nourrit, de même que le cerf, de grains & de bois: comme il broute de plus près que le cerf, le bois coupé par la dent du daim repousse plus difficilement que celui qui l'a été par la dent du cerf. Les daims ruminent: ils recherchent les femelles dès la seconde année de leur vie: ils ne s'attachent pas à la même, comme le chevreuil; mais ils en changent comme le cerf. Ces animaux s'apprivoisent aisément.

La daine porte huit mois & quelques jours, comme la biche: elle produit de même ordinairement un *faon*, quelquefois deux, & très rarement trois. Ils sont en état d'engendrer & de produire dès l'âge de deux ans, jusqu'à quinze ou seize ans: enfin ils ressemblent au cerf par presque toutes les habitudes naturelles; & la plus grande différence qu'il y ait entre ces animaux, c'est dans la durée de la vie: *voyez* Cerf.

Les cerfs vivent vingt-cinq à trente ans, & les daims ne vivent qu'environ vingt ans. Comme ils sont plus petits, il y a apparence, dit M. de Buffon, que leur accroissement est encore plus prompt que celui du cerf; car dans tous les animaux, la durée de la vie est proportionnée à celle de l'accroissement, & non pas au tems de la gestation, comme on pourroit le croire, puisqu'ici le tems de la gestation est le même; & que dans d'autres especes, comme celle du *bœuf*, on trouve que, quoique le tems de la gestation soit fort long, la vie n'en est pas moins courte.

Le daim fournit dans le commerce les mêmes marchandises que le cerf. Sa peau est estimée, après qu'elle a été passée en huile chez les Chamoiseurs, ou en mégie. On en fait des gants, des culottes, &c.

DAINTIERS. En Venerie, l'on donne ce nom aux testicules du cerf: *voyez* CERF.

DALE. On appelle ainsi une pierre dure comme celle de liais, débitée par tranches de peu d'épaisseur, & dont on couvre les terrasses, les balcons: on en fait aussi du carreau.

DAME DES SERPENS. Espece de *Boicininga* ou de serpent à sonnettes, dont les couleurs imitent les taffetas flambés: *voyez* BOICININGA.

DANTE: *voyez* BEORI.

DARD, *Jaculatrix* Espece de serpent *acontias* qui se trouve aux Isles de Barlovento dans la nouvelle Espagne. Ses écailles sont jaunes-roussâtres, lozangées & coupées par un cordon qui regne depuis la tête jusqu'au bout de la queue. Toutes les jointures des écailles sont orangées. *V.* ACONTIAS.

DARD ou VANDOISE, *Jaculus*. Petit poisson de riviere, de la longueur d'un hareng, qui va fort vîte dans l'eau: il semble qu'il s'y élance comme un dard, d'où lui est venu son nom. Ce poisson est de l'espece des poissons blancs. Il est long de neuf doigts; il a le corps large & le museau pointu; il est couvert d'écailles moyennes & de petites lignes. La nâgeoire de l'anus est composée de dix arrêtes: sa couleur est entre le brun, le vert & le jaune. Il a l'estomac petit & le foie blanc, où est attaché la bourse du fiel. Il devient fort gras. Sa chair est molle, mais bonne, agréable au goût, & meilleure que celle de tous les autres Muges dans la famille desquels il est. Cette chair est si saine, qu'on dit en proverbe: *Sain comme Dard.*

DATTES, *Dactyli.* Ce sont des fruits oblongs, gros comme le pouce, longs d'un pouce & demi, composés d'une pellicule mince, roussâtre, dont la pulpe ou la chair est jaunâtre, grasse, ferme, bonne à manger, douce, d'un goût vineux & sucré. Cette chair environne un gros noyau allongé, grisâtre, cylindrique, dur & creusé d'un sillon dans sa longueur. Ces fruits naissent en Barbarie & en Espagne; il en croît aussi dans le pays de Salé en Provence, mais qui sont maigres & se corrompent très facilement. Nous donnerons la maniere d'en faire la récolte & leur usage, après avoir décrit l'espece de palmier qui les produit.

Hiſtoire du Palmier Dattier.

Le *Palmier Dattier* eſt un arbre de la grande eſpece des *palmiers*. Il pouſſe une racine qui ſouvent eſt ſimple, & toujours épaiſſe & ligneuſe : elle eſt environnée vers ſon colet de menues branches, un peu tortueuſes, nues & ſerpentantes. Le bois & l'écorce de ces premieres branches ſont fibrés, flexibles, rouſsâtres & d'un goût acerbe. Le tronc de l'arbre eſt gros, droit, cylyndrique & ſans branches : avec le tems ſa hauteur ſurpaſſe huit braſſes. Il a pour écorce les queues ou chicots des branches feuillées qui reſtent après qu'on les a coupées, & qui ſont placées ſymmétriquement, y en ayant toujours ſix autour du tronc ; de ſorte que les ſix qui ſont au-deſſus, répondent à l'endroit des interſtices qui ſe trouvent entre les queues des branches inférieures. Cette eſpece d'écorce eſt d'ailleurs épaiſſe & chargée d'écailles, ce qui facilite pour monter à l'arbre. Quand la ſuperficie du tronc eſt nue, elle eſt de couleur fauve. La ſubſtance intérieure du tronc eſt compoſée de fibres longitudinales, épaiſſes, ligneuſes, cependant légeres, étant unies par une matiere fongueuſe. Le peu de ſolidité de ce bois le rend très difficile à travailler. Le jeune palmier dattier a dans le milieu de ſon tronc, une eſpece de nerf ligneux : au bout d'un an il contient une moëlle bonne à manger ; avancé en âge, le tronc s'endurcit, il n'y a que le ſommet de bon à manger ; plus vieux encore, il n'y a que les boutons du ſommet où ſe trouve cette moëlle molle, blanche, tendre, charnue, caſſante, douceâtre & ſavoureuſe. Les Perſans & les Arabes en ſont fort friands ; mais comme cette moëlle eſt le germe productif des branches qui doivent naître, &c. l'arbre meurt lorſqu'on la coupe.

Le *palmier dattier* eſt communément terminé par une ſeule tête conique, qui eſt compoſée au moins de quarante branches feuillées, & de quatre-vingts au plus, placées en rond : les plus anciennes ſe courbent bientôt en arc vers l'horiſon, & enfin ſe fanent. Des aiſſelles des branches feuillées ſortent des grappes branchues qui ont chacune leur enveloppe, & qui portent des fleurs dans le palmier mâle, & des fruits dans le palmier femelle. La côte de la branche feuillée eſt très grande, longue d'environ trois braſſes, verdâtre, liſſe, étant jeune, luiſante & jaunâtre ; étant vieille, courbée & creuſée en gouttiere ; d'une ſubſtance fibreuſe & analogue à celle du tronc. Cette côte eſt compoſée vers ſon extrémité, de feuilles ſemblables à celles du roſeau : elles durent toujours ; elles ſont aîlées & en très grand nombre, ſoutenues ſur des eſpeces de queues ligneuſes, ſi fortement attachées à la côte, qu'on ne peut les en arracher qu'avec peine. Ces feuilles ſont ſituées obliquement & alternativement, larges de deux pouces, & longues d'une coudée, fort pointues, d'un verd pâle, & pliées par le milieu, fort dures, ſeches & pleines de nervures.

Au ſommet du *palmier dattier* & à la baſe des côtes, ſe trouvent trois ou quatre ſortes d'enveloppes à réſeau, ſemblables à de l'étoupe ou au gros chanvre

chanvre, repréſentant par leur figure une naſſe dont les fils ſeroient collés & appliqués en croix, & non pas entrelacés. Ces enveloppes plus ou moins larges, & colorées en jaune ſelon la vétuſté de l'arbre, ſervent à affermir un nombre de branches, & à mettre à couvert des injures extérieures non-ſeulement les branches feuillées, mais encore principalement celles des jeunes grappes.

Les fleurs du *palmier dattier* naiſſent encloſes dans une autre groſſe enveloppe, qu'on appelle *Elaté*. Cette enveloppe s'ouvre quand elle a atteint une certaine groſſeur, & elle laiſſe paroître des fleurs blanches, diſpoſées en grappes. A ces fleurs placées au haut du tronc & aux aiſſelles des branches feuillées, ſuccedent ſur le même rameau en grappes, appellé *Regime*, cent quatre-vingts à deux cents dattes, dont nous avons déja parlé, & qui étant mûres, ſervent de nourriture à un grand nombre de perſonnes dans les Indes, en Perſe, en Syrie, en Afrique, en Egypte & en Judée. Celles qu'on nous envoie ne ſont employées que pour la Médecine. *Voyez la maniere de les conſerver, à la fin de cet article.*

Culture du Palmier Dattier.

Le palmier qui naît de lui-même des racines d'un autre, commence à donner des fruits après quatre années de tranſplantation dans un terroir fertile; dans un terrein ſtérile, il ne rapporteroit qu'au bout de ſix à ſept ans : mais celui qui vient d'un noyau eſt bien plus long-tems à donner du fruit.

Voici l'ordre dans lequel les palmiers, ſoit mâles, ſoit femelles, produiſent leurs différentes fleurs. Vers le mois de Février ces arbres pouſſent leurs boutons dans les aiſſelles des branches feuillées; il en réſulte des *ſpathes* chargées de duvet, qui croiſſent peu-à-peu, & groſſiſſent au point que le mois ſuivant elles s'entr'ouvrent dans leur longueur, & laiſſent paroître une eſpece de truffe. Ce corps ainſi dégagé, prend bientôt la figure d'une grappe compoſée d'un grand nombre de pédicules qui ſoutiennent de petites fleurs dans les mâles, & des eſpeces de petites prunes dans le palmier femelle : les fleurs fécondent ces fruits naiſſans, qui mûriſſent dans l'eſpace de cinq mois. Les palmiers les plus vigoureux portent huit ou dix grappes. La grappe mâle eſt parſemée d'un grand nombre de petites fleurs oblongues, à trois pétales & à étamines velues. Elle porte deux cents pédicules, dont les plus courts ſupportent quarante petites fleurs, les moyens ſoixante, & les plus longs quatre-vingts. Au commencement de Mars les ſpathes ſe rompent; les grappes femelles paroiſſent d'abord; & peu de jours après elles ſont nues, & portent un très grand nombre d'embryons, gros & ronds comme un grain de poivre, luiſants & d'un goût acerbe. Dans le mois de Mai ces fruits ſont déja gros comme nos cerises : leur couleur eſt verte. En Juin leur oſſelet ou noyau groſſit, leur chair devient plus ſolide, & ils mûriſſent dans le mois d'Août, ſans que la chair pulpeuſe continue d'être adhérente à ſon noyau.

Le palmier ſe plaît dans les terreins ſablonneux des pays chauds. On le

cultive dans la Grece, dans l'Italie & un peu en France. Lorſqu'on ſeme des noyaux, il en naît des palmiers mâles & femelles; mais lorſqu'on plante des racines, les palmiers qui naiſſent ſuivent le ſexe de leur mere racine. Quand on a planté dans la terre les jeunes pouſſes de deux ou trois ans, on a ſoin de les arroſer pendant l'été : on extirpe celles qui pullulent autour du palmier, ainſi que tous les inſectes qui pourroient nuire à l'arbre. Lorſque les palmiers ſont en état de porter des fleurs & des fruits, on prend ſoin d'en multiplier & accélérer la fécondité. Pour y réuſſir, on cueille ſur la fin de Février, au ſommet de l'arbre, les ſpathes mâles remplies de fleurs fécondantes; on retire les grappes dont les fleurs ne ſont pas encore épanouies; on partage ces grappes en de petites baguettes fourchues, & on les fixe tranſverſalement ſur le milieu des grappes femelles, juſqu'à ce que les jeunes embryons aient acquis de la vigueur, étant couverts de la pouſſiere ſéminale des petites fleurs mâles. Les grappes femelles peuvent auſſi être fécondées ſans le ſecours de l'homme, mais par le moyen de l'air qui tranſporte la pouſſiere fécondante du palmier mâle ſur les palmiers femelles qui n'en ſont pas éloignées.

Lorſqu'on obſerve la conſtance & l'uniformité de la Nature dans ſes productions, & qu'on remarque qu'elle a donné les germes propres à chaque individu, on ne peut ſe réſoudre à croire ce qu'on lit dans un Mémoire lû à l'Académie de Gottingue, que ſi l'on plante le noyau du *palmier dattier*, de maniere que le côté où il y a une inciſion profonde ſoit tourné vers le ciel, il en vient un *palmier femelle*; mais que quand on a placé en haut la ſurface unie & qui n'a qu'une légere inciſion, il en vient un *palmier mâle*. On y lit auſſi que le moyen d'avoir des palmiers qui donnent des dattes de très bonne-heure, (lors même qu'ils n'ont que ſix ou ſept pieds,) c'eſt d'arroſer les noyaux qu'on a ſemés avec de l'eau ſalée, ainſi qu'on le pratique au village d'Elche, tandis qu'au village de Murcie, où on ne les arroſe qu'avec de l'eau commune, les dattiers n'y portent du fruit que très tard.

Maniere de récolter, de conſerver les Dattes, & l'uſage qu'on en fait.

Lorſque les dattes ſont mûres, on en diſtingue trois ſortes, ſelon les trois dégrés de maturité : la premiere, eſt de celles qui ne ſont mûres qu'à l'extrémité; la deuxieme, de celles qui ſont mûres juſqu'à environ la moitié; & la troiſieme eſt de celles qui ſont entierement mûres. On les récolte ſouvent en même-tems, parceque trois jours d'intervalle achevent le dégré de maturité dans celles qui ne le ſont pas, & comme elles tombent d'elles-mêmes étant mûres, on eſt obligé, de peur qu'elles ne ſe meurtriſſent en tombant, de les cueillir à la main ſur les grands palmiers, ou de ſecouer les grappes des petits palmiers dans un filet. Cette récolte de dattes ſe fait en automne, en deux ou trois fois, juſqu'à ce qu'on les ait toutes recueillies dans l'eſpace de trois mois.

Pour achever de mûrir & ſécher ces trois claſſes de fruits, on les expoſe

au ſoleil ſur des nattes. Elles deviennent d'abord molles & ſe changent en pulpe ; enfin elles s'épaiſſiſſent & ſe bonifient au point de n'être que peu ou point ſujettes à ſe pourrir. Les dattes étant deſſéchées, on les met au preſſoir pour en tirer le ſuc mielleux, & on les renferme dans des peaux de chevres, de veaux, de moutons, ou dans de longs paniers faits de feuilles de palmiers ſauvages, en forme de ſacs ; ces ſortes de dattes ſont la nourriture la plus ordinaire du peuple du pays : ou bien, après en avoir tiré le ſuc, on les arroſe de nouveau avec le même ſuc avant que de les renfermer : ou enfin on ne les exprime point, & on les renferme dans des cruches avec une grande quantité de ſyrop ; celles-ci ne ſont deſtinées que pour les riches : on appelle les dattes, ainſi préparées, *Caryotes*, *Caryotæ*.

Celles qu'on nous envoie dans le commerce, de Syrie & d'Egypte, en Europe, ſont en partie ſéchées ſur l'arbre même ; ou plus communément, lorſqu'elles étoient prêtes à mûrir, on les a cueillies, enſuite percées, enfilées, & ſuſpendues pour les faire ſécher.

On tire, par expreſſion, de ces dattes récoltées & deſſéchées en la derniere maniere, une ſorte de ſirop qui tient lieu de beurre, étant gras & doux, & qui ſert de ſauce & d'aſſaiſonnement dans les alimens. Le peuple du pays ſe ſert effectivement de ce ſirop en guiſe de beurre, pour la pâtiſſerie, pour aſſaiſonner le riz & la fine farine, lorſqu'on veut ſe régaler dans les feſtins & les jours de fêtes. Pour retirer ce ſuc, les uns mettent une claie d'oſier ſur une table de pierre ou de bois inclinée, en plein air, & font un creux au plancher, pour y placer un vaſe de terre, propre à recevoir le ſirop. Enſuite ils chargent ces claies d'autant de dattes ſéches qu'elles en peuvent contenir. Les dattes venant à fermenter & étant preſſées par leur propre poids, laiſſent échapper leur liqueur, qui coule dans le vaſe de terre. Quelquefois on ſerre les claies avec des cordes, & on les charge de groſſes pierres. On réitere cette opération juſqu'à ce qu'on ait exprimé à-peu-près tout le ſuc des dattes, leſquelles étant conſervées ſervent, comme nous l'avons dit, à la nourriture du peuple.

Kempfer, *Amœnit. exot. faſcicul. v.*, dit que les Baſréens & les Arabes, qui ont une grande quantité de palmiers, emploient, en place de preſſoir, une chambre à double plancher, & dont les murailles ſont tapiſſées de rameaux. Le plancher ſupérieur eſt mobile : ils jettent ſur l'inférieur une certaine quantité de dattes, qui ſont devenues aſſez molles en ſe ſéchant ; quelquefois auſſi ils jettent de l'eau bouillante ; enſuite ils laiſſent tomber le plancher mobile, qu'ils chargent à volonté. Le ſirop, extrait de cette maniere, eſt plus liquide que le précédent ; mais moins fluide que celui des payſans qui habitent les montagnes voiſines, où il n'y a que peu ou point de palmiers dattiers : ces payſans achetent le marc des dattes paſſées au preſſoir, & les font bouillir juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites en une bouillie très claire, mais qui eſt peu agréable & peu nourriſſante.

Le bois du tronc du palmier dattier ſert en Afrique en place de bois de charpente : on en fait des pieux qui réſiſtent long-tems dans l'eau. Ses feuilles,

ou les branches feuillées, servent à couvrir les cabanes des paysans : ils en font aussi des fagots : ils font des balais avec les grappes, des vases & des plats avec les spathes ou enveloppes, auxquelles ils donnent la figure qu'ils veulent : ils emploient les hampes des grappes à faire des chaussures & d'excellentes cordes pour leur marine.

Nous avons déja dit que la moëlle du sommet de ce palmier & ses tendres branches feuillées, qui sont en forme de cône, fournissent aussi une nourriture délicate. On prétend que les jeunes grappes mâles & femelles, sont aussi très bonnes ; on peut manger toutes ces parties crues, ou cuites avec la viande de mouton. Les dattes, elles-mêmes, fournissent naturellement & par les préparations de l'art, une diversité de mêts fort agréables. Les dattes, comme nous avons dit ci-dessus, étant récentes, sont un aliment salutaire aux Egyptiens, aux Afriquains, & sur-tout pour ceux qui ne boivent que de l'eau : desséchées, elles sont plus difficiles à digérer. On fait bouilllir les noyaux pour les amollir, & ils servent de nourriture aux bœufs que l'on fait reposer. A la Chine, on fait bruler ces osselets, & on les fait souvent entrer dans la composition de l'*encre de la Chine*. En Espagne, on les brule pour faire une poudre propre à nétoyer les dents : on en fait aussi le faux ivoire brulé. En Natolie, on est dans l'usage de jetter de l'eau sur les dattes pour les faire fermenter, & en tirer du vin qui peut se changer en vinaigre. Souvent on tire de ce vin par la distillation un esprit ; & comme l'usage des liqueurs spiritueuses est sévérement défendu par la Religion de Mahomet, on le fait passer sous le nom de *Remede* pour soulager les crudités & les coliques d'estomac : afin de mieux guérir ces maux, les gens riches ajoutent, avant la distillation, de la *squine*, de l'*ambre* & des aromates ; mais le commun du peuple y met de la racine de *réglisse* & de l'*absinthe de Perse*, ou de la petite racine de vrai-*jonc odorant* ou de la *sementine* de Turquie ou de Perse. Le *nectar de dattes*, que boivent les Souverains du Congo, est la liqueur spiritueuse pure des dattes fermentées.

Le palmier renferme ses vertus alimentaires dans la moëlle de son tronc & dans ses fruits ; on trouve encore dans ces derniers une vertu médicinale. L'expérience a appris que les fruits du dattier sont légerement astringens, & moderent les cours de ventre ; qu'ils fortifient l'estomac, adoucissent la poitrine & tous les organes du poumon, même les douleurs des reins & de la vessie ; mais il faut en user modérément. Autrement, elles causent le mal de tête & l'affoiblissement de la vue, produisent des obstructions & la mélancolie.

DATTES DE MER. On donne ce nom quelquefois à des corps mous, que M. Cestoni, habile Pharmacien de Livourne, dit être les véritables fruits de l'*Algue à feuilles étroites des Verriers*. On en trouve la figure dans un Livre intitulé, la *Gallerie de Minerve*.

La *datte de mer*, ainsi appellée des Conchyliologistes, est une coquille bivalve, cylindrique, épaisse & du genre des moules. Ses valves sont de couleur rousse & se joignent exactement. Ce coquillage qui se trouve à Tou-

lon est enfermé dans une pierre très dure, difficile à casser, même à coups de massues, & formant une partie des rochers qui avancent dans la mer. La chair de la datte de mer est exquise.

DATURA. *Voyez* à l'article POMME ÉPINEUSE.

DAUCUS DE CANDIE, *Daucus Creticus.* Cette plante, qui vient communément sur les endroits pierreux & montagneux, dans l'Isle de Crête, aujourd'hui de Candie & dans les Alpes, a une racine longue, grosse comme le doigt, fibrée & d'un goût de panais. Sa tige est haute d'un pied, cannelée & velue. Ses feuilles sont cotonneuses, cendrées & découpées comme celles du fenouil. Les sommets de ses branches soutiennent des ombelles, lanugineuses, blanchâtres, d'une odeur agréable & d'un goût piquant : elles sont composées de petites fleurs en rose, à cinq pétales blancs, dont le calice se change en un fruit formé de deux semences oblongues, cannelées, convexes d'un côté & applaties de l'autre.

On donne aussi le nom de *Daucus* à la carotte sauvage; autrement appellée *Chirouis* ou *Faux Chervi.* Voyez *aux mots* CAROTTE, &c.

La semence du daucus de Candie est estimée lithontriptique, hystérique & carminative : elle est la premiere des quatre semences chaudes mineures, qui sont celles d'*Ami*, d'*Ache*, de *Persil* & de *Daucus.* On substitue souvent la semence du chirouis à celle du daucus de Candie, qui est l'un des ingrédiens de la grande thériaque. Les daucus sont des especes de panais sauvages. Dans le Levant, on fait un vin de daucus pour résister au venin & pour provoquer les regles.

DAUPHIN. *Voyez* à la suite du mot BALEINE.

DAUPHIN. On donne encore ce nom à une coquille univalve, qui est du genre des limaçons à bouche ronde. *Voyez* LIMAÇON DE MER. Les contours de cette coquille sont armés de pointes déchiquetées. Les Astronomes ont donné aussi le nom de *Dauphin* à une constellation de l'hémisphére Boréal : elle est composée de dix étoiles selon Ptolomée & Tycho.

DAURADE. *Voyez* CETERACH.

DEGEL : on entend par ce mot le relachement du grand froid, cet adoucissement de l'air, qui resout les neiges dans tout un pays; en un mot la fonte de la glace qui pour lors reprend son premier état de fluide. La glace se fond beaucoup plus lentement qu'elle ne s'est formée; elle commence à se fondre par la surface : mais au lieu que l'eau se gêle du centre à la circonférence, elle se degêle de la circonférence au centre. *Voyez* GLACE.

DÉGRAS. Dans le commerce on donne ce nom à l'huile de poisson qui a servi à passer des peaux en chamois. Cette même huile sert ensuite aux Corroyeurs pour passer principalement les cuirs blancs. *Voyez* le Dictionnaire des Arts & Métiers.

DÉLUGE, *Diluvium.* Ce mot exprime la plus grande alluvion qui ait jamais couvert la terre; celle qui a dérangé l'harmonie premiere, ou plutôt la structure de l'ancien monde; celle qui, par une cause des plus violentes & extraordinaire, a produit les effets les plus terribles, en bouleversant la

terre, ſoulevant ou applaniſſant des montagnes, diſperſant les habitans des mers, couche par couche ſur la terre ; celle enfin qui a ſemé juſques dans les entrailles du globe terreſtre, les monumens étrangers que nous y trouvons, & qui doit être la plus grande, la plus ancienne & la plus générale cataſtrophe dont il ſoit mention dans l'hiſtoire, en un mot la plus grande époque de la Chronologie.

M. Walch, dans ſa Théſe ſur les Déluges des Anciens, dit que la mémoire du Déluge univerſel s'eſt conſervée chez toutes les nations ; les Grecs, & ſur-tout les Egyptiens & les Aſſyriens en ont eu des opinions différentes. Le même Auteur dit encore qu'il regne une contradiction entre ceux des Grecs qui en ont écrit. Les uns ſoutiennent qu'il y a eu deux déluges, d'autres font mention de trois, quelques-uns de quatre, & d'autres y en ajoutent encore un cinquiéme. M. Walch rapporte tous ces déluges différents des Payens à celui de Noë d'où ils prennent leur ſource, puiſque tous les Ecrivains profanes en racontent les mêmes circonſtances. Enfin il s'étonne, que tandis que les paroles de Moyſe ſont ſi claires, on puiſſe diſputer du déluge, de l'année, du tems & des autres circonſtances. Telle fut cette inondation générale, qu'elle détruiſit tout ce qui avoit vie ſur la ſurface de la terre, excepté Noë, ſa famille, les poiſſons & tout ce qui fut renfermé dans l'arche avec Noë. Moyſe nous en donne l'hiſtoire dans la Géneſe, chap. VI & VII. Les meilleurs Chronologiſtes la fixent à l'an de la création *1656*, *2293* ans avant J. C. Le déluge a fait & fait encore le plus grand ſujet des recherches & des réflexions des Naturaliſtes, &c. Les points principalement conteſtés peuvent être réduits à trois. 1°. Son étendue, c'eſt-à-dire, s'il a été abſolument général, ou ſeulement pour certains pays : 2°. ſa cauſe : 3°. & ſes effets. Il nous ſuffira de dire qu'on a regardé comme une preuve phyſique de l'univerſalité du déluge & des grands changemens qu'il a opérés ſur toute la ſurface du monde, cette multitude étonnante de corps marins qui ſe trouvent répandus, tant ſur la ſurface de la terre que dans l'intérieur même de tous les continens : mais la difficulté eſt d'expliquer cette diſperſion d'une maniere conforme à la diſpoſition, à la ſituation des bancs, des couches & des contrées où on les trouve. M. Pluche, (*Spect. de la Nat. t. 8. p. 93*) en parlant du déluge, convient que les régions du Tigre & de l'Euphrate n'ont point été compriſes dans cette terrible ſubmerſion, & qu'elles ſeules en ont été exceptées parmi toutes celles de l'ancien monde, auſſi les appelle-t-il le *Berceau du genre humain.* Ce même Auteur prétend encore que les dépouilles de l'Océan parlent à tous les yeux ; que le langage des pétrifications eſt entendu du peuple le plus groſſier ; que ce ſont des monumens dûs au plus mémorable de tous les évenemens, & que ces reliques du monde ancien ſont à côté de l'hiſtoire de Moyſe, ce que ſont les médailles à côté de l'Hiſtoire Romaine. Nous aurons occaſion de dire en partie notre ſentiment ſur l'origine des foſſiles, à l'article FOSSILES & au mot TERRE, de cet Ouvrage.

DEMI-MÉTAUX, *Semi-Metalla.* On donne ce nom à des ſubſtances

pesantes, plus ou moins solides & opaques, qui ont un grand rapport avec les métaux par leur aspect, *facies metallica*, par leur éclat, & par la fusibilité dont ils sont susceptibles, qui se purifient au feu presque tous par sublimation, & qui prennent en se réfroidissant une surface convexe; en un mot qui possedent les propriétés métalliques, à l'exception de la fixité & de la ductilité. Ainsi toute substance qui a la pesanteur, l'éclat métallique, qui ne peut se purifier sans se sublimer, ou qui se réduit en vapeurs ou en flammes (excepté le cobalt), & qui n'est point malléable, est un demi métal.

Ceci étant, les demi-métaux different essentiellement des minéraux proprement dits, qui ne sont qu'un assemblage de matieres terreuses ou pierreuses, entremêlées de sels, de bitumes & de portions métalliques ochracées, le tout susceptible d'être réduit en pierre, en scories, en verre, & de ne contracter que peu ou point d'union avec les demi-métaux.

Toutes ces propriétés si essentielles pour la distribution des êtres qui composent le regne minéral, nous font connoître six demi-métaux, dont cinq sont solides, & le sixieme est fluide.

Les demi-métaux solides, purifiés par la Nature ou par l'Art (ce qui s'entend de leur état de régule), sont, l'*arsenic à face métallique*, le *cobalt*, le *bismuth*, l'*antimoine* & le *zinc*.

Le demi-métal fluide, (qu'il soit vierge, ou révivifié du *cinabre*) est le *mercure*.

Les demi-métaux, tels que la Nature les présente, sont, ainsi que les métaux, rarement dans leur état de pureté ou de régule; ils sont toujours alliés à d'autres substances métalliques, ou adultérés par des matieres minéralisantes, qui sont le *soufre* & l'*arsenic*. Voyez *ces mots* & les articles MINES, MINÉRAUX & MÉTAUX.

A l'égard du mercure, les Chymistes sont aussi embarrassés que les Naturalistes, sur le rang qu'il doit tenir parmi les minéraux; il n'a pas la malléabilité naturelle, ni la fixité, ni la solidité des métaux : le défaut de ces propriétés le rapproche des demi-métaux. Il est, comme eux, susceptible de la plus grande volatilité; d'un autre côté, il n'est point combustible, il est fluide habituellement : ce n'est que par le mélange qu'on le rend solide, ou par un froid excessif & artificiel qu'il devient malléable; d'où l'on peut déduire que le mercure est unique de son espece.

On cite tous les jours la description d'un nouveau demi-métal trouvé dans la mine de cobalt de Fœrila en Helsinsie, & dont M. Cronstedt a fait mention sous le nom de *Nickel* dans les Mémoires des Savans de Suede en 1751, tom. XIII; & en 1754, tom. XVI. *Voyez* NICKEL. Depuis ce tems on a encore fait mention d'un autre nouveau minéral, qui se trouve aux environs de Géra, dans le Voigtland, Province de la Saxe : on l'y voit en forme d'une veine passablement forte & couchée contre une montagne. Personne ne l'a encore défini ni nommé, parceque ses propriétés sont des plus étran-

ges : c'eſt une matiere fort poudreuſe, extrêmement blanche, & preſque ſemblable à de la craie de Briançon, on diroit d'un *guhr d'argent* des plus onctueux au toucher. Voici les principales propriétés qu'on a déja reconnues à ce minéral : 1°. il eſt très propre à polir & luſtrer l'or & l'argent; 2°. il ne change pas au feu, & l'on n'a pû le mettre en fuſion; 3°. il eſt très bon pour nétoyer & adoucir la peau des mains & du viſage; 4°. étant mis dans l'eau, il ſe diviſe au point qu'on peut en verniſſer des figures de plâtre, qui paroiſſent enſuite argentées; 5°. on peut en faire des crayons pour deſſiner ſur le papier en guiſe de *molybdæne* : ſes traits ſont doux, moëlleux & luiſants, & ſur-tout très propres à deſſiner des fleurs que l'on veut enſuite enluminer ou peindre; 6°. on en tire un *magiſter* infiniment ſupérieur à celui qu'on tire du biſmuth; 7°. il peut ſervir aux Facteurs d'orgues pour enduire la futaine de leurs moules, qui ſe conſerve par-là dans les fontes, & ne brule pas ſi-tôt qu'à l'ordinaire : ajoutez qu'il donne aux tuyaux d'orgues le poli de l'argent. Ce nouveau minéral ne ſeroit-il point une molybdæne blanche? *Voyez* MOLYBDÆNE.

DEMI-RENARD. Nom que les François de l'Amérique donnent au Didelphe ou Philandre. *Voyez* DIDELPHE.

DEMOISELLES (*Mouches*). Sous ce nom on comprend, 1°. les demoiſelles qui ont été des *Formica-leo* : 2°. ces jolies petites mouches, qui dans leur premier âge ont été des vers à ſix pieds nommés *petits lions* ou *lions de pucerons*, parcequ'ils ſe nourriſſent principalement de ces inſectes, ſi tranquilles & ſi peu capables de ſe défendre contre eux : 3°. les demoiſelles plus généralement connues de ceux qui n'ont pas fait une étude particuliere des petits animaux. Comme ces mouches naiſſent & croiſſent dans des lieux très différents, & que leur hiſtoire peut intéreſſer la curioſité & l'inſtruction du Lecteur, nous ferons des articles ſéparés de chaque eſpece de ces animaux, & nous les ferons paſſer en revue, chacun dans leurs trois états différents; celui de *ver*, celui de *nymphe*, & celui de *mouche*.

DEMOISELLES AQUATIQUES, *Libellæ, aut Perlæ, aut Mordellæ*. C'eſt l'eſpece de mouches connue dans preſque toute la France, même par les enfants, ſous le nom de *Demoiſelles* : on prétend qu'elles doivent ce nom à la longueur de leur corps & à leur taille fine; car l'on ne connoît point de mouches qui aient le corps plus long & plus délié que celui de pluſieurs eſpeces de ces demoiſelles aquatiques : on y compte ordinairement onze anneaux. M. de Réaumur en diſtingue trois genres : ſavoir, *Demoiſelles* à corps court & applati; *Demoiſelles* à tête groſſe & ſphérique, *Demoiſelles* à tête petite & large. M. Linnæus les diviſe en moyennes, petites & grandes demoiſelles; ce qui revient à la diſtinction de M. de Réaumur. Le Naturaliſte du Nord en compte quatre eſpeces dans les moyennes, autant dans les petites, & huit dans les grandes : toutes ont les antennes courtes, la queue fourchue, & la bouche garnie de mâchoires.

Origine

Origine des Demoiselles aquatiques, leur état de Nymphe, & leur Métamorphose.

Cette mouche naît dans l'eau & y prend un accroissement complet. Elle commence par être un ver hexapode ou à six pieds : ce ver est encore jeune & très petit quand il devient *nymphe;* il a déja la même proportion dans toutes ses parties, qu'il aura étant transformé : ainsi les demoiselles à corps court, viennent des nymphes les plus courtes, &c.

Les nymphes des trois genres de demoiselles aquatiques sont, pour la plupart, d'un verd brun, souvent salies par la boue qui s'est attachée à leur corps : celles de quelques autres especes qui se tiennent dans l'eau claire, montrent des taches blanchâtres ou verdâtres très joliment distribuées. M. de Réaumur leur a trouvé à toutes, une tête, un col, un corselet, un corps composé de dix à onze anneaux, & six jambes attachées au corselet : ces nymphes vivent dans l'eau, y nâgent avec leurs jambes, & la respirent. M. Poupart croit avoir remarqué, qu'en cet état elles tiennent beaucoup de la nature des vrais poissons, & qu'elles sont pourvues d'ouies.

Chaque espece de nymphe porte un masque dont la forme est différente : l'une porte un casque, l'autre un masque applati, & la troisieme un masque plat & effilé. Toutes ces nymphes vivent dix à onze mois sous l'eau, avant que d'être en état de se transformer en demoiselles. Les tems les plus favorables à leur métamorphose & à leur accroissement, sont depuis le mois d'Avril jusques & compris celui d'Octobre : c'est hors de l'eau que doit s'accomplir la grande opération, qui fait passer l'insecte de l'état de poisson à celui d'habitant de l'air. Après être resté au bord de l'eau d'où il est sorti, pendant le tems nécessaire pour se bien sécher, il se met en marche, & cherche un lieu où sa transformation puisse se faire commodément : souvent la nymphe se détermine pour une plante sur laquelle elle grimpe. Après l'avoir parcourue, elle se fixe, la tête en haut, soit contre la tige, soit contre une branche, ou contre une feuille; quelquefois elle s'attache contre un brin de bois sec. La métamorphose de cette nymphe en demoiselle, est la même que celle des autres nymphes en mouches, soit à deux ou à quatre aîles : c'est aussi la même que celle des chrysalides en papillons.

Les demoiselles aquatiques ont quatre aîles très transparentes, semblables à la gaze la plus fine & la plus éclatante, ou à du talc ouvragé. Cette espece de petite étoffe est argentée ou dorée dans les unes, ornée de taches colorées dans d'autres : ces aîles sont moins grandes que celles des demoiselles terrestres; cependant les demoiselles aquatiques volent beaucoup plus, & avec plus de grace : on diroit qu'elles planent comme un oiseau; en un mot elles ne sont pas obligées de lever leurs aîles aussi haut, ni de les faire descendre aussi bas que les demoiselles terrestres, dont le vol est lourd, & semble n'avancer qu'au moyen de grands battements d'aîles.

DEMOISELLE DU FORMICA-LEO, *Libella gracilis.* Mouche qui a été *Formica-leo*, & qui eſt d'un genre différent de celui des demoiſelles qui aiment à voler le long des rivieres. Quoiqu'elle ait des aîles plus longues & plus larges que ſon corps, ſon vol a quelque choſe de peſant, & le cede beaucoup en agilité au vol des demoiſelles les plus communes. Mais avant de parler de cette jolie mouche, conſidérons-la au berceau & avec ſon maſque, c'eſt-à-dire, dans l'état de *formica leo.*

Deſcription du Fourmi-lion ou *Formica-leo.*

Il n'y a guere plus de ſoixante ans qu'on a obſervé cet inſecte, & les particularités qui l'ont rendu célebre. Le nom de *formica-leo* (Lion des fourmis) qui lui a été donné d'abord par les François, a été généralement adopté ; & ce nom lui convient d'autant mieux, que malgré la ruſe dont cet animal ſe ſert pour détruire les inſectes, il paroît ſe plaire davantage à attraper des fourmis : il en eſt le lion & l'ennemi redoutable.

Le fourmi-lion, qu'il ne faut pas confondre avec le *formica-vulpes*, voy. *ce mot*, eſt un ver hexapode, & de ceux qui doivent ſe transformer en une mouche à quatre aîles. Il eſt de la longueur d'un cloporte commun, mais plus large : ſa tête eſt aſſez longue, & ſon corps arrondi en s'allongeant vers la queue ; ſa couleur eſt d'une eſpece de gris ſale marqueté de points noirs ; les ſix jambes qui ſoutiennent le corps, l'élevent peu. On remarque trois parties diſtinctes dans la longueur de cet animal ; le *corps*, le *corſelet* & la *tête.* Le corps eſt la partie la plus conſidérable : on y compte onze petits anneaux membraneux : avec la loupe, on y apperçoit un nombre de poils noirs & courts, & des houpes diſpoſées en fils qui ſont les organes de la reſpiration de l'inſecte. Son corſelet eſt court & étroit : la premiere paire de jambes y eſt attachée, les deux autres paires le ſont aux deux premiers anneaux du corps : au-deſſus de ſa tête eſt une eſpece de col, dont la poſition la lui fait remuer en tous ſens. Sa tête differe du commun des inſectes ; elle eſt plate & plus large à ſon bout extérieur que par-tout ailleurs. M. de Réaumur y a remarqué deux bouches ou trompes placées aux deux extrémités en maniere de cornes : elles ſont deſtinées à pomper le ſuc du corps des inſectes dont le formica-leo ſe nourrit. Ces trompes, liſſes en apparence, ſont écailleuſes, mobiles, dures, longues de deux lignes, & peuvent aller à la rencontre l'une de l'autre, comme font les dents de chenilles & de pluſieurs autres inſectes. Le formica-leo a vers la baſe de ſes cornes, deux petits yeux noirs, très vifs, qui lui font appercevoir le moindre objet. Les autres animaux ont reçu des aîles ou du moins des pieds pour s'avancer ſur leur proie : celui-ci ne fait que fuir ou marcher à reculons par petites ſecouſſes ; il ne court point après ſa proie ; il mourroit plutôt de faim que de faire un pas vers elle, il faut que ſa proie vienne le trouver : il a le ſecret de la faire tomber dans une embuſcade qu'il lui dreſſe ; c'eſt l'unique moyen qui lui ait été donné pour vivre : c'eſt toute ſa ſcience, mais elle lui ſuffit.

Description de la foſſe du Formica-leo, & Ruſes de cet inſecte pour ſe nourrir.

Lorſque le Formica-leo veut attraper les inſectes, il ſe place ordinairement ſous le pied d'une vieille muraille, pour être à couvert de la pluie, dans des terreins ſecs & compoſés de grains fins. Quelquefois il fait ſes trous ſous un arbre planté dans un ſol aride & grainelé; alors le pied de l'arbre lui ſert de mur, & la pluie ne peut renverſer ſon ouvrage : il eſt eſſentiel que le terrein ſoit un ſable ſec & mobile pour obéir à ſes efforts. Quand il veut creuſer la foſſe où il prend ſon gibier, il commence par courber ſon derriere qui eſt en pointe, & il l'enfonce comme un ſoc de charrue en labourant le ſable à reculons : c'eſt ainſi qu'il trace, à pluſieurs repriſes & à petites ſecouſſes, un ſillon circulaire, dont le diametre ſe trouve toujours égal à la profondeur qu'il veut donner à ſa foſſe. Sur le bord de ce dernier ſillon, il en creuſe un ſecond, puis un troiſieme, & enfin d'autres toujours plus petits que les précédents; il s'enfonce de plus en plus dans le ſable qu'il jette avec ſes cornes ſur les bords, & même beaucoup plus loin, en marchant toujours en arriere ſur une ligne ſpirale : à meſure qu'il s'enfonce, ſes coups de tête réitérés jettent le ſable hors du cercle, & en vuident peu-à-peu le dedans. Sûr dans ſes opérations, il décrit un cercle parfait, & trace une volute ſans compas. Il donne à la pente du terrein qu'il creuſe, la plus grande roideur qu'il eſt poſſible, ſans en attirer l'éboulement. Sa foſſe reſſemble aſſez bien à un cône renverſé, ou plutôt au dedans d'un entonnoir.

Quand le fourmi-lion eſt nouvellement éclos, la foſſe qu'il fait eſt fort petite; mais il l'aggrandit en proportion de ſon accroiſſement, juſqu'à lui donner plus de deux pouces de diametre à ſon ouverture, ſur autant de profondeur. Lorſque ſon ouvrage eſt fini, il ſe met en embuſcade en ſe cachant tout en bas ſous le ſable, de maniere que ſes deux cornes embraſſent juſtement le point qui termine le fond de l'entonnoir. Le voilà jour & nuit en védette; & pour lors malheur au cloporte, au puceron, à la fourmi, & à tout inſecte mal-aviſé, qui vient roder ſur les bords de ce précipice, que le fourmi-lion n'a fait en pente & dans le ſable, que pour faire rouler en bas tous ceux qui s'y préſenteroient.

C'eſt principalement ſur la fourmi, que le formica-leo fonde ſa cuiſine : elle n'a point d'aîles pour ſe tirer de ce trou; des inſectes aîlés y périſſent auſſi par l'adreſſe du chaſſeur. Dès qu'il eſt averti par la chute de quelques grains de ſable dans la trémie, qu'il y a une capture à faire, il ſe retire quelque peu, & ébranle, par ſon mouvement, le pied du ſable qui s'éboule auſſi-tôt, & roule juſqu'au fond en entraînant ſa proie. Si cette proie eſt agile, ſi elle remonte vîte, & ſur-tout ſi elle a des aîles, le fourmi-lion fait partir, à diverſes repriſes, quantité de ſable qu'il lance plus haut qu'elle; c'eſt une grêle de pierres pour un animal tel qu'un moucheron ou qu'une fourmi. Aveuglé & accablé de la ſorte par un déluge de pierres qui pleuvent

de toutes parts, & entraîné par la mobilité du ſable qui s'écroule ſous ſes pieds, l'inſecte, quel qu'il ſoit, tombe entre les deux ſerres de ſon ennemi, qui les lui plonge dans le corps; l'attire violemment ſous le ſable, & en fait ſon repas en le ſuçant. Il n'y a que les inſectes trop gros, & ceux dont la peau eſt trop dure pour être percée avec ſes cornes qu'il laiſſe en liberté. Quand il ne reſte plus que le cadavre, il ſe garde bien de le laiſſer chez lui : un tel aſpect pourroit empêcher de nouvelles viſites. Pour s'en débarraſſer, il l'étend ſur ſes cornes; & d'un mouvement bruſque, il le jette à plus d'un demi-pied du bord de ſa foſſe. Si ſa foſſe eſt un peu dérangée par cette expédition, ſi elle s'eſt remplie, & que l'ouverture étant devenue trop grande pour la profondeur, il n'y ait pas aſſez de pente, il retravaille le tout; il arrondit, creuſe, évacue, & enfin ſe remet à l'affût pour une ſeconde capture.

Le fourmi-lion fait voir combien la patience & la ruſe ſont néceſſaires dans le métier de Chaſſeur. Cet animal paſſe quelquefois les ſemaines & les mois entiers ſans remuer; & ce qui eſt plus étonnant, ſans manger.

Sa ſobriété eſt telle, qu'on en a vu vivre plus de ſix mois dans une boîte exactement fermée, où il n'y avoit que du ſable : néanmoins, pour ne pas être expoſés à un jeûne trop rigoureux, ils ſavent placer leur trou dans des lieux fréquentés par les inſectes.

Métamorphoſe du Formica-leo en Nymphe.

Les *Formica-leo* naiſſent en été ou en automne, & ſe transforment une ou deux années après; quelquefois plutôt, d'autrefois plus tard. Quoi qu'il en ſoit, quand le fourmi-lion eſt parvenu à un certain âge, & qu'il veut ſe renouveller pour paroître ſous ſa derniere forme, alors il ne fait plus de foſſe; mais il ſe met à labourer le ſable, & à y tracer une multitude de routes irrégulieres; ce qu'il fait apparemment pour ſe mettre en ſueur : après quoi il ſe cache ſous le ſable, comme dans ſon tombeau. La ſueur qui lui ſort de tout le corps, réunit peut-être tous les grains qu'elle touche; peut-être auſſi le fourmi-lion attache-t-il tous ces grains avec un fil gluant, & qu'il s'en forme ainſi une croute qui le couvre de toutes parts. Qu'on ſe figure une petite boule de cinq ou ſix lignes de diametre, ſous laquelle l'animal conſerve encore la liberté de ſe mouvoir. Mais il ne ſe contente pas d'une muraille toute nue qui le morfondroit, il fait un autre uſage de ſon fil, qui eſt beaucoup plus délié que celui du ver à ſoie, & qu'il file à-peu-près comme fait l'araignée. Il attache ce fil à un endroit, puis le mene à un autre, & cela en tous ſens : ſes fils ſont croiſés & recroiſés, & même collés les uns ſur les autres. Il tapiſſe & drappe tout l'intérieur de ſa retraite d'une très belle étoffe, qui eſt comme ſatinée & de couleur perlée. Dans cet ouvrage, toute la propreté & la commodité ſont pour le dedans; il ne paroît au-dehors qu'un peu de ſable. On confond le logis du fourmi-lion avec la terre voiſine; par-là il ſe met à couvert de la recherche des oiſeaux mal in-

tentionnés. Il gagne à être oublié ; il vit en repos : au-lieu qu'il feroit perdu, fi des dehors plus éclatants attiroient les yeux fur lui.

Il demeure enfermé de la forte fix femaines ou deux mois, quelquefois plus : dans ce tems de repos, fa tête eft entre fes jambes. Quand il eft tems de changer de figure, il fe défait de fes yeux, de fes poils, de fes pattes, de fes cornes, & de fa premiere peau. Toute fa dépouille fe retire au fond de la boule comme un chiffon. Il refte de lui une nymphe ou une forme de vermiffeau, qui a d'autres yeux, d'autres pattes, d'autres entrailles, & quatre aîles membraneufes ; le tout empaqueté fous une pellicule qui paroît n'être autre chofe qu'une liqueur defféchée, comme il arrive à tous les papillons, lorfqu'ils fe défont de la dépouille de chenille pour devenir chryfalide.

Métamorphofe du Formica leo Nymphe, en Mouche ou *Demoifelle.*

Dans l'état de nymphe ou de vermiffeau, l'animal n'a pas plus de trois lignes de long. Il paroît alors avoir, comme nous venons de le dire, quatre aîles membraneufes, fix pieds, deux groffes cornes ou antennes molles & creufes, deux yeux noirs & deux tenailles en forme de fcie, qui lui fervent de dents. Ce vermiffeau refte encore quelque tems dans fa petite retraite avant que de paroître fous une nouvelle & derniere forme. Le tems de l'entiere métamorphofe étant arrivé, les membres du nouvel animal ont acquis la confiftance & la vigueur néceffaires : il veut fortir de fa loge ; il déchire la tapifferie de fa chambre, & perce en rond la muraille de fa maifon, avec fes dents qui font toutes femblables à celles des fauterelles : il fait effort ; il élargit l'ouverture ; il paffe la moitié du corps ; il fort enfin. Son long corps qui eft replié circulairement comme une volute, & qui n'occupe pas plus de trois lignes d'efpace, fe développe, s'étend, & acquiert en un inftant quinze à feize lignes de long. Ses quatre aîles, qui étoient ferrées à petits plis, & qui n'occupoient dans l'étui où elles étoient emboîtées, que l'efpace de deux lignes, fe défroncent, & en deux minutes deviennent plus longues que le corps. Enfin le chétif fourmi-lion devient une grande & belle mouche appellée *Demoifelle*, qui, après avoir été quelque tems immobile & comme étonnée du fpectacle de la Nature, fecoue fes aîles, & va jouir d'une liberté qu'elle n'avoit pas connue dans l'obfcurité de fa vie précédente. Avec les lambeaux de fa premiere nature, elle a quitté en même tems fa pefanteur, fa férocité & fes inclinations fanguinaires. Tout eft nouveau en elle : on n'y apperçoit plus que gaieté, qu'agilité, que nobleffe & dignité.

Si l'on confidere le fourreau membraneux qui n'eft plus ni vermiffeau vivant, ni deftiné à devenir mouche, on reconnoîtra que cet étui eft tranfparent, qu'il y a des cornes ou antennes, des yeux, des dents, des aîles, des pieds, &c. qui étoient les fourreaux de femblables parties de la demoifelle ; on reconnoîtra auffi qu'elle en eft fortie par une crevaffe qui s'eft formée fur fon dos proche de la tête.

La demoifelle commence à fortir de fa coque dans les premiers jours de

Juillet. Lorſqu'elle marche, elle porte ſes aîles en forme de toît au-deſſus du corps, lequel eſt alors entierement caché. Son corps eſt griſâtre : chaque anneau eſt bordé d'un peu de jaune. Les aîles ſont une eſpece de gaze preſque blanche : on remarque ſix ou ſept petites taches brunes ſur chacune des ſupérieures, & trois ou quatre ſur chacune des inférieures.

A en juger par la force de leurs dents & les différens accompagnemens de leur bouche, ces mouches ſont autant *graminivores*, qu'elles étoient *carnivores* dans leur premier âge ſous la forme de *formica-leo*. Les femelles ont beſoin d'être fécondées peu de tems après leur transformation. M. de Réaumur croit que le nombre de leurs œufs eſt petit ; mais la groſſeur en eſt aſſez conſidérable : ils ſont cylindriques, un peu courbés ; la coque en eſt dure & un peu rougeâtre. Les meres pondent ces œufs un à un dans un terrein ſablonneux, où, dès que le petit *formica leo* eſt éclos, il ſe fait une foſſe proportionnée à ſon corps, & en peu de tems il devient chaſſeur.

Les mâles ſont plus petits que les femelles. Ces *demoiſelles* n'ont pas les petits yeux diſpoſés en triangle ſur la tête, comme pluſieurs mouches & les demoiſelles les plus communes.

DEMOISELLE DU LION DES PUCERONS, C'eſt une très jolie mouche, dont le corps eſt fort long & ſemblable à celui des longues mouches, nommées auſſi *demoiſelles*.

Comme ces mouches viennent de vers métamorphoſés & nommés *Lions de Pucerons*, nous croyons devoir commencer par donner l'hiſtoire de ces vers.

Deſcription du Lion des Pucerons.

Le Lion-Puceron eſt un ver à ſix jambes, qui eſt l'ennemi des pucerons, d'où on la appellé *Petit Lion* ou *Lion des Pucerons*. Ce petit animal a des cornes ſemblables à celles du *formica leo*, avec leſquelles il ſuce les pucerons. Comme il peut marcher en avant avec aſſez de vîteſſe, il va à la chaſſe : ces caracteres le diſtinguent eſſentiellement du *formica-leo* qui ne marche qu'à reculons, & qui eſt un chaſſeur permanent. Le corps du lion-puceron eſt allongé & applati. L'endroit où il a plus de largeur eſt auprès du corſelet ; de-là juſqu'au corſelet il ſe rétrécit inſenſiblement, de façon que le bout du derriere eſt pointu. Le corſelet eſt court & porte la premiere paire de jambes ; les deux autres paires partent des deux premiers anneaux du corps. Quand le *Lion-Puceron* marche, il recourbe le bout de ſon derriere, & s'en ſert de maniere qu'il lui tient lieu d'une ſeptieme jambe : le deſſous de ſon corps eſt tout ridé & ſillonné.

Cette deſcription convient à trois genres de *lions-pucerons* qui different entr'eux ou par des mamelons, ou par des aigrettes compoſées de dix à douze poils, ou par les couleurs différentes, ſoit rouges, ſoit citrines, ou enfin par les diverſes grandeurs. Nous en pourrons dire encore quelque choſe à l'article des diverſes mouches.

Quand un de ces vers a ſaiſi un puceron, il le ſuce en un inſtant. Le *lion-*

puceron eſt, en naiſſant, extrêmement petit; cependant en moins de quinze jours il acquiert à-peu-près toute la grandeur à laquelle il peut parvenir. Lorſqu'un de ces vers peut attraper entre ſes cornes un autre ver de ſon eſpece, il le ſuce auſſi impitoyablement que ſi c'étoit un puceron.

Métamorphoſe du Lion Puceron en Nymphe.

Au bout de quinze à ſeize jours de vie, cet animal ſe prépare à la métamorphoſe. Il ſe retire de deſſus les feuilles peuplées de pucerons, & va ſe mettre dans les plis de quelques autres feuilles; ou bien il ſe fixe dans quelqu'autre place qui lui a paru commode. Là il file une boule d'une ſoie très blanche, dans laquelle il ſe renferme à la maniere des chenilles dans leurs chryſalides. Les tours du fil qui compoſe cette coque, ſont très ſerrés les uns contre les autres; & ce fil étant fort par lui-même, le tiſſu ſe trouve très ſolide. Les coques des plus grands de ces inſectes, ne ſont pas plus groſſes qu'un pois. Peu de tems après que cette coque eſt finie, ce petit lion ſe transforme en nymphe.

Métamorphoſe du Lion-Puceron Nymphe, en Demoiſelle.

La transformation en nymphe du lion-puceron étant arrivée, cet animal devient, après ſa derniere métamorphoſe, une fort jolie mouche. Cette mouche du lion des pucerons a des aîles plus amples que celles des demoiſelles du fourmi-lion; elle les porte auſſi tout autrement. Qnand elle eſt en repos, ces aîles forment alors un toît, au-deſſous duquel le corps eſt logé. Ces aîles ſont plus délicates que la gaze même, & l'on peut lire facilement au travers. Ce tiſſu eſt d'un verd tendre & éclatant; quelquefois il paroît avoir une teinte d'or. Le corſelet de ces mouches eſt auſſi de ce même verd; mais ce qu'elles ont de plus brillant, ce ſont deux yeux gros & ſaillans, placés chacun ſur un côté de la tête. Ils ſont de la couleur du plus beau bronze rouge.

Ces mouches font leurs œufs ſur les feuilles du ſureau : elles les attachent au moyen d'une matiere viſqueuſe, ſoyeuſe & propre à être filée. On prendroit alors ces feuilles pour être chargées de petits boutons de fleurs, ou pour des plantes paraſites. C'eſt dans ces œufs ſoutenus en l'air, que ſe forme l'inſecte : il perce par la ſuite ſa coque, & deſcend ſur les feuilles où il trouve des pucerons qui deviennent bientôt ſa proie. Un Savant avoit fait graver dans les Ephémérides d'Allemagne, des feuilles de ſureau, chargées de ces œufs, qu'il avoit pris pour de petites fleurs très ſingulieres, & dont l'origine lui paroiſſoit très difficile à expliquer. Feu M. de Réaumur, dont la ſagacité ne laiſſoit rien échapper, dévoila la véritabe nature de ces fleurs prétendues.

Remarque ſur les Demoiſelles.

En général les *Demoiſelles* ont une groſſe tête en comparaiſon de leurs corps, & elle ne tient à la poitrine que par un filet fort menu : elles ont

comme les autres mouches & les papillons, des aîles ſupérieures & des aîles inférieures. Il y a des demoiſelles qui, dans leurs moments de tranquillité, les tiennent toutes quatre appliquées les unes contre les autres; d'autres laiſſent voir leurs quatre aîles, en les tenant un peu écartées les unes des autres, un peu élevées au-deſſus du corps.

Les demoiſelles, de quelque genre & de quelque eſpece que ce ſoit, n'ont pas plutôt leurs aîles ſuffiſamment affermies, qu'elles prennent l'eſſor comme les oiſeaux de proie, & pour la même fin. Elles doivent paſſer une partie de leur vie au milieu des airs : elles y font cent tours & retours pour y découvrir des inſectes aîlés plus foibles qu'elles, & dont elles s'emparent. Les mâles ont encore un autre objet dans leurs courſes; c'eſt de trouver des femelles auxquelles ils puiſſent s'unir : leurs amours, & la maniere dont ils s'y prennent pour perpétuer leur eſpece conjointement avec leurs femelles, méritent d'être connues.

Depuis le primtems juſques vers le milieu de l'automne, on les voit dans les prairies bordées par une riviere ou par un ruiſſeau; les unes poſées ſur des plantes, les autres volant en l'air : & parmi ces dernieres, on en remarque qui volent par paires ſingulierement diſpoſées. Le bout du corps de celle qui eſt antérieure, eſt poſé ſur le col de la poſtérieure : toutes deux, également amoureuſes & animées des mêmes deſirs, volent de concert, & elles ont alors le corps étendu en ligne droite. L'antérieure eſt le mâle, qui, avec les crochets qu'il a au bout du derriere, tient ſa femelle ſaiſie par le col, & la conduit en raviſſeur où il lui plaît d'aller. Celle-ci paroît ſe laiſſer conduire volontiers, puiſqu'elle agite ſes aîles pour aller en avant, comme elle feroit ſi elle étoit entierement libre.

Telle eſt la maniere dont ces inſectes commencent à ſe faire l'amour. Lorſque le mâle tient ainſi ſa femelle, il la ſerre & ne la laiſſe plus échapper : il n'eſt pas cependant encore fort avancé. Il lui eſt impoſſible de porter ſa partie vers celle de ſa femelle qu'il tient par l'extrémité de ſon corps. Tant que la femelle ne ſe prête point à ſes deſirs, l'accouplement ne peut ſe faire : auſſi le mâle tient-il quelquefois fort long-tems ſa femelle; il l'emporte en l'air ſuſpendue à ſa queue, juſqu'à ce qu'enfin celle-ci ou fatiguée, ou miſe en action, ſe rende à ſes importunités : pour lors la femelle replie ſon ventre en deſſous, le fait paſſer entre ſes jambes & pardevant ſa tête, & porte elle-même l'extrémité de ſon ventre contre la partie du mâle qui s'accouple avec elle ſans lâcher la tête de ſa femelle. Pendant cet accouplement, ces inſectes ſont dans une attitude ſinguliere : ils forment une eſpece d'anneau. La tête de la femelle eſt accrochée par la queue du mâle, tandis que l'extrémité de ſon ventre qui fait le cercle, eſt accouplé avec la partie ſupérieure du ventre de ce même mâle. Ces inſectes volent dans cette attitude forcée, & ne ſe ſéparent que lorſque l'accouplement eſt tout-à-fait fini. Ces bizares accouplemens nous font voir combien la Nature eſt féconde & inépuiſable en inventions pour parvenir à ſes fins.

Les parties propres au mâle ſont tout autrement placées dans le corps des demoiſelles,

demoiſelles, que dans celui des autres mouches. M. de Réaumur a reconnu cette partie maſculine ſous le corps, près de ſa jonction avec le corſelet, c'eſt-à-dire aux premiers anneaux.

Les demoiſelles ſont des inſectes fort vifs : les couleurs dont elles ſont ornées, ſervent à diſtinguer le caractere dominant du ſexe. Les plus petites ſont ordinairement les mâles : celles qui habitent les prairies & qui s'y font remarquer par leur belle couleur bleue, s'accouplent avec des demoiſelles d'un verdâtre doré, & avec d'autres purement griſâtres. Les femelles pondent leurs œufs réunis en grappe; quelquefois elles les dépoſent un à un. *Voyez les Mémoires ſur les inſectes, de M. de Réaumur, Tom. VI.*

DEMOISELLE DE NUMIDIE, ou GRUE DE NUMIDIE. Oiſeau ainſi nommé des anciens Naturaliſtes, de ce qu'il vient de cette Province de l'Afrique, & parcequ'il a certaines allures qui ſemblent imiter les geſtes d'une femme qui affecte de la grace dans ſon port & dans ſa maniere de marcher.

La *Demoiſelle de Numidie* eſt rare. Son plumage eſt gris & plombé, & comme bleuâtre : elle a ſur la tête des plumes élevées en forme de crête, longues d'un pouce & demi : les côtes de cette crête ſont noirâtres. On remarque au coin de chaque œil un trait de plumes blanches & déliées, qui paſſe ſous l'appendice, & qui lui forme des éminences ou des eſpeces de grandes oreilles. Le devant de ſon col a des plumes noires plus déliées encore qui pendent ſur l'eſtomac avec grace; ſes jambes ſont couvertes d'écailles; ſes ongles ſont noirs & médiocrement crochus : la plante de ſes piés eſt picotée comme du chagrin. On a vu ſix de ces oiſeaux à la Ménagerie de Verſailles (l'on y en voit encore); ils furent diſſéqués après leur mort par M. Perrault. Tous ceux qui les y avoient vus vivans, diſoient que leurs geſtes & leurs ſauts avoient quelque rapport à la danſe des Bohémiennes, & qu'ils ſautoient en ſuivant les gens qu'ils rencontroient; de façon qu'ils ſembloient plutôt ſe faire regarder, que ſe faire donner à manger. On leur donnoit les noms de *Bateleur*, *Danſeur*, *Bouffon*, *Paraſite*, *Baladin*, *Antropomime* & *Comédien*, à cauſe de leurs attitudes ſingulieres, & pour ainſi dire, affectées. Comme cet oiſeau imite les geſtes qu'il voit faire aux hommes, on prétend que les Chaſſeurs qui en veulent prendre, ſe frottent les yeux en leur préſence avec de l'eau qu'ils tirent d'un vaſe; & qu'enſuite ils s'éloignent en emportant ce vaſe, auquel ils en ſubſtituent un autre pareil qui eſt plein de glu : alors la *Demoiſelle de Numidie* vient auprès du nouveau vaſe & ſe colle les yeux & les pieds avec la glu, en imitant les geſtes qu'elle a vu faire aux hommes. *Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences de Paris, tom. 3, part. 2.*

DEMOISELLE. Petit poiſſon épineux ou armé d'aiguillons, qui ſe trouve aux Indes Orientales. On lui a donné le nom de Demoiſelle, à cauſe des bandes tranſverſales de différentes couleurs, les plus belles & les plus vives, qui ornent ſa robe. Dans les uns le ventre eſt jaune, le dos eſt orné de bandes rouges, & les côtés le ſont de lignes bleues; dans d'autres de la même

espece, la tête est rouge & la bouche bleue, le corps chargé de taches violettes, quelquefois blanchâtres, mêlées de noir : les aiguillons de ce poisson sortent de la queue & des nâgeoires.

On donne aussi le nom de *Demoille monstrueuse* au poisson appellé *Marteau.* Voyez *ce mot.*

DEMOISELLE. Petit poisson de la Côte de Genes & d'Antibes, appellé GIRELLA des Italiens. *Voyez* DONZELLE.

DENDRITE, *Denderites.* On donne ce nom à des pierres qui portent l'image des végétaux & des animaux.

Tout le monde connoît cette espece de peinture naturelle, ces jeux de la nature dont toutes les variétés ont beaucoup de convenances entr'elles par les ramifications, &c. Elles sont couchées à plat dans l'intérieur d'une fente de pierre, ou formées sur des plans réguliers dans l'endroit de la fracture de la pierre : souvent ces peintures sont aussi correctes que si c'étoit le pinceau du plus habile Artiste qui les eût tracées. Ce sont autant de mignatures naturelles, que M. Pluche a nommées *Dendrophores*, mais que M. Linnæus a mises au rang des pétrifications qui imitent la Peinture. On présume qu'elles ont été formées par des fluides chargés de minéraux, différemment colorés & comprimés entre deux surfaces, de la même maniere que le broyeur de couleurs en produit, lorsqu'il enleve à plomb sa molette de dessus la matiere broyée. La seule difficulté, est que dans la nature l'écartement ne peut se faire d'une maniere uniforme dans les plans immobiles des dendrites ; cependant toutes ces arborisations partent des fentes dont la direction est souvent parallele entr'elles : souvent ces mêmes fentes, en gardant ce parallelisme, coupent le plan, tantôt obliquement, tantôt à angles droits : ce qui est cause que le moindre coup de marteau fait communément découvrir dans le sein d'une pierre des dendrites disposées en tous sens.

On appelle *pierres herborisées* les dendrites qui représentent des végétaux, & *zoomorphites* celles qui portent l'image des animaux : on en fait des tableaux, avec ou sans pieces de rapport, & qui sont des plus agréables, quand les pierres, qui leur servent de toile, peuvent souffrir le poli.

Aux yeux d'un Physicien, il ne doit pas paroître étonnant qu'un fluide comprimé ait formé, en s'extravasant & en se desséchant, des figures qui ont un certain rapport soit avec des corps naturels, soit avec des produits de l'art : ce fluide peut représenter des especes de figures humaines sur des pierres accidentellement taillées, sculptées & gravées par la nature. Le hazard & les circonstances locales peuvent occasionner des bizarreries dans la conformation des corps pierreux, de même que dans la crystallisation des sels.

Quant aux noms qu'on donne aux pierres figurées, tout dépend de la fiction & d'une imagination vive qui se plaît dans le merveilleux. Les Amateurs voient sur les belles agates herborisées qui viennent de Moka, des buissons, des terrasses, des côteaux, des vergers, des bocages, des forêts

de plantes épaiſſes, des vaiſſeaux : on voit auſſi ſur quelques morceaux de marbre de Florence, des buſtes, des ruines d'architecture, des lointains, des nuages, un ciel, un crépuſcule, ou une aurore, &c.

Comme ces ſortes de pierres figurées, ou jeux de la Nature, ont de tout tems été recherchées par les Curieux, l'on doit être moins ſurpris, ſi tant d'Auteurs Phyſiciens ont écrit ſur les *Dendrites*. Pline, Aldrovande, Kircker, Boccone, Agricola, Ferrante Imperati, ont preſque tous prétendu que la formation des arbuſtes figurés ſur la pierre, eſt dûe à certaines exhalaiſons d'une matiere minérale colorée ; qui s'eſt infiltrée dans le ſein de la terre, & juſques dans les moindres interſtices des pierres. Tel eſt le ſentiment des Anciens & de bien des Modernes. Il ſeroit ridicule de remonter à l'époque du déluge univerſel, pour amener des plantes étrangeres, dont le dépôt ſur les pierres, leur auroit donné ces ſortes d'empreintes. Les dendrites, quoique régulieres en apparence, different cependant des véritables impreſſions de plantes, en ce qu'elles paroiſſent toujours ſans racines, ſans feuillages reconnoiſſables, ſans fruits, ni graines apparentes : elles repréſentent preſque toutes des parties de peupliers, des ifs, des Picea ou des mélezes. Mais l'illuſion ceſſe lorſqu'on les compare avec les corps naturels ; elles ne ſont au fond que des figures, des images, des apparences, des ombres de végétaux. *Voyez* les ſavantes diſſertations ſur les dendrites des Docteurs Scheuchzer & Salerne, & de M. l'Abbé de Sauvage. *Voyez* JEUX DE LA NATURE, EMPREINTES & PIERRES FIGURÉES.

DENDROITES. *Dendroites*. On donne ce nom à toute eſpece de foſſile qui eſt ramifiée, ou qui a des branches comme les arbres ; telle eſt la *mine d'argent ramifiée*, &c. on les appelle auſſi *Dendromorphes*.

DENDROPHORE. *Voyez* DENDRITES.

DENTAIRE, *Dentaria*. Plante qui croît aux lieux montagneux & ombrageux, & dont on connoît quatre eſpeces.

La premiere pouſſe, de ſa racine écailleuſe ou dentée & blanchâtre, une tige haute d'un pied, qui porte ſur une côte ſept feuilles oblongues, pointues, verdâtres & dentelées tout au tour, rudes au toucher : ſes fleurs naiſſent attachées à des pédicules, ſemblables à celles du Géroflier, blanchâtres & diſpoſées en croix : à chaque fleur ſuccede une ſilique remplie de ſemences rondes.

La ſeconde eſpece differe de la précédente par ſa petiteſſe & par ſes fleurs purpurines : elle porte cinq feuilles.

La troiſieme, outre les ſiliques, pouſſe entre les aiſſelles des feuilles certains tubercules écailleux, noirâtres & de mauvais goût : ces tubercules ſont de petites racines, qui en ſe détachant de deſſus la plante, tombent dans la terre, & produiſent chacune une nouvelle plante dentaire : elle porte ſept feuilles.

La quatrieme eſpece, a des fleurs de couleur herbeuſe & d'un goût fort mordicant, elle porte neuf feuilles.

Ce qui fait paroître les racines de la dentaire, articulées, ce ſont les

premieres feuilles qui ſont oblitérées , & dont il ne reſte que l'origine des pédicules, ſous la forme d'écailles orbiculaires , charnues & imbriquées.

Toutes les dentaires ſont carminatives & vulnéraires : on emploie les deux premieres intérieurement , & les deux autres extérieurement.

DENTAIRE OROBANCHE, *Dentaria orobanche.* Plante qui croît ſous les arbres & aux lieux ombrageux : on en diſtingue trois eſpeces.

La premiere pouſſe de ſa racine tuberculeuſe & dentée , une tige haute d'un pied, groſſe comme le petit doigt, ronde, fragile, & pulpeuſe; elle n'a point de feuilles, mais il naît à leur place certaines oreillettes membraneuſes. Ses fleurs ſont en tuyaux, évaſées, & d'un pourpre mêlé de blanc : il leur ſuccede des fruits gros comme de moyennes ceriſes, renfermés à moitié dans un calice velu ou feuillu : chaque fruit contient un nombre de petites ſemences rondes & noirâtres : toute la plante a un goût aqueux, un peu amer & acerbe.

La ſeconde eſpece eſt plus petite , & ſes fleurs ſont moins nombreuſes : ſa tige eſt tranſparente.

La troiſieme eſpece eſt une plante baſſe, pleine de ſuc ; ſes fleurs ſont petites, un peu ſemblables à celles de l'orchis : ſa racine eſt rameuſe & blanche.

On a vu de grands ſuccès de ces plantes pour les ulceres du poumon, pour les hernies & la colique.

DENTALE, *Dentalium.* Petit coquillage univalve , non contourné , de l'ordre ou famille des *Tuyaux de mer.* Voyez *ce mot.* Sa figure eſt conique ; il eſt étroit, long, cannelé & courbé, blanc, quelquefois verdâtre par la partie la plus renflée. On le trouve ſur les côtes d'Angleterre, & quelquefois ſur celles de Normandie. On nomme les dentales foſſiles *dentalites.* Quelques Auteurs rangent avec ces corps, les *Lituites* ou Tuyaux cloiſonnés. *Voyez* ORTHOCERATITES ; ils y rapportent auſſi les *alvéoles* ou *noyaux* de ces foſſiles, leſquels ſont faits comme des paquets de verres de montre empilés, & formant un cône tronqué , & qui appartiennent à des vermiſſeaux teſtacés & cloiſonnés.

DENTALE, *Dentex.* On donne ce nom à un poiſſon du genre des Spares, qui ſorti de l'eau, s'agite & palpite toujours ; il vit proche des rivages autour des rochers dans la Méditeranée : il reſſemble un peu à la dorade par la figure, les nâgeoires, les aiguillons, les écailles & la couleur qui tire entre le rouge & le blanc. Ses écailles ſont légerement tachetées : il a quatre dents à chaque mâchoire qui ſe diſtinguent parmi les petites. Le dentale de la mer Baltique devient plus grand que celui de la Méditerannée. Ce poiſſon étant petit eſt le *ſynagris* de bien des Auteurs, & quand il eſt devenu très grand, c'eſt le *ſynodon.*

DENT DE CHIEN, *Dens canis.* Plante que l'on cultive quelquefois dans les jardins , & qui croît aux lieux montagneux : on en connoît de deux eſpeces.

La premiere, pouſſe de ſa racine oblongue, charnue, fibreuſe, & faite en dent de chien, deux autres feuilles marbrées & rampantes à terre, ſemblables à celles du lys des vallées. Il s'éleve d'entr'elles un gros pédicule, rouge, portant une belle fleur à ſix feuilles, recoquillées vers le haut & marbrées, ayant en leur milieu ſix étamines purpurines : à ces fleurs ſuccede un fruit marbré, arrondi & relevé par trois petits angles, renfermant dans trois loges des ſemences oblongues & jaunâtres.

La deuxieme eſpece a des feuilles plus longues & plus étroites, la fleur plus grande, & la racine plus groſſe.

On ne ſe ſert que des racines de ces plantes pour amollir & réſoudre les tumeurs.

DENT DE LION ou PISSENLIT, *Dens leonis.* C'eſt une plante baſſe très commune dans tous les environs de Paris, & que l'on cultive auſſi dans les jardins; elle a une racine laiteuſe, de la groſſeur du petit doigt; ſes feuilles ſont oblongues, médiocrement larges, découpées comme celles de la chicorée ſauvage, & couchées ſur terre : il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs d'une palme, ronds, nuds, fiſtuleux, tendres, un peu velus, rougeâtres, quoiqu'empreints d'un ſuc laiteux, ſoutenant en leur ſommet une belle fleur compoſée de demi-fleurons jaunâtres, d'une odeur aſſez agréable; à cette fleur ſuccedent des graines rougeâtres, garnies d'aigrettes, & diſpoſées en rond; ces ſemences tombent dans leur maturité, & elles ſont emportées par le vent : on appelle *Tête de Moine* la couche chauve, qui reſte après la chute de la fleur.

Toutes les parties de cette plante ſont ameres, un peu aſtringentes & remplies d'un ſuc laiteux : on ne fait uſage que de la racine & des feuilles : elles ſont eſtimées, comme les autres chicoracées, vulnéraires, fébrifuges & apéritives, propres dans les obſtructions du foie & du méſentere, & dans toutes les eſpeces de jauniſſe. Au printems, on mange auſſi les feuilles tendres du piſſenlit en ſalade.

DENTS, *Dentes* : ce ſont les os les plus durs & les plus compacts de ceux du corps humain & même des brutes. Toutes les eſpeces de dents de l'une & l'autre mâchoire, ont une figure, une diſpoſition, & un arrangement des plus admirables : elles ſont d'autant plus fortes qu'elles approchent plus du centre de mouvement, elles ſont placées dans des loges particulieres qu'on nomme alvéoles; elles y ſont affermies par une articulation en forme de cheville, appellée *gomphoſe.* Il y a trois ſortes de dents dans la plupart des animaux & notamment chez l'homme. Celles qui ſont dans la partie antérieure de chaque mâchoire, ſe nomment *inciſives ;* elles ſont larges, minces & plates, quelques-uns les appellent *dents de primeur*, *primores*, parcequ'elles paroiſſent les premieres : d'autres les nomment *dents de lait*, *lactei ;* & d'autres *rieuſes*, *ridentes* parcequ'elles ſe montrent les premieres quand on rit. Les *dents canines* qui ſe trouvent entre les *inciſives* & les *molaires* ſont celles que le peuple nomment *œilleres* ou *dents de l'œil*, parcequ'une partie du nerf qui fait mouvoir les yeux s'y diſtribue, & de-là le

danger de les tirer : enfin les *molaires* ſont celles qui ſervent à la maſtication. Les premieres n'ont qu'une racine, les canines en ont quelquefois deux & les molaies en ont ſouvent trois & quatre. A meſure que les dents veulent ſortir, la gencive devient molle & vermeille. Juſqu'à ce tems la matiere de la dent eſt viſqueuſe & molle : *voyez* à la ſuite du mot HOMME. Les dents, ſelon Peyer, ſont formées de pellicules repliées, durcies & jointes enſemble par une mucoſité viſqueuſe. Si l'on examine les dents du cerf, du cheval, du mouton, &c. on trouvera que le ſentiment de cet Auteur eſt bien fondé. M. de la Hire le jeune a obſervé que le corps de la dent eſt couvert d'une ſubſtance particuliere & blanche, appellée *Email*, entierement différente de celle du reſte de la dent, qui eſt jaune. Cet émail, appellé *Périoſte*, *Coëffe* ou *Croute*, par quelques Auteurs, eſt compoſé d'une infinité de petites fibres qui s'oſſifient par leurs racines, à-peu-près comme font les ongles ou les cornes. Tout cela ſe diſcerne facilement dans une dent caſſée. Si par quelqu'accident un petit morceau de cet émail ſe trouve décapé, enlevé, l'os de la dent reſtera nud; mais ne pouvant ſouffrir l'air, il ſe cariera : de-là l'imprudence d'uſer trop l'émail des dents à force de dentrifiques. Les dents ne ſont point ſenſibles par elles-mêmes; il n'y a que les nerfs qui s'y diſtribuent : de plus l'émail eſt la ſeule partie des dents, qui croît.

Plus on examine la figure des dents dans les différens animaux, & plus on les trouve exactement proportionnées à la nourriture particuliere & aux beſoins de chaque individu : ainſi dans les animaux carnaſſiers, elles ſont propres à ſaiſir, à tenir, à déchirer la proie. Dans les animaux qui vivent d'herbages, elles ſont propres à ramaſſer & à briſer les végétaux. Il y a des poiſſons qui ont leurs dents à la langue comme la truite, ou au fond du gozier comme le merlus : d'autres ont trois, quatre, ou cinq rangs de dents à la même mâchoire, comme les chiens de mer. On trouve un tableau frappant de la différence des dents, de leur diſpoſition, &c. en examinant les mâchoires de l'homme, du requin, du crocodile, de la vipere, du tigre, de l'ours, du loup, du lion, du bœuf (le genre des quadrupedes ruminans n'ont point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure), du chameau, du cerf, du cheval, du caſtor, du lapin, du cochon, du ſinge, de l'élephant, de la dorade, &c. Terminons par dire que les dents artificielles ſe font ordinairement ou avec l'ivoire, ou avec l'os de la jambe d'un bœuf, ou avec les dents de cheval marin. *Voyez* Os.

DENTS FOSSILES ou PÉTRIFIÉES, *Dentes foſſiles*. On donne ce nom à toutes ſortes de dents d'animaux, tant quadrupedes que poiſſons, & qui ſont improprement connues ſous les noms de *Dent de ſerpent* ou *Gloſſopêtre*, *Buſonite* ou *Crapaudine*, & *Yvoire foſſile* : voyez *ces mots*.

DENTELAIRE ou HERBE AU CANCER, *Dentellaria*, *aut Plumbago*. Plante qui croît aux pays chauds de l'Europe ; ſa racine eſt fort fibreuſe, & pouſſe pluſieurs tiges cannelées, à la hauteur de deux pieds ou environ, ſes feuilles ſont dentelées & ſemblables à celles de la coniſe : ſes fleurs, de couleur purpurine & échancrées, ſe changent chacune en une capſule qui con-

tient une semence pointue comme un grain de seigle & farineuse. Cette plante est estimée propre à guérir les cors des pieds, & les durillons qui se forment proche le fondement en allant à cheval. Rondelet prétend que c'est un puissant caustique ; & personne n'ignore l'histoire de cette fille, qui se trouva écorchée vive pour s'en être frottée dans le dessein de guérir de la galle. On tire avantage de la vertu caustique de la dentelaire, pour guérir les cancers invétérés & censés incurables par leur adhérence à des parties osseuses. On en fait infuser les feuilles dans de l'huile d'olive, dont on oint trois fois par jour les ulceres chancreux, jusqu'à ce que l'escarre noire soit encroutée, pour que le malade ne souffre plus de vives douleurs par cette application ; ce qui va à quinze jours environ. La racine du *plumbago* ou dentelaire d'Afrique, d'Amérique & d'Asie est âcre, cependant un peu sucrée & aromatique ; les Negres & les Indiens en boivent la décoction, pour s'exciter le vomissement & les urines, lorsqu'ils ont été blessés par quelque bête venimeuse. Cette même racine est salivaire, & imprime une couleur plombée aux dents.

DENTELLE DE MER. Nom donné à l'*eschare*. Voyez *ce mot* à la suite de l'article CORALLINES.

DEPONE. Nom d'un grand & rare sepent du Mexique, orné de taches différemment colorées. Sa tête est extrêmement grande & garnie de mâchoires, armées, tant en haut qu'en bas, de dents longues, tranchantes & affermies dans leurs alvéoles, comme dans le brochet. Parmi ces dents, on en distingue dans la mâchoire supérieure, deux principales, qu'on peut nommer défenses, & que n'ont point les serpens, même plus grands. Ces défenses ne sont point cachées dans un foureau situé le long de la mâchoire, mais dans le ratelier. Ses yeux sont si gros & si grands, qu'ils lui donnent un aspect horrible. Quoique les écailles de son front soient arrangées avec beaucoup d'art, on remarque avec plus de plaisir encore la grande & double chaîne d'écailles qui tapissent son dos, & dont les bouts sont joints ensemble en maniere de bouclier. Les côtés sont ornés & armés tout-à-la-fois d'écailles quadrangulaires ou rhomboïdales, marbrées de vastes taches sphériques ; celles du ventre sont transversales, amples, paillées & relevées d'une moucheture roussâtre : ces taches ornent également sa queue qui est grêle, longue & pointue. Ces sortes de serpens, sont saisis de frayeur à la vue d'un homme : ils sont attaqués d'une espece singuliere de poux qui se fourrent entre leurs écailles, les mordent, & les désolent.

Ces poux, qui en général sont le fléau des serpens, ont six pieds en devant, cachés sous la tête, & leur derriere est casqué comme une tortue.

DÉPOUILLE DE SERPENT, *Senecta anguium*. On donne ce nom à la peau que le serpent quitte quand il mue : on la trouve, tantôt entre les pierres, tantôt dans des trous en terre, quelquefois sous des racines d'arbres : on se servoit beaucoup autrefois de cette vieille peau de serpent pour les douleurs des oreilles, des dents, & des yeux : on la faisoit infuser, &

on se gargarisoit ou on étuvoit la partie malade : on étoit aussi dans l'usage de brûler & de réduire en cendre ces peaux, & de cette poudre on s'en frottoit pour guérir la galle. Quelquefois encore les femmes enceintes en portent sur les reins pour empêcher l'avortement, & aux cuisses pour faciliter l'accouchement : tant est grand le préjugé !

DERBIO. *Voyez* GLAUCUS.

DERMESTES. On donne ce nom à un genre d'insectes coléopteres, qui sont des *scarabées dissequeurs*, & dont le caractere est d'avoir les antennes en forme de massue, & à feuillets posés transversalement. Les Naturalistes connoissent dix-sept especes de cet insecte, dont une partie s'attache volontiers pendant l'obscurité aux cadavres, à la viande & au lard, sur les habits, dans les tapisseries, sur les arbres, autour des fenêtres, & dans la fiente du cheval. Presque toutes sont le fléau des peaux desséchées des animaux, soit à poil, ou à plume, ainsi qu'on l'observe dans les Cabinets des Curieux, où l'on garde des animaux empaillés, ou conservés autrement que dans les liqueurs. La plupart des scarabées dissequeurs, quand on les touche, retirent leurs pieds & la tête, les cachent, & restent comme immobiles. *Voyez* l'article SCARABÉE.

DESMAN. Espece de rat musqué, particulier à la Laponie & à la Moscovie, différent du rat musqué des Antilles & du Canada. *Voyez* à l'article RAT MUSQUÉ.

DESTRUCTEUR DES CHENILLES. Goëdard donne avec raison ce nom à un ver qui a au-devant de la tête deux pinces, qui étant serrées, forment un anneau, & dont il se sert pour attraper adroitement les chenilles par le ventre, ensorte qu'elles y demeurent attachées.

Ce ver est d'un beau jaune luisant, & est si bien armé, qu'il peut aisément nuire à toutes sortes de chenilles. Quand il a blessé avec ses cornes une chenille, celle-ci se tourmente fort & s'élance de tous côtés, pendant que le ver demeure tout étendu, comme s'il étoit mort : on remarque qu'après que le ver l'a quittée, l'endroit où il l'a pincée, s'enfle aussitôt, ce qui paroît être l'effet d'une sorte de venin qu'il jette.

Le destructeur des chenilles souffre aisément le froid, il se retire dans la terre : si on le jette au feu, il produit une flamme semblable à celle que produit l'huile qui brûle. Ce ver ne vit gueres plus de deux jours ; après sa métamorphose, il devient un animal aîlé garni de deux crochets, dont il se sert pour percer les œufs des fourmis & des taupes-grillons, dont il est avide. On l'appelle alors *Mange-œufs de Grillons ;* mais ce petit animal, ennemi de presque tous les insectes, tombe à son tour dans les piéges du taupe-grillon qui le dévore.

DÉTROIT. Nom que les Géographes donnent à une mer étroite ou resserrée des deux côtés par les terres, & qui ne laisse qu'un petit passage pour aller d'une mer à une autre, tels sont le Détroit du Sund, celui de Magellan, &c. Le détroit le plus fréquenté est celui de Gibraltar, qui sépare l'Europe de l'Afrique, & joint la Méditerranée avec l'Océan Atlantique.

que. Le détroit qui sépare la France d'avec l'Angleterre s'appelle le *Pas de Calais*. Varenius croit que les *détroits* & les golphes ont été formés pour la plupart par l'irruption de la mer dans les terres. Une des preuves qu'il en apporte, c'est qu'on ne trouve presque point d'isles dans le milieu des grandes mers, & jamais beaucoup d'isles voisines les unes des autres. M. de Buffon, *Hist. Natur. Tom. I*, observe que la direction de la plupart des détroits est d'orient en occident; ce qu'on attribue à un mouvement ou effort général des eaux de la mer dans ce sens. Il y a encore dans la méditerranée, entre la Sicile & la Calabre ultérieure, un détroit connu sous le nom de *Fare de Messine*, *Fretum Siculum*. Ce canal est assez connu par son flux & reflux qui s'y fait de six heures en six heures, avec une extrême rapidité; comme aussi par ses courans, qui allant tantôt dans la mer de Toscane, & tantôt dans la mer de Sicile, ont donné lieu à tout ce que les Anciens ont dit de Scylla & de Carybde. Ce dernier est un tournant d'eau, que les Matelots craignoient beaucoup autrefois, & qu'on affronte aujourd'hui sans péril par le moyen des barques plates. *Voyez* MER.

DÉVORANTE. *Voyez* MOUCHE DÉVORANTE.

DEZ FOSSILES, *Tesseræ badenses vel fossiles*. On les trouve à quelques pieds de profondeur dans la terre près de Zurzach & de Bade en Suisse. Ces dez sont en tout semblables à ceux dont nous nous servons aujourd'hui; ils sont seulement plus petits; il y en a qui semblent être d'os; d'autres de bois, & d'autres de terre cuite. Scheuchzer & Altman ont démontré que ces dez sont l'ouvrage de l'art, qu'ils servoient autrefois pour jouer, & qu'ils sont marqués pour cela. Le lieu où on les trouve, fait soupçonner qu'il peut y en avoir eu autrefois une fabrique, ou qu'ils y ont servi à l'amusement des Légions Romaines qui ont séjourné dans ces contrées, & qui ne jouoient alors qu'avec des poignées de dez. Ces prétendus dez fossiles ont été tellement recherchés, & deviennent actuellement si rares, que quelques Ouvriers de ces lieux-là les ont contrefaits pour attrapper l'argent des Voyageurs curieux.

DIABLE. Les habitans des Antilles appellent ainsi un oiseau de nuit fort laid à voir. Il a la figure d'un canard, le regard effrayant, le plumage tiqueté de noir & de blanc: il fait, comme les lapins, des trous en terre qui lui servent de nid. Cet oiseau habite les plus hautes montagnes, & n'en descend que pendant la nuit: son cri est lugubre; mais sa chair est très bonne à manger. *Hist. Nat. des Antilles, Tom. II.*

DIABLE DE JAVA ET DE TAVOYEN: *voyez* à l'article LÉZARD ÉCAILLEUX.

DIABLE DE MER. C'est notre macreuse, dont le plumage est tout-à-fait noir, à l'exception d'une tache blanche sur la tête. *Voyez* MACREUSE. On donne aussi le nom de *Diable de mer* au *Pêcheur marin*, *Rana piscatrix*, poisson cartilagineux que Rondelet a nommé *Galanga*: voyez *ce mot*. Voyez ci-après *Diable de mer*.

DIABLE DE MER. Les Pêcheurs des côtes d'Afrique donnent ce nom

à un monſtre qu'ils prennent quelquefois, & dont on voit la dépouille dans les Cabinets des Naturaliſtes. Cet animal, qui a en grand la figure qu'un têtard a en petit, a environ quatre pieds de long & un pied d'épaiſſeur; ſon dos eſt chargé d'une boſſe armée de quelques aiguillons ſemblables à ceux des hériſſons; ſa tête, qui eſt plus groſſe que le reſte du corps, eſt platte, circulaire, garnie de petites boſſes, entre leſquelles on voit deux yeux plus ou moins noirs & gros; ſa gueule, qui eſt extraordinairement fendue, eſt armée de pluſieurs rangs de dents fort aiguës, dont il y en a deux crochues, comme celles du ſanglier. La mâchoire ſupérieure eſt plus courte que l'inférieure; ce qui eſt cauſe que ſa bouche eſt toujours ouverte. Sa langue eſt large, comme cartilagineuſe, & n'eſt point détachée du palais. La quantité de dents qui ſe voient aux mâchoires, dans l'arriere-bouche, ſur la langue, & au fond de la gorge, ne contribuent pas peu à rendre cette gueule effroyable. Les petites dents qui ſont vacillantes, ſont courbées du côté de l'intérieur de la bouche. Ses nâgeoires qui ſont très fortes, très étendues, & dont les rayons ſont cartilagineux, ont leurs extrémités dentelées ou feſtonnées. Les nâgeoires pectorales ſont en forme de mains ou de pieds, & la peau en eſt fort dure & rude. Cet animal a en tout cinq nâgeoires & une queue aſſez large; aucune apparence de narines au dehors. Les ouies ou branchies ſont, dit Artedi, au nombre de trois de chaque côté. Sa peau eſt épaiſſe, onctueuſe, ſans écailles, brune & marquetée ſur le dos, blanche ſur le ventre. Le contour de ſa mâchoire inférieure eſt garni d'appendices cutanées, en forme de barbes, qui ſe trouvent auſſi à toute la circonférence du corps. On prétend que ce qui lui a fait donner le nom de *Diable de mer*, ce ſont deux cornes noires aſſez pointues, longues de neuf pouces, qu'il a au-deſſus des yeux ou du muffle, & qui ſe recourbent ſur ſon dos, comme celles du belier. Sa figure hideuſe, ſon regard de côté, ſa gueule énorme, tout répond aſſez à l'idée fantaſtique que l'on s'eſt formée de l'être malfaiſant, ſur-tout quand on lui a retiré les entrailles, & qu'on lui paſſe une bougie allumée dans le corps; car il paroît alors un monſtre des plus effrayans. Sa chair eſt un poiſon qui provoque des vomiſſemens & des défaillances qui cauſeroient bientôt la mort, ſi on n'y remédioit par quelque antidote.

On trouve encore une autre ſorte de *diable de mer*, dont la chair n'eſt pas ſi venimeuſe, mais qui n'eſt pas moins hideux à voir, quoique la figure en ſoit différente. Les plus grands n'ont gueres qu'un pied de longueur & autant de largeur. Quand ils veulent, ils s'enflent tellement, qu'ils paroiſſent auſſi ronds qu'une boule: ils ont en petit les mêmes yeux & les mêmes dents que l'eſpece précédente, avec une ſeule corne; leur queue eſt faite comme une rame: ils ont une forte nâgeoire ſur le dos, & une autre ſous le ventre. On leur remarque auſſi deux fauſſes pattes ou nâgeoires ſur les côtés; chacune d'elles a huit doigts, munis d'ongles aſſez piquants. Leur peau eſt hériſſée comme celle du *Requin*, excepté ſous le ventre, où elle eſt tachetée & comme ondulée de noir.

Sur la côte d'Or & ſur la côte d'Yvoire, en Afrique, on trouve une eſpece

de raie, que les habitans appellent aussi *Diable de mer*. Ce poisson est long de vingt-cinq pieds, & large de dix-huit, sur trois d'épaisseur : ses côtés sont garnis d'angles saillans, aussi durs que la corne, & dont les coups sont très dangereux. Sa queue est longue comme un fouet, & armée d'une pointe assez redoutable. Le dos est armé de pointes longues de deux pouces, & aiguës comme des clous : sa tête, qui est jointe immédiatement au corps, est garnie de dents plattes & tranchantes. Pour rendre cet animal plus inévitable, la Nature lui a, dit-on, donné quatre yeux : il en a deux près du gosier, qui sont ronds & fort grands ; deux autres sur la tête vers les côtés, mais plus petits. A chaque côté du gosier, il y a trois cornes, de longueur & d'épaisseur différentes : celle du milieu, au côté droit, est longue de trois pieds, sur un pouce & demi de large : celle du milieu, du côté gauche, est plus petite : heureusement que ces cornes sont fléxibles, & peuvent nuire difficilement. La peau de cet animal est rude & seche comme celle du requin. Sa chair est coriace & de mauvais goût : son foie donne de fort bonne huile.

Le diable de la mer Méditerranée, se nomme *Baudroie* : il ressemble beaucoup à la premiere espece dont nous avons parlé. Sa gueule énorme est garnie de dents mobiles comme celle du requin. Son gozier ou l'œsophage, en est aussi garni de plus petites : il semble sortir du fond une espece de bourelet épineux.

Les Pêcheurs des Isles de l'Amérique donnent encore le nom de *Diable* à un grand poisson plat en forme de grande raie, plus large que long, ayant quelquefois plus de dix pieds d'un aîleron à l'autre, & plus de deux pieds d'épaisseur vers le milieu du corps. Ses antennes ou cornes se recourbent en se tortillant comme de grosses cornes de bélier. La gueule de ce poisson est démesurément ouverte, ayant plus de deux pieds de large : elle n'est point armée de dents ; mais on remarque des membranes très épaisses qui recouvrent les gencives de ce monstre lorsqu'il veut engloutir quelque gros poisson. Il a une espece de gouvernail sur le dos à la partie postérieure, de laquelle sort une queue très agile, longue de quatre ou cinq pieds, & en forme de fouet. Tout l'animal est couvert d'une peau très forte, rude, grise sur le dos, & blanche sous le ventre : sa chair est indigeste comme celle des grosses raies dont ce poisson paroît être une espece. Par cette description on voit que le *diable* des Isles a une ressemblance en partie avec ceux d'Afrique, & en partie avec celui de la Méditerranée : cependant il paroît en différer par quelques parties. *Voyez* l'article GALANGA.

On trouve dans le Journal de Médecine (Janvier 1765) la description & la figure de deux diables de mer échoués sur le sable dans la rade de Brest en 1764 : l'un d'eux avoit dans son estomac un chien de mer de la longueur du bras, & une anguille de mer. Ce détail fait voir qu'il y a plusieurs especes de diables de mer, & que la grandeur n'y met pas la seule différence, comme plusieurs le présument.

DIABLE DES PALETUVIERS. Dans l'Isle de Cayenne on donne ce nom à une espece de corbeau aquatique, dont le plumage est d'un bleu noirâtre.

DIABLOTINS. Oiseaux de la Dominique & de la Guadeloupe, où ils viennent, depuis le mois de Septembre jusqu'en Novembre, s'accoupler, pondre & élever leurs petits : ils sont de la grosseur d'une poule & de la forme d'un canard ordinaire. Leur plumage est noir, mêlé de blanc; leurs jambes sont courtes; leurs pieds sont palmés, & cependant armés d'ongles longs & crochus; leur bec est semblable à celui des oiseaux du genre des corbeaux : ils ont des yeux à fleur de tête, & voient admirablement bien la nuit; mais ils voient si peu dans le jour, que quand ils sont surpris par la lumiere, hors de leur retraite, ils heurtent contre tout ce qu'ils rencontrent, & enfin tombent à terre. Ces animaux sont d'excellents pêcheurs de nuit, & repairent toujours deux à deux, vers les montagnes : ils s'y tiennent dans des trous comme des lapins; c'est-là qu'ils pondent, couvent & élevent leurs petits.

Dans le mois de Mars on trouve dans les trous la mere avec ses deux petits, qui sont couverts d'un duvet épais & jaune, tels que celui des oiseaux. Ces petits sont en état de s'envoler vers la fin de Mai : tous reviennent régulierement en Septembre. Leur chair est noirâtre & un peu huileuse; d'ailleurs elle est fort nourrissante.

DIAGREDE. *Voyez* SCAMMONÉE.

DIAMANT, *Adamas*. C'est la pierre précieuse la plus pure, la plus dure, la plus pesante & la plus diaphane; étant polie, c'est la plus brillante de toutes les pierreries & de toutes les cristallisations : en un mot, c'est la plus précieuse de toutes les matieres dont les hommes sont convenus de faire la représentation du luxe & de l'opulence.

La couleur du diamant varie à l'infini : il est ordinairement sans couleur; mais on en trouve de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. On doute, quoi qu'en disent les Joailliers, qu'on ait jamais vu des diamants d'un aussi beau rouge que le rubis, d'un aussi beau pourpre que le grenat, d'un aussi bel orangé que l'hyacinthe, d'un aussi beau verd que l'émeraude, & d'un aussi beau bleu que le saphir, &c. Le diamant verd, lorsque sa couleur est d'une bonne teinte, est le plus rare; il est aussi le plus cher. Le diamant couleur de rose & le bleu sont très estimés, & même le jaune. Les diamants roux ou noirâtres ne sont que trop communs : ces couleurs en diminuent beaucoup le prix.

Le diamant a naturellement dans sa miniere primitive, qui est une matrice sablonneuse & rougeâtre, quelquefois argilleuse & noire, une cristallisation tantôt octaédre, en pointe, & tantôt cubique. Tous les diamants du commerce sont bruts, arrondis & couverts d'une croute grisâtre qu'ils ont acquise par les frottements réitérés en roulant & tombant en cascades avec les torrents. Cette croute obscure & souvent grossiere, laisse à peine

appercevoir quelque tranſparence dans l'intérieur de la pierre ; de ſorte que les meilleurs connoiſſeurs ne peuvent juger de ſa valeur. Lorſqu'il eſt ainſi encrouté, on l'appelle *Diamant brut.*

On prétend que le diamant peut ſe diviſer par tablettes, à l'aide d'un inſtrument pointu. Il eſt vitreux dans ſes fractures, & d'une dureté ſi conſidérable, qu'on ne le peut uſer qu'avec la poudre d'*égriſée*, qui provient de l'écorce des autres diamants noirs entiers. Cette pierre précieuſe réſiſte à la lime, & acquiert la propriété de reluire dans l'obſcurité, ſoit en la frottant contre un verre dans les ténebres, ſoit en l'expoſant quelque tems aux rayons du ſoleil, ſoit en la faiſant chauffer fortement dans un creuſet, ou en la plongeant dans de l'eau chauffée au dégré moyen de l'ébullition. Le diamant, comme la plupart des pierres tranſparentes, a la propriété d'attirer (immédiatement après avoir été frotté) la paille, les plumes, les feuilles d'or, le papier, la ſoie & les poils ; mais il n'a pas la propriété de réſiſter à la violence de toutes les eſpeces de feu, ſans en être altéré. Des expériences faites en dernier lieu à Florence, & dont on trouve le détail dans la nouvelle édition françoiſe des Œuvres de Henckel, *in*-4°. démontrent que le diamant eſt altérable au feu ſolaire, au point d'y diſparoître ; tandis que le rubis y réſiſte & ne fait que s'y amollir.

Le diamant bien examiné n'eſt peut-être qu'un criſtal très pur, qui, pendant ſa criſtalliſation qui s'eſt opérée avec lenteur, a acquis une figure réguliere, une grande dureté, une peſanteur ſpécifique conſidérable ; en un mot, une *belle eau* ou tranſparence : mais il faut la réunion d'un trop grand nombre de circonſtances, pour que la Nature nous offre beaucoup de beaux diamants ; c'eſt pourquoi nous voyons plus de criſtaux de roches ou des diamants pleins de défauts, que de diamants parfaits. Les défauts les plus ordinaires du diamant, ſont les *points* & les *gendarmes.* On appelle *points*, de petits grains blancs & noirs ou rouges ; & *gendarmes*, des points ou des grains plus grands, en façon de glaces. Ces défauts ſont ou naturels, ou artificiels : *naturels*, quand l'éclat interrompu provient de l'arrangement des parties conſtituantes qui ont été bruſquées dans leur coagulation ; *artificiels*, lorſque les diamants reflettent mal, à cauſe du vuide des gerçures ou étonnements produits par des contre-chocs ou par des couleurs ſales. On a encore exprimé ces défauts par différents noms, comme tables, dragoneaux, jardinages. Les corps étrangers y produiſent des filandres ou des veines, &c.

Les Lapidaires, dont le talent eſt de tailler & de polir ces pierres, retranchent au beſoin les endroits défectueux, & en font des tablettes ou des pendeloques. La premiere opération de la taille du diamant, eſt celle par laquelle on le décroute ; pour cela il faut *oppoſer le diamant* au *diamant*, & les frotter les uns contre les autres (c'eſt ce qu'on appelle *égriſer*) : on les maſtique chacun au bout d'un petit bâton en forme de manche, pour les tenir & frotter avec plus de facilité ; par ce moyen les diamants mordent l'un ſur l'autre, & il s'en détache une pouſſiere que l'on reçoit dans une petite boîte nommée *égriſoir ;* cette pouſſiere ſert enſuite à les tailler & à

les polir. Pour leur donner le poli, il faut suivre le fil de la pierre : sans cette précaution on n'y réussiroit pas ; au contraire le diamant s'échaufferoit sans prendre aucun poli, comme il arrive dans ceux qui n'ont pas le fil dirigé uniformément : on les appelle *Diamants de nature*. Les Lapidaires les comparent à des nœuds de bois dont les fibres sont pelotonnées de façon qu'elles se croisent en différents sens. Ils appellent *Diamant rose*, le diamant taillé à facettes par-dessus, & plat par-dessous. Ils nomment *Diamant brillant*, celui qui est taillé à facettes par-dessous comme par-dessus. Pour exécuter cette taille qui produit le plus grand effet, on forme trente-trois faces de différentes figures, & inclinées sous différents angles sur le dessus de la pierre, c'est-à-dire sur la partie qui est hors de l'œuvre : on fait vingt-cinq autres faces sur la partie qui est dans l'œuvre, aussi de différentes figures & inclinées différemment, de sorte que les faces de dessus correspondent à celles du dessous dans des proportions assez justes, pour multiplier les réflexions, & pour donner en même tems quelque apparence de réfraction à certains aspects. C'est par cette méchanique que l'on donne des reflets au diamant, & des rayons de feu qui sont une apparence de réfraction, dans laquelle on voit en petit les couleurs du spectre solaire, c'est-à-dire du rouge, du jaune, du bleu, du pourpre, &c. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers, au mot* LAPIDAIRE.

Un beau diamant est d'autant plus estimé, qu'il a moins de défauts, qu'il a plus de hauteur & de fond, & que ses reflets éclatants & vifs frappent plus vivement les yeux. Le prix en est souvent arbitraire ; tout dépend de la fantaisie, de la mode & des moyens : cependant on estime leur valeur dans le commerce, par *Karats*. Chaque *karat* équivaut à quatre grains un peu moins forts que ceux du poids de marc, & chacun de ces grains se divise en demi, en quarts, en huitiemes, en seiziemes, &c. En voici des exemples dans les quatre plus beaux diamants que l'on connoisse. 1°. Celui qui orne le trône du Grand Mogol, pese deux cents soixante & dix-neuf karats, neuf seiziemes de karat. Tavernier l'a estimé 11.723.278 liv. 2°. Le diamant du Grand Duc de Toscane qui pese cent trente-neuf karats ; sa valeur est, selon le même Tavernier, de 2.608.335 liv. 3°. Les deux diamants du Roi de France, dont l'un appellé le *Grand Sancy* par corruption de la prononciation du nombre de *cent six* karats qu'il pese, ou parce qu'il a appartenu autrefois à quelqu'un de la maison de Harlay de Sancy : ce diamant a couté 600.000 liv. L'autre diamant qui fait aussi partie des diamants de la Couronne, est le *Pitre*, que M. le Duc d'Orléans acquit pour le Roi pendant sa régence ; il pese cinq cents quarante-sept grains parfaits : il coûta deux millions & demi ; mais il vaut davantage. On l'a appellé *Pitre* par corruption de *Pits*, qui étoit le nom d'un Gentilhomme Anglois de qui on acheta cette belle pierre. Quand un diamant pese plusieurs grains ou karats, le tarif du karat cesse, & la différence en est très grande, puisque le karat peut être estimé pour trente-deux grains, & même pour soixante-quatre, &c. Tel est le mérite du diamant, que dans tous les siecles & chez

toutes les Nations policées, il a été regardé comme la plus belle des productions de la Nature dans le regne minéral : il a toujours été le ſigne le plus en valeur dans le commerce, & l'ornement le plus riche dans la ſociété.

Il ſemble que la Nature ſoit avare d'une matiere ſi parfaite & ſi belle. Juſqu'à ce ſiecle on ne connoiſſoit de *mines de diamant* que dans les Indes Orientales; mais on en a trouvé depuis dans le Breſil en Amérique.

Les meilleures mines de diamants & les plus riches, ſont dans les Royaumes de Golconde, de Viſapour & de Bengale, ſur les bords du Gange, dans l'Iſle de Borneo.

La mine de Raolconda eſt dans la Province de Carnatica, à cinq journées de Golconde, & à huit ou neuf de Viſapour. Dans ce lieu la terre eſt ſablonneuſe, pleine de rochers, & couverte de taillis. Les roches ſont ſéparées par des veines de terre, d'un demi doigt, & quelquefois d'un doigt de largeur; & c'eſt dans cette terre que l'on trouve les diamants. Les Mineurs tirent cette terre avec des fers crochus; enſuite on la lave dans des ſébilles pour en ſéparer les diamants : on répéte cette opération deux ou trois fois, juſqu'à ce qu'on ſoit aſſuré qu'il n'en reſte plus. L'autre mine, appellée *Gani* en langue du pays, & *Coulour* en langue Perſienne, eſt à ſept journées de Golconde du côté du Levant. Il y a ſouvent juſqu'à ſoixante mille ouvriers, hommes, femmes & enfants qui exploitent cette mine. Quand on eſt convenu de l'endroit que l'on veut fouiller, on en applanit un autre aux environs, & on l'entoure de murs de deux pieds de haut, & d'eſpace en eſpace on laiſſe des ouvertures pour écouler les eaux; enſuite on fouille le premier endroit. Les hommes ouvrent la terre; les enfants & les femmes la tranſportent dans l'endroit entouré de murs. On continue la fouille juſqu'à ce qu'on trouve l'eau : cette eau n'eſt pas inutile; on s'en ſert pour laver la terre qui a été tranſportée : on la verſe par-deſſus, & elle s'écoule par les ouvertures qui ſont au pied des murs. La terre ayant été lavée deux ou trois fois, on la laiſſe ſécher, & enſuite on la vanne dans des panniers faits exprès : cette opération finie, on bat la terre groſſiere qui reſte pour la vanner de nouveau deux ou trois fois; alors les ouvriers cherchent les diamants à la main. Aujourd'hui les veines de cette mine ſont preſque épuiſées. Les diamants qu'on y trouve ſont pour l'ordinaire bien formés, gros, pointus, & d'une belle eau : il y en a auſſi de jaunes & d'autres couleurs. Quelques-uns ont une écorce luiſante, tranſparente, & un peu verdâtre, quoique le cœur de la pierre ſoit d'un beau blanc.

Les mines de Ramiah, de Garem & de Muttampellée, ont une terre jaunâtre; & pluſieurs de leurs diamants ſont d'une eau bleuâtre. La terre & les diamants des mines de Whootoor, Canjecconcta & Lattawar reſſemblent à celles de Coulour ou Curruve; cependant il y a d'aſſez beaux diamants dans la mine de Lattawar qui ont la forme du gros bout d'une lame de razoir. Ceux de la mine de Ramulconeta ſont très petits, verds, & d'une belle eau. Ceux de la mine de Carnatica ſont jaunes-noirâtres, défectueux, & ſe mettent en morceaux quand on les égriſe. Les mines de diamants de

Wasergerrée & de Mannemurg ont jusqu'à cinquante brasses de profondeur dans des rochers. La premiere couche est d'une pierre dure & blanche, dans laquelle on creuse un puits de six pieds de profondeur pour arriver à une sorte de minerai de fer : on remplit le trou avec du bois, on y met le feu, & on l'entretient dans toute sa force pendant deux ou trois jours ; ensuite on l'éteint avec de l'eau : la pierre étant ainsi artendrie, on creuse & on enleve le minerai qui a quatre pieds d'épaisseur. On rencontre une veine de terre rouge qui s'étend sous le rocher à deux ou trois brasses : on enleve cette terre ; & si on y trouve des diamants, on creuse jusqu'à l'eau : c'est-là le dernier terme du travail. Ces mines exigent beaucoup de dépense. On trouve aussi des diamants dans le minerai ; ils sont gros, la plupart d'une belle eau, mais inégaux & de mauvaise forme.

La mine de Muddemurg si facile à exploiter, surpasse les autres pour la beauté des diamants, qui la plupart pesent vingt-quatre, vingt-huit & quarante grains. La mine de Melwillée qui fut découverte en 1670, contient beaucoup de diamants d'une belle figure, & qui pesent depuis soixante jusqu'à quatre-vingt-dix & cent grains, mais leur eau est jaunâtre ; & autant ils ont d'éclat, au sortir de la mine, autant ils s'obscurcissent sur la meule : d'ailleurs ils ont peu de dureté ; aussi ne sont-ils pas recherchés. Dans la mine, ces diamants sont encroutés de sable, & on ne peut les distinguer des graviers qu'après les avoir frottés contre une pierre. On en fait la recherche dans le gravier à la plus grande lumiere du soleil.

On ne doute pas que les mines du Royaume de Visapour, sur-tout celle de Gazerpellée, ne renferment des diamans aussi gros & aussi beaux que ceux du Royaume de Golconde ; mais la politique du Roi de Visapour est de ne permettre l'exploitation que des mines où il ne se trouve que de petits diamans : à la vérité il y a moins à gagner ; mais ces mines sont moins dispendieuses & moins risquables que celles de Golconde. De plus ces Rois ne font travailler que certaines mines particulieres pour ne pas rendre les diamans trop communs ; & encore se réservent-ils les plus gros : c'est pourquoi il y a en Europe très peu de diamans d'un grand volume. Il y a beaucoup d'autres petites mines de diamans voisines de celles dont il vient d'être fait mention, même à Bisnagar, à Malacca & en Arabie : mais dans toutes ces mines de l'Inde Orientale, les diamans sont cachés dans la terre, de façon qu'on en apperçoit rarement en la creusant ; il faut la tenir à la main.

Il y a dans le Royaume de Bengale, une riviere appellée *Goüel*, où l'on trouve des diamans. Cette mine qui a été découverte avant toutes les autres, porte le nom de *mine de Soumelpour.* On n'y peut travailler que vers la fin de Janvier & le commencement de Février, tems où les grandes pluies sont tombées & les eaux de la riviere éclaircies : alors les Ouvriers ou Habitans voisins remontent la riviere jusqu'aux montagnes d'où elle sort, au nombre d'environ huit mille, de tout sexe & de tout âge. Les eaux sont alors assez basses pour qu'on puisse distinguer & reconnoître la qualité

qualité du sable au fond de la riviere. Les Ouvriers les plus expérimentés prétendent que les endroits les plus abondans en diamans, sont ceux où l'on voit de ces pierres de foudre appellées *Ceraunias* (c'est une *pyrite.* Voy. *ce mot*). Enfin, quand on a choisi l'endroit où l'on veut travailler, on détourne le cours de l'eau; ensuite on tire le sable jusqu'à deux pieds de profondeur, & on le porte sur le bord de la riviere dans un lieu entouré de murs. On arrose ce sable pour le laver, on le vanne, &c. comme on le fait dans la mine de Coulour. On trouve aussi des diamans dans la riviere de Succadan, dans l'Isle de Borneo. Quoique les Souverains du pays ne veulent pas en laisser sortir de chez eux, & que la plupart de ces habitans soient féroces & cruels, il y a cependant des Portugais qui en achetent, en fraude, des gens qui vont les voler dans la mine, malgré toute la vigilance des surveillans.

Vers le commencement de ce siecle on a trouvé au Bresil des diamans & d'autres pierres précieuses, comme des rubis, des topases, des péridots, &c. Ces pierres du Bresil sont belles; & quoiqu'on les vende assez cher, on craint qu'elles ne baissent de prix, tant la mine est abondante. Les diamans qu'on appelle diamans de Portugal, viennent de la riviere de Melhoverde dans le Bresil. Ceux du Canada ne sont que des cristaux; ainsi que ceux d'Alençon : *voyez* les articles CRISTAL & CAILLOUX-CRISTAUX.

DICTAME BLANC ou FRAXINELLE, *Fraxinella*. Cette plante vivace vient d'elle-même dans les bois du Languedoc, de la Provence & de l'Italie : elle n'est pas de la famille du *Dictame de Crête*, dont nous parlerons ci-après. Elle se perpétue également par sa racine ou par sa graine.

Le Dictame blanc, ou Fraxinelle, a des racines branchues, fibreuses, de la grosseur du doigt, d'où sortent des tiges rougeâtres qui croissent à la hauteur d'un pied & demi, rondes, velues & remplies de moëlle, garnies de feuilles luisantes, d'un verd clair, fermes, crenelées & de la forme des feuilles de frêne, ce qui a fait donner le nom de *Fraxinelle* à cette plante. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges; elles sont belles, grandes, disposées en maniere d'épi, composées chacune de cinq feuilles, de couleur purpurine, d'une odeur approchante de celle du bouc, & durables. A cette fleur succede un fruit composé de plusieurs graines, qui contiennent de petites semences pointues, noirâtres & luisantes.

Les extrémités des tiges & les calices des fleurs sont couverts d'une infinité de vésicules pleines d'huile essentielle, comme on peut l'observer facilement à l'aide d'un microscope : elles répandent, dans les jours d'été, le soir & le matin, des vapeurs æthérées, inflammables, & en telle abondance, que si l'on place au pied de cette plante une bougie allumée, il s'éleve tout-à-coup une grande flamme qui se répand sur toute la plante. Lorsqu'on distille cette plante dans un état de maturité convenable, elle fournit beaucoup d'esprit recteur (c'est le principe odorant des végétaux), mais qui n'est plus inflammable, à cause de l'humidité de la plante qui distille avec lui.

En Médecine on ne se sert que de la racine mondée de fraxinelle : elle est employée dans les médicamens cordiaux, sudorifiques & hystériques : elle est très utile contre les poisons & les blessures faites avec des armes empoisonnées, même pour l'épilepsie. Quelquefois cette racine agit comme purgative & même émétique : l'usage doit en être interdit dans les fievres continues. Dans les pays chauds de l'Europe on tire, des fleurs de la fraxinelle, une eau distillée très odoriférante, dont les Dames Italiennes se servent comme d'un cosmétique également agréable & innocent.

DICTAME ou DICTAMNE DE CRETE, *Dictamnus cretica*. Ce dictame si célébré par le Poete Virgile, est une espece d'origan, fort agréable à l'odorat & à la vue, & qui croît en Candie sur le Mont-Ida, d'où on nous l'apporte sec. Cette plante croît aussi d'elle-même dans les fentes des rochers de la Grece. Elle a des racines brunes & fibreuses, des tiges dures & lanugineuses, hautes de neuf pouces, un peu purpurines & rameuses. Les feuilles naissent deux à deux aux nœuds des tiges : elles sont arrondies, longues d'un pouce, verdâtres, & couvertes d'un duvet épais & blanchâtre. Leur odeur est agréable & pénétrante ; mais leur saveur est très âcre. Ses fleurs naissent en été au sommet des branches, dans des épis grêles & écailleux, de couleur violette ou purpurine en de-hors. Chaque fleur est en gueule, portée sur un calice en cornet, cannelé & contenant quatre graines arrondies très menues.

De tous tems les Médecins ont recommandé l'usage des feuilles odorantes de dictame pour provoquer les regles, & pour la sortie du fœtus & de l'arriere-faix. Elles entrent dans la grande thériaque d'Andromaque, dans le mithridate & la confection d'hyacinthe. Ce dictame se trouve quelquefois en Provence, en Italie. Il se multiplie de boutures dans un terrein sec & sablonneux.

Nous connoissons encore une seconde espece de dictame, *Dictamnus montis Sipyli, origani foliis*. Ce fut le Chevalier Whecler qui l'envoya à Oxford après l'avoir trouvée sur le mont Sipyle dans l'Asie mineure, près du Méandre. Cette nouvelle espece de dictame est une très jolie plante qui porte de grands épis de fleurs d'une beauté durable ; ce qui fait qu'elle mérite une place dans les jardins des Curieux. Elle se multiplie & se cultive à tous égards comme la précédente.

DICTAME FAUX, *Pseudo Dictamnus*. Est une plante que l'on cultive dans nos jardins, & qui a un certain rapport avec le vrai dictame de Crete. Sa racine est menue, ligneuse & fibrée : ses tiges sont grêles, nouées, velues, blanchâtres. Ses feuilles lanugineuses ont quelque ressemblance avec celles du dictame vrai. Ses fleurs sont en gueule, verticillées, de couleur purpurine, & découpées par le haut en deux levres : il leur succede des semences oblongues. Toutes les propriétés de cette plante sont les mêmes que celles du vrai dictame ; mais beaucoup inférieures.

DIDELPHE, *Didelphis*. Petit animal quadrupede, grand comme un lapin, naturel au seul Continent du nouveau monde, & sur-tout aux par-

ties méridionales de ce pays ; il eſt même difficile d'en élever en Europe.

On connoît plusieurs eſpeces de *didelphes* qui ont été décrites par divers Auteurs ſous les noms de *Rat du Breſil*, *Opaſſum*, *Manicou*, *Philandre*, *Rat des bois* de la Louiſiane & de Surinam, *Loir ſauvage d'Amérique*, & *Sarigue*. Leur caractere, ſelon M. Briſſon, eſt d'avoir la gueule bien fendue, dix dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, huit à l'inférieure, & des dents canines & molaires, très blanches, & dont le nombre varie. A chaque pied, qui eſt ſemblable à celui des ſinges, ils ont cinq doigts onguiculés, & dont le pouce eſt très diſtinct, mais ſans ongle. Ils s'appuient ſur le talon en marchant. Ils ont les oreilles minces comme celles de la chauve-ſouris, la tête comme celle du Renard, & un muſeau garni de deux larges narines.

Toutes les eſpeces de *didelphes* ont les pattes de derriere moins bien organiſées, ou plus mal faites que les antérieures. Ils s'aſſeient aiſément ſur leur cul, & peuvent faire mille ſingeries avec leurs pattes. Ils grimpent à merveille ſur les arbres, & ne ſe nourriſſent ſouvent que de feuilles, de fruits & d'écorces de certains arbres ; ils ſont auſſi très friands d'oiſeaux auxquels ils font la guerre.

Ces animaux nous font voir une organiſation ſinguliere, & différente de celle de tous les autres animaux. On voit dans leurs organes de la génération, pluſieurs parties doubles qui ſont ſimples dans les autres animaux. Le gland de la verge du mâle & celui du clitoris de la femelle, ſont fourchus & paroiſſent doubles. Le vagin qui eſt ſimple à l'entrée, ſe partage enſuite en deux canaux. Les femelles ont à la partie inférieure du ventre, un petit ſac ou manchon fourré tant en dehors qu'en dedans, dont l'ouverture a environ trois pouces & demi, dans lequel ſont renfermées leurs mammelles, & où ſe retirent leurs petits nouvellement nés. Cette poche naturelle a du mouvement & du jeu. La méchanique de ce mouvement s'exécute par le moyen de pluſieurs muſcles & de deux os qui n'appartiennent qu'à cette eſpece d'animal. Ces muſcles ſerrent la poche ſi exactement, qu'on n'en peut voir l'ouverture qu'en la dilatant de force avec les doigts. Les petits ſont conçus dans la matrice intérieure de l'animal, mais ils en ſortent étant encore d'une petiteſſe extrême, pour entrer dans la poche & s'attacher aux mammelles, où ils reſtent collés pendant le premier âge, & juſqu'à ce qu'ils aient pris aſſez de force & d'accroiſſement pour ſe mouvoir aiſément. On peut préſumer avec beaucoup de vraiſemblance, dit M. de Buffon, que dans ces animaux la matrice n'eſt pour ainſi dire que le lieu de la conception, de la formation & du premier développement du fœtus, dont l'expulſion étant plus précoce que dans les autres quadrupedes, l'accroiſſement s'acheve dans la bourſe où ils entrent au moment de leur naiſſance prématurée. Perſonne, continue M. de Buffon, n'a obſervé la durée de la geſtation de ces animaux, que nous préſumons être beaucoup plus courte que dans les autres ; & comme c'eſt un exemple ſingulier de la Nature que cette expulſion précoce du fœtus, nous exhortons ceux qui ſont à portée de voir des didel-

phes vivans dans leur pays natal, de tâcher de savoir combien les femelles portent de tems, & combien de tems encore après la naissance, les petits restent attachés à la mammelle avant que de s'en séparer. Cette observation curieuse par elle-même, pourroit devenir utile en nous indiquant peut-être quelque moyen de conserver la vie aux enfans venus avant le terme.

La conformation de la queue du didelphe est aussi très singuliere. Elle n'est couverte de poil qu'à son origine, jusqu'à deux ou trois pouces de longueur : l'extrémité n'offre qu'une peau lisse & écailleuse ; & lorsqu'on saisit l'animal par cet endroit, elle s'entortille aussi-tôt autour du doigt : aussi l'animal se suspend-il assez souvent aux arbres par la queue, la tête vers la terre, & guette-t-il dans cette attitude sa proie sur laquelle il s'élance lorsqu'elle vient à passer. Il est si friand de volaille, qu'il entre hardiment dans les basses-cours & dans les poulaillers. Quelquefois il se balance par la queue comme les *singes à queue prenante*. Le didelphe s'apprivoise très facilement ; mais son odeur désagréable le rend dégoutant : cette mauvaise odeur réside dans sa peau. Sa chair est une de celles que recherchent le plus les Sauvages. Les femmes des Naturels du pays filent le poil de cet animal, qui est fin sans cependant être lisse : elles en font des jarretieres qu'elles teignent ensuite en rouge.

La femelle de cet animal est avantagée d'un sac par la Nature, pour satisfaire, dit M. Gautier, à l'amour extraordinaire qu'elle a pour ses petits, qui naissent nuds & pelés, les yeux clos, & par conséquent dans le besoin d'être secourus. La mere les soigne elle-même, ne les quitte pas, les caresse sans cesse, les nourrit, les met dans sa poche ou dans son manchon pour les réchauffer ; elle les porte par-tout avec elle, sans les exposer à l'air & au froid. Elle les allaite à l'entrée de ce berceau portatif, avec ses mammellons rangés exprès pour la commodité de ces petits marmots, à l'endroit qu'il faut & à leur portée. Lorsque les petits sont assez forts, la mere les fait sortir de tems en tems, sur-tout quand il pleut, pour les laver ; elle les essuie ensuite avec ses pattes, les leche, & les remet promptement dans sa poche : quelquefois elle les expose au soleil quand il fait beau ; & lorsqu'ils ont les yeux ouverts, elle les amuse, elle danse avec eux, les agite, leur apprend à marcher & à faire mille singeries : mais aussi-tôt qu'ils sont assez forts pour chercher leur nourriture, elle feint de les chasser pour les exciter à se passer des soins maternels ; cependant elle les suit de loin & veille à leur conduite : & si par hasard le moindre bruit l'avertit de quelque danger, elle court aux uns & aux autres, les met tous dans sa poche, & les emporte dans un endroit plus sûr & plus tranquille. Elle ne voit aucun mâle jusqu'à ce que la petite famille soit en état de s'approvisionner, de pourvoir à tout, en un mot de se passer entierement de son secours ; elle ne la quitte qu'après mille caresses & mille gambades.

Les mâles sont des infideles, des libertins, qui courent les champs, & cherchent pendant ce tems-là de bonnes fortunes : cependant comme à femelles égales ils préferent celles qu'ils ont épousées les premieres, ils dé-

laissent leur conquête passegere, & reviennent à leurs premieres femelles dès qu'elles sont débarrassées de toutes les attentions qu'elles donnent à leur petit ménage.

DIERVILLE, *Diervilla.* Petit arbrisseau originaire de l'Acadie en Amérique, & qui ne s'éleve dans nôtre climat qu'à trois pieds de hauteur. Il a beaucoup de ressemblance avec le *Syringa*, par son bois & par sa feuille, dont les dentelures sont cependant plus régulieres & bien moins profondes. Il donne au commencement de Juin, de petites fleurs jaunâtres en forme d'entonnoir à pavillon découpé en cinq parties, & terminé par un tuyau qui est articulé avec le pistil. Ces fleurs sont très dispersées sur les branches : elles durent environ quinze jours. Il en paroît quelques-unes sur la fin d'Août, de même durée que les premieres. A ces fleurs succede un fruit pyramidal partagé en quatre loges remplies de graines assez menues.

La multiplication de cette plante dispense de tous soins : elle se fait plus qu'on ne veut par le moyen de ses racines traçantes qui produisent à leur extrémité quantité de rejettons; ce qui fait qu'on ne peut l'assujettir à aucune forme réguliere. Quoique la *dierville* se plaise à l ombre & dans les terres limoneuses & humides, cependant elle donne beaucoup plus de fleurs dans les terreins secs. Le meilleur parti qu'on puisse tirer de cet arbrisseau, c'est de l'employer à garnir des bosquets où il ne craindra point l'ombrage des grands arbres, & où son principal agrément sera de faire une jolie verdure de bonne heure, dès le commencement de Février : les rigueurs de nos hivers ne l'alterent point.

DIGITALE, *Digitalis.* Cette plante, qu'on nomme aussi *Gands de Notre Dame*, croît sans culture aux lieux pierreux & sablonneux, sur les montagnes, ou avec culture dans les jardins des environs de Paris, &c. Sa racine est fibreuse & amere : sa tige est haute de deux à trois pieds, grosse comme le pouce, velue, rougeâtre & creuse : ses feuilles sont en quelque façon semblables à celles du bouillon blanc, d'un goût amer : ses fleurs sont en grand nombre, de couleur purpurine & diversifiée, fort agréables à voir, percées dans le fond, & évasées par l'autre bout, presque semblables à un dé à coudre. A ces fleurs succedent des fruits oblongs, velus, qui sont des coques divisées chacune en deux loges, remplies de semences menues, un peu anguleuses & roussâtres.

La digitale est émétique. Le peuple de Sommerset en Angleterre se fait vomir & se cause quelquefois des superpurgations avec la décoction de cette plante, qui est d'ailleurs déterfive & laxative. Les fleurs de cette plante bouillies dans le saindoux, font une pommade excellente pour les maladies scrophuleuses. Il y a un ancien proverbe en Italie, qui dit que la digitale guérit toutes les plaies. *Aralda che tutte piaghe salda.*

DINDE & DINDON : *voyez* COQ-D'INDE, *à l'article* COQ.

DIPSADE, *Dipsas.* Serpent de la Lybie & de la Syrie, des plus dangereux, & qui, selon Kolbe, a environ trois quarts d'aune de longueur. Il est fort gros au bas de la tête, & cette grosseur va toujours en diminuant

jusqu'à la queue. Son col est assez long : le corps est blanc, moucheté de taches rousses & noires. La queue est très mince.

Les *dipsades* naissent plus abondamment en Afrique & dans l'Arabie que par-tout ailleurs : elles habitent les lieux maritimes, & se retirent toujours dans les terres salées. Ce serpent est très agile quand il s'agit d'attaquer sa proie : sa morsure est si venimeuse, qu'elle enflamme tout-à-coup le sang, & qu'elle cause une soif dévorante à ceux qui en sont attaqués. Lucain, dans sa Pharsale, rapporte qu'Aulus Tuscus, l'un des Soldats de Caton, fut mordu d'une dipsade, & qu'il ne put éteindre sa soif brûlante ni avec l'eau, ni avec son propre sang. Tels sont les effets de la morsure de la dipsade : d'abord on paroît comme immobile ou paralytique, le ventre devient enflé, souvent on perd connoissance ; on ne peut rendre l'eau ni par la bouche, ni par les urines, ni par les sueurs : le poil tombe ensuite. Les démangeaisons sont violentes, le ventre se lâche, & le malade termine ses douleurs par la mort qui lui arrive. Il n'y a point d'autre remede que d'appliquer sur-le-champ le feu à la partie blessée & la scarifier, puis employer de puissans vomitifs & sudorifiques, & faire manger abondamment de la viande salée. Si l'on a été mordu au bras ou à la jambe, il faut promptement faire une forte ligature au-dessus de la plaie, pour empêcher le poison de faire du progrès ; ensuite on doit user des moyens prescrits.

DISSEQUEUR ou SCARABÉE DISSEQUEUR : *voyez* DERMESTES.

DODO. Est le Cygne capuchonné : *voyez au mot* CYGNE.

DOGLINGE. Est une espece de baleine qui ne se rencontre que dans la baie de Qualhoë, dépendante des Isles de Feroë, où l'on fait la pêche des plus belles baleines. *voyez au mot* BALEINE.

Le Doglinge a cela de singulier, que non-seulement sa chair est de mauvais goût, mais encore son lard ; & que si quelqu'un en mangeoit, ce lard pénétreroit à travers les pores de la peau avec l'humeur de la transpiration, & communiqueroit à la chemise une couleur jaune & une odeur fétide. Cette graisse est si pénétrante, qu'elle transude à travers les tonneaux où on la met : aussi les Pêcheurs font peu de cas de cette baleine.

DOGUE. Est un chien de la grande espece qu'on apprivoise facilement, & dont on se sert pour garder les maisons, ou pour combattre contre les taureaux & autres bêtes. On nomme *Doguins* les Dogues de petite espece. *Voyez ces mots à l'article* CHIEN.

DOIGT MARIN ou MANCHE DE COUTEAU : *voyez* COUTELIER.

DOMPTE-VENIN, *Asclepias*. Cette plante, que les Espagnols nomment aussi *Vince-toxicum*, a une racine très fibrée. De la racine il sort plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, rondes, pliantes, nouées, serpentantes, & qui s'attachent quelquefois aux plantes voisines. Ses feuilles naissent opposées deux à deux, & ont à-peu-près la figure de celles du lierre. De l'aisselle des feuilles sortent des pédicules divisés en plusieurs autres, qui portent des fleurs blanchâtres d'une seule piece, en cloche, & disposées en maniere de rosette : il leur succede un fruit à deux graines membraneu-

ſes, oblongues, contenant des ſemences rouſsâtres & garnies d'une aigrette, couchées par écailles, & attachées à un placenta, Cette plante croît abondamment dans le Levant, le Canada & aux environs de Paris.

Les racines du dompte-venin ſont ſeules d'uſage en Médecine : elles ſont d'une ſaveur amere, un peu âcres, aromatiques, d'une odeur à-peu-près ſemblable à celle du fenouil. Le ſuc de cette racine eſt limpide. Ses propriétés ſont ſudorifiques & alexipharmaques : elle excite à quelques-uns des nauſées & un léger vomiſſement. Paracelſe aſſure que le vin de dompte-venin chaſſe par la plante des pieds, les eaux qui ſont entre cuir & chair.

On ſe ſert quelquefois extérieurement des feuilles & graines pilées de cette plante pour réſoudre & mondifier les ulceres ſordides des mammelles. Aſclepias fut le premier Médecin qui mit cette plante en uſage ; & c'eſt de-là que lui eſt venu un de ſes noms.

DONZELLE, *Donzella*. Petit poiſſon de rocher, l'un des plus beaux de la Méditerranée. Il a le dos d'un verd noirâtre ; & ſur les côtés, toutes les couleurs variées de l'arc-en-ciel. Son corps eſt oblong, menu, & gros comme le pouce : ſes écailles ſont fort fines, ſes nâgeoires épineuſes, ſes yeux petits, la prunelle noire, l'iris rouge, les dents fort blanches, aiguës & crochues : l'anus eſt au milieu du ventre : il a deux nâgeoires au dos & au ventre. On en voit beaucoup ſur la côte de Gênes & d'Antibes, où ils nâgent en troupes & viennent mordre ceux qui ſe baignent. On ne les pêche guere qu'à la ligne : la chair en eſt tendre & courte. Ceux que l'on pêche en pleine mer ſont meilleurs que ceux qui ſe trouvent ſur les côtes. Ce poiſſon eſt le *Julis* & le *Girella* de Rondelet.

DORADE, *Aurata vulgaris*. Eſpece de poiſſon de mer, nommé ainſi d'une ligne de couleur d'or qui s'étend depuis la tête juſqu'à la queue.

La dorade eſt très commune dans les Indes Orientales & Occidentales, en Afrique, le long de la Côte d'or, à Madagaſcar, à la Chine, au Breſil ; il s'en trouve auſſi beaucoup dans la Méditerranée. C'eſt un poiſſon fort craintif, & à qui le froid eſt fort contraire. Il devient plus grand qu'une très groſſe aloſe (on nomme les petites *Sauquénes*) : ſon corps eſt large & plat ; ſa queue, longue, fourchue & large : il eſt couvert d'écailles moyennes de différentes couleurs. Sorti de l'eau, il a le ventre couleur de lait, les côtés comme argentés, le dos eſt d'un bleu noirâtre ; mais dans l'eau il eſt ſans contredit le plus beau poiſſon de la mer : il paroît couvert d'or ſur un fond verd azuré. Ses yeux ſont gros, rouges & pleins de feu. Ses deux mâchoires ſe diviſent en quatre parties, & ſont garnies chacune, indépendamment des dents inciſives, canines & petites molaires, d'une groſſe molaire, ronde ou oblongue, que l'on enchaſſe ſouvent dans de l'or. On leur donne le nom de *Crapaudine*. Voyez *ce mot*. Ces tubercules oſſeux ſervent au poiſſon à écraſer certains coquillages, tels que la *Telline*, le *Peigne*, &c. Le dos de la dorade eſt tranchant, & porte une nâgeoire qui s'étend ſur preſque toute ſa longueur, & qui a vingt-quatre aiguillons, dont les onze

premiers ſont fermes & oſſeux, & les autres flexibles & cartilagineux. Ce poiſſon eſt bien meilleur en été qu'en hiver ; auſſi n'en voit-on guere que dans cette premiere ſaiſon aux marchés de Rome, de Veniſe, de Gênes, &c. l'on s'en nourrit communément en Languedoc pendant le carême. La chair de ce poiſſon eſt blanche, ferme, un peu ſeche, mais d'un bon goût. La dorade de l'Océan eſt différente de celle de la Méditerranée.

La dorade eſt le plus léger de tous les animaux qui nâgent. Elle eſt fort vive & gourmande ; elle mange ceux de ſon eſpece. Elle eſt l'ennemi mortel des poiſſons volans : elle les chaſſe en pleine mer avec un tel acharnement, qu'elle ſe laiſſe prendre ſouvent à leur apparence ; car il ſuffit de lier en croix deux plumes de poule ou de pigeon à l'hameçon qu'on laiſſe traîner à l'arriere du navire. Lorſqu'elle voit ces plumes qu'elle prend pour un poiſſon volant, elle engloutit l'hameçon qui eſt recouvert d'un peu de toile blanche, & ſe prend ainſi en croyant faire elle-même une excellente capture.

Quelquefois les dorades, que l'on nomme auſſi *Breme* ou *Brame de mer*, paſſent dans les lacs qui s'abouchent aux mers : elles y vivent ; mais leur chair y acquiert un goût bourbeux. Leur foie deſſéché, pulvériſé & mis dans du vin, eſt employé pour guérir de la dyſſenterie.

On prétend que le petit *Poiſſon d'or* appellé des Chinois *Kin-yu*, eſt une eſpece de dorade d'eau douce qu'on nourrit en cette contrée dans de petits étangs très profonds faits pour cet uſage, & qui ſervent d'ornement aux maiſons de campagne.

Les plus jolies Dorades Chinoiſes ſont d'un beau rouge, comme tacheté de poudre d'or ou d'eſſence rouge d'Orient : on en voit auſſi d'argentées. On prétend que les premieres ſont les mâles, & les dernieres ſont les femelles : on obſerve à celles-ci des taches blanches autour des ouies, & de petites nâgeoires ; l'une & l'autre ſont très vives & actives, elles ſe plaiſent à jouer ſur la ſurface de l'eau ; mais elles ont à craindre la moindre impreſſion de l'air, qui les fait bientôt périr. A Peking où l'on en éleve chez les Grands, on ne leur donne rien à manger pendant l'hiver : elles avalent la matiere gélatineuſe des parois du baſſin ; elles ſe nourriſſent auſſi de petits vers rougeâtres qu'elles trouvent dans les racines des herbes qui croiſſent au fond des étangs. Souvent on les prend pendant cette ſaiſon pour les conſerver dans des vaſes de porcelaine plus profonds que larges, mais ſans aucune nourriture. En Europe on leur donne un peu de pâte de froment détrempé, des jaunes d'œufs & des limaçons ; au printems, on les remet dans leurs baſſins. Les Grands ſe plaiſent à les élever, à les appeller, & à obſerver les mouvemens agiles de ces petits poiſſons, dont la propagation eſt aſſez abondante, même exceſſive, dans la Province de Fokien en Chine, & dans toutes les régions chaudes de cet Empire. On a ſoin de changer deux fois par ſemaine l'eau des baſſins où l'on tient ce petit poiſſon, & d'y mettre au fond un pot de terre renverſé & percé de trous, afin qu'ils puiſſent

ſent s'y mettre à couvert de la chaleur du ſoleil : on a ſoin auſſi de jetter des herbes vertes ſur la ſurface du baſſin, pour en entretenir la fraicheur & l'ombre qu'ils recherchent volontiers : on ne doit toucher ce poiſſon qu'avec le filet, ou une truble faite exprès ; ſi on le touche avec la main, il meurt ou tombe en langueur. Le bruit d'un orage, du tonnere ou du canon, & l'odeur de la poix lui eſt très préjudiciable. Dans le mois de Mai, lorſque ce poiſſon a dépoſé ſon frai, on eſt attentif à enlever auſſitôt celui qui nâge ſur l'eau, ſans quoi les Dorades le dévoreroient. On le met dans un vaſe expoſé au ſoleil, juſqu'à ce que la chaleur ait animé les jeunes Dorades, qui paroiſſent d'abord noires, & qui par dégrés deviennent rouges ou blanches, c'eſt-à-dire, de couleur d'or ou d'argent : ces belles couleurs commencent toujours à paroître par l'extrémité de la queue. Les Chinois font un commerce conſidérable de ces petits poiſſons qui ſont alors gros comme le petit doigt, mais qui deviennent avec le tems gros comme un hareng. Il y a des Provinces en Chine où l'on ne retire pas le frai de l'étang, mais on y jette des herbes, afin qu'il puiſſe s'y attacher. Après ce tems, & lorſqu'on s'apperçoit que les mâles ceſſent de ſuivre les femelles, on tranſporte le poiſſon dans un autre lieu, & le frai doit reſter expoſé au ſoleil trois ou quatre jours ; enſuite on en laiſſe paſſer quarante ou cinquante, au bout deſquels l'eau doit être changée, parceque le frai commence à prendre diſtinctement la forme du poiſſon.

La Dorade Chinoiſe reſſemble aſſez à une petite Brême, ſa tête eſt groſſe & aſſez plate par en haut, toute unie & ſans piquans aux ouies ; ſa bouche eſt obtuſe, garnie à l'entrée du gozier, & non dans la bouche, de trois fortes dents. Les narines ſont remarquables, car elles ſont doubles ; ſes yeux ſont grands, ronds & élevés, le dos eſt un peu élevé, le ventre renflé, les écailles grandes, tuilées & diſpoſées par bandes ou lignes droites. Ce poiſſon a huit nâgeoires : ſavoir, une au dos, deux à la poitrine, autant à la partie antérieure du ventre, autant à la poſtérieure, la derniere enfin eſt la queue, & elle eſt la plus grande de toutes ; elle eſt en forme de trident, repliée des deux côtés comme la queue d'une poule, & le poiſſon peut la lever de la même maniere que le coq d'Inde leve ſa queue, lorſqu'il eſt irrité : la veſſie eſt double comme dans les ables, les brêmes, & dans tous les poiſſons du genre des carpes, dont il eſt une eſpece. Le boyau eſt de la longueur du poiſſon plié en trois, & couvert de graiſſe. Les trois dents ſont placées préciſément à l'endroit de la tête où le boyau commence : ſavoir, deux aux côtés, & une troiſieme plus pointue que les autres contre le dos. Les principaux caracteres, tant intérieurs qu'extérieurs de ce poiſſon, ſont 1°. trois arrêtes renfermées dans la membrane qui couvre les ouies : 2°. les dents qui ſe trouvent dans le gozier, & non dans la bouche : 3°. la veſſie diviſée en deux parties inégales : 4°. l'os naſal, qui dans tout ce genre de poiſſons, reſſemble à un pied de vache : 5°. une double nâgeoire poſtérieure à côté du ventre : 6°. la nâgeoire de la queue, fendue en trois, ou

en forme de trident : 7°. enfin, une queue dont la nâgeoire n'eſt ni horizontale comme dans les cétacées, ni perpendiculaire, comme dans les autres poiſſons, mais repliée des deux côtés.

La dorade chinoiſe ou poiſſon d'or, perd ſa belle couleur dans l'eſprit-de-vin : elle la conſerve un peu mieux, ſi on veut deſſécher peu-à-peu ce poiſſon. On peut reconnoître très aiſément la figure de ce poiſſon avec ſes couleurs naturelles ſur la plupart des vaſes de porcelaines de la Chine.

DORADILLE. *Voyez* CETERACH.

DORCAS. Il paroît que la chevre que les Arabes appellent *algazel* (gazelle), eſt la *dorcas* ou la *chevre de Lybie.* Voyez GAZELLE.

DORÉE ou POISSON DE S. PIERRE, *Faber, ſive Gallus marinus.* Ce poiſſon a depuis un pied juſqu'à ſeize pouces de longueur : ſa forme eſt plate, & preſque d'égale épaiſſeur dans toute ſon étendue. Sa tête & le dos ſont de couleur brune, ſes nâgeoires noires, & ſes côtés dorés. Au milieu du corps il a une tache ronde, large d'un demi pouce. Ses écailles ſont preſque imperceptibles : on y diſtingue une ligne tortueuſe de la tête à la queue : ſes yeux ſont grands ; & au-deſſus il porte deux aiguillons, dont la pointe eſt tournée vers la queue : il a ſur le dos dix autres aiguillons de grandeur inégale. D'entre deux aiguillons ſortent des poils ſemblables à des ſoies de cochon, à la racine deſquels il y a de petits os qui reſſemblent à des cloux à deux têtes, dont l'une eſt tournée vers la tête, & l'autre vers la queue. Il a, au bas du ventre, une nâgeoire fournie de cinq aiguillons : le reſte du ventre eſt garni d'os tranchants comme des couteaux. Il a quatre nâgeoires en-deſſus & en-deſſous des ouies : ſa queue fait ſa derniere nâgeoire : on y compte quinze piquants branchus ; & lorſque le poiſſon l'étend, ſon extrémité eſt circulaire. Sa bouche eſt fort fendue & ouverte, avec quatre ouies de chaque côté ; ſes boyaux ſont menus & entortillés les uns dans les autres ; ſes œufs ſont rouges ; ſon foie eſt blanc, ſa rate rouge & petite ; la partie baſſe de ſon cœur eſt rouge, mais le haut & le milieu tirent ſur le blanc, ce qui eſt rare dans les poiſſons. Sa chair eſt moins dure que celle du turbot, d'un bon ſuc, facile à cuire & à digérer : elle étoit fort eſtimée des Anciens.

La *dorée* vit de cadavres & de tout ce qu'elle trouve dans la mer ; elle eſt peu timide, & habite volontiers les rochers, ou de l'Océan, ou de la Méditerranée : on la nomme *dorée* à cauſe de la couleur jaune qu'elle a ſur les côtés ; le peuple lui a donné le nom de *Poiſſon de S. Pierre*, parcequ'il a cru que cet Apôtre avoit pris un tel poiſſon, par commandement du SAUVEUR, & avoit tiré de ſa bouche une piece de monnoie pour payer le tribut, & que l'empreinte de ſes doigts avoit formé ſur les côtés la tache que l'on y voit.

DORMEUR, *Cephalus, ſeu aſellus paluſtris.* Eſpece de poiſſon de couleur griſe, qui a la tête large, & dont M. Gautier a donné un deſſein coloré dans les planches de ſon Journal. Ce poiſſon a une particularité

ſinguliere : il s'aſſoupit entre deux eaux, à un pouce de profondeur & flotte au gré des vagues avec la plus grande tranquillité du monde; on le prendroit à la main s'il n'avoit la peau extrêmement gluante, ce qui fait qu'on ne le peut ſaiſir aiſément ; ce poiſſon n'eſt pas extrêmement délicat.

DORMILLEOUSE. Nom donné à la *Torpille*. Voyez *ce mot*.

DORONIC, *Doronicum*. Plante fameuſe chez les Arabes, chez les Grecs & chez les Botaniſtes Européens du dernier ſiecle.

Cette plante, qui croît ſur les montagnes en Suiſſe, proche de Genève, en Autriche, en Styrie, en Provence & en Languedoc, a de petites racines tuberculées, ou comme articulées par des nœuds, repréſentant, en quelque façon, la figure du ſcorpion, ſerpentant obliquement, & légerement fibrées. De ces racines ſortent pluſieurs feuilles larges, verdâtres, molles & lanugineuſes, comme celles du concombre. Sa tige eſt haute d'environ un pied, cannelée, chargée de duvet, & partagée en un petit nombre de rameaux, qui portent à leur ſommet des fleurs radiées, dont le diſque eſt formé de pluſieurs fleurons jaunes, & la couronne de demi-fleurons, appuyés ſur des embryons & renfermés dans un calice, échancré juſqu'à la baſe en pluſieurs parties. A ces fleurs ſuccedent des ſemences noirâtres, menues & garnies chacune d'une aigrette.

On trouve chez les Droguiſtes la racine ſéchée & mondée du *doronic*. Pluſieurs Colleges de Médecine l'eſtiment un poiſon; d'autres un contre-poiſon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les animaux à quatre pattes, particulierement les chiens, meurent immanquablement ſept à huit heures après en avoir mangé. L'illuſtre Geſner, pour ſatisfaire le célebre Mathiole, qui lui diſoit, à l'égard des propriétés du doronic, *quid tentare nocebit?* prit intérieurement deux gros de cette racine : il n'en fut pas incommodé dans le même eſpace de tems que les animaux dont nous avons parlé ; mais après ce tems, il enfla par-tout le corps, & tomba en foibleſſe pendant deux jours : il ne put faire ceſſer ces ſymptômes, qu'en prenant un bain d'eau chaude. Cette racine eſt donc dangereuſe, & doit être exclue des cordiaux en Pharmacie. Celle du *doronicum radice dulci* eſt la moins ſuſpecte.

Les Allemands refuſeront de comprendre dans cette cenſure le *doronic* de leur pays, ou l'*Arnica* de Schroder, puiſqu'ils en font un grand uſage, & qu'ils s'en trouvent bien. Mais ce doronic eſt différent du précédent : il reſſemble par ſes feuilles au plantain velu : ſa racine & ſes feuilles ſont aromatiques, ainſi que ſes fleurs qui ſont d'un jaune doré. On les fait bouillir ou infuſer dans de la bierre ou dans du vin, & on l'adminiſtre aux perſonnes qui ont fait des chûtes. Dès qu'on en a fait uſage, on reſſent de cruelles douleurs; ſouvent elle intercepte un peu la reſpiration; mais ces ſymptômes s'appaiſent promptement, ou par un flux d'urine, ou par le vomiſſement, ou par la ſaignée. La maniere bruſque d'opérer de cette eſpece de doronic, quoique ſalutaire aux Allemands, fait ſoupçonner que ce remede pourroît être fâcheux à tout homme d'un autre pays.

DORQUE. C'eſt l'*épaulard.* Voyez *ce mot.*

DORSTENIA : *voyez* à l'article CONTRA-YERVA.

DOTRALE ou DOTERELLE DES ANGLOIS, *Morinellus Anglorum.* Oiſeau que pluſieurs Ornithologiſtes croient être de la même eſpece que le *Guignard*, qui eſt une ſorte de *Pluvier ; voyez* ces mots. Parmi les dotrales, les mâles, dit Wilughby, ſont plus petits que les femelles ; mais ils ſe reſſemblent ſi exactement par les couleurs & par le port extérieur, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de les diſtinguer. Cet oiſeau eſt fort pareſſeux ; lorſqu'on a tendu des filets pour le prendre, il faut l'y conduire en choquant deux pierres l'une contre l'autre : au premier bruit il ſemble s'éveiller, il étend une aîle & une patte. Les Chaſſeurs par un préjugé aſſez ridicule, ſont dans l'uſage d'imiter alors les mouvemens de cet oiſeau, en étendant un bras ou une jambe : mais il n'y a pas lieu de croire que ce jeu rende la chaſſe plus facile ou plus abondante.

DOUBLE C. C'eſt un papillon fort connu des Naturaliſtes, ou ſous ce nom, ou ſous celui de *Delta.* Ce papillon a quatre pieds, les jambes blanches ; les premieres aîles ſont en angles, fauves & tachetées de noir ; les ſecondes aîles ſont marquées d'un V blanc : on le trouve ſur l'ortie & autres plantes ſur leſquelles la chenille de l'ortie ſe nourrit.

On donne auſſi le nom de *double U* à un phalene, ou papillon nocturne, dont les antennes ſont blanches & dentelées dans les mâles, & ſétacées dans les femelles ; ſes élytres ſont applaties. La chenille de ce papillon eſt d'un verd jaunâtre, & ſe trouve communément dans les jardins.

DOUBLE FEUILLE, *Ophris bifolia.* Plante qui croît le long des vallées humides. Sa tige eſt haute de quatre à ſix pouces, ronde, portant en ſon milieu ſeulement deux feuilles oppoſées l'une à l'autre, & ſemblables à celles du plantain. Les fleurs qui naiſſent au ſommet de la tige, ſont, ſuivant M. de Tournefort, d'un verd blanchâtre, compoſées chacune de ſix feuilles, cinq diſpoſées en coëffe dans la partie ſupérieure, & une ſixieme qui occupe le bas de la fleur, & qui repréſente en quelque ſorte un corps humain. Le calice de la fleur ſe change en un fruit relevé de trois côtes, & qui contient des graines ſemblables à de la ſciure de bois. Cette plante eſt vulnéraire, déterſive. On diſtingue une deuxieme eſpece d'*ophris* qui porte trois feuilles.

DOUBLE MARCHEUR, *Amphisbæna.* On donne ce nom à ſix eſpeces principales de Serpens, qui ont été nommées *Serpens à deux têtes*, quoiqu'ils n'en aient qu'une, mais à cauſe de l'égale groſſeur de leurs extrêmités. En effet, leur queue eſt obtuſe ; tellement arondie par le bout, & extérieurement ſi conforme avec la tête, qu'on ne peut à la ſimple vue diſcerner, d'une maniere diſtincte, quelle partie eſt la tête ou la queue ; c'eſt la même difficulté qu'on rencontre dans les vers de terre.

L'*Amphisbene* marche en avant & en arriere, comme une écreviſſe ou le ver de terre. Il eſt comme imbécille : il a les ouies ſi larges qu'elles lui couvrent, en quelque ſorte, les yeux & le rendent preſque aveugle : c'eſt par

ſa maniere de ramper, tantôt par un bout & tantôt par l'autre, qu'on l'a nommé *double marcheur*. Les ſegmens des anneaux de cet animal ſont ſemblables à ceux des vers. Sa queue eſt très forte : il ſe nourrit de fourmis, de limaçons, & principalement de vers. Quoique M. Linnæus diſe que cette ſorte de Serpent manquant de dents canines ou molaires, ſa morſure ne doit point être dangereuſe ; cependant les Portugais diſent qu'il mord d'une maniere aſſez vénimeuſe, pour cauſer d'abord une douleur ſemblable à la piquûre d'une abeille ; enſuite une inflammation ſemblable à celle que cauſe la morſure de la vipere, & enfin qu'il en réſulte la mort. Les ſix eſpeces d'*Amphisbenes* ſont :

1°. Celui de Ceylan, qui eſt couvert de petites écailles rouſſes, oblongues, jaſpées de noir. Les écailles de ſa tête ſont grandes, faites en forme de cœur, & d'un jaune clair. Ce Serpent a un odorat très fin ; ce qui lui eſt fort utile pour chercher ſa nourriture.

2°. Celui d'Amboine, à peau émaillée, d'un rouge clair-cendré, orné de petites raies blanches & irrégulieres. Ses yeux ſont très petits & couverts d'une membrane : on remarque cet anneau blanc autour de la tête.

3°. Un autre *Double marcheur* d'Amboine, à écailles rouges. On ne découvre dans ſa tête ni yeux ni narines ; mais elle eſt ornée d'une crête brunâtre, tachetée de blanc.

4°. L'*Amphisbene*, qu'on rencontre par toute la terre, & particulierement dans la Lybie, dont le corps eſt en partie jaune, en partie rouge, marqueté de blanc ; ſes marbrures & ſa groſſeur varient ſuivant les divers pays.

5°. Le *Double marcheur* d'Amérique, qui eſt grêle de corps, long de taille, couvert d'écailles blanchâtres par tout le corps, & qui eſt orné, par intervalles réguliers, de bandes d'un beau bleu Turquin.

6°. Le *Double marcheur* du Breſil ; qui eſt d'un rouge de corail : on le nomme *Petola*. Ce Serpent eſt magnifique : il a le corps couvert d'écailles rhomboïdales, qui ſont d'un rouge incarnat ; les angles inférieurs des écailles ſont vergetés de taches ponceau. Le ventre eſt d'un jaune ſafrané : toutes ces écailles jettent un admirable éclat.

On donne encore le nom d'*Amphisbene* à pluſieurs autres Serpens, qui ſont effectivement des *Doubles marcheurs* & des Serpens aveugles, *Cæcilia*, & qui ne different des précédens que par les couleurs. Les anneaux, qui ſont autour du corps & de la queue, ſont conformés de même. Nous banniſſons tout ce que l'enthouſiaſme a fait dire de merveilleux aux Voyageurs au ſujet des Amphisbenes : il ſuffit d'ouvrir les Ouvrages de Ruiſch, de Seba, &c. pour y reconnoître la Fable.

DOUCE AMERE ou VIGNE SAUVAGE, *Dulcamara*. Cette plante, qui croît aux lieux aquatiques, le long des ruiſſeaux & des foſſés, eſt encore connue ſous le nom de VIGNE DE JUDÉE ou de MORELLE-GRIMPANTE, *Solanum ſcandens*. Sa racine eſt petite & fibreuſe : ſes branches ſont grêles,

longues de cinq à six pieds, & grimpantes sur les haies ou sur les arbrisseaux. Dans les jeunes branches l'écorce est verte ; dans les vieilles, elle est gersée & cendrée, & d'un goût doux & amer, d'où lui vient son nom de *Dulcamara.* Son bois renferme une moëlle fongueuse & cassante. Ses feuilles sont oblongues, lisses, pointues & rangées alternativement le long des branches ; assez semblables à celles de la Morelle ordinaire, de couleur verte-brune, d'une saveur fade, & d'une odeur narcotique. Ses fleurs sont petites & naissent en bouquet, d'une odeur disgracieuse, mais assez agréables à la vue. Chacune de ces fleurs est une rosette découpée en cinq parties. A ces fleurs succedent des baies ovales, molles, succulentes, rougeâtres, visqueuses, d'une saveur vineuse, & contenant plusieurs semences applaties & blanchâtres.

Cette plante est diurétique, anodine, dissout le sang extravasé & grumelé dans les visceres, & purge quelquefois violemment par les selles & par les urines qu'elle rend noires. Les Dames de Toscane employoient autrefois le suc des grains de cette plante, pour se farder & pour enlever les taches du visage. *Voyez* MORELLE.

DOUCETTE. Nom que l'on donne, ainsi que celui de *Boursette*, à la *Mâche* que l'on mange en salade. *Voyez* MACHE.

DOUROU. *Voyez* VOADOUROU.

DOUVE. Est une espece de Renoncule de prés, qui est mortelle à tous les bestiaux, particulierement aux moutons qui en mangent. *Voyez* à l'article RENONCULE.

DRACONCULE, *Draconculus.* Poisson épineux de la Méditerranée ; que les Languedociens nomment *Poisson lézard*, à cause de sa ressemblance avec le Lézard de terre. Sa tête est applatie : il rejette l'eau par des trous qui lui servent peut-être de narines. Ses nâgeoires sont longues & de couleur d'or mêlée d'argent. Sa peau est fine & marquettée de différentes couleurs : son ventre est large, plat & blanc : sa chair est semblable à celle des petits Goujons. La derniere nâgeoire du dos a cinq pointes faites comme cinq épis d'orge ; mais la piquûre n'en est pas si dangereuse, que celle de l'Araignée de mer.

DRACONCULE : *voyez* DRAGONNEAU & CRINONS.

DRACONITES : *voyez* PIERRE DE DRAGON.

DRAGÉES DE TIVOLI, *Confetti di Tivoli.* En Histoire Naturelle, on donne ce nom à des concrétions poreuses, de la nature des *Stalagmites.* Voyez *ce mot.* Les dragées de Tivoli sont de petits grains arrondis, qu'on trouve dans les antres souterrains par tous pays, & notamment aux environs de Tivoli : ils sont blancs, & paroissent souvent comme vernissés.

DRAGON, *Draco.* Il n'est pas encore bien décidé si cet animal, dont il est fait mention dans toutes les langues Orientales, &c. existe ou non. Les descriptions ridicules, d'ailleurs si peu constantes, qu'en ont fait la plupart

des Auteurs, donnent tout lieu de croire que c'est un être imaginaire. Si nous en croyons certains Ecrivains, le Dragon habite par toute la terre, & la maniere pompeuse avec laquelle il se présente sur le théâtre des animaux, est digne de curiosité; il est décrit, tantôt comme un animal à figure humaine avec un beau visage, & qui ne se nourrit que de plantes venimeuses: (tel étoit, dit l'Auteur *de naturâ rerum*, cité par Ruisch, l'animal qui séduisit Adam & Eve); tantôt on le représente ayant la figure d'un cochon, le corps menu, le bec fort, les dents de sanglier, les yeux aussi brillans qu'une pierre précieuse; tantôt comme un volatil ornithophage, moitié aigle, & moitié louve, & qui est engendré par l'accouplement de ces deux animaux; tantôt comme un serpent ennemi de l'élephant, & capable d'infecter par son haleine un très grand athmosphere; tantôt enfin comme un animal crêté & bigarré, de cent quarante coudées de long, qui ne se couche que sur l'or, & qui tue par sa vue perçante. Voilà une ébauche du merveilleux qu'on lit dans les Auteurs. Il paroît qu'il faut ranger le Dragon sur la ligne de l'*Argus* à cent yeux, de l'*Hydre* à cent têtes, & du *Cerbere*, portier de l'Enfer à cent gueules. Disons cependant qu'on a peut être donné indistinctement le nom de *Dragon* aux animaux monstrueux du genre des serpens, des lézards, des crocodiles, que l'on a trouvés en différens tems, & qui ont paru extraordinaires par leur grandeur ou par leur figure. On ne sait pas à quel degré d'accroissement un reptile peut parvenir; s'il reste ignoré dans sa caverne pendant un très long-tems, sa figure doit changer avec l'âge, & dans la suite des générations il se trouve assez de difformités & de monstruosités pour faire un dragon d'un animal appartenant à une espece ordinaire. Par conséquent les dragons sont fabuleux, si on les donne comme une espece d'animaux constante dans la nature; mais il pourroit avoir existé des *Dragons* si on les regarde comme des monstres, ou comme des animaux parvenus à une grandeur extraordinaire pour leur espece.

Laissons de côté toutes ces suppositions, & exposons d'après quelques Historiens ou Voyageurs dignes de foi, ce qu'on entend par *dragons aîlés*, & *dragons de mer*, &c.

DRAGON. En Astronomie on donne ce nom à une constellation de l'hémisphere septentrional, composé selon Ptolomée de 31 étoiles. *Voyez Etoiles* à la suite du mot PLANETTE.

DRAGON AILÉ, *Draco volans*. On donne ce nom à une sorte de lézard aîlé comme une chauve souris, qui a quatre pieds & qui se cache dans des antres. Nicolas Grimmius en a dessiné un dans les Indes, & il paroît par la description qu'en donne Ray, que c'est un lézard volant; que cet animal se perche sur les branches des arbres fruitiers, & se nourrit de fourmis, de mouches, de papillons & d'autres plus petits insectes; mais qu'il ne fait aucun mal, ni aux autres especes d'animaux, ni aux hommes. Il reste à savoir si le lézard volant est le même que le serpent volant. M. Linnæus croit que le dragon volant de Séba, est le lézard volant d'Afrique.

Selon ce Naturaliſte, le dragon volant a ſous le gozier deux eſpeces de veſſies jaunâtres, & qui s'enflent quand il vole ; ſes aîles ſont compoſées de ſix rayons, fort ſemblables aux nâgeoires d'une groſſe perche, & éloignés de ſes bras ; elles ſont attachées à ſes cuiſſes & occupent le côté du bas ventre : il a les pieds garnis de cinq doigts inégaux, & dont les ongles ſont aigus & crochus ; la queue de cet animal paroît comme articulée, & moins longue que ſon corps, elle eſt couverte d'écailles carinées, imbricées & en forme d'angle : celles du corps ſont obtuſes ; ſa couleur tire ſur le bleu avec des raies noires : ſon col eſt chargé de rugoſités, & d'une eſpece de capuchon cartilagineux, qui fait l'office d'une veſſie aérienne. En effet l'animal peut l'emplir d'air à volonté, ſoit pour s'aider à voler, ou pour s'empêcher de trop enfoncer dans l'eau, il peut pareillement en retirer l'air, & ſe plonger s'il veut au fond de l'eau ; excepté le capuchon, la tête de ce dragon reſſemble à celle des lézards. Les trous des oreilles ſont ronds & concaves, ceux des narines ſont convexes ; on remarque proche des yeux une verrue calleuſe, & à côté de la gueule, une crête partagée en quatre : quelques Auteurs prétendent que c'eſt là le vrai *baſilic*.

Quoi qu'il en ſoit, Séba dit que cet animal vit également dans l'eau & ſur la terre, qu'il peut nâger & voler, qu'il arrange, ramaſſe, ou déploie ſes aîles, ſelon les divers beſoins : on voit très peu de dragons volants en Europe. Nous n'en avons vu qu'un dans tous nos voyages : c'étoit dans un cabinet de curioſités naturelles en Hollande. Séba donne la deſcription de trois eſpeces différentes, qui ſe trouvent, dit-il, en Amérique & en Afrique.

DRAGON DE MER, *Araneus piſcis*. Cet animal qui eſt la *Vive des François*, eſt un poiſſon de mer à nâgeoires épineuſes, que l'on pêche dans la Méditerranée & dans l'Océan. Celui de la Méditerranée n'eſt pas plus grand que la paume de la main ; celui de l'Océan a juſqu'à la longueur d'une coudée.

Ce poiſſon eſt long, & ſerré depuis la tête juſqu'à la queue : le ſommet de ſa tête va de niveau avec ſon dos : ſa bouche eſt fort grande ; étant fermée, elle paroît pointue : la mâchoire inférieure eſt beaucoup plus longue que la ſupérieure ; il a une infinité de petites dents, tant aux deux mâchoires, qu'au palais & à la langue : ſes deux narines ſont placées ſur le ſommet de la tête, & munies d'un petit aiguillon ; ſes yeux ſont d'un beau verd, ſitués auſſi ſur le haut de la tête, aſſez voiſins l'un de l'autre, & couverts d'une membrane : ils paroiſſent ſortir de la tête ; l'iris eſt de couleur d'or, les orbites ſont grands & munis de deux aiguillons : la membrane des ouies eſt compoſée de ſix arrêtes larges : la couleur du dos eſt plus obſcure que celle du ventre qui eſt blanche : les nâgeoires du dos ſont ſillonées dans toute leur longueur, & tout le corps eſt marqué de lignes obliques : l'animal a les flancs ſerrés, le ventre un peu en forme de faulx, ſa queue eſt fourchue, mais étant étendue, elle paroît égale. Ce poiſſon a en tout huit nâgeoires, dont

dont deux au dos, autant à la poitrine & au ventre, une à l'anus & une à la queue.

Toutes ces nâgeoires, quoique cartilagineuses, sont très fortes, pointues comme une alêne, cependant rudes & rameuses depuis le milieu jusqu'au bout. Indépendamment de petits aiguillons que ce poisson porte aux orbites des yeux, il a sur la tête un autre aiguillon fort & pointu.

Ce poisson a communément huit à dix pouces de long, ou la grandeur d'un maquereau; sa chair est tendre, blanche, ferme, courte, d'un très bon goût, & facile à digerer; sa peau est dure & seche. On en pêche beaucoup dans les mois de Juin & de Juillet: lorsqu'il se sent pris, il devient fort agile, & tache de se cacher dans la bourbe.

Les Pêcheurs Hollandois portent au marché une grande quantité de ce poisson; le peuple de ce pays en fait en partie sa nourriture, & lui donne le nom de *Pieterman*, qui signifie *Homme de pierre :* ils donnent aussi ce nom à tous les poissons armés d'aiguillons. Les mêmes Pêcheurs disent qu'une certaine humeur qui sort des arrêtes tranchantes de la premiere nâgeoire du dos de la vive, est un poison. Cet animal, pour la façon de vivre, & la pointe venimeuse, ressemble assez au scorpion.

On prétend que les Anciens n'ont nommé ce poisson *dragon*, qu'à cause de ses grands & beaux yeux, & de la piqûure de ses aiguillons, qui est très dangereuse, sur-tout de ceux qui sont au haut du dos : c'est pourquoi les Pêcheurs & les Poissonniers ne manient le dragon de mer qu'avec précation, ainsi que les Cuisiniers; & on le sert souvent sur les tables la tête coupée. Ces aiguillons sont la seule défense de la Vive contre les Pêcheurs. S'ils en sont piqués, la partie s'enfle, & la tumeur est accompagnée ordinairement d'inflammation, de douleur & de fievre. Ces aiguillons n'ont pas même perdu tout leur venin, quand l'animal est mort; & quand par hazard les Cuisiniers en sont piqués, il leur arrive presque les mêmes accidens, que si l'animal eût été vivant. C'est encore d'après cette singuliere propriété, qu'il est ordonné par les Reglemens de Police aux Pêcheurs & aux Marchands de poisson de les couper.

Selon Lemery, le remede à ce mal consiste à se servir de matieres âcres & volatiles, &c. comme d'esprit-de-vin, d'un mêlange d'oignons & de sel, ou bien de la chair même de la Vive. Selon M. Andry, il faut appliquer sur la blessure le foie écrasé de l'animal même.

DRAGON DE MURAILLE. Les Chinois donnent ce nom à une espece de lézard qui court sur les murailles; ils lui ont donné aussi le nom de *Garde du Palais*, ou de *Dame de la Cour*, parceque l'usage des Empereurs Chinois est de faire oindre le poignet de leurs concubines d'un onguent composé de la chair de cet animal & d'autres ingrédiens. Cette marque, disent-ils, dure tant que leurs concubines ne reçoivent pas les caresses d'un autre homme; mais aussitôt qu'elles oublient leur devoir, le signe de fidélité disparoît, & leur incontinence est découverte.

DRAGON VÉGÉTAL. Arbre des Indes qui porte le *Sang de dragon.* Voyez ce mot.

DRAGONNEAU ou DRACONCULE. Les Médecins donnent ce nom à un petit animal qui a la figure & la tortuosité d'un petit serpent ou d'un petit ver capillaire, cependant long & large, qui se met entre cuir & chair, particulierement aux jambes & aux muscles du bras. Ceux qui habitent les pays chauds sont fort sujets à être incommodés de cet animal, qui leur paroît sur-tout sous la peau des côtes. On prétend que l'Empereur Henri V est mort de la maladie des *draconcules.* Nous avons parlé du dragonneau à l'article *Crinons* : voyez ce mot.

DRAP D'OR & DRAP ORANGÉ. On donne chacun de ces noms à deux sortes de coquillages univalves, dont le compartiment est ou doré, ou formé de grandes taches & de lignes aurores sur un fond blanc. On apperçoit dans les fascies du drap d'or une nuance bleuâtre. Selon les observations de M. Adanson, il paroît que ce coquillage est *operculé*, & du genre des *Rouleaux.* Voyez ce mot.

DRAPIER. *Voyez* Martinet Pêcheur.

DRAVE, *Draba.* Plante fort commune sur les bords des chemins du Languedoc & des autres pays chauds. On la regarde comme une sorte de *Passerage :* elle est haute d'un pied; sa tige est ferme, cannelée & rameuse; ses feuilles sont oblongues, grisâtres & dentées; ses fleurs sont petites, attachées à des ombelles, & disposées en croix. Il leur succede un fruit formé en petit cœur, rempli de semences menues, rousses & âcres. La racine de cette plante est petite, ligneuse & blanchâtre. La Drave est incisive & carminative.

DRENTE. Nom donné à la *grande grive du Gui.* Voyez ce mot.

DRIFF. La plûpart des Alchymistes ont donné ce nom à la fameuse pierre de Buttler, si vantée par Van Helmont; on la nommoit aussi *Periapton salutis magneticum*, & on la regardoit comme propre à attirer le venin : on a poussé le merveilleux jusqu'à prétendre qu'il suffisoit de goûter cette pierre du bout de la langue pour être guéri des maladies les plus terribles : cette pierre étoit, dit-on, composée d'usnée humaine, de sel marin & de vitriol cuivreux empâté avec de la colle de poisson. *Woit* (*gazophylacium physico-medicum.*)

DROGUIER. C'est une collection de différentes substances de la Nature, dans les trois regnes, *Minéraux, Végétaux & Animaux.* Le Naturaliste, dans ses excursions philosophiques, ramasse toutes les différentes productions naturelles; il les étudie pour les distribuer par classes, ordres, genres & especes; il présente tous ces trésors exotiques ou indigenes à la Pharmacie, à la Chymie, à la Teinture, à la Peinture, à l'Orfévrerie, à tous les Arts & à toutes les Sciences. C'est dans le Cabinet du Naturaliste, qu'on voit les échantillons de ce que les hommes peuvent recueillir, échanger, fabriquer & mettre en œuvre, comme aussi de toutes les falsifications qu'on

y peut faire ; en un mot, on y trouve la matiere du commerce & de l'industrie. Un Droguier bien composé satisfait aux besoins & à l'agrément de la vie, en instruisant des particularités de chaque pays. Tel est le motif qui engage maintenant les Grands à avoir des Droguiers. M. l'Abbé Pluche dit à ce sujet, que plus les Princes possedent les détails de ces sortes de collections, plus ils se montrent au fait des intérêts & des travaux de la société qu'ils gouvernent. On appelle *drogue* toutes les épices & autres matieres qui servent à la Médecine & aux Arts. *Voyez* EPICERIES.

DROMADAIRE. *Voyez* à l'article CHAMEAU.

DRONTE. Espece d'autruche des Indes Orientales, qui habite ordinairement dans l'Isle Maurice, si renommée par le beau bois d'ébene qui en vient. Cet animal est fort stupide : sa grandeur & sa figure tiennent du coq-d'Inde & de l'autruche : sa tête est longue, grosse & difforme, couverte d'une peau en forme de capuchon : ses yeux sont noirs & grands : son bec est très long, gros, robuste, pointu & crochu, de couleur d'un bleu pâle : son col est grand, gros & courbé : le corps gros & rond, couvert de plumes grises, comme celui de l'autruche : ses jambes sont grosses, courtes & jaunâtres : il a quatre doigts & marche lentement : sa chair est grasse, & si nourrissante, que trois ou quatre drontes suffisent pour rassasier cent personnes. On trouve communément des pierres dans l'estomac de cet animal.

DRUSE, *Drusen*. Nom Allemand, qui signifie *glande* ; & que les Naturalistes François commencent à adopter pour désigner des grouppes ou amas de cristallisations, soit minérales, soit spathiques, &c. qui tapissent les cavités des filons.

Les Mineurs entendent aussi par ce mot, des filons poreux, spongieux & dépourvus de la matiere métallique, qu'ils ont perdue, soit par l'action d'un feu souterrain, soit par des dissolvants, &c. La rencontre de ces *druses* déplaît infiniment aux Mineurs ; ils prétendent qu'elle leur annonce que le filon va devenir moins riche, joint à ce qu'ils s'attendent à trouver peu après un roc vif très difficile à percer : *voyez l'article* FILONS.

DRYINUS. C'est un serpent d'Amérique & qui se trouve aussi aux environs de Constantinople. Il est ainsi appellé du mot grec Δρυινος, qui signifie *Chêne*, parcequ'il a la couleur de cet arbre, & qu'il se cache dans le creux du chêne. Ce serpent est de la longueur & grosseur d'une médiocre anguille : il a un regard affreux : sa tête est fort joliment marquetée : sa gueule est armée de dents pointues : le dessus de son corps est couvert de grandes écailles, qui vont en rond, dont chacune est barrée de raies rouges. Dès que quelque animal ou quelque homme le touche, il jette une certaine liqueur, extrêmement puante, d'une odeur pareille à celle des tanneries. Quand le Dryinus a fait cette évacuation, il est moins dangereux. Il mord ordinairement au talon & au pied : ceux qui en sont mordus deviennent tout défigurés, & meurent en langueur, exhalant de tout leur corps une puanteur insupportable. Le remede à sa morsure est le même que pour celle de la vipere,

c'eſt-à-dire, l'uſage de l'*alkali volatil.* Le Dryinus ſe retire auſſi dans les prés humides, où il ſe nourrit d'eſpeces de ſauterelles & de petites grenouilles.

DUB. Sorte de lézard, non venimeux, qui ſe trouve dans les déſerts de la Lybie, en Afrique : il a un pied & demi de longueur & trois pouces de largeur. L'eau le fait mourir. Il fait des œufs ſemblables à ceux du crapaud. Les Arabes le mangent rôti : ſa chair a le goût de la grenouille. Ce lézard eſt fort diſpos, & ſi fort, que lorſqu'il a la tête dans un trou, quoique ſa queue demeure dehors, il eſt impoſſible de l'en arracher, quelqu'effort que l'on faſſe; les Chaſſeurs, pour l'en retirer, ſont obligés d'agrandir ce trou avec un hoyau. Au bout de trois jours qu'on l'a tué, ſi on le met auprès du feu, les parties de ſon corps remuent comme ſi l'animal expiroit.

DUC, *Bubo.* Oiſeau de nuit, que Linnæus met à la tête des oiſeaux de proie. On diſtingue pluſieurs eſpeces de *Ducs*, dont le caractere eſt d'avoir trois doigts en devant & un par derriere; le dernier eſt tourné en arriere : la ſuperficie du bec, depuis la baſe juſqu'à la pointe, eſt crochue : les narines ſont couvertes de plumes qui ont la rudeſſe du poil : il n'a point autour du bec le *cera* de la plûpart des oiſeaux de proie.

La premiere eſpece eſt le *grand Duc* : c'eſt une ſorte de hibou, très fort, le plus grand des oiſeaux nocturnes, qui fait beaucoup de dégât parmi les corneilles, & qui l'hiver paſſe ſouvent la nuit ſur les toîts des greniers. Il chaſſe ſi adroitement, que, ſans faire un bruit ſenſible, il aſſemble en une nuit une proie très conſidérable, ſoit d'oiſeaux, ſoit de petites bêtes à quatre pieds. On en diſtingue de trois ſortes, moins par la taille, qui eſt égale, que par le plumage, dont les couleurs ſont aſſez différentes. Le premier a la tête comme celle d'un chat : ſon cri ſemble exprimer un animal ſouffrant; c'eſt pour cette raiſon qu'en France nous l'appellons *chat-huant*, c'eſt-à-dire, *chat-plaintif.* Il a des plumes noirâtres, qui s'élevent de trois doigts au-deſſus des oreilles, & en maniere de cornes. Le deuxieme differe du précédent par ſes jambes, qui ſont couvertes de plumes duvetées juſqu'à l'extrêmité des doigts, qui ſont auſſi plus petits : tout le champ de ſon pennage eſt fauve. Le troiſieme a les jambes moins velues, & les ſerres plus foibles.

Le grand duc ne fait pas ſeulement ſa retraite dans les ſombres cavernes des montagnes & des rochers, mais auſſi dans les arbres creux, dans les édifices ruinés & dans les mazures abandonnées, ſous les toîts des grandes maiſons, dans des trous de tours & de murailles, enfin dans les lieux peu fréquentés par les hommes : c'eſt-là où cet animal dépoſe ſes œufs.

La deuxieme eſpece eſt le *moyen Duc*, qui eſt encore un *chat-huant cornu* ou *hibou cornu.* On en diſtingue auſſi de deux ſortes; la premiere a le champ du pennage plus cendré & plus blanchâtre; l'autre eſt plus fauve, & d'une couleur de rouille plus lavée : leur tête eſt chamarée & ronde, de même que dans tous les oiſeaux qui ne butinent que la nuit : les oreilles ſont compoſées de deux cornes de plume : toute la face, depuis

les ſourcils juſqu'aux naſeaux, & tout ce qui eſt autour des yeux & du bec, eſt orné & environné de petites plumes, déliées comme des poils : cette ſorte de collet ou de couronne de plumes eſt ou fauve ou d'un cendré blanchâtre : les yeux ſont grands, la prunelle noire, le tour jaune : le bec, d'un brun noirâtre ; mais moins courbé que celui du *hibou* : les plumes du vol ſont grandes & jaſpées ; celles de la queue ne s'étendent pas beaucoup au-delà du vol : les ſerres ſont longues & robuſtes, garnies de beaux ongles noirs, aigus & courbés ; les jambes fortes : ceux qui ſont jaunes ou fauves, les ont, ainſi que les griffes, couvertes de plumes velues juſqu'au-deſſus des ſerres.

La troiſieme eſpece eſt le *petit Duc, Scops*. Il eſt plus petit que le hibou & la huette : il a le pennage, les cornes, le génie & l'inclination du *grand duc*, dont il ne ſemble différer que par la petiteſſe. Le champ du plumage des différentes eſpeces de *ducs* eſt orné de taches aſſez conſtantes, la couleur du pennage intermédiaire ne l'eſt pas moins.

On ſe ſert de cette ſorte d'oiſeau de proie, qui eſt fort commun en Italie, pour attirer des oiſeaux : on le poſe ſur une perche près de quelque arbre iſolé, & voiſin d'une fenêtre, d'où l'on tire facilement ſur les oiſeaux, qui viennent en foule pour faire la guerre à leur ennemi commun.

DUNES. C'eſt ainſi qu'on nomme des hauteurs détachées les unes des autres, ou petites montagnes de ſable, qui ſe trouvent accumulées le long d'une côte ſur le bord de la mer.

DURION, *Durio*. Grand arbre des Indes en Malaca, dont le bois eſt fort & ſolide, couvert d'une écorce griſâtre, très rameux & garni de feuilles larges de deux pouces & longues de ſix doigts, fort dentelées & de couleur rouſſe : ſa fleur eſt d'un blanc-jaunâtre : les habitans l'appellent *Buaa*. A cette fleur ſuccede des fruits gros comme un melon, couverts d'une écorce ferme, ſillonnée comme celle du melon, mais hériſſée de forts piquants. Ce fruit eſt intérieurement diviſé en quatre cellules, qui contiennent chacune, dans trois ou quatre autres réceptacles, des amandes ou fruits fort blancs, de la groſſeur d'un œuf de poule. Ces fruits paroiſſent d'abord déſagréables au goût à ceux qui n'en ont pas encore mangé, & d'une odeur d'oignons pourris ; mais après s'y être accoutumé, on trouve que le goût en eſt exquis. Les Indiens appellent cet arbre *Batan*, & ſon fruit *Duryaoen*. Ils eſtiment ce fruit apéritif, carminatif & ſudorifique. Quand ils craignent d'en avoir trop mangé, ils mâchent du *bétel*, pour prévenir l'indigeſtion.

DUSCHAL. Eſpece de liqueur vineuſe dont on uſe en Perſe : elle reſſemble à du ſirop, & elle en a la conſiſtance : on la fait avec du moût de vin : quelquefois on l'évapore juſqu'à ſiccité, afin d'en rendre le tranſport plus facile ; & quand on veut en faire uſage, il ſuffit d'en diſſoudre un peu dans de l'eau mêlée avec un peu de vinaigre ; alors on a une boiſſon qui eſt, dit-on, très propre à appaiſer la ſoif, & ſur-tout très commode dans un pays où l'uſage du vin eſt défendu. *Diction. de Hubner.* Voyez *l'article* VIN, *à la ſuite du mot* VIGNE.

DUTROA ou DATURA. Plante dont la graine cause une joie insensée, qui fait perdre la raison & la mémoire. *Voyez* à la suite de l'article POMME ÉPINEUSE.

DUVET. On appelle ainsi la plume menue & chaude qui couvre tout le corps de l'oiseau & qui le garantit du froid. Le duvet du gerfault & celui du canard d'Islande (canard à duvet) portent le nom d'*Eyredon* ou d'*Aigledon*. Le duvet d'autruche est de deux especes : l'un, qui est fin, & se nomme *Poil d'Autruche*; l'autre, qui est gros, n'est que les petites plumes de cet oiseau que les Plumassiers frisent avec le couteau : *voyez* AUTRUCHE. On dit aussi le *duvet* d'une plante : *voyez* à l'article PLANTE.

DYTISCUS. On donne ce nom à un genre d'insectes, nommés en françois *Scarabees d'eau*, dont le caractere est d'avoir le plus souvent des antennes sétacées & des pieds propres à nâger & sans poils.



EAU

EAU, *Aqua*. C'eſt un corps ſans couleur, tranſparent, volatil, rareſcible, inſipide, inodore, qui a la propriété de mouiller tout ce qu'il touche, & qui eſt ordinairement fluide.

Du moins, telles ſont les propriétés de l'eau pure; car nous verrons plus bas, que la Nature nous préſente quelquefois de l'eau chargée de matieres étrangeres qui lui donnent de l'odeur, de la couleur, de la ſaveur, & que l'eau eſt quelquefois auſſi dans un état de ſolidité.

Différences des Eaux.

Leurs différences ſont d'être froides ou chaudes, ſimples ou compoſées, concretes ou liquides.

Il paroît hors de doute, que l'état le plus naturel de l'eau eſt d'être froide & fluide, & que ce n'eſt que par accident qu'elle devient chaude, ou qu'elle ſe trouve dans un état de ſolidité.

Dans le premier cas, on l'appelle *Eau thermale;* dans le ſecond, elle prend le nom, ou de *Glace*, ou de *Neige*, ou de *Grêle*. On compte preſque autant d'eſpeces d'eaux, qu'il y a de matieres que l'eau peut tenir en diſſolution, ſoit par elle-même, ſoit au moyen de quelque corps qui ſerve d'intermede. Sous ce rapport, les eaux ſont, ou ſavonneuſes, ou ſulphureuſes, ou bitumineuſes, ou alumineuſes, ou vitrioliques, ou muriatiques, ou minérales métalliques, c'eſt-à-dire, piriteuſes, ainſi qu'on le verra par les détails ſuivans.

Nous ſuivrons ici la diviſion générale des eaux, qu'on lit dans notre Minéralogie : nous les conſidérerons comme ſimples, ou comme compoſées.

Eaux ſimples.

Comme *eaux ſimples*, elles ſont réputées ne contenir aucunes ſubſtances étrangeres à celles qui conſtituent l'élément aqueux : mais les Chymiſtes, en les analyſant, ont toujours trouvé quelque réſidu ſalin ou terreux, &c. qui fait conclure que la ſimplicité qu'on leur attribue, eſt une ſimplicité purement relative. MM. Boerhave & Marcgrave ont auſſi prouvé que l'eau la plus pure en apparence, à l'odeur & à la ſaveur, donnoit encore, après la diſtillation la plus ſcrupuleuſement cohobée, des parties hétérogenes. Mr. Hartſoëcker a également obſervé qu'une eau de fontaine très limpide, expoſée à l'air, eſt remplie d'une infinité d'animaux, avec leſquels ceux de l'air s'accouplent & multiplient prodigieuſement en très peu de tems, & deviennent enſuite de petits inſectes volants. Vanhelmont rapporte, & c'eſt un fait très connu à préſent, que l'eau la plus pure dont on approvi-

ſionne nos navires, éprouve ſous la ligne une véritable putréfaction; qu'elle devient rouſsâtre, enſuite verdâtre, & enfin rouge : que dans ce dernier degré d'altération elle répand une puanteur inſupportable, & qu'elle ſe rétablit enſuite d'elle-même en peu de jours.

Les *eaux ſimples* ſont les plus communes, & ne peſent que ſoixante-dix livres par pied cube : elles ſont ou aëriennes ou terreſtres.

Les *eaux de l'air* ſont, ou fluides, comme la pluie, ou congelées, comme la neige & la grêle : elles déſalterent peu les animaux; mais elles conviennent merveilleuſement à la végétation. La *pluie* tombe en gouttes plus ou moins groſſes, & avec plus ou moins de fréquence; elle forme les mares, les citernes & pluſieurs lacs : *voyez* Pluie. Celle de tempête eſt fort groſſe : la pluie fine donne la bruine. Ces eaux, après être tombées ſur la terre, coulent dans les ruiſſeaux, les rivieres & dans la mer, d'où elles ſont enlevées de nouveau dans l'athmoſphere, & donnent en retombant les météores connus ſous les noms de *Brouillard* & de *Roſée :* voyez ces mots.

Les *eaux du ciel congelées* ſont les moins altérables; mais quoiqu'on les emploie, ſans inconvénient, dans les Braſſeries, on obſerve qu'en général elles ſont mal ſaines étant fondues : quantité d'habitans du Tirol & de la Suiſſe en font une funeſte expérience : ils prétendent que c'eſt l'uſage d'une telle eau qui leur donne les goîtres auxquels ils ſont ſujets; & l'on ſait que toutes les eaux de la Suiſſe ne proviennent, pour la plûpart, que des neiges fondues. Parmi les eaux congelées, on compte la *grêle*, la *neige*, & les météores connus ſous le nom de *Frimat*, de *Verglas*, de *Gîvre*, &c. Voyez *chacun de ces mots.*

Les *eaux terreſtres* ſont celles que l'on rencontre tant à la ſurface qu'à l'intérieur de notre globe : elles ſont ou ſtagnantes, ou coulantes, ou glacées.

L'*eau coulante* eſt d'un uſage indiſpenſable aux divers beſoins & agrémens de la vie : c'eſt la plus ſaine, la plus ſavoureuſe aux organes du goût, & la plus propre à appaiſer la ſoif de tous les animaux : elle eſt plus peſante, plus long-tems à s'échauffer, à ſe refroidir & à bouillir que l'eau céleſte. Parmi ces eaux, l'eau de ſource eſt la plus claire & la plus légere; on la nomme auſſi *Eau de roche :* on ne lui reconnoît de ſaveur que celle du ſol qu'elle arroſe dans ſon trajet ſouterrain. C'eſt elle qui forme les fontaines, les puits, les rivieres, &c. Ce ſont de ſemblables eaux qu'on diſtribue, comme à commandement (d'un ſeul coup de clef), au buffet, à la cuiſine, au baſſin du parterre, & aux cuvettes du potager.

Il y a des eaux de ſources qui coulent continuellement; & d'autres périodiquement, c'eſt-à-dire, à certains tems de l'année ou de la journée, &c. Il eſt vraiſemblable que la ſource primitive de ces dernieres eaux eſt dûe à des fontes de neiges opérées immédiatement après que le ſoleil a paru ſur l'horiſon du lieu : d'autres ſont périodiques irrégulieres, & ſuivent dans leur écoulement les variations du tems. *Voyez ce que nous en diſons à l'article* Fontaine.

L'*eau de puits* eſt également une eau ſouterraine, dont l'origine & les propriétés

propriétés paroiſſent peu différentes de la précédente : il eſt certain cependant, qu'elle eſt plus indigeſte, & plus propre à donner, par une ſorte d'aſtriction, ou une autre propriété équivalente, de l'intenſité aux couleurs rouges qu'on imprégne ſur la toile, le coton, la futaine & autres étoffes. Les Jardiniers ſe gardent bien d'en employer l'eau ſans l'avoir expoſée à l'air, à moins que le puits ne ſoit peu profond : autrement ils feroient périr les racines des plantes. On verra aux articles FONTAINE & MINES, que les eaux ſouterraines, dont l'exiſtence eſt généralement connue, ſe trouvent à toutes les profondeurs de la terre, où il y a de l'air à reſpirer ; & que les odeurs ſuaves, qu'exhalent pluſieurs d'entre ces eaux, ne proviennent viſiblement que de ce qu'elles ont lavé les montagnes, & baigné les prairies dans le tems des fleurs, avant leur infiltration ſouterraine. M. Leutmann dit que ſi on filtre de l'eau de puits au travers d'un papier gris, qu'on laiſſe enſuite fermenter ou pourrir cette eau, & qu'on la filtre de nouveau, elle ſera plus pure que ſi on la diſtilloit.

L'*eau de riviere*, qui tire ſon origine des fontaines, ſources & ruiſſeaux, eſt ſouvent impure, ſur-tout près des grandes Villes qu'elle a arroſées, ou immédiatement après des orages : elle s'épure enſuite, & devient propre à appaiſer la ſoif, à préparer nos alimens, à blanchir le linge ; elle diſſout mieux le ſavon, nettoie plus à fond le linge ; elle eſt plus onctueuſe ; enfin elle eſt préférable à toutes ſortes d'eaux pour faire preſque toutes les couleurs de la teinture.

Les *eaux ſtagnantes* ſont ſans écoulement, elles ſont troubles & griſâtres, d'une odeur vappide, & d'un goût bourbeux : elles dépoſent beaucoup de limon, & elles ſe corrompent d'autant plus facilement, qu'elles ont déja un commencement de putréfaction : telles ſont les eaux de vivier, de mare ou de marais & d'étang. Ces eaux ſe deſſechent aiſément en été, & ſe réduiſent en une matiere bourbeuſe, excepté celle d'abyſme : le fond des eaux bourbeuſes & marécageuſes, eſt toujours orné de buiſſons & de mouſſes : il eſt, en outre, la retraite d'une infinité d'inſectes, & ſe change peu à peu en une excellente terre combuſtible. *Voyez* TOURBE.

Les *eaux de citerne* ne ſont qu'une eau de pluie, ou de ravine, ramaſſée dans des trous ombragés, & auſſi larges que profonds. Souvent une large citerne reçoit en un inſtant toute l'eau qu'un orage paſſager répand ſur les bâtiments & dans les cours : la citerne eſt une reſſource, quand la ſéchereſſe tarit les puits & les ruiſſeaux : cette eau eſt fort légere & admirable pour les arroſements : toutes les parties limoneuſes que l'eau a balayées dans les cours forment, au fond de la citerne, un ſédiment que le Jardinier préfere à toutes les eſpeces de terreaux : la citerne eſt en cela une eſpece de mare. *Voyez* CITERNE.

Les *eaux des lacs* ſont ou ſtagnantes, ou en partie coulantes & en partie ſtagnantes : leur peſanteur & leurs propriétés générales tiennent le milieu entre ces deux eſpeces d'eaux. On remarque ſouvent des couleurs & des phénomenes extraordinaires dans ces eaux. *Voyez l'article* LAC.

La *glace* eſt une eau ſolide & très poreuſe, qui contient beaucoup d'air, & qui a la propriété de réfracter & de réfléchir les rayons de la lumiere comme fait un morceau de criſtal. Les expériences faites en 1740, ſur la glace, par M. de Mairan, fixent l'augmentation du volume, que l'eau prend en ſe glaçant, à la quatorzieme partie de celui qu'elle avoit, étant fluide. *Voyez le mot* GLACE.

Eaux compoſées.

On appelle les eaux compoſées, *Eaux minérales.* Elles ſont, ou froides, ou chaudes : ces propriétés leur ſont étrangeres, & les rendent d'un uſage particulier. On ne les rencontre pas par-tout indifféremment : on peut les ſéparer de leur alliage, ſoit par l'évaporation ou par la diſtillation, ſoit par la filtration ou par la précipitation.

Les *eaux minérales, froides* en été, ſont un peu chaudes en hyver, & contiennent alors plus de cet eſprit éthéré, que quelques Hydrologiſtes nomment l'*Ame de l'Eau minérale.*

L'*eau minérale terreuſe* eſt la plus peſante de toutes les eaux, & très propre à former des dépôts, des incruſtations & des ſtalactites; on l'appelle *Eau pétrifiante* : telles ſont celles d'Arcueil, près Paris; d'Albert, en Picardie; de Carlsbad, en Bohême. L'uſage de ces eaux eſt fort ſuſpect pour les perſonnes ſujettes à la gravelle; & il doit paroître étonnant que le célebre Hoffman ait regardé celles de Carlsbad comme un lytonptriptique : c'eſt aux Médecins à prononcer. A l'égard des eaux coulantes qui contiennent des parties ſableuſes, elles ſont pernicieuſes pour la fabrique du papier; elles le font couper dans les replis.

L'*eau minérale ammoniacale* contient un ſel urineux & fétide; elle donne une teinture bleue au cuivre diſſous dans l'acide nitreux; elle purge violemment : il y en a une fontaine près de Francfort ſur le Mein.

Les eaux minérales d'*Acton* ſont les plus énergiques entre les eaux purgatives des environs de Londres : elles cauſent à ceux qui les prennent des douleurs au fondement & dans les inteſtins : elles ſont fort chargées de ſels.

L'*eau vitriolique* a un goût aſtringent : elle s'approprie quelquefois dans la terre une ſubſtance argilleuſe; alors elle forme l'eau alumineuſe : ſi elle a rencontré une terre ou pyrite martiale, elle ſe convertit en une eau ferrugineuſe, dont la propriété eſt de noircir l'infuſion de noix de galle & d'autres végétaux aſtringens, comme auſſi de dépoſer une ochre jaunâtre. Quand l'*eau vitriolique* trouve le moyen d'attaquer du cuivre, elle devient eau cuivreuſe; & alors, lorſqu'on y trempe un morceau de fer, elle abandonne ſon cuivre, qui ſe précipite ſur le fer avec la couleur rouge qui lui eſt propre; cette couleur, qui eſt l'effet d'un cuivre de cémentation, a fait croire à pluſieurs, que la tranſmutation de ces métaux, l'un en l'autre, étoit conſtante. On travaille à cette opération pour d'autres vues, dans le Lyonnois, dans l'Irlande, dans la Hongrie, & même dans la Penſilvanie, où l'on a dé-

couvert depuis peu des eaux riches en cuivre : la proportion du vitriol bleu, qu'elles tiennent en diſſolution, eſt d'une once ſix gros pour pinte, & la ſource donne ſept à huit cents muids de cette eau cémentatoire dans les vingt-quatre heures. Enfin ſi l'*eau vitriolique* vient à attaquer du *zinc*, elle acquiert en même-tems la propriété de colorer en jaune le cuivre : on appelle ces ſortes d'eaux, *Eaux cémentatoires*.

L'*Eau muriatique* ou *Eau marine* chargée de ſel commun, eſt la plus abondamment répandue dans la Nature : elle varie en dégrés de ſalûre, en couleur, & en peſanteur dans les différentes contrées de l'Océan : *voyez au mot* Mer : elle peſe ordinairement trois livres par pied cube plus que l'eau ſimple ordinaire. On trouve en Franche-Comté & dans le Palatinat du Rhin, même en différents autres endroits de l'Europe, des fontaines ou puits, dont l'eau ſaumâche eſt également chargée de ſel marin : le ſel qu'on en tire eſt beaucoup plus clair, mais il a moins de ſaveur. L'eſpece de bitume que contient l'eau de la mer la rend amere & impotable : *voyez* Mer.

L'*eau alkaline naturelle* fait efferveſcence avec tous les acides, & verdit le ſirop de violettes : telle eſt celle de Freyenwald.

L'*Eau qui contient du ſel neutre*, telles que ſont celles d'Ebshom en Angleterre, & d'Egra en Bohême, ne fait aucune effervefcence, ſoit avec les acides, ſoit avec les alkalis.

Les *Eaux ſavonneuſes* ou *Eaux ſmectites*, ont un œil laiteux, & ſont graſſes au toucher, comme l'eau lixivielle du ſavon : on s'en ſert en divers lieux d'Angleterre, & même à Acqs, dans le Comté de Foix, pour dégraiſſer & blanchir les étoffes.

Les *Eaux bitumineuſes* ſont graſſes, volatiles, en partie inflammables, parcequ'elles ſont chargées de pétrole : on appelle les ſources qui les contiennent, *Fontaines brulantes*. Il y en a de cette eſpece près de Cracovie en Pologne : on en trouve auſſi en Suiſſe, à Tremolac en France, & près d'Edimbourg en Ecoſſe ; leur couleur eſt fort variée, leur ſaveur eſt acide & pénétrante ; elles font mourir tous les animaux qui ſe trouvent dans les petites rivieres où elles ſe déchargent.

Les *Eaux minérales chaudes*, ſont, ou ſimples, ou compoſées, plus ou moins colorées, peſantes & limpides : elles ont un dégré de chaleur, & contiennent une quantité de matiere éthérée, plus ou moins conſidérable : il s'en trouve cependant dans leſquelles on ne peut reconnoître aucune mixtion, ce qui fait diſtinguer ces ſortes d'*Eaux chaudes*, en *Eaux thermales ſimples*, & en *Eaux thermales compoſées*.

Les *Eaux thermales ſimples* paroiſſent pures, à l'exception d'une ſubſtance éthérée ; elles ſont inſipides, très légeres, & aſſez ſpiritueuſes pour cauſer une eſpece d'ivreſſe à ceux qui en boivent quelques verrées : telle eſt celle de Pfeffer en Suiſſe. Leur chaleur proviendroit-elle de ce qu'elles coulent ſur un lit pierreux, échauffé au-deſſous par un lit de matieres pyriteuſes en décompoſition ? Si la pierre, qui ſert de ſol aux *eaux thermales ſimples*, eſt un peu poreuſe, il n'en faut pas davantage, pour que les vapeurs des pyrites

y pénétrent & se mêlent à ces eaux, & les rendent un peu vitrioliques, ce seront alors des eaux composées, qui agiront sur l'infusion de noix de galle : telles sont les eaux de Pise & de quantité d'autres lieux en Italie.

Les *eaux thermales composées* sont plus pesantes & en bien plus grand nombre que les eaux thermales simples : si elles sont vitriolico-martiales, elles décelent dès leur source les substances minérales ochracées, qui entrent dans leur composition ; ces eaux noircissent beaucoup la teinture de la noix de galle ; telles sont celles de Forges. Si les *eaux thermales* sont sulfureuses, elles auront une odeur de foie de soufre, plus ou moins forte en certains tems de l'année. Leur sédiment, qui est inflammable, forme effectivement, avec le sel de tartre, un *hepar sulphuris*. Ces eaux noircissent l'argent, & ont une couleur de girasol. Le sol, qui sert de lit à de semblables eaux, est toujours plein d'excavations, remplies de belles fleurs de soufre, jaunâtres & inflammables ; elles exhalent en quantité d'endroits des vapeurs nuisibles à la respiration, & on les sent de fort loin ; telles sont les eaux d'Aquazolfa, situées entre Rome & Tivoli.

Une observation importante, & qui est dûe à M. Monnet, nous apprend que presque toutes nos eaux minérales ferrugineuses froides, contiennent du fer le plus pur dans un état de véritable dissolution par lui-même, & sans l'addition d'aucun autre intermede que l'eau même : que cette dissolution faite à froid se colore peu à peu en un pourpre plus ou moins foncé, suivant la quantité de métal qui s'y trouve alors. Si ces eaux minérales viennent à éprouver quelques dégrés de chaleur, soit par l'art, soit par la nature, elles se troublent aussitôt, & leur fer se précipite. Les eaux chaudes, c'est-à-dire *thermales*, ne dissolvent & ne peuvent contenir du fer que par l'intervention du vitriol.

La curiosité nous a conduit dans divers lieux où ces sortes d'eaux sourdent. Nous en avons examiné les environs, & nous y avons toujours reconnu, ou des amas de pyrites faciles à se décomposer, ou des terres alumineuses, ou des filons de charbons très sulfureux : nous les avons trouvées communément dans des terreins glaiseux d'une part, poreux & calcaires de l'autre, enfin voisins de montagnes. D'après cette inspection, nous croyons devoir plutôt attribuer les différents dégrés de chaleur de ces eaux, à des mélanges de pyrites, qui s'échauffent en se décomposant, qu'à des feux souterrains. L'odeur, le goût & les propriétés qui en résultent, lorsqu'on boit ces eaux minérales, ou quand on s'y baigne, la nature des lieux d'où elles sortent, tout indique la cause de ce phénomene. Les eaux minérales ordinaires peuvent paroître froides à leur issue, & avoir cependant été chaudes dans les souterrains ; tout dépend de la distance qui se trouve entre l'endroit où l'eau a sa source, & celui où réside la cause de la chaleur.

Enfin il y a des eaux colorées de différentes nuances, par diverses matieres qui s'y trouvent accidentellement interposées au moment d'une alluvion un peu considérable, ou d'une éruption souterraine qui s'est faite dans le lieu où elles coulent. Ces eaux imprégnées de corps étrangers qu'elles

entraînent, effrayent beaucoup le peuple, qui croit voir couler du ſang, du lait, de l'encre, &c. On ſent bien que dans cet état de commotion qui ſe communique de la terre aux eſprits, rien ne doit paroître que ſous les idées acceſſoires les plus terribles, & un rien aide l'imagination à réaliſer les chimeres les plus extravagantes.

Telle eſt l'hiſtoire abrégée & particuliere des différentes eſpeces d'eaux les plus remarquables. D'après ces notions préliminaires, il nous reſte à conſidérer l'eau dans ſes propriétés générales, dans ce qu'elle peut offrir de plus intéreſſant, relativement à l'Hiſtoire Naturelle, à la Phyſique, & aux beſoins les plus importants de la vie.

Propriétés générales des Eaux.

On reconnoît toutes les eaux, par leur goût, par leur couleur & leur limpidité, & plus encore par d'autres épreuves inventées à cet effet: les moyens en ſont aſſez différents; 1°. ou par les ſens extérieurs, c'eſt-à-dire, par la vue, par la ſaveur, ou par l'odorat; 2°. par la balance hydroſtatique; 3°. par les épreuves chymiques, dont on voit l'explication dans les Ouvrages des Hydrologiſtes, dans le Dictionnaire de Chymie, & même dans la Table raiſonnée qui ſe trouve à la fin de la Claſſe des Eaux, dans la Nouvelle Expoſition de notre Regne Minéral. Cette derniere maniere de diſtinguer les eaux eſt la moins équivoque; mais il n'en eſt pas moins vrai que les mélanges qui ſe trouvent dans cet élément, ſont ſouvent très compliqués & très difficiles à reconnoître.

Une des propriétés phyſiques de l'eau eſt de pouvoir augmenter de volume juſqu'à ce qu'elle ſoit en ébullition : elle peut même être dilatée à un point qui paſſe l'imagination; puiſqu'une goutte d'eau, expoſée à un dégré de chaleur un peu plus grande que celle de l'ébullition, occupe, en ſe convertiſſant en vapeurs, un eſpace quatorze mille fois plus grand que celui qu'elle occupoit ſous ſa forme de liqueur. L'eau n'eſt point compreſſible dans ſon état ordinaire; mais dans l'état de vapeur, elle devient élaſtique & compreſſible. On a fait uſage de ce principe dans les pompes à feu, pour épuiſer l'eau des mines les plus profondes, & dans pluſieurs autres machines ingénieuſes. Une partie de la Ville de Londres n'eſt fournie d'eau que par ce moyen. La plus grande partie de ce qui compoſe les ballons de fumée, n'eſt encore que de l'eau en vapeur : c'eſt ſur ce principe que quelques-uns l'ont appliquée à une méchanique fort ingénieuſe & curieuſe, dont voici l'utilité. On conſtruit, dans la cheminée de la cuiſine, une roue, dont les palles ſont de tole : la roue eſt poſée horiſontalement ſur un pivot; à l'axe de la roue eſt un pignon à dents, qui, à meſure que les vapeurs du bois en combuſtion s'élevent dans la cheminée, fait mouvoir la broche qui y eſt aſſujettie par une corde.

La dilatabilité de l'eau produit encore quelquefois des effets plus violents que ceux de la poudre à canon, puiſqu'étant enfermée & pouſſée à une certaine violence de feu, elle briſe avec exploſion les vaiſſeaux qui la contien-

nent. L'eau produit encore ce dernier phénomene, lorsqu'elle contient une trop petite quantité de feu, qu'elle perd sa fluidité, & qu'elle se change en glace.

Toutes les especes d'eaux s'échauffent jusqu'au dégré d'ébullition : elles ne peuvent outrepasser ce dégré, quelque violence de feu qu'on leur fasse éprouver, parcequ'alors elles se dissipent en vapeurs; cependant elles peuvent bien dans leur expansion, acquérir un degré de chaleur beaucoup plus grand. On sait aussi que dans la machine de Papin l eau s échauffe au point de liquefier le plomb, de ramollir & de dissoudre les os.

La fluidité de l'eau s'accommode à toutes sortes de figures : elle remonte à son niveau dans les siphons qui ne sont pas capillaires. On la voit courir, s'arrêter, s'étendre, se resserrer, s élancer, & même s'élever à telle hauteur qu'il nous plaît, & permettre qu un vaisseau la traverse sans obstacle. C'est cette même fluidité ou souplesse de l eau qui la fait entrer dans les canaux qu'on lui présente, & se répandre dans les jardins, dans les appartements, dans les bassins, & les magasins hydrauliques des Teintureries, des Brasseries, des Tanneries, &c.

On dit qu'elle est poreuse, en ce que d une part elle transmet la lumiere, & que de l autre elle contient une quantité d air considérable, qui y est encore sous sa forme d air élastique : elle est quatorze fois moins pesante que le mercure; mais elle pese huit cents quarante fois plus que l air : elle est plus coulante que l huile : elle est le dissolvant des sels, &c. Ses parties sont si déliées, qu'elles peuvent pénétrer au travers du bois tendre, du cuir, & d'autres corps où l'air ne peut passer. Tous les bois, de quelque nature qu'ils soient, augmentent de volume & de pesanteur lorsqu ils sont dans l eau, propriété dont on applique l'usage pour diviser des pierres d'une grosseur considérable. On a vu des cables mouillés se gonfler aux dépens de leur longueur, & faire rapprocher du point fixe, où ils étoient attachés, des masses prodigieuses. C'est encore en vertu de la fluidité de l'eau, & de la propriété qu'ont toutes les parties de sa surface de se tenir à une égale distance du centre de la terre, qu'elle nous offre un moyen facile pour niveller les terreins.

C'est par sa volatilité & rarescibilité, qu'elle s'éleve avec les particules aëriennes & ignées dans l'athmosphere, pour y former les *nuées*, les *brouillards*, la *rosée*, la *pluie*, le *givre*, le *verglas*, & tant d'autres *météores* de même nature.

Enfin c'est par une circulation continuelle, que cet élément humecte l'air & la terre, & mét celle-ci en état de contribuer à la production des minéraux, à la formation & à l'entretien des fontaines, des lacs, des rivieres, & particulierement à la conservation de la vie des animaux & à la végétation. En effet, quantité de plantes, telles que des citrouilles, des oignons, des plantes légumineuses, & plusieurs autres reçoivent de l'accroissement & mûrissent dans l'eau, tandis qu'elles périroient en terre dans les tems de sécheresse. *Voyez l'expérience de Vanhelmont, celle de Boyle*, &c.

C'eſt à l'eau que nous ſommes redevables de l'extrême clarté & ſalubrité de l'air, en ce que tombant de la moyenne région, elle le purge des corps hétérogenes qui y étoient ſuſpendus, & qu'elle entraîne avec elle. Que de phénomenes dignes de nos réflexions, ſi l'habitude ne les avoit en quelque façon avilis à nos yeux ! c'eſt elle qui fait jouer les machines propres à moudre, à fouler, à fendre, à forger, à ſcier, à réduire en bouillie le chiffon dont on fait le papier, à exprimer l'huile des fruits, le ſucre de la canne, & à dévider de la ſoie; c'eſt ſon écoulement qui nous amene à peu de frais des quantités innombrables de trains de bois propres à la conſtruction ou à nos foyers, &c. L'eau eſt un inſtrument chymique de l'analyſe menſtruelle, dont l'application eſt très étendue : elle a mille uſages économiques & diétetiques; elle nous ſert à blanchir notre linge, à dégraiſſer nos étoffes, à nous préparer des bouillons, des gelées, des ſyrops, des boiſſons agréables; elle nous fournit pluſieurs remedes ſous une forme commode & ſalutaire : étant échauffée à vingt-trois ou vingt-quatre degrés, elle eſt très utile pour l'uſage du bain, dont les effets ſont de laver & nétoyer les craſſes qui bouchent les pores de la peau, arrêtent la tranſpiration, &c.

Ceux qui n'ont pas appris l'art de nâger, ſe plongent ſouvent dans l'eau de maniere à ne pouvoir s'en retirer facilement; & quelquefois ils y ſont ſuffoqués, à raiſon de la trop petite quantité d'air qui ſe trouve dans l'eau, inſuffiſante pour maintenir le jeu des poumons (car ce n'eſt pas la quantité d'eau qu'ils ont avalée qui les fait périr, puiſqu'à peine leur en trouve-t-on une pinte dans l'eſtomac). S'il y a quelque eſpoir de rendre la vie à un homme qu'on a retiré de l'eau, on doit l'envelopper promptement dans des draps ou dans des couvertures, pour prévenir les ravages que l'air pourroit cauſer dans les poumons, en y pénétrant trop ſubitement; enſuite il faut le porter dans un lit très chaud, & l'y tourmenter ou agiter de cent façons différentes : ce n'eſt pas ſans ſuccès qu'on y joint l'uſage des frictions ſpiritueuſes, comme, par exemple, celle de l'eſprit-de-vin camphré. Les potions cordiales anti-apoplectiques & tous les médicaments qui peuvent remuer fortement la machine & le genre nerveux, étant adminiſtrés, ſoit par le haut, ſoit par le bas, ſont encore fort utiles dans cette occaſion.

EAU DE PIERRERIES. Les Joailliers ſe ſervent de ce mot pour exprimer la couleur, la tranſparence, la pureté & l'éclat des pierres précieuſes : ainſi l'on dit cette perle eſt d'une *belle eau* : voyez PERLE. L'eau de ce diamant eſt trouble : *voyez* DIAMANT & l'article PIERRES PRÉCIEUSES.

EBENE. On donne ce nom à une eſpece de bois qui vient des Indes : il eſt très dur & très peſant, & par conſéquent ſuſceptible de recevoir un très beau poli; auſſi l'emploie-t-on dans les ouvrages de marqueterie & de moſaïque.

On diſtingue trois ſortes d'*Ebenes* des Indes : ſavoir, la *noire*, la *rouge* & la *verte*. La noire eſt la plus eſtimée, & on en fait d'autant plus de cas, qu'elle eſt noire comme du *jayet*, ſans aubier, & très maſſive. L'arbre qui donne l'*ébene noire*, croît à Madagaſcar. Il devient, au rapport de M. Flac-

court qui y a résidé en qualité de Gouverneur, très grand & très gros : son écorce est noire, & ses feuilles sont assez semblables à celles de notre myrthe. Quelques Voyageurs prétendent que les habitants des Isles ont soin d'enterrer leurs arbres aussi-tôt qu'ils sont abattus, pour augmenter leur belle couleur noire. L'écorce de ce bois, infusée dans de l'eau, est bonne, dit-on, contre la pituite & les maux vénériens : si on en jette sur des charbons allumés, elle exhale une odeur agréable. Cette sorte d'*ébene* est peut-être le *panacoco* des Antilles. *Voyez* ce mot. Le Pere Plumier parle d'un autre arbre d'*ébene noire* qu'il a découvert à Saint Domingue, & qu'il appelle *Spartium portulacæ foliis*, *aculeatum*, *ebeni materiæ*.

L'arbre qui donne l'*ébene verte* est très touffu : c'est le *Bignonia arbor hexaphylla*, *flore maximo luteo*, de Barrere. Ses fleurs sont grandes & jaunes. Ses feuilles sont unies, d'un beau verd : sous la premiere écorce de l'arbre, on en trouve une seconde, blanche, de l'épaisseur de deux pouces, & qui est l'aubier ; le reste jusqu'au cœur, est d'un verd foncé tirant sur le noir, mêlé quelquefois de veines jaunes. On fait usage de ce bois, non-seulement dans la mosaïque, mais aussi en teinture, parcequ'il donne un très beau verd naissant. Comme l'*ebene verte* est un bois très gras, il prend aisément le feu. On peut donner à une pierre une couleur brune, en la frottant avec ce bois. C'est de ce bois que les Indiens font les statues de leurs Dieux & les sceptres de leurs Rois. On a remarqué que l'*ébene verte* mise en terre, ne se conserve pas long-tems. Dans la Guiane l'on fait bouillir sa fleur au défaut de senné, & elle purge avec succès. Ce purgatif donné à tems, réussit en 1755, pendant l'epidémie qui régnoit à Cayenne : c'étoient des attaques de coqueluche violente, accompagnées de fievres & de maux de tête.

L'*ébene jaune* n'est qu'une variété de l'*ébene verte*.

Ces bois d'*ébenes noires & vertes* se trouvent non-seulement à Madagascar, mais aussi à Sainte-Maurice dans les Antilles, & sur-tout dans l'Isle de Tabago. Les Indiens nomment indifféremment *Hazon-mainthi*, toutes les especes d'ébene.

Quant à l'*ébene rouge*, appellée aussi *Grenadille*, elle n'est guere connue que de nom.

Les Ebénistes & les Tabletiers ont trouver l'art d'imiter le *bois d'ébene* avec le poirier & d'autres bois durs, qu'ils colorent en noir d'ébene avec une décoction chaude d'encre à écrire. On applique cette couleur sur les bois avec une brosse rude, & on se sert d'un peu de cire chaude pour donner le poli ou plutôt le lustre. Le véritable *bois d'ébene noire* est de tous les bois le plus propre à recevoir le poli, & cependant celui qu'on emploie le moins en marqueterie. On a avec raison donné la préférence aux bois de couleurs, qui, par la variété de leurs veines, semblent présenter des desseins différents, tels que le *bois violet*, le *bois de rose*, &c.

EBENE DE CRETE. On donne ce nom à l'arbrisseau nommé aussi *Barbe de Jupiter*. Voyez *ce mot*.

EBENE FOSSILE. Ce n'est que du jayet. *Voyez* JAIS.

EBENIER DES ALPES ou EBENE FAUSSE. Nom donné à l'*Aubours*. Voyez à la suite du mot CYTISE.

ECAILLE. C'est en général cette substance résistante, & quelquefois fort dure, qui couvre un grand nombre de poissons, & qui peut s'en détacher par pieces. Elle differe beaucoup pour la forme, la consistance & les autres qualités, suivant les différentes especes d'animaux, comme on le voit, par exemple, dans la *carpe*, dans l'*huitre* & dans la *tortue*. Voyez, au mot ABLE, ce que l'on peut penser au sujet de la formation des écailles de poisson.

ECAILLE ou GRANDE ECAILLE. On donne ce nom à un poisson de l'Amérique, long de deux pieds, dont le dos est assez rond, le ventre gros & la queue fort large; il est couvert d'écailles argentées, larges de plus d'un pouce. La chair de l'*écaille* est fort blanche, ferme, grasse, délicate & d'un bon goût. On pêche ce poisson au fond des ports & dans les étangs qui communiquent à la mer.

ECARLATE DE GRAINE. *Voyez* au mot KERMÈS.

ECHALOTTE, *Cepa Ascalonica*. Plante fort cultivée dans les jardins potagers. Sa racine est un assemblage de plusieurs bulbes unies ensemble. Cette racine est grosse comme une aveline, oblongue, & ressemble assez à l'ail pour l'odeur & pour la saveur : elle est portée sur un paquet d'autres racines fibreuses. Ces bulbes poussent des tiges creuses ou des especes de feuilles longues, fistuleuses, droites, longues & lisses, ayant la même saveur que la bulbe. Ses fleurs naissent en bouquets ou paquets sphériques; chacune d'elles est composée de six feuilles rangées en fleurs de lys : il leur succede des fruits sphériques, remplis de semences arrondies.

La racine bulbeuse est d'un grand usage pour assaisonner les sauces; elle produit d'ailleurs le même effet que les autres genres d'*oignons*. Voyez *ce mot*. Elle excite l'appétit & la soif. C'est un bon vermifuge & un alexipharmaque.

Les *Echalottes d'Espagne* ou *Roquemboles* sont des tubercules qui viennent sur les têtes d'une espece d'*ail* qu'on cultive en Espagne & dans nos jardins. *Voyez* AIL. On plante l'échalotte autour des planches d'oignons : sa culture est très facile, ainsi que celle de l'ail, pour peu que le terrein soit convenable. Sur la fin de l'été on arrache de terre les échalottes, & elles se conservent tout l'hiver.

ECHARA ou ESCARE : *voyez son article à la suite du mot* CORALLINE.

ECHARBON. Nom qu'on donne à la *Chataigne d'eau* qui croît près des rivieres, dont la graine est fort dure : elle est épineuse : ses feuilles sont larges. Il y a encore un *Echarbon terrestre* qui est également épineux, & qui croît dans les masures.

ECHELETTE. Nom donné au *Pic de muraille*. Voyez *ce mot*.

ECHINITES. On donne ce nom à des Oursins fossiles. Il y a autant de variétés dans les échinites que dans les oursins vivans : *voyez* OURSIN.

ECHINOPE : *voyez* CHARDON ECHINOPE.

ECHINOPHORE, *Echinophora*. Coquillage univalve du genre des *Conques ſphériques*. Voyez TONNES.

Il y a des Auteurs qui l'appellent *Buccinite*. Voyez BUCCIN.

ECHO. Lieu naturel, & quelquefois artificiel, où le ſon eſt réfléchi ou renvoyé par un corps ſolide, & qui par-là ſe répete & ſe renouvelle à l'oreille. Les lieux les plus propres aux échos, ſont voûtés; c'eſt-là que le ſon ſe groſſit & ſe réfléchit : s'il y a pluſieurs voûtes, l'écho eſt multiple ou tautologique, c'eſt-à-dire répete pluſieurs fois. Il y a des lieux où ce phénomene préſente des ſingularités ſans nombre : tantôt l'écho ne répete que des ſyllabes, tantôt des mots entiers. Au reſte tout ce qui réfléchit le ſon peut être la cauſe d'un écho : c'eſt pour cela que les murailles ou remparts de ville, les forêts, les montagnes, les cavernes, les rochers ou hauteurs élevées de l'autre côté d'une riviere, peuvent produire des échos. Les coups terribles du tonnerre qui gronde, ne ſont que des échos répétés qui retentiſſent dans l'air.

ECLAIR : *voyez* à l'article TONNERRE.

ECLAIRE ou FELOUGNE : *voyez* CHÉLIDOINE.

ECLIPSE. Privation paſſagere, ſoit réelle, ſoit apparente, de lumiere dans quelqu'un des corps céleſtes, par l'interpoſition d'un corps opaque entre le corps céleſte & l'œil, ou entre ce même corps & le ſoleil. Les éclipſes de ſoleil ſont dans le premier cas : les éclipſes de lune & des ſatellites ſont dans le ſecond; car le ſoleil eſt lumineux par lui-même, & les autres planettes ne le ſont que par la lumiere qu'ils en reçoivent. Les éclipſes des étoiles par la lune ou par d'autres planetes, s'appellent proprement *Occultations*. Lorſqu'une planete, comme Venus & Mercure, paſſe ſur le ſoleil, comme elle n'en couvre qu'une petite partie; cela s'appelle *Paſſage*. L'on regardoit autrefois les éclipſes & les cometes comme la ſource de grands malheurs; mais aujourd'hui le peuple même eſt inſtruit de la cauſe de ces phénomenes naturels. On ſait que les éclipſes de lune viennent de ce que cette planete entre dans l'ombre de la terre, & ne peut être éclairée par le ſoleil durant qu'elle la traverſe. Les éclipſes de lune ſont univerſelles, & n'arrivent que dans le tems de la pleine lune, parcequ'il n'y a que dans ce tems où la terre ſoit entre le ſoleil & la lune. Les éclipſes de ſoleil viennent de l'interpoſition diamétrale de la lune qui cache aux habitans de la terre une partie du ſoleil, ou même le ſoleil tout entier : on pourroit dire auſſi que c'eſt la terre qui eſt éclipſée. La durée d'une éclipſe eſt le tems entre l'immerſion & l'émerſion. L'*immerſion* dans une éclipſe eſt le moment auquel le diſque du ſoleil ou de la lune commence à ſe cacher : l'*émerſion* eſt le moment où le corps lumineux éclipſé commence à reparoître. La théorie des éclipſes & la juſteſſe avec laquelle on eſt parvenu depuis long-tems à les calculer & à les prédire, tout ſert à nous convaincre de la certitude des calculs aſtronomiques, & des efforts dont l'eſprit humain eſt capable.

ECORCE, *Cortex*. L'écorce des arbres eſt la partie du végétal qui reçoit extérieurement la premiere les influences de l'athmoſphere, ſi ſalutaires ou

ſi pernicieuſes à la végétation ; elle eſt en même tems celle qui reçoit la derniere les effets des productions médullaires qui ſe font au centre.

Nous avons dit au mot *Arbre*, que l'écorce eſt compoſée de trois parties différentes entr'elles, & faciles à diſtinguer : ſavoir, 1°. de l'*Epiderme*, 2°. de l'*Ecorce moyenne*, 3°. & du *Liber*.

L'*Epiderme* eſt la peau extérieure qui enveloppe les couches corticales : c'eſt une membrane très fine, toujours tranſparente, communément ſans couleur, élaſtique & un peu poreuſe.

L'*Ecorce moyenne* qui ſe trouve entre l'*Epiderme* & le *Liber*, eſt compoſée de fibres ligneuſes longitudinales, de vaiſſeaux propres, & du tiſſu cellulaire. Ce que l'on appelle ici *fib es ligneuſes longitu inales*, ſont de très petits vaiſſeaux creux, dans leſquels coule la ſeve. Ils ſont ſimples, ſe colant les uns aux autres ſans anaſtomoſes, de maniere qu'ils forment un tiſſu de petits faiſceaux en rézeau, dont les mailles ſont plus longues que larges. Ces petits faiſceaux ſont les muſcles des végétaux. Les *vaiſſeaux propres* qu'on pourroit appeller auſſi vaiſſeaux ſanguins à cauſe de leur uſage, ſont des tubes longitudinaux, droits, colés contre les fibres ſéveuſes, & remplis du ſuc propre que l'on peut regarder comme le ſang de la plante ; tel que le lait dans le figuier & le tithymale, la réſine dans les pins & les piſtachiers, la gomme dans les jujubiers, le mucilage dans les mauves, &c. Le *tiſſu cellulaire* eſt un aſſemblage de véſicules jointes bout à bout, en chapelet & côte à côte, ſans communication ſenſible, placées entre les mailles des fibres ſéveuſes : *voyez* le détail de cette organiſation, à la ſuite du mot Arbre.

Le *Liber* eſt compoſé de pellicules qui repréſentent les feuillets d'un livre : elles touchent immédiatement au bois. Le *liber* ſe détache tous les ans des deux autres parties de l'écorce ; & en s'uniſſant avec l'*aubier*, il produit ſur toute la circonférence de l'arbre, une nouvelle couche qui en augmente le diametre.

On peut connoître ſi un arbre que l'on deſtine à fendre, ſe diviſera droit ou non, ſoit que cet arbre ſoit debout ou à terre ; pour cela il ſuffit de donner un coup de ſerpe par la baſe & tirer l'écorce de bas en haut : ſi elle ſe détache en ligne droite, l'arbre ſe fendra de même ; ſi au contraire l'écorce ſe leve de biais, le bois ſe diviſera de maniere inégale.

Il ſemble que l'écorce des arbres eſt la partie où la ſeve & les principes végétaux abondent davantage. En effet, le ſel, l'huile, &c. s'y manifeſtent par la bonté des cendres de l'écorce, toujours préférables à celles du bois pelard ou écorcé. Ne pourroit-on pas déduire de cette même cauſe l'effet du *Tan* ou écorce du chêne, qui étant pulvériſé, eſt ſi utile pour façonner le cuir, le pénétrer, l'affermir, le rendre ſouple, l'empêcher de ſe corrompre, le rendre impénétrable à l'eau, le diſpoſer à ſe prêter à différentes formes ; en un mot, le rendre propre à notre uſage : *Voyez* l'article Tan au mot Chêne.

Il y a d'autres écorces d'arbres dont on fait un commerce conſidérable. Il

y en a d'aromatiques, comme est l'écorce du *Cannelier* de Ceylan & celle de *Cascarille*; de médicinales, comme le *Quinquina*; de propres à filer, telle qu'est celle du *lin*, du *chanvre*, de l'*ortie*, du *genet* & de certains arbres des indes, sur lesquels on leve de long filamens dont on fait des étoffes mêlées de soie ou de coton. L'écorce intérieure & blanche du *lagette* est composée de douze ou quatorze couches, qui peuvent être séparées en autant de pieces d'étoffes ou de toile. Le *liege* qui sert à conserver quantité de liqueurs précieuse, n'est que l'écorce d'un grand chêne verd des pays méridionaux de l'Europe: c'est en coupant circulairement, ou pour l'ordinaire en incisant quelque peu l'écorce de certains arbres, qu'on en retire des liqueurs, des gommes & des résines d'un usage fort varié. Le *pin* incisé de cette maniere, nous donne la poix, le godron, le brai liquide pour poisser les vaisseaux & les cordages. Le *sapin*, le *melése*, le *cèdre*, le *cyprès*, le *thérébinthe*, le *lentisque*, &c. nous donnent la thérébentine, le mastic en larmes, l'encens, le sandarac; d'autres nous donnent le benjoin, le storax, le baume de Judée, celui de copahu, & toutes les différentes résines dont on compose des vernis, des parfums & des remedes. On trouve tous ces détails répandus dans le corps de cet ouvrage, sous les noms qui leur sont propres.

ÉCORCE DE L'ARBRE QUI PORTE L'ENCENS OU NARCAPHTE THYMIAMA: *voyez au mot* OLIBAN.

ECORCE DE CARYOCOSTIN OU DE WINTER, *Cortex sine pari, aut Cortex Winteranus*. Cette écorce appartient à une espece de laurier qui croît dans les contrées situées vers le milieu du détroit de Magellan. Clusius, Gaspard Bauhin & Sebald de Weert ont parlé de cet arbre. George Handyside est celui qui en a donné la meilleure description: il a rapporté, au commencement de ce siecle, de sa graine en Angleterre, avec un échantillon de ses feuilles & de ses fleurs sur une petite branche. C'est d'après l'inspection de toutes ces parties de l'arbre, &c. que le Chevalier Hanssloane a placé cet arbre dans la classe des *pereclymenum*, & l'a appellé *Cannelier de Winter*. Voyez *à l'article* CANELLE BLANCHE.

ECORCE DE GEROFLE: *voyez* CANELLE GEROFLÉE.

ECORCE SANS PAREILLE: *voyez à l'article* CANELLE BLANCHE.

ÉCORCHÉE. Nom que l'on donne à un coquillage univalve & operculé, du genre des *Rouleaux*. Voyez *ce mot*.

ÉCORCHEUR; *voyez* LANIER.

ÉCOUFLE. Belon donne ce nom au *Milan Royal*, oiseau de proie, d'autant plus dangereux, qu'il ne fait aucun bruit en volant: *voyez* MILAN ROYAL.

ÉCOURGEON: *voyez* ESCOURGEON.

ÉCREVISSE, *Astacus*. Poisson crustacée, d'un genre différent des *Cancres* & des *Crabes*. On en distingue deux especes principales: savoir, les *Ecrevisses de mer*, qui sont le *Hommard*, la *Langouste*, &c. & les *Ecrevisses de riviere*: toutes ont le corps & la queue allongés.

Le HOMMARD (*Aſtacus gammarus marinus*) eſt une très groſſe écreviſſe de mer , dont il y a de deux ſortes. L'une a deux gros mordans plus longs & plus larges que la main , & beaucoup plus forts que ceux des crabes : l'autre a ſeulement deux grands batbillons , longs comme le bras & hériſſés de la même ſorte que les pieds des crabes. L'un & l'autre croiſſent à une grandeur extraordinaire : on en trouve quantité dans les Antilles , où les Inſulaires les prennent la nuit à la clarté de la lune ou d'un flambeau , dans des lieux pierreux , où la mer , après s'être retirée , laiſſe de petites foſſes pleines d'eau : ils les enfilent avec une fourche de fer ou les coupent en deux.

Les gros hommards ſont auſſi fort communs dans nos mers, ſur nos côtes : leur cuiraſſe cruſtacée eſt ſemée de taches bleues plus ou moins grandes ſur un fond rougeâtre , qui couvre le tiſſu blanc. Lorſque ces animaux ſont cuits , leur cuiraſſe devient toute rouge. Ils ont devant les yeux deux cornes longues & plus menues que celles de la *langouſte* , & deux autres plus petites : il ſort auſſi du milieu du front une autre petite corne platte , large & découpée en ſcie des deux côtés. Le hommard a dix pieds , y compris ſes deux bras faits en tenailles, dont l'animal ſe ſert comme d'une main. Ses bras ſont ſans jointure abſolue , & ne ſont point velus ; mais il en a deux autres plus petits qui le ſont : les bouts ſont faits comme des becs d'oiſeaux ; la partie de deſſus eſt mobile & ſerrée contre celle de deſſous qui eſt immobile : ces ſerres ſont dentées en dedans. On remarque qu'un des deux bras eſt toujours plus gros que l'autre : il n'y a que le premier de chaque côté (les plus proches des grands bras) qui ſoient fendus par le bout. La queue eſt couverte de cinq anneaux cruſtacés ; le bout en eſt large , & comme garni d'ailes pour nâger. Les yeux des hommards ſont courts , petits , ce qui eſt au contraire dans la langouſte ; mais leur bouche eſt également fendue en long. Les dents & la langue , ainſi que l'eſtomac , le conduit par où deſcend la nourriture , & les autres parties intérieures , ſont comme dans la langouſte.

La petite eſpece des hommards a la tête & la poitrine plus découpées , mieux arrondies , la corne dentée de la tête fort longue , & mobile à la volonté de l'animal ; les cornes ſont flexibles & articulées. Le corps eſt couvert de tablettes rougeâtres chargées de traits bleus en travers. Cette eſpece de hommard eſt aſſez rare.

A l'égard de la LANGOUSTE , *Locuſta* , on en connoît de pluſieurs eſpeces. Ce cruſtacée n'a point de ſang, non plus que les précédens : ſa croute eſt molle ; ſes deux cornes ſont longues & garnies d'aiguillons devant les yeux, avec deux autres cornes au-deſſus , plus déliées & plus courbes. Son dos eſt rude & plein d'aiguillons : ſa queue eſt comme celle de l'écreviſſe , & elle ſe dépouille de ſa croute , de même que le font tous les cruſtacées. La langouſte differe des écreviſſes en ce qu'elle a deux pieds de chaque côté ſans pinces plattes , ou qu'elle a au plus une pince à crochet. Elle a cinq nâgeoires à la queue ; le reſte eſt couvert de tablettes minces. Les langouſtes vivent dans les lieux pierreux : elles repairent pendant l'hiver ſur le bord des

rivieres, & dans l'été elles se retirent dans les lieux profonds. Elles se battent entr'elles avec leurs cornes. Elles se nourrissent de petits poissons qu'elles trouvent autour d'elles. On appelle aussi la langouste, *Sauterelle de mer* & *Hyppocampe*; cependant l'*Hyppocampe* est tout différent : *voyez* ce mot.

L'ÉCREVISSE DE RIVIERE, *Astacus fluviatilis*, est d'une grosseur bien inférieure au hommard. Elle naît dans les rivieres ou dans les ruisseaux d'eau bien courante. Le tronc de son corps est rond ; & sa tête finit par une corne assez large, courte & pointue, sous laquelle sont ses yeux. Elle a devant la tête quatre autres cornes, dont deux sont lougues & deux courtes, articulées, flexibles & qui se terminent par une pointe velue ou de poil. Ses bras sont fourchus, dentelés & articulés en cinq parties, plus minces près du corps qu'à l'extrémité ; c'est peut-être ce qui les fait casser même lorsque l'animal ne se donne que des mouvemens à l'ordinaire. C'est avec ces bras qu'elle est en état de pincer & de blesser. Les deux premieres jambes qui suivent les deux bras, sont également fendues au bout, & de plus, velues. Les deux suivantes sont munies d'un ergot. La bouche est garnie de dents, comme celle des *langoustes* & des *cancres*. La queue lui sert à nâger & même à marcher sur terre, mais seulement à reculons. On a observé que les crabes, les hommards, les squilles, &c. qui se portent aussi en arriere au-lieu de se porter en avant comme les autres animaux, sont aussi conformés différemment de ceux-ci, en ce que les écailles qui leur tiennent lieu d'os, sont en-dehors au-lieu d'être en-dedans ; & que le foie, l'estomac, &c. sont placés au-dessus du cœur, &c. L'écrevisse d'eau douce a, comme les écrevisses de mer, des excroissances de chair où sont logés ses œufs. Sa croute rougit extérieurement par la cuisson. De l'eau-forte ou seulement de l'eau-de-vie répandue sur cette même écaille, la rend aussi rouge que si elle étoit cuite. La chair de ce crustacée est molle & humide.

Les écrevisses sont très voraces : elles se nourrissent de charognes aquatiques & d'ordures. Une écrevisse de six à sept ans n'est encore, selon les Pêcheurs, qu'une écrevisse de grandeur médiocre. En vieillissant il se forme dans la région de leur estomac, deux especes de petites pierres, qu'on appelle improprement *Yeux d'Ecrevisses*. Voyez ci-dessous PIERRES D'ECREVISSES.

Dans toutes les bonnes tables on fait cas des écrevisses, tant de mer que de riviere, sur-tout des dernieres. Leur chair est fort nourrissante, de bon goût, fortifiante, un peu difficile à digérer, notamment celle des écrevisses de mer. L'écrevisse de riviere entre dans des bisques, des coulis, &c. & augmente la quantité alimenteuse de ces mets : aussi cette écrevisse fluviatile est-elle regardée comme un médicament alimenteux, qui purifie le sang, qui le fouette, qui le divise, qui dispose les humeurs aux excrétions, qui ranime l'oscillation des vaisseaux & le ton des solides : en général elle convient dans les chaleurs de poitrine, & dans les indispositions qui proviennent d'une trop grande âcreté d'humeurs, pourvu qu'on en use

modérément. En un mot, c'eſt un remede inciſif & tonique ; & on l'ordonne à ce titre dans les maladies de la peau, dont le caractere n'eſt point inflammatoire ni éréſypélateux, *ab humorum lentâ mucagine*, dit Boërhaave : on l'emploie encore dans les obſtructions, dans les bouffiſſures. On prépare dans tous ces cas, des bouillons atténuans dans leſquels on fait entrer cinq ou ſix écreviſſes éctaſées dans un mortier de marbre, même davantage, ſelon l'habitude.

Lorſque les écreviſſes, ainſi que les hommards & les crabes, ont perdu une de leurs groſſes jambes, il leur en renaît une autre en la même place, mais plus petite : c'eſt un fait avancé d'après l'expérience, par M. de Réaumur. Il eſt bon d'obſerver que ces jambes ne croiſſent que lorſqu'elles n'ont été rompues que juſqu'à la troiſieme ou derniere articulation.

Autres eſpeces d'Ecreviſſes.

On trouve beaucoup d'écreviſſes dans les rivieres de l'Amérique, dont les mordans ſont plus forts que ceux des nôtres. On y fait également avec ces écreviſſes, d'excellentes ſoupes : celles du Sénégal ſont les plus exquiſes. Il n'en eſt pas de même de celles des Moluques qui cauſent la mort, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, à ceux qui en mangent. Ces écreviſſes ſont terreſtres : elles reſſemblent un peu aux langouſtes ; elles repairent ſous certains arbres dont l'ombre ne ſouffre aucune herbe, & qui cauſent même des maladies à ceux qui s'y endorment.

Les écreviſſes de la Côte d'Or, ſont de couleur pourpre : elles font des trous en terre à la maniere des taupes. Leur chair eſt fort délicate. Celles de l'Iſle de Tabago ſont verdâtres & de bon goût.

Génération des Ecréviſſes.

Selon L. A. Portius, l'écreviſſe de riviere a des œufs plus gros, à proportion, que l'écreviſſe de mer. Celle-ci a deux ouvertures par où ſortent les œufs, & qui ſont ſituées l'une à droite & l'autre à gauche, à côté de l'endroit où ſe réuniſſent les os qui couvrent le ventre, ou plutôt la partie antérieure de l'animal. Cette couverture differe dans l'écreviſſe d'eau douce, en ce qu'elle eſt compoſée de pluſieurs os qui ont tous enſemble la figure d'un bouclier allongé.

Pour indiquer les caracteres par leſquels on peut diſtinguer une écreviſſe mâle d'avec une écreviſſe femelle, il faut diſtinguer le corps de l'animal en trois parties ; ſavoir, le ventre, la queue & les membres. Le ventre contient tous les viſceres & les ovaires dans les femelles ; & dans les mâles, les teſticules, les vaiſſeaux ſpermatiques, &c. Nous avons déja dit que la queue eſt compoſée de beaucoup de lames dures & oſſeuſes qui s'articulent enſemble, & de beaucoup de muſcles. Les membres de l'écreviſſe ſont de deux eſpeces ; ſavoir, les gros & les petits. Les gros ont des pinces, &

s'appellent *Bras*; les autres ſe nomment *Jambes* ou *Pattes*. Tous les membres ſont plus gros dans les mâles que dans les femelles. C'eſt par les petits membres, ainſi que par les barbes de la queue, qu'on diſtingue les mâles d'avec les femelles : celles-ci n'en ont que quatre paires ; les mâles en ont cinq. Les femelles ont à l'extrémité des barbes, de petites fibres auxquelles les œufs ſont attachés en Janvier, Février & Mars. Portius dit que dans chacun des bras de la troiſieme paire, chez toutes les écreviſſes, il y a un petit orifice ovale. Les canaux membraneux qui tirent leur origine des ovaires, aboutiſſent à ces orifices, par leſquels ſortent les œufs, après avoir, dit-il, parcouru toute la longueur des canaux membraneux. Les organes de la génération des écreviſſes, qui ſont doubles tant chez les mâles que chez les femelles, ſont formés de maniere qu'il eſt difficile de concevoir un accouplement dans ces animaux. Peut-être le mâle féconde-t-il les œufs pondus par ſa femelle, en les arroſant de ſa ſemence ; ce qui feroit rentrer les écreviſſes dans la claſſe des poiſſons proprement dits. La ponte ſe fait en Novembre & Décembre : *voyez Willis. Tract. de anim. brut. cap. 8.*

Mue des Ecreviſſes & autres Cruſtacées.

La Mue des cruſtacées n'eſt pas moins digne de l'attention des Naturaliſtes, que la réproduction de leurs membres. Par cette mue, ces animaux ſe dépouillent chaque année, non-ſeulement de leur écaille, mais auſſi de toutes leurs parties cartilagineuſes & oſſeuſes : ils ſortent de leur écaille, & la laiſſent entierement vuide. La muë ne ſe fait jamais avant le mois de Mai ni après celui de Septembre, ſur-tout dans les écreviſſes, qui ceſſent de prendre de la nourriture ſolide quelques jours avant leur dépouillement : alors ſi on appuie le doigt ſur l'écaille, elle plie ; ce qui prouve qu'elle n'eſt plus ſoutenue par les chairs. Quelques momens avant cette mue, l'écreviſſe frotte ſes jambes les unes contre les autres, ſe renverſe ſur le dos, replie & étend ſa queue à différentes fois, agite ſes cornes, & fait encore d'autres mouvemens pour ſe détacher de l'écaille qu'elle va quitter. Pour en ſortir, elle gonfle ſon corps, & il ſe fait entre la premiere des tables de la queue & la grande écaille du corps, une ouverture qui met le corps de l'écreviſſe à découvert : il eſt d'un brun foncé, tandis que la vieille écaille eſt d'un brun verdâtre. Après cette rupture, l'animal reſte quelque tems en repos ; enſuite il fait différens mouvemens, & gonfle les parties qui ſont ſous la grande écaille, dont la partie poſtérieure eſt bientôt ſoulevée ; pour l'antérieure, elle ne reſte attachée qu'à l'endroit de la bouche : alors il ne faut plus qu'un quart d'heure pour que l'écreviſſe ſoit entierement dépouillée. Elle tire ſa tête en arriere, dégage ſes yeux, ſes cornes, ſes bras, & ſucceſſivement toutes ſes jambes, dont les deux premieres paroiſſent les plus difficiles à dégaîner, parceque l'extrémité eſt beaucoup plus groſſe que les autres parties ; mais on conçoit aiſément cette opération, quand on ſait que chacun des tuyaux écailleux qui forment chaque partie, eſt de deux pieces

pieces longitudinales qui s'écartent l'une de l'autre dans le tems de la mue. Enfin l'écreviſſe ſe retire de deſſous la grande écaille, & auſſi-tôt elle ſe donne bruſquement un mouvement en avant, étend la queue & la dépouille de ſes écailles. Cette opération eſt violente & fait périr beaucoup d'écreviſſes : celles qui y réſiſtent reſtent très foibles pendant quelques jours. Après la mue, leurs jambes ſont molles, & l'animal n'eſt recouvert que d'une membrane, qui en vingt-quatre heures devient une nouvelle écaille preſque auſſi dure que l'ancienne. Quelques obſervations ont donné lieu de croire que la matiere qui eſt néceſſaire pour conſolider la nouvelle écaille, vient des pierres d'écreviſſes, qui ne diſparoiſſent chez l'animal que quand ſa mue eſt paſſée : *voyez ci-deſſous* PIERRES D'ECREVISSES.

Pierres d'Ecreviſſes.

Ce qu'on appelle en Médecine *Yeux d'Ecreviſſes*, ne ſont point les yeux de cet animal, & n'y reſſemblent nullement. Ce ſont de petites pierres blanches, rondes, ordinairement applaties, qui ſe trouvent dans la région de leur eſtomac. Nous avons dit ci-deſſus que les écreviſſes muent dans le printems : non-ſeulement elles ſe dépouillent alors de leur enveloppe, mais encore de leur eſtomac : c'eſt dans ce tems qu'on trouve les pierres appellées improprement *Yeux d'Ecreviſſes.* Ces pierres commencent à ſe former quand l'ancien eſtomac ſe détruit, & ſont enſuite enveloppées dans le nouveau, où elles diminuent toujours de grandeur juſqu'à ce qu'enfin elles diſparoiſſent. M. Geofroi croit qu'elles contribuent auſſi à nourrir l'animal pendant ſa mue. MM. de Réaumur, & Mounſey, Médecin des Armées de l'Impératrice de Ruſſie, ont auſſi parlé de cette eſpece de calcul. Voici comme s'exprime ce dernier Auteur.

Les Pierres fauſſement appellées *Yeux d'Ecreviſſes*, ſe trouvent dans le corps des animaux de ce nom. Chaque écreviſſe en produit deux tous les ans ; ſavoir, une de chaque côté de la partie antérieure & inférieure de l'eſtomac. Ces deux pierres prennent leur origine entre les deux membranes de cet organe. Le côté plat ou concave touche la membrane interne qui eſt mince & tranſparente, quoique forte & d'une ſubſtance cornée. Le côté convexe eſt conſtamment vers le dehors : il eſt couvert des membranes charnues & molles de l'eſtomac, & leurs fibres laiſſent des traces ſur la ſurface de la pierre. Elle croît peu-à-peu, & en lames, entre ces deux membranes extérieures.

L'intérieure qui n'eſt que de la corne, ne ſert qu'à réſiſter ; c'eſt ce qui fait que toutes les pierres ſont convexes de ce côté. La premiere écaille qu'on peut obſerver, & ſur laquelle toutes les autres s'appliquent, eſt placée vers le centre ; & l'on reconnoît très bien les couches qui s'appliquent ſucceſſivement. Avant que l'on puiſſe trouver ces pierres dans l'animal, on apperçoit de petites taches circulaires, un peu opaques, & plus blanches que le reſte de l'eſtomac. Ces taches ſont à la place que doivent occuper les pierres, vis-

à-vis des ſubſtances tenaces & mucilagineuſes, appellées *Glandes* par quelques-uns : c'eſt à tort qu'on croit que ces glandes s'endurciſſent peu-à-peu, au point de devenir ce qu'on appelle *yeux d écreviſſes*. M. Mounſey prétend que c'eſt encore une erreur de croire que les écreviſſes ſe défont de ces pierres lorſqu'elles ſe dépouillent de leur écaille ; car dans ce tems, dit-il, les pierres percent la tunique interne & cornée de leur eſtomac. Les trois dents de ce viſcere briſent les pierres ; & en peu de jours les liqueurs qui y abondent, les diſſolvent : voilà la raiſon pourquoi l'on trouve tant d'yeux d'écreviſſes à moitié conſommés. Cet Auteur prétend qu'on trouve peu de pierres dans les rivieres que les écreviſſes habitent. La plupart des Naturaliſtes croient aujourd'hui que ces pierres ont été le réſervoir de la matiere que les écreviſſes emploient pour réparer la perte de leurs écailles.

Les pierres dont la teinte eſt brune, ſont celles qui ſe ſont trouvées dans l'eſtomac de l'écreviſſe, au moment qu'elle a été priſe. C'eſt dans les grands fleuves du côté d'Aſtracan, qu'on trouve les écreviſſes qui ont les pierres les plus grandes. Les Pêcheurs n'y prennent, en quelque ſorte, ces animaux, qu'à cauſe de leurs pierres. Pour les tirer de leur eſtomac, les uns les écraſent avec un pilon de bois ; ils mettent enſuite le tout dans l'eau, & l'on trouve les pierres au fond des baquets : d'autres mettent des écreviſſes en tas & les y laiſſent pourrir ; enſuite, au moyen de l'eau, ils en ſéparent les pierres, qu'ils vendent quatre ou cinq ſols la livre. On auroit peine à croire la quantité prodigieuſe qu'on en exporte dans les divers pays, où, malgré la modicité de ce prix, on les contrefait avec des ſubſtances argillo-calcaires, blanches & ſans odeur : on a l'art d'en former des eſpeces de paſtilles, groſſes comme des pois ou de petits boutons, applaties, orbiculaires, concaves d'un côté, convexes de l'autre, faciles à rompre, & qui imitent les pierres d'écreviſſes naturelles.

Les pierres d'écreviſſes n'ont ni ſaveur, ni odeur apparentes : ce ſont des abſorbans terreux qu'on fait prendre pour adoucir les aigres de l'eſtomac.

Pêche des Ecreviſſes.

On pêche l'*écreviſſe* de pluſieurs manieres. Une des plus ſimples, c'eſt d'avoir des baguettes fendues, de mettre dans la fente de l'appas, comme de la tripaille, des grenouilles, &c. de les diſperſer le long du ruiſſeau où l'on ſait qu'il y a des écreviſſes cazernées ; de les y laiſſer repoſer aſſez long-tems pour que les animaux s'attachent à l'appas ; d'avoir un pannier ou une petite truble ; d'aller lever les baguettes légerement ; de gliſſer ſous l'extrémité oppoſée, le pannier ; & d'enlever le tout enſemble hors de l'eau : à peine l'écreviſſe ſe verra-t-elle hors de l'eau, qu'elle ſe détachera de l'appas ; mais elle ſera reçue dans le pannier. D'autres les prennent à la main : ils entrent dans l'eau, ils s'y couchent & étendent leurs bras en tous ſens vers les trous où ils ſuppoſent les écreviſſes cachées : il y en a qui mettent le ruiſſeau à ſec : les écreviſſes qui manquent d'eau, ſont forcées de ſortir de leurs trous

& de se laisser prendre. Un piege qui n'est pas moins sûr, c'est celui qu'on tend à leur voracité : on laisse pourrir un chat mort, un chien, un vieux lievre ; ou bien l'on prend un morceau de cheval mort, on le jette dans l'eau, on l'entoure d'épines, on l'y laisse long-tems ; il attire toutes les écrevisses, que l'on prend en traînant à soi toute la charogne & les épines avec un crochet. Comme elles aiment beaucoup le sel, des sacs qui en auroient été remplis feroient le même effet que la charogne.

ÉCRITURE ARABIQUE ou CHINOISE. On donne ce nom à une coquille bivalve, de la famille des cames, qui a sur les deux valves plusieurs lignes noires, dont la disposition bizarre paroît former des caracteres singuliers. *Voyez* CAME.

ÉCROUELLES. *Voyez* AGROUELLES.

ÉCU DE BRATTENBOURG. Coquillage bivalve, très commun en Scanie, qui a une écaille très concave en dehors, l'autre convexe & turbinée en dehors.

ÉCUELLE D'EAU, *Hydrocotile vulgaris*. Cette plante, qui croît abondamment dans les marais, a une racine fibreuse, qui pousse plusieurs petites tiges grêles, sarmenteuses, rampantes : ses feuilles sont rondes, creusées, & attachées à de petites queues ; ses fleurs sont petites, blanchâtres, à cinq feuilles, & disposées en rose : il leur succede des fruits composés de deux graines fort applaties & très convexes. Cette plante est âcre au goût : elle est déterſive, vulnéraire, apéritive.

ÉCUME DE MER ou MERDE DE CORMARIN. On donne ce nom à l'*alcyonium*. Voyez *ce mot & celui de* POLYPIER.

ÉCUME PRINTANNIERE. C'est une substance assez semblable à de la salive, que l'on remarque au printems sur la bifurcation des tiges de plusieurs especes de plantes. Cette écume doit son origine à une espece de petite sauterelle, connue sous le nom de *Sauterelle - Puce*. Voyez *ce mot.*

ECUREUIL BARBARESQUE. *Voyez* l'article RAT-PALMISTE, où il en est parlé.

ÉCUREUIL DE CANADA, ÉCUREUIL GRIS, ou ÉCUREUIL DE VIRGINIE. Petit animal dont la fourrure est d'usage sous le nom PETIT-GRIS. *Voyez* ce mot.

ECUREUIL ÉPILEPTIQUE : c'est le LOIR. *Voyez* ce mot.

ECUREUIL-PALMISTE. *Voyez* RAT-PALMISTE.

ECUREUIL VOLANT, *Sciurus volans*. Est un petit animal long d'environ cinq pouces, dont les oreilles sont rondes, les yeux grands & noirs : il porte une moustache composée de poils noirs longs d'un pouce & demi : les pieds de devant sont armés de quatre ongles pointus & recourbés ; ses poils sont très épais, très doux au toucher, & d'un gris obscur.

Ce petit quadrupede habite sur les arbres comme l'écureuil, il va de branche en branche ; & lorsqu'il saute pour passer d'un arbre à un autre, ou pour traverser un espace considérable, sa peau qui est lâche & plissée sur

les côtés du corps, se tire au dehors, se bande & s'élargit par la direction contraire des pattes de devant, & de celles de derriere qui s'étendent en arriere dans le mouvement du saut. La peau ainsi tendue & tirée en dehors de plus d'un pouce, augmente d'autant la surface du corps sans en accroître la masse, & retarde par conséquent l'accélération de la chûte, ensorte que d'un seul saut l'animal arrive à une assez grande distance. Ainsi, comme l'observe M. de Buffon, ce mouvement n'est point un vol, comme celui des *oiseaux*, ni un voltigement comme celui des *chauve-souris*, qui se font tous deux en frappant l'air par des vibrations réitérées. C'est un simple saut dans lequel tout dépend de la premiere impulsion, dont le mouvement est seulement prolongé & subsiste plus long-tems, parceque le corps de l'animal présentant une plus grande surface à l'air, éprouve une plus grande résistance, & tombe plus lentement; mais il ne tomberoit pas certainement de bien haut sans se tuer, parceque le volume qu'il oppose à l'air ne seroit pas capable de le soutenir contre l'accélération de sa chûte, si elle duroit trop long-tems. Il nâge comme les autres animaux, sans étendre les prolongemens de sa peau; & quoique son poil soit mouillé, l'animal se soutient en l'air, comme s'il étoit sec, & il peut voler à sa maniere en sortant de l'eau. On observe dans l'espece de saut que fait ce quadrupede pour passer d'un arbre à un autre, qu'il agite sa queue en lui faisant faire des ondulations de côté, & d'un bout à l'autre.

On voit de ces animaux en Pologne, en Laponie, dans la Finlande, en Virginie, dans la Nouvelle Espagne & en Canada. Ceux qu'on voit à la Louisianne sont de la grosseur d'une souris, & s'élancent, comme il est dit ci-dessus, d'un arbre à un autre jusqu'à vingt-cinq ou trente pieds de distance : ces animaux sont fort jolis; on peut les apprivoiser : il est cependant bon de leur mettre une petite chaîne; car aimant la liberté, ils regagneroient promptement les bois. On les nourrit de pain, de fruits, de graines; ils aiment sur-tout les boutons & les jeunes pousses du *pin* & du *bouleau* : ils ne cherchent point les noix & les amandes comme les écureuils; ils se font un lit de feuilles, dans lequel ils s'ensevelissent, & où ils demeurent tout le jour; ils n'en sortent que la nuit, & quand la faim les presse. Comme ils ont peu de vivacité, ils deviennent aisément la proie des *martes* & des autres animaux qui grimpent sur les arbres; aussi l'espece subsistante est-elle en très petit nombre, quoique ces animaux produisent ordinairement trois ou quatre petits. Cependant l'espece en est bien plus commune en Amérique qu'en Europe.

ECUREUIL VULGAIRE, *Sciurus*. Petit animal quadrupede, connu de tout le monde; dont la tête & le dos sont de couleur fauve, & le ventre blanc. Ces animaux ont deux dents incisives à chaque mâchoire, ils n'ont point de dents canines; leurs doigts sont onguiculés; aussi grimpent-ils, avec la derniere agilité, sur les arbres, même sur ceux dont l'écorce est la plus lisse. Il y a dans divers pays des écureuils de plusieurs autres couleurs, noirs, gris cendrés; mais il est inutile de les décrire, un seul coup d'œil

jetté dans les Cabinets des Naturalistes en donnera une connoissance bien plus exacte. Au lieu de détailler ces diverses sortes d'écureuils, nous croyons faire plus de plaisir à nos Lecteurs, en peignant l'écureuil, & en décrivant ses mœurs, d'après l'illustre M. de Buffon.

L'écureuil est un joli petit animal, qui n'est qu'à demi sauvage, & qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériteroit d'être épargné ; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux : sa nourriture ordinaire, sont des fruits, des amandes, des noisettes, du gland, &c. Il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux ; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos ; sa jolie figure est rehaussée & parée par une belle queue, en forme de panache, qu'il releve jusques dessus sa tête, & sous laquelle il se met à l'ombre. Le dessous de son corps est garni d'un appareil tout aussi remarquable, & qui annonce de grandes facultés pour l'exercice de la génération.

Il est, pour ainsi dire, moins quadrupede que les autres ; il se tient ordinairement assis, presque debout lorsqu'il veut manger, & se sert de ses pieds de devant, qui sont libres, comme d'une main, pour porter à sa bouche : dans cette attitude le corps est dans une disposition verticale. Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air : il approche des oiseaux par sa légereté ; il demeure, comme eux, sur la cime des arbres, parcourt les forêts, en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, & ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le voit jamais que sur les grands arbres de haute futaie. Il craint l'eau plus que la terre, & l'on assure que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, & de sa queue pour voiles & pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le loir, pendant l'hyver, il est en tout tems très éveillé, & pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, & fuit sur un autre arbre.

Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit le tronc & les fentes d'un vieux arbre, & a recours en hyver à sa provision ; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, & plus perçante encore que celle de la *fouine* : il a de plus un petit grognement de mécontentement, qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite : il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, & quelquefois par bonds.

On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier, en courant sur les arbres les uns après les autres : ils semblent craindre l'ardeur du soleil : ils demeurent pendant le jour, à l'abri, dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger : ce domicile est chaud, propre & impénétrable à la pluie. C'est ordinairement sur l'enfourchure d'une branche qu'ils s'établissent ; ils commencent par transporter des buchettes, qu'ils mêlent, qu'ils entrelassent avec de la mousse ; ils la serrent ensuite, ils la foulent, & donnent assez de capacité & de solidité à leur

ouvrage, pour y être à l'aise & en sûreté avec leurs petits : il n'y a qu'une ouverture par le haut, juste, étroite, & qui suffit à peine pour passer. Au dessus de l'ouverture, est une espece de couvert en cône, qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie découle par les côtés, & ne pénetre pas.

Ces animaux entrent en amour au printems, & mettent bas au mois de Mai ou au commencement de Juin; ils produisent ordinairement trois ou quatre petits : ils muent au sortir de l'hiver : ils sont propres, se peignent & se polissent avec leurs mains & leurs dents : ils n'ont aucune mauvaise odeur; leur chair est assez bonne à manger : le poil de leur queue sert à faire des pinceaux; mais leur peau n'est pas une fort bonne fourrure.

On lit, dans l'Encyclopédie, que les Auteurs font mention d'autres écureuils étrangers; mais il reste à savoir, s'ils sont de la même espece que l'écureuil ordinaire, ou si c'est improprement qu'on leur a donné le nom d'*Ecureuil*. Pour s'en assurer, il faudroit avoir des descriptions exactes de ces animaux. L'abus des noms n'est que trop fréquent dans l'Histoire Naturelle; on en a un exemple frappant moins dans l'écureuil gris de Virginie, que l'on dit être aussi gros qu'un lapin, que dans le *coquallin :* voyez *ce mot ;* & dans l'*écureuil volant*, qui nous a paru être si ressemblant à de certains rats, qu'on seroit tenté de croire que ceux qui l'ont nommé *Ecureuil*, n'avoient jamais vu ni écureuils, ni loirs, ni lérots.

ECUSSON, ou FRAGMENS D'ECHINITE, *Echinodermatum fragmenta*. On donne ce nom à des pieces quarrées ou orbiculaires, dont l'assemblage, en très grand nombre, compose la coquille de l'*oursin :* voyez *ce mot*.

Communément les écussons sont des parties pétrifiées du ventre de l'échinite spatagoïde : on en trouve aussi de crenelés ou dentelés, & qui appartiennent à l'oursin, appellé *Echinométrite* par quelques Auteurs; d'autres échancrés au bord, comme les sutures du crâne, & qui proviennent de l'oursin discoïde. On ne peut guere avoir une idée nette de tout ceci, qu'en lisant le mot OURSIN.

EDERDON ou EDREDON. *Voyez* au mot CANARD A DUVET.

EDOLIO. Oiseau qu'on voit au Cap de Bonne-Espérance, & qui ressemble parfaitement au coucou. On le rencontre toujours dans des buissons épais, ou sur de hauts arbres. Dès qu'il fait beau, il crie d'un ton lamentable *Edolio*, *Edolio :* il articule cette petite chanson aussi distinctement qu'un homme peut le faire; c'est de-là que lui est venu son nom.

EELPOUT. *Voyez* LOTTE.

EFFLORESCENCE. Nous désignons par ce mot, la matiere en floccons, qui se forme à la superficie de certains corps qui se décomposent, comme on l'observe sur le cobalt, sur les pyrites sulfureuses, martiales & cuivreuses : quelquefois la matiere est poudreuse, ainsi qu'il arrive aux sels qui perdent leur eau de cristallisation; tels sont les aluns, les vitriols, &c. L'arsenic exposé à l'air, devient également farineux. *Voyez* les articles PYRITES, VITRIOL, COBALT, ARSENIC & ALUN.

EFFRAYE. Espece d'oiseau de nuit, autrement appellé *Fresaye*. Voyez ce mot.

EGAGROPILE, *Ægagro-pileus*. On donne ce nom à des pelotes ou boules sphériques de poil, qu'on trouve dans les intestins, & plus souvent dans la panse, qui est le premier des quatre estomacs de plusieurs quadrupedes ruminants, tels que le bœuf, le veau, la vache, le mouton, la chevre, le chamois, le bouc, &c. Ces boules sont formées de l'assemblage des poils que ces animaux détachent & avalent en se léchant, ce qu'ils font très communément, sur-tout dans le tems qu'ils sont en repos : leur salive colle ces poils les uns sur les autres; le mouvement inutile, que leur estomac fait pour digérer ces poils, leur fait prendre, avec le tems, la forme sphérique qu'on remarque dans l'égragopile. Ces boules sont quelquefois velues en dehors comme en dedans, & d'autres fois unies, comme enduites ou enveloppées d'une croûte brunâtre, dure, luisante & semblable à du cuir; mais celles-ci sont formées depuis long-tems, & l'on en voit qui ont jusqu'à quatre & cinq pouces de diametre.

On trouve souvent dans le ventricule de l'ysard ou chamois une pelotte grosse comme un œuf de poule, ovale, un peu applatie, très légere & revêtue d'une écorce dure, noirâtre & luisante; l'intérieur est composé d'herbes mâchées en pelottons, faisant parties de celles que l'animal avoit avalées pour sa nourriture. On l'appelle *Bezoard d'Allemagne;* mais on ne lui reconnoît aucune des vertus si vantées, soit pour les hémorrhagies, soit pour les vertiges. En effet, ordonner des masses de poil non digérables, c'est tomber dans le ridicule de Velschius qui a composé un livre des propriétés de l'*Egagropile*. Voyez l'article RUMINANTS.

EGLANTIER & EGLANTINE. *Voyez* ROSIER SAUVAGE *à l'article* ROSIER.

EGLEDUN ou EGLEDON, est le *canard à duvet* ou *à plumes molles*, dont il est parlé dans la suite de l'article CANARD. *Voyez ce mot.*

EGLEFIN ou EGREFIN, *Eglefinus*. On donne ce nom à une espece de *Morue* ou *Merlu*. Voyez ces mots.

EGRISÉE. Les Lapidaires donnent ce nom à la poudre de diamants noirs, dont on se sert pour user les bords des autres diamants, & pour en adoucir les inégalités des facettes.

EGUILLETTE. Nom qu'on donne en Bretagne à l'*Orphie*. Voyez ce mot. Goëdard le donne aussi à la *Chenille de ronce*.

EIDER. *Voyez* CANARD A DUVET.

EISENMAN ou EISENRAM ou EYSENGLANTZ. C'est un minéral ferrugineux, qui accompagne quelquefois les mines d'étain, qui leur sert d'enveloppe, de cadre, ou en décele des filons assez riches. L'eisenram est regardé par tous les Minéralogistes du Nord, comme une mine de fer réfractaire, arsenicale, vorace & stérile en métal : elle est remplie de mica, ou écailleuse, grisâtre, & devient rouge à mesure qu'on en détache des parties avec la lime. *Voyez* l'article FER. On donne encore le nom d'*Eisenram* à de

l'*or de lavage*, qui, dans la séparation qu'on fait, par la sébile, des parties sabloneuses & limoneuses avec lesquelles on le trouve mêlé, s'est attaché à de petits grains bruns ou noirâtres de fer, attirable à l'aimant. *Voyez* aussi l'article WOLFRAM.

ELAN ou ELLEND, en latin *Alce.* Animal du genre des cerfs, & que l'on regarde comme l'Alcée des Anciens.

L'Elan est un animal quadrupede ruminant & cornu, sauvage, grand comme un cheval, & habitant les pays Septentrionaux. On en trouve en Moscovie, en Lithuanie, en Pologne, en Suede, en Laponie & en Canada; plus rarement dans ces quatre derniers pays; mais sur-tout en Prusse. Il a plus de cinq pieds & demi depuis le bout du museau jusqu'au commencement de la queue, qui n'a que deux pouces de longueur : sa tête est fort grosse, ses yeux sont étincellants, ses levres sont grandes, grosses & détachées des gencives, ses dents sont médiocres, ses oreilles ressemblent assez à celles de l'âne pour la largeur & pour la longueur, son ventre est ample comme celui de la vache, sa queue est fort petite, ses jambes sont longues & menues, ses pieds noirâtres, & ses ongles fendus comme ceux du bœuf: son poil, d'un jaune obscur, mêlé d un gris cendré, approche assez, pour la couleur, de celui du *chameau ;* cependant on dit que la couleur varie suivant les saisons de l'année, qu'il est plus pâle en été qu'en hiver, au contraire de ce que nous voyons arriver aux *daims* & aux autres animaux. Ce poil a jusqu'à trois pouces de longueur; lorsqu'on le coupe, & qu'on l'examine au microscope, il paroît spongieux en dedans comme le jonc. Comme ce poil est élastique, il est propre à faire des matelats & à garnir des selles. Il faut que les jambes de ce quadrupede soient extrêmement fortes & roides, puisque d'un coup de pied il terrasse l'animal ou le Chasseur qui ose l'approcher. Il a les jambes si fermes qu'il court sur la glace & sur les rochers avec une extrême vîtesse sans tomber, ce qui lui donne le moyen de se sauver des loups qui ne peuvent l'y suivre. Si l'on peut croire que cet animal soit sujet à l'épilepsie, on ne croira cependant pas que lorsqu'il est attaqué de l'accès de ce mal, il s'en guérit en portant son pied gauche jusque dans son oreille, & que la corne de ce pied, nommée *ungula alces*, est un remede infaillible pour l'épilepsie, sur-tout lorsqu'on dit que le simple attouchement de cet ongle, porté en bague ou en amulette, guérit de cette funeste maladie : s'il pouvoit être de quelque utilité, ce seroit rapé & mis dans quelque infusion, à cause du sel volatil qu'il contient.

Il n'y a que l'élan mâle qui porte des cornes : elles sont très grandes, fort pesantes, cylindriques à leur origine, ensuite elles s'élargissent beaucoup & forment une table plate qui a sur ses bords plusieurs prolongements en forme de doigts; elles excedent assez communément la largeur de deux palmes, tandis qu'elles égalent à peine la longueur de deux pieds. On a vu des cornes d'élan munies de dix-huit à vingt cornichons, si amples & si espacés, que deux hommes pouvoient s'y asseoir à la fois. L'élan met bas ses cornes tous les ans, aux mois de Février & de Mars; la démangeaison qu'il y sent, l'engage

gage à se frotter la tête contre les arbres pour s'en débarrasser. Il lui en croît de nouvelles, qui, lorsqu'elles sont encore tendres & cartilagineuses, sont revêtues d'une peau molle & lanugineuse qui les garantit du froid jusqu'à ce qu'elles aient acquis une dureté convenable : au mois d'Août, sa tête se trouve ornée d'un nouveau bois.

Dans la dissection anatomique de cet animal, on a observé que la glande pinéale est d'une grandeur extraordinaire, puisqu'elle a plus de trois lignes de long, ainsi que celle du *dromadaire*. Cette observation est favorable à ceux qui attribuent à la différente conformation des organes du cerveau, les diverses opérations des sens intérieurs ; car on remarque que les *lions*, les *ours*, & les autres bêtes courageuses & cruelles, ont cette partie si petite, qu'elle est presque imperceptible, au lieu qu'elle est fort grande à ceux qui sont timides, comme est l'élan. On a remarqué aussi que l'organe de l'odorat est très gros & fort étendu dans cet animal, ce qui rend raison de la finesse de son odorat.

L'élan aime les lieux ombrageux & humides ; il se nourrit de feuilles, d'écorces d'arbres, de mousses. Ces animaux pour l'ordinaire vont en troupes, ils sont aussi habiles à nager qne le cerf. Le mâle ne se bat point pour la femelle au tems du rut, qui arrive vers la fin d'Août ; dans ce tems il pousse un cri semblable à celui du cerf, & bat fréquemment la terre avec les pieds de devant ; son bois & ses pieds sont ses armes défensives. La femelle met bas vers la mi-Mai, & ne fait qu'un faon ou deux : ces faons suivent leurs meres pendant deux ou trois ans, & ils leur sont si attachés, qu'ils se feroient plutôt tuer que de les abandonner. En prenant ces faons tous jeunes, on peut les apprivoiser : on leur fait téter des vaches, qui les souffrent volontiers.

L'élan, comme animal peureux & timide, se retire dans les profondes solitudes des bois les plus épais. On les prend de diverses manieres, soit avec des baliveaux assujettis avec des cordes, qui, en faisant l'effet de ressort, lorsque l'animal vient à passer, serrent une corde qui le saisit à la gorge & l'étrangle ; soit en le chassant avec des chiens dans des filets, ou en le faisant tomber dans des fossés. Lorsque cet animal a été blessé, si le Chasseur ne se sauve au plus vîte, l'élan en fureur revient sur lui, & comme il a beaucoup de force, le foule sous ses pieds, ou l'éleve sur ses cornes, & vient souvent à bout de le tuer.

Cet animal se plaît dans les sapinieres ; on le prend facilement dans les neiges où il s'enfonce. On en envoie en France la peau passée en huile : on la vend improprement sous le nom de *Buffle*. Voyez *ce mot*. Les plus grandes peaux s'appellent *chapons*. On en fait des baudriers, des ceinturons, des gants, &c. On dit que la peau d'élan est propre à faire des cuirasses, parce-qu'elle est très épaisse & très dure, & presque impénétrable aux coups de feu. On en fait encore usage dans plusieurs arts & métiers.

Il paroît que l'animal connu dans l'Amérique septentrionale sous le nom d'*Orignac*, est une espece d'*élan*. Tout ce que Denys, dans son Histoire Naturelle, en rapporte, s'accorde avec ce que nous avons dit de l'élan : il

prétend que la chair de cet animal ſent un peu la venaiſon, & eſt auſſi agréable à manger que celle du cerf. L'orignac a pour ennemi, dans ce pays, le *Renard* & le *Quincajou*. Voyez ces mots.

Quoique l'élan ſoit un animal des pays ſeptentrionaux, on en trouve cependant auſſi en Afrique; mais qui ſont plus gros que ceux d'Europe : on en voit dans certains cantons de la Cordeliere, & dans le voiſinage de Quito : on en rencontre auſſi quelques-uns à la Chine.

ELECTRUM. On donne ce nom au *Succin*. Voyez ce mot.

ELEMENTS. Les Anciens, comme tout le monde ſait, admettoient quatre *Eléments* ou corps primitifs, dont ils ſuppoſoient les autres formés. L'*Air*, le *Feu*, l'*Eau*, la *Terre* : voyez ces mots. La Chymie moderne ſe rapproche beaucoup de ce ſentiment.

ELEOMELI. C'eſt un baume fort huileux, plus épais que le miel & doux au goût, qui coule du tronc d'un arbre à Palmyre, contrée de la Syrie : on le tire auſſi des bourgeons oléagineux de cet arbre : voilà tout ce qu'on ſait de l'origine de l'*éléomeli*. Cette drogue priſe dans l'eau évacue par les ſelles les humeurs crues & bilieuſes; les malades qui s'en ſervent ſont attaqués d'engourdiſſement & perdent leurs forces, mais ces ſymptômes ne ſont point à craindre. *Dioſcoride* & *Chambers*.

ELEMI. *Voyez* Résine-élémi.

ELEPHANT, *Elephas*. Le plus grand des quadrupedes, comme la *baleine* eſt le plus grand des poiſſons, & l'*autruche* le plus grand des oiſeaux. L'éléphant eſt un des plus ſinguliers, d'entre les quadrupedes, pour la conformation de pluſieurs parties du corps. En conſidérant cet animal, relativement à l'idée que nous avons de la juſteſſe des proportions, il ſemble mal proportionné, à cauſe de ſon corps gros & court, de ſes jambes roides & mal formées, de ſes pieds ronds & tortus, de ſa groſſe tête, de ſes petits yeux & de ſes grandes oreilles : on pourroit dire auſſi que l'habit dont il eſt couvert eſt encore plus mal taillé & plus mal fait. Sa trompe, ſes défenſes, ſes pieds le rendent auſſi extraordinaire que la grandeur de ſa taille. La deſcription de ces parties & l'hiſtoire de leurs uſages, ne donneront pas moins d'admiration, que leur aſpect cauſe de ſurpriſe.

Rien de plus vrai & en même tems de plus vif que le tableau que l'illuſtre M. de Buffon fait de cet animal. Chaque être dans la Nature a, dit-il, ſon prix réel & ſa valeur relative; ſi l'on veut juger au juſte de l'un & de l'autre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins, l'intelligence du *caſtor*, l'adreſſe du *ſinge*, le ſentiment du *chien*, & y ajouter enſuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur, & de la longue durée de la vie. Il ne faut pas oublier ſes armes ou ſes défenſes, avec leſquelles il peut percer & vaincre le lion. Il faut ſe repréſenter que ſous ſes pas il ébranle la terre; que de ſa main (c'eſt le nom que donne à ſa trompe notre éloquent Ecrivain) il arrache les arbres; que d'un coup de ſon corps, il fait brêche dans un mur; que terrible par la force, il eſt encore invincible par la ſeule réſiſtance de ſa maſſe, par l'épaiſſeur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter

sur son dos une tour armée en guerre, & chargée de plusieurs hommes; que seul il fait mouvoir des machines, & transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération dans ses passions les plus vives; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour (car Pline nous apprend que le mâle reste constamment attaché à sa femelle, & qu'on ne les voit point se battre entr'eux pour posséder une femelle, comme on le voit chez certains animaux); que dans sa colere il ne méconnoît pas ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi long-tems que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair & ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent & n'ont nulle raison de le craindre.

Les pays chauds de l'Afrique & de l'Asie sont les lieux où naissent les éléphants: ceux des Indes sont beaucoup plus grands, & par conséquent plus forts que ceux de l'Afrique. C'est sous ces climats brûlants que se trouvent toujours les plus grands animaux, ainsi qu'on l'a observé. Les éléphants de Ceylan, sans être les plus grands, sont estimés les meilleurs, parcequ'ils sont les plus courageux & les plus dociles.

On ne trouve point présentement d'éléphants sauvages dans toute la partie de l'Afrique, qui est en-deçà du Mont Atlas; il y en a même peu au-delà de ces montagnes jusqu'au fleuve du Sénégal; mais il s'en trouve beaucoup au Sénégal même, en Guinée, au Congo, à la Côte des Dents, aux Pays d'Ante, d'Acra, de Benin, & dans toutes les autres terres du Sud de l'Afrique, jusqu'à celles qui sont terminées par le Cap de Bonne-Espérance, à l'exception de quelques Provinces très peuplées; car les éléphants ont abandonné les endroits trop fréquentés par les hommes. On trouve aussi ces animaux en Abyssinie, en Ethyopie, en Négritie, sur les Côtes Orientales de l'Afrique, & dans l'intérieur des terres de toute cette partie du monde. Il y en a aussi dans les grandes Isles de l'Inde & de l'Afrique, comme à Madagascar, à Java, & jusqu'aux Philippines. Il paroît même, par le témoignage de tous les Voyageurs, qu'il se trouve beaucoup plus d'éléphants en Afrique qu'en Asie, quoique cependant ce dernier climat paroisse être naturellement leur patrie. La raison à laquelle on peut attribuer cette différence de nombre dans l'espece, selon M. de Buffon, c'est que les Négres qui n'ont pas eu l'art de soumettre les éléphants comme le font les Asiatiques, n'ont pas l'avantage de ces peuples pour les attaquer à force ouverte, avec des éléphants privés; comme on le peut voir à l'article de la chasse de l'éléphant: les Négres ne peuvent les prendre que par des embûches dans des fosses qu'ils recouvrent de broussailles.

Quoique les climats tempérés soient peu propres à l'éléphant, on en a cependant vu un vivre, dans la Ménagerie du Roi de France, pendant treize ans. Cet éléphant étoit du Royaume de Congo; il fut envoyé au Roi en 1668, par le Roi de Portugal. Cet animal, qui n'étoit alors âgé que de

quatre ans, avoit déja six pieds & demi de hauteur, à prendre depuis la terre jusqu'au-dessus du dos. Pendant les treize années qu'il vécut, il ne crut que d'un pied : on peut présumer que ce fut le changement de pays & de la nourriture qui retarda son accroissement à ce point. Lorsque MM. de l'Académie Royale des Sciences en firent la description, il n'avoit que sept pieds & demi de hauteur; son corps avoit douze pieds & demi de tour; sa longueur étoit presque égale à sa hauteur. Cet animal étoit petit en comparaison de ceux que l'on voit en Asie, & qui ont, dit-on, jusqu'à treize, quatorze ou quinze pieds, & même plus, de hauteur

Lorsque l'éléphant est revêtu de sa chair & de sa peau, les jambes de derriere paroissent plus courtes que celles de devant, parcequ'elles sont moins dégagées de la masse du corps : ces jambes ressemblent plus à celles de l'homme qu'à celles de la plupart des quadrupedes, en ce que le talon pose à terre, & que le pied est fort court : la plante de leurs pieds est garnie d'une corne en forme de semelle, qui est dure, solide, & épaisse d'un pouce : il y a lieu de croire que cette partie varie de forme dans les divers individus. La force des jambes de l'éléphant est proportionnée à sa lourde masse; aussi on dit qu'il va fort vîte, & que de son pas il atteint aisément un homme qui court. Il nâge très bien, tant à cause du grand volume d'eau, que sa masse déplace, que parcequ'il est sujet à avoir le ventre enflé par des veines qui le lui rendent fort gros. Quelques Auteurs ont dit, que le peu de souplesse des jambes, empêchoit l'éléphant de se relever lorsqu'il étoit couché. On a appris de ceux qui ont gouverné celui de la Ménagerie, que les huit premieres années qu'il y a vécu, il se couchoit & se relevoit avec beaucoup de facilité, & que les cinq dernieres années il ne se couchoit plus pour dormir, mais qu'il s'appuyoit contre le mur de sa loge; ensorte que s'il arrivoit qu'il se couchât, lorsqu'il étoit malade, il falloit percer le plancher d'au-dessus, pour le relever avec des engins. Mais vraisemblablement, cet animal, dans son climat & dans son état naturel, n'auroit pas perdu si promptement la souplesse de ses jambes; & l'on peut regarder comme incertain, ce que plusieurs Auteurs ont avancé, que pour se rendre maître d'un éléphant, on observe l'arbre sur lequel il s'appuie pour dormir pendant la nuit; qu'on le scie presque tout-à-fait pendant son absence, & que lorsque ce pesant animal vient à s'appuyer contre l'arbre pour prendre son repos, il tombe sans pouvoir se relever; du moins pourroit-on penser que cette méthode ne peut servir au plus que pour prendre les vieux éléphants.

L'organe le plus admirable & le plus particulier à l'éléphant, est sa trompe dans laquelle on remarque des mouvemens & des usages qui ne se trouvent point dans les autres animaux; sa structure est tout-à-fait singuliere.

Cette trompe est très longue, & l'animal l'allonge & la raccourcit à volonté. Cette partie, qui à proprement parler n'est que son nez, est charnue, nerveuse, creuse comme un tuyau, extrêmement flexible dans tous les sens, l'extrémité de cette trompe s'élargit comme le haut d'un vase, & fait un

rebord dont la partie de dessous est plus épaisse que les côtés ; ce rebord s'allonge par le dessus, & forme alors comme le bout d'un doigt. Au fond de cette espece de petite tasse, on apperçoit deux trous, qui sont les narines : c'est par le moyen de ce rebord qui est à l'extrémité de la trompe ou de cette espece de doigt, que l'éléphant fait tout ce que l'on peut faire avec la main, jusqu'au point que celui de la Ménagerie dénouoit les cordes qui l'attachoient ; qu'il prenoit avec adresse les choses les plus petites, & qu'il les rompoit.

Lorsque cet animal applique les bords de l'extrémité de sa trompe sur quelques corps, & qu'il retire en même tems son haleine, ce corps reste collé contre la trompe, & en suit les divers mouvements ; c'est ainsi que l'éléphant enleve des choses fort pesantes, & même jusqu'à un poids de deux cents livres : c'est encore dans cette trompe que réside, pour ainsi dire, tout le sens du toucher de cet animal : ce sens est aussi délicat, aussi distinct dans cette espece de main, que dans celle de l'homme.

L'éléphant a le col trop court pour pouvoir baisser sa tête jusqu'à terre, & brouter l'herbe avec la bouche, ou boire facilement : lorsqu'il a soif, il trempe le bout de sa trompe dans l'eau, & en aspirant, il en remplit toute la cavité ; ensuite il la recourbe en dessous pour la porter dans sa bouche, & l'enfonce jusques dans le gozier au-delà de l'épiglotte. L'eau poussée par la simple expiration, descend dans l'œsophage ; & par cette admirable prévoyance de la Nature, il n'entre point d'eau dans le larinx, ce qui seroit arrivé nécessairement sans cela. Quand l'éléphant veut manger, il arrache l'herbe avec sa trompe, & en fait des paquets qu'il porte dans sa bouche. Tout cela peut faire penser que le petit éléphant tete avec sa trompe, & qu'il la recourbe ensuite dans sa bouche pour avaler le lait. Cette trompe lui sert non-seulement de main, mais encore d'un bras très nerveux ; car on dit qu'il s'en sert pour arracher les arbres médiocres, & briser les branches d'arbres lorsqu'il veut se faire un passage dans les forêts. Il fait jaillir au loin & dirige à son gré l'eau dont il a rempli sa trompe : on dit qu'elle peut en contenir plusieurs seaux.

La tête de l'éléphant a quelque chose de monstrueux : elle supporte deux oreilles très longues, très larges & très épaisses, disposées à-peu-près comme celles de l'homme ; elle est recouverte d'une peau fort épaisse. Le crâne est aussi très fort, sur-tout à l'endroit du front, où il a jusqu'à sept pouces d'épaisseur, ce qui supplée aux sutures qui lui deviennent inutiles pour l'usage établi par la sage Nature, d'empêcher que les fractures ne s'étendent trop loin. Il est certain que cette épaisseur extraordinaire des os du crâne de cet animal, les empêche d'être sujets à des fractures qui lui soient aussi dangereuses, qu'elles le sont aux autres animaux, à qui la moindre fêlure des os du crâne peut être mortelle. C'est apparemment cette épaisseur qui fait que les fleches peuvent percer la tête de l'éléphant assez avant sans le blesser dangereusement, & même sans en faire sortir du sang : mais au milieu du derriere de la tête, le crâne n'a pas l'épaisseur d'une demi-ligne ;

cependant cet endroit du cerveau est celui dont la blessure est la plus mortelle, ne pouvant être si légerement blessé, que l'animal ne meure dans le même instant. Aussi lorsqu'il arrive que l'éléphant entre en fureur, le conducteur, pour sauver sa vie, n'a d'autre ressource que celle de le tuer : pour cet effet, il lui enfonce un clou à l'endroit du crâne dont nous venons de parler, dans la fosse qui est située entre deux petites éminences: Vraisemblablement il est rare que l'éléphant entre dans de semblables fureurs, cet animal étant d'un naturel doux & docile. Il est digne de remarque que le cerveau de ce monstrueux animal est extraordinairement petit.

La bouche de l'éléphant est la partie la plus basse de sa tête, & semble plutôt être jointe à sa poitrine qu'à sa tête; elle n'est armée que de huit dents, quatre à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure. Comme sa trompe & ses huit dents seroient une trop foible défense, la Nature lui en a encore donné deux autres, qui sortent de la mâchoire supérieure, & qui sont très fortes. Elles sont longues de quelques pieds, & un peu recourbées en haut : l'animal s'en sert pour attaquer & se défendre vivement contre ses ennemis. La femelle est armée de défenses de même que le mâle, ainsi qu'on l'a vu dans l'éléphant femelle de Versailles. Ces défenses n'ont pas tombé pendant treize années que cet animal a vécu à la Ménagerie; ce qui doit faire croire qu'elles ne sont pas sujettes à tomber comme le bois du cerf. Elles sont creuses dans leur naissance, & environ jusqu'à la moitié de leur longueur, & même plus; le reste jusqu'à la pointe est solide : leur substance est ce qu'on nomme l'*ivoire*, & approche plus de la nature de la corne, que de celle des dents; car elle s'amollit au feu, ce qui n'arrive pas à celle des dents. Ces défenses sont si fortes, que l'éléphant de la Ménagerie les avoit employées à faire deux trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui sortoit du mur de sa loge. Lorsqu'il vouloit dormir, il faisoit entrer ses défenses dans ces trous, & cela lui servoit de point d'appui.

L'éléphant a des yeux très petits : ses paupieres sont garnies de poils, ce qui lui est particulier avec l'*homme*, le *singe*, l'*autruche* & le *grand vautour*. Les yeux de l'éléphant, quoique petits relativement au volume de son corps, sont, dit M. de Buffon, brillants & spirituels; & ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment; la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvements : il les tourne lentement & avec douceur vers son maître; il a pour lui le regard de l'amitié; celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir; il semble réfléchir, délibérer, penser & ne se déterminer qu'après avoir examiné & regardé à plusieurs fois, & sans précipitation, sans passion, les signes auxquels il doit obéir. Son corps est couvert d'une peau toute composée de rides, ce qui la fait paroître fort vilaine, d'autant plus qu'elle est garnie, en quelques endroits seulement, de soie semblable à celle du sanglier. On en observe sur-tout à la partie convexe de la trompe, aux paupieres, & à la queue qui en est garnie en toute sa longueur, & terminée par une houpe, dont les

poils ſont aſſez longs, ſemblables en quelque ſorte à de la corne, & de la groſſeur d'un gros fil de fer. Les Indiens attribuent à ces poils de grandes vertus qui ne ſont qu'imaginaires : les Africains, tant hommes que femmes, s'en ſervent dans leurs parures. Les queues d'éléphant ſont ſi recherchées, qu'elles ſe vendent quelquefois deux ou trois Eſclaves : les Negres expoſent même ſouvent leur vie pour tâcher de la couper à l'animal vivant; car alors la ſuperſtition lui attribue de bien plus grandes vertus.

Nourriture de l'éléphant, & ſes ennemis.

Ces animaux, qui ſont très commodes & très utiles pour les ſervices qu'ils rendent, & dont nous parlerons plus bas, ſont couteux à nourrir; auſſi la largeur de leurs inteſtins ſurpaſſe-t-elle de beaucoup la proportion qu'ils ont coutume d'avoir avec le reſte du corps dans les animaux qui ne ruminent pas comme celui-ci. Un éléphant conſomme plus en huit jours, que ne conſommeroient trente Negres. Fr. Pierre de Laval rapporte dans ſes voyages, qu'un éléphant mange juſqu'à cent livres de ris par jour. La nourriture du petit éléphant de la Ménagerie, ſans y comprendre ce qui lui étoit donné par ceux qui le viſitoient, conſiſtoit tous les jours en quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin, & deux ſeaux de potage où il entroit quatre ou cinq livres de pain; au-lieu du potage, on lui donnoit de deux jours l'un, deux ſeaux de ris cuit dans l'eau. Il avoit auſſi tous les jours une gerbe de bled pour s'amuſer : car après avoir mangé les grains des épis, il faiſoit des poignées de paille, dont il chaſſoit les mouches, & prenoit plaiſir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faiſoit fort adroitement avec le bout de ſa trompe; il mangeoit auſſi de l'herbe dans les promenades qu'on lui faiſoit faire tous les jours.

Plus ces animaux s'éloignent de leur climat naturel, plus il eſt néceſſaire, pour les conſerver, de leur donner une nourriture chaude qui puiſſe entretenir leur chaleur naturelle. Thevenot, dans ſes voyages, dit même qu'à Delhy, non-ſeulement on leur fait manger de la viande, mais qu'on leur fait boire de l'eau-de-vie, & qu'on leur donne une pâte de farine, de ſucre & de beurre.

Les éléphants ſauvages vivent d'herbes, de fruits, & même de branches d'arbres, dont ils mangent du bois aſſez gros. Dans les mois d'Août & de Septembre, ils viennent dans les champs de bled ou de mil, où ils font encore plus de dégats par les grains qu'ils foulent aux pieds, que par ceux qu'ils conſomment. Les Africains, pour garder leurs champs, allument de côtés & d'autres, des feux dont l'éclat les épouvante. Ces terribles mangeurs peuvent cependant très bien reſter juſqu'à ſept à huit jours ſans boire ni manger. Leur boiſſon eſt de l'eau, qu'ils ont ſoin de troubler avant que de la boire, ainſi que le fait le *chameau* : on remarque la même choſe dans les *oies*, les *ducs*, & autres oiſeaux qui avalent de petites pierres, & mêlent fort ſouvent du ſable & du gravier avec l'eau qu'ils boivent.

Il convient d'obſerver auſſi que les éléphants ſauvages vivent ordinairement en ſociété dans les forêts & les vaſtes ſolitudes ; ils ne s'écartent guere des autres, afin de ſe porter du ſecours dans l'occaſion : auſſi les chaſſeurs n'oſent-ils attaquer que ceux qui s'égarent ou qui traînent après les autres ; car pour aſſaillir la troupe entiere, il faudroit une petite armée, encore perdroit-on beaucoup de monde avant de parvenir à les vaincre. Lorſque les éléphants font des marches périlleuſes, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils vont paître ſur des terres cultivées, ils vont tous de compagnie ; le plus fort & le plus âgé marche en tête, conduit la troupe ; le ſecond en âge & en force fait l'arriere-garde ; les plus foibles ſont dans le milieu de la troupe, & les meres portent leurs petits qu'elles embraſſent avec leurs trompes.

Ces coloſſes ſauvages entrent quelquefois dans des champs de tabac, qu'ils ravagent. Si la plante eſt encore jeune & beaucoup aqueuſe, elle ne leur fait point de mal ; mais ſi elle eſt mûre ou proche de ſa maturité, elle les enivre & leur fait faire des poſtures très plaiſantes. Quand, par malheur pour eux, la doſe en eſt un peu trop forte, ils s'endorment, & alors les Negres ſe vengent aiſément du dommage qu'ils ont reçu de leurs pieds & de leur trompe. La fiente de ces animaux ne vaut rien pour engraiſſer les terres, parcequ'elle produit quantité de racines, d'herbes, & quelquefois de tabac.

La raiſon en eſt, que comme la digeſtion ne ſe fait jamais parfaitement bien dans leur vaſte eſtomac, les graines ſont rendues quelquefois auſſi peu altérées qu'elles l'étoient avant d'avoir été avalées.

Les éléphants ſont très fréquents ſur la Côte d'or, où ils font beaucoup de tort aux arbres fruitiers & aux *bananiers*.

Quoique l'éléphant ſoit ſupérieur à tous les autres quadrupedes par la maſſe, qu'il ait dans ſa trompe & dans ſes longues & vigoureuſes déſenſes, des armes terribles, il eſt cependant attaqué & vaincu par d'autres animaux féroces, dont quelques-uns ont la force jointe à la légereté des mouvements. Ses ennemis ſont le *tigre*, le *lion*, les *ſerpents*, le *rhinoceros*, ſur-tout l'homme qui emploie divers moyens pour l'attraper, le réduire en eſclavage, ou le faire mourir pour lui enlever ſes défenſes d'ivoire.

Le rhinoceros ſe ſert de la corne qu'il porte au-deſſus du nez, pour tâcher de percer le ventre de l'éléphant. Quoique le lion ſoit pour l'éléphant un ennemi des plus dangereux, étant armé de griffes terribles, & de dents acérées & vigoureuſes, on dit qu'il eſt encore moins redoutable pour lui que le tigre, parceque celui-ci, à la faveur de ſon agilité prodigieuſe, l'attaque, pour ainſi dire, de tous les côtés en même tems. Lorſque le tigre peut parvenir à ſaiſir la trompe, il la déchire, ou la preſſe ſi fort, qu'il étouffe quelquefois l'éléphant : les bleſſures qu'il y fait ſont telles, que la trompe devient inutile à l'animal, & qu'il périt de faim.

L'éléphant eſt encore fort expoſé aux inſultes des plus vils inſectes : les mouches l'incommodent & le piquent dans les endroits où ſa peau eſt gercée ; c'eſt pourquoi il fronce ſa peau & écraſe tous les inſectes qui ſe trouvent dans les gerçures. Il a ſoin de jetter avec ſa trompe de la pouſſiere ſur ſon

son corps, & de se rouler sur la terre en sortant du bain; car il ne manque pas de se baigner souvent, soit pour faire tomber la croute que la poussiere a formé sur sa peau, soit pour ramollir son épiderme qui est sujet à se dessécher : aussi, pour prévenir ce desséchement, frotte-t-on d'huile la peau de ceux que l'on tient en esclavage.

Mœurs & instinct de l'éléphant.

L'éléphant a beaucoup d'instinct & de docilité : on dit qu'il est susceptible d'attachement, d'affection & de reconnoissance, jusqu'à sécher de douleur lorsqu'il a perdu son gouverneur. On l'apptivoise si aisément, & on le soumet à tant d'exercices différents, que l'on est surpris qu'une bête aussi lourde prenne si facilement les habitudes qu'on lui donne.

On lit dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, que l'on se sert de l'éléphant pour le transport de l'artillerie sur les montagnes; & c'est-là que l'intelligence de cet animal se fait le mieux sentir. Voici comme il s'y prend: pendant que les bœufs attelés à la piece de canon, font effort pour la traîner en haut, l'éléphant pousse la culasse avec son front, & à chaque effort qu'il fait, il soutient l'affut avec son genou qu'il place à la roue. Il semble qu'il comprenne ce qu'on lui dit : veut-on lui faire faire quelque corvée pénible, s'il y répugne, le *Cornac* (c'est ainsi qu'on appelle son conducteur) promet de lui donner de l'*arac* (voyez ce mot) ou quelque chose qu'il aime; alors l'animal se prête à tout; mais il est dangereux de lui manquer de parole, plus d'un *Cornac* en a été la victime. Il s'est passé à ce sujet, dans le Décan, un trait qui mérite d'être rapporté, & qui, tout incroyable qu'il paroît, est exactement vrai. Un éléphant venoit de se venger de son *Cornac* en le tuant : sa femme, témoin de ce spectacle, prit ses deux enfants & les jetta aux pieds de l'animal encore tout furieux, en lui disant; *puisque tu as tué mon mari, ôtes-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfants.* L'éléphant s'arrêta tout court; radouci, & comme s'il eût été touché de regret, il prit avec sa trompe, le plus grand de ces deux enfants, le mit sur son col, l'adopta pour son *Cornac*, & n'en voulut point souffrir d'autres.

Ces animaux ne s'irritent que lorsqu'on les offense; alors ils dressent les oreilles, & sur-tout la trompe dont ils se servent pour renverser les hommes ou les jetter au loin, arracher des arbres, & soulever tout ce qui leur fait obstacle. Lorsqu'ils ont terrassé un homme, & que leur fureur est grande, ils l'entraînent, à l'aide de leur trompe, contre leurs pieds de devant; & marchent dessus, ou le massacrent en le frappant & le perçant avec leurs défenses. L'éléphant obéit exactement aux volontés de son maître : s'il lui commande de faire peur à quelqu'un, il s'avance sur lui comme s'il vouloit le mettre en piece; mais lorsqu'il est tout prêt, il s'arrête tout court sans lui faire le moindre mal. Le Prince du Mogol en a qui servent de bourreaux pour exécuter les criminels; si leur conducteur leur commande de dépêcher

promptement ces misérables, ils les mettent en pieces en un moment avec leurs pieds; & au contraire s'il leur commande de les faire languir, ils leur rompent les os les uns après les autres, & leur font souffrir un supplice aussi cruel que celui de la roue. Suivant le rapport de ceux qui gouvernoient l'éléphant de la Ménagerie, il sembloit connoître quand on se moquoit de lui, & s'en souvenir aussi pour s'en venger quand il en trouvoit l'occasion. Un homme l'ayant trompé en faisant semblant de lui jetter quelque chose dans la gueule, il lui donna un coup de sa trompe qui lui rompit deux côtes, il le foula aux pieds, lui cassa une jambe, & voulut lui enfoncer ses défenses dans le ventre; mais heureusement elles entrerent dans la terre aux deux côtés de la cuisse qui ne fut point blessée. Un peintre voulant le dessiner en une attitude extraordinaire, qui étoit de tenir sa trompe levée & sa gueule ouverte, le valet du Peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jettoit des fruits dans la gueule, & le plus souvent n'en faisoit que le geste : à la fin l'éléphant en fut indigné; & comme s'il eût connu que l'envie que le Peintre avoit de le dessiner, étoit la cause de cette importunité, au-lieu de s'en prendre au valet, il s'adressa au maître, & lui jetta par sa trompe une quantité d'eau, dont il gâta le papier sur lequel il dessinoit. La fureur de ces animaux est très dangereuse; mais comme ils craignent beaucoup le feu, on arrête cette fureur en leur jettant des pieces d'artifices enflammées.

Tous les éléphants privés ont d'abord été sauvages; car l'éléphant ne s'accouple point & n'engendre point dans l'état de domesticité, quoiqu'il ressente de tems en tems les plus vives atteintes de l'effervescence amoureuse, qui le font entrer en fureur; mais ne pouvant se satisfaire sans témoin, il devient insensé, violent, & on a besoin des chaînes les plus fortes & d'entraves de toutes especes, pour arrêter ses mouvements & briser sa colere. On sépare alors les éléphants mâles d'avec les femelles, pour éviter de donner sujet à ces accès de fureur. L'éléphant differe donc de tous les animaux domestiques que l'homme traite ou manie comme des êtres sans volonté, dit M. de Buffon; il n'est pas du nombre de ces esclaves nés que nous propageons, mutilons, ou multiplions pour notre utilité : ici l'individu seul est esclave, l'espece demeure indépendante & refuse constamment d'accroître au profit du tyran.

Il y a beaucoup d'incertitude sur le tems de la portée de la femelle de l'éléphant, & sur la durée du tems qu'elle allaite son petit; on soupçonne qu'elle n'en produit qu'un seul tous les deux ou trois ans. Il y a aussi beaucoup de diversité de sentiments sur la maniere dont se fait leur accouplement. On prétend que la femelle amasse des feuilles avec sa trompe, en fait une sorte de lit, s'y couche sur le dos quand elle veut recevoir le mâle, & l'appelle par des cris; que leur accouplement ne se fait que dans les lieux écartés & les plus solitaires. La durée de la vie de ces animaux n'est guere mieux connue : quelques-uns disent qu'ils vivent jusqu'à cent vingt & même deux cents ans. Si l'on connoissoit bien la durée de leur accroissement, on

pourroit juger de la durée de leur âge ; puisque, suivant l'observation de M. de Buffon, la longueur de la vie est proportionnelle à la durée de l'accroissement.

Une observation remarquable & assurée par l'examen, c'est que l'orifice extérieur de la matrice n'est point dans la femelle de l'éléphant, au même endroit où elle se voit aux autres animaux. Dans l'éléphant, elle est située au milieu du ventre près du nombril : elle étoit placée dans l'éléphant de la Ménagerie que l'on a disséqué, à l'extrémité d'un conduit qui formoit une éminence depuis l'anus jusqu'à l'ouverture placée près du nombril : ce conduit qui avoit deux pieds & demi de long, enfermoit un clitoris de la même longueur ; ensorte qu'il paroissoit remplir entierement ce conduit, ainsi que le fait la verge des mâles de la plupart des brutes : cette structure avoit même toujours fait croire, avant la dissection, que cet éléphant étoit un mâle. Les mamelles dans la femelle de l'éléphant, sont au nombre de deux, & placées à la poitrine comme aux femmes.

On feroit une longue histoire de l'éléphant, si on rapportoit tout ce qu'on a dit de son instinct, & tous les détails du cérémonial établi chez différens peuples qui ont beaucoup de vénération pour cet animal. On verroit que l'amour du merveilleux a fait croire que l'éléphant a des vertus & des vices, qu'il est chaste & modeste, orgueilleux, &c. Des nations entieres ont fait des guerres longues & cruelles, & des milliers d'hommes se sont égorgés pour la conquête de l'*éléphant blanc*, qui n'est qu'une variété accessoire de la nature. Cent Officiers soignent un éléphant de cette couleur à Siam ; il est servi en vaisselle d'or, promené sous un dais, logé dans un pavillon magnifique, dont les lambris sont dorés. Plusieurs Rois de l'Orient préferent à tout autre titre, celui de *Possesseur de l'éléphant blanc.* Le cas que les Indiens font de l'éléphant blanc est fondé sur l'idée qu'ils ont de la métempsycose, ils pensent que ces sortes d'éléphants sont les mânes vivants des Empereurs de l'Inde ; ils sont persuadés qu'un corps aussi majestueux que celui de cet animal ne peut être animé que par l'ame d'un grand homme, ou d'un Roi. Plusieurs Voyageurs disent qu'en Orient on dresse des éléphans à avoir pour le Prince la vénération due à la Majesté Royale ; aussi-tôt qu'ils l'apperçoivent, ils fléchissent les genoux pour l'adorer à la maniere des Orientaux, & se relevent un moment après.

On a observé que les éléphans qui vivent dans les plaines, dans les pays gras, & sur le bord du Niger, qui est fort fréquenté par les hommes, sont plus doux, plus aisés à apprivoiser, que ceux qui vivent dans les montagnes & dans les deserts de l'Afrique : parceque ceux-ci vivant toujours au milieu des bêtes féroces qui cherchent à les surprendre pour les dévorer, en deviennent eux-mêmes plus sauvages & plus féroces.

Usage que l'on fait des Elephans.

Les Princes Indiens font consister en partie leur grandeur à nourrir beau-

coup d'éléphans, ce qui leur eſt d'une grande dépenſe; on dit que l'Empereur du Mogol en a pluſieurs milliers. Le Roi de Madari, le Seigneur de Nargingue & de Biſnagar, le Roi des Naires & celui de Manſul en ont pluſieurs centaines, qu'ils diſtinguent en trois claſſes : 1°. les plus grands ſont pour le ſervice immédiat du Prince; leur harnois ſont d'une magnificence qui étonne, on les couvre de draps travaillés en or & couverts de perles, leurs dents ſont ornées d'or très fin & d'argent, & quelquefois on les couvre de diamans : 2°. ceux d'une taille moyenne ſont pour la guerre : 3°. les petits ſont pour l'uſage & le ſervice ordinaire.

Ces animaux rendent des ſervices proportionnés à leur force. Ils portent toutes ſortes de fardeaux d'un poids énorme, juſqu'à de petites pieces de canon ſur leur affut. En Perſe & aux Indes, les femmes de qualité & les grands Seigneurs voyagent ſur ces animaux : on diſpoſe ſur leur dos de larges pavillons richement ornés, dans leſquels pluſieurs perſonnes peuvent ſe coucher ou s'aſſeoir.

On leur fait auſſi porter des tours dans leſquelles on place pluſieurs hommes armés pour la guerre. Ces tours, au moins dans certains endroits, ſont longues & larges comme un grand lit, & placées en travers ſur le dos de l'éléphant; elles peuvent contenir ſix ou ſept perſonnes aſſiſes à la maniere des Lévantins. Tout le monde ſait que les Orientaux furent les premiers à mener de ces animaux en troupe aux combats. Ils rompoient les rangs, épouvantoient les chevaux, écraſoient les hommes ſous leurs pieds, & il étoit difficile de les bleſſer. On les avoit même dreſſés à ſaiſir les hommes avec leurs trompes, & à les jetter dans la tour qu'ils portoient; cette tour contenoit des ſoldats qui faiſoient pleuvoir des javelots de toutes parts. Lorſqu'on menoit l'éléphant au combat, on attachoit à l'extrémité de ſa trompe une chaîne ou un ſabre nud, dont il ſe ſervoit fort adroitement contre les ennemis. Dans les pays où notre canon & nos arts meurtriers ne ſont qu'imparfaitement connus, on combat encore avec des éléphans.

On trouva à la fin le moyen de leur réſiſter, ou à l'aide du feu qui les épouvante, ou avec des armes en forme de faulx, dont on leur coupoit la trompe, & de longues piques qu'on leur enfonçoit ſous la queue à l'endroit où la peau eſt moins épaiſſe; enfin on leur oppoſa d'autres éléphans. On vit alors les animaux les plus terribles prendre part dans les querelles des hommes, & s'entredétruire pour les défendre ou pour les vanger.

Les Romains en ayant pris ſur leurs ennemis en décorerent leurs triomphes, & en attelerent à leurs chars. Céſar ſe fit éclairer par quarante éléphans qui portoient devant lui des flambeaux à la guerre. On en expoſa quelquefois dans le cirque, où l'on vit des éléphans vaincus quelquefois par un ſeul homme : exemple frappant de la ſupériorité de l'adreſſe ſur la force !

La charge du plus fort éléphant eſt de plus de trois mille livres; lorſqu'on le preſſe, il peut faire en un jour le chemin de ſix journées; il peut courir

au galop. Lorſqu'on eſt pourſuivi par cet animal, on ne peut l'éviter qu'en faiſant des détours, parcequ'il n'eſt pas auſſi prompt à ſe retourner de côté, qu'à marcher en avant.

Pour conduire l'éléphant, on ſe met ſur ſon col, on tient à la main une groſſe verge de fer très pointue par un bout, & terminée à l'autre par un crochet pointu. On ſe ſert de la pointe au lieu d'éperon, & le crochet ſupplée à la bride : car le conducteur ainſi placé, pique l'animal aux oreilles & au muſeau, pour diriger ſa marche. Communément il le pique au front, & cette piquure lui entretient une plaie toujours ouverte. Ces animaux ont le pied très ſûr, & ne bronchent preſque jamais : on dit que les Romains en avoient dreſſé à marcher ſur la corde. Comme le volume des poumons & des inteſtins de l'éléphant eſt énorme, cet animal ſe ſoutient très bien ſur l'eau, comme nous l'avons dit, & y nâge à merveille; auſſi s'en ſert-on utilement pour le paſſage des rivieres : outre deux pieces de canon de trois ou quatre livres de balles dont on le charge dans ces occaſions, on lui met encore ſur le corps une infinité d'équipages, indépendamment de quantité de perſonnes qui s'attachent à ſes oreilles & à ſa queue pour paſſer l'eau; lorſqu'il eſt ainſi chargé il nâge entre deux eaux, & on ne lui voit que la trompe qu'il tient élevée pour reſpirer.

Chaſſe de l'Eléphant.

La chaſſe de l'éléphant ſe fait différemment dans les divers pays, & ſuivant la puiſſance & les facultés de ceux qui leur font la guerre; car au lieu de conſtruire, comme les Rois de l'Aſie, des murailles, des terraſſes, ou de faire des palliſſades, des parcs ou de vaſtes enceintes, les pauvres Negres ſe contentent de creuſer ſur leur paſſage des foſſes aſſez profondes pour qu'ils ne puiſſent en ſortir lorſqu'ils y ſont une fois tombés.

Les Princes Orientaux font ordinairement leurs chaſſes avec pompe; ils y emploient tant de monde, qu'on diroit que le Prince part à la tête de ſes troupes pour aller livrer bataille. Voici le tableau d'une des chaſſes aux éléphants, du Roi de Siam. On commence par attirer le plus grand nombre d'éléphants ſauvage qu'il eſt poſſible dans un parc ſpacieux, environné par de gros pieux qui laiſſent de grandes ouvertures de diſtances en diſtances : on les y fait venir par le moyen d'une femelle, que l'on fait crier; les mâles répondent à ces cris par des hurlemens effroyables, & s'approchent auſſi-tôt des femelles qu'ils ſuivent : d'autres fois on les épouvante par le ſon des trompettes, des tambours, & ſur-tout par des feux que l'on diſtribue en divers endroits de la forêt, pour les faire fuir dans le parc.

Lorſqu'ils y ſont arrivés on fait autour une enceinte d'éléphants de guerre, pour empêcher que les éléphants ſauvages ne franchiſſent les palliſſades; enſuite on mene dans le parc à peu près autant d'éléphants privés des plus forts, qu'il y a d'éléphants ſauvages : les premiers ſont montés chacun par deux Chaſſeurs, qui portent de groſſes cordes à nœuds coulants, dont les

bouts sont attachés à l'éléphant. Les *Cornac* ou Conducteurs de chacun de ces éléphants, les font courir contre un éléphant sauvage, qui fuit aussi-tôt, & se présente aux ouvertures du parc pour en sortir, mais il est repoussé par les éléphants de guerre qui forment l'enceinte du dehors. Pendant qu'ils marchent ainsi dans le parc, les Chasseurs jettent leurs nœuds si à propos dans les endroits où l'éléphant doit mettre le pied, qu'en peu de tems tous les éléphans sauvages sont attachés. A l'instant on met aux côtés de chacun d'eux deux éléphants domestiques, un de chaque côté, & on les attache avec eux; un troisieme marche devant & tire l'éléphant sauvage par une corde; un quatrieme le suit, & le fait marcher à grands coups de tête qu'il lui donne par derriere. On conduit ainsi les Éléphants sauvages chacun à une espece de remise où on les attache à un gros pilier qui tourne comme un cabestan de navire : on les laisse là pour leur donner le tems d'appaiser leur fureur : là ils jettent des cris terribles, & font encore des efforts étonnants pour se dégager, mais c'est en vain : alors on tache de les calmer & de les adoucir, en leur jettant des seaux d'eau sur le corps, & en leur versant de l'huile sur leurs oreilles, & au bout de peu de jours, ils deviennent doux & sont bien apprivoisés.

Au Pégu on emploie plus d'art pour cette chasse, mais moins de monde. On attire de même les éléphants sauvages par le moyen de femellles dressées au manege, & dont les parties de la génération sont frottées d'une huile fort odoriférante, que les mâles sentent de loin : elles attirent ceux-ci dans un parc environné de gros & forts pieux plantés à telle distance l'un de l'autre, qu'un homme peut passer entre deux, mais non pas un éléphant, excepté à l'entrée du parc. Lorsque les éléphants sauvages y sont entrés, on ferme la grande ouverture par une herse; les éléphants femelles que suivent les éléphants sauvages, entrent dans les écuries qu'on leur a ménagées, & à l'instant on baisse la coulisse des portes. Les éléphants sauvages se voyant seuls enfermés dans ce parc, entrent en fureur, poursuivent les hommes qui s'y trouvent pour faire les manœuvres nécessaires; mais ceux-ci échappent entre les pieux. Ces animaux en fureur jettent des cris, gémissent, font des efforts contre les pieux pendant deux ou trois heures; enfin les forces leur manquent, la sueur tombe de toutes les parties de leur corps : ils laissent pendre leur trompe à terre. Lorsqu'ils sont dans cet état, on fait rentrer les femelles dans le parc; aussi-tôt les éléphants sauvages commencent à les suivre : celles-ci entrent dans d'autres écuries, les éléphants les y suivent, y entrent, & ils s'y trouvent pris tous seuls, parceque les femelles sortent par une autre porte. Ils sont quatre ou cinq jours sans boire ni manger; mais au bout de ce tems, ils s'accoutument à leur esclavage.

A un quart de lieue de Louvo, il y a une espece d'amphithéatre dont la figure est un grand quarré-long, entouré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs; le long de ces murailles en dedans, regne une palissade de gros piliers fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre; il y a une grande ouverture du côté de la campagne : on procede à cette

chasse de la même maniere qu'on le fait dans les vastes parcs dont nous avons parlé.

A Patane, Royaume dépendant de celui de Siam, on mene seulement un fort éléphant privé dans les bois: dès que l'éléphant sauvage l'apperçoit, il vient l'attaquer. Ces deux éléphants croisent leurs trompes, s'efforçant de se renverser l'un l'autre : pendant que la trompe de l'éléphant sauvage est embarrassée, on lui lie les jambes de devant & on s'en empare, parcequ'il n'ose plus remuer ayant peur de tomber.

Le P. Labat dit plaisamment, qu'il ne sait si les éléphants d'Afrique sont plus bêtes que ceux des autres pays, ou si les Negres ont moins d'esprit & d'adresse que les Indiens; toujours est-il certain que les Negres ne se sont pas encore avisés d'apprivoiser ces animaux & d'en faire aucun usage. Ils les attrapent dans des fosses profondes recouvertes seulement de branches avec un peu de terre, & là ils les tuent à coup de fleches. D'autres vont vingt-cinq ou trente ensemble, & osent les attaquer : le plus hardi d'entr'eux se glisse auprès de l'éléphant, lui donne un coup de saguaie & se sauve vers l'endroit où ses camarades sont cachés; ceux-ci lui portent de nouveaux coups dans les endroits les plus foibles : tandis qu'il en veut poursuivre un, les autres le frappent de nouveau; il périt enfin sous leurs coups. Ceci suppose une grande adresse qui est naturelle à l'homme sauvage. Les Negres font commerce avec les Européens de défenses d'éléphants : ils font des boucliers avec sa peau; ils aiment sa chair & la trouvent excellente, sur-tout lorsqu'elle a acquis beaucoup de fumet.

Les grandes défenses dont nous avons parlé, sont ce qu'on nomme l'*ivoire* dont on fait usage en Médecine, mais sur-tout dans les Arts. C'est particulierement à Dieppe qu'on en fait les ouvrages les plus jolis en sculpture & en marqueterie. L'ivoire, pour l'usage intérieur, a à-peu près les mêmes propriétés que la corne de cerf. La majeure partie de l'ivoire qui se voit dans le commerce, se tire des Côtes d'Afrique. L'ivoire de Ceylan est le plus estimé, parcequ'il est moins sujet à jaunir. La facilité que l'ivoire a à se fendre, le rend très difficile à travailler; c'est pourquoi plusieurs personnes ont cherché le moyen de remédier à cet inconvénient, en donnant à cette substance des préparations qui l'amollissent. Plusieurs de ces préparations ont assez bien réussi pour faire espérer un succès plus heureux.

On tire de l'ivoire, ainsi que de la corne de cerf, en les faisant brûler dans des vaisseaux clos, une poudre d'un très beau noir, qui est d'usage dans la peinture, & qu'on nomme *Noir d'ivoire* : c'est l'*ivoire brûlé* des boutiques. Il est à remarquer que plus les matieres dont on fait les noirs sont blanches, plus les noirs qui en proviennent sont beaux & hauts en couleur. Le noir liquide d'Angleterre si renommé, n'est autre chose qu'une espece d'encre faite avec la poudre d'ivoire brûlé, étendue dans de la bierre chargée de gomme arabique, d'un peu de sucre candi, & de cire vierge : on fait fondre & bouillir le tout ensemble pendant quelques minutes; & on en

noircit le cuir des bottines & des souliers qui paroissent alors comme enduits d'un beau vernis noir.

On doit à M. Daubenton plusieurs observations très importantes & très curieuses sur la nature de l'*ivoire* : voyez IVOIRE.

ELITRE : *voyez* ce mot à l'article INSECTE.

ELKE ou ELEND : *voyez* ELAN.

ELLEBORE NOIR & BLANC : *voyez* HELLEBORE.

ELLEBORINE, *Helleborine latifolia montana.* Plante dont les feuilles semblent ne différer d'avec celles de l'ellébore blanc, qu'en ce qu'elles sont plus petites. Ses tiges croissent à la hauteur d'un pied & demi : elles sont rondes & farineuses. Ses fleurs sont composées chacune de six feuilles inégales, blanches & purpurines, & dont le calice devient un fruit triangulaire & rempli de semences semblables à de la sciure de bois. L'elleborine croît aux lieux montagneux & ombrageux. Elle est apéritive.

EMBAUMEMENT. Composition balsamique qui sert à conserver les cadavres. Il y en a de différentes especes : *voyez à l'article* MOMIE.

EMBERIZA. Nom que l'on donne à l'*Ortolan jaune* & au *Traquet blanc.*

EMBRYON. C'est le nom que l'on donne au fœtus, ou plutôt à l'animalcule dont l'accroissement commence dans la matrice. Quelques Auteurs n'emploient le terme d'*embryon* que pour exprimer les rudimens du corps d'un animal, renfermés dans un œuf, dont le placenta n'a pas encore jetté des racines, pour l'implanter dans la matrice : *voyez à l'article* HOMME. Dès Auteurs Botanistes donnent aussi le nom d'embryon au haut du pistil où est le fruit : *voyez à l'article* PLANTE, *le mot* ETAMINE, &c.

ÉMÉ ou ÉMEU : *voyez* CASOAR.

EMERAUDE, *Smaragdus.* Est une pierre précieuse, diaphane, resplendissante, d'une couleur verte, plus ou moins foncée : & plus ou moins amie de l'œil pendant le jour ; car aux lumieres elle paroît noire. Sa cristallisation naturelle est d'une figure indéterminée, tantôt cylindrique ou cubique, tantôt prismatique triangulaire ou quadrangulaire : elle est plus communément en canons, dont les côtés sont inégaux & les angles obtus. Elle a pour matrice, ou le quartz, ou le cristal, ou le spath fusible, colorés en verd. On donne à ces matrices pierreuses & verdâtres, le nom de *Prase* ou de *Mere d'Emeraude* : elles sont trop tendres, trop gercées, & trop inégalement colorées, pour qu'on en fasse cas.

L'émeraude tient le cinquieme rang dans les pierres précieuses, eu égard à la dureté : la lime a un peu de prise sur elle ; cependant elle reçoit un poli vif & des plus éclatants. L'émeraude résiste long-tems au feu ordinaire, sans que sa couleur, que l'on soupçonne être due au fer & au cuivre, s'altere : néanmoins un feu violent & continu en dégage la couleur sous la forme d'une vapeur verdâtre & bleuâtre ; alors la pierre reste sans couleur, & se détruit souvent dans l'action du feu. Si on se contente de chauffer l'émeraude fortement dans le feu, jusqu'à rougir, elle y deviendra bleue, ensuite phosphorique

phosphorique dans l'obscurité : mais elle ne garde cette couleur & sa propriété noctiluque qu'autant qu'elle est pénétrée par le feu, puisqu'en se réfroidissant elle reprend sa premiere couleur naturelle.

L'émeraude d'un verd avivé, d'une belle eau, bien rayonnante & la plus dure, est regardée par les Joailliers comme *Orientale* & de *vieille roche*. Les Arabes appellent cette émeraude *Zamarut ;* les Persans, les Indiens, *Pachee* : on en trouve de grosses comme le pouce dans les Indes Orientales & près de la ville d'Asuan en Egypte ; mais elles sont très rares.

On donne le nom d'*Emeraude Occidentale* à celle dont la couleur est plus délayée, c'est-à-dire d'un verd clair & agréable à la vue. Elles rayonnent moins que les Orientales : elles viennent du Pérou & de Carthagene, dans la vallée de Manta, dépendante de Porto-Viéjo, d'où on en apporta une quantité prodigieuse lors de la conquête de ces pays par les Espagnols, & parmi lesquelles on en trouva beaucoup qui étoient Orientales. Depuis que la mine de Manta est épuisée ou perdue, on a trouvé d'autres mines d'émeraudes en Amérique ; elles sont situées dans la vallée de Tunca ou Tomana, assez près de la nouvelle Carthage, & entre les montagnes de Grenade & de Popayan : c'est de-là qu'on en transporte à Carthagene une si grande quantité tous les ans.

Les *émeraudes bâtardes* sont très tendres, nullement rayonnantes, & très peu estimées. On en trouve dont la couleur verte est mêlée de jaune légerement bruni ; alors on nomme cette émeraude *Peridot*. Polie à facettes, elle produit communément les mêmes phénomenes que la *Tourmaline :* voyez *ce mot*.

La plupart des émeraudes que l'on trouve chez les Droguistes, comme faisant partie des cinq fragments précieux pour l'usage médicinal, ne sont que des fluors, des spaths fusibles, verdâtres, que l'on rencontre dans le Bourbonnois & dans l'Auvergne. Ces fausses émeraudes ne sont ni plus ni moins salutaires au corps humain que les émeraudes fines : l'une & l'autre ne sont que des verres naturels qui ne sont pas rares, & même en très gros morceaux. C'étoit vraisemblablement un spath fusible émeraudé, qu'un Roi de Babylone présenta au Roi d'Egypte sous le nom d'*émeraude :* elle étoit longue de quatre coudées & large de trois. Tel pouvoit être encore ce fameux obélisque d'Egypte, composé de quatre émeraudes, qui avoit quarante coudées de haut, quatre de large en quelques endroits, & deux dans d'autres. Il est impossible qu'il y ait jamais eu des émeraudes de cette grandeur.

Les émeraudes fines ont une valeur peu constante dans le commerce des Diamantaires ; tout dépend de la grandeur & épaisseur de la pierre, de son beau verd de prairie, exempt de taches ou onglets. Les Anciens distinguoient douze sortes d'émeraudes par les intensités des couleurs ; & ils avoient tant d'estime pour cette pierre, qu'il étoit expressément défendu de rien graver dessus. Les trois plus belles especes étoient la *Scythienne*, la *Bactrienne* & l'*Egyptienne*. On l'a appellée par la suite *Pierre de Domitien* & de

Néron. Celles d'entre les émeraudes qui étoient entierement opaques & d'une grosseur énorme, n'étoient que des jaspes verds, & rarement des cristaux; en un mot des émeraudes bâtardes ou fausses, comme il est dit ci-dessus.

Plusieurs Historiens, entr'autres Garcilasso de la Vega, font mention de la *Déesse Emeraude.* Cet Auteur dit que les peuples de la vallée de Manta au Pérou, adoroient une émeraude grosse comme un œuf d'Autruche : on la montroit les jours de grandes Fêtes; & les Indiens accouroient de toutes parts pour voir leur Déesse, & pour lui offrir des émeraudes. Les Prêtres & les Caciques donnoient à entendre que la Déesse-Emeraude étoit bien aise qu'on lui présentât ses filles; & par ce moyen ils en amasserent une grande quantité. Les Espagnols, dans le tems de la conquête du Pérou, trouverent toutes les filles de la Déesse; mais les Indiens cacherent si bien la mere, qu'on n'a jamais pu savoir où elle étoit. D. Alvarado & ses compagnons briserent la plus grande partie des émeraudes sur des enclumes, parcequ'ils croyoient que si elles étoient fines elles ne devoient pas se casser.

EMERIL, *Smyris.* Est la plus dure, la plus ingrate, la plus stérile mine de fer, & l'une des plus réfractaires & des plus voraces : *voyez* sa description à l'article de Fer.

EMERILLON, ASALON. On donne ce nom au plus petit des oiseaux de proie : il est passager, le plus léger & le plus vîte de tous les oiseaux de chasse. Il est de la grosseur d'un merle. Sa tête & le dessous de son corps sont bigarrés, & de même couleur que le faucon : le bec & les serres sont noirs. Il a le tour du bec, celui des yeux, les jambes & les pattes fort jaunes. Cet oiseau est vif, hardi : c'est un plaisir de voir son courage à la poursuite des oiseaux qu'il attaque pour en faire sa proie. Il tue les perdrix en les frappant de son bec sur la tête, & son coup est fait en un instant. Cet oiseau est toujours en action : c'est le seul des oiseaux de proie dont on ait peine à distinguer le mâle d'avec la femelle, étant de même grosseur. L'émerillon est un des oiseaux qu'il étoit défendu aux Juifs de manger.

Les habitans des Isles Antilles ont un émerillon qu'ils nomment *Gri-gri* à cause du cri qu'il fait & qui exprime ces deux syllabes. Il est plus petit que le nôtre, & ne fait la chasse qu'aux petits lézards & aux sauterelles qui sont sur les arbres, quelquefois aux petits poulets nouvellement éclos.

EMERUS ou SECURIDACA : *voyez à la fin de l'article* Séné.

EMEU ou ÉMÉ : *voyez* Casoar.

EMGALO. Espece de cochon sauvage & extraordinaire de la Basse Ethiopie, qui a deux terribles défenses dans la gueule. Les Portugais font un cas singulier de la rapure de ses dents : ils en mettent dans leurs bouillons pour les rendre alexipharmaques ou fébrifuges. Dapper dit, que quand cet animal se sent malade, il lime ses dents contre une pierre, & qu'il leche aussi-tôt cette rapure pour se guérir. L'Emgalo ne seroit-il pas le Badi-Roussa. *Voyez* ce mot.

EMISOLE, *Galeus lævis.* Espece de chien de mer dont les mâchoires ne

ſont point garnies de dents, mais ſeulement âpres & rudes. Pour les ouies, la figure & les nâgeoires, &c. il reſſemble aſſez au *chien de mer* appellé *Aguillat.* L'émiſole n'a cependant point d'aiguillons. Son muſeau eſt plus long, plus large; mais l'ouverture de la bouche plus étroite que chez l'aguillat. Il a des trous au-devant de la bouche, à la place des narrines, & d'autres plus petits derriere les yeux. Sa queue eſt compoſée de trois nâgeoires. On en trouve une deſcription anatomique dans les Actes de Coppenhague. *T. IV. p.* 282.

EMITES. Pierre tendre & blanche dont les Anciens ont parlé. C'eſt une *Alabaſtrite : voyez ce mot.*

EMOUCHET ou MOUCHET. Oiſeau de proie qui eſt le *Tiercelet* ou mâle de l'*Epervier*, qui ne vaut rien en Fauconnerie : *voyez au mot* EPERVIER.

EMPAKASSE ou IMPANGUEZZE. C'eſt le nom qu'on donne dans les pays de Congo & d'Angola, à des eſpeces de vaches ſauvages dont la couleur du poil eſt ou rouge, ou noire, ou cendrée. On prétend que cet animal rugit comme le lion, & qu'il reſſemble un peu au buffle pour la figure & les mœurs. Il eſt d'une légereté extrême à la courſe. La chaſſe en eſt très dangereuſe; car s'il ſe ſent bleſſé, il fait face au chaſſeur, l'attaque furieuſement, & le tue s'il ne trouve un arbre pour aſyle. Cet animal a toujours de l'inimitié pour les chaſſeurs; car s'il en ſurprend quelqu'un, il le frappe de ſon muſeau, parcequ'il ne peut ſe ſervir de ſes cornes; il le foule aux pieds, & ne le quitte que mort ou mourant. Lorſque cet animal n'eſt point attaqué, il regarde les paſſans non armés, d'un œil fixe, mais ſans leur nuire. L'empakaſſe a les cornes & les oreilles d'une longueur exceſſive, les cornes un peu ſemblables à celles du bouc, unies, luiſantes, & tirant ſur le noir. Les Negres en font quantité de petits uſtenſiles & de parures, même des inſtrumens de muſique. On tranſporte en Portugal la peau de ces animaux, & de-là dans les Pays-Bas où l'on en fait des corſelets & des plaſtrons : les habitans s'en ſervent pour leurs excellentes targettes, mais ils n'ont point l'art de les préparer.

Des Voyageurs atteſtent qu'une vache ordinaire meurt à l'inſtant, ſi elle paît dans le même pâturage qu'un empakaſſe, ou même qu'un buffle; d'où l'on pourroit conclure que l'haleine de ces animaux eſt un poiſon pour les autres beſtiaux. La femelle de l'empakaſſe eſt l'impanguezze des Naturaliſtes : l'un & l'autre ſe tiennent compagnie fidelement. Leur chair, quoique groſſiere & glaireuſe, eſt cependant nourriſſante : les Eſclaves en mangent volontiers & la trouvent de bon goût : après l'avoir coupée en pieces, ils la font ſécher au ſoleil. La moëlle qui ſe tire de leurs os eſt, dit-on, un remede infaillible pour les humeurs froides & les tranchées.

EMPALANGA. Animal quadrupede & cornu du pays de Benguela, dont le corps tient de la mule, & la tête du bœuf ſauvage : ſes cornes ſont larges & tortueuſes. On juge de l'âge de cet animal par le nombre des entrelaçures des cornes. L'empalanga n'habite que les forêts; mais on l'a retiré

des mains de la Nature pour le civiliſer & l'aſſervir au joug du labourage & d'autres ſervices également importants. On mange ſa chair. La peau de ſon col eſt d'un fort bon uſage pour les ſemelles de ſouliers. Ne pourroit-on pas ſoupçonner que l'*empalanga*, l'*empakaſſe* & l'*impanguezze* ſont des variétés du *biſon* : voyez *ce mot*.

EMPEREUR, *Gladius*. Eſt un grand poiſſon ſans dents, dont le muſeau eſt fait en épée ou en couteau. Il a huit ouies de chaque côté; le corps rond. Il eſt connu dans l'Archipel & dans la mer d'Afrique. Les uns l'appellent *Epée*, d'autres *Eſpadon :* voyez *ces mots* à la ſuite de l'article BALEINE.

EMPEREUR, *Imperator*. Quelques Inſectologiſtes donnent ce nom à une eſpece de papillons des jardins dont la couleur des aîles eſt admirable. Il a quatre pieds, des aîles rondes & dentelées, de couleur tirant ſur le roux tacheté de noir, & deſſus des lignes argentées avec des lignes noirâtres qui traverſent.

EMPEREUR. Eſt un ſerpent de Guadalafare dans le Mexique, très connu des Naturaliſtes. L'habillement de cet animal eſt éclatant & magnifique. Ses écailles blanchâtres ſont délicatement taillées & relevées d'une belle marbrure de taches noires qui repréſentent comme des armoiries; toutes ſes autres écailles ſont ornées de points noirâtres ou d'eſpeces de nuages de différentes couleurs. Sa tête ne le cede point en coloris & en magnificence aux autres parties du corps. Sa gueule eſt toute garnie de dents pointues. Les écailles du ventre ſont légerement tiquetées de taches & de points noirs. Sa queue finit en une pointe très fine & dure. Ses teſticules ſont très remarquables dans la planche où Seba le repréſente.

L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit que les Mexicains appellent auſſi ce reptile, *Devin* ou *Serpent qui préſage les choſes à venir*. Ils prétendent que lorſqu'ils ſont menacés de tempêtes, de grandes maladies, de peſtes & d'autres pareils malheurs, ce ſerpent les annonce par des ſifflemens ſinguliers qui font aſſembler pluſieurs autres eſpeces de ſerpens. Quand les Payſans entendent les cris aigus & diſſonans de ces reptiles, ils en ſont extrêmement allarmés, s'attendant à toutes ſortes de malheurs. Ils rendent par crainte un culte & des honneurs à ces ſerpens, comme doués d'un génie prophétique par lequel ils peuvent avertir à tems les hommes des maux futurs.

EMPREINTES. Les Lithologiſtes donnent ce nom à des pierres qui portent l'empreinte diſtincte de végétaux ou d'animaux, ſoit en tout ſoit en partie. On en compte de pluſieurs eſpeces dans l'un & l'autre regne.

Le regne animal préſente des empreintes de madrepores, d'inſectes, de coquilles de toutes eſpeces, de cruſtacées, de poiſſons, d'amphibies, d'oiſeaux, de quadrupedes, même d'hommes & d'eſpeces de zoophites.

On reconnoît dans les empreintes végétales, des capillaires, des mouſſes, des chiendents, des bruyeres, des tuyaux de plantes, des feuilles d'arbres, des graines, des ſiliques & épis. Les Lithographes inſtruits décident, au

premier coup d'œil, la différence qu'il y a entre l'origine des dendrites & celle des empreintes : ils ſuivent, dans la diſtribution des variétés qui ſe trouvent dans les empreintes dont nous venons de parler, le même ordre que les Botaniſtes ont établi dans les claſſes des plantes vivantes.

Que le déluge univerſel, ou quelqu'éboulement particulier des terres ſoient la cauſe primordiale de ce phénomene, il n'en eſt pas moins permis de croire, que des parties végétales ou animales ont été ou imprimées ſur de la pierre encore molle, ou enfermées accidentellement dans des terres argilleuſes d'abord diſſoutes, mais qui ſe ſont enſuite endurcies par le laps du tems, à la maniere des ardoiſes. Ces pierres encore molles, ont reçu facilement l'empreinte parfaite, & en creux, de la plante ou de quelqu'une de ſes parties, & qui ordinairement s'eſt détruite enſuite; & comme elles ont laiſſé vuide l'eſpace qu'elles occupoient, on en peut encore diſcerner l'eſpece ſur ces pierres, aux traits évidens & relatifs, tant de la ſtructure que de la grandeur naturelle de la plante.

Toutes les empreintes végétales, & preſque toutes les animales ſe trouvent dans de l'ardoiſe voiſine des charbonnieres. Celles que nous trouvons en Europe ſont à des profondeurs très conſidérables, & ſont, pour l'ordinaire, exotiques, c'eſt-à-dire, qu'elles ont leur analogue en Aſie ou en Amérique. C'eſt ainſi que M. de Juſſieu a trouvé dans la carriere ſchiſteuſe de S. Chaumont en Lyonnois, l'empreinte du fruit de l'*Arbre triſte* : voyez *ce mot*.

Dans notre Litholiſation publique de 1758, nous avons trouvé, dans un des lits glaiſeux de la carriere de Fontarabie près de Paris, une Lonchite étrangere qui étoit en nature & très bien conſervée, à la couleur près. Nous avons encore trouvé dans une des charbonnieres de Bretagne, à plus de trois cents & ſept cents pieds de profondeur, l'empreinte de la *Fougere arbriſſeau* qui végete en Chine & en Amérique. Nous conſervons ces morceaux rares dans notre Cabinet.

La régularité de preſque toutes les empreintes comparées avec leurs analogues vivans, fait préſumer que ces plantes ont dû nâger dans une eau limoneuſe, fort épaiſſe, dont la terre s'eſt précipitée deſſus & en a pris l'empreinte. Une autre ſingularité, c'eſt que les empreintes qui ſe trouvent à peu de profondeur, portent communément des marques du pays où elles ſe trouvent : *voyez* DENDRITES, JEUX DE LA NATURE *&* PIERRES FIGURÉES.

EMPYRÉE. Nom que l'on donne quelquefois à la partie la plus élevée des Cieux. M. Derham a cru que les taches qu'on apperçoit dans certaines conſtellations, ſont des trous du Firmament à travers leſquels on voit l'empyrée; mais cette idée eſt auſſi extraordinaire que bizarre : *voyez* ÉTOILES *à la ſuite du mot* PLANETTES, CIEL, CONSTELLATION *&* FIRMAMENT.

ENCARDITES, *Encardia*. Des Naturaliſtes donnent ce nom à des coquilles foſſiles, bivalves & qui congénerent ou aux cœurs appellés *Boucardites*, ou à des noyaux de *Multivalves foſſiles* & congéneres aux ourſins.

ENCENS : *voyez* OLIBAN.

ENCENS BLANC & MARBRÉ : *voyez* PIN & SAPIN.

ENCENS D'EAU : *voyez* PERSIL DE MARAIS.

ENCENS DES INDES ou DE MOKA. C'est l'encens en masses & malpropre.

ENCENS DE THURINGE. Nom donné à la résine que fournissent les pins de Thuringe, & sur-tout du territoire de Saxe qui abonde en forêts de ces sortes d'arbres. Les fourmis sauvages en retirent de petits grumeaux qu'elles enfouissent dans la terre quelquefois jusqu'à quatre pieds de profondeur : là cette poix se réduit en masse ; on la tire ensuite de terre par gros morceaux, & c'est ce qu'on appelle *Encens de Thuringe.*

ENCEPHALOIDE. *Encephalites.* On donne ce nom à des *Astroïtes* ou à des *Coralloïdes*, en forme de champignon ondulé, approchant du *Cerveau de Neptune :* voyez MÉANDRITES.

ENCHOIX : *voyez* ANCHOIS.

ENCOUBERT. C'est le Tatou à six bandes : *voyez à l'article* ARMADILLE.

ENCRINITES : *voyez* PALMIER MARIN.

ENCRINUS : *voyez* LILIUM LAPIDEUM, *& l'article* PALMIER MARIN.

ENDIVE. *voyez au mot* CHICORÉE.

ENFANT : *voyez à la suite de l'article* HOMME.

ENFANT EN MAILLOT. Des Conchyliologistes donnent ce nom à une espece de coquillage de la classe des *univalves* & de la famille des *vis.* Voyez VIS.

ENFLE-BŒUF. Est un nom donné par les Bergers à un Proscarabée du genre des cantharides, dont les aîles sont renfermées dans des étuis de couleur d'or. Cet insecte est plus long que la cantharide : ses jambes sont aussi plus longues & plus grosses. Ses yeux sont fort enfoncés. Il sort de son front deux longues cornes. Sa tête est petite & armée de dents en forme de tenailles, avec lesquelles il fait des morsures cruelles.

L'enfle-bœuf est carnassier : il se nourrit de chenilles, de lézards, de vers & autres insectes. Il tue l'araignée, & ne se nourrit point, dit-on, des animaux & des insectes qu'il trouve morts. Il mange ce qu'il tue, & emporte le reste de sa proie dans les endroits où il se retire. Son odeur est très insupportable. On dit que son poison est si subtil, que tout ce qu'il touche devient empoisonné. Aussi-tôt que les bœufs ou autres animaux en ont mangé, ils enflent, il leur survient une suppression d'urine, & ils périssent, parceque ces insectes contiennent des parties capables de causer des ulcérations.

ENGRI. Animal de la Basse Ethyopie, & qu'on croit être une sorte de *Tigre :* voyez *ce mot.*

Le quadrupede dont il s'agit est d'autant plus particulier, qu'il n'attaque jamais les hommes blancs ; & l'on remarque que dans l'instant où il rencontre un Négre avec un Européen, il se jette seulement sur l'Ethyopien : c'est pourquoi le Roi de Congo, pour dépeupler son pays de cette sorte d'animaux féroces, met leur vie à prix, & fait récompenser celui de ses sujets

qui, en apportant la peau d'un engri, donne par-là une preuve qu'il l'a tué. Les Ethyopiens disent que la chair de ce quadrupede est un poison si subtil, qu'on tombe en phrénésie dès qu'on en a mangé.

ENHYDRE, *Enhydrus*. On donne ce nom à un Géode rempli d'eau : *voyez* Géode.

Si sa forme a quelque ressemblance avec les testicules, on l'appelle *Enorchyte*. Son nom change suivant le nombre de ces pierres figurées : sont-elles grouppées deux ensemble, c'est un *Diorchyte*; lorsqu'elle en a trois, on dit *Triorchyte*, &c. On en trouve beaucoup en Angleterre.

ENKAFATRAHE. Selon Hubner, *Diction. Univ.* c'est le nom d'un arbre qui se trouve dans l'Isle de Madagascar, dont le bois est verdâtre & rempli de veines. On dit qu'il répand une odeur fort agréable, semblable à celle de la rose; & qu'en l'écrasant sur une pierre avec de l'eau, & appliquant extérieurement ce mêlange sur la région du cœur ou sur la poitrine, c'est un remede souverain contre les foiblesses & palpitations.

ENSADE. C'est une espece de *Figuier* de la Basse Ethyopie, & de plusieurs parties des Indes Orientales, dont les rameaux se courbant jusqu'à terre, y prennent racine, & poussent d'autres troncs dont il se forme ainsi des forêts entieres. On fait des étoffes de son écorce.

ENTOMOLITHES, *Entomolithi*. Sous ce nom on montre dans les Cabinets des Curieux, des pierres schisteuses, dans lesquelles on remarque diverses parties d'animaux pétrifiés; tels que des *Scarabées*, des *Mouches* : on nomme *Astacolites*, les Cancres & Ecrevisses, &c. qui sont pétrifiés de même.

ENTRAILLES. Nom donné aux intestins ou boyaux. Quelquefois ce mot se prend dans un sens plus général, pour tous les visceres, toutes les parties renfermées dans le corps de l'homme ou d'une bête.

ENTROQUES : *voyez* Palmier marin.

ENULE CAMPANE : *voyez* Aunée.

EOUSE ou YEUSE, ou CHÊNE VERD : *voyez ces deux derniers mots.*

EPAGNEUL. Est un petit chien de chasse & de chambre, dont le poil est longuet, de différentes couleurs, qui a la queue épaisse & touffue. On s'en sert pour la chasse de la caille & de la perdrix. Il force le lapin dans les broussailles : quelquefois il ride & suit la bête sans crier. Il chasse le nez bas. Et comme les meilleurs viennent d'Espagne, il paroît que leur nom est une corruption du nom du lieu de leur origine : *voyez l'article* Chien.

EPAULARD ou DORQUE, *Orca*. C'est une espece de dauphin, mais vingt fois plus gros, & qui sert utilement le pêcheur de la baleine, en ce qu'il la mord, la fait mugir horriblement, & la fait fuir sur les côtes. L'épaulard a quatre dents très tranchantes & grandes : *voyez l'article* Baleine.

EPAULÉE. Nom donné à une *telline* cambrée : *voyez* Telline.

EPEAUTRE : *voyez* Froment locar.

EPEE DE MER : *voyez*, *au mot* Baleine, *l'article* Espadon.

EPEICHE ou CUL-ROUGE : *voyez à l'article* PICVERD.

EPERLAN, *Epelanus*. Ce petit poiſſon eſt ainſi nommé par ſa blancheur, qui reſſemble à celle des perles. Il a beaucoup de rapport avec les petits merlans ; mais il eſt en tout ſemblable à l'*able*, excepté par les nâgeoires dont les racines ſont rouges comme celles du *gardon*. L'éperlan prend naiſſance dans la mer, & remonte enſuite dans les rivieres, particulierement dans la Seine. Il a une ligne au milieu & le long des côtés, qui va juſqu'à la queue, faite en eſpece d'arc : il eſt long de quatre pouces, ſur un de groſſeur ou environ. Sa chair eſt molle, tendre, exquiſe au goût, & ſentant la violette. Elle ſe digere bien, mais nourrit peu : elle convient à tout âge & à toutes ſortes de tempérament. L'éperlan multiplie beaucoup : étant dépouillé de ſes écailles perlées, on lui voit ſur le corps différentes couleurs, ſemblables à celles de l'arc-en-ciel. Les plus eſtimés ſe prennent depuis la fin de l'été juſqu'à Pâques vers Caudebec. On le pêche à la naſſe ou aux grands filets : quelquefois on pratique des batardeaux pour détourner de petits ruiſſeaux qu'il ſuit volontiers, & où on le prend facilement. On envoie à Paris ces poiſſons arrangés & liés ſur de petits panniers plats.

Il y a auſſi un *Eperlan de mer*, dont le corps eſt plus épais & plus court. Il n'eſt bon qu'au ſortir de la mer ; ſans quoi il eſt nuiſible à la ſanté.

EPERON, Nom qu'on donne à un coquillage univalve de la famille des *Limaçons à bouche ronde*. Il eſt régulierement chargé de pointes aiguës.

EPERVIER ou EPREVIER, *Sparverius*. C'eſt un oiſeau carnivore, de la longueur d'un pied : celle des aîles étendues eſt de deux pieds. Il a la tête ronde, le bec court & gros, crochu, d'un bleu noirâtre. Le bec ſupérieur a un appendice angulaire des deux côtés des narines. Sa langue eſt noire, les yeux cavés & d'une grandeur médiocre, l'iris jaune, le col longuet, le plumage ſupérieur d'un brun ſombre marqueté de taches tirant plus ſur le noir. La poitrine & les flancs un peu jaunâtres, tiquetés de brun. Les aîles s'étendent juſqu'au milieu de la queue. Les cuiſſes ſont fortes & charnues comme celles des autres oiſeaux de proie. Les jambes menues, longues, jaunâtres & de niveau avec la queue : les doigts en ſont longs, armés de griffes courbées & noires.

L'épervier vit d'oiſeaux, & marque peu de goût pour les cerfs volans & autres inſectes ; mais il eſt friand de lapins, de rats & de grenouilles. Il eſt hardi, intrépide, vole bien les faiſans, les perdrix, les cailles, & dans quelques endroits, le merle, l'étourneau, la grive, la pie & le geai. Les Oiſeleurs les attrapent quelquefois dans leuts filets, en prenant d'autres oiſeaux à la glu. Les meilleurs éperviers nous viennent d'Eſclavonie. Ceux d'entre ces oiſeaux qui ſont niais, ou ont été pris dans le nid, ou n'ont pas encore mué, ou n'ont point élevé de petits ; mais ceux qui ont toujours été à eux, ſont très ruſés, comme nous le dirons dans un moment.

Le mâle de l'épervier ſe nomme *Mouchet* ou *Emouchet* : il eſt à-peu-près de la grandeur du pigeon. Il a le bec, les narines, le croc angulaire, la langue & l'iris comme la femelle. Le plumage eſt un peu plus ſombre, traverſé

de

de taches rougeâtres & ondées. Ses cuisses, ses jambes & ses serres, sont de même que dans l'épervier.

L'épervier fait son nid sur les rochers & les arbres les plus élevés. Il pond cinq œufs blancs, mouchetés, vers la pointe qui est obtuse, d'un cercle de taches purpurines.

La mue de cette espece d'oiseaux est au commencement du printems. On les met dans une chambre en liberté & en leur particulier; pour cela il faut qu'il y ait deux cages; l'une au levant, l'autre au couchant : dans le milieu de la chambre sont plusieurs perches, au haut desquelles on attache de la viande de mouton, de poule, ou de vieux pigeons : on leur en donne deux fois par jour; mais une fois seulement lorsqu'on veut les faire voler le lendemain, afin de les affamer un peu, & qu'ils poursuivent mieux leur proie. L'épervier quitte facilement son maître, pour peu qu'on le contredise; & quelquefois lorsqu'il n'a pu prendre l'oiseau, il s'envole, va se percher sur un arbre, & ne veut plus revenir.

L'épervier étant jeune, est d'une chair tendre & assez bonne à manger. Quelques Médecins en recommandent l'usage contre l'épilepsie : ses serres rapées & réduites en poudre, sont anti-dyssentériques. On prétend que ses excrémens hâtent & facilitent l'accouchement, & que sa graisse a la vertu de remédier aux vices de la peau.

Il n'y a point d'oiseaux plus commun en Egypte que l'épervier : les Anciens de cette Contrée lui rendoient des honneurs divins.

EPERVIER MARIN : *voyez* FOU.

EPERVIERS. On donne ce nom à des *Papillons bourdonneurs* qui se tiennent au-dessus des fleurs, c'est-à-dire dans l'air, & sans presque changer de place, pendant que leur trompe allongée en suce la liqueur miellée.

EPETIT. Nom donné à une espece de Hallier qui croît dans les savanes naturelles du pays de Cayenne. Les Indiens l'emploient à frotter jusqu'au sang le nez des chiens qu'ils destinent à la chasse, pour leur insinuer dans les plaies la vertu qu'ils supposent à cette plante. Ils lui donnent encore une autre qualité dont la plupart des Créoles ne doutent pas; c'est celle de se faire aimer quand on en porte sur soi : c'est ce qui a donné lieu au proverbe ; *on lui a donné de l'epetit*, quand on parle de quelqu'un bien amoureux. Cette derniere vertu est, dit-on, commune à quelques *Lianes* : voyez ce mot. *Mais. Rust. de Cayenne.*

EPHEMERE, *Musca ephemera*. Les Naturalistes ont donné ce nom à plusieurs especes de *mouches* dont la vie est d'une très courte durée ; & peut être que le mot d'*éphémere* n'exprime pas assez la courte durée qui a été prescrite à la vie de quelques unes. Il y en a qui ne doivent pas voir luire le soleil, qui ne naissent en été qu'après qu'il est couché, & qui périssent avant qu'il se leve. On pourroit même dire que celles-ci jouissent d'une vie très longue en comparaison d'autres éphémeres, puisqu'il y en a qui vivent à peine une heure ou une demi-heure; mais aussi il y en a quelques especes qui vivent plusieurs jours. Au reste, que leur importe ? elles fournissent leur carriere,

On distingue un grand nombre d'especes de mouches éphémeres, qui different entr'elles, suivant les pays où elles naissent, par la grandeur, la couleur de leurs aîles, &c. mais elles ont des ressemblances générales par le peu de durée de leur vie, & par leurs aîles qui ont la forme de celles des papillons : ces aîles ne different de celles des papillons, que parcequ'elles sont minces, transparentes, & qu'elles sont point couvertes d'écailles.

Les ephémeres ont quatre aîles, très joliment tissues, dont deux sont placées en dessus, deux en-dessous. Les aîles supérieures sont de beaucoup plus grandes que les inférieures : ces dernieres sont même si petites dans quelques especes, qu'à peine peut-on les appercevoir. Lorsque ces mouches sont en repos, elles portent leurs quatre aîles sur le dos, appliquées les unes contre les autres, & perpendiculairement au plan de leur position, comme les portent la plupart des papillons diurnes. Le corps de ces mouches est allongé, composé de dix anneaux : il sort du dernier une queue beaucoup plus longue que l'animal, & formé par deux ou trois filets extrêmement fragiles. Ces mouches se tiennent à volonté sur les eaux, à l'aide des trois branches de cette queue, qu'elles savent étendre si adroitement, que les autres parties du corps paroissent hors de l'eau sans se mouiller.

Ces insectes, avant de paroître ainsi sous l'état de mouche, vivent dans l'eau pendant une, deux ou trois années sous la forme de ver, & ensuite de nymphe : *voyez le mot* NYMPHE. Si on les considere dans ces différens états, leur vie est longue relativement à la vie ordinaire des insectes. Il n'y a de différence entre le ver & la nymphe, qu'en ce que celle-ci a de plus que le ver, des foureaux d'aîles sur le corselet. L'un & l'autre ont six jambes écailleuses attachées au corselet. Leur tête est un peu triangulaire & applatie ; leur bouche est garnie de dents ; leur partie postérieure est garnie, ainsi que dans leur état de mouches, de trois filets qui sont bordés chacun des deux côtés de franges de poil, & qui vraisemblablement sont d'usage à cet insecte lorsqu'il nâge. Lorsqu'on examine ces insectes avec attention, on observe le long de leurs corps de chaque côté, des sortes de petites houpes qui ont un mouvement fort rapide : elles varient de forme dans les différentes especes ; il y en a qui ressemblent à des rames de galere. Ces parties sont, suivant l'exact examen qu'en a fait M. de Réaumur, les ouies qui servent à la respiration de cet insecte, qui est par-là en quelque sorte une espece de poisson.

Ces insectes qui doivent se transformer en mouches, ne nâgent que très rarement dans l'eau ; mais comme cet élément leur est absolument nécessaire, ils se creusent de petits trous dans les terres de consistance glaiseuse, qui se trouvent sur les bords des rivieres. Lorsque les eaux de la Marne & de la Seine viennent à baisser, on voit sur les bords de ces rivieres, jusqu'à deux ou trois pieds au-dessus du niveau de l'eau, la terre toute criblée de petits trous, dont l'ouverture peut avoir deux à trois lignes de diametre. Ces trous sont vuides ; les insectes les ont abandonnés lorsqu'ils se sont vus à sec, & ont été creuser plus bas dans la terre baignée par l'eau. Ces trous

qui servent d'habitation à ces insectes, sont dirigés horizontalement : ils ont deux ouvertures placées l'une à côté de l'autre, de sorte que la cavité du trou est semblable à celle d'un tuyau coudé : l'insecte entre par une ouverture, & sort par l'autre; il proportionne la capacité de ce tuyau à ses différens états d'accroissement. La transformation de ces nymphes en mouches se fait avec la plus grande facilité; quelquefois elles emportent encore leurs dépouilles de nymphes qui leur tient à la queue.

Dans chaque pays les mouches éphémeres paroissent tous les ans avec une sorte de régularité; ce n'est aussi que pendant un certain nombre de jours consécutifs, qu'elles remplissent l'air aux environs des rivieres : enfin ce n'est qu'à une certaine heure de chaque jour, que les premieres commencent à sortir de l'eau pour devenir habitantes de l'air. Cette heure n'est pas la même pour les éphémeres de différentes especes : celles du Rhin, de la Meuse, &c. commencent à voler deux heures environ avant le coucher du soleil. Les plus diligentes de celles de la Seine & de la Marne ne s'élevent en l'air que lorsque le soleil est prêt à se coucher : ce n'est qu'après qu'il l'est, que le gros de ces mouches forme des nuées. Elles se répandent par-tout en un instant; elles folâtrent sur la surface des eaux : si l'on tient une lumiere, elles s'y portent de toutes parts; elles décrivent des cercles tout autour & en tous sens. Ne plaignons donc pas l'éphémere : contente du destin que lui a fait la Nature, elle joue sur le bord de son tombeau.

Ce n'est guere que vers la S. Jean que paroissent des nuées d'éphémeres dans des pays plus froids que le nôtre; & c'est vers la mi-Août que ces nuées se montrent aux environs de Paris. Les Pêcheurs savent, par expérience, le tems où les éphémeres doivent paroître sur une riviere. Plus de chaud ou plus de froid, les eaux plus hautes ou plus basses, & d'autres circonstances peuvent rendre une année plus avancée ou plus tardive en mouches éphémeres.

Ces mouches qui éclosent toutes à-peu-près dans le même moment, n'ont presqu'un instant à vivre; mais cet instant suffit pour remplir la fin à laquelle elles sont destinées, c'est-à-dire pour perpétuer leur espece. A peine les femelles sont-elles nées, qu'elles sont prêtes à pondre, & qu'elles pondent en effet. Quelques Naturalistes pensent que le mâle féconde les œufs, comme le poisson, à l'instant de la ponte; mais M. de Réaumur croit que les mâles s'accouplent avec les femelles.

Ces accouplemens, il est vrai, peuvent difficilement être apperçus par l'Observateur; car, comme la vie de ces mouches est la plus courte de celle des animaux connus, leur accouplement est vraisemblablement le plus court de tous, & beaucoup plus court même que celui des oiseaux qui dure si peu. C'est à l'eau de la riviere que la plûpart des mouches éphemeres confient leurs œufs; d'autres les laissent attachés aux corps sur lesquels il leur arrive de se poser ou de tomber, tant elles paroissent pressées du besoin de s'en débarrasser.

Il n'y a point de femelle d'insecte qui mette au jour un aussi grand nombre

d'œufs, que celui qu'y met une mouche éphémere. En un inſtant on voit ſortir de ſa partie poſtérieure une multitude d'œufs diſpoſés en maniere de grappe, dont les grains ſe touchent. Chaque grappe contient plus de trois cents cinquante œufs; ainſi en un inſtant la mouche éphemere pond ſept à huit cents œufs. Ces grappes d'œufs ne ſont pas plutôt ſorties du corps de la femelle, qu'elles tombent au fond de l'eau. Les œufs qui échappent à la voracité des poiſſons, donnent naiſſance à de petits vers, qui vont ſe mettre en ſûreté ſur les bords de la riviere, dans les trous qu'ils ſe pratiquent.

Les mouches éphemeres ſont en ſi grande abondance dans de certaines années, que dès que leur inſtant de vie eſt paſſé, on les voit tomber comme les floccons de la neige la plus abondante: la ſurface de l'eau en eſt couverte: la terre en eſt toute jonchée ſur le bord des rivieres où elles s'ammoncelent & forment une couche d'une épaiſſeur conſidérable. Les Pêcheurs regardent les éphémeres comme une manne qui ſert de nourriture aux poiſſons, *eſca volatilis & riparia;* & ils prétendent que cette manne ne tombe que pendant trois jours. En effet, ces inſectes ne paroiſſent que pendant trois jours de ſuite en grande abondance; & ce ſpectacle ſingulier ne dure chaque jour que l'eſpace d'une demi-heure.

Les mouches éphémeres qui ont une vie de pluſieurs jours, préſentent une particularité qui ne s'obſerve dans aucune mouche des autres eſpeces, ni même dans aucune eſpece d'inſecte aîlé; c'eſt qu'étant dans leur état de mouches, elles ont encore à ſe défaire d'une dépouille. C'eſt pourquoi on voit ces mouches cramponnées contre une muraille ou contre un arbre: elles reſtent quelquefois plus de vingt-quatre heures dans cette poſition, en attendant qu'elles puiſſent quitter leur vêtement.

On a donné auſſi le nom d'*Ephémere* à une plante que Tournefort a déſignée ainſi dans ſes Inſtitutions de Botanique, *Ephemerum Virginianum flore cæruleo majori.* 367.

EPICES ou EPICERIES. On entend par ce mot les ſubſtances végétales & orientales, ou d'un autre pays étranger, plus ou moins douées d'odeur & de ſaveur, & dont tous les peuples aujourd'hui font uſage dans leurs divers alimens: il convient d'en citer en exemple quelques-unes. Les *racines* nous donnent le gingembre. Les *écorces*, la canelle & la caſcarille. Les *bois*, celui d'anis, de roſe & d'aſpalat. Les *tiges*, l'orcanette, le ſchænante & le calamus aromatique. Les *feuilles*, le thé, le dictame & le laurier. Les *fleurs*, le ſafran du Levant, les balauſtes & la fleur d'orange. Les *fruits*, le citron, la bergamotte, les dattes, les poivres, le cacao, les piſtaches, la muſcade, le géroſle & le caffé. Les *graines* ou *ſemences*, les différentes eſpeces d'anis, le fenouil, le cumin, la graine d'Avignon, le daucus, le carvi, l'ambrette, &c. *Voyez chacun de ces mots.*

De tout tems l'épicerie a été la plus belle branche du commerce; & en ſe conciliant le trafic de la droguerie, elle eſt devenue la plus immenſe & la plus importante partie du négoce. A peine eût-on renouvellé la navigation par l'invention de la bouſſole, que l'étude de l'Hiſtoire Naturelle & celle de

la véritable Physique, réveillerent l'industrie du commerce. Dès le quatorzieme siecle, les Négocians de tout le Midi de l'Europe envoyerent en Afrique & dans toutes les Echelles du Levant; on en rapporta le coton, l'opium, le riz & les noix de galle. Les Vénitiens, jaloux des entreprises des Marchands de toute la grande hanse ou association qui s'étoit formée pour le commerce de la mer Baltique & de tout le Nord; les Vénitiens, dis-je, trafiquerent fort heureusement à Alexandrie & au Caire, les marchandises que les Arabes & les Egyptiens alloient chercher aux Indes & dans tout l'Orient par la mer Rouge. On se ressouvient toujours du profit qu'ils firent alors sur le coton, sur la soie, sur l'or, sur les poivres, sur les perles, sur les pierreries, & sur toutes les drogues de l'Asie. Ils étoient les seuls distributeurs des épiceries; & dans toutes les tables on ne connoissoit rien de plus exquis que ces productions de l'Inde & des Moluques. Le sucre n'étoit point encore connu en Europe; les seules épiceries faisoient le principal ornement des grandes fêtes : on ne connoissoit rien de plus propre à être présenté avec bienséance aux Juges, après la décision d'un procès; de-là est venu le nom d'*Epices du Palais*, *Sportulæ aut Species.*

Dans les festins de nôces, l'épouse en distribuoit à toute l'assemblée; & les Universités, dans leurs réjouissances, s'étoient conformées à cet usage. Les Hollandois savent très bien que le débit de cette marchandise n'a jamais baissé; mais les François savent mieux qu'aucunes Nations, jusqu'où l'art des Cuisiniers en a porté l'usage.

On appelle *Quatre épices*, un mélange aromatique & réduit en poudre, lequel est composé essentiellement de gérofle, de muscade, de poivre noir & de canelle ou de gingembre : aujourd'hui on y ajoute de l'anis, de la coriandre, du macis, du piment de la Jamaïque; quelquefois aussi des herbes aromatiques, comme thym, marjolaine & laurier. Lorsqu'on y joint des morilles, des mousserons & des culs d'artichauts, alors ce composé prend le nom d'*Epices royales*, & ne sert que pour assaisonner les mets les plus exquis.

EPI D'EAU, *Potamogeton*. Plante qui croît dans les marais, les étangs, proche des fontaines, des rivieres & de tous les lieux humides. Cette plante aquatique a des racines grosses, rondes, nouées, blanches, rampantes, garnies de fibres déliées qui s'étendent beaucoup sous les eaux : elle pousse plusieurs tiges longues, grêles, également nouées & rameuses. Ses feuilles qui naissent dans l'eau, sont longues & étroites; mais quand la plante a crû suffisamment pour surpasser l'eau, elles deviennent larges comme celles du plantain : elles sont presque ovales, nerveuses, luisantes, & d'un verd pâle, attachées à de longues queues. Il s'éleve d'entre ses feuilles des pédicules qui soutiennent des épis de fleurs purpurines à quatre feuilles, & disposées en croix. A ces fleurs succedent des capsules ramassées quatre à quatre, en maniere de tête. Ces capsules sont oblongues, assez grandes, dures, rougeâtres, & remplies d'une graine blanche.

Cette plante prise en décoction, est astringente & rafraîchissante. Elle

convient extérieurement pour les dartres & les autres démangeaiſons de la peau.

EPI-FLEURI. *Voyez* STACHYS.

EPINARS, *Spinacia.* Plante potagere très en uſage dans nos cuiſines. Sa racine eſt ſimple, menue, blanche & fibreuſe. Ses tiges croiſſent à la hauteur d'environ un pied : elles ſont rondes, fiſtuleuſes & rameuſes. Ses feuilles ſont larges, pointues, découpées, anguleuſes, tendres, d'un verd obſcur, ſucculentes, & attachées à de longues queues. Les tiges ſont revêtues depuis leur milieu juſqu'en haut, de fleurs à étamines, de couleur herbeuſe ou purpurine : il ne leur ſuccede aucun fruit ni ſemences. Les fruits naiſſent en des endroits ſéparés, & ils deviennent des capſules ovales, épineuſes, qui renferment chacune une ſemence preſque arrondie.

Les épinars cuits à l'eau ſont un aliment peu nourriſſant & de facile digeſtion : ils peuvent procurer ou entretenir la liberté du ventre. Ils ſont très utiles dans le cas où l'on interdit l'uſage des viandes, notamment quand on commence à manger après des indigeſtions de viandes ou de poiſſon, dans les diarrhées qui les ſuivent, & en général dans les dévoiements accompagnés de rapports nidoreux, dans cette diſpoſition des premieres voies, qui donne aux ſucs digeſtifs la diſpoſition *alkaleſcente* dont parle Boerhaave. On peut dire plus généralement encore, que l'épinars eſt un aliment aſſez ſain, & à-peu-près indifférent pour le plus grand nombre de ſujets.

Les épinars ſe multiplient de graine que l'on ſeme à la mi-Août ſur une planche bien labourée, & dans des rigoles ou rayons profonds de deux doigts, tirés au cordeau, éloignés d'un pied l'un de l'autre, & couverts de terre : on a ſoin de les ſarcler & de les arroſer. On en récolte à la mi-Octobre, en Carême & au commencement de Mai, ſelon le tems de la ſemaiſon.

L'épinars ſauvage eſt le *Bonhenri.* Dans le pays de Cayenne, les Créoles donnent le nom d'*Epinars* au *Phytolacca Americana minori fructu* de Barrere, parcequ'ils mangent les feuilles de cette plante dans le potage & en guiſe d'*épinars*, après en avoir ôté le premier bouillon qui en eſt noirci. Cette plante, ou plutôt cet arbuſte, eſt naturel au pays, & croît ſans culture après les premieres pluies. Il eſt d'une grande reſſource aux Negres : les Blancs en mangent auſſi les feuilles avec plaiſir.

EPINE : *voyez* ſon article dans le tableau alphabétique, &c. à la ſuite du mot PLANTE. On trouvera la deſcription de l'*Epine du dos* à l'article SQUELETTE, inſéré à la ſuite du mot OS.

EPINE BLANCHE : *voyez au mot* NÉFLIER.

EPINE BLANCHE SAUVAGE : *voyez* CHARDON COMMUN.

EPINE DE BOUC. C'eſt l'arbriſſeau d'où découle la gomme adraganthe : *voyez* BARBE DE RENARD.

EPINE JAUNE, *Scolymus.* Plante qui a beaucoup de rapport avec le chardon à fleur dorée. L'épine jaune qui croît communément dans les pays chauds, en Italie & en Languedoc, a une racine longue & groſſe comme le pouce, tendre, jaunâtre, empreinte d'un ſuc laiteux, aſſez agréable au

goût, & dont les cochons sont fort friands. La tige est haute d'un pied & demi, velue & rameuse. Ses feuilles qui sortent les premieres de sa racine, sont longues, larges, sinueuses, éparses à terre, épineuses, & d'un verd marbré de blanc. Les feuilles des tiges & des rameaux sont plus courtes, plus découpées, & les épines en sont plus roides. Sa fleur est un bouquet à demi-fleurons jaunes-dorés & séparés. A cette fleur succede une tête composée de plusieurs semences larges, plattes & pailleuses, enveloppées par le calice. La racine de l'épine jaune est apéritive; & convient, dit Lemery, pour arrêter la semence.

EPINETTE ou SAPINETTE DU CANADA. C'est l'espece de sapin d'où découle le *Baume du Canada.* Voyez *ce mot & celui de* SAPIN.

EPINE-VINETTE ou VINETIER, *Berberis.* Arbrisseau épineux qui vient communément dans les jardins, où il sert de haies, aux environs de Paris : on en trouve aussi dans les lieux incultes, au bord des bois & dans les buissons. Cet arbrisseau est assez haut. Ses racines sont jaunâtres, branchues, fibreuses & rampantes. Ses jets ou surgeons sont longs de trois coudées, branchus, épineux, jaunes & gluants en dedans : l'écorce en est blanche, mince & lisse. Ses feuilles sont petites, oblongues, crenelées tout au tour, & entourées d'aiguillons mols, d'un verd gai, lisses, & d'un goût acide. Les fleurs ont une odeur forte : elles sont disposées en petites grappes, & composées chacune de plusieurs petites feuilles jaunes, rangées en rose. La fleur de l'épine-vinette a une singularité remarquable, & qui mérite d'être mise au nombre des phénomenes végétaux : lorsqu'on touche avec un stilet le pédicule de ses étamines, elles se replient du côté du pistil : il n'est pas rare qu'elles entraînent avec elles les pétales, & que la fleur se referme. Lorsque ces fleurs sont passées, le pistil se change en un fruit cylindrique, mol, long de quatre lignes, qui devient rouge en mûrissant, & qui est rempli d'une sorte de pulpe acide, assez agréable, & d'un ou de deux noyaux oblongs.

La racine, les fruits & les graines du vinétier sont d'usage en Médecine : le suc des fruits colore en rouge le papier bleu. La racine est amere : les fruits sont rafraîchissants & astringents; ils temperent le bouillonnement des humeurs, appaisent le flux du ventre bilieux, arrêtent les dyssenteries, fortifient l'estomac, & excitent l'appétit. On les mange seuls, lorsqu'ils sont mûrs, ou confits avec le sucre. On en fait en Pharmacie un syrop, une gelée, un rob ou raisiné, qui sont comptés parmi les cordiaux.

Les Médecins Egyptiens font user de ces fruits en décoction, dans les fievres malignes & pestilentielles, & particulierement contre les diarrhées : ils y mêlent un peu de graine de fenouil, pour empêcher qu'ils ne nuisent à l'estomac. En Europe on fait boire, en place du jus de limon, le suc acide des baies du berberis, étendu dans l'eau pour appaiser l'acrimonie alkaline des fievres chaudes & putrides. Les pepins ou les graines sont des astringents convenables pour les fleurs blanches. La décoction de l'écorce des racines est bonne pour la jaunisse. Les Teinturiers emploient aussi cette même écorce, macérée dans la lessive, pour teindre certaines étoffes en jaune : on s'en sert

aussi pour donner du lustre aux cuirs corroyés. Enfin ces piquures des épines du vinétier ont toujours passé pour dangereuses & difficiles à guérir.

On cultive aujourd'hui dans les jardins, un vinétier qui a été apporté du Canada, & qui differe du précédent par la grandeur de ses feuilles, & la grosseur de ses fruits.

Les fruits de ces deux vinétiers se trouvent quelquefois manquer de pepins apparents. Le mot *berberis* est Arabe. Le *vinétier de Candie* a l'écorce raboteuse & grisâtre. Son bois est jaune, ainsi que sa racine, dont on peut faire la plus belle teinture. Les Curieux cultivent encore un *vinétier à fruit blanc*, mais ce n'est qu'une variété qui, à la vérité, est fort rare. Le *vinétier du Levant* produit un fruit noir.

Le plant de notre vinétier est fort utile à la campagne, parcequ'il sert de sujet pour greffer les arbres fruitiers. Il se plaît dans les lieux frais.

EPINOCHE, *Piscis aculeatus*. Petit poisson sans écailles, qui se pêche dans les lacs & dans les rivieres, & dont on distingue de deux sortes; la grande & la petite espece : la grande est armée de trois aiguillons sur le dos, & de trois au ventre, qui se tiennent & qui ressemblent à la feuille d'épinars, ce qui l'a fait appeller aussi *poisson épinarde*. Ces aiguillons sont pointus & forts : l'animal les dresse quand il a peur, ou quand il s'agit de se défendre contre les autres poissons. Ce poisson n'a qu'une seule nâgeoire sur le dos, & deux lances osseuses de figure triangulaire, à la place des nâgeoires du ventre. L'épinoche est un poisson si abondant en certaines contrées, que quand on pêche les étangs, on en laisse une grande quantité aux pauvres gens, qui s'en nourrissent.

La seconde espece d'épinoche a dix aiguillons sur le dos, dirigés alternativement à droite & à gauche : elle descend la riviere du Nar, en Ombrie, pour entrer dans le Tibre.

EPITHYM, EPY-LAVANDE, EPY-MARUBE. Sont des *plantes parasytes*. Voyez ce mot & celui de CUSCUTE.

EPONGE D'EGLANTIER ou BEDEGUAR. *Voyez* à l'article ROSIER SAUVAGE.

EPONGE DE MER. *Voyez* à l'article CORALLINE.

EPONGE PYROTECHNIQUE. On donne ce nom à l'*amadou* fait avec certains grands champignons qui croissent autour des vieux arbres.

EPONGE DE RIVIERE ou PLANTE-EPONGE, *Spongia Fluviatilis*. L'éponge de riviere, dont M. de Réaumur nous a donné la description dans les Mémoires de l'Académie, nous avoit paru être formée par des polypes d'eau douce; mais M. de Jussieu, cet excellent Observateur de la Nature, nous a assuré que, quelque examen qu'il ait fait pour y en découvrir, il n'en a jamais apperçu.

Cette plante, dit M. de Réaumur, qui ne paroît pas avoir de racine, a pour base une espece de plaque très large, dont elle tapisse les corps sur lesquels elle croît, à-peu-près de même que certaines especes de mousse. Cette plaque tient fortement à ces corps; elle y est collée par le moyen d'un mucilage,

mucilage, dont toute cette plante est remplie ; il s'éleve de cette plaque des branches disposées à-peu-près de même que celles du corail ; ces branches ont la longueur de deux, trois ou quatre pouces, & deux ou trois lignes de diametre ; elles sont comme inégales & raboteuses.

M. de Réaumur a trouvé cette plante dans la Seine attachée à une des pierres des piles du pont-neuf, à plusieurs pouces de profondeur sous l'eau. Pour l'ordinaire elle pousse ses branches suivant la ligne horisontale, c'est-à-dire, en suivant la surface de l'eau, mais quelquefois on la voit placée perpendiculairement au plan des pierres auxquelles elle est attachée.

La couleur de l'éponge de riviere, quand on la tire de l'eau, est d'un verd pâle tirant sur le jaune sale. M. de Réaumur a néanmoins remarqué au commencement de Juillet, que l'extrêmité de toutes les branches étoit d'un blanc jaunâtre plus pâle que le citron, parceque cette plante étoit apparemment en séve & croissoit pour lors.

Lorsque cette éponge est séche, elle est très fragile ; examinée à la vue simple, elle paroît comme chagrinée, & montre quelques trous ou pores assez grands, disposés sans arrangement & parfaitement ressemblans aux trous des éponges de mer ; mais lorsqu'on la regarde avec une loupe, on la trouve percée d'une infinité de petits trous remplis de mucilage, & dont les bords sont ornés d'une multitude de petits poils presque imperceptibles. Lorsqu'on se frotte la peau avec cette plante, il s'y fait une rougeur assez remarquable sans élévation sensible, accompagnée d'une cuisson à-peu-près semblable à l'ardeur qu'on ressent au bout d'une heure, lorsqu'on a touché à des feuilles d'ortie, & que l'on a été assez patient pour ne se point gratter. Cette démangeaison cuisante a duré près de dix-huit heures à l'Observateur curieux, d'après lequel nous parlons. Il pense que cet effet peut venir de ce que les petits poils, qui bordent extérieurement les pores de cette plante, entrent dans la peau.

Si l'on remet cette éponge séche dans l'eau, elle reprend à peu de chose près son premier volume & sa premiere mollesse. On peut ensuite exprimer l'eau dont elle est remplie, comme des autres éponges ; mais si on la presse trop, elle se brise. Enfin, lorsqu'après avoir été plusieurs fois remise dans l'eau & séchée, on la laisse sécher en dernier lieu, elle prend une couleur cendrée, & perd l'odeur de poisson qu'elle avoit d'abord, & qui lui est naturelle.

EPURGE ou CATAPUCE. *Voyez* TITHYMALE.

ERABLE, *Acer.* C'est un genre d'arbres, dont il y a un grand nombre d'especes, qui offrent beaucoup de variétés pour l'embellissement des jardins, la verdure de leurs feuillages faisant autant de différentes nuances qu'il y a d'especes d'érables. Il est peu d'arbres qui rassemblent autant de variété, d'agrément & d'utilité que ceux-ci ; qui croissent avec plus de vitesse & d'uniformité ; qui s'accommodent mieux des plus mauvaises expositions, qui exigent moins de soins & de culture ; qui résistent mieux à toutes les intempéries des saisons, & que l'on puisse multiplier avec plus de

facilité. Plusieurs de ces especes d'érables croissent naturellement en Europe, quelques-unes dans le Levant, & le plus grand nombre dans l'Amérique.

Ces arbres fleurissent en Avril, & portent des fleurs en roses de peu d'éclat, auxquelles succedent des fruits composés de deux ou trois capsules, qui sont terminées par un feuillet membraneux : on trouve dans chacune de ces capsules une semence ovale. Une des marques caractéristiques des érables, est d'avoir, pour la plupart, les feuilles découpées plus ou moins profondément, & plus ou moins grandes, mais qui sont toutes posées deux à deux sur les branches.

Toutes les especes d'érables que l'on connoît, semblent faites pour la température de notre climat : elles y réussissent à souhait ; elles s'y soutiennent contre quantité d'obstacles qui arrêtent beaucoup d'autres arbres, & remplissent tout ce qu'on peut en attendre. On peut distinguer les différentes especes d'érables en grands & petits : les grands érables forment de belles tiges bien droites, ils ont l'écorce unie, la feuille fort grande : les petits érables ont le bois plus menu, la feuille plus petite, & sont d'autant plus propres à former ou à regarnir des palissades, qu'ils ont le mérite singulier de croître à l'ombre & sous les autres arbres.

Nous allons présenter, dans cet article, un tableau des diverses especes d'érables les plus connus, & dont on retire le plus d'avantage.

Erable blanc de Montagne ou Sycomore, *Acer montanum candidum*. Le sycomore devient en peu de tems un grand & gros arbre ; il se garnit d'un feuillage épais, qui donne beaucoup d'ombre & de fraîcheur ; sa tige s'éleve droite, son écorce est unie, roussâtre ; sa feuille large, lisse, découpée en cinq parties principales, d'un verd brun en-dessus & blanchâtre en-dessous ; ses fleurs, qui sont d'une couleur herbacée, viennent en grappes longues & pendantes.

Cet arbre a été autrefois fort à la mode pour faire des avenues & des salles dans les parcs ; mais on l'a presque abandonné parcequ'il se dépouille de très bonne heure, & que ses feuilles sont sujettes à être dévorées par les insectes : un de ses défauts, est d'avoir les feuilles d'une verdure trop foncée, & sur-tout lorsque l'arbre commence à pousser, ce qui est entierement opposé au verd tendre & naissant de presque tous les arbres ; mais il y auroit peut-être de l'art à profiter même de ce contraste de verdure.

Cet arbre a des qualités qui rachetent amplement ces petits défauts ; il se multiplie de toute maniere avec la plus grande facilité, même par le moyen de la greffe sur les autres érables ; il est d'un tempérament si robuste, qu'il s'accommode à toutes sortes de terreins ; il se soutient contre les grandes chaleurs, & les longues sécheresses, même dans les Provinces méridionales de ce Royaume, où l'on n'a pas eu de meilleure ressource, que de recourir au sycomore, pour remplacer, avec succès, différentes autres especes d'arbres qui avoient péri successivement dans une partie du Cours de la Ville d'Aix en Provence. Un avantage très grand & particulier à cet arbre,

c'eſt qu'il réſiſte parfaitement à la violence & à la continuité des vents ; enſorte, qu'on doit l'employer par préférence, lorſqu'on veut garantir quelques bâtimens ou quelques plantations de l'impétuoſité des vents.

Le ſycomore, eſt, au rapport de M. Miller, celui, de tous les arbres, qui eſt le moins affecté par les vapeurs de la mer : il réſiſte aux hivers les plus rigoureux, même dans ſa premiere jeuneſſe, & il ſoutient le froid exceſſif du Canada, où cet arbre eſt fort commun, & dont on tire par inciſion une ſeve dont on fait de bon ſucre, que l'on nomme *Sucre d'Erable*, comme on en retire auſſi d'une autre eſpece d'érable, que l'on nomme le *Petit Erable plane* ou l'*Erable à ſucre*. Nous expliquerons, à l'article de cette eſpece d'érables, les circonſtances qu'il faut choiſir & la maniere dont on doit s'y prendre pour retirer le ſucre de ces arbres.

C'eſt ordinairement dans les pays de montagne que croît naturellement le ſycomore : on le trouve dans quelques forêts de l'Europe & de l'Amérique Septentrionale ; comme cet arbre croît au mieux dans les terreins les plus ſecs & les plus arides, ſon bois eſt ſec, léger, ſonore, brillant : auſſi les Luthiers s'en ſervent-ils avantageuſement, pour faire leurs inſtrumens. C'eſt le meilleur de tous les bois blancs, il n'eſt point ſujet à ſe tourmenter, à ſe déjetter, ni à ſe fendre ; qualités que les Ebéniſtes, les Armuriers, les Sculpteurs, les Tourneurs, les Menuiſiers & autres, recherchent pour la fabrique de pluſieurs petits ouvrages.

L'*Erable Sycomore panaché* n'eſt qu'une variété de l'eſpece dont nous venons de parler ; elle n'en differe que par ſes feuilles bigarées de jaune & de verd, qui font un agrément ſingulier : cette variété de couleur, qui n'eſt qu'un accident occaſionné par la foibleſſe ou la maladie de l'arbre, ou par la mauvaiſe qualité du terrein, ne ſe ſoutient, dans la plupart des autres arbres panachés, qu'en les multipliant par la greffe ou en couchant leurs branches, & nullement en ſemant leurs graines, attendu que les plantes, qui en naiſſent, rentrent dans leur état naturel ; mais dans l'eſpece des ſycomores panachés, on peut multiplier cette variété, même par la graine, qui, lorſqu'on la ſeme, produit des plants qui ſont preſque tous panachés.

Erable plane ou a feuilles de platane. Cet arbre pouſſe une belle tige droite, & peut ſe diſtinguer du ſycomore par ſon écorce, qui eſt blanchâtre ſur le vieux bois ; par ſes boutons rougeâtres pendant l'hiver ; par ſes feuilles plattes, minces, aſſez ſemblables à celles du platane, quoique d'un verd un peu moins tendre, & qui ne ſont point blanches en deſſous ; par ſes fleurs jaunes diſpoſées en bouquet. Le ſycomore, au contraire, a l'écorce rouſſâtre ; les boutons jaunes en hiver ; la feuille plus épaiſſe, plus brune ; les fleurs d'un petit jaune verdâtre moins apparent.

L'érable plane, eſt, après le platane, un des plus beaux arbres que l'on puiſſe employer pour l'ornement des jardins : il n'a point les petits défauts du ſycomore ; car ſa verdure tendre & agréable ſe ſoutient avec égalité pendant toutes les ſaiſons, & ſes feuilles ne ſont jamais attaquées par les inſectes : il a de plus toutes les bonnes qualités du ſycomore, avec lequel il a

tant d'analogie, qu'on peut lui appliquer tout ce que nous avons dit plus haut du ſycomore : cet érable plane donne un ombrage plus épais, & il croît même plus vîte que le ſycomore. On a vu des plants de cet arbre, venus de ſemence dans un terrein ſec, s'élever juſqu'à douze pieds en trois ans. Les Anglois donnent à cet arbre le nom d'*Erable de Norvege*, parceque vraiſemblablement il leur eſt venu de ce pays-là, où il eſt très commun.

L'*Erable plane panaché* n'eſt qu'une variété de l'eſpece dont nous venons de parler : il n'eſt pas encore certain que la graine de cette eſpece, étant ſemée, donne des plants qui conſervent la variété des couleurs de la plante comme le fait la graine du ſycomore panaché.

Petit Erable plane ou Erable a sucre, *Acer Virginianum*. Cet arbre eſt de moyenne grandeur, il croît naturellement en Virginie, où il eſt fort commun; on l'y nomme l'*Erable à ſucre :* la feuille de cet arbre a aſſez de reſſemblance avec celle de l'érable plane ordinaire, mais elle eſt plus grande, plus mince, & d'un verd plus pâle, tenant du jaunâtre en-deſſus, & un peu bleuâtre en-deſſous, il a auſſi un accroiſſement bien plus lent. Cet arbre, ainſi qu'on le lit dans l'Encyclopédie, eſt encore fort rare en France; cependant nous en avons vu pluſieurs plants dans les jardins de M. de Buffon à Montbard en Bourgogne, qui, quoiqu'âgés de dix ans, n'ont encore donné ni fleurs, ni graine. Cet arbre eſt très robuſte, il ſoutient très bien les grandes chaleurs & les grandes ſéchereſſes, il prend plus d'accroiſſement dans les terreins ſecs & élevés, que dans les bonnes terres de vallée.

On retire par inciſion, dans la Virginie & au Canada, du petit érable plane, dont nous parlerons, & du ſycomore, une liqueur fluide & limpide comme l'eau la mieux filtrée, qui laiſſe dans la bouche un petit goût ſucré fort agréable : la premiere ſe nomme *Sucre de plaine*; & la ſeconde *Sucre d'érable*. L'eau d'érable eſt plus ſucrée que celle de plaine; mais le ſucre que l'on retire de l'eau de plaine, en la concentrant par évaporation, eſt plus agréable que celui d'érable. L'une & l'autre eſpece d'eau eſt fort ſucrée : on n'a jamais remarqué qu'elle ait incommodé ceux qui en ont bu, même étant en ſueur : elle paſſe très promptement par les urines.

On retire la liqueur ſucrée de ces deux eſpeces d'érables, en faiſant une inciſion ovale vers le bas de l'arbre : il faut que cette inciſion pénetre dans le bois, juſqu'à la profondeur de deux ou trois pouces, parceque ce ſont les fibres ligneuſes, & non les fibres corticales, qui fourniſſent cette liqueur ſucrée. Dès que les arbres entrent en ſeve, que leur écorce commence à ſe détacher du bois, c'eſt-à-dire, vers le mois de Mai, la ſeve ne coule preſque plus, ou celle qui découle a un goût d'herbe déſagréable, & on ne peut parvenir à l'amener à l'état de ſucre : les habitants en font alors une eſpece de ſirop capillaire. C'eſt depuis la mi-Mars juſqu'à la mi Mai, que ces arbres donnent cette liqueur ſucrée en plus grande abondance : on fiche au-deſſous de la plaie, un tuyau de bois mince qui reçoit la ſeve, & la conduit dans un vaſe que l'on met au pied de l'arbre. Lorſque les circonſtances ſont favorables, c'eſt-à-dire, après le dégel, la liqueur coule ſi abondamment,

qu'elle forme un filet de la groſſeur d'un tuyau de plume, & qu'elle remplit une meſure de pinte de Paris dans un quart d'heure. Les vieux arbres donnent moins de liqueur que les jeunes, mais elle eſt plus ſucrée.

Il eſt eſſentiel, lorſqu'on veut conſerver les arbres, de ne leur faire qu'une ſeule entaille; car ſi on en fait quatre ou cinq, dans la vue d'en tirer une plus grande quantité de liqueur, alors les arbres dépériſſent, & les années ſuivantes on en tire bien moins de liqueur. Pour amener cette liqueur à l'état de ſucre, on la fait évaporer par l'action du feu, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance d'un ſirop épais, & on la verſe enſuite dans des moules de terre ou d'écorce de bouleau : en ſe réfroidiſſant le ſirop ſe durcit, & l'on obtient des pains ou des tablettes d'un ſucre roux & preſque transparent, qui eſt aſſez agréable, ſi l'on a ſu ſaiſir le degré de cuiſſon convenable; car le ſucre d'érable trop cuit a un goût de mélaſſe ou de gros ſirop de ſucre, qui eſt peu gracieux. Deux cents livres de cette liqueur ſucrée, produiſent ordinairement dix livres de ſucre. Quelques habitants de ces pays ſophiſtiquent le ſucre d'érable avec un peu de farine de froment, qui lui communique plus de blancheur; mais ce ſucre alors a une odeur moins agréable, & une ſaveur moins douce.

Le ſucre d'érable, pour être bon, doit être dur, d'une couleur rouſſe, un peu tranſparent, d'une odeur ſuave, & fort doux ſur la langue : on l'emploie au Canada pour le même uſage que celui des cannes à ſucre. On eſtime que l'on fait tous les ans au Canada douze à quinze milliers peſant de ce ſucre.

Juſqu'à préſent on n'a point encore retiré en France de liqueur ſucrée de l'érable : on peut remarquer ſeulement ſur les feuilles du ſycomore, & ſur celles du petit érable, une humidité viſqueuſe très ſucrée, qui n'eſt que le ſucre extravaſé de ces arbres, qui ſe condenſe ſur les feuilles.

Il croît en Virginie une eſpece d'érable, dont les feuilles ſont d'un verd brillant en deſſus, & argentin en deſſous; auſſi l'a-t-on nommé *Erable blanc*. Dès le mois de Janvier, dans les hivers peu rigoureux, il commence à donner des fleurs rouges, qui font un aſpect très agréable dans une ſemblable ſaiſon : on leur voit ſuccéder les fruits qui, ayant la même couleur, font durer le même agrément. Il ne ſe plaît que dans une bonne terre.

Il croît auſſi à la Virginie une autre eſpece d'érable, dont les feuilles different, pour la forme, de celles des autres érables, & ont quelque rapport avec les feuilles du frêne, ce qui la fait nommer *Erable à feuilles de frêne*. Cet arbre a un très beau feuillage d'un verd tendre : il réuſſit & croît très vîte dans toutes ſortes de terreins. On devroit s'attacher à le multiplier, à cauſe de l'utilité que l'on pourroit retirer de ſon bois.

On voit en Italie, le long des chemins, une eſpece d'érable à feuilles rondes, que l'on nomme *Opale*, dont le feuillage eſt très beau, & qui mériteroit d'être multiplié.

L'Erable commun ou le petit Erable, eſt d'une reſſource infinie pour ſuppléer à la charmille, par tout où elle refuſe de venir, & pour rem-

placer les vuides, où tout autre plant périt. De toutes les especes d'érable, celui de Candie est le plus petit.

Lorsqu'on veut semer des graines d'érable, comme les mulots en sont fort friands, & en détruisent beaucoup, le mieux est de les stratifier (c'est-à-dire, les mettre alternativement couches par couches), avec de la terre légerement humide, ou avec du sable, pour ne les semer qu'au printems pêle-mêle avec ce sable; elles leveront alors très promptement, sur-tout si on ne les a pas mises trop avant dans la terre.

On donne le nom de *Broussin d'érable* (*Mollusçum*) à une excroissance ondée & tachetée fort agréablement, qui vient pour l'ordinaire sur l'érable. Cette substance étoit d'un grand prix chez les Romains. On s'en sert encore aujourd'hui pour faire des cassettes, des tablettes, & quelques autres ouvrages.

ERGOT ou BLÉ CORNU : *voyez à l'article.* SEIGLE.

ERGOT. Nom que l'on donne vulgairement à une sorte de corne molle, ou aux tumeurs sans poil que portent entre les jambes, &c. les chevaux & quelques animaux à pied fourchu. On appelle encore *Ergot*, les éperons du coq.

ERISYMUM : *voyez* VÉLAR.

ERMINE : *voyez* HERMINE.

ERS : *voyez* à l'article OROBE.

ESCALIER. Nom donné par quelques-uns à un coquillage univalve de la famille des vis, & qui, lorsqu'il est d'une certaine grandeur, est très recherché & très précieux : on l'appelle aussi *Scalata* : voyez *ce mot*. Le Golfe Adriatique en produit beaucoup de petits.

ESCARBOT, *Scarabeus*. Insecte volant & coléoptere, c'est-à-dire, dont les aîles sont renfermées dans des étuis. Quelques Naturalistes donnent le nom d'*escarbot* à tous les scarabées; ce nom paroît plus particuliérement affecté à l'insecte que nous nommons *Fouille-merde* ou *Scarabée pilulaire*, *Scarabeus pilularis*, ainsi qu'à celui qu'on nomme *Scarabée onctueux* ou *Proscarabée*, *Proscarabeus*, deux especes d'insectes qui sont de quelqu'usage dans la Médecine. M. Linnæus a étendu beaucoup la classe des escarbots qu'il distingue de celle des scarabées. *Voyez* SCARABÉES.

L'ESCARBOT COMMUN, connu vulgairement sous le nom de *Fouille-merde*, *Fodi merda*, a le corps large, épais, de couleur noire, luisante, mêlée d'une teinte de bleu. Sa tête qui est bombée en dessus, soutient deux antennes, dont les extrémités sont divisées par plusieurs filets. La bouche de l'insecte est garnie de deux machoires rabattues & parsemées d'un duvet tanné. Les jambes sont antérieurement dentelées en maniere de scie, structure appropriée à l'usage dont elles sont à l'insecte; car il s'en sert pour former des pilules ou boules de fiente, dans lesquelles il dépose ses œufs, qui y éclosent à l'aide de cette douce chaleur du fumier dont ils sont enveloppés. Il paroît que cet insecte prend un soin particulier de cette boule, & qu'il la transporte par-tout avec lui.

Le fouille-merde, ainſi que la plupart des eſcarbots, eſt vraiment nyctalope, c'eſt-à-dire qu'il voit plus clair de nuit que de jour : le ſoleil ou le grand jour l'éblouit. C'eſt toujours dans les fientes de vache ou de cheval que l'on trouve ces inſectes ; cependant on croira avec peine ce que diſent quelques Auteurs, que cet inſecte déteſte les roſes, & que la ſeule odeur de ces fleurs le fait mourir.

On diſtingue pluſieurs autres eſpeces de fouille-merde, qui different de celui dont nous venons de parler, par leur petiteſſe, & quelques autres accidens. Comme ces inſectes contiennent beaucoup d'huile & de ſel volatil, on les met dans de l'huile de lin : & on les laiſſe infuſer au ſoleil. Cette huile acquiert une vertu réſolutive, adouciſſante & fortifiante : on l'emploie avec ſuccès en liniment, en y trempant du coton pour réſoudre les hémorrhoïdes, & pour en appaiſer les douleurs.

L'Escarbot ou Scarabée onctueux ou Proscarabée, eſt le plus grand des eſcarbots : il eſt gros comme le doigt, & a quelquefois un pouce & demi de longueur. En général, il eſt tout noir & molaſſe ; ſa tête & ſon col ſont d'un pourpre foncé ou violet. On apperçoit autour du corps pluſieurs cercles nuancés de bleu, de verd & de jaune.

On nomme cet inſecte *Scarabée onctueux*, parcequ'il ſuinte de toutes les jointures de ſes jambes, une liqueur graſſe, onctueuſe, de couleur jaune, qui teint les mains, & qui eſt d'une aſſez bonne odeur. C'eſt ordinairement vers le mois de Mai, rarement plus tard, que l'on trouve ces inſectes dans les bois, le long des chemins, ou dans les prés humides : ils ſe nourriſſent de vers, mais principalement de feuilles de violettes & d'herbes tendres. Cet inſecte fut adoré autrefois par les Egyptiens.

La liqueur qui ſuinte de cet eſcarbot, eſt pleine d'huile & de ſel volatil. On dit que cette liqueur onctueuſe eſt un bon topique pour les plaies : on la fait entrer dans les emplâtres contre les bubons & les charbons peſtilentiels. L'huile par infuſion, faite avec ces inſectes, eſt eſtimée bonne contre la piquure des ſcorpions.

Entre les inſectes que M. Linnæus place dans la claſſe des eſcarbots, les plus curieux à connoître, ſont le *Naſicorne* ou *Eſcarbot-Licorne* qui a une corne qui ſe courbe en arc ſur les épaules ; l'*Eſcarbot-mouche* qui bat des aîles avec une vîteſſe incroyable ; les *Eſcarbots verds & dorés* qui ſont des eſpeces de cantharides ; les *Eſcarbots-ſauterelles* qui, après avoir ramaſſé enſemble leur tête & leur poitrine, font un ſaut en allongeant le corps ; & l'*Eſcarbot joueur de lyre*, ainſi nommé, parcequ'il rend un ſon ſemblable à celui de la lyre, par le mouvement de ſa tête qu'il frotte contre ſon ventre. Ces eſcarbots, ainſi que tous les autres, avant que de paroître dans cet état, ont été dans celui de ver, & ont ſubi d'autres métamorphoſes, ainſi qu'on peut le voir au mot Scarabée.

Parmi les eſcarbots étrangers, un des plus ſinguliers, eſt l'*Eſcarbot-éléphant*, *Scarabeus elephas*. Eſpece de grand ſcarabée que l'on rencontre à Moka, à Surinam, ſur la riviere de Ronoch, & dans la Province de la Guiane

dans l'Amérique Méridionale. Cet inſecte eſt large de deux pouces un quart, long de trois pouces, indépendamment de ſa trompe qui a plus d'un pouce de longueur. Son corps eſt noir, ſes antennes, ou plutôt les cornes, ſont immobiles; mais ſa trompe eſt fort mobile. On diſtingue encore une éminence au-deſſus de la tête de l'animal.

ESCARBOUCLE ou PIERRE DE CHARBON ARDENT, *Carbunculus*. Les Anciens ont donné ce nom à preſque toutes les pierres précieuſes, tranſparentes & rouges : aujourd'hui on entend par *eſcarboucle* le vrai *rubis :* voy. *ce mot.*

ESCARE : *voyez* ſon article au mot CORALLINE.

ESCARGOT. Nom que l'on donne au limaçon terreſtre : *voyez* LIMAÇON.

ESCOURGEON. Eſt l'*orge d'automne* dont l'épi a quatre côtés, au-lieu que l'orge ordinaire n'en a que deux : on l'appelle *orge quarré*, *orge de prime.*

On recueille ce grain dès le mois de Juin, & c'eſt un ſecours pour les pauvres gens; ils en vivent en attendant que la moiſſon leur fourniſſe leur proviſion pour l'hiver. L'eſcourgeon ſe peut couper en verd, & repouſſer deux & trois fois : les chevaux en aiment également le verd & le grain : *voyez* l'article ORGE.

ESCULAPE. Les Zoologiſtes donnent par excellence ce nom à un ſerpent jouflu & à groſſes babines, qui ne cauſe point la mort, & qui ne fait même aucun mal, à moins qu'il ne ſoit irrité; car alors il mord un peu. Ce ſerpent naît dans l'Iſle de Caprée, & dans preſque toutes les parties du monde habité. En Italie il eſt ſi familier, qu'on en trouve dans les lits, & qu'il vit volontiers avec les hommes.

M. Linnæus en cite un qui eſt long d'environ un pied & demi, & de la groſſeur d'un doigt. Sa queue n'a de longeur que la ſixieme partie de ſon corps. On lui compte quarante-deux écailles qui ſont égales en grandeur.

Séba fait mention de ſept eſpeces d'eſculapes de diverſes couleurs magnifiques, & qui ſe trouvent ou au Breſil, ou à Panama, & en d'autres pays de l'Amérique. Leur gueule eſt armée de dents pointues & un peu crochues : auſſi dès que ce ſerpent a une fois un morceau dans la gueule, il le pouſſe aiſément dans ſon gozier; mais il ne ſauroit enſuite le rejetter à cauſe de ſes dents en crochets : ce qui fait qu'avant de prendre ſon repas qui conſiſte ordinairement en rats champêtres, en loirs & en oiſeaux, il ne manque pas de les flairer, ſe donnant garde de porter à ſa gueule ce qu'il ne juge pas pouvoir avaler commodément.

ESPADON ou EMPEREUR : *voyez* au mot BALEINE.

ESPARGOUTE ou ESPARGOULE. *Voyez* SPERJULE.

ESPARSETTE. *Voyez* SAIN-FOIN.

ESPATULE. *Voyez* GLAYEUL PUANT.

ESPATULE. M. Barrere dit qu'on a donné ce nom à une eſpece de héron blanc qui ſe trouve dans l'Iſle de Cayenne, & dont le bec eſt ſemblable en quelque ſorte à l'eſpatule dont les Apoticaires ſe ſervent pour remuer leurs drogues. Les plumes de cet oiſeau changent de couleur en vieilliſſant : elles deviennent

deviennent tantôt jaunes & tantôt rouges ; changement qui s'observe dans le plumage de plusieurs autres oiseaux de l'Amérique.

ESQUAQUE ou ESCAYE. *Voyez* le mot ANGE.

ESQUINE. *Voyez* SQUINE.

ESSAIM. *Voyez* au mot ABEILLE.

ESSENCE D'ORIENT. *Voyez* à l'article ABLE.

ESTRAGON, *Dracunculus esculentus.* Plante qu'on cultive dans tous les jardins potagers. Sa racine est longue, branchue & vivace : elle pousse tous les ans de nouvelles branches ou tiges, de la hauteur de deux ou trois pieds, dures, grêles, un peu anguleuses, rameuses. Ses premieres feuilles sont découpées ; celles qui leur succedent sont longues, étroites, & semblables à celles du lin ou de l'hyssope, d'un verd obscur, luisantes, d'une saveur âcre, aromatique, mêlée d'une douceur agréable, approchante de celle de l'anis. Ses fleurs sont rangées à l'extrémité des rameaux, comme dans l'aurone ordinaire ; mais elles sont si petites, qu'à peine peut-on les voir : elles sont jaunes, composées de plusieurs fleurons tubulés, partagés en étoile, formant ensemble de petits bouquets. A ces fleurs succedent de petits fruits arrondis & écailleux, qui contiennent des semences nues & sans aigrette. On multiplie l'estragon de graines & de plants enracinés : on le plante au mois de Mars, & on l'espace de quelques pouces.

Toute cette plante a une grande acrimonie. Elle est employée dans les salades, pendant qu'elle est encore jeune & tendre ; car non-seulement cet assaisonnement releve le goût de la salade, mais il peut encore devenir fort utile pour l'estomac, & concourir efficacement avec le sel, le poivre & le vinaigre, à corriger la fadeur & l'inertie des plantes aqueuses & insipides, telles que la laitue & plusieurs autres plantes qui se mangent en salade. Elle est puissamment incisive, apéritive & digestive ; elle donne de l'appétit, dissipe les vents, excite les regles & la salive. En France on fait un vinaigre d'estragon fort en usage en Cuisine & en Pharmacie. En Angleterre, son eau distillée est la plus estimée de toutes pour empêcher la contagion de la peste.

ESTURGEON ou ETURGEON, en latin *Accipenser seu Sturio.* Poisson de la classe des cartilagineux, c'est-à-dire, de ceux dont les nâgeoires sont soutenues par des cartilages, & qui, au lieu d'os, ont des cartilages dans leur intérieur.

Dans le genre des esturgeons, il y a sur-tout deux especes intéressantes à connoître, par l'utilité qu'on en retire. La premiere est l'esturgeon ordinaire ou commun, si estimé pour son bon goût ; & l'autre espece est le grand esturgeon, dont la chair n'est pas bien bonne à manger, mais dont on retire la colle de poisson qui est d'un si grand usage dans les arts : aussi ce poisson est-il nommé par quelques Auteurs, *Piscis ichtyocolla*, l'*ichtyocolle.*

Les marques caractéristiques du genre des Esturgeons, sont d'avoir un trou de chaque côté de la tête, que quelques Auteurs regardent comme les

ouies, d'autres comme les narrines ; une bouche ſituée au-deſſous en forme de tuyau & ſans dents ; un corps oblong muni ordinairement de ſept nâgeoires.

L'eſturgeon ordinaire, & dont on fait tant de cas, a le corps long; mais en même tems d'une forme pentagone ou à cinq angles, qui ſont formés par autant de rangs d'écailles. Les écailles de chaque rang ont toutes en général à leur ſommet, une épine courte, forte, recourbée en arriere. Sa tête eſt de médiocre groſſeur, hériſſée auſſi de petites pointes ou de petits tubercules. Ses yeux ſont petits, ſon iris argenté : le muſeau eſt long, large, finiſſant en pointe ; la bouche eſt dépourvue de dents, faite comme une ſorte de tuyau qui peut s'avancer juſqu'à un certain point, puis ſe retirer. Comme cet animal n'a point de mâchoires, il paroît clairement qu'il ne ſe nourrit qu'en ſuçant, & qu'il fait ſa plus grande nourriture d'inſectes de mer, ainſi qu'on l'a obſervé par l'examen qu'on a fait de ce qui ſe trouvoit dans ſon eſtomac. La queue de ce poiſſon eſt ſemblable à celle des chiens de mer, fourchue de maniere que la partie ſupérieure avec le corps même aminci, s'avance loin au-delà de l'inférieure.

On dit que tant que l'eſturgeon reſte dans la mer, il n'y devient pas bien gros, & que ſa chair alors n'eſt pas bien bonne ; mais que lorſqu'il remonte dans les fleuves d'eau douce, il y devient auſſi grand qu'un poiſſon cétacée. Ce poiſſon ſe rencontre fréquemment dans les grands fleuves, tels que le *Nil*, le *Don*, le *Danube* & le *Pô ;* on le pêche auſſi dans les grandes rivieres. Ceux qu'on pêche dans la Loire, ont quelquefois juſqu'à trois aulnes de longueur. On en préſenta un à François I, qui étoit long de dix-huit pieds. On en pêche quelquefois dans l'Elbe qui peſent juſqu'à deux cens livres.

Les eſturgeons ſont d'un très grand revenu par-tout, mais ſingulierement ſur le Pont-Euxin ; car en ſortant de la mer, ils entrent en très grande quantité dans le *Palus Meotide*, où l'on en pêche beaucoup à l'embouchure du Don. Les eſturgeons ne peuvent ſe pêcher à l'hameçon ; on ne les prend qu'au filet, parceque ces poiſſons ſe nourriſſent plutôt en ſuçant qu'en dévorant. On ne leur trouve jamais dans l'eſtomac de nourriture groſſiere ; ce qui a fait dire proverbialement en Allemand, *ſobre ou frugal comme un eſturgeon*. On prétend que ce poiſſon cherche ſa vie ſous l'eau en fouillant la terre avec ſon muſeau.

L'eſturgeon eſt d'une force conſidérable dans l'eau, & non ſur la terre. Quand il a le ventre appuyé, il renverſe d'un coup de queue l'homme le plus robuſte, pour peu qu'il le touche, & même il peut caſſer de très fortes perches. Si les Pêcheurs ne prenoient point leurs précautions, ils riſqueroient quelquefois d'avoir les jambes caſſées ; auſſi pour l'empêcher de donner des coups de queue, ils tâchent de lui attacher de court la queue avec la tête, en forme de demi cercle.

La pêche de ce poiſſon commence en Février dans la riviere de la Garonne

du côté de Bordeaux, & dure jusqu'en Juillet ou Août, & même un peu plus tard, suivant la saison. Quand les Pêcheurs s'apperçoivent qu'il y a des esturgeons de pris, ils les retirent, & les attachent à des bateaux, en leur passant des cordes qui traversent les ouies & la gueule du poisson. Ils peuvent les conserver ainsi vivans pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils en aient assez pour les mener à Bordeaux, où ce poisson est si commun, que tout le monde en mange. La chair de son dos a, dit-on, le goût du veau, & celle de son ventre, celui du cochon. Aussi sa chair est-elle regardée par quelques Médecins, comme de très difficile digestion, & comme n'étant propre qu'aux estomacs robustes. Les laitances de ce poisson sont de la plus grande délicatesse. Comme il se rencontre dans les mêmes endroits que le saumon, les Pêcheurs le nomment le *Conducteur des Saumons*.

Les Pêcheurs qui vont à la pêche de l'esturgeon sur le Palus Méotide à l'embouchure du Don, en tirent un double profit. Aussitôt qu'ils ont pêché des esturgeons, ils les salent, les suspendent à des perches pour les faire sécher au soleil, & vont vendre cette marchandise en Grece, où on nomme ces poissons ainsi salés *Moronna*, & lorsqu'ils sont frais, *Xirichi*. On transporte aussi de cette chair salée en Italie, où elle prend le nom de *Spinalia*. Cette saline est aussi commune en Grece, que chez nous le *hareng*, & en Italie la *thonine*.

On donne le nom de *Caviar* aux œufs de l'esturgeon, que l'on prépare aussitôt après la pêche, en les lavant bien dans du vin blanc, & en ôtant certains ligamens dans lesquels ils sont entremêlés, & la pellicule qui les enveloppe : on les fait un peu sécher, on les met ensuite avec du sel dans un vaisseau percé de petits trous : on les y écrase avec la main ; lorsque toute l'humidité superflue est bien dissipée, ce caviar ressemble pour la couleur & pour la consistance, au savon verd de Hambourg ; on le met dans des bariques, & on l'envoie en divers lieux éloignés de la mer, où l'on trouve cette denrée excellente. Le caviar forme une branche considérable du commerce des Hollandois. On en porte sur-tout beaucoup aux Moscovites, qui en font grand usage dans leurs trois carêmes qu'ils observent très scrupuleusement. Il n'y a qu'une seule espece d'esturgeon dont on puisse faire le caviar. Les Russes nomment cette espece de fromage *Caviari-Sckari* ; ils y mêlent souvent du poivre & de l'oignon. Les Italiens font venir une grande quantité de ce mets ; ils le regardent aussi comme un manger fort délicat : mais on prétend qu'ils est très mal sain & fiévreux.

En Hollande on coupe les esturgeons par morceaux qu'on garde dans des barils après les avoir confits dans le sel & la saumure. On fait grand cas en Angleterre de la chair d'esturgeon confite de cette maniere. On fait encore avec les vessies blanches qui s'étendent le long du dos de ce poisson, une espece d'icthyocolle ou de colle de poisson grise, jaunâtre, que les Droguistes vendent en feuilles, sans être roulées. Elle est plus difficile à dissoudre que celle dont nous allons parler ; mais quand elle est dissoute, elle a les mêmes propriétés.

Le GRAND ESTURGEON ou l'ICHTYOCOLLE, *Ictycocolla piscis*, a la peau douce, blanche, sans épines ni écailles, & pour épine du dos, un cartilage percé comme avec une tarriere d'un grand trou, vuide depuis la tête jusqu'à la queue : on en voit qui pesent depuis deux cens jusqu'à quatre cens livres, & qui ont jusqu'à vingt-quatre pieds de longueur.

Ce poisson passe tous les ans de la Mer dans le Danube, où l'on en prend une grande quantité ; mais principalement en Valachie vers les embouchures de ce fleuve. Cette émigration se fait depuis l'automne jusqu'au mois de Janvier ; le plus fort de la pêche est en Novembre & Octobre. Il s'en débite communément tous les vendredis à Vienne en Autriche, jusqu'à soixante, & même cent. Ces poissons nâgent toujours en bande, & accourent au son des trompettes, ce qui donne aux Pêcheurs la facilité de les envelopper dans leurs filets, & de les amener à bord. Le grand esturgeon est si timide, que le plus petit poisson le fait fuir. Ce poisson se trouve encore communément dans les mers de Moscovie. On l'appelle *Belluge*.

Colle de Poisson.

La chair du grand Esturgeon est douceâtre, gluante ; & ne devient supportable à manger, que lorsqu'elle a été salée. Ce qu'il fournit de plus utile, soit pour la Médecine, soit pour les Arts, c'est l'*ichtycocolle*, autrement nommée *colle de poisson*, qui n'est, à proprement parler, qu'une gelée de poisson extraite par le moyen de l'eau chaude. On prend la peau, les entrailles, l'estomac, les nâgeoires, la queue, les parties nerveuses, & la vessie d'air de ce poisson ; on les réduit en bouillie, dans de l'eau bouillante ; on étend cette bouillie mucilagineuse en petits feuillets, afin qu'en séchant, elle se réduise en forme de parchemin ; quand elle est presque seche, on la roule ordinairement en cordons ; c'est alors ce qu'on nomme *colle de poisson.* La meilleure est en petits cordons, blancheâtre, claire, transparente, sans odeur, & sans saveur. Celle qui est en gros cordons, est sujette à être remplie d'une colle jaune, de mauvaise odeur. Il faut conserver cette substance dans un lieu sec, car elle s'humecte à l'air. Toute la colle de poisson que nous voyons en France, nous est fournie par les Hollandois, qui la vont chercher au Port d'Archangel, où l'on en prépare beaucoup.

Comme la colle de poisson possede une qualité dessicative, incarnative, anodine, & un peu émolliente, on l'emploie avec succès dans les ulcérations de la gorge & des poulmons, & dans la dyssenterie : on l'emploie aussi dans les emplâtres agglutinatives.

La colle de poisson est d'usage pour donner du lustre aux rubans de soie, pour blanchir les gazes, pour contrefaire les perles fines, & pour plusieurs autres pratiques des arts. On la fait fondre avec du sucre, & on la recuit en une espece de colle jaune & transparente qu'on laisse fondre dans la bouche pour coller le papier. Les Dessinateurs se servent de la colle de poisson ainsi préparée sous le nom de *colle à bouche ;* les Limonadiers se servent de

colle de poiſſon pour éclaircir le caffé. Les Marchands de Vin la font diſſoudre dans du vin, & s'en ſervent pour éclaircir le vin; on jette ce mêlange dans le tonneau, il ſe forme ſur la ſurface de la liqueur une eau qui en ſe précipitant peu à peu juſqu'au fond, entraîne avec elle toutes les parties groſſieres; enſorte que l'on peut dire que c'eſt le filtre qui paſſe à travers la liqueur, & non la liqueur à travers le filtre. Il y a encore une autre *colle de poiſſon* qu'on tire de Hollande & d'Angleterre en petits livres : mais on prétend que ce n'eſt que le rebut & la partie la moins pure de la colle de poiſſon de Moſcovie. Pour rendre la *colle de poiſſon* très forte, on l'amincit à coups de marteau, on la coupe en petits morceaux, & on la met digérer dans de l'eau-de-vie ſur le feu. Souvent on l'emploie avec ſuccès en guiſe de colle-forte ordinaire.

ESULE GRANDE ET PETITE : *voyez* TITHYMALE.

ETAIN, *Stannum.* Eſt l'un des métaux imparfaits & le plus mou après le plomb. Sa couleur eſt blanche & brillante, il eſt facile à ternir, mais il ne ſe rouille pas : il eſt peu ductile, & quand on le courbe en différens ſens, il produit une eſpece de cri : il eſt plus tenace & plus élaſtique que le plomb, & peu ſonore par lui-même. Plus ce métal eſt pur & moins il peſe, c'eſt le plus léger de tous les métaux; mais étant dans l'état de *minerai*, ſa peſanteur ſpécifique l'emporte ſur celle de tous les métaux minéraliſés. L'étain d'Angleterre eſt le plus peſant, & celui qui contient la plus grande quantité d'arſenic.

L'étain poſſede beaucoup de propriétés, qui le rapprochent du plomb; il ſe fond promptement, & à une chaleur modérée; mais à un certain degré de feu, il ſe calcine, & finit par ſe changer, à l'aide d'un fondant, en un verre laiteux, opalin, comme le font auſſi les os calcinés, ſi on les jette dans du verre tenu en fuſion. Un atôme de ce métal en vapeur, rend une grande quantité d'or, aigre & caſſant, de la même maniere que le fer devient aigre dans la forge des Serruriers, pour peu qu'on en approche du cuivre de trop près. L'étain s'amalgame très bien avec les demi-métaux & le plomb : excepté ce dernier métal, il leur enleve à tous la ductilité & la malléabilité; ſi on met du fer dans de l'étain fondu, ils contractent une ſorte d'alliage; mais ſi l'on met de l'étain dans du fer fondu, ils ſe convertiſſent auſſitôt l'un & l'autre en petits globules qui crevent, & font exploſion comme des grenades.

On lit dans notre *Minéralogie* pluſieurs détails circonſtanciés ſur ce métal, qui ſeroient déplacés ici, nous y renvoyons nos Lecteurs : nous dirons ſeulement que l'étain a ſes mines particulieres; qu'il naît ordinairement dans les endroits ſabloneux des montagnes à filons ou à couches, & en maſſes plus ou moins conſidérables, ainſi qu'on l'obſerve en Allemagne, en Bohême, en Suede & en Pologne, en Angleterre & aux Indes.

Ces filons ne ſont quelquefois que légerement couverts de terre, & viennent même ſouvent aboutir & ſe montrer à nud à la ſurface. Dans les

mines de Devonshire & de Cornouailles, la direction des filons d'étain eſt ordinairement de l'Occident à l'Orient, quoique dans d'autres parties d'Angleterre les filons aillent ordinairement du Nord au Sud; pour lors constamment ces filons s'enfoncent vers le Nord perpendiculairement de trois pieds ſur huit de cours. Les Mineurs ont remarqué que les côtés latéraux des filons de la mine de Devonshire ne ſont jamais perpendiculaires, mais toujours un peu inclinés. Il y a en Saxe, dans le Diſtrict d'Altemberg, une mine d'étain en maſſe qui peut être regardée comme un prodige dans la minéralogie. Cette mine a environ vingt toiſes de circonférence, & fournit de la mine d'étain depuis la ſurface de la terre juſqu'à cent cinquante toiſes de profondeur perpendiculaire.

L'étain eſt minéraliſé, ou par le ſoufre, ou par la pyrite blanche arſénicale ou allié au fer : on n'en voit que peu ou point de pur.

La mine d'étain la plus ordinaire, eſt celle de Cornouailles & celle de Devonshire, qui ſont criſtalliſées, en polyedres irréguliers, & dont la couleur eſt noirâtre. Ces minerais ſont ſtriés intérieurement, ou grainus, ou poreux.

Les criſtaux d'étain proprement dits, ſont une mine d'étain, dont la figure extérieure eſt à pans indéterminés, le tiſſu intérieur eſt feuilleté; de couleurs & tranſparences différentes : ils deviennent rouges à la comminution, & donnent à la fonte ſoixante-dix livres ou environ par quintal.

Les grenats d'étain ſont quelquefois d'un beau rouge, aſſez durs pour couper le verre, & reſſemblent entierement à ceux dont on fait des bijoux. Ce que l'on nomme *Sable d'étain*, eſt une mine de tranſport, formée des débris des précédentes mines, & que des courans d'eau ont détachée de ces minieres, & dépoſée enſuite dans l'endroit où des Pailloteurs la retirent par le lavage avec la ſébille, ou avec des rateaux à dents de fer. Telle eſt celle d'Eybenſtock en Saxe. On appelle *Mundick* une mine d'étain trop pauvre ou trop adultérée pour valoir la peine de l'exploitation : *voyez* Mundick.

Toutes les mines d'étain ſont enveloppées ou dans de la roche de corne criſtalliſée, ou englobées dans des *fluors* de ſpath fuſible, ou interpoſées dans de la mine arſenicale, réfractaire & rapace, qui eſt le *Wolfram :* voyez *ce mot ;* rarement dans la *Molybdêne*. La ſur-enveloppe de cette mine eſt communément ſchiſteuſe, ferrugineuſe & ſableuſe. Il eſt bon d'obſerver que les mines d'étain ſont toujours difficiles à traiter, à cauſe des ſubſtances auxquelles elles ſont alliées. Quand on a trouvé une mine d'étain, on y pratique d'abord des puits, des galeries, des percemens : lorſqu'il s'agit d'ébranler & de détacher le métal de ſa miniere, il faut mettre le feu dans le ſouterrain, afin d'y produire des gerçures, par leſquelles la ſonde, les leviers, les pics puiſſent avoir priſe ; enſuite on extrait le métal de ſa mine, par le triage, la torréfaction, puis le pilage, le lavage & la fonte dans un fourneau de reverbere.

La mine étant purifiée & féchée (mais avant la fufion) fe nomme *Pierre d'étain*. La partie fupérieure de la maffe d'étain fondu eft fi molle, fi peu ductile, que pour la travailler (dit M. Geofroi, *Mat. Med. vol. 1, p. 487.*) on eft obligé d'y allier trois livres de cuivre, par quintal d'étain de fonte. On met deux livres de cuivre ou cinq livres de plomb dans la partie du milieu ; & dans la couche inférieure, on met dix-huit livres de plomb. Il y a cependant des mines d'étain, dont la nature eft telle, qu'il ne faut que peu d'alliage pour le rendre fonore & malléable.

On diftingue, dans le commerce, trois différentes fortes d'étain ; favoir, 1°. l'*étain plané* ou de *marais* : il eft affez pur, mais point fonore, & trop liant ; on lui donne encore les noms d'*Etain d'Angleterre*, *Etain criftallin* & à la *rofe*. On le travaille au marteau fur une platine de cuivre placée fur une enclume avec un ou deux cuirs de caftor entre l'enclume & la platine.

2°. L'*étain commun*, qui fe trouve chez tous les Potiers d'étain : c'eft un alliage d'étain plané, de plomb, & quelquefois de cuivre jaune.

3°. L'*étain fonnant*, ou *étain fin*, qui eft un mélange d'étain plané, de bifmuth, de cuivre rouge & de zinc : il eft le plus éclatant, le plus fonore, le plus facile à ouvrager : on y ajoute, au befoin, du régule d'étain, pour en augmenter la dureté. Pour rendre cet alliage encore plus fonore, on le bat fortement à coups de marteau : c'eft ce qu'on appelle *écrouir l'étain*.

Le mélange de l'étain doit être annoncé par la marque qu'on eft obligé d'y appofer : l'étain mélangé avec un tiers de plomb, doit porter deux marques ou contrôles ; s'il eft compofé de cinq parties contre une de plomb, il doit avoir trois marques ; enfin s'il contient trois livres d'alliage de plomb par quintal, il faut qu'il ait quatre contrôles.

L'étain de Siam, de la Chine, du Japon, & d'autres pays de l'Inde Orientale, viennent en lingots, formés en maniere de pyramides tronquées, avec un rebord : c'eft ce que les Marchands appellent *Etain en chapeau*, ou *Etain de Malac*. On les défigne encore différemment dans le commerce : on appelle *Etain à l'agneau*, celui qui eft contre-marqué des Armes de la Ville de Rouen ; & *Etain de brique*, celui qui provient d'Allemagne, & à qui on a donné cette marque à Hambourg. Ainfi l'étain purifié fe trouve dans le commerce, ou en lingots, ou en faumons, ou en lames qu'on nomme *Verges*, & en cubes appellés *Chapeaux* : on fait l'effai de l'étain pour en connoître la qualité & le titre, le jettant tout fondu dans une lingotiere de craie : plus le lingot eft léger, & meilleur ou plus fin l'étain doit être, &c.

L'étain entre dans la compofition des miroirs métalliques, du bronze & des cloches. L'expérience a appris à l'altérer différemment, pour en former toutes fortes de vaiffelles & d'uftenfiles de ménage : on s'en fert pour étamer le cuivre, & pour la fabrique des tuyaux d'orgues. On en fait, par une legere calcination, une chaux grife, qui eft la *potée d'etain*, fi propre

aux Diamantaires, & à d'autres Ouvriers pour polir leurs ouvrages : il entre dans la composition des émaux, dans celle de la soudure pour les métaux mous, & dans la couverte de la fayence. On peut battre l'étain en feuilles minces, & les charger de mercure ; par ce moyen, elles acquerront la propriété (étant appliquées derriere une glace) de peindre ou de réfléchir les objets, ainsi qu'on en connoît l'effet dans un miroir. Ces feuilles non amagalmées, mais peintes ou vernies d'un côté, sont connues sous le nom d'*Appeau :* on en met aux torches de cire, pour faire des armoiries de deuil : on s'en sert aussi pour faux-argenter les décorations d'artifice & de théâtre, pour orner les cartouches, &c. dans les Fêtes publiques & dans les Pompes funébres, ou pour faire de l'avanturine blanche, ou pour blanchir le fer. La dissolution de raclures d'étain, par l'eau régale, a la propriété de donner beaucoup d'éclat aux couleurs rouges : aussi les Teinturiers s'en servent-ils pour faire la belle écarlate, &c. Il donne une couleur pourpre à la dissolution de l'or. Les Potiers d'Etain vendent à différens Artisans une sorte de bas étain qu'ils appellent *Claire Soudure* ou *Claire Etoffe :* cet étain participe de moitié son poids de plomb. Il n'est pas permis aux Potiers d'Etain de l'employer, sinon à faire des moules pour la fabrique des chandelles. On en fait aussi quantité de petits ouvrages, que les Merciers appellent du *Bimblot.* Voyez l'article BIMBLOTIER dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers.*

ETAIN-DE-GLACE. *Voyez* BISMUTH.

ETALON. Est un cheval entier, choisi & destiné à l'accouplement, & dont on veut faire race. *Voyez* HARAS, *au mot* CHEVAL.

ETANG, *Stagnum.* Nom donné à un amas d'eaux dormantes : c'est une espece de réservoir plus petit qu'un lac : qui reçoit de l'eau sans en dégorger, sinon à l'instant des grandes alluvions ; il est plus grand, plus profond & moins sujet à se dessécher que les *mares.* On y nourrit du poisson : aussi les Anciens Latins ont-ils nommé l'étang *piscina.* On empoissonne les étangs dans le mois de Mai, & on les pêche ordinairement en Mars : un des plus considérables étangs de ce Royaume est celui de Villers dans le Berry, qui a cinq ou six lieux de circuit. On voit dans la Chine quantité d'étangs faits & ménagés avec industrie, pour fournir de l'eau de pluie pendant la sécheresse de l'été aux habitans qui sont trop loin des rivieres, où dont le terroir n'est pas propre à creuser des puits. *Voyez* CITERNE : il y a aussi des étangs salés, tel est celui de l'Isle Maguelone en Languedoc, où l'on travaille à la cristallisation du sel marin,

ETERNELLE ou BOUTON BLANC. Nom donné à l'immortelle blanche. *Voyez* à l'article IMMORTELLE.

ETITES, *Ætitæ.* Ce sont des pierres, pour l'ordinaire ferrugineuses, au-dedans desquelles il y a une cavité qui est tantôt vuide & tantôt pleine. La figure extérieure de ces pierres est peu constante : elle est ou ronde, ou ovale, ou triangulaire, ou quarrée, &c.

On a prétendu, mal-à-propos, que ces pierres se trouvoient dans les nids des aigles, d'où leur est venu le nom de *pierres d'aigles.* C'est avec aussi peu de

de fondement, que le peuple attribue encore à ces sortes de pierres, les vertus admirables que les anciens Naturalistes prétendoient y avoir reconnues.

Les Etites sont composées de plusieurs couches, d'un rouge brun, olivâtre, & qu'on peut séparer aisément. Il est évident qu'elles ont été formées d'une matiere d'abord molle, qui s'est agglutinée peu-à-peu, & a laissé une cavité en dedans. Ces couches enveloppent un noyau limoneux ou ochreux qu'elles portent dans leur centre, & qui s'y est conservé depuis la formation de l'étite. Ce noyau est ou fixe ou mobile : on l'appelle *callimus*.

On trouve l'Etite dans bien des mines de fer de la France, même dans la chaîne des montagnes d'Alais en Languedoc. La plus grande quantité se rencontre près de Terrané, village situé sur le bord du Nil, & dans la grande Mer du Desert, que les Arabes appellent *Bahar-labaama*, c'est-à-dire, *Lac desséché* ou *Mer sans eau* : elles sont bigarrées, graveleuses, de couleur cendrée ou jaunâtre & brunissent avec le tems. Il y en a depuis la grosseur d'un œuf d'autruche jusqu'à celle d'une aveline : il n'est pas rare de les trouver grouppées en grande quantité.

Le noyau ou callimus des étites, étant communément argilleux & venant à se dessécher, cesse d'occuper toute la cavité, & produit un certain bruit quand on vient à agiter brusquement la pierre d'aigle. Les Arabes ont nommé l'étite *Maské*, c'est-à-dire, pierre sonnante. La concavité est un caractere plus essentiel au Géode qu'à la pierre d'aigle *Voyez* GÉODE.

On rencontre quelquefois, dans les environs d'Alençon, près des mines de fer, des étites brillantes, noirâtres & très pesantes, susceptibles d'efflorescence : on les doit regarder comme une sorte de pyrite vitriolique, caverneuse. *Voyez* l'article PYRITE.

ETOILE. *Stella avis*. Oiseau de la Côte d'Or, en Afrique : il a la grosseur d'un merle : son plumage est très agréablement diversifié par trois couleurs ; savoir, le blanc, le jaune & le noir : ses pieds sont jaunâtres, on y compte trois doigts ; les ongles sont noirs & très courts : son bec est assez long, courbé & noirâtre par le bout, le dessous en est blanchâtre ; sa voix est très forte, & ressemble au rugissement. Si les Negres l'entendent crier du côté gauche dans leurs voyages, ils retournent aussi-tôt sur leurs pas, tant ils regardent comme sinistre le cri de cet oiseau.

ETOILE FLAMBOYANTE : nom que l'on a donné quelquefois aux Cométes, à cause de la queue ou chevelure lumineuse dont elles sont presque toujours accompagnées. *Voyez* COMÉTE.

ETOILE MARINE PETRIFIÉE. Les Lithologistes donnent ce nom à quantité de pierres en forme d'étoiles, ou marquées d'étoiles en relief ou en gravure, ou parsemées d'étoiles. De-là vient que toutes les especes de madrepores fossiles peuvent réclamer ce nom. M. Bertrand dit avec raison qu'on auroit dû réserver cette dénomination aux parties de l'*étoile marine* proprement dite, & dont on trouve les articulations vertébrales ou bourre-

lets osseux, en différens endroits, particulierement en Suisse & en Touraine. Les Lithographes peuvent aussi imposer ce nom aux articles des différentes *étoiles de mer* ou *Astrophites*, connues sous le nom de *Tête de Meduse*. Voyez *ce mot & l'article* ETOILE MARINE.

Les pédicules ou branches des encrinites, des entroques, peuvent aussi être comprises sous ce nom. *Voyez* l'article PALMIER MARIN.

ETOILE DE MER. Est le limaçon épineux du Cap.

ETOILE DE MER, *Stella marina*. Insecte de mer, auquel les Naturalistes ont donné ce nom, à cause de sa figure, & dont tous les curieux parent leurs cabinets. On en connoît plusieurs especes, qui varient par la couleur, par le nombre des rayons & par le méchanisme particulier qu'ils nous font voir dans leur marche. Nous en avons ramassé sur les parages du Texel & de Squeveling en Hollande, dont les unes avoient une, deux, trois, quatre & cinq branches ou pans; nous en avons recueilli au Confluent du Sund qui avoient treize rayons: on en apporte des Indes qui en ont jusqu'à trente-sept, & qu'on nomme *Soleil de mer*, à cause de leur figure & de la quantité de leurs rayons; d'autres ont les branches rameuses. Toutes celles que nous avons ramassées sur les divers rivages de la Méditerranée sont garnies de longues épines; & on ne les prend pas toujours aussi impunément dans les mains que celles des environs de l'Islande, qui en sont entiérement dépourvues. Ainsi l'on peut distinguer bien des sortes d'étoiles de mer : les unes sont lisses, les autres sont épineuses, il y en a d'arborescentes ou branchues.

Parmi les étoiles de mer, il y en a dont les rayons sont renflés dans le milieu, d'autres sont obtus, & d'autres ont une forme pyramidale. L'espece la plus ordinaire est divisée en cinq rayons; toutes ont au milieu ou centre du corps une ouverture sphérique, que les Naturalistes regardent comme le grand suçoir ou la *bouche* de l'animal, & autour de laquelle sont cinq dents ou fourchettes, dures & comme osseuses, dont les étoiles se servent pour tenir les coquillages qui font leur nourriture : peut-être que c'est avec ces mêmes pointes qu'elles ouvrent les coquilles à deux pieces. La surface supérieure de l'*étoile de mer* & de chacun des rayons, est recouverte d'un cuir calleux, *callum durum*, diversement coloré; & hérissée de diverses petites éminences, de matiere dure, qui ressemblent beaucoup à des os ou à des coquilles. Chaque rayon de l'*étoile de mer* est garni à sa surface inférieure d'un grand nombre de jambes.

Les jambes de l'*étoile de mer* à cinq pans, sont en si grand nombre, qu'elles garnissent presque toute la surface des rayons du côté où elles sont attachées. Elles y sont posées dans quatre rangs différens, chacun desquels contient environ soixante & seize jambes, & par conséquent l'étoile entiere est pourvue de quinze cens vingt jambes. L'*étoile de mer* ne marche cependant qu'avec beaucoup de lenteur. Ces jambes, il est vrai, sont si molles, qu'elles ne semblent gueres mériter le nom de jambes. Ce ne sont, à proprement parler, que des especes de cornes, assez semblables à celles du limaçon;

elles en ont la couleur, la consistance & la forme ; elles sont assez souvent retirées comme les cornes du limaçon, ce n'est que lorsque l'animal veut marcher qu'il les développe.

On peut en remarquer très aisément la méchanique admirable ; il ne s'agit que de mettre à découvert les parties intérieures d'un des rayons de l'étoile, en coupant la peau du côté de la surface supérieure de ce rayon. Lorsque cette opération est faite, on observe que chaque rayon est composé d'un grand nombre de *vertebres*, construites de façon, qu'il se trouve une coulisse au milieu du corps, qu'elles ferment par leur assemblage. A chaque côté de cette coulisse, on observe deux rangs d'especes de petites boules ou perles, claires, transparentes, rangées les unes auprès des autres. Ces petites boules sont formées d'une membrane mince, dont l'intérieur est rempli d'eau. Aussi-tôt qu'on vient à presser ces boules avec le doigt, on en découvre toute l'ingénieuse méchanique. Ces boules se vuident, & l'eau qui en sort fait étendre & gonfler les jambes qui y correspondent ; lorsqu'on cesse de presser, les jambes se contractent par leur ressort naturel, & font remonter l'eau dans les boules. On conçoit aisément que tout ce que l'*étoile* a à faire pour enfler ses jambes, c'est de presser les boules par contraction. C'est de ces jambes ainsi allongées que les étoiles se servent pour marcher sur les pierres & le sable, soit qu'elles soient à sec, soit que l'eau de mer les couvre.

Il y a quelques années que parcourant les rivages de la mer d'Ecosse, je trouvai l'occasion d'y ramasser quantité d'étoiles de mer, & de satisfaire ma curiosité sur leur mouvement & sur la maniere dont elles se nourrissent. J'étois placé fort avantageusement pour ces observations ; il y avoit plusieurs petites mares d'eau sur la greve, j'y portai toutes les étoiles que j'avois ramassées, & en les voyant cheminer, j'observai que ces animaux, qui sont mols, présentoient une convexité d'un côté, & une concavité de l'autre : celle-ci étoit le côté de la bouche. Cette forme est celle qui m'a paru être naturelle à toutes les especes d'étoiles marines lorsqu'elles nâgent : elles se suspendoient obliquement dans l'eau, & formoient avec leurs rayons de légeres ondulations, ce qui sans doute provenoit moins du frottement de l'eau, que du mouvement de contraction & de rallongement qu'elles exercent à l'instant où elles cheminent. L'animal veut-il descendre sur le sol, il cesse ses mouvements & éprouve une espece d'inertie, & sa pesanteur spécifique le fait tomber perpendiculairement (dans l'eau tranquille) sur deux de ses pans ; mais si l'eau est agitée, il suit en tombant une direction oblique. Est-il descendu sur le sol, il s'attache à la vase, & fait sortir & avancer à volonté les centaines de pieds dont nous avons parlé ci-dessus, & qui paroissent être autant de suçoirs mobiles, tendineux, susceptibles d'allongement & de contraction, mais très propres à fixer ces animaux au besoin dans le lieu qui leur est le plus convenable. En un mot, l'animal peut reculer, aller de côté, en avant, en tout sens, sans changer de position absolue. Les dents ou fourchettes des étoiles de mer servent à comminuer leurs aliments :

il se trouve dans l'intervalle, des vascules très convenables pour la déglutition. Chacun de ces instruments est adapté à autant d'especes de trachées, lesquelles s'unissent à des especes de petites poches grêles : ceux-ci sont recouverts d'une grande quantité d'une substance qui est comme laiteuse, gélatineuse, grumeleuse, semblable à la chair de l'oursin.

Les étoiles de mer font la déjection de leurs excréments par autant d'anus intérieurs, qu'elles ont de fourchettes. Chaque espece de *boyau rectum* a son rendez-vous à-peu-près au centre de l'animal, où l'on voit une *verrue* ou une espece d'*opercule* : cette verrue est blanchâtre & osseuse; elle est située dans la partie crustacée & à l'opposite de l'ouverture que l'on dit être la bouche. Il est étonnant que Linckius, qui a donné en 1733 un Traité *in folio* & avec figures de ces animaux, n'ait pas été instruit de la méchanique & des moyens que les étoiles marines emploient, soit pour manger, soit pour déjecter. M. de Réaumur les avoit presque tous connus, ainsi qu'on peut le voir dans un *Mémoire* qu'il a donné à ce sujet *à l'Académie des Sciences, ann. 1710, p. 634.*

Les étoiles marines sont sujettes à perdre un, deux ou plusieurs de leurs rayons, & à les réparer, le tout de la même maniere qu'on l'observe dans les écrevisses. Les excréments des étoiles marines sont noirâtres, précédés & succédés d'une goutte de liqueur fraîche, âcre, demi-transparente, blanchâtre, semblable au *Nostoch usnée* & gélatineux qui se trouve dans les champs immédiatement après les orages, & dont MM. Geoffroi & de Réaumur ont parlé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. L'odeur de la chair des étoiles de mer est analogue à celle de l'oursin, & le goût à celui des crustacées.

Les étoiles épineuses ont communément cinq pattes, chacune desquelles est pointue, étroite à sa naissance, large vers le milieu, & plus ou moins longue selon la grandeur de l'animal. Le corps, les pattes de cette étoile sont garnis de piquants mobiles, & en quelque sorte semblables à ceux du hérisson; différemment en cela des rayons de l'étoile lisse, qui sont seulement couverts de petits tubercules, à-peu-près comme il s'en trouve sur les pattes du polype.

Il y a de certaines especes d'étoiles de mer dont les rayons ne sont point garnis de jambes : ces rayons qui ressemblent à des queues de lézard, leur servent eux-mêmes de jambes. L'animal en accroche deux à l'endroit vers lequel il veut s'avancer, & se traîne sur ces deux-là, tandis que le rayon qui leur est opposé, se recourbe en un sens contraire, s'appuie sur le sable, & pousse l'étoile vers le même endroit.

Parmi les diverses especes d'étoiles, il y en a une entr'autres d'une structure très singuliere. Ses rayons se subdivisent en quelque sorte comme des rameaux d'arbres; aussi la nomme-t-on *Etoile arborescente :* c'est un véritable polype, mais d'une espece aussi singuliere que celle du *palmier marin*. Voy. ce mot. On remarque d'abord cinq grosses branches arrondies, au milieu desquelles est la bouche, qui est, ainsi que le corps de cet animal, d'une

figure pentagone ; ainſi la bouche a auſſi cinq angles qui naiſſent de la rencontre de cinq levres, qui répondent aux cinq côtés du corps : entre l'eſpace des branches il y a un trou ; chaque branche ſe partage en deux rameaux, ces rameaux en deux autres, & ainſi ſucceſſivement en une infinité de petites ramifications, dont les dernieres ſont auſſi fines que des cheveux. On en a trouvé 81920 dans une étoile de mer que l'on conſerve dans le Cabinet de la Société Royale de Londres. Toutes ces branches & les rameaux qui en ſortent ſont recourbés en dedans, ſe plient comme un éprevier, & ſont faits pour prendre la proie & la porter à la bouche. Telle eſt la *tête de Méduſe*, qu'on voit dans tous les Cabinets de Naturaliſtes, & qui eſt plus ou moins eſtimée, à raiſon de ſa groſſeur, de ſa couleur, du nombre & de la conſervation de ſes *rayons* ou *branches*.

Il y a une autre eſpece de *petite étoile* qui avance & ſe remue par le moyen de ſes branches, qu'elle plie & replie comme font les ſerpents : ces branches détachées du centre, ont encore du mouvement, comme cela arrive aux *vers* & aux *couleuvres* qu'on a coupés en pluſieurs morceaux.

La petite étoile de mer, que l'on nomme *étoile à rayons à queue de lézard*, a effectivement des rayons auſſi fragiles que la queue des lézards. Les moindres chocs que leur font eſſuyer les flots contre des pierres, leur font perdre des rayons : mais la Nature a pourvu à ces pertes fréquentes auxquelles ſont expoſées les diverſes étoiles de mer ; à peine ont-elles perdu quelque rayon, qu'il leur en croît un nouveau. Pour éviter ce danger, les petites étoiles dont nous venons de parler, ſe tiennent ſur des côtes unies qui ne ſont couvertes que de ſable : on les trouve ſouvent enfoncées ſous ce ſable, où elles marchent fort lentement.

On voit beaucoup d'étoiles marines aux Antilles. Ces animaux ſe promenent pendant le calme ; mais auſſi-tôt qu'ils prévoient l'orage, ils s'attachent, à l'aide de toutes leurs pattes, contre les rochers : ces pattes deviennent pour eux autant d'ancres, qui les tiennent ſi fortement appliquées, que toute la violence des eaux irritées ne peut les en détacher.

ETOILE, PLANTE ou GAZON. Nom que l'on donne à Cayenne à une plante grimpante, connue ſous le nom de *jaſmin rouge*, c'eſt un lizeron, & le *quamoclit foliis tenuiter inciſis & pennatis* de Barrere. La fleur en eſt petite & couleur de feu : on en forme des berceaux très agréables. *Voyez* à l'article Jasmin.

ETOILE TOMBANTE. C'eſt un phénomene que l'on peut obſerver aſſez ſouvent dans les ſoirées du printems & de l'automne. Il ſemble voir une étoile ſe détacher du ciel, & tendre par ſa chûte au bas de l'horiſon, ou quelquefois ſe perdre dans le vague des airs. Cette étoile apparente eſt un petit globe de feu, qui répand une lumiere vive, ſemblable à celle de l'étoile : ſouvent il ſe diſſipe dans les airs, quelquefois il parvient juſques ſur la terre ; alors on trouve au lieu de ſa chûte une matiere de couleur jaunâtre & viſqueuſe comme de la colle, la matiere combuſtible ayant été entierement conſumée. Les Phyſiciens parviennent à imiter ce météore. Pour

cet effet, on forme une boule avec du nitre, du camphre & du limon; on l'humecte avec de l'eau-de-vie, on y met le feu, on la lance dans les airs : sa lumiere & les circonstances de sa chûte sont entierement semblables à celles du météore.

ETOILES. *Voyez* à la suite de l'article PLANETE.

ETOUFFEUR. *Voyez* GIBOYA.

ETOURNEAU ou SANSONNET, *Sturnus*. Oiseau assez connu par la beauté de son plumage. On en distingue plusieurs especes : savoir, l'*étourneau vulgaire*, les *étourneaux blancs*, l'*étourneau des Indes*, l'*étourneau marin*, l'*étourneau à rouges aîles*, &c.

L'*étourneau commun* est un oiseau qui vit de tout, & se trouve par-tout : il est de la grosseur d'un merle. Son plumage est noirâtre, tacheté de gris, de blanc, quelquefois de bleu, de jaune & de rouge pourpre qui change à différents aspects. Son bec est semblable à celui de la pie : sa langue est dure, de la nature de la corne, & fendue; le mâle a un filet noir en dessous : il a l'œil noir, le dos plus chargé de couleur pourpre, & le croupion plus verdâtre. La femelle a une petite maille dans le blanc de l'œil : son plumage est aussi moins tacheté que celui du mâle. La queue de l'étourneau est courte & noire : il a les pieds jaunes & les ongles presque noirs. Le jeune étourneau n'a qu'une tache sur tout son plumage; c'est pourquoi bien des personnes ont de la peine à le distinguer alors d'avec le merle ordinaire. L'étourneau a les cuisses garnies de plumes jusqu'aux genoux : il habite en été les endroits aqueux, vers les prés; & en hiver, sur les tours & les toîts des maisons : il vit de vers, de petits scarabées, de chair de cadavres, de baies, de raisins & de semences; on le nourrit aussi en cage. Il pond quatre ou cinq œufs, qui sont légerement teints d'un bleu verdâtre : il fait son nid dans des trous de maisons ou d'arbres.

Les étourneaux sont des oiseaux de société, qui volent & demeurent ensemble : leur vol est en quelque sorte circulaire, parcequ'ils tâchent de gagner toujours le milieu de la bande. Cet oiseau vit vingt ans & plus : il est fort docile; on l'apprivoise facilement, & on lui apprend à répéter quelques mots : on lui fait la chasse vers le tems des vendanges, parcequ'alors il est gras & assez bon à manger.

Les Anciens faisoient grand cas de la chair des étourneaux; ils en servoient souvent sur leurs tables. La tête sent un peu l'odeur de la fourmi, c'est pourquoi on la retire avant que d'apprêter l'oiseau; on en ôte aussi la peau, parcequ'elle est amere.

ETTALCH. C'est un arbre étranger, assez grand, épineux, dont le branchage & les feuilles ont beaucoup de rapport avec le cedre ou avec le genevrier : son bois, en Numidie, est blanc; en Lybie, violet & noir; & en Ethyopie, très noir. Les Italiens l'appellent *Sangu*. Il en découle une résine fort analogue à celle du mastic de Crete. Son bois est sudorifique, & sert aussi à faire des instruments de musique.

EVENTAIL DE MER. *Voyez* au mot CORALLINE.

EVENTAIL ou POISSON EN EVENTAIL. C'eſt le *Waycoviſch* des Hollandois. Ce poiſſon a des nâgeoires fort longues ſur le dos, qui ſe recourbent vers la tête, & forment en quelque ſorte la figure d'un *éventail*, d'où lui eſt venu ſon nom. On lui remarque ſur la tête deux proéminences, en maniere de cornes : il eſt armé ſur le dos & au bas du ventre d'un grand nombre d'aiguillons, qui ſe joignent par une membrane : il a ſur le dos trois taches rouges & quarrées ; le reſte de ſon corps eſt d'un bleu aſſez clair. Les Indiens le font deſſécher & fumer pour le manger. Ce poiſſon eſt rare en Europe.

ÉVÊQUE. Nom donné à un petit oiſeau de la Louiſiane & de l'Amérique, dont le plumage eſt bleu : ſes aîles, qui forment une eſpece d'écharpe, tirent ſur le violet. Il eſt moins grand que le ſerin. Par la mélodie de ſon ramage, il ſurpaſſe le chant de nos roſſignols : il chante pendant l'eſpace d'un quart de minute, ſans qu'on s'apperçoive qu'il reprenne ſa reſpiration. Après s'être repoſé deux fois autant de tems qu'il a chanté, il recommence & continue toujours de même pendant deux heures.

EVERTZEN. C'eſt un poiſſon des Indes, qui ſemble être de la famille des *Brêmes de mer*. Voyez *ce mot*. Les Navigateurs l'appellent *Maître* ; les Portugais, *Meris* ; & les Bréſilois, *Gugapu-Guacu*. Sa couleur eſt noirâtre : il a ſur le dos ſix aiguillons qui tiennent à ſes nâgeoires, & des taches blanches ; on en voit auſſi à la queue & aux nâgeoires ; tout le corps eſt tiqueté de marques de différentes couleurs. Il y a une ſaiſon où ce poiſſon eſt excellent à manger ; alors ſa chair eſt graſſe : mais dans un autre tems elle eſt ſi dure & ſi coriace, que les mâchoires les mieux dentées ne peuvent la déchirer. On en mange dans l'Iſle d'Amboine & dans tous les autres lieux maritimes des Indes.

EUFRAISE, *Eufraſia*. Plante très commune ſur les montagnes, dans les forêts & dans les prés : elle a une racine ſimple, menue, ligneuſe, tortueuſe, & garnie de fibres : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges, hautes de ſix pouces ou environ, greles, velues, noirâtres, tantôt branchues, tantôt nues : ſes feuilles ſont petites, veinées, luiſantes & inciſées autour, d'un verd foncé, d'une ſaveur viſqueuſe & un peu amere : ſes fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles, repréſentant un mufle à deux levres, de couleur blanche, tachetées de points purpurins & jaunes : il ſuccede à cette fleur un petit fruit ou capſule, partagée en deux loges, qui renferment des ſemences menues & blanches.

Cette plante eſt d'uſage étant fleurie ; elle rend les humeurs plus propres à la circulation, & affermit le ton des fibres relâchées dans les glandes du cerveau. C'eſt pourquoi on dit que l'*Eufraiſe* eſt ophthalmique & céphalique ; en effet, elle fortifie merveilleuſement la vûe, & la rétablit ſouvent lorſqu'elle eſt foible & prête à ſe perdre. Tous les jours, des vieillards ſeptuagenaires qui ont perdu preſqu'entierement la vûe par des veilles & de longues études, la recouvrent par l'uſage du ſuc exprimé de cette plante, infiltré dans les coins de l'œil, ou pris intérieurement avec de la poudre de

cloporte, à l'entrée du sommeil. Quelques-uns fument l'Eufraise desséchée en guise de tabac : on en fait aussi une sorte de vin, en la cuisant avec du moût dans le tems de la vendange. Cependant on ne doit pas faire un usage intérieur trop immodéré de l'Eufraise ; car l'on a quelques exemples du dérangement & des désordres qu'à la longue elle cause à l'estomac.

EUNUQUE, *Castratus* aut *Eunuchus*. Nom donné à un homme auquel on a ôté la faculté d'engendrer, pour lui procurer une voix nette & aiguë, &c. Voyez ce qui est dit de ces hommes mutilés, à la suite du mot HOMME.

EVONIMOIDE. Arbrisseau très commun aux environs de Quebec, & qu'on peut mettre au rang des *Fusains*. Voyez ce mot. L'Evonimoïde est très flexible ; il s'éleve considérablement par le secours des arbres voisins autour desquels il s'entortille en tous sens. Quoiqu'il soit dépourvu de vrilles, il embrasse cependant les autres arbres si fortement, qu'à mesure qu'ils grossissent, il paroît s'enfoncer & s'ensevelir dans leur écorce & leur substance, & les fait enfin périr. Si dans son voisinage, il ne se rencontre point d'arbre pour s'élever, il se tortille sur lui-même. Voyez les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1716.

EUPATOIRE, *Eupatorium*. Cette plante, ainsi appellée du nom du Roi *Mithridate Eupator*, qui la mit le premier en usage pour les maladies du foie, croît naturellement aux lieux humides dans les environs de Paris : sa racine est oblique, fibreuse, blanchâtre & amere : sa tige est rameuse, haute de quatre pieds, droite, cylindrique, velue & d'un verd purpurin, remplie d'une moëlle blanche, jettant une odeur aromatique quand on la coupe : ses feuilles sont nombreuses, attachées trois ensemble sur une même queue, un peu semblables à celles du chanvre, oblongues, d'un goût amer : ses fleurs sont des bouquets à fleurons & évasés : ses semences sont oblongues & garnies d'une aigrette.

L'Eupatoire est toute d'usage. M. Geoffroi dit que les feuilles de cette plante contiennent un sel semblable au natron des Anciens. Elles sont vulnéraires, & bonnes pour les maladies du foie. On en fait sur-tout usage dans la cachexie & pour les personnes qui deviennent bouffies & menacées d'hydropisie : elle convient pour toutes les maladies de la peau. Gesner, qui éprouvoit sur lui-même la vertu de chaque remede, avec autant d'attention que Sanctorius faisoit ses expériences sur la transpiration, dit avoir bû la colature des fibres de la racine d'Eupatoire bouillies dans du vin ; qu'il lui en survint des évacuations abondantes par les selles & par les urines ; qu'il vomit douze fois, & rejetta plus de pituite & plus facilement qu'on ne le fait par l'*hellebore*.

On donne aussi le nom d'*Eupatoire femelle bâtarde*, ou *Chanvre aquatique*, au *Bidens foliis tripartito divisis* seu *Achmella*, qui a presque le même port, & dont on vante les qualités pour les difficultés d'uriner, & pour résister au venin que produit la morsure de certains serpent. L'*Eupatoire* de Mesué est le *Ptarmica lutea suave olens* de Tournefort.

EUPHORBE, *Euphorbium*. Plante de l'Afrique, ainsi appellé du nom d'Euphorbius,

d'Euphorbius, Médecin du Roi Juba, qui mit le premier en uſage la gomme réſine qui en découle, & en guérit Auguſte Céſar. Nous parlerons de cette ſubſtance après avoir décrit l'*Euphorbier*, que pluſieurs Botaniſtes ont mis dans le genre des *Tithymales*, à cauſe de ſes fleurs. Il y a ſept à huit eſpeces différentes d'Euphorbier, qui ont la plûpart beaucoup de rapport avec le cierge épineux, dont elles différent cependant non-ſeulement par la fleur & par le fruit, mais encore par le ſuc laiteux & âcre dont elles ſont empreintes en abondance. *Voyez l'Hiſtoire des Plantes rares du Jardin d'Amſterdam, par Commelin.*

L'*Euphorbier* eſt un arbriſſeau qui dans les terres ſablonneuſes eſt haut de plus de dix pieds : ſa racine eſt groſſe, pivotante & fibreuſe, blanche intérieurement, & recouverte en dehors d'une écorce brune : ſa tige, qui eſt ſimple, a trois ou quatre angles ; elle eſt comme articulée & entrecoupée de différens nœuds : les bords anguleux ſont échancrés entre les nœuds, & garnis d'épines roides, brunes & placées deux à deux : cette tige eſt couverte d'une écorce épaiſſe, verte-brune, & remplie d'une eſpece de pulpe blanchâtre, très laiteuſe ; elle ſe partage en pluſieurs branches, dénuées de feuilles, mais garnies de quelques petits appendices, ronds, épais, laiteux, & placés ſeuls à ſeuls ſur les bords : les fleurs naiſſent principalement du fond des ſinuoſités qui ſe trouvent ſur les bords anguleux ; elles ſont au nombre de trois enſemble ; leur pédicule eſt laiteux ; leur calice eſt renflé, & diviſé en cinq quartiers : il ſuccede à ces fleurs des fruits gros comme des pois ; ce ſont des capſules à trois loges, applaties, laiteuſes, vertes d'abord, qui rougiſſent un peu dans la ſuite : ces capſules contiennent trois graines arrondies & blanchâtres.

Toute cette plante eſt abondamment remplie d'un ſuc laiteux & âcre qui en découle, en quelqu'endroit qu'on y faſſe l'inciſion. L'Euphorbier croît dans la Lybie ſur le Mont Atlas, en Afrique, aux Iſles Canaries, en Malabar & aux Indes Orientales.

L'Euphorbier eſt de toutes les plantes étrangeres celle qui donne un plus mauvais goût au lait & à la viande. Elle donne ordinairement la diarrhée aux moutons ; cependant ces animaux, les vaches & les chevres mangent volontiers de cette plante, malgré ſon amertume & ſon âcreté. Mais ſi l'on ne s'eſt pas encore apperçu de ſes mauvais effets ſur les chevres, ils ne ſont que trop évidens ſur les moutons & ſur les vaches ; elle altere la ſanté des premiers, elle gâte la chair & le lait des autres.

Quand on veut faire des inciſions à l'Euphorbier d'Afrique, on ſe couvre le viſage autant qu'on peut, ou bien on les fait de loin avec une lance, afin d'éviter l'incommodité que produiſent les premieres exhalaiſons du ſuc laiteux, qui ſont très ſubtiles, très âcres, très pénétrantes & très violentes. Lémery dit qu'on reçoit ce ſuc dans des peaux de mouton, qu'on place autour de la plante, où il ſe condenſe & ſe durcit dans l'état où nous le recevons ; on nomme ce ſuc *Euphorbe*. C'eſt une gomme réſine, que les Anglois

tirent des Isles Canaries, les Hollandois du Malabar, les Espagnols, les Italiens & les François de Salé au Royaume de Fez, où elle est apportée des pays de l'Afrique les plus éloignés de la mer.

L'Euphorbe est en larmes, d'un jaune plus ou moins foncé, branchues, caverneuses, friables, sans odeur ; mais d'un goût très âcre, cuisant, qui cause des nausées : il suffit d'en toucher légerement la langue pour avoir la bouche enflammée.

Toutes les parties de l'Euphorbier sont si subtiles qu'il suffit aussi de les flairer pour éternuer : si on se frotte les narines de son huile, il en découle beaucoup d'humeurs aqueuses ; lorsqu'on en prend la poudre en guise de tabac, il en résulte une très forte irritation, souvent une hémorrhagie, & elle enflamme quelquefois les membranes du cerveau. Son acrimonie si violente fait qu'on ne pulvérise l'Euphorbe qu'avec beaucoup de peine : aussi les Droguistes & les Apoticaires ont soin de n'employer à cet effet que des personnes robustes ; on les avertit de se détourner le visage de dessus le mortier, qui d'ailleurs est recouvert d'une peau de mouton. Malgré toutes ces précautions, il s'en exhale une vapeur subtile qui frappe si fort les narines & le cerveau, que l'éternuement, la chaleur, la douleur, les larmes & le crachement viennent tout-à-la-fois.

Les Anciens ne nous disent rien des vertus médicinales de l'Euphorbe. Les nouveaux Grecs, les Arabes, & avec eux les Médecins modernes de l'Europe, lui attribuent une puissante vertu de tirer la sérosité de tout le corps. Il est étonnant que ce remede, qui est le plus âcre, le plus ardent de tous les hydragogues, soit employé intérieurement. En effet, l'Euphorbe ne purge pas sans causer la défaillance, une sueur froide, & souvent des ulceres dans l'estomac & les intestins : les acides & les adoucissans émoussent sa vertu érosive ; mais, malgré ces précautions, combien est peu sûr ce remede ! Il couvient tout au plus pour ébranler les membranes des visceres attaqués de paralysie ; comme irritant, il convient encore dans les affections soporeuses & l'apoplexie. L'Euphorbe appliquée extérieurement, incise les humeurs épaisses, cause de la rougeur, de l'inflammation, & quelquefois des ulceres. Elle est utile dans le tremblement, dans la léthargie, & pour ceux qui perdent la mémoire,

Les Maréchaux se servent de l'Euphorbe en poudre pour le farcin & la galle des chevaux. Des personnes trop inconsidérées croient s'amuser fort innocemment en semant de cette poudre sur le parquet d'une chambre où l'on tient assemblée de danse : à peine les Dames ont-elles fait quelques pas, que leur robe volante agite la poudre & la fait monter au visage des spectateurs, qui tous éprouvent aussi-tôt les petites convulsions d'un éternuement violent, & une fonte d'humeurs très considérable.

EUROES. C'est la *Pierre de Judée*. Voyez ce mot.

EXCREMENT, *Excrementum*. Ce terme est employé dans un sens plus ou moins étendu : il signifie, en général, toute matiere, soit fluide, soit

ſolide, qui eſt évacuée du corps des animaux, parcequ'elle eſt ſurabondante, inutile ou nuiſible.

Ainſi le ſang menſtruel eſt une matiere excrémentielle rejettée des vaiſſeaux de la matrice, où il étoit ramaſſé en trop grande quantité. *Voyez* ce qui en eſt dit dans l'article *Puberté*, à la ſuite du mot Homme.

Les matieres fécales ſont pouſſées hors du corps où elles ne peuvent être d'aucune utilité pour l'œconomie animale, étant dépouillées de toutes les parties qui pouvoient contribuer à la formation du chyle.

L'urine, la matiere de la tranſpiration, la ſueur, ſont auſſi ſéparées de la maſſe des humeurs, où elles ne pourroient que porter la corruption qu'elles commencent à contracter elles-mêmes.

Preſque toutes les humeurs excrémentitielles ſont formées des récrémens qui ont dégénéré à force de ſervir aux différens uſages du corps.

Cependant on entend plus particulierement par le ſeul mot *Excrément*, la partie groſſiere, le marc des alimens & des ſucs digeſtifs dont l'évacuation ſe fait par le fondement.

Les excrémens varient dans les animaux à raiſon de leurs eſpeces & de la diverſité de leurs alimens. Les excrémens des animaux ſont pour la plûpart d'excellens engrais, dont la nature varie, & eſt par conſéquent plus ou moins propre à différentes terres; car on obſerve de la différence pour les effets, entre le fumier de cheval, celui de vache, les crottins de moutons, l'émeu du faucon, & la fiente du pigeon ou colombine. *Voyez l'article* Fumier.

Les excrémens ſont auſſi d'uſage en Médecine ou pour les Arts. La *merde du chien*, connue ſous le nom d'*Album Græcum*, eſt employée pour teindre en noir certains cuirs, avec de la vieille féraille. L'*excrément du paon* eſt d'uſage pour l'épilepſie; celui de la *corneille*, pour la dyſſenterie; celui de l'*hirondelle*, pour la ſquinancie & la colique néphrétique; celui du *mulet*, pour exciter la ſueur; celui des *poules*, pour les tranchées rouges des chevaux; les *crottes du rat*, pour faire croître les cheveux; le *crotin du cheval*, pour la pleuréſie; la *fiente du pigeon* & des *martres*, pour contrefaire le muſc; celle du *crocodile*, dont les Moreſſes ſe ſervoient autrefois comme d'un coſmétique propre à rendre le teint brillant; enfin, l'*excrément de l'homme*, pour faire venir les bubons peſtilentiels à ſuppuration, & pour déſacérer l'acier.

A l'égard de la forme maronnée, &c. qu'ont la plûpart des fientes d'animaux, elle eſt dûe à la figure même des eſpeces de loges eſpacées ou cellules dans leſquelles la fiente ſe moule par le ſéjour qu'elle y fait. Il en eſt de même pour la forme des autres ſortes d'excrémens.

EXHALAISON. C'eſt la fumée ou vapeur qui ſort d'une ſubſtance, & qui ſe répand dans l'air. On doit donner proprement le nom de *Vapeurs* aux fumées humides, qui s'élevent de l'eau & des autres corps liquides; & celui d'*Exhalaiſon* aux fumées ſéches qui s'exhalent des corps ſolides, tels que

la terre, le feu, les minéraux, les soufres, les sels: ces corpuscules s'élevent des corps durs & terrestres, soit par la chaleur de l'air, soit par quelqu'autre cause, & sont conjointement, avec les vapeurs, les sources des *Météores aëriens*.

On ne sauroit éviter avec trop d'attention de s'exposer aux exhalaisons qui s'élevent quelquefois de certains corps & dans certaines circonstances, telles que les vapeurs des volcans, les émanations cadavereuses & phosphoriques de ces corps tués qu'on a enterrés par tas & à peu de profondeur après une bataille sanglante; car ces exhalaisons sont souvent mortelles, on en a des exemples de toute espece: il arrive même quelquefois qu'on est suffoqué par ces vapeurs, avant d'avoir pu en reconnoître les mauvais effets. On peut juger de-là combien est pernicieuse notre méthode d'enterrer dans les Eglises, & même dans des Cimetieres au milieu des grandes Villes. Heureusement que nos Magistrats attentifs à tout ce qui concerne la vie & le bien être du citoyen, viennent de pourvoir à ces inconvéniens. Il est rapporté dans les Mémoires de l'Académie, année 1701, qu'un Maçon qui travailloit auprès d'un puits, dans la ville de Rennes, ayant laissé tomber son marteau, un Manœuvre qui fut envoyé pour le chercher, fut suffoqué avant d'être arrivé à la surface de l'eau; deux autres hommes qu'on y descendit après, furent suffoqués de même; on y descendit un quatrieme, à qui on recommanda de crier dès qu'il sentiroit quelque chose; il cria bien vîte, dès qu'il fut près de la surface de l'eau; & on le retira aussi-tôt; mais il mourut trois jours après. Il dit qu'il avoit senti une chaleur qui lui devoroit les entrailles. On descendit ensuite un chien, qui cria dès qu'il fut arrivé au même endroit, & qui s'évanouit dès qu'il fut en plein air: on le fit revenir en lui jettant de l'eau, comme il arrive à ceux qui ont été jettés dans la Grotte du Chien près de Naples. *Voyez* Grotte du Chien.

Après avoir retiré les trois cadavres avec des crocs, on les ouvrit, & on ne remarqua aucune cause apparente de mort. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on buvoit de l'eau de ce puits sans qu'elle fît aucun mal. Les exhalaisons, en détruisant seulement l'élasticité de l'air, le privent de cette puissance qui le rend la source de la vie.

Voici un autre accident occasionné par des exhalaisons d'un autre genre; mais non moins funestes. Un Boulanger de Chartres avoit mis dans sa cave la braise de son four: son fils y étant descendu avec de nouvelle braise, la lumiere qu'il portoit s'éteignit au milieu de l'escalier; il remonta, la ralluma & redescendit: dès qu'il fut dans la cave, il cria qu'il n'en pouvoit plus, & cessa bientôt de crier: son frere voulut courir à son secours; mais il n'en revint point: trois autres personnes qui eurent la même hardiesse y périrent.

Le lendemain un Boulanger trop hardi, voulant retirer ces corps avec un croc, se fit descendre dans la cave avec une corde, & recommanda qu'on le retirât dès qu'il crieroit: il cria bien vîte; mais la corde s'étant rompue, il retomba, & quelque diligence que l'on fît pour renouer la corde, on ne

put que le retirer mort : on l'ouvrit, & on trouva toute l'organiſation du corps très altérée, les lobes du poulmon tachetés de marques noirâtres, les inteſtins gros comme le bras, rouges, enflammés ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, tous les muſcles des bras, des cuiſſes & des jambes étoient comme ſéparés de ces parties. Le Magiſtrat prit connoiſſance de ce fait, & on conſulta des Médecins. Il fut conclu que la braiſe, qui avoit été miſe dans la cave, étoit ſans doute mal éteinte, & avoit fait élever une vapeur maligne & mortelle ; qu'il falloit par conſéquent jetter dans la cave une grande quantité d'eau, pour éteindre le feu & arrêter le mal, ce qui fut exécuté : enſuite on deſcendit dans la cave un chien, & une chandelle allumée ; le chien ne mourut point, & la chandelle ne s'éteignit point, preuve certaine que le péril étoit paſſé.

Ces exhalaiſons malignes agiſſent diverſement ſuivant leur nature, ainſi que le prouve le fait ſuivant. Quelques perſonnes creuſoient la terre dans une cave à Paris, croyant y trouver un tréſor caché : après qu'elles eurent travaillé quelque tems, la ſervante étant deſcendue pour appeller ſon maître, les trouva morts tous dans la poſture de gens qui travailloient, ayant les yeux ouverts, la bouche béante, de maniere qu'ils ſembloient encore reſpirer ; mais ils étoient roides comme des ſtatues, & froids comme marbre.

Voici encore un autre accident, du même genre, qui eſt à la connoiſſance d'un grand nombre de perſonnes. Vers le milieu de l'année 1756, il ſurvint aux environs de Paris un orage conſidérable ; un Payſan de Saint-Ouen avoit rempli de fumier un trou qu'il avoit fait au milieu de ſa cour ; la pluie fut ſi abondante qu'elle s'échappa de ce trou, & pénétra dans la cave : ce Payſan pour tâcher de conſerver ſon vin, y deſcendit, & tomba mort : ſa femme ne le voyant point revenir, fut le chercher ; elle éprouva le même ſort. Leurs enfans s'étant apperçus de ce malheur, appellerent du ſecours ; ſix perſonnes entrerent dans la cave, & tomberent avec les mêmes accidens que ceux que produiroit le poiſon le plus violent. A force de frictions aux jambes, aux bras, & ſur toutes les parties du corps, on ranima la circulation à cinq d'entr'eux (car le ſixieme mourut). On eut recours aux eſprits volatils, à la fumée du tabac inſinuée par le nez pour faire revivre le jeu de la circulation, & on leur donna des cordiaux. Nous connoiſſons une cave qui appartient à des Religieuſes, & où l'on cultive ſur une couche de fumier des champignons : la vapeur infecte, qui s'éleve de ce ſouterrain, a plus d'une fois fait perdre ſubitement connoiſſance, & même la vie aux perſonnes qui avoient été pour cueillir les champignons.

Exhalaisons minérales, *Halitus minerales.* Il ſort des entrailles de la terre & ſur-tout des filons ou veines métalliques, qui ſont proches de la ſurface de la terre, des galeries ou des ſouterrains d'où on retire le charbon de terre & autres ſubſtances minérales, ſujettes à ſe décompoſer par le contact de l'air, &c. il ſort, dis-je, des exhalaiſons de différentes eſpeces, &

qui produisent des effets tous différens : nous allons les réunir ici sous un seul point de vûe. Ces exhalaisons sont appellées différemment par les Mineurs, suivant leur nature : les unes sont nommées proprement *Exhalaisons*; les autres *Feu Brisou*, d'autres *Mouphette* ou *Pousse*, & d'autres *Gas*.

Les Mineurs nomment proprement *Exhalaisons*, celles qui sont très sensibles & très considérables, & qui se font voir, sur-tout le matin, dans le tems que la rosée tombe à la surface de la terre & dans son intérieur. A la suite de ces exhalaisons, les Mineurs trouvent les filons de mines qui sont dans le voisinage, stériles, dépourvus du minéral qu'ils contenoient, & semblables à des os cariés, ou à des rayons de miel. Quelquefois l'effet en est plus rapide; les vapeurs paroissent enflammées, elles sortent de la terre accompagnées d'épaisses fumées, & produisent des éruptions, à la suite desquelles les veines métalliques se trouvent détruites : ces phénomenes tiennent aux mêmes causes que les inflammations des Volcans. *Voyez* VOLCAN.

Enfin, il regne dans les mines qui ont été long-tems abandonnées, des vapeurs souterraines, que l'on nomme *Inhalations*, qui contribuent infiniment à la composition & décomposition des minéraux métalliques, puisque par leur moyen il se fait continuellement des dissolutions, qui sont ensuite suivies de nouvelles combinaisons : ce sont ces exhalaisons minérales qui jouent le plus grand rôle dans la cristallisation, la minéralisation, & la coloration des pierres.

Feu Brisou, ou *Terou*.

On donne ce nom & celui de *feu sauvage* à des exhalaisons qui s'élevent dans les mines de charbons, & dont les effets sont aussi terribles que singuliers. Cette vapeur sort avec une espece de sifflement par les fentes des souterrains où l'on travaille : elle se rend même sensible aux yeux, & paroît sous la forme de ces sortes de toiles d'araignées ou fils blancs que l'on voit voltiger dans l'air à la fin de l'été. Lorsque l'air circule librement dans les souterrains & qu'il a assez de jeu, on n'y fait point beaucoup d'attention; mais lorsque cette vapeur ou matiere n'est point assez divisée par l'air, elle s'allume aux lampes des ouvriers, & produit des effets semblables à ceux du tonnerre & de la poudre à canon.

Pour prévenir ces effets dangereux, voici comme s'y prennent les ouvriers. Ils ont l'œil à ces fils blancs, qu'ils entendent & qu'ils voient sortir des fentes : ils les saisissent avant qu'ils puissent s'allumer à leurs lampes, & les écrasent entre leurs mains. Lorsqu'ils sont en trop grande quantité, ils éteignent la lumiere qui les éclaire, se jettent ventre à terre, & par leurs cris avertissent leurs camarades d'en faire autant. Alors la matiere qui s'est enflammée avant qu'ils aient pu éteindre leur lumiere passe par-dessus leur dos, & ne fait de mal qu'à ceux qui n'ont pas eu la même précaution; ceux-là sont exposées à être tués ou blessés. On entend cette matiere sortir avec

bruit & mugir dans les monceaux de charbon, même à l'air libre & après qu'ils ont été tirés hors de la mine; mais alors on n'en doit plus rien craindre.

Quand les mines de charbon sont sujettes à des vapeurs de cette espece, il est très dangereux pour les ouvriers d'y entrer, sur-tout le lendemain d'un jour pendant lequel on n'y a point travaillé, parceque la matiere s'est amassée dans le tems qu'il n'y avoit aucune commotion dans l'air. Aussi en Angleterre & en Ecosse a-t-on recours à un expédient avant d'entrer dans la mine. On y fait descendre un homme vêtu d'un *paltot* de toile cirée ou de linges mouillés : il tient une longue perche, au bout de laquelle est une lumiere : lorsqu'il est descendu, il se met ventre à terre; & dans cette posture, il s'avance, & approche sa lumiere de l'endroit d'où part la vapeur : elle s'enflamme sur-le-champ avec un bruit effroyable, qui ressemble à celui d'un violent coup de tonnerre, & va sortir par un des puits. Cette opération purifie l'air, & l'on peut ensuite descendre sans crainte dans la mine : il est très rare qu'il arrive malheur à l'ouvrier qui a allumé la vapeur, pourvu qu'il se tienne étroitement couché contre terre, parceque toute la violence de l'action de ce tonnerre souterrain, se déploie contre le toît supérieur de la mine.

Les vapeurs des mines qui sont autant de *Gas*, voyez *ce mot*, peuvent être de natures différentes; les unes sont simplement inflammables, telles étoient celles que l'on vit sortir à travers de l'eau dans une mine de charbon. M. Mead, de la Société Royale de Londres, produisit par art une vapeur qui présentoit les mêmes phénomenes : pour cet effet, il recueillit dans une vessie les vapeurs qui s'éleverent d'un mélange d'acide vitriolique, d'eau commune & de limaille de fer. L'inflammation d'autres vapeurs est accompagnée d'explosions terribles; on lit dans les Transactions philosophiques qu'un homme s'étant approché imprudemment avec sa lumiere de l'ouverture d'un des puits d'une mine, pendant que la vapeur en sortoit, elle s'enflamma sur-le-champ; il se fit par trois ouvertures différentes une éruption de feu, accompagnée d'un bruit effroyable : il périt soixante & neuf personnes dans cette occasion. Deux hommes & une femme, qui étoient au fond du puits de cinquante-sept brasses de profondeur, furent poussés dehors, & jettés à une distance considérable. La secousse de la terre fut si violente, que l'on trouva un grand nombre de poissons morts, flottans à la surface de l'eau d'un petit ruisseau qui étoit à quelque distance de l'ouverture de la mine. Il est arrivé le premier d'Avril 1765 un accident aussi terrible dans une mine de charbon à une lieue & demi de Newcastle : par quelqu'imprudence des ouvriers qui la fouilloient à cent brasses de profondeur, l'air s'y est embrasé tout d'un coup, & la vapeur enflammée a produit une explosion qui a rendu à l'ouverture un bruit semblable à un grand coup de tonnerre. On a retiré le plutôt qu'il a été possible les malheureux qui étoient restés au fond de cet abyme : aucun n'étoit mort, mais le feu les y avoit ré-

duits dans l'état le plus déplorable. Le lendemain plusieurs personnes, & entre autres quelques Inspecteurs, s'étant rendus à l'ouverture de la mine pour examiner les effets de ce désastre, la vapeur mophétique s'est enflammée de nouveau, & éclatant avec plus de violence que la premiere fois, elle a tué huit personnes & dix-sept chevaux.

Le phénomene le plus singulier que les exhalaisons nous présentent, est celui que les Mineurs nomment *Ballon :* il paroît à la partie supérieure des galeries des mines, sous la forme d'une espece de poche arrondie, dont la peau ressemble à de la toile d'araignée. Si ce sac vient à se crever, la matiere qui y étoit renfermée se répand dans les souterrains, & fait périr tous ceux qui la respirent.

Mouphette ou *Moffette* ou *Pousse*, Mephitis.

C'est une vapeur dangereuse, qui s'éleve assez communément, sur-tout dans les chaleurs de l'été, dans les mines de charbon que l'on exploite.

Cette vapeur ressemble à un brouillard épais : elle a la propriété d'éteindre peu-à-peu les lampes & les charbons ardens : elle donne une toux convulsive, la phtysie, & même suffoque les ouvriers, lorsqu'ils s'en laissent surprendre. Aussi est-ce une maxime parmi eux, qu'il faut avoir l'œil, autant à la lumiere qu'à son ouvrage. Lorsqu'ils apperçoivent que la lumiere de leurs lampes s'affoiblit, le plus sûr pour eux est de se faire retirer promptement de la mine. L'effet de cette vapeur est d'appesantir & d'endormir ; mais elle agit quelquefois si promptement, que les ouvriers tombent de l'échelle en descendant dans la mine.

Lorsqu'on les secoure à tems, on peut les sauver : on les porte au grand air, où ils restent quelque tems sans donner aucun signe de vie. Le remede le plus efficace, est de couper un gazon, de coucher le malade sur le ventre, de façon que sa bouche pose sur le trou fait dans la terre, d'appliquer ensuite ce gazon sur sa tête. S'il n'a pas été trop long-tems exposé à la vapeur, il revient peu-à-peu, comme d'un profond sommeil. D'autres leur font avaler de l'eau tiede avec de l'esprit-de-vin ; ce mélange leur procure un vomissement très abondant de matieres noires ; mais souvent il reste au malade une toux convulsive pour le reste de ses jours.

Ces terribles effets sont produits par un air stagnant, qui a perdu son élasticité étant chargé de particules acides sulfureuses. Pour ne point s'exposer à ces dangers, avant de se remettre à l'ouvrage, on descend par le puits une chandelle allumée pour reconnoître l'état de l'air.

Heureusement ces exhalaisons ne regnent pas continuellement dans les mines ; & d'ailleurs, on a grand soin d'employer tous les moyens que l'art peut suggérer pour faciliter la circulation de l'air dans les souterrains. Pour cet effet, on ouvre une galerie horizontale au pied de la montagne ; & cette galerie fait, avec les bures ou puits perpendiculaires de la mine, une espece de

ce de ſyphon, qui favoriſe le renouvellement. Mais de toutes les méthodes que l'on peut employer, il n'y en a pas de plus ſûre que le ventilateur, ou la machine de Sutton. Au reſte l'Hiſtoire des exhalaiſons minérales eſt très propre à éclaircir la théorie des *tremblemens de terre*, des *volcans*, & autres embraſemens ſouterrains : *voyez* ces mots & les articles CHARBON MINÉRAL & PYRITES.

EXOCET, ou ADONIS, ou FAUCON DE MER : Eſpece de *poiſſon volant* ; *voyez* ce mot.

EYSENRAN ou EYSEN-GLANTZ. *Voyez* EISENMAN.



FABAGO. Plante amere qui eſt une eſpece de *Peplus*, qu'on trouve dans la Romanie, & qu'on cultive à Paris au Jardin du Roi, &c. Sa racine eſt menue & ſerpentante : ſes tiges ſont rameuſes, ſes feuilles oblongues, un peu ſemblables à celles du pourpier, nerveuſes & ameres au goût. Il ſort de leurs aiſſelles des pédicules qui ſoutiennent chacun une fleur rouge, diſpoſée en roſe : à cette fleur ſuccede un fruit membraneux, long, cannelé, qui contient pluſieurs ſemences applaties. Le fabago eſt eſtimé un excellent vermifuge.

FAGARE, *Fagara*. Fruit des Indes dont on diſtingue deux eſpeces ; l'une qui reſſemble en tout à la *Cubebe* ; l'autre, qui eſt plus groſſe, reſſemble à la *Coque du Levant*, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ils ſont l'un & l'autre aromatiques, & ont les mêmes vertus que la *Cubebe*. Voyez *ce mot*.

FAINE ou FOUESNE. *Voyez* au mot HÊTRE.

FAISAN, *Phaſianus*. Le Coq-Faiſan eſt admirable par la variété & par l'éclat de ſon plumage : il reſſemble un peu au coq ordinaire. Quand le faiſan eſt en amour, ſa tête eſt extrêmement rouge, & ſes yeux ſont étincelans comme du feu. Le plumage de cet oiſeau eſt de trois couleurs, brun, de couleur d'or, & verd : le deſſus de ſa tête eſt d'un cendré luiſant. A l'endroit des oreilles il s'éleve des plumes plus longues que les autres. La poule-faiſande n'a point des couleurs auſſi brillantes que le mâle ; elle eſt à-peu-près de la couleur de la caille. Les plumes des faiſans ſervent quelquefois pour mettre aux chapeaux, au-lieu de plumes d'autruches.

Les faiſans ne ſont pas naturellement fort communs dans ce pays-ci ; mais par les ſoins qu'en font prendre les Princes & les Seigneurs, ils les multiplient beaucoup dans leurs parcs. Le goût de ce gibier eſt des plus exquis, lorſqu'il eſt ſuffiſamment attendu : ſa chair eſt très nourriſſante. Pour faciliter la multiplication de ces oiſeaux, on en éleve dans des enceintes murées que l'on nomme *Faiſanderies* ; telle eſt celle d'auprès de Verſailles.

Cette éducation domeſtique que l'on fait des faiſans & des perdrix rouges ou griſes, eſt le meilleur moyen d'en peupler une terre, & de réparer la deſtruction que la chaſſe en fait. Par ces ſoins, on met les œufs & ces jeunes oiſeaux à l'abri d'une multitude d'ennemis, tels que les *fouines*, les *renards*, les *oiſeaux de proie*, qui mangent les œufs ou les petits encore foibles. La maniere d'élever les faiſans, eſt preſque la même que pour les perdrix rouges ou griſes.

Maniere d'élever des Faiſans.

Le lieu où l'on établit la faiſanderie, doit être diſpoſé de maniere que

l'herbe croiſſe dans la plus grande partie, & qu'il y ait un aſſez bon nombre de petits buiſſons épais & fourrés, pour que chaque bande de faiſandeaux puiſſe s'y retirer à part pendant la grande chaleur.

Pour ſe procurer beaucoup d'œufs de faiſans, il faut nourrir pendant toute l'année un certain nombre de poules-faiſandes. On les tient enfermées au nombre de ſept avec un coq, dans de petits enclos ſéparés, où elles ſont à l'abri de tous les animaux malfaiſans. Il faut que chaque enclos ſoit bien ſéparé, & que les coqs ne ſe voient pas; car la rivalité les troubleroit & nuiroit à la propagation. Au commencement de Mars, il eſt bon de leur donner un peu de ſarrazin pour les échauffer & hâter le tems de l'amour. Il ſeroit dangereux que les poules fuſſent trop graſſes, elles en pondroient moins; & la coquille de leurs œufs ſeroit ſi molle, qu'ils courroient riſque d'être écraſés dans l'incubation.

C'eſt vers la fin d'Avril que commence la ponte des poules-faiſandes. On a ſoin d'aller ramaſſer le ſoir tous les œufs : ſi on ne prenoit point ce ſoin, ils ſe trouveroient ſouvent caſſés & mangés par les poules-mêmes. On fait enſuite couver ces œufs par une poule de baſſe-cour qui doit être bonne couveuſe, c'eſt-à-dire, qui doit reſter avec attache ſur les œufs. Au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours les faiſandeaux écloſent. On les enferme avec la poule ſous une caiſſe aérée, & dont on augmente la longueur à meſure qu'ils grandiſſent. Les faiſandeaux demandent beaucoup de ſoin pour leur nourriture : il eſt néceſſaire dans le premier mois de les nourrir principalement avec des vers & nymphes de fourmis que l'on nomme improprement *œufs de fourmis*, ainſi qu'on le peut voir au mot Fourmi.

Si on ne peut en trouver, on y ſupplée en leur donnant des œufs durs hachés & mêlés avec de la mie de pain & un peu de laitue : à meſure qu'ils deviennent plus forts, on leur donne du grain. Ces jeunes oiſeaux ſont ſujets à être attaqués par une eſpece de poux, qui leur eſt commune avec la volaille; ils maigriſſent alors & meurent même quelquefois. Le meilleur remede pour les en garantir, eſt de les tenir proprement. Lorſque les faiſandeaux ont un peu plus de deux mois, les plumes de leur queue tombent, & il leur en pouſſe de nouvelles. Ce moment eſt aſſez critique à paſſer; l'uſage des vers de fourmis le rend moins dangereux. Un des ſoins les plus importans, c'eſt de leur donner toujours de l'eau nouvelle : ce défaut d'attention leur cauſe une maladie commune aux poulets, qu'on nomme la *pépie*, & qui ſe manifeſte par une pellicule blanche qui recouvre leur langue : cette maladie eſt preſque toujours mortelle aux faiſandeaux.

La méthode eſt la même pour élever les perdrix, il faut obſerver ſeulement que les perdreaux rouges ſont plus délicats que les faiſandeaux, & que les vers de fourmis leur ſont plus néceſſaires. Dès que les perdreaux rouges ont atteint ſix ſemaines, il ſeroit dangereux de les vouloir tenir renfermés; ils deviennent alors ſujets à une maladie contagieuſe, qu'on ne prévient qu'en les laiſſant libres à la campagne. Cette maladie s'annonce par une enflure conſidérable à la tête & aux pieds, & elle eſt accompagnée d'une ſoif

qui hâte la mort quand on la ſatisfait. On ne doit donner la liberté aux faiſans que lorſqu'ils ont deux mois & demi. La perdrix griſe ne demande pas tant de ſoin, & s'éleve beaucoup plus aiſément que la perdrix rouge.

Les faiſans ſe perchent la nuit dans les hautes futaies; le jour ils fréquentent les bois taillis, les buiſſons & les lieux remplis de brouſſailles. La femelle fait ſon nid à terre dans les buiſſons les plus épais : elle pond pour le moins autant d'œufs que la perdrix. Les coqs-faiſans ſont moins laſcifs que nos coqs domeſtiques; cependant ils ſe battent quelquefois juſqu'à ſe tuer, pour jouir d'une femelle.

On dit que la poule domeſtique donne avec le coq-faiſan, des œufs marquetés de noir, beaucoup plus gros que les œufs de la poule commune; & que les petits qui en proviennent ſont ſi ſemblables à de vrais faiſandeaux, qu'on pourroit s'y tromper. On prétend même que les femelles qui proviennent de ces œufs, produiroient des faiſans parfaits à la premiere ou à la ſeconde couvée, ſi on les accouploit avec leur pere. Il y a beaucoup de variétés parmi les faiſans, ſelon la diverſité des pays où ils naiſſent.

Le plus beau de tous les faiſans, eſt ſans contredit le *Faiſan rouge de la Chine.* Cet oiſeau eſt hupé : il a le plumage doré, citron, couleur d'écarlatte, d'émeraude, bleu céleſte, brun, jaune : toutes ces couleurs qui tranchent les unes ſur les autres, font un très agréable mélange. Il porte une belle & longue queue. Cet oiſeau conſervé avec tout l'art poſſible, ſe fait remarquer par la richeſſe de ſes couleurs, parmi ceux du Cabinet du Jardin du Roi : on y voit auſſi le *Faiſan blanc de la Chine.*

On trouve encore beaucoup de faiſans dans pluſieurs autres contrées, & qui varient, ſoit par le plumage, ou par quelqu'autre particularité. Le *Faiſan de l'Amérique* a le plumage noir & une crête rouge pendante comme celle d'une petite poule d'Inde : ſes pieds ſont rouges. Le *Faiſan du Breſil* a ſur la tête une crête huppée : le deſſous de ſa gorge eſt ſans plumes, & la peau en eſt rouge. Le *Faiſan des Antilles* a le col très long, la tête & le bec d'un corbeau : dans une baſſe-cour il fait une guerre cruelle à tous les oiſeaux domeſtiques. Il n'en eſt pas de même du *Faiſan de Caraſow* ou des Indes Occidentales : ſon caractere eſt doux, ſociable; il vit fort bien avec les autres oiſeaux : il a ſur la mâchoire ſupérieure une excreſcence ronde, jaune & dure, & de la groſſeur d'une aveline : ſa tête eſt huppée, d'un noir velouté & panaché. Le *Faiſan-Paon* eſt ainſi nommé des eſpeces de plumes de paon qu'il a ſur le dos : il ſe trouve en Chine : ſa femelle eſt brune. Le *Faiſan des Caffres* a le plumage blanc moucheté de gris : ceux de Congo ſont noirs & bleus; celui de Juida à la Côte d'or, eſt d'un blanc mêlé de bleu, & a la tête couronnée d'une touffe noire. Le *Faiſan de Madagaſcar* eſt violet : on le rencontre auſſi dans le pays des Amazones. Sa tête eſt ſurmontée d'une huppe étagée de plumes noires & blanches, & qui baiſſent ou ſe dreſſent à la volonté de l'oiſeau : ſa démarche eſt noble & fiere. La chair de toutes ces ſortes de faiſans, eſt d'un goût exquis & convient à tous les tempéramens.

FAISAN BRUANT ou FAISAN DE MONTAGNE : eſt le *Coq des bois* ou *Coq de bruyere*. Voyez *ce mot* à la ſuite de l'article COQ.

FAISAN D'EAU. Nom qu'on a donné au *Turbot*. Voyez *ce mot*.

FAISAN DE MER. *Voyez* au mot CANARD A DUVET : on l'appelle auſſi PINTAIL.

FAITIERE, *Imbricata*. Nom donné à une eſpece de coquillage bivalve de la famille des *Cœurs*. Voyez *ce mot*.

La faitiere préſente, de côté, un cœur ouvert; mais le faitage de deſſus eſt ſon caractere ſpécifique. On remarque ſur ſa coquille ſept principales & grandes ſtries, avec de grandes cavités entre deux, traverſées de différentes lignes qui forment des étages & des couches.

FALAISE. Nom qu'on donne aux côtes de la mer qui ſont élevées, eſcarpées, & garnies de landes à leur baſe.

FALANGES. On donne ce nom à de groſſes mouches des Iſles Antilles, qui ont la tête & le muſeau comme un ſinge. Il y en a de pluſieurs eſpeces; les unes qui ont des trompes, d'autres qui ont des cornes. Les phalanges ſont des eſpeces d'araignées. *Voyez* PHALANGE.

FALTRANCHS. Dans le commerce on donne ce nom à un mélange des principales herbes vulnéraires qu'on a récoltées fleuries, & dans leur plus grande vigueur, ſur les montagnes de la Suiſſe & de l'Auvergne. Les payſans Genevois & Suiſſes, ſur-tout les Glaronnois, dès qu'ils les ont ramaſſées, les coupent par petits morceaux pour les déguiſer, puis les font ſécher pour s'en ſervir en infuſion théi-forme, que l'on coupe quelquefois avec du lait & un peu de ſucre. Ces herbes vulnéraires ſont ordinairement les feuilles & fleurs de *ſanicle*, de *bugle*, de *pervenche*, de *véronique*, de *pyrole*, de *pied de chat*, de *pied de lion*, de *langue de cerf*, de *capillaire*, d'*armoiſe*, de *pulmonaire*, de *brunelle*, de *bétoine*, de *verveine*, de *ſcrophulaire*, d'*aigremoine*, de *petite centaurée*, de *menthe*, de *piloſelle* & de pluſieurs autres plantes. *Voyez* ces mots.

Les Suiſſes vendent ordinairement aux Droguiſtes leurs *faltranchs* en paquets de deux onces. Lorſque l'odeur, la couleur & la ſaveur ſont de la qualité requiſe, les propriétés en ſont plus efficaces. On s'en ſert comme de bons diurétiques : ils ſont propres pour la jauniſſe, pour les rhumes invétérés, & pour diſſoudre le ſang coagulé. *Faltranck* eſt un nom Allemand compoſé de *Fallen*, tomber, & de *Trank*, boiſſon; ce qui ſignifie *Liqueur propre pour ceux qui ſont tombés.*

FALUN ou CRON, ou CRAN Noms donnés vulgairement à des bancs de terre, compoſés d'un amas conſidérable de *tritus de coquilles foſſiles*, & de *madreporites* qui ont perdu leur émail. Ces bancs appellés *falunieres*, ſe trouvent particulierement en Tourraine & au Vexin. On ſe ſert de falun dans quelques pays, au-lieu de marne, pour améliorer certaines terres.

La longueur, la largeur & la profondeur de ces couches, qui ſe trouvent ſous terre, où elles ont été formées par des dépôts ſucceſſifs, varient beaucoup. Les falunieres de Tourraine ont trois grandes lieues & demie de lon-

gueur, sur une largeur moins considérable, & plus de vingt pieds de profondeur. D'où vient ce prodigieux amas dans un pays éloigné de la mer de plus de trente-six lieues? comment s'est-il formé? Quelquefois on y trouve encore des corps marins peu calcinés ou non réduits en poudre; alors l'on peut les reconnoître, à la couleur près, par les caracteres qui leur sont communs avec les analogues vivants. On y distingue sur-tout différentes especes de *madrepores*, de *coraux*, de *dents*, de vertebres d'*étoiles marines*, des *entroques*, des os de poissons, des fragments de coquilles de tous genres. Ce *cron* est communément dans l'état d'un sable plus ou moins atténué. Combien de couches de terre calcaire semblent n'être que le résultat de *falunieres* très comminuées! telles sont peut-être les couches de craies de transport.

Les paysans, dont les terres sont en ce pays naturellement stériles, exploitent en Octobre les falunieres; enlevent le *cron*, & le répandent desséché & d'une maniere uniforme, sur leurs champs pour les fertiliser. Cet engrais les rend fertiles, comme ailleurs la marne & le fumier; & une terre une fois *falunée*, l'est pour trente ans. Quand on veut exploiter une faluniere avec profit, on choisit celle qui est recouverte d'une couche de terre de peu d'épaisseur, de quatre pieds au plus : les endroits bas & aquatiques doivent être préférés en cette occasion; mais le travail demande de la célérité, l'eau se présentant de tout côté, pour remplir le trou à mesure qu'on le rend profond : aussi est-il rare qu'on emploie moins de quatre-vingts ouvriers à la fois. On en assemble souvent plus de cent cinquante : une partie des travailleurs creuse, l'autre épuise l'eau. On commence le travail de grand matin : on est forcé communément de l'abandonner sur les trois heures après midi. On a observé que le lit de falun n'est mêlé d'aucune matiere étrangere : on n'y trouve ni sable, ni pierre, ni terre; & l'eau qui s'y filtre, est claire & n'a point de mauvais goût. Le falun tiré après les premieres couches, est extrêmement blanc. Les coquilles qu'on y remarque sont toutes placées horisontalement & sur le plat. Les bancs des falunieres ont des couches distinctes. Tout ceci tend à prouver que la faluniere est le résultat de plusieurs dépôts successifs, & qu'elle est l'ouvrage du séjour constant & durable d'une mer assise & tranquille, ou du moins se mouvant d'un mouvement très lent. *Voyez* cet article daus les *Mémoires de l'Académie des Sciences ann. 1720*. Voyez aussi l'article TERRE de ce Dictionnaire.

FAMOCANTRATON. Espece de lézard de l'Isle de Madagascar, qui vit d'insectes, & qui se tient attaché à l'écorce des arbres où l'on a peine à l'appercevoir. Au-dessus du dos, de la queue, des jambes, du col, & à l'extrémité du museau, se trouvent des especes de griffes qui lui servent à s'attacher contre les arbres. Il tient toujours son gosier ouvert pour y recevoir des araignées & des mouches dont il fait sa principale nourriture. Cet animal s'élance très rapidement sur la poitrine des Negres lorsqu'ils s'approchent d'un arbre où il se trouve : ils le craignent beaucoup, parceque qu'il se colle si fortement sur leur peau, qu'ils ne peuvent s'en défaire qu'avec le secours d'un rasoir. Dapper, *Description de l'Afrique, pag. 458*, dit que

le mot *Famocantraton* signifie en langue du pays, *Sauteur à la poitrine.*

FANNASHIBA. Hubner (*Dictionn. Univers.*) dit que c'est un grand arbre du Japon, dont les feuilles sont d'un verd foncé, & forment une espece de couronne : ses fleurs sont en bouquets, étant attachées les unes aux autres ; elles répandent une odeur très agréable, & si forte, qu'on la peut sentir à une lieue quand le vent donne. Les Dames les font sécher, & s'en servent à parfumer leurs appartements. On plante cet arbre dans le voisinage des temples & pagodes ; & quand il est vieux, on le brûle dans les funérailles des morts.

FAON. Est le petit d'une *biche :* on donne aussi ce nom au petit du *chevreuil* & du *daim.*

FARAFES. Sont des animaux sauvages de l'Isle de Madagascar, fort semblables aux loups, mais encore plus voraces. Les habitans sont obligés d'entretenir continuellement du feu dans leurs cases pour en éloigner ces dangereux ennemis. On soupçonne que c'est l'*adil* ou le *chacal.* Voyez ces mots.

FARD. *Voyez* Pierre a Fard.

FARINE. Est du grain moulu & réduit en poudre, dont on a séparé le son avec des bluteaux. Les farines propres à faire du pain, sont celles de froment, de seigle, de sarrasin, de maïs, d'orge, de ris, d'avoine, du panis, & toutes celles qui étant mêlées avec de l'eau, sont alimenteuses & susceptibles de la fermentation *panaire* & *vineuse*, ou de former, par la coction, une espece de gelée connue sous le nom d'*empois.*

La substance farineuse est abondamment répandue dans le regne végétal. La Nature nous la présente dans un grand nombre de plantes, dans les semences de toutes les graminées & de toutes les légumineuses ; dans les fruits de chêne, du hêtre, du châtaignier, dans la moëlle du sagoutier, dans l'écorce d'une espece de pin, dans la fécule du manioc, dans les racines de plusieurs plantes potageres & dans celles d'asphodele, dans la truffe appellée *pomme de terre.* Plusieurs Médecins ont observé que les farineux sont plus propres à produire des acides dans les premieres voies que la plupart des aliments tirés des animaux : d'un autre côté, l'expérience prouve que les peuples qui font usage des aliments farineux non fermentés, ont un air de santé, le teint frais & fleuri, & de l'embonpoint ; mais ils sont lourds, paresseux, peu propres aux exercices & aux travaux pénibles, sans vivacité, sans esprit, sans desirs & sans inquiétude. La bouillie de nos enfants se fait avec de la farine de froment non fermenté : cependant on préfere le pain fermenté au pain non levé. On emploie fort souvent les farines en cataplasme pour résoudre ou amollir.

FARINE EMPOISONNÉE. Les Mineurs donnent ce nom à l'arsenic en fleurs, que l'on trouve quelquefois attachée aux voûtes de la miniere de cette substance. *Voyez* Arsenic.

On appelle aussi *farine empoisonnée*, le dépôt blanchâtre que produit une fumée condensée dans des vaisseaux faits exprès, lorsqu'on travaille à retirer

le bleu d'émail du *cobalt*, ordinairement allié à l'*arſenic*. Voyez Cobalt. Cette farine eſt également arſenicale ou empoiſonnée.

FARINE FOSSILE ou MINÉRALE, *Farina foſſilis*. Nom qu'on a donné par une ſuite d'erreurs populaires, à une ſubſtance crétacée, ou eſpece de *gurh* calcaire, blanchâtre, reſſemblant à de la groſſe farine, & dont Brukmann, *Epiſt. itin. de farin. foſſil.* rapporte que les gens du commun firent autrefois uſage, dans un tems de famine & de diſette, comme d'une farine céleſte. Il ajoute ſérieuſement, qu'ils en reconnurent bientôt la mauvaiſe qualité; ce qui n'eſt pas difficile à croire.

Il n'y a pas une grande différence entre la *farine foſſile*, l'*agaric minéral*, le *lait de lune foſſile*, & les *guhrs de craie*, Voyez ces différents mots.

La ſolidité, la ténuité, la couleur & la configuration y mettent peut-être la plus grande différence. *Voyez* Ludwig, Pott & Scheuchzer. Si la farine foſſile eſt marbrée, en l'appelle *Terre miraculeuſe*.

Comme l'on trouve toujours la farine foſſile dans des endroits caverneux, un peu expoſés à l'air, il y a lieu de croire qu'elle eſt, ou le réſultat d'une ſtalactite décompoſée, ou d'un guhr de craie deſſéché, & qui y a été apporté par le courant des eaux ſouterraines. *Voyez* Guhr.

FASCIOLA. Eſpece de ver du genre des *tænia*. Voyez ce mot, & dont M. Linnæus donne la figure dans ſon *Syſt. Nat. p. 70*, *tab. 7*, *n. 1*. Il y en a plus dans les poiſſons & dans les chiens, que dans le corps de l'homme. C'eſt un ver aquatique qui ſe trouve dans les torrents & ſous les pierres: ſon corps eſt d'une figure ovale, & à peine de la grandeur d'une ſemence de melon, un peu plus gros que le vrai tænia ou ver ſolitaire: l'on en trouve de la longueur d'une aune, mais ſans articulations ſenſibles; ce qui fait qu'on ne peut pas déterminer, ſi c'eſt un ſeul ver ou pluſieurs enſemble, comme on le préſume à l'égard du tænia, dont la vraie longueur eſt indéterminée, & qui eſt diviſé en travers, c'eſt-à-dire, par anneaux.

Le faſciola eſt applati, ſes deux extrémités ſont rondes; ſes ſurfaces plates ſont chargées de trois lignes longitudinales, & ſes côtés ſont crenelés.

FASÉOLE, Eſpece de *feve* qui ſe mange verte, & qui eſt plus commune en Italie qu'en France. Il y en a de blanches, de jaunes, de rouges & de bigarrées. *Voyez* Haricot.

Les Antilles produiſent une ſorte de *faſéoles* brunes, qui rampent ordinairement au bord de la mer dans le ſable, mais qui paſſent pour dangereuſes, ainſi que les *Ricins*. Voyez ce mot.

FAU. *Voyez* Hêtre.

FAUCHEUR ou ARAIGNÉE DES CHAMPS. *Voyez* ſon article à la ſuite du mot Araignée.

FAUCON, *Falco*. Genre d'oiſeau de proie, dont il y a pluſieurs eſpeces. Ils ont été nommés ainſi, parceque leurs griffes ſont faites en forme de faulx. C'eſt parmi ces oiſeaux de proie qu'on a choiſi les eſpeces les plus courageuſes & les moins rebelles pour les dreſſer à la chaſſe du vol. Ces oiſeaux

bien dressés, poursuivent le *lievre*, & même les bêtes fauves, telles que le *loup*, le *sanglier*. &c.

On divise les *Faucons* en huit especes, dont quatre volent haut, & les quatre autres volent bas. Les quatre premiers sont, l'*autour*, l'*épervier*, le *gerfault* & l'*émérillon*; les quatre autres sont, le *faucon*, le *lanier*, le *sacre* & le *hobereau*. De tous ces oiseaux, le faucon & l'autour sont d'un service plus sûr & plus ordinaire que les autres.

Le faucon gerfault, *Gyrfalco*, approche beaucoup de l'*aigle* pour la grandeur; c'est, après lui, l'oiseau le plus fier, le plus hardi & le plus fort; ses plumes sont toutes blanches, excepté celles du dos & des aîles, qui ont des taches noires en forme de cœur; sa queue est courte & a des bandes transversales noires. Sa tête est applatie; son bec & ses jambes sont de couleur bleue.

Cette espece de faucon aire en Prusse & en Russie: c'est de Norwege, du Dannemarck, & principalement de l'Islande que viennent les meilleurs: on lui fait voler le milan, le héron, l'outarde, la grue & tout le gros gibier. Son tiercelet est plus délicat & plus difficile à gouverner. *Voyez le mot* TIERCELET.

Le Faucon sacre, *Falco sacer*, est plus petit que le *gerfault*, mais il le surpasse en courage & en agilité: on en distingue plusieurs especes. Le meilleur sacre, selon les habiles Fauconniers, se connoît par sa couleur tannée, rouge & grise: il doit avoir les jambes & le bec courts; les doigts des pieds bleus, de même que le bec; le corps allongé; les aîles & la queue longues.

On distingue plusieurs especes de *faucons-lanier*: elles ne different que par le plumage, qui, en général, tire sur le grisâtre: ces oiseaux ont le bec d'une médiocre grandeur, & un peu crochu par le bout.

Le *faucon émérillon* a le plumage brun; la partie inférieure de son corps est couleur de paille. *Voyez* ÉMÉRILLON.

L'*autour*, l'*épervier*, ont été décrits sous ces noms. *Voyez ces mots.*

Le *faucon*, proprement dit, est de couleur grise, armé d'un bec fort crochu & de serres vigoureuses. Les faucons blancs sont les plus rares, mais peut-être aussi les plus braves: on en trouve en Islande, en Moscovie. Le Roi de Dannemarck envoie tous les ans quelques-uns de ses Fauconniers en Islande, pour prendre & transporter à Coppenhague autant de faucons capables de servir qu'on en peut avoir, soit pour sa propre Fauconnerie, soit pour en faire des présents dans les Cours Etrangeres. Le Grand Maître de Malthe fait aussi présenter au Roi de France, tous les ans, douze de ces oiseaux, par un Chevalier de la Nation, à qui le Roi fait présent de mille écus. Les Marchands Fauconniers sont obligés, à peine de confiscation de leurs oiseaux, avant de pouvoir les exposer en vente, de les venir présenter au Grand Fauconnier qui retient ceux qu'il estime nécessaires aux plaisirs du Roi.

En Islande on prend les faucons, les gerfaults & autres oiseaux de proie par le moyen d'oiseaux dressés exprès à cet effet, & posés à terre dans des cages. Ces animaux voient en l'air le faucon à des distances incroyables, ils

en avertissent par certains cris leurs Maîtres qui se tiennent cachés dans une petite tente couverte de verdure, d'où ils lâchent aussi-tôt un pigeon attaché à une ficelle : le faucon, qui l'apperçoit, se plonge dessus, & il est pris vivant dans un filet qu'on jette sur lui. On les embarque dans des vaisseaux, on les nourrit de viande de bœuf & de mouton, & on en prend tous les soins imaginables : on les fait reposer sur des chassis de lattes minces, couverts de gazon & de gros draps, afin qu'ils soient mollement, & en même-tems fraîchement, sans quoi leurs jambes s'échauffent & deviennent sujettes à une espece de goutte.

Il y a aux Indes Orientales une espece de faucon huppé très beau : sa grandeur approche de celle de l'autour; il a une double huppe sur la tête; son col est rouge, son plumage est traversé de lignes blanches & noires; l'iris de ses yeux est jaune; son bec est d'un bleu foncé; ses jambes sont garnies de plumes qui lui tombent jusques sur les pieds. Il y a plusieurs autres especes de faucons, dont il seroit trop long & même inutile de donner les descriptions. Leurs petits se nomment *fauconneaux*.

Maniere dont on dresse les Faucons à la chasse du vol.

La chasse du faucon n'appartient qu'aux Rois & aux Princes : on se propose dans ces chasses la magnificence & le plaisir : elle est plus exercée en Allemagne qu'en France. Il y a dans la Fauconnerie plusieurs sortes de vols. Il y a le vol pour le milan, auquel on emploie le gerfault, & quelquefois le sacre, ainsi que pour le vol du héron; le vol pour la corneille & la pie, celui de la perdrix, celui des oiseaux de riviere, & le vol pour le poil.

Les oiseaux de proie que l'on dresse à la chasse du vol, sont, ou des oiseaux niais, ou des oiseaux hagards. On appelle oiseaux *niais* ou *béjaunes*, ceux qui ont été pris dans le nid; ceux-ci sont les plus aisés à dresser. Les oiseaux *hagards*, sont ceux qui ont joui de la liberté avant d'être pris : ces derniers sont plus difficiles à apprivoiser. Les besoins étant le principe de la dépendance de l'oiseau, s'il est trop farouche, on l'affame, on cherche même à lui augmenter le besoin de manger en nettoyant son estomac par des cures, qui sont de petits pelotons de filasse qu'on lui fait avaler, & qui augmentent son appétit; on l'empêche de dormir pendant plusieurs jours & pendant plusieurs nuits : s'il est méchant, on lui plonge la tête dans l'eau, & enfin on satisfait son appétit. Se voyant bien traité, l'oiseau se familiarise, & le Fauconnier en fait ensuite tout ce qu'il veut. Il y a plusieurs signes de force & de courage dans un oiseau de proie; tels sont, le bec court, la poitrine nerveuse, les jambes courtes, les ongles fermes & recourbés. Une marque des moins équivoques de bonté dans ces oiseaux, c'est de chevaucher le vent, c'est-à-dire, de se roidir contre, & de tenir ferme sur le poing quand on les y expose.

Le principal soin du Fauconnier, est d'accoutumer l'oiseau de proie à se tenir sur le poing, à partir quand il le jette, à connoître sa voix ou tel autre

ſignal qu'il lui donne, & à revenir à ſon ordre. Pour amener l'oiſeau à ce point, il faut ſe ſervir du leurre.

Le leurre eſt une repréſentation de proie ; c'eſt un morceau d'étoffe ou de bois, garni d'un bec, de pieds & d'aîles. On y attache de quoi paître l'oiſeau. On lui jette le leurre quand on veut le réclamer, ou le rappeller. La vue d'une nourriture qu'il aime, jointe au cri que fait le Fauconnier, le ramene bien vîte. Dans la ſuite la voix ſeule ſuffit. On donne le nom de *tiroir* aux différents plumages dont on équippe le leurre. On change le plumage ſuivant l'eſpece d'oiſeau à la chaſſe duquel on veut le dreſſer; on ſubſtitue à celui du perdreau, celui du héron, ou du milan. Pour affriander l'oiſeau à ſon objet, on attache ſur le leurre de la chair de poulet ou autre, mais toujours cachée ſous les plumes du gibier : on y ajoute du ſucre, de la canelle, de la moëlle & autres ingrédiens propres à échauffer le faucon plutôt à une chaſſe qu'à une autre : de ſorte que par la ſuite, quand il s'agit de chaſſer réellement, il tombe ſur ſa proie avec une ardeur merveilleuſe. Quand on exerce ainſi l'oiſeau, on le tient attaché à une ficelle qui a pluſieurs toiſes de longueur.

Après pluſieurs ſemaines d'exercice, on eſſaie l'oiſeau en pleine campagne. On lui attache des grelots aux pieds pour être plutôt inſtruit de ſes mouvements. On le tient toujours chaperonné, c'eſt-à-dire, la tête couverte d'un cuir qui lui deſcend ſur les yeux, afin qu'il ne voie que ce qu'on lui veut montrer; & ſi-tôt que les chiens arrêtent ou font lever le gibier que l'on cherche, le Fauconnier déchaperonne l'oiſeau & le jette en l'air après ſa proie. C'eſt alors une choſe divertiſſante, que de le voir ramer, planer, voler en pointe, monter & s'élever par degrés & à repriſes, juſqu'à ſe perdre de vue dans la moyenne région de l'air. Il domine ainſi ſur la plaine, il étudie les mouvements de ſa proie que l'éloignement de l'ennemi a raſſurée ; puis tout-à-coup il fond deſſus comme un trait, & la rapporte à ſon maître qui le réclame. On ne manque pas, ſur-tout dans les commencements, à lui donner, quand il eſt retourné ſur le poing, le gezier & les entrailles de la proie qu'il a apportée. Ces récompenſes & les careſſes du Fauconnier animent l'oiſeau à bien faire, & à n'être pas libertin ou dépiteux, c'eſt-à-dire, à ne pas s'enfuir pour ne plus revenir, ce qui lui arrive quelquefois.

On dreſſe ces oiſeaux au poil, c'eſt-à-dire, à pourſuivre le lievre; & il y en a qui ſont au poil & à la plume. On peut même dreſſer de jeunes faucons forts & vigoureux à la chaſſe du chevreuil, du ſanglier & du loup. Pour y parvenir, on bourre la peau d'un de ces animaux : on met dans le creux de ſes yeux la nourriture que l'on a préparée pour le faucon, & on a ſoin de ne lui en point donner d'autre : on traîne l'animal mort, pour le faire paroître en mouvement, comme s'il avoit vie; le faucon ſe jette auſſi-tôt deſſus; le beſoin de manger le rend induſtrieux & attentif à ſe bien coller ſur le crâne pour fourer ſon bec dans l'œil, malgré le mouvement. Quand on mene l'oiſeau à la chaſſe, il ne manque pas de fondre ſur la premiere bête qu'il apperçoit, & de ſe planter d'abord ſur ſa tête pour lui becqueter les yeux : il l'ar-

rète par ce moyen, & donne ainsi au Chasseur le tems de venir & de la tuer sans risque, pendant qu'elle est plus occupée de l'oiseau que du Chasseur.

Le faucon est sujet à une maladie qu'on appelle *crac*. Pour y remédier, il faut purger les oiseaux avec une cure de filasse ou de coton, & ensuite les paître avec des viandes macérées dans l'huile d'amandes-douces & dans l'eau de rhubarbe alternativement; puis leur donner encore une cure de filasse comme auparavant. On peut lier la cure avec de la rhue ou de l'absinthe; & si l'on remarque que le mal soit aux reins & en dehors, il faudra faire tiédir du vin & en étuver ces parties. On ne dit point en quoi consiste la *crac*; mais ce qui est certain, c'est que la plûpart des oiseaux de proie sont sujets à cette maladie, ainsi qu'à la *craie*, autre infirmité qui survient aussi aux faucons, & qui est une dureté des *émeus*, si extraordinaire, qu'il s'y forme des petites pierres blanches, de la grosseur d'un pois, lesquelles venant à boucher le boyau, causent souvent la mort aux oiseaux, si l'on n'y remédie promptement. Comme ce mal est causé par une humeur séche & épaisse, il faut l'humecter & l'atténuer en trempant la pâture dans du blanc d'œuf & du sucre candi battus & mêlés ensemble. On peut aussi se servir de miel. La momie est le meilleur vulnéraire intérieur pour tous les efforts de l'oiseau de proie.

On croiroit qu'il n'y a point de remede au pennage cassé. On le rajuste cependant en entant un bout de plume sur celui qui reste, au moyen d'une aiguille que l'on introduit dans les deux bouts pour les rejoindre, & le vol n'en est point retardé. La penne cassée, même dans le tuyau, se rejoint à une autre en la chevillant des deux côtés avec des tuyaux de plumes de perdrix. Lorsque le pennage n'est que faussé, on le redresse en le mouillant avec de l'eau chaude. La chaleur & la pression remettent les plumes dans leur état naturel.

Vers le mois de Mars, qui est le tems de l'amour de ces oiseaux, on leur fait avaler de petits cailloux pour détruire leurs œufs naissants.

FAUCON MARIN, *Voyez* MILAN MARIN.

FAUFEL. Nom donné à la noix du Cachou. *Voyez à l'article* CACHOU:

FAULX ou FLAMBEAU. Espece de Tænia. *Voyez* FLAMBEAU.

FAUNE. Les Zoologistes donnent ce nom à un papillon qui se trouve dans les forêts. Le dessus de ses aîles est brun, & a des taches jaunes irrégulieres: les premieres aîles sont jaunes par-dessus, & ont les bords nébuleux: sur chacune il y a un point blanc qui a la figure d'un œil: les secondes aîles sont d'une couleur sombre, mêlée de blanc & de noir. On voit avec plaisir ce papillon dans les cabinets des Curieux.

FAU PERDRIEU. C'est un oiseau de rapine, qui prend les cailles & les perdrix: il leurre aussi le lapin, court sur le duc, & s'enfuit quand il apperçoit le sacre. Il vole au loin, près de la terre, & non en haut, comme le milan. Il vole moins bien que le faucon, le tiercelet & le sacre.

Le faû-perdrieu est beaucoup plus fort que le milan. Ses jambes sont plus grandes, fort déliées, jaunes & couvertes de tablettes: son bec & ses ongles

ſont de couleur plombée & moins crochus que chez tous les autres oiſeaux carnivores. Il a la queue & le bout des aîles noires : le plumage fauve. Le deſſus de la tête & le deſſous de la gorge ſont blanchâtres & rougeâtres, de même que le pli de ſes aîles, aux deux côtés de l'eſtomac ; les plumes qui lui couvrent les ouies ſont noires.

Le fau-perdrieu fait ſon nid au plus haut des arbres iſolés dans les plaines de l'Auvergne, le long des garennes, où il fait beaucoup de dégât.

FAUSSE BRANC-URSINE. *Voyez* Berce.

FAUSSE CHELIDOINE. *Voyez* Pierre d'Hirondelle.

FAUSSES CHENILLES. *Voyez ce mot à l'article* Mouches a Scie.

FAUSSE-EBENE. C'eſt l'*Ebenier des Alpes*.

FAUSSE-GALENE. Les Minéralogiſtes déſignent ſous ce nom une ſubſtance minérale qui a quelque reſſemblance pour le coup-d'œil à la galene de plomb, mais dont on ne tire point de métal. *Voyez* Galene.

FAUSSES GALLES. *Voyez* Galles de Chêne.

FAUSSE GUIMAUVE ou MAUVE DES INDES, *Abutilon*. Cette plante, qui croît dans les jardins, a une racine branchue, des tiges rameuſes & hautes de quatre pieds ou environ, revêtues de feuilles un peu velues & ſemblables à celles des courges. Ses fleurs naiſſent dans l'aiſſelle des feuilles : elles ſont jaunâtres, & reſſemblent à celle des mauves. Son fruit eſt arrondi, cannelé, & compoſé de pluſieurs gaînes membraneuſes, qui s'ouvrent en deux parties, & renferment quelques ſemences noirâtres, qui ont la figure d'un petit rein. Cette plante eſt diurétique, pectorale, agglutinante & conſolidante.

FAUSSES PLANTES MARINES. *Voyez à l'article* Plantes Marines.

FAUSSES PLANTES PARASYTES. *Voyez au mot* Plantes Parasytes.

FAUSSE-RHUBARBE. *Voyez* Rue des Prés.

FAUSSES-TEIGNES. *Voyez à la ſuite de l'article* Teignes.

FAUVE, BÊTE FAUVE. Les Véneurs comprennent ſous ce nom, le *Cerf*, le *Daim*, & le *Chevreuil*. Voyez ces mots.

FAUVE. C'eſt un oiſeau des Iſles Antilles, ainſi appellé de la couleur de ſon plumage. Sa groſſeur égale celle d'une poule d'eau. Son ventre eſt blanc.

Les fauves ſont très maigres, & elles n'ont de valeur que par leurs plumes, dont on fait un bon débit. Ces oiſeaux ont les pieds palmés comme les cannes, & le bec pointu comme la bécaſſe. Nul oiſeau n'eſt auſſi ſtupide que le fauve ; car, ſoit qu'il ſe laſſe de voler, ſoit parcequ'il prend des barques pour des rochers flottans, ou des vaiſſeaux pour des arbres, dès qu'il en apperçoit quelqu'un à l'approche de la nuit, il vient auſſi-tôt ſe poſer deſſus, & avec une telle confiance ou étourderie, qu'il ſe laiſſe prendre ſans aucune difficulté.

FAUVETTE, *Motacilla*. C'eſt un petit oiſeau très connu par le ſon mélodieux de ſon chant : on en diſtingue pluſieurs eſpeces ; ſavoir, la *Fauvette*

brune, la *Fauvette rousse*, la *Fauvette fauve*, la *Fauvette noire*, & la *Fauvette de couleur diversifiée.*

La *Fauvette brune* est presque semblable au rossignol, mais plus petite. On l'éleve en cage, où elle chante. Elle se retire dans les creux des murailles, & differe de son mâle par le sommet de la tête, qui est de couleur tannée. Elle fréquente le bord des ruisseaux, où on l'entend chanter. Elle fait son nid sur le bord des grands chemins; & ce nid est très artificieusement tissu de crins de cheval. Les œufs qu'elle pond ont communément une couleur cendrée, avec des taches de couleur de fer.

La *Fauvette à tête rousse* se retire dans les chenevieres, où elle chante continuellement: elle se nourrit de vers qu'elle va chercher autour des buissons & des arbrisseaux. Sa gorge, sa poitrine & son ventre sont d'un blanc tirant sur le jaune; le reste est brunâtre. Elle a le bec jaunâtre & longuet, la tête platte, la queue courte & jaunâtre par-dessous, le dessus est de couleur de rouille; les environs des cuisses sont noirâtres; ses pieds sont longs, déliés, & d'un jaune pâle; ses ongles sont noirs: le pennage du mâle est plus rougeâtre. La femelle pond quantité d'œufs: elle construit son nid dans des masures, des buissons, & derriere des murailles.

La *Fauvette fauve* est de couleur de châtaigne, excepté par le devant, qui est entierement blanchâtre dans la femelle, & cendré dans le mâle. Les grandes plumes des aîles sont noires & tachetées de blanc.

La *Fauvette à tête noire*, (*Atri capilla* seu *Ficedula*), porte sur la tête une grande tache noire. Son col est cendré, le dos d'un verd obscur, la poitrine & le ventre sont d'un gris blanchâtre, le bec est noir, & les pieds sont plombés.

Toutes les fauvettes se nourrissent de mouches & de vers: elles aiment les lieux aquatiques. Leur chair est apéritive, & fort bonne à manger. On éleve de préférence les fauvettes à tête noire, à cause de leur chant. On nourrit les petits, six jours après qu'ils sont éclos, avec une pâtée faite de chenevi écrasé, de persil haché & de mie de pain, bien arrosée. On les tient dans une cage, où il n'entre de l'air que par la porte, & on a soin de les tenir chaudement dans l'hiver.

FAUX, *Facinellus.* Oiseau imantopede ou de la taille du héron, & qui a toutes les mêmes façons de faire: il approche beaucoup de l'ibis. Ses cuisses, le ventre, le dos, le col & la potrine sont d'un beau rouge tirant sur le brun. Ces deux dernieres parties sont particulierement couvertes de longues taches brunes; & le milieu du dos est rempli de taches d'un verd obscur. Cette même couleur se voit encore en quelques endroits des aîles & de la queue. Son bec est noir, fort long, & conformé par devant en maniere de *faulx*, d'où lui est venu son nom. Ses jambes & ses pieds sont de la même couleur, & d'une étendue assez considérable.

FAUX ACACIA. *Voyez* Acacia commun.

FAUX ACORUS. *Voyez à la suite du mot* Acorus.

FAUX ALBATRE. *Voyez* Alabastrite.

FAUX ALUN DE PLUME. *Voyez* FAUX ASBESTE.

FAUX ASBESTE, *Pseudo Asbestus.* Cette ſubſtance, qu'on appelle auſſi *Faux alun de plume*, eſt une eſpece de gypſe fibreux, qui ſe réduit facilement en poudre. Sa couleur eſt blanche : il n'eſt point réfractaire au feu, comme l'asbeſte, & ne ſe diſſout pas ſi facilement que l'alun ; il n'en a pas la ſaveur, c'eſt pourquoi on lui donne l'épithete de *Faux Asbeſte.* On le vend mal-à-propos dans les boutiques ſous le nom d'*Alun de plume* : il nous vient de pluſieurs lieux de la France ; nous en avons rencontré une grande quantité dans la montagne de Sommerſet, près de Dijon en Bourgogne. Lorſqu'on briſe cette matiere entre les doigts, & qu'on en met la poudre ſur la peau, elle y excite, ainſi que l'asbeſte roide, un picotement ſemblable à celui que cauſeroient de petites pointes de plumes *Voyez* ASBESTE, ALUN DE PLUME, & GYPSE.

FAUX BOURDONS. On donne ce nom aux mâles des abeilles. *Voyez* ABEILLE.

FAUX CAFFÉ. *Voyez* à l'article PALME DE CHRIST.

FAUX CHERVI. *Voyez* CAROTTE SAUVAGE.

FAUX CORAIL. On donne ce nom aux *madrepores* & aux *éponges véſiculaires.* Voyez l'article CORAIL & celui de CORALLINE.

FAUX CUMIN ou CUMIN NOIR. *Voyez* NIELLE ROMAINE.

FAUX DICTAMNE, *Pſeudo Dictamnus.* C'eſt une plante qu'on cultive quelquefois dans les jardins. Sa racine eſt menue, ligneuſe & fibrée : elle pouſſe beaucoup de petites tiges menues, nouées, velues & blanchâtres. Ses feuilles ſont arrondies, reſſemblent un peu à celles du dictamne de Crête, & ſont triangulaires comme elles. Ses fleurs ſont en gueule, verticillées, de couleur purpurine : il leur ſuccede des ſemences oblongues. Cette plante eſt deſſicative, & poſſede d'ailleurs les vertus du véritable dictamne, mais dans un degré beaucoup inférieur.

FAUX GERME. Conception d'un fœtus informe, imparfait, & entierement défectueux. *Voyez* au mot HOMME.

FAUX GRENATS. Ce ſont les *Grenats d'or.* Voyez ce mot à l'article OR, & à celui de GRENAT.

FAUX LAPIS. C'eſt l'émail bleu qu'on retire du *Cobalt.* Voyez ce mot.

Pour la maniere de retirer cette chaux colorante du cobalt, *voyez notre Minéralogie* & le *Dictionnaire de Chymie.*

FAUX-PISTACHIER, ou NEZ COUPÉ, ou PISTACHE SAUVAGE, *Staphilodendron.* Les fleurs de cet arbriſſeau viennent par grappes pendantes : elles ſont longuettes, diſpoſées en roſe de couleur jaune. Aux fleurs ſuccedent des fruits membraneux, ou plutôt des veſſies remplies d'air, diviſées deux à deux, ou trois à trois, par des cloiſons membraneuſes. On trouve dans l'intérieur de leurs fruits deux ou trois noyaux applatis, dont on fait des chapelets qui reſſemblent à ceux du bois de coco. Les fruits du faux-piſtachier croiſſent ſi mal dans ce pays-ci, & les amandes en ſont ſi petites, qu'on ne peut en retirer de l'huile, comme on le fait dans les climats

chauds. Les feuilles de cet arbrisseau sont composées de trois ou cinq folioles ovales, attachées à une nervure commune ; elles sont opposées sur les branches.

Le faux-pistachier étant taillé, peut former de fort jolis buissons, qui font un effet très agréable dans les bosquets du printems, lorsqu'on fait contraster leurs grappes jaunes avec les grappes blanches des cytises, en entremêlant alternativement ces deux especes d'arbrisseaux.

FAUX SANTAL DE CANDIE, *Abelicea*. On donne ce nom à un grand & bel arbre, droit & rameux, qui croît sur le haut des montagnes de l'Isle de Candie. Ses feuilles ressemblent à celles de l'alaterne ; mais elles sont plus arrondies & dentelées profondément. Son fruit est une baie de la grosseur & de la figure du poivre, de couleur verte-noirâtre : son bois est dur, rouge, peu odorant, imitant assez le santal rouge, quand il est en poudre.

FAUX SCORDIUM ou SAUGE SAUVAGE. *Voyez* la suite de l'article GERMANDRÉE D'EAU.

FAUX-SEIGLE. *Voyez* RAY-GRASS.

FAUX SENNÉ. C'est le *Baguenaudier*. Voyez ce mot.

FAUX SIMAROUBA. *Voyez* COUPAYA.

FAUX TURBITH. *Voyez* l'article TURBITH & celui de TAPSIE.

FELD-SPATH ou SPATH DES CHAMPS. Selon les Minéralogistes Allemands, ce n'est qu'un quartz irrégulier. *Voyez* QUARTZ.

FELOUGNE. *Voyez* CHÉLIDOINE.

FEMME. Voyez la description de cette moitié du genre humain, *au mot* HOMME.

FEMME MARINE & POISSON FEMME. *Voyez* le mot HOMME MARIN.

FENOUIL, *Fœniculum*. On en distingue deux especes principales : savoir, le *Fenouil commun* ; & le *Fenouil doux*.

Le FENOUIL COMMUN ou FENOUIL DES VIGNES, *Fœniculum vulgare*, est celui qu'on vend quelquefois à Paris sous les faux noms d'*anis* & d'*aneth* ; (voyez ces mots) ; & qui, dans les pays chauds, vient sans culture parmi les cailloux. La racine de ce fenouil est vivace, & dure plusieurs années ; elle est de la grosseur du doigt, droite, blanche, odorante, d'un gout un peu doux & aromatique : elle pousse une tige haute de cinq pieds ou environ, droite, cannelée, noueuse, lisse, couverte d'une écorce mince, & de couleur verte-brune. Cette tige est remplie intérieurement d'une moëlle fongueuse & blanche ; elle est rameuse vers sa sommité : ses feuilles sont laciniées en filaments longs, d'un verd foncé, d'un goût aromatique. Ses sommités soutiennent des ombelles ou bouquets larges, jaunâtres, odorants, appuyés sur un calice qui se change en un fruit composé de deux graines oblongues, arrondies, convexes & cannelées sur le dos, applaties de l'autre côté, noirâtres, d'un goût âcre un peu fort. Cette graine est adoucie par la culture, & la plante devient un peu différente ; de-là naissent les variétés de cette espece de fenouil : on la cultive dans nos jardins. On

ſe ſert, en cuiſine & en médecine, de ſes graines, de ſes feuilles & de ſes racines.

Le Fenouil doux, *Fœniculum dulce*, ne differe du précédent que par ſa tige, qui eſt moins haute, plus grêle; & par ſes feuilles qui ſont plus petites : en revanche, ſes graines, qui jauniſſent avec le tems, ſont beaucoup plus grandes, plus douces, & moins âcres; en un mot, plus agréables au goût & à l'odorat.

Nous venons de dire ci-deſſus que le fenouil commun devient doux par la culture; de même le fenouil doux ou cultivé dégénere à meſure qu'on le reſeme, & redevient fenouil commun. On prétend que le fenouil eſt originaire de Syrie & des Iſles Açores. La racine de cette plante tient le premier rang parmi les cinq grandes racines apéritives : ſon ſuc pris à jeûn, guérit les fievres intermittentes; c'eſt un ſudorifique & un carminatif qui ſouvent excite des rots fétides. Toutes les parties du fenouil fortifient l'eſtomac : ſes feuilles en décoction fortifient la vue, & excitent le lait aux Nourrices.

La graine de fenouil deſſéchée, eſt une des quatre grandes ſemences chaudes; elle facilite la digeſtion, & donne bonne bouche étant mâchée : c'eſt un ſpécifique dans les fievres putrides accompagnées de malignité. Son uſage eſt excellent dans les coliques; car elle fait ſortir des vents par haut & par bas, d'où eſt venu cet adage de l'école de Salerne :

Semen fœniculi reſerat ſpiracula culi.

On en fait, avec l'eau-de-vie & le ſucre, une eau de fenouil qui eſt fort eſtimée. On tire de cette graine une huile par la diſtillation, qui, mêlée avec du ſucre, n'eſt pas moins bonne pour guérir la colique venteuſe, aider la digeſtion, & qui eſt utile aux aſthmatiques. On dit que toute la plante cuite dans du bouillon & de la bouillie, eſt employée utilement pour faire maigrir ceux qui ont trop d'embonpoint. En Italie & en Languedoc, on préſente au deſſert les jeunes pouſſes de fenouil avec la tête de la racine, aſſaiſonnées avec le poivre, l'huile, &c. comme on fait pour la ſalade. Quelques Apicius de nos jours recommandent d'envelopper le poiſſon dans les feuilles de fenouil pour le rendre plus ferme, &c. ſoit qu'on veuille l'apprêter frais, ſoit qu'on le garde dans de la ſaumure. On met auſſi les ſommités du fenouil dans les ſalades, dans les ragoûts & dans les court-bouillons du poiſſon, pour les rendre plus ſavoureux.

On ne cultivoit autrefois le fenouil qu'à Florence; mais on en cultive aujourd'hui dans le Languedoc & dans d'autres lieux ſecs & chauds. On en ſeme la graine en planches. On cueille la plante au mois d'Août, & elle repouſſe après qu'on l'a coupée. Le fenouil que les Italiens appellent *Finocchio*, ne differe du *fenouil doux* que par l'extrême agrément de ſon goût & de ſon odeur; auſſi n'eſt-il cultivé que pour être ſervi ſur les tables comme le celeri, en guiſe de ſalade. Les Italiens & les Anglois en font un grand uſage : *voyez* Miller pour la culture du *finocchio*.

FENOUIL ANNUEL ou HERBE AUX GENCIVES : *voyez* VISNAGE.

EENOUIL MARIN : *voyez* PASSE-PIERRE.

FENOUIL DE PORC : *voyez* QUEUE DE POURCEAU.

FENOUIL TORTU : *voyez* SESELI de MARSEILLE.

FENTES MINERALES & FENTES PERPENDICULAIRES. Nous parlerons de cette premiere espece de fentes à l'article FILONS : il nous suffira de dire ici qu'on trouve des fentes dans toutes les couches de la terre, & même dans les pierres disposées par couches. Ces fentes sont sensibles & aisées à reconnoître, sur-tout dans les terres qui n'ont pas été remuées : on les peut observer dans les cavernes & les excavations, & dans toutes les coupes un peu profondes. Elles sont toujours *perpendiculaires ;* ce n'est que par accident, dit M. de Buffon, qu'elles sont obliques. Comme les couches horizontales ne sont inclinées que par accident, il est visible que ces fentes ont été produites par le desséchement & écartement des matieres qui composent les couches horizontales. Les fentes perpendiculaires des carrieres, qui sont incrustées de concrétions plus ou moins régulieres & à demi transparentes, sont autant de canaux souterrains par où l'eau coule dans les grottes & les cavernes qui en sont les bassins & les égouts : *voyez* STALACTITES, *les mots* TERRE, FILONS, GLACIERS. C'est dans les fentes de grès ou de schiste, ou de roc, que se trouvent les métaux, les minéraux, les cristaux, les soufres, les bitumes. Dans les carrieres de marbre ou de pierre à chaux, elles sont remplies de spath, de gypse, de sable terreux : dans les argiles, dans les craies, dans les marnes, on trouve ces fentes ou vuides, ou remplies de matiere déposée par les eaux de pluie.

FENU-GREC, *Fœnum-Græcum.* On en distingue deux especes ; l'une cultivée, & l'autre sauvage. Comme cette derniere ne differe de l'autre que par le défaut de culture, nous ne parlerons que de la premiere espece.

Le fenu-grec que l'on cultive dans les champs a une racine menue, blanche, simple & ligneuse. Sa tige est seule, haute de six pouces ou environ, grêle, verte, creuse en dedans, & rameuse. Ses feuilles sont rangées trois à trois sur une queue : elles sont semblables à celles du treffle des prés, mais plus petites, un peu dentelées tout au tour, vertes en dessus, cendrées en dessous. Ses fleurs sortent des aisselles de ses feuilles : elles sont légumineuses, blanchâtres. Il leur succede des gousses longues, plattes, pointues, courbées, étroites, remplies de graines à-peu-près rhomboïdales avec une échancrure, de substance mucilagineuse, d'une odeur & d'un goût désagréables qui portent à la tête.

On cultive cette plante principalement à Aubervilliers, d'où on nous apporte la semence seche à Paris, &c. Cette graine est d'usage en Médecine : elle est émolliente & propre à appaiser les douleurs : on en fait du mucilage en la mettant tremper dans de l'eau chaude : on l'emploie dans presque toutes les fomentations : c'est un excellenr anodin en lavement pour le flux de ventre & les inflammations des intestins, excepté pour les femmes

ſujettes à la paſſion hyſtérique : ſon mucilage convient auſſi dans les ophtalmies. La graine du fenu-grec entre dans les farines réſolutives. Les Indiens ont l'art d'en tirer un vin doux qu'ils ſavent approprier au beſoin.

FER, *Ferrum*. Le fer eſt un métal peu malléable, mais très compacte, ſolide, très dur, ſonore & le plus élaſtique des métaux. Les reſſorts ou arcs d'acier, les outils propres à limer, le ſon & l'extenſion des cordes de claveſſin, font preuve de ces propriétés. La couleur du fer eſt d'un gris obſcur, brillant dans l'endroit de la fracture, où l'on remarque des grains rhomboïdaux : il eſt, après l'étain, le plus léger des métaux. La violence des coups de marteau redoublés, un frottement violent & rapide ſuffiſent pour le faire rougir au point d'enflammer des corps combuſtibles : échauffé dans le feu, il pétile, jette de longues étincelles, & rougit long-tems avant que de ſe fondre ; alors il exhale beaucoup de vapeurs ſulfureuſes : expoſé au miroir ardent, il ſe demi-vitrifie en une matiere noirâtre, ſpongieuſe, ou bien ſe diſſipe en écailles étincelantes. Il ſe rouille à l'air & dans l'eau, & ſon ochre eſt plus ou moins foncée : il devient verd dans l'acide vitriolique, jaune dans l'acide du ſel marin, & rouge dans l'acide nitreux. Autant il marque d'antipathie pour le *mercure*, autant il a de ſimpathie avec l'*aimant*, (quand il ne s'y rencontre point d'antimoine interpoſé qui puiſſe en empêcher le jeu), puiſqu'ils s'attirent réciproquement ; ceci eſt un moyen ſuffiſant pour reconnoître le fer par-tout où il eſt ſous ſa forme métallique : telles ſont les principales propriétés générales du fer. La Nature qui a donné au fer des propriétés ſans nombre & ſi utiles, l'a répandu auſſi plus abondamment dans les entrailles de la terre, qu'aucun autre métal.

Dès les premiers tems, les hommes ont connu le fer. On prétend qu'il avoit été trouvé & travaillé par Tubalcain, le ſixieme deſcendant de Caïn. On s'en ſervoit beaucoup du tems d'Abraham. On lit auſſi dans les annales de Leangt-cheou, que ce métal a été mis en uſage, même avant les premiers conducteurs des Chinois, & que les anciens habitans de Pekin connurent la caſtine du fer ; & l'on préſume avec aſſez de vraiſemblance, que le grand Ya s'eſt ſervi d'inſtrumens de fer pour couper les montagnes, & creuſer ces grands canaux qu'il fit pour donner un libre cours aux eaux qui inondoient alors les terres.

Le fer a ſes mines propres & particulieres. Il y a peu de pays qui n'ait dans ſes environs des mines & des fonderies de fer. Il y en a des mines très riches en France, en Angleterre, en Allemagne, en Norwege, & même en Amérique ; mais il n'y a point de pays en Europe qui en fourniſſe une auſſi grande quantité, de la meilleure eſpece, que la Suede, ſoit par la bonté de la nature de ſes mines, ſoit par les ſoins que l'on ſe donne pour le travail de ce métal. Tous les Naturaliſtes qui ont voyagé, connoiſſent la montagne de fer de Taberg en Suede. Cette terre métallique ſituée à quarante lieues de la mer, & qui a plus de quatre cens pieds de hauteur perpendiculaire, & une lieue de circuit, n'eſt, à proprement parler, qu'une

maſſe ou filon de fer très riche : ce qu'il y a de ſingulier, eſt que dans les environs il n'y a aucune mine de ce métal. Cette montagne qui eſt un des plus ſinguliers échantillons du Cabinet de la Nature, eſt poſée ſur un lit de ſable fin dont elle paroît avoir été autrefois entierement couverte, & ſemble avoir été tranſportée dans cet endroit. Quoique depuis plus de deux ſiecles on en ait fait ſauter des maſſes énormes, elle ne paroît pas conſidérablement diminuée. On apperçoit ſur la ſurface de cette montagne pluſieurs crevaſſes ou fentes remplies de ſable de mer très fin & très pur; on y trouve auſſi des os de cerf & d'autres animaux, rangés horizontalement dans les lits de ſable.

La miniere de fer eſt la moins profonde : il y en a même beaucoup qui ſe trouvent à la ſuperficie de la terre, ou à huit, à douze pieds; rarement les trouve-t-on à cinquante ou ſoixante pieds de profondeur. Les bords des mines de fer ſont âpres, raboteux, noirâtres ou jaunâtres, & fort ſecs : le minerai y eſt toujours diſpoſé par lits ou couches horiſontales, comme celles des carrieres d'où l'on tire la pierre calcaire à bâtir, ou pierre de taille; cependant on en trouve dans l'ancienne terre en filons inclinés à l'horiſon. Le minerai de la nouvelle terre eſt communément répandu dans la premiere couche de la terre, & en morceaux de différentes formes, groſſeurs & couleurs. Voici les diverſes eſpeces de fer dont font mention les Métallurgiſtes.

Le fer eſt rarement pur dans la terre : les ouvrages des Minéralogiſtes & les Cabinets de quelques Curieux en offrent divers morceaux, qui vraiſemblablement ne doivent leur exiſtence qu'à des feux ſouterrains. Ce *fer naturel* peut être traité plus facilement ſous le marteau, que la fonte de fer : il eſt en grains ou en maſſes irrégulieres. Il s'en trouve des maſſes & des roches très conſidérables au Sénégal.

La Mine de Fer cristallisée eſt auſſi très rare : elle eſt ou octaëdre, ou cubique. Sa couleur varie & tire pour l'ordinaire ſur la rouille : elle eſt trop minéraliſée pour que l'aimant l'attire. La fameuſe mine de fer de l'Iſle d'Elbe, connue du tems des Romains, eſt de cette eſpece.

Ce qui ſuit va faire connoître que le fer, ainſi que le cuivre, eſt ſuſceptible d'avoir, dans l'état de mine, toutes les formes & couleurs poſſibles.

La Mine de Fer blanche eſt rameuſe & en ſtalactite : elle contient, pour l'ordinaire, très peu de fer; telle eſt celle des Pyrenées. On en trouve cependant qui produit à la fonte depuis vingt-cinq juſqu'à quatre-vingts livres de fer par quintal; mais elle n'eſt pas attirable à l'aimant : on nomme cette mine de fer, *Flos ferri;* telle eſt celle de Styrie. La mine de fer blanche en criſtaux ou poreuſe, eſt griſâtre : celle qui reſſemble à du ſpath fuſible chatoyant, eſt d'une couleur fauve : elle eſt très bonne à la fonte; mais nos Fondeurs n'ont pas toujours l'art d'en tirer tout le fer, ni d'en ſéparer l'alliage : telle eſt la mine d'Alvare en Dauphiné, qui eſt remplie de plomb blanc, de galêne & de pyrite de cuivre. La mine de Champelite en Franche-

Comté, a une grande ressemblance à de la castine ou marne blanche. Quand on fait rougir dans le feu ces sortes de mines, elles noircissent aussi-tôt ; mais exposées à l'air libre, elles y acquierent une couleur rougeâtre.

La Mine spéculaire de fer est d'un brun fauve : elle est ou lamelleuse, ou rhomboïdale & luisante, comme du spath vitreux ; c'est pourquoi on l'appelle *Mine de fer à facettes* ou *miroitée :* elle contient beaucoup de bon fer. On en trouve à Valdajo en Lorraine, & particulierement dans la mine d'Alvare.

La Mine de Fer d'un gris de cendre est très riche en métal ; elle blanchit à la comminution : elle est souvent mêlée d'arsenic & d'antimoine : c'est peut-être une des causes pourquoi l'aimant ne l'attire pas. Les Fondeurs mettent cette sorte de mine au nombre des mines seches : on en trouve beaucoup en Suede.

La Mine de Fer bleuatre est quelquefois rougeâtre dans l'endroit de sa fracture. Quoique riche en fer, elle n'est que peu ou point attirée par l'aimant : elle est plus ou moins facile à fondre ; selon la quantité de spath vitreux & de pyrites qui s'y rencontrent. On en trouve considérablement en Suede : on croit que sa couleur bleue est l'effet d'une inhalation minéralisatrice.

La Mine de Fer noiratre est très pesante, d'une couleur plus foncée que n'est le fer purifié. Cette mine contient tant de métal, qu'il n'est pas rare de la voir fortement attirée par l'aimant, & rendre à la fonte depuis cinquante jusqu'à soixante & même quatre-vingts livres par quintal. Cependant les Fondeurs de mines la regardent comme une des principales mines seches : on en trouve quelquefois de beaux morceaux à Geromagny.

Rien n'est plus varié que la figure des parties de cette espece de mine.

La Mine de Fer arsenicale est minéralisée par l'arsenic, le soufre, &c. Elle est très dure, de la plus difficile fusion, même vorace & réfractaire. Sa couleur est ou argentine, brillante, ou noirâtre ; elle est ou striée ou lamelleuse, & comme cubique, ressemblant un peu ou à de la mine d'antimoine, ou aux cristaux d'étain minéralisés : elle donne quelquefois des étincelles avec l'acier ; elle devient rouge à mesure qu'on l'écrase. Il n'est pas rare d'y rencontrer de la pyrite ou de la galêne de plomb ; c'est pourquoi on la nomme *Galêne de fer.* On en trouve en Suede, & quelque peu en Lorraine. C'est une espece de *Wolfram* ou d'*Eisenram.* Voyez *ces mots ;* voyez aussi le *Traité des Mines* par Lehmann.

La Mine de Fer, appellée Pierre hæmatite, ou Ferret d'Espagne, ou Sanguine a brunir, *Hæmatites Schistus*, est, en quelque sorte, la mine de fer la plus riche. Sa forme est ou mamelonnée, ou striée ; toujours convexe en sa superficie, ses aiguilles forment intérieurement une pyramide irréguliere. On en trouve des morceaux qui s'éclatent, & qui ont la configuration de bois un peu pourri ; c'est pourquoi on l'appelle *Fer fossile.* Cette mine est brillante en dehors & dans l'intérieur, très dure, compacte, nullement attirable par l'aimant. Le fer qu'elle fournit est aigre, cassant, au point

qu'on ne peut le rendre malléable, qu'en le mêlant avec une mine de fer doux & plus pauvre : elle produit souvent dans la fonte, depuis quarante jusqu'à soixante & même quatre-vingts livres de fer par quintal. Ce fer devient alors très attirable à l'aimant. Les principales mines de pierre hæmatite sont en Espagne, dans la Galice. Les habitants de Compostelle en font un assez bon commerce, parceque cette mine de fer est très recherchée par sa dureté & par la propriété qu'elle a de polir les glaces, l'or en feuilles, l'acier & les autres métaux. Les Doreurs & les Orfévres s'en servent pour brunir. L'*hæmatite d'Espagne* est rouge pourpre; celle du pays de Hesse est rouge brun; celle de l'Isle d'Elbe en Toscane, est brune-noirâtre; celle de la Lombardie & de la Forêt noire, en Allemagne, est globuleuse & noire.

La mine de fer appellée Aimant (*Magnes*), est grainelée, de différentes couleurs & figures, assez semblable en poids & en couleur, à l'espece de mine de fer qu'on appelle *Fer en roche*. On ne réduit point l'aimant dans les fonderies de fer, parceque ce minerai entre très difficilement en fusion, & qu'il ne donne qu'une très petite quantité d'un assez mauvais fer. On reconnoît cette mine à la propriété qu'elle a d'attirer la limaille & des petits morceaux de fer, & d'indiquer les Pôles. *Voyez* le mot Aimant pour ses propriétés physiques.

Tous les pays qui ont des mines de fer, ont aussi du minerai d'aimant. L'Afrique en a dans l'Ethyopie; l'Espagne dans la Biscaye; la France dans l'Auvergne, la Lorraine & le Saumurois; le Nord dans la Suede, &c.

La mine de fer appellée Emeril (*Smyris*), est vorace, réfractaire, & si pauvre, qu'on n'en tire presque rien. Sa couleur est tantôt cendrée ou grisâtre, tantôt brune ou rougeâtre, & ressemble à une pierre : elle est très pesante, & d'une dureté si extraordinaire, que pour la mettre en poudre, l'on est obligé de se servir de moulins ou de machines d'acier, inventées à cet effet. Le peu de métal que contient l'émeril, n'est point attirable à l'aimant : il durcit au feu, & ne peut se fondre sans un flux très puissant; mais ce n'est point pour le réduire en métal, qu'on exploite l'émeril, car on n'en tireroit que difficilement très peu de mauvais fer; c'est à cause de ses propriétés pour les Arts : divers ouvriers s'en servent à sec, à l'eau, à l'huile, ou pour dégrossir, ou pour polir les ouvrages de verrerie & les métaux, tels que les armes de fer & d'acier, & les glaces; pour tailler, nétoyer & adoucir quantité de matieres pierreuses. On appelle *Potée* ou *Boue d'émeril*, la substance qui se trouve au fond de l'auge des Lapidaires qui emploient l'émeril.

Les mines d'émeril qui se trouvent à Gersey & à Gernesey, Isles Angloises, proches des côtes de Normandie, donnent un minerai grisâtre & solide; celui d'Espagne est également grisâtre, mais lamelleux; celui du Pérou est rougeâtre, brunâtre, tendre, graveleux, plein de paillettes de *mica*, & parsemé de petits points d'or & d'argent effectifs; ce qui le fait nommer *Emeril d'or*, *Emeril d'argent*, ou *Emeril de cuivre*. On ne voit cette sorte d'émeril, ainsi que celui de Naxie en Grece, que dans les plus

riches Cabinets où il y a des Droguiers complets. L'émeril noirâtre est aussi fort rare ; il est orné de points pyriteux : on le trouve en Pologne & en Angleterre.

La mine de fer appellée MANGANAISE ou MAGNÉSIE par les Verriers, est encore une mine réfractaire, pauvre & aigre : elle est grainelée ou striée, d'un bleu noirâtre, & salit les mains. La manganaise ne contient guere que dix livres de métal par cent ; encore M. Pott prétend-il que le fer est étranger à la vraie condition de la manganaise. Le tissu de cette mine n'est pas toujours grainelé ; souvent il est composé de stries plus ou moins fines, qui se croisent. Cette mine est souvent traversée de filons quartzeux ou pyriteux : elle produit au feu un verre jaune ou violet. On la trouve dans le Piémont, dans la Toscane, dans la Bohême & en Angleterre, proche les collines de Mendippo, dans le Comté de Sommerset.

La manganaise sert aux Potiers-de-terre pour noircir les couvercles de leurs ouvrages ; les Verriers en mettent aussi dans le verre fondu, pour lui enlever sa couleur bleuâtre ou verdâtre, & lui donner une transparence sans couleur ; c'est de-là qu'on l'a appellée le *Savon du verre*. Les Emailleurs ont remarqué que, quand on en met trop dans le verre fondu, loin de le purifier & de le blanchir, elle augmente la couleur bleuâtre, & le rend un peu opaque ou d'une couleur pourpre ; tel est le défaut trop commun du verre de Saxe & de Bohême.

La Mine de Fer, appellée PIERRE DU PÉRIGORD (*Lapis petracorius*), est une substance métallique, que l'on peut mettre au nombre des Mines de fer de la moindre espece ou pauvres. La pierre de Périgord a été nommée ainsi, parceque la premiere a été trouvée en terre perdue, à deux lieues aux environs de Perouse dans le Périgord. Ce que les Droguistes vendent sous le nom de *Pierre de Périgueux*, a des formes & des propriétés peu constantes : nous en avons vû qui étoit à tous égards une sorte de manganaise ; d'autre, qui n'étoit qu'une espece de scorie de fer ou de mâche-fer. Cette derniere, qui est la plus ordinaire, est poreuse, d'un noir jaunâtre, facile à casser, mais difficile à réduire en poudre, semblable à cette sorte de faux-fer que l'on trouve répandu sur la surface des terres, dans les vallées, dans les bois, & par-tout où il y a eu autrefois de petites fonderies ou forges portatives : on en trouve aussi dans les environs des volcans.

La MINE DE FER MICACÉE est arsenicale, composée d'écailles très minces & peu compactes, facile à écraser. Sa couleur est tannée, obscure : elle devient rouge par le frottement : elle donne à la fusion un fer aigre & cassant.

La MINE DE FER LIMONEUSE est composée de particules de fer très atténuées. Leur couleur est ou bleuâtre ou jaunâtre comme du fer rouillé. Dans le premier cas, c'est une bonne mine de fer noirâtre, comminuée & charriée par des courants d'eau qui se rendent dans des lacs ou des étangs, ou au bord des rivieres ; c'est-là que les portions métalliques se seront déposées en forme de sédiment ou de mine égarée. Dans le second cas, c'est une eau vitriolique, qui arrose des mines de fer, en charrie, décompose & précipite

une partie sous la forme d'*ochre;* c'est communément dans des endroits creux & serrés qu'on trouve cette espece de mine de fer.

Les mines limoneuses sont toujours graveleuses, sablonnenses & caverneuses : on les trouve par couches & par lits sous l'eau, & sous la forme d'une matiere terreuse peu compacte, dans les endroits humides ou marécageux : elles semblent s'y être formées comme le *Tuf*. Le fer qu'on en retire par la réduction, n'est que peu ou point attirable à l'aimant; tantôt il est cassant à froid, tantôt il casse à chaud : c'est, à proprement parler une Mine ochracée de fer, mais qui differe un peu de l'ochre : *voyez* OCHRE.

Il est rare qu'on travaille à réduire les mines d'ochre, tandis que les Mineurs exploitent & fondent volontiers les mines limoneuses. La figure bizarre qu'on remarque dans les diverses glebes ou morceaux de cette espece de mine est assez difficile à expliquer. L'une est tantôt rougeâtre & à petit grain; une autre est verdâtre, happe à la langue, & est ou sableuse ou en grains gros comme des avelines; une autre est noire comme du fer brûlé, ou poreuse comme l'ostéocolle, ou en bâtons comme des stalactites, ce qui la fait appeller *Mine de fer à tuyau;* ou en globules, détachés & arrondis comme des pois, ou applatis comme des féves, ce qui la fait appeller *Mine de pois* ou *Mine de féves*. La mine de fer limoneuse, en godets, en géodes ou pierres d'aigles, ou lenticulaire, ou en rognons, &c. appartient encore à cette espece.

La MINE DE FER SABLEUSE n'est communément qu'un amas de grains de fer qui ont été entraînés de leur miniere par où l'eau a passé, dégrossis par le frottement & la longueur du roulis, enfin déposés sur les havres, dans les endroits où l'eau se perd dans la mer. Ce fer, dont on vient de découvrir dans la Virginie une très belle mine, est souvent très riche & attirable à l'aimant. Sa couleur est d'un noir plus ou moins foncé : il rend à la fusion jusqu'à quatre-vingt-dix livres par quintal. La mine de fer sableuse n'est donc qu'une mine de transport. C'est ordinairement dans un sable de cette espece que se trouve l'or en paillettes, ou l'or de lavage. *Voyez* OR.

Observations générales sur le fer & ses usages.

On voit, par ce qui vient d'être exposé, que le fer se rencontre dans les eaux, dans les différentes terres, & dans les pierres : il est allié à quantité de minéraux, de pyrites, de demi-métaux & de métaux, & sur-tout avec les mines d'or : il donne la couleur à quantité de marbres, d'argilles à Potiers, de jaspes, de pierres précieuses, de pétrifications & de fossiles : il se trouve dans les végétaux & dans les animaux; en un mot, tout notre globe & tout ce qui y est contenu est mêlé de parties de fer : mais si le fer est le métal le plus abondant dans les mines, il est aussi celui qu'il est le plus facile d'en tirer. Aussi rien de si commun que les mines de fer, & de si varié : figure, couleur, mélange, profondeur, inégalité presque par-tout différentes.

C'est en consultant les Ouvrages des Métallurgistes, Emanuel Swedenborg,

borg, *de ferro*, le Dictionnaire de Chymie, celui des Arts & Métiers, & notre Minéralogie, qu'on y apprendra les moyens de l'approprier à nos besoins. Nous devons encore dire ici qu'en 1755 l'Académie de Besançon avoit proposé pour sujet du prix qu'elle devoit distribuer en 1756 : *De déterminer la meilleure maniere de construire & de gouverner un fourneau, de fondre les mines de fer, relativement à leurs différentes especes; de diminuer la consommation des charbons, d'accélérer le tems de chaque coulée, & de donuer une meilleure qualité au fer & à la fonte :* cet objet a été rempli par M. Robert, Maître de Forges, &c. sous le titre de *Méthode pour laver & fondre avec œconomie les mines de fer relativement à leurs différentes especes.* Mais comme les détails que présente ce Mémoire ne sauroient être compris sans le secours des figures, nous renvoyons nos Lecteurs à l'Ouvrage même, qui est imprimé *in*-12. à Paris.

Communément il faut écraser & laver la mine de fer dans une fosse appellée *Lavoir* ou *Patouillet*, avec une eau courante, qui emporte les parties terreuses inutiles. On le fond ensuite à l'aide d'un fondant & d'un feu violent & entretenu à force de charbon. (La plûpart des mines de fer blanches, & celles qui sont mêlées d'arsenic, demandent à être grillées & ensuite exposées à l'air, préalablement avant que de les laver.) On tient le fer fondu pendant douze heures; puis on le coule en lingots, dans des moules ou ruisseaux triangulaires de sable. Ce fer de premiere fonte, s'appelle *Fer en gueuse* ou *Fer de fonte.* Chaque lingot pese environ 1800 livres ou environ : c'est avec ce fer qu'on fait des pots, des vases, des tuyaux, des boulets de canon, des bombes, des mortiers, des marmites, des poids à peser, des contre-cœurs de cheminée. Si l'on vouloit des ustensiles plus fins, il faudroit tenir le fer en fusion pendant seize heures au moins. C'est la propriété qu'a le fer d'augmenter de volume en cessant d'être fluide, qui donne aux vases, jettés en moule, la régularité & la précision.

On peut, dans l'instant de la fonte, connoître si le fer est cassant à froid ou à chaud. Le premier est le fer doux : il est ductile, très malléable étant rouge; mais est fragile & casse sous le marteau étant refroidi. Le fer cassant à chaud est le fer ferme; étant rougi, il se casse sous le marteau, & se sépare par éclats en beaucoup de morceaux; mais étant refroidi, il prend du corps, résiste au marteau, & s'y laisse, en quelque sorte, étendre plutôt que d'y casser. Pour purifier davantage le fer, on le fait passer par la forge de l'affinerie, où on le fond de nouveau, en le remuant fortement avec des barres de fer. Lorsqu'il est à demi-refroidi, on le porte sur des enclumes, où, à l'aide d'un marteau de plus de six cents livres pesant, on le bat & rebat en tous sens; alors le fer est malléable. On le porte de-là à la chaufferie, & on le travaille de nouveau sur l'enclume, pour l'étendre de la maniere que l'on veut, en barres rondes, ou quarrées, ou plattes, en carillons, en bottes, en courçons, en cornettes, en plaque, en tôle : c'est ainsi que se fabrique le fer forgé, & que par le moyen du martelage, on peut le réduire en feuilles,

qu'on enduit d'étain pour le préſerver de la rouille : on le nomme alors *Fer-blanc.* Le fil d'archal, les cordes de clavecin, de pſaltérion, &c. ſe tirent du fer en barre, qu'on fend en deux avec des roues d'acier, pour en former des verges de fer : on paſſe celles-ci par une filiere ou planche de fer percée d'un nombre de trous de différents diametres : on les amene par ce moyen à la fineſſe d'un cheveu.

L'acier n'eſt qu'un fer purifié & raffiné par la cémentation, ſurchargé de phlogiſtique, & enſuite trempé. En cet état, il peut couper & limer le fer : il a une flexibilité élaſtique. On en fait des rapes, des ciſeaux, des lancettes, des raſoirs, des aiguilles, des filieres pour les Tireurs d'or, & des burins pour les Graveurs. On lui retire cette abondance de phlogiſtique en le cémentant avec des ſubſtances maigres, & il reprend alors ſa premiere condition de fer.

Le fer de fonte, celui de forge & l'acier, ſont d'un uſage continuel & indiſpenſable. Le fer ſeul fournit à la navigation, au charroi & à tous les arts les uſtenſiles dont ils ont beſoin pour abattre, pour affermir, pour creuſer, pour tailler, pour embellir, pour produire en un mot toutes les commodités de la vie. Les Sauvages en ſentent auſſi-bien le prix que les Nations les plus policées, puiſqu'ils donnent à nos Voyageurs commerçants une aſſez grande quantité d'or & d'argent ou d'épiceries, pour une ſerpe, une bêche, un hoyau, ou quelqu'autre inſtrument de fer. Les fers different beaucoup entr'eux : mais ce ſeroit un grand malheur qu'ils fuſſent tous égaux ; nos beſoins ne le ſont pas.

Le fer eſt auſſi d'uſage en Médecine, au moins l'ordonne-t-on dans la jauniſſe, pour exciter la circulation du ſang, &c. ou en limaille, ou après avoir été expoſé à la roſée de Mai pour en faire un ſafran de Mars apéritif. M. Geofroi a beaucoup célébré la vertu balſamique & vulnéraire du fer : il y a longtems que l'on a dit de ce métal, *pungit & ungit, ſauciat & ſanat.*

Le fer & le ſoufre combinés produiſent quelquefois, dans l'intérieur de la terre, des ravages redoutables : *voyez* l'article PYRITES, celui de VOLCANS, & celui de TREMBLEMENS DE TERRE. C'eſt par le moyen du fer & des mélanges convenables qu'on imite ces phénomenes déſaſtreux & les météores ignés ; tels que le *tonnerre* & les *éclairs.* Voyez ces mots.

FER DE CHEVAL, *Ferrum equinum.* Plante qui croît aux lieux incultes dans les pays chauds. On en diſtingue deux eſpeces ; l'une vivace, & l'autre annuelle. Sa racine eſt ligneuſe & un peu fibrée : elle pouſſe pluſieurs tiges hautes comme la main, menues, anguleuſes & garnies de feuilles oblongues, un peu ſemblables à celles de la lentille. Sa fleur eſt légumineuſe & jaune : il lui ſuccede une gouſſe platte, compoſée de pluſieurs pieces courbées en fer à cheval, & attachées bout-à-bout. Chacune de ces pieces renferme une ſemence figurée en croiſſant. On eſtime cette plante vulnéraire, ſtomachique & alexipharmaque.

FER SCISSILE. *Voyez* l'article *Pierre hæmatite* au mot FER.

FEROCOSSE. Dans l'Isle de Madagascar on donne ce nom à un arbrisseau qui porte une espece de petit chou rond, dont les Insulaires se nourrissent.

FERRET D'ESPAGNE. *Voyez* l'article *Pierre hæmatite* au mot Fer.

FERRUGINEUX. C'est ce qui participe de la nature du fer, ou qui contient des particules de ce métal. La plûpart des eaux minérales sont ferrugineuses : il y a aussi l'ochre de fer, &c. *Voyez* Fer, Ochre, *& l'article* Eau.

FERRUGO. On donne ce nom à la rouille de fer qui se produit naturellement sur les barres de ce métal, exposées à l'impression des fluides.

FERULE, *Ferula.* Plante qui croît en plusieurs pays de l'Afrique, de l'Asie & de l'Europe, aux lieux chauds. Sa racine est grande, branchue, droite, noirâtre, & pleine d'un suc laiteux. Sa tige est haute de sept à huit pieds, grosse, fongueuse, moëlleuse, rameuse ; devenant dure vers l'automne, & ensuite ligneuse. Ses feuilles ressemblent à celles du fenouil ; mais elles sont plus amples : il naît, aux sommités, des fleurs en ombelles, jaunâtres & disposées en rose. Lorsque la fleur est passée, il paroît des semences jointes deux-à-deux, grandes, ovales, minces & enveloppées d'une membrane : on en cultive en Languedoc dans les jardins.

La moëlle de la férule, prise en décoction, est astringente & sudorifique. Sa semence est carminative : on se sert de ses tiges, encore molles, pour lier & supporter les plantes qui s'inclinent trop. C'est ce sarment fongueux & verdâtre, dont les Régents des Colleges se servoient autrefois pour châtier leurs Disciples ; d'où vient que Martial a appellé la férule, *Sceptrum Pædagogorum.*

En Grece, le creux de la tige de la férule (*Narthex*) est abondamment rempli d'une moëlle blanche, qui étant bien seche prend feu comme la mêche ordinaire. Ce feu s'y conserve parfaitement bien, & ne consume que peu-à-peu la moëlle, sans endommager l'écorce ; ce qui fait qu'en certains pays on se sert de cette plante pour porter du feu d'un lieu à un autre. Cet usage est de la premiere antiquité, & nous explique le passage de Martial, où il fait dire aux férules : *Nous éclairons par les bienfaits de Prométhée.* Ces mêmes tiges sont quelquefois assez fortes pour servir d'appui, mais trop légeres pour blesser ceux que l'on frappe. Cette tige étoit autrefois le sceptre des Empereurs du Bas-Empire : elle étoit aussi la marque de l'autorité des Rois : on l'employoit alors avec art en particulier pour faire des ouvrages d'Ebenistes les plus précieux ; aujourd'hui on la brûle dans la Pouille en guise d'autre bois, & elle ne sert plus en Grece même qu'à faire des tabourets : pour cela on applique alternativement en long & en large les tiges seches de cette plante, pour en former des cubes arrêtés aux quatre coins avec des chevilles.

Les arbres ou arbrisseaux, d'où découlent les gommes résines, telles que la *gomme ammoniac*, le *galbanum*, l'*assa-fœtida*, &c. sont du genre des *férulacées.* Voyez ces mots.

FETICHE. Poiſſon qui ſe pêche à l'embouchure du Niger, en Afrique; & qui tient ſon nom du reſpect ou de l'eſpece de culte que les Negres d'Afrique lui rendent, comme à l'interprete de leur Divinité. Il eſt d'une rare beauté. Sa peau, qui eſt brune ſur le dos, devient plus claire & plus brillante près de l'eſtomac & du ventre. Son muſeau eſt droit, & terminé par une eſpece de corne dure & pointue, de trois pouces de longueur. Ses yeux ſont grands & vifs : aux deux côtés du corps, proche des ouies, on découvre quatre ouvertures longues, dont on ignore l'uſage : on en voit de ſept pieds de longueur & plus. *Hiſt. Génér. des Voyages*, *L.* 11, *pag.* 147.

FETU, *Feſtuca, aut feſtua avenacea ſterilis elatior.* Eſpece de gramen, qui ſemble être un ſeigle bâtard ou une avoine ſauvage, & qu'on trouve en quantité entre les bleds, parmi l'orge & le plus ſouvent entre les ſeigles, quand l'hyver a été humide. Le fétu pouſſe des tiges ou tuyaux bas, menus, faciles à ſe fendre, & garnies de feuilles ſemblables à celles du froment : ſes ſommités ſoutiennent des épis pareils à ceux de l'avoine, ils renferment des grains grêles, oblongs, rougeâtres & barbus : ces épis ſont quelquefois ramaſſés comme un petit paquet, d'autres fois ils ſont diſperſés. Cette plante eſt bonne pour conduire les tumeurs à la ſuppuration.

FETU-EN-CUL ou OISEAU DU TROPIQUE. *Voyez* PAILLE-EN-CUL.

FEU, *Ignis.* On doit conſidérer le feu ſous deux états différents; ou entrant comme principe dans la compoſition des corps, ou bien ſeul dans ſon état naturel. L'examen du feu conſidéré comme entrant dans la compoſition des corps, & qu'on nomme alors phlogiſtique, eſt abſolument du reſſort de la Chymie, & pour le connoître ſous ce point de vue, nous renvoyons au *Dictionnaire de Chymie*, ainſi qu'aux Ouvrages des Pyrologiſtes, & ſur-tout au *Traité du Feu*, par Boherrave.

Le feu, que les Scholaſtiques regardent comme un des quatre éléments; le feu, dis-je, conſidéré dans ſon état naturel, mérite proprement le nom de feu, de matiere du ſoleil, de la lumiere, de la chaleur. Cet élément naît avec nous, pénétre notre propre ſubſtance; ſes effets nous ſuivent par-tout; rien ne nous eſt plus familier, & c'eſt peut-être une des raiſons qui nous empêchent d'en connoître plus particulierement la nature. Le ſoleil paroît être comme le réſervoir général de cette ſubſtance qui ſemble s'en émaner perpétuellement. Le feu ſe répand dans tous les corps que nous connoiſſons; mais non pas comme principe eſſentiel à leur mixtion, puiſqu'on peut les en priver, du moins en grande partie, ſans qu'ils ſouffrent pour cela la moindre décompoſition. Le plus grand changement que ſa préſence ou ſon abſence leur cauſe, eſt de les rendre ou fluides ou ſolides, en ſorte qu'on peut regarder la plûpart des autres corps comme ſolides de leur nature; & le feu, comme fluide par eſſence, & principe de la fluidité des autres.

Une des principales propriétés de ce feu pur, eſt de pénétrer facilement tous les corps, & de ſe diſtribuer entr'eux avec une ſorte d'égalité. Une autre propriété du feu, eſt de dilater tous les corps qu'il pénétre. Les Phyſiciens ont profité de cet effet pour conſtruire des thermometres, qui

leur font connoître les variations de la température de l'athmosphere.

Quoique le feu soit par-tout, il a fallu que les hommes, pour l'approprier à leurs besoins, inventassent des moyens de le faire paroître : le frottement, le mêlange de certaines liqueurs, la plûpart des phosphores, les miroirs concaves, & les verres convexes, sont les principaux moyens que l'industrie des hommes a imaginés pour commander en quelque maniere à cet élément.

Les expériences de l'électricité, qui paroissent avoir un rapport si intime avec le phénomene du tonnerre, prouvent d'une maniere bien sensible, avec quelle profusion le feu est répandu dans toute la Nature : *voyez* TONNERRE.

Lorsque le feu est caché dans les corps, il y est paisible, & dans une sorte d'inertie ; mais s'il agit visiblement, il les consume. D'après cette derniere propriété, nous dirons que le feu est cet être actif que nous reconnoissons à son éclat, qui nous donne de la chaleur, & qui nous cause de la douleur lorsque nous en approchons de trop près ; mais qui, à une certaine distance, nous fait éprouver une sensation à-peu-près égale à celle que nous ressentons dans une saison moyenne & tempérée : toutes ses parties se mettent en équilibre avec elles-mêmes, agissent & se répandent avec égalité dans les corps ; mais sans tendre vers aucun point de la terre : ses principales propriétés, sont de causer l'évaporation des fluides, la vitrification des terres & pierres, la détonation, la calcination, la fusion & réduction des métaux, la combustion & l'incinération des végétaux & des animaux, la liquation des résines, &c. M. de Voltaire, dans sa Dissertation sur le feu, jugée digne de l'impression par l'Académie des Sciences, rappelle en deux vers toutes les propriétés du feu. Voici la belle devise qu'il a mise à la tête de sa piece :

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem ;
Cuncta parit, renovat, dividit, urit, alit.

Pour produire tous ces effets, le feu a besoin d'aliment ; & les matieres les plus propres à lui en servir, sont les huiles, les tourbes, les différentes especes de charbons, le bois, &c. ajoutez à cela l'accès libre de l'*air*. Voyez ce mot.

FEU BRISOU. *Voyez* son article à la suite du mot EXHALAISON.

FEU DU CIEL. C'est le *tonnerre*. Voyez ce mot.

FEU S. ELME. C'est le nom que l'on donne à de petites flammes que l'on voit sur mer, dans les tems d'orage, aux mâts, aux pavillons, à toutes les parties saillantes & supérieures des vaisseaux. Ce phénomene est très fréquent sur les vaisseaux surpris par la tempête dans la mer des Indes : ces météores ignés tombent en forme de boule çà & là sur le vaisseau sans faire aucun mal, & par conséquent sans le brûler ni le couler à fond, quoi qu'en disent Pline & Cardan. Ce feu, qu'on a nommé aussi *Castor & Pollux*, n'est autre chose que le feu électrique.

FEUX FOLLETS, *Ambulones*. Ce sont de petites flammes foibles, qui

volent dans l'air à peu de distance de la terre, & qui paroissent errer çà & là à l'avanture. Ces feux se voient dans les lieux d'où s'élevent des parties volatiles inflammables, tels que les cimetieres, les gibets, les lieux marécageux & où l'on tire de la tourbe. C'est en été & au commencement de l'automne qu'ils se font voir, sur-tout dans les pays chauds. Les feux follets sont la terreur des gens de campagne, parcequ'ils fuient ceux qui les poursuivent, & poursuivent ceux qui les fuient; effet tout naturel produit par l'air comprimé, qui chasse cette flamme légere devant celui qui la poursuit, tandis qu'elle paroît poursuivre celui qui fuit, parcequ'elle se précipite dans le vuide qu'il laisse en fuyant. Lorsqu'on les saisit, on trouve que ce n'est autre chose qu'une matiere lumineuse, glaireuse comme le frai de grenouille, & qui n'est ni brûlante ni chaude.

Il y a une autre espece de feu follet nommé *Ignis lambens*; c'est une petite flamme ou lumiere que l'on apperçoit quelquefois sur la tête des enfants, des hommes & sur la criniere des chevaux lorsqu'on les peigne. Cet effet qui n'est point un météore aérien, est produit par des exhalaisons onctueuses, qui s'attachent aux cheveux & aux crins, & s'enflamment par le frottement sans donner de chaleur. Les étincelles qui sortent dans l'obscurité du dos des chats, en le frottant à contre-poil, tiennent, ainsi que l'*ignis lambens* & même les feux follets, aux phénomenes électriques.

FEU SOUTERRAIN. L'existence en est incontestable; il se fait sentir dans les bains chauds, & dans les fontaines, sur les eaux desquelles on voit des flammes; il se manifeste par une foule de vapeurs chaudes qui s'élevent de la terre ou des montagnes brûlantes qui sont répandues dans toutes les parties du Monde : le feu souterrain est quelquefois produit par l'effervescence fortuite de quelques mêlanges propres à exciter le feu : d'autres fois il est entretenu par des matieres sulphureuses, bitumineuses, & par l'air qui s'y communique de caverne en caverne, &c. Les Mineurs, qui travaillent aux mines métalliques, assurent que plus on creuse avant en terre, plus on éprouve une chaleur incommode, qui s'augmente toujours à mesure qu'on descend, sur-tout au-dessous de 480 pieds de profondeur. *Voyez* à l'article Chaleur. Souvent ces sortes de feux renfermés trop à l'étroit ouvrent le haut des montagnes, & déchirent les entrailles de la terre, qui en souffre une grande agitation. Quelquefois quand le foyer est sous la mer, il en agite les eaux avec une violence qui fait remonter les fleuves, & qui cause des inondations : c'est probablement à cette cause qu'on doit attribuer les tremblements de terre & une partie des funestes inondations qu'on a essuyés dans plusieurs endroits de l'Europe en 1755; année qui sera tristement fameuse dans l'histoire : *voyez* les articles Pyrites, Terre, Tremblements de terre, Volcans, Feu & Bitumes.

FEVE, *Faba*. Ce nom convient à plusieurs especes de graines légumineuses : nous les restreindrons ici à la feve de marais, & à la feve petite ou feverolle.

La Feve de marais ou de jardin, *Faba major vulgaris*, est une plante

légumineuſe, fort connue, & qu'on cultive dans les jardins & les marais, &c. Sa racine eſt en partie droite, & en partie rampante, garnie de tubercules & de fibres : ſes tiges ſont hautes d'environ trois pieds, quarrées, creuſes en dedans, couvertes de pluſieurs côtes qui naiſſent par intervalles, auxquelles ſont attachées des paires de feuilles oblongues, arrondies, un peu épaiſſes, bleuâtres, veinées & liſſes : ſes feuilles ſont légumineuſes, oblongues, de couleur tantôt blanche, marquée de taches noires, tantôt purpurine & noirâtre : il leur ſuccede des gouſſes longues, groſſes, relevées, charnues, compoſées chacune de deux coſſes, qui renferment quatre ou cinq groſſes feves applaties, oblongues, ordinairement blanches, mais quelquefois rouges, purpurines, ayant une marque longue & noire à l'endroit où elles ſont attachées à leur gouſſe : l'écorce de cette feve eſt épaiſſe & comme coriace ; ſa ſubſtance intérieure étant deſſéchée, eſt dure & ſe partage aiſément en deux parties ; on y obſerve alors, à une des extrémités, la plantule apparente.

La FEVEROLLE, *Faba minor*, qu'il ne faut pas confondre, comme quelques-uns, avec le *haricot* (voyez ce mot), ne differe de la précédente que par ſa petiteſſe, & parcequ'elle eſt plus garnie de feuilles, de fleurs & de fruits : ſes feves ſont de couleur, ou blanchâtre, ou jaunâtre, ou noire : on la cultive dans les champs.

La tige, les feuilles, les fleurs, les gouſſes & les graines des feves de marais ſont d'uſage en Médecine. Les feves ſe mangent vertes ou mûres, après les avoir fait cuire avec des herbes aromatiques & les aſſaiſonnements ordinaires. Iſidore prétend, *liv.* 17, *origin. chap.* 4, que les feves ont été le premier légume dont les hommes ont fait uſage. Pline dit que l'on a eſſayé d'en faire du pain. Les feves ſont venteuſes, indigeſtes étant vertes, & fourniſſent une nourriture trop groſſiere pour les perſonnes délicates, & ſur-tout aux gens de cabinet ; ceux qui ſont accoutumés à de gros travaux peuvent s'en accommoder. Les perſonnes qui ſont ſujettes à la colique, au mal de tête & au reſſerrement de ventre, doivent s'en abſtenir. On ſert tous les jours ſur les meilleures tables des feves vertes : on les prépare de diverſes manieres, après en avoir ôté l'écorce pour les rendre plus tendres. Lorſqu'elles ſont ſeches on en fait de la purée : en général on en mange peu de ſechées à Paris ; mais il y a des Provinces où elles ſont une nourriture fort ordinaire : ſur mer les Matelots en font un uſage fort journalier. La farine de feves pelées, *lomentum*, faite par trituration, eſt au nombre des quatre farines réſolutives, qui ſont, les *farines d'orge*, *d'orobe*, *de lupin & de feves :* on met auſſi la farine de feves parmi les coſmétiques pour les taches du viſage. Dans les boutiques on trouve une eau diſtillée des fleurs de feves, propre à décraſſer & à adoucir la peau. Les Egyptiens ont regardé les feves comme impures & comme le ſymbole de la mort, & leurs Prêtres s'en abſtenoient. Les feves ont ſervi autrefois pour donner les ſuffrages dans l'élection des Magiſtrats. Aujourd'hui les Anglois les font cuire avec du miel pour ſervir d'appas au poiſſon.

FEVE DE BENGALE, *Faba Bengalenſis.* Fruit étranger qu'on trouve

souvent avec le myrobolan citrin que l'on nous envoie des Indes Orientales. C'est comme une excroissance compacte, ridée, ronde, applatie, creusée en maniere de nombril, large d'environ un pouce, brune en dehors, noirâtre en dedans, d'un goût stiptique & astringent, sans odeur. On soupçonne que la *feve de Bengale* est le myrobolan citrin lui-même, qui a été blessé par la piquure d'un insecte, ce qui lui a donné une forme monstrueuse : *voyez* Myrobolans.

FEVE D'EGYPTE. Plante exotique, assez curieuse par sa beauté. C'est le *Nelumbo* du Ceylan. La plupart des Auteurs Botanistes connoissent la *feve d'Egypte* pour une espece de nymphée à fleurs blanches, pourpres & incarnates : il semble qu'Hérodote ait voulu parler de cette plante, en faisant mention d'un lys d'eau, couleur de rose, & d'un lys blanc qui naissent dans le Nil. Sa fleur ne seroit-elle pas la même qu'un certain Poëte présenta comme une merveille à Adrien, sous le nom de *Lotus antinoie*. Plutarque l'appelle le *crépuscule*, par rapport à la couleur de ce beau moment du jour. Son fruit qui a la forme d'une coupe de ciboire, en portoit le nom chez les Grecs. Dans les bas-reliefs, sur les médailles & sur les pierres gravées, il sert souvent de siége à un enfant. La tige de la feve d'Egypte a un pied & demi de haut. Ses feuilles sont fort larges, creusées en forme de nombril, & attachées à des pédicules hérissés d'épines. On trouve la figure de cette plante entiere dans *Commelin*, *Breynius* & *Plucknet*.

FEVE EPAISSE. *Voyez* Orpin.

FEVE DE S. IGNACE. Petit fruit des Indes Orientales, qui est un puissant purgatif. *Voyez l'article* Noix Vomique.

FEVE MARINE ou PIERRE DE SAINTE MARGUERITE, *Faba marina*. C'est l'opercule rouge d'un petit *limaçon à bouche ronde*. Voyez ce mot.

FEVE DE MALAC ou BALADOR, *Faba de Malacca*. C'est l'*anacarde*. Voyez ce mot.

FEVE DU MEDICINIER. *Voyez au mot* Ricin.

FEVE PURGATIVE, Occidentale. *Voyez* Ricin.

FEVE DE TREFLE. On donne ce nom à l'*anagyris puant*. Voyez ce mot.

FEVEROLLE. *Voyez* Feve de marais & Haricot.

FEUILLE & FEUILLAGE, *Folium & Frondes*. On donne le nom de feuillage à l'assemblage de branches & de feuilles que l'on voit sur les arbres & sur les plantes. Le *feuillage* est aussi un terme qui sert aux Botanistes pour exprimer la figure que les feuilles prennent; c'est ainsi qu'on peut dire que dans l'orme, le tilleul, &c. le *feuillage* est applati, parceque leurs feuilles s'étendent horisontalement, les unes d'un côté, les autres d'un autre côté, sur un même plan. Le *feuillage* est croisé dans la plûpart des plantes qui ont les feuilles opposées, ainsi qu'on le voit dans le myrthe & le jasmin. Le *feuillage* est rond dans le pin, parceque ses feuilles s'étendent circulairement autour des branches. Le *feuillage* est verticillé, lorsque plus de deux feuilles

opposées

oppoſées rayonnent autour de la tige, où elles forment comme autant d'étages ; la famille des Aparines en fournit beaucoup d'exemples. On ſait que c'eſt la diverſe poſition des feuilles qui fait le plus au port des plantes herbacées, comme la diſpoſition des branches fait le port des arbres.

On nomme feuillaiſon, *foliatio*, les feuilles proprement dites que produiſent annuellement toutes les plantes ; mais toutes ne les renouvellent pas dans le même tems : la plûpart des mouſſes, par exemple, & des pins, ſe couvrent de feuilles pendant l'hiver ; celles de la famille des Gramens & des Liliacées au printems : d'autres plantes, telles que quelques champignons & mouſſes, la plûpart des fougeres, &c. ne ſont bien en vigueur qu'en automne. La feuillaiſon eſt encore avancée ou retardée ſelon que le ſoleil amene plutôt ou plutard le degré de chaleur convenable à chaque eſpece. M. Linnæus a été le premier qui ait écrit ſur le tems comparé de la feuillaiſon des plantes, dans chaque climat, *voyez* (*Amœnit. Acad. vol. 3, pag. 363, vernatio arborum*) : mais M. Adanſon prétend que ce Naturaliſte a négligé de tirer des réſultats moyens entre toutes les obſervations qu'il a publiées comme abſolues, & il a donné dans quatre Tables, ce qui convient pour déduire des regles certaines, & pour conclure plus poſitivement du fait dont il eſt queſtion. *Voyez* le premier *volume des familles des plantes ; depuis la page 85 juſqu'à 99.* La plupart des plantes quittent leurs feuilles tous les ans ; c'eſt ce qu'on appelle *effeuillaiſon, defoliatio*, ou chûte des feuilles, qui a ſes limites comme la feuillaiſon. On remarque une grande variété dans la maniere dont la plupart des plantes quittent leurs feuilles ; car 1°. il y en a qui les laiſſent tomber toutes à la fois tous les ans, 2°. d'autres fois elles reſtent ſur l'arbre & y meurent par le froid de l'hiver ; mais la force de la ſeve du printems les fait tomber pour faire place à de nouvelles feuilles, ainſi qu'on le remarque dans le chêne, le charme, &c. 3°. d'autres conſervent vertes leurs feuilles juſqu'au printems, ſaiſon où il en repouſſe de nouvelles, comme on le voit ſur le jaſmin jaune des bois, le troêne, le lilas, l'érable de Crete ; 4°. d'autres les conſervent conſtamment vertes toute l'année, & ne laiſſent tomber les anciennes feuilles que longtems après la production des nouvelles. Le noyer eſt un des arbres qui prennent le plus tard leurs feuilles, & qui les quittent le plutôt : enfin il paroît que la température de l'air a beaucoup de part à l'effeuillaiſon, & qu'un ſoleil ardent contribue auſſi beaucoup à la hâter. Le froid ou l'humidité de l'automne, accélerent encore plus la chûte des feuilles, comme la ſéchereſſe tend à la retarder. Nous ne parlerons ici que des feuilles des plantes mêmes, car on donne auſſi le nom de feuille florale (petale) à celle qui ſe trouve & ne paroît qu'avec la fleur. *Voyez* l'article Fleurs.

M. Adanſon conſidere les feuilles comme des tiges ou branches qui ſeroient applaties : elles ont, dit-il, les mêmes parties, un épiderme, une écorce des deux côtés, & un corps ligneux au centre ; elles en different ſeulement en ce que leur épiderme a des mamelons ou glandes corticales ſur toute la ſurface dans les herbes, & à la ſurface inférieure ſeulement dans

les arbres. 2°. Le tiſſu cellulaire ou parenchyme y eſt plus conſidérable que dans les tiges, & toujours dans ſon état de verdeur, & ſucculent ſans paſſer à celui de moëlle. De l'organiſation des feuilles paſſons à leur diviſion.

On diviſe les feuilles en trois genres; ſavoir, en *ſimples*, en *compoſées* & en *ind terminées*. Les *feuilles ſimples* ſont celles dont le pétiole ou pédicule n'en porte qu'une : on en fait ſept ordres, où on les conſidere ſuivant la circonférence, les angles, les ſinus, la bordure, la ſurface, le ſommet & les côtés : ainſi l'une eſt orbiculaire ou ronde; l'autre eſt en forme de coin, ou en fer de lance, ou en forme d'alêne; une autre eſt en forme de main, ou dentelée, ou membraneuſe, ou piquante, ou véſiculeuſe, ou liſſe, ou ondée & nerveuſe, ou charnue, ou fiſtuleuſe. Les *feuilles compoſées* ſe forment de pluſieurs feuilles réunies enſemble ſur un même pétiole. Ces feuilles ſont quelquefois *recompoſées ;* telles ſont celles dont le pétiole commun ſe partage deux fois avant de ſe charger de folioles : elles ſont *ſur-compoſées*, quand le pétiole ſe ſubdiviſe plus de deux fois. Les *feuilles indéterminées* ſont celles qui ſe font diſtinguer ſans avoir égard à leur ſtructure ni à leur forme, mais à la direction, au lieu, à l'inſertion & à la ſituation.

On nomme *feuilles pavoiſées*, *folia peltata*, celles qui ſont attachées au pédicule par leur centre, ou à-peu-près, & non par les bords; telles ſont celles de la capucine, du ricin, &c. Les *feuilles palmées*, ou en éventail, ou en paraſol, *folia palmata*, *flabelliformia*, ſont celles qui ont des diviſions profondes, mais réunies à leur baſe, telles que celles du latanier, du magnoc, du ricin. Les *feuilles digitées*, *folia digitata*, ſont celles qui ſont raſſemblées en rayons au ſommet du même pédicule, dont elles ſe ſéparent d'elles-mêmes, comme dans le maronnier, le lupin, le ceiba, le baobab, &c. Les *feuilles aîlées*, *folia alata*, ſont celles dont les découpures en aîlerons font partie de la côte ou de leur pédicule, comme celles de la roquette, de la benoîte, & de la plupart des ombelliferes.

On appelle *feuilles pinnées*, ou empennées, *folia pinnata*, celles dont les diviſions forment autant de petites feuilles diſtinctes & attachées à une côte commune, avec laquelle elles ne font pas corps; telles ſont la plupart des légumineuſes. Enfin les *feuilles conjuguées*, *folia conjugata*, ſont encore des eſpeces de feuilles pinnées, mais au nombre de deux ſeulement, ſur le même pédicule commun, comme dans le courbari.

Il y a des plantes qui n'ont point de feuilles, telles que les biſſus, les champignons, & un nombre de fucus, &c. Malpighi, dans ſon *Anatom. Plantar.* a obſervé le premier la maniere dont les feuilles des plantes ſont pliées ou roulées dans les bourgeons avant leur développement. M. Linnæus a étendu ces mêmes recherches en 1751 dans ſon *Phil. Botan. p. 105.*

Nous avons eu ſoin, en décrivant chaque plante, de conſidérer les feuilles par rapport à leur ſtructure, à leur ſuperficie, à leur figure, à leur conſiſtance, à leur découpure, à leur ſituation ou diſpoſition, & à leur grandeur, au moins dans celles qui exigeoient ces ſortes de détails botaniques.

Utilités des Feuilles, leur inſpection au microſcope, &c. &c.

Les feuilles ſont utiles ſur l'arbre (elles ſont aux branches ce que le chevelu eſt aux racines), & le ſont encore après leur chûte : ſur l'arbre, elles ſont une des plus grandes beautés de la Nature. Nos arbres fruitiers n'ont rien qui approche de la verdure des forêts : elles procurent, pendant l'été, une ombre communément ſalutaire à toutes les eſpeces d'animaux, & peut-être qu'elles fourniſſent la vie aux arbres mêmes. L'air influe beaucoup ſur les végétaux, & les feuilles ſemblent être les premieres parties de l'arbre, deſtinées à en recevoir les impreſſions : il y a lieu de croire qu'elles ſont auſſi les principaux organes de la ſeve & de la tranſpiration; en effet le fruit périt ſur les branches dégarnies de feuilles; il a moins de goût ſi on n'en retire qu'une partie; enfin le fruit eſt dans toute ſa bonté, ſi on y laiſſe toutes les feuilles. Pendant le jour la chaleur fait monter la ſeve dans les feuilles, directement & latéralement : cette ſeve tranſpire même quelquefois par les pores des feuilles. Au retour de la nuit & de la fraîcheur, il ſe fait un mouvement de la ſeve tout contraire au précédent : les feuilles qui ont exhalé tout le jour, pompent de nuit la roſée, & elles en humectent les branches, les fleurs, les fruits, & l'arbre entier; c'eſt ce qui a déterminé pluſieurs perſonnes à faire arroſer dans les chaleurs, non-ſeulement le pied de leurs eſpaliers & de leurs arbres de tige, mais même le feuillage entier, ſur-tout quand il ſe fanne : pratique qui leur a réuſſi.

La ſeve, qui circule avec moins d'activité en hiver qu'en été, fait que le ſuc des feuilles s'épaiſſit à l'arrivée des froids : elles tombent par leur propre poids, ou bien elles jauniſſent, s'éventent & ſe diſſipent à la moindre ſecouſſe de vent; la terre en eſt bientôt couverte : elles ſe pourriſſent au pied des arbres, & forment un terreau qui les fertiliſe. Cette jonchée de feuilles préſerve, ſous ſon épaiſſeur, les racines des plantes encore jeunes, & les met à l'abri du grand hâle & des vents froids : elle couvre les glands & toutes les graines, & entretient autour d'elle une humidité qui les aide à germer comme ſi elles étoient dans la terre. Les pauvres gens de la campagne en font ſouvent de grands amas : ils brûlent ces feuilles pendant l'hiver pour ſe chauffer, & ſe ſervent enſuite des cendres pour fertiliſer les terres fortes ou ſtériles. Les feuilles d'ormes & de vignes cueillies vertes, ſe donnent en nourriture aux bêtes à cornes dans les pays où les pâturages manquent : les feuilles de murier ſervent à nourrir les vers à ſoie, &c.

Pluſieurs liliacées à feuilles charnues & ſolides ſe reproduiſent par leurs feuilles; mais ce ſont de vrais bourgeons qui ſortent, ou de leur aiſſelle ou baſe, ou pédicule, comme dans l'aloës & la ſcille maritime, ou de leur extrémité comme dans quelques arums. Ces bourgeons s'élevent de la partie ſupérieure de la feuille, tandis qu'il ſort des racines, de la partie inférieure ou oppoſée au bourgeon. Cette derniere obſervation, dit M. Adanſon, revient à celle de M. Bonnet, qui a vu ſortir des racines des nervures & des pédicules de certaines feuilles de meliſſe, de belle-de-nuit, d'haricot

& de chou, plongées pendant quelque tems dans l'eau; mais qui ne produisirent jamais de branches, ni du côté des racines, ni du côté opposé. *Voyez* le bel ouvrage sur les feuilles, par M. Bonnet, publié à Leyde en 1754, *in*-4°. avec figures.

On ne peut voir les divers ordres de distributions de feuilles sans se livrer aux sentiments d'admiration pour les loix éternelles, qui ont merveilleusement approprié les moyens à la fin. On est pénétré des mêmes sentiments, quand on considere la régularité avec laquelle les feuilles sont couchées & pliées avant que de sortir du bouton, & de la prévoyance de la Nature pour les mettre à l'abri de tout accident. *Voyez l'Anatomie des plantes* du Docteur Grew, *Liv. 1, tab. 41 & 42*; *voyez* aussi Malpighi *de Gemmis*, & la Statique des végétaux de M. Hales. L'inspection des feuilles au microscope nous offre encore le spectacle de mille beautés frappantes que l'œil nud ne peut appercevoir; on en est convaincu par la lecture des observations microscopiques de Bakker. La feuille de certaines roses, par exemple, est toute diaprée d'argent sur sa surface externe. Celle de sauge offre une étoffe raboteuse, mais entierement formée de touffes & de nœuds aussi brillants que le cristal. La surface supérieure de la mercurielle est un vrai parquetage argentin, & ses côtés un tissu de perles rondes & transparentes, attachées en maniere de grappes, par des queues très fines & très déliées. Les feuilles de rue sont criblées de trous semblables à ceux d'un rayon de miel; d'autres feuilles présentent comme autant d'étoffes ou de velours raz de diverses couleurs. Mais que dirons-nous de la quantité presque innombrable de pores de certaines feuilles? Leuwenhoech en a compté plus de cent soixante-deux mille sur un seul côté d'une feuille de buis. Quant aux singularités de la feuille d'ortie piquante, dont nous devons la connoissance au microscope de Hoock, voyez ORTIE. *Voyez* aussi les observations & expériences de Thummingius, *sur l'anatomie des feuilles*, dans le *Journal de Leipsick*, *ann. 1722, pag. 24*, & l'*observation sur l'écorce des feuilles*, &c. par M. de Saussure.

FEUILLE AMBULANTE. On donne ce nom à une espece de sauterelle, qui provient d'un œuf gros comme un grain de coriandre, & verdâtre. Lorsque les œufs viennent à éclorre, il en sort de petits insectes noirs, semblables à des fourmis. Quand cet insecte a acquis une certaine grandeur dans son nid, qui est pendu à un arbre, il y file une toile dont il s'enveloppe en quelque maniere: ensuite il s'agite violemment jusqu'à ce que ses aîles, étant libres, puissent s'étendre; alors plus vigoureux, il brise cette toile, & tombe de l'arbre, ou s'envole. A peine ces insectes ont-ils acquis leur grandeur & grosseur naturelles, qu'il leur vient des aîles proportionnées à leur force progressive. Leurs aîles ressemblent à une feuille morte: il y en a d'un verd clair ou brun; d'autres marbrées & grises, quelquefois semblables à une feuille de citronnier desséchée: il n'est donc pas étonnant que de simples amateurs aient été persuadés (d'après la couleur, la configuration & le lieu où l'on observe ces animaux), que la feuille ambulante

provenoit des arbres mêmes d'où elle tombe (*Hist. des Insectes de Surinam*). On voit plusieurs de ces insectes aîlés dans divers Cabinets d'Histoire Naturelle en Hollande.

FEUILLE INDIENNE ou MALABATRE, *Folium Indum, aut Malabathrum*. Cet ingrédient, qui entre dans la grande thériaque & dans d'autres antidotes, est une feuille semblable à celle du cannelier ou du citronnier, dont elle ne differe que par l'odeur & le goût : elle est oblongue, pointue, compacte, luisante, distinguée par trois fortes nervures, qui vont de la queue à la pointe; d'un verd pâle, luisante, d'une légere odeur & saveur aromatique, qui approche un peu du gérofle. Cette feuille naît sur un arbre qui croît en Cambaya, dans les Indes, d'où on nous l'apporte seche.

L'arbre qui porte cette feuille s'appelle, chez les Indiens, *Katou-Karua*, en latin *Canella Silvestris Malabarica* : il croît dans les montagnes du Malabar. Cet arbre ressemble au cannelier de Ceylan, mais il est plus grand & plus haut : les fleurs sont petites, disposées en ombelle, sans odeur, d'un verd blanchâtre, & à cinq petales : il leur succede de petites baies qui ressemblent à nos groseilles rouges. Les fleurs paroissent en Juillet & Août, & les fruits sont mûrs en Décembre ou en Janvier. On ne se sert que des feuilles comme d'un alexipharmaque.

FEUILLES PETRIFIÉES, *Lithophylla*. L'exemple des feuilles pétrifiées ou incrustées n'est pas rare. On trouve communément dans des carrieres de tuf en divers endroits de la France, & particulierement près de Montpellier, des feuilles de roseaux, de vignes & de plusieurs autres especes de végétaux : il ne faut pas confondre cette pétrification & incrustation avec les *Empreintes*. Voyez *ce mot*.

Scheuchzer, *Herbar. Diluvian*, en cite une assez grande quantité, qu'on trouve aussi rapportées dans le *Dictionnaire Oryctologique* de M. Bertrand.

FEURRE. Nom donné à la paille de toute sorte de *bled*. *Voyez* ce mot & celui de PAILLE.

FIATOLE, *Fiatola*. Poisson excellent, très connu à Rome, & qui se trouve dans la Mer Rouge & dans la Méditerranée. Il a des traits tortus & dorés sur-tout le corps : on en voit qui ont le dos & les côtés bleus, le ventre blanc, argenté, & les levres rouges. Ce poisson est presque rond & plat : sa langue approche en figure de celle de l'homme : sa chair est molle, mais très bonne à manger. Les Vénitiens nomment la Fiatole, *Lisette*.

FICOIDE ou POIRE MARINE, *Ficoïtes*. Voyez FONGITE & FIGUE FOSSILE.

FICOIDES : genre de plante exotique, qui n'est connue que des Botanistes & des Curieux, & beaucoup plus en Hollande & en Angleterre : toute cette plante est succulente; ses feuilles sont conjuguées & croissent deux à deux : sa fleur est en cloche évasée, découpée ordinairement fort

menu, & percée dans le fond par où elle s'articule avec le pistil. Lorsque la fleur est passée, le pistil & le calice deviennent tous les deux ensemhle un fruit divisé en plusieurs loges, remplies de semences très menues. Le fruit du *Ficoïde* se mange, & il fait la plus grande partie de la nourriture des Hottentots.

Boherrave distingue cinquante-trois especes de *Ficoïdes*; & Miller en nomme quarante-une qui sont aujourd'hui cultivées dans les jardins d'Angleterre. C'est mal-à-propos que quelques Botanistes ont confondu le *Ficoïdes* avec le Bananier, & d'autres avec l'*Opuntia; Figuier d'Inde*. Le *Ficoïdes* a pourtant cette ressemblance avec cette derniere plante, que son fruit est toujours formé avant que la fleur s'épanouisse, & qu'il a à-peu-près la figure d'une figue; ce qui a engagé Bradley a le nommer *Soucy-Figue*.

Presque tous les Ficoïdes sont originaires des environs du Cap de Bonne-Esperance; ils croissent communément dans les pierres & les rocailles aux endroits où il n'y a pas trop d'humidité : on les multiplie de graine ou de bouture. Cette plante se plaît à découvert, & les petites gelées ont de la peine à mordre dessus : elle périt souvent au bout de trois ans : ou si elle vit, elle est ordinairement mal faite & délabrée.

Il y a quelques especes de *Ficoïdes*, qui sont annuelles, & qu'on doit multiplier de graine tous les ans : leurs feuilles & leurs branches sont couvertes de vésicules transparentes, qui les font paroître comme autant de cristaux lorsque le soleil donne dessus. Il y a une autre sorte de *Ficoïdes* qui est nain, & qui a la même forme que l'aloës : il croît toujours fort près de terre, sans pousser de branches : il dure cinq à six ans. Le *Ficoïdes* en buisson, dont la tige est ligneuse, doit être plus arrosée que les especes précédentes : il demande la chaleur, & à être exposé au soleil, sans quoi ses fleurs ne s'épanouiront jamais, à l'exception des especes qui ne fleurissent que la nuit.

Les *Ficoïdes* sont très diversifiés par la couleur de leurs fleurs blanches, jaunes, dorées, orangées, bleues, pourpres, écarlates; & même quelques especes sont continuellement en fleurs. Un des plus remarquables *Ficoïdes* est celui que les Anglois nomment *diamont plant* ou *ice plant*, & les Botanistes *Ficoïdes d'Afrique*, à fleurs de plantain ondées, argentées & brillantes comme des facettes de glace.

Miller a trouvé le moyen d'en perfectionner la culture, & de faire venir en Angleterre la tige, les branches & les feuilles de cette espece, plus belles qu'en Afrique. *Voyez* ce qu'il a dit à ce sujet dans son *Dictionnaire des Plant. de jardin :* Voyez aussi l'*Histor. Plantar. succulent. cum figur.* DE BRADLEY, & dont les diverses décades ont paru successivement à Londres depuis 1716, jusqu'en 1727, *in*-4°. ENCYCLOP.

FIEL DE TERRE. *Voyez* FUMETERRE.

FIENTE : *voyez* EXCREMENT.

FIGUE. Les Conchyliologues donnent ce nom à une espece de co-

quillage de la claſſe des *Univalves* & du genre des *Conques ſphériques*. La coquille en eſt allongée & recourbée, & ſa forme imite aſſez la figure d'une *figue*.

FIGUE ou POIRE FOSSILLE, *ficoïtes*. Ce ſont des corps que l'on trouve dans l'intérieur de la terre, dont la reſſemblance extérieure avec ces fruits, peut ſervir d'excuſe à ceux qui, d'après un examen ſuperficiel, les ont regardés comme des fruits pétrifiés. Ils ont effectivement une ouverture ronde, qui pénétre dans l'intérieur; mais leur organiſation intérieure bien examinée, prouve qu'ils en different eſſentiellement. On trouve rarement, parmi les foſſiles, des corps végétaux qui aient été originairement mols & flexibles. M. Guettard y trouve des caracteres qui lui font regarder ces fruits apparens, comme des Madrépores, quoiqu'il convienne qu'il ignore à quelle eſpece de Madrépore on doit les rapporter. *Voyez Hiſt. de l'Acad. ann. 1751*. Peut être que la figue de mer, ſur-tout celle qui reſſemble aux lobes des poumons, n'eſt qu'une eſpece d'*alcyonium* foſſile. L'alcyon eſt de couleur d'olive foncée & d'une ſubſtance ſubéreuſe : il répand une odeur très déſagréable, lorſqu'on l'ouvre, & contient quantité de particules jaunâtres & de petits ſacs remplis d'une liqueur limpide & viſqueuſe. Sa ſurface eſt ornée de petits trous réguliers.

FIGUE BACOVE. *Voyez* à l'article BANANIER.

FIGUIER, *ficus*. Arbre qui donne des fruits délicieux, ſur-tout dans les pays chauds, tels que l'Italie & la Provence. On diſtingue juſqu'à trente & même quarante eſpeces de figuiers; mais pluſieurs ne peuvent être vraiment regardés que comme des variétés : nous ne parlerons ici que du figuier domeſtique, & du figuier ſauvage ordinaire.

LE FIGUIER DOMESTIQUE, *ficus ſativa*. Eſt un arbre d'une hauteur médiocre, branchu, touffu, & qui ne devient jamais bien gros, parcequ'il pouſſe du pied une multitude de rejettons. Le bois de cet arbre eſt blanchâtre, mou, moëleux, il n'eſt preſque pas d'uſage; cependant les Serruriers & les Armuriers s'en ſervent, parcequ'étant ſpongieux, il ſe charge facilement de beaucoup d'huile & de poudre d'émeril, qu'ils emploient pour polir leurs ouvrages. Ses feuilles ſont les plus grandes de celles des arbres à fruits, rudes, d'un verd foncé; ſes fruits naiſſent le long des branches auprès de l'origine des feuilles, ſans avoir été précédés par aucune fleur apparente. Ces fruits ſont plus ou moins gros, plus ou moins ronds, de couleur différente ſuivant les eſpeces, mais ils approchent toujours de la figure d'une poire; lorſqu'ils ſont en parfaite maturité, ils doivent être fort mous & ſucculens. Les eſpeces de figuiers qui réuſſiſſent le mieux, ſont les figues connues de tout le monde, la *ronde* & la *longue*; celle-ci eſt plus abondante, l'autre eſt plus précoce : toutes deux ſont excellentes.

On a cru que le figuier ne portoit point de fleurs, mais les Botaniſtes les ont enfin découvertes. Il n'eſt pas étonnant qu'elles aient échappé à la vue; car elles ſont cachées dans le fruit même. En ouvrant une figue, dans les circonſtances favorables, on peut obſerver à l'intérieur autour de la cou-

ronne du fruit, les fleurs mâles qui sont des étamines supportées par de petits stilets, & les fleurs femelles qui sont placées près du pédicule : il leur succede de petites graines dures. *Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1712.*

Quoique le figuier puisse venir dans presque tous les terreins & à toutes les expositions, il vient infiniment mieux dans les terres légeres; & dans une bonne exposition, le fruit y a un goût plus sucré, plus fin; & dans nos pays méridionaux la récolte revient deux fois par an. Cet arbre réussit à merveille entre des rochers.

La Quintinie, Bradley & Miller, ont déployé tout leur art pour la perfection de cette culture, & pour celle des figueries. Les figuiers sont d'un tempéramment très délicat, & résistent avec peine aux hivers de notre climat : pour les conserver, on les couvre de paille pendant l hiver; mais malgré ce soin il en périt toujours des branches, & les nouvelles qui repoussent, ne peuvent donner du fruit qu'à la troisieme année; on a grand soin de les planter contre les murailles : c'est la plus avantageuse de toutes les expositions. Il y a des personnes qui les mettent en caisse, & qui prétendent que c'est un moyen d'avoir des figues plus précoces, en plus grande abondance & de meilleur goût : de plus on a l'avantage de pouvoir les mettre dans la serre pendant l'hiver. On a éprouvé avec succès, qu'un des moyens de hâter la maturité des figues, sans leur rien ôter de leur bonté, c'est de mettre avec un pinceau un peu d'huile d'olive à l'œil des figues, c'est-à-dire, à cette ouverture que l'on apperçoit à l'extrémité du fruit; d'autres personnes conseillent de piquer l'œil de la figue avec une plume ou paille graissée d'huile. Si on choisit pour objet de comparaison deux figues de même grosseur sur une même branche, & qui soient parvenues aux deux tiers de leur grosseur, on observe bien sensiblement ce phénomene, & de plus celle qui a été piquée, devient plus grosse que l'autre. M. Duhamel a pensé que dans cette occasion, l'huile fait à-peu-près le même effet que les insectes de la caprification, dont nous allons parler plus bas.

Le figuier, ainsi que les autres arbres, a besoin d'être taillé, pour être d'un meilleur rapport & d'une plus longue durée. Cet arbre differe des autres arbres fruitiers, en ce que le fruit vient sur les grosses branches. Il est essentiel de tailler ces arbres avant que la séve soit en mouvement, parceque lorsqu'on les taille, il découle un suc laiteux dont cet arbre abonde, & il en résulte une perte du suc nourricier qui nécessairement affoiblit l'arbre. Ce suc laiteux est amer, si âcre, si brûlant & si corrosif, qu'il fait prendre le lait comme la présure, qu'il dissout celui qui est caillé, comme le fait le vinaigre, & qu'il enleve la peau, ou y fait des taches ineffaçables lorsqu'on l'applique dessus. Cependant cette séve avec de si étranges qualités, produit les fruits les plus doux, les plus sains, & les plus agréables au goût. Tels sont les procédés ou plutôt les miracles de la Nature.

Quelques personnes ont fait usage avec succès du suc laiteux du figuier pour détruire les verrues ou porreaux qui viennent sur la peau. Ce suc lai-

teux

teux entre dans la claſſe de ces écritures ſympatiques, qui ne ſont viſibles qu'en les chauffant ; ſi l'on trace des lettres ſur le papier avec le lait ou le ſuc des jeunes branches de figuier, elles diſparoiſſent bientôt ; lorſqu'on veut les lire, il faut approcher le papier du feu, & dès qu'il eſt échauffé, les caracteres deviennent viſibles. Le ſuc du figuier partage cette propriété, non-ſeulement avec le ſuc de limon, le vinaigre & les autres acides, mais elle lui eſt même commune avec toutes les infuſions & toutes les diſſolutions, dont la matiere diſſoute peut ſe brûler à très petit feu, & ſe réduire en une eſpece de charbon.

Le figuier ſe multiplie facilement de rejettons, de boutures, par la greffe en flute, & par la graine : cette derniere méthode qui eſt très longue, donne des variétés.

Le Figuier sauvage nommé par les Botaniſtes *Caprificus* ou *Caprifiguier*, eſt ſemblable en toutes ſes parties au figuier ordinaire, mais il porte des figues qui ne ſervent qu'à la caprification, dont ont tant parlé les anciens. Les obſervations de M. de Tournefort, & de M. de Godheu, Commandeur à Malthe, nous ont donné toutes les lumieres que l'on peut deſirer ſur cette pratique ſinguliere.

Les habitans de l'Iſle de l'Archipel font leur principale nourriture de figues ſechées au four, qu'ils mangent avec un peu de pain d'orge. Cette raiſon les engage à donner toute leur attention à ce qui peut augmenter la fructification des figuiers.

On cultive dans les Iſles de l'Archipel & à Malthe deux ſortes de figuiers. La premiere eſpece eſt le figuier domeſtique, qui porte beaucoup de fruits, mais qui ne viendroient pas à maturité, ſi on n'avoit recours à l'art. La ſeconde eſpece, eſt le figuier ſauvage dont nous venons de parler. Ce figuier ſauvage porte pendant l'année trois ſortes de fruits, qui ſont nommés des Grecs *fornites*, *cratirites*, & *orni* : ces fruits ne ſont pas bons à manger, mais ils ſont néceſſaires pour faire mûrir les fruits des figuiers domeſtiques, par l'opération que l'on nomme *caprification*.

Les Fornites ou Tokar-Leouel des Malthois, que l'on peut nommer *figues d'automne*, paroiſſent dans le mois d'Août, & durent juſqu'en Novembre ſans mûrir. Il s'y engendre de petits vers produits d'œufs dépoſés par certains moucherons (eſpece de très petits ichneumons d'un noir luiſant) qui voltigent toujours autour du caprifiguier. Dans les mois d'Octobre & de Novembre ces vers devenus moucherons, piquent d'eux-mêmes les ſeconds fruits appellés *Cratirites* par les Grecs, ou *Tokar-Lanos* par les Malthois, qui ne paroiſſent qu'à la fin de Septembre, & que l'on peut nommer *figues d'hiver ;* les figues d'automne tombent peu après la ſortie de leurs moucherons. Les figues d'hiver au contraire reſtent ſur l'arbre juſqu'au mois de Mai ſuivant, & renferment les œufs qui y ont été dépoſés par les moucherons des figues d'automne. Dans le mois de Mai, la troiſieme eſpece de figues que l'on nomme *orni* dans le Levant, & *tokar-taiept* à Malthe, & que nous pou-

vons appeller *figues printannieres*, commencent à paroître. Lorſqu'elles ſont parvenues à une certaine groſſeur, & que leur œil commence à s'ouvrir, elles ſont piquées dans cet endroit par les moucherons qui ſe ſont élevés dans les figues d'hiver.

Dans les mois de Juin ou de Juillet, quand les vers qui ſe ſont métamorphoſés dans ces figues, ſont prêts à ſortir ſous la forme de moucherons, les payſans les cueillent & les portent enfilés à des brochettes ſur les figuiers domeſtiques, qui ſont alors en fleuraiſon. C'eſt en cela que conſiſte le grand travail de la caprification : car ſi l'on attend trop tard, les figues printannieres tombent, & la plus grande partie du fruit des figuiers domeſtiques ne fait que languir. Les payſans Grecs vont tous les matins examiner leurs figuiers ſauvages & domeſtiques, ils obſervent avec ſoin l'œil de la figue : car cette partie ne marque pas ſeulement le tems où les piqueurs doivent ſortir, mais auſſi celui où la figue peut être piquée avec ſuccès. Ils tranſportent alors ces figues printannieres, ſur les figuiers domeſtiques qui ſont en état de les recevoir ; les moucherons métamorphoſés qui ſortent de ces figues, s'accouplent & entrent par l'ombilic dans les figues domeſtiques, qui ſont alors groſſes comme des noix, & en fleur ; ils y dépoſent non-ſeulement la pouſſiere fécondante des étamines d'autres figues d'où ils ſortent, & dont ils ſont couverts, mais encore leurs œufs ; & les inſectes qui y écloſent donnent lieu aux figues domeſtiques de mûrir & de groſſir ainſi ſucceſſivement.

Les payſans connoiſſent ſi bien ces précieux momens de la caprification, qu'ils ne les laiſſent guere échapper. Il leur reſte cependant encore une légere reſſource, c'eſt de répandre ſur les figuiers domeſtiques, les fleurs d'une plante qu'ils nomment *aſcolimbos* ou *ſkolimos* ; il ſe trouve quelquefois dans les têtes de ces fleurs des moucherons propres à piquer ces figues ; ou peut-être que les moucherons de ces figues ſauvages vont chercher leur nourriture ſur ces fleurs. Cette caprification fait un effet ſi ſingulier, qu'un de ces figuiers domeſtiques qui donneroit à peine vingt cinq livres de figues mûres & propres à ſécher, en donne plus de deux cents quatre-vingts livres. Il faut cependant avouer que la caprification fatigue les arbres, & que les figuiers, qui par ce moyen ont donné beaucoup de fruit dans une année, en donnent peu l'année ſuivante. Voilà tout le myſtere de cette fécondation appellée *caprification*.

L'effet de la caprification eſt bien propre à piquer la curioſité. Si l'on ouvre en différens tems ces figues domeſtiques, on voit d'abord les moucherons qui ſe promenent çà & là dans l'intérieur de la figue : quelque tems après, on apperçoit que les pepins ſont extrêmement gros, & en les ouvrant, on trouve qu'ils contiennent, (ſuivant l'expreſſion de M. Godheu) des amandes vivantes, c'eſt-à-dire, qu'il y a intérieurement des vers qui ſe nourriſſent des amandes des figues, ce qui prouve encore une nouvelle génération de ces inſectes.

En ouvrant les figues lorſqu'elles approchent de leur maturité, on voit les moucherons ſortir des pepins, & auſſi-tôt qu'ils ont ſéché leurs aîles, ils s'envolent.

Quand les poires nouent, il y a quelquefois des moucherons qui dépoſent leurs œufs dans l'œil de ces jeunes fruits; les vers qui en naiſſent entrent dans le fruit par le canal du piſtil, & ſe nourriſſent de ce qu'ils rencontrent. Ces poires groſſiſſent beaucoup plus promptement que les autres, & elles tombent. Cette augmentation de groſſeur vient-elle, dit M. Duhamel, de ce que le ver ayant détruit les organes qui vont au pepin, les ſucs nourriciers ſe portent plus abondamment dans la chair du fruit? ou cette groſſeur dépend-elle d'une extravaſion des ſucs, comme il paroît par les galles qui naiſſent à l'occaſion de la piquure des inſectes? C'eſt ce qui n'eſt pas encore bien décidé; mais il ſemble qu'il y a quelque rapport entre ce qui arrive aux fruits verreux, & ce qui réſulte de la caprification, d'autant que les figues caprifiées ne ſont jamais ſi bonnes que les autres. La chaleur du ſoleil ne ſuffit pas pour deſſécher les figues caprifiées, il faut les mettre au four qui leur donne un goût déſagréable; mais cette opération eſt néceſſaire pour faire périr la ſemence vermineuſe.

On eſt étonné de ne pas voir les Grecs multiplier davantage les figuiers que l'on éleve en France & en Italie, & avoir conſtamment pendant deux mois la patience de porter les piqueurs d'un figuier à l'autre, pour recueillir de mauvaiſes figues. La raiſon en eſt, que comme c'eſt une de leurs principales nourritures, ils ne ſauroient trop en avoir. Leurs arbres produiſent juſqu'à deux cents quatre-vingt livres de figues, au lieu qu'ils en pourroient tirer à peine vingt-cinq livres des nôtres.

La *caprification* nous indique aſſez que les graines du figuier en général, de telle eſpece qu'il ſoit, ne mûriſſent pas ſans la fécondation, quoique leurs figues ou les enveloppes de leurs fleurs mûriſſent ſouvent ſans ce ſecours. La maniere dont ſe fait cette fécondation, eſt ſi ſinguliere que quelques Auteurs la révoquent en doute; néanmoins elle rentre, ainſi qu'on le vient de voir, dans les loix ordinaires & communes aux végétaux. L'on voit par ce détail, 1°. que la *caprification* des anciens Grecs & Romains, décrite par Théophraſte, Plutarque, Pline & autres Auteurs de l'antiquité, ſe rapporte parfaitement à ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans l'Archipel & en Italie; ils s'accordent tous à dire que les fruits du figuier ſauvage, *caprificus*, ne mûriſſoient jamais, mais qu'on les ſuſpendoit aux branches des figuiers domeſtiques pour mûrir les leurs: 2°. qu'il eſt naturel de conclure que le principal objet de la caprification opérée naturellement par les ichneumons, eſt de féconder des graines qui n'auroient pas mûri ſans ce ſecours, & par conſéquent qui n'auroient point produit d'amandes propres à nourrir les petits de ces inſectes, & à perpétuer leur race.

Dans les Provinces méridionales de ce Royaume où les figues ſont un aliment très commun & très ordinaire pendant cinq mois conſécutifs, il eſt de fait que ces fruits bien choiſis dans leur maturité, ſont un des meilleurs que

l'on puisse manger, & même des plus sains, lorsqu'on n'en mange point avec excès. L'eau que l'on peut boire ensuite, est la liqueur la plus propre à en délayer la pulpe dans l'estomac, & à remédier à une certaine viscosité incommode de la salive. Mais on y a aussi observé que les figues qui n'avoient pas acquis une maturité parfaite, qui contenoient encore un suc laiteux dans leur pédicule & dans leur peau, causoient très communément des dyssenteries & des fievres : c'est ce que j'ai éprouvé par moi-même en 1762.

Les figues seches sont estimées pectorales & adoucissantes, à cause de l'espece de miel qu'elles contiennent. L'Italie, l'Espagne, le Languedoc, la Provence, & le Levant, font un commerce considérable de figues desséchées au soleil.

FIGUIER D'ADAM. Cette grande & belle plante, que l'on nomme *Plane* en quelques contrées, ne porte point ce nom aux Antilles, on l'appelle simplement *Figuier bananier*, si semblable au bananier simple, qu'à moins d'une grande habitude on ne peut les distinguer que par le fruit, qui dans le premier est le plus petit, & plus gros à proportion de sa longueur, la chair en étant d'ailleurs beaucoup plus délicate. Les Espagnols les nomment *Plantains*. Voyez BANANIER.

FIGUIER D'AMÉRIQUE, GRAND FIGUIER OU FIGUIER ADMIRABLE. Cet arbre, que l'on a confondu avec le paletuvier, n'a rien de commun avec lui, que la façon dont il se reproduit & s'étend à la ronde, au moyen de ses branches, qui en se recourbant, prennent racine, & forment de nouveaux troncs.

Le fruit de ce figuier est à-peu-près de la grosseur d'une noisette; du reste il ressemble exactement à la figue d'Europe, tant extérieurement qu'intérieurement; mais il a le goût un peu plus fade.

FIGUIER D'INDE ou NOPAL : *voyez* OPUNTIA.

FIGUIER DES INDES ou PARETURIER ou PALETUVIER, *Ficus Indica*. C'est un grand & gros arbre qui croît vers Goa aux Indes : il répand ses rameaux au large, d'où sortent des filaments semblables à ceux de la cuscute, & qui sont de couleur dorée. Lorsqu'ils sont parvenus à terre, ils y prennent racine & forment peu-à-peu autant de nouveaux arbres, qui produisent à leur tour de nouveaux filaments, & ainsi à l'infini; de sorte qu'un de ces figuiers multiplie tellement, qu'il remplit un grand pays d'arbres de son espece, aussi gros & aussi hauts que lui, formant une ample & épaisse forêt, qui produit beaucoup d'ombre. Les feuilles des jeunes rameaux sont semblables à celles du coing, vertes en dessus, blanchâtres & lanugineuses en dessous : elles servent de nourriture aux éléphants. Ses fruits sont de petites figues faites comme les nôtres, mais rouges, tant en dehors qu'en dedans, douces, & un peu moins bonnes à manger que celles de l'Europe : l'écorce de cet arbre sert dans le pays à faire des habillements.

On donne le nom de figuier d'Inde au *Chivef*, qui croît en l'Isle de Zipangu, mais qu'on croît être une espece de *Papayer*. Voyez ces mots.

FIGUIER SAUVAGE. C'est le *figuier* cité par Barrere, sous le titre de *figuier venimeux*, *pougouli*. Cet arbre qui se trouve dans le pays de Cayenne, est rempli d'un suc laiteux, si caustique, qu'il cause des ulceres & des inflammations. Aussi les Sauvages prennent-ils la précaution de se couvrir le corps de feuilles quand ils coupent cet arbre, qui est très haut, rempli de piquants. Ses racines sont raboteuses, rampantes, & saillent de terre de maniere qu'on croiroit que le tronc est monté sur des especes d'arcs-boutans. Le bois en est mol & n'est d'aucun usage. C'est le *Comacaï* des Portugais du Para. Voyez-en la description sous le nom de *Figuier sauvage*, dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *ann.* 1751, *p.* 324, *& la fig. de sa feuille & de son fruit*, *pag.* 332, *pl.* 18.

FIL DE LA VIERGE. Nom que le peuple donne à certains filaments blancs, & quelquefois assez épais, qu'on voit voltiger en l'air dans les jours d'été, pendant les grandes chaleurs : on croit que ce sont des toiles d'araignées emportées & dispersées par le vent, ou même de simples filaments très fins de l'espece d'araignée appellée *Faucheux*. Ne pourroit-on pas encore soupçonner que parmi ces filaments aériens, il y en a beaucoup qui doivent leur origine au duvet de certaines plantes dont les feuilles & la tige sont cotonneuses. *Voyez* ARAIGNÉE *&* SAULE.

FIL DE MER. *Voyez* ce que c'est, à l'article CORALLINE, pag. 288.

FILANDRES. On appelle ainsi des vers petits & fort déliés, qui incommodent fort les faucons & quelques autres oiseaux, soit à la gorge, autour du cœur, soit au foie, aux reins, aux poumons, & qui quelquefois leur font du bien, en ce qu'ils se nourrissent de ce qu'il y a de superflu dans ces parties. On reconnoît que les oiseaux ont cette maladie lorsqu'ils bâillent fréquemment, qu'ils crient extraordinairement pendant la nuit, & qu'ils se frottent par-tout. On apperçoit facilement ces vermicules en ouvrant le bec de l'oiseau : ils montent au larinx & redescendent. On prétend que c'est la mauvaise nourriture qui donne aux oiseaux cette maladie : on les en délivre en leur faisant avaler une gousse d'ail.

FILARIA ou PHYLARIA ; *Phillyrea folio ligustri.* C'est un arbrisseau de moyenne grandeur, toujours verd & fort branchu, recouvert d'une écorce blanchâtre ou cendrée. On en connoît de beaucoup d'especes, entr'autres une qu'on cultive dans les jardins, remarquable par ses feuilles panachées, dentelées en leurs bords, qui sont d'un beau verd, un peu semblables à celles du troëne ou du lentisque, & se conservent tout l'hiver. Elles sont opposées les unes aux autres ; caractere suffisant pour distinguer de cet arbrisseau l'alaterne, pour lequel les Herboristes le donnent souvent. Ses fleurs qui naissent vers les extrémités des feuilles, sont, suivant M. Tournefort, en entonnoir ou en godet divisé en quatre parties, de couleur blanche, verdâtre ou herbeuse, ressemblant un peu à celle de l'olivier. A ces fleurs succedent des baies rondes, grosses comme celles du mirthe, noires quand elles sont mûres, d'un goût doux accompagné de quelque amertume, & disposées en petites grappes : on trouve dans chacune de ces baies, un petit

noyau rond & dur. Le bois du filaria eſt médiocrement dur, & a une couleur jaune approchante un peu de celle du buis, mais qui ſe paſſe aſſez promptement : il ne devient point aſſez gros pour être un bois de ſervice. Ses feuilles & ſes baies ſont aſtringentes & rafraîchiſſantes. Ses fleurs pilées dans du vinaigre ; & appliquées ſur le front, ſont céphaliques.

Le filaria croît abondamment dans les haies & les bois aux environs de Montpellier. Il fleurit en Mai & Juin, & ſon fruit eſt mûr en Septembre. Comme ſon feuillage eſt toujours verd & qu'il garnit beaucoup, on en fait aiſément des berceaux ou cabinets de verdure, & des paliſſades qui ſont fort agréables. Il s'éleve facilement de graine ou de bouture. On le tond comme l'on veut, en buiſſon ou en boule, en haie, en eſpalier, quelquefois même on le met en caiſſé.

FILICITE, *filicites*. On donne ce nom aux pierres qui portent l'empreinte d'une fougere.

FILICULE. Plante qu'on met au rang des capillaires, & dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Elle croît dans les terres humides, entre les buiſſons & ſur la baſe du tronc de quelque chêne. Elle eſt eſtimée apéritive & pectorale. *Voyez l'article* FOUGERE.

FILIPENDULE, *filipendula*. Plante fort commune dans les bons terroirs, même dans les bois & les endroits pierreux de la France. Sa racine eſt charnue : elle s'étend en beaucoup de fibres déliées, auxquelles ſont pendues pluſieurs tubercules ou petits glands qui ont la figure d'une olive allongée ; de couleur noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans ; d'un goût âcre, aſtringent, mêlé de douceur avec un peu d'amertume. Ses feuilles reſſemblent à celles du boucage, mais elles ſont plus découpées : leur ſaveur eſt ſtyptique, un peu ſalée : elles ſont odorantes & gluantes. Sa tige eſt quelquefois unique, haute d'environ un pied, dure, cannelée, ronde, rougeâtre & branchue. Elle porte en ſon ſommet des fleurs comme diſpoſées en paraſol, en roſe, blanches en dedans, rougeâtres en dehors, odorantes, portées ſur un calice dentelé ou frangé. Il leur ſuccéde un fruit preſque ſphérique, compoſé d'environ douze graines, qui ſont rudes, applaties, ramaſſées en maniere de tête, & rangées comme les douves d'un petit tonneau. Cette tête s'attache aiſément aux habits.

Les racines & les feuilles de filipendule ſont d'uſage en Médecine : elles ſont inciſives & diurétiques. La poudre des racines eſt très uſitée pour les hémorrhoïdes, les fleurs blanches & les maladies ſcrophuleuſes.

Il eſt parlé de la filipendule aquatique ſous le nom d'*œnanthe*. Voyez ce mot.

FILLE : *voyez* à la ſuite de l'article HOMME.

FILLES D'ARTICHAUX. On appelle ainſi les œilletons que l'on prend au pied des *artichaux*. Voyez ce mot.

FILONS ou VEINES METALLIQUES, *Venæ metallicæ*. On donne ce nom à de gros rameaux qui courent ſous terre, & ſont remplis de ſubſtances minérales ou métalliques, quelquefois de cryſtalliſations : quelquefois auſſi

les filons ſont vuides. Le filon eſt, dans le langage du Mineur, la principale veine de la mine : il ne faut pas le confondre avec les fibres ou vénules qui forment de très petites ramifications ; ainſi l'interruption d'une roche dans ſon lit qui ſe trouve remplie de matieres minérales, forme une veine ſolide qui s'appelle *filon*. Souvent les filons ſont profondément enſevelis en terre, & il en part des branches qui ſe ſubdiviſent en vénules ou veines, ſelon la quantité & le diametre des crevaſſes ou fibres ſouterraines.

On peut conſidérer les filons eu égard à leur direction, à leur volume ou à leur matiere. Les Mineurs conſiderent la direction des filons ou leur ſituation, par rapport aux quatre points cardinaux ; la bouſſole la détermine : mais quand le filon eſt encore inconnu, on devine cette direction par celle des couches ou des lits des rochers qui ſervent d'enveloppe aux filons.

La ſituation des filons, quant à l'horiſon, varie auſſi. C'eſt une autre attention des Mineurs ; & c'eſt ce que l'on peut appeller l'*inclinaiſon* ou *chûte des filons*. On la détermine par le quart de cercle : plus les filons approchent de la perpendiculaire, plus ils ſont gros & riches. Les filons qui marchent horiſontalement, ſont, pour l'ordinaire, pauvres. Il y a différentes mines où ils ont la même inclinaiſon que les couches de la terre qui les recouvrent, à moins que quelque obſtacle ne vienne à interrompre leur direction & leur parallélisme. Ces obſtacles ſont, dans les mines de charbon, &c. des roches formées tout-à-coup, qui viennent couper à angles droits, ou obliquement, ou en tous ſens, non-ſeulement le filon, mais encore les lits de terre & de pierre qui ſont en-deſſus ou en-deſſous. Les morceaux de mines ont dans ces endroits une couleur de gorge de pigeon, ou ornés des différentes couleurs de l'arc-en-ciel. La couche de terre ſupérieure, s'appelle le *toît de la mine ;* & celle qui eſt en-deſſous, le *ſol ;* de même la partie du filon qui s'approche de la ſurface de la terre, s'appelle la *tête ;* celle qui s'en éloigne, ſe nomme la *queue* : celle-ci eſt plus riche.

Le volume ou la force du filon ſe détermine par ſa maſſe & par ſon étendue. La Nature n'a point produit de regles conſtantes à cet égard. Il y a des lieux où le filon finit tout à-coup ; d'autres fois il eſt interrompu par une vallée ou par une riviere ; mais il paroît au côté oppoſé, & ſouvent il eſt ſuivi pendant pluſieurs lieues. Il y a des endroits où le filon n'a que quelques pouces de largeur, & ailleurs il offre un ventre de pluſieurs pieds, & même de pluſieurs toiſes. Ici c'eſt un filon dilaté : là c'eſt une maſſe énorme qui s'enfonce comme un abyſme & qui remonte plus loin.

La richeſſe du filon dépend de la quantité du minéral qu'il contient. En certains lieux, le minéral remplit tout le filon ; d'autres fois il eſt par rognons ou par maſſes. Dans quelques endroits on trouve des pierres ſtériles & poreuſes ; ailleurs des fluors, des druſens, des mines diverſement décompoſées ou détruites par des eaux ou par les exhalaiſons ſouterraines & minérales. C'eſt en raiſon de leur volume, que les filons ſont avantageux : plus il en part de vénules qui s'y rendent ou y aboutiſſent, plus le filon eſt riche, & plus on doit le ſuivre.

La matiere ou le produit du minéral eſt la quantité du métal même qu'on tire des glebes par les opérations métallurgiques. Les matieres hétérogenes, & les ſubſtances ſulfureuſes ou arſenicales qui ſe trouvent dans les minerais, font varier ce produit. Auſſi les filons ſont-ils réputés précieux & nobles, ou communs, ignobles & ſtériles, ſelon qu'ils contiennent plus ou moins de blendes, de pyrites, de criſtalliſations, &c. *voyez* l'article Mine. On peut conſulter ſur toutes ces matieres, les Ouvrages de MM. Schlutter, Lehman, Cramer, Agricola, &c.

Obſervations ſur les Filons.

1°. Les mines en filons ſont ordinairement plus riches que celles qui ſont par couches. 2°. On peut diſtinguer les filons, en *filons continus*, en *filons foibles*, en *filons perdus*, en *filons retrouvés*. 3°. La roche eſt entiere, lorſque le lit qu'elle forme ou fournit au filon, n'eſt point ſéparé, interrompu par des fentes ou des coupures, ni par des ouvertures. 4°. On appelle les eſpaces vuides, *fentes*; & les coupures tapiſſées de criſtalliſations, de quartz ou de ſpath, *nids de druſen*. 5°. S'il y a dans ces fentes des matieres de mines métalliques avec des vuides, ce ſont des fentes nobles qui indiquent la proximité d'une bonne mine. 6°. S'il coule de l'eau par ces fentes, & des eaux depuis la ſurface de la terre en dedans, ce ſont des fentes ſtériles où il ne faut jamais chercher de métal. 7°. Si la filtration des eaux eſt intérieure, leur goût & leur couleur, même le *guhr* qu'elles produiſent, ſoit par inhalation ou par dépôt, annonce ſouvent la nature du minéral; & on nomme alors ces fiſſures, des *fentes aqueuſes*. 8°. Si les fentes ſont remplies de terre glaiſe ou marneuſe, le minéral eſt encore bien éloigné; & ces fentes ſont appellées *fentes terreuſes*. 9°. La fente eſt réguliere lorſqu'elle conſerve ſa direction; & on la nomme *irréguliere* lorſqu'elle en change. 1°. Quand pluſieurs fentes aboutiſſent à une ſeule, ou s'y dirigent, celle-ci eſt capitale; & c'eſt vers celle-ci qu'il faut chercher le minéral : *voyez l'article* Fentes minérales.

On donne encore aux filons d'autres dénominations, qui ſont communément uſitées aujourd'hui dans la plupart des mines : ſavoir, *filons pleins*, lorſqu'ils occupent tout l'eſpace de la fente ſans interruption; *filons en grenaille*, quand le minerai eſt en grains comme du ſable : on appelle *filon plat*, celui qui eſt parallele à l'horiſon; *filon profond*, celui qui eſt vertical & qui s'enfonce dans la montagne; & s'il eſt oblique, il tire ſon nom de celui dont il approche le plus. On dit enfin que le filon eſt dévoyé, & du nombre de degrés que ſon angle fait avec le plan horiſontal ou avec le vertical.

Tous les filons ſont ordinairement inclinés, & rarement perpendiculaires : ils ſont accompagnés d'une écorce ou liſiere de la roche, qu'on appelle *Salband*. Voyez *ce mot.*

La partie ſupérieure du filon ſe nomme *toît*, & l'inférieure prend le nom d'*appui*. Lorſque dans cette liſiere on apperçoit du ſpath, c'eſt une preuve que le filon, ſi on le ſuit, deviendra plus riche. Si on y apperçoit des gerçures

çures ou des fentes remplies de quartz ou de criſtalliſations en trop grand nombre, les eſpérances diminuent.

Nous avons dit que c'eſt par le quart de cercle qu'on détermine la ſituation des filons, eu égard à la ligne verticale ou perpendiculaire : on les appelle donc *perpendiculaires* ou *droits*, s'ils s'enfoncent vers le centre de la terre : on les regarde comme horiſontaux ou couchés, ſi l'angle qu'ils font avec la ligne horiſontale eſt au-deſſus de vingt dégrés : on les nomme *plats*, entre le vingtieme & le ſoixantieme dégré ; & *obliques* ou *inclinés*, entre le ſoixantieme & le quatre-vingtieme.

La direction ou ſituation des filons, par rapport aux quatre points cardinaux du monde, eſt diviſée en vingt-quatre parties égales ou dégrés, qu'on nomme *heures*. Pour les reconnoître, on fait uſage de la bouſſole manuelle ou minéralogique, que les Allemands appellent *berg-compaſſ*. Quoique garnie d'une aiguille aimantée, elle differe de la bouſſole vulgaire, & elle ne ſert qu'à montrer l'eſpace des filons & leurs dégrés d'inclinaiſons : elle eſt figurée dans Lehman. On appelle *filon debout* celui qui court depuis douze heures juſqu'à trois : ceux dont le cours eſt dirigé depuis trois juſqu'à ſix, prennent le nom de *filon du levant* ou *du matin* ; ceux qui vont de ſix à neuf, ſont appellés *filons du ſoir* ou *du couchant* ; enfin, ceux qui vont depuis neuf juſqu'à douze, ſont les *filons inclinés*. Mais comme il y a quantité de circonſtances qui viennent dégrader le filon principal ou lui font changer de direction, il eſt très eſſentiel de connoître toutes ces choſes par la pratique, pour ne pas ſe méprendre, & entreprendre les travaux d'une exploitation infructueuſe. *Voyez* les Ouvrages qui ont été publiés à cet effet, & particulierement les *Traités de Phyſique, d'Hiſtoire Naturelle & de Minéralogie* de M. Lehman.

La meilleure diſpoſition d'un filon, par rapport aux Mineurs & à l'Entrepreneur, eſt, quand un filon eſt profond, parcequ'on y trouve de la matiere de tous les côtés, & qu'on l'exploite par puits & par galleries.

FIMPI. Eſt un arbre de l'Afrique, de la grandeur de l'olivier, dont l'écorce eſt légerement aromatique, muſquée, mais d'une ſaveur plus mordicante que le poivre. Les Portugais l'appellent *Bois d'Aguilla*.

FIONOUTS. Eſt une plante particuliere à l'Iſle de Madagaſcar : elle a l'odeur du melilot, & la vertu de faire tomber le poil des parties où elle eſt appliquée. On brûle le fionouts, & on ſe ſert de ſes cendres pour déterger les plaies amenées à ſuppuration.

FIRMAMENT. On appelle ainſi le huitieme ciel, cette huitieme ſphere de couleur bleue où les étoiles fixes paroiſſent attachées. On dit *huitieme ciel* par rapport aux ſept cieux des planetes qu'il environne. Les étoiles ne ſont attachées à aucune ſurface ſphérique : c'eſt notre imagination & nos ſens qui ſe trompent là-deſſus. *Voyez* les articles CIEL & ETOILE à la ſuite du mot PLANETE.

FLAMAND ou FLAMBANT, ou PHŒNICOPTERE. *Voyez* BECHARU.

FLAMBEAU ou FLAMBO. Nom d'un poiſſon qui eſt le *Tænia* d'Ariſ-

tote, le *Vitta* des Latins, & que l'on a nommé aussi *Ruban*, parcequ'il est effectivement long & étroit comme une bande de ruban. On lui a donné en Languedoc le nom d'*Espaze*, c'est-à-dire *épée*, à cause de sa figure ; & celui de flambo, parcequ'il est de couleur de feu. Sa tête est platte, composée de plusieurs os : ses yeux sont grands & ronds, & sa prunelle est petite. Près des ouies il a une nâgeoire de chaque côté ; & sur le dos il a, depuis la tête jusqu'à la queue, des filets qui sont comme des poils. Ce poisson est si mince, qu'en le regardant au jour, on voit ses arrêtes le long du dos. Il y en a une espece dont la chair est blanche & a le goût de la sole.

FLAMBEAU DU PEROU. *Voyez* CIERGE ÉPINEUX.

FLAMBE BLANCHE. *Voyez* IRIS.

FLAMBERGENT ou HIMANTOPE, ou PIE DE MER. *Voyez* BÉCASSE DE MER.

FLAMBOYANTE. Est une coquille de la classe des *univalves* & du genre des *volutes*. Voyez *ces mots*. Sa clavicule est fort élevée, & les zônes qui la distinguent sont d'une belle couleur aurore, un peu foncée.

FLAMME. On appelle ainsi ce corps subtil, léger, lumineux & ardent, qu'on voit s'élever au-dessus de la surface des corps qui brûlent. La flamme qui est la partie du feu la plus brillante & la plus subtile, est formée par les parties volatiles du corps brûlant. *Voyez* FEU.

FLAMMETTE ou POIVRÉE. Nom donné, sur le bord des mers de France, à une espece de *Came*, dont le poisson enflamme la bouche quand on le mange. C'est une sorte de *Lavignon*. Voyez *ces mots*.

FLECHE D'EAU, *Sagitta aquatica major*. C'est une espece de *Renoncule de marais*. Voyez *ce mot*. Ses feuilles sont pyramidales comme une fleche.

FLECHE DE MER. *Voyez* DAUPHIN, à l'article BALEINE.

FLECHES DE PIERRE, *Sagittæ formes*. Les Lithologistes donnent ce nom ou aux *Belemnites*, ou aux *Pyrites* pyramidales, & quelquefois à des pierres très dures qu'on trouve taillées sous cette forme, & dont les Anciens se servoient en guise de traits. Ils avoient aussi l'art de tailler ces pierres sous d'autres formes.

FLETAN ou FAITAN, *Hippoglossus*. C'est un poisson plat & large, qu'on trouve sur les côtes de l'Océan. On peut, dit-on, le regarder comme une *Plie* ou une *Limande*, ou une *Sole cétacée*, puisqu'on en prend dans la mer d'Allemagne qui pesent cent vingt livres : l'on en prend aux environs de l'Islande qui pesent jusqu'à quatre cents livres. Son aspect a quelque chose d'effrayant : sa bouche est armée, tant en haut qu'en bas, d'un double rang de dents, un peu courbées en dedans, & fort pointues. Sa langue est très forte, roide, & hérissée au fond du palais de quantité de petites dents également pointues : ses ouies ont de pareils piquants, & par-dessus, trois couvercles ou oreilles. Ce poisson est sans écailles, & nâge à plat : il est trop mince pour se mouvoir en arriere, de côté, en avant, aussi facilement que d'autres poissons de la même longueur. On trouve dans l'estomac

de cette *plie* énorme, des harengs & des poiſſons non totalement digérés, mais tout déchirés par le nombre de pointes dont nous avons parlé ci-deſſus. Son corps eſt tout environné de nâgeoires : ſa figure extérieure, ſes rames, ſes entrailles, tout lui eſt commun avec les *plies ;* il manque également de la veſſie propre à contenir l'air : ce défaut rend cette eſpece de poiſſons incapable de s'élever beaucoup dans l'eau & de nâger loin. On remarque encore dans le flétan, cette peau que la Nature a donnée à tous les poiſſons mauvais nâgeurs de cette eſpece, & qu'ils mettent devant leurs yeux, comme un voile, pour les garantir contre les aſpérités du ſable lorſqu'ils s'y enterrent pendant la tempête, pour ne pas être balottés par les flots.

Ce poiſſon eſt aſſez commun à Anvers. Sa chair eſt de bon goût, mais trop graſſe pour qu'on la puiſſe digérer facilement. Dans la Baſſe-Saxe, on prépare, avec les nâgeoires du flétan, qu'on coupe bien avant dans le dos avec la graiſſe, & qu'on ſale un peu, une eſpece de manger qu'on nomme *raf* ou *rekel*, mais qui n'eſt guere en uſage que pour les gens du peuple, dont l'eſtomac eſt robuſte. Cet aliment incommoderoit les riches, dont la délicateſſe affoiblit le tempérament. Pour conſerver long-tems le raf, on le laiſſe ſécher au vent. Les Norwégiens préparent le meilleur raf. Ils pêchent le flétan pendant la nuit, & immédiatement après la pêche du *cabeliau.* Ce travail dure juſqu'à la fin de Juin. Les François qui font des expéditions pour la pêche de la morue, préparent auſſi du raf avec les nâgeoires ou des bandes longues de graiſſe & de peau qu'ils coupent aux flétans qu'ils pêchent ſur les bancs de Terre-Neuve : ceux-ci ſont plus petits que ceux du Groënland. Le flétan ne ſeroit-il pas une eſpece de *Raye ?*

FLETELET. *Voyez* Flez.

FLEUR, *Flos.* Les fleurs ſont des productions des *plantes*, qui ſe changent en fruits après avoir ſatisfait notre vue par la vivacité & la diverſité de leurs couleurs, & avoir flatté notre odorat par les parfums qu'elles exhalent dans l'athmoſphere.

L'idée que Ceſalpin avoit ſur la nature des fleurs, eſt aſſez ſinguliere pour mériter qu'on en faſſe mention ici. Ce Botaniſte regardoit le calice des plantes parfaites, comme une expanſion de l'écorce extérieure & groſſiere des branches ; la corole, comme l'expanſion de l'écorce intérieure ; les étamines, comme un prolongement des fibres du bois ; le piſtil, comme une expanſion de la moëlle de la plante : mais à ne conſulter que ce qui ſera dit ci après de l'organiſation de ces parties, on verra que cette idée n'eſt pas tout-à-fait exacte.

La fleur eſt compoſée de trois parties. La premiere eſt l'enveloppe appellée *calice* par les Botaniſtes : c'eſt elle qui ſoutient les fleurs & les conſerve dans cet arrangement qui eſt propre à chacune. La ſeconde eſt le feuillage appellé *pétales :* il eſt compoſé de feuilles de toutes couleurs. La Nature a deſtiné ces feuilles à couvrir le cœur de la fleur, & à le mettre à l'abri des injures de l'air ; mais à l'aſpect du ſoleil, elles s'épanouiſſent ordinairement.

La troisieme partie est le *cœur :* c'est la partie la plus précieuse de la fleur; il est composé des *étamines*, du *pistil* & des *sommets*.

Les fleurs peuvent être divisées en *fleurs en feuilles* & en *fleurs à étamines*. Les premieres sont celles qui, outre les étamines ou filets chargés de sommets, sont encore composées de ces parties qu'il faut appeller *feuilles de la fleur ;* telles sont les fleurs de la *renoncule*, du *chou*, de la *paquerette*. Les secondes sont celles qui n'ont point de feuilles, mais seulement des étamines ou filets chargés de sommets : telles sont les fleurs de la *prêle*, de l'*avoine*, de l'*arroche*, &c. Presque toutes les fleurs à étamines ont un calice, si on en excepte le *ruban d'eau* & la *queue de cheval*.

On peut donc considérer les fleurs ou comme simples, ou comme composées. Les *simples* sont celles qui ne renferment qu'une seule fleur dans le calice; telles que sont les fleurs de la *jusquiame*, de la *sauge*, du *cerisier*, &c. Les fleurs *composées* sont celles qui sont effectivement composées d'autres fleurs : on les appelle *fleurs à fleurons & à demi-fleurons ;* telle est l'*aubifoin*. Voyez *l'exposit. caractérist. des fleurs composées, par M. le Francq de Berkey, impr. à Leyde, in-4°. avec fig.*

Les Botanistes distinguent encore les fleurs, en *solitaires*, en *fleurs en tête*, en *fleurs en ombelles*, en *fleurs en corimbe*, en *verticillées*, en *fleurs en épis*, ou en *pannicule*, ou en *grappe*, ou en *fleurs écailleuses*; &c.

Il y a dans la disposition des fleurs quelques difficultés qui ne sont pas bien éclaircies, sur-tout à l'égard des *épis*, *pannicules*, *grappes*, *ombelles & corimbe* (Voyez ces mots dans le tableau alphabétique de l'article PLANTES). Quant à la situation des fleurs, les unes se trouvent répandues sans ordre sur la plante, le long des branches ou du tronc, comme dans plusieurs fougeres; les autres sont aux aisselles des feuilles ou des branches, ou opposées aux feuilles; d'autres terminent le bout des tiges ou branches.

M. Adanson observe judicieusement qu'on induit trop souvent en erreur les Etudiants en Botanique, lorsqu'on leur dit que nombre de plantes, tels que le musa, la plupart des genres de la famille des jujubiers, &c. ont des fleurs mâles mêlées avec des femelles. Toutes leurs fleurs sont hermaphrodites; mais une partie avorte étiolée par les autres qui en absorbent les sucs; & ces plantes n'ont pas plus de fleurs mâles que les abricotiers, les pêchers, & tant d'autres arbres qui laissent tomber toutes celles qu'ils ne peuvent nourrir. On doit regarder comme *fleurs mâles*, celles qui ont quelques parties du sexe masculin, telles que les anteres ou les filets des étamines; comme *femelles*, celles qui ont quelques parties du sexe féminin, telles que l'ovaire, le stile ou stigmate; comme *hermaphrodites*, celles qui ont quelques portions de ces deux parties; comme *neutres*, celles qui n'ont absolument que la corolle ou le calice, sans aucune apparence d'organes sexuels, telles que quelques bissus ou champignons.

Les fleurs hermaphrodites, ainsi que les fleurs mâles & les femelles, peuvent être stériles; & il ne faut pas confondre les fleurs stériles avec les

neutres. Une fleur ſtérile, continue M. Adanſon, doit avoir au moins une des deux parties ſexuelles, & peut les poſſéder toutes deux enſemble; au-lieu que la fleur neutre ne peut & ne doit en avoir aucune : ainſi la fleur hermaphrodite peut être *fertile;* & ſi elle avorte, elle devient *ſtérile.* Voyez l'article SEXE, dans le tableau alphabétique du mot PLANTE; *voyez* auſſi l'article HERMAPHRODITE de ce Dictionnaire, & le *Diſcours ſur les amours des plantes*, par M. Pinard, Profeſſeur de Botanique & Membre de l'Académie des Sciences de Rouen.

De cette diſtinction il réſulte que parmi les fleurs, il s'en trouve qui, n'étant pas des hermaphrodites fertiles, c'eſt-à-dire, ne renfermant pas dans une même enveloppe les deux ſexes parfaits pour ſe féconder réciproquement, alors elles ne peuvent pas produire du fruit. Quelquefois les fleurs d'une plante entiere ou d'un arbre, ſont uniſexes, c'eſt-à-dire, ou toutes mâles ou toutes femelles : celles-ci ne peuvent être fécondées, c'eſt-à-dire, produire du fruit ou de la graine, qu'en recevant auparavant dans leur ſtigmate, la pouſſiere prolifique qui ſe trouve ſur les étamines des fleurs mâles de la même eſpece. Ces fleurs mâles ne produiſent point de fruit après leur chûte : elles ſont à cet égard ce que les animaux ſont à l'égard de leurs femelles; celles-ci n'engendrent point qu'elles n'aient été fécondées par les mâles. Nous avons trop d'exemples ſous les yeux de cette merveille dans les plantes, pour inſiſter plus long-tems; il ſuffira de lire les articles du *figuier*, du *dattier*, du *chanvre*, du *piſtachier*, du *châtaignier*, du *houblon*, du *coudrier*, &c. pour être inſtruit comment certaines plantes ſont ſtériles, & les moyens de les faire fructifier.

Combien de plantes ont les fleurs biſexes, c'eſt-à-dire des fleurs de deux ſexes, dont les mâles ſont ſur des pieds différents de ceux des femelles, ou ſeulement ſéparées ſur le même pied ! Qui ignore que les fleurs & les végétaux mêmes peuvent varier à l'infini, lorſque la pouſſiere qui tombe des étamines d'une plante, vient à être portée par le vent ſur le piſtil d'une fleur d'une autre eſpece ou de différente couleur? C'eſt ainſi qu'en 1751, M. Linnæus (*Diſſert. de Plantis hybridis*) a cru reconnoître que la *Pimpinella agrimonoïdes* eſt une nouvelle eſpece de plante née de la pimprenelle commune, fécondée par la pouſſiere de l'aigremoine : il ajoute que le *nymphoïdes* paroît reconnoître pour pere le menyante, & pour mere le nenuphar : le *datiſca* a eu de même pour pere le chanvre, & pour mere le reſeda, &c. &c. Ces exemples de changements, cauſés par des fécondations étrangeres, ſe multiplieront certainement à meſure qu'on ſera plus attentif à les obſerver, ou qu'on voudra ſe les procurer en fécondant une plante femelle par une eſpece différente, comme il eſt dit ci-deſſus. M. Adanſon dit à cet égard, qu'on pourroit eſſayer de féconder le ricin par le tithymale, le chanvre par le houblon, l'ortie par le murier, le ſaule par le peuplier, &c. Tout le monde ſait qu'en coupant toutes les étamines d'une tulipe rouge avant l'émiſſion de leur pouſſiere, & qu'en poudrant le ſtigmate de cette même plante avec les étamines d'une autre tulipe blanche, les graines de

cette tulipe rouge produisent des tulipes dont les unes sont rouges, les autres blanches; d'autres blanches, rouges & marbrées : de même que deux animaux de même espece transmettent leurs couleurs aux animaux qu'ils engendrent. Ce que nous venons de dire des tulipes, peut aussi s'appliquer aux anemones, aux jacintes, aux renoncules, &c.

On observe que les fruits ou la graine qui succedent aux fleurs purement femelles, naissent pour l'ordinaire en un autre endroit que la fleur, différemment en cela des fleurs hermaphrodites fertiles, dont le fruit naît communément dans le calice de la fleur qui l'a précédé. Il y a une infinité de détails répandus à ce sujet dans le corps de cet ouvrage, aux articles qui nous présentent ces sortes de phénomenes.

Nous répétons, car on ne peut trop le dire, qu'il suffit pour que la fécondation s'opere, que la moindre parcelle de la matiere contenue dans la poussiere des étamines, soit répandue sur le stigmate du pistil. On sait que l'ovaire ou son style & son stigmate, sont percés d'un bout à l'autre, même très sensiblement dans plusieurs liliacées, dans le baobab, l'herbe maure, & quelques autres plantes; mais il y en a beaucoup plus où ils sont fermés & pleins. Cela seul suffiroit pour prouver que ce n'est pas l'intromission de la poussiere des étamines, qui opere la fécondation, ni qui porte le germe dans les ovaires, s'il n'étoit pas connu par des observations microscopiques; que l'embryon se trouve tout formé dans les graines des plantes qui n'ont pas été fécondées, & dont le parenchyme ne fait qu'un corps continu avec lui; de la même maniere que le fœtus se trouve tout formé dans les œufs de la grenouille & dans ceux de la poule avant la fécondation, selon les observations de Malpighi, de M. Haller, & de plusieurs autres Anatomistes modernes aussi célebres. La fécondation, dit l'Auteur des *Familles des plantes*, s'opere donc dans les végétaux & les animaux, par une vapeur comme spiritueuse volatile, à laquelle la matiere prolifique sert simplement de véhicule, cette vapeur aussi ténue sans doute & aussi animée, aussi prompte que celle qui enveloppe les corps électriques, s'insinue, selon le même Auteur, dans les trachées qui se terminent à la surface des stigmates, descend au placenta lorsqu'il y en a, passe de-là aux cordons ombilicaux jusques dans chaque graine où elle donne la premiere impulsion, le premier mouvement ou la vie végétale à l'embryon qui est d'abord comme invisible, & qui peu après sa vivification, paroît comme un point verdâtre dans les uns, & blanc dans d'autres.

L'on voit par tout cet exposé, 1°. que les moyens dont la Nature se sert pour procurer la fécondation dans ces plantes, varient comme leurs mœurs & comme la structure de leurs parties : 2°. que deux plantes unisexes, l'une mâle & l'autre femelle, naissent de graines recueillies sur le même pied : 3°. que les fleurs mâles fleurissent en même-tems que les femelles ou avant; & que les étamines des hermaphrodites fertiles ou bien conditionnées, s'ouvrent lorsque les pistils sont en état de recevoir leurs poussieres. Les fleurs ne s'ouvrent communément que dans les beaux tems, & si dans cet état, le

tems menace de pluie avant que la fécondation ſoit achevée, alors elles ſe ferment pour en garantir les étamines & le ſtigmate, ou même pour les préſerver de l'humidité de la nuit; il n'y a que celles dont les étamines ſont couvertes, qui ne ſe ferment pas la nuit; enfin, toutes ſe ferment dès que le piſtil a reçu la pouſſiere des étamines : 4°. que les étamines des fleurs hermaphrodites ſont courbées ſur le ſtigmate du piſtil; dans les plantes biſexes androgynes, les fleurs mâles ſont communément placées au-deſſus des femelles, comme dans le mays, le typha, le mancenilier, le figuier, &c. cependant il y en a beaucoup qui ont les mâles placées au-deſſous, comme dans le ricin, le buis, le manihot, le pin, &c. & c'eſt le vent qui porte leur pouſſiere ſur les femelles qui ſont au-deſſus : 5°. qu'en général les étamines & les ſtigmates obſervent reſpectivement le dégré de hauteur & de ſituation néceſſaire pour ſe féconder dans le tems de la fleuraiſon, &c.

Nous conſidérerons maintenant les fleurs dans leur *origine*, leur *culture*, leur *multiplication*, leur *conſervation*, leur *deſtination*, &c.

Origine des fleurs.

Tout le monde ſait que les fleurs proviennent ou de plantes ou d'oignons, & que tous les oignons & la plûpart des plantes tirent leur origine des graines; mais dans les paragraphes ſuivants nous indiquerons des moyens par leſquels on fait venir différentes ſortes de fleurs plus promptement que de leurs graines. Les Jardiniers-Fleuriſtes n'appellent fleurs que celles qui ſervent d'ornement & de décorations aux jardins, tels ſont les œillets, les tulipes, les renoncules, les anemones, les tubéreuſes, &c. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que nous n'avons point de belles fleurs, excepté les œillets, qui originairement ne viennent du Levant : mais aujourd'hui il ne faut plus aller à Conſtantinople pour admirer les fleurs; c'eſt dans les jardins de nos Curieux qu'il faut voir leur étalage ſucceſſif, & en apprendre la culture : *voyez auſſi l'article* PLANTES.

Culture des fleurs.

C'eſt ſur des couches, ſur des planches, dans des pots, & dans les platte-bandes des parterres, qu'on ſeme & qu'on éleve des fleurs provenues de *graines hâtives*, & dont la bonté ſe reconnoît à leur peſanteur qui les fait aller communément au fond de l'eau. La meilleure ſaiſon de ſemer, eſt depuis Mars juſqu'en Septembre. On ſeme à quatre doigts d'intervalle. Si c'eſt une terre meuble & facile à percer, on recouvre la graine d'un doigt de la même terre : ſi on ſeme ſur couche (lorſque le fumier a perdu ſa grande chaleur), on la recouvre de deux doigts de terreau. On ſeme ſur la fin d'Août ce qu'on veut replanter avant l'hiver. On a ſoin d'arroſer tous les jours avec de l'eau échauffée au ſoleil, & de couvrir les graines d'un doigt de paille longue; mais quand elles ſont levées, il faut les découvrir, & toutefois les

garantir des gelées par des paillaſſons en dos d'âne. Si on plante des *oignons de fleurs*, il faut creuſer la terre à un pied de profondeur, enſuite cribler de la terre maigre & légere ſur la couche en quantité ſuffiſante pour remplir les ſillons ou rigoles, puis unir le tout avec un rateau, & y placer les oignons dans une diſtance proportionnée, & à quatre doigts ſous terre. Autour des bordures on peut mettre des anemones ou des tulipes; mais point de renoncules, car elles demandent à être ſeules, tant en pleine terre que dans les pots.

Il faut être exact à ſarcler dans le tems où la roſée tombe, parcequ'on arrache mieux alors les racines des plantes inutiles; il faut auſſi avoir grand ſoin de faire la guerre aux limaçons, aux perce-oreilles & autres inſectes qui rongent les plantes.

On tranſplante les fleurs dans le printems & dans l'automne en pleine terre ou dans des pots; mais on ne tranſplante qu'après la ſeconde année les oignons qui viennent de graines : on les met alors en bonne terre neuve & légere, & on a des fleurs à la troiſieme année.

Pendant l'hiver, pour garantir les fleurs du froid, on les met dans une ſerre aérée : on les doit arroſer légerement après le lever du ſoleil. Dans l'été, il faut les défendre du trop grand ſoleil, & ne les arroſer qu'après le ſoleil couché. Il faut que les plattes-bandes ſoient toujours élevées vers le milieu, & que les pots ſoient percés par le fond, afin que l'eau s'écoule, & ne pourriſſe pas, par ſon ſéjour, le pied des plantes. Au défaut de pots, on peut ſe ſervir de caiſſes plattes & portatives, dont le fond ait été percé de pluſieurs trous de tarriere, & couvert de deux pouces de charbon de terre ou d'autres matieres poreuſes; les petites caiſſes ſont très commodes, elles ſont un berceau pour l'enfance des fleurs. Il eſt digne de remarque que la plupart des fleurs doublent facilement par la culture, ſur-tout dans le *roſier*. On peut même faire éclorre en hiver & le jour que l'on veut la fleur d'une plante : pour cela, on choiſit ſur la tige, dans le tems que les dernieres fleurs paroiſſent, les boutons les mieux formés & prêts à s'ouvrir : on les coupe avec des ciſeaux, obſervant de leur laiſſer une queue fort longue. On bouche l'endroit coupé avec de la cire, on laiſſe faner les boutons, puis on les enveloppe chacun à part dans un papier ſec, & on les ſerre ainſi dans une boëte. Enfin, lorſqu'on veut jouir de la fleur, il ſuffit de couper dès la veille le bout garni de cire, & de le mettre dans un vaſe qui contiendra de l'eau chargée d'un peu de nitre, le lendemain on verra les boutons s'ouvrir, s'épanouir, briller de leurs vives couleurs & reprendre leur odeur naturelle.

On ne manque pas d'ouvrages ſur la culture des fleurs; entr'autres, Ferrarius *de Florum cultura*, *Amſterdam* 1648, *in* 4°. Morin, *Traité de la cult. des fleurs*, *Paris*, 1658, *in*-12. Liger, le *Jardinier fleuriſte*, *Paris* 1705 : le *Jardin de la Hollande*, *Leyde* 1724, *in*-12. Miller, *Dictionn. du jardinage*; indépendamment de quantité de Traités généraux. On ne manque pas encore d'inſtructions ſur la culture de quelques fleurs particulieres, comme des œillets, des tulipes, des oreilles-d'ours, des roſes, des tubereuſes, &c.

Enfin

Enfin perſonne n'ignore que la paſſion des fleurs, & leur culture, a été pouſſée ſi loin en Hollande dans le dernier ſiecle, qu'il a fallu des loix de l'Etat pour borner le prix des *tulipes*. Voyez ce mot.

Multiplication des fleurs.

On multiplie les fleurs par différents moyens : 1°. par les *rejettons* ou *ſurgeons* qui ſortent du pied d'une plante, mais avec des racines : ils reprennent aiſément, & ce ſont autant de nouvelles plantes. 2°. Par les *provins*, qui ſont des branches qu'on couche en terre, ſans les ſéparer de leur mere-branche. 3°. Par *marcottes*, qui ſont de jeunes branches, belles & fortes, qu'on fait tenir ſur la plante qu'on veut marcotter, en y faiſant une inciſion par le milieu juſqu'auprès d un nœud ; on tient l'inciſion ouverte par quelque brin de paille, puis on la couvre de quelque peu de terre, & on l'y arrête, de peur qu'elle ne ſe releve. Dès que la marcotte a pris racine, on la coupe, pour la ſéparer de la mere-plante. 4°. Par les *boutures*, qui ſont des boutons qu'on prend ſur quelque plante ou arbuſte, & qu'on fiche en terre ſans autre apprêt : on doit chercher les plus vives, les tailler par le bout en pied de biche, les laiſſer tremper quelques jours dans l'eau, & les planter toutes fraîches ; c'eſt un moyen pour qu'elles produiſent promptement des racines. 5°. Par les *tales*, c'eſt une maniere de multiplier propre ſeulement aux fleurs, & qui ſe pratique en éclatant leurs plantes en racines. 6°. Par les *cailleux* & *œilletons*, qui ſont certains bourgeons que quelques plantes pouſſent de leurs pieds pour ſe régénérer. *Voyez* ces différents mots dans l'alphabet des termes, &c. à l'article général PLANTES.

Moyen de conſerver les fleurs pendant long-tems dans leur forme & avec une partie de leurs odeurs, leurs couleurs naturelles, ou en les changeant.

L'intérêt & la curioſité ont fait trouver les moyens de panacher & de chamarrer de diverſes couleurs les fleurs vivantes des jardins ; comme de faire des roſes vertes, jaunes, bleues, & de donner en très peu de tems deux ou trois couleurs différentes à un œillet, outre ſon teint naturel. On pulvériſe, par exemple, pour cela de la terre graſſe deſſéchée au ſoleil, on l'arroſe enſuite l'eſpace de vingt jours d'une eau rouge, jaune, ou d'une autre teinture, après qu'on a ſemé dans cette terre graſſe la graine de la fleur d'une couleur contraire à cet arroſement artificiel. On lit dans l'Encyclopédie que des perſonnes ont ſemé & greffé des œillets dans le cœur d'une ancienne racine de chicorée ſauvage, qui l'ont relié étroitement, & qui l'ont environné d'un fumier bien pourri ; & par les grands ſoins du Fleuriſte, on a vu ſortir un œillet bleu, auſſi beau qu'il étoit rare. D'autres ont enfermé dans une petite canne, trois ou quatre graines d'une autre fleur, & l'ont recouverte de terre & de bon fumier : ces ſemences de diverſes tiges ne faiſant qu'une ſeule racine, ont enſuite produit des branches admirables pour la

diversité des fleurs. Enfin quelques Fleuristes ont appliqué sur une tige divers écussons d'œillets différents, qui ont poussé des fleurs de leur couleur naturelle & qui ont charmé par la variété de leurs couleurs. Les fleurs en théâtre ou en parterre varient aussi par leur voisinage : si les poussieres qui tombent des étamines sont portées par l'air sur le pistil d'une autre fleur voisine de même espece, mais différente de couleur, les graines qui en proviendront produiront une nouveauté dans le coloris de la fleur future.

Les plantes qu'on desséche, sans les applatir, sans les comprimer, & dans leur situation naturelle, sont communément celles dont les fleurs servent d'ornement, ou sur la tête des Dames, ou sur les tables dans les desserts, ou dans les Eglises; aussi avant que de les secher, l'art change souvent en des couleurs plus belles, ou varie celles qui en sont susceptibles, avec les acides : c'est ainsi que l'esprit de nitre change en un beau jaune citron les fleurs blanches du *xeranthemum* (espece d'immortelle); en un bel incarnat les fleurs violettes d'un autre *xeranthemum*; & en un beau rouge cramoisi les fleurs bleues de l'aconit, du pied d'alouette annuel, & diverses gentianes. L'eau-forte ne leur causeroit aucun changement, si elles étoient dessechées; on les panache simplement, en passant dessus un pinceau trempé dans l'eau-forte, ou bien on les change totalement en les plongeant en entier & renversées dans cet acide, sans y enfoncer leurs tiges qu'il amoliroit & brûleroit : on les retire de même pour les suspendre & laisser égouter pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'elles aient pris assez de couleur; alors on les plonge dans de l'eau claire pour leur enlever toute l'eau-forte, & on les suspend pour la derniere fois, afin qu'elles se séchent entierement. Il faut observer que toutes les fleurs ne se colorent pas de même; il y en a qui perdent à être ainsi trempées dans l'acide nitreux & qui s'y ternissent. Telles sont celles de l'immortelle citron, du souci en Octobre, en Novembre, car celles d'été se séchent difficilement; celles du bluet, de l'œillet d'inde, de la bruiere, de l'amarante, des renoncules, de la ravenelle, &c. La plupart de ces plantes, ainsi préparées, se desséchent naturellement & conservent par-là leur souplesse; il y en a même que l'humidité de l'air ou de la tête qui les porte dans les cheveux fait épanouir, & que la sécheresse fait refermer, comme il arrive à la rose de jeriko, & particulierement au *xeranthemum*, à l'immortelle jaune, dont la substance est seche & comme cartilagineuse. Mais toutes celles qui sont tant soit peu charnues, comme l'amarante, ou dont les fleurs sont sujettes à se friser & à se chiffonner, comme le bluet, l'œillet, l'œillet-d'inde, la ravenelle, les renoncules, ont besoin de passer au four, ce qui les rend souvent cassantes, lorsqu'on ne leur ménage pas la chaleur par degrés & qu'on les y expose à nud. Voici comment cela se pratique, soit pour des fleurs, soit pour la plante entiere. Ce procédé est dans son origine dû à M. Joseph de Monti, de l'Académie de Boulogne.

Il faut avoir un sable pur de riviere, ou du sablon fin, le faire sécher ou au soleil ou dans une poëlle à l'étuve, puis le tamiser, afin qu'il soit d'un grain égal & fin : d'une autre part, l'on a un bocal assez grand, ou une caisse

de bois ou de fer-blanc étamé, d'une largeur médiocre : on couvre le fond de cette caiſſe de trois ou quatre doigts de ce ſable, & on y enfonce le bout de la queue de ces fleurs, de maniere qu'elles ſe tiennent droites les unes à côté des autres, mais ſans ſe toucher aucunement; enſuite on remplit tout le vuide autour des queues avec ce ſable : quand elles ſont bien enterrées, on en répand autour des fleurs & des feuilles, en-dedans & par-deſſus, prenant garde de déranger leur ſituation naturelle, & on couvre le tout d'une couche de deux ou trois doigts de ce même ſable : puis on porte cette caiſſe dans un endroit expoſé au ſoleil, ou, ce qui vaut mieux, dans un lieu échauffé par un poîle ou dans un four chaud d'environ 30 à 36 degrés, & on l'y laiſſe trois ou ſix heures, juſqu'à ce que les fleurs ſoient bien ſéchées, ce que l'on reconnoît par un échantillon que l'on met au haut du vaſe. A l'égard des tulipes, il faut en couper adroitement le piſtil qui s'éleve au milieu & renferme la graine, & remplir le vuide de ſable. On deſſeche auſſi au four, à nud & ſans ſablon, l'amarante qu'on y met auſſi-tôt qu'on en a tiré le pain : cette exſiccation vive ternit ſa couleur; mais on la fait revenir en la plongeant dans l'eau chaude, & la faiſant ſécher à l'air. Le fruit de l'églantier & pluſieurs ſe deſſéchent par cette méthode.

Parmi les fleurs deſſéchées naturellement ou par l'art, & qu'on veut chamarrer, il y en a quelques-unes, ſur-tout l'immortelle blanche, appellée *éternelle*, ou *bouton blanc*, qu'on trempe dans une eau de gomme épaiſſe, pour les poudrer enſuite de diverſes couleurs, telles que le carmin, le vermillon, la lacque colombine pour le rouge; pour le bleu, l'azur, la cendre bleue & le tourneſol qui s'y applique liquide; pour le jaune, la gomme-gutte liquide ou la poudre d'or. On ſéche au ſoleil les fleurs ainſi ſaupoudrées, enſuite on les retrempe dans l'eau de gomme arabique, ou dans le vernis de blanc d'œuf édulcoré avec quelques gouttes de lait de figuier ou de tithymale.

Les Napolitains, pour donner à leurs fleurs artificielles les mêmes odeurs qu'ont les fleurs naturelles, cachent un peu d'*oleo ſaccharum* dans le calice de la fleur artificielle : cet *oleo ſaccharum* eſt une huile eſſentielle, combinée avec du ſucre; car le ſucre ſe charge de l'huile aromatique, & lui donne des entraves qui l'empêchent de ſe diſſiper auſſi promptement qu'elle feroit ſans cela : c'eſt encore un moyen pour rendre ces huiles miſcibles avec l'eau.

On peut auſſi déterminer l'odeur des fleurs naturelles & vives; il ſuffit d'arroſer un terreau de vinaigre ambré & muſqué, &c. avant d'y ſemer les graines ou oignons, également macérés dans cette même liqueur.

Fleurs des quatre ſaiſons, &c.

Le retour du printems eſt le retour des fleurs : celles de cette ſaiſon ſont les tulipes hâtives, les anémones ſimples & doubles à peluche, les renoncules de Tripoli, les jonquilles ſimples & doubles, les jacinthes, le mu-

guet, les lilas, les primes-veres, les narcisses, la couronne-impériale, l'oreille-d'ours, la giroflée, les violettes de Mars, la pensée, les paquerettes & les primes-veres.

Celles qui ornent les jardins en été, c'est à-dire, en Juin, Juillet & Août, sont les tulipes tardives, les lys, les tubereuses, les pavots, les hémérocales ou fleurs d'un jour, les martaguons, qui ressemblent aux lys; les œillets de diverses especes, les giroflées jaunes, l'immortelle, les basilics, les pivoines, la croix de Jérusalem, la julienne.

Les fleurs d'automne sont la tubereuse, les balsamines, les reines-marguerites, les soucis doubles, les amarantes, les passe-velours ou queue de renard, les œillets d'inde, les roses d'inde, le safran automnal, le *geranium* couronné.

Celles d'hiver sont les anemones simples, les jacinthes d'hiver, le *cyclamen* d'hiver, le laurier-thim, le perce-neige, les immortelles, les narcisses simples, le *crocus* printannier, les hépatiques, &c. Toutes les fleurs doivent être cueillies au moment où elles s'épanouissent.

De même que toutes les plantes ne fleurissent pas dans la même saison & le même mois, de même aussi toutes celles qui fleurissent le même jour dans un même lieu, ne s'épanouissent & ne se ferment pas à la même heure. Les unes s'ouvrent le matin, telles que les laitues & les labiées; d'autres à midi, telles que les mauves; les autres, le soir ou la nuit après le soleil couché; tels sont quelques cierges, quelques especes d'herbes à robert, &c. & parmi celles qui s'ouvrent le matin, il y en a qui se ferment aussi le matin, tandis que d'autres ne se ferment que le soir. Il y a à cet égard une grande variété, dont la cause principale dépend de la chaleur de la lumiere, & de beaucoup d'autres circonstances de l'athmosphere, qu'on ne peut guere déterminer ou soumettre à un calcul général. Ainsi toutes les remarques qu'on pourroit faire sur l'heure de l'épanouissement de certaines fleurs pour le climat où elles ont été faites, & le tableau que M. Linnæus en a publié sous le nom d'*horloge botanique*, n'est exact que pour le climat d'Upsal.

Les Jardiniers fleuristes sement toutes les graines en quatre tems; savoir, en Février, en Mars, en Avril & en Mai; mais on en peut semer toute l'année. On plante les oignons des fleurs en automne & au printems. Le coup d'œil des fleurs est des plus ravissants, quand elles sont exposées en amphithéâtre. Il faut cependant les disposer de maniere que l'air puisse circuler librement, & avoir soin de mettre les pieds des tréteaux du théâtre dans des vases de plomb remplis d'eau. Cette précaution empêche que les insectes malfaisants aillent butiner sur les fleurs.

Réflexions sur les fleurs, & leur utilité.

Il est bon d'observer que les fleurs subissent des changements presque à chaque génération, soit par la culture, le terrein, le climat, la sécheresse, l'humidité, l'ombre, le soleil: tous ces changements sont plus ou moins

prompts, ſelon le nombre, la force, la durée des cauſes qui ſe réuniront pour les former, & ſelon la nature, la diſpoſition & les mœurs, pour ainſi dire, de chaque plante.

La fleuraiſon, *floratio*, & la défleuraiſon, *defloratio*, peuvent être conſidérées ſous deux points de vue différents; ſavoir, 1°. relativement au tems ou à la ſaiſon de l'année où elles ſe font, ce qui s'appelle ſimplement *fleuraiſon annuelle* : 2°. par rapport à l'heure du jour où les fleurs s'ouvrent, cet épanouiſſement s'appelle *floraiſon journaliere*. On doit obſerver qu'en général les plantes des climats les plus froids & celles des montagnes, fleuriſſent au printems de l'Europe : celles de nos climats tempérés fleuriſſent pendant notre été : celles du Canada, de la Virginie, du Miſſiſſipi, ſurtout les plantes vivaces & les annuelles non cultivées, ne fleuriſſent qu'en Automne : celles du Cap de Bonne-Eſpérance fleuriſſent pendant notre hiver qui eſt leur été. Ce n'eſt qu'en ſuivant ces diverſes conſidérations, que nous pouvons entretenir nos jardins toujours fleuris de plantes vivaces, dont la fleuraiſon ne dépend pas de nous, comme celle des plantes annuelles que nous pouvons avancer ou retarder, en les ſemant plutôt ou plus tard. Au reſte, les fleurs ſuivent dans leur épanouiſſement, à-peu-près les mêmes loix que les feuilles dans leur développement. *Voyez* FEUILLE.

Les fleurs ſont un des plus agréables ouvrages de la Nature; elles ſemblent prodiguer tous les charmes du coloris : en effet, l'arrangement ſymmétrique de toutes leurs parties, leurs couleurs vives & franches, mais variées & brillantes, leurs parfums exquis attirent & touchent l'homme le plus inſenſible. Un parterre peut donc être regardé comme la palette & la caſſolette de la Nature : en un mot, les fleurs ſemblent n'être faites que pour plaire à l'homme, & pour décorer ſon ſéjour. Mais il faut convenir qu'on ne peut jouir entierement de l'agrément des fleurs, ſi l'on ſe contente de les conſidérer dans les bornes étroites d'un parterre. L'homme en auroit-il ſoumis tant d'eſpeces à ſon domaine, s'il n'avoit été attentif à remarquer dans ſes promenades, qu'elles embelliſſent les vallées & les montagnes, que les prairies en ſont émaillées, & qu'on les trouve répandues avec une eſpece de profuſion dans les bois, dans les déſerts, ſur la cime des arbres, & ſur l'herbe qui rampe. Le charme en eſt ſi sûr, que la plupart des Arts qui veulent plaire, ne croient jamais mieux réuſſir qu'en empruntant leur ſecours : la ſculpture les imite dans ſes ornements les plus légers : l'Architecture embellit ſouvent de feuillages & de feſtons les colonnes & les faces trop nues de ſes édifices : les plus riches broderies ne préſentent guere que des feuillages & des fleurs : les plus magnifiques étoffes en ſont parſemées; & on les trouve d'autant plus belles, qu'elles approchent davantage de la vivacité des fleurs naturelles. Les fleurs ont été de tout tems incompatibles avec le deuil : on les écarte de tous les lieux où regnent la douleur & les larmes; mais on les regarde comme le ſymbole de la joie & la parure inſéparable des feſtins, particulierement ſur la fin des repas, où elles viennent avec les fruits ranimer la fête qui commence à languir.

Les fleurs nous donnent des pâtes qui enrichissent nos desserts, des poudres qui parfument nos demeures, & même des remedes qui nous soulagent de quantité de maladies. Les violettes, les jonquilles, les fleurs de pêchers, les roses, les jasmins, les œillets, & sur-tout les fleurs d'orange, nous fournissent des conserves, des confitures, des essences, des eaux distillées, qui nous font jouir des odeurs & des autres qualités des fleurs, long-tems après qu'elles sont passées.

Chaque fleur a reçu de la Nature la commission de renouveller & de perpétuer d'année en année la plante qui lui a donné naissance; c'est elle qui fait naître la graine qui lui succede. La fleur porte dans son sein un germe reproductif, qui procure l'immortalité à son espece; & souvent elle nous prépare un fruit délicieux, un grain nourrissant, une farine dont le goût, quoique simple, est toujours attirant, & qu'on préféreroit, dans la nécessité du choix, aux aliments les plus piquants, les plus délicieux & les plus recherchés. Aussi Pline a-t-il eu raison de dire, *in floribus, Natura est maxima.*

FLEUR D'ARGENT. Nom que plusieurs Auteurs donnent au *lait de lune*. Voyez *ce mot.*

FLEUR D'ASIE. Différents Voyageurs ont donné ce nom à un sel qui se trouve à la surface de la terre, dans plusieurs endroits de l'Asie : on l'appelle aussi *terre savonneuse de Smyrne.* C'est le *Natron.* Voyez *ce mot.*

FLEURS DE BISMUTH & DE COBALT. *Voyez* aux articles Bismuth & Cobalt.

FLEUR DE CHAUX NATURELLE, *Calx nativa.* On donne ce nom à un *guhr de craie*, qu'on rencontre quelquefois nâgeant à la superficie des eaux thermales. Ce guhr a la propriété de reluire dans l'obscurité; propriété qu'il tient probablement des parties animales qui se rencontrent toujours dans la terre marine ou calcaire.

FLEUR DU CIEL ou NOSTOCH. *Voyez* Mousse membraneuse.

FLEUR DE CONSTANTINOPLE. *Voyez* Croix de Jerusalem.

FLEUR DE CUIVRE, *Flos cupri.* Des Minéralogistes donnent ce nom aux petits grains rouges de cuivre vierge : ils l'appellent aussi *verre de cuivre.*

FLEUR DORÉE. Nom donné à la marguerite jaune. *Voyez* Marguerite.

FLEUR D'ÉPONGE. Communément on donne ce nom aux branches de l'éponge rameuse. *Voyez* Éponge, à la suite de l'article Coralline.

FLEUR DE FER. *Flos martis.* Les Naturalistes donnent ce nom à une mine de fer blanche, *voyez* au mot Fer; mais souvent ce n'est qu'une concrétion pierreuse accidentelle, une sorte de stalactite spatheuse, formée dans les cavernes des mines, ou dans des fissures de rochers. Lorsque ces concrétions contiennent effectivement du fer, étant exposées au feu elles y deviennent noires. On trouve beaucoup de ces belles stalactites, appellées *flos ferri*, dans la Hongrie, dans les Pyrenées : celles de Stirie sont d'un

blanc de neige, mais elles brillent moins que celles des Pyrenées, dont le tiſſu extérieur eſt raboteux, & ſemble n'être qu'un amas d'aiguilles ſpatheuſes. Il faut uſer de précaution quand on détache ces criſtalliſations dans les ſouterrains, afin de les obtenir bien conſervées : l'on doit avoir quelqu'un qui ſoit prêt à les recevoir, tandis qu'on introduit des coins de fer à coups de marteau par la baſe de la congellation.

FLEUR DU GRAND SEIGNEUR. *Voyez* à la ſuite du mot AMBRETTE.

FLEURS DE GRENADE. *Voyez* BALAUSTES.

FLEURS DE GYPSE. *Voyez* à l'article GYPSE.

FLEUR DE JALOUSIE. *Voyez* AMARANTE.

FLEUR DE LA PASSION. *Voyez* GRENADILLE.

FLEUR DE MUSCADE. On donne improprement ce nom au macis, qui eſt une ſeconde écorce de la *muſcade*. Voyez *ce mot*.

FLEUR DU PARNASSE, *Gramen Parnaſſi*. Plante annuelle qui vient ordinairement dans les prés & dans les lieux humides. Sa tige eſt d'un demi-pied de haut, menue, chargée de feuilles arrondies & attachées à de longues queues rougeâtres, ſemblables à celles de la violette ou du lierre, & embraſſées vers le bas d'une feuille ſans queue. La fleur eſt roſacée ou blanche, compoſée de dix feuilles, cinq grandes & cinq petites, qui ſont frangées : à ces fleurs ſuccedent des fruits ovales remplis de ſemence, qu'on peut ſemer ſur couche ou en pots, quand on veut placer cette plante dans les jardins.

FLEUR DE SAINT-JACQUES. *Voyez* JACOBÉE

FLEUR DE SEL MARIN, *Adarce*. On donne ce nom à une écume ſalée, qui s'attache aux roſeaux & à pluſieurs autres plantes ſur les bords des mers, & qui s'y endurcit : on l'eſtime propre à détruire les dartres & autres maladies de la peau.

FLEUR DU SOLEIL. On donne ce nom à l'*hyſope des garigues*; voyez HÉLIANTEME : & à l'*herbe au ſoleil*; voyez *ce mot*.

FLEURS DE SOUFRE NATURELLES. *Voyez* à l'article SOUFRE.

FLEUVE. *Voyez* au mot FONTAINE.

FLEZ ou FLETELET, ou FLET, *Fletleta*. Eſpece de poiſſons plats fort communs ſur la côte du Boulonnois & en Angleterre : ils ſont très bons, agréables au goût, & à peu-près de la même qualité que la *limande*.

Le *flez* eſt couvert de petites écailles noires, marbrées de rouge : il reſſemble beaucoup au carrelet. Ce poiſſon de mer ne ſe trouve point dans la Méditerranée, mais il entre dans les rivieres qui confluent à l'Océan.

FLIONS, *Tellinæ*. Ce ſont des coquillages bivalves du genre des *Cames*. Voyez ce mot, & celui de TELLINE.

FLOREE D'INDE ou COCAGNE. *Voyez* l'article PASTEL.

FLORIPONDIO, *Stramonioïdes arboreum, oblongo & integro folio, fructu lævi*. Arbre de plein vent & commun dans le Chili, dit le Pere Feuillée, à qui ſeul nous en devons une exacte deſcription. Cet arbre s'éleve à la hauteur de douze pieds : la groſſeur de ſon tronc, qui eſt fort moëlleux, eſt

à-peu-près de ſix pouces. Ses branches forment toutes enſemble une belle tête ſphérique : elles ſont chargées de feuilles cotoneuſes qui naiſſent comme par bouquets ; les moyennes ont environ ſept à huit pouces de longueur, ſur trois à quatre pouces de largeur : leurs nervures forment un réſeau très agréable. Les fleurs ſont en tuyau, blanches, d'une grande beauté, & d'une odeur admirable : il leur ſuccede des fruits arrondis, gros comme une orange, couverts d'une écorce d'un verd griſâtre, & contenant pluſieurs amandes. Les Chiliens ſe ſervent des fleurs de *floripondio* pour amollir, réſoudre, & pour avancer la ſuppuration des tumeurs.

FLOS-FERRI. *Voyez* Fleur de fer.

FLOTS ou VAGUES. *Voyez* à l'article Mer.

FLUKEN. Nom que les Mineurs du pays de Cornouailles donnent à une eſpece de terre griſâtre, qui contient des fragments de quartz roulés. *Voyez* Quartz.

FLUORS ou FLUEURS, *Fluores.* On donne ce nom à des cryſtalliſations peu dures, priſmatiques ou cubiques, ou pyramidales, colorées, plus ou moins tranſparentes, & comme imparfaites. On en trouve beaucoup à l'embouchure des volcans, dans la ſurface intérieure des ſalbandes qui tapiſſent les filons des mines, & quelquefois contre les parois ou à la voûte des grottes. On regarde les primes d'émeraude & d'améthyſte, les fauſſes topaſes, &c. qui ſont tendres, peu claires, mais peſantes, & ſemblables au ſpath fuſible, comme de véritables fluors. Encelius, *de Re Metallicâ*, *pag.* 156, *édit. de Francfort*, 1757, donne le nom de *Fluors* à des criſtaux qui ſe fondent ſi facilement au feu, qu'ils ſemblent y couler & fluer, comme fait la glace au ſoleil. Les Mineurs Allemands donnent le nom de *Fluſſe* aux fluors, parcequ'ils ont ſouvent la propriété de ſervir de fondants ou de flux aux mines que l'on exploite dans leur voiſinage.

FLUTE. C'eſt un poiſſon des Indes fort long, mais auſſi menu que le petit doigt. Il fait tant de bruit par ſon ſifflement, que la nuit on l'entend d'aſſez loin. Les habitans d'Amboine s'en nourriſſent. Les Hollandois l'appellent *Fluiter.* Des Voyageurs donnent le nom de *Flute* à la *Murêne.* Voyez ce mot.

FLUX & REFLUX DE LA MER. Les Marins donnent ce nom, ou celui de *Flot*, à l'élévation périodique des eaux de la mer ; & ils appellent *Reflux*, ou *Juſant*, l'abaiſſement de ces mêmes eaux. Le moment où finit le flux, lorſque les eaux ſont ſtationnaires, s'appelle la *Haute mer ;* la fin du reflux s'appelle la *Baſſe mer.* Voyez ce qui en eſt dit à l'article Mer.

FOCA ou FOCAS. Fruit en forme de poire & d'une belle couleur de pourpre, qui rampe à terre comme le melon, & dont on vante le goût. Ce fruit croît dans l'Iſle de Formoſe, près de la Chine. *Hubner*, *Dict. Univerſ.*

FŒTUS. C'eſt l'animal formé dans la matrice de ſa mere. Quels ſont les premiers principes de ce corps ? comment commence-t-il ? eſt-il d'abord tout formé ? C'eſt un point que toutes les recherches & les obſervations faites

faites sur la génération tendent à éclaircir. Ainsi, sans nous arrêter aux différentes hypotheses imaginées pour expliquer les principes du développement des corps animés, nous renvoyons nos Lecteurs au mot HOMME, où l'on remonte à la forme du corps humain la plus petite que les yeux les mieux habitués à observer aient pû appercevoir. *Voyez* aussi GÉNÉRATION, EMBRION, & ce qui est dit du *fœtus* à la suite du mot HOMME.

FOIN, *Fœnum*. On donne ce nom à l'herbe des prés quand elle est mûre. Le gramen y domine, ainsi que le trefle, le plantain. Il n'est pas rare de distinguer dans un foin bienfaisant, appetissant & succulent, la jacée noire, la grassette des prés, la pimprenelle des prés, les paquerettes, le tussilage, tous les chiendents, le sainfoin, la petite chélidoine, le trefle des prés, les marguerites, la dent-de-lion, la primevere, l'oliet ou le trefle sauvage jaune, &c.

On fauche les foins en Juin, quand l'herbe commence à jaunir & qu'elle est en graine : ensuite on laisse sécher & faner l'herbe sur le pré, & on la remue de tems en tems avec des fourches : trois jours après on met le foin en sillons ou en petits tas ; ensuite on en fait des meules hautes & rondes, & on le laisse suer en cet état : on le met en bottes sur le pré, & enfin on le serre dans le fenil. Il y a même bien des pays où l'on serre le foin sans le botteler. Lorsque toutes ces opérations sont faites par un beau tems, le foin peut se garder, en meule ou dans le fenil, au moins deux ans ; s'il avoit été mouillé, il pourriroit en tas, s'échaufferoit, & pourroit même mettre le feu au grenier. Le Laboureur peut prévenir cet accident en logeant au cœur du tas deux ou trois fagots d'épines ; par ce moyen, il ménage un grand espace où les exhalaisons chaudes viennent se rendre de toutes parts, & perdent toute leur activité.

Le foin desséché est l'aliment ordinaire du cheval & de la plûpart des bestiaux : la quantité en est nuisible aux vieux chevaux qu'elle conduit à la pousse. On doit faire attention à la qualité du foin ; qui varie selon la situation & la nature du terrein & des prés, où on l'a cueilli. Le foin vasé, le foin nouveau, celui qui est trop gros, ou qui est pourri, &c. ne peut être que pernicieux au cheval, & sur-tout celui dans lequel il se trouve des plantes pernicieuses. *Voyez* FOURRAGE.

FOIN DE MER. C'est le *Fucus* : voyez ce mot. On donne le nom de gros foin au *Sain-foin*. Voyez *ce mot*.

FOLE. C'est un animal qui se trouve en Chine, & que les habitans du Royaume de Gama ont nommé ainsi : il a presque la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir & velu : il marche avec tant de légereté & de vîtesse qu'on ne peut le surpasser à la course. Cet animal qui est, dit-on, anthropophage, ne seroit-il point une espece de grand Singe ?

FOLIO, *Cytharus*. Nom qu'on donne à Rome à un poisson de mer plat, & semblable à la sole : il a la langue déliée, & les dents serrées les unes entre les autres : ses écailles sont âpres, grandes, & en figure de losange : il a depuis la tête jusqu'à la queue, par le milieu du corps, une ligne menue

comme une corde de luth ; quelquefois ce trait est assez large : ses parties intérieures sont en tout semblables à celles du turbot & de la sole. Comme ce poisson se nourrit d'algue, sa chair n'est pas de bon goût. Le *Folio* est différent du *Babillard.* Voyez *ce mot.*

FOLLETTE. *Voyez* ARROCHE.

FOLLICULES DE SÉNÉ. *Voyez* SÉNÉ.

FONDRIERE. On donne ce nom en général à toutes les profondeurs répandues sur la surface de la terre qui se sont faites par des affaissemens ou éboulemens de terreins que le feu, l'eau ou d'autres causes naturelles ont minés. *Voyez les articles* CAVERNE, GROTTE, TERRE & ARGILLE.

FONGITE, *Fungites.* On donne ce nom, ainsi que celui de *Fongipore*, de *Bonnet de Neptune*, de *Champignons de mer pétrifiés*, &c. à quantité de productions marines à polypier, devenues fossiles, & dont les figures sont très différentes entr'elles ; plusieurs ressemblent aux champignons terrestres, d'autres au cerveau des animaux ; il y en a de poreuses, ou rayées, ou lisses, ou lamelleuses & feuillées, ou sillonnées, ou réticulaires, ou tubereuses, mais toujours sous des formes très variées. Les classifications que les Auteurs en ont faites jusqu'aujourd'hui sont très nombreuses & très embrouillées. La plûpart étant formées sur des différences individuelles, ou des variétés dans l'espece ; il est plus naturel de les distinguer par la totalité de la figure que par quelques accidens. Alors on auroit, 1°. les *Alcyons fossiles ;* voyez ALCYONUM : 2°. les *Ficoïtes ;* voyez FIGUES FOSSILES : 3°. les *Champignons fossiles*, ainsi nommés de leur ressemblance avec les champignons terrestres, & qui à cause de leur figure, prennent quelquefois le nom de *Bonnet de Neptune*, &c. *Voyez ces mots.*

On trouve beaucoup de fongites sous d'autres figures qui ressemblent au lépas, ou qui sont orbiculaires, ou représentent des agarics ou champignons qui croissent au pied des arbres ; il y en a qui ressemblent à des racines, à une morille, à une petite tête de chou, aux fesses, à un chapeau détroussé : la plûpart des fongites sont ou cannelés ou étoilés, quelquefois lisses. Quantité de pierres calcaires à bâtir, sur-tout celles de Verberie, sont remplies & formées pour la plus grande partie de ces dépouilles de la mer, dont on attribue la fabrique aux *Polypiers.* Voyez *ce mot, ainsi que les articles* CORAIL & CORALLINE.

FONTAINE ou SOURCE, *Fons.* On a donné proprement le nom de *Fontaine* aux eaux qui sourcillent de certaines couches de la terre entr'ouvertes, s'amassent dans de grands bassins, & versent ensuite au dehors ce qu'elles ont reçu. Il semble qu'on ne désigne par le nom de *Source*, que les canaux naturels qui servent de conduits souterrains aux eaux, à quelque profondeur qu'ils soient placés.

Comme les rivieres tirent leur origine des sources & des fontaines, & que les fleuves sont formés de la réunion des rivieres, nous allons en donner l'histoire dans ce même article : leurs phénomenes sont liés trop intimément par la nature pour en faire des articles séparés. D'un côté, il n'y a point

d'effets plus visibles, ni peut-être de plus grand ornement dans notre globe, que cet inépuisable flux des fontaines, & ce cours des rivieres & des fleuves, qui roulent majestueusement leurs eaux, à plein canal, dans la longue durée des siecles. D'un autre côté, il n'y a point d'effet dont la Nature semble avoir plus affecté de nous cacher les causes. Où peuvent être placés les réservoirs, pour ainsi dire, éternels, immenses, invisibles, qui de leur plénitude fournissent d'une maniere aisée des eaux toujours nouvelles, & qui remplissent par des canaux inconnus les vastes lits des fleuves, avec une profusion assez grande pour pourvoir à tous nos besoins, & assez mesurée pour ne pas inonder la terre au lieu de la fertiliser? Par quel méchanisme enfin ces réservoirs réparent-ils abondamment leurs pertes journalieres.

Les hommes ont fait usage de tout leur génie pour chercher l'origine de ces phénomenes. Il y a diversité de sentimens; mais dans celui que nous allons présenter au Lecteur, on reconnoît la marche de la Nature, & il paroît porté jusqu'à l'évidence, par les démonstrations des Mariottes & des Halley.

Il s'éleve continuellement des rivieres, des fleuves, des lacs, de toute la surface de la mer, une vapeur qui est emportée dans l'étendue de l'air, en forme de nuées ou brouillards. Cette vapeur suit l'impression des vents, & selon qu'elle rencontre un air froid ou qu'elle se trouve arrêtée par les montagnes, elle se condense & se résoud en rosée, en neige, en pluie. Les eaux qui en proviennent, trouvent ensuite diverses ouvertures pour s'insinuer dans le corps des montagnes & des collines, où elles s'arrêtent dans des cavités & sur des lits, tantôt de pierre, tantôt de glaise, & forment, en s'échappant de côté, par la premiere ouverture qui se présente, une fontaine passagere ou perpétuelle, suivant les circonstances.

On sait par différentes expériences qu'il s'évapore par an, environ vingt-neuf pouces d'eau; or cette évaporation est plus que suffisante pour produire la quantité d'eau que les fleuves portent à la mer. Jean Keil prouve par un calcul assez plausible, que dans l'espace de 812 ans toutes les rivieres ensemble rempliroient l'Océan; d'où il conclut que la quantité d'eau qui s'évapore de la mer, & que les vents transportent sur la terre & sur les hautes montagnes, pour produire les ruisseaux & les fleuves, est d'environ les deux tiers d'une ligne par jour, ou vingt-un pouces par an; ce qui confirme ce que l'on vient d'avancer, que les vapeurs de la mer sont plus que suffisantes pour produire les fleuves: le surplus de ces eaux est absorbé & employé pour la nourriture des végétaux & des animaux.

Ce sentiment paroît beaucoup plus vraisemblable que celui de Descartes, qui supposoit que les eaux s'élevoient dans les montagnes en vapeurs, comme dans un alambic. D'un autre côté, l'expérience ayant démontré l'impossibilité de dessaler l'eau de la mer, & de lui enlever son goût bitumineux & sa viscosité par la seule infiltration; cela prouve la fausseté du sentiment de ceux qui disoient que les eaux de la mer se filtroient à travers les terres dans

les cavités des montagnes. Les percolations du centre du globe à la circonférence ne sont pas plus certaines. Bernard Palissi, dans un siecle encore peu éclairé sur ces objets, étoit si bien convaincu que les pluies forment les fontaines, & que l'organisation des premieres couches de la terre est très favorable à l'amas des eaux, à leur circulation, & à leur émanation, qu'il publioit hautement être en état d'imiter ces opérations de la Nature. Pour cet effet il auroit formé une monticule, dans laquelle il auroit observé la même distribution de couches qu'il avoit remarquée à la surface de la terre dans les lieux qui lui avoient offert des sources. Cette promesse, disent les Auteurs de l'Encyclopédie, n'étoit point l'effet de ce charlatanisme, dont les savans ne sont pas exempts, & que les ignorans, qui s'en plaignent, & qui en sont les dupes, rendent souvent nécessaire.

Les fontaines présentent des singularités bien propres à piquer la curiosité, soit par rapport à leur écoulement, soit par rapport aux propriétés & aux qualités particulieres du fluide qu'elles produisent.

Il y a des fontaines *uniformes*, c'est-à-dire, qui ont un cours soutenu, égal & continuel, & qui produisent dans certaines saisons la même quantité d'eau. D'autres sont *périodiques*; & de celles-là, les unes sont intermittentes, les autres sont intercalaires. Les *intermittentes* sont celles dont l'écoulement cesse entierement & reparoît à différentes reprises en un certain tems. Telles sont la fontaine du lac de Bourguet, en Savoie : la source bruyante nommée *Bullerborn*, en Westphalie, qui sourd en bouillonnant; elle est à sec deux fois le jour : la fontaine de Colmar en Provence, dont l'eau coule de la grosseur du bras, & s'arrête alternativement de sept minutes en sept minutes; ses périodes sont extrêmement réglés. Le jour du tremblement de terre de Lisbonne (premier Novembre 1755), elle devint continue : elle n'a repris son intermittence qu'en 1763. Les fontaines *intercalaires* sont celles dont l'écoulement, sans cesser entierement, éprouve des retours d'augmentation & de diminution qui se succédent après un tems plus ou moins considérable. On a donné encore le nom de *fontaines temporaires*, à celles qui ne coulent que pendant une saison de l'année. On appelle *fontaines maïales*, celles dont l'écoulement commence vers le mois de Mai, à la fonte des neiges, & finit en automne. Enfin plusieurs fontaines présentent dans leurs cours des modifications qui les font passer successivement de l'uniformité à l'intermittence, & de l'intermittence à l'intercalaison, & revenir ensuite à l'uniformité par des nuances aussi marquées.

Les fontaines vraiment intermittentes, celles qui ont attiré l'attention du Peuple & des Philosophes, sont celles dont l'intermission ne dure que quelques heures ou quelques jours. On explique d'une maniere fort ingénieuse, & qui paroît très naturelle, le méchanisme des fontaines périodiques, soit intermittentes, soit intercalaires. On suppose dans les collines des cavités où se réunissent les eaux; & comme il y a dans les couches de la terre des courbures très propres à donner aux couches, qui contiennent les eaux pluviales, la forme d'un syphon, on suppose que les écoulemens périodiques

dépendent du dégré de hauteur de l'eau dans l'une des branches du ſyphon. On peut voir dans l'*Encyclopédie* un détail très curieux & très bien expliqué de ce méchaniſme des fontaines. Ce détail eſt de M. Deſmarets, ſi avantageuſement connu des Phyſiciens.

Le peuple, dans les pays qui avoiſinent certaines fontaines périodiques a toujours été effrayé, ou livré, à la vue de ces viciſſitudes & des dénouemens de ces bizarreries apparentes dont il ignoroit la cauſe, à descroyances ſuperſtitieuſes, qui, dans les matieres de phyſique, ſont toujours ſon partage.

Pline, *lib. 31, cap. 2*, nous apprend que les Cantabres tiroient des augures de l'état où ils trouvoient les ſources du *Tamaricus*, (aujourd'hui la *Tamara*, dans la Galice.) Ils regardoient comme un augure ſiniſtre, lorſque la fontaine venoit à ceſſer de couler dans l'inſtant qu'on la regardoit. Les Prêtres des Dieux, qui tenoient regiſtre des tems où ces fontaines couloient, pouvoient, moyennant des ſalaires honnêtes, procurer la ſatisfaction & l'aſſurance de voir couler les ſources.

Dans des tems moins reculés on voit encore le même eſprit de ſuperſtition : le peuple croit, en Savoie, que la *fontaine des Merveilles*, près de Hautecombe, ne coule point en préſence de certaines perſonnes. On retrouve les mêmes idées dans les habitans de Briſcam, en Devonshire, au ſujet de la ſource périodique de Lawyel, dont les flux & les repos intercalaires ſe répétent juſqu'à ſeize fois pendant une demi-heure : on ſent bien qu'elle doit ceſſer de couler devant celui qui arrive à l'inſtant de l'intermittence naturelle de la fontaine.

On a attribué plus conſtamment aux fontaines la propriété d'annoncer l'abondance ou la ſtérilité : cette idée ne paroît point ſi erronnée que la précédente ; ces préſages peuvent avoir une cauſe phyſique aiſée à ſaiſir. On ſait que certaines années pluvieuſes ou ſéches, ſont ſtériles ou abondantes. Une fontaine qui éprouvera, dans ſon cours, des variations qui ſeront dépendantes de la ſéchereſſe ou des pluies, ſera une eſpece de météorometre, qui, la plûpart du tems, rendra des réponſes aſſez juſtes. Jean Fabre, Médecin de Caſtelnaudari, prétend que les habitans de Beleſtat, en Languedoc, peuvent juger des années par le cours de Fonteſtorbe, qui ſignifie la Fontaine intermittente : elle eſt ſituée dans le Diocèſe de Mirepoix.

Les fontaines périodiques varient beaucoup pour la durée de leur intermittence : les unes ont des intermittences très longues & d'autres très courtes : celle de Colmar, dans le Diocèſe de Senez en Provence, coule huit fois dans une heure, & s'arrête autant de fois. Tous ces effets doivent dépendre en partie de la cavité plus ou moins grande, qui correſpond à une des branches du ſyphon.

Dans le Royaume de Cachémire, on voit une fontaine maïale qui coule & s'arrête régulierement trois fois en vingt-quatre heures, au commencement du jour, ſur le midi, & a l'entrée de la nuit : elle ne coule que pendant le mois de Mai, tems où les neiges fondent : elle tarit enfin & demeu-

re à sec pendant le reste de l'année. Cependant après de longues pluies, elle coule sans intermittence & sans ordre, comme les autres fontaines: ainsi elle est maïale, intermittente & uniforme.

Il y a des fontaines qui ont des flux & reflux; il est très possible que celles qui sont situées à une très petite distance de la mer, aient avec ses eaux une communication souterraine; l'intumescence produira un refoulement jusques dans le bassin de ces sources, assez semblable à celui que les fleuves éprouvent à leur embouchure lors du flux.

Il y a des fontaines dont l'eau, quoique très froide, ne laisse pas de bouillonner, & d'imiter le mouvement qu'elle auroit sur le feu; telle est la fontaine nommée la *Ronde*, à deux lieues de Pontarlier; la cause de ce phénomene pourroit bien n'être qu'un air raréfié, renfermé sous terre, & poussé continuellement à la surface de l'eau.

Varrenius place au Japon une fontaine thermale & périodique. Ses écoulemens se répetent deux fois par jour & durent une heure : l'eau en sort avec impétuosité, & forme près de-là un lac brûlant. Son eau est, dit-il, plus chaude que l'eau bouillante.

La source de la Reinette, à Forges, offre sur les six à sept heures du soir & du matin un phénomene digne de remarque; l'eau de cette source se trouble, devient rougeâtre, & se charge de floccons roux, sans être plus abondante dans ces changemens.

Il y a des fontaines, telles que celle d'Arcueil près de Paris, & celle que l'on voit à Clermont en Auvergne, dont les eaux sont chargées de particules pierreuses insensibles, & qui s'incrustent sur les corps que l'on jette dans ces fontaines: d'autres, chargées de particules cuivreuses, recouvrent d'une couche cuivreuse la surface des morceaux de fer qu'on y jette. Il y a de ces fontaines en Pologne & dans les monts Crapaks en Hongrie. *Voyez* EAUX CEMENTATOIRES & CUIVRE DECEMENTATION.

Les eaux d'une fontaine de Paphlagonie ont la propriété d'enivrer comme le vin; & celles d'une fontaine de Senlisse, village proche de Chevreuse, font tomber les dents sans fluxion & sans douleur. Il y a des fontaines dont les eaux sont chaudes; on les nomme *Eaux thermales*. Voy. *le mot* EAU.

Il y a des fontaines & des ruisseaux dont les eaux ont des saveurs salées : communément elles doivent leur origine à des eaux qui ont dissous telle ou telle espece de sel dans leur trajet souterrain. On voit d'autres fontaines ou ruisseaux, dont il s'éleve des vapeurs insensibles qui sont inflammables; si on y approche du feu, une flamme légere se répand aussi-tôt sur l'eau comme sur l'esprit de vin. Ce phénomene dépend vraisemblablement de ce que ces eaux, passant par des mines de soufre & de bitume, se chargent de particules ætherées, qui s'enflamment aussi-tôt qu'on y approche un flambeau allumé. On voit près de Boseley, dans la Province de Shrop, la fameuse fontaine brûlante. L'eau qu'elle contient est froide; mais elle exhale des vapeurs que l'on enflamme avec une chandelle allumée; aussi-tôt il

en part des flammes, tellement chaudes & brûlantes, qu'elles réduisent en un moment de gros morceaux de bois verd en cendres. *Voyez à l'article* VOLCAN.

On peut aussi rapporter ici les singularités de quelques étangs. Les uns situés au milieu des continens, sont pleins pendant la sécheresse, & presque à sec pendant la pluie. D'autres assez près de la mer où des rivieres qui ont le flux & reflux, baissent quand la marée est haute, & montent quand la marée est basse. Tel est l'étang de Greenhive, entre Londres & Gravesand.

On peut expliquer par le méchanisme des fontaines périodiques un phénomene singulier que présentent certaines cavernes. Près de Salfedan, dans les montagnes des environs de Turin, est un rocher qui a une fente perpendiculaire, d'où il sort pendant un certain tems un courant d'air assez rapide pour repousser au-dehors les corps légers qu'on expose à son action; ensuite l'air y est attiré, & il absorbe les pailles & ce qu'il peut entraîner. Un semblable rocher aspire l'air, & l'expire aussi sensiblement. Tout ceci paroît avoir pour principe le mouvement d'un syphon. Tandis que l'eau souterraine qui se décharge dans la caverne, n'est pas parvenue au niveau de l'orifice inférieur du syphon, l'air s'échappe de la caverne par le syphon, à mesure que la caverne se remplit; mais il sort ensuite par la fente du rocher, lorsqu'il n'a plus l'issue du syphon, & que l'eau d'ailleurs versée par le canal d'entretien le comprime. Il y rentre lorsque l'eau coule abondamment par le syphon & que la cavité se vuide. *Voyez* CAVERNE.

Fleuves & Rivieres.

Les rivieres & les fleuves prennent toujours leur origine du milieu ou du bas des montagnes. Il y a sur la surface de la terre des contrées élevées qui paroissent être des points de partage marqués par la Nature, pour la distribution des eaux. Les environs du mont Saint-Gothard sont un de ces points en Europe. Un autre point est, en Amérique, la Province de Quito, qui fournit des eaux à la mer du Sud, à la mer du Nord & au golfe du Mexique; en Asie, le pays des Tartares-Mogols, d'où il coule des fleuves, dont les uns vont se rendre dans la mer Tranquille ou nouvelle Zamble, d'autres à la mer de Corée, & d'autres à celle de la Chine.

C'est un spectacle vraiment intéressant, que de considérer une riviere dans ses divers accroissemens. Ce n'est d'abord qu'un filet d'eau qui découle de quelque colline sur un fond de sable ou de glaise. Les moindres cailloux, épars à l'aventure, suffisent pour l'embarrasser dans sa route: elle se détourne & se dégage en murmurant: elle s'échappe enfin, se précipite & gagne la plaine, emplit les lieux bas où elle tombe; &, grossie par la jonction de quelques ruisseaux, elle s'éleve en écartant par le choc de ses eaux le limon qu'elle a détaché: elle le dépose de côté & d'autres: elle mine insensiblement ce qui lui résiste, & se renferme dans le sillon qu'elle s'est elle-même tracé. La décharge des étangs, la fonte des neiges, la chûte des

ravines & des courans de toute espece l'enrichissent & la fortifient : elle prend un nom & un cours réglé ; de vastes prairies & une verdure riante l'accompagnent par-tout : elle tourne autour des collines, & serpente dans les plaines pour embellir plus de lieux, & y porter des avantages sans nombre. Les hommes ont joint leurs travaux à ceux de la Nature, pour former des lits aux fleuves, afin d'empêcher que leurs terres ne fussent inondées.

On a observé, assez généralement, que les fleuves coulent d'Orient en Occident, ou d'Occident en Orient, du moins dans une partie de leur longueur ; & qu'il n'y a pas une riviere, un peu considérable, qui aille du Nord au Sud, ou du Sud au Nord.

Les fleuves sont sujets à de grands changements dans une même année, suivant les différentes saisons, & quelquefois dans un même jour. Ces changements sont occasionnés par les pluies & les neiges fondues. Au Pérou & au Chili, il y a des fleuves qui ne sont presque rien pendant la nuit, mais qui roulent leurs eaux avec abondance pendant le jour, parceque leurs canaux en sont fournis par les neiges que le soleil fait fondre sur les montagnes.

On voit des fleuves s'enfoncer brusquement sous terre, & qui reparoissent dans d'autres lieux, comme de nouveaux fleuves ; tels sont, dit-on, le Niger & le Tigre. D'autres changent de lit, comme on l'a observé la nuit du 8 Février 1756 sur la riviere de Frooyd dans le Comté de Montmouth en Angleterre. On assure que dans la partie Occidentale de l'Isle Saint-Domingue, il y a une montagne, au pied de laquelle sont plusieurs cavernes, où les rivieres & les ruisseaux se précipitent avec tant de bruit, qu'on les entend de sept ou huit lieues.

Au reste, le nombre de ces fleuves qui se perdent dans le sein de la terre, est fort petit, & il n'y a pas d'apparence que ces eaux descendent bien bas dans l'intérieur du globe : il est plus vraisemblable qu'elles se perdent, comme celles du Rhin, en se divisant dans les sables ; ce qui est fort ordinaire aux petites rivieres qui arrosent les terreins secs & sablonneux.

M. Guettard, dans un Mémoire inséré parmi ceux de l'Académie des Sciences pour l'année 1758, a décrit ce qu'il a observé dans plusieurs rivieres de la Normandie, qui se perdent & reparoissent ensuite : ces rivieres sont au nombre de cinq ; la Rille, l'Ithon, l'Aure, la riviere du Sap-André, & la Drome. Les trois premieres se perdent peu-à-peu, & reparoissent ensuite : la quatrieme se perd peu-à-peu aussi, & enfin totalement ; mais elle reparoît après : la cinquieme perd un peu de ses eaux dans son cours, & finit par se précipiter dans un gouffre d'où on ne la voit plus reparoître.

Ce qui semble donner lieu à la perte de la Rille, de l'Ithon & de l'Aure, c'est la nature du terrein des lieux par où elles passent : M. Guettard a observé qu'il est en général poreux, & composé d'un gros sable dont les grains sont peu liés entr'eux. Ces rivieres se perdent toutes les trois à-peu-près de la même façon, c'est-à-dire par des ouvertures que les gens du pays appellent *bétoires*. Voyez *ce mot ;* & qui absorbent plus ou moins d'eau, selon qu'elles sont plus ou moins grandes. M. Guettard, qui les a soigneusement obser-

vées,

vées, remarque que ces bétoires ſont des trous formés en entonnoir, dont le diametre & l'ouverture eſt au moins de deux pieds, & va quelquefois juſqu'à dix & quinze pieds, & dont la profondeur varie également depuis un & deux pieds, juſqu'à cinq, ſix, & même quinze & vingt. La preuve que l'eau ſe filtre à travers le ſable, c'eſt que ſouvent dans un bétoire qui a deux ou trois pieds de profondeur, & par laquelle ſe perd beaucoup d'eau, on ne peut enfoncer nulle part un bâton plus loin que la ſurface de ſon fond. M. Guettard eſt fort porté à croire qu'il ſe trouve dans ces cantons des cavités ſouterraines par leſquelles les eaux peuvent couler. Voici un fait que l'on obſerve dans les bétoires des rivieres dont nous avons parlé, & particulierement dans ceux de la Rille, qui ſemble prouver qu'il y a dans les montagnes qui bordent ſon cours, des étangs d'eau conſidérables : ce fait eſt que ces bétoires deviennent en hiver, pour la plupart, des fontaines, qui refourniſſent autant d'eau dans le lit de la riviere, qu'ils en avoient abſorbé pendant l'été : or, d'où cette eau peut-elle venir, ſi ce n'eſt des réſervoirs ou étangs qui ſont renfermés dans les montagnes, leſquels étant plus bas en été que la riviere, en reçoivent l'eau, & étant plus hauts en hiver par les eaux de pluie qu'ils ont reçues, la lui rendent à leur tour.

La riviere du *Sap-André* ſe perd en partie de même que celles de l'*Ithon* & de la *Rille*; mais elle a cette particularité de plus, qu'à l'extrêmité de ſon cours, & ſans qu'on remarque de cavité ſenſible dans cet endroit, elle s'engouffre, pour ainſi dire, & ſans chute l'eau paſſe entre les cailloux. Ce qui fait prendre à cette riviere cette direction ſouterraine, eſt un obſtacle que ſon cours rencontre en cet endroit; elle y trouve une éminence de ſix à ſept pieds de haut, dont elle a apparemment miné le deſſous pour y paſſer, n'ayant pu la franchir. A quelque diſtance de cet endroit elle reparoît; mais en hiver, comme l'eau eſt plus abondante, elle paſſe par-deſſus cette élevation, & ſon cours devient continu. Mais la *Drome*, après avoir perdu une partie de ſon eau dans ſon cours, ſe perd entierement dans une eſpece de gouffre.

Il n'eſt pas abſolument rare de voir de ces rivieres qui ſe perdent ainſi ſous terre; la riviere d'*Ierre ou Hyere* a cette ſingularité, qui eſt preſque inconnue à tout le monde, quoique cette riviere ſoit très près de Paris.

Une riviere auſſi-bien fournie d'eau que celle-là, qui ne tarit & ne gele jamais lorſque l'eau a reparu ſur terre; une riviere, dit M. Guettard, qui pourroit être auſſi utile à Paris par ſa communication avec la Seine, mériteroit ſans doute qu'on fît quelques efforts pour augmenter ſes eaux, ou du moins pour empêcher qu'elles ne ſe perdiſſent; il ne s'agiroit peut-être que de faire de bonne maçonnerie dans les endroits où elle ſe perd, ou de détourner un peu ſon cours dans ces endroits, & lui creuſer un nouveau lit: on ne rencontreroit pas par-tout, comme en Normandie, des cailloux ſans liaiſon ou liés ſimplement par une terre qui ſe délaie.

Les eaux de l'Hyere pourroient encore être beaucoup augmentées, ſi on faiſoit de pareils ouvrages pour les petits ruiſſeaux qui s'y rendent en hiver & qui perdent même en ce tems une partie de leurs eaux.

Quelques fleuves ſe déchargent dans la mer par une ſeule embouchure, quelques autres par pluſieurs à la fois. Le Danube ſe jette dans la Mer Noire par ſept embouchures, & le Volga par ſoixante-dix au moins. On prétend que le Nil n'en avoit originairement qu'une pour ſe joindre à la Méditerranée; les ſables qu'il a chariés lui ont formé juſqu'à ſept embouchures; à force d'en apporter, il s'eſt obſtrué le paſſage à lui-même, & il n'en reſte aujourd'hui que deux qui ſoient navigables. La pente de preſque tous les fleuves va toujours en diminuant juſqu'à leur embouchure; mais il y a des fleuves dont la pente eſt très bruſque, & forme des *Cataractes*. Voyez ce mot.

Une ſingularité digne de remarque, c'eſt que les ſinuoſités des fleuves augmentent lorſqu'ils approchent de la mer. On prétend qu'en Amérique, les Sauvages jugent, par ce moyen, à quelle diſtance ils ſont de la mer.

Il y a dans l'ancien Continent, environ quatre cents trente fleuves grands comme l'eſt la *Somme* en Picardie, & qui tombent immédiatement dans l'Océan ou dans la Méditerranée, ou dans la Mer Noire. Dans le nouveau Continent, on ne connoît guere que cent quatre-vingts fleuves qui aillent ſe décharger dans la mer.

Pluſieurs rivieres & fleuves roulent des paillettes d'or & d'autres métaux. On n'en trouve une quantité un peu conſidérable que dans les ſaiſons pluvieuſes, parceque les eaux en détachent davantage des minieres : c'eſt auſſi dans les ſinuoſités des rivieres que s'amaſſent ces paillettes, & qu'on les y cherche.

On voit quelquefois des rivieres diminuer tout-à-coup. C'eſt ainſi que dans la nuit du 28 au 29 Décembre 1762 les eaux de la riviere d'Eden, dans le Comté de Cumberland, baiſſerent au moins de deux pieds perpendiculairement; & cet abaiſſement fut ſi ſubit que pluſieurs poiſſons n'eurent pas le tems de ſuivre le courant, & furent trouvés morts le lendemain ſur les bords qui étoient reſtés à ſec. Les eaux reſterent en cet état juſqu'à onze heures du matin, & remonterent enſuite par gradation à leur premier niveau. On n'a remarqué aucune circonſtance qui ait pu occaſionner ce phénomene.

Certains fleuves ſont ſujets à des débordements périodiques, qui inondent toutes les terres adjacentes, en y portant en même-tems la fertilité & l'abondance.

Parmi ces fleuves, le plus célebre eſt le Nil, qui s'enfle ſi conſidérablement, qu'il inonde toute l'Egypte, excepté les montagnes. L'inondation commence vers le 17 de Juin, augmente pendant quarante jours, & diminue pendant le même eſpace de tems. Hérodote nous apprend qu'il étoit autrefois cent jours à croître & autant à décroître. Cette différence dans la durée des périodes, ne peut être attribuée qu'à ce que les pluies & les torrents ont détaché, dans les montagnes, de la terre qu'ils ont dépoſée, & le terrein du Nil s'eſt élevé à proportion. La cauſe du débordement du Nil vient des pluies qui tombent en Ethyopie, depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Septembre, & du vent du Nord qui chaſſe les nuages qui por-

tent cette pluie du côté de l'Abyssinie, & fait rouler les eaux du Nil à leur embouchure. Aussi-tôt que le vent tourne au Sud, le Nil perd dans un jour ce qu'il avoit acquis dans quatre.

Les plus grands fleuves de l'Europe sont le Volga, le Danube, le Don, le Nieper, la Duine, puis le Rhône, le Rhin, la Loire & la Seine : les plus grands fleuves de l'Asie sont le Hoanho, le Jenisca, l'Oby, le fleuve Amour, le Menamcon, le Kian, le Gange, l'Euphrate, l'Indus & le Sirderoias : les plus grands fleuves de l'Afrique sont le Sénégal qui comprend le Niger, le Nil, le Zair & le Coanza, le Couama, le Quilmanci : enfin les plus grands fleuves de l'Amérique, qui sont aussi les plus larges du Monde, sont la riviere des Amazones, le fleuve Saint-Laurent, celui du Mississipi, celui de la Plata, l'Orinoque & le Madera. Mais les fleuves les plus rapides de tous sont le Tigre, l'Indus, le Danube, l'Yrtis en Siberie & le Malmistra en Cilicie.

Les eaux des fleuves & des rivieres, en descendant des montagnes, acquierent une vîtesse ou accélération qui sert à entretenir leur courant ; à mesure qu'elles font plus de chemin, leur vîtesse diminue, tant à cause du frottement continuel de l'eau contre le fond & les côtés du lit où elles coulent, que parcequ'elles arrivent après un certain tems dans les plaines, où elles coulent presque horisontalement.

Pour savoir si l'eau d'une riviere, qui n'a presque point de pente, coule par le moyen de la vîtesse qu'elle a acquise dans sa descente, ou par la pression perpendiculaire de ses parties, il faut opposer au courant un obstacle, un morceau de bois, par exemple, qui lui soit perpendiculaire. Si l'eau s'éleve & s'enfle tout de suite au-dessus de l'obstacle, sa vîtesse vient de sa chûte ; si elle ne fait que s'arrêter, sa vîtesse ne vient que de la pression de ses parties.

Les eaux des fleuves rongent continuellement les bords de leur lit ; mais en même-tems leur courant devient moins tortueux, & leur lit s'élargit, c'est-à-dire, que le fleuve perd de sa profondeur, & par conséquent de la force de sa pression ; ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait équilibre entre la force de l'eau & la résistance des bords : pour lors le fleuve ni les bords ne changent plus. L'expérience le prouve, puisque la profondeur & la largeur des rivieres ne passe jamais certaines bornes.

FONTAINES DE MER. Kolbe, dans sa Description du Cap de Bonne-Espérance, *T. 3, p. 136, ch. 14*, donne ce nom à des poissons testacées, dont les coquilles qui sont d'un verd d'eau, ressemblent à une éponge ou à un morceau de mousse, & se tiennent si fortement attachées aux rochers, que ni les vents, ni les vagues ne peuvent les en séparer. En ouvrant une de ces coquilles, on apperçoit une substance charnue, nullement susceptible de vie apparente ; mais lorsqu'on la touche, on voit sortir de trois ou quatre trous, de petits filets d'eau, qui s'arrêtent dès qu'on cesse de la toucher, & qui recommencent toutes les fois qu'on y met le doigt, jusqu'à ce que la liqueur en soit épuisée : cette prétendue coquille est-elle un *Zoophyte* ou un *frai de Buccins ?*

FORBICINE, *Forbicina.* Insecte très commun, fort connu, mais dont presqu'aucun Naturaliste n'a parlé. M. Geofroi (Histoire abrégée des Insectes) dit que son port, sa couleur argentée, & sa légereté à courir le font remarquer. On trouve cet insecte dans les vieux bois humides; on diroit de petits poissons. On leur distingue six pattes, dont l'origine est écailleuse & large; deux yeux, une bouche avec deux barbillons mobiles & longs; des antennes filiformes; trois filets espacés au bout de la queue, & le corps couvert de petites écailles. Il y a deux especes de *forbicines;* l'une qui est platte, & l'autre cylindrique. Celle-ci, outre les six pattes, a huit paires d'épines ou de fausses pattes courtes, mobiles, savoir deux à chaque anneau, dont elle se sert pour sauter.

FORET, *Sylva.* C'est une vaste & naturelle plantation d'arbres de toute espece, de tout âge, & d'une grandeur plus ou moins considérable. Il paroît que de tout tems on a senti l'importance de la conservation des forêts; elles ont presque toujours été regardées comme le bien propre de l'Etat & administrées en son nom: aussi le bois, cette matiere si précieuse & si nécessaire à tous les usages de la vie, a toujours été très abondant en France & dans toute l'Europe; mais depuis quelques siecles que la France s'est prodigieusement peuplée, le nombre & l'étendue des forêts ont extrêmement diminué.

Dans le douzieme siecle, les forêts étoient encore d'une étendue beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui: on en tiroit aussi moins d'utilité. Jusques-là les chênes n'avoient rendu que des oracles, & reçu tous les honneurs du mystere fabuleux, & on ne leur demandoit que le Gui Sacré; mais d'autres motifs de vénération, de religion, en firent abandonner d'abord de très grandes pottions aux premiers Religieux qui y firent leur retraite. Ces Solitaires convertirent peu-à-peu en des terres d'un excellent revenu, les endroits les moins apparents, mais très propres à leurs vues: on peut dire à leur honneur, qu'ils furent eux-mêmes les ouvriers de ces grandes fortunes qu'on envie à présent à leurs successeurs.

Nous venons de dire qu'à mesure que le nombre des habitants s'est accru chez nous, la quantité de terres labourables a augmenté; car c'est une regle d'expérience, que plus la terre est cultivée, plus elle nourrit d'habitants; & que réciproquement, plus elle a d'habitants, & plus elle est cultivée. L'Etat s'est donc bien trouvé de la méthode des défrichements; & il seroit à desirer que tout ce qui est en landes fût défriché, mais qu'on cessât d'abattre tant de bois, pour ne pas éprouver le sort de l'Angleterre, qui a laissé totalement dépérir ses forêts, & qui est obligée de brûler autant de *charbon de terre*, que les Hollandois brûlent de *tourbe*. Voyez *ces mots*. Ce n'est pas sans raison qu'on doit craindre que nos forêts soient généralement dégradées: le bois à brûler est très cher; le bois de charpente & celui de la construction deviennent rares à l'excès. M. de Réaumur en 1721, & M. de Buffon en 1739, ont consigné dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, des réclamations contre ce dépérissement qui étoit déja marqué. En fait de bois, &

ſur-tout de grands bois, lorſqu'on s'apperçoit de la diſette, elle eſt bientôt extrême ; les réparations ſont très longues, il faut cent cinquante ans pour former une poutre : les connoiſſances, quelquefois le courage, plus ſouvent les moyens manquent au plus grand nombre des cultivateurs. Ajoutons que dans cette partie de l'économie ruſtique, on n'y voit point de ces prompts changements de ſcene qui excitent la curioſité & animent l'intérêt dans ces tems où l'on eſt empreſſé de jouir.

Heureuſement que la Maîtriſe des Eaux & Forêts empêche aujourd'hui les dégradations & abattis arbitraires : on n'abandonne plus le bois de haute futaie au caprice des particuliers ; le tems de la coupe en eſt preſcrit : on a mis auſſi des réſerves à la coupe des taillis, c'eſt-à-dire, des menus bois dont on fait des fagots, des chevrons, des cerceaux. On laiſſe toujours dix arbres par arpents lorſqu'on abat les hautes *futaies*. Voyez *ce mot*.

Le bois de corde, celui de charpente pour la fabrique des maiſons & des vaiſſeaux, ont auſſi paru trop importants pour n'être pas compris dans la même Ordonnance. Louis XIV ordonna de plus le quart en réſerve de toutes les forêts des Gens d'Egliſe & des Communautés Eccléſiaſtiques, ou, comme on dit, des *Gens de main-morte*. Peu content de ces ſages précautions ſur l'entretien des forêts, le Gouvernement, convaincu qu'une vigilance publique eſt dépoſitaire des droits de la poſtérité, a fait border nos grands chemins de longues files d'ormes ou d'autres bois voyers, pour être au beſoin une reſſource conſidérable, ſoit pour le préſent, ſoit pour les générations ſuivantes. Le Voyageur, en traverſant des Provinces entieres, jouit à la fois, & de la verdure qui le couvre, & de la beauté du payſage qu'elle ne lui dérobe pas. Dans toute la France aujourd'hui on ne voit qu'avenues formées ou naiſſantes, & qui annoncent de tous côtés des jardins de plaiſance, des châteaux, des villes.

Dans tous les pays, une forêt aſſure le chauffage à ſes habitants voiſins : c'eſt un tréſor indiſpenſable pour une grande ville ; on y amene d'ordinaire le bois flottant au fil de l'eau, ou lié par trains.

Il y a des forêts très renommées & d'une grande antiquité, telles ſont la forêt d'Hercynie, la forêt Noire, la forêt d'Ardenne, & d'autres formées depuis peu ; mais il faut un certain laps de tems pour profiter de celles-ci. *Voyez* l'article FUTAIE, les mots BOIS & ARBRE, où l'on trouvera des détails ſur la coupe du bois & ſur différentes autres parties de l'économie foreſtiere.

FORGERON, *Faber*. On donne ce nom à un poiſſon dans lequel on trouve les figures des inſtruments d'un Forgeron. C'eſt un gros & large poiſſon de mer qu'on découvre près des rochers. Sa tête eſt applatie, oſſeuſe, anguleuſe, de couleur obſcure, parſemée de quelques taches purpurines. Sa gueule eſt fort large & béante, mais ſans dents : ſes yeux ſont grands, d'un jaune doré ; ſon dos eſt brun, & marqué au milieu d'une tache noire, & de trois petites figures de couleur dorée : ſes écailles ſont ſi petites, qu'on a de la peine à les appercevoir. Le forgeron eſt armé, des deux côtés, d'os

aussi aigus & aussi tranchants que des couteaux. Il se nourrit de poisson. Sa chair est tendre, bonne à manger : il est facile à digérer.

FORMICA-LEO. *Voyez* FOURMILION.

FORMICA-VULPES. On a donné ce nom à une espece d'insecte, pour le distinguer du *formica-leo*, & marquer sa finesse. Un ami de M. Carré cherchant à la campagne des *formica-leo*, trouva dans le sable de ces trous qu'ils savent faire avec tant d'adresse; mais la plupart étoient sans *formica-leo*, ce qui lui fit croire que ces insectes avoient été la proie de quelques animaux plus *lions* qu'eux-mêmes. Il fut bien étonné, en remarquant au fond de ces trous de petits vers longs d'environ six lignes, sur une demi-ligne de large : il en prit quelques-uns qu'il mit dans du sable, où il leur vit faire leur trou à la maniere des *formica-leo*. Il jetta à ces *formica-vulpes*, des fourmis que les *formica leo* aiment tant; & ils s'en saisirent avec ardeur, en les enveloppant avec la moitié de leur corps, car l'autre demeure enfoncée dans le sable. Comme ils n'ont pas autant de force que les *formica-leo*, leur proie leur échappe souvent; & pour la rattraper, ils se servent de la même ruse : ils construisent leurs fosses en talus; le sable s'éboule sous l'insecte qui fuit, & l'animal retombe. Les *formica-vulpes* s'en accommodent fort bien; mais il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils s'accommodent bien de leur propre espece. Ces vers se métamorphosent en un insecte fort semblable au cousin, sinon qu'il est plus long & plus gros.

FOSSANE. Espece d'animal qui se trouve en Afrique & en Asie, & que quelques Voyageurs avoient désigné sous le nom de *Genette de Madagascar;* mais cet animal en differe absolument, car il n'a point la poche odoriférante; caractere bien distinctif de la genette de Madagascar. Il a les mœurs de notre fouine : se nourrit de viande & de fruits; mais il préfere les derniers. Les fossanes, quoique susceptibles de s'apprivoiser, conservent toujours un peu de férocité.

FOSSILES, *Fossilia.* Ce sont des substances qui se tirent du sein de la terre, & qui appartiennent au *Regne minéral.* Voyez *ce mot* Cependant le nom de fossiles se donne principalement aux terres & aux pierres, & plus particulierement encore aux coquilles & à toutes les productions à polipier de mer qui se trouvent dans les entrailles de la terre. Sous ces deux points de vue, les Naturalistes regardent les fossiles comme fossiles propres à la terre, ou comme fossiles étrangers à la terre.

Les premiers sont appellés en latin *fossilia nativa*, & comprennent les *terres*, les *pierres*, les *sels*, les *soufres* & *bitumes*, les *demi-métaux* & *métaux*, même les *pierres* formées dans l'eau ou dans le feu. *Voyez* chacun de ces mots.

Les fossiles étrangers à la terre, *fossilia heteromorpha*, contiennent des productions qui ont appartenu aux regnes végétal & animal, & même des ouvrages de l'art. Les corps organisés ont été ensevelis dans la terre à différentes profondeurs, par une espece de révolution locale; & selon les circonstances, ces fossiles ont été plus ou moins altérés. On en trouve encore

dans leur état primitif, & qui ont conservé en terre (sur-tout les coquilles) leur émail brillant, quelques couleurs, & les mêmes emplacements qu'elles avoient du tems que la mer les contenoit; d'autres qui sont terrifiés ou endurcis comme une pierre, ou convertis en spath; d'autres qui sont minéralisés par des sels, ou embaumés dans le bitume, ou détruits sous la forme d'un *noyau* ou d'une *empreinte*. Voyez *ces mots*. Il y a des endroits où l'on trouve de ces fossiles en si grande quantité, qu'on peut les ramasser à pleines mains. Ceux qui se trouvent dans les glaises, sont souvent chargés d'un enduit pyriteux, ou convertis en ochre de fer, &c. *Voyez* l'article PÉTRIFICATION; & encore les mots *astroïtes* ou *astérites*, *hystérolytes*, *yvoire fossile*, *ostéolithes*, *belemnites*, *glossopêtres*, *entroques*, *coquilles-fossiles*, *fongites*, *échinites*, *bois pétrifié*, &c. & quantité d'autres articles de ce genre, répandus dans notre Dictionnaire : on peut aussi cousulter la dixieme classe de notre *Minéralogie*.

L'on peut dire que de tous les phénomenes que présente l'Histoire Naturelle, il n'en est point qui ait plus attiré l'attention des Naturalistes, que la quantité prodigieuse de corps étrangers à la terre, organisés & devenus fossiles. Que d'hypothèses, que de conjectures, que de systêmes pour expliquer comment ces substances ont été, pour ainsi dire, dépaysées & transportées d'un regne dans un autre ! Ce qu'il y a sur-tout de frappant, c'est l'énorme quantité de coquilles & de corps marins dont on rencontre des couches & des amas immenses dans toutes les parties du monde habité, & souvent à une distance très grande de la mer. Sans sortir de l'Europe nous en avons des exemples frappants; les environs de Paris même nous présentent des carrieres inépuisables de pierres propres à bâtir, qui paroissent uniquement composées de coquilles-fossiles, lesquelles forment des couches immenses & toujours paralleles à l'horison. Quelquefois il y a plusieurs couches séparées les unes des autres par des lits intermédiaires de terre ou de sable. Il semble que les animaux qui ont habité ces coquilles, aient vécu en famille, & formé une espece de société : effectivement on trouve toujours les mêmes fossiles ensemble couchés sur le plat, & formant des amas considérables.

On a remarqué que les fossiles marins qui se trouvent dans nos pays, n'ont leurs analogues vivants que dans les mers des Indes & des pays chauds. Quelques individus qui sont de tous les pays, & que l'on trouve avec ces fossiles, ne détruisent point cette observation générale. Que peut-on penser de tant de corps marins renfermés en certains endroits dans la terre ! il faut absolument convenir qu'autrefois ces lieux ont servi de lit à la mer. Ce sentiment est celui de tous les Philosophes tant anciens que modernes. (Nous exceptons de ce nombre certains Savants qui succéderent aux siecles d'ignorance, & à qui la Philosophie péripapéticienne & les subtilités de l'école avoient fait adopter une façon de raisonner fort bisarre, prétendant que les coquilles & autres fossiles étrangers à la terre, avoient été formés par une force plastique, ou par une semence universellement répandue; en un mot,

comme des jeux de la Nature : tandis que l'analogie de la forme, de la ſtructure organique, &c. eût ſeul ſuffi pour les détromper. Comment des explications auſſi abſurdes peuvent-elles trouver encore aujourd'hui des partiſans). D'ailleurs l'expérience prouve que les amas de corps marins que l'on trouve dans l'intérieur de la terre, n'y ont point été jettés au haſard ; outre cela ces corps ne ſe trouvent point diſpoſés comme étant tombés en raiſon de leur peſanteur ſpécifique, puiſque ſouvent on rencontre dans les couches ſupérieures d'un endroit de la terre, des corps marins d'une peſanteur beaucoup plus grande que ceux qui ſont au-deſſous. Enfin, des corps fort peſants ſe trouvent quelquefois mêlés avec d'autres qui ſont beaucoup plus légers : tout ſemble annoncer un ſéjour des eaux de la mer très long & de pluſieurs ſiecles, & non pas une inondation paſſagere & de quelques mois, comme quelques-uns le prétendent. Nous le répétons, ſi les foſſiles marins euſſent été apportés par une inondation ſubite & violente, tous ces corps auroient été jettés confuſément ſur la ſurface de la terre ; ce qui eſt contraire aux obſervations. Ceux qui prétendent que ces corps ont été apportés par des courants d'eaux ; ne ſont pas mieux appuyés, parcequ'on devroit plutôt trouver les foſſiles dans le fond des vallées que dans les montagnes : cependant on trouve preſque toujours le contraire. On voit par tout ce qui vient d'être dit, que le ſentiment le plus probable eſt celui des Anciens, qui ont cru que la mer avoit autrefois occupé le continent que nous habitons. Tout autre ſyſtême eſt ſujet à des difficultés invincibles, & dont il eſt impoſſible de ſe tirer. *Voyez* les articles FALUN, DÉLUGE, TERRE, PÉTRIFICATION, & l'anecdote vers la fin du mot BOIS-FOSSILE.

FOTOK. *Voyez* POU DE MER.

FOU ou CANARD A BEC ÉTROIT, *Stultus*. Oiſeau aquatique, ainſi nommé de la forme de ſon bec, & parcequ'il ſe laiſſe prendre à la main lorſqu'il vient ſe poſer ſur les vergues des vaiſſeaux qu'il trouve en mer. Le fou a la groſſeur, le geſte & le bec ſemblables à nos corbeaux : ſon bec eſt crenelé par les côtés. Il a les aîles & le dos couverts de plumes griſes, & tout le ventre garni de plumes blanches : les quatre doigts de ſes pieds ſont palmés en la maniere de ceux des canards. Il nâge fort bien : il bat de l'aîle en volant, & ſe ſoutient très bien en l'air. Il ſe nourrit de poiſſons qu'il prend en raſant la ſurface de l'eau. Il s'apprivoiſe auſſi facilement en deux ou trois jours, que ſi on l'avoit élevé dès l'inſtant de ſa naiſſance. Sa chair a un goût de marécage.

Le fou ſe trouve dans l'Iſle de Cayenne : on en voit beaucoup ſur le roc appellé le *Grand Connétable* aux Iſles de Ramires. On en diſtingue pluſieurs ſortes qui different par la grandeur & par la variété des couleurs ; mais la plus grande quantité ſe rapporte aux caracteres que nous venons de décrire. Le fou s'appelle aux Antilles *Epervier marin :* on le nomme auſſi *Pirate de mer*, parcequ'il ſe nourrit de poiſſon, & qu'on lui apprend, comme au cormoran, à pêcher & à dégorger le poiſſon qu'il a pris.

FOUDRE. Eſt la matiere enflammée qui ſort d'un nuage avec bruit & violence.

violence. La matiere de la foudre paroît être la même que celle de l'électricité, & sur-tout du tonnerre : celui-ci n'en differe que parceque cette même matiere enflammée roule avec bruit au-dedans des nuages. Plus un pays exhale de vapeurs sulfureuses, plus il est sujet aux éclairs, au tonnerre, aux tremblements de terre, & à la foudre. L'Italie qui est remplie de soufre, en est un exemple ; c'est aussi pour cela qu'il tonne toute l'année à la Jamaïque. *Voyez* Tonnerre, Tremblements de terre, Volcans & Bitumes. Les effets surprenants que produit la foudre ont fourni de tout tems une ample matiere à la spéculation des Physiciens, & à la superstition des peuples. On sait que les Romains porterent au plus haut comble d'extravagance, ces folies : si le tonnerre grondoit du côté droit, c'étoit un bon augure ; si au contraire on l'entendoit du côté gauche, c'étoit un signe fatal. Ciceron rapporte qu'il n'étoit pas permis de tenir les assemblées publiques lorsqu'il tonnoit : *Jove tonante, fulgurante, comitia populi habere nefas.*

FOUENES. *Voyez* au mot Hêtre.

FOUGERE, *Filix.* Il suffit de lire les catalogues des nouveaux genres de cette espece de plante par le Pere Plumier, le Chevalier Hans-Sloane & Petiver, pour être instruit que l'un & l'autre monde contiennent beaucoup de sortes de fougeres, & qu'il n'y a point de plante à qui l'on ait fait tant d'honneur. Nous ne rapporterons ici que les trois especes principales : savoir, 1°. la *fougere mâle*, 2°. la *fougere femelle*, 3°. la *fougere aquatique.*

La Fougere male, *Filix non ramosa, dentata.* Sa racine est inodore, épaisse, & semble formée d'un assemblage de grosses fibres, charnues, jointes les unes aux autres, de couleur noire en dehors, pâle en dedans, d'une saveur d'abord douceâtre, ensuite un peu amere & astringente. Elle jette au printems plusieurs jeunes pousses, lesquelles se changent par la suite en autant de feuilles larges, hautes d'environ un pied & demi, droites, cassantes, vertes, étendues en aîles, & composées de plusieurs autres petites feuilles placées alternativement sur une côte garnie de duvet brun : chaque petite feuille est découpée en plusieurs crêtes, larges à leur base, & dentelées tout autour. Il regne une ligne noire dans le milieu des feuilles, & chaque lobe est marqué en dessus de petites veines, & en dessous de deux rangs de petits points de couleur de rouille de fer : ces points sont les fruits de cette plante (car on n'y voit point de fleurs apparentes ; & l'on doute encore que ces graines, découvertes en Angleterre dès 1669 par M. William-cole, & en Hollande en 1673 par Swammerdam, ne soient les étamines. On sait cependant que quelques graines de fougeres furent découvertes en 1739 par M. de Jussieu, & que plusieurs autres l'ont été en 1760 par M. Maratti. Ils sont composés d'un tas de coques presque ovales, très petites, entourées d'un cordon à grains de chapelet, par le raccourcissement duquel chaque coque s'ouvre en travers, comme par une sorte de ressort, & jette beaucoup de semences menues. Cette fougere aime les lieux découverts, montagneux & pierreux.

Fougere femelle ou fougere commune & ordinaire, *filix ramosa, non*

dentata. Sa racine eſt oblongue, groſſe environ comme le doigt, noirâtre comme la précédente, ſerpentante & empreinte d'un ſuc gluant, d'un goût amer : étant coupée à ſa partie ſupérieure, elle repréſente une eſpece d'aigle à deux têtes ; c'eſt pourquoi quelques-uns nomment la fougere femelle, *fougere impériale*, à cauſe de cette figure d'aigle qui repréſente les armes de l'Empire d'Allemagne. Sa tige ou plutôt ſon pédicule eſt haut de cinq pieds ou environ, droit, ferme, branchu, un peu anguleux & rempli de moëlle. Ses feuilles ſont diſpoſées en aîles, comme celles de la fougere mâle, mais plus petites & non dentées. Ses fruits véſiculaires ſont placés ſur les bords des petites feuilles, qui ſe plongent & ſe réfléchiſſent tout au tour en automne, en formant des ſinuoſités. Quelques-unes de ces petites veſſies contiennent dans certaines fougeres, environ cent graines, ſi petites, qu'elles ſont abſolument inviſibles à l'œil, & l'on ne peut les diſtinguer qu'à l'aide d'une excellente lentille. Quelle diſproportion entre la graine & la plante ! On trouve dans les *Tranſact. Philoſoph. n°. 461, pag. 774 & ſuiv.* la maniere d'obſerver le jet de ces graines & l'opération de la Nature ſous le microſcope, en faiſant l'expérience avec la fougere fraîchement cueillie au commencement de Septembre. On peut donc dire que la fougere eſt une plante *épiphylloſperme*, c'eſt-à-dire portant ſes graines ſur le dos des feuilles. Cette plante croît par-tout dans les forêts ombrageuſes & aux lieux ſtériles & déſerts.

La Fougere aquatique, autrement dite *oſmonde* ou *fougere fleurie*, eſt ainſi nommée, de ce qu'elle croît aux lieux marécageux, dans les foſſés, & de ce qu'elle ne porte point de fleurs. La racine de cette plante eſt un amas de fibres longues & noirâtres, entortillées les unes dans les autres. Ses tiges ſont nombreuſes & hautes d'environ trois pieds, vertes, cannelées, rameuſes & s'étendant en large. Ses feuilles ſont longues, aſſez étroites, terminées par une pointe mouſſe, rangées par paires, pluſieurs ſur une côte terminée par une ſeule feuille. Le haut de la tige eſt partagé en quelques pédicules qui ſoutiennent chacun de petites grappes longues d'un pouce, chargées de graines. Les Herboriſtes nomment *fleurs d'oſmonde*, les feuilles non développées qui cachent les graines naiſſantes. Les fruits ſont ramaſſés comme en grappes, & ſont des capſules ſphériques ſemblables à celles des autres fougeres : ils ſe rompent par la contraction de leurs fibres, & jettent une pouſſiere d'une extrême fineſſe.

La fougere femelle eſt pour les Laboureurs une mauvaiſe herbe qui leur nuit beaucoup, & qui eſt très difficile à détruire quand elle a trouvé un terrein favorable pour s'y enraciner ; car ſouvent elle pénetre par ſes racines juſqu'à huit pieds de profondeur ; & traçant au long & au large, elle s'éleve enſuite ſur la ſurface de la terre, & envoie de nouvelles fougeres à une grande diſtance. Quand cette plante pullule dans les pâcages, il faut, pour la détruire, faucher l'herbe où elle ſe trouve, trois fois par an. Heureuſement que les moutons la détruiſent auſſi très promptement en partie par leur fumier & leur urine, & en partie en marchant deſſus. La fougere qu'on

coupe quand elle est en seve, & qu'on laisse ensuite pourrir sur la terre, est un excellent engrais.

La racine de fougere mâle donne par l'analyse chymique, les mêmes produits que celle de la fougere femelle. Le pauvre peuple du Nord de l'Angleterre fait des boules avec les cendres des fougeres pêtries dans de l'eau; on les fait sécher au soleil & même rougir au feu, & on s'en sert au-lieu de savon & de soude pour nétoyer le linge. Les gens de la campagne du Comté de Saxe, se servent aussi des fougeres desséchées pour cuire la chaux & pour chauffer le four, en place de bois & de paille. Quelquefois on jette ces cendres de fougere sur des terres, afin de les améliorer; d'autres fois on en tire un sel dont on fait, avec du sable, le verre verd qu'on appelle *verre de fougere*, & qui est si commun en Europe. Il y a des endroits où l'on se contente de mêler les cendres de fougere avec les cailloux; le verre n'en est pas moins beau : tel est celui de Florence. On lit dans les *Transact. Philosoph.* n°. 105, que les cendres de fougere femelle présentent un autre phénomene bien singulier. Si on expose une quantité de son sel fixe lixiviel à l'humidité, pour qu'il tombe en huile par défaillance (*per deliquium*), on décante cette huile, & le reste du *lixivium* qui est rougeâtre, très pesant, étant mis à part dans un vaisseau de verre qu'on tient débouché pendant cinq ou six mois, laisse tomber au fond de la liqueur une assez grande quantité de sel précipité sur lequel nâge une liqueur claire. Sur la surface de cette liqueur, se forment des crystallisations de sel d'une figure réguliere, semblable à plusieurs plantes de fougere commune qui jetteroient un grand nombre de feuilles de chaque côté de la tige. Ces ramifications salines subsistent plusieurs semaines dans leur état, si l'on ne remue point le vaisseau; mais le moindre choc les détruit, & alors elles ne se reforment jamais. Les Chinois font entrer dans la composition du vernis de leur porcelaine, le sel de la fougere avec la chaux & le borax, &c. Il seroit peut-être à desirer qu'on en tentât le procédé dans nos Manufactures de porcelaine : celle de Bristol n'a de la réputation que parcequ'elle est parvenue à découvrir le secret des Chinois.

Quant aux vertus médicinales, on préfere la fougere femelle. Sa racine étoit d'un usage très fréquent chez les Anciens pour les maladies chroniques : elle est apéritive & antisplénique. Il faut éviter d'en donner aux femmes grosses, dans la crainte de leur procurer l'avortement. C'est aussi un excellent vermifuge & le plus grand secret des Empiriques, qui la mêlent adroitement avec quelque préparation mercurielle, pour chasser du corps les *lombrics*, les *vers plats* & le *solitaire*. Dans la disette de 1693, les Auvergnats en faisoient du pain qui étoit fort mauvais, semblable à des mottes à brûler; & cependant ils s'en nourrissoient, tant la nécessité fait trouver de ressources.

La principale vertu de l'osmonde, consiste dans ses grappes chargées de fruits, ou dans la moëlle blanchâtre de sa racine. Cette plante prise en infusion théiforme, est très utile pour les hernies des enfans, pour les

ruptures & les chûtes. Bien des perſonnes la regardent comme une panacée végétale.

FOUGERE ARBRE. Eſt cette belle & grande fougere que le Pere Plumier a miſe à la tête des autres, dans la premiere planche de ſon Ouvrage. Ce végétal de l'Amérique croît en effet à la hauteur des arbres fruitiers d'Europe. Ses tiges font de très bons pieux pour les paliſſades du pays.

FOUGERE MUSQUÉE. *Voyez* à la ſuite de l'article CERFEUIL.

FOUGERE PÉTRIFIÉE. *Voyez* FILICITE.

FOUILLE-MERDE. Eſt le pro-ſcarabée de fumier, ou le ſcarabée pilulaire. *Voyez* les mots SCARABÉE & ESCARBOT.

FOUINE, *foyna*, *ſeu martes domeſtica*. La fouine que quelques Naturaliſtes ont confondue avec la marte, en differe cependant par le naturel, par le tempérament, & même un peu par les couleurs extérieures. La fouine & la marte peuvent être regardées comme deux eſpeces diſtinctes ; car il y a lieu de penſer qu'elles ne ſe mêlent point enſemble.

La fouine, *martes fagorum*, differe de la marte, *martes abietum*, pour la couleur, en ce qu'elle eſt plus brune, & qu'elle a la queue plus grande & plus noire. Sa gorge eſt blanche, & celle de la marte eſt jaune : elle en differe par le naturel & le tempérament, puiſque la marte fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure ſur les arbres, & ne ſe trouve en grand nombre que dans les climats froids ; au-lieu que la fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles. Enfin l'eſpece en eſt généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, & même dans les climats chauds, comme à Madagaſcar, aux Maldives ; & elle ne ſe trouve pas, comme la marte, dans les pays du Nord.

La fouine eſt de la grandeur du chat : elle a la tête petite, le corps allongé, les jambes très courtes, une queue preſque de la longueur de ſon corps, bien touffue, & dont le poil a deux pouces de longueur. Cet animal, dit M. de Buffon, a la phyſionomie très fine, l'œil vif, le ſaut léger, les membres ſouples, le corps flexible, tous les mouvemens très preſtes : il ſaute & bondit plutôt qu'il ne marche ; il grimpe aiſément contre les murailles qui ne ſont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les poulets, en tue quelquefois un grand nombre, & les porte à ſes petits. La fouine prend auſſi les ſouris, les rats, les taupes & les oiſeaux dans leurs nids.

La fouine s'apprivoiſe à un certain point ; mais elle demeure toujours aſſez ſauvage, pour qu'on ſoit obligé de la tenir enchaînée. M. de Buffon en a élevé une qui s'eſt échappée pluſieurs fois de ſa chaîne : les premieres fois elle ne s'éloignoit guere & revenoit au bout de quelques heures, mais ſans marquer de la joie, ſans attachement pour perſonne : elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien. Peu après elle fit des abſences plus longues, & enfin ne revint plus : elle avoit alors un an & demi, âge apparemment auquel la Nature avoit pris le deſſus, dit M. de Buffon. Elle

mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit, à l'exception de la salade & des herbes. On a remarqué qu'elle buvoit fréquemment ; qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite ; qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir, & que pour lors elle étoit toujours dans un mouvement continuel.

Les fouines s'établissent, pour mettre bas leurs petits, dans un trou de muraille, dans un grenier à foin, dans un trou d'arbre. Elles portent autant que les chats. On trouve des petits depuis le printems jusqu'en automne. Ces animaux ne vivent guere que huit ou dix ans ; car au bout d'un an ils ont acquis presque toute leur grandeur naturelle.

Les fouines, ainsi que les *martes*, rendent des excrémens d'une odeur de musc. Ces animaux ont des vésicules intérieures qui contiennent une matiere odorante, semblable à celle que contient la *civette*. La chair de ces animaux en contracte un peu l'odeur ; cependant celle de marte n'est pas mauvaise à manger, au-lieu que celle de la fouine est très désagréable. Comme ces animaux sont de terribles destructeurs de volailles, on tâche de les prendre au piege, en y mettant pour appas un poulet ou un œuf.

La fourrure de la fouine est moins estimée que celle de la marte : on la met au rang des pelleteries communes, appellées *Sauvagines*. Les fouines sont très communes en France. Il y a en Natolie une espece de fouine, dont le poil est très fin & très noir, & dont les fourrures sont très estimées. C'est au Levant & à Constantinople que s'en fait la plus grande consommation.

FOULIMENE ou OISEAU DE FEU. On le trouve dans l'Isle de Madagascar. Ses plumes sont de couleur écarlate : sa beauté fait regretter les difficultés qu'on a d'en élever. Il meurt en hiver.

FOULON, *Fullo*. Est un insecte volant, du nombre des coléopteres, & qui ronge les racines des arbres. Cet insecte est fort commun. Le mâle a les antennes de couleur de feuille, & oblongues : la femelle les a rondes : leurs élytres ou aîlés feuillées sont tachetées de blanc. Ce scarabée maculé provient d'un ver blanc, qui acquiert en grandissant des taches brunes sur le dos, & qui ensuite se métamorphose en *foulon*. Quelques-uns donnent improprement le nom de *frélon* au *foulon*, & celui de *foulon* à la *guêpe*. Voyez *ces mots*.

FOULQUE ou POULE D'EAU, *Gallina aquatica*. Est un oiseau aquatique & de l'ordre des oiseaux plongeurs. On en distingue plusieurs especes principales : savoir, la *foulque*, proprement dite le *diable de mer* ou *macrelle*, la *macreuse* de la baie d'Hudson, la *Poule d'eau* du Mexique & la *mouette* ; mais nous ne parlerons dans cet article que de la foulque.

La FOULQUE, *Fulica*, est ainsi nommée de sa couleur de suie. Cet oiseau est gros comme une poule ordinaire, a la poitrine cendrée, le dos noir-brunâtre, le devant de la tête est de figure ovale, sans plumes, mais couvert

d'une pellicule blanche incarnate, repréſentant en quelque ſorte la crête d'une poule. Sa langue eſt plus molle que celle de la poule : il a le bec court, pointu, fort, & de couleur blanche ; le gozier rempli de petites dents molles. Il a aux pieds des membranes noires fort larges, disjointes ; il n'a que le doigt de derriere frangé : il marche gravement, ſe tenant droit ſur ſes longs pieds, dont les ongles ſont un peu courbes & pointus ; mais il court légerement. Il ſe plaît dans les marais, dans les foſſés des places de guerre, dans les étangs : il ſe perche rarement ſur des arbres. Il ſe nourrit d'herbes & de ſemences. On eſtime aſſez ſa chair, quoiqu'un peu marécageuſe : on en peut manger en carême. Roberg a remarqué à cet oiſeau une ſingularité ; c'eſt que ſes côtes ſont doubles & oſſeuſes, & qu'elles ſe croiſent.

Cet oiſeau fait ſon nid d'herbes, de joncs briſés, &c. de maniere qu'il flotte ſur la ſurface de l'eau, & qu'il eſt ſuſceptible de hauſſer & de baiſſer, ſelon la crue ou la diminution de l'eau. Sa conſtruction eſt telle dans les joncs, qu'il n'eſt point entraîné par le courant de l'eau.

FOURMI, *formica*. Cet inſecte a été beaucoup vanté pour ſon travail, ſa diligence & ſon œconomie, ſans qu'on ait bien connu en quoi conſiſte ce travail, cette diligence, cette œconomie, en un mot, l'induſtrie, la ſcience & la politique de ces petits animaux. Ce qu'on a dit des prétendues proviſions que les fourmis font l'été pour l'hiver, ſe trouve détruit par des obſervations modernes. Ce ſeul fait prouve combien les faits d'Hiſtoire Naturelle les plus reçus, ont encore beſoin d'être examinés de nouveau.

La fourmi eſt un inſecte qui, vû au microſcope, paroît fort curieux par la ſtructure de ſa tête, de ſon corps, de ſa queue, de ſes yeux, de ſes cornes, de ſes mâchoires, de ſes jambes & par ſon armure hériſſée de ſoies blanches & brillantes. *Voyez* les Obſerv. microſcop. de Hoock, de Powers, de Bakers & de Lewenhoëck.

On diſtingue pluſieurs ſortes de fourmis, dont la plus grande différence ſe trouve dans la grandeur & la couleur ; mais dont l'hiſtorique eſt à-peu-près le même. Il y en a deux eſpeces qui frappent communément notre vue ; ſavoir, la petite eſpece de fourmi rouge, que nous voyons dans nos jardins ſur nos arbres, & la groſſe fourmi des bois.

On nomme *fourmilliere* le lieu que les fourmis ont choiſi & qu'elles ont arrangé pour y établir leur domicile. On trouve dans une fourmilliere des fourmis mâles, des femelles, & des ouvrieres ou mouches ſans ſexe, comme parmi les abeilles. Ces trois eſpeces de fourmis ont des différences ſenſibles entr'elles, & il y a des caracteres propres qui diſtinguent ce genre d'inſecte de tout autre.

Un de ces caracteres principaux, tiré de l'inſpection ſeule de l'inſecte, conſiſte en une petite écaille relevée qui ſe trouve placée dans la fourmi préciſément entre le corſelet & le ventre, à l'endroit où ces deux parties ſe tiennent par un pédicule mince & court. Cette écaille ſe trouve dans toutes les eſpeces de fourmis & dans tous les individus, ſoit mâles, ſoit femelles,

ſoit dépourvus de ſexe ou mulets : ce caractere eſt très propre à faire diſtinguer les fourmis aîlées, que l'on pourroit quelquefois méconnoître, de toutes les autres eſpeces d'inſectes.

Les mâles & les femelles de ces inſectes ſont aîlés, ſuivant les obſervations de l'Auteur de la *nouvelle Hiſtoire abrégée des Inſectes*, quoique quelques Naturaliſtes euſſent avancé qu'il n'y avoit que les mâles qui euſſent des aîles. Les fourmis ouvrieres n'acquierent jamais d'aîles, ſuivant ces obſervations. Les mâles ſont de toutes les fourmis les plus petites. Je les ai trouvés, dit l'Auteur dont nous venons de parler, moins gros que les fourmis ouvrieres. Ces mâles, outre leur petiteſſe, ſont reconnoiſſables par la groſſeur de leurs yeux qui eſt conſidérable par rapport à leur corps. Les femelles ſont très grandes, très groſſes, aîlées comme les mâles, & ſurpaſſent de beaucoup pour la groſſeur toutes les autres fourmis, mais leurs yeux ſont plus petits à proportion, que ceux des mâles. Enfin les ouvrieres tiennent le milieu pour la groſſeur entre les mâles & les femelles : elles ſont dépourvues d'aîles, mais elles ont les mâchoires plus grandes que les unes & les autres : on obſerve que leur mâchoire inférieure eſt diviſée en deux parties qui ſont courbes, qui avancent au dehors, & qui ſont terminées chacune par ſept petites pointes ; ces deux portions de mâchoires ſont mobiles, & ſervent comme des bras pour tranſporter les jeunes fourmis, &c. auſſi les ouvrieres ſont-elles chargées de tous les travaux de la fourmilliere.

On ne rencontre gueres dans les fourmillieres que les ouvrieres & les femelles. Ces dernieres s'y rendent pour dépoſer leurs œufs. Les mâles volent aux environs & vont s'accoupler avec les femelles qui voltigent auſſi, mais ils s'approchent peu de l'habitation générale. On les voit ſouvent le ſoir en été voltigeans tout accouplés avec leurs femelles. Ces dernieres en volant les emportent en l'air avec elles, & on eſt tout ſurpris en les attrapant au vol, de voir qu'au lieu d'un ſeul inſecte on en a ſaiſi deux dont l'un eſt cinq ou ſix fois plus gros que l'autre.

Ces petits inſectes établiſſent ordinairement leur fourmilliere dans un terrein ſec & ferme, au pied d'un arbre ou d'un mur ; ils la placent toujours du côté qui eſt échauffé par le ſoleil. L'entrée de cette habitation eſt un peu ceintrée en voûte, ſoutenue par des racines d'arbres ou de plantes, ou de paillettes allongées, qui empêchent en même-tems l'eau d'y pénétrer. Les fourmis s'établiſſent, autant qu'il leur eſt poſſible, dans un lieu déclive ; il paroît que la terre qui eſt humectée leur convient mieux que celle qui eſt trop ſéche ou trop humide : quelquefois il y a deux ou trois entrées pour une ſeule demeure. Ces entrées conduiſent à une cavité ſouterraine enfoncée ſouvent d'un pied & plus en terre, aſſez large, irréguliere en dedans, mais ſans aucune ſéparation ni galerie, ainſi que quelques Naturaliſtes l'avoient avancé. On ſent qu'une pareille cavité doit avoir coûté beaucoup de peines & de travaux à des inſectes auſſi petits. Ils ne peuvent détacher à la fois qu'une très petite molécule de terre & l'emporter enſuite dehors à l'aide de leurs mâchoires ; mais le nombre des ouvrieres ſupplée à leur force & à

leur grandeur. Ce nombre prodigieux de fourmis travaille à la fois sans s'incommoder & s'embarrasser : elles ont soin de se partager en deux bandes ; dont l'une est composée de fourmis qui emportent la terre dehors, l'autre de celles qui rentrent pour travailler ; par ce moyen l'ouvrage va continuellement & sans interruption. Qui ne pourroit accorder de l'intelligence à tous ces petits animaux, & avouer que l'Auteur de la nature les a rendus tels, en renfermant dans leur corps une ame d'une espece convenable à leur condition ?

Lorsque la fourmilliere est creusée, les fourmis s'y retirent les soirs, & ce n'est qu'après ce travail fait, qu'elles pensent à manger ; jusques-là on les voit uniquement occupées à leurs travaux. Pas une ne porte de la nourriture à l'habitation ; mais lorsque leur ouvrage est fini, elles vont à la picorée. Tout leur est bon, fruits, graines, insectes morts, charogne, pain, sucre. Dès qu'elles ont trouvé quelque butin, elles s'en chargent pour le porter à la fourmilliere, & en faire part à leurs compagnes. Ainsi c'est à la fourmilliere que l'on porte les vivres pour la consommation journaliere ; c'est là le réfectoire, la salle des festins & le lieu d'assemblée : il n'y a point de table particuliere chez cette république, tout y est en commun. Différens rameaux conduisent au même centre. On voit ces insectes porter ou tirer des fardeaux beaucoup plus pesans qu'eux. Si le morceau est trop lourd, les fourmis se mettent quelquefois trois ou quatre après, ou bien elles le déchirent avec leurs mâchoires & l'emportent piece à piece. Il semble que celles qui ont fait quelque bonne découverte en fassent part à leurs compagnes : on ignore par quel signe cet avis se communique, mais l'on peut conjecturer que c'est par un coup de tête, ou un coup de patte, appliquée d'une certaine façon que celle-ci donne à la premiere qu'elle rencontre en revenant sur ses pas ; celle-là se conduit de même envers sa plus proche voisine, & ainsi de l'une à l'autre, de sorte qu'en un instant toute la république est instruite de l'heureuse nouvelle : en effet, aussi-tôt qu'elles sont retournées au domicile commun, on voit toute la fourmilliere se mettre en marche & former une espece de procession. Toutes vont l'une après l'autre prendre part au butin, en suivant les traces de celle qui a découvert la capture & qui sert de guide, & elles le rapportent avec le même ordre dans la fourmilliere, en formant une autre bande qui n'interrompt point la file de celles qui viennent. Si dans la marche quelqu'une vient à périr par accident ou autrement, d'autres emportent aussi-tôt son corps assez loin. On peut faire sortir des légions de la fourmilliere, & les mettre en quête en répandant à un, deux & trois pieds de distance, du pain en miettes, ou de menues graines. Il nous est arrivé de faire cette épreuve entre deux fourmillieres & nous avons observé que toutes les fourmis d'une même république se connoissent ; amies entr'elles elles ne souffrirent point la visite d'étrangeres, & quand elles arriverent pour picorer sur le champ où il y avoit du butin, chaque fourmi de la même cité rebroussoit chemin, il y en avoit cependant qui se battoient & le parti le plus fort s'emparoit des victuailles.

Les

Les fourmis ſont carnaſſieres : elles ne s'attachent pas ſeulement aux carcaſſes des hannetons & des autres ſcarabés ; mais ſi l'on jette dans une fourmilliere une grenouille, un lézard, une vipere ou un oiſeau, on les trouvera au bout de quelques jours diſſéqués dans la derniere perfection. C'eſt le vrai moyen d'avoir les ſquelettes de ces animaux plus délicatement préparés qu'ils ne pourroient l'être par les mains des plus ſubtiles Anatomiſtes. Il y a du riſque à les irriter : elles dardent un petit aiguillon qu'elles ont au derriere, & inſinuent dans la plaie une liqueur âcre & mordicante qui occaſionne de petites enflures accompagnées de démangeaiſons. La nourriture que les fourmis rapportent à leur habitation n'eſt point miſe en réſerve, elle eſt conſommée entr'elles ſur-le-champ, & ſur-tout elle eſt partagée à leurs petits. On trouve tout au plus dans le ſouterrain quelques reſtes qui n'ont pu être mangés tout de ſuite, encore les fourmis les emportent-elles promptement dehors dès qu'ils commencent à fermenter ou à ſe gâter.

Le principal ſoin des fourmis regarde leurs petits. Ces inſectes reſſemblent en cela aux abeilles : ils ne travaillent avec tant d'ardeur & d'activité que pour la propagation de leur eſpece. Ce ſont les femelles aîlées qui dépoſent leurs œufs. C'eſt pour cette raiſon qu'on trouve ces femelles dans les fourmillieres, mêlées avec les ouvrieres, mais en beaucoup plus petit nombre. On les y voit ſur-tout dans le fort de l'été qui eſt le tems de la ponte : dans les tems froids il n'y en a aucune ; toute la fourmilliere n'eſt compoſée que des ouvrieres, qui n'ont point d'aîles. Pendant cette ſaiſon les femelles périſſent, mais elles ſont remplacées au printems par celles qui écloſent des nymphes qui ont paſſé l'hiver. Le ſeul travail des femelles eſt de dépoſer leurs œufs ; les ouvrieres ont ſoin du reſte. Les œufs ſont blancs, petits & preſqu'imperceptibles. Au bout de quelques jours il en ſort des vers qui groſſiſſent bien vîte, & au point d'être même plus gros que les fourmis : ce ſont ces vers blancs que l'on nomme improprement *œufs de fourmis*, & que l'on vend dans les marchés pour nourrir les roſſignols, les perdrix, & dont on nourrit auſſi les faiſandeaux. Les ouvrieres ont le plus grand ſoin de ces jeunes vers. Comme ils ſont tendres & délicats, elles ont attention vers le milieu du jour, pendant la chaleur, de les apporter à l'entrée de leurs ſouterrains pour leur faire ſentir l'influence de l'air doux. A l'approche de la nuit elles les reportent au fond de la fourmilliere pour les garantir du froid. On voit les fourmis porter avec leurs mâchoires ces vers beaucoup plus gros qu'elles, ſans cependant les bleſſer. Elles les nourriſſent avec le même ſoin : ſi les vivres ſont rares elles font diete & donnent tout à leurs petits. Comme ces vers n'ont point de pattes, lorſqu'ils ſont gros ils reſſemblent aſſez à une eſpece d'œuf allongé. Si on les examine au microſcope, on voit que leur tête eſt recourbée vers leur poitrine, & que leur corps eſt compoſé de douze anneaux. Le ver parvenu à ſa groſſeur paſſe à l'état de nymphe : *voyez* au mot INSECTE les détails curieux de ces transformations.

Les nymphes sont dans les commencemens fort molles & presque fluides, elles sont enveloppées d'une peau blanche & transparente, qui a l'air d'une pellicule. A mesure que la nymphe se fortifie & prend de la consistance, cette peau, qui paroissoit remplie de fluide, se colle & s'applique sur les différentes parties de la nymphe, & l'on distingue alors très bien toutes les parties de la fourmi qui doit sortir de cette enveloppe.

Les fourmis ont pour ces nymphes & pour les enfans les mêmes soins que pour les vers, excepté qu'elles ne sont pas obligées de leur donner de la nourriture. Ces soins sont si indispensables, que jamais Swammerdam ne put parvenir à faire éclore à l'aide d'une chaleur artificielle les nymphes des fourmis. Lorsque la nymphe est parvenue à sa perfection, elle quitte son enveloppe, & devient un insecte complet, une véritable fourmi, aîlée si elle est mâle ou femelle, & sans aîles lorsqu'elle est du nombre des ouvrieres. C'est toujours en l'air que se fait l'accouplement des fourmis. Les femelles fécondées vont ensuite à la fourmilliere pour y déposer leurs œufs. Cela fait, tous les mâles périssent, ainsi qu'une grande partie des femelles, & on ne trouve guere que des ouvrieres dans le commencement de l'hiver. (Peut-être les fourmis mâles ont-ils le sort des abeilles mâles que les ouvrieres tuent après que les femelles sont fécondées.) Pendant cette mauvaise saison elles restent dans leur souterrain, où elles sont engourdies sans aucun mouvement comme beaucoup d'autres insectes & entassées les unes sur les autres. On voit par-là combien il seroit inutile à ces insectes de faire les provisions qu'on leur a attribuées. Aussi ne font-ils aucun amas. Mais dès que les premieres chaleurs du printems se font sentir, les fourmis commencent à se réveiller de leur état léthargique, elles débouchent les ouvertures & toutes les issues intérieures des rameaux qui aboutissent au lieu où elles se retirent; elles sortent enfin de leur demeure pour aller jouir de l'air & chercher des alimens.

Mais que signifie cette cérémonie que nous voyons tous les jours se pratiquer dans les allées de nos jardins? Une fourmi en embrasse une autre, qui se replie entre ses serres & ses jambes de devant, sans que cela empêche la porteuse de marcher librement par-tout où elle a affaire. Se rendent-elles ce service-là mutuellement? Lorsqu'on les prend dans cet état, celle qui étoit portée par l'autre, & dont le dos recourbé sembloit toucher la terre, se déprend, & en les remettant à bas, chacune enfile le chemin qui lui convient. On ne remarque pas que l'une soit plus petite que l'autre, & que ce soit une politesse du mâle pour la femelle : *Replique de M. de la Sorriniere à M. Carré sur la police des fourmis, que cet Auteur a inserée dans le Mercure du mois de Mai 1749.*

Les fourmis ont beaucoup d'ennemis; le piverd, ainsi que toutes les pies, en détruit beaucoup, & plusieurs autres oiseaux en sont fort avides. On peut voir au mot FOURMI-LION, la jolie chasse que cet insecte en fait. On a cru, pendant long-tems, que les fourmis portoient une grande amitié aux

pucerons, autour desquels elles s'amassent, & qu'elles semblent lécher & caresser. L'observation a appris que cette prétendue amitié n'est fondée que sur ce que les fourmis sont fort friandes d'une espece de liqueur sucrée & mielleuse que rendent les pucerons, & dont ils sont fort souvent enduits. On fait une guerre cruelle aux fourmis dans la crainte qu'elles ne gâtent les arbres; mais ce ne sont point elles qui leur font du tort; ce sont les pucerons qui s'attachent aux fleurs, & qui recoquillent les feuilles des pêchers & des poiriers en les suçant. Cependant comme les fourmis attaquent nos fruits, il est important de s'en défaire. On les attire dans des bouteilles à moitié pleines d'eau miellée où elles se noient. Un des moyens les plus efficaces, pour les détruire, est de bouleverser la fourmilliere en tems d'hiver ou de pluie; l'eau du ciel alors les noie & les fait périr. Il est d'autant plus essentiel de détruire les fourmillieres qu'elles causent aussi un grand dommage aux prairies séches, sur-tout dans les pays chauds, non-seulement en diminuant d'autant le fourage qui y est précieux, mais encore en alterant la seve de l'herbe & ne laissant qu'une nourriture pernicieuse au bétail affamé : en un mot elles brûlent toutes les voies qu'elles se frayent : cela se reconnoît sur le gazon, où leur chemin devient bientôt marqué, sans herbe & tout brûlé.

Quelques Observateurs prétendent que les grosses fourmis font du tort aux bois, parcequ'elles s'attachent sur les jeunes tiges de chêne, & les font périr, ou languir.

Fourmis étrangeres.

Il y a aux Antilles une espece de fourmis noires, que l'on appelle *chiens*, à cause de leur piquure qui est plus douloureuse que celle des *scorpions;* mais cette douleur dure au plus une heure, & n'est point suivie de dangers. Les fourmis sont en si grand nombre dans ce pays là, qu'elles causent souvent de grands dommages, en enlevant les graines de tabac & autres plantes aussi-tôt qu'elles sont semées. Elles infectent aussi les provisions de bouche, telles que les confitures, les viandes, les graisses, les huiles, les fruits, &c. Quelquefois elles couvrent les tables, de façon qu'on est obligé de les abandonner sans pouvoir manger de ce qui a été servi; on est aussi contraint de sortir de son lit lorsqu'elles y arrivent. La nature à cet égard traite fort mal les Mexiquains, ils sont obligés de porter leurs lits dans des especes d'îles, ou de les suspendre entre des arbres, ou de les jucher sur de grands bassins d'eau, sur des étangs. Quelquefois on trouve à peu de profondeur une surface fort étendue en tous sens, composée d'œufs & de nymphes de ces fourmis vénimeuses : dès que ces fourmis ont mangé les racines d'un arbre, aussi-tôt l'arbre perd toutes ses feuilles & devient noir comme s'il étoit brûlé. Les Castillans qui habitent ce pays, n'ayant pas le courage de chercher quelques moyens humains de se délivrer de ce fléau, ont jugé plus à propos & sur-tout plus facile d'employer un moyen surnaturel, qui ne leur

réussit pas mieux. Pour se faire un Protecteur contre les fourmis & ne rendre jaloux aucun des Saints qu'ils connoissent, ils ont jetté le sort; il est tombé sur Saint Saturnin.

Au Sénégal, on voit des fourmis blanches, dont les fourmillieres sont élevées en forme de pyramide, unies & cimentées au-dehors : elles n'ont qu'une seule ouverture qui se trouve vers le tiers de leur hauteur, d'où les fourmis descendent sous terre par une rampe circulaire.

Sur la Côte d'Or, en Guinée & à Maduré, dans les Indes Orientales, on trouve des fourmillieres au milieu des champs, qui sont de la hauteur d'un homme, & qui sont enduites en dessus d'un mortier impénétrable : elles en construisent encore de grandes sur des arbres fort élevés. Ces fourmis, que les Indiens nomment *carreyan*, viennent quelquefois en troupe, comme une armée, dans les habitations. On distingue, dit-on, à la tête de leurs bataillons trente ou quarante guides qui surpassent les autres en grosseur, & qui dirigent leur marche. Si on a oublié d'enfermer quelques provisions de bouche, elles s'en emparent, & l'armée des fourmis se retire avec beaucoup d'ordre, en emportant avec elle son butin.

Pendant le séjour que l'Auteur qui cite ces faits fit au Cap de Corse, un grand corps de cette milice vint rendre visite au Château. Il étoit presque jour, lorsque l'avant-garde entra dans la Chapelle, où quelques domestiques Negres étoient endormis sur le plancher : ils furent éveillés par l'arrivée de cette petite armée, dont l'arriere-garde étoit encore à la distance d'un quart de mille. Après avoir tenu conseil sur cet incident, on prit le parti de mettre une longue traînée de poudre sur le sentier que les fourmis avoient tracé & dans tous les endroits où elles commençoient à se disperser : on en fit sauter ainsi plusieurs millions qui étoient déja dans la Chapelle. L'arriere-garde ayant connu le danger, tourna tout d'un coup, & regagna directement ses habitations. Le rat & plusieurs autres animaux ne peuvent éviter ces fourmis : elles se jettent sur leur corps, les accablent par le nombre & par les blessures, & les entraînent où elles veulent. En une seule nuit elles dévorent des moutons & des chevres, & il n'en reste que les os.

A Batavia, les fourmis font leurs fourmillieres sur des cannes, pour éviter les inondations : elles les construisent avec une terre grasse, & y forment des cellules.

Les Habitans de Paramaribo (colonie Hollandoise dans le pays de Surinam) voient arriver, dans de certains tems, des fourmis, que les Portugais appellent *fourmis de visites* ou *visitatrices*. Ces fourmis marchent en grande troupe, & exterminent les rats, les souris & autres animaux nuisibles.

Lorsqu'on voit paroître ces fourmis, on s'empresse d'ouvrir les coffres & les armoires, afin qu'elles puissent trouver les rats & les insectes : elles ne viennent pas aussi souvent qu'on le desireroit; car il se passe quelquefois trois ans sans qu'il en arrive. Lorsque les hommes les irritent, elles se jet-

tent ſur leurs ſouliers & leurs bas qu'elles mettent en pieces. Ces fourmis de viſite ſont auſſi utiles & auſſi deſirées, que les armées de celles de la Guinée ſont redoutées.

Il faut convenir que les fourmis d'Europe ne rendent pas au genre humain des ſervices de cette importance, mais auſſi ſont-elles moins cruelles envers les autres animaux. Cependant en Suiſſe, en Luſace, &c. on les fait ſervir à-peu-près aux mêmes uſages. On en tire par exemple un parti merveilleux pour exterminer les chenilles : voici la maniere dont on s'y prend. Si un arbre eſt infecté de chenilles, on enduit le bas du tronc de poix molle, ou de glaiſe délayée, & l'on accroche au haut de l'arbre un ſachet rempli de fourmis, auquel on laiſſe une ouverture par où elles puiſſent paſſer. Les fourmis parcourent l'arbre & ne peuvent l'abandonner, arrêtées par la glaiſe; mais preſſées par la faim, elles ſe jettent ſur les chenilles, qu'elles dévorent univerſellement. *Journ. étrang. Avril 1762.*

Mademoiſelle Mérian parle de fourmis extrêmement grandes qui ſe trouvent en Amérique, & qui, en une ſeule nuit, coupent toutes les feuilles de pluſieurs arbres, & les emportent dans leurs nids pour la nourriture de leurs petits : elles habitent dans la terre, quelquefois à huit pieds de profondeur. Quand elles veulent aller quelque part où elles ne trouvent point de paſſage, elles ſe font un pont ſingulier. La premiere s'attache à un morceau de bois, qu'elle tient ſerré avec ſes dents; une ſeconde ſe place après la premiere; une troiſieme s'attache de même à la ſeconde; une quatrieme à la troiſieme, & ainſi de ſuite. Dans cette ſituation, elles ſe laiſſent emporter au vent, juſqu'à ce que la derniere attachée ſe trouve de l'autre côté, & auſſi-tôt un millier de fourmis paſſent ſur celles-ci. Ces fourmis ſont-elles les mêmes que celles que l'on nomme *fourmis de viſite*, qui ſe trouvent auſſi en Amérique ?

Il y a une eſpece de fourmis en Amérique & dans les Indes Orientales qui ne marchent jamais à découvert, mais qui ſe font toujours des chemins en galerie, pour parvenir où elles veulent être. On les a vues ſe former ainſi des routes ſur un tas de clous de géroſle qui alloit juſqu'au plancher, dans un magaſin de la Compagnie des Indes Orientales. Arrivées là, elles percerent le plancher, & gâterent, en peu d'heures, pour une ſomme conſidérable d'étoffes des Indes, au travers deſquelles elles s'étoient fait jour.

Des chemins d'une conſtruction ſi pénible, ſemblent devoir coûter un tems exceſſif aux fourmis qui les font : il leur en coûte cependant beaucoup moins qu'on ne le croiroit. L'ordre avec lequel la multitude y travaille avance la beſogne : on voit à côté l'une de l'autre, deux files de fourmis, dont l'une porte de la terre, & l'autre une matiere viſqueuſe. L'une des deux premieres de la file, applique ſa terre au bord du tuyau ou de la voûte commencée; l'autre dégorge la liqueur viſqueuſe : elles pêtriſſent toutes les deux cette terre, & lui donnent la forme qu'elle doit avoir : elles rentrent enſuite le long de la galerie, pour ſe pourvoir de nouveaux matériaux, & prennent leur place à l'extrêmité poſtérieure des deux files. Les fourmis, qui après

celles-ci étoient les premieres en rang, & toutes celles qui ſuivent, font de même ; & par le moyen de cet ordre dirigé par un chef de chaque file qui marque la route, pluſieurs centaines de fourmis travaillent dans un eſpace fort étroit ſans s'embarraſſer, & avancent leur ouvrage avec une vîteſſe ſurprenante.

On dit que la raiſon pour laquelle ces inſectes font de ſi grands travaux, eſt pour ſe mettre à l'abri du ſoleil & de la lumiere qui leur ſont très dangereux ; car elles meurent ſi elles y reſtent expoſées trop long-tems : la nuit, au contraire, leur rend toutes leurs forces. Dans les pays qu'habitent ces fourmis, on eſt obligé, pour conſerver les meubles, de les élever ſur des piédeſtaux garnis de goudron. On voit auſſi de ces eſpeces de fourmis dans la Guinée ; on les appelle *vag-vague* au Sénégal. *Voyez* POU DE BOIS.

Barrere, dans ſon Hiſtoire Naturelle de la France équinoxiale, parle de pluſieurs eſpeces de fourmis qui ſe trouvent à Cayenne & dans d'autres parties de l'Amérique. Il y a, entr'autres, une eſpece de fourmi volante, dont les Negres & les Créoles mangent le derriere, qui a la forme d'un petit ſac, de la groſſeur à-peu-près d'un pois chiche, & qui eſt rempli d'une liqueur blanchâtre, qui paroît n'être autre choſe que les œufs mêmes de cet inſecte.

Par-tout on remarque que chaque eſpece de fourmi fait conſtamment bande à part, & qu'on ne les voit jamais mêlées enſemble ; ſi quelqu'une par inadvertance ſe rend dans un nid de fourmi qui ne ſoit pas de ſon eſpece, elle perd néceſſairement la vie, à moins qu'elle n'ait le bonheur de ſe ſauver promptement.

Fourmis qui donnent la Réſine laque, ou lac.

On a ignoré pendant long-tems quelle étoit la véritable origine de la réſine laque ; mais il paroît preſque démontré préſentement, qu'elle eſt dûe à des fourmis volantes, qui ſe trouvent dans pluſieurs Provinces des Indes Orientales, telles que Pégu, Siam, Bengale & Malabar. Ces fourmis dépoſent la laque ſur des branches d'arbres ou ſur des branchages que les Habitans ont ſoin de piquer en grande quantité, pour ſervir de ſoutien à l'ouvrage de ces petits inſectes.

M. Géofroi, *Mém. de l'Acad. 1714*, ayant examiné avec ſoin la laque en bâton, c'eſt-à-dire la laque attachée aux branchages, l'a reconnue pour être une ſorte de ruche, approchant, en quelque façon, de celle que les abeilles ou d'autres inſectes ont coutume de travailler. En effet, quand on la caſſe, on la trouve partagée en pluſieurs cellules ou alvéoles, d'une figure aſſez uniforme, & qui marque que ce n'a jamais pu être une gomme ou une réſine qui ait découlé des branchages ſur leſquels on les trouve, comme quelques Naturaliſtes l'avoient penſé. Les cloiſons de ces alvéoles ſont extrêmement fines, & toutes pareilles à celles des ruches de mouches à miel. Comme elles n'ont rien qui les défende des injures de l'air, elles ſont recouvertes d'une couche de cette même matiere, aſſez épaiſſe pour leur ſervir d'abri ; d'où l'on peut conclure que ces inſectes ne travaillent pas avec moins

d'induſtrie que les abeilles, puiſqu'ils ont beaucoup moins de commodités.

Ces alvéoles contiennent de petits corps plus ou moins renflés, & qui y ſont moulés. Ces petits corps ſont d'un beau rouge; les uns plus foncés & les autres moins. Quand on les écraſe, ils ſe réduiſent en une poudre auſſi belle que celle de la cochenille. En mettant ces petits corps dans l'eau, ils s'y renflent comme la cochenille, la teignent d'une auſſi belle couleur, & en prennent à-peu-près la figure; enſorte que la ſeule inſpection fait connoître que ce ſont de petits corps d'inſectes, en quelqu'état qu'ils ſoient; & ce ſont vraiſemblablement les embryons de ces fourmis. Ce ſont ces petits corps qui donnent à la laque la teinture rouge qu'elle paroît avoir; car quand elle en eſt abſolument dépouillée ou peu fournie, elle ne donne qu'une teinte très légere. Il paroît donc que la laque n'eſt qu'une ſorte de cire, que recueillent ces fourmis, comme les abeilles recueillent notre cire ordinaire; ſoit qu'elle s'élabore dans l'eſtomac des fourmis; ſoit qu'elles la trouvent dans l'état où elle eſt ſur les fleurs & ſur les arbres.

Il y a des fourmis à Madagaſcar qui conſtruiſent auſſi des alvéoles ſur des branches avec une eſpece de laque, mais qui a abſolument l'odeur & la couleur de la cire. Cette laque ne donne point de couleur, & ne peut être employée en teinture, ni à faire de la cire à cacheter; cependant les habitants du pays s'en ſervent comme de colle & de maſtic. Cette laque n'étant point d'uſage dans le commerce, eſt moins connue.

Les fourmis de Pégu préparent & travaillent la laque pendant huit mois de l'année, pour la production & la conſervation de leurs petits. C'eſt cette laque que les hommes ont ſu mettre à profit, en l'employant pour la belle teinture d'écarlate qui ſe fait au Levant, & dont l'on ſe ſert principalement pour colorer les peaux de chevres, que l'on nomme cuirs maroquins: cette réſine eſt auſſi d'uſage pour la cire à cacheter & pour le vernis.

On ſépare la laque des bâtons en la faiſant fondre: on la lave; on la jette enſuite ſur un marbre, où elle ſe réfroidit en lames: on la nomme alors *laque plate*.

La laque en grain eſt ce qui reſte de plus groſſier après qu'on en a tiré la teinture: c'eſt cette laque qu'on emploie dans certains vernis, & pour la cire à cacheter. On colore cette cire avec du vermillon: la cire noire eſt colorée avec du noir de fumée; & celle qui eſt de couleur d'aventurine, avec de l'orpiment.

Les Indiens font avec leur laque colorée, une pâte très dure, d'un très beau rouge, dont ils forment des bracelets appellés *manilles*. Le nom de *lac* ou *loc* que l'on donne à la réſine ou cire laque, lui vient des Arabes, de qui les Indiens l'ont appris. On la nomme auſſi *trec* dans le Royaume de Pégu & de Martaban.

Les fourmis contiennent un acide aſſez développé; la preuve en eſt, que ſi l'on jette dans une fourmilliere une fleur bleue, elle deviendra rouge. L'analyſe qu'on a faite de ces inſectes, démontre cet acide: on les diſtile avec de l'eſprit-de-vin, & on en retire ce qu'on appelle *Eau de magnani-*

mité, à cause des grandes vertus qu'on lui attribue pour fortifier le corps, & pour réparer les forces abattues. En effet, les fourmis sont regardées comme portant singulierement aux voies urinaires & aux organes de la génération, & comme réveillant puissamment l'action des organes; c'est pourquoi elles passent pour un remede excellent dans la foiblesse des vieillards, dans la paralysie, la disposition à l'apoplexie, la foiblesse de la mémoire, l'impuissance; & cela, soit employées intérieurement en substance, soit extérieurement sous forme de bain ou de fomentation : on s'en sert encore contre le bourdonnement des oreilles. *Voyez* le *Traité des fourmis de M. Gould*, *Lond.* 1747, & les *Transact. Philosoph. n°. 482*, *Sect. 4.*

FOURMILIER ou TAMANOIR, ou TAMANDUA, ou MYRMÉCOPHAGE; autrement GROS MANGEUR DE FOURMIS ou RENARD AMÉRICAIN, *Ursus formicarius*. Animal naturel au climat de l'Amérique Méridionale, dont le caractere est d'avoir le museau long, la gueule étroite, comme pointue, & sans aucunes dents, la langue ronde & longue, qu'il insinue dans les fourmillieres, & qu'il retire pour avaler les fourmis dont il fait sa principale nourriture. On en distingue trois especes.

La premiere, est le fourmilier *tamanoir*. Cet animal a, depuis l'extrémité de la queue jusqu'à l'extrémité de la bouche, environ six pieds & demi de longueur : son museau est extraordinairement allongé, l'ouverture de sa bouche très petite, sa langue menue & longue de plus de deux pieds; il la roule dans sa gueule lorsqu'il la retire toute entiere : ses oreilles sont courtes & rondes, ses yeux petits; ses jambes de derriere sont longues d'un pied, & terminées comme celles de l'ours; celles de devant sont un peu plus longues : il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, qui sont tous armés d'ongles forts; les deux du milieu des pieds de devant sont les plus longs, les plus forts & les plus crochus : sa queue est longue de deux pieds & demi, couverte de poils rudes & longs d'un pied; ceux du col & de la tête paroissent tournés en devant; ils sont tous variés de blanc, plus noirs cependant vers la partie postérieure du corps. On remarque une grande bande noire qui couvre la poitrine transversalement, passe sur les côtes, va se terminer sur le dos, vers la moitié de sa longueur; les jambes de derriere sont noires; celles de devant sont blanches, avec une tache noire vers le pied : c'est la plus grande espece de fourmilier : elle se trouve dans la Guiane & dans le Bresil, où il est appellé *tamanduaguacu* ou *tamandua ouassou.*

Cet animal releve sa queue sur son dos, s'en couvre tout le corps lorsqu'il veut dormir ou se mettre à l'abri de la pluie & de l'ardeur du soleil; les longs poils de la queue & du corps ne sont pas ronds dans toute leur étendue, ils sont plats à l'extrémité & secs au toucher comme de l'herbe desséchée; l'animal agite brusquement & fréquemment sa queue lorsqu'il est irrité, mais il la laisse traîner en marchant lorsqu'il est tranquille, & il en balaie le chemin où il passe. Ses pieds paroissent moins faits pour marcher, que pour grimper & pour saisir des corps arrondis; aussi serre-t-il avec une si grande

force

force une branche ou un bâton, qu'il n'eſt pas poſſible de les lui arracher.

Le ſecond de ces animaux eſt celui que les Américains appellent ſeulement *tamandua :* il eſt beaucoup plus petit que le *tamanoir ;* il n'a qu'environ dix-huit pouces depuis l'extrémité du muſeau jusqu'à l'origine de la queue ; ſa tête eſt longue de cinq pouces ; ſon muſeau eſt allongé & courbé en deſſous ; il a la queue longue de dix pouces, & dénuée de poils à l'extrémité ; les oreilles droites, longues d'un pouce ; la langue ronde, longue de huit pouces, placée dans une eſpece de gouttiere ou de canal creux, au dedans de la mâchoire inférieure : ſes jambes n'ont guere que quatre pouces de hauteur ; il a également quatre ongles aux pieds de devant, & cinq aux pieds de derriere ; il grimpe & ſerre auſſi-bien que le *tamanoir*, & ne marche pas mieux ; il ne ſe couvre point de ſa queue, qui ne pourroit lui ſervir d'abri étant en partie dénuée de poil, lequel d'ailleurs eſt beaucoup plus court que celui de la queue du tamanoir : lorſqu'il dort, il cache ſa tête ſous ſon col & ſous ſes jambes de devant.

La troiſieme eſpece eſt le *petit fourmilier*, autrement dit le *petit mangeur de fourmis.* Les Guianois l'appellent *ouatiriouaou :* c'eſt effectivement le plus petit des fourmiliers. Il a environ quinze pouces de long, y compris ſa queue, qui eſt plus longue que le reſte du corps : ſon col eſt très court. Il a deux doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derriere ; ſon muſeau eſt court ; l'ouverture de ſa bouche aſſez grande ; ſes oreilles ſont petites ; ſes yeux grands : il eſt tout couvert de poils jaunâtres, mêlés de gris, doux au toucher comme de la ſoie. C'eſt le *Tamandua miri* du Breſil.

Au reſte ces trois animaux, qui different ſi fort par la grandeur & les proportions du corps, ont néanmoins beaucoup de choſes communes, tant pour la conformation que pour les habitudes naturelles. Tous trois ſe nourriſſent de fourmis, & plongent leur langue dans le miel & dans les autres ſubſtances liquides & viſqueuſes ; ils ramaſſent aſſez promptement les miettes de pain, & les petits morceaux de viande hachée. On les apprivoiſe & on les éleve aiſément ; ils ſoutiennent long-tems la privation de toute nourriture ; ils dorment ordinairement pendant le jour, & marchent pendant la nuit. La langue de ces animaux eſt longue & ronde, un peu ſemblable à celle du Pic, de façon qu'ils peuvent la faire ſortir & la retirer aiſément ; mais ils la laiſſent traîner pour prendre des fourmis quand ils ont faim : pour cela ils vont près d'une fourmilliere, ils couchent leur muſeau à terre, ſur le bord du ſentier où les fourmis paſſent, ils pouſſent leur langue au travers du ſentier ; les fourmis s'y arrêtent, & dans un inſtant leur langue en eſt couverte : dès qu'ils ſentent qu'elle en eſt ſuffiſamment chargée, ils la retirent en dedans & les engloutiſſent de la ſorte ; enſuite ils recommencent le même exercice auſſi long-tems qu'ils ſont preſſés de la faim. C'eſt avec les ongles ou griffes des pieds de devant qu'ils déterrent & culbutent les fourmillieres pour ſe nourrir de leurs habitans. Le Fourmilier marche ſi lentement qu'on peut le prendre aiſément. Si on le touche avec un bâton, il s'accroupit ſur ſes pieds comme un ours. Comme il ne peut mordre, il ſe défend avec ſes

griffes : il dort tout le jour, la tête posée entre ses deux jambes de devant : quand il boit, il sort de l'eau par ses narrines : il est d'une vie fort dure ; il ne marche que la nuit ; sa chair sent mauvais, cependant les Sauvages en mangent : pour l'animal, il exhale une forte odeur de fourmi. Les mâles ont cela de particulier, que leurs testicules sont cachés en dedans sous la peau. Les femelles mettent bas autant de petits qu'elles ont de tettes : ce qui leur est commun avec les truies. On prétend que ces animaux recourbent, ainsi que les singes, l'extrémité de leur queue en dessous, & s'en servent comme d'une main pour se suspendre aux branches des arbres ; dans cette situation ils balancent leurs corps, approchent leur museau des trous & des creux des arbres ; ils y insinuent leur langue, & la retirent ensuite brusquement pour avaler les insectes qu'elle a ramassés.

FOURMILLIERE. Nom donné à ces petits monceaux de terre que les fourmis forment en cône pour leur demeure commune, & pour la nourriture de leurs petits : *Voyez* FOURMI.

FOURMI-LION ou FOURMILLON ou FORMICALEO : *voyez au mot* DEMOISELLE DU FORMICA-LEO.

M. de Réaumur croit qu'il y a du côté d'Avignon une espece de formica-leo, différente du nôtre par la grandeur. On en trouve à Saint-Domingue encore une espece plus grande que celle des environs d'Avignon. Le formica-leo, du pays de Geneve, marche quelquefois en avant, il est plus gros & plus distinct. Toutes les especes de formica-leo se métamorphosent, & sont de l'ordre des insectes névropteres. *Voyez à l'article* INSECTE.

FOURRAGE. Nom donné à tous les herbages qui servent de pâture aux animaux qui vivent de végétaux. Le fourrage du cheval comprend le *foin*, l'*avoine*, la *luserne*, le *sainfoin*, le *son*, & la *paille de froment*. Voyez *ces mots*. Ces sortes de fourrages font une partie de commerce & d'œconomie rustique, très précieuse : mais il y a beaucoup de choix ; car un fourrage peut être corrompu ou altéré par le mélange. Un animal libre, & abandonné à lui-même pour chercher sa pâture dans les prairies & dans les bois, n'a garde de brouter parmi les plantes celles qui de leur nature peuvent être nuisibles à sa santé ; son instinct seul le guide & dirige son appétit vers les plantes propres à son entretien. Mais il en est tout autrement pour un animal dans l'état d'esclavage, il est obligé de se nourrir de ce que l'aveugle industrie de l'homme lui prépare & lui présente. La nécessité lui fait prendre souvent des alimens qui lui sont contraires ; & son appétit naturel irrité par la faim, n'a pas la liberté du choix : combien n'a-t-on pas vû de fourrages altérés dans le pré pendant la fenaison, ou falsifiés par la cupidité des Marchands, dans un tems de disette, & produire au plus secourable des animaux (le cheval) le farcin, la gale, la maladie du feu, & souvent même la morve : c'est de la plûpart des mauvais fourrages, que viennent ces maladies épidémiques qui s'étendent sur le bétail, se multiplient & font les plus grands ravages dans les armées, dans les villes & dans les campagnes : ainsi la nourriture la plus commune du cheval est aussi la plus suspecte. Nous avons donné, au mot

Foin, une liste des plantes qui doivent composer un foin salutaire ; *voyez* Foin. Nous le répétons, l'on ne peut trop se mettre en garde contre l'usage d'un foin mêlé de mauvais herbages, c'est ce qui nous engage à indiquer ici les plantes malfaisantes qui peuvent se trouver confondues avec les bonnes, brisées, desséchées & bottelées ensemble. Les principales sont l'aconit, toutes les especes de thytimales, la gratiole, les persicaires, la catapuce, le thlaspic, le thora, l'espèce de renoncule appellée *Douve :* ces végétaux sont pour le cheval autant de poisons qui lui donnent des tranchées de différens genres, & le font périr enflé, constipé.

La paille que l'on donne à manger aux animaux, ou qui leur sert de litiere, est communément de froment. La plus nourrissante & la plus appétissante doit être blanche, menue & fourrageuse, c'est-à-dire mélangée de bonnes plantes, telles que sont la gesse, le fétu, le grateron, le laitron, le lizeron, le melilot, la perce-feuille, le pié-de-lievre, la vesce, la bourse à pasteur, la velvote, le coquelicot & plusieurs autres dont les graines nuisent beaucoup à la bonté du blé & de l'avoine. Mais cette nourriture n'est propre que pour les chevaux qui font peu d'ouvrage, & qui sont d'ailleurs grands mangeurs.

L'avoine est sans contredit le principal fourrage des chevaux : ils en sont rarement dégoûtés, à moins qu'il ne se rencontre des graines de senevé, de colsa, de coquelicot, &c. *Voyez* Avoine. Le son est un accessoire du fourrage. Quand il est nouveau, les chevaux en sont friands : lorsqu'il est vieux il acquiert une rancidité qui empêche le cheval d'avaler l'avoine, ou de boire l'eau dans laquelle on en auroit mis : *voyez* Prairies.

FOUTEAU, FAU ou FOYARD. Arbre de haute-futaie, qui se nomme aussi *Hêtre :* voyez *ce mot.*

FRAGMENTS, *Fragmenta preciosa.* Dans les boutiques des Apoticaires & des Droguistes, on donne le nom de *cinq Fragments précieux*, à des particules, de *rubis*, de *saphir*, d'*émeraude*, de *topaze* & d'*hyacinthe*, qui résultent de ces diverses pierreries à l'instant où le Lapidaire les dégrossit pour en former des pierres régulierement taillées : souvent ces fragments ne sont que des *primes de pierreries ou quartzeuses*, *ou de spath fusible :* voyez *ces mots.* Autant les anciens employoient les *fragments* dans les compositions pharmaceutiques, autant les modernes instruits les proscrivent, & les regardent tout au plus comme capables de faire illusion à ceux que le brillant séduit. En effet, le plus grand bien qu'on puisse attendre des *fragments* pris intérieurement, c'est qu'ils ne produisent aucun mauvais effet : la pratique de la Médecine court assez d'autres hasards sans celui-là, & nous voyons actuellement en France ces pierreries rendues aux mains du luxe.

FRAGON ou PETIT HOUX : *voyez* Hou Frélon.

FRAI : *voyez* Fray.

FRAISE. Ce nom se donne au fruit du *fraisier :* voyez *ce mot ;* & à une coquille bivalve de la famille des cœurs. *Fraise* est encore dans les animaux destinés à notre nourriture, les entrailles avec leur enveloppe.

FRAISIER, *Fragaria*. Plante baſſe & touffue, qui vient naturellement dans les forêts & à l'ombre, & qu'on cultive auſſi dans les jardins où elle profite davantage : ſa racine eſt vivace, fibreuſe, de couleur brune foncée, d'un goût aſtringent ; elle pouſſe pluſieurs pédicules ou queues menues, longues, velues, grêles, branchues à leurs ſommets, & qui portent des fleurs : elle jette auſſi des queues de même longueur & figure, qui ſoutiennent des feuilles. De plus, elle pouſſe certains filamens noueux, qui ſerpentent ſur terre, y prennent racine, & donnent, de chaque nœud, des feuilles & des racines, par leſquelles cette plante ſe multiplie. Ses feuilles ſont au nombre de trois ſur une queue, oblongues, peu larges, dentelées tout au tour, vénées, velues, vertes en deſſus, & blanchâtres en deſſous. Ses fleurs ſont attachées quatre ou cinq à un même pédicule ; elles ſont en roſes, à cinq pétales blancs, placées en rond ; leur piſtil ſe change, dans le printems, en un fruit ovoïde, plein de ſuc, charnu, mol, d'abord blanc, puis rouge extérieurement, rempli de graines menues, d'une odeur agréable, & d'un goût doux, vineux, fort exquis. Ce fruit s'appelle *fraiſe*, il mûrit quelquefois blanc.

Le goût des fraiſes cultivées eſt plus délicieux : cependant la fraiſe des bois eſt plus ſalutaire & plus odorante : leur ſuc mis à fermenter donne du vin, dont on peut retirer un eſprit ardent ; mais ſi on le laiſſe fermenter trop long-tems, il s'aigrit & ſe corrompt : le ſuc des feuilles du fraiſier rougit légerement le papier bleu ; & celui des racines le rougit conſidérablement. Ces racines ſont miſes au nombre des remedes diurétiques, apéritifs & vulnéraires ; leur ſaveur eſt ſtyptique & amere. M. Geoffroi a remarqué que ſi l'on boit ſouvent de la décoction de racines de fraiſier & d'oſeille, les excrémens ſe colorent en rouge, de ſorte qu'on croiroit d'abord que le malade eſt attaqué d'un flux hépatique ; mais il ſuffit de changer cette boiſſon, pour que les excrémens reprennent leur couleur naturelle. En général, les fraiſes ſont rafraichiſſantes, repriment la chaleur de l'eſtomac, & excitent les urines : on les ſert principalement au deſſert, avec du ſucre & arroſées d'eau : mêlées avec du vin, ou du lait, ou de la crême, elles ſont plus difficiles à digérer dans l'eſtomac, elles s'y aigriſſent plus facilement, & alors elles cauſent des crudités nuiſibles au genre nerveux. Si on mange trop de fraiſes, elles portent à la tête & enivrent un peu. On remarque auſſi, que les urines contractent aſſez ſouvent l'odeur des fraiſes. On ne peut trop recommander le ſoin de laver les fraiſes avant d'en manger, parceque les crapauds & les ſerpens, qui en aiment l'odeur, repairent ſouvent ſous les fraiſiers, & jettent leur haleine ou leur bave ſur leurs fruits. Dans les pays chauds, & même dans nos Caffés, on fait une boiſſon avec le ſuc des fraiſes, le ſuc de limons & de l'eau, en quantité égale, mêlés enſemble avec un peu de ſucre. Cette boiſſon qu'on appelle *Bavaroiſe à la Greque*, eſt fort agréable. En Italie on broie la pulpe des fraiſes avec de l'eau roſe, & on en fait enſuite avec le ſuc de citron une conſerve délicieuſe. Dans les boutiques des Apotiquaires & des Parfumeurs, on trouve une eau diſtillée de

fraises, qui est un excellent cosmétique, & utile en gargarisme pour les ulceres de la gorge. Les Dames s'en servent volontiers à leur toilette, pour effacer les rousseurs & les lentilles du visage. On prétend que le fraisier bouilli dans du vin rouge & appliqué sur l'*os pubis*, arrête les fleurs blanches, les trop fréquentes pollutions qui arrivent la nuit, & les gonorrhées qui ne sont pas virulentes.

Les fraisiers, tant ceux qui portent des fraises rouges que ceux qui produisent des fraises blanches, se multiplient de plant enraciné. Quand on en veut transplanter, on préfere le plant tiré des bois à celui des jardins : on prend au printems les traînasses qui se forment en sortant du corps du fraisier, & qui rampent sur terre, ou bien on les enleve en motte : elles prennent aisément racines, & au bout de deux ou trois mois, en Octobre, on les transplante. On a soin d'en placer trois ou quatre dans chaque trou qu'on fait avec le plantoir sur les bordures, ou en planches, ou sur des à-dos contre un mur exposé au midi, dans une terre neuve & légere, qu'on a attention d'arroser & de sarcler de tems à autre. Il est utile de ne laisser à chaque pied, que quatre montans des plus forts, & trois ou quatre fleurs de celles qui sont le plus près du pied, & on pince les autres. Il faut, quand il n'y a plus de fruit, couper rez pied & rez terre les vieux montans, si on veut avoir beaucoup de belles & bonnes fraises. On doit renouveller le plant, tous les trois ou quatre ans, & ne conserver que les trainasses qui sont nécessaires au plant. On obtient des fraises hâtives, ou dans des terres chaudes, ou selon l'exposition du sol & l'abri qu'on donne au plant.

Les ennemis du plant du fraisier sont les taons qui, pendant les mois de Mai & de Juin, mangent le col de la racine entre deux terres, & font ainsi périr la plante ; il faut alors parcourir les fraisiers, & fouiller au pied de ceux qui commencent à se faner ; d'ordinaire on y trouve le gros ver, qui après avoir causé ce premier mal passe, si on n'a soin de le détruire, à d'autres fraisiers, & les fait pareillement mourir. Les Anglois qui sont jaloux de la culture du fraisier, ne cessent de sarcler, d'arroser, & de détruire la vermine de cette plante.

M. Frezier en revenant de son Voyage de la Mer du Sud, a le premier fait connoître en Europe le fraisier du Chili, *fragaria Chiliensis fructu maximo, foliis carnosis, hirsutis.* Il differe de toutes les especes européennes par la largeur, l'épaisseur & le velu de ses feuilles. Son fruit, de couleur rouge blanchâtre, est communément de la grosseur d'une noix, & quelquefois aussi gros qu'un œuf de poule ; mais sa saveur n'a pas l'agrément & le parfum de nos fraises de bois. Cette plante a donné du fruit au Jardin Royal de Paris, & en porte depuis quelques années dans le Jardin de Chelsea près de Londres. On a observé qu'elle réussit le mieux à l'exposition du soleil du matin, & demande de fréquens arrosemens dans les tems de sécheresse.

FRAISIER EN ARBRE : *voyez* ARBOUSIER.

FRAMBOISIER : *voyez l'article* RONCE.

FRANCOLIN, *Attagen*, est un oiseau qui ne fréquente que les montagnes : on le voit rarement en plaine, mais communément dans les Alpes, en Italie, & dans la chaine des Pyrénées. Belon dit que le francolin est semblable à la canne-pétiere, mais plus petit : ses pieds & ses jambes sont couverts de plumes comme ceux du coq de bois ; sa tête ressemble à celle de la perdrix grise ; son bec est de même, court & fort. Son plumage est de différentes couleurs. Il porte sur la tête une huppe jaune avec des taches blanches, & des taches noires. Il y a au dessous du bec une sorte de barbe, composée de plumes très déliées. Il se nourrit de graines & de vers : on en voit de tous blancs dans les montagnes de la Savoie. Les francolins font leurs nids en terre & pondent autant d'œufs que la perdrix.

On faisoit autrefois beaucoup de cas de la chair du francolin. Martial en fait l'éloge comme du mets le plus exquis de l'Ionie : elle convient aux estomacs foibles. Les Italiens n'ont nommé cet oiseau *Francolin*, que parce qu'il est franc dans ce pays, c'est-à-dire, qu'il est défendu au peuple d'en tuer : il n'y a que les Princes qui aient cette prérogative.

Quelques-uns ont donné aussi au francolin le nom *Coq de marais* ; mais ce dernier oiseau est différent de notre francolin, par les lieux qu'il habite. Albin en a parlé sous le nom d'*Ægocephale*. Il se tient communément sur les parages sablonneux des mers, y cherche sa nourriture, & n'est pas plus effrayé à la vue du monde que ne l'est la mouette.

FRANGIPANIER, *Plumeria*. Est un arbre de l'Amérique qui s'éleve d'environ dix à douze pieds hors de terre : il pousse de longues branches d'un pouce de diametre, & à-peu-près d'égale grosseur partout d'une extrémité à l'autre, & dénuée de feuilles dans toute leur longueur. Les feuilles, ainsi que les fleurs, viennent par gros bouquets aux extrémités des branches ; ensorte que le reste de l'arbre paroît extrêmement nud. Les feuilles sont trois fois plus grandes que celles du laurier rose, & ont la figure d'un glaive. Quant aux fleurs elles ressemblent beaucoup à celles du jasmin ; mais elles sont plus grandes. On en distingue de trois couleurs ; celles du *frangipanier blanc* sont blanches, mais bordées d'un filet rose sur un des bords seulement : celles du *frangipanier musqué* sont rouges, & la couleur en est plus foncée vers les bords : enfin celles du *frangipanier* ordinaire sont d'une belle couleur de jaune oranger, qui passant par différentes nuances, se termine par un beau rouge de carmin : l'odeur de ces fleurs est très suave. Pour peu qu'on écorche ou qu'on casse une branche, ou qu'on arrache soit une feuille, soit une fleur du *frangipanier*, il en découle aussi-tôt un lait abondant épais, dont quelques habitans se servent pour guérir les vieux ulceres. Nous oublions de dire que le pistil de la fleur devient dans la suite un fruit ou une silique qui est double pour l'ordinaire, qui s'ouvre d'un bout à l'autre, & qui renferme des semences oblongues, garnies de feuilles, placées comme des écailles, & attachées à un placenta.

FRAXINELLE : *voyez* DICTAME BLANC.

FRAY, ou FRAI, se dit des œufs du poisson, & du tems où cet animal

les dépose dans l'eau; mais ce tems varie selon les poissons. On dit en terme de Vénerie qu'un cerf fraye, quand il frotte sa tête contre un arbre pour faire tomber la peau velue de ses nouvelles cornes. On dit encore *frai de grenouille* & *frai de salamandre : voyez* aussi l'article POISSON.

FRAYE : *voyez au mot* GRIVE.

FREGATE : *Hirundo marina rostro adunco.* C'est de tous les oiseaux celui qui vole le plus haut, le plus long-tems, le plus aisément, & qui s'éloigne le plus de terre : on l'appelle *Oiseau fregate*, par allusion à la légereté & à la rapidité de son vol, qui semble imiter la vîtesse des vaisseaux qui portent ce nom, & qui communément sont les meilleurs voiliers de la mer. Il n'est pas rare de rencontrer cet oiseau à trois cens lieues de terre : il ne peut se reposer sur l'eau sans périr : ses jambes sont courtes, grosses & ramassées; ses pieds ne sont pas palmés, mais armés de griffes crochues, fortes & aiguës; ses aîles sont si grandes qu'elles ont neuf pieds d'envergure; elles se meuvent peu sensiblement dans le vol, & ne le fatiguent point : on le perd quelquefois de vue. C'est à la grandeur de ses aîles qu'il doit la facilité de se soutenir si long-tems dans l'air : aussi ne descend-il guere à terre; il auroit trop de peine à battre des aîles pour s'en élever; il perche toujours sur des arbres ou sur des lieux élevés : sa grosseur égale celle d'une poule; son col & sa tête sont proportionnés à sa grosseur. Il a le regard assuré, le bec fort & assez gros, la partie supérieure en est arquée; les plumes du dos & des aîles sont brunes, celles du ventre grises. Les mâles ont une membrane rouge & boutonnée, à-peu-près comme les coqs d'inde, & qui leur pend jusqu'au milieu du col.

L'oiseau frégate met en usage son bec & ses griffes crochus, pour prendre les poissons volans & autres poissons qui sont poursuivis par les dorades. Il fond comme un éclair, & enleve sa proie, en rasant la superficie de la mer, avec une adresse admirable, sans presque jamais manquer son coup. Il poursuit aussi les goëlands ou mauves, & plusieurs autres oiseaux aquatiques, pour leur faire dégorger le poisson qu'ils ont pris & s'en saisir lui-même. Le P. Labat, dit que la chair de ces oiseaux sent un peu le poisson : elle est fort nourrissante & à-peu-près de la même saveur que celles des poules d'eau : sa graisse est fort estimée, en friction, pour les douleurs de la goutte sciatique. On lit dans l'*Histoire Naturelle de la France Equinox.*, *pag. 134*, que comme la frégate suit ordinairement les vaisseaux, quand on voit un de ces oiseaux s'approcher de terre, on compte sur l'arrivée ou le passage d'un navire. On a donné le nom d'*Islette des Frégates*, à une Isle dans le petit cul-de-sac de la Guadeloupe, parcequ'on y trouvoit beaucoup de ces oiseaux, qui venoient y passer la nuit & pour y faire leur nid : mais on les a presque obligés de déserter en leur donnant la chasse pour avoir de leur graisse. On les frappe avec de longs bâtons, lorsqu'elles sont sur leur nid, & elles tombent à demi étourdies. On a vu dans une de ces chasses, que les *frégates* qui prenoient leur essor étant épouvantées, rejettoient chacune deux ou trois poissons, grands comme des harengs, en partie digérés.

Quelques Auteurs donnent auſſi le nom de *frégate* à un inſecte de mer, de la groſſeur d'un œuf de poule, & de la forme d'une barque. Cet inſecte eſt toujours ſur l'eau, & s'y ſoutient par une eſpece de petite voile couleur de pourpre. On prétend que cette frégate, qui empoiſonne la main quand on y touche, eſt un *Zoophyte*. Voyez *ce mot*.

FRÉLON. Nom donné à une groſſe mouche piquante, qui reſſemble à la guêpe, mais qui eſt beaucoup plus groſſe & plus venimeuſe. *Voyez* ſon article à la ſuite du mot GUÊPE.

FRÊNE, *Fraxinus*. Grand arbre de futaie, qui ſe plaît dans les lieux frais & humides, au bord des rivieres & vers les prés. Ses racines ſont grandes & s'étendent de tous côtés ſur la ſuperficie de la terre : ſon tronc eſt fort élevé, & forme une tige droite aſſez groſſe, uniforme, couverte d'une écorce unie & cendrée; le bois en eſt blanc, liſſe, dur, & ondé : ſes branches ſont oppoſées; les plus jeunes d'entr'elles ſont tendres, un peu noueuſes, & contiennent une moëlle blanche & fongueuſe; celles qui ſont vieilles, ſont généralement ligneuſes. Ses feuilles ſont oblongues, rangées par paires le long d'une côte, qui eſt terminée par une ſeule feuille dentelée, d'un goût amer & âcre, d'un verd gai : ſes fleurs qui paroiſſent en Mai ſont des étamines diſpoſées en grappes, qui naiſſent avant les feuilles, & qui ſe diſſipent en peu de tems; il leur ſuccede une follicule membraneuſe, oblongue, formée en langue d'oiſeau *ornithogloſſum*, plate, fort déliée en ſa pointe, & renfermant dans ſa baſe une ſemence preſque ovale, blanche, moëlleuſe, d'un goût amer, & d'une odeur de drogue.

L'écorce, le bois & les fruits du frêne ſont d'uſage. Le petit peuple d'Angleterre confit la graine ou plutôt le fruit de cet arbre, avant ſa maturité, dans la ſaumure de ſel & de vinaigre, & il en uſe dans les ſauſſes. La décoction ou infuſion de ſon écorce noircit la ſolution du vitriol, comme le fait la noix de galle : elle eſt un peu fébrifuge, & ſa feuille un peu vulnéraire. Son feuillage eſt excellent pour la nourriture des bœufs, des chèvres & des bêtes à laine. Tous ces animaux en ſont très friands pendant l'hiver. Il faut pour cela couper les rameaux de cet arbre entre les mois d'Août & Septembre, & les laiſſer ſécher à l'ombre. On prétend que le ſuc de ſes feuilles ou la décoction de l'écorce de l'arbre bue à la doſe de quatre onces, eſt un contre-poiſon contre la morſure des ſerpents. Cette idée vient ſans doute de Pline, qui a dit gratuitement, que les ſerpents ſe jettent plutôt dans le feu, que de reſter à l'ombre du frêne, ou de ſe cacher ſous ſes feuilles. Camerarius & Charas ont éprouvé plus d'une fois la fauſſeté de cette antipathie ſi ſurprenante. Il faut ſeulement convenir que le dégouttement du frêne endommage tous les végétaux qui en ſont atteints.

Le ſel tiré des cendres de l'écorce du frêne, eſt apéritif & ſudorifique. Cette cendre, renfermée dans un nouet, eſt pyrotique, & tient lieu de cautere potentiel. Les fruits ſont apéritifs. On vante ce fruit deſſéché & pris dans du vin, pour faire maigrir, ou pour exciter à l'acte de Venus. La manne découle d'une eſpece de frêne de l'Italie, appellé *ornus*. Voyez MANNE.

On

On éleve le frêne de plant, qu'on prend dans les bois : il ne demande pas beaucoup de culture pour former une belle & haute tige, & une tête réguliere. On en fait des haies; on pourroit l'employer pour l'ornement des jardins. Son feuillage léger, qui est d'un verd brun & luisant, contrasteroit agréablement avec la verdure des autres arbres; mais il est sujet à un si grand inconvénient, qu'on est obligé de l'écarter de tous les lieux d'agrément. Les mouches cantharides qui naissent particulierement sur cet arbre, le dépouillent presque tous les ans de sa verdure dans la plus belle saison, & causent une puanteur insupportable. Le frêne, soit nain ou de la grande espece, soit celui à feuilles de noyer ou celui de la nouvelle Angleterre, ou même le frêne blanc d'Amérique, &c. ne réussissent point dans les terres dures, argilleuses, crayonneuses; mais ils viennent vîte, & s'élevent prodigieusement en plaine, dans une terre légere & peu profonde. Rai rapporte dans son Histoire générale des Plantes, qu'on vendoit, de son tems, en Angleterre, des frênes de cent trente-deux pieds de hauteur. Le bois du frêne est facile à travailler : il est blanc, d'abord tendre & flexible; mais avec le tems, il devient compacte & très dur : on l'emploie pour les ouvrages d'artillerie, & pour les pieces de charronnage qui doivent avoir du ressort & de la courbure; on en fait des timons de carrosses, des charrues, des essieux, des perches & des échalas; & on s'en sert pour emmancher des outils. On le débite en grumes de plusieurs grosseurs, & depuis dix jusqu'à dix-huit pieds de long. Les Tourneurs & les Armuriers en font également usage. Mais une autre grande partie de service que l'on en tire, c'est qu'il est excellent à faire des cercles pour les cuves, les tonneaux & autres vaisseaux de cette espece. Les Ebénistes recherchent les morceaux qui sont pleins de nœuds : il seroit seulement à desirer que ce bois fût moins sujet à être piqué des vers, quand il a perdu toute sa seve. On observe que le bois du frêne, lorsqu'il est verd, brûle mieux qu'aucun autre bois nouvellement coupé.

FRÉSAYE, ou EFFRAYE, ou HIBOU D'EGLISE ou DE CLOCHER, *Noctua Templorum alba, aut Aluco minor.* C'est cet oiseau de nuit, dont le cri épouventable (*chouart*) qu'il pousse en volant, effraie ceux qui sont sujets à avoir peur. Bien des personnes l'appellent *oiseau sorcier* ou *oiseau de mauvais augure :* il est très commun en France.

La frésaye est à-peu-près de la grandeur du pigeon : elle a quatorze pouces de long, & trois pieds d'envergure; le bec long d'un pouce, & crochu par le bout; la langue un peu fourchue; les yeux & le menton entourés d'un cercle ou collier de petites plumes mollettes, blanches, ceintes de plumes jaunes plus roides. Ce collier ou fraise de plumes commence aux narines de chaque côté, & ressemble au voile d'une femme; ensorte que les yeux sont comme enfoncés dans une cavité profonde, formée par de petites plumes redressées tout à l'entour. La poitrine, le ventre & le dessous des aîles sont blancs marqués de taches obscures, quarrées & espacées. Le plumage de la tête, du col, du dos, & jusqu'aux grandes plumes, tout est orné & bariolé de belles couleurs, tacheté, ou en lignes fauves. Ses

jambes ſont couvertes juſqu'aux pieds d'un duvet épais ; les doigts revêtus ſeulement de poils clair-ſemés : l'ongle du doigt du milieu eſt un peu moins dentelé que dans les hérons.

Dans cet oiſeau & dans tous les autres de ce genre, l'œil eſt d'une ſtructure rare & ſinguliere ; car la partie ſaillante & qui paroît au dehors, n'eſt rien autre choſe que l'iris ſeule, de maniere que le globe de l'œil, étant ôté en entier de ſon orbite, repréſente un caſque, l'iris ou la partie apparente répondant au couvre-chef, & la partie cachée, qui s'étend au-delà en tout ſens, répondant aux bords. Les yeux de cet oiſeau ſont tout-à-fait fixes & immobiles : les bords intérieurs des paupieres ſont jaunes tout à l'entour.

La fréſaye habite ordinairement dans les trous profonds & inacceſſibles des tours & des clochers, dans les pertuis des rochers eſcarpés, & dans les creux des arbres. Son chant ſe fait entendre ſur les onze heures du ſoir : elle ne fait point de nid ; elle pond ſeulement ſur la pierre nue, ou tout au plus couverte accidentellement de quelques ordures. Sa ponte eſt de quatre à cinq œufs oblongs. Pendant le jour, la fréſaye reſte dans ſon trou, dormant droite ſur ſes pieds, la tête panchée en devant, le bec caché dans la plume, & ronflant comme un homme : elle attend ainſi que la nuit ſoit arrivée pour butiner ; alors elle ſort & s'envole de travers ou en culbutant, à la maniere des hiboux : ſon vol ſemble obéir au gré du vent ; il eſt ſi doux qu'on ne l'entend point. Elle va dans les greniers y faire la fonction du meilleur chat du monde : elle prend des ſouris, dont elle fait ſa nourriture ; elle prend auſſi, ſur les branches des arbres, de petits oiſeaux endormis. Il n'eſt pas rare d'en trouver le matin dans un appartement où il y a beaucoup de ſouris, ou encore quand il y a un malade tout gangrené ou même mort ; de telles émanations attirent volontiers cet animal, qui ne ſe fait point de peine de deſcendre par une cheminée. Ce ſont de pareilles avantures & les lieux où repaire communément la fréſaye, qui l'auront fait regarder comme un oiſeau de mauvais augure.

On trouve dans le trou de la fréſaye, des eſpeces de pelottes, de la forme & groſſeur d'un œuf de poule. Ces pelottes ne ſont autre choſe que le réſidu de ſes aliments, qui conſiſte en peaux, poils, plumes, os, & autres matieres groſſieres ; le tout artiſtement enveloppé comme dans une bourſe, que l'oiſeau a la facilité de revomir enſuite, c'eſt-à-dire après la digeſtion des chairs ; car en général les hibous, ayant le goſier très large, peuvent avaler de gros morceaux de chair tout entiers, comme un rat, une ſouris & un oiſeau : c'eſt ainſi que l'alcyon, le martinet pêcheur, & tous les oiſeaux qui avalent des poiſſons entiers, rejettent par en haut les arrêtes & les vertebres de ces poiſſons digérés.

La fréſaye n'eſt pas d'uſage en aliment ; mais quelques perſonnes eſtiment ſa chair bonne pour la paralyſie, ſa graiſſe propre pour aſſoupir les nerfs, & ſon fiel deſſéché excellent dans les opthalmies.

FREUX ou GROLLE, ou GRAYE, *Cornix frugilega.* Eſt une eſpece de corneille des bois ou ſauvage, qui ſe répand communément dans les cam-

pagnes, mais qui repaire dans les bois & les forêts, où elle fait son aire. Cet oiseau a une assez grosse corpulence : il est très charnu, & tient le milieu entre le corbeau & la corneille : il est fort criard, vole en troupes & en grand nombre. Son bec est très droit, long & pointu : il s'en sert pour tirer les grains & les vers de la terre; il se nourrit aussi de fruits. On ne voit point cet oiseau en Italie; il y en a une bonne quantité en Angleterre. Beaucoup de personnes le prennent pour une véritable corneille, mais les Laboureurs le distinguent facilement par la peau blanchâtre & farineuse qui recouvre la base du bec. Ils le chassent en faisant beaucoup de bruit avec des chauderons ou autres instruments bruyants, en jettant des pierres dans son nid, en attachant à des arbres des machines qui ont des aîles comme des moulins à vent, ou en plaçant, dans leurs terres labourées, des épouventails habillés.

FRIGARD : *voyez* à la fin de l'article HARENG.

FRIMAT : est la même chose que le *Givre :* voyez *ce mot.*

FRIQUET, *Passer arboreus.* Petit oiseau, dont le bec est court, noirâtre, un peu gros. Il a les pieds, les jambes, les aîles & la tête, comme le moineau de muraille : on l'appelle aussi *moineau de noyer ;* & quelques-uns croient que c'est le même que le *moineau d'arbre.* Voyez *ces mots.* Le friquet ne fait que s'agiter & fretiller sur les arbres.

FRITILLAIRE, *fritillaria.* Cette plante liliacée est fort recherchée des Fleuristes. Sa racine est bulbeuse, solide, blanche, sans tuniques, composée de deux tubercules charnus, demi-sphériques, ayant en-dessous plusieurs fibres. Sa tige est haute d'un pied, grêle, ronde, purpurine, fongueuse en dedans; portant six ou sept feuilles creuses, étroites, rangées sans ordre, un peu semblables à celles de la barbe du bouc, & d'un goût acide. Son sommet porte ordinairement deux fleurs à six feuilles, disposées en cloche, tachetées en tablettes d'échiquier, ou en façon de damier, émaillées de diverses couleurs incarnates, & très agréables à la vue : il leur succede un fruit oblong, triangulaire, & rempli de semences applaties.

La fritillaire croît dans les prés : on la cultive dans les jardins à cause de la beauté de ses fleurs. Elle fleurit en Mars : sa racine est résolutive. Si l'on consulte Miller on apprendra l'art de perfectionner la culture des différentes sortes de Fritillaires.

FROLE ou CHAMŒCERASUS : *Voyez* à la fin de l'article CERISIER.

FROID. Cette sensation, opposée au chaud, doit sa naissance à des causes purement naturelles, à des agens que l'art des hommes n'a point excités, mais qui obéissent simplement aux Loix générales de l'Univers. Tel est le froid qui se fait sentir en hiver dans nos climats : tel est celui qu'éprouvent les habitans des Zônes Glaciales pendant la plus grande partie de l'année. La plûpart des hommes savent que quantité de pays sont, par leur situation & la nature de leur terrein, beaucoup plus froids que leur latitude ne semble comporter. En général, plus le terrein d'un pays est élevé, & situé vers le milieu des grands continents, plus le froid qu'on y éprouve est considérable. Moscou par cette raison est beaucoup plus froid qu'Edim-

bourg. C'eſt une choſe conſtante dans tous les pays du monde, que le froid augmente à meſure qu'on s'éloigne de la ſurface de la terre : delà vient qu'au Pérou, dans le centre même de la Zône Torride, les ſommets de certaines montagnes ſont couverts de neiges & de glaces que l'ardeur du ſoleil ne fond jamais. Il paroît que la Siberie, ſi on s'en rapporte aux rivieres qui y prennent leur ſource, eſt peut-être le pays du monde le plus élevé. Je demande quel froid n'y éprouve-t-on pas.

Les vents ont une influence très marquée ſur les viciſſitudes des ſaiſons : ils apportent ſouvent avec eux l'air de certaines régions plus froides que la nôtre, ce qui raffraîchit notre athmoſphere. Ainſi le froid eſt plus général ou plus particulier, ſelon que le vent du Nord qui l'amene regne ſur une plus grande ou ſur une moindre étendue de Pays ; il eſt d'autant plus conſidérable que les régions d'où vient ce vent de Nord, ſont plus voiſines du Pôle, ou plus froides d'ailleurs par quelques cauſes locales. Le vent du Nord nous apporte en aſſez peu de tems l'air ou le froid des pays Septentrionaux. On trouve par un calcul fort aiſé qu'un tel vent aſſez modéré qui parcourroit quatre lieues par heure, apporteroit l'air du Pôle à Paris en moins de onze jours. Ce même air arriveroit en cette Capitale en ſept jours par un vent violent, qui feroit par heure juſqu'à ſix lieues. Un vent de Nord-Nord-Eſt viendroit de la Norwege ou de la Laponie en moins de tems. Quoi qu'il en ſoit, on eſt aſſuré qu'un vent n'eſt froid, que parcequ'il prend ſa direction de haut en bas : les vents qui ont paſſé ſur les ſommets des montagnes, réfroidiſſent beaucoup les plaines voiſines, dans leſquelles ils ſe font ſentir, principalement lorſque ces montagnes ſont couvertes de neiges.

Depuis qu'on a rectifié la conſtruction des thermometres, on a obſervé avec beaucoup d'exactitude certains froids exceſſifs en différens lieux de la terre. La table ſuivante fera connoître quelques-uns des principaux réſultats de ces diverſes obſervations ; elle eſt tirée d'une autre table un peu plus étendue, donnée par M. de Liſle, à la ſuite d'un mémoire très curieux du même Académicien, ſur les grands froids de la Sibérie. Ce mémoire eſt imprimé dans le *Recueil de l'Académie des Sciences, ann. 1749*.

Table des plus grands degrés de froid obſervés juſqu'ici en différens lieux de la Terre.

Degrés au deſſous de la congellation, ſuivant la diviſion de M. de Réaumur.

A Aſtracan en 1746	$24\frac{1}{2}$
A Petesbourg en 1749	30
A Quebec en 1743	33
A Torneao en 1737	37
A Tomsk en Sibérie, en 1735	$53\frac{1}{2}$
A Kirenpa en Sibérie, en 1738	$63\frac{2}{3}$
A Yeniſeik en Sibérie, en 1735	70

Pour peu qu'on consulte cette table, on sera bien-tôt pleinement convaincu, qu'un froid égal à celui qui se fit sentir à Paris en 1709 (notre grand hiver) exprimé par 15 ½ degrés au-dessous de la congellation, est un froid très médiocre à beaucoup d'égards. Le froid qu'on a marqué le quatrieme est celui qu'éprouverent en 1737 Messieurs les Académiciens qui allerent en Laponie pour mesurer un degré de Méridien vers le cercle Polaire; les thermometres d'esprit de vin se gêlerent par un tel froid, & quand on ouvroit une chambre chaude, l'air de dehors convertissoit sur-le-champ en neige la vapeur qui s'y trouvoit, & en formoit de grands tourbillons blancs; lorsqu'on sortoit, l'air sembloit déchirer la poitrine. Pendant une opération qui fut faite sur la glace le 21 Décembre, le froid gêla les doigts de plusieurs ouvriers; la langue & les lévres se colloient & se gêloient contre la tasse, lorsqu'on vouloit boire de l'eau-de-vie, qui étoit la seule liqueur qu'on pût conserver assez liquide pour la boire, & ne s'en arrachoient que sanglantes. Qu'on juge de ce qu'a du produire le froid qu'on a ressenti au Spitzberg, à Yeniseik.

On n'a point d'observations du thermometre faites à la baye d'Hudson; mais on sait que dans ces contrées, lorsque le vent souffle des régions Polaires, l'air est chargé d'une infinité de petits glaçons que la simple vue fait appercevoir. Ces glaçons piquent la peau de maniere à y exciter des ampoules, qui d'abord sont blanches & tendres, & qui deviennent ensuite dures comme de la corne. Chacun se renferme bien vîte par des tems si affreux, & quelque précaution qu'on prenne, on ne sauroit s'empêcher de sentir vivement le froid. Dans les plus petites chambres, & les mieux échauffées, toutes les liqueurs se gêlent, sans en excepter l'eau-de-vie; & ce qui paroîtra plus étonnant, c'est que tout l'intérieur des chambres & les lits se couvrent d'une croûte de glace épaisse de plusieurs pouces, qu'on est obligé d'enlever tous les jours.

Nous avons parlé aux articles *Arbres* & *Plantes*, des funestes effets que les fortes gêlées qui accompagnent les grands froids produisent sur les végétaux : nous dirons ici quelque chose des effets du froid sur le corps des animaux. Les Auteurs disent qu'un air froid resserre, raccourcit les fibres animales, qu'il condense les fluides, les coagule & les gêle quelquefois; qu'il agit particulierement en dessechant, en épaississant considérablement le sang qui y coule, &c, delà les différentes maladies causées par le froid, les engelures des membres, les catharres, le scorbut, le sphacele, la gangrêne, l'apoplexie, la paralysie, & même les fluxions de poitrine. Le froid supprime quelquefois les regles des femmes, tue subitement les hommes, & plus souvent les autres animaux qui ne peuvent pas comme l'homme se mettre à l'abri des injures de l'air. Ceci doit paroître étonnant à ceux qui apprendront que la chaleur animale répond dans l'homme au trente-deuxieme dègré au-dessus de la congellation du thermometre de M. de Réaumur : on seroit encore plus surpris si l'on voyoit les grands désordres & même les

effets posthumes qui arrivent dans l'économie animale préalablement attaquée d'un extrême froid.

Les Physiologistes, les Pathologistes, &c, ne cessent de s'occuper de la cause physique & morbifique du froid. Mais que l'on est éloigné des moyens de se garantir intérieurement des ravages qu'il cause trop communément, sur-tout dans les pays Septentrionaux. Quant à l'extérieur, le premier moyen que les hommes, nés nuds, & laissés à-peu-près sans défense à l'égard du froid, ont trouvé pour se mettre un peu à l'abri de cette impression désagréable, a été vraisemblablement de se mettre derriere un arbre, dans quelque creux de rocher, quelque caverne : le besoin de se nourrir ne pouvant attendre la durée des injures de l'air, il fallut passer d'un lieu dans un autre, ce fut alors qu'on s'apperçut que la nature avoit donné aux bêtes différens moyens attachés à leur individu, tels que les poils, les plumes, &c, dont le principal usage paroissoit être de couvrir la surface de leur corps, & de la défendre des impressions fâcheuses que pouvoient leur causer les corps ambians : envier cet avantage & sentir que l'on pouvoit se l'approprier, ne furent presqu'une même réflexion. En effet, l'homme qui eut en partage l'intelligence nécessaire, ne tarda pas à se procurer par art les secours propres à braver les intempéries des saisons : il se détermina donc bien-tôt à sacrifier à ses besoins les bêtes, auxquelles il crut voir les couvertures lés plus convenables qu'il pût convertir à son usage. Il n'eût pas à balancer pour le choix ; les animaux dont les fourrures sont les plus fournies, dûrent avoir tout de suite la préférence : c'est-là vraisemblablement le premier motif qui a porté les hommes à égorger les animaux : on avoit donc des fourrures, mais on n'avoit pas l'art de les appliquer bien intimement sur toutes les parties du corps : le tems & l'industrie ont perfectionné ces moyens : quelle différence du vêtement & du domicile d'un ancien Lapon avec nos habillemens & nos palais : le premier vivoit content dans une grotte glacée : & nous nous plaignons dans une région tempéré, dans un air échauffé par des poîles, ou par des feux domestiques ; ajoutons à cela les paravents, les rideaux, les alcoves, &c.

Il convient de dire ici que dans les cas où l'on ressentira des douleurs vives causées par le froid, on fera des frictions sur les parties affligées, avec des linges chauds. Les vieillards, qui ont une disposition si contraire à la génération de la chaleur, doivent en pareille occasion, faire usage de liqueurs spiritueuses, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, afin de fournir aux organes vitaux des aiguillons pour exciter leurs mouvemens. Cet article exige qu'on lise les mots MONTAGNES, AIR, FEU, VENTS, GLACE, GELÉE, CHAUD.

FROMAGER ou SAAMOUNA. Arbre d'une figure extraordinaire, qui croît dans les Indes & dans les Antilles, à la hauteur du Pin ; c'est le *Gossampinus* des Botanistes, qui le désignent encore sous ce caractere *Ceyba viticis folio aculeata*, *Tournef.* Le haut & le bas du tronc de cet arbre sont de

la grosseur ordinaire aux autres arbres, mais son milieu est relevé de plus du double tout au tour ; les racines qui sont très grosses, sortent hors de terre de sept à huit pied, & forment comme des appuis ou arcs-boutans autour de la tige, le bout de ces racines s'étend beaucoup à la ronde. Le bois du fromager est fort difficile à couper quand il est vieux : il est pliant & souple, moëlleux, poreux, comme du liége très tendre, gris en dehors, blanc en dedans, & recouvert d'une écorce grise remplie de rugosités épineuses. On a appellé cet arbre *fromager*, parceque son bois ressemble à du fromage un peu mou ; sa tige est toujours verdâtre, ses rameaux sont étendus en large, droits, rangés par ordre, opposés les uns aux autres ; ses feuilles sont vertes, oblongues, veineuses & incisées très profondément, attachées cinq à cinq à des queues longues, comme celles de la quinte-feuille ; ses fleurs sont rouges, quelquefois blanches, suivies de fruits faits en tuyaux ou gousses, larges de deux pouces, sur six à sept de longueur. Ces fruits étant mûrs contiennent des semences d'un rouge noirâtre, grosses comme un petit pois, & garnies d'une espece de coton gris de perle ou de laine blanchâtre, d'une extrême finesse, luisante, molette & soyeuse au toucher ; mais dont les filamens sont si courts, qu'elle ne peut être cardée ni filée, ou que très difficilement : ce fruit n'est pas plutôt mûr que sa coque créve avec quelque bruit, & le coton seroit aussitôt emporté par le vent, s'il n'étoit recueilli avec beaucoup de soin. Les Indiens en font l'usage que nous faisons du duvet pour garnir les oreillers, les coussins & les couvre-pieds : on en fait aujourd'hui des lits de plume, elle y est d'autant plus propre, qu'elle est bien molette, d'une grande légereté, & qu'elle procure une chaleur douce : on doit sur-tout prendre garde que quelque étincelle de feu ne tombe dessus : car cette sorte de cotton ou ouatre s'allume très facilement, & seroit consumée avant qu'on eût pû l'éteindre. Aussi les Négres & les Chasseurs du pays, l'emploient-ils au même usage que l'amadou ; pour cet effet ils le portent dans de petites calebasses. On en garnit des pieces d'estomac pour exciter la chaleur dans les parties sur lesquelles on les applique : on prétend qu'on en pourroit fabriquer de beaux chapeaux. Il découle de l'arbre une gomme, qu'on néglige : peut-être pourroit-on en tirer parti. Le bois du fromager est de peu de durée, on ne s'en sert dans le pays qu'à faire des canots qu'il faut renouveller souvent : son écorce est employée avec succès dans les ptisannes contre la petite vérole.

Le fromager vient très bien de bouture, on le plante ordinairement devant les maisons pour jouir de la fraîcheur de son ombre, & on le choisit de préférence à un autre, parcequ'il devient gros en peu de tems, très feuillu, & qu'on fait prendre à ses branches la forme & la situation que l'on desire.

FROMENT, *Triticum*. C'est un nom que l'on donne en général aux grains qui naissent dans un épi ; mais on le donne par excellence au bled, cette plante presque universelle. *Voyez* BLED. Il y a des endroits où l'on ne met point l'orge & l'avoine au nombre des froments : on les appelle ordinai-

rement les *Mars*, parceque ce mois eſt la ſaiſon où l'on commence à les ſemer. *Voyez* l'article Bled, pour la culture de ce grain, ſes maladies, & la maniere de le préſerver de la deſtruction occaſionnée par la fermentation, ou par l'attaque des inſectes.

Selon M. Adanſon, on peut diſtinguer les froments du premier abord, en conſidérant la gaîne de leurs feuilles qui eſt cylindrique, couronnée d'une membrane courte, & accompagnée de deux oreillettes latérales, qui ſe recourbent en demi-cercle pour embraſſer la tige. Ces plantes ont depuis deux juſqu'à ſix fleurs hermaphrodites, raſſemblées enſemble dans le même calice. La plûpart des fleurs ſupérieures des froments avortent.

FROMENTAL ou FAUX FROMENT, nommé improprement *faux ſeigle*, connu aujourd'hui le plus communément ſous le nom de *Ray graſſ.* Voyez *ce mot.*

FROMENT LOCAR, Froment rouge ou Epeautre, ou Bled Locular, (*Zea*). Eſpece de froment aſſez connu dans les endroits rudes & montagneux de l'Egypte, de la Grece, de la Sicile, & qu'on cultive cependant comme les autres eſpeces de froment. Cette plante a une racine fibreuſe : elle pouſſe, ainſi que le bled ordinaire, un nombre de tuyaux menus, à la hauteur d'environ deux pieds : ſes feuilles ſont étroites, ſes épis ſont diſpoſés comme ceux de l'orge, & la ſemence en eſt menue, de couleur rougeâtre. La graine de cette eſpece de froment ſert à faire de la bierre, & même du pain au beſoin, mais il eſt noir, d'un goût déſagréable, un peu indigeſte : les Anciens faiſoient avec le grain de l'épautre leur *froment.*

FRONDIPORE : eſt le Madrepore dont les rameaux ſont diſpoſés en feuilles. *Voyez* Madrepore.

FRUIT, *Fructus.* Eſt le nom qu'on donne à la ſubſtance réproductive de l'arbre ou de la plante : ainſi le gland eſt le fruit du chêne ; le fruit du poirier, eſt la poire ; celui du fraiſier, eſt la fraiſe, &c. Le nom de fruit s'entend également de toutes ſortes de graines, ſoit nues, ſoit renfermées dans une enveloppe ligneuſe ou charnue ou membraneuſe, ou épineuſe, &c.

On remarque dans les fruits les mêmes parties eſſentielles que dans les plantes ; ſavoir les peaux & membranes, les pulpes ou chairs, & les fibres ou corps ligneux. Si l'on conſidere le fruit par ſa ſubſtance, on trouvera qu'il n'y a preſque pas de limites, dit M. Adanſon, entre la baie du pêcher, la pomme, le grain de raiſin ou de groſeille : ſouvent le même fruit eſt d'abord charnu en baie, & enſuite devient une écorce ou une capſule, comme dans quelques brionnes & dans certaines verveines. La figure du fruit varie beaucoup, il eſt communément ſphérique ou ovoïde ; mais il y en a d'aîlés, d'anguleux, d'enflés, d'articulés. Le même Auteur ne regarde pas comme fruit les écailles ou feuilles du calice ou le diſque, ni aucune autre partie de la fleur, mais ſeulement celles de l'ovaire. Selon ce ſyſtême il y a des plantes ſans fruit, c'eſt-à-dire à graines nues ; d'autres à fruit ſec, membraneux

braneux ou coriace, telle eſt la capſule ou ſilique; le fruit d'abord charnu, enſuite ſec comme une écorce, appellée *brou*; le fruit charnu en entier, en baie ou pomme; le fruit charnu en dedans & recouvert au dehors d'une écorce ou croûte, ou oſſelet, ou ſubſtance ligneuſe; enfin le fruit en oſſelet ſans chair.

On doit encore faire attention au nombre des loges d'un fruit, & que la plupart des fruits charnus, en baie, en pomme, ou en écorce, ne s'ouvrent pas, à moins qu'ils ne ſoient un peu ſecs; & l'ouverture ſe fait chez les uns par le ſommet, chez d'autres par la baſe, ou tranſverſalement, ou par des trous ou panneaux, ou par des valves comme articulées. Les cloiſons des fruits ſont placées aſſez différemment dans les différens fruits. *Voyez* l'article GRAINE.

Entre les fruits, on diſtingue: 1°. les fruits à noyaux, *drupæ*; comme ſont les prunes, ceriſes, pêches, abricots: 2°. les fruits à pepin, comme les fraiſes, framboiſes, groſeilles, pommes, poires: 3°. on dit auſſi les fruits d'été, les fruits d'automne, les fruits d'hiver, à cauſe des différentes ſaiſons où on les mange. Les fruits à noyaux ſont de la premiere ſaiſon; quelques-uns des fruits à pepin, comme les poires, les pommes, ſont communément de la derniere ſaiſon. On appelle fruits rouges, ceux qui ont cette couleur, & qui viennent abondamment dans les mois de Juin, de Juillet: tels ſont les fraiſes, les framboiſes, les groſeilles, les ceriſes, les bigarreaux. D'autres fruits conſervent long-tems leurs couleurs rouges ſans ſécher ni ſe gâter, ce qui fait qu'on les mêle parmi les bouquets de deſſerts. *Voyez* ces mots. La marque de la maturité & du point auquel on doit manger ces fruits, eſt lorſque leur queue ne tient pas beaucoup.

On appelle fruits de terre, ceux qui viennent à platte terre; tels ſont les *melons*, les *potirons*, les *concombres*, & autres *courges*: il y en a pluſieurs autres qui appartiennent aux *légumes*. Voyez *ce mot*. L'on donne le nom de fruit ligneux à la noix, à l'amande, à l'aveline; & celui de fruit à robe, au maron, qui ſont eux-mêmes la racine qui les reproduit. On appelle fruit verreux, celui qui a été attaqué, habité & rongé par des vers, chenilles, fauſſes chenilles ou autres inſectes. Moins l'année eſt abondante en fruit, plus le fruit eſt ſujet à être verreux, & on ne manque pas de s'en plaindre.

Pour avoir de beaux fruits, il faut qu'ils ſoient greffés chacun ſelon ſon eſpece. *Voyez* la culture de chacun des fruits en particulier, à l'article de l'arbre ou de la plante qui le produit. A l'égard de la maturation des fruits, on obſerve qu'en général les plantes qui fleuriſſent au printems, fructifient en été; celles qui fleuriſſent en été, fructifient en automne; celles qui donnent leurs fleurs en automne, fructifient en hiver, lorſque les gelées ne les font pas périr, ou qu'on les tient dans les ſerres. Les plantes qui fleuriſſent pendant notre hiver, fructifient au printems dans nos ſerres. Le terme de la maturation des fruits, & celui de la feuillaiſon ou de la germination des plantes, donnent l'eſpace ou la durée de leur vie, qui eſt d'autant plus

courte pour la même eſpece, que le climat où on l'éleve eſt plus chaud ; & il paroît en général, dit M. Adanſon, que plus la chaleur eſt égale & continue, plus le tems, que les plantes annuelles mettent entre le moment où elles commencent à germer & celui où elles fleuriſſent, eſt égal à celui qui eſt entre leur fleuraiſon & leur maturation ou fructification, ou même leur entier dépériſſement. Dans les arbres qui laiſſent un intervalle beaucoup plus grand que le commun des plantes, entre la fleuraiſon & la maturation des fruits, on peut hâter la maturité quand on veut ; pour cela il ſuffit d'ôter une partie des feuilles de l'arbre qui diminuent le mouvement de la ſéve : lorſqu'on ôte trop de ces feuilles avant que les fruits ſoient parvenus à leur groſſeur, alors ils ſe fanent, & le ſoleil les deſſeche trop.

On ne doit faire la cueillette des fruits qu'au point de leur maturité. Les fruits pulpeux ſont mûrs, lorſqu'en les tâtant avec la main, ils obéiſſent ſous le pouce ; tels ſont la pêche, l'abricot, & la plupart des prunes ; d'autres doivent ſe détacher d'eux-mêmes, ou à très peu de choſe près ; tels ſont le brugnon, le pavie, la pêche violette. Plus les ſaiſons ſont pluvieuſes, plus tard les fruits mûriſſent ; mais en quelque tems que les fruits mûriſſent, il n'en faut faire la récolte que dans de beaux jours, & faire enſorte que toutes les poires aient leur queue : lorſqu'ils ſont cueillis, on les porte à la fruiterie, où ils acquierent une parfaite maturité à l'abri de l'air extérieur qui aigrit & affadit toujours le fruit. Une fruiterie, pour être bonne, doit être conſtruite de murs épais, au rez de chauſſée, dans un lieu ſec, dont les fenêtres ſoient tournées au midi. Il faut auſſi que la fruiterie ſoit boiſée & garnie tout autour de tablettes de bois, diſpoſées en pentes, & couvertes de mouſſe bien ſéchée au ſoleil. Conſultez la Quintinie.

Les Cultivateurs expérimentés ſont dans l'uſage de retirer la terre d'autour des beaux arbres à fruit, juſqu'à huit à dix pouces de profondeur, & juſqu'à la diſtance de dix pieds de l'arbre de tous côtés, enſuite de ſubſtituer d'autre terre de bonne qualité, cependant un peu pierreuſe : l'on fait cette opération tous les ans au mois d'Octobre, ou au moins tous les trois ans : il faut avoir ſoin de ne laiſſer croître aucune plante étrangere, qui ne ſert qu'à appauvrir le terrein. Il faut élever les arbres fruitiers en buiſſon, ou en forme de vaſe : c'eſt la meilleure de toutes les méthodes pour donner également de l'air aux fruits. Le terrein un peu pierreux convient par bien des raiſons aux arbres, 1°. les inſectes y peuvent moins fouiller ; 2°. l'eau de la pluie ou de l'arroſoir y pénetre de façon à prendre différentes routes ; 3°. l'air & les influences y ont un peu plus d'accès.

Bien des perſonnes accélerent la maturité des fruits, ou par la chaleur du fumier, ou par la chaleur du poële. Ce moyen de préſenter au deſſert des eſpeces de fruits dans une ſaiſon où l'on ne s'y attend pas, eſt le triomphe de l'art du Jardinier ; mais ce gouvernement des fruits hâtifs qui enjolivent nos tables, demande des précautions & des dépenſes au deſſus des facultés des Partiticuliers. *Voyez* l'*Ecole du potager*.

Pour conſerver long-tems les fruits à queue, il faut les cueillir ſur les deux

heures après midi. Pour cet effet on passe, entre le fruit & l'œil où tient la queue, un fil que l'on noue à double nœud, & avec des ciseaux on coupe la queue au-dessus du nœud : le fruit étant détaché & posé dans un cornet de papier la queue en haut, on doit faire tomber une goutte de cire à cacheter sur le bout coupé de la queue, & faire passer le fil par l'ouverture de la pointe du papier, ensorte que le fruit demeure suspendu dans le cornet. On ferme la pointe du cornet avec de la cire molle : on doit en faire autant à la grande ouverture du papier ; on suspend ensuite le fil à une solive & dans un lieu sec & tempéré. Le fruit ainsi suspendu & ne touchant à rien, se conserve sain & entier jusqu'à deux ou trois ans. *Voyez* RAISIN à l'article VIGNE.

Les Indiens font présent aux Européens curieux, de très beaux & gros fruits dans des bouteilles, dont l'orifice est assez étroit, & dans lesquelles ils les ont fait passer lorsque ces fruits étoient encore jeunes & tendres ; par ce moyen les fruits grossissent & mûrissent dans ces bouteilles, après quoi on les détache & on les y conserve avec de l'eau-de-vie aromatisée. On conserve encore les fruits de plusieurs autres manieres, dont nous parlerons à leur article ; il suffit de dire ici en général, que pour les fruits confits, quand le poids du sucre égale celui du fruit, la confiture est plus de garde : si l'on met moins de sucre, le fruit conservera mieux son goût naturel, mais il durera moins.

A l'égard des fruits que l'on veut garder secs ou demi confits, on choisit les plus beaux, on les range à côté l'un de l'autre sur des claies, & on les met dans un four d'où l'on vient de tirer le pain : le four étant réfroidi, on les retire & on répete l'opération une seconde fois. On fait cette opération avec succès pour les cerises, les prunes, les abricots & les pêches dont on a ôté adroitement le noyau, même pour les raisins & les figues. Quant aux poires & aux pommes, il faut, avant de les mettre au four, les peler & les faire amollir dans l'eau bouillante, avec un peu de mélasse ou de sucre : par cette demi-cuisson, on donne à ces fruits une consistance qui les rend propres à être transportés d'une Province à l'autre, & même à travers les mers. Le commerce des fruits secs est considérable dans les pays chauds.

Dans les grandes maisons & chez les Confiseurs, on glace les fruits ; mais sur cette matiere, nous devons renvoyer nos Lecteurs aux Traités de l'Art du Confiseur : nous dirons seulement qu'on glace les fruits rouges cruds, en les trempant dans des blancs d'œufs battus avec un peu d'eau de fleur d'orange ou autres aromates liquides, puis on les fait passer dans du sucre en poudre fine, qu'on a fait chauffer dans un plat d'argent. Il y a des fruits qui ne se conservent que dans de la saumure ; tels sont les capres & les olives.

FRUIT A PAIN. *Voyez* ARBRE DU PAIN.

FRUIT DU BAUME. *Voyez* CARPOBALSAME, & le mot BAUME DE JUDÉE.

FRUIT DE LA CHINE. *Voyez* LETCHI.

FRUITS PÉTRIFIES, *Carpolithes*. Des Lithologistes font mention de

glands, de châtaignes, & de ſiliques pétrifiées. On trouve dans les environs de Beſançon, de groſſes noix devenues foſſiles, & dont l'amande eſt pétrifiée.

FRUTEX TERRIBILIS ou ALYPUM. *Voyez* GLOBULAIRE.

FUCUS ou VAREC. Genre de plante qui naît au fond des eaux ou ſur les bords de cet élément. Il y en a beaucoup de ſortes dont Imperati parle : en général c'eſt une plante du genre de l'algue. *Voyez* ce mot. La plupart des fucus ſont ramifiés en arbriſſeau élevé, & quelques-uns rampent ou ſont couchés ſous la forme d'une lame ou d'une veſſie. Ils tiennent un juſte milieu, dit M. Adanſon, entre les champignons & les hépatiques. Les fucus ſont d'une ſubſtance ou membraneuſe, ou gélatineuſe, ou charnue, ou coriace ; ils pouſſent d'abord pluſieurs petites tiges plates, étroites, mais qui s'élargiſſent par la ſuite, & ſe diviſent en petits rameaux, portant des eſpeces de feuilles larges, oblongues, ordinairement liſſes, attachées avec leurs tiges par une matiere également tenace, pliante, membraneuſe ; en un mot, empattées ſur des cailloux & autres corps durs, comme l'eſt le gui ſur l'arbre. Cependant il y a de ces plantes marines & maritimes qui ont des racines chevelues, & d'autres un pied ſemblable à nos mouſſes. En général les *fucus* qui rampent ou qui forment une veſſie, n'ont point de racines : les autres ont à leur place un large empattement. Sur les feuilles de quantité de *fucus*, s'élevent des tubercules en forme de veſſies fermées, plus ou moins grandes & plus ou moins arrondies. On ſoupçonne que ces véſicules ſont toujours remplies d'air, ce qui maintient droit la plante debout dans l'eau, ou l'y fait flotter. Le fucus eſt ſouvent petit ; mais dans certaines mers, il croît quelquefois à la hauteur d'un pied & demi, & davantage. Lorſque cette plante eſt nouvellement ramaſſée, ſa couleur eſt olivâtre ; & en ſéchant, elle devient noire. On s'en ſert pour faire de la ſoude, & on en mange pluſieurs eſpeces.

On rencontre auſſi des *fucus* ou fucoïdes dont les couleurs variées de roſe, de verd, de citrin, &c. flattent infiniment la vue. Les Curieux qui font des herbiers marins, ramaſſent ces ſortes de plantes, & les font deſſaler dans l'eau douce en ſortant de la mer, enſuite les arrangent fort artiſtement pour les faire ſécher, ou entre deux papiers, ou ſur un carton qu'on couvre enſuite d'un verre ; ce qui produit des tableaux d'un aſpect fort agréable.

On donne aux fucus des noms latins tirés des eſpeces de plantes auxquelles ils reſſemblent : par exemple, *fucus quercina ; fucus lactuca ; &c.* par-là on détermine l'eſpece de fucus varec, dont les feuilles ont de la reſſemblance, ou à celles du chêne, ou à celles de la laitue. La plupart de ces plantes ſont de l'ordre des cryptogames, qui cachent leurs fruits ſous l'aiſſelle, ou dans la continuité de leurs feuilles. M. de Réaumur fit la découverte en 1711, des étamines & des graines des fucus (Voyez les *Mémoires de l'Académie*). Dans la plupart de ces ſortes de plantes, les étamines ſont des filets ſans anteres ; & M. Adanſon dit que les tubercules qu'on a prétendu être les fleurs mâles du *fucus*, ſont les fleurs femelles. *Voyez* auſſi les ouvrages de Klein & de Donati, ſur les *fucus*.

FUCUS. Nom qu'on donne encore aux *faux-bourdons.* Voyez *ce mot* à l'article de l'ABEILLE.

FUMÉE. Eſt cette vapeur non enflammée, plus ou moins ſenſible & plus ou moins épaiſſe, qui s'éleve de la ſurface des corps qui brûlent. Elle eſt compoſée des parties les plus groſſieres qui ſervent à l'aliment du feu dans le corps combuſtible. On donne auſſi le nom de *fumées* aux fientes des bêtes fauves. On appelle *fumet*, cette vapeur particuliere qui s'exhale de l'animal crud ou cuit, & qui déſigne ſa bonté à l'odorat du connoiſſeur en gibier. On appelle *fumeux*, le vin mal-faiſant qui porte à la tête, quelque peu qu'on en boive.

FUMETERRE ou FIEL DE TERRE, *fumaria.* Plante qui croît naturellement dans les champs & dans les endroits cultivés. Sa racine eſt peu groſſe, légerement fibreuſe, blanche & très pivotante : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied ou environ, anguleuſes, creuſes, en partie de couleur de pourpre, & en partie d'un blanc verdâtre. Ses feuilles ſont découpées menu, attachées à de longues queues, anguleuſes, de couleur de verd de mer. Ses fleurs qui paroiſſent en Mai, ſont petites, ramaſſées en épi, oblongues, de pluſieurs piéces, irrégulieres, ſemblables aux fleurs légumineuſes, compoſées chacune de deux feuilles, communément purpurines, & quelquefois blanches & éperonnées. A chaque fleur ſuccede une capſule membraneuſe, arrondie, qui renferme une petite graine ſphérique, d'un verd foncé, & d'une ſaveur amere, déſagréable.

Toutes les parties de la fumeterre ſont fort ameres & ſavonneuſes : leur ſuc rougit le papier bleu, & dépoſe des criſtaux nitreux octaédres qui pétillent au feu. On emploie cette plante pour purger la bile, donner de la fluidité au ſang ; exciter les regles & les urines : elle convient très fort pour la fievre, la jauniſſe, le ſcorbut & les maladies de la peau.

FUMIER. Cette ſubſtance, quoique commune, eſt précieuſe & recherchée pour fertiliſer les terres ſtériles, ou rendues maigres par l'épuiſement des récoltes qu'elles ont produites. Les fumiers ſont en général le principal reſſort de l'agriculture ; & ce mot par lequel on déſigne métaphoriquement ce qu'on juge mépriſable, exprime réellement la vraie ſource de la fécondité des terres & des richeſſes ſans leſquelles les autres ne ſont rien. Tout ſyſtême d'agriculture dans lequel les fumiers ne ſeront pas mis au premier dégré d'importance, peut être regardé comme ſuſpect : or l'état de l'agriculture dépend de la quantité du bétail, les terres ne pouvant emprunter que des fumiers cette fécondité non interrompue qui enrichit les Propriétaires & les Cultivateurs. Auſſi les Laboureurs n'ignorent pas que l'emploi continuel des fumiers eſt d'une néceſſité abſolue pour le ſuccès de leurs travaux. Leur dégré de bonté conſiſte en leur dégré de fermentation ; alors ils exhalent une odeur aſſez forte d'alkali volatil.

Le Fumier eſt compoſé principalement des excrémens du bétail avec la paille qui lui a ſervi de litiere. Ces matieres étant foulées par les animaux & macérées dans leur urine, ſont dans un état de fermentation dont la

chaleur se communique aux terres sur lesquelles on les répand : ainsi le fumier se tire des écuries, des étables, des bergeries, & de la retraite de tous les animaux domestiques.

On distingue différentes sortes de fumiers, comme produits par divers animaux. Les uns conviennent à une certaine terre, & les autres à une autre.

Le *fumier de vache* convient aux terres seches, maigres & sablonneuses. On doit l'enterrer dans ces sortes de terre, avant l'hiver & par un tems couvert, afin qu'il agisse davantage.

Le *fumier de mouton* est fort chaud, contient plus de sels. Il est bon pour les terres froides & maigres, & peut se conserver jusqu'à trois ans de tems.

Le *fumier de cheval, de mulet & d'âne*, quoique moins gras que les précédens, n'a pas de moindres qualités. Il convient beaucoup dans les terres labourables, notamment à celles qui sont fortes & humides, & pour les potagers; mais non pour les arbres, parcequ'il est fort sec & fort chaud : on doit l'employer de bonne heure.

Celui de *porc* est froid & le moins estimé de tous; mais mêlé avec d'autres, il devient propre aux terres brûlantes & aux arbres qui ont jauni par trop de sécheresse.

Les boues des rues & des grands chemins, les balayures des cuisines, & quantité d'autres fanges meurtieres, après qu'on les a fait sécher par tas, sont un grand bien au pied des arbres, ainsi qu'au fond des terres usées. Il en est de même des cendres, sur-tout pour les figuiers, & des pailles ou chaumes brûlés avec toutes sortes de mauvaises herbes de jardin, des feuillages inutiles, des cosses & sur-tout des écorces, de la suie de cheminée, des chiffons d'étoffes, des poils des animaux, de la raclure des cornes, des bouts de cuir & de toutes sortes de peaux de bêtes, du marc du vin, des restes des huileries, des brasseries, des tanneries, des teintures, & même des laineries, des savonneries. La *colombine* ou fiente de pigeon & celle des autres volailles, sont aussi d'excellens fumiers. *Voyez* à l'article Pigeon.

Les habitans des Ardennes n'ont d'autres ressources pour fertiliser leurs terres, que dans les cendres de leurs broussailles, mousses, fougeres, bruyeres, ronces, épines, menues branches, en un mot de tout ce qui contribueroit à rendre naturellement un pays stérile. Ils enlevent le gazon & tout ce qui y tient, pour le brûler par petits tas; ils sement ensuite la cendre qui en résulte sur leur terre pelée, & font de leurs terreins incultes & incommodes, des campagnes labourables & utiles.

Les terres neuves, & particulierement celles qui touchent à la surface, sont excellentes pour amander celles qui sont usées. Leur engrais est plus stable que les précédents, qui, en quelque sorte, sont passagers. Un engrais très durable, est la marne, qu'on trouve par lits à différents dégrés de profondeur, & qui, répandue sur nos champs, s'incorpore peu-à-peu avec

l'autre sol. *Voyez* MARNE. Il y a des argilles ou glaises blanches qui n'engraissent pas moins. Le sable de mer, l'algue de mer, les étoiles marines, & quantité d'autres matieres, peuvent aussi servir à féconder les terres : l'industrie humaine sait les mettre en usage selon les différentes circonstances.

Observations sur l'usage des fumiers.

On doit faire pourrir le fumier qu'on tire de dessous les bestiaux, à côté des écuries & des étables, dans un trou creusé sur une terre ferme qui ne boive point l'humidité : il ne faut pas que l'endroit creusé soit proche des puits ou des mares, ni qu'il ait de la pente, de peur que l'eau qui y tombe, n'emporte tout le sel du fumier & le meilleur de la substance ; il ne faut pas non plus que la fosse soit trop profonde, à moins qu'on y puisse pratiquer quelques saignées pour écouler les eaux amassées par les pluies, parceque les eaux venant à croupir formeroient un fumier aigre où l'on verroit bientôt croître de mauvaises herbes capables d'étouffer le grain : cependant cette eau n'est pas tout-à-fait à rejetter, sur-tout lorsqu'elle est colorée, & qu'elle a une saveur urineuse ; elle convient beaucoup pour arroser des terres qu'on laisse reposer.

En général, les *fumiers d'étable* les plus pourris, comme de la troisieme année, sont les meilleurs ; autrement ils empêchent la végétation plutôt que de la faciliter. Les excréments doivent être entierement confondus avec la paille & l'urine des bestiaux. Il n'y a point d'inconvénient à jetter dessus l'eau de savon dont on s'est servi pour nétoyer le linge, de même que toutes les urines de la maison : c'est un moyen de faire changer le fumier de nature, & de le rendre plus gras. Le mélange des fumiers convient encore en quantité de circonstances, soit dans les terres humides, soit dans les terres seches. Cette théorie est déduite de l'usage qu'ont la plupart des Laboureurs, de changer d'année en année ces diverses especes d'engrais.

Toutes les terres n'ont pas également besoin de fumier : celles qui sont froides & humides en demandent davantage que les chaudes ; mais l'excès y est toujours pernicieux, sinon dans celles qui doivent rapporter des légumes. Le meilleur tems pour fumer est le printems & l'automne ; encore faut-il enterrer le fumier peu profondément.

Lorsqu'on veut fumer amplement pour corriger le défaut d'un fond, on ne doit pas mettre le fumier au fond des tranchées ; mais il faut le répandre au haut du talus qui se fait par les terres que l'on jette à mesure que l'on fait les tranchées, & par-là le fumier se trouve mêlé dans la terre. C'est ainsi qu'on doit fumer tant les quarrés pour les potagers, que les tranchées pour les espaliers.

L'expérience a appris aux Cultivateurs que les engrais qui ne valent rien pour les jardins, sont les curures de colombier & de poulailler. Les excréments de porc, ceux des animaux aquatiques, même ceux de lapins & ceux de l'homme. Ces matieres sont trop chaudes, & ne conviennent qu'aux

terres humides & aux vieux arbres. On peut cependant les expofer fur terre à l'air, ou les mêler avec toutes les efpeces de fumiers, pour les laiffer jetter leur feu; autrement elles brûleroient les femences.

FURET, *Furo aut Viverra.* Joli petit quadrupede du genre des belettes, que quelques Auteurs ont confondu avec le Putois, parcequ'il a quelque reffemblance avec lui pour la couleur; cependant le putois, naturel aux pays tempérés, eft un animal fauvage comme la fouine; & le furet, originaire des climats chauds, ne peut fubfifter en France que comme animal domeftique: d'ailleurs, une preuve certaine qu'ils font d'efpeces différentes, c'eft qu'ils ne fe mêlent point enfemble.

Le furet a le corps plus allongé & plus mince, la tête plus étroite, le mufeau plus pointu que le putois; la longueur de fon corps jufqu'à l'origine de fa queue, eft d'environ quatorze pouces. Quoique facile à apprivoifer, & même affez docile, il ne laiffe pas d'être fort colere: il a une mauvaife odeur en tout tems, qui devient plus forte lorfqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite; il a les yeux vifs & rouges, le regard enflammé, tous les mouvements très fouples; il eft l'ennemi juré des lapins; & il eft en même tems fi vigoureux, qu'il vient aifément à bout d'un lapin qui eft quatre fois plus gros que lui.

On croit le furet originaire d'Afrique, d'où il fut tranfporté en Efpagne. On s'en eft fervi pour y détruire les lapins, qui s'étoient fingulierement multipliés dans ce pays, qui paroît être leur vrai climat naturel. On ne peut point fe fervir du putois comme du furet, pour la chaffe aux lapins, parcequ'il ne s'apprivoife pas fi aifément.

La femelle eft, dans cette efpece, fenfiblement plus petite que le mâle: lorfqu'elle eft en chaleur, elle le recherche avidement, & l'on affure qu'elle meurt, fi elle ne trouve pas à fe fatisfaire; auffi a-t-on foin de ne les pas féparer. On les éleve dans des tonneaux, où on leur fait des lits d'étoupes: ils dorment prefque continuellement; ce fommeil fi fréquent ne leur tient lieu de rien, car dès qu'ils s'éveillent, ils cherchent à manger: on les nourrit de fon, de pain & de lait. Ils produifent deux fois par an: les femelles portent fix femaines: quelques-unes dévorent leurs petits auffi-tôt qu'elles ont mis bas; alors elles deviennent de nouveau en chaleur, & font trois portées, qui font ordinairement de cinq ou fix.

Lorfqu'on préfente un lapin, même mort, à un jeune furet, qui n'en a jamais vu, il fe jette deffus & le mord avec fureur; s'il eft vivant, il le prend par le col & lui fuce le fang. Lorfqu'on le lâche dans les trous des lapins, on le mufele, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, & qu'il les oblige feulement à fortir, & à fe jetter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laiffe aller le furet fans mufeliere, on court rifque de le perdre, parcequ'après avoir fucé le fang du lapin, il s'endort. La fumée que l'on fait dans le terrier, n'eft pas toujours un sûr moyen de le ramener, parcequ'il peut fortir, fans qu'on le voie, par la bouche d'un autre terrier, qui communique avec celui dans lequel on l'a fait entrer.

FURIA INFERNALIS. Nom donné par Solander à un infecte qui, felon

M.

M. Linnæus, forme un genre nouveau. Ce célebre Naturaliste dit que c'est un ver : il paroît tous les ans sur les frontieres de la Laponie, & fait périr beaucoup d'hommes & d'animaux. Il se jette d'en haut sur les parties du corps qui sont à nud, pénetre les chairs en un instant, & fait souvent mourir dans l'espace d'un quart-d'heure au milieu des douleurs les plus vives.

FUSAIN. *Voyez* BONNET DE PRÊTRE.

FUSEAU. On donne ce nom à l'espece de buccin qui a les deux extrémités en pointe : le *fuseau* à dents est fort rare.

FUSTET. *Voyez* BOIS DE FUSTET.

FUTAIE. Nom qu'on donne à un bois qu'on a laissé croître au-delà de quarante ans, & qu'il n'est pas permis aux usufruitiers de faire abattre, parcequ'il fait partie du fond. Un bois de quarante ans se nomme *futaie sur taillis ;* entre quarante & soixante, c'est *demi-futaie ;* entre soixante & cent vingt, c'est *jeune & demi-futaie ;* au dessus de deux cents ans, c'est *haute futaie sur le retour :* ce dernier terme est celui par lequel on désigne tous les vieux bois ; on l'appelle aussi *vieille futaie.* On peut avec succès laisser croître plusieurs especes de bois, sur-tout ceux dont on tire le plus d'usage, tels sont le chêne, le châtaignier, le hêtre, le sapin, &c. Pour avancer ou hâter l'accroissement des principaux arbres d'une futaie, il faut retrancher peu-à-peu les brins foibles des sepées qui ne manqueroient pas d'être étouffées. Pour ne point s'y méprendre, l'on ne doit couper que ceux qui languissent d'une maniere marquée. Par ce moyen, les brins que leur vigueur naturelle aura distingués, auront plus de nourriture & plus d'air ; ils s'éleveront & grossiront plus promptement. L'économie n'indique pas d'autres moyens d'avancer les futaies : la Nature fait le reste. Mais il faut avoir attention que les arbres des futaies ne soient point trop élagués ; & l'on ne devroit jamais faire une suppression totale des branches, le tronc étant alors dans le cas de souffrir beaucoup. C'est le genre de déprédation le plus ordinaire & le plus dangereux.

Les futaies sont l'ornement des forêts : la hauteur des arbres qui les composent, leur vieillesse, le silence & une sombre fraîcheur y pénetrent l'ame d'une émotion secrete qui a porté plusieurs peuples à y célébrer les cérémonies religieuses ; mais leur utilité doit encore les rendre infiniment plus recommandables. Les futaies seules peuvent fournir la charpente aux grands édifices, & les bois si précieux à la navigation. *Voyez* les articles ARBRE, BOIS, FORÊT, TAILLIS, &c.

GAAR, poiſſon de l'Iſle de Tabago, & qui eſt le même que l'*aiguille.* Voyez *ce mot.* Selon la grandeur de ce poiſſon, les Eſpagnols le nomment *grand-gaar.*

GABIRA. Eſpece de ſinge cercopithéque ou à queue, noir, de la grandeur d'un renard : *voyez* SINGE.

GABOT ou JAVOT. Poiſſon ſaxatile, aſſez commun ſur nos côtes de l'Océan, & que les Anciens ont nommé *exocetus*, parcequ'il ſe met à ſec parmi les pierres pour dormir, ou *adonis*, parcequ'il ſemble avoir pour amies la mer & la terre. Ce poiſſon eſt long d'un pied & demi, de couleur d'or en quelques endroits, rouge en d'autres. Depuis les ouies juſqu'à la queue il a une ligne blanche : ſes ouies ſont petites ; c'eſt ce qui fait qu'il reſte long-tems à ſec, parcequ'il reſpire très peu d'air, & qu'il n'en eſt pas ſuffoqué : il ſe trouve dans des trous, ſous les rochers, avec les *orties de mer*, où il ſe plaît beaucoup. Les pêcheurs, avant le flux de la mer, vont remuer les pierres pour en prendre & en garnir les hameçons dont ils ſe ſervent à la pêche des congres & des chiens de mer. Quelquefois les pêcheurs trouvent le gabot dormant fort tranquillement, mais ils ne le prennent pas imprudemment avec la main, car il a des dents fort aiguës & qui font beaucoup de mal. Sur les côtes de Marſeille on voit une eſpece de gabot crêté, qui a la figure du goujon : ſa couleur eſt tannée, marbrée : il eſt gliſſant comme une anguille & de la groſſeur du doigt index ; les nâgeoires des côtés ſont à l'envers, celles du ventre ſont des eſpeces de filets : il peut reſter trois ou quatre jours hors de l'eau, il ſe nourrit de *cannes* & d'*orties de mer.* Voyez *ces mots.*

Les Ichthyologues font mention d'autres eſpeces de ces poiſſons qui ne varient que par les couleurs ou par la grandeur.

GAGOU. Grand arbre de la Guyane que les habitans regardent comme une eſpece de cédre : *voyez* ce mot. Son bois reſſemble pour la couleur, à la pierre à fuſil : il eſt difficile à fendre, & l'on s'en ſert pour faire des canots.

GAIGAMADOU. Les Indiens prétendent que c'eſt une eſpece différente de l'*arbre à ſuif* ou de l'*ouarouchi.* Voyez *ces deux mots :* à Cayenne on les confond.

GALACTIT, *galaxias.* Eſt une ſorte d'argille blanchâtre, endurcie, remplie de veines rouges, & qui a la propriété de rendre l'eau un peu mouſſeuſe & ſavoneuſe. En quelques contrées de l'Allemagne on s'en ſert pour les ulceres & les fluxions des yeux : elle conviendroit mieux pour dégraiſſer les étoffes. Le galactit eſt la même terre ou pierre ſi fameuſe chez les anciens Egyptiens ſous les noms de *galaricide* & *galaricte*, dont on ſe ſervoit pour produire des enchantemens, &c. *Voyez* Hill, *Hiſt. nat. des Foſſ.* & Boëc de Boot.

GALANGA ou GRENOUILLE PÊCHEUSE, ou PÊCHEUR MARIN, *rana piſcatrix.* C'eſt un poiſſon cartilagineux, appellé des Italiens *diavolo di mare;* on le nomme à Marſeille *baudroi* & à Montpellier *peſcheteau.* Il a une ſorte de reſſemblance avec la grenouille de marais; il ſemble n'être que tête & queue. Quand ce poiſſon eſt caché dans le ſable ou dans l'eau troublée, il leve ſes barbillons pour attirer les petits poiſſons qui les touchent & les mordent, les prenant pour une proie de leur compétence, mais auſſi-tôt le galanga ruſé & vorace courbe ſes barbillons très près de ſa bouche, alors il s'élance ſur eux & les dévore. *Voyez* DIABLE DE MER.

GALANGA. Sous ce nom on trouve dans les boutiques deux eſpeces de racines qui viennent ſéches de l'Inde, & qui different beaucoup par la groſſeur: on les diſtingue en grande & en petite eſpece.

Le GROS ou GRAND GALANGA, *galanga major.* Eſt une racine tubereuſe, noueuſe, genouillée, tortue, repliée & recourbée comme par articulation de diſtance en diſtance; diviſée en branches; entourée comme par des bandes circulaires; inégale, dure, ſolide, de la groſſeur d'un pouce, d'une odeur aromatique, d'un goût âcre de poivre & un peu amer; d'un brun rougeâtre en dehors & pâle en dedans: on nous l'apporte de l'Iſle de Java & des côtes de Malabar, où il vient de lui-même: on le cultive auſſi en Chine: la plante dont on tire cette racine ſe nomme *bangula.*

Le PETIT GALANGA, *galanga minor, aut galanga ſinenſis*, eſt d'une forme ſemblable au précédent, mais en morceaux beaucoup plus menus & plus courts; il eſt également genouillé, brun en dehors, rougeâtre en dedans: il eſt d'un goût & d'une odeur bien plus vifs & plus aromatiques que le gros galanga: ſa ſaveur piquante tient du poivre & du gingembre. Le petit galanga vient d'une plante que les Indiens nomment *lagundi:* cette plante eſt compoſée de feuilles graminées comme le gingembre: ſes fleurs ſont blanches & comme en caſque: le fruit a trois loges pleines de petites graines arrondies. Le lagundi vient avec ou ſans culture en Chine & dans les grandes Indes, où ces racines ſe nomment *lavandou.* On nous apporte ces racines par morceaux deſſéchés: on s'en ſert pour fortifier l'eſtomac lorſqu'il eſt relâché. Le galanga eſt un puiſſant carminatif, il provoque les régles & facilite la digeſtion. Les Indiens en aſſaiſonnent leurs alimens: les Vinaigriers l'emploient dans la confection du vinaigre, au moins pour en augmenter la force.

L'huile pure des fleurs de galanga, qu'on tire aux Indes Orientales, eſt auſſi rare que précieuſe. M. Tronchin en reçut en 1749 du Gouverneur de Batavia une très petite quantité, mais d'une qualité ſi parfaite, qu'une goutte ſuffit pour embaumer admirablement deux livres de thé.

GALAXIE. Nom que quelques Naturaliſtes ont donné au *galactit* ou à la *pierre de lait:* voyez *ces mots.* Les Aſtronomes ſe ſont long-tems ſervis du mot *galaxie* pour déſigner cette longue trace blanche & lumineuſe qui occupe une grande partie du ciel, & qui ſe remarque aiſément dans une nuit

claire & ſereine, ſur-tout quand il ne fait point de lune : c'eſt ce que nous nommons aujourd'hui *la voie lactée ;* voyez *ce mot.*

GALBANUM. Gomme réſine dont on nous apporte deux eſpeces dans le commerce : l'une eſt en larmes pures, & l'autre en pains viſqueux remplis d'impuretés. C'eſt une ſubſtance graſſe, d'une conſiſtance de cire, peu tranſparente, brillante, demi inflammable, & demi ſoluble dans l'eau froide, totalement diſſoluble dans le vin, dans le vinaigre, & à peu de choſe près dans l'eau chaude, mais difficilement dans l'huile & dans l'eſprit de vin : elle blanchit la ſalive. Sa couleur eſt jaunâtre extérieurement, blanchâtre dans l'intérieur, quelquefois brunâtre ou rouſsâtre ſelon qu'elle eſt plus ou moins récente & pure : d'un goût amer, âcre, d'une odeur forte & puante.

Le galbanum nous vient de Syrie, de la Perſe & de quelques autres endroits du levant par la voie de Marſeille, où il en arrive quelquefois 30 ou 40 quintaux pour l'uſage de l'Europe. Cette gomme réſine découle avec ou ſans inciſion du métopion, plante ferulacée ou ombellifere; connue ſous le nom latin *ferula Africana galbanifera*, laquelle croît en Afrique & ſur-tout dans la Mauritanie : on la trouve auſſi dans les grandes Indes. La quantité de gomme réſine qui découle des jeunes tiges eſt modique; il faut que les tiges aient quatre ans pour en produire beaucoup. Si l'on ne fait pas d'inciſion, le ſuc découle de lui-même des nœuds des tiges; mais pour en accélérer l'écoulement on a coutume de couper la tige à deux ou trois travers de doigt de la racine, & le ſuc découle goute à goute. Quelques heures après il s'épaiſſit, ſe durcit, & on le recueille.

La racine du *galbanifere* eſt groſſe, ligneuſe & fibreuſe ; ſes tiges ſont de la groſſeur du pouce ; elles s'élevent à la hauteur de cinq pieds ; elles ſont fongueuſes en dedans, rondes, genouillées & partagées en quelques rameaux : chaque eſpace qui eſt entre les nœuds eſt couvert d'un feuillet membraneux d'où ſortent les feuilles qui ſont ſemblables à celles de l'anis ou à celles du perſil, mais plus grandes & plus découpées, verdâtres, d'une ſaveur & odeur âcres : les tiges, les rameaux & les feuilles ſont couvertes d'une liqueur de la couleur de la plante : ſes fleurs naiſſent en ombelles ou paraſols de couleur jaune. Lorſque la fleur eſt paſſée le calice devient un fruit compoſé de deux ſemences applaties, d'un brun rouſsâtre, cannelées & bordées d'une aîle mince & membraneuſe, telles qu'on en peut voir dans les maſſes du *galbanum* qui en contiennent toujours beaucoup. Telle eſt la deſcription du galbanifere que quelques Curieux font venir dans des ſerres, & qui a réuſſi durant quelques années dans le Jardin Royal de Paris.

Toute cette plante abonde en un ſuc viſqueux, laiteux, clair, qui ſe condenſe en une larme ſemblable à tous égards au *galbanum*, & que les Arabes ont appellé *chêné.*

Le galbanum, pris intérieurement, diſſout la pituite qui eſt tenace, c'eſt pourquoi il eſt utile pour l'aſthme & la toux invétérée : il diſſipe les vents &

purge les lochies, il soulage les maladies hystériques qui viennent d'obstruction de la matrice : on le recommande aussi contre les poisons coagulans : sa fumigation est utile dans la suffocation de la matrice & dans les redoublemens épileptiques : appliqué extérieurement il amollit & fait murir les bubons & les tumeurs squirrheuses : étendu sur une peau de chamois apprêtée & appliquée ensuite sur l'ombilic, il adoucit les mouvemens spasmodiques & les convulsions des membres. On emploie du galbanum dans plusieurs onguens & emplâtres & dans la grande thériaque : cette substance étoit autrefois employée pour tant de maux, qu'il arrivoit souvent que l'effet ne répondoit pas à l'attente ; c'est de-là qu'est venu le proverbe, *donner du galbanum*, pour signifier, amuser par des paroles peu effectives.

Malgré la puanteur qu'exhale le galbanum, cette gomme-résine entroit dans la composition du parfum qui devoit être brûlé sur l'autel d'or. *Exod. ch. xxx. vers. 34.* Ce parfum ne déplairoit point aujourd'hui à nos femmes hystériques & à nos hommes hypocondriaques ; peut-être ne seroit-il pas difficile de trouver les mêmes causes analogiques qui le rendoient autrefois agréable ou nécessaire au peuple Juif, par son influence : mais cette discussion nous meneroit trop loin. La réflexion de ce paragraphe est de M. le Chevalier de Jaucourt.

GALBULES. Nom donné à la tête ou noix de cyprés. *Voyez* CYPRÉS.

GALE ou GALÉ, ou PIMENT ROYAL. *Voyez à l'article* MIRTHE BATARD, *& le mot* ARBRE DE CIRE.

GALEGA. Plante dont il est parlé sous le nom de *Rue de chevre.* Voyez *ce mot.*

GALÉNE, *Galena Plumbi.* C'est la mine de plomb la plus commune & la plus brillante : elle est en cubes, & toujours minéralisée par le soufre. *Voyez le mot* GALÉNE *à l'article du* PLOMB.

GALÉNE DE FER. Espece de *Wolfram.* Voyez *ce mot & l'article* FER.

GALEOPSIS. Nom par lequel les Botanistes désignent diverses especes d'*Ortie.* Voyez *ce mot.*

GALERE. C'est une espece de zoophyte, qu'il est utile de connoitre. Il est ovale : sa grosseur égale celle d'un œuf d'oie : il paroît sur la surface de la mer comme un amas d'écume transparente, remplie de vent, ou comme une vessie peinte de vives couleurs, où le blanc, le rouge & le violet dominent. C'est un animal dont le corps est composé de cartilages, & d'une peau très mince & remplie d'air qui le soutient sur l'eau & le fait flotter perpétuellement au gré du vent & des lames, qui le jettent souvent sur le rivage, où il demeure échoué sans se pouvoir remuer, jusqu'à ce qu'une autre onde le reporte dans l'eau : il a huit especes de jambes faites comme des lanieres, dont quatre lui servent de jambes pour nâger, & les quatre autres de voiles, puisqu'il s'éleve en l'air pour prendre le vent & se soutenir mieux sur l'eau : c'est ce qui lui a fait donner le nom de Galere. Ce zoophyte ne s'enfonce jamais dans l'eau, même en le frappant ; mais il s'at-

tache à ce qu'il rencontre par le moyen de ses jambes qui sont comme gluantes. On a de la peine à observer de près les mouvemens de cet animal : si on le touche, il cesse de remuer, & embrasse fortement le corps sur lequel il est posé, de maniere qu'il faut faire effort pour l'en arracher : peut-être que cette adhérence est dûe en partie à l'humeur gluante dont ses jambes paroissent être entierement couvertes. Si l'on vient à marcher dessus, lorsqu'il est à terre, il rend un bruit semblable à celui d'une vessie de carpe qu'on écrase d'un coup de pied,

On trouve des galeres sur toutes les côtes des Isles de l'Amérique, & particulierement dans le golfe du Mexique, après les coups de vents & les grosses marées. On l'appelle *Velette* ou *Vessie de mer*, sur la Méditerranée ; & *Moucieu*, au Brésil. Son apparition vers les côtes est un présage infaillible d'une prochaine tempête.

Cet animal porte un poison si subtil, si caustique, si violent, que s'il touche la chair de quelqu'autre animal, il y cause une chaleur extraordinaire, avec une inflammation & une odeur aussi pénétrante, que si cette partie avoit été arrosée d'huile bouillante. La douleur que cause son attouchement croît à mesure que le soleil monte sur l'horison, & elle diminue à mesure qu'il descend, ensorte qu'elle cesse tout-à-fait un instant après qu'il est couché. Pour dissiper ces douleurs, on se sert d'eau-de-vie battue avec un peu d'huile d'acajou. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il corrompt & empoisonne la chair des poissons qui en ont avalé, sans cependant les faire mourir.

GALERES. Nom qu'on donne aux *Ephemeres*, especes de mouches aquatiques, & à une espece de crustacée marin qui a quantité de rames.

GALET, *Siliculus*. On donne ce nom à des pierrailles ovales, ou applaties, ou arrondies, & de différentes couleurs, qu'on trouve au fond des rivieres & sur la grêve des mers & des fleuves, sur-tout dans les ports & havres, & souvent en si grande abondance, qu'ils les gâtent & les comblent, à cause que la mer les pousse d'un côté, & le courant de l'autre. Ces sortes de pierres varient beaucoup pour la composition, étant ou de quartz ou de marbre, ou de jaspe, ou de granite, ou d'autres cailloux, en un mot, selon les especes de masses pierreuses qui bordent ou servent de sol aux eaux ; les galets n'en sont que les débris. Il est aisé de comprendre que la figure & le poli des galets leur viennent d'avoir été long-tems battus, agités par les flots & par les coups de vent, & usés les uns contre les autres. A l'égard des galets qu'on trouve dans les terres, les vallées & les montagnes, il faut soupçonner qu'ils y ont été portés de main d'hommes, ou déposés lors d'une alluvion très considérable, qui a baigné de tels endroits. Quand un *Galet* de riviere ou de mer a une sorte d'écorce, l'on peut dire qu'il est encore dans son état naturel ; mais plus un galet est lisse, sans écorce & petit, plus il a roulé, c'est-à-dire qu'il a souffert un frottement long & violent.

GALIOTE. C'est un lézard d'Arabie, de différentes couleurs, & qui

court comme les chats dans les maiſons & ſur les toîts : il ſe nourrit d'araignées & de rats. Cet animal a le deſſus du corps varié magnifiquement de roux & de jaune foncé, le ventre d'un cendré jaune, la tête plate & couverte de petites écailles d'un jaune pâle, qui regnent auſſi le long du col juſqu'à l'extrémité de la queue.

GALIPOT. *Voyez aux articles* PIN *&* SAPIN, *&c.*

GALIPOT D'AMÉRIQUE. Nom donné à la réſine chibou, dont il eſt parlé à l'article *Gommier d'Amérique.* Voyez ce mot.

GALLE, *Galla.* On a donné le nom de *Galle* à ces excroiſſances ſingulieres, à ces tubéroſités qui s'élevent ſur les différentes parties des plantes, des arbres, & qui doivent leur naiſſance à des inſectes qui ont crû dans l'intérieur, ou qui y logent leurs œufs. Elles imitent ſi bien les productions naturelles des plantes, qu'au premier coup d'œil on eſt porté à en prendre pluſieurs pour leurs fruits, & d'autres pour leurs fleurs. Mais ces fruits apparens ont pour noyau ou pour amande un inſecte, & au-deſſous de ces eſpeces de fleurs on trouve également un inſecte au lieu de graines.

Ces galles nous font voir une prodigieuſe variété qui eſt dûe en partie aux différentes eſpeces d'inſectes qui ont occaſionné leur formation. Une mere inſecte qui, pour l'ordinaire, eſt une mouche à quatre aîles, ou quelquefois une mouche à deux aîles, un papillon, un ſcarabée, &c. a été pourvue d'un inſtrument propre à percer, ou à entailler le bois, l'écorce ou les feuilles; elle le porte au derriere, c'eſt une tariere ou un aiguillon : ceux des meres de différentes claſſes ſont ordinairement faits ſur différens modeles. Nous ne pouvons pas voir tout ce qu'il y a dans la ſtructure de ces inſtrumens, mais nous en voyons aſſez pour l'admirer : (on peut voir au mot MOUCHE A SCIE, la deſcription d'une de ces tarieres d'une ſtructure tout-à-fait étonnante.)

Dans des inſectes très petits, tels que ſont les différentes eſpeces de mouches à quatre aîles qui font naître les différentes eſpeces de galles du chêne, l'aiguillon eſt très grand par rapport à la grandeur de l'inſecte; la Nature a cependant trouvé moyen de le loger dans le corps même; il y eſt recourbé & contourné. Quand la mouche veut, elle fait ſortir cet inſtrument de ſon corps; avec la pointe elle perce tantôt une feuille, tantôt un bourgeon, tantôt un jet d'arbre, & elle dépoſe un œuf dans le trou qu'elle a formé. Quelquefois la même mouche perce ainſi pluſieurs trous les uns après les autres, dans chacun deſquels elle laiſſe un œuf.

Les endroits de l'arbre qui ont été bleſſés, ou, ce qui eſt la même choſe, ceux à qui un ou pluſieurs œufs ont été confiés, végetent plus vigoureuſement que le reſte; la plaie ſe ferme très vîte, & l'endroit où elle eſt ſe gonfle. Il y paroît bientôt une nouvelle production, qui n'eſt autre choſe que la galle dont nous parlons. De ces galles les unes ſont à-peu-près ſphériques, petites, de la groſſeur d'un grain de groſeille; d'autres deviennent groſſes comme des noix; & d'autres comme de petites pommes : quelques-

unes ſont colorées comme les plus beaux fruits, & l'œil les prend même pour de vrais fruits : les unes ſont liſſes, les autres ſont épineuſes ; les unes ont une chevelure bien ſurprenante, telle que le bedeguar qui ſe trouve ſur le roſier ; d'autres ſemblent de petits artichaux ; d'autres pourroient être priſes pour des fleurs. La ſubſtance de quelques-unes eſt ſpongieuſe : il y en a même certaines qu'on mange en quelques pays, & qu'on porte au marché. Les Voyageurs nous rapportent qu'à Conſtantinople on vend au marché des galles ou pommes de ſauge. Sans aller chercher des exemples ſi loin, des payſans des environs du bois de S. Maur (près de Paris) ſe ſont aviſés de manger de ces galles en pommes, priſes ſur le lierre terreſtre : ils les ont trouvées très bonnes : leur ſaveur eſt aromatique. Il faut les cueillir de bonne heure avant qu'elles ſoient trop ſéches & trop filamenteuſes ; cependant il n'y a pas lieu de penſer qu'elles parviennent jamais à être miſes au rang des bons fruits : d'autres ſont plus dures que le bois. Enfin parmi les galles, il y en a pluſieurs dont les Arts font un grand uſage ; telles ſont les *Noix de Galle*. Voyez ce mot.

L'œuf qui a été enfermé dans une galle naiſſante, y croît lui-même ; & ce n'eſt qu'après que cet œuf a pris un aſſez grand accroiſſement, que l'inſecte en ſort, ordinairement ſous la forme de ver. Ce ver, par la ſuite, ſe métamorphoſe, ſoit en une mouche à deux aîles, ſoit en une mouche à quatre aîles, ſoit en un ſcarabée, ſelon l'eſpece dont il eſt lui-même. Après avoir ſubi ſa derniere transformation, il quitte ce logement, où il a été ſi bien défendu contre toutes les intempéries de l'air, & qui lui a donné à vivre. Il y a quelques inſectes de galles, qui ſont de fauſſes chenilles, & des vers de ſcarabées, qui ſortent de leurs galles, lorſqu'ils ſont prêts à ſe transformer pour la premiere fois.

Dans l'inſtitution de la Nature, ces inſectes eux-mêmes doivent ſervir à nourrir d'autres inſectes. Des mouches carnaſſieres, & qui donnent naiſſance à des vers carnaſſiers, ſont munies de tarieres qui valent bien celles des mouches qui font naître les galles. La mouche carnaſſiere va percer une galle ; elle dépoſe un œuf dans ſa cavité ; il en naît un ver qui mange celui qui ſembloit devoir être en ſûreté dans un logement environné de murs ſolides & épais.

La quantité de vers étrangers, introduits dans les galles, les variétes de leurs eſpeces & des belles mouches qu'ils donnent, ſont encore de véritables merveilles. Il ſort des galles plus de mouches qui doivent leur naiſſance aux vers étrangers, qu'il n'en ſort de celles qui la doivent aux habitants naturels.

Entre ces diverſes eſpeces de galles, les unes ne nous offrent qu'une grande cavité, dans laquelle pluſieurs inſectes vivent & croiſſent enſemble ; ou diverſes cavités plus petites, entre leſquelles il y a des communications. L'intérieur de quelques autres eſt rempli de pluſieurs cellules, quelquefois au nombre de plus de cent, & quelquefois ſeulement au nombre de trois ou quatre, qui toutes ſont ſéparées les unes des autres par une cloiſon.

cloiſon. Enfin d'autres, quoiqu'aſſez groſſes, ne ſont occupées, dans leur cavité, que par un ſeul inſecte. On reconnoît qu'une galle eſt encore habitée par les inſectes, lorſqu'on ne voit point qu'elle ſoit percée nulle part. Les inſectes de certaines galles ſont ſi petits, qu'on ne peut les appercevoir qu'avec une louppe.

Galles de Chêne ou Fausses Galles. Les pommes de chêne & les raiſins de chêne ſont, ſelon les Naturaliſtes, des excroiſſances produites par la piquure de certains moucherons qui y dépoſent leurs œufs, & qui y produiſent des vers : ces excroiſſances ſont aſtringentes. *Voyez* Noix de Galle.

Galles de la Germandrée. M. de Réaumur a obſervé que tandis que les *galles* des autres plantes ſont produites ſur les feuilles, celles de la germandrée le ſont ſur la fleur ; & pour ſurcroît de ſingularité, par une punaiſe, le ſeul inſecte connu de ſa claſſe, qui ſe forme & croiſſe dans ces ſortes de tubercules monſtrueux. Cet inſecte eſt niché en naiſſant dans la fleur toute jaune du *chamædris* (germandrée), & il la ſuce avec ſa trompe. La fleur ſucée croît beaucoup ſans pouvoir s'ouvrir ; parceque ſa levre qui devroit ſe dégager du calice fait par les autres pétales, y reſte retenue à cauſe qu'elle a pris trop de volume, & la petite nymphe de punaiſe y conſerve ſon logement clos. *Voyez* Germandrée & Punaise.

Galle résineuse du Pin. Cette galle ſe rencontre ſur les jeunes branches du pin dans toutes les ſaiſons de l'année. Elle a une forme ovale, & eſt longue d'un pouce environ, d'une couleur blanchâtre ſale : elle devient brune en vieilliſſant. Cette galle eſt de ſubſtance réſineuſe, car elle eſt diſſoluble dans l'eſprit-de-vin. On trouve dans ſon intérieur une petite chenille qui fait ſa nourriture de la ſubſtance réſineuſe de la partie de la branche renfermée ſous la galle. Elle s'accommode de cette réſine, & réſiſte à l'odeur de l'huile eſſentielle qu'on en retire ; tandis que toute autre chenille en périt au bout de deux ou trois minutes. Ces obſervations ſont de M. Géer, & ſont inſérées dans le Tome II des Mémoires préſentés à l'Académie.

GALLINASSE ou GALLINAZA. Nom que les Eſpagnols donnent à une eſpece de corbeau du Pérou, que les habitants du pays nomment *Suyanta*. Cet oiſeau, qui eſt d'une odeur déſagréable, eſt très goulu, très carnaſſier : il vit de corps morts, & enleve les immondices des chemins.

Le gallinaza ſe rencontre auſſi dans le Mexique, où il y eſt appellé *Aura* & *Tropillot*. Voyez le mot Aura.

GALLINSECTES. Les Naturaliſtes modernes donnent ce nom à des inſectes qui reſſemblent fort à des galles ; mais qui n'ont de commun avec elles que la reſſemblance extérieure. C'eſt ſur les arbres, ſur les arbriſſeaux, & communément ſur des plantes qui paſſent l'hiver, que naiſſent & croiſſent les gallinſectes : il faut à ces ſortes d'animaux, une plante qui les nourriſſe près d'un an ; terme auquel eſt fixée la durée de leur vie.

Il y a peu d'arbres & d'arbuſtes, dans notre pays, qui n'en nourriſſent différentes eſpeces : on les y reconnoît à leur figure & à leur couleur. Elles naiſſent toutes d'aſſez petits animaux. Après leur accroiſſement, les unes

ſemblent être de petites boules attachées contre une branche par une très petite partie de leur circonférence : elles ſont ordinairement groſſes comme un grain de poivre ; d'autres ſont comme ſphériques, excepté la partie plate par où elles ſont attachées à l'arbre. Il y en a qui ont la figure d'un rein ou d'un bateau renverſé ; & elles ſont toutes appliquées aux petites branches par la partie la plus échancrée ou enfoncée de leur corps. Les couleurs des gallinſectes n'ont rien de bien frappant : communément elles en ont une qui tire plus ou moins ſur le maron ; il y en a auſſi de rougeâtres, de violettes, & d'un beau noir ; d'autres dont le fond eſt jaune, avec des ondes brunes. M. de Réaumur en a trouvé de brunes veinées de blanc.

Les pêchers & les orangers ont des gallinſectes, faites en bateau renverſé ; & ce ſont de tous les arbres, ceux deſquels on eſt plus attentif à les ôter. Les Jardiniers les appellent improprement *Punaiſes d'orangers* : ces gallinſectes ſont les plus communes, & celles ſur leſquelles on a fait des obſervations dont on peut faire l'application aux autres eſpeces.

Les gallinſectes ſont preſque toujours nuiſibles aux arbres : il y en a cependant de très utiles, & dont on deſire la multiplication ; telle eſt celle du kermès, appellée *Coccus* ou *Graine d'écarlate*. Voyez au mot Kermès.

Ces ſortes d'animaux parviennent à leur dernier terme d'accroiſſement à la fin de Mai & au commencement de Juin. Il faut obſerver les gallinſectes dans tous les tems pour les bien connoître : ſans cette exactitude, on les prend aiſément pour des coques où divers inſectes renferment leurs œufs. L'inſecte a ſix jambes, qu'il tient appliquées contre ſon corps : il y en a quatre plus aiſées à diſtinguer que les autres. La derniere paire de celles-ci eſt immédiatement au-deſſus du premier des cinq anneaux. Au-deſſus de la premiere paire de jambes, on apperçoit une eſpece de petit mamelon, qui eſt la partie par le moyen de laquelle l'inſecte ſe nourrit. La gallinſecte couvre ſes œufs de ſon corps, qui leur tient lieu d'une coque bien cloſe. La ponte étant finie, l'inſecte meurt bientôt, & à la même place où il s'étoit fixé depuis long-tems : ſon corps ſe deſſeche, & ſemble transformé en une eſpece de coque qui couvre les œufs. Selon M. de Réaumur, les petites gallinſectes ſont douze jours à éclorre, & ne prennent l'eſſor que pluſieurs jours après leur naiſſance : il y a des Auteurs qui ont compté depuis mille juſqu'à deux mille œufs ſous certaines eſpeces de gallinſectes. Celles qui ſont nouvellement nées ſur les pêchers, commencent à ſortir de deſſous le ſquelette de leur mere au commencement de Juin. Les fourmis qui, comme nous l'avons dit, indiquent les pucerons, indiquent auſſi les gallinſectes des pêchers. Ces inſectes tirent des feuilles, ſous leſquelles ils ſe fixent, la ſubſtance propre à leur nourriture & à leur accroiſſement : ils ne rongent point les feuilles ; ils en pompent le ſuc avec leur trompe, qui ne ſe laiſſe diſtinguer que dans les groſſes gallinſectes.

L'expérience a appris aux Jardiniers-fleuriſtes à nétoyer de leur mieux, leurs arbres fruitiers des gallinſectes, & ſur-tout les orangers & les pêchers ; ſans quoi elles épuiſent, en quelque ſorte, la ſeve de ces arbres ; ce qui les fait languir, & même périr.

Les gallinſectes tombent en automne avec les feuilles ſur leſquelles elles ſont attachées ; mais elles regagnent bientôt l'arbre, & s'y fixent. C'eſt en Avril qu'elles ſe défont de leur vieille peau ; après quoi, elles croiſſent très vîte, & prennent la figure de galles : arrivées au dernier terme d'accroiſſement (en Mai), elles ſont en état de pondre.

De petites mouches fort jolies, à deux aîles, dont la tête, le corps, le corſelet & les ſix jambes ſont d'un rouge foncé, ſont les mâles qui fécondent, ſur la fin d'Avril, les gallinſectes. Ces mâles ont une forme bien différente de leur femelle, & une grandeur bien diſproportionnée. On voit un même mâle aller ſucceſſivement ſur pluſieurs femelles, les parcourir chacune d'un bout à l'autre, d'un côté à l'autre, tenant toujours la partie en forme d'aiguillon, inclinée vers leur corps. Il s'arrête, il ſe fixe, il introduit cette partie, quand il s'eſt placé ſur la fente d'une femelle toute prête à le recevoir.

Différentes eſpeces de nos chênes fourniſſent auſſi des gallinſectes, arrondies, groſſes comme de petits pois, qui y tiennent par une baſe circulaire aſſez étroite, & qui reſſemblent beaucoup au kermès. L'épine, la charmille, la vigne font auſſi voir des gallinſectes, dont les œufs paroiſſent être dans une coque de ſoie. Enfin M. de Réaumur cite une eſpece de gallinſecte brunâtre, liſſe, & ſemblable à une valve de la moule de mer.

Pro-Gallinſectes.

On donne ce nom à de petits animaux qui tiennent beaucoup des caracteres des gallinſectes, mais qui en ont pourtant qui leur ſont particuliers. Les pro-gallinſectes paſſent une grande partie de leur vie, attachées contre l'écorce des arbres, ſans changer de place & ſans ſe donner de mouvements ſenſibles ; cependant on les reconnoît en tout tems pour des animaux ; ſi on les regarde avec la loupe, on diſtingue toujours leurs anneaux : on a étudié encore peu cette eſpece d'animaux. La cochenille eſt peut-être la pro-gallinſecte la plus importante à examiner. *Voyez* COCHENILLE.

On connoît une pro-gallinſecte qui ſe tient volontiers ſur l'orme : elle eſt petite & peu allante. On la trouve dans les bifurcations des petites branches qui n'ont qu'un an ou deux ; on en trouve quelquefois contre les branches & les petites tiges. Leur dernier terme d'accroiſſement eſt fait en Juillet. La vue ne peut néanmoins diſtinguer qu'une petite maſſe ovale & convexe, d'un aſſez mauvais rouge brun, entourée d'un cordon blanc & cotonneux. La partie ovale eſt le deſſus du corps de l'inſecte ; on y reconnoît, avec la loupe, des anneaux ; du reſte, l'animal eſt parfaitement immobile : il ne montre ni tête ni jambes, tout eſt caché par un bourrelet cotonneux, qui ne laiſſe à découvert que la partie ovale. Cette matiere cotonneuſe fait une eſpece de nid, en forme de corbeille & comme goudronné, dans lequel l'inſecte eſt logé en grande partie. Son ventre, qui poſe ſur le fond de ce nid, ſe trouve ſéparé de l'arbre par une couche de coton. Ce nid eſt non-ſeulement deſtiné

à mettre le corps de l'insecte plus à son aise, mais aussi à recevoir les petits qui doivent naître en Juin ou en Juillet. En retirant alors la pro-gallinsecte de son nid, on trouve dans le fond & dans les inégalités des côtés, un grand nombre de petits vivants, dont la couleur est d'un blanc jaunâtre. Ils portent devant eux deux petites antennes; leur corps est assez semblable à celui des gallinsectes nouvellement nées. Ils marchent sur six jambes, assez courtes : on a de la peine à reconnoître leur trompe ou suçoir. Quand la mere pro-gallinsecte met ses petits au jour, ils sortent par l'anus, ou par une ouverture qui en est proche : ils passent sous le corps de la mere, qui s'applatit à mesure qu'elle se vuide. L'enfantement fini, la mere périt : elle se desseche; & par la suite, elle tombe du nid. On est encore incertain si les mâles des pro-gallinsectes sont aîlés.

La *Graine de Pologne*, dont nous avons parlé à l'article *Cochenille du Nord*, est encore une pro-gallinsecte ou un ver à six jambes, qui porte également sur la tête deux antennes, & qui a d'ailleurs une ressemblance générale avec la gallinsecte & la pro-gallinsecte. Ce ver du Nord pond des œufs : de très petites mouches à deux aîles blanches & bordées de rouge, qui sortent de la graine d'écarlate, en sont les mâles. *Voyez* au mot COCHENILLE DU NORD.

GALLIOTE ou GALIOT. *Voyez* BÉNOITE.

GALIPOT ou BARRAS. C'est une résine plus ou moins concrete, qui découle du *Pin* & du *Térébinthe*. Voyez *ces mots*.

GAMAICU. Nom que les Indiens donnent, tantôt à un morceau de madrepore fossile, tantôt à une concrétion pierreuse, ronde, protubérancée, semblable aux *Stalagmites* ou *Oolites :* voyez *ces différents mots*. Les Indiens attribuent au gamaïcu des vertus merveilleuses.

GAMMA DORÉ, *Gamma aureum*. On donne ce nom à un phalêne ou papillon nocturne, dont les aîles sont agréablement variées, & d'un brun nébuleux. On distingue sur chaque aîle supérieure le *gamma* ou *lambda* des Grecs bien marqué de couleur d'or. Ce papillon se trouve sur la matricaire, sur la bourrache & sur la laitue.

GAMMAROLITE, *Gammarolitus*. Les Lithologistes donnent ce nom aux fossiles congéneres aux *astacolites*, c'est-à-dire, à des crustacées ensevelis dans la terre, & qui y sont devenus très durs, ou qui y ont changé de nature : tels sont les cancres, les crabes, les hommars, &c. *Voyez* ces mots. On voit dans les cabinets des Curieux, de ces fossiles que l'on trouve abondamment sur les côtes de Coromandel & de Malabar.

GANDS DE NOTRE-DAME. Quelques-uns donnent ce nom à la *Digitale*, à la *Gantelée* & à l'*Ancolie*. Voyez *ces mots*.

GANGUE, *Matrix mineralium & metallorum*. Ce nom qui est allemand, & qui signifie en cette langue *filon* ou *veine métallique*, se donne à des terres endurcies ou à des pierres de roches qui contiennent ou renferment des matieres minérales & métalliques. Ces pierres, étrangeres à la nature des minéraux mêmes, sont tantôt du quartz, tantôt du spath, ou du schiste, &c.

Elles ſe réduiſent en ſcories dans la fuſion des métaux ou demi-métaux.

GANTELÉE ou GANTS DE NOTRE-DAME. *Voyez* CAMPANULE.

GARAGAY. Oiſeau de proie de l'Amérique : il eſt de la grandeur & de la groſſeur du milan. Sa tête eſt blanche, de même que les extrémités de ſes aîles : ſa nourriture conſiſte en œufs de crocodiles & de tortues, qu'il ſait trouver aux bords des rivieres, dans les ſables où ils ſont cachés. Les oiſeaux Aura & Gallinaſſes pourſuivent les garagays pour leur enlever leur proie. *Voyez* GALLINASSE & AURA.

GARANCE, *Rubia*. Il y a pluſieurs eſpeces de garance, qui toutes fourniſſent de la teinture. L'azala ou izari de Smirne, que l'on emploie à Darnetal & à Aubenas pour faire les belles teintures incarnates à la façon d'Andrinople, eſt une vraie garance. Il en croît naturellement quelques eſpeces dans les haies, dans les bois, & dans les joints des pierres de murailles des jardins, dont les racines, lorſqu'elles ſont ſéchées avec précaution, fourniſſent d'auſſi belle teinture que l'azala de Smyrne. M. Dambournay, des Académies des Sciences & d'agriculture de Rouen, a cultivé une eſpèce de garance qui s'eſt trouvée ſur les rochers d'Oizel en Normandie : les racines de cette plante lui ont donné une auſſi belle teinture que l'azala. Suivant les expériences de M. Guettard, on peut tirer auſſi une couleur rouge des caillelaits.

Le grand Colbert, qui ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit faire valoir les avantages naturels du Royaume, regrettant les ſommes immenſes qui en ſortoient tous les ans pour le commerce de cette racine, eſt le premier Miniſtre qui ait entré dans le détail de tout ce qui regarde la culture & la préparation de la garance. Voyez *l'Inſtruction générale pour les teintures, du mois de Mars 1671.*

L'eſpece de garance que l'on cultive le plus ordinairement pour la teinture, eſt le *Rubia Tinctorum ſativa*. Cette plante pouſſe des tiges qui ſe ſoutiennent aſſez droites, longues de trois ou quatre pieds, quarrées, noueuſes, rudes au toucher; chaque nœud eſt garni de cinq ou ſix feuilles qui font l'anneau autour de la tige. Ces feuilles ſont longues, étroites, garnies à leurs bords de dents fines & dures qui s'attachent aux habits. Les fleurs ſont d'un jaune verdâtre; elles naiſſent vers les extrémités des branches, & ſont d'une ſeule piece en godet. Il leur ſuccede un fruit compoſé de deux baies attachées enſemble, d'abord verdâtres, puis rouges, enfin noirâtres quand elles ſont tout-à-fait mûres. Chaque baie contient une ſemence preſque ronde. Les racines de cette plante ſont longues, rampantes, de la groſſeur d'un tuyau de plume, ligneuſes, rougeâtres, & elles ont un goût aſtringent.

C'eſt cette même eſpece de garance dont on fait des plantations en Zélande & aux environs de Lille. On la deſſeche, on la pulvériſe, & on l'envoie vendre en France ſous le nom de *garance, grappes de Hollande*. Il n'eſt pas poſſible de faire un auſſi bel incarnat ſur le coton avec cette garance, qu'avec l'azala de Smyrne. Au reſte, il n'y a pas lieu de penſer que cette

différence provienne de la plante ; car la graine tirée du Levant ſous le nom d'azala, a produit au Jardin du Roi la même eſpece de garance, que celle de Lille. Ces différences proviendroient-elles du degré de maturité ou de l'exſiccation de la plante, ou de la main-d'œuvre, &c. Quant à la garance d'Oiſel, elle pouſſe plutôt au printems que celle de Lille : ſes tiges menues ſe panchent juſqu'à terre ; ſes racines ſont moins groſſes, moins vives en couleur, moins garnies de nœuds & de chevelu que celles de la garance de Lille. La garance d'Auvergne, celles des dehors de Carcaſſonne, & des environs des étangs de Montpellier, donne des couleurs auſſi vives que celles que fournit la garance des Indes.

Culture de la Garance.

La garance ſubſiſte dans toutes ſortes de terres, mais elle ne pouſſe point par-tout d'auſſi belles racines : elle aime les terres fortes, douces, humides en deſſous ; cependant elle périt quand elle eſt ſubmergée. Les garancieres ou les terreins les plus favorables pour la garance, ſont les marais deſſéchés, bien expoſés au ſoleil, & dont le terrein eſt un peu ſalé.

On peut multiplier la garance de trois manieres différentes, ſoit par la graine, ſoit par les racines, ſoit en la provignant. La premiere maniere eſt la plus longue, mais cependant néceſſaire lorſqu'on eſt éloigné des garancieres. On doit ſemer la graine de garance depuis Mars juſqu'en Mai ; & le plant qui en provient, n'eſt bon à tranſplanter dans les champs, qu'après la ſeconde année. La garanciere eſt bien plutôt formée, lorſqu'on plante des racines. Quand on arrache des racines de garance pour les livrer aux Teinturiers, on peut ſe procurer beaucoup de plant, qui ne diminue que très peu le produit de la vente ; car il eſt d'expérience, qu'un bout ou tronçon de racine, pourvû qu'il ſoit garni d'un bouton ou d'un peu de chevelu, produira un pied de garance. On peut auſſi avoir recours aux provins, en couchant les tiges de garance, qui prennent racine, & que l'on replante enſuite. Il faut un certain tems pour que ces branches, converties en racines, puiſſent être auſſi abondantes en couleur, que les vraies racines : on doit avoir grand ſoin d'arracher les mauvaiſes herbes, de donner des labours à la garanciere, & de recouvrir les racines de terre, afin qu'elles deviennent plus belles.

Dans le mois de Septembre, on peut faucher l'herbe de la garance. Cette herbe fournit un excellent fourrage pour les vaches ; l'uſage de cette nourriture leur procure beaucoup de lait, qui eſt d'une couleur tirant un peu ſur le rouge, & dont le beure eſt jaune & de bon goût.

La récolte des racines ſe fait en Octobre & en Novembre. L'état le plus favorable où elles puiſſent être pour la teinture, c'eſt lorſqu'elles ſont de la groſſeur d'un tuyau de groſſes plumes. Si on les laiſſe trop vieillir, elles donnent moins de teinture ; ſi on les arrache trop menues, elles ne font point de profit.

A meſure que les racines ſont arrachées, on les étend ſur le pré pour les

faire sécher. Il faut éviter de les laver pour les débarrasser de la terre qui leur reste attachée ; car on apperçoit bien à la couleur que l'eau contracte, qu'elle a un peu dissous la partie colorante. La racine de garance est difficile à faire sécher ; son suc est visqueux, & elle perd à l'étuve sept huitiemes de son poids. En Flandre, on fait dessécher la garance dans une étuve, dont la chaleur est bien ménagée. Quelques essais faits en petit donnent lieu de croire que la qualité de la garance seroit meilleure, si on pouvoit la dessécher au soleil, ou même à l'ombre, & par la seule action du vent, comme on prétend qu'on le fait à Smyrne, où l'air est bien plus sec qu'en Flandre. Pour cet effet il seroit avantageux d'arracher les racines au printems, & non point en automne, comme on le fait.

Il ne suffit pas que la garance soit assez seche pour ne se point gâter, il faut encore qu'elle puisse se pulvériser, ou comme l'on dit se grapper. On reconnoît que la garance est suffisamment desséchée, lorsqu'elle se rompt en la pliant. On bat les racines de garance à petits coups de fléau, pour les débarasser du chevelu, d'une partie de l'épiderme, & d'une portion de terre fine, que l'action de l'étuve a fait dessécher; toutes ces matieres pourroient rendre la teinture moins belle.

Pour avoir une belle teinture de garance, suivant les épreuves qu'en a faites M. Pagne de Darnétal, il faut tirer les bonnes racines séchées & épluchées, les mettre dans un grand sac de toile rude, les secouer violemment ; le frottement du sac & celui des racines les unes contre les autres, détachent presqu'entierement l'épiderme, qui acheve aisément de se séparer au moyen du van. On a, dit-il, par cette méthode, de belles racines de garance robée, dont l'effet prévaut sur l'azala, autant que celle-ci a d'avantage sur la plus belle garance de Hollande, mais cette garance devient nécessairement plus chere.

Les terres substancielles & légeres donnent de meilleures racines que les terreins fort gras & marécageux ; mais ces derniers en donnent en plus grande abondance. On ne peut guere compter que sur quarante-cinq ou quarante-six milliers de garance verte par arpent : huit milliers de racines vertes ne donnent au sortir de l'étuve, qu'un millier de racines seches. On fait passer la garance séchée sous les pilons ou sous la meule. On voit dans les *Elémens d'Agriculture de M. Duhamel*, dont nous avons tiré une partie de cet article, la description de l'étuve & du moulin à grapper la garance qui sont à Lille en Flandre, ainsi que celle du moulin à pulvériser la garance, qui a été construit à Corbeil.

M. Dambournay a fait sur la garance une découverte d'autant plus importante, qu'elle tend singulierement à l'économie. L'expérience lui a appris que quatre livres de garance fraîche, font le même effet dans un bain de teinture, qu'une livre de garance seche & réduite en poudre. D'où il est aisé de conclure qu'en employant la garance en verd, on épargne une moitié de racine, puisque huit livres de vertes n'en donnent qu'une livre de seches.

Les racines de garance, pour être bonnes, doivent avoir une odeur forte, tirant un peu sur celle de la réglisse ; l'écorce doit être unie & adhérente à la partie ligneuse : c'est la partie la plus utile ; car c'est dans l'écorce que l'on apperçoit, à l'aide du microscope, des molécules rouges : on remarque aussi une substance ligneuse de couleur fauve ; qui probablement altere la couleur rouge. M. de Tourniere croit que les lessives & l'avivage ne donnent de l'éclat à la teinture de garance, que parcequ'elles emportent ce fauve. Ce seroit une découverte bien utile, que de trouver le moyen d'extraire la partie rouge, sans aucun alliage de la partie jaune ou fauve ; je crois, dit M. Duhamel, que ces tentatives devroient être faites sur des racines vertes, afin que la partie rouge, qui est en dissolution, fût plus aisée à extraire. On doit bien distinguer l'écorce, de l'épiderme, qui ne peut qu'altérer l'éclat du rouge.

La garance en poudre doit être onctueuse, se peloter lorsqu'on la manie entre les doigts. Lorsqu'elle elle est vieille, elle perd son onctuosité, & produit une poudre seche.

La racine de garance est un des meilleurs ingrédiens qu'on puisse employer pour la teinture des laines ; elle donne un rouge, à la vérité peu éclatant, mais qui résiste sans altération à l'action de l'air, du soleil, & à l'épreuve des ingrédiens qu'on emploie pour éprouver la ténacité des couleurs ; elle contribue aussi à procurer de la solidité à plusieurs autres couleurs composées : on s'en sert pour fixer les couleurs déja employées sur les toiles de coton. Enfin il y a un grand nombre de cas où le succès des opérations demande qu'on fasse le *garançage*. On appelle sa teinture *rouge de garance*.

La meilleure maniere de connoître la qualité de la garance, est d'en faire des essais sur des morceaux d'étoffe que l'on a fait tremper dans un bain d'alun, & prendre pour objet de comparaison, de l'étoffe teinte avec de la belle garance de Zélande, ou avec de l'azala.

Les tiges & les feuilles de la garance sont très bonnes pour nétoyer la vaisselle d'étain, à laquelle elles donnent le plus beau lustre. La racine de garance est mise au rang des cinq petites racines apéritives, (qui sont celles de l'Arrête-bœuf, de Caprier, de Garance, de Chiendent, & de Chardon-roland.) Elle résout puissamment les humeurs épaisses : on lui attribue aussi la vertu de dissoudre le sang coagulé ; elle donne aux urines une couleur rouge ; elle est d'un usage familier en Hollande (sous le nom de *Krapp*) étant cuite dans le vin, l'eau & la bierre, & prise intérieurement pour les chûtes considérables. Elle convient dans l'hydropisie naissante, dans la jaunisse & dans les obstructions du bas ventre. Quelques Médecins du Nord s'en servent pour procurer les regles aux femmes. M. Duhamel a aussi reconnu (d'après Belchier) dans cette plante la propriété de teindre en rouge les os des animaux qui en ont été nourris quelque tems. Trois jours suffisent pour un pigeon : il est digne de remarque que ni tous les os dans un même animal, ni les mêmes os en différens animaux ne prennent pas la même

même nuance. Les cartilages qui doivent s'offifier, ne fe teignent qu'en s'offifiant. Si on ceffe de donner en nourriture les particules de garance, les os perdront peu-à-peu leur teinture. Les os les plus durs fe coloreront le mieux, ils foutiendront les débouillis : ils ne font cependant pas tout-à-fait intacts à l'action de l'air ; les plus rouges y perdent de leur couleur. La moëlle de ces os teints, & toutes les autres parties molles de l'animal, confervent leur couleur naturelle. Une autre remarque, c'eft que la garance que prend la volaille agit auffi fur leur jabot & fur leurs inteftins ; ils en font colorés pour peu qu'on les tienne à ces alimens, ils tombent en langueur & meurent ; on leur trouve quand ils font morts, les os les plus gros, plus moëlleux, plus fpongieux & plus caffans. Mais pourquoi les parties colorantes ne fe portent-elles qu'aux os ? Ne feroit-il pas fage de préfumer, d'après les expériences précédentes, que l'ufage de la garance eft tout au moins mal-fain. On voit dans le *Recueil de l'Academie des Sciences, ann. 1746*, qu'elle n'eft pas la feule plante qui ait la propriété de teindre en rouge.

GARANCE PETITE, *Rubeola*. Cette plante, que l'on appelle auffi *herbe a l'efquinancie*, reffemble à un petit plant de garance. Ses fleurs font rouges, quelquefois blanches & d'une odeur de jafmin. Ses tiges fe couchent la plupart à terre.

GARDE-ROBE : *voyez* à l'article AURONE.

GARDON, *Leucifcus*. Petit poiffon d'eau douce, qui eft au rang des poiffons blancs, & peu eftimé ; il eft femblable au meunier par la figure des écailles, par le nombre & par la figure des nâgeoires ; il a le corps large, le dos bleu, la tête verdâtre, le ventre blanc, & les yeux grands : fa chair eft femblable à celle du *Dard*. Voyez *ce mot*. On l'appelle *Gardon*, parcequ'il fe garde plus long-tems que les autres poiffons dans un vafe plein d'eau : il peuple beaucoup.

GARENNE. Nom donné à un efpace de terrein, rarement cultivé, mais toujours peuplé d'une grande quantité de *lapins*. Voyez *ce mot*.

GARGOULETTE DU MOGOL : *voyez* à l'article BOIS.

GAROU : *voyez* BOIS GENTIL.

GAROUPE : *voyez* CAMELÉE.

GAROUTTE : *voyez* LAUREOLE.

GARROT : c'eft le canard de mer que les Italiens appellent Quattro-ochi : (*clangula*) voyez *à l'article* CANARD.

GARSOTTE, c'eft la *cercelle ;* voyez *ce mot*.

GARUM étoit, chez les Anciens, une efpece de faumure fort délicate, qu'ils faifoient avec les entrailles d'un petit poiffon faxarile nommé *Garrus*. Cette faumure friande eft encore autant en ufage chez les Turcs, que le vinaigre parmi les Aubergiftes à Conftantinople, pour conferver plufieurs poiffons, &c. Voyez *aux mots* PICAREL, & ANCHOIS.

Plufieurs perfonnes recommandent le Garum pour nétoyer les vieux ulceres, pour la morfure du chien enragé, & pour réfifter à la gangrene. On en

fomente les parties malades ; on en mêle aussi dans les lavemens pour l'hydropisie.

GAS. Nom donné à des exhalaisons plus ou moins visibles, & produites dans des souterrains profonds, comme les galeries des mines : quelquefois elles sortent de certains creux, grottes, ou fentes de la terre : il y en a qui sont accompagnées d'une odeur forte & suffocante. Le prétendu esprit des eaux minérales est une sorte de *Gas :* Vanhelmont donne aussi ce nom aux vapeurs invisibles & incoërcibles qui s'élevent des corps doux actuellement fermentans, du charbon embrasé, du soufre brûlant, &c. Aujourd'hui on donne aussi le nom de gas à toute espece de vapeurs invisibles qui sont capables de détruire l'élasticité de l'air, qui alterent la respiration des animaux au point même de les suffoquer quelquefois, qui éteignent la flamme, qui se décelent d'ailleurs par une odeur plus ou moins fétide, & souvent en irritant les yeux jusqu'à en arracher des larmes : toutes les vapeurs qui résultent des substances végétales & animales en combustion, celles des corps pourrissans & des latrines, sont encore des especes de *Gas.* Voyez *l'article* EXHALAISONS.

GASCANEL, est un *Maquereau bâtard.* Voyez MAQUEREAU.

GAUDE ou HERBE A JAUNIR, *Luteola herba salicis folio.* On cultive cette plante avec soin en Espagne & en France pour la teinture. Elle croît naturellement dans presque toutes les Provinces du Royaume ; mais la gaude cultivée lui est bien supérieure pour la teinture.

La racine de cette plante est ligneuse, & pousse des tiges qui s'élevent à la hauteur de trois ou quatre pieds : elles sont garnies de feuilles longues, étroites, douces au toucher ; le haut des rameaux porte en Mai de longs épis de petites fleurs jaunes qui sont formées par des pétales de grandeur inégale ; le fruit est une capsule qui contient de petites semences sphériques, noirâtres, & murissent en Juin & en Juillet.

Cette plante, qui est le *Réséda foliis simplicibus lanceolatis integris* de Linnæus, vient parfaitement bien dans les terreins propres au chanvre. Sa culture est la même que celle du *chanvre.* Voyez *ce mot.*

On seme la gaude en Mars ; & comme la graine de cette plante est extrêmement fine ; pour la semer plus également, il faut la mêler avec de la cendre. Dans le mois de Juillet ou d'Août, on arrache la gaude ; on la bat pour recueillir la graine, & on la met en botte ; la plante est alors d'un jaune verdâtre. Dans les pays chauds comme en Languedoc elle est souvent assez séche lorsqu'on la recueille ; mais dans les pays tempérés, comme la Normandie, la Picardie, &c. il est essentiel de la faire sécher exactement. Il faut encore observer de ne la point couper qu'elle ne soit mûre, & d'empêcher qu'elle ne se mouille quand elle est cueillie : en la cueillant il faut la couper à fleur de terre.

Les Teinturiers regardent la gaude la plus menue & la plus roussette comme la meilleure ; ils la font bouillir, pour teindre les laines & les étoffes en couleur jaune & en couleur verte ; savoir, les blanches en jaune d'un

bon teint, & en verd les étoffes qui ont été préalablement mises au bleu. Suivant les réglemens de France, les céladons, verd de pomme, verd de mer, verd naissant & verd gai, doivent être *alunés*, ensuite *gaudés* & puis passés sur la cuve d'inde. *Voyez* INDE & INDIGO. La gaude est estimée en médecine pour résister au venin. Sa racine est apéritive prise en décoction : on l'applique aux bras des fébricitans pendant le paroxisme, pour chasser la fievre.

GAUDRON ou GOUDRAN. *Voyez* à l'article PIN.

GAYAC ou BOIS SAINT, *gayacum*, *aut guajacum*, *seu lignum sanctum*. Arbre qui donne un bois très compacte & très dur, & qui croît naturellement à la Jamaïque, dans presque toutes les Isles des Antilles, & généralement dans la partie de l'Amérique qui est située sous la Zône Torride. Il y a deux especes de gayac; l'un à *fleurs bleues*, l'autre à *fleurs blanches dentelées*. La premiere espece de gayac devient un arbre très grand, lorsqu'il est dans un bon terrein. Le tronc de cet arbre a peu d'aubier, qui est pâle ; le cœur est de couleur verte d'olive, foncée & brune : son bois est très solide, huileux, pesant, d'une odeur qui n'est pas désagréable, d'un goût amer & un peu âcre. Ses branches ont beaucoup de nœuds, ainsi que les petits rameaux qui en portent. Ses feuilles sont compactes, d'un verd pâle, & ont en dessous cinq petites nervures : elles n'ont point de queue, si ce n'est la côte commune, sur laquelle elles sont arrangées. Ses fleurs bleues sont en rose : il leur succede un fruit charnu, de la grandeur de l'ongle, qui a la figure d'un cœur, un peu creusé en maniere de cuiller, & qui est de couleur de vermillon. Ce fruit contient une seule graine de la forme d'une olive.

L'arbre du gayac à fleurs blanches croît moins haut que le précédent; son bois est aussi solide, mais de couleur de buis. Les fruits de cet arbre sont quadrangulaires, comme ceux de notre fusain, & de couleur de cire. Cette seconde espece de gayac est très fréquente dans l'Isle Saint Domingue aux environs du Port de paix.

Le gayac à fleurs bleues & le gayac à fleurs blanches, fleurissent au mois d'Avril, & donnent des fruits murs au mois de Juin. On ne peut les élever que dans nos serres; encore faut-il que la graine ait été semée dans leur pays natal, & qu'on transporte ici le jeune plant. Le gayac ne croît qu'avec une extrême lenteur, même dans son pays natal : il ne donne point de résine dans nos climats. Ses racines sont jaunes & sortent beaucoup hors de terre.

Le gayac a été connu en Europe à-peu-près dans le même tems que la maladie vénérienne, par les secours que l'on en tira contre cette maladie, avant que l'on eût trouvé le secret de la traiter plus efficacement par le mercure. On assure que dans l'Amérique Méridionale, le gayac est un spécifique aussi éprouvé contre la vérole, que le mercure l'est dans nos climats. Nous ne nous servons de la décoction du bois ou de l'écorce de gayac rapé, que dans le traitement des maladies vénériennes légeres, qui sont censées

n'avoir point infecté la masse entiere des humeurs, ou du moins n'y avoir répandu qu'une petite quantité de virus qui peut être évacué par les couloirs de la peau : alors ce remede est un sudorifique très actif : il convient aussi dans les traitemens de diverses maladies chroniques, comme dartres, tumeurs froides, œdêmes, fleurs blanches, rhumatisme, vieux ulceres humides & sanieux.

Le bois de gayac est très résineux, & contient une petite quantité d'extrait proprement dit, que l'on peut retirer par décoction ; ce qui rend ce bois un excellent sudorifique. L'extrait qu'il donne est en petite quantité, en comparaison de la résine qu'il contient ; car à l'aide de l'esprit-de-vin, on peut retirer deux onces de résine par livre ; au lieu qu'il ne donne qu'un ou deux gros d'extrait.

La résine que l'on retire ainsi par le moyen de l'esprit-de-vin, est toute semblable à celle qui découle naturellement ou par incision de cet arbre dans le pays, & que l'on nomme improprement, *gomme de gayac*. Cette résine doit être luisante, transparente, brune en dehors, blanchâtre en dedans ; tantôt rousâtre, tantôt verdâtre ; d'une odeur agréable quand on la brule, d'un goût âcre : elle excite puissamment la transpiration insensible, & est très utile dans les maladies de la peau.

Le bois de gayac réduit en copeau & distillé à feu nud, donne beaucoup d'air, qui briseroit le recipient, si l'on n'avoit soin de lui donner issue ; par cette opération on obtient une huile empyreumatique devenue fameuse, comme étant une des premieres qu'on ait enflammées par le moyen de l'esprit de nitre. Cette huile qui est aussi fort âcre est recherchée pour faciliter l'exfoliation des os cariés. *Voyez* l'analyse du gayac dans le *Dictionnaire de Chimie*.

GAZELLE, Antilope ou Animal du Musc, en latin *gazella*. C'est un joli quadrupede à pied fourchu, d'une taille fine, bien prise, & des plus légers à la course. Il se trouve communément en Afrique & aux Indes Orientales. Il y en a de plusieurs especes qui ont des différences entr'elles. Il y a des gazelles d'Afrique qui approchent du chevreuil pour la taille & pour la figure. Ces gazelles ont les oreilles grandes & pelées en dedans, où la peau est noire & polie comme de l'ébene. Leurs cornes sont noires, cannelées en travers, creuses jusqu'à la moitié de leur longueur ; elles se rapprochent, par le bout, comme les branches d'une lyre. Les cornes des femelles sont rondes ; mais un peu applaties dans les mâles, & plus recourbées en arriere. On remarque à l'origine de ces cornes une touffe de poil plus long que celui du reste du corps, qui est court & de couleur fauve. Les Arabes donnent à ces animaux le nom de *chevre*.

Les gazelles ruminent : elles n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure : elles n'ont que deux mamelles. En général ces animaux ont les yeux noirs, grands, très vifs & en même-tems si tendres, que les Orientaux en ont fait un proverbe, en comparant les beaux yeux d'une femme à ceux de la gazelle. Les jambes de devant de cet animal sont moins longues que

celles de derriere, ce qui lui donne comme au liévre, plus de facilité pour courir en montant qu'en descendant. La plûpart sont fauves sur le dos, blanches sous le ventre avec une bande brune, qui sépare ces deux couleurs au bas des flancs; leur queue est plus ou moins grande & toujours garnie de poils assez longs & noirâtres. On va à la chasse de ces animaux avec une gazelle mâle & apprivoisée, qu'on mene dans les lieux où il y a des gazelles sauvages; on lui entrelasse dans les cornes, une corde lâche dont les bouts sont attachés sous le ventre; aussi-tôt que cet animal approche d'un troupeau de gazelles, le mâle s'avance pour faire face à ce rival, il présente ses cornes pour l'attaquer tête contre tête, mais dans les divers mouvemens qu'il fait il ne manque pas de prendre ses cornes dans les cordes, dont la tête de son rival est garnie; le Chasseur arrive à l'instant & s'en saisit sans peine. On prend à-peu-près de même les gazelles femelles.

On voit au Sénégal & sur la Gambra de grands troupeaux de gazelles. Ce sont, dit Bosman, les plus charmantes créatures du monde: elles ne sont gueres plus grandes qu'un lapin; leurs jambes sont de la grosseur d'un tuyau de pipe; leurs cornes sont aussi très petites, & d'un noir luisant: elles sont si légeres, qu'elles paroissent voltiger au milieu des buissons; cependant les Negres en prennent quelquefois pour en manger la chair qu'ils trouvent assez bonne. Ces animaux qui ne sont que des chevrotins sont trop délicats pour pouvoir être transportés dans ce pays-ci: lorsqu'on veut les faire venir, on les couvre avec du coton; mais ordinairement à peine ontils passé la ligne qu'ils meurent; on dit cependant qu'il y en a eu deux vivans au Palais Royal à Paris, il y a quelques années. *Voyez* CHEVROTIN.

La gazelle des Indes, celle qui donne le bézoard, est de la grandeur de la chevre domestique, ou, suivant d'autres Auteurs, de la grandeur du cerf: son poil est court, & d'un gris mêlé de roux: elle a une barbe sous le menton comme notre chevre: ses cornes sont rondes, assez longues, droites, comme garnies d'anneaux presque du haut en bas, excepté le bout qui est lisse. Les femelles ont les cornes beaucoup plus courtes que les mâles. On trouve ces gazelles dans la Province de Laar, en Perse. Quant à la nature des bézoards que l'on retire de ces animaux, *voyez* BÉZOARD.

L'animal qui donne le *musc*, & qui a été regardé par plusieurs personnes comme une *gazelle*, a des caracteres qui lui sont particuliers. Cet animal a le poil rude & long, le museau pointu & des défenses à-peu-près comme le cochon, mais ce qui le distingue de tous ces animaux, c'est une espece de petite bourse placée près du nombril, & qui contient la substance appellée *musc*. Cette bourse a près de trois pouces de long & deux pouces de largeur, & s'éleve au-dessus du ventre d'environ un pouce: elle est garnie de poils extérieurement, & intérieurement d'une pellicule qui renferme le musc, & qui est garnie de glandes, qui, selon les apparences, servent à faire la sécrétion: chaque vessie pese depuis deux gros jusqu'à quatre gros.

Le meilleur musc est celui que donnent les mâles, car les femelles ont aussi une poche semblable près du nombril, mais l'humeur qui s'y filtre n'a

pas la même odeur ; il paroît de plus que cette tumeur du mâle ne se remplit de musc que dans le tems du rût ; dans les autres tems la quantité de cette humeur est moindre & l'odeur en est beaucoup plus foible. Le musc le plus pur & le plus estimé par les Chinois est celui que l'animal laisse couler sous une forme grainelée & onctueuse sur les pierres ou les troncs d'arbres contre lesquels il se frotte, lorsque cette matiere devient irritante ou trop abondante dans la bourse où elle se forme. Le musc qui se trouve dans la poche même, est rarement aussi bon, parcequ'il n'est pas encore mûr, ou bien parceque ce n'est que dans la saison du rût qu'il acquiert toute sa force & toute son odeur, & que dans cette même saison l'animal cherche à se débarasser de cette matiere trop exaltée qui lui cause alors des picotemens & des démangeaisons.

Le musc nous vient des Indes Orientales, & principalement du Tonkin : on le trouve, dans le commerce ou séparé de son enveloppe, ou renfermé dedans. Cette drogue est sujette à être falsifiée par les Indiens. Celle qui est sans enveloppe, doit être séche, d'une odeur très forte, d'une couleur tannée, d'un goût amer ; étant mise sur le feu, elle doit se consumer entierement si elle n'est point falsifiée avec de la terre.

L'enveloppe qui contient le musc, doit être couverte d'un poil brun ; c'est la peau de l'animal même. Lorsque le poil est blanc, il indique que c'est du musc de Bengale, qui est inférieur en qualité à celui de Tonkin. Lorsque les Chasseurs ne trouvent pas cette vessie bien pleine, ils pressent le ventre de l'animal pour en tirer du sang dont ils la remplissent : les Marchands du pays y mêlent ensuite des matieres propres à en augmenter le poids. Les Orientaux savent distinguer cette falsification par le poids sans ouvrir la vessie, car l'expérience leur a fait connoître, combien doit peser une vessie non altérée ; ils en jugent ensuite au goût, & leur derniere épreuve est de prendre un fil trempé dans du suc d'ail & de le faire passer au travers de la vessie avec une aiguille ; si l'odeur d'ail se perd, le musc est bon ; si le fil la conserve, il est altéré.

Le musc est un parfum extrêmement fort, mais peu agréable s'il n'est tempéré par un mélange d'autres parfums, ou de poudre de sucre & d'un peu d'ambre. Sa couleur est rousâtre : il est d'un goût amer. Les Parfumeurs, les Distillateurs & les Confiseurs s'en servoient beaucoup plus autrefois qu'à présent. En médecine, on emploie le musc pour fortifier le cœur & le cerveau, pour rétablir les forces abbatues : on l'estime aussi alexipharmaque & prolifique. La dose en est depuis demi-grain jusqu'à quatre grains.

GAZON, *cespes*, est une motte, plus ou moins considérable, de terre fraîche, molle, garnie d'une herbe courte & touffue. Le gazon est un des objets de la campagne le plus agréable aux yeux : c'est aussi l'un des plus grands ornemens des parterres & des jardins de propreté. Il naît de lui-même dans un terrein favorable, ou bien il vient par culture qui se fait de graine ou de placage. Parlons de ces deux manieres de culture.

On ſait que le beau gazon vient des graines de bas pré, & que la graine qui vient d'Angleterre eſt la plus eſtimée, parcequ'elle provient d'herbes fines & peu mêlangées. Le petit trefle de Hollande, l'herbe à chat & autres petites herbes fines, ſont, après la graine de bas pré, les plus propres à former un beau gazon. Le trefle, le ſain-foin, la luzerne, ſervent auſſi à avoir du gazon ordinaire. Avant de ſemer les graines à gazon; on doit ôter toutes les mottes & pierres, labourer le terrein avec un fer de bêche, le niveller, paſſer la terre au rateau fin, & répandre uniment ſur la ſurface un ou deux pouces de bonne terre ou terreau, pour faciliter encore mieux la levée du gazon; enſuite on ſeme la graine fort dru en automne, par un tems couvert & calme, & on la recouvre avec le rateau. Heureux quand après la ſemaiſon, la pluie vient à tomber, parcequ'elle épargne la peine des arroſements, de plus elle plombe la terre, & fait lever la graine beaucoup plutôt; auſſi choiſit-on pour ſemer le gazon, les mois de Mars & de Septembre, avant & après les grandes chaleurs de l'été. On doit faucher le gazon quatre fois l'année, & même plus, & le tondre de près, afin que l'herbe ſoit toujours épaiſſe, raze, pure, & d'un beau verd; il faut auſſi avoir ſoin d'y ſemer tous les ans de bonnes graines, pour le renouveller, le raffraîchir & l'épaiſſir, ſur-tout dans les endroits où il eſt trop clair. Il faut en outre l'arroſer dans les tems de ſéchereſſe, le battre quand il s'éleve trop, & faire paſſer deſſus un rouleau de pierre ou de bois, afin d'affaiſſer l'herbe & d'empêcher qu'un brin ne paſſe l'autre.

L'autre maniere de gazonner eſt plus couteuſe, à la vérité, mais beaucoup plus agréable, & elle peut être miſe en pratique avec un ſuccès tout-à-fait ſurprenant. Voici en quoi conſiſte cet art de faire le *gazon plaqué*.

On choiſit pour cela, dans certains endroits de la campagne, comme ſont les bords des chemins & les pâturages, les plus belles pelouſes de gazon le plus fin & le plus raz: on le leve à la bêche, en le coupant par quarrés, de deux à trois pouces d'épaiſſeur, d'un pied & demi de longueur, ſur un pied de largeur, & on enleve la même épaiſſeur de terre ſur le terrein où on veut les mettre: on arrange au cordeau ces quarrés, en les ſerrant l'un contre l'autre; enſuite des Plaqueurs applatiſſent uniment le placage avec des battes, & on l'arroſe amplement.

Tous ces moyens font que le gazon s'attache inébranlablement à la nouvelle terre, s'incorpore avec elle, y jette ſes racines de toutes parts, & s'en nourrit. Il ne s'agit plus, pour la conſervation d'un tel gazon, que de le tondre, le rouler, & l'entretenir avec ſoin & intelligence. C'eſt ainſi que les Anglois gazonnent non-ſeulement des bordures, des rampes, des talus, des glacis, mais des boulingrins, des parterres, des allées, des promenades entieres: c'eſt un ſpectacle enchanteur que ces beaux tapis raz & unis de verdure qu'on voit dans toutes leurs campagnes.

GAZON D'OLYMPE ou DE MONTAGNE. *Voyez* STATICE.

GEAI, *Gracculus*. Eſt un bel oiſeau, fort connu dans tous les pays, & qui eſt du genre des pies: on en diſtingue de pluſieurs eſpeces.

Le geai diffère de la pie, en ce qu'il est plus petit, & par la diversité de son plumage : des taches bleues traversent ses aîles. L'ouverture de son gosier est si ample, qu'il avale des glands tout entiers, ce qui l'a fait appeller *Pica glandaria :* c'est la nourriture qu'il prend l'automne & l'hiver, car il en fait provision; le printems & l'été il va chercher les pois verds, les groseilles, les fruits de la ronce & les cerises qu'il aime beaucoup. Cet oiseau a le bec noir, fort & robuste, long de deux doigts; les yeux bleus. Le champ de son plumage est diversifié : il a le derriere de la tête composé de roux & couleur de perse; le dos plus pâle & tirant sur le cendré; les plumes proche du croupion sont blanchâtres; & sa queue tiquetée de blanc, & beaucoup plus courte que celle de la pie : il a la poitrine & le ventre d'un cendré pâle, ainsi que les pieds & les doigts; les ongles sont noirs & un peu crochus.

Le *geai mâle* est un peu plus gros que la femelle : les plumes de sa tête sont plus noires, & celles de ses aîles sont d'un plus beau bleu. On dit que cet oiseau est sujet au mal caduc. Elevé en cage, il apprend à parler, à siffler; il contrefait plusieurs sortes d'oiseaux, & se rend fort familier, mais pour cela il le faut prendre niais. Sa femelle pond quatre ou cinq œufs cendrés avec des taches plus apparentes, & va faire son nid dans les chênes & autres arbres. Cet oiseau est aussi voleur que la pie : il se plaît à dérober, & à chercher les lieux les plus secrets pour cacher ce qu'il a pris.

Le *geai d'Alsace* ou de *Strasbourg* se nourrit, dans le tems de la moisson, de grains & d'insectes qui se trouvent dans les champs : ses couleurs sont si vives & si agréables, qu'elles lui ont mérité le nom de *corneille bleue*, ou de *perroquet d'Allemagne*. Après la moisson, il nourrit ses petits de fruits d'arbres sauvages, & de différentes sortes d'insectes.

Le *geai de Bengale* est plus grand que le *geai commun* : le dessus de sa tête est tout bleu, ainsi que le dessous de son ventre & de ses cuisses; le dos & le croupion sont d'un verd obscur; la queue est noire & bleue, les pieds fauves & les ongles noirs.

Le *geai de Bohême* est un oiseau de passage, qui aime beaucoup le raisin, & qui fréquente les lieux limitrophes de la Bohême. Il y en a aussi beaucoup en Italie, où on en voit par centaines voler ensemble autour de Plaisance & de Modêne. Klein croit que c'est une espece de grive. Il est de la grandeur d'un merle. Sa tête est ornée d'une huppe fauve qui se renverse en arriere : ses yeux sont d'un beau rouge & environnés de noir. Cet oiseau est friand de raisin.

Le *geai du Cap de Bonne-Espérance* a le bec long & rouge; d'ailleurs il ressemble au geai de l'Europe : il aime beaucoup les amandes sauvages; il apprend facilement à parler. On le trouve perché sur le haut des rochers ou dans les arbres de haute futaie.

Le *geai de montagne* est le *casse-noisette*. Voyez *ce mot.*

On donne aussi le nom de *geai à pieds plats* au petit *corbeau d'eau*, espece de plongeon. *Voyez* PETIT CORMORAN.

GÉANT. On entend par ce mot un homme d'une grandeur excessive.

La

La queſtion de l'exiſtence des géants a été ſouvent agitée : toute l'Antiquité fait mentiou de pluſieurs hommes d'une taille démeſurée, qui ont paru en divers tems ; & tous les Ecrivains, tant ſacrés que profanes, même les Navigateurs, s'accordent à en dire des choſes étonnantes. Des Modernes, pour donner du poids à cette opinion, rapportent des découvertes de ſquelettes ou d'oſſements ſi monſtrueux, qu'il a fallu que les hommes auxquels ils ont appartenu, aient été de vrais coloſſes. Cependant quand on vient à examiner de près tous ces témoignages, à prendre dans leur ſignification la plus naturelle les paroles du texte ſacré, à réduire les exagérations orientales ou poëtiques à un ſens raiſonnable, à peſer le mérite des Auteurs, à ramener les Voyageurs d'un certain ordre aux choſes qu'ils ont vues eux-mêmes ou appriſes de témoins non ſuſpects, à conſidérer les prétendus oſſements de ſquelettes humains, à apprécier l'autorité des Navigateurs dont il s'agit ici, & à ſuivre la ſage analogie de la Nature, le problême en queſtion ne paroît plus ſi difficile à réſoudre. M. le Chevalier de Jaucourt a diſcuté tous ces faits dans l'Encyclopédie : il fait voir que ces ſortes de narrations ſont pleines de contradictions & d'anachroniſmes ; en un mot, qu'elles ſe trouvent détruites par les ſeules circonſtances dont les Auteurs les ont accompagnées. Pluſieurs nous diſent que d'abord qu'on s'eſt approché des cadavres de ces géants, ils ſont tombés en pouſſiere ; & ils le devoient, pour prévenir la curioſité de ceux qui auroient voulu s'en éclaircir : ailleurs on voit que la ſimplicité d'un Auteur a pris pour vrai un conte forgé dans un ſiecle d'ignorance : ici c'eſt un défaut de traduction ou d'interprétation qui rend un mot par un autre, dont le ſens n'eſt pas le même, &c.

Pour ce qui regarde les découvertes de dents, de vertebres, de côtes, de fémurs, d'omoplates, qu'on donne, attendu leur grandeur & leur groſſeur, pour des os de géants, que tant de Villes conſervent encore, & montrent comme tels, les Naturaliſtes ont prouvé que c'étoient de véritables oſſements d'éléphant, de vraies parties de ſquelettes d'animaux terreſtres, ou de veaux marins, de baleines, & d autres animaux cétacées, enterrés par haſard & par accident dans les différents lieux de la terre où on les trouve. Ces os, par exemple, qu'on montroit à Paris en 1613, & qui furent enſuite promenés en Flandre & en Angleterre, comme s'ils euſſent été de Teutolochus dont parle l'Hiſtoire Romaine, ſe trouverent des os d'éléphants. Cette fourberie n'eſt pas nouvelle : Suétone remarque dans la Vie d'Auguſte, que dès ce tems-là l'on avoit imaginé de faire paſſer des oſſements de grands animaux terreſtres pour des os de géants ou des reliques de Héros. Tout concouroit à tromper le peuple à ces deux égards. Il eſt donc contre toute vraiſemblance qu'il exiſte dans le Monde une race d'hommes compoſée de géants : ceux qui, comme les Patagons (habitans du Chily vers les terres Magellaniques), ont une taille giganteſque, n'excedent point ſix pieds & demi de hauteur. Ainſi les géants, de même que les nains, doivent être regardés comme des variétés très rares, individuelles & accidentelles. Au reſte, le Lecteur peut conſulter l'excellente *Giganthologie phyſique* du Chevalier Hans-Sloane,

inférée dans les *Transactions philosophiques*, *n°*. 404; ainsi que la récente & futile *Giganthologie* (1756) du P. Joseph Tarrubia, Espagnol.

GEHUPH. C'est un arbre très estimé dans l'Inde : son écorce est jaune, safranée; ses branches sont courtes, ses feuilles petites; son fruit est rond & gros comme une balle de jeu de paume : les Indiens de l'Isle de Sumatra appellent ce fruit *Pêche de Trapobana*. Il contient une noix, dont le dedans est fort amer, & a le goût de la racine d'angélique : on en tire de l'huile qui a de grands usages dans le pays; elle appaise la soif, guérit les maladies d'obstruction, &c. Il découle encore de cet arbre une gomme qui a les mêmes propriétés que l'huile.

GEKKO. C'est le *Cordyle*. Voyez ce mot.

GELÉE, se dit du froid qui congele l'huile grasse, qui convertit naturellement l'eau & les liqueurs aqueuses en glace, dans un certain canton, ou dans toute une région déterminée. La gelée est opposée au *dégel*. Voyez ce mot. On sait que la gelée a un rapport marqué à la température de l'air & à la constitution de l'athmosphere, c'est-à-dire, que l'eau se gele par-tout au même degré de froid, & qu'elle ne se convertit naturellement en glace, que quand la température du milieu quelconque qui l'environne, est parvenue à ce degré. On a observé que lorsqu'il gele très fortement, le soleil paroît un peu pâle, l'évaporation des liquides est considérable, l'air est médiocrement agité; cependant il est moins serein que dans certains jours d'hiver, où l'on n'a que des gelées médiocres. Les effets de la gelée sur les végétaux méritent une attention particuliere : plus leurs racines abondent en seve, & mieux ils résistent au froid. Une forte gelée ne produit jamais de plus funestes effets sur les plantes & sur les arbres, que quand elle succede tout-à-coup à un dégel, à de longues pluies, à une fonte de neiges. *Voyez* les articles ARBRE & PLANTE. Les fruits se durcissent par la gelée : dans cet état ils perdent ordinairement tout leur goût; & lorsque le dégel arrive, on les voit le plus souvent tomber en pourriture. On observe quelque chose de semblable sur les animaux qui habitent les pays froids : il n'est pas rare d'y voir des gens qui ont perdu le nez ou les oreilles, pour avoir été exposés à une forte gelée. Voyez les autres effets de la gelée sur le corps humain, & en général dans l'économie animale, *à l'article* FROID. Il ne gele jamais sous la Zône torride, ni aux extrémités des Zônes tempérées voisines des Tropiques; mais dans les Zônes glaciales la gelée dure pendant presque toute l'année. Les Zônes tempérées ont des vicissitudes de gelées & de dégels presque régulieres. Dans la Nature, dit à ce sujet M. de Mairan, tout tend à une espece d'équilibre & d'uniformité, & on ne peut douter que l'inconstance même n'y ait ses loix. *Voyez* l'article GLACE.

GELÉE BLANCHE, *Pruina autumnalis*. C'est une espece de rosée qui tombe le matin vers la fin de l'automne, dans le commencement & à la fin de l'hiver, & quelquefois même dans le printems, & qui a la propriété de s'attacher étroitement aux feuilles des végétaux ou à d'autres corps, & de s'y congeler. Les Physiciens expliquent d'une maniere différente la formation

de cette gelée blanche contre les vitres des édifices. *Voyez leurs ouvrages sur cette matiere, & les mots* GIVRE & FRIMAT *de ce Dictionnaire.*

GELÉE DE MER. *Voyez* ORTIES ERRANTES.

GELÉE MINÉRALE. Nous donnons ce nom à une eſpece de *guhr* rougeâtre, brillant, très tendre, ou comme gélatineux, que l'on trouve adoſſé ſur les parois des puits de mines, ou près des bures métalliques. On en rencontre aſſez ſouvent dans les mines de plomb, de cuivre, mais notamment dans celles d'or & d'argent. La *gelée minérale* analyſée, paroît différer peu de la *pierre écumante*, qui eſt une eſpece de *zéolite*. Voyez ces mots.

GELINE, *Gallina junior.* C'eſt une jeune peule engraiſſée dans une baſſe-cour : on l'appelle auſſi *Gélinote*. Voyez le mot POULE à l'article COQ.

GÉLINOTE DES BOIS, *Gallina ruſtica.* Cet oiſeau, très eſtimé des premiers Romains, eſt moins gros que le francolin. Il a les jambes à moitié garnies de plumes, & les pieds faits comme ceux de la perdrix griſe : les plumes du dos ſont comme celles de la bécaſſe ; celles du ventre & de l'eſtomac ſont noires, tiquetées de blanc ; celles du col ſont ſemblables à celles de la faiſande. Sa tête & ſon bec ſont de même que ceux de la perdrix : les groſſes pennes des aîles ſont madrées comme celles du hibou ; c'eſt ce qu'on appelle, en terme de Fauconnerie, *Pennage chathuanné.* Belon dit très bien, que ceux qui s'imagineront voir une perdrix métive, qui tiendroit le milieu entre la perdrix rouge & la griſe, & qui auroit quelque choſe des plumes du faiſan, pourront ſe figurer la gélinote de bois.

Cet oiſeau fréquente les lieux où il y a beaucoup de coudriers & d'épines. On en voit en hiver, dans la Lorraine, dans la forêt des Ardennes, dans les montagnes du Forez & du Dauphiné, au pied des Alpes. Il y a dans la mer de Gênes, une Iſle nommée l'*Iſle des Gélinotes*, parcequ'on y en trouve une grande quantité. Les gélinotes font deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Quand ces petits ſont un peu grands & élevés, le pere & la mere les menent hors de leur pays, & les abandonnent. On les prend, en Mars & en automne, avec un appeau, qui ſert à contrefaire leur chant, & on leur tend des filets, des lacets ou des colets. Leur chair, qui devient blanche par la cuiſſon, eſt plus délicate & plus ſaine que celle de la perdrix. La rareté de cet oiſeau fait auſſi qu'il eſt très recherché. On a fait, par ordre de Louis XIV, des eſſais pour multiplier les gélinotes dans ce pays-ci, comme les faiſans ; mais on n'a pu y réuſſir. Les gélinotes du Nord & du Mexique ſont différentes des nôtres, & ſont ou des faiſans, ou des canards, ou des poules.

GEMARS. *Voyez* JUMART ; *voyez* auſſi les arricles ANE & MULET.

GENEPI. *Voyez* ABSINTHE.

GÉNERATION, *Generatio.* La génération des corps en général, eſt un myſtere dont la Nature s'eſt réſervé le ſecret. Par *génération*, nous entendons la faculté de ſe reproduire qui eſt attachée aux êtres organiſés, qui leur eſt affectée, & qui eſt par conſéquent un des principaux caracteres par lequel les animaux & les végétaux ſont diſtingués des corps appellés *minéraux* :

c'eſt donc par le moyen de la génération que ſe forme la chaîne d'exiſtences ſucceſſives d'individus, qui conſtitue l'exiſtence non interrompue des différentes eſpeces d'êtres.

Les opérations méchaniques qui diſpoſent & ſervent à la réproduction des végétaux & des animaux, ſont de différente eſpece, par rapport à ces deux genres d'êtres, & à chacun d'eux en particulier. Généralement les animaux ont deux ſortes d'organiſations, eſſentiellement diſtinctes, deſtinées à l'ouvrage dont il eſt queſtion. Cette organiſation conſtitue ce qu'on appelle les *ſexes :* c'eſt par l'union des deux ſexes que les animaux ſe multiplient le plus communément; au lieu qu'il n'y a aucune ſorte d'accouplement ſenſible des individus générateurs, dans le genre végétal. *Voyez* les mots PLANTE, ARBRE, BOTANIQUE. Nous venons de dire que l'union des ſexes, dans les animaux, eſt le moyen le plus commun par lequel ſe fait la multiplication des individus; ce qui ſuppoſe qu'il n'eſt par conſéquent pas l'unique. En effet, il y a des animaux qui ſe reproduiſent comme les plantes & de la même maniere. *Voyez* à l'article ANIMAL.

La génération de l'homme, entre tous les animaux, étant celle qui nous intéreſſe le plus, eſt par conſéquent celle qui doit nous ſervir d'exemple; & c'eſt un objet dont nous rendrons compte à l'article HOMME, d'autant plus que ce qui peut être dit ſur ce ſujet par rapport à l'eſpece humaine, convient preſqu'entierement à toutes les autres eſpeces d'animaux, pour la reproduction deſquels il eſt néceſſaire que ſe faſſe le concours de deux individus, c'eſt-à-dire, qu'un mâle & une femelle exercent enſemble la faculté qu'ils ont d'en produire un troiſieme, qui a conſtamment l'un ou l'autre des deux ſexes. Le Lecteur doit préſumer qu'en traitant une matiere ſi difficile & ſi délicate, on s'eſt borné à faire un expoſé ſimple des moyens extérieurs que la Nature a voulu employer pour préparer ce travail ſecret. Au reſte, on peut conſulter la *Vénus phyſique* de Maupertuis; les Obſervations d'Harvey, de Wallifnieri & de Malpighi, ſur les *premiers faits de la génération ;* l'*Hiſtoire Naturelle générale & particuliere* de M. de Buffon; la *Phyſiologie* de M. Senac; l'*Anatomie* d'Heiſter; l'ouvrage intitulé, *Idée de l'homme phyſique & moral ;* les *Inſtitutions médicales* de Boërhaave, avec leur Commentaire & les Notes ſavantes de M. Haller : voyez encore le *Recueil* d'une bonne partie *des ſyſtêmes ſur la génération*, & de ce qui y a rapport, dans la *Bibliotheque anatomique de Manget :* Enfin, les Œuvres fort détaillées de Schurigius, ſur le même ſujet. *Voyez* auſſi l'article ANIMALCULES de ce Dictionnaire.

GENESTROLE ou HERBE AUX TEINTURES, *Geniſta tinctoria.* Le port de cette plante herbeuſe eſt le même que celui du genêt, dont elle eſt la plus petite eſpece. La geneſtrole devient beaucoup moins haute : ſes feuilles, ſes fleurs & ſes gouſſes ſont auſſi plus petites.

Cette plante croît naturellement & ſans culture, ce qui la fait nommer auſſi *Herbe de pâturage.* Elle a l'odeur fétide du ſureau. Les Teinturiers en font uſage pour teindre en jaune les choſes de peu de conſéquence, c'eſt pourquoi on l'a appellée le *Genêt des Teinturiers.* On ne peut conſerver cette

herbe, que lorſqu'elle a été cueillie dans ſon état de maturité. On peut s'en ſervir dans ſon état de verdure.

GENÊT, *Geniſta.* Il y a pluſieurs eſpeces de genêts, dont quelques-uns ſont remarquables par leur uſage, par l'admirable odeur de leurs fleurs, ou par quelqu'autre propriété.

Les fleurs de genêts ſont légumineuſes, de couleur jaune; il leur ſuccede des ſiliques longues & applaties, où l'on trouve pluſieurs ſemences qui ont la forme de reins. Les branches de genêts ſont vertes, flexibles, & peu garnies de feuilles, qui ſont poſées alternativement. Leurs racines ſont profondes.

Le Genêt commun, *Geniſta vulgaris.* Cet arbriſſeau, qui s'éleve quelquefois à la hauteur d'un homme, croît par-tout, en Italie, en Eſpagne, en Portugal & en France : on le cultive aux environs de Paris, parceque ſes tiges flexibles ſont d'un grand débit pour faire des balais. Quelques-uns ont l'art de tirer de ſes fleurs une belle laque jaune, qui eſt recherchée des Peintres & des Enlumineurs.

On lit, dans le Journal Economique du mois de Novembre 1758, que cette plante eſt employée d'une maniere bien plus utile dans le territoire de Piſe. On recueille dans ce pays cette eſpece de genêt : on le fait ſécher au ſoleil, on le met rouir enſuite, pendant trois ou quatre jours, dans l'eau d'une ſource chaude, ſituée dans le lieu appellé *Bagno ad aqua*, & dont la chaleur fait monter le thermometre de M. de Réaumur à huit degrés. Lorſque le genêt a été roui dans cette fontaine, on ſépare la partie ligneuſe d'avec les étouppes : la poudre cotonneuſe qui tombe, ſert à rembourrer les chaiſes, parcequ'elle a un peu d'élaſticité : on file l'étouppe, qui donne un fil auſſi beau que celui du chanvre, & qui prend bien la teinture. Ce travail paroît exiger des eaux naturellement chaudes. Dans le mois de Juin 1763, on a fait voir, à l'Académie Royale des Sciences, de la toile faite avec le genêt : cette toile a paru bonne, mais groſſiere.

Le Genêt Cytise, *Cytiſo Geniſta.* Cette plante differe du genêt & du cytiſe, en ce qu'elle a des feuilles ſeules, & d'autres qui ſont trois enſemble.

Le Genêt d'Espagne, *Geniſta Juncea*, s'éleve en un buiſſon de huit & même de douze à quatorze pieds de haut. Sa grandeur le diſtingue des autres genêts, ainſi que l'odeur ſuave de ſes fleurs, qui ſont auſſi très agréables au goût.

Ce genêt croît naturellement en Italie, en Eſpagne, en Portugal, en Languedoc. Il a de particulier, que ſes branches ſont très remplies d'une moëlle fongueuſe, & que ſes feuilles ne ſont point poſées au nombre de trois ſur une même queue, comme dans les autres genêts. Cet arbuſte eſt un de ceux qui ont le plus de peine à reprendre, lorſqu'on les tranſplante. Déja parvenu à une certaine groſſeur, il produit tous les ans une grande quantité de fleurs, qui ont une qualité purgative. Ses graines ont une ſaveur de pois. Il réſiſte aux froids d'Angleterre, & y perfectionne ſa graine. Conſultez *Miller*.

Tous les genêts s'élevent aiſément de ſemence, & ils peuvent ſe greffer les uns ſur les autres; par approche & en écuſſon; c'eſt la ſeule façon de multiplier le genêt à fleurs doubles, qui ne porte point de graines, & qui fait un joli effet dans les boſquets printaniers. Les fleurs de toutes ces ſortes de genêts, peuvent, ainſi que celles de la géneſtrole, fournir une teinture jaune.

On confit, au vinaigre, les boutons de genêt comme les câpres; mais ils n'ont point un goût auſſi relevé.

Le genêt eſt eſtimé apéritif. En faiſant brûler de jeunes branches de genêt, ſur une aſſiette, il en découle une huile cauſtique, bonne pour les dartres.

On dit que ſi l'on arroſe les plantes dévorées par les chenilles, avec une eau dans laquelle on a mis du genêt; cette eau fait périr les chenilles, ſans faire aucun tort aux arbres. La leſſive des cendres de genêt ſur-tout de la geneſtrole, s'emploie, dans certains cas, contre l hydropiſie, avec beaucoup de ſuccès. Les Médecins de Montpellier s'en ſervent beaucoup dans ce cas.

Genêt Épineux, *Geniſta ſpinoſa.* Le genêt épineux eſt connu auſſi ſous les noms de *Jonc marin* ou d'*Ajonc*; il porte le nom de *Landes* en Bretagne, & le nom de *Bruſque* en Provence. Cet arbriſſeau eſt toujours verd, & donne des fleurs jaunes, légumineuſes. Il differe du genêt par ſes épines, & par ſes gouſſes, qui ſont plus courtes. Les tiges de ce genêt ſont garnies de petites feuilles ovales, & de longues épines vertes, d'où il en part d'autres plus petites, qui ſont encore garnies de plus petites épines.

Le grand & le petit genêt épineux ſont communs dans les montagnes & bruyeres d'Angleterre, & l'on en voit de cultivés dans leurs jardins, qui y font une belle figure, & qui ne le cedent point aux meilleurs arbriſſeaux toujours verds. On les tond comme l'if; mais ils le ſurpaſſent à tous égards, car ils fleuriſſent dans toutes les ſaiſons de l'année, & gardent long-tems toutes leurs fleurs. Quand ils ſont bien taillés & ſoignés, ils forment des haies impénétrables. Leur culture eſt la même que celle du genêt d'Eſpagne: ils ſe plaiſent dans une terre ſeche & ſablonneuſe: on les multiplie de graine.

En Normandie, dans une partie du Poitou & en Bretagne, on en ſeme des champs entiers, parceque dans ces lieux, où les bois ſont rares, on en fait des fagots pour chauffer les fours & cuire la chaux. En Provence on s'en ſert à caréner les bâtimens de mer. On le ſeme avec de l'avoine & du blé de Mars, & l'on prétend que cet arbriſſeau n'épuiſe point la terre. On fait uſage de ce genêt, dans les pays où il croît naturellement, pour nourrir le bétail, quand les autres fourrages ſont rares: pour cet effet on bat le genêt pour en rompre les épines, & les beſtiaux le mangent très bien. En Bretagne, on le fait pourrir, & il en réſulte d'excellens fumiers: ou bien on diſtribue ce genêt deſſeché, par poignée continue ſur les champs; on y met le

feu, & il en résulte une cendre saline qui produit de très bons effets dans le sol où l'on fait cette préparation, & qu'on mélange avec la terre au moyen des labours.

Genêt des Teinturiers. *Voyez* Genestrole.

GENET. On donne ce nom à une espece de petit cheval, qui vient d'Espagne, & dont la taille est bien proportionnée. *Voyez* Cheval.

GENETTE. *Voyez au mot* Civette.

GENEVRIER, *Juniperus*. Cet arbrisseau, qui, quelquefois s'éleve à la hauteur d'un arbre, est connu de tout le monde, parcequ'il croît dans toute l'Europe, dans les pays Septentrionaux, & dans ceux du Midi, dans les forêts, dans les bruyeres, & sur les montagnes. Il est sauvage ou cultivé, plus grand ou plus petit, stérile ou portant des fruits, domestique ou étranger.

Entre les especes de genévriers que comptent nos Botanistes, il y en a deux générales & principales; le *Genévrier commun en arbrisseau*, & le *Genévrier commun qui s'éleve en arbre*.

Le Genévrier arbrisseau, *Juniperus vulgaris fructicosa*, se trouve par-tout: son tronc s'éleve quelquefois à la hauteur de cinq ou six pieds; son écorce est rougeâtre; son bois est tendre, léger; lorsqu'il est bien sec, il est d'un rouge-clair, il donne une odeur agréable de résine. Les Ebénistes en font quantité de jolis ouvrages. Ses feuilles sont pointues, étroites, roides, piquantes, toujours vertes, placées le plus souvent, trois à trois, autour de chaque nœud: on reconnoît aisément cet arbrisseau à l'odeur de ses feuilles écrasées dans les doigs. Les fleurs mâles & les fleurs femelles viennent sur des individus différens; on voit sur les uns de petits chatons au mois d'Avril & de Mai: les fleurs femelles, formées d'un calice sans étamines, s'observent sur d'autres pieds; il leur succede des baies sphériques, contenant une pulpe huileuse, aromatique, d'un goût résineux. Ces baies portent le nom de *Genievre*. Cette espece de genévrier peut réussir même dans les endroits les plus arides.

Les Allemands emploient fréquemment dans leur cuisine les baies de genievre comme un assaisonnement; nous n'en faisons guere usage qu'à titre de médicament. Les vertus du genievre les plus évidentes, sont une qualité stomachique, carminative & diurétique; il donne à l'urine une odeur de violette. Quelques-uns ont appellé l'extrait des baies de genievre, *la Thériaque des gens de la campagne*, à cause de sa vertu alexipharmaque. D'autres remplissent un petit baril de baies de genievre & de pruneaux, & ils prétendent que l'eau que l'on tire de cette espece de rapé, est très propre à soulager les asthmatiques.

On peut faire, avec le genievre, une boisson très salutaire & très peu couteuse, c'est le vin de genievre; on pourroit l'appeller le *Vin des pauvres*, & il pourroit être un bon médicament pour les riches. Il se fait avec six boisseaux de graines de genievre & trois ou quatre poignées d'absinthe: on laisse infuser & fermenter le tout durant un mois dans cent pintes d'eau; on

tire ensuite la liqueur à clair ; ce vin est d'autant plus agréable qu'il est vieux. Cette liqueur, déja connue sous le nom de *Genevrette*, seroit, je crois, bien meilleure, dit M. Duhamel, si l on y ajoutoit de la mélasse, & si on la traitoit comme on fait l'épinette au Canada. *Voyez* EPINETTE ou SAPINETTE DU CANADA, *& l'article* SAPIN.

Le ratafia préparé par l'infusion des baies de genievre dans l'eau-de-vie, est un excellent cordial stomachique.

On brûle, dans les hôpitaux & dans les chambres des malades, le bois & les baies de genievre pour en chasser le mauvais air.

La décoction légere du bois de genievre se prend pour fortifier l'estomac : on l'emploie aussi comme celle du sassafras pour exciter les sueurs & purifier le sang ; quelquefois on y mêle de l'antimoine crud pour guérir les maladies vénériennes où il paroît des pustules ulcérées sur le visage.

Le GENÉVRIER EN ARBRE, *Juniperus vulgaris arbor, aut celsior*, differe de celui dont nous venons de parler, par sa hauteur, qui, au reste, varie beaucoup suivant les lieux où il croît. On dit qu'en Afrique il égale en hauteur les arbres les plus élevés : son bois, dur & compacte, est employé pour les bâtimens. On distingue cet arbre d'avec le cedre, non-seulement par son fruit, mais encore par ses feuilles, qui sont simples & plates, au lieu que les feuilles du cedre ressemblent davantage à celles du cyprès.

On cultive le grand genevrier dans les pays chauds, comme en Italie, en Espagne, en Afrique. Il en découle naturellement, ou par des incisions faites au tronc pendant la chaleur, une résine que l'on nomme le *Vernix* ou la *Sandaraque des Arabes*. Toutes les especes de genevriers ne donnent pas une résine aussi belle : la plus estimée est celle qui est en larmes claires, luisantes, diaphanes, blanches & nettes ; en la faisant dissoudre dans de bon esprit-de-vin, elle donne un vernis. Ce vernis est très blanc & brillant ; mais il est fort tendre & s'égratigne aisément. Pour lui donner plus de corps, on y mêle de la laque & un peu de gomme élemi : le vernis est alors plus solide, mais il perd une partie de sa blancheur. La sandaraque en poudre sert aussi à vernir le papier, à lui donner plus de consistance & à l'empêcher de boire, sur-tout dans les endroits où on a été obligé de gratter pour enlever l'écriture.

Il y a une espece de genévrier commun en Languedoc, qui porte des baies rougeâtres, & d un goût peu savoureux : *Juniperus major, bacca rubescente*. On distille son bois dans la cornue, & on en retire une huile fétide, que les Maréchaux emploient pour la galle & les ulceres des chevaux. On la nomme *Huile de cade ; Cedraleum*. Cette sorte d huile essentielle est usitée dans plusieurs de nos Provinces méridionales pour les maladies extérieures des bestiaux, & sur-tout dans la maladie éruptive des moutons, appellée *Petite vérole* ou *Picote*. Voyez CADE & CÉDRIA. Cette huile est véritablement caustique ; si l'on en touche l'intérieur d'une dent creuse, elle

elle cautérise le nerf & calme la douleur ; mais si l'on continue à l'appliquer, elle fait bientôt tomber la dent en pieces. Quelques-uns ont osé la donner intérieurement, contre la colique & les vers ; mais on ne peut avoir recours à ce remede sans témérité.

Le GENEVRIER D'ASIE A GROSSES BAIES, *Juniperus Asiatica latifolia, arborea, cerasi fructu*, n'est qu'une variété du genevrier précédent.

On cultive, avec succès, en Angleterre, les genévriers de Virginie & des Bermudes : ils s'élevent jusqu'à vingt-cinq pieds de haut, & croissent fort vîte, lorsque les quatre premieres années sont passées, & qu'on en a pris bien soin. Ces arbres résistent au plus grand froid de ce climat. On les multiplie de graine qu'on retire de la Caroline. Le bois de ces especes de genévriers tire sur le rouge, & abonde en résine d'une odeur exquise.

On honore communément le bois de genévrier, sur-tout celui des Bermudes, du nom de *Bois de cedre*, quoiqu'il y ait dans la Grande Bretagne d'autres bois de ce même nom, qui viennent d'arbres bien différens & originaires des Indes occidentales ; cependant c'est du bois de ces especes de genévriers, qu'on fait en Angleterre des boiseries, des escaliers, des lambris, des commodes & autres meubles. La durée de ce bois l'emporte sur tous les autres, ce qu'il faut peut-être attribuer à l'extrême amertume de sa résine, qui le défend contre l'attaque des vers. On l'emploie en Amérique à la construction des vaisseaux marchands ; c'est dommage qu'il ne convienne pas à la bâtisse des vaisseaux de guerre, parcequ'il est si cassant, qu'il se fendroit au premier coup de canon.

GENICE ou GENISSE, *Juvenca*. Est la petite & jeune vache, qu'on appelle ainsi jusqu'à deux ou trois ans, ou jusqu'à ce qu'elle soit livrée au taureau : *voyez son article au mot* TAUREAU.

GENIEVRE : *voyez* GÉNÉVRIER.

GENIEVRE DOUX, est une espece de *camarigne :* voyez *ce mot.*

GENIPANIER : *voyez* JANIPABA.

GENISTELE, *Genistella*. Plante qui differe du genêt en ce que ses feuilles naissent l'une de l'autre, & sont comme articulées ensemble : *voy.* GENÊT.

GENS-ENG, ou GINS-ENG, ou GING-SENG. Les Naturalistes & les Botanistes n'ont point encore décidé, si le gens-eng & le ninzin sont deux plantes différentes ou une seule & la même : peu de Voyageurs qui ont été en Chine & au Canada, où ces plantes croissent, se trouvent d'accord entr'eux. M. Geofroi, dans sa Matiere Médicale, *Tome II*, *pag. 192*, dit que ces plantes sont de différent genre, & qu'elles ne se ressemblent que pour la figure & les vertus. Il dit aussi que les Médecins de l'Europe font peu d'usage de ces plantes ; & que la racine du gens-eng coûte beaucoup plus que celle du ninzin. Nous avons consulté tout ce qu'on a écrit à ce sujet, & nous présenterons au Lecteur l'extrait de ce qu'on lit dans les *Lettres édifiantes & curieuses*, *Tome X*, *pag. 172* ; dans le petit *Ouvrage du P. Lafiteau*, adressé au Régent de France en 1718 ; & dans la *Thèse de Médecine de M. Vander-*

monde, soutenue dans les Ecoles de la Faculté de Paris en 1736. Nous joindrons donc, à la suite du gens-eng, la description du ninzin, afin que le Lecteur puisse les comparer & en porter son jugement. Nous y ajouterons la maniere d'en préparer les racines, les lieux où elles croissent, l'ordre & la méthode qu'observent ceux qui vont les ramasser.

Description du Gens-Eng.

Cette plante, que les Chinois nomment *Pet-Si*, & les Iroquois *Garen-toguen* (ces mots signifient dans les deux Langues *cuisses d'homme*) est connue en France depuis que les Ambassadeurs de Siam en apporterent à Louis XIV. Le *gens eng* a une racine de deux pouces de longueur, & à-peu près de la grosseur du petit doigt, un peu raboteuse, brillante, & comme demi transparente, le plus souvent partagée en deux branches, quelquefois, en un plus grand nombre, fibreuse vers la base, roussâtre en dehors & jaunâtre en dedans; d'un goût légerement âcre, un peu amer & aromatique; d'une odeur d'aromate, qui n'est pas désagréable. Le colet de la racine est un tissu tortueux de nœuds où sont imprimés obliquement & alternativement, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, les vestiges des différentes tiges qu'elle a poussées chaque année. La tige du gens-eng est haute d'un pied: elle est unie, & d'un rouge noirâtre. Au sommet de la tige naissent trois ou quatre queues creusées en gouttiere, & disposées en rayons, chargées chacune de cinq feuilles inégales & dentelées; la côte qui partage chaque feuille, jette des nervures qui s'entrelacent. Du lieu où les feuilles prennent naissance, s'éleve un pédicule simple, nud, d'environ cinq à six pouces de long, terminé par un bouquet de petites fleurs, dont le calice est très petit; les pétales & les étamines sont au nombre de cinq; le style de la fleur est surmonté d'un stygmate, & posé sur un embrion arrondi, qui en murissant devient une baie sphérique, cannelée, couronnée & partagée en trois ou quatre loges, qui contiennent chacune une semence applatie & en forme de rein.

Si l'on en croit l'ouvrage Chinois intitulé, *Pen Sau Kam-Mou Li-Tchi-Sin*, les vertus de la racine du gens-eng sont admirables: les Asiatiques croient qu'elle est une panacée souveraine, & les Chinois y ont recours dans toutes leurs maladies, comme à la derniere ressource: leurs Médecins ont écrit des volumes entiers sur ce spécifique, qu'ils décorent du titre de *Simple spiritueux*, d'*Esprit pur de la terre*, & de *Recette d'immortalité.* Mais citons quelques-unes des propriétés de cette racine: point de diarrhée, de foiblesse d'estomac, de dérangement d'intestins, d'engourdissemens, de paralysie, de convulsions, qui ne cedent au gens-eng: cette racine, selon eux, est merveilleuse pour réparer, d'une maniere surprenante, les forces affoiblies, augmenter la respiration, ranimer les vieillards, & même les agonisans, retarder la mort, affermir la moëlle des os & tous les membres, enfin, pour réparer dans un instant la perte que procurent les plaisirs de l'a-

mour, & les inſpirer auſſi-tôt, pourvu qu'on mange & boive ſobrement : cette reſtriction nous paroit aſſez judicieuſe & être de tous les pays. Il eſt étonnant qu'on n'ait pas auſſi ajouté à ce panégyrique du gens-eng la propriété de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins Hollandois le recommandent dans les convulſions, la ſyncope, les vertiges, & pour fortifier la mémoire : mais il faut prendre garde d'en faire trop d'uſage, car il allume le ſang : c'eſt pourquoi on l'interdit aux jeunes gens & à ceux qui ſont d'une conſtitution chaude : au reſte la cherté & rareté de cette racine font qu'on en uſe peu.

Deſcription du Ninzin.

Le ninzin differe du gens-eng en ce qu'il naît au Japon & dans la Corée, qu'il eſt plus épais, plus mol, creux en dedans, & beaucoup inférieur en propriétés.

Kæmpfer dit que la plante du ninzin étant encore jeune, n'a qu'une petite racine ſimple, ſemblable à celle du panais, de trois pouces de long, de la groſſeur du petit doigt, garnie de quelques fibres chevelues, charnue, blanchâtre, entrecoupée de petits anneaux, & partagée quelquefois en deux branches, d'où lui eſt venu le nom de *Nin-zin*, qui ſignifie plante, dont la racine a dans la terre la figure des cuiſſes d'un homme : cette racine a le goût du chervi & l'odeur du panais. Cette plante, devenue plus forte, eſt haute d'un pied ; ſa racine eſt ſouvent double, bien nourrie : du colet de ſes racines naiſſent des bourgeons qui par la ſuite deviennent des tiges, & des tubercules qui ſe changent en racines : la tige s'éleve à la hauteur de deux pieds ou environ, & eſt preſque groſſe comme le petit doigt, cannelée, geniculée & pointillée tout au tour comme dans le roſeau : de chacun de ſes nœuds il ſort des rameaux. Cette tige eſt ſolide dans ſa baſe ; mais elle eſt creuſe dans le reſte ainſi que ſes rameaux : les feuilles qui embraſſent les nœuds ſont légerement cannelées & creuſées en gouttiere, fort ſemblables à celles de la berle & du chervi : dans le dernier accroiſſement de la plante, elles ſont découpées en trois lobes. Les bouquets de fleurs qui terminent les rameaux, ſont garnis à leur baſe de petites feuilles étroites & diſpoſées en paraſol. A chaque fleur ſuccede un fruit qui, en tombant, ſe partage en deux graines cannelées, applaties d'un côté, nues, ſemblables à celles de l'anis, d'un roux foncé dans leur maturité, ayant le goût de la racine, avec une foible chaleur. Dans les aiſſelles des rameaux naiſſent des bourgeons arrondis, de la groſſeur d'un pois, verdâtres, charnus, d'un goût fade & douceâtre, leſquels lorſqu'on les plante ou qu'ils tombent d'eux-mêmes ſur la terre, produiſent des plantes de leur genre.

Le ninzin eſt, après le gens-eng & le thé, la plus célebre de toutes les plantes de l'Orient, à cauſe de ſa racine qui a beaucoup d'utilité. La plante ninzin, qu'on a apportée de Corée dans le Japon, & que l'on cultive dans les jardins de la ville de Meaco, y vient mieux que dans ſa propre patrie, mais elle eſt preſque ſans vertu : il en eſt à-peu-près de même du gens-eng.

Le ninzin qui naît dans les montagnes de Kataja (dans la Province de Siamſai) & dans celles de Corée , où l'air eſt plus froid , dure plus long-tems , ſa racine eſt vivace , mais ſes feuilles tombent en automne : dans le Japon elle produit plutôt des tiges chargées de graines , & elle meurt le plus ſouvent en un an. Dans le Canada où elle eſt appellée *Garent ogen* , elle eſt aſſez nourrie. Les Japonois & les Chinois prétendent que les principales vertus de la racine ninzin ſont de fortifier & d'engraiſſer ; ils en font entrer dans tous leurs remedes au défaut du gens-eng , principalement dans tous les cordiaux ; mais avant que d'en faire uſage , on le prépare comme le gens-eng.

Récolte du Gens-Eng , & ſon débit en Chine , &c.

On ramaſſe le ninzin & le gens-eng au commencement de l'hiver. Lorſque ces tems approchent , on met des gardes dans toute l'entrée de la Province de Siamſai , pour empêcher les voleurs d'en prendre.

Les lieux où croiſſent les racines du gens-eng ſont entre le trente-neuvieme & le quarante-ſeptieme degré de latitude ſeptentrionale , & entre le dixieme & le vingtieme degré de longitude orientale , en comptant depuis le méridien de Pekin : c'eſt dans ce vaſte intervalle qu'on découvre une longue ſuite de montagnes , que d'épaiſſes forêts dont elles ſont couvertes & environnées , rendent comme impénétrables ; c'eſt ſur le penchant de ces montagnes , & dans ces épaiſſes forêts , ſur le bord des rivieres , autour des rochers , au pied des arbres , & au milieu de toutes ſortes d'herbes , que ſe trouve la plante de gens-eng. Cette plante eſt ennemie de la chaleur & croît toujours à l'ombre. Il n'eſt pas étonnant qu'on en trouve en Canada , dont les forêts & les montagnes ſont aſſez ſemblables à celles de la Chine , principalement vers le cinquante ſeptieme degré. Les endroits où croît le gens-eng ſont tout-à-fait ſéparés de la Province de Cantong , appellée Leao-tong dans les anciennes cartes Chinoiſes , par une barriere de pieux de bois qui renferme toute cette Province , & aux environs de laquelle des gardes rodent continuellement pour empêcher les Chinois d'en ſortir & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte , l'avidité du gain fait trouver à des Chinois le ſecret de ſe gliſſer dans ces déſerts , quelquefois juſqu'au nombre de deux ou trois mille , au riſque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines s'ils ſont ſurpris en ſortant de la Province ou en y rentrant. Dix mille Tartares ſont commandés pour faire la récolte du gens-eng , & après que cette armée d'Herboriſtes s'eſt partagé le terrein ſous divers étendarts , chaque troupe , au nombre de deux cens , s'étend ſur une même ligne juſqu'à un point marqué , en gardant de dix en dix une certaine diſtance ; ils cherchent enſuite avec ſoin la plante dont il s'agit , en s'avançant inſenſiblement ſur un même rhombe , & de cette maniere ils parcourent pendant un certain nombre de jours l'eſpace qu'on leur a marqué. Dès que le terme eſt expiré les Mandarins , placés avec leurs tentes dans les lieux propres à faire paître leurs chevaux , envoient viſiter chaque troupe

pour lui intimer leurs ordres & pour s'informer si le nombre est complet : en cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré dans ces affreux déserts, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant. Ces Tartares ont beaucoup à souffrir dans cette expédition, ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet roti au four, dont il se doit nourrir tout le tems du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelques arbres, se couvrant de branches ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de tems en tems quelques pieces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes passent six mois de l'année, depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printems, pour la recherche d'une racine, dont la principale vertu est vraisemblablement de produire un grand revenu à l'Empereur de la Chine. On conserve pour ce Prince celui qui a été ramassé sur les montagnes de *Tsu-Toang-Seng*, comme le meilleur. Quelques tentatives qu'on ait faites chez nous, pour faire venir le gens-eng de graine, l'on n'a pu y réussir.

Tout le gens-eng qu'on ramasse en Tartarie chaque année, & dont le montant nous est inconnu, doit être porté à la Douane de l'Empereur de la Chine, qui en préleve deux onces pour les droits de Capitation de chaque Tartare employé à cette récolte : ensuite l'Empereur paye le surplus une certaine valeur, & fait revendre tout ce qu'il ne veut pas à un prix beaucoup plus haut dans son Empire, où il ne se débite qu'en son nom, & ce débit est toujours assuré : c'est par ce moyen que les Nations Européennes trafiquantes à la Chine, s'en pourvoient, & en particulier la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, qui vend presque tout le gens-eng qui se consomme en Europe.

Le prix du gens-eng est tel chez les Chinois qu'ils en vendent une livre de poids trois livres pesant d'argent. Les Hollandois en vendent aussi au poids de l'or, qu'ils distribuent aux Européens sous le nom *Ging-geng*, & aux Japonnois sous celui de *Nisi*; c'est pourquoi le gens-eng est toujours si rare. Celui des Marchands de l'Europe est souvent mêlé de ninzin, qui est plus commun, ce qui produit alors un gain plus considérable & un débit plus sûr. On prétend que les Hollandois en ont planté au Cap de bonne Espérance. Parlons maintenant de sa préparation.

Préparation du Gens-Eng.

Les Tartares appellent le Gens-Eng, *Orotha*, ce qui signifie la *Premiere des Plantes*. Pour en conserver la racine ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils peuvent en amasser durant dix, douze & quinze jours : ils ratissent & nétoyent soigneusement ces racines, dès qu'elles sont tirées de terre, avec un couteau fait de bambou, car ils évitent religieusement de

les toucher avec le fer ; quelquefois ils en retirent la terre avec une brosse : ils les trempent ensuite dans une légere décoction presque bouillante de graines de millet & de ris, puis ils les font sécher avec soin à la fumé d'une espece de millet jaune qui est renfermé dans un vase avec un peu d'eau ; les racines sont alors couchées sur de petites traverses de bois au dessus du vase & se séchent peu-à-peu sous un linge ou sous un autre vase qui les couvre. Quelquefois on fait sécher ces racines en les suspendant à la vapeur d'une chaudiere couverte & placée sur le feu, laquelle contient de l'eau de millet jaune & de ris. Par ces procédés, les racines acquerent en se séchant, une couleur jaune ou rousse, avec une sorte de dureté, & elles paroissent comme résineuses & demi transparentes. Après avoir bien séché ces racines, on en retranche les fibres ; & lorsque le vent du Nord souffle, on a soin de les placer à sec dans des vases de cuivre bien propres, qui ferment bien : on fait un extrait des plus petites racines, & on conserve les feuilles de la plante pour en faire usage comme du thé.

GENTIANE, *Gentiana.* Est une plante qui croît par-tout, mais principalement sur les montagnes des Alpes, des Pyrenées & de l'Auvergne : on en distingue de plusieurs sortes sous le nom générique de *gentianelle ;* nous parlerons d'abord de celle qui est la plus en usage, & qui est la *grande gentiane vulgaire.*

Sa racine est grosse comme le poignet, & longue de plus d'un pied, rameuse, fongueuse, brune en-dehors, d'un jaune rousâtre en-dedans, d'un goût fort amer : elle pousse plusieurs tiges droites, fermes, hautes de deux à trois pieds. Ses feuilles sont semblables à celles de l'hellebore blanc, lisses, de couleur verte pâle, ayant cinq nervures comme celles du plantain : les unes naissent en grand nombre près des racines, les autres sont placées vis-à-vis l'une de l'autre, à chaque nœud des tiges qu'elles embrassent en se réunissant par leur base. Les tiges portent des fleurs verticillées ou rangées par anneaux & par étages dans les aisselles, & qui sont de couleur jaune : chacune de ces fleurs est une cloche fort évasée, découpées en cinq quartiers. Il leur succede un fruit membraneux, ovale, qui s'ouvre en deux panneaux, & qui contient des semences applaties, comme feuilletées & de couleur rougeâtre. On peut consulter la charmante description poétique de la gentiane, par M. de Haller.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot sur la *petite gentiane d'Amérique à fleur bleue*, dont les capsules servent d'étui pour garantir ses grains des injures de l'air & de la terre, jusqu'à l'approche du tems le plus propre à les faire sortir. Alors, dès que la moindre humidité touche le bout des capsules, il se fait une explosion des graines qui vont çà & là se semer naturellement : cette observation est du Chevalier Hans-Sloane, qui la fit pendant son séjour à la Jamaïque ; observation qui se trouve vérifiée par d'autres exemples semblables. Il y a aussi la gentiane croisette, *gentiana cruciata*, dont la vertu est également fébrifuge.

La racine de grande gentiane est la seule partie de cette plante en usage

dans la Médecine; elle eſt vulnéraire, fébrifuge, très ſtomachique, & d'un très grand ſecours dans la morſure des chiens enragés : elle leve les obſtructions; elle provoque les menſtrues, chaſſe les vers, excite l'appétit & facilite la digeſtion comme les autres amers; non-ſeulement elle réſiſte aux poiſons, mais encore à la gangrene & même à la peſte : dans l'uſage extérieur elle mondifie les plaies; c'eſt un fort bon dilatant pour aggrandir un ulcere fiſtuleux & en entretenir l'ouverture. Elle détruit les chairs fongueuſes & calleuſes. Elle eſt la baſe de la poudre cordiale des Maréchaux.

GEODES, *Lithotomi cavernoſi.* On donne ce nom à des pierres de différentes figures, ſoit ſphériques, ſoit triangulaires, intérieurement caverneuſes, & qui contiennent dans leur cavité centrale, ou une cryſtalliſation, ou de la terre, ou du ſable, en un mot un noyau mobile, même une matiere fluide comme de l'eau; ſubſtances qu'on n'apperçoit pas à l'extérieur, mais qu'on reconnoît, lorſqu'en agitant la pierre fortement, on entend du bruit, ou un ſon ſourd ou creux. Les geodes les plus communs ſont ceux qui tiennent de la nature des mines de fer, & qu'on appelle *pierres d'aigles* ou *étites.* Voyez ce dernier mot.

GÉOGRAPHIE. On appelle *Carte de Géographie*, une coquille univalve qui eſt une eſpece de *porcelaine;* & *Table de Géographie*, une eſpece de *rouleau* Voyez ces mots.

GERANION ou GERANIUM. Nom latin qu'on donne vulgairement, avec une épithete, au *bec de grue*, à l'*herbe à Robert* ou *pied de pigeon.* Voyez Bec de Grue.

GERBOISE. Animal ſingulier pour la forme, & dont il y a pluſieurs variétés ſous les noms de *tarſier*, de *gerbo*, d'*alagtaga*, de *daman Iſraël*, ou *agneau d'Iſraël;* ces animaux n'ont pas les pattes de devant plus grandes que les mains de la *taupe*, & celles de derriere reſſemblent aux pieds d'un oiſeau; ces quadrupedes ont la tête faite à-peu-près comme celles du *lapin*, ils ont les dents conſtruites de la même maniere. Leurs pieds de derriere n'ont que trois doigts; celui du milieu eſt un peu plus long que les deux autres, & tous trois ſont garnis d'ongles. Leur queue eſt trois fois plus longue que leur corps, & couverte de poils rudes. On voit de ces animaux en Egypte, en Arabie, en Barbarie, en Tartarie, & juſqu'en Sibérie. Ils ſe ſervent de leurs pattes de devant comme de mains, pour porter à leur bouche ce qu'ils veulent manger; ils ſe ſoutiennent droits ſur leurs pieds de derriere, & cachent ordinairement ceux de devant dans leurs poils, enſorte qu'ils ne paroiſſent pas en avoir : lorſqu'ils veulent aller d'un lieu à un autre, au lieu de marcher, ils ſautent légerement & très vîte, toujours debout comme les oiſeaux; ils avancent à chaque ſaut de trois ou quatre pieds de diſtance. Lorſqu'ils ſe repoſent, ils s'aſſeient ſur leurs genoux; ils ne dorment que le jour & jamais la nuit : leur nourriture eſt le grain & les herbes. Ils ſe creuſent des terriers comme les lapins, & ils ont la prévoyance d'y faire proviſion d'herbes pour paſſer l'hiver.

GERCE, *teredo.* Eſt la petite vermine qui ronge les habits & les meubles. *Voyez* Teigne.

GERFAUT, *gyrofalco*. Oiseau de proie & de leurre, qui tient du vautour, & qui sert à la volerie : *voyez* FAUCON GERFAUT.

GERMANDRÉE ou PETIT CHÊNE, *chamædrys officinar*. Cette plante croît aux lieux incultes, pierreux, montagneux & dans les bois. Ses racines sont ligneuses, fibrées, fort traçantes, & jettent de tous côtés des tiges couchées sur terre, quadrangulaires, branchues, hautes d'environ demi pied, grêles, rougeâtres & lanugineuses. Ses feuilles naissent deux à deux, opposées ; elles sont d'un verd gai, fermes, velues, dentelées comme celles du chêne, longues d'un demi pouce, d'un goût amer, un peu âcre & aromatique : ses fleurs naissent dans les aisselles des feuilles le long des tiges, elles sont de couleur purpurine, & d'une odeur agréable ; chacune d elles est un tuyau évasé par le haut en forme de gueule. A cette fleur succedent quatre graines arrondies & formées de la base du pistil.

Les Botanistes comptent une vingtaine d'especes de germandrées : on en cultive en Angleterre quelques-unes. *Voyez* ce qu'en dit Miller. *Voyez* aussi, à l'article GALLES de ce Dictionnaire, le siege bizarre des galles de Germandrée.

Les feuilles & les fleurs de la germandrée sont d'usage en Médecine, & sont rangées dans la classe des amers aromatiques, elles sont incisives, fortifient le ton des parties relâchées, provoquent les urines, les menstrues & les sueurs, levent les obstructions des visceres, & sont bonnes contre les premieres attaques de l'hydropisie, du scorbut & de la goutte. Bien des personnes en Egypte en font une espece de thé, dont elles se servent avec succès dans les maladies scrophuleuses & dans les différentes fievres.

GERMANDRÉE D'EAU ou CHAMARRAS, ou VRAI SCORDIUM : *scordium off.* Plante qui croît aux lieux humides & marécageux, le long des fossés remplis d'eau. Sa racine est rampante, fibrée & vivace ; elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied ou environ, quarrées, velues, rameuses & serpentantes. Ses feuilles sont oblongues, ridées, dentelées, velues, opposées, d'une odeur d'ail & d'un goût amer. Ses fleurs sont petites & formées en gueule, elles naissent en Juin & Juillet dans les aisselles des feuilles le long des tiges & des branches : il leur succede quatre semences menues & arrondies.

Le scordium est amer, aromatique, rougit un peu le papier bleu : il est estimé vulnéraire, alexipharmaque, détersif, vermifuge & diurétique : on en fait usage en infusion théi-forme pour procurer les sueurs, pour guérir les fievres continues ; sur-tout pour les ulceres internes, pour résister à la gangrene & rendre la vie aux parties demi-mortes.

On donne aussi le nom de *faux scordium* ou de *chamarras* à la sauge sauvage ou des bois (*chamædris fructicosa, sylvestris, melissæ folio*) dont l'odeur tire également sur celle de l'ail : elle est stomachique, & convient en topique dans les ulceres gangreneux. La *germandrée en arbre* est une espece de *teucrium*.

GEROFLE. *Voyez* GIROFLE.

GEROFLIER.

GEROFLIER. *Voyez* GIROFLIER.

GESSE, *Lathyrus.* Plante qu'on cultive dans quelques jardins. Sa racine est menue & fibrée; elle pousse plusieurs tiges rampantes, comme relevées d'une côte en dos-d'âne, & qui se subdivisent en plusieurs rameaux. Ses feuilles naissent deux à deux; elles sont oblongues, étroites & pointues. Ses fleurs sont légumineuses, blanches, tachées au milieu d'une couleur de pourpre brun, & soutenues chacune par un calice formé en godet dentelé: il succede à chaque fleur une gousse courte & large, blanche, composée de deux cosses qui renferment des semences anguleuses, blanches en dehors, jaunes en dedans.

Dans les pays méridionaux on mange ces semences, comme les pois, les féves & autres légumes; elles sont fort nourrissantes & très prolifiques: le bouillon en est un peu relâchant & apéritif.

Il y a une autre espece de gesse qu'on appelle *gesse d'Espagne*, & qui est plus feuillée. Les branches de l'une & l'autre espece sont terminées par des filaments qui s'accrochent & s'entortillent autour des plantes voisines ou des rames posées exprès. On mange les racines charnues de l'espece de gesse, appellée *makoise* ou *macjon.* On multiplie les gesses, de graine ou de racine: elles sont très propres à être plantées contre des haies mortes, qu'elles couvriront, si l'on veut, dans un été, donneront quantité de fleurs, & subsisteront plusieurs années. La petite *gesse* à grande fleur, orne très bien un jardin, parcequ'elle ne s'éleve pas au-dessus de cinq pieds, & qu'elle produit des bouquets de larges fleurs & d'un beau rouge foncé. Mais la *gesse*, que les Anglois appellent *the swetscenter peas*, mérite le plus d'être cultivée à cause de la beauté & de l'agréable odeur de ses fleurs pourpres: au reste, pour bonnifier toutes les variétés de *gesse*, il faut les semer au mois d'Août près d'un mur ou d'une haie exposée au midi; alors elles poussent en automne, subsistent en hiver, commencent à fleurir en Mai, & continuent jusqu'à la fin de Juin: par cette méthode elles produisent une très grande quantité de fleurs & d'excellentes graines.

GEUM ou SANICLE DE MONTAGNE, *Geum rotundi-folium majus.* Plante qui croît aux lieux montagneux & ombrageux: sa racine est écailleuse en haut & grosse, mais garnie de fibres blanchâtres dans le reste; ses tiges sont hautes d'un pied, tortues, velues & rameuses. Ses feuilles sont larges, arrondies & dentelées: ses fleurs sont composées de cinq pétales oblongs, disposées en rose, blancs, tiquetés de plusieurs points rouges. A ces fleurs succedent des capsules membraneuses remplies de semences menues. Cette plante est un bon vulnéraire.

GHIAMALA. Est un grand animal qui se retire particulierement à l'Est de Bambuck dans les cantons de Gadda & de Jaka: on prétend qu'il est plus haut de la moitié que l'éléphant, mais il n'approche pas de sa grosseur; il a beaucoup plus de ressemblance avec le chameau par la tête & par le col: il a deux bosses sur le dos comme le dromadaire. Ses jambes qui sont d'une longueur extraordinaire, contribuent beaucoup à le faire paroître encore

plus haut; il n'eſt jamais fort gras : il ſe nourrit, comme les chameaux, de ronces & de bruyeres : les Negres en aiment aſſez la chair.

Cet animal pourroit devenir propre à porter les fardeaux les plus lourds, ſi les Negres étoient capables de l'apprivoiſer, car ſa marche ſe ſoutient long-tems & eſt très prompte; mais il eſt extrêmement féroce. On dit qu'il a ſept cornes fort droites, longues chacune d'environ deux pieds : la corne de ſon pied eſt noire, & ſemblable à celle du bœuf.

GIACOTIN. C'eſt le faiſan de l'Iſle de Sainte-Catherine : ſa chair eſt bien moins délicate que celle de nos *Faiſans.* Voyez ce mot.

GIAM-BO. Arbres des Indes orientales, dont le Voyageur Boin a donné la figure & la deſcription dans ſa *Flora Sinenſis.* On diſtingue deux eſpeces de *giam-bo.* La premiere porte des fleurs pourpres : ſes feuilles ſont liſſes, longues de huit pouces & larges de trois; ſon fruit eſt moitié rouge & moitié blanc, gros comme nos petites pommes de reinette, & contenant une pulpe à-peu-près du même goût : on en fait dans le pays d'excellentes conſerves. Ce fruit eſt mûr au commencement de Décembre : il n'a point de pepins, mais un noyau rond, dont l'amande eſt verte & coriace : l'arbre qui le donne, offre en même tems à la vue des fleurs, des fruits verds & des fruits mûrs. L'autre eſpece de *giam-bo* croît à Malaca, à Macao, & dans l'Iſle de Hiam-Xam : ſes fleurs ſont jaunâtres; ſon fruit qui ſent fort la roſe, eſt jaune, & a une couronne comme la grenade; il mûrit en Mars & en Juillet : ſon noyau eſt ſéparé en deux, mais ſa chair eſt auſſi douce, que celle de la premiere eſpece de *giam-bo* eſt acide.

GIARENDE, GERENDE ou GORENDE. C'eſt un magnifique ſerpent, dont on diſtingue trois eſpeces.

La premiere eſt un ſerpent tortueux qui ſe met en divers plis & replis : ſa peau eſt très agréablement maculée; elle eſt couverte de petites écailles minces, jaunâtres, entre-mêlées de très jolis rubans, comme brodées, d'un roux enfumé : ſa tête eſt oblongue, cendrée, couverte d'écailles en chaînons : les bords des levres ſont tournés en dehors & pliſſés; ſes dents ſont petites, ſes yeux brillants, & ſes narrines larges. Cette eſpece de ſerpent eſt fort honorée des Samagetes & des Japonnois, parcequ'ils nuiſent aux hommes. Les habitants de Calecut lui portent auſſi beaucoup de reſpect, & s'imaginent que l'Être tout puiſſant n'a créé ces animaux, que pour punir les hommes; cependant ils ne font aucun mal à l'homme, ſi on ne les irrite point; mais ils attaquent conſtamment les loirs, les rats, les pigeons, & les poules : ils ſe cachent ſous les toîts des maiſons pour guetter ces animaux.

Le ſecond *Serpent Gerende* ſe trouve en Afrique; il eſt d'une grandeur prodigieuſe : les habitans idolâtres lui rendent auſſi un culte divin. On en a apporté de la côte de Mozambique en Afrique; le tiqueté de ſa peau eſt jaune, cendré & noir, mais moins agréable que le premier; ſa langue eſt fourchue, rougeâtre, & ſa queue pointue.

Le troiſieme *Serpent Gerende* eſt appellé *Jauca Acanga* par les Braſiliens;

ce nom signifie *serpent qui porte un habit à fleurs*. Les Portugais le nomment *Fedagoso :* les Hollandois établis au Bresil l'appellent *Serpent chasseur*, parcequ'il court avec une vîtesse incroyable sur les chemins de côté & d'autre, à la maniere d'un chien de chasse. Lorsque ce serpent se met à la poursuite d'un homme, le meilleur parti qu'il ait à prendre, est de le caresser, le flatter, & l'adoucir en lui donnant quelque chose à manger. Les Brasiliens lui donnent gracieusement l'hospitalité dans leurs maisons & sous leurs toits : par ce moyen, loin d'en être incommodés, ils se trouvent délivrés d'autres petits animaux incommodes, dont il se nourrit. Ce serpent est paré superbement; sa tête est oblongue, ses yeux grands; ses écailles sont d'un beau blanc, ombrées de rouge & marbrées d'un jaune doré : sa gueule est liserée d'une jolie bordure : ses deux mâchoires sont garnies de dents crochues, sa langue est rouge & fendue. *Voyez Seba, Thes. II. Tab.* 102. *n.* 1.

GIBIER. Nom donné généralement à ce qui est la proie du Chasseur; ainsi les renards & les loups sont gibier pour ceux qui les chassent; les buzes, les corneilles sont gibier, dans la Fauconnerie. Cependant on appelle plus particulierement du nom de *gibier* les animaux sauvages qui servent à la nourriture de l'homme. Une terre *giboyeuse* abonde en *lievres*, *lapins*, *perdrix*, *cailles*, &c. Dans une forêt bien peuplée de gibier, il se trouve beaucoup de *cerfs*, de *daims*, de *chevreuils*, de *sangliers*, &c. *Voyez ces mots.*

GIBOULÉE. On appelle ainsi une ondée de pluie froide & très agitée. *Voyez* PLUIE.

GIBOYA. C'est le plus grand de tous les serpens du Bresil; il a jusqu'à vingt pieds de longueur, & est fort beau : il a sous le ventre & sous la queue des bandes écailleuses, la tête couverte de petites écailles, & la queue sans appendices : ce serpent est si grand qu'on lui a vu engloutir d'assez gros animaux entiers; ses dents sont fort petites, eu égard à la grandeur de son corps. Lorsqu'il veut surprendre des bêtes sauvages, il se tient à l'écart & auprès des sentiers, puis se jettant sur celles qui passent, il les entortille de maniere qu'il leur casse les os; après quoi, à force de les mâcher, il les amollit assez pour pouvoir avaler l'animal tout entier. Ce serpent n'est point venimeux. On soupçonne que ce serpent differe peu du *Boiguacu* de Marcgrave, du *Constrictor* ou *Etouffeur* de Kempfer, du *Jaboya* de Laët, & peut-être du *Pimperah* de Seba, & même de ceux désignés sous les noms de *Reine des Serpens*, d'*Anacandaia* & de *Serpent stupide*.

GIFT-MEHL. Nom que les Mineurs Allemands donnent à la *farine empoisonnée* (substance arsenicale) qui se dégage du cobalt, lorsqu'on le grille pour en faire du safre. *Voyez* ARSENIC & COBALT.

GINGEMBRE, *Gingiber*. Dans le commerce de l'épicerie, on donne ce nom à une racine seche que les Indiens appellent *Zingibel*, & qui est tuberculaire, noueuse, branchue, un peu applatie, longue & large comme le petit doigt; la substance en est résineuse, un peu fibrée, recouverte d'une écorce grise, jaunâtre; la chair de la racine est roussâtre, brune, d'un goût

très âcre, brûlant, aromatique, comme le poivre, d'une odeur forte, assez agréable. On nous l'apporte seche des Isles Antilles, où elle est présentement cultivée; mais elle est originaire de la Chine, du Malabar, & de l'Isle de Ceylan : le gingembre de la Chine passe pour le meilleur.

La plante que cette racine porte, a, selon le P. Plumier, une espece de rapport avec le roseau; elle pousse trois ou quatre petites tiges rondes & grosses comme le petit doigt d'un enfant, renflées & rouges à leur base, verdâtres dans le reste de la longueur. Parmi ces tiges, les unes sont garnies de feuilles, les autres se terminent en une masse écailleuse; celles qui sont feuillées ont environ deux pieds de hauteur, & ne sont formées que par la partie des feuilles qui s'embrassent : les feuilles sont en grand nombre, alternes, épanouies en tous sens, & semblables à celles du roseau, mais plus petites. Les petites tiges qui se terminent en masse, ont à peine un pied de hauteur : elles sont entourées & couvertes de petites feuilles verdâtres, & rougeâtres à leur pointe. La masse qui termine chaque tige, est d'une grande beauté; car elle est toute composée d'écailles membraneuses, d'un rouge doré, ou verdâtres & blanchâtres; de l'aisselle de ces écailles, sortent des fleurs qui s'ouvrent en six pieces aiguës, en partie pâles, & en partie d'un rouge foncé & tacheté de jaune : les fleurs durent à peine un jour, & s'épanouissent successivement l'une après l'autre. Le pistil, qui s'éleve du milieu, se termine en massue, ce qui a donné lieu à quelques Botanistes d'appeller la plante du gingembre, *petit roseau à fleur de massue*. La base du pistil devient un fruit coriace, oblong, triangulaire, & à trois loges remplies de plusieurs graines.

Les masses ont une vive odeur. Cette plante ne vient en Europe, que dans les jardins où on la cultive. Elle naît également par la culture dans les deux Indes. Nous avons déja dit qu'elle n'est point naturelle à l'Amérique; elle a été apportée des Indes Orientales ou des Isles Philippines dans la Nouvelle Espagne & dans le Bresil : ceux qui la cultivent en laissent toujours quelques rejettons, afin qu'elle multiplie de nouveau : au défaut de ces rejettons, on en seme la graine dans une terre grasse, humide & bien cultivée.

On ramasse tous les ans une immense quantité de racines de gingembre, sur lesquelles les fleurs ont séché, ou quatre mois après qu'on a planté des morceaux de sa racine; & en ayant ôté l'écorce extérieure, on les jette dans une saumure, pour y macérer pendant une ou deux heures (on les fait bouillir dans les environs de Cayenne) : on les retire de cette lessive, & on les expose autant de tems à l'air & à l'abri du soleil; ensuite on les place à couvert sur une natte, jusqu'à ce que toute l'humidité soit dissipée; quelquefois on les met à l'étuve.

Les Indiens rapent la racine de gingembre dans leurs bouillons, leurs ragoûts & leurs salades : ils en font une pâte pour le scorbut. Les Madagascariens, les Hottentots & les Philippiniens en mangent en salade les racines vertes, coupées par petits morceaux, avec d'autres herbes assaisonnées

de sel, d'huile & de vinaigre. A Cayenne, ces racines fraîchement cueillies, se servent sur table comme des raves : il n'y a d'autre apprêt que de les bien laver. Les Bresilois en usent en masticatoire, comme d'un puissant prolifique : ils ont aussi coutume de les confire avec du sucre, lorsqu'elles sont fraîches, pour les servir au dessert, & sur-tout pour réveiller l'appétit aux convalescens. On en fait aujourd'hui des marmelades & des pâtes. On nous en envoie en Europe de préparées ainsi; leur couleur est jaune, & le goût en est assez agréable. Cette confiture est d'usage sur mer.

Les Indiens regardent le gingembre récent, comme un spécifique pour les coliques, la lienterie, les vieilles diarrhées, les vents, les tranchées, & les autres maux de cette nature : ils en mâchent pour faciliter le crachement, quand les rhumes sont opiniâtres. Il est reconnu que cette racine réchauffe les vieillards, donne ce que les Médecins appellent pudiquement la *magnanimité*, fortifie l'estomac, aide la digestion, & qu'elle fortifie la mémoire & le cerveau. C'est un bon carminatif & alexipharmaque, qui excite puissamment à l'amour; mais il faut en modérer l'usage, lorsque l'on a le sang trop bouillonnant, car il allume plutôt le sang que de l'appaiser.

Le gingembre est la base des épices : on dit que plusieurs Epiciers s'en servent pour falsifier le poivre. On donne le nom de *Gingembre sauvage* à la *Zédoire*. Voyez ce mot.

En général, les plantes de la famille des gingembres, telles que le *costus*, le *curcuma*, le *pacoceroca*, le *karatas*, l'*ananas*, le *musa*, &c. sont toutes, comme les palmiers, étrangeres à l'Europe, & particulieres aux climats les plus chauds : elles sont vivaces seulement par leurs racines, qui sont charnues, traçantes, fibreuses, comme geniculées ou annelées. Les jeunes pousses forment aux extrémités des racines une espece de tubercule conique, couvert d'écailles imbriquées, & qui ne sont, comme dans les palmiers & les gramens, que des appendices de feuilles imparfaites. Leur tige est ordinairement simple & sans ramifications, leurs feuilles sans dentelures. Leurs fleurs sont hermaphrodites, disposées en ombelle ou en épi, ou en pannicule, portées sur un pédicule écailleux, accompagnées d'écailles fort différentes de la spathe ou graine des palmiers. Leur poussiere fécondante est composée de globules assez gros, blanchâtres & luisans.

GINGLIME : *voyez à la suite de l'article* COQUILLE.

GINS-ENG : *voyez* GENS-ENG.

GIRAFFE, *Giraffa*. La plûpart des Auteurs ont donné ce nom au *Caméléopard* & au *Panthere*. Voyez ce que nous en disons à l'un & à l'autre articles.

GIRARD-ROUSSIN : *voyez* CABARET.

GIRASOL, *Solis gemma*. C'est une pierre précieuse, demi-transparente, toujours laiteuse ou calcédonieuse, plus ou moins resplendissante, donnant un éclat foible de bleu & de jaune, ou des couleurs de l'arc-en-ciel, ou de jaune doré; réfléchissant, lorsqu'elle est taillée en globe ou demi-

globe, les rayons de la lumiere de quelque côté qu'on la tourne, mais plus foiblement que l'opale. On eſt incertain ſi la pierre giraſol eſt une eſpece de *Criſtal laiteux*, ou une eſpece d'*Opale*, ou une eſpece de *Chalcedoine*. Voyez ces mots.

Les pierres de giraſol varient par la dureté & par la beauté des couleurs qu'elles chatoient. Les plus belles, dont la teinte eſt d'un blanc laiteux, mêlé de blanc & de jaune bien diſtribués, ſont réputées Orientales : elles ſont auſſi plus dures que l'opale. Celles qui ſont tendres, inégales & foibles en couleur, ſont Occidentales. Ces ſortes de pierres précieuſes ſe trouvent en Chypre, dans la Galatie, dans la Hongrie & dans la Bohême. On les trouve quelquefois, avec les opales, dans une pierre tendre, rouſsâtre & tachetée de noir. On a nommé cette pierre *Giraſol*, des mots Italiens *girare* (*porter*) & *Sol* (*Soleil*), comme qui diroit *Pierre qui porte les rayons du Soleil*. La *Pierre du Soleil* des Turcs (*Guſguneche*), eſt une eſpece d'*Œil de chat*, chatoyant, d'une couleur verdâtre & foncée. *Voyez* Œil de Chat.

GIRAUMONT. *Voyez* Calalou.

GIRAUPIAGARA ou AVALEUR D'ŒUFS. On donne ce nom à un ſerpent des Indes Occidentales, noir, long, & dont la poitrine eſt jaune : il ſaute très leſtement ſur les arbres, & y dépeuple les nids des oiſeaux.

GIRELLA ou POISSON DEMOISELLE, *Julia*. On le nomme auſſi *Poiſſon gourmand*. C'eſt un poiſſon ſaxatile, qui vit en troupe, & dont il eſt parlé à l'article Donzelle. *Voyez* ce mot.

GIROFLADE DE MER. Rondelet dit que c'eſt une eſpece de zoophyte, qui vient dans les rochers : il eſt d'une ſubſtance dure ; ſa peau eſt rouge, trouée comme un crible, & imitant les feuilles friſées de la laitue pommée. Geſner penſe que c'eſt une *Eſcare*.

GIROFLE ou GÉROFLE, ou CLOU DE GÉROFLE, *Cariophyllus aromaticus*. Ce ſont de petits fruits aromatiques de l'Inde, ou plutôt ce ſont les embryons des fleurs deſſéchées du giroflier. Ces eſpeces de fruits ſont longs de ſix à huit lignes, preſque quadrangulaires, ridés, d'un brun noirâtre, ayant la figure d'un clou ; leur ſommet eſt garni de quatre petites pointes en forme d'étoiles, ou repréſentant une eſpece de couronne à l'antique : il s'éleve au milieu de ces pointes, une tête de la groſſeur d'un très petit pois ; cette tête eſt formée de petites feuilles appliquées les unes ſur les autres en maniere d'écailles, qui, étant écartées & ouvertes, laiſſent voir pluſieurs fibres rouſsâtres, au centre deſquelles il s'éleve, dans une cavité quadrangulaire, un ſtyle droit, de même couleur, qui n'eſt pas toujours garni de ſa petite tête, parcequ'elle ſe détache ſouvent lorſqu'on tranſporte les clous de girofle : c'eſt ce bouton que quelques-uns appellent le *fuſt du clou de girofle*. On apperçoit facilement toutes ces particularités en laiſſant macérer pendant quelques heures un clou de girofle dans de l'eau tiede : alors on reconnoît que les clous de girofle ſont tout à la fois le calice, le bouton des fleurs, & les embryons des fruits.

Les clous de girofle ſont peſants, gras, d'une odeur excellente, & d'une

ſaveur ſi mordicante, qu'elle brûle les papilles nerveuſes & la gorge. Si on les met en preſſe, il en ſort une humidité huileuſe.

L'arbre qui porte les clous de girofle, s'appelle *Giroflier des Moluques*, *Caryophyllus aromaticus fructu oblongo*. Cet arbre qui croît dans les Iſles Moluques, ſituées près de l'Equateur, eſt de la forme & de la grandeur du laurier; ſon tronc a un pied & demi d'épaiſſeur; il eſt dur, branchu, & revêtu d'une écorce, comme celle de l'olivier: ſes branches, qui s'étendent fort au large, ſont d'une couleur rouſſe-claire, & garnies de beaucoup de feuilles alternes, ſemblables à celles du laurier, & pleines de nervures, avec des bords un peu ondés: les feuilles ſont portées ſur une queue longue d'un pouce: les fleurs naiſſent en bouquet à l'extrémité des rameaux; elles ſont en roſes à quatre pétales bleues, & ont une odeur très-pénétrante. Le milieu de ces fleurs eſt occupé par un grand nombre d'étamines purpurines, garnies de leurs ſommets: le calice des fleurs eſt cylindrique, partagé en quatre parties en ſon ſommet, de couleur de ſuie, d'un goût fort aromatique, lequel après que la fleur eſt ſéchée, ſe change en un fruit ovoïde ou de la forme d'une olive, creuſé en nombril, n'ayant qu'une capſule, de couleur verte, blanchâtre d'abord, puis rouſsâtre, enſuite brun-noirâtre, contenant une amande oblongue, dure, noirâtre, creuſée d'un ſillon dans ſa longueur.

Dans les Boutiques, ou chez les Droguiſtes, on appelle ce fruit mûr, *Antofle de girofle*, *Antophillus*: les Indiens le nomment *Mere des fruits*, & les Européens l'appellent *Clou matrice*. Comme on le laiſſe ſur l'arbre, il ne tombe de lui-même que l'anneé ſuivante, & quoique ſa vertu aromatique ſoit foible, il eſt dans l'état requis pour ſervir à la plantation, car étant ſemé, il germe, &, dans l'eſpace de huit ou neuf ans, il forme un grand arbre qui porte du fruit. Les Hollandois ont coutume de confire ſur le lieu même ces clous matrices récens, avec du ſucre; & dans les voyages ſur mer, ils en mangenr après le repas pour rendre la digeſtion meilleure & pour prévenir le ſcorbut.

Récolte & débit du Girofle.

On cueille les clous de girofle avant que les fleurs s'épanouiſſent; la ſaiſon eſt depuis le mois d'Octobre juſqu'en Février. La cueillette s'en fait en partie avec les mains: on fait tomber le reſte avec de longs roſeaux ou verges; on reçoit ces eſpeces de fruits ſur des linges que l'on étend ſous les arbres; quelquefois on les laiſſe tomber ſur la terre, dont on a coutume de couper toute l herbe avec un grand ſoin dans le tems de cette récolte. Dans ces premiers inſtants, les clous de girofle ſont rouſsâtres; mais ils deviennent noirâtres en ſe ſéchant & par la fumée; car on prétend qu on les expoſe pendant quelques jours à la fumée ſur des claies, & qu'enſuite on les fait bien ſécher au ſoleil. Perſonne n'eſt plus inſtruit ſur cette matiere, que les Hollandois établis à Ternate & à Amboine; ce ſont eux ſeuls qui cultivent, récoltent & préparent avec ſoin les clous de girofle, & qui les portent par

toute la terre. Le girofle, la canelle & la muſcade ſont pour eux un objet des plus importants. Leurs magaſins Orientaux de girofle ſont à Amboine, dans le Fort de la victoire : c'eſt là que les habitants portent leur récolte, dont on a fixé le prix à ſoixante réales de huit la barre, qui eſt de cinq cents cinquante livres de poids. Les habitants ſont obligés de planter un certain nombre de girofliers par an ; ce qui les a multipliés au point qu'on l'a deſiré pour le débit annuel qu'il n'eſt guere poſſible d'évaluer ſans être dans le ſecret. Il ſuffira de dire que la France ſeule en achete cinq ou ſix cents quintaux par année. Il eſt incroyable combien tous les clous de girofle contiennent d'huile quand on les rapporte des Indes, & qu'on vient à les débaler : pour peu qu'on y touche, les mains en ſont teintes. Par quelle ſingularité en trouve-t-on, dans celui qu'ils nous diſtribuent, ſi peu qui ait ſa premiere qualité ! j'ai cru remarquer que dans ſeize onces de girofles, il y en a près de trois onces de fort ſec, noirâtre, preſque ſans goût, & qu'il n'a d'odeur que celle que lui communiquent les treize autres onces avec leſquelles il ſe trouve mêlé. *Voyez* la réflexion qui eſt à la fin de l'article MUSCADE.

Uſages du Girofle.

Les clous de girofle récents donnent par expreſſion une huile épaiſſe, rouſsâtre & odorante ; mais dans la diſtillation il ſort beaucoup d'huile eſſentielle aromatique, qui eſt d'abord claire, légere & jaunâtre, enſuite rouſsâtre, peſante, & qui va au fond de l'eau ; enfin, une huile empyreumatique, épaiſſe, avec une liqueur acide. Souvent on tire l'huile du girofle *per deſcenſum* ; mais l'huile de girofle qui ſe débite dans le commerce, n'eſt pas toujours pure. Combien y en a-t-il de mêlée avec l'huile de *coulilawan !* Voyez *ce mot.* La bonne huile de girofle récente eſt d'un blanc doré : elle rougit en vieilliſſant.

On fait principalement uſage des clous de girofle dans les cuiſines : il n'y a point de ragoût, point de ſauſſe, point de mêts, peu de liqueurs ſpiritueuſes, ni de boiſſons aromatiques, où l'on n'en mette. Aux Indes on mépriſe preſque toutes les nourritures qui ſont ſans cette épicerie : on l'emploie auſſi parmi les odeurs.

Bien des Médecins diſent que le girofle a la vertu d'échauffer & de deſſécher : on le recommande contre le vertige, la pamoiſon, la foibleſſe d'eſtomac & de cœur, l'impuiſſance, la ſuppreſſion du flux menſtruel & les maladies hyſtériques : on en uſe en maſticatoire ou en fumigation, pour ſe préſerver de la contagion de l'air : il excite utilement la ſalive dans la paralyſie de la langue & le mal de dents. On fait avec le girofle une poudre dont on remplit de petits ſacs, que l'on plonge dans du vin de Canaries, & qu'on porte enſuite en amulette ſur l'eſtomac pour le ſcorbut & la peſte. Quelquefois on y joint de l'angélique ſéche, de la noix muſcade, de l'iris & des fleurs de lavande, avec du ſtorax & de l'encens oliban, & on en met une quantité entre deux pieces de coton, qu'on enveloppe enſuite d'une étoffe de ſoie piquée,

piquée, & on s'en fait une eſpece de bonnet, qui eſt utile dans les maladies de la tête, qui viennent de vieilles douleurs catharreuſes.

L'huile de girofle, ſi en uſage parmi les Parfumeurs, eſt excellente pour la carie des os & le mal de dents; il ſuffit d'en imbiber un peu de coton, & de l'appliquer adroitement ſur la partie affligée : dans l'apoplexie, on en frotte le haut & le bas de la tête. Elle convient auſſi dans les maladies froides & pituiteuſes, dans la ſtupidité accidentelle & les affections ſoporeuſes. Diſſoute dans l'eſprit-de-vin bien rectifié, c'eſt un excellent topique pour arrêter les progrès de la gangrene. Le grand ſecret des Charlatans Arracheurs de dents, conſiſte à diſſoudre un peu de camphre & d'opium dans l'huile éthérée du girofle; mais l'abus de ce remede a quelquefois cauſé la ſurdité.

GIROFLE, CLOU MATRICE. *Voyez* l'article GIROFLE.

GIROFLE ROND. C'eſt l'*amome* ou graine de girofle : on donne auſſi ce nom au *piment* ou *poivre de la Jamaïque*. Voyez *ces mots*.

GIROFLE ROYAL, *Caryophillus Regius ramoſus vel dentatus*. Les Auteurs font mention d'une autre eſpece de clous de girofle, que celle dont nous avons parlé ci-deſſus. Ce clou de girofle royal qu'on ne trouve point dans le commerce, eſt effectivement très rare & très précieux : c'eſt une eſpece de petit fruit qui imite la couleur, l'odeur & le goût du clou de girofle ordinaire; mais il eſt bien plus petit, il n'eſt pas étoilé, il n'a point de tête; il eſt comme partagé depuis le bas juſqu'en haut en pluſieurs pannicules ou écailles, & il ſe termine en pointe.

Les Hollandois diſent que les Rois & les Grands des Iſles Moluques l'eſtiment juſqu'à la ſuperſtition, non pas tant pour ſon goût & ſa bonne odeur, que pour ſa figure ſinguliere, ou plutôt parcequ'il eſt infiniment rare; car ils ſoutiennent qu'on n'en a trouvé juſqu'à préſent qu'un ſeul arbre, & dans la ſeule Iſle de Makian. Ils prétendent encore que le Roi de cette Iſle fait garder cet arbre à vue par ſes Soldats, de peur que quelqu'autre que lui n'en recueille le fruit. Les Naturels du pays diſent que quand l'arbre eſt chargé de ce petit fruit, les autres arbres voiſins s'inclinent devant lui, comme pour lui rendre leurs hommages; mais nos Voyageurs ſont-ils la dupe de tels contes? Les Indiens nomment le girofle royal *tinca* ou *tshinka-popona*. Ils ont coutume de paſſer un fil dans la longueur de ces clous, afin de les porter à leurs bras pour en ſentir ſouvent la bonne odeur : c'eſt un taliſman parfumé que les Princes des Moluques conſacrent à leurs Divinités. Il faut être chez eux une *courtiſane à prétention*, pour avoir le plaiſir d'en reſpirer l'odeur de près : il faut être un *Wouli-Haga* (Miniſtre), pour avoir l'honneur d'en porter deux attachés & pendants ou aux oreilles, ou aux narines, ou aux levres, ou au menton, ou au bras; de ſorte que l'on dit en ce pays-là un *Wouli-Haga à deux tshinka* (girofles), comme l'on dit en Turquie un *Bacha à deux queues*. On voit par-là que chaque nation a des étiquettes qui lui ſont particulieres. Tous les ans on préſente un de ces girofles au Fétiche ou Dieu du pays, afin de

ſe le rendre propice, ſoit à la pêche, ſoit dans d'autres expéditions.

GIROFLIER ou VIOLIER JAUNE, *leuconium luteum.* Eſt une plante fort commune qui vient aſſez ordinairement ſur les vieilles murailles, ſur les décombres, ſur les rochers, & qu'on cultive auſſi dans les jardins, le long des murs. Ses racines ſont nombreuſes, blanchâtres, ligneuſes; ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi; elles pouſſent beaucoup de rameaux, pareillement ligneux & blanchâtres: ſes feuilles ſont nombreuſes, oblongues, pointues, d'un verd blanchâtre, & d'un goût un peu âcre, herbeux, amer; leur ſuc rougit le papier bleu; ſes fleurs qui paroiſſent en Avril & Mai, ſont jaunes, d'une bonne odeur, mais d'une ſaveur peu gracieuſe, diſpoſées en croix, agréables à la vue: on les appelle *giroflées:* il leur ſuccede des ſiliques longues & applaties, qui ſe diviſent en deux loges remplies de ſemences larges, rouſsâtres, d'un goût âcre & amer.

L'on compte trente-quatre eſpeces de girofliers, connues des curieux. Leur fleur eſt ſeul l'objet qui engage les amateurs à cultiver les plantes qui la donnent; elle leur a même enlevé leur nom dans la plupart des langues modernes; le *giroflier* ne ſe dit plus en françois que de celui des maſures: les Anglois ne l'appellent également que walflower, tandis que celui de leurs jardins ſe nomme par excellence la *fleur de Juillet* (Stock July flower). Enfin les Flamands laiſſant à la plante ſauvage la dénomination de violier, *violier-boomte-je*, caractériſent celle des jardins par le nom de *nagel bloem.*

Ceux qui s'occupent de la culture des fleurs, ſavent qu'il y a des giroflées doubles & de ſimples de toutes couleurs, blanches, bleues, violettes & jaunes, pourpres, écarlates, marbrées, tachetées, jaſpées. Les doubles ſont les plus recherchées; elles viennent de graine, excepté la jaune. On la ſeme ſur couche au mois de Mars & à claire voie: on couvre les plants pendant les froids; elles commencent à marquer à la fin de Septembre: on met celles qu'on a remarqué être doubles, dans des pots ou des caiſſes remplies moitié de terreau, moitié de terre à potager, pour les garantir du froid pendant l'hiver; enſuite on peut les tranſporter dans les plattes bandes d'un parterre: on peut auſſi les ſemer en pleine terre. Les giroflées doubles & ſimples ſe multiplient par marcottes: on en choiſit les plus beaux brins qu'on couche en terre en les y aſſujettiſſant avec de petits crochets de bois: on les arroſe pour faciliter la repriſe, & on les plante en plattes bandes. On préſume qu'une giroflée ſera double (& c'eſt ce qu'on cherche) par ſon bouton gros & camard qui pointe. On marcotte la giroflée quand la fleur eſt paſſée, ce qui arrive au plus tard dans l'été.

Dans le nombre des giroflées doubles, il y en a qui ſont principalement recherchées des amateurs: telle eſt la grande giroflée de couleur d'écarlate, nommée à Londres la *giroflée de Brompton;* les Fleuriſtes l'aiment beaucoup à cauſe de ſa grandeur & de ſon éclat: elle a cependant le déſavantage de produire rarement plus d'un jet de fleurs. En échange la giro-

flée des Alpes, à feuilles étroites & à doubles fleurs, d'un jaune pâle, est très curieuse par le touffu de ses jets de fleurs, qui néanmoins sont étroites & d'une foible odeur. Il semble que la grande giroflée double, jaune en dedans, rougeâtre en dehors, que les Anglois nomment *the double ravenal flower*, l'emporte sur toutes par le contraste des deux couleurs opposées, la grandeur des fleurs & leur odeur admirable.

La plupart des Fleuristes prétendent que la plus sûre méthode pour multiplier les giroflées doubles, est de le faire par marcottes ou par boutures; & cela est très vai; mais les giroflées doubles qui s'élevent de marcotte, sont toujours moins apparentes que celles de graine, & ne produisent jamais ni de si belles ni de si grandes fleurs : il vaut donc mieux en semer chaque année de nouvelles, & troquer en même-tems ses graines avec celles d'un autre amateur qui cultive ailleurs de semblables giroflées. Cette découverte dûe au hazard, & dont on a long-tems douté est actuellement reconnue de tout le monde.

Les fleurs du violier jaune appaisent les douleurs : elles excitent les regles & chassent le fœtus & l'arriere-faix; on en fait une conserve dont le sucre constitue le plus grand mérite, un syrop plus vanté pour sa bonne odeur que pour ses vertus. On prétend que la graine, prise intérieurement en grande dose, facilite beaucoup l'accouchement, mais qu'aussi elle tue quelquefois le fœtus. Les Auteurs de l'*Herbier d'Embrun* disent à-peu-près la même chose du suc de cette plante, & ils avertissent prudemment qu'il ne faut le donner que dans une nécessité très pressante : on prépare une huile par l'infusion de ses fleurs, qui est fort résolutive, & qui appaise les douleurs de rhumatisme & d'hémorrhoïdes, étant mêlée avec un jaune d'œuf dur. En Italie, on frotte la région du pubis avec cette huile pour faciliter l'accouchement.

GIROFLIER DES MOLUQUES. *Voyez* Girofle.

GIVRE ou FRIMAT. Le givre est une sorte de gelée blanche, qui en hiver, lorsque l'air est froid & humide tout ensemble, s'attache à différens corps, aux arbres, aux herbes & aux cheveux. On ne donne proprement le nom de *gelée blanche* qu'à la rosée du matin congelée; au lieu que le givre ne lui doit point son origine, mais à toutes les autres vapeurs aqueuses, quelles qu'elles soient, qui, réunies sur la surface de certains corps, en molécules insensibles, distinctes & fort déliées, y rencontrent un froid suffisant pour les glacer.

Le givre s'attache aux arbres en très grande quantité : il y forme souvent des glaçons pendans, qui fatiguent beaucoup les branches par leur poids, parceque les arbres attirent, avec beaucoup de force, l'humidité de l'air & des brouillards. Communément le givre est cette blancheur qui couvre la surface supérieure des feuilles; de maniere qu'elles en paroissent plus épaisses, plus pesantes, plus opaques & comme sales. Le houblon sur-tout & le melon y sont très sujets, & quantité de plantes qui croissent dans les vallons abrités. Les plantes qui sont attaquées du givre produi-

ſent ordinairement des fruits mal formés, rabougris & d'une crudité déſagréable.

Les poils des animaux ſont, ainſi que les végétaux, très ſujets à s'humecter conſidérablement à l'air libre; c'eſt pourquoi on voit le givre s'attacher aux cheveux, au menton, aux habits des Voyageurs, aux fourrures, & aux crins des chevaux. Il eſt bon d'obſerver que dans ce cas les particules d'eau, auxquelles le givre doit ſon origine, ne viennent pas toutes de l'athmoſphere, une partie eſt dûe aux vapeurs qui s'exhalent du corps de l'homme ou des animaux, puiſque le givre s'amaſſe autour de la bouche & des narrines en plus grande quantité que par-tout ailleurs. Dans les villes l'on a occaſion de faire cette remarque ſur les perſonnes qui viennent de la campagne.

On doit encore rapporter au *givre* cette eſpece de neige qui s'attache aux murailles après de longues & fortes gelées. Les réſeaux de glace qu'on obſerve quelquefois aux vitres des fenêtres, ſont auſſi une eſpece particuliere de givre. *Voyez* les articles GELÉE BLANCHE, GLACE & FROID.

GLACE, *glacies*. Eſt une eau terreſtre, congelée, & devenue compacte, par l'action du froid, c'eſt-à-dire, par l'abſence de la chaleur. Les phénomenes de la glace ſont remarquables, & en très grand nombre; auſſi ont-ils excité dans tous les tems la curioſité des Naturaliſtes & des Phyſiciens. Tous à l'envi ſe ſont empreſſés de les examiner avec ſoin pour en reconnoître les cauſes: voici un court expoſé de cette multitude de phénomenes.

L'eau & tous les liquides ſimplement aqueux ſe gelent naturellement, quand la température de l'air répond au zero, ou à un degré inférieur du thermométre de M. de Réaumur, ce qui arrive ſouvent en hiver dans nos climats. Mais les liquides, ſujets à ſe glacer, n'offrent pas tous à beaucoup près dans leur congellation les mêmes phénomenes: nous nous bornerons à conſidérer la glace commune, ou celle qui réſulte de la congellation de l'eau; ſans ceſſe expoſée aux regards curieux des Savans & aux yeux du vulgaire, on a dû l'examiner avec plus de ſoin & la ſoumettre à un plus grand nombre d'épreuves. La glace ſe forme d'autant plus promptement, que l'eau, qui eſt ſoumiſe au froid, eſt plus pure. Elle ne ſe corrompt pas facilement: on remarque que, ſelon le degré & la durée du froid, qui a rendu l'eau ſolide, la glace eſt d'autant plus épaiſſe, poreuſe, tranſparente & peſante. La quantité d'air qui s'y trouve interpoſée, concourt également à donner à la glace ces qualités, ainſi que celles dont nous allons parler. Il eſt de fait que plus il gele, plus la glace augmente de volume, & cependant plus elle diminue de poids; ce qui eſt le contraire de ce qui arrive dans les autres corps. La gelivûre des arbres, les tuyaux des fontaines qui crevent, les rochers qui contiennent de l'eau & qui ſe fendent, ſont des ſuites néceſſaires de la dilatation & de la force expanſive dont nous venons de parler. L'eau expoſée près du feu, augmente de volume; tandis

que la glace y diminue. Celle-ci peut nâger & demeurer suspendue dans l'eau même, ce qui démontre son peu de pesanteur. Avant la congellation de l'eau & pendant qu'elle se gele, il en sort une grande quantité d'air en bulles plus ou moins grosses & qui viennent crever à sa surface. On distingue facilement à l'aide du microscope, celles qui sont interposées dans la glace.

La glace a la propriété de réfléchir & de réfracter les rayons du soleil, comme feroit un morceau de cristal : quoique la glace soit un corps très solide elle est sujette à s'évaporer considérablement : elle se fond plus vite sur le cuivre que sur aucun autre métal. Elle se divise souvent dans le dégel en colonnes cannelées, irrégulieres & enclavées, quoique formée en apparence par feuillets ou par couches horisontales, appliquées les une sur les autres à la surface de l'eau.

La figure de la glace dépend de la pureté de la liqueur, & des circonstances de la congellation. Lorsqu'elle se fait régulierement, elle forme des aiguilles qui se croisent ou s'implantent les unes sur les autres, en formant des angles aigus de trente ou de soixante, ou de cent vingt dégrés. *Voyez* l'Explication Physique des principaux phénomenes de la congellation de l'eau, &c. dans le Traité de la Glace de M. Mairan. Paris 1749.

Au reste, lorsque la glace est fondue, elle possede les mêmes propriétés que l'eau de pluie ou de neige. Par ce qui précede, on voit combien la *congellation* est différente de la *coagulation*, celle-ci n'étant que l'épaississement spontanée de certains liquides. *Voyez* l'article GELÉE & ceux de GRELE, NEIGE, GIVRE, FROID, GLACIERE NATURELLE, DEGEL, GLACIERS. Il est bon d'observer que le mouvement translatif de l'eau apporte toujours du changement à sa congellation. On sait qu'une eau dormante, comme celle d'un étang, gele plus facilement & plus promptement que l'eau d'une riviere qui coule avec rapidité; il est même assez rare que le milieu d'une grande riviere, & ce qu'on appelle le *fil de l'eau*, se glace de lui-même. Si une riviere se prend entiérement, c'est presque toujours par la rencontre des glaçons qu'elle charrioit, & que divers obstacles auront forcés de se réunir : ces glaçons s'entassant & s'ammoncelant les uns sur les autres ne forment jamais une glace unie comme celle d'un étang : les glaces du Spitzberg & d'Islande sont précisément dans ce cas : *voyez* MER GLACIALE. C'est à tort qu'on croit vulgairement que les rivieres commencent à se geler par le fonds; il est démontré que, comme les autres eaux, elles se gelent toujours par la surface. Un petit vent sec est toujours le plus favorable à la formation de la glace, & la dureté en est quelquefois si grande qu'elle surpasse celle du marbre. Il paroît que la glace est d'autant plus forte pour resister à sa rupture ou à son applatissement, qu'elle est plus compacte & plus dégagée d'air, ou qu'elle a été formée par un plus grand froid & dans des pays plus froids. Les glaces du Nord sont souvent si dures qu'il est très difficile de les rompre avec le marteau : voici une

preuve bien singuliere de la fermeté & de la tenacité de ces glaces Septentrionales.

Pendant le rigoureux hiver de 1740, on construisit à Petersbourg suivant les regles de la plus élégante architecture, un palais de glace de 52 pieds & demi de longueur, sur 16 pieds & demi de largeur & 20 de hauteur, sans que le poids des parties supérieures & du comble qui étoit aussi de glace, parût endommager le pied de l'édifice: la Neva riviere voisine, où la glace avoit deux à trois pieds d'épaisseur, en avoit fourni les matériaux. Pour augmenter la merveille, on plaça au devant du palais six canons de glace avec leurs affuts de la même matiere & deux mortiers à bombes dans les mêmes proportions que ceux de fonte. Ces pieces de canon étoient du calibre de celles qui portent ordinairement trois livres de poudre : on ne leur en donna cependant qu'un quarteron : on les tira, & le boulet d'une de ces pieces perça à soixante pas une planche de deux pouces d'épaisseur. Le canon dont l'épaisseur étoit au plus de quatre pouces, n'éclata point par une si forte explosion. Ce fait peut rendre croyable ce que rapporte Olaüs Magnus des fortifications de glace dont il assure que les Nations Septentrionales savent faire usage dans le besoin. Un Physicien d'Angleterre, fit en 1763, où le froid fut assez considérable, une autre expérience fort curieuse; il prit un morceau de glace circulaire de deux pieds neuf pouces de diametre & de cinq pouces d'épaisseur; il en forma une lentille qu'il exposa au soleil & enflamma à sept pieds de distance de la poudre à canon, du papier, du linge & autres matieres combustibles.

On sent bien que la glace étant plus légere que l'eau, elle peut supporter des poids considérables, lorsqu'elle est même portée & soutenue par l'eau. Dans la grande gelée de 1683, la glace de la Tamise n'étoit que de onze pouces; cependant on alloit dessus en carosse. On sent bien aussi qu'une glace adhérente à des corps solides, comme celle d'une riviere l'est à ses bords, doit supporter un plus grand poids que celle qui flotte sur l'eau, ou qui est rompue & fêlée en plusieurs endroits.

Des Auteurs font mention de la glace d'Islande & de celle de quelques endroits des Alpes, qui ont une odeur mauvaise, & qui brûlent dans le feu au lieu de l'éteindre; mais ces sortes d'eaux concretes ne donnent le phénomene de l'inflammabilité, qu'à cause du bitume qu'elles contiennent.

* GLACIERE NATURELLE. C'est une des curiosités que la Franche-Comté offre aux Naturalistes : c'est une espece de glaciere formée par la Nature. *Voyez* ce qui en est dit vers la fin de l'article GROTTE.

GLACIERS ou GLACIERES. Il n'est peut-être point de spectacle plus frappant dans la Nature, que celui des *glacieres* de la Suisse : on en voit dans plusieurs endroits des Alpes. Leurs sommets si élevés, que quelques-uns ont, suivant Sceuchzer, deux mille brasses de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, sont plongés dans une région froide, & sont perpétuellement couverts de neiges & de glaces : près de ces sommets se

trouvent des lacs ou réservoirs immenses d'eaux qui sont gelées jusqu'à une très grande profondeur; mais qui par les vicissitudes des saisons, sont sujets à se dégeler & à se geler ensuite de nouveau; alternatives qui produisent quantité de phénomenes des plus curieux.

De tous les *glaciers* qui se trouvent dans les Alpes, le plus remarquable est peut-être celui de Grindelwald; on le voit à vingt lieues de Berne, près d'un village qui porte son nom. M. Altmann, dans son *Traité in-8°. sur les montagnes glacées & glaciers de la Suisse*, dit que le village de Grindelwald est situé dans une gorge de montagnes, longue & étroite; de-là on commence déja à appercevoir le glacier; mais en montant plus haut sur la montagne, on découvre entierement un des plus beaux spectacles que l'on puisse imaginer : c'est une mer de glace ou une étendue immense d'eau congelée. En suivant la pente d'une haute montagne par l'endroit où elle descend dans le vallon & forme un plan incliné, il part de ce réservoir glacé un amas prodigieux de pyramides, formant une espece de nappe qui occupe toute la largeur du vallon, c'est-à-dire environ cinq cents pas; ces pyramides couvrent toute la pente de la montagne : le vallon est bordé des deux côtés par deux montagnes fort élevées, couvertes de verdure & d'une forêt de sapins jusqu'à une certaine hauteur; mais leur sommet est stérile & chauve. Cet amas de pyramides ou de montagnes de glace ressemble à une mer agitée par les vents, dont les flots auroient été subitement saisis par la gelée; ou plutôt on voit un amphithéâtre formé par un assemblage immense de tours ou de pyramides héxagones, d'une couleur bleuâtre, dont chacune a trente ou quarante pieds de hauteur; cela forme un coup d'œil d'une beauté merveilleuse. Rien n'est sur-tout comparable à l'effet qu'il produit lorsqu'en été le soleil vient à darder transversalement ses rayons sur ces grouppes de pyramides glacées; alors tout le glacier commence à fumer, & jette un éclat que les yeux ont peine à soutenir. C'est proprement à la partie qui va ainsi en pente en suivant l'inclinaison de la montagne, & qui forme une espece de toît couvert de pyramides, que l'on donne le nom de *glacier* ou de *gletscher* en langue du pays.

On voit à l'endroit le plus élevé d'où le glacier commence à descendre, des cimes de montagnes perpétuellement couvertes de neige : elles sont plus hautes que toutes celles qui les environnent; aussi peut-on les appercevoir de toutes les parties de la Suisse. Les glaçons & les neiges qui les couvrent, ne se fondent presque jamais entierement; cependant les annales du pays rapportent qu'en 1540 on éprouva une chaleur si excessive pendant l'été, que le glacier disparut tout-à-fait; alors ces montagnes furent dépouillées de la croute de neige & de glace qui les couvroit, & montrerent à nud le roc qui les compose; mais en peu de tems toutes choses se rétablirent comme dans leur premier état.

Ces montagnes glacées qu'on voit au haut du glacier de Grindelwald, bordent de tous côtés le lac ou réservoir immense d'eau congelée qui s'y trouve. M. Altmann présume qu'il est d'une grandeur très considérable, &

qu'il peut s'étendre jusqu'à quarante lieues, en occupant la partie supérieure d'une chaîne de montagnes qui occupe une très grande place dans la Suisse. La surface de ce lac glacé paroît unie comme un miroir, à l'exception des fentes qui s'y trouvent : dans les grandes chaleurs cette surface se fond jusqu'à un certain point. Ce qui semble favoriser la conjecture de M. Altmann sur l'étendue & l'immensité de ce lac, c'est que deux des plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin & le Rhône, prennent leurs sources aux pieds des montagnes qui font partie de son bassin, sans compter le Tessin & une infinité d'autres rivieres moins considérables, & des ruisseaux. Dans le tems où ce lac est entierement pris, les habitants du pays se hasardent quelquefois à passer par dessus pour abreger le chemin; mais cette route n'est point exempte de danger, soit par les fentes qui sont déja faites dans la glace, soit par celles qui peuvent s'y faire d'un moment à l'autre, par les efforts de l'air qui est renfermé & comprimé au dessous de la glace : lorsque cela arrive, on entend au loin un bruit horrible; & des passagers ont dit avoir senti un mouvement qui partoit de l'intérieur du lac, fort semblable à celui des tremblements de terre : peut-être ce mouvement venoit-il aussi réellement de cette cause, attendu que les tremblements de terre, sans être trop violents, ne laissent pas que d'être assez fréquents dans ces montagnes.

La roche qui sert de bassin à ce lac, est d'un marbre noir veiné de blanc, au sommet des montagnes du Grindelwald; la partie qui descend en pente, & sur laquelle le glacier est appuyé, est d'un beau marbre varié; les eaux superflues du lac & des glaçons qui sont à la surface, sont obligées de s'écouler & de rouler successivement par le penchant qui leur est présenté : voilà, selon M. Altmann, ce qui forme le glacier, ou cet assemblage de glaces en pyramides, qui, comme on a dit, tapissent si singulierement la pente de la montagne.

On a observé que le glacier du Grindelwald est sujet à augmentation & à diminution, quoiqu'il gagne toujours plus dans le vallon qu'il ne perd. Ce glacier est creux par dessous, & forme comme des voutes d'où sortent sans cesse deux ruisseaux; l'eau de l'un est claire, & l'autre est trouble & noirâtre, ce qui vient du terrein par où il passe : ils sont sujets à se gonfler dans de certains tems, & ils entrainent quelquefois des fragments de crystal de roche qu'ils ont détachés sur leur passage. On regarde les eaux qui viennent du glacier comme très salutaires pour la dyssenterie & plusieurs autres maladies : il est de fait que la glace de ces glaciers est beaucoup plus froide & plus difficile à fondre que la glace ordinaire; & il paroît que c'est la solidité de cette glace, sa dureté extraordinaire, & la figure hexagone des pyramides dont les glaciers sont composés, qui ont donné lieu à l'erreur de Pline & de quelques autres Naturalistes, & leur ont fait prétendre que par une longue suite d'années, la glace se changeoit en crystal de roche. M. Altmann, dans l'ouvrage que nous avons cité ci-dessus, parle encore d'un autre glacier situé en Savoie dans le Val d'Aost; il cite aussi

aussi le glacier du Grimselberg en Suisse, qui semble donner naissance à la riviere d'Aar. C'est dans les cavités des roches voisines du glacier, que l'on trouve le plus beau crystal de roche; on en a tiré une fois une colonne de crystal qui pesoit huit cents livres. Le Docteur Langhans nous a donné en 1753 la description du glacier de Siémenthal dans le canton de Berne: on y distingue des pyramides de glace, dont les unes sont hexagones, les autres pentagones, ou quadrangulaires, &c. au sommet de ces montagnes, le spectateur étonné voit une étendue immense de glace, & tout à côté un terrein couvert de verdure & de plantes aromatiques. Une autre singularité, c'est que tout auprès de ce glacier il sort de la montagne sur laquelle il est appuyé, une source d'eau chaude très ferrugineuse, qui forme un ruisseau assez considérable.

Tous ces glaciers, ainsi que les lacs d'où ils dérivent, sont remplis de fentes qui ont quelquefois quatre ou cinq pieds de largeur, & une profondeur très considérable; cela fait qu'on n'y peut point passer sans péril & sans beaucoup de précautions, attendu que souvent on n'apperçoit ces fentes que lorsqu'on a le pied dessus, & même elles sont quelquefois très difficiles à appercevoir par les neiges qui sont venues les couvrir. Cela n'empêche pas que des Chasseurs n'aillent fréquemment au haut des montagnes pour chasser les chamois & les bouquetins qui se promenent quelquefois sur les glaces par troupeaux de douze ou quinze. Il n'est pas rare que des Chasseurs se perdent dans ces fentes; & ce n'est qu'au bout de plusieurs années que l'on retrouve leurs cadavres préservés de corruption, lorsque ces glaciers, s'étendant dans les vallons, & en se fondant successivement, les laissent à découvert. Ces fentes de glaciers sont sujettes à se refermer, & il s'en forme de nouvelles en d'autres endroits; ce qui se fait avec un bruit semblable à celui du tonnerre ou d'une forte décharge d'artillerie: on entend ce bruit effrayant quelquefois jusqu'à six lieues. Outre cela les glaçons qui composent les glaciers, s'affaissent parcequ'ils sont creux par dessous; ce qui cause un grand fracas qui est encore redoublé par les échos des montagnes des environs: cela arrive sur-tout dans les changements de tems & dans les dégels; aussi les gens du pays n'ont pas besoin d'autres thermometres & barometres pour savoir le tems qu'ils ont à attendre.

L'Islande nous fournit encore des exemples de glaciers à-peu-près semblables à ceux qui viennent d'être décrits: il n'est pas surprenant que la Nature présente ce phénomene dans un pays aussi septentrional. *Voyez le Tome 13 du Magasin d'Hambourg.* Mais ce qui est digne d'admiration, c'est que les montagnes voisines des glaciers sont toutes couvertes de plantes: quand on va visiter le *gletscher* de Grindelwald en Suisse, on est étonné que les différentes expositions des montagnes voisines du Village, y font trouver dans la même saison, des fraises, des cerises, des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des fleurs de printems & des fleurs d'automne; les plus nourrissants pâturages s'étendent ici jusqu'aux som-

mets, couverts d'une glace perpétuelle. Tous ces objets forment une sorte de théâtre, dont l'aspect frappe d'admiration ceux qui ne sont pas accoutumés à ce grand spectacle. *Voyez* à la suite du mot NEIGE, l'article LAVINES; ce sont des pelottes de neige qui en roulant de ces montagnes, font des ravages des plus redoutables.

GLAIS. *Voyez* GLAYEUL.

GLAISE, *Terra pinguis*. La glaise est une terre grasse, qui tient le milieu entre l'argille, le bol, l'ochre & la marne. Les Naturalistes distinguent la glaise d'avec l'argille, en ce qu'elle ne contient que peu ou point de parties sableuses. Elle n'est point aussi grasse & aussi savonneuse que le bol; elle n'est point friable & aride comme l'ochre; elle ne fait point d'effervescence avec les acides, comme la marne; elle ressemble à une argille fine, qui seroit privée de sable. Les parties qui composent la glaise sont très ductiles, étant fort liées & tenaces : il y en a de différentes couleurs, qui varient encore pour les substances étrangeres qu'elles peuvent contenir. Elles s'amollissent dans l'eau, & ont la propriété de prendre corps, & de se durcir considérablement dans le feu; plus elles sont blanches, plus elles sont réfractaires, & plus elles conviennent dans la fabrique des porcelaines. Lorsqu'elles sont colorées, feuilletées, & douées d'une saveur styptique, elles tendent, selon les circonstances locales, à devenir ardoise, ou des schistes de différentes natures. *Voyez* les mots ARGILE & ARDOISE.

La glaise sert à faire des ouvrages de poterie & des tuiles; on l'emploie aussi pour retenir l'eau dans les canaux, les étangs & les réservoirs, & pour faire des modeles de sculpture.

Les terres absolument glaiseuses ne sont pas bonnes à favoriser la végétation des plantes : en général elles forment des terreins stériles, mais elles sont excellentes pour dégraisser les étoffes. On prétend qu'en Angleterre on se sert avec le plus grand succès du sable de mer pour fertiliser les terreins glaiseux. C'est à la propriété que la glaise a de retenir les eaux & de ne point leur donner passage, que sont dûes la plupart des sources & des fontaines que nous voyons sortir de la terre. La glaise ne se rencontre pas seulement à la surface de la terre, mais même à une très grande profondeur : on la trouve ordinairement par lits ou par couches qui varient pour l'épaisseur & les autres dimensions : on y trouve souvent beaucoup de pyrites : *voyez* les articles, ARGILLE & BOLS.

GLAITERON ou petit GLOUTERON ou petite BARDANE ou GRAPPELLES, *Xanthium*. Plante, qui croît dans les terres grasses, contre les murailles, le long des ruisseaux, dans les décombres des bâtimens, & dans les fossés dont les eaux sont taries. Sa racine est fibreuse, blanche & annuelle : sa tige est haute d'un pied & demi, anguleuse, velue, assez rameuse, marquée de points rouges. Ses feuilles sont plus petites que celles de la Bardane, alternes, d'un verd tirant sur le jaune, velues, légerement découpées, attachées à de longues queues, d'un goût peu âcre & aroma-

tique : ſes fleurs naiſſent dans les aiſſelles des feuilles : chaque fleur eſt un bouquet à fleurons ſemblables à de petites veſſies ; ces fleurons tombent facilement, & ne laiſſent aucune graine ; mais il naît ſur le même pied, au-deſſous de ces fleurs mâles ou ſtériles, d'autres fleurs femelles ou fertiles, qui laiſſent après elles de petits fruits oblongs, hériſſés de piquans qui s'attachent aux habits des paſſans, & qui contiennent dans deux loges des ſemences oblongues & rougeâtres. Les fleurs de cette plante naiſſent en Juillet, & les ſemences meuriſſent en automne.

On ne ſe ſert, en Médecine, que de ſes feuilles & de ſes fruits : on tire le ſuc des feuilles pour guérir les écrouelles, les dartres, la gratelle & pour purifier le ſang. Sa ſemence, infuſée dans le vin blanc fait un bon remede pour débaraſſer le gravier des reins.

On a encore appellé le Glaiteron *plante à jaunir*, parceque les Anciens s'en ſervoient pour teindre les cheveux en jaune ou blond ; cette couleur de cheveux étoit autrefois la plus eſtimée.

GLAMA. Nom qu'on donne à un animal ruminant & ſans cornes, appellé par quelques-uns *Mouton du Pérou* ou *chameau du Pérou*. Cet animal a ſix pieds de longueur, ſa hauteur eſt de quatre : il reſſemble preſque au chameau par la tête, le col, & par la levre ſupérieure, fendue & non dentée, & par la partie naturelle ; mais il n'a point de boſſe : ſon dos eſt uni ; ſes pieds ſont fourchus, armés d'ongles pointus & épais : il a à la poitrine une eſpece de bourſe ou de groſſeur, de laquelle il ſort une eſpece d'ordure. Le glama eſt fort doux & s'apprivoiſe facilement ; mais ſi on l'irrite, ou qu'on l'outrage, il vomit au nez de ceux qui l'inſultent tout ce qu'il a mangé, ou quelque liqueur puante qu'il dégorge avec impétuoſité. Cet animal eſt fort lubrique, il entre en amour dans le printems & dans l'automne.

Le glama ſe trouve au Pérou, où il eſt d'un grand uſage pour porter des fardeaux ; il porte ordinairement 150 livres peſant, & quelquefois 250 livres. Lorſque cet animal eſt fatigué, il ſuccombe ſous le fardeau, & il eſt impoſſible de le faire relever, quand même on le frapperoit ou qu'on lui ſerreroit les teſticules ; ce qui eſt le dernier moyen dont on ſe ſert pour le faire relever.

Les individus de ce genre d'animaux varient comme nos brebis : les uns ſont blancs, d'autres noirs, d'autres bruns ou variés de toutes les couleurs. *Voyez* les mots, Alpagne, Pacos & Vigogne.

GLAND & GLANDÉE. *Voyez* aux mots, Chene & Liege.

GLAND DE MER, *balanus*, *ſeu glans marina*, eſt un genre de coquillage de la claſſe des multivalves, & qui s'attache en forme de petit vaſe ſur les rochers, ſur les cailloux, les coquillages & ſur les cruſtacées, même ſur les plantes marines, ſur les litophytes, ſur les coraux, ſur le dos des poiſſons cétacées & ſur celui de la tortue : on en trouve encore dans les fentes & ſur les bois des vieux vaiſſeaux qui ſéjournent long-tems dans le port. Rarement le gland de mer eſt ſeul : on les trouve preſ-

que toujours groupés en grand nombre, & unis par la même matiere qui forme la coquille.

Le gland de mer est composé d'une douzaine de pieces ou lames collées intimement ensemble : ceux qu'on trouve attachés sur les vaisseaux sont plus évasés dans leur forme & dans leur calice : les autres ont communément la bouche rétrécie : leur couleur est, ou blanche, ou rose, ou violette.

Lorsque l'animal, qui est renfermé dans cette coquille, sort de son trou pour prendre des alimens, il présente quatre battans de forme triangulaire qui sont attachés à sa bouche : ces battans forment une croix au centre, d'où il sort un panache de poils, semblable à celui des conques anatiferes & des poussepieds. C'est par ces quatre battans que ce testacée ferme son ouverture, & l'ouvre dans le besoin. Ces especes de coquillages ont deux battans serrés l'un contre l'autre, avec les bords édentés pour se joindre mieux, & des especes de charnieres en dedans, avec deux croix saillantes par en bas : ces battans sont raboteux en dehors & coupés de stries qui répondent à la dentelure des côtés. Ces vers polypiers ont douze pieds, ou bras longs & crochus, garnis de poils, qu'ils levent en haut, avec huit autres plus petits, & qui sont inférieurs. Anderson dit qu'il est plaisant de les voir ouvrir de tems en tems la porte de leur habitation & allonger le col pour respirer : cette partie est formée de plusieurs anneaux élastiques & d'une infinité de valvules, qui sont sans doute les ouies, par le moyen desquels ils séparent l'air de l'eau : ils retirent leur col avec la même agilité, & referment leur porte. Leur corps est cartilagineux ; leur chair est glaireuse & mauvaise ; cependant, Macrobe, dit, que dans le festin que Lentulus donna, quand il fut reçu parmi les Prêtres du Dieu Mars, il en fit servir de blancs & de noirs. Ces sortes de coquillages multivalves sont connues des Amateurs sous les noms suivans ; savoir, le *turban*, la *tulipe* ou *clochette*, le *gland rayé*, la *côte de melon*, &c. suivant leur forme & leur couleur. Leur grosseur est peu constante ; il y en a d'aussi gros que des oranges, & d'autres qui ne sont pas plus gros qu'un grain de poivre. M. Linnæus en donne trois especes ; la premiere s'attache sur les rochers & sur les cailloux ; la seconde sur les coquilles ; la troisieme entre des planches de vaisseaux & d'autres bois. Quelques-uns mettent de ce nombre le *pou de baleine*. Voyez *ce mot*.

M. Anderson dit, en effet, que les glands de mer entrent bien avant dans la graisse des baleines ; ceux qu'on y a trouvés étoient habités par des vers, & fermés en dessus par une petite pellicule jaunâtre : ces sortes de coquillages ne s'attachent qu'à des poissons fort vieux, dont la peau, s'étant endurcie par le nombre des années, est devenue insensible. Ce qu'on dit ici du gland de mer, peut s'appliquer aux conques anatiferes.

On trouve ce coquillage sur les côtes d'Espagne, de Bretagne, de Normandie & ailleurs.

GLAREOLA. Espece de pluvier, qui fréquente les bords des rivieres,

des étangs & des lieux marécageux. Les Cuisiniers Allemands en font grand cas : leur chair est délicate & a un peu le goût de poisson ; leur bec est menu, luisant comme de la corne, conique & étroit. Ces oiseaux ont les pieds élevés, les jambes longues ; leur corps est lisse ; ils ont le col assez long & rond, & la tête petite ; ils courent très rapidement, & volent par paires ou en troupes sur les rivages ou dans les campagnes où ils vont se reposer : jamais ils ne sont tranquilles : ils ne se cachent pas comme les bécasses : ils les suivent, & ont comme elles la queue courte. Klein en donne la notice de plusieurs especes, qu'il dit avoir eues entre les mains.

GLAUCUS. Bien des Ichthyologues donnent ce nom à trois sortes de poissons, 1°. au *derbio*, 2°. au *liche*, 3°. au véritable *glaucus*.

Le *derbio* est un poisson de haute mer, & dont les nâgeoires sont épineuses : sa couleur est blanche, mêlée de bleu plus ou moins foncé : il a le corps long de quatre pieds, & le ventre plat ; ses écailles sont extrêmement petites ; ses mâchoires sont rudes, garnies d'aiguillons ; ses nâgeoires sont dorées ; sa chair est grasse & de bon goût.

Le *liche* est la *pélamide* des Languedociens : ce poisson est plus petit que le derbio : il a sept aiguillons sur le dos. Depuis le haut de ouies, jusqu'au milieu du corps, il y a un trait fort tortueux, qui devient ensuite droit jusqu'à la queue. Son corps est encore plus étroit que celui du derbio ; du reste il lui est tout semblable.

Le vrai *glaucus* a les dents fort pointues : il a la couleur du derbio, & la même ligne que le liche sur le dos : sa chair est grasse & de bon goût, mais dure. On mange beaucoup de ces poissons sur les bords de la Méditerrannée. La grande espece de *glaucus crêté* est un *chien de mer*. Voy. *ces mots*.

GLAYEUL ou GLAIS, *gladiolus major byzantinus*. Plante qui croît aux lieux herbeux, dans les prés & entre les bleds, dans les champs : on en distingue deux especes. La premiere ressemble beaucoup à l'iris bulbeux ; sa racine est tubéreuse, charnue & soutenue par une autre racine, sous laquelle il y a des fibres menues & blanches ; ses feuilles sont longues, étroites, pointues, dures, fortes, rayées, ayant la figure d'un glaive ou d'une épée, embrassant & renfermant la tige comme dans un foureau ; c'est d'où lui est venu son nom latin. La tige du glayeul est haute de deux pieds ou environ, noueuse, un peu purpurine en son sommet, où sont attachées, par ordre & seulement d'un côté, six ou sept fleurs, grandes, rougeâtres, quelquefois blanches ou bleuâtres ; chaque fleur est composée d'une feuille à six découpures, retrécie en tuyau par le bas, & évasée en haut en maniere de gueule. Il succéde à chaque fleur, un fruit gros comme une aveline, relevé de trois coins, & renfermant dans trois loges des semences sphériques, rougeâtres, & revêtues d'une coëffe jaune.

La seconde espece n'en differe, que parceque ses fleurs sont plus petites & dispersées sur les deux côtés de la tige.

Leurs racines sont digestives, apéritives, & propres à exciter la suppuration.

GLAYEUL PUANT ou ESPATULE, *xyris*. Plante qui croît par toute la France, aux lieux humides, le long des haies, entre les vignes, dans les bois taillis, dans les brossailles & dans les vallées ombrageuses ; on la cultive aussi quelquefois dans les jardins. Sa racine est bulbeuse & ronde à-peu-près comme un oignon : étant encore jeune, elle n'est que fibreuse ; mais elle grossit à mesure que la plante s'éleve ; elle devient genouillée, garnie de fibres longues entrelacées, d'un goût fort âcre, comme la racine de l'iris ordinaire : elle pousse beaucoup de feuilles, longues d'un pied & demi, pointues comme un poignard ou une épée, d'un verd noirâtre & luisant, d'une odeur puante de punaise quand on les frotte ou qu'on les rompt : il s'éleve d'entre ses feuilles plusieurs tiges de grosseur médiocre, droites, unies, portant chacune en leur sommet une petite fleur semblable à celle de l'iris, composée de six pétales, d'un pourpre sale, tirant sur le bleuâtre : il succéde à ces fleurs, des fruits oblongs, anguleux, qui s'ouvrant dans leur maturité, laissent paroître des semences arrondies, grosses comme de petits pois, rougeâtres, d'un goût âcre ou brûlant.

Cette plante fleurit en Juillet, & ses fruits sont murs en automne. La vertu principale du glayeul puant consiste dans sa racine, qui est propre à évacuer puissamment les eaux, & à fondre les matieres tenaces qui engluent souvent les visceres.

GLETTE : nom que les Monnoyeurs donnent quelquefois à la *litharge* Voyez *ce mot.*

GLINMER : c'est ainsi que les Minéralogistes Allemands nomment la pierre talqueuse que l'on désigne communément par le nom de *mica.* Voyez *ce mot.*

GLOBE. Nom qu'on donne, 1°. à la masse totale de l'eau & de la terre, *globus aut orbis terraqueus*, 2°. à la vaste étendue du ciel : de sorte que l'on dit le *globe terrestre* & le *globe céleste.* La terre est convexe par rapport au ciel : & le globe céleste, qui renferme la terre, est concave par rapport à nous. Tout le globe terrestre en général est recouvert à sa surface de plusieurs couches ou lits crevassés de terre ou de pierre, qui en vertu de leur parallélisme, font l'office de siphons propres à rassembler l'eau, à la transmettre aux réservoirs des fontaines, & à la laisser échapper au-dehors. Plusieurs ont donné ou proposé des plans pour faire voir l'œconomie naturelle du globe terrestre. : c'est ainsi que le Naturaliste décrit, range par classe & par ordre de collection, ce que le Géographe prend pour base de ses descriptions topographiques. *Voyez* l'article TERRE.

GLOBE DE FEU. Phénomene qui paroît quelquefois dans les airs, mais avec des variétés. C'est une boule ardente, qui pour l'ordinaire se

meut fort rapidement en l'air, & qui traîne le plus souvent une queue après elle. Lorsque ces globes viennent à se dissiper, ils laissent quelquefois dans l'air un petit nuage de couleur cendrée : ils sont souvent d'une grosseur prodigieuse. En 1686, Kirch en vit un à Leipsik, dont le diametre étoit aussi grand que le demi-diametre de la lune ; il éclairoit si fort la terre pendant la nuit, qu'on auroit pû lire sans lumiere ; & il disparut insensiblement. En 1676, Manatti vit un globe lumineux qui traversa la mer Adriatique & l'Italie, cette masse de lumiere fit entendre du bruit dans tous les endroits où elle passa, sur-tout à Livourne & en Corse. Balbus vit aussi un globe de feu à Boulogne en 1719, dont le diametre paroissoit égal à celui de la pleine lune ; sa couleur étoit comme celle du camphre ardent ; il jettoit une lumiere aussi éclatante au milieu de la nuit, que celle que donne le soleil, lorsqu'il est prêt à paroître sur l'horison. On y remarquoit quatre goufres qui vomissoient de la fumée, & l'on voyoit au-dehors de petites flammes qui reposoient dessus, & qui s'élançoient en haut. Sa queue étoit sept fois plus grande que son diametre : il creva en faisant un bruit terrible. Celui qu'on avoit observé au Quesnoi, en 1717, parut dans un nuage au milieu de la place publique, alla, avec l'éclat d'un coup de canon, se briser contre la tour de l'Eglise, & se répandit ensuite sur la place, comme une pluie de feu. L'instant d'après la même chose arriva encore au même lieu.

On voit quelques-uns de ces globes qui s'arrêtent dans un endroit, & d'autres qui se meuvent avec une grande rapidité : ils répandent par-tout où ils passent une odeur de soufre brûlé : il y a de ces globes qui ne font point de bruit, & d'autres en font. On a plusieurs observations de globes de feu, tombés avec bruit dans le tems qu'il faisoit des éclairs, accompagnés de tonnerre ; & souvent ces globes ont causé de grands dommages. Ces phénomenes paroissent, ainsi que ceux du tonnerre, tenir à ceux de l'Electricité. *Voyez* TONNERRE.

GLOBOSITES ou CONQUES SPHÉRIQUES OU TONNITES, *globositæ*. Les Conchyologues donnent ce nom à des coquilles univalves, globuleuses, presque sans volutes, & ordinairement sphériques comme de petits tonneaux. La bouche en est large, quelquefois dentée, d'autrefois éventée, c'est-à-dire, que leur opercule laisse quelquefois une petite ouverture. Le sommet a un nœud ou mamelon, qui se trouve assez souvent dans l'endroit où se terminent les spirales. Le *fût* est souvent lisse, quelquefois ridé ou strié ; d'autrefois le corps est garni de côtes : on trouve toutes ces particularités dans celles que l'on appelle la *Couronne d'Ethyopie*, la *Harpe*, la *Bulle d'eau*, &c.

On rencontre plusieurs de ces coquilles devenues fossiles, fort peu de pétrifiées ; on en trouve plus communément les noyaux. M. d'Argenville fait de ces coquilles un genre, sous le nom de *tonnes* ; & M. Adanson les a rangées sous le nom générique de *pourpres*. Voyez *ces mots*.

GLOBULAIRE ou BOULETTE. Ce nom se donne à deux sortes de plantes : la premiere est le *globularia vulgaris* de Tournefort. Elle est haute d'un pied. Ses feuilles ressemblent à celles du *bellis cærulea*. Ses fleurs sont à fleurons, bleues, disposées en globe : la deuxieme espece qui est la plus curieuse, est le TURBITH BLANC ou le SENNÉ DES PROVENÇAUX, *alypum*, *aut frutex terribilis* de J. Bauhin. C'est un petit arbrisseau fort agréable à voir dans le tems de la fleur. Il croît à la hauteur d'une coudée en Provence & en Languedoc, dans les lieux voisins de la mer : on en trouve beaucoup auprès de Montpellier & principalement sur le mont de Cette. On n'a point encore pû parvenir à le naturaliser dans nos jardins : voici la description de ce petit arbuste. Sa racine est fibreuse, grosse comme le pouce & longue de quatre, couverte d'une écorce noirâtre : ses branches déliées & cassantes, sont couvertes d'une pellicule rougeâtre. Ses feuilles sont placées sans ordre, tantôt par bouquet, tantôt isolées, ayant quelque ressemblance à celles du myrthe. Chaque branche porte pour l'ordinaire une seule fleur à demi-fleuron, d'un beau violet, & d'un pouce de large. Toute cette plante a beaucoup d'amertume. Son goût est aussi désagréable que celui du laureole, & son amertume augmente beaucoup pendant six ans. L'*alypum* est non-seulement un très violent purgatif, mais encore un émetique puissant & même dangereux. Des Charlatans d'Andalousie en ordonnoient autrefois la décoction dans les maladies vénériennes : aujourd'hui que l'on connoît la violence de ce remede, on n'en fait usage, ainsi que du *tithymale*, qu'avec grande prudence.

GLORIEUSE. *Voyez* PASTENAQUE.

GLOSSOPETRES, *glossopetræ*. Nom qu'on a donné improprement par une suite d'erreurs populaires, à des dents pétrifiées ou fossiles, & qu'on croyoit être des langues de divers animaux ou de serpens, changées en pierre.

Les glossopêtres, qu'on devroit nommer *odontopêtres* ou *ichthyodontes*, sont des dents de plusieurs poissons marins. Leur grandeur est assez différente : on en trouve qui ont jusqu'à quatre pouces de hauteur, & qui ont appartenu à une *lamie* ou au *carcharias* ; d'autres sont celles d'un poisson de la Chine, du genre des raies. Les moins grandes, qui sont triangulaires ou en faulx, sont crenelées par les angles, avec une base fourchue : elles sont reconnues pour les dents de la mâchoire du requin ; les pointues, qui ressemblent aux dents de chien, sont reconnues pour celles de la mâchoire inférieure du même animal. Quelquefois elles sont quarrées, & appartiennent au cheval marin ; d'autrefois elles sont hémisphériques, pour lors elles sont les dents molaires du poisson nommé *grondeur* ou de la *dorade*. Voyez *ces mots*, celui de CRAPAUDINE & celui de TURQUOISE.

La croute des glossopêtres est mince, polie & luisante, communément grisâtre ou jaunâtre, & renferme un noyau fibreux & osseux, qui est de la substance

fubftance des dents. On les trouve en divers pays, dans la terre ou dans des bancs de toutes fortes de pierres.

Les Lithographes ont donné à ces corps foffiles figurés, des noms tirés des chofes qu'ils repréfentent ; c'eft ainfi qu'ils ont nommé *ornithogloffum* la dent conique, qui imite la langue d'une pie, &c. Cette multitude fatigante & inutile de différens noms barbares, ne fert qu'à embrouiller l'étude de l'Hiftoire Naturelle ; c'eft pourquoi nous les épargnerons au Lecteur.

GLOUTERON. *Voyez* BARDANE. Le petit glouteron eft le *glaiteron :* voyez *ce mot.*

GLOUTON ou GOULU, *gulo.* Quadrupede qui fe trouve dans les grandes forêts de la Dalékarlie, de Laponie & dans toutes les terres voifines du Nord, tant en Europe qu'en Afie. Cet animal eft un peu plus long, plus haut & plus gros qu'un loup, il a la queue plus courte : fa peau eft extrêmement noire & comme luftrée : cependant le poil en réfléchit une certaine blancheur luifante, comme celle des fatins & damas à fleurs : auffi cette fourrure eft-elle très eftimée & fort chere en Suede. Les Naturels de Kamfchatka la préférent à celle de la zibeline & du renard noir. La chair du *glouton* eft fort mauvaife, & fes ongles font très dangereux ; comme cet animal eft très vorace, on lui a donné le nom de *vautour des quadrupedes*, quoiqu'on le regarde comme une efpece de carcajou. *Voyez* ce mot. Le glouton déterre les cadavres comme l'hyene, les dévore & s'en remplit à l'excès. Cet animal, qui n'eft pas rare à Kamfchatka fe fert d'un moyen affez fingulier pour tuer les daims : il grimpe fur un arbre, emportant un peu de la mouffe que les daims aiment davantage ; lorfqu'un daim paffe près de l'arbre, le glouton laiffe tomber fa mouffe ; fi le daim s'arrête pour la manger, le glouton fe jette fur fon dos, & s'attachant fortement entre fes cornes lui déchire les yeux & lui caufe des douleurs fi vives que ce malheureux animal, pour fe débarraffer de fon cruel ennemi, va fe frapper la tête contre les arbres jufqu'à ce qu'il tombe fans vie. Alors le glouton partage avec fes dents fortes & pointues la chair en morceaux qu'il cache dans la terre pour fe la réferver. Le glouton tue les chevaux de la même maniere fur la riviere de Lena. On peut apprivoifer cet animal & lui apprendre plufieurs tours. *Voyez* la *nouv. Hift. de Kamfchatka*, & l'article GOULU de ce Dictionnaire.

GLU, *vifcum*, eft une fubftance vifqueufe, tenace, réfineufe, que l'on tire de l'écorce du houx, de la racine de viorne, quelquefois du fruit du gui & des febeftes. On nomme la glu du hou, *glu d'Angleterre ;* celle du gui, *glu des Anciens ;* & celle des febeftes, *glu d'Alexandrie.* Voyez leur préparation & leur utilité aux mots GUI, HOUX & SEBESTES. Ce que l'on nomme *glu d'Acajou* eft une gomme. *Voyez* au mot ACAJOU.

Comme les efpeces de glu, notamment celle de houx qui paffe pour la meilleure, perdent promptement leur force, & qu'elles ne peuvent fervir à l'eau, on en a inventé une forte particuliete qui a la propriété de

ſouffrir l'eau ſans dommage. Voici comme il faut la préparer : joignez à une livre de glu de houx bien lavée & bien battue, autant de graiſſe de volaille qu'il eſt néceſſaire pour la rendre coulante ; ajoutez-y encore une once de fort vinaigre, demi-once d'huile & autant de térebenthine ; faites bouillir le tout quelques minutes à petit feu, en la remuant toujours : & quand vous voudrez vous en ſervir, rechauffez-le : enfin pour prévenir que votre glu ſe gêle en hiver, vous y incorporerez un peu de pétrole. Cette glu eſt non-ſeulement propre à prendre les oiſeaux, mais elle ſert auſſi à ſauver les vignes des chenilles & à garantir pluſieurs plantes particulieres de l'attaque des inſectes : on trouve auſſi une forte glu dans les branches de ſureau, dans les racines de narciſſes & d'hyacinte : ſi l'on prend les entrailles de chenilles pourries, qu'on les mêle avec de l'eau & de l'huile, on en formera une eſpece de glu tenace.

GLUTEN : mot latin que les Naturaliſtes ont adopté pour déſigner la matiere, le lien qui ſert à unir les parties terreuſes dont une pierre ou roche eſt compoſée, ou à joindre enſemble pluſieurs pieces détachées pour ne faire plus qu'une ſeule maſſe : il eſt très difficile de déterminer en quoi cette matiere conſiſte, & à quel point elle eſt variée : au reſte chaque pierre, chaque terre, &c. donnant des produits différens, on y doit trouver des *glutens* de différente nature.

GOBE-MOUCHE, eſt une eſpece de petit lézard des Antilles, très joli, & fort adroit à prendre les mouches & les ravets ; c'eſt de-là que les Européens lui ont donné ce nom ; les Caraïbes l'appellent *oulla ouna*. Il n'eſt guere plus gros & plus long que le doigt ; les mâles ſont ordinairement verds, & les femelles griſes & plus petites : on en voit qui ſont ornés de toutes les plus belles couleurs. On les trouve non-ſeulement dans les forêts, mais encore ſur les arbres des vergers & dans les maiſons : ils y ſont fort familiers & ne font point de mal. Rien n'eſt auſſi patient que ce petit animal : il ſe tient une demi-journée entiere, comme immobile, en attendant ſa proie ; mais quand il la voit, il la pourſuit avec tant d'avidité qu'il ſe précipite du haut des arbres pour la ſaiſir. Il fait de petits œufs, gros comme des pois, qu'il couvre d'un peu de terre, les laiſſant éclore au ſoleil. Dès qu'on tue ces animaux, ils perdent auſſi-tôt leur luſtre, & deviennent pâles & livides. Cette eſpece de gobe-mouche prend, ainſi que le caméléon, la couleur des objets auprès deſquels il ſe trouve : il paroît vert à l'entour des feuilles des jeunes palmes ; près d'une orange, il devient jaune, &c.

GOBERGE, *gobergus*. Eſt la plus grande & la plus large eſpece de morue de l'Océan : ſa chair eſt dure & un peu gluante ; elle eſt en certains pays la nourriture des pauvres gens & des payſans. Dans quelques parages le goberge n'eſt qu'une eſpece de *merlus* qu'on apporte de Terre-Neuve tout ſalé : ſon ventre eſt arqué en dehors, ſa bouche eſt petite, mais ſes yeux ſont grands : ſes écailles ſont cendrées, il n'a point de dents. *Voyez* MORUE.

GOBEUR DE MOUCHES, ou BOUVIER, ou MOUCHEROLLE, *muscicapa*. Petit oiseau, qui a le bec d'un brun roussâtre, la tête & le dos de couleur plombée, mêlée de jaune, la poitrine blanchâtre, les pattes noirâtres. Les ongles de ses doigts de derriere sont fort grands, comme dans les alouettes, & un peu courbes. On distingue plusieurs especes de ces oiseaux : ils suivent les bœufs & les vaches, à cause des mouches qu'ils trouvent à leur suite, & dont ils sont fort avides ; ce qui leur a fait donner les noms de *bouvier*, de *moucherolle* & de *gobeur de mouches*.

GOELAND : espece de LARE ou MOUETTE, qu'on voit dans l'Isle de Cayenne, & que les Bresilois appellent *taya-taya :* quelques-uns croient que c'est le même que le *coupeur d'eau* & le *bec en ciseau*. Quoi qu'il en soit, Ray dit que le goëland est un oiseau maritime & palmé : son bec est un peu arqué ; ses aîles sont grandes & fortes : il a les jambes basses & les pieds petits : son corps est léger, couvert d'un épais plumage : il plane dans l'air avec fracas, jette de grand cris en volant, & vit principalement de poisson : on en distingue deux especes, qui chassent sur terre & sur mer : les plus beaux goëlands se trouvent dans les mers du Pérou & du Chili. Ces sortes d'oiseaux nichent sur la roche & pondent deux œufs tiquetés de rouge & un peu plus gros que ceux de perdrix : il paroît par le récit des Voyageurs, que la famille des goëlands est plus étendue qu'on ne pense.

GOEMON ou GOUESMON. Les Marins donnent ce nom à certaines plantes, noueuses & longues, qui croissent en grande quantité dans le fond de la mer, jusqu'à une demi lieue du rivage : elles sont souvent entrelassées les unes aux autres par le mouvement des eaux, de maniere à former une barriere formidable : on a vu plus d'une fois des vaisseaux arrêtés par cette raison sur la pointe du Cap de Bonne-Espérance ; aussi les Pilotes tâchent-ils d'éviter ces sortes d'écueils : d'autres fois la mer, par le mouvement de ses vagues, arrache ces plantes & les rassemble sur les côtes, où on les prend pour fumer les terres : ces plantes sont des especes de *varec* ou de *fucus*, ou d'*algue*, ou de *sargazo*. Voyez *ces mots*.

GOITREUX. Nom donné à plusieurs especes de lézards de l'Amérique.

Le premier qui se trouve au Mexique, porte une espece de peigne, lequel s'étend sur le col, sur le dos & sur une partie de la queue : il porte aussi une espece de sac qui lui pend de la mâchoire inférieure, & lui sert de poche pour y retenir ses alimens jusqu'au tems convenable pour en faire l'entiere déglutition : ce sac, de même que les pieds, la queue, l'espece de peigne & tout le reste du corps, est couvert de petites écailles en lozange, & qui sont d'un bleu clair nuancé de verd : le col & la tête sont marqués de taches blanchâtres ; la couleur du dos est variée de gris & de blanc pâle.

La seconde espece de *lézard goitreux* se trouve à Saint Iago de Chili,

près du fleuve Mexo à Cadix. Le dessous de sa mâchoire inférieure est garni d'un long & gros goître, creux en dedans, & qu'il enfle prodigieusement quand il est irrité; sa tête & notamment sa mâchoire inférieure sont couvertes de grandes écailles d'un verd de mer & quelquefois tiquetées de points rouges : sa queue est cerclée de bords jaunâtres, piqués de noir; ses yeux sont grands & vifs, ses oreilles rouges & précédées de tubercules oblongs : tout le dessus du corps, les cuisses & les jambes colorés d'un verd d'herbe avec des taches de ponceau de diverses figures : ses pieds sont revêtus de grosses écailles, & se partagent en cinq doigts longs, armés d'ongles crochus; la peau de l'entre deux des cuisses est garnie de vingt tubercules ovales : la grosse queue de ce lézard, qui dans quelques-uns est fourchue, semble pousser sur le côté quelques rameaux, le bout supérieur est couvert de petites écailles, & formé d'anneaux environ jusqu'à la longueur d'un doigt, mais le bout inférieur est fort menu, & c'est de ce bout que naissent les excroissances obtuses dont nous venons de parler. La femelle ressemble au mâle pour la couleur, la figure & les taches, mais son goître est plus petit, & sa queue toute formée par anneaux ne présente aucune excroissance. Comme ces lézards varient pour la couleur, la madrûre & la figure du goître, on les désigne à l'Amérique sous différens noms tels qu'*ayamaka*, *cordyle*, *leguana* ou *iguane*, ou *jenembi*, &c. *Voyez* ces mots. Quelques Naturalistes ont aussi donné le nom de *goîtreux* à l'oiseau *onocrotale*. Voyez *ce mot*.

GOLANGO ou GOULONGO : espece de *daim* de la Basse-Ethiopie. Sa peau est roussâtre & tachetée de blanc : il a des cornes fort pointues, & est de la grosseur d'un mouton, il lui ressemble beaucoup pour la figure & pour le goût de la chair. Les Negres le comptent au nombre des meilleurs alimens; mais les habitans de Congo, & une partie de ceux d'Ambundos, tiennent par une tradition fort ancienne, que la chair de cet animal est une chose sacrée; de sorte qu'ils aimeroient mieux mourir, non-seulement que d'en manger, mais encore qne de mettre aucuns aliments dans un vase où l'on en auroit fait cuire.

GOLPHE, *Sinus*. Nom donné à un bras ou à une étendue de mer qui s'avance dans les terres, & qui est plus grand que la *Baie*. Voyez *ce mot*. Les golphes d'une étendue considérable sont appellés mers. Tels sont la Méditerranée, la mer de Marmara, la mer noire, la mer rouge, la mer vermeille. Les petits golphes des Isles Françoises de l'Amérique sont appellés *cul-de-sac*. Voyez MER.

On distingue les golphes *propres & médiats*, & les golphes *impropres & immédiats* : les golphes propres sont séparés de l'Océan par des bornes naturelles, & n'ont de communication avec la mer à laquelle ils appartiennent, que par quelque détroit, c'est-à-dire, par une ou plusieurs ouvertures moins larges que l'intérieur du golphe. Telle est la Méditerranée, qui n'a de communication à l'Océan que par le détroit de Gibraltar; telle est la mer Baltique, qui a pour entrée les détroits du Belt & du Sond. Les

golphes impropres ſont plus évaſés à l'entrée, & plus ouverts du côté de la mer dont ils font partie; tels ſont les golphes de Gaſcogne & celui de Lyon. Le golphe immédiat eſt celui qui eſt ſéparé de l'Océan par un autre golphe; ſoit qu'il en faſſe une partie, comme le golphe de Veniſe; ſoit qu'il forme une mer à part, reſſerrée dans ſes propres limites que la Nature lui a marquées, comme la mer de Marmara qui communique avec l'Archipel. Le golphe médiat eſt celui qui communique à l'Océan, ſans autre golphe entre deux, comme la mer Baltique, la mer rouge & le golphe Perſique.

Les golphes ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit très difficile d'en donner une liſte exacte. Nous expoſerons ſeulement ceux qui ſont les plus connus dans les quatre parties du monde, & dont il eſt mention dans l'Encyclopédie. Savoir :

1°. En Europe, les golphes de Boſnie, de Finlande, Adriatique, de Lyon, de Tarente & de Lepante.

2°. En Aſie, les golphes de Perſe & de Bengale.

3°. En Afrique, les golphes Arabique & d'Arguin.

4°. En Amérique, les golphes du Mexique, & ceux appellés improprement, baies d'Hudſon & de Baffin.

GOMBAUT. *Voyez* CALALOU.

GOMME, *Gummi.* Selon M. Geofroi (Mat. Médic.), c'eſt un ſuc végétal, concret, aſſez tranſparent, & d'une ſaveur douceâtre, qui ſe diſſout facilement dans l'eau, qui n'eſt nullement inflammable, mais qui pétille & fait du bruit dans le feu. La gomme, ſelon cet Auteur, eſt compoſée d'une petite portion de ſoufre unie avec de la terre, de l'eau & du ſel; de ſorte que ces choſes étant jointes enſemble, elles forment un mucilage, un corps muqueux qui eſt nourriſſant & ſuſceptible de la fermentation vineuſe, étant étendu dans de l'eau : telles ſont la *gomme adragante*, celle de *Baſſo a*, celle de *notre pays*, la *gomme arabique*, &c. *Voyez* ces mots.

On donne encore en droguerie & en pharmacie, le nom de gomme à des ſucs réſineux : c'eſt ainſi que l'on dit improprement *gomme animé*, *gomme lacque*, *gomme copale*, *gomme élémi*, *gomme caragne;* au lieu du mot gomme, &c. il faut donc dire ici *réſine animé*, &c. *Voyez* ces mots.

On donne auſſi le nom de *gomme réſine* aux ſubſtances peu ou point tranſparentes, qui participent tout à la fois des propriétés de la *gomme*, & de celles de la *réſine* proprement dite. *Voyez* l'article RÉSINE.

Les gommes réſines ordinaires du commerce ſont, la *gomme ammoniaque*, l'*aſſa fœtida*, le *bdellium*, l'*euphorbe*, le *galbanum*, la *myrrhe*, l'*oppopanax*, le *ſagapenum* & la *ſarcocolle.* Ces ſucs, qui ſuintent naturellement, ou par inciſion, à travers l'écorce de certains arbres dont il eſt parlé dans ce Dictionnaire ſous les noms qui leur ſont propres, mis dans des menſtrues aqueux produiſent une diſſolution laiteuſe. Cette liqueur éclaircie par le repos, fournit un dépôt où la réſine pure domine, & qu'on peut retirer par le moyen de l'eſprit-de-vin. On peut diſſoudre entierement

les gommes réſines avec un menſtrue partie aqueux & partie ſpiritueux, tels que l'eau-de-vie, le vin & le vinaigre : il eſt bon d'obſerver que pluſieurs de ces ſucs contiennent les uns plus de mucilage ou gomme, & les autres plus d'huile ou réſine. Il n'eſt pas encore bien décidé ſi l'écoulement de ces ſucs eſt une maladie de l'arbre qui les produit, ou une ſimple ſurabondance de la ſeve.

GOMME D'ABRICOTIER. *Voyez* Gomme de Pays.

GOMME D'ACAJOU. *Voyez* à l'article Acajou.

GOMME ADRAGANTE. *Voyez* Barbe de Renard.

GOMME ALOUCHI. On donne ce nom à une ſubſtance friable, griſe-rouſsâtre, qui participe plus de la nature réſineuſe, que de la gommeuſe. Elle découle d'un arbre appellé *ſimpi* à Madagaſcar ; il s'en trouve auſſi dans les terres Magellaniques. Les Indiens l'emploient dans leurs parfums : elle eſt fort rare. *Voyez* le mot Canelle blanche.

GOMME AMMONIAQUE : eſt une gomme réſine. *Voyez* au mot Ammoniaque.

GOMME ANIMÉ. *Voyez* Résine animé.

GOMME ARABIQUE. *Voyez* Acacia véritable.

GOMME DE BASSORA, *Gummi Baſſora.* On donne ce nom à une gomme d'un blanc ſale, de la nature de la gomme adragante, & qu'on nous apporte, depuis quelques années, des Echelles du Levant. Cette gomme peu tranſparente, mais ſolide, eſt en morceaux de la groſſeur du pouce : on dit que pendant les fortes chaleurs de l'été, elle découle abondamment, ſans inciſion artificielle, d'un petit arbre épineux ; fort ſemblable à celui qui donne la *gomme adragante.*

La *gomme de Baſſora* eſt adouciſſante & pectorale : les Teinturiers & les Confiſeurs du midi de l'Europe s'en ſervent pour les mêmes vues & avec le même ſuccès, que des *gommes arabique & adragante.* Comme la couleur & la propriété de ces gommes ſont à-peu-près les mêmes, on ne doit pas être ſurpris que la *gomme de Baſſora* ſoit ſi communément mélangée avec ces deux autres gommes, ſur-tout dans le tems où leur prix ordinaire éprouve quelque augmentation : tout ce qu'on en peut déduire, c'eſt qu'il doit ſe faire dans le pays une grande récolte de cette ſorte de gomme.

GOMME CANCAME, *Cancamum.* Eſt une gomme réſine très rare : elle paroît être formée d'un amas fortuit de pluſieurs eſpeces de gommes & de réſines, agglutinées les unes contre les autres : il y en a des parties qui, comme le ſuccin, ont une couleur jaunâtre, une odeur de réſine laque, & qui ſe liquefient ſur le feu, ou s'enflamment à la lumiere d'une bougie. Une autre portion eſt noirâtre, impure, & ſe liquefie en partie en exhalant une odeur aſſez ſuave. Une troiſieme & quatrieme parties ſont blanchâtres, jaunâtres, & ſe diſſolvent dans l'eau. On y trouve des particules de bois ou de pierres comme enclavées. Comme la récolte du cancame ne ſe peut faire que quand le haſard en fait rencontrer à des Mariniers qui remontent les fleuves en Afrique & en Amérique, on en doit

présumer qu'elle provient de différentes especes d'arbres qui bordent ces rivieres, & que les différents sucs qui en ont exudé, sont tombés dans l'eau, & se sont accidentellement rencontrés & conglutinés ensemble avant que de se durcir. On estime fort la gomme résine cancame pour les maux de dents. Cette substance quoiqu'impure, est fort chere & très recherchée pour les Droguiers à cause de sa singularité.

GOMME CARAGNE. *Voyez* CARAGNE ou CAREGNE.

GOMME DE CEDRE. *Voyez* RÉSINE DE CEDRE.

GOMME DE CERISIER. *Voyez* GOMME DE PAYS.

GOMME CHIBOU. *Voyez à l'article* GOMMIER.

GOMME ELEMI. *Voyez* RÉSINE ELEMI.

GOMME DE FUNERAILLES ou GOMME DE MUMIE, *Gummi funerum.* C'est le nom que l'on donne quelquefois au Bitume de Judée ou Asphalte. *Voyez* ASPHALTE.

GOMME DE GAYAC. *Voyez* RÉSINE DE GAYAC *au mot* GAYAC.

GOMME DE GOMMIER. *Voyez* GOMMIER.

GOMME DE GENEVRIER. C'est la *Sandaraque :* on l'appelle aussi *Vernix.* Voyez GENEVRIER.

GOMME GUTTE. *Voyez* CARCAPULLI.

GOMME LACQUE. *Voyez* RÉSINE LACQUE, *à l'article* FOURMIS DE VISITE.

GOMME DE LIERRE. *Voyez* RÉSINE DE LIERRE, *au mot* LIERRE.

GOMME MONBAIN. Elle est jaunâtre, rougeâtre, transparente, fort agglutinante : elle découle du tronc de l'Acaja, du fruit duquel on tire une liqueur vineuse. *Voyez* ACAJA.

GOMME OLAMPI. *Voyez* RÉSINE OLAMPI.

GOMME D'OLIVIER. Elle découle de certains oliviers sauvages qui bordent la Mer Rouge : elle est astringente & détersive, sa couleur est jaune, & sa saveur un peu âcre.

GOMME OPPOPANAX. C'est une gomme résine : *Voyez* OPPOPANAX, *au mot* GRANDE BERCE.

GOMME D'OXICEDRE : *voyez* SANDARAQUE.

GOMME DE PAYS, *Gummi nostras.* On donne ce nom aux différentes gommes qui découlent d'elles-mêmes des bifurcations de plusieurs arbres, tels que le *Pommier*, le *Pêcher*, le *Prunier*, le *Cerisier*, l'*Abricotier*, l'*Olivier*, &c. *Voyez ces mots.* La gomme de pays est plus ou moins pure : d'abord blanchâtre, ensuite jaunâtre, puis rouge & brunâtre : elle a une sorte d'élasticité. Les Chapeliers s'en servent dans leurs teintures.

GOMME-RÉSINE : *voyez à l'article* GOMME.

GOMME DU SÉNÉGAL, *Gummi Senegalense.* C'est la gomme qui découle de plusieurs especes d'acacias, dont les uns sont nommés *gommiers blancs*, & les autres *gommiers rouges*, parcequ'on en recueille deux sortes de gommes, la blanche & la rouge. Ce sont ces especes de gommes que l'on appelle dans le commerce *gomme d'Arabie* ou *Arabique*, ainsi nom-

mée de ce que l'on nous a apporté la premiere de l'Arabie heureuſe, enſuite d'Egypte, &c. mais le grand commerce s'en fait aujourd'hui au Sénégal, parceque ces eſpeces d'acacias ſont très communs dans les forêts qui avoiſinent ce pays. Les Maures de l'Afrique en viennent faire la traite: c'eſt un objet de commerce d'autaut plus important, qu'il y a peu de manufactures qui n'emploient beaucoup de gomme arabique. On choiſit pour l'uſage intérieur celle qui eſt blanche ou d'un jaune pâle, tranſparente, brillante; & l'on réſerve pour les autres uſages celle qui eſt rouſsâtre. Les Negres ſe nourriſſent ſouvent de cette gomme bouillie avec du lait. *Voyez* Acacia & Gommier.

GOMME SÉRAPHIQUE. C'eſt la gomme réſine appellée *Sagapenum.* Voyez *ce mot.*

GOMME TACAMAQUE. C'eſt la réſine *Tacamahaca.* Voyez Tacamaque.

GOMME TURIS, ou TURIQUE, ou VERMICULAIRE : *voyez à l'article* Acacia véritable.

GOMMIER, *Arbor Chibou.* C'eſt un grand arbre de l'Amérique, ainſi nommé à cauſe de la grande quantité de gomme qu'il jette : on en diſtingue deux eſpeces; l'un ſe nomme *gommier blanc*, & l'autre *gommier rouge.*

Le *gommier blanc* eſt un des plus hauts & des plus gros arbres de nos Iſles. Son bois eſt blanc, dur, difficile à mettre en œuvre; on en fait des canots. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier; mais elles ſont beaucoup plus grandes. Ses fleurs ſont petites, blanches, diſpoſées par bouquets au haut des rameaux; ſon fruit eſt gros comme une olive, preſque triangulaire, verdâtre d'abord, & enſuite brunâtre : ſa chair eſt tendre & remplie d'une matiere gluante & blanchâtre.

Le *gommier rouge*, qui croît aux lieux ſecs & arides dans la Guadeloupe, porte un bois également blanchâtre, mais tendre, de peu de durée, & qui ſe pourrit promptement. Il eſt revêtu d'une écorce épaiſſe & verdâtre, & d'une peau mince & rouſsâtre qui ſe ſépare aiſément : ſes branches ſont fort étendues, & portent en haut des feuilles diſpoſées par touffes, reſſemblant à celles du frêne, ſans dentelures & d'un verd foncé : ſes fleurs ſont, comme les précédentes, par bouquets & blanches : il leur ſuccede un fruit charnu, ſemblable à la piſtache, réſineux, & contenant un noyau dur.

Le P. Plumier prétend que ces gommiers ne different de nos térébinthes, que par la ſtructure de leurs fleurs, qui ne ſont pas à étamines.

Une obſervation très importante à faire, eſt que les gommiers du Sénégal ne donnent effectivement pendant l'été qu'une gomme, que l'on vend dans le commerce ſous le nom de *gomme du Sénégal ;* voyez ce mot : tandis que les gommiers de l'Amérique ne diſtillent qu'une réſine. Peut-être ces arbres gommiers n'ont-ils qu'une reſſemblance apparente, & que ceux de l'Amérique devroient être plutôt nommés *Réſiniers.* En effet, le prétendu

prétendu gommier d'Amérique donne, avec ou ſans inciſion, depuis trente juſqu'à cinquante livres d'une réſine blanchâtre & gluante comme la térébenthine, qu'on nous apporte quelquefois dans des barils, enveloppée dans de grandes & larges feuilles qui naiſſent ſur un grand arbre nommé *Cachibou*, lequel croît dans le pays : c'eſt d'où eſt venu le nom de *gomme chibou*, ou *réſine cachibou*. Les Amériquains & les Sauvages emploient ces feuilles à pluſieurs ouvrages, & principalement à garnir les paniers d'aromates, afin d'empêcher que l'air n'y pénetre : ils brûlent quelquefois cette réſine au lieu d'huile. On prétend que quelques Négocians mêlent cette réſine, dont l'odeur eſt pénétrante, dans la réſine élémi, même avec la réſine aimé & la tacamaque. Si la réſine du gommier d'Amérique étoit une gomme, ce mêlange frauduleux ſeroit impoſſible.

La réſine du gommier d'Amérique eſt bonne pour la dyſſenterie & la néphrétique : on la prend intérieurement comme la térébenthine, en bolus, & au poids d'un demi gros : appliquée extérieurement, elle eſt nervale. Les feuilles du gommier de l'Amérique ſont eſtimées vulnéraires.

GONDOLE. On donne ce nom à pluſieurs eſpeces de coquillages du genre des *Tonnes* & de la claſſe des *Univalves* : voyez ces mots. M. Adanſon fait un genre particulier de ce coquillage, & le place à la tête des univalves, à cauſe de la ſimplicité de ſa ſtructure.

GORDIUS. C'eſt un ver aquatique qui ſe trouve dans les lacs & dans les fontaines. Si on le coupe par morceaux, alors chaque morceau coupé conſerve ſon mouvement, reprend, de même que le Polye, une tête, un corps & une queue, quand on le remet dans l'eau. *Voyez* POLYPE.

M. Linnæus, qui parle de ce ver ſous le nom de *Gordius pallidus, caudâ capiteque nigris*, dit que les Naturaliſtes ont regardé ce qu'on diſoit de ce ver, comme une fable ſi ridicule & ſi contraire à la Nature, qu'ils n'ont pas même fait une ſeule expérience pour le vérifier. Geſner, Aldrovande & Jonſton ont parlé de ce ver ſous le nom de *Seta* ou *Vitulus marinus*. Les Smolandois l'appellent *Onda-Betel*.

GORGE ou GOZIER, *Gula plumbea*. C'eſt un petit oiſeau de la figure & de la groſſeur de la *Gorge-rouge* : voyez ce mot. Cet oiſeau a une tache jaune près des yeux, la poitrine couleur de plomb. Son col, ſon dos, & ſa queue ſont bruns, ſon bec eſt noir & ſes pieds ſont roux : on lui donne auſſi le nom de *Véron*.

GORGE BLANCHE, *Albecula*. C'eſt un oiſeau qui vient en Angleterre au printems, & qui quitte ce pays en hiver : ſon bec eſt noir en partie, ſon plumage eſt preſque tout blanc, particulierement à la gorge : il fréquente les haies & les jardins, ſe nourrit de cerfs volans, de mouches & d'autres inſectes ; il ſe tapit & ſaute de côté & d'autre dans les buiſſons, où il fait ſon nid fort près de terre : le dehors en eſt conſtruit de petites tiges d'herbes & de brins de paille ſeche, le milieu de joncs fins

& d'herbes molles, & le dedans de crins & de poils fins : il pond cinq œufs de couleur brune-noire, mêlangée de blanc & de verd.

GORGE BLEUE, *Rubecula cærulea.* Cet oiseau a la gorge bleue & le ventre rouge.

GORGE ROUGE ou ROUGE-GORGE, *Erithàcus aut Rubecula.* C'est un petit oiseau facile à distinguer, à cause de sa poitrine d'un rouge-orangé. Il a le dos d'un cendré-obscur, comme les grives. Pendant l'hiver, il cherche sa nourriture dans les maisons, sans avoir peur des personnes qu'il y rencontre. Cet oiseau ne paroît que l'hiver : il se retire dans les bois pendant l'été. En Septembre, il commence à se montrer dans les villes & dans les villages, où il chante si mélodieusement, qu'on estime son ramage presqu'autant que celui du rossignol. Sa corpulence est un peu inférieure ; son bec est grêle, délié & noir ; sa langue est fourchue : il a le ventre blanc ; les jambes & les pieds rougeâtres ; tout le reste tire sur le cendré un peu verdâtre. On observe une ligne d'un bleu-pâle, qui sépare la couleur rouge de la cendrée sur la tête. Sa queue a deux pouces & demi de longueur ; il la tient élevée & la remue coutinuellement ; l'iris de ses yeux est de la couleur d'une noisette. On connoît le mâle aux mêmes marques qui font distinguer le rossignol mâle d'avec la femelle. On éleve en cage le gorge-rouge, en lui donnant de la pâtée. Quand les petits sont élevés, ils mangent de tout, comme les autres oiseaux. L'âge & le pays causent de grandes variétés dans ces sortes d'oiseaux : ils font leur nid dans le printems, parmi les épines & les arbrisseaux : ils le couvrent de feuilles de chêne, & y font, d'un côté seulement, une entrée disposée en voûte. La femelle ne pond pas moins de quatre œufs, & jamais plus de cinq. Si elle sort de son nid pour aller chercher sa nourriture, elle bouche ce passage avec des feuilles. Quelquefois elle fait son nid dans des creux d'arbres, avec de la mousse, de l'herbe fauchée, & de menues broussailles. Ces oiseaux aiment beaucoup la solitude, d'où vient le proverbe qui dit : » Deux gorges-rouges ne vivent pas sous le même arbuste «.

Unicum arbustum non alit duos erithacos.

On a donné le nom de *Gorge-rouge de rocher* au *Merle bleu.* Voyez ce mot.

Dans la Jamaïque, on trouve aussi une espece de *Gorge-rouge*, dont le haut de la tête, le dos & les aîles sont verds ; le tour du gozier est marqué d'une tache couleur de pourpre, ou d'un rouge éclatant ; le ventre est d'un jaune-blanc ; la poitrine est verte ; les pieds sont noirs, & les aîles couleur de cerise.

Le *Gorge-rouge de l'Isle de Cayenne*, est un petit oiseau de Savane, & qui est appellé, au Brésil, *Itirana.*

GOSSAMPIN. Arbre des Indes, d'Afrique & d'Amérique, dont le fruit mûr produit une espece de coton, connu sous le nom de *Froma-*

ger dans nos Isles Françoises. Il tire son nom des deux mots latins, *gossipium*, coton, & *pinus*, pin; parcequ'il a quelque ressemblance avec le pin, & qu'il porte une espece de coton. *Voyez* FROMAGER.

GOUDRON ou GAUDRON. *Voyez à l'article* PIN. On donne le nom de *Goudron des Barbades* à la Pétrole d'Amérique : *voyez* PÉTROLE.

GOUFFRE. Nom donné à ces tournoiemens d'eau causés par l'action de deux ou de plusieurs courans opposés. L'Euripe, si fameux par la mort d'Aristote, absorbe & rejette alternativement les eaux sept fois en vingt-quatre heures. Ce gouffre est près des côtes de la Grece. Le plus grand gouffre que l'on connoisse est celui de la mer de Norwege. *Voyez les articles* COURANS, MER & VENTS.

GOUJON ou BOUILLEROT, *Gobius fluviatilis.* C'est un petit poisson de rivage, de rocher, de riviere & d'étangs de mer, qu'on confond souvent, mais à tort, avec l'*Able.* Voyez ce mot.

On distingue plusieurs sortes de goujons : il y en a de blancs, de noirs, de jaunâtres, de grands, de petits & de moyens. Nous ne parlerons ici que du goujon de riviere, qui est le *Goisson* du Lyonnois. C'est un poisson à nâgeoires molles, couvert d'écailles, & qui est connu par-tout. Il a deux petits barbillons à la bouche : il est garni d'une nâgeoire au dos, de deux au-dessous des ouies, & de plusieurs sous le ventre. Il vit dans la fange & l'ordure. Sa longueur ordinaire est de cinq pouces : il a la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure. Sa chair étant frite est assez agréable à manger.

Ruisch, dans sa Collection des Poissons d'Amboine, parle de plusieurs especes de goujons de rivieres, dont les habitans de ce pays se nourrissent. On voit à Ausbourg, en Allemagne, un goujon de riviere qui a le corps plus serré & plus pâle que le nôtre. La saison de pêcher le goujon, est depuis Novembre jusqu'en Avril. On le prend à la nasse dans les rivieres, quelquefois aussi dans des filets, dont les mailles sont étroites. On peut en faire une pêche abondante en jettant dans un endroit une tête de cheval ou de bœuf, car ils s'y assemblent aussi-tôt en très grand nombre.

GOULU, *Gulo.* Animal quadrupede, qui a cinq doigts aux pieds, & que M. Brisson regarde comme l'*Hyene* des Anciens, mais que M. Linnæus met dans le genre des *Belettes.* Voyez ces mots.

Le goulu, que Scaliger appelle *Vautour quadrupede*, parcequ'il se nourrit de cadavres, est le même animal que le *Glouton.* Voyez ce mot.

Pavius, qui a autrefois fait, en présence de Jean Laët, l'anatomie d'un goulu, dit y avoir remarqué trois choses singulieres, qu'il a communiquées à Thomas Bartholin. La premiere est qu'il n'a point de cordon ombilical. La seconde est que le foie du goulu est fortement lié avec le ligament du diaphragme; & en cela, il a rapport avec la constitution intérieure du foie de l'homme; car dans les brutes, le foie est suspendu par un

ligament. La troisieme est que l'intestin, depuis un bout jusqu'à l'autre, est de la même figure : il n'a point d'intestin cœcum, & les autres sont droits. On conserve, dans le Cabinet Royal de Dresde, deux paux de ces animaux.

GOULU. Espece de *Cormoran apprivoisé*. Voyez ce mot.

GOULU DE MER. Espece de mouette, oiseau qui se trouve en grand nombre au Cap de Bonne-Espérance : on en voit de verts, de gris & de noirs. Leurs plumes font d'excellens lits. Leurs œufs sont délicats. Les mouettes ressemblent beaucoup aux canards, à l'exception du bec qui est pointu.

GOULU DE MER. Poisson anthropophage, qui se trouve au Cap de Bonne-Espérance, & l'un des plus voraces de tous les animaux aquatiques. On en distingue deux especes. La premiere a jusqu'à seize pieds de longueur. Son dos est bleuâtre & son ventre blanc. L'expérience a malheureusement fait voir que sa gueule & son gozier sont si dilatables, qu'il peut avaler un homme tout entier : ses dents sont crochues, fortes & pointues ; & il en a trois rangées à chaque mâchoire. Il a deux nâgeoires sur le dos & quatre sous le ventre. Sa peau est dure, rude & sans écailles. Divers petits poissons s'attachent ordinairement à ses côtés. La plûpart des vaisseaux qui doivent aller près de la ligne, ou la passer, se pourvoient de tout ce qui est nécessaire pour prendre ces goulus de mer. Pour cela, ils ont un gros croc de fer, qui est ordinairement attaché à une forte chaîne d'environ une douzaine de chaînons ; l'autre extrêmité est liée à une corde d'une longueur considérable. L'amorce dont on se sert, est une grosse piece de lard ou de bœuf. Dès que les Matelots découvrent ce poisson, ils lui jettent l'hameçon. Le goulu amorcé suit cet appas ; & se jettant dessus tout d'un coup, l'engloutit avec beaucoup d'avidité. Quelques Matelots le tirent à bord, tandis que d'autres sont tout prêts avec des haches pour le tuer au moment qu'il arrive sur le tillac. Sans cette précaution, il briseroit & renverseroit tout par les mouvemens furieux de sa tête & de sa queue.

Le goulu de mer de la seconde espece, est plus large que le premier, mais moins long : il a six rangées de dents crenelées : la rangée d'en dehors est courbée ; la seconde est droite ; les quatre autres penchent du côté du gozier. Sa peau est rude comme une lime, & sa queue se termine en demi-lune ; d'ailleurs il ressemble en tout au grand goulu. Cette sorte d'animaux nâge avec beaucoup d'ardeur, de vîtesse & de force. Ils sont extrêmement voraces, & très avides de chair humaine : ils suivent volontiers & long-tems les vaisseaux. Il paroît que les goulus sont des especes de *Chiens de mer*. Voyez ce mot.

GOUPIL : *voyez* RENARD.

GOURDE. Nom donné au fruit d'une plante cucurbitacée, dont la racine branchue périt toutes les années ; c'est la callebasse de France. *Voyez à l'article* COURGE.

GOURGANES. Especes de petites feves, qui sont d'une fort bonne qualité. *Voyez au mot* Feves.

GOUSSE : se dit d'une partie de l'oignon de la plante appellée *Ail.* Voyez *ce mot*, *& l'article* Gousse, *dans le Tableau alphab. du mot* Plante.

GOUTTE DE LIN : *voyez* Cuscute.

GOYAVE & GOYAVIER : *voyez* Guayavier.

GRABEAU. C'est, chez les Epiciers-Droguistes, les fragmens, poussieres, criblures & autres rebuts de matieres fragiles, comme *sené*, *quinquina*, &c.

GRAINE, *Semen.* C'est la semence que la plûpart des plantes produisent : chaque graine contient en soi le germe de la plante qui en doit naître. *Voyez ce détail à l'article* Plante. La fécondité des végétaux offre quelque chose de remarquable. Il y a des plantes qui portent plusieurs centaines de graines, comme le chanvre & le millet. On a compté jusqu'à 3 à 4000 graines dans un seul calice de *soleil-vosakan*, 40000 dans un épi de *typha*, espece de roseau, appellé *masse-d'eau ;* mais tout cela n'est que le produit d'un pareil nombre d'ovaires ou de fleurs : il est bien plus extraordinaire qu'un seul fruit de tabac rapporte 1000 graines ; & celui du pavot blanc, & du nénuphar blanc, appellé *volant*, 8000. Ray rapporte qu'ayant pesé & compté de la graine de tabac, il avoit trouvé que 1012 ne pesoient qu'un grain ; & qu'ayant retiré d'un seul pied de tabac six gros de graine, il avoit conclu que ce pied avoit produit plus de 360000 graines. Il estime de même qu'un seul pied de scolopendre rend annuellement plus d'un million de graines.

Il n'y a point de proportion constante entre la graine & la plante qui en provient, puisque les plus grands arbres portent souvent les plus petites graines, qui toutes contiennent une matiere farineuse, & plus huileuse que les autres parties de la plante. Le haricot & le melon ont les graines plus grosses que le platane, le saule & le figuier.

En général, les animaux qui vivent le plus, sont ceux qui portent le plus long-tems leurs petits, mais il n'en est pas de même dans les végétaux. L'orme vit long-tems, & sa graine mûrit en moins de trois mois, souvent même avant qu'il ait repris ses feuilles.

Quand on étudie les plantes, il est essentiel d'observer dans les fruits, quels sont les endroits où les graines sont attachées. Dans certains végétaux, les graines sont nues & attachées sur le réceptacle ; telles sont les labiées : dans les autres, elles sont renfermées dans une capsule, un osselet, ou une baie, & attachées aux parois de ce fruit ; comme dans les brionnes, les pavots, les cruciferes, les légumineuses, &c. ; ou à un placenta ; ou enfin à une colonne, ou à un axe vertical.

On doit recueillir exactement toutes les graines, pour savoir l'âge & la qualité de ce qu'on seme : pour cet effet, on laisse monter un peu de toutes les plantes, & on en seme les graines dans les saisons propres à chacune. Dans les jardins, on n'emploie que des graines d'un ou deux

ans au plus ; cependant celles des feves, des melons & des pois, durent jusqu'à huit ou dix ans, lorsqu'elles ont été bien conservées.

Les graines des fleurs veulent être cueillies quand elles sont prêtes à tomber, & conservées à sec. Lorsque les tiges qui les portent commencent à jaunir, & que l'on juge que les graines sont mûres, on coupe le haut des tiges, & on laisse les graines dans les enveloppes naturelles qui les renferment; ensuite on les expose quelque tems au soleil, afin que l'écorce en devienne plus dure : Après-quoi, on les suspend au plancher dans des sacs étiquetés. Il faut excepter de cette regle les graines de giroflée & d'anémone, qu'il faut semer presqu'aussi-tôt qu'on les a cueillies.

On seme les graines sur couche, lorsque le fumier a perdu sa grande chaleur; ou en pleine terre, dans des rayons espacés de quatre ou cinq doigts, ou dans des caisses portatives, dont le fond est percé de plusieurs trous & couvert d'un pouce de charbon de terre. On doit semer les graines à fleur de caisse, en les couvrant d'un demi doigt de terre, qu'on y laisse tomber au travers d'un crible : il faut ensuite étendre un peu de paille par-dessus, pour empêcher que l'eau des arrosemens n'emporte les graines. Quelques personnes, pour hâter la germination, mettent tremper la graine de la plante pendant huit jours dans du marc ou de l'huile d'olive, puis la mettent dans de la mie de pain chaud.

Nous avons dit que le plus grand nombre des plantes porte des graines qui germent & levent étant mises en terre, & produisent, selon les circonstances, beaucoup de variation dans les générations suivantes : mais parmi les plantes qui portent des graines, il y en a qui ne les amenent jamais à une maturité parfaite, comme sont celles dont les fleurs hermaphrodites ont le pistil stérile; & la plûpart des fleurs doubles, ou triples, ou multipliées, appellées semi-doubles, qui conservent au moins une partie des étamines ou des pistils, tels que le mirthe, le grenadier, le pommier, le poirier, la mauve, l'ancolie, & quelques especes de renoncules. Il y a encore des graines qui ne levent jamais, quoique fécondées & bien condionnées en apparence; comme sont celles de quelques liliacées, de quelques aristoloches, &c. D'autres n'ont jamais de graine, tels sont la plûpart des byssus, les plantes qui ont les fleurs pleines, c'est-à-dire dont les étamines & les pistils sont métamorphosés en pétales, tels que la fritillaire, le lys, le narcisse, la tulipe, le colchique, la tubereuse, le safran, l'œillet, le rosier, le fraisier, le pêcher, le cerisier, le prunier, l'amandier, la capucine, la violette, la giroflée, la juliane, l'anémone, quelques especes de renoncules, &c. Enfin dans d'autres, les graines sont plusieurs années à lever, ou du moins les plantes qu'elles produisent sont très long-tems à croître & à porter fleurs & fruits; tels sont le tilleul, le saule, le figuier, le peuplier, la vigne, &c.

Parmi les graines qui levent, il y en a qui demandent à être semées presqu'aussi-tôt qu'elles sont mûres; telles sont celles du caffé. D'autres conservent leur faculté germinative jusqu'à trente & même quarante ans;

telles ſont la plûpart des légumineuſes, & ſur-tout la ſenſitive. Mais combien de plantes ſont dans le cas de lever rarement ou très-difficilement, pour avoir été enfouies à une trop grande profondeur.

Les graines, dont il ſemble que le vent ſe joue, auſſi bien que des feuilles, ſe trouvent encore diſperſées çà & là, ſoit par les eaux courantes, ſoit par les animaux, ſoit par une force élaſtique qui leur eſt propre, en un mot, par divers artifices de la Nature, qui ſe ſert de ces moyens pour perpétuer les landes, les forêts, & les autres plantations qu'elle a ſoin de faire dans tous les lieux où le terrein ſe trouve propre à la végétation.

On voit combien la diſſémination des plantes préſente de particularités remarquables. Celles que le vent emporte ſont, 1°. ou aîlées, comme dans pluſieurs liliacées, nombre d'ombelliferes, quelques perſonnées, comme la linaire, le tulipier, le bouleau, les pins; ou aigrettées, ou à crochet, ou cotonneuſes & veloutées, comme le ſaule, le peuplier, le coton, l'anémone, la pulſatille : 2°. ou dans un calice aigretté, comme dans quelques gramens, pluſieurs ſcabieuſes, &c. Nombre d'oiſeaux avalent les graines de l'avoine, du millet & d'autres eſpeces de gramens, de la vanille, du gui, du genievre, &c. qu'ils rendent entieres, & qu'ils diſperſent çà & là, même juſques ſur les arbres. Quelques petits quadrupedes, tels que l'écureuil, le hériſſon, la taupe, le rat, &c. emportent & ouvrent quantité de fruits pour en manger les graines, dont ils laiſſent échapper quelques-unes, ce qui donne lieu à ces graines de germer. Quantité d'inſectes, tels que le ver de terre, la fourmi, &c. ſont dans le même cas : le couſin emporte involontairement les graines qui ont des poils en crochet, telles que le daucus. A l'égard des graines qui ſe diſperſent d'elles-mêmes par une force élaſtique, on en trouve des exemples dans la plupart des fougeres & des tithymales, &c. Voyez auſſi ce qui eſt dit de la graine du *guayavier*, à l'article GUAYAVIER.

L'anatomie des graines, leur variété extrême, les voies dont la Nature ſe ſert pour les ſemer, & le ſecret de leur végétation, ſeront à jamais l'objet des recherches & de l'admiration des Phyſiciens, & ſur-tout des Obſervateurs microſcopiques : voici quelques exemples de leur ſtructure interne. La graine de l'angélique eſt une des plus odorantes; ôtez-en la premiere pellicule, & vous découvrirez au microſcope ce qui produit ſa charmante odeur; c'eſt une petite ſubſtance ambrée, couchée par filets ſur toutes les cannelures de cette ſemence. Faites une ſection longitudinale à la graine de paradis, vous découvrirez en ſon centre un petit morceau de camphre parfait pour la ſaveur & la figure. La graine du grand érable préſente au microſcope une figure d'inſecte qui a ſes aîles étendues; après avoir ôté la pellicule brune qui y eſt fermement attachée, on découvre une plante toute verte, & ſingulierement repliée. La ſubſtance farineuſe des feves, des pois, du froment, de l'orge & autres grains, eſt enfermée dans de petites membranes, qui ſont comme autant de pe-

tits sacs percés de trous, à travers desquels on peut voir la lumiere, & qui paroissent des restes de vaisseaux coupés; en sorte que probablement chaque particule de farine est nourrie par des vaisseaux dont on ne voit plus que des extrémités tronquées. L'huile des amandes & de toutes les graines oléagineuses, est contenue dans de petits vaisseaux, qui, vus au microscope, naissent des membranes dont ils font partie. Au reste le Lecteur trouvera un nombre infini d'autres belles choses de ce genre, recueillies & décrites exactement par le Docteur Parsons dans son ouvrage intitulé : *A microscopie theatre of seeds.* Avant de finir cet article, nous devons faire connoître une observation de M. Bradley, qui dit que les graines des arbres de forêts, &c. dégénerent si on les seme sur le même terrein où on les a recueillies; de sorte que pour remédier à cet inconvénient, il conseille de troquer chaque année les graines des arbres forestiers avec des Correspondans des Provinces différentes, comme cela se pratique pour les fleurs & pour les grains.

GRAINE D'AVIGNON. Fruit d'une espece de Nerprun. *Voyez* NERPRUN.

GRAINE DE CANARIE ou ALPISTE, *Phalaris.* Plante originaire des Canaries, & qu'on cultive en Espagne, en Toscane, & dans tous les pays chauds de l'Europe. Elle pousse trois ou quatre tiges ou tuyaux, noués & hauts d'un pied & demi. Ses feuilles sont semblables à celles du bled : elle porte des épis courts, garnis de petites écailles blanchâtres, & soutenant des fleurs blanches à étamines courtes. Il succede à ces fleurs des semences de différentes couleurs, oblongues, luisantes comme le millet, & à-peu-près semblables à celles de la graine de lin. Cette semence est apéritive, & propre pour la pierre du rein & de la vessie, étant prise en poudre ou en infusion.

GRAINE D'ÉCARLATE. *Voyez* KERMÈS.

GRAINE DE GIROFLE. On ne comprend pas, sous cette dénomination le girofle même, mais l'amome, qui est la graine du girofle rond ou le piment des Anglois. *Voyez* GIROFLE & POIVRE DE LA JAMAÏQUE.

GRAINE JAUNE ou GRAINETTE. C'est la graine d'Avignon. *Voyez à l'article* NERPRUN.

GRAINE DE MUSC : *voyez* AMBRETTE.

GRAINE DE PARADIS : *voyez* CARDAMOME.

GRAINE DE PERROQUET : *voyez à l'article* CARTAME.

GRAINS, *Granum.* On entend par ce mot tout ce qui sort des épis de quelque espece qu'ils soient. On distingue les grains en gros & en menus. Les *gros grains* sont le bled & le seigle : les *menus grains* sont l'orge, l'avoine, les pois, le millet, les vesces, le maïs. On seme les gros grains en automne, & les menus au mois de Mars.

Il y a plusieurs causes principales de la destruction des grains; savoir, 1°. la corruption occasionnée par la fermentation; 2°. celle qui est produite par les insectes ou par d'autres animaux destructeurs, tels que les rats,

rats, les souris, dont on ne peut se préserver qu'avec de grandes précautions. Parmi les insectes, les plus communs sont les charansons, qu'on appelle en certains pays *cadelle ;* & les *teignes* ou *vers*, qui se changent en petits papillons, après s'être nourris de la farine du grain. La conservation des grains a paru un objet de la derniere importance à M. Duhamel ; il a cherché & trouvé des moyens dont nous avons donné une idée à l'article BLED : *voyez ce mot.* Nous renvoyons cependant nos Lecteurs à l'Ouvrage même de ce savant Académicien.

Dans plusieurs pays on tire une eau-de-vie des grains macérés & fermentés : on la nomme *Eau-de vie de grain.*

GRAINS DE TILLI ou DES MOLUQUES : *voyez à l'article* RICIN.

GRAINS DE ZÉLIM : *voyez* POIVRE D'ÉTHYOPIE.

GRAIS ou GRÈS ou PIERRE DE SABLE, *Lapis arenarius.* Est une pierre vitrescente, composée de grains de sable quartzeux, plus ou moins attenués, de différentes figures, & liés ensemble d'une maniere plus ou moins intime à l'aide d'un gluten particulier. Plus les grains de sables, qui constituent la masse de grais, ont été rapprochés & fortement liés entre eux, plus le grais est dur, compacte & pesant, mieux il étincelle avec le briquet, & mieux il se divise à l'aide du marteau. Le grais se trouve soit en masses ou roches informes, soit par bancs ou couches plus ou moins épaisses, & d'autant plus dures qu'elles sont plus éloignées de la surface de la terre.

Il peut y avoir du grais d'une très grande antiquité ; mais nous avons des preuves qu'il s'en forme sensiblement tous les jours. A l'inspection des gresieres, & de la diversité des formes de cette pierre, on conçoit sans peine la cause ou l'origine de la pierre meuliere, du grais à bâtir, &c.

Par exemple, qu'une grande quantité de fragmens de quartz grossiers soit chariée par l'eau dans une cavité où il stile un *gluten vitreux & argilleux*, & que le mêlange ou l'aggrégation s'en fasse grossierement, il en résultera bien une espece de concrétion très dure ; mais inégale, comme vermoulue : tel est ce que les Lithologistes appellent *quartz carié* ou *pierre meuliere* ou *pierre à moudre :* voyez *ces mots.*

La PIERRE A FILTRER, *Filtrum*, est communément un grais poreux, d'un tissu lâche & raboteux, composé de particules de sable grossieres, arrangées de maniere à donner passage aux gouttes d'eau troubles, & à les rendre limpides après leur infiltration. On trouve cette pierre dans les Isles Canaries, & sur les côtes du Mexique. (Quelques Auteurs ont cru, mais à tort, que c'étoit une concrétion tophacée ou une espece de champignon de mer qui s'attache à des rochers). Les Japonois qui s'en servent très fréquemment, la regardent comme une éponge pétrifiée. On compte deux especes de pierre à filtrer ; l'une est bleuâtre & comme de l'ardoise ; l'autre est grise, & ressemble à du grais grossier. Au reste il paroît que plusieurs pierres de différente nature, & surtout les grès dont on fait les meules à repasser les couteaux, ont la propriété de donner

paſſage à l'eau épurée au travers de leurs pores. On trouve auſſi en Ingermanie, aux environs d'Upſal, des pierres à filtrer, qui reſſemblent beaucoup à la pierre ponce griſe. Le Palais de Peters-hof en eſt bâti. Les pores de ces pierres reſſemblent à ceux du bois rongé : on en a auſſi découvert depuis quelques années en Saxe.

Quand on deſtine ces ſortes de pierres à filtrer l'eau, afin de la dégager des ſaletés & ordures qu'elle peut avoir contractées, on les taille pour leur donner la forme d'un mortier ou d'un autre vaſe ; à l'extérieur on leur donne la figure d'un œuf par ſon côté le plus pointu ; on laiſſe en haut un rebord, qui ſert à ſoutenir en l'air la pierre ſur une bâtiſſe de bois quarré ; on verſe l'eau dans le filtre, elle paſſe au travers de la pierre, & les gouttes d'eau qui ſe ſont filtrées, viennent ſe réunir à la pointe de l'œuf, & tombent dans un vaiſſeau de terre qu'on place au deſſous. Mais cette filtration eſt très lente, car les pores de la pierre ſe bouchent de plus en plus au moyen des ordures & du limon : la filtration ſeroit même totalement ſuſpendue, ſi l'on n'avoit ſoin de froter de tems en tems l'intérieur du filtre avec une broſſe.

Le Grais grossier, *Lapis arenarius viarum*, eſt celui dont on ſe ſert en France pour paver les rues des villes & des grands chemins, & pour faire des marches d'eſcaliers & d'autres ouvrages dans les endroits humides : on en trouve des carrieres & des blocs conſidérables dans la forêt de Fontainebleau. On le diviſe en cubes ou d'une autre maniere ſelon l'uſage ; pour cela il ſuffit de frapper ou d'étonner la maſſe de grès avec un marteau tranchant, ſur-tout dans la direction où l'on veut qu'elle ſe morcele : un phénomene à obſerver, c'eſt que les Ouvriers qui travaillent pendant quelques années à ce pénible ouvrage, ſont bientôt attaqués d'une toux fâcheuſe.

Le Grais a batir, *Cos ædificialis*, eſt une pierre compoſée de ſable fin & d'argille. Il y en a de différentes couleurs & de différens dégrés de dureté ; ce qui la rend plus ou moins facile à être travaillée. On en trouve en Normandie près de Caen. Il y en a qui ſont tendres, lorſqu'on les tire de la carriere, & qui durciſſent à l'air, c'eſt la meilleure eſpece pour les bâtimens. Ceux qui ſe décompoſent à l'air & à la pluie, ſont de mauvaiſe qualité. On pique le grais pour en faire des ouvrages ruſtiques, qui s'appellent *Ouvrages de graiſſerie*. La *pierre de gothie* eſt un grais à bâtir.

Le Grais des Remouleurs, *Lapis cotarius*, eſt une pierre dont les particules ſont d'une groſſeur inégale, les unes petites, d'autres groſſes, mais liées aſſez étroitement : l'eau peut néanmoins y pénétrer un peu. On s'en ſert pour faire des pierres & des meules à aiguiſer avec ou ſans eau. Il y en a de blanches, qui ſont faciles à tailler ; on en fait des figures très durables, des mortiers, de petites meules, &c. On en trouve auſſi de griſes, de jaunes & de rouges ; la plus grande quantité ſe trouve en Suede. Il en vient auſſi de Lorraine.

Grais de Turquie ou Pierre a faulx, *Cos Turcica*, c'eſt la pierre

qui reſſemble à certaines eſpeces de *ſilex* ou de *ſaxum :* elle eſt d'un grain plus fin que la précédente eſpece. Sa couleur eſt griſe : ſi elle eſt ſeche & tendre, l'acier mord deſſus en cet état; mais quand elle a été humectée avec de l'huile elle durcit conſidérablement, acquiert au feu, de même que les pierres argilleuſes, une couleur ſouvent blanchâtre, enſuite ſe demi-vitrifie. Les Marchands Merciers de Paris, &c. font venir cette ſorte de pierre d'Ingermanie, de la Lombardie ou d'Angleterre. Nous en avons trouvé une carriere le long de l'étang & près du moulin de l'Abbaye royale du Relec, entre Morlaix & Carhaix, en baſſe Bretagne. La forme de ces pierres imite des quarrés longs & applatis.

Le Grais Feuilleté, *Cos fiſſilis.* Les particules de ce grais ſont aſſez tendres & égales : on s'en ſert en Piedmont pour couvrir les maiſons.

Indépendammenr de toutes ces ſortes de grais, des Auteurs en citent une eſpece qu'on trouve en Finlande, & dont les parties ſont de différentes natures : c'eſt à proprement parler un gravier, peut-être un *ſaxum* où pierre compoſée. On y reconnoît effectivement des grains de ſpath, de ſilex, de quartz, de mica : *voyez* Saxum ou Roche & Gravier.

Quant aux grais remplis de coquilles ou d'autres corps marins, qui forment quelquefois des couches ſur la ſurface de certains endroits de la terre, ces couches doivent probablement leur naiſſance à des accidens ou à des inondations particulieres, c'eſt-à-dire, à des réceſſions de l'eau de la mer : ſouvent la couche ſuperieure eſt molle, & le lit, qui eſt au-deſſous, ſe trouve dur. Il n'eſt pas même rare de rencontrer au-deſſous de pluſieurs lits les matieres non mêlangées dont la pierre eſt compoſée, & celle qui ſert à en lier les grains.

En Normandie, on donne le nom de *grais à pot* à une ſorte de terre argilleuſe qui ſe trouve près de Domfront, dont on ſe ſert pour faire des pots à beurre. En examinant cette terre fort tenace, mais fuſible en quelque ſorte, on trouve qu'elle n'eſt qu'un mêlange de terre glaiſe fort graſſe, & de ſablon blanc, ſemblable à celui d'Etampes. Une ſingularité, qui mérite l'attention des Naturaliſtes, c'eſt qu'on trouve dans les trous, d'où l'on a tiré cette terre, de petits poiſſons que les Ouvriers pêchent & qu'ils mangent. D'où viennent ces poiſſons ? Il n'y a dans les environs ni étangs, ni riviere, ni aucune eau courante.

GRAISSE, *Adeps.* Des Auteurs comprennent, ſous ce nom, le lard, le ſuif, le ſain-doux ou graiſſe, l'huile adipeuſe, celle de la moëlle, &c.

La graiſſe proprement dite eſt une ſubſtance onctueuſe, de conſiſtance plus ou moins molle, qui ſe trouve non-ſeulement dans les cavités du tiſſu cellulaire, ſous preſque toute l'étendue des tégumens de la ſurface du corps de l'homme & de la plupart des animaux, mais encore dans les cellules des membranes qui enveloppent les muſcles, qui pénetrent dans l'interſtice des fibres muſculaires, dans les paquets des cellules membraneuſes, dont ſont couverts pluſieurs viſceres, tels que les reins, le cœur, les inteſtins, & principalement dans le tiſſu cellulaire des mem-

branes qui forment le mésentere, l'épiploon & ses dépendances. La graisse est plus abondante dans certaines parties de l'homme, que dans d'autres : il y en a beaucoup au ventre, aux fesses, aux mamelles, aux reins, &c. moins sur les mains & sur les pieds, & peu ou point sur le bord des levres : elle sert à donner de la souplesse aux muscles, une molesse convenable dans la peau pour favoriser le jeu des vaisseaux & des nerfs de cette partie, à faciliter la sortie des excrémens & la transpiration cutanée, en conservant aux pores leur perméabilité. La graisse qui est renfermée dans la membrane adipeuse sous la peau, contribue à défendre le corps des injures de l'air, & sur-tout du froid. Elle sert aussi à tenir la peau tendue, égale dans sa surface pour l'arrondissement des formes dans les différentes parties où il manqueroit sans ce moyen. C'est ainsi que la graisse contribue beaucoup à la beauté du corps, en empêchant que la peau ne se ride, en remplissant les vuides dans les intervalles des muscles, où il y auroit sans elle des enfoncemens défectueux à la vûe, particulierement à l'égard du visage, sous la peau des joues, des tempes, où il se trouve, dans l'embonpoint, des pelotons de graisse qui soulevent les tégumens & les mettent de niveau avec les parties saillantes. La même chose a lieu par rapport aux yeux dont le globe est aussi enveloppé dans la graisse, (excepté dans sa partie antérieure.) Cette graisse sert à en faciliter le jeu & le mouvement de ses muscles, &c. La graisse est insensible par elle-même, mais elle tient lieu de coussinet dans certaines parties, & empêche qu'elles ne soient exposées à des pressions incommodes, douloureuses, & même à des contusions, comme aux fesses, au pubis, à la plante des piés : *voyez sur cet objet les Ouvrages des Physiologistes.*

La graisse est communément d'une saveur peu agréable, & même fastidieuse. Elle est évidemment de la nature des huiles grasses ; elle ne se mêle point avec l'eau, ellle y surnage, & peut servir d'aliment à la flamme. Prise intérieurement elle fatigue l'estomac ; employée comme remede, elle convient contre l'action des poisons corrosifs ; appliquée extérieurement, c'est un émollient & un adoucissant. On a attribué à quelques graisses plusieurs vertus particulieres : telles sont la graisse humaine, celles d'ours, de viperes, &c. Nous exposons les propriétés des différentes graisses, en parlant de chaque espece d'animal. Quelque blanches que soient les graisses, elles jaunissent, deviennent âcres, & rancissent au bout d'un certain tems. Il y en a qui acquierent une sorte de dureté, même sans froid ; tel est le suif. D'autres se liquefient, se fondent à une chaleur assez modérée, ou produisent de l'huile ; telles sont les graisses de poissons cétacées. En général on a observé que la graisse des frugivores est assez solide, & que celle des animaux carnaciers est très molle, &c. Enfin on trouve des graisses dont l'odeur est toujours pénétrante.

Pour purifier la graisse, on la monde des membranes & vaisseaux qui s'y trouvent mêlés, on la lave pour la dépouiller de la partie gélatineuse qu'elle peut contenir ; après cela on la fait cuire pour la purger de l'eau

qui y resteroit, & qui gâteroit les pommades, les savons & les onguens qui auroient pour base la graisse même.

Le Vieux-Oing est de vieille graisse de porc, ou d'autres animaux, dont on enduit les extrémités de l'essieu des voitures. Quand cette sorte de graisse s'est chargée, par le frottement, des parties de fer de l'essieu & de la garniture des roues, alors elle prend le nom de *cambouis*, espece d'onguent noirâtre si estimé par quelques-uns pour résoudre les hémorrhoïdes, étant appliqué dessus : des Charlatans ont long-tems fait un secret de ce liniment épaissi.

GRAISSET : nom que l'on donne à une petite *grenouille verte* qui a la faculté de monter le long des corps les plus polis.

GRAMEN ou Plantes graminées. C'est le nom qu'on donne aux plantes de la famille des chiendents : tels sont les joncs, les roseaux, les froments, & quantité d'autres culmiferes.

La plûpart des gramens forment des herbes annuelles ou vivaces, droites ou rampantes, & plus ou moins rameuses. Il y en a qui s'élevent jusqu'à la hauteur de trente pieds, tel est le *bambou*. Dans le plus grand nombre de ces plantes, la principale racine ressemble à une tige qui trace & qui jette des fibres de chaque nœud. Tous les *gramens* ont une ou plusieurs tiges, rondes, ramifiées & traçantes dans presque toutes, triangulaires, droites & sans ramifications. Dans quelques autres, comme la plûpart des souchets, les feuilles sont simples, alternes, entieres, étroites & fort allongées. Il n'y en a qu'un petit nombre qui aient un pédicule à l'origine des feuilles ; elles forment dans leur partie inférieure, autour de la tige, une graine qui est fendue d'un côté sur toute sa longueur dans le plus grand nombre, & qui est d'une seule piece dans quelques autres. La plûpart des graminées ont les fleurs hermaphrodites : celles dont les fleurs mâles se trouvent séparées des fleurs femelles, sont toujours sur le même pied. Quelques-unes de ces plantes ont, outre le calice, une enveloppe qui accompagne les fleurs ou qui les enveloppe sous la forme d'une écaille ou d'une soucoupe, diversement découpée, & d'une structure fort différente de celle des feuilles. La poussiere séminale est composée de globules jaunes, luisans, très petits. Les racines de ces plantes sont apéritives. Celles qui ont une odeur aromatique sont stomachiques, leurs grains sont farineux & très-nourrissans. L'on supplée à leur disette par les racines tubereuses de quelques-unes. En général toutes les parties des *gramens* sont saines : les bestiaux mangent les feuilles de ceux qui ne sont pas trop rudes, ni trop tranchans. On trouve des exemples de ces divers détails aux articles Souchet, Roseau, appellé *Masse d'eau*, Schœnante ou Jonc odorant, Paniz, Chiendent, Sorgo, Maïs, Avoine, Nard, Canne a Sucre, Riz, Blé, Seigle, &c.

GRAMMATIAS ou GRAMMITES. Des Naturalistes donnent ce nom tantôt à un jaspe, & tantôt à une agate, &c, qui sur un fond rouge, sont marqués de raies blanches. On en voit dans tous les Cabinets des Cu-

rieux, sur lesquelles on voit des lettres bien formées, ou très approchantes. Ces lettres y sont figurées, ou par des lignes en forme de veines, ou par des rebords saillans, mais toujours d'une couleur différente du fond de la pierre : quelquefois elles sont toutes en relief; tantôt elles n'effleurent que la surface, & d'autres fois elles la coupent & la pénétrent intérieurement. M. de la Faille, qui a donné un Mémoire sur les pierres figurées du pays d'Aunis, dit que les cailloux qui servent au pavé de la Rochelle sont si riches en cette bizarrerie, qu'ils lui ont en quelque sorte fourni un alphabeth lapidifique. Les lettres *A*, *i*, *l*, *n*, *u*, *x*, s'y distinguent particulierement.

GRANDE BERCE ou PANACÉE, *Sphondilium majus*. Plante qui croît dans la Macédoine, dans la Béotie & dans la Phocide d'Achaïe : elle est également connue des Botanistes sous le nom de *Panax d'Héraclée*. Sa racine est longue, blanche, pleine de suc, odorante, un peu amere, & couverte d'une écorce épaisse; sa tige est haute & cotoneuse; ses feuilles ressemblent à celles du figuier, elles sont rudes au toucher, & divisées en cinq parties; ses fleurs naissent en ombelles ou parasols au sommet des branches; elles sont petites, blanches, composées chacune de cinq feuilles inégales, disposées en fleur de lys : à ces fleurs il succede des semences jointes deux à deux, applaties, larges, ovales, échancrées par le haut, rayées sur le dos, jaunâtres, d'une odeur forte, & d'une saveur piquante.

Pour tirer de cette plante la gomme résine, qui porte le nom d'*Oppopanax*, on fait une incision au bas de la tige & de la racine : alors il en découle une liqueur blanchâtre, laquelle s'épaissit & se desseche, & prend à sa superficie, une couleur jaunâtre, quelquefois roussâtre.

L'oppopanax est un suc gommo-résineux, grumeleux, gras, cependant friable, fort amer, âcre, d'une odeur de fœnugrec, d'un goût qui excite un peu les nausées. Cette gomme résine est souvent remplie d'impuretés : elle est très chere & très recherchée; on nous l'apporte d'Orient. Elle s'enflamme en partie; l'autre partie se dissout dans l'eau, mais elle la rend laiteuse. L'oppopanax pris intérieurement, incise & divise les humeurs visqueuses; il dissipe les vents, & purge lentement : il convient dans les maladies du cerveau, des nerfs, même pour les obstructions & la suppression des regles : extérieurement, il amollit les tumeurs, résoud les squirrhes, les nœuds & les ganglions : c'est un des ingrédiens de la grande thériaque.

GRANDE ÉCAILLE. Poisson des Antilles, qui tire son nom de ce qu'il est couvert de grandes écailles : : il nage en troupe; sa longueur est de cinq à six pieds : sa chair est grasse & d'un bon goût.

GRAND GOSIER ou ONOCROTALE : *voyez* PÉLICAN.

GRANIT ou GRANITE, *granitum*. Le granite est composé essentiellement de petites pierres opaques comme grenelées, très dures, liées ensemble par une espece de ciment naturel, plus ou moins fort. Ce mê-

lange qui donne des étincelles, quand on le frappe avec le briquet, fait regarder le granite comme une pierre de roche plus composée, mais moins dure que le *porphyre :* voyez *ce mot.*

Les granites, dont la liaison est imparfaite, ou dont le ciment est trop tendre, ne peuvent être employés aux ouvrages qui exigent que la pierre soit pleine, ou qui demandent un poli vif. Ceux dans lesquels le ciment est d'une force & d'une dureté suffisantes, sont les plus solides & les plus beaux. Les grains du granite, & la matiere qui les lie, varient de couleur : on en trouve dont le fond est blanc & quartzeux ; dans d'autres il est rouge, & de nature silicée ou de spath fusible ; dans d'autres enfin il est ou verd ou jaune, & très dur. Est-il tendre & spatheux, il est farineux & calcaire ; alors il se détruit promptement, & ce n'est qu'un *faux granite.*

Si l'on considere bien les granites & leur tissu, on distingue au premier coup d'œil une sorte de ressemblance avec les marbres ; ce qui les a fait placer dans cette classe par quelques Naturalistes. Ils en different cependant essentiellement par les parties constituantes. Le marbre est une pierre calcinable ; au lieu que le granite est composé, ordinairement, de petits grains durs, de matieres vitreuses, & d'un ciment mêlé de paillettes de mica, qui résistent au feu sans passer à l'état de verre. Le ciment, qui unit ces pierres vitrescentes, étant plus ou moins terreux, doit, à la longue, être en prise à l'injure des tems : c'est effectivement ce qui arrive. M. de la Condamine a remarqué, que les faces de l'éguille de Cléopâtre, subsistante encore à Alexandrie, qui sont les plus exposées aux mauvais vents, se calcinent à l'air, de façon qu'on ne peut plus rien connoître aux caracteres hiéroglyphes dont elles étoient chargées. A la vérité, cette destruction n'est produite qu'après un laps de tems considérable ; & peut-être l'énormité de la masse est-elle la seule cause qui ait fait crevasser & désunir les petites masses : par ce moyen, le ciment aura été en prise aux injures de l'air, & le granite aura perdu son poli ; mais d'ailleurs, le fond de ce granite est encore excellent : il n'en est pas de même des colonnes de granite, que l'on voit dans la place de Séville ; quoique élevées depuis peu de tems, elles sont prodigieusement altérées. Cette différence vient de la nature des pierres & du ciment.

Les carrieres de l'Egypte ont fourni aux Egyptiens ces morceaux de granite, d'une grandeur prodigieuse, dont les Rois ont fait construire, à l'envi, de superbes monumens ; qui, après la destruction de cette Monarchie, ont servi & servent encore à l'ornement des plus riches Capitales, tant de l'Europe que de l'Egypte même. Les fameux obélisques Egyptiens que l'on voit encore à Rome sont d'un rouge violet : c'est le *granito rosso* des Italiens. La grandeur énorme de ces pierres, & la diversité de nature que paroissent avoir entr'elles les parties dont le granite est composé, a fait croire à quelques-uns que ces pierres étoient l'ouvrage de l'Art & non de la Nature : mais, nous le répetons, tout l'art des Anciens ne

consistoit à cet égard qu'à chercher ces grosses masses de granite, & à détacher les morceaux très grands dont ils faisoient leurs colonnes & leurs obélisques.

On s'est imaginé, sans fondement, qu'il n'y avoit que l'Egypte qui pût fournir du granite. La plûpart des Isles de l'Archipel sont couvertes d'un granite blanc ou grisâtre, pétri naturellement avec des morceaux de talc noirâtres & brillans. M. de Tournefort en a vu à Constantinople dont le fond est isabelle, piqué de taches couleur d'acier. Le granite violet oriental, qui est marqué de rouge & de blanc, vient de l'Isle de Chypre; celui de Corse qu'on tire près de San-Bonifacio, est rouge mêlé de taches blanches; celui de Monte-Antico près de Sienne, est verd & noir; celui de l'Isle d'Elbe sur la côte de Toscane, est roussâtre; les Romains l'aimoient & en tiroient une grande quantité de cet endroit là. Le granite Psaronien est ainsi nommé de ses taches qui imitent la couleur du sansonet. Le granite de Saxe est pourpre. On trouve en abondance dans l'Isle de Minorque, de superbe granite rouge & blanc, marqueté de noir, de blanc & de jaunâtre, dont on fait à Londres de très beaux dessus de table. L'Angleterre, l'Irlande, &c. possedent deux sortes de granites; du noir & blanc fort dur; & du granite rouge, blanc & noir, d'une grande beauté. Enfin M. Guettard nous apprend, dans un des Mémoires de l'Académie, que plusieurs Provinces du Royaume de France pourroient nous fournir des carrieres immenses de granite, & que quelques-unes en peuvent donner des morceaux qui ne le céderoient ni en grandeur ni en dureté, à celui qu'on tiroit autrefois de l'Egypte. Dans les Voyages pour l'Histoire Naturelle, que nous avons faits en France, avec la protection & l'aveu du Gouvernement, nous avons examiné ces mêmes carrieres de granite; & dans la comparaison que nous en avons faite à l'aide du ciseau, du briquet, & par les expériences chymiques, nous avons jugé que celui des environs d'Agey, près la montagne de Sommerset en Bourgogne, étoit le plus beau granite du Royaume; & qu'il pouvoit, par sa dureté, sa pesanteur, sa nature, contrebalancer à tous égards celui d'Egypte. Il se trouve de même en masses de roche d'une grandeur énorme.

On trouve le même ordre dans les fossiles & les différens terreins de l'Egypte, de l'Asie & de la France. Il paroît qu'il y a, comme en France, une bande marneuse, qui ne produit que des pierres blanches à bâtir, enveloppée d'une bande schisteuse, qui contient des marbres, des granites, & toutes sortes de productions métalliques, & qui enveloppe à son tour une bande purement sablonneuse; telle est la remarque de M. Guettard.

Dans plusieurs de nos Provinces, on bâtit les maisons, & on pave les chemins avec du granite, capable d'être employé aux ouvrages les plus recherchés. Il y a déja quelques années qu'on en fait des chambranles, des portes, des cheminées: toutes les colonnes qui passent pour être de pierre fondue, sont de granite de France. Nos granites les plus beaux, sont ceux des

des environs d'Agey & du Mont Dauphin, ceux des environs d'Alençon, de Limoges & de Nantes. Il s'en trouve d'assez beaux près de la source de la Dordogne. Il y en a aussi aux environs de Saint-Sever en Basse Normandie, du côté de Granville; on le nomme dans le pays *carreau de Saint-Sever* ou du *gast*, parcequ'effectivement dans la forêt du *Gast*, il s'en trouve qu'on sépare facilement en tablettes avec des coins de fer. *Voyez Hist. de l'Acad. année 1751.*

GRAPPELLES : *voyez* GLAITERON.

GRAPPE MARINE, *uva marina.* Le dessus de ce faux végétal ou zoophyte, qui est oblong & qui a une sorte de pedicule, représente une grappe de raisin en fleur : elle est longue, d'une figure informe, & tient à une queue. Les parties de dedans sont confuses : on y trouve quelquefois de petites glandes; on rencontre la grappe marine dans l'Océan : il y en a de différentes couleurs; de bleues, de violettes & de rouges. On croit y remarquer un mouvement progressif, comme dans certaines especes de polypes. *Voyez* ZOOPHYTE.

GRASSETTE : *voyez* ORPIN.

GRASSETTE, *pinguicula.* Cette plante, curieuse & utile à connoître, se nomme aussi *herbe grasse* ou *huileuse* : elle croît sans culture dans les prés & autres lieux humides & marécageux, & sur les montagnes arrosées des eaux qui proviennent de la fonte des neiges. Quoiqu'on la rencontre aux environs de Paris, elle aime mieux les pays froids. Elle est vivace, & se multiplie de graines sans être cultivée; car on a de la peine à la faire venir dans les jardins.

Sa racine consiste en quelques fibres blanches, assez grosses, eu égard à la petitesse de la plante : elle pousse six à huit feuilles, couchées sur terre, oblongues, obtuses en leur extrêmité, luisantes comme si elles étoient frottées d'huile ou de beurre, unies, sans dentelures, & d'un verd pâle. Il s'éleve d'entr'elles des pédicules hauts comme la main, qui soutiennent chacun en son sommet une fleur violette, ou blanche, ou purpurine, semblable à celle de la violette, mais d'une seule piece, coupée en deux levres, & terminée dans son fond par un long éperon. A la fleur succede un fruit ou coque enveloppée d'un calice par le bas, laquelle s'ouvre en deux quartiers, & laisse voir un bouton qui contient plusieurs semences menues & arrondies.

La grassette est vulnéraire, & si consolidante, que ses feuilles, froissées entre les doigts, & appliquées sur les coupures & autres plaies récentes, les guérissent promptement. Le suc onctueux & adoucissant qu'on en exprime, sert d'un liniment merveilleux pour les gerçures des mamelles : on en fait en quelques pays un vin médicamenteux, ou un sirop qui purge assez bien les sérosités. Il y a des personnes qui jettent une poignée de ses feuilles dans un bouillon de veau, ce qui le rend laxatif & propre dans les constipations. Mais le principal usage de cette plante est extérieur : sa racine pilée & cuite en cataplasme, soulage & même

guérit les douleurs sciatiques & les hernies des enfants. Dans le Nord, on se sert de ses feuilles écrasées pour rendre les cheveux blonds. Les Paysannes, en Dannemarck, se servent du suc gras de ses feuilles, au lieu de pommade : elles en frottent leurs cheveux, dont elles forment ensuite des boucles & des tresses. Cette espece de pommade donne de la consistance à leur frisure. M. Linnæus dit qu'il y a peu de Médecins qui connoissent les vertus singulieres de cette plante, & sur-tout du suc graisseux de ses feuilles : il ajoute que les Laponnes versent par-dessus ces feuilles fraîches le lait de leurs rennes récemment trait & encore tout chaud ; après quoi, elles le laissent reposer pendant un jour ou deux, pour qu'il s'aigrisse. Cette opération lui fait acquérir plus de consistance, sans que la sérosité s'en sépare, & le rend très agréable au goût, quoiqu'il ait moins de crême. Il suffit de mettre une demi-cuillerée de ce lait caillé sur de nouveau lait, pour le faire cailler de même, & ainsi de suite, sans que le dernier soit inférieur en rien au premier ; néanmoins si on le garde trop long-tems, il se convertit en sérosité. Les Anglois Méridionaux appellent la grassette *Whytroot*, ce qui signifie *tue brebis*, parce-qu'elle fait mourir les moutons qui en mangent faute d'autre nourriture.

GRATECUL, est le fruit qui succede à l'églantine, c'est-à-dire, à la fleur de l'églantier. *Voyez* au mot ROSIER SAUVAGE.

GRATERON. Nom donné au *muguet des bois* & au glouteron, dont les fruits s'accrochent aux habits des passants. *Voyez* GLAITERON & MUGUET DES BOIS. Le véritable grateron est le RIEBLE, *aparine vulgaris*. Cette plante qui vient communément dans les haies & quelquefois parmi les bleds a une racine menue, fibreuse. Ses tiges sont quarrées, rudes au toucher, genouillées, pliantes, grimpantes, branchues & fort longues. Ses feuilles, étroites, rudes & terminées par une petite épine, sont, au nombre de cinq, six ou sept, disposées en étoile comme celles de la garance autour de chaque nœud des tiges. Ses fleurs sont petites, blanchâtres, en cloche, découpées en quatre parties, & portées sur de longs pédicules attachés aux nœuds de la tige. Aux fleurs succede un fruit, dur, cartilagineux, noirâtre, contenant deux graines creusées en leur milieu. Cette plante est apéritive & un peu sudorifique. La racine de grateron engraisse la volaille, mais elle rougit ainsi que la garance les os des animaux. *Voyez* GARANCE.

GRATIOLE, ou HERBE A PAUVRE HOMME, *gratiola*, est une plante qui croît dans les prés & dans les marais. Ses racines sont blanches, noueuses, fibreuses & rampantes. Ses tiges sont droites, également noueuses & longues de plus d'un pied. Ses feuilles naissent deux à deux, opposées : elles sont longues, étroites, crenelées en leurs bords, veinées & fort ameres. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles en Juin & Juillet : elles sont seule à seule, attachées à des pédicules menus : elles ont la figure d'un dé à coudre ; ordinairement elles sont purpurines ; quelquefois elles sont blanches. Il leur succede une petite coque ovale, divi-

ſée en deux loges, qui contiennent des ſemences menues, rouſsâtres, qui mûriſſent en Août & en Septembre.

Toute cette plante eſt ſans odeur; mais elle a une grande amertume mêlée d'aſtriction. On la place parmi les purgatifs hydragogues; en effet, elle purge fortement la pituite épaiſſe : elle eſt vermifuge & utile contre les vieilles douleurs du coxis & les fievres invétérées : elle ne convient qu'aux perſonnes robuſtes; car elle cauſe ſouvent à ceux qui ſont foibles des ſuperpurgations. On preſcrit cette plante fraiche à la doſe de demi-poignée; ou étant ſéche, à la doſe d'un gros après l'avoir fait macérer dans de l'eau ou dans du vin. L'infuſion de cette plante purge davantage que ſon ſuc. On a obſervé que ſi dans certains climats la gratiole fraiche eſt un émetique dangereux & un purgatif puiſſant, dans d'autres, elle eſt, étant ſéchée, ſans vertu.

GRAVELLE. On donne ce nom au *calcul* & à la lie de vin qui a paſſé à la preſſe. *Voyez* CALCUL *& le mot* VIGNE.

GRAVIER, *ſaburra mixta*. Nom qu'on donne vulgairement au gros ſable, qui n'eſt ſouvent qu'un amas de petits cailloux & de petites pierres, c'eſt-à-dire, de fragments de ſpath dur, de quartz, de petits éclats de ſilex & de paillettes talqueuſes. La groſſeur & la proportion des parties de ce gravier, ſont aſſez inégales. Les graviers ſe trouvent dans l'anſe de certains rivages de la mer, ſur le bord des rivieres & au pied des montagnes arroſées par des torrens; même dans quelques endroits de la campagne, où ils ſont répandus par couches qui varient infiniment pour l'étendue, la profondeur & la nature des pierres qui les compoſent. Mais en général, dans quelque endroit que le gravier ſe trouve, il ſemble toujours y avoir été apporté par les eaux, attendu que les pierres qu'on y remarque ſont toujours plus ou moins arrondies, ce qui a dû ſe faire par le roulement.

On ſe ſert du gravier le plus fin pour ſabler les allées des jardins, les parterres & les boſquets : on choiſit le plus gros pour donner du corps aux ciments que l'on emploie dans les grands chemins, pour les chauſſées & pour la groſſe maçonnerie.

Les Anglois ont un gravier d'une nature excellente & qui ſurpaſſe tous les autres en bonté; on l'emploie auſſi aux grands chemins, & on en fait des routes très unies, & beaucoup plus commodes que le pavé pour les voitures : le gravier d'Angleterre le plus eſtimé eſt celui de Black-Heath; il eſt entiérement compoſé de petits cailloux parfaitement arrondis. Louis XIV offrit à Charles II de lui fournir aſſez de grais taillé pour paver la ville de Londres, à condition que ce Prince lui donnât en échange la quantité de gravier néceſſaire pour ſabler les jardins de Verſailles; mais cet échange n'a point eu lieu.

GRAYE. *Voyez* FREUX.

GRAVISSANTE. On donne ce nom à la chenille qui ſe nourrit de l'abſinthe verte qui croît ſur les digues de la mer. Cette eſpece de chenille

eſt farouche, & rue de la partie poſtérieure du corps pour peu qu'on y touche. Lorſqu'elle mange, elle s'enveloppe dans les feuilles, de façon qu'on a de la peine à l'appercevoir; en deſcendant, elle ſe couvre adroitement la tête de la partie poſtérieure de ſon corps : elle ronge auſſi les branches d'abſinthe qu'elle laiſſe tomber à terre, & s'y enveloppe pour attendre le tems de ſa métamorphoſe. Il ſort de ſa chryſalide un papillon, dont la bigarrure & les couleurs ſont admirables.

GRÊBE, *colymbus major criſtatus & cornutus.* Oiſeau aquatique du genre des colymbes qui n'ont point de queue & dont les doigts ſont bordés d'une membrane qui ne les unit pas les uns aux autres. Le grêbe a près de deux pieds de longueur depuis l'extrêmité du bec juſqu'au bout des ongles : la tête eſt petite, les aîles & les jambes très courtes, le bec étroit, droit, pointu, & long de deux pouces : les plumes du derriere de la tête ſont un peu plus longues que les autres & forment une petite crête partagée en deux pointes; le plumage ſupérieur de la tête, du dos & du deſſous des aîles eſt brunâtre : le plumage du col & du ventre eſt d'une couleur blanche, luiſante & argentée. Les côtés de la poitrine & du corps ſont tiquetés de teintes fauves : les pieds ſont griſâtres & ont chacun quatre doigts garnis d'ongles qui reſſemblent à ceux de l'homme.

La poitrine & le ventre du grêbe ſont très recherchés à cauſe de la belle couleur blanche & brillante des plumes, & de leur fineſſe. On en fait des manchons, des parements de robes & d'autres parures de femmes : on trouve beaucoup de ces oiſeaux ſur le lac de Geneve : c'eſt même de cette ville qu'on tire le plus grand nombre des peaux de grêbe & les plus belles : il en vient auſſi de Suiſſe : il s'en trouve en Bretagne & quelquefois en d'autres Provinces de France, mais elles ne ſont pas ſi eſtimées; on les appelle dans le commerce *grêbes de pays.*

GRÊLE, *grando*, eſt une eau de pluie, qui s'eſt condenſée & cryſtalliſée par le froid, en paſſant dans la moyenne région, avant de tomber ſur la terre. La grêle eſt en cryſtaux de différentes formes & groſſeurs : on en voit en petits grains, qui ſont également durs, de même nature que la glace ordinaire, & preſque toujours anguleux; d'autres ſont, d'un côté, demi-tranſparents, concaves ou à noyaux; & de l'autre part, farineux, comme ſi c'étoit de la neige conglomérée; d'autres enfin ſont en grains ou arrondis, ou coniques & pyramidaux, ou en tablettes oblongues. Quelquefois on y trouve de petites pailles enfermées. Nous diſons qu'on remarque dans les grains de grêle une aſſez grande variété, qu'ils different par la groſſeur, par la figure, par la couleur. Examinons plus particuliérement toutes ces différences.

Il eſt conſtant que la groſſeur de la grêle dépend beaucoup de celle des gouttes de pluie dont elle eſt formée; & tous les Naturaliſtes ont obſervé que la grêle & la pluie qui tombent ſur le haut des montagnes, ſont toujours plus petites, toutes choſes d'ailleurs égales, que celles qui tombent dans les vallées : ainſi la pluie peut être fort menue à une certaine hau-

teur de l'atmosphere & devenir toujours plus grosse à mesure qu'elle tombe, parceque plusieurs petites gouttes s'unissent en une seule : de même un grain de grêle déjà formé par un degré de froid considérable gele toutes les parties d'eau qu'il touche dans sa chute, ce qui augmente considérablement son volume & son poids. C'est par ces causes ou par quelqu'autre semblable qu'il arrive quelquefois que la grêle est d'une grosseur prodigieuse : on en a vu dont les grains étoient aussi gros que des œufs de poules & d'oie : il y a quelques années qu'il tomba dans les environs du Périgord des crystaux de grêle plus gros que le poing & qui pesoient plus d'une livre. L'*Hist. de l'Acad. des Scienc.* parle d'une grêle semblable qui ravagea le Perche en 1703 ; les moindres grains étoient comme des noix, les moyens comme des œufs de poule, d'autres étoient comme le poing, & pesoient cinq quarterons. Tels étoient encore les grains qui tomberent à Vienne le 7 Juin 1722, pendant la procession du St. Sacrement.

Nicephore Caliste, *Hist. Eccl. lib. c. 36, pag. 701*, rapporte qu'après la prise de Rome par Alaric, il tomba dans plusieurs endroits des morceaux de grêle qui pesoient huit livres. En 824 il tomba près d'Autun en Bourgogne parmi la grêle, un amas de glaçons, long de seize pieds, large de sept & de l'épaisseur de deux. Le premier Mai 1723, il y eut un violent orage autour de Londres, pendant lequel il tomba des morceaux de grêle de l'épaisseur de quatre pouces : celle qui tomba à Leicester avoit cinq pouces, & tua plus de vingt personnes. A la fin d'Août 1720, il s'éleva près de Creme en Italie, un orage, pendant lequel il tomba des morceaux de grêle qui pesoient six livres. A Boulogne en Picardie, dans le fameux orage qu'on y essuya au mois d'Août 1722, la plus petite grêle qui tomba accompagnée de la foudre, pesoit une livre, & la plus forte huit : tous les habitants crurent que la Ville alloit périr ; plusieurs de ces grains étoient en aiguilles ou en fourchons. On est porté à croire qu'il ne grêle que pendant le jour, cependant les grêles nocturnes du fameux orage de Bâle en 1449 ; du 21 Juin & du 20 Août en 1574 dans la Valteline ; du 14 Juillet 1597 à Rosthembourg ; du 11 Juillet 1689 à Vienne ; du 4 Juillet 1719 à Trieste ; du 25 & du 29 Juillet à Nuremberg & à Geneve, & quantité d'autres, fournissent des exemples trop frappants du contraire. La plûpart des glaçons de ces grêles nocturnes étoient gros comme des œufs d'autruche. On trouva près de Cartinare, trois énormes grêlons aussi gros que les plus grosses bombes.

Une chosse assez constante parmi toutes les variétés de la grêle, c'est que les grains qui tombent dans le même orage, sont tous à-peu-près de même figure.

La transparence & la couleur de la grêle ne sont pas plus exemptes de variations que sa grosseur & sa figure : la chute & la vitesse de ce météore sont accompagnées de plusieurs circonstances la plûpart assez connues : en cet instant le tems est communément très sombre, & lorsque la grêle est

un peu groſſe, l'orage qui la donne eſt excité d'ordinaire par un vent aſſez impétueux & qui continue de ſoufler avec violence pendant qu'elle tombe : dans ces cas le vent n'a quelquefois aucune direction bien déterminée, & il paroît ſoufler indifféremment de tous les points de l'horizon. Ce qu'on remarque aſſez conſtamment, c'eſt qu'avant la chute de la grêle, il y a toujours du changement dans les vents. Quand il grêle, & même avant que la grêle tombe, on entend ſouvent un bruit dans l'air cauſé par le choc des grains que le vent pouſſe les uns contre les autres avec impétuoſité. La grêle tombe ſeule ou mêlée avec la pluie, & dans le premier cas, la pluie la précede ou la ſuit. On a obſervé que quand la grêle eſt un peu conſidérable, elle eſt preſque toujours accompagnée de tonnerre; jamais le tonnerre ne gronde & n'éclate avec plus de force que dans ces grêles extraordinaires dont nous avons parlé, dont les grains ſont d'une groſſeur ſi prodigieuſe; les éclairs, les foudres, ſe ſuccedent ſans interruption; le ciel eſt tout en feu, l'obſcurité de l'air eſt d'ailleurs effroyable. Quoique les orages qui donnent la grêle ſoient quelquefois précédés de chaleurs étouffantes, on remarque néanmoins, que pour l'ordinaire aux approches de l'orage, & plus encore après qu'il a grêlé, l'air ſe refroidit conſidérablement. La grêle eſt plus fréquente à la fin du printems & pendant l'été qu'en aucun autre tems de l'année.

Communément la grêle ne conſerve pas long-tems ſa forme & ſa ſolidité : elle ſe reſout en liqueur auſſitôt qu'elle eſt tombée ſur la terre dont la température eſt bien oppoſée à celle de l'athmoſphere d'où elle nous parvient. Cela n'empêche pas que les ravages qu'elle produit ſur la terre ne ſoient très conſidérables, & d'autant plus affreux & plus funeſtes, qu'on ne ſait comment les prévenir, ni comment les réparer, ſurtout lorſque l'orage eſt impétueux. Lorſque les grains de grêle ſont un peu gros, ils mettent en pieces tout ce qu'ils rencontrent, ils renverſent les moiſſons, hâchent juſqu'à la paille des bleds, détruiſent ſans reſſource les vendanges, briſent les branches, les feuilles & les fruits des arbres, caſſent les vitres des habitations, tuent les oiſeaux dans l'air, écraſent ou terraſſent les troupeaux qui ſe trouvent dans la campagne; les hommes même en ſont quelquefois bleſſés mortellement. On a vu des grêles, dont la qualité étoit telle, qu'elle détruiſoit pour pluſieurs années l'eſpérance de la récolte. De-là vient que des Economes intelligents arrachent les arbres trop maltraités de la grêle, & en plantent d'autres à la place. Heureuſement que tous les pays ne ſont pas également ſujets à la grêle : les nuages qui la donnent ſe forment & s'arrêtent par préférence, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, ſur certaines contrées; rarement ces nuages parviennent juſqu'au ſommet de certaines montagnes fort élevées, mais les montagnes les rompent, & les attirent ſur les vallons voiſins. L'expoſition à de certains vents, les bois, les étangs, les rivieres qui ſe trouvent dans un pays doivent être conſidérés. Indépendamment des variétés qui naiſſent de la ſituation des lieux, il en eſt d'autres d'un autre genre, dont

nous sommes tous les jours les témoins ; de deux champs voisins exposés au même orage, l'un, dit M. de Ratte, sera ravagé par la grêle, l'autre sera épargné : c'est que toutes les nues dont la réunion forme l'orage sur une certaine étendue de pays, ne donnent pas de la grêle ; il grêlera fortement ici, & à quatre pas on n'aura que de la pluie. Tout ceci, dit cet Auteur, est assez connu. Nous avons vu souvent la grêle se former au-dessus d'un vallon à une hauteur fort inférieure à celle des montagnes voisines, qui jouissoient pendant ce tems-là d'une douce température. Au reste, ce n'est pas dans les seuls écrits des Physiciens, qu'il faut chercher des détails sur ces sortes de phénomenes ; les Historiens dans tous les tems ont pris soin de nous en transmettre le souvenir. Aujourd'hui lorsqu'une de ces grêles extraordinaires désole quelque contrée, les nouvelles publiques ne manquent gueres d'en faire mention : (*Voyez* la Dissertation sur la nature & la formation de la grêle, par M. Moncicler qui a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux, en 1754.)

GRÉMIL ou HERBE AUX PERLES, *litho spermum, aut milium solis*. Plante qui vient d'elle-même en certains pays aux lieux incultes, & qu'on cultive aussi dans quelques endroits, à cause de sa semence qui est d'usage en Médecine.

Sa racine est à-peu-près grosse comme le pouce, ligneuse & fibreuse : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, droites, cylindriques, rudes & branchues. Ses feuilles sont nombreuses & alternes, longues, étroites, pointues, sans queue, velues, d'un goût herbeux, d'un verd plus ou moins foncé. Ses fleurs sont portées sur des pédicules courts, qui naissent aux sommets des tiges & des rameaux, dans l'aisselle des feuilles : elles sont petites, blanches, évasées en haut, découpées en cinq parties, & contenues dans un calice oblong & velu, qui est aussi fendu en cinq quartiers. Il succede à ces fleurs des semences dures, arrondies, polies, luisantes, de la forme & de la couleur des perles.

Cette graine a un goût de farine, visqueux & un peu astringent. Néhemie Grew dit qu'elle fait effervescence avec les acides : elle passe pour un grand diurétique & un anodin très doux : elle défend les reins & la vessie de l'âcreté des urines. Prise en émulsion, elle chasse le gravier, arrête la gonorrhée, facilite l'accouchement : elle est également bonne pour la colique venteuse & la néphrétique. On substitue souvent à la graine de l'*herbe aux perles* celle du *grémil rampant*, ou celle de la *larme de Job*. Voyez *ces mots*.

GRÉMIL RAMPANT, *litho spermum minus, repens*. Sa racine est tortueuse & noire. Ses tiges sont grêles, couchées à terre & noirâtres, ainsi que ses feuilles. Ses fleurs sont bleues, & ses graines ressemblent à celles de l'Orobe. Cette espece de grémil a les mêmes vertus que la précédente.

GRENADE & GRENADIER, *malus punica*. Il y a plusieurs especes de grenadiers, différents par leurs fleurs, & par la saveur de leurs fruits.

On les diftingue en cultivés ou domeftiques, & en fauvages. Le grenadier, qui donne la grenade, eft cultivé; c'eft un petit arbre, dont les branches font menues, anguleufes, revêtues d'une écorce rougeâtre; fes rameaux font armés d'épines roides; fes feuilles font placées fans ordre, ayant quelque reffemblance à celles de l'olivier ou du grand mirte: elles font d'une odeur forte & défagréable, lorfqu'on les froiffe entre les doigts. Les fleurs font de couleur d'écarlate, difpofées en rofe à cinq pétales, contenues dans un calice qui repréfente une efpece de petit pannier à fleurs; ce calice eft oblong, dur, purpurin, large par en haut, & a, en quelque maniere, la figure d'une cloche: on l'appelle *cytinus*. Aux fleurs fuccedent des fruits à-peu-près de la groffeur des pommes, garnis d'une couronne, un peu applatis des deux côtés. L'écorce de ces fruits eft de couleur rouge en dehors: elle eft ridée, épaiffe comme du cuir, dure & caffante. Le fruit eft jaune intérieurement: il a une faveur acide, ou douce, ou vineufe, fuivant l'efpece de grenadier: il contient un grand nombre de grains, affez femblables à ceux du raifin, dans lefquels eft une amande amere & un peu aftringente.

Les grenadiers croiffent naturellement dans les terreins fecs & chauds de l'Efpagne, de l'Italie, de la Provence & du Languedoc. Pour les élever dans les climats froids de la France, il faut les tenir contre les efpaliers, & les mettre dans des ferres pour les garantir du froid pendant l'hiver. Il eft effentiel de tailler les grenadiers; le fecret confifte à rogner ou à retrancher les branches qui naiffent mal placées; on conferve celles qui font courtes & bien nourries, & on raccourcit les branches dégarnies, afin de rendre le grenadier plus touffu: c'eft ce qui en fait la beauté. On a foin de les pincer après leur premiere pouffe de l'année, quand on voit qu'il y a quelques branches qui s'échappent. Sur cela confultez les excellents préceptes de Miller.

Les pepins, & fur-tout l'écorce des grenades, font très aftringents. On donne, dans les boutiques, à l'écorce le nom de *malicorium*, comme qui diroit cuir de pommes; on peut en faire ufage, comme de l'écorce de chêne, pour préparer les cuirs: elle change en noir la folution du vitriol qui eft verte, & eft propre par conféquent à faire de l'encre, ainfi que la noix de galle.

Le fuc de grenade eft excellent pour précipiter la bile, pour appaifer l'ardeur de la foif dans les fievres continues: dans le Languedoc on en fait un firop, ou une efpece de limonade, en y mêlant du fucre, qu'on eftime cordial & aftringent & qu'on boit avec plaifir; on fait plutôt ufage en Médecine des grenades aigres, que de celles qui font douces. La grenade aigre contient un acide agréable, qui excite l'appétit, & nettoie la bouche. On voit dans les jardins, des grenadiers à fleurs doubles en caiffe, que l'on regarde comme fauvages: ils font l'ornement des jardins, par la quantité & l'éclat de leurs fleurs qui durent long-tems, & qu'on emploie fréquemment en Médecine pour la dyffenterie, pour la diarrhée,

diarrhée, en un mot comme incrassantes, & un peu moins astringentes que l'écorce. Les Apothicaires & les Droguistes vendent ces fleurs doubles de grenadier, sous le nom de BALAUSTES; *balaustia*: ils les font venir du Levant. Ces arbres en caisse ne donnent tant de fleurs, que parceque leurs racines sont resserrées; en pleine terre, ils ne pousseroient que du bois.

M. Duhamel desireroit que l'on multipliât davantage, dans les Provinces Méridionales, une espece de grenadier nain d'Amérique, afin que l'on pût enter dessus de grosses grenades douces; ce seroit, dit-il, un ornement pour les orangeries : d'ailleurs, comme ces arbres seroient moins grands que les autres, leur fruit pourroit mûrir dans les étuves.

GRENADILLE ou FLEUR DE LA PASSION, *granadilla*, est une belle plante étrangere qui croît en la Nouvelle-Espagne dans la Vallée appellée *Lilé* : elle est nommée *grenadille*, de ce que l'intérieur de son fruit ressemble un peu à celui de la grenade, & *fleur de la passion*, parcequ'on prétend que le dedans de sa fleur représente une partie des instruments de la passion de Jesus-Christ. Les racines de cette plante sont rampantes, nouées, fibreuses, faciles à rompre, de couleur grisâtre, & d'un goût douceâtre : elle pousse des sarments longs, grêles, rampans, d'un verd rougeâtre, jettant des tenons ou mains, qui lui servent pour s'attacher aux murailles ou aux arbres voisins, comme le lierre. Ses feuilles sont lisses, nerveuses, dentelées en leurs bords, d'une belle couleur verte, un peu semblables à celles du houblon, rangées alternativement; d'une odeur d'herbe & d'un goût un peu âcre, ayant vers la queue deux petits appendices ou oreilles fort vertes. Ses fleurs sortent pendant tout l'été des aisselles des feuilles : elles sont grandes, à plusieurs feuilles, disposées en rose, blanches, soutenues par un calice divisé en cinq parties : du milieu de cette fleur s'éleve un pistil garni de cinq étamines, & qui soutient un jeune fruit surmonté de trois petits corps, qui représentent en quelque maniere des clous. Entre les feuilles & le pistil, est placée une couronne frangée : le fruit, en croissant devient charnu, ovale, presqu'aussi gros qu'une grenade, & de même couleur quant il est dans sa parfaite maturité, mais ne portant point de couronne : il est empreint d'une liqueur aigrelette, & renferme plusieurs semences ovales, plates, chagrinées & noires.

Les Indiens & les Espagnols ouvrent ces fruits, comme on ouvre des œufs, & ils en hument le suc visqueux avec délices : ils appellent ce fruit en langage du pays, *murucuja* ou *maracoc*. Cette espece de grenadille se trouve aussi en plusieurs lieux de Saint Domingue.

Les Jardiniers-Fleuristes s'occupent à cultiver pour la fleur un grand nombre d'especes de grenadilles; Miller dit que l'on en connoît aujourd'hui treize especes en Angleterre. Le P. Feuillée a aussi décrit quelques especes de grenadilles de la Vallée de Lima, & entr'autres celle qu'il surnomme *pomifére*.

Ce que les Marchands Ebeniſtes appellent *grenadille de marqueterie*, eſt une ſorte d'*ebene rouge* : voyez Ebene.

GRENAT, *granatus gemma*, eſt une pierre précieuſe d'un rouge de gros vin, & aſſez tranſparente : on en diſtingue de pluſieurs eſpeces & de différentes beautés par l'intenſité des couleurs, par la régularité de la forme & par d'autres propriétés.

Il y en a d'un rouge foncé ou obſcur ; d'autres ſont jaunâtres, violets & d'un brun foncé, tirant ſur le ſang de bœuf : ce caractere joint à la dureté, intéreſſe beaucoup de Joailliers.

Le grenat n'affecte point de figure déterminée : on en trouve de rhomboïdaux, d'octaédres, de dodecaédres, d'autres à vingt-quatre côtés : ces caracteres joints à la nature des terres qui leur ſervent de matrices, ſont les marques auxquelles les Naturaliſtes s'attachent par préférence. Il y a des grenats qui contiennent des particules d'or, d'autres des parties d'étain, les autres enfin du fer : ceux-ci ſont les plus ordinaires ; mais tous participent peut-être de l'*étain* & du *fer*. Voyez ces mots. M. Geofroi dit que le grenat ne ſe décompoſe point dans le feu ordinaire, qu'il ſe fond au feu du miroir ardent en une maſſe vitreuſe & métallique, qui contient un fer attirable à l'aimant, & qu'il ne perd point pour cela ſa couleur. Si cela étoit, il ſeroit facile de faire un très beau grenat, en fondant enſemble une certaine quantité de petits grenats : mais l'expérience ne réuſſit pas. Ce troiſieme caractere eſt du reſſort du Chymiſte.

Le grenat n'a, ni la tranſparence, ni l'éclat brillant des autres pierreries, à moins qu'on ne l'expoſe à une lumiere vive : de plus il s'obſcurcit avec le tems & par l'uſage. Sa dureté répond à ſa beauté, & tient le ſixieme ou le huitieme rang à compter depuis le diamant : la lime a un peu de priſe ſur cette pierre.

Dans le commerce on diſtingue les grenats en deux eſpeces principales, à raiſon de leur beauté, de leur éclat & de leur dureté : on les diviſe en grenat oriental & en grenat occidental. Le grenat oriental, le plus beau en couleur, eſt d'un rouge reſplendiſſant, tirant ſur le noir pourpre, & tient le milieu entre l'améthyſte & le rubis : le plus haut en couleur ſe nomme *vermeille*, c'eſt le *rubini di rocca* des Italiens ; il nous vient de Syrie, (ce qui le fait nommer *grenat Syrien*.) On en apporte auſſi des Royaumes de Calecut, de Cananor, de Cambaye & d'Ethiopie ; on les trouve ordinairement détachés & répandus dans la terre de certaines montagnes & dans le ſable de quelques rivieres ; mais on ne peut jouir de l'éclat ou du jeu de cette pierre, qu'au grand jour : car elle paroît noire à la lumiere d'une bougie.

Le grenat occidental a beaucoup moins d'éclat : ſa couleur tire ſur celle de l'hyacinthe : tel eſt le grenat de Sorane : on les apporte d'Eſpagne, de Pyrna en Syléſie, de Hongrie, de Bohême près de Prague, de S. Saphorin au Canton de Berne ; on les trouve ordinairement dans des ardoiſes ; dans toutes les pierres feuilletées & talqueuſes, même dans la pierre à

chaux, dans le grais & dans les pierres de roches ; quelquefois on les rencontre détachés & isolés, & alors ils sont plus durs. Il y a aussi de riches mines de grenats dans le Briscaw : on voit à Fribourg en Briscaw les moulins & machines où on les polit, & les ouvriers qui les percent pour en faire des colliers.

A l'égard des grenats d'or, ils sont noirâtres : on les trouve isolés à la surface de la terre & dans la premiere couche, enveloppés dans du sable & de la glaise ; les rivieres & les ruisseaux découvrent ces grains, ils contiennent peu d'or. *Voyez* l'article Or.

Quelques Auteurs conseillent l'usage du grenat en poudre depuis dix grains, jusqu'à quarante-huit grains pour arrêter le cours de ventre ; mais il y a lieu de penser que l'usage intérieur de ce verre naturel est sans efficacité. Le grenat est un des *cinq fragmens précieux.* Voyez *ce mot.*

GRENOUILLE, *Rana.* Est un animal qui est aussi connu que le crapaud : il est en partie terrestre, & en partie aquatique. Il a quatre pieds, respire par les poumons, n'a qu'un ventricule dans le cœur, & est ovipare.

Il y a des différences notables entre la grenouille & le crapaud ; celui-ci a le tronc presque également ample ; les grenouilles ont le bas ventre bien fait & délié, la tête tout près de la partie antérieure du corps ou de la poitrine, des cuisses menues : leur tête est plus allongée que celle des crapauds. La grenouille, comme les chiens, se tient accroupie sur ses pattes de derriere, & le crapaud rampe communément à terre. Les grenouilles sont très vives, leur dos devient arqué & même anguleux si on les touche ou qu'on les prenne par les pattes de derriere ; les crapauds au contraire sont engourdis. Au reste les pieds de devant des uns & des autres, sont garnis de quatre doigts, ceux de derriere en ont cinq.

On distingue plusieurs especes de grenouilles, dont les différences se peuvent prendre des variétés qui se trouvent aux parties de leur corps. Les pieds sont souvent d'une structure différente, car les uns sont garnis de plus ou moins de doigts, les autres ont des ongles, d'autres n'en ont point, & enfin d'autres ont les pieds palmés. De plus quelques grenouilles ont le tronc du corps long & menu, d'autres l'ont convexe & rond, d'autres sont couvertes d'une peau unie & sans taches, & d'autres l'ont chargée de verrues ou de grosseurs.

Les grenouilles les plus ordinaires sont, la *grenouille brune terrestre*, la *grenouille d'arbre* nommée *raine*, ou *grenouille verte*, & la *grenouille aquatique*, qui est la *grenouille vaste* ou *commune.*

La Grenouille aquatique est un animal amphibie, très vivace, mais plus aquatique que terrestre ; son corps est long de deux pouces & demi, & large d'un pouce ; il est couvert d'une peau lisse, dure, verte en-dessus, tachetée de points plombés, & jaunâtre sur un fond blanchâtre en-dessous ; son dos est applati, son ventre ample & comme gonflé ; sa tête grosse, mais un peu applatie ; ses yeux sont grands & saillans, avec une

membrane clignotante : la bouche eſt grande & très fendue ; la mâchoire ſupérieure de cette grenouille eſt armée d'une rangée de petites dents, outre deux grandes dents ſituées aux deux côtés du palais : la langue eſt longue, fortement adhérente au bout de la mâchoire inférieure, & libre vers le fond du gozier, comme dans les poiſſons ; par ce moyen la langue lui ſert à enfoncer les alimens dans le fond du gozier. Cet animal a peu de cervelle dans le crâne : il a quatre pieds, dont ceux de devant ſont plus courts, terminés chacun par une eſpece de main à quatre petits doigts détachés, ceux de derriere ſont plus gros & fournis de cinq & même de ſix doigts jaunâtres & palmés : le pouce eſt plus long que les autres doigts. Cette grenouille n'eſt point dangereuſe.

La Grenouille verte aquatique vit ordinairement dans l'eau des rivieres, des lacs ou des étangs : cependant elle ſort auſſi au bord, quand il fait un beau ſoleil ; mais ſi-tôt qu'elle entend quelque bruit, ou qu'elle apperçoit quelqu'un, elle ſe plonge auſſi-tôt dans l'eau. Quand les mâles croaſſent, ils font ſortir des deux coins de la bouche deux veſſies blanches & rondes, qui manquent aux femelles, ce qui fait qu'au lieu de croaſſer, elles ne font que grogner en enflant la gorge. Cette eſpece de grenouille ſurpaſſe toutes les autres en groſſeur, excepté une eſpece particuliere à l'Iſle de Cuba. La grenouille verte croît pendant dix ans, & peut vivre juſqu'à ſeize ; elle s'accouple en Juin : c'eſt la meilleure eſpece à manger. Elle eſt très vorace ; elle ne ſe nourrit pas ſeulement d'inſectes & de toutes ſortes de lézards aquatiques, elle ſe jette auſſi ſur les jeunes ſouris & ſur les petits oiſeaux, ſouvent ſur les canards nouvellement éclos. Au tems de l'accouplement, les mâles croaſſent fortement. Le frai des femelles tombe au fond de l'eau ſans y remonter. C'eſt l'eſpece de grenouille la plus féconde en œufs, les ſortes de vers qui en ſortent ont beſoin de cinq mois pour arriver à la forme de grenouille parfaite.

La Grenouille d'arbre ou Raine, *Rana arborea*, eſt la plus petite de toutes les grenouilles, quelqu'âge qu'elle ait. La partie ſupérieure de ſon corps eſt d'un fort beau verd, & l'inférieure blanchâtre, à l'exception des pieds dans les deux ſexes, & de la gorge du mâle.

Les *Raines*, qu'on nomme auſſi Grenouilles de S. Martin, ſe diſtinguent encore des autres grenouilles, en ce que les quatre doigts des pieds de devant, auſſi-bien que les cinq de derriere, ont à leur extrêmité un petit bouton de chair : elles ne nâgent que peu ou point. Elles ne ſont pas plus venimeuſes que les autres eſpeces de grenouilles. En été elles vivent ordinairement ſur les arbres, & s'y nourriſſent d'inſectes, mais au retour du froid, elles vont ſe cacher dans la fange des marais : leur peau eſt ſi gluante, qu'elle peut fixer l'animal en tous ſens ſur toutes ſortes de corps, même ſur la glace la plus unie.

La raine eſt la meilleure ſauteuſe de toutes les grenouilles ; elle ſe ſert ſi adroitement de ſes doigts, qu'il lui ſuffit de toucher ſeulement à une feuille ou à la plus tendre branche pour s'y tenir, & pour grimper plus

loin. Elle fait ses captures à peu près comme les grenouilles brunes terrestres, mais avec plus de finesse. Ce n'est qu'à quatre ans qu'elle devient propre à la propagation. Les raines mâles ne commencent pas même à croasser avant ce tems; aussi n'est-ce qu'à cet âge que leur gorge commence à devenir brune; celle des femelles reste blanche : au reste leur croassement qui commence dès le printems, annonce ordinairement la pluie. L'on pourroit se faire un hygrometre ou hygroscope vivant, en mettant une raine mâle dans un verre garni de gason verd, de cousins & d'autres insectes. Les raines ne s'accouplent, comme les autres grenouilles, qu'une fois l'année. Cet accouplement se fait dans l'eau & vers la fin d'Avril : elles cherchent des mares, dans le voisinage desquelles se trouvent des arbres, & les mâles s'y font entendre plus fort que la plus grosse grenouille aquatique. Quand il y en a beaucoup dans la même eau, on les entend, sur-tout pendant la nuit, & du côté où donne le vent, à plus d'une lieue & demie de distance; car quand un mâle commence à croasser, tous les autres l'accompagnent. Dans l'éloignement, on seroit tenté de prendre ce bruit pour celui d'une meute de chiens. Quant à la grenouille brune terrestre, on a de la peine à l'entendre à quinze pas. Les raines en croassant gonflent considérablement leur gozier : on diroit alors que ce n'est qu'un sac membraneux plein d'air.

Le frai de quelques-unes des raines se fait en vingt-quatre heures, d'autres n'en sont quittes qu'au bout de trois jours. Pendant ce tems, le mâle & la femelle descendent souvent sous l'eau, & y restent assez long-tems; la femelle alors semble agitée de mouvemens intérieurs & involontaires. Plus le tems du frai approche, & plus ce mouvement devient rapide; les mâles ne restent pas plus tranquilles, ils ajustent à différentes reprises la partie postérieure de leur corps à la même partie des femelles, & ils répetent cette opération plus fréquemment quand celles-ci lâchent leurs œufs par le boyau culier. On voit de ces femelles faire leur ponte en deux heures; d'autres, sur-tout celles que les mâles abandonnent, ne s'en délivrent qu'en quarante-huit heures, & en ce cas les œufs sont stériles.

Les vers d'eau des raines ont besoin d'un peu plus de deux mois pour parvenir à la forme de grenouille; mais aussi-tôt qu'ils ont quitté leur queue pour prendre quatre pattes, & qu'ils sont par conséquent en état de bondir & de sauter, ils abandonnent l'eau.

La Grenouille brune terrestre, *Rana fusca terrestris*, s'accouple la premiere de toutes, & dès que la glace vient à se fondre. La superficie du corps du mâle est d'un brun grisâtre; cette partie de la femelle est d'un beau jaune, tacheté de brun qui tire sur le rouge. Cette grenouille vit communément hors de l'eau; mais dans les nuits fraîches, elle retourne dans la fange du fond des eaux dormantes.

Les deux sexes, dont la différence ne se reconnoît que sur la fin de la quatrieme année, ne s'accouplent qu'une fois l'année, & restent souvent

attachés l'un à l'autre quatre jours entiers. Ils ont dans ce tems tous les deux le ventre gros, celui des femelles étant rempli d'œufs, & celui des mâles contenant entre la peau & la chair une mucosité transparente, qui se perd quand elle n'est plus nécessaire à la propagation de l'espece. La femelle ne rend guere d'œufs que seize jours après l'accouplement, le nombre est depuis six cens, jusqu'à onze ou douze cens : il y en a qui n'emploient qu'une minute à les rendre tous : ils sont sous la forme d'un chapelet & fortement collés ensemble par une mucosité blanche qui les environne. Chaque œuf est composé d'un globule noir qui est le fœtus.

Le frai nouvellement rendu, tombe au fond de l'eau; au bout de quatre heures, ces especes d'œufs se renflent & remontent à la surface de l'eau; au bout de huit heures, la matiere blanche s'étend considérablement; au dix-septieme jour, les œufs prennent la figure d'un rognon, & il s'y forme comme une petite cicatrice; au vingt-deuxieme jour, la queue commence à se développer; au trente-neuvieme, on observe un certain mouvement dans les petits vers; au quarante-deuxieme, une partie tombe au fond de l'eau, & l'autre partie reste dans la matiere visqueuse; au quarante-sixieme, les pattes de devant commencent à se discerner à la loupe; au cinquantieme, on les voit en *têtards*. Ils commencent alors à se nourrir de lentilles d'eau, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la forme d'une grenouille parfaite; au cinquante-septieme jour, le corps & la tête forment une pelote ovale, distincte; au quatre-vingtieme, les pieds de derriere paroissent aussi & s'agrandissent continuellement; enfin vers le quatre-vingt-dix-septieme jour, tems de leur derniere métamorphose, ils renoncent à la nourriture, jusqu'à ce que le développement de toutes les parties soit constant, que les pattes soient entierement formées & tout-à-fait sortantes, & que la queue soit entierement oblitérée. Il y en a des especes à qui il faut moins de tems pour leur développement.

Après cette métamorphose, l'animal commence à se servir d'une nouvelle nourriture : il passe de l'eau sur la terre, pour y faire la chasse aux insectes. Il se cache souvent sous des buissons & sous des pierres, peut-être pour éviter le grand jour; mais s'il arrive de la pluie, les petites grenouilles qui se sont tenues cachées dans les herbes & dans les trous de la terre, sortent de toutes parts de leurs retraites, même pendant le jour: c'est sans doute cette apparition imprévue qui a donné occasion de croire, ce que le peuple croit encore aujourd'hui, *qu'il pleut des grenouilles*, ou *que la pluie en engendre*. A en juger par l'accroissement successif des grenouilles terrestres, on peut conjecturer qu'elles vivent jusqu'à douze ans, quoiqu'elles aient tant d'ennemis qui les persécutent.

En général les grenouilles de notre pays se nourrissent d'insectes, tant aîlés, que reptiles; mais elles n'en prennent aucun qu'elles ne l'aient vu remuer : elles se tiennent immobiles, jusqu'à ce qu'elles le croient assez

proche d'elles; alors elles fondenr deſſus avec une vivacité extrême, faiſant quelquefois des ſauts de plus d'un demi-pied, & avançant la langue pour l'attrapper. Leur langue eſt enduite d'une mucoſité ſi gluante, que tout ce qu'elle touche y reſte attaché. Elles avalent auſſi les araignées; mais elles font leur principale nourriture d'une eſpece de petit limaçon, dont la coquille eſt de couleurs fort vives, & qui cauſe des dommages conſidérables aux jeunes plantes de toute eſpece, dont il mange les plus tendres, & ſalit les autres par ſes excrémens. On a donc grand tort de perſécuter les grenouilles dans les jardins potagers; loin de leur faire la guerre, on devroit bien plutôt les attirer : il en eſt ſans doute de même à l'égard des grenouilles étrangeres, dont nous citerons ci-après les eſpeces les plus connues.

Grenouilles Etrangeres.

La plûpart des GRENOUILLES DE L'AMÉRIQUE, ſont d'un roux-clair, tiqueté de rouge : elles ont des ongles larges, & à chaque côté de la mâchoire inférieure une veſſie, qui, dans les jours de l'été, eſt toujours pleine d'air : elles croaſſent vers le coucher du ſoleil; leur mélodie plaît aux Cultivateurs du pays, en ce qu'elle leur préſage le plus ſouvent un tems beau & ſerein.

On en voit dans la Virginie, dont les pieds de devant ſont palmés comme le ſont ceux de derriere : celles du Breſil ont des verrues rouſſes ſur la peau; mais les plus variées & les plus agréablement habillées, ſont celles de la Virginie.

La GRENOUILLE DE LA CAROLINE eſt terreſtre : elle avale des vers-luiſans que l'on trouve en grand nombre dans ce pays, pendant les nuits chaudes : elle eſt d'une couleur ſombre.

On y rencontre auſſi la GRENOUILLE MUGISSANTE : elle eſt bigarrée de diverſes couleurs, ſon croaſſement eſt épouventable.

La GRENOUILLE DE CAYENNE eſt tout-à-fait bleue, & eſt méchante : les habitans l'appelle *Cimi-cimi.*

Les GRENOUILLES DE SURINAM n'ont preſque jamais de veſſie, comme les précédentes : elles ſe nourriſſent de jeunes grenouilles : leur couleur eſt marbrée, d'un cendré-roux; les jambes & les cuiſſes ſont aſſez blanches.

La GRENOUILLE DE LEMNOS eſt grande & devient la pâture du *Serpent Laphiati*, qui s'y trouve en quantité.

La GRENOUILLE D'AFRIQUE a ſur le dos des lignes brunes & blanches ſur un fond brun : ſon ventre eſt blanc, marqueté de points noirs : elle habite les joncs marins, quelquefois les buiſſons, où elle mange des ſerpens ſaxatiles.

La GRENOUILLE DE MER, étant étendue, a juſqu'à un pied de longueur : ſa peau eſt de couleur brunâtre cendrée, marquetée de verrues : le

dos est garni de bosses, séparées par des lignes blanchâtres : les deux pattes de devant sont comme armées d'un bouclier en forme de petit bateau : sa tête est barrée de raies roussâtres, & ses yeux sont grands : il paroît entre ses fesses & l'os du coccix, quatre boutons ronds.

Séba cite une douzaine de grenouilles étrangeres, mais dont la plûpart sont des crapauds.

On trouve à la Martinique les plus belles grenouilles du Monde. Leur peau est ornée de raies jaunes & noires ; elles habitent les bois ; leur chair est blanche, tendre & délicate. Les Negres en font la chasse la nuit avec des flambeaux, en imitant le croassement de ces grenouilles, qui ne manquent pas de répondre & d'accourir à la lueur du flambeau. Il y en a d'un pied de long : elles sont si grosses, qu'on les mange en fricassée en guise de poulets, & les étrangers s'y méprennent souvent. On les appelle *crapauds*. On voit encore à la Martinique de ces mêmes animaux, qui, comme la grenouille pisseuse de nos vergers, pissent à chaque saut qu'ils font. Nous avons parlé de la grosse Grenouille tiquetée des Antilles, à la suite du mot CRAPAUD, dont elle porte improprement le nom.

Génération des Grenouilles.

Les Naturalistes ignorent de quelle maniere s'operent précisément la génération & la métamorphose des grenouilles : c'est ce qui est cause de la diversité de leurs opinions sur ces deux objets. Nous nous bornerons à ce que disent sur cette matiere les Observateurs les plus modernes. M. Linnæus dit que c'est un hypothese établie, qu'à un pouce de chaque main ou pied de devant de la grenouille mâle, il croît dans le printems une petite verrue, ou chair papillaire, faite comme la partie qui caractérise le mâle, & que la grenouille mâle introduit cette partie entre les cuisses dans le corps de la femelle : c'est ainsi, suivant ce systême, que s'accomplit la génération des grenouilles.

Les grenouilles naissent, dit M. Gautier, faites comme de petits têtards : elles n'ont en venant au monde, ni pattes, ni nâgeoires ; elles frétillent dans l'eau, aussi-tôt qu'elles ont quitté l'œuf. Elles multiplient prodigieusement, & s'accouplent sans se quitter pendant des journées entieres ; le mâle embrasse la femelle par les pattes de devant, & la serre étroitement, de sorte qu'en les pêchant, on les trouve sonvent accouplées, & la peur du danger ou toute autre raison ne peut les faire quitter que par force.

Il est digne de remarque que les grenouilles n'ont aucune partie sexuelle extérieure ; la femelle n'a point de vagin, le mâle n'a point de verge : l'anus seul sert à l'un & à l'autre sexe, à mettre dehors les excrémens, les urines, les embryons, & les œufs : tant de circonstances annoncent quelque chose de singulier dans la génération de ces animaux. M. Gautier, après avoir attaché quelques-uns de ces animaux sur une table avec de grosses

grosses épingles, prit des ciseaux fins & délicats, & coupa avec patience la peau & les muscles de l'abdomen, qu'il releva exactement. La premiere grenouille qu'il ouvrit ainsi, étoit une femelle; elle lui offrit un paquet énorme d'œufs contenus dans une glaire très gluante : ces œufs étoient tous de la même grosseur & comme des têtes de grosses épingles, jaunâtres, ronds & tachés d'un point noir; il fouilla dans les entrailles qui palpitoient, & reconnut qu'il n'y avoit que dans les œufs prêts à sortir, qu'on pouvoit appercevoir au microscope des embryons, ou du moins des vers vivans & fretillans, tels qu'on croit en voir dans les semences. M. Gautier ouvrit de même le bas ventre à une grenouille mâle; il se présenta d'abord une vésicule taillée à facettes, transparente, remplie d'une eau très pure & limpide, & formant deux lobes très distincts; la vésicule du mâle, ainsi que celle de la femelle, reposoit sur l'os pubis : le cordon paroissoit être le *placenta* de plusieurs embryons vivans, qui étoient attachés par le cœur avec de petits filets à ce cordon, & qui nageoient dans l'eau claire, remuoient & fretilloient extraordinairement, battant leurs queues les unes contre les autres, sans pouvoir se détacher du cordon qui les arrêtoit.

A la vue d'un phénomene si nouveau, si inconnu, si extraordinaire, M. Gautier appella des témoins instruits, & qui virent, sans le secours de la loupe du microscope, que le mâle des grenouilles contient des embryons vivans, distincts, même avant l'émission d'aucune semence. La grenouille mâle montée & fortement attachée sur sa femelle, attend les instans que les œufs s'écoulent de la femelle, & y mêle alors ses embryons vivans, qui s'attachent aux œufs & s'en nourrissent pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'ils puissent prendre des alimens plus grossiers. Ces embryons conservent la même figure qu'ils avoient dans la vésicule du pere, pendant l'espace d'un mois, tems auquel ils quittent cette figure, comme font les vers à soie dans le cocon. Ils développent leurs pattes postérieures, & s'écartent; ce sont ces pattes, qui unies dans l'embryon, forment la queue du têtard, qui est l'embryon de la grenouille : les œufs de la grenouille sont brunâtres. L'embryon peut nager dans l'eau, dès qu'il est venu au monde. Voyez aussi les *Observations* (de M. Ræsel) *sur la fécondation des grenouilles.*

Observations sur les grenouilles.

Ces animaux quittent leur peau presque tous les huit jours, sous la forme d'une mucosité délayée : les pattes de devant leur servent de bras, & celles de derriere de rames pour nâger. Dans le tems de l'accouplement, les mâles ont aux pouces une chair particuliere, noire & papillaire, qu'ils appliquent fortement contre la poitrine des femelles, pour les tenir fermement : ils se laissent plutôt arracher une cuisse que de lâcher prise.

Dans les grenouilles, le mouvement du ſang eſt inégal : il eſt pouſſé goutte-à-goutte & à diverſes repriſes. Ces pulſions ſont fréquentes ; & ces animaux étant jeunes ouvrent & referment la gueule & les yeux autant de fois que le cœur leur bat. Malpighi a découvert, dans le tronc de la veine-porte des grenouilles, des cannelures graiſſeuſes, dont l'utilité eſt admirable, en ce qu'elles ſuppléent au défaut de nourriture pour l'entretien du ſang : elles ſervent de réſervoir pour la ſubſiſtance de cet animal pendant l'hiver, lorſqu'il eſt caché au fond des eaux.

Dans les grenouilles, le cœur n'a qu'un ventricule : il pouſſe & reçoit alternativement le ſang par le moyen de deux ſoupapes, comme les ſoufflets ſimples, qui reçoivent & qui donnent l'air, de maniere que l'air n'entre que d'un côté, & ne ſort que de l'autre : c'eſt une contre-ſoupape qui empêche le mêlange du ſang dans le ventricule de la grenouille, comme dans celui de la tortue & des autres amphibies. M. Gautier dit que ce viſcere conſerve pendant ſept ou huit minutes, après ſon extraction du corps, le mouvement de ſyſtole & de diaſtole ; ce qui n'arrive pas dans les autres animaux, ni dans l'homme. L'œſophage de la grenouille eſt aſſez ample pour avaler des ſcarabées entiers, de petites ſouris nouvellement nées, & de petits oiſeaux. L'eſtomac eſt petit, mais ſuſceptible d'une extenſion conſidérable. Les inteſtins ſont grêles : la cavité de l'oreille contient une corde qui s'étend à la volonté de l'animal, & qui lui ſert pour recevoir les vibrations de l'air.

Les poumons ſont adhérens de chaque côté au cœur, & diviſés en deux grands lobes, compoſés d'une infinité de cellules membraneuſes, deſtinées à recevoir l'air, & faites-à-peu-près comme les alvéoles des rayons de miel ; enſorte que ces poumons, au lieu de s'affaiſſer tout-à-coup, comme font ceux des autres animaux, demeurent tendus & gonflés, c'eſt-à-dire, qu'ils s'empliſſent d'air à la volonté de l'animal, ſans qu'il ouvre la gueule. La grenouille renvoie l'air de ſes poumons dans des veſſies qu'elle porte proche l'oreille aux angles de ſes mâchoires : ces veſſies lui ſervent apparemment de réſervoir pour raréfier l'air qu'elle a dans les poumons. Svammerdam, ce grand Obſervateur de la Nature, a remarqué dans les poumons de preſque toutes les grenouilles qu'il a diſſéquées, de petits vers vivans, au nombre de cinq ou ſix : ces vers onr un bec aigu ; ils ſont ſemblables à de petits filamens, qui ſe roulent ſur eux-mêmes. Ces vers ſe multiplient dans les poumons mêmes. Les parties ſexuelles de la grenouille mâle conſiſtent en deux teſticules gros comme des pois ; celles de la femelle ſont des cordons entortillés. Les œufs ne ſont point dans des ovaires, mais dans un viſcere particulier : ils ſont répandus dans une glaire, & forment un paquet qui tient aux reins. Ces œufs croiſſent vers le printems, & preſque tous à la fois : il en reſte d'autres après l'émiſſion des premiers, mais trop petits pour être apperçus. On prétend que les grenouilles jettent plus d'onze cens œufs, & qu'elles reſtent pluſieurs jours dans l'action du coït.

La pêche des grenouilles est amusante, & peut divertir à la campagne : on les prend au feu avec des filets comme les poissons ; ou à la ligne, avec des hameçons où l'on a attaché des vers, des mouches, des papillons, des scarabées, des hannetons, des entrailles de grenouilles, ou un morceau de drap rouge, ou un pelotton de laine teinte de couleur de chair ; car elles sont goulues, & se jettent à l'envi sur l'appât qu'on leur présente, tenant ferme ce qu'elles ont une fois mordu. Elles fuient l'homme ; elles se précipitent avec impétuosité dans l'eau, dès qu'elles le voient ou l'entendent.

Les grenouilles qu'on emploie en Médecine, doivent être de riviere ou d'étang : il faut qu'elles soient vertes, bien nourries, prises vivantes dans le tems de la pleine lune. Leur cendre est astringente : leur chair est un peu dure étant fraîche ; mais elle devient tendre étant gardée : elles sont regardées, prises à l'intérieur, comme humectantes & incrassantes, & propres pour adoucir les âcretés de la poitrine : elles sont restaurantes & bonnes dans la consomption, On en fait aussi des potages fort sains, qui conviennent dans les chaleurs d'entrailles, & pour dissiper les boutons du visage. Des Cuisiniers habiles ont l'art d'assaisonner les cuisses de nos grenouilles aquatiques, de maniere qu'on les mange comme un mets des plus exquis.

Le frai de grenouilles, nommé aussi *sperniole* ou *sperme de grenouilles*, est une matiere très visqueuse, transparente, blanche & remplie de petits points noirs. Il est fort d'usage en Médecine, & on le regarde comme le meilleur réfrigératif du regne animal : il convient dans les inflammations de la goutte ; il guérit la brulure, l'érésypelle & les feux volages du visage : il suffit de tremper un linge plié dans le frai, & de l'appliquer sur la partie douloureuse ; souvent on y mêle un peu de camphre pour le rendre plus efficace. On le mêle avec du miel-rosat ; on imbibe une éponge de ce mêlange, & on l'applique avec succès dans les endroits où il y a hémorrhagie.

La façon de le conserver (car il se pourrit facilement) est de l'enfermer dans un vaisseau, qu'on expose au soleil en été ; par ce moyen, l'alkali volatil s'exalte, aidé par un commencement de putréfaction, & il s'en forme une liqueur par défaillance, qui se dépure d'elle-même. On la filtre ; après quoi elle peut se conserver deux années. D'autres, pour être plus sûrs de sa conservation, distillent au bain-marie le frai de grenouilles, de la même maniere qu'on fait à l'égard des vers, des limaçons, &c. Les grenouilles entrent dans l'emplâtre fondant de Vigo : on les applique aussi, vivantes ou coupées en deux, sur les tumeurs.

GRENOUILLE PÊCHEUSE : *voyez* GALANGA.

GRENOUILLE POISSON. Mademoiselle Merian & Seba disent qu'en Amérique on donne ce nom à une grenouille qui se transforme en poisson. Si cela est, c'est le contraire de ce qui arrive communément aux grenouilles, qui, avant d'être sous cette forme, ont été, en quelque

sorte, des poissons. La grenouille dont il est ici question, a la peau tachetée sur les côtés, le ventre pommelé, les pattes de derriere palmées. On dit qu'on en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, dans la Cornawina-Creck & dans la Pivica. Dès qu'elles sont parvenues à leur grosseur, il leur croît peu-à-peu une queue : elles perdent leurs pattes, & prennent totalement la forme d'un poisson. Les Amériquains & les Européens, établis dans ces endroits, donnent à ce poisson le nom de *Jakies*, & le regardent comme un mets délicat : il a le goût de la lamproie. Ses arrêtes sont cartilagineuses ; sa peau est douce & couverte de très petites écailles ; de petites nâgeoires lui tiennent lieu de pattes : la couleur de ce poisson est d'abord grise, ensuite brunâtre. On voit dans les Ouvrages des Auteurs cités ci-dessus, une planche qui représente la transmutation de ces animaux.

GRENOUILLETTE. On donne ce nom à la *renoncule-tubéreuse* : voyez RENONCULE.

GREQUE, est une espece de sauterelle, de la grandeur & de la forme de la mante. Ses petites cornes & ses aîles sont de couleur jaune : elle a l'œil couleur d'hiacinthe, & le reste du corps est de la couleur de l'améthyste.

GRÈS : *voyez* GRAIS.

GRÉSIL. Nom donné à une sorte de menue grêle assez dure, & dont la blancheur égale celle de la neige. On ne doit pas confondre le grésil avec une petite grêle qu'on voit quelquefois tomber par un tems calme, humide & tempéré ; & qui se fond presque toujours en tombant. Le grésil tient en quelque sorte le milieu entre la neige & la grêle ordinaire ; il tombe communément au commencement du printems : *voyez* GRÊLE & NEIGE.

GREVE, se dit d'une place sablonneuse, ou d'un rivage de gros sable & de gravier sur le bord de la mer ou d'une riviere, où l'on peut facilement aborder & décharger les marchandises : ainsi tous les fonds de sable que la mer couvre & découvre, soit par ses vagues, soit par son flux & son reflux, sont des greves : *voyez* MER.

GRIBOURI, *Cryptocephalus*. Insecte coléoptere, très connu & très redouté des Cultivateurs, parcequ'il ronge & désole les différentes plantes sur lesquelles il se trouve. La larve du gribouri de la vigne est celle qui fait le plus de tort, surtout dans les pays de vignobles : *voyez à l'article* VIGNE. Le gribouri est d'une forme ovale. Ses pattes sont longues, sa tête est petite & cachée en partie par la rondeur du corselet. Ses antennes sont longues, filiformes, composées d'articles allongés, & d'égale grosseur partout. En général les gribouris habitent les endroits humides.

GRIFFES : se dit de l'extrémité de la patte d'un animal, lorsqu'elle est armée d'ongles crochus & recourbés. Telle est la griffe d'un chat, la griffe du lion. On donne encore le nom de *griffes* aux *serres* des oiseaux de proie : on dit aussi *griffe de renoncule* au lieu de cayeux ou d'oignons : *voyez le Ta-*

bleau Alphabétique des Termes, &c. à l'article général Plantes.

GRIFFON. On a donné ce nom à divers oiseaux qui ont une force incroyable & une grandeur démesurée. M. Perrault a donné, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, la description de deux griffons, mais qu'il qualifie du nom de *Vautours :* voyez *ce mot.*

L'un de ces oiseaux, qui étoit plus grand que l'aigle, avoit huit pieds d'envergure, & trois pieds & demi de longueur : ses jambes avoient un pied de long ; ses pieds étoient noirâtres ; ses ongles noirs, moins grands & moins crochus qu'ils ne sont aux aigles : il avoit les yeux à fleur de tête, & autour étoit une peau dénuée de plumes, formant un bourlet comme dans l'autruche. Sa langue étoit dure & cartilagineuse ; son bec, étroit & plus long que celui des aigles ; le plumage du dos & des cuisses étoit d'un gris roussâtre, celui des aîles & de la queue étoit noir ; le dedans des cuisses, la tête & le bas du col étoient entierement blancs : il y avoit au bas du col une fraise composée de plumes effilées, longue de trois pouces, & d'un blanc éclatant. On prétend que la jambe d'oiseau, que l'on garde dans le trésor de la Sainte Chapelle à Paris, est celle d'un griffon : cette jambe a cinq pieds de longueur, depuis l'extrémité de l'ongle du grand doigt de devant, jusqu'à l'ongle du petit doigt qui est derriere.

On dit que les griffons d'Afrique sont fort grands, peut-être ne sont-ils que des especes de *cuntur* ou *condor :* voyez *ce mot.*

GRIGRI. Les Indiens donnent ce nom à une des especes de palmiers très commune dans les Isles Caraïbes. Cet arbre porte des grappes de petits cocos, de la grosseur d'une balle de pistolet, très durs à rompre, & contenant une amande dont on peut tirer de l'huile. *Encyclopédie.*

A la Martinique l'on appelle aussi *grigri* une espece d'oiseau qui est l'*émerillon* des Antilles : *voyez* Emerillon.

GRILLON, *gryllus.* Genre d'insecte à antennes simples longues & filiformes, qui a deux filets à la queue, trois petits yeux lisses. (Ce dernier caractere est fort commun dans les insectes à deux & à quatre aîles nues). Ses pattes postérieures sont longues & propres pour sauter ; elles ont, ainsi que les autres pattes, trois articles à leurs tarses. On croit que ces animaux ruminent.

Le Grillon domestique ou Cri-cri, *gryllus pedibus anticis simplicibus.* Ce grillon & celui des champs ne sont que la même espece. Le premier est plus pâle & plus jaune, & le second est plus brun. Ses antennes sont minces comme un fil, très mobiles, & de la longueur du corps. La tête est grosse, ronde, luisante, & les yeux de couleur jaune semblable à ceux du *grillon-taupe.* Le corselet est large & court. Dans les mâles les étuis sont plus longs que le corps, veinés, comme chiffonés en dessus, & enveloppant une partie du ventre. Dans les femelles au contraire, les étuis sont plus petits que le ventre, non chiffonés, & ne se croisent presque point. De plus la femelle porte à l'extrémité de son corps une pointe dure presque aussi longue que le ventre, plus grosse par le bout,

composée de deux gaines qui enveloppent deux lames. Cet instrument lui sert à enfoncer & déposer ses œufs dans la terre à portée des racines. Le mâle & la femelle ont, ainsi que la taupe grillon, à l'extrémité du ventre, deux appendices pointues & molles. Leurs pattes postérieures sont plus grosses & font ressort pour le saut de l'animal.

Cette espece de grillon habite dans les maisons, & se niche dans des murs d'argile, ou entre des briques, dans des trous de cheminées, proche des foyers, des fours & des fourneaux, enfin dans les lieux chauds où l'on fait un grand feu toute l'année : il chante continuellement, surtout le soir & la nuit, excepté dans les plus grands froids : il s'accoutume au bruit, ce que ne fait pas le grillon sauvage, qui s'épouvante d'un rien, & qui ne chante que dans les beaux jours d'été. Le grillon domestique fuit seulement la lumiere, comme plusieurs autres insectes. Il mange de tout ce qu'il trouve à son goût, pain, farine, viande, graisse, fruits : il n'y a que le mâle qui chante. Son cri aigu & continuel paroît désagréable & incommode à bien des gens. Mais ce chant triste & monotone pour nous, réjouit au contraire sa femelle, parcequ'il est pour elle le cri de l'amour. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes, surtout parmi le vulgaire, qui ont du goût pour le chant des grillons, & qui croient même que ces animaux portent bonheur à leur maison. Les parents inspirent le même préjugé à leurs enfants, & ceux-ci apportent à la maison des grillons de campagne pour les mettre dans les cheminées; mais ces grillons sauvages ne sont pas faits pour habiter les foyers ; ils ont même tant d'antipathie pour les grillons domestiques, qu'ils les détruisent tant qu'ils peuvent. Il y a des gens, en Afrique, qui font commerce de grillons ; ils les nourrissent dans des especes de fours de fer battu, & ils les vendent ensuite à un prix fort avantageux, parceque le petit bruit que font ces insectes n'est point désagréable à ces peuples, & qu'ils se persuadent qu'ils contribuent à leur procurer un sommeil tranquille.

Quant au chant du grillon, quoiqu'on l'attribue au battement redoublé de ses aîles, il est dû à un jeu d'organes construits avec plus d'appareil, & renfermés, selon Scaliger, dans la capacité du ventre. D'autres prétendent que dans les mâles, l'aîle droite supérieure est garnie de différentes fibres réticulaires, qui sont toutes crêpues : les deux aîles venant à se joindre exactement en ligne droite, l'air, frappé par leur battement, est nécessairement poussé en bas, & il doit, au moment de l'impulsion, éprouver un trémoussement, qui cause le son qu'on entend. Emmanuel Kœnig veut que l'organe qui produit ce son soit une membrane, qui, en se contractant, par le moyen d'un muscle & d'un tendon placés sous les aîles de cet insecte, se plie à-peu-près de la même façon qu'un éventail, & que pour peu que cette membrane soit mise en mouvement du vivant, ou même après la mort de l'animal, le cri perçant se fait entendre. Il est certain que, si l'on partage le grillon par le milieu du corps,

ou qu'on lui coupe la tête, il ne laisse pas que de vivre encore quelque tems, & de faire son cri accoutumé. Enfin quelques-uns prétendent que le cri du grillon est produit par le frottement du corcelet.

Jonston dit qu'on peut faire déguerpir ces insectes, en exposant à l'air libre une dissolution de vitriol : une forte vapeur de soufre le fait périr, comme la plupart des animaux. En Médecine, on regarde les grillons comme diurétiques & moins dangereux que les cantharides : on les fait ordinairement sécher au four dans un vaisseau couvert, & on les réduit en poudre, qui se donne depuis douze grains jusqu'à un scrupule, dans un eau appropriée, soit de persil, soit de saxifrage.

GRILLON-CRIQUET, *acridio-gryllus.* Le criquet n'est point un grillon; il est d'une espece particuliere, il ressemble beaucoup à la sauterelle; mais celle-ci a quatre articles aux tarses, & le criquet n'en a que trois. Ses antennes filiformes sont grosses & courtes. Du reste la forme & la métamorphose de ces insectes sont les mêmes. *Voyez* SAUTERELLE.

Le criquet a aussi, outre les deux grands yeux à réseau, trois petits yeux lisses. Cet insecte saute très bien par le moyen de ses pattes postérieures qui sont beaucoup plus grandes que celles de devant, & garnies de muscles très forts. Le criquet marche aussi sur terre, mais mal & pesamment. En revanche il vole assez bien. Ses aîles, qui sont repliées sous des étuis fort étroits, paroissent grandes étant étendues, & ornées de couleurs vives & brillantes.

La larve du criquet ne differe de l'insecte parfait que parcequ'elle ne peut pas voler. Ce petit animal métamorphosé dépose ses œufs en terre, où la chaleur les fait éclore. Il est très vorace, & se nourrit d'herbes & de feuilles. Souvent il fait beaucoup de dégâts dans les campagnes.

GRILLON-TAUPE ou TAUPE-GRILLON, *gryllo-talpa, aut gryllus pedibus anticis palmatis.* Cet insecte, également connu sous le nom de *courtille* ou *courtillere*, est un des plus hideux & des plus singuliers : il est de la longueur du doigt, d'un gris obscur, doux au toucher; il ressemble un peu au grillon, mais il s'en distingue aisément. Sa tête est petite, allongée, garnie de deux antennes filiformes, longues, & de quatre antennules grandes & grosses : derriere les antennes sont deux gros yeux durs, brillants & noirâtres, entre lesquels on en voit trois autres, lisses, plus petits, & tous rangés sur une même ligne transversale. Le corselet forme comme une espece de cuirasse allongée, presque cylindrique & comme veloutée. Les étuis, qui sont courts, ne vont que jusqu'au milieu du ventre; ils sont croisés l'un sur l'autre, & ont de grosses nervures brunes : les aîles repliées se terminent en pointes plus longues que le ventre, qui est mol, & qui se termine aussi par deux appendices assez longues. Ses pattes antérieures sont très grosses, applaties; ses jambes sont très larges, & se terminent en dehors par quatre grosses griffes en scie, & en dedans par deux seulement. M. Geofroi a observé que le tarse ou le pied est souvent situé & caché entre ces griffes. Cet insecte cherche les lieux humides, & passe la plus grande partie de sa vie

ſous terre, principalement dans les couches : il ſort la nuit, même dès le coucher du ſoleil, marche lentement ; il ſaute comme les ſauterelles ; il ſe nourrit de froment, d'orge & d'avoine ; il en porte l'été, dans les trous où il ſe retire, pour en vivre l'hiver : on prétend qu'il ſe nourrit auſſi de fiente de cheval. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier dans les parties de l'intérieur de cet inſecte, c'eſt qu'il s'y trouve pluſieurs eſtomacs, comme dans le animaux ruminants.

Le *grillon-taupe* eſt ainſi nommé, parcequ'il fait le même bruit que le *grillon domeſtique*, & parcequ'il fouit & éleve de petits monceaux de terre, comme les *taupes*. Cet inſecte eſt le fléau des Jardiniers & des Fleuriſtes, parcequ'il ravage toutes les plantes d'un jardin, ſur-tout les melons & les laitues, &c. Il en coupe & ronge les racines. Ses pattes à dents de ſcie lui ſervent à cet uſage. Quand les Payſans l'entendent crier, ils en augurent une année de fertilité.

On en voit beaucoup dans quelques Provinces de Suéde, où ils chantent ſur le ſoir : on en rencontre auſſi une grande quantité en France, & ſur-tout dans la Province de Normandie, où cet inſecte, appellé *taupette*, mord ſouvent les doigts des perſonnes qui fouillent la terre : cette morſure eſt quelquefois vénimeuſe.

Le *taupe-grillon* vit quelque tems dans l'eau, ce qui le fait regarder comme une ſorte d'amphibie. Ces inſectes marquent beaucoup d'adreſſe dans la conſtruction de leur nid. Goëdard dit qu'ils choiſiſſent une motte dure, dans laquelle ils pratiquent un trou qui leur ſert pour entrer & pour ſortir : ils forment au dedans de cette motte une cavité aſſez ſpacieuſe pour y dépoſer leurs œufs : cela fait, ils ont grand ſoin de bien affermir les dehors de ce nid ſouterrain : ſans cette précaution, leurs œufs deviendroient bientôt la proie de cerraines mouches noires, cachées ſous terre. On prétend auſſi, que ces inſectes ſe fraient autour de leurs nids, une eſpece de chemin couvert pour y faire leur ronde en ſûreté, & veiller à ce que l'ennemi ne s'y gliſſe point à l'improviſte.

GRIMME. Eſpece d'animal qui paroît tenir le milieu entre les chevres & les chevrotains, & qui ſe trouve au Sénégal. La grimme ſe diſtingue facilement à une grande cavité qu'elle a au-deſſous de chaque œil, & à un bouquet de poil bien fourni, qui s'éleve perpendiculairement ſur le ſommet de ſa tête.

GRIMPEREAU. Petit oiſeau de paſſage, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. En général, ces oiſeaux ont un bec en forme de faulx, obtus par deſſus, comme émouſſé par la pointe, & dont les côtés ſont un peu en forme de coin : les narines ſont rondes & couvertes des plumes du front : leur langue eſt membraneuſe, un peu plate, fendue par le bout : la queue eſt forte, compoſée de douze grandes plumes égales : leurs pieds ſont garnis de trois doigts par devant, & d'un ergot par derriere.

La premiere eſpece eſt le GRIMPEREAU-TORCHE-POT ou GRIMPEREAU NOIR, *falcinellus arboreus noſtras*. Il eſt un peu plus grand que le pinçon, &

& presque droit : il a le bec noir & rond, la tête & les yeux fort petits, le plumage plombé, une tache blanche au bout de la queue, & une autre d'un rouge chatain sous le ventre & à la gorge, les pieds de couleur bleuâtre, les doigts longuets, les ongles crochus & noirs. Il grimpe & descend le long des arbres, & les creuse : on l'appelle *grand grimpereau gris* ou *pic cendré :* il se retire sous les toits des maisons, dans les murailles & dans les creux des arbres. On l'appelle aussi *casse noisette.*

Quand cet oiseau trouve un grand trou dans un arbre où il veut faire son nid, il le ferme très industrieusement avec du limon en n'y laissant qu'une petite entrée : sa couvée est nombreuse. Il vit de la vermine qu'il trouve aux environs des arbres & de leurs écorces : il se nourrit aussi de noix qu'il ouvre avec son bec très adroitement : il est fort vigilant & actif : le mâle, au printems, appelle sa femelle en faisant un cri, comme s'il disoit *guiric*, *guiric*. Il ne se tient avec elle que pendant l'été ; dès que leurs petits sont élevés, ils se séparent, il bat même sa femelle, lorsqu'il la rencontre après l'avoir quittée. On trouve dans la nouvelle Angleterre un grimpereau noir d'une petite espece.

Le petit Grimpereau Torchepot a la voix plus forte & plus haute que le précédent ; le mâle ne va qu'avec la femelle qu'il a choisie ; quand il en rencontre une autre, il l'oblige de fuir ; il appelle ensuite sa femelle d'une voix claire pour la rendre témoin de sa fidélité : d'ailleurs il est semblable en tout au grand *grimpereau gris*.

Le petit Grimpereau d'arbre se retire dans les troncs d'arbre, s'attache aux branches, à la maniere des *pics*, voltige de branche en branche, & ne demeure jamais en place ; mais il reste toute l'année dans un même canton. Il est un peu plus grand que le roitelet. Sa queue est courte, ses griffes sont blanches & pointues, son bec est courbé en arc.

Le Grimpereau de Hambourg n'est pas plus grand que le moineau. Le plumage du dessus de son corps est d'un brun ombré de pourpre, & celui du ventre d'un brun jaunâtre mêlangé de noir. Cette sorte de grimpereau est plus disposée que tous les autres à grimper d'arbre en arbre ; il les examine par-tout l'un après l'autre, & descend le long du tronc jusqu'à terre ; il ne se sert guere de ses aîles, tant qu'il se trouve parmi les arbres : il se nourrit de cerfs volants & d'autres insectes.

M. Klein donne la notice de dix-neuf especes de grimpereaux des Indes, qui ne different que par la variété de leurs belles couleurs. Ces grimpereaux chantent comme le rossignol. Dans le Méxique leur couleur est d'un bleu d'azur ou de turquoise ; ce ne sont que des colibris. Ceux du Ceylau sont verds, nuancés d'une couleur aurore : dans l'Isle de Cuba, ils sont d'un bleu nuancé d'argent ou de couleur verte : leur courage est tel qu'ils osent poursuivre des bandes de corbeaux, & les obligent de s'aller cacher : on les appelle dans le pays *guit guit*. Des Ornithologistes ont cité d'autres especes de *grimpereaux*, qui ne sont que des *pics*, voyez *ce mot*, tel est le *grimpereau de Bengale* : le *grand & le petit grimpereau*

verds bigarrés, nommés ainsi de leur couleur : ils sont gros & longs comme nos *pics verds*. Voyez le second vol. du *Dictionnaire des Animaux*.

GRIOTTE. Cerise à courte queue, tantôt douce & tantôt aigre : & dont l'arbre se nomme *griottier*. Voyez ce mot *à l'article* CERISE.

GRISARD ou COLIN. *Voyez* CANARD DE MER.

GRISART. *Voyez* BLAIREAU.

GRISETTE. Est un fort beau petit oiseau étranger, qu'on appelle aussi *syriot ;* il ne se nourrit que de mouches & d'autres insectes : son bec est grêle, foible & long ; son corps est brun, excepté le ventre qui est tout blanc : ses jambes & ses pieds sont noirâtres : on lui apprend à parler. Sa chair est blanche, tendre & très délicate. C'est un des meilleurs mêts quoique rassasiant. Cet oiseau de passage reste chez nous en automne près des endroits aquatiques ou sur les côtes de la mer : ils vont par bandes & sont très difficiles à approcher ; mais dès qu'il y en a un de blessé, on le laisse crier pour qu'il fasse venir les autres, ou s'il est mort on le retourne sur le dos : tout le reste de la bande, après avoir un peu tourné, revient à l'endroit d'où elle est partie, & appercevant le mort, elle vient voltiger autour de lui ; pendant ces virements on en tue beaucoup, surtout si l'on a eu la précaution de se cacher derriere les roseaux : la chair des *grisettes* ne se garde pas long-tems sans se corrompre.

GRIVE, *turdus*. Oiseau dont on distingue plusieurs especes qui sont plus ou moins communes en France ; savoir, 1°. la *grosse grive de gui* autrement dite *suserre*, *jocasse*, *fraye* ou *tourdelle* : 2°. la *petite grive de gui*, dite *grive de vigne commune* ou *mauvis :* 3°. la *grive de genevrier*, autrement dite *litorne*, ou *oiseau de nerte*, dite vulgairement *chacha :* 4°. la *grive rouge*, que quelques-uns nomment *roselle :* il n'y a que les deux premieres de permanentes, car les deux autres sont passageres & ne font pas leur nid chez nous.

La GRANDE GRIVE ou GRIVE DE GUI, *turdus viscivorus major*, est un peu moins grande que la pie. Son bec & ses pieds sont d'un brun jaunâtre ; son col & son ventre sont ornés de taches blanches ; son dos & ses aîles sont brunâtres : elle a l'iris couleur de noisette. Cet oiseau mange, ainsi que les autres especes, des baies de Gui, qui ne restent pas longtems dans ses intestins : il les rend en entier, & elles sont si glutineuses qu'elles peuvent encore végéter. Dans l'hiver, il mange des baies de houx sauvage & d'aubépine : il se nourrit aussi de vers, de chenilles & d'autres insectes. La chair de cette grive n'est pas estimée, parcequ'elle est de difficile digestion. Elle est moins commune que les autres : on en éleve en cage. On en mange à Dantzic, qui viennent des forêts voisines de cette ville. Cette espece de grive est un oiseau de passage, qui va par petites compagnies : il chante très bien au printems, & ordinairement il se perche au-dessus des arbres, sur les chênes, ormes, &c. il se plaît aussi dans les pâturages, dans les prés, &c. Le plumage de cet oiseau change pendant l'été & devient un peu cendré : on a remarqué que l'espece ap-

pellée particuliérement *drenne*, se tient seule sur un arbre, qu'elle ne s'en écarte pas loin, & qu'elle en éloigne les autres oiseaux.

La Petite Grive de Gui, *turdus minor*, est ainsi nommée, non parcequ'elle mange des baies de Gui; mais parcequ'elle ressemble à la grosse grive de Gui. Elle est plus petite que la litorne, & n'est guere plus grande que la roselle : elle pese environ trois onces : son bec est long d'un pouce, & brun; l'iris de ses yeux est de couleur de noisette; la poitrine est jaunâtre, le ventre blanc, le dessus du corps olivâtre par-tout avec un mêlange de roux & de jaune aux aîles; les jambes & les pieds sont d'un brun pâle, la plante des pieds est jaunâtre. Elle a le port de la roselle, & est tachée autour des yeux : elle se nourrit d'insectes plutôt que de baies; elle mange aussi des vermisseaux, des scarabées & des limaçons : elle demeure pendant toute l'année en Angleterre, & y fait son nid, qu'elle construit de mousse & de paille en-dehors, & l'enduit de boue en-dedans : elle pond sur cette boue nue cinq ou six œufs de couleur bleue, verdâtres, piquetées de taches noires clair-semées. Elle chante admirablement au printems, étant perchée sur les arbres des bois taillis : elle est solitaire, ainsi que la grosse grive de Gui, mais elle fait son nid dans les haies, plutôt que dans les arbres élevés : elle est stupide, & se laisse prendre facilement : on l'éleve quelquefois en cage. En Silésie, il y en a une si grande quantité dans les forêts & dans les montagnes, qu'elles suffisent pour nourrir les habitants pendant l'automne.

Les paysans en font des provisions & les gardent encore dans le vinaigre à demi-rôties. On les prend avec des collets de crins de cheval, en y pendant pour amorce des baies de sorbier sauvage. Cet oiseau est fort gourmand : il aime passionnément la graine de jusquiame. Dans les vignobles, il mange beaucoup de raisin; aussi est-il très gras & très rempli dans le tems des vendanges : c'est ce qui a donné lieu au proverbe, *saoul comme une grive*. On sert la petite grive sur les tables les plus délicates, à cause de son bon goût : aussi Martial lui a-t-il donné le premier rang parmi les oiseaux, comme il l'a donné au lievre parmi les quadrupedes.

La grive, dite *roselle*, est celle que nous voyons communément voler par grande troupes, & qui, dans l'été, est la plus commune dans nos plaines de France. La grive roselle est la même que la grive rouge ou à rouges aîles. Ses cuisses & ses pattes sont pâles : elle a le dessous des aîles rougeâtre, le ventre blanc. Cette grive repaire en hiver dans la Bohême, dans la Hongrie & dans les pays du Nord : elle gazouille admirablement bien; son ramage, qui renferme une grande quantité de tons, procure de l'agrément pendant neuf mois de l'année.

La grive, nommée *litorne*, ressemble, pour la grandeur & la figure, au merle femelle, avec cette différence, que la litorne a l'estomac jaunâtre, tacheté de noir, & le ventre blanc. Ses jambes & ses pieds sont noirs : cet oiseau est de couleur cendrée sur la tête, le col & le crou-

pion ; le deſſus du dos eſt tanné, mais peu grivelé ; le deſſous de l'aîle eſt blanc. La litorne eſt la moins eſtimée des grives.

On donne encore le nom de *grive* à pluſieurs oiſeaux étrangers ; tel eſt l'*oiſeau à quarante langues de l'Amérique*, nommé ainſi, parcequ'il ſurpaſſe tous les autres par ſon ramage mélodieux : il ſe trouve au Méxique & dans la Virginie. La grive du Breſil n'eſt pas plus grande qu'une alouette ; ſon bec eſt rouge. On en trouve une eſpece dans les Iſles de l'Archipel, principalement à Zira & à Nia, qui fait ſon nid entre des monceaux de pierres : on dit qu'il s'en trouve qui apprennent ſi bien à chanter, qu'après les avoir formées à cet exercice, on les vend à Conſtantinople & à Smyrne, depuis 50 juſqu'à 100 piaſtres.

Les grives de l'Afrique ſont, dit-on, toutes blanches. Nous avons vu un oiſeau, auquel on donnoit ce nom ; mais après l'avoir examiné, nous avons reconnu que c'étoit un merle. La grive, dite *jaſeur de la Caroline*, pourroit bien n'être qu'une variété du geai de Bohême.

GRIVE DE MER, *turdus marinus*. On donne ce nom à un poiſſon à nâgeoires épineuſes : on le nomme à Rome *poiſſon paon*, à cauſe de ſes belles couleurs.

GROLE. *Voyez* FREUX.

GRONDEUR. Poiſſon très commun dans les Iſles Antilles, qui grogne de même que le *groneau*, & qui fait une des principales nourritures de pluſieurs habitans de Cayenne. *Voyez* GRONEAU.

GRONEAU ou GROGNAUT, *lyra*. On donne ce nom à un poiſſon de la Méditerannée, qui grogne comme un porc : il a les nâgeoires épineuſes. *Voyez* ROUGET.

GROS-BEC, *coccothrauſtes*. Oiſeau ainſi nommé par la groſſeur de ſon bec, relativement à celle de ſon corps. Cet oiſeau eſt d'un tiers pls grand que le pinſon : ſa tête eſt groſſe en comparaiſon du corps : elle eſt de couleur rouſsâtre ; ſon col eſt de couleur cendrée ; ſon dos eſt roux ; la poitrine & les côtés ſont de couleur cendrée, légerement teinte de rouge.

Ces oiſeaux ſont fort communs en France, en Italie & en Allemagne : ils reſtent en été dans les bois & ſur les montagnes ; en hiver, ils deſcendent dans les plaines. Ces oiſeaux ont le bec ſi fort, qu'ils caſſent avec facilité les noix, les noyaux d'olives & de ceriſes : ils ſont du tort, parcequ'ils mangent les boutons des arbres. Ils vivent pour l'ordinaire de ſemence de chenevis, de paniz. C'eſt toujours ſur le ſommet des arbres qu'ils font leurs nids. Ils pondent cinq ou ſix œufs. On les nomme quelquefois *caſſe-noix ;* mais l'oiſeau qui porte ce nom eſt différent. *Voyez* CASSE-NOIX à l'article MERLE DE ROCHER.

Il y a dans les Indes, ſur-tout à la Virginie, une eſpece de gros-bec, de couleur écarlate, dont la tête eſt ornée d'une crête. Cet oiſeau eſt de la groſſeur d'un merle : ſon chant eſt fort agréable. On donne auſſi le nom de gros-bec au *toucan*, voyez ce mot.

GROSEILLER. On donne ce nom à plusieurs especes d'arbrisseaux épineux ou non épineux, & qui varient encore entr'eux par la diversité des fruits : nous ne parlerons ici que des principales especes les plus connues.

Le GROSEILLER ÉPINEUX, *grossularia spinosa, aut uva cripsa simplici acino*, est de deux especes; l'une *sauvage* & l'autre *cultivée*. Le groseiller blanc sauvage est le plus commun : il vient de lui-même contre les haies, dans les bois : les forêts de Saint-Germain & des environs de Montmorency, près de Paris, en sont remplies. Cet arbrisseau est haut de six pieds ou environ : sa racine est ligneuse, & un peu fibreuse; elle pousse des tiges nombreuses & rameuses, & garnies de toutes parts d'épines fortes près de l'origine des feuilles. Son écorce est purpurine dans les vieilles branches, blanchâtre dans les jeunes. Son bois est de couleur de buis pâle : ses feuilles sont larges comme l'ongle du pouce, presque rondes, un peu découpées, vertes, velues, d'un goût aigrelet, & portées sur de courtes queues. Ses fleurs sont petites, & d'une odeur suave : elles naissent plusieurs ensemble, belles, pendantes, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rond, & attachées aux parois de leur calice, qui est découpé en cinq parties. Il leur succede des fruits ou baies rondes ou ovales, séparées, molles, pleines de suc, de la grosseur d'un grain de raisin, rayées depuis le pédicule jusqu'au nombril, en maniere de méridiens; vertes d'abord & acides au goût; jaunâtres, étant mures, d'une saveur douce & vineuse, remplies de plusieurs petites graines blanchâtres.

L'espece de groseiller cultivé ne differe du précédent qu'en ce qu'il est moins épineux, & que ses feuilles & ses baies deviennent plus grandes & plus aromatiques.

Ce sont ces sortes de baies qu'on appelle *groseilles blanches* ou *groseilles douces*; étant vertes, on en fait usage dans les ragoûts au lieu de verjus : c'est alors qu'on les nomme *groseilles à maquereau*. Elles sont rafraîchissantes & astringentes, excitent l'appétit, & sont ordinairement agréables aux femmes enceintes, lorsqu'elles ont du dégoût pour les alimens : elles guérissent les nausées & arrêtent les flux de ventre, même les hémorrhagies; cuites dans le bouillon, elles sont utiles aux fébricitans. L'on mange celles qui sont mûres au sortir de l'arbrisseau; mais elles se corrompent facilement dans l'estomac. Leur suc devient un peu vineux par la fermentation. Il s'en consomme une grande quantité en Hollande & en Angleterre, où l'on en cultive une quantité considérable.

Ray dit que les Anglois font du vin de ces fruits mûrs, en les mettant dans un tonneau, & en jettant de l'eau bouillante par-dessus : ils bouchent bien le tonneau, & le laissent dans un lieu tempéré, pendant trois ou quatre semaines, jusqu'à ce que la liqueur soit imprégnée du suc spiritueux de ces fruits, qui restent alors insipides. Ensuite on verse cette liqueur dans des bouteilles, & on y met du sucre : on les bouche bien, &

on les laiſſe juſqu'à ce que la liqueur ſe ſoit mêlée intimement avec le ſucre par la fermentation, & ſoit changée en une liqueur pénétrante & ſemblable à du vin.

Le Groseiller a grappes : on en diſtingue deux eſpeces.

1°. Le Groseiller rouge, *ribes ruber*, eſt un arbriſſeau non épineux, qui croît dans les forêts des Alpes & des Pyrenées, mais qu'on cultive communément dans les jardins & les vergers. Ses racines ſont branchues, fibreuſes & aſtringentes : ſes tiges ou rameaux ſont nombreux, durs, tortus ; cependant flexibles & hauts de cinq pieds ou environ, couverts d'une écorce brune. Le bois en eſt verd, & renferme beaucoup de moëlle : ſes feuilles ſont preſque rondes, vertes & dentelées : ſes fleurs ſont diſpoſées en petites grappes, dont les pédicules ſortent des aiſſelles des feuilles. Chacune de ces fleurs eſt compoſée de pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe & attachées au parois du calice. Il leur ſuccede des baies groſſes comme celles du genievre, vertes d'abord, rouges étant mûres, ſphériques, & remplies d'un ſuc acide fort agréable au goût & à l'odorat, & de pluſieurs petites ſemences. Ces baies ſont les groſeilles rouges. Le groſeiller rouge tranſplanté veut une terre graſſe bien fumée : on le met en bordure.

2°. L'autre eſpece de groſeiller à grappes porte des baies blanches, mais la plûpart des Botaniſtes le regardent plutôt comme une variété du précédent, que comme une véritable eſpece. Ces baies ſont appellées *petites groſeilles blanches* : elles ne ſont pas ſi communes que les rouges ; mais elles ont le même goût & la même vertu : elles ſont même plus eſtimées, & les grappes en ſont plus groſſes. La groſeille blanche & perlée, dite de *Hollande*, demande une terre forte & humide : on la plante de diſtance en diſtance, & on ne taille que fort peu ces buiſſons les deux premieres années ; mais les ſuivantes, on les taille aſſez court. En général les groſeillers ſe multiplient de rejettons enracinés, ou de boutures coupées ſur du vieux bois. C'eſt en Hollande que l'on entend le mieux la culture & la taille des groſeillers à grappes.

On mange les baies blanches & rouges des groſeillers, encore attachées à leurs grappes & ſans aucune préparation ; ou bien on les ſépare des grappes, & on y ajoute un peu de ſucre. Les enfans, & ſur-tout les jeunes filles qui ont les pâles couleurs, même les femmes qui ſont attaquées du *pica* & du *malacia*, ainſi que les febricitans, les recherchent avec avidité, à cauſe de leur ſaveur acide, vineuſe & agréable au goût. On confit, avec le ſucre, ces grappes toutes entieres, de même que les ceriſes. On prépare auſſi une gelée de groſeilles, qui eſt très belle, tremblante & très agréable au goût, en faiſant cuire le ſuc de groſeilles avec du ſucre, juſqu'à une conſiſtance convenable. C'eſt une confiture que l'on ſert non-ſeulement au deſſert, mais qu'on réſerve encore pour ſoulager les malades, & ſur-tout ceux qui ont la fievre. Elle convient très bien dans les convaleſcences des maladies aigües, elle fournit un aliment léger, tem-

perant & véritablement raffraîchissant. Dans les boutiques, on prépare un sirop avec ce même suc, ou un rob, ou résiné, en le faisant épaissir jusqu'à consistance de miel. Ce suc étendu dans trois ou quatre parties d'eau & édulcoré avec suffisante quantité de sucre, est connu sous le nom d'*eau de groseille*. Le goût agréable de cette boisson l'a fait passer de la boutique de l'Apothicaire à celle du Limonadier, & cette boisson est exactement analogue à la limonade.

Tout le monde convient de la bonté des groseilles rouges pour tempérer le bouillonnement intérieur du sang, & réprimer les mouvemens de la bile : elles sont modérément astringentes, fortifient l'estomac, ôtent le dégoût & adoucissent le mal de gorge. Elles conviennent dans les vomissemens, les diarrhées & les hémorrhagies, dans les fievres malignes & les maladies contagieuses : cependant l'usage en devient nuisible, si l'on en prend trop & mal-à-propos ; car l'usage continu des acides nuit à l'estomac, excite la toux, est pernicieux pour la poitrine, & sur-tout lorsqu'on craint l'inflammation des visceres du bas-ventre.

Il y a encore d'autres especes de groseillers, tel que le *Cassis* ou *Cassier des Poitevins*, autrement *Groseiller noir*. Voyez CASSIS. Le Groseiller des Antilles, dont les Créoles mangent le fruit, est le *Solanum scandens aculeatum*, *hyosciami folio*, *flore intùs albo*, *extùs purpureo*. *Plum.* & *Barr.*

GROS-VENTRE. C'est le nom qu'on donne à plusieurs poissons ronds ou *orbis*, que l'on trouve dans l'Isle de Cayenne, & dont l'usage est assez dangereux : ils sont même regardés, par bien des gens, comme des poisons. Le gros-ventre est orné de taches ou rubans de couleur brune & jaune.

GROS-YEUX. C'est un poisson fort abondant en l'Isle de Cayenne, & que les habitans de ce pays nomment *Kouttai*. Ses yeux sont saillans en-dehors de plus d'un demi-pouce : il se tient sur le rivage de la mer, & se laisse aller au gré des vagues. On tue ce poisson à coups de fléche ou à coups de fusil. M. Barrere croit que ce poisson est vivipare : il est fort bon à manger, sur-tout étant frit.

GROTTE, *Spelunca*. On nomme ainsi les cavernes, les creux ou les espaces vuides qui se rencontrent dans le sein de la terre, & sur-tout dans l'intérieur des montagnes. On attribue la formation des grottes à divers bouleversemens, causés par des révolutions particulieres, telles que celles qu'ont pu causer les feux souterrains, ou les eaux, qui, en pénétrant au travers des montagnes & des rochers, ont détaché & entraîné la terre & le sable qui leur présentoient le moins de résistance, & ont ainsi donné lieu à des cavernes.

On connoît en divers endroits des cavernes & des grottes qui présentent des singularités propres à piquer la curiosité. *Voyez* CAVERNE.

La *grotte d'Arcy*, en Bourgogne, dans l'Auxerrois, est remarquable par ses salles qui se succedent les unes aux autres, & dans lesquelles on

obſerve différens jeux de la Nature. L'entrée de cette grotte eſt ſi baſſe, qu'on ne peut y paſſer que courbé : depuis quelques années on l'a fermée, & le Seigneur en garde la clef. Lorſqu'on a paſſé une premiere ſalle, on entre dans une autre très vaſte, dont le ſol eſt rempli de pierres entaſſées confuſément : on y voit un lac, dont le diametre peut avoir cent vingt pieds ; l'eau en eſt claire & bonne à boire. On entre enſuite dans une troiſieme ſalle, qui eſt très remarquable par ſes trois voûtes portées l'une ſur l'autre, la plus haute étant ſupportée par les deux plus baſſes. Il y a pluſieurs ſalles, dans leſquelles on voit des ſtalactites & des pyramides, qu'on croiroit être de marbre blanc. Dans une autre, on voit une eſpece de figure humaine grande comme nature, qui de loin paroît être une Vierge tenant entre ſes bras l'Enfant Jeſus ; d'un autre côté, une eſpece de fortereſſe avec des tours : l'Art eſt peut-être venu-là un peu à l'aide de la Nature, ou l'imagination y voit les objets plus diſtincts qu'ils ne le ſont réellement : le cheval & les autres objets que l'on voit dans la fameuſe grotte de Bauman, dans le Duché de Brunſwick, ſont peut-être dans le même cas. La concavité du dôme d'une autre ſalle, paroît être à fond d'or, avec de grandes fleurs noires ; mais lorſqu'on y touche, on efface la beauté de l'ouvrage, car ce n'eſt que de l'humidité. On voit au milieu de cette voûte une quantité de chauves-ſouris, quelques-unes ſe détachent pour venir voltiger autour des flambeaux.

Il eſt digne de remarque, que dans cette grotte l'air eſt extrêmement tempéré ; celui qu'on y reſpire dans les plus grandes chaleurs, eſt auſſi doux que l'air d'une chambre, quoiqu'il n'y ait point d'autre ouverture que la porte par laquelle on entre : ce qui eſt contraire à ce qui arrive ordinairement dans les lieux ſouterrains, ſur-tout lorſqu'ils ont très peu de communication avec l'air extérieur.

Tout le monde a entendu parler de la fameuſe *grotte d'Antiparos*, dans l'Archipel, dont M. de Tournefort a donné une ſi belle deſcription, dans ſon *Voyage du Levant, tom. 1, pag. 190*. On trouve d'abord une caverne ruſtique d'environ trente pas de largeur, partagée par quelques piliers naturels : entre les deux piliers qui ſont ſur la droite, il y a un terrein en pente douce, & enſuite juſqu'au fond de la même caverne une pente plus rude d'environ vingt pas de longueur : c'eſt-là le paſſage pour aller à la grotte intérieure, où l'on pénetre par un trou fort obſcur, par lequel on ne ſauroit entrer qu'en ſe baiſſant, & au ſecours de flambeaux. On deſcend d'abord dans un précipice horrible, à l'aide d'un cable que l'on prend la précaution d'attacher à l'entrée : on ſe coule dans un autre bien plus effroyable encore, dont les bords ſont fort gliſſans, & répondent ſur la gauche à des abyſmes profonds, où la voix forme des échos & réſonne comme le bruit du tonnerre. On place ſur les bords de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit un rocher tout-à-fait coupé à plomb : on continue à gliſſer par des endroits un peu moins dangereux ; mais dans le tems qu'on ſe croit en pays praticable, le pas le plus

plus affreux vous arrête tout court, & on s'y casseroit la tête, si on n'étoit averti ou arrêté par ses guides. Pour le franchir, il faut se couler sur le dos le long d'un gros rocher, & descendre une échelle qu'il faut porter exprès. Quand on est arrivé au bas de l'échelle, on se roule quelque-tems encore sur des rochers, & enfin on arrive dans la grotte. On compte trois cens brasses de profondeur depuis la surface de la terre. La grotte, qui est de la plus grande beauté, paroît avoir quarante brasses de hauteur sur cinquante de large : elle est remplie d'un grand nombre de coquilles fossiles, & notamment de belles & grandes stalactites de différentes formes, tant au-dessus de la voûte, que sur les terreins d'en-bas. On y voit encore la fameuse pyramide appellée *Autel*, où l'on lit : *Hic ipse Christus adfuit, ejus natali die mediâ nocte celebrato, 1673.* Cette inscription est d'un Ambassadeur de France à la Porte, qui y fit célébrer la Messe en grande solemnité, la nuit de Noël. Ces stalactites sont une espece d'*Albâtre Oriental*, qu'on ne doit regarder que comme un marbre plus épuré, veiné, couleur d'onyce, entraîné par les eaux, & déposé ensuite sur les parois de la grotte. *Voyez* STALACTITES.

Les rochers qui composent les Alpes, sont remplis, en quelques endroits, de cavités ou de grottes, où les habitans de la Suisse vont tirer le cristal de roche. On reconnoît qu'on va rencontrer quelques-unes de ces cavités, lorsqu'en frappant avec de grands marteaux de fer sur les rochers, ils rendent un son creux. Ce qui les indique encore d'une maniere bien plus sûre, c'est une zône de quartz blanc, qui coupe la roche en différens sens. Si l'on voit suinter de l'eau au travers du roc, près des endroits où l'on a observé ce quartz, on est sûr que ces cavernes contiennent du *cristal.* Voyez ce mot.

La *grotte du Chien*, en italien *grotta del Cane*, est ainsi nommée de l'épreuve que l'on fait de ses exhalaisons sur un chien, pour satisfaire la curiosité des Voyageurs. Cette grotte est située en Italie, dans le Royaume de Naples. Elle a environ huit pieds de haut, douze de long, & six de large. Il s'éleve de son fond une vapeur chaude, ténue, subtile, qu'il est aisé de discerner à la simple vue. Cette vapeur en s'élevant couvre toute la surface du fond de la grotte ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle ne se disperse point dans l'air, mais qu'elle retombe un moment après s'être élevée. Si l'on y introduit un flambeau allumé, & qu'on le baisse contre terre, on le voit s'éteindre, à mesure qu'il en approche, & la fumée qui devroit naturellement s'élever, rase le sol & gagne vîte le grand air par l'ouverture.

Le Docteur Mead a éprouvé sur lui-même, qu'on peut se tenir debout dans cette grotte, sans ressentir aucune incommodité, tant que la tête est au-dessus de la hauteur où s'élevent les vapeurs. Il n'en est pas de même lorsque la tête y est plongée. L'Histoire rapporte que Charles VIII, Roi de France, en fit l'essai sur un âne ; & que deux Esclaves qui y furent mis la tête en bas par ordre de Pedro de Tolede, Viceroi de Naples,

y perdirent la vie. Aujourd'hui un homme qui a les clefs de cette grotte, en fait l'expérience sur un chien qui est au fait de ce manége. Il couche cet animal à terre dans la grotte; au bout d'une trentaine de secondes, il paroît comme mort; dans l'espace d'une minute, ses membres sont attaqués d'une espece de mouvement convulsif, & il ne conserve bientôt d'autre signe de vie, qu'un battement, presqu'insensible, du cœur & des arteres, qui seroit suivi de la mort, si on le laissoit deux ou trois minutes en cet endroit. Si après la défaillance, on le tire hors de la grotte, il reprend ses sens & ses esprits, aussi-tôt qu'on l'a plongé dans le lac d'Agnano qui est tout près, ou qu'on l'a jetté sur l'herbe. Quelques personnes avoient regardé ces vapeurs comme des moufettes ou vapeurs minérales; mais par les épreuves qu'en a fait M. l'Abbé Nollet, il ne leur a reconnu aucune des qualités de ces especes de vapeurs; ce qui lui a fait penser que celles de la grotte du Chien ne produisent ces effets pernicieux, & ne mettent l'animal en danger de mort, qu'en produisant l'effet que feroit la vapeur de l'eau bouillante sur un animal qu'on obligeroit de la respirer.

L'Antiquité nomme plusieurs autres cavernes célebres par des exhalaisons mortiferes. Telle étoit la Méphitis d'Hierapolis, dont il est parlé dans Ciceron, dans Galien & dans Strabon, qui avoient été témoins de ses effets. Telle étoit encore la caverne Méphitique de Corycie, *Specus Corycius*, dans le mont Arima en Cilicie, qui, à cause de ses exhalaisons empestées, étoit appellée l'Antre de Typhon, *Cubile Typhonis*. Au reste les vapeurs pernicieuses de toute nature ne sont pas rares. *Voyez à l'article* EXHALAISONS.

La *grotte de la Sibylle* est près du lac d'Averne dans le Royaume de Naples. La principale entrée en est déja comblée, & celle par laquelle on y parvient aujourd'hui s'affaisse & se bouche tous les jours: c'est une des merveilles de l'Italie qu'il faudra bientôt rayer de ses Fastes.

La *grotte de Noce* est des plus bizarres à la vue. Sur le penchant de la montagne de Noce est un théatre d'écueils effroyables, qui, au premier coup d'œil, semblent menacer ruine. On ne sauroit mieux comparer ces écueils qu'à une montagne mise en pieces à force de mines. Ce sont apparemment des rochers qui ont écroulé, & qui sont tombés l'un contre l'autre. Les uns sont restés droits en forme de tour, les autres ont roulé jusques dans la plaine, d'autres enfin sont restés attachés à la montagne. Dans leur rencontre mutuelle, ils ont formé des cavernes très variées, mais horribles, & des plus bisarres. Au rapport des paysans, quand il doit pleuvoir, on voit sortir par reprises du milieu de ces affreux & inaccessibles précipices de la fumée ou du brouillard. Au-dessus de l'Eglise de Noce, on trouve à mi-côte de la montagne une grotte très spacieuse, & si bien construite qu'on auroit peine à la croire naturelle: l'entrée en est très vaste, & ressemble à la porte d'un palais: dans l'intérieur de la grotte, l'on voit comme des especes de petites chambres de figure presque

ovale, & couvertes de voûtes en dôme, avec des ouvertures qui communiquent d'un lieu à l'autre, & par où l'on a la vue des pentes de la montagne : il roule au milieu des appartemens une ſource d'eau qui murmure en tombant : enfin on voit dans ces grottes pluſieurs congellations, qui prennent différentes figures, ſelon la différente courbure des parois.

La *grotte de la Balme* mérite d'être connue, à cauſe de ſa grandeur, à cauſe des productions qu'elle renferme, & par la curioſité qu'eut François I de la faire examiner étant en Dauphiné, mais malheureuſement par des gens peu hardis qui en dirent des fables. M. Morand en a donné la deſcription dans le deuxieme tome des *Mémoires étrangers*. Cette grotte, ſituée à ſept lieues de Lyon, eſt dans une montagne qui s'étend très loin. Des congellations de diverſes couleurs & de différentes formes, y font un très bel effet. Quelques-unes qui ont la figure de baſſins, qui ſeroient diſpoſés les uns au-deſſus des autres, reçoivent l'eau qui forme des nappes & des caſcades naturelles. On voit ſortir d'une des rues de cette grotte, un courant d'eau qui ſe perd ſous terre, vient enſuite reparoître à l'entrée de la grotte, & va ſe décharger dans le Rhône.

Un Curé du canton fit, avec quelques-uns de ſes amis, l'entrepriſe de remonter le courant ſouterrain. Suivant leur relation, à peine, dans certains endroits, y avoit-il de l'eau; dans d'autres, il étoit ſans fond; quelquefois ils furent obligés de porter leurs bateaux; d'autres fois de s'y coucher. Après l'avoir remonté environ l'eſpace d'une lieue, leur navigation ſe termina à une ouverture ronde & ſpacieuſe, dont l'eau ſortoit à gros bouillons : c'eſt ſans doute le bruit qu'elle fait en tombant, qui épouvanta les Obſervateurs de François I.

La *grotte de Quingey*, près du Doux, en Franche-Comté, eſt longue & large, & la Nature y a formé des colonnes, des feſtons, des trophées, des tombeaux; enfin, l'on y voit, pour ainſi dire, tout ce que l'on veut imaginer; car l'eau dégoutant, s'épaiſſit ſous diverſes figures & fait mille groteſques. Cette caverne, ainſi que toutes les autres de cette eſpece, eſt le ſéjour d'un nombre très conſidérable de chauves-ſouris.

La *grotte de Beſançon*, ou la *Glaciere*, eſt une grande caverne creuſée dans une montagne, à cinq lieues de Beſançon. Pluſieurs Mémoires, inſérés dans ceux de l'Académie, ont parlé diverſement de cette grotte. M. de Coſſigni, Ingénieur en chef de Beſançon, en a donné une deſcription détaillée, inſérée dans le tome premier des Mémoires préſentés à l'Académie. Le thermometre, ſuivant ſes obſervations, eſt preſque toujours fixé, dans cette caverne, à un demi degré au-deſſus du terme de la glace. Le bas de cette caverne eſt de 146 pieds au-deſſous du niveau de la campagne : l'entrée eſt large de 60 pieds & haute d'environ 80; la grotte a 135 pieds dans ſa plus grande largeur, & 168 de longueur. On y voit treize ou quatorze pyramides de glaces, de ſept à huit pieds de hauteur. Ces pyramides ſe ſont ſans doute formées en place de ſemblables colonnes de glace qu'on y voyoit au commencement de ce ſiécle,

& qui furent détruites en 1727 pour l'usage du camp de la Saône, la glace manquant alors dans Besançon. On dit que cette glace est plus dure que celle des rivieres : on explique ce phénomene, en observant que les terres du voisinage, & celles du dessus de la voûte, sont pleines d'un sel nitreux ou d'un sel ammoniacal naturel. La variation du thermometre pendant l'hiver & l'été, y est très peu considérable ; aussi y a-t-il de la glace en tout tems. Il sort quelquefois de cette grotte, pendant l'hiver, un brouillard qui y annonce un léger dégel ; mais aussi-tôt que la chaleur se fait sentir, la glace augmente. Il regne continuellement dans cette glaciere un froid très vif. Un coup de pistolet tiré dans la caverne y fait un bruit considérable. Peut-être seroit-il sage de ne pas répéter trop souvent cette derniere expérience, qui pourroit détacher des glaces qui sont attachées à la voûte.

On voit, par ce qui vient d'être rapporté, que cette grotte présente aux Physiciens un phénomene unique dans la Nature ; la glace qui s'y forme dans les chaleurs de l'été, prouve que le froid qui regne dans cet endroit souterrain est très réel, & n'est point relatif comme celui des autres souterrains, & fait par conséquent une exception aux regles que suit ordinairement la Nature. Aussi M. de Vanolles, Intendant de Franche-Comté, instruit qu'on enlevoit la glace à mesure qu'elle se formoit, & voulant conserver cette curiosité naturelle, fit fermer l'entrée de la grotte par une muraille de vingt pieds de haut, dans laquelle fut pratiquée une petite porte dont la clef fut remise aux Echevins du Village, avec défense d'y laisser entrer personne pour enlever de la glace. *Voyez les articles* Glace & Glaciers.

GROUGROU. C'est une espece de petit palmier de l'Amérique : il est garni d'épines longues de quatre à cinq pouces. Cet arbre, différent du véritable palmier épineux, porte son fruit en grappes de la grosseur d'une balle de paume, & renfermant un petit cocos plus gros qu'une aveline, noir, poli, & très dur, au-dedans duquel est une substance blanchâtre, coriace, insipide, & très indigeste : cependant les Negres en mangent beaucoup. Les Sauvages en font une huile dont ils se frottent le corps. Le chou qui provient de cet arbre est infiniment meilleur que celui du palmier franc, mais moins exquis que celui du palmier épineux. Les montagnes de la Grenade en Amérique, sont toutes couverte de *grougroux*.

GRUAU, *Grutum*. Voyez *au mot* Avoine.

GRUE, *Grus*. C'est un oiseau scolopace & de grande taille, qui pese quelquefois jusqu'à dix livres. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des doigts près de cinq pieds de longueur. Il a le col très long, aussi-bien que les jambes ; le bec droit, pointu, d'un noir verdâtre, & long de près de quatre pouces ; le sommet de la tête noirâtre. Derriere la tête, le mâle a une espece de plaque en forme de croissant, couverte de poils rougeâtres, ce que n'a pas la femelle. La grue a deux raies blanches derriere les yeux, la gorge & les côtés du col de couleur obscure, le plu-

mage du corps cendré, une envergure très large ; les grandes plumes sont noires ; sa queue est courte, & paroît arrondie quand elle se développe ; ses jambes sont noires & nues au-dessus des jointures ; ses doigts sont noirs & très longs, le doigt extérieur est lié par une membrane épaisse à la derniere articulation de celui du milieu.

La trachée àrtere de la grue a une conformation rare, elle entre profondément dans le sternum par un trou fait exprès, elle s'y réfléchit quelques tours, puis elle sort par le même trou pour aller aux poumons. L'estomac de cet animal est musculeux : il ne mange point de poisson, il mange du grain ou de l'herbe, quelquefois aussi des scarabées & d'autres insectes.

Ces oiseaux sont passagers comme les cicognes : les Auteurs de la suite de la Matiere Médicale, disent en avoir vû passer par Orléans en plein jour, dans les quinze premiers jours du mois d'Octobre en 1753, des milliers qui voloient du Nord au Midi par troupes de 50, 60, & de 100 ; plusieurs de ces bandes s'étant abbatues la nuit dans des plaines de bled sarrazin en Sologne, y firent beaucoup de dégât. La grue ne fait ordinairement que deux petits, nommés [illegible] l'un est mâle, l'autre est femelle, & si-tôt qu'elle les a élevés, & qu'ils ont appris à voler, elle s'en va en poussant un cri qu'elle fait entendre de loin. On dit que les jeunes grues n'ayant pas encore de plumes courent cependant si vîte qu'un homme ne sauroit presque les atteindre.

Quoique la grue soit un grand oiseau, il y a plusieurs petits oiseaux de proie instruits par les Fauconniers, qui osent se hazarder à la combattre corps à corps ; mais on a coutume d'en lâcher plusieurs, afin de pouvoir jouir de la vue de leur combat. Ces oiseaux aiment les lieux marécageux ; ils se battent quelquefois entr'eux très vivement. Lorsqu'ils volent en troupe, ils observent l'ordre de triangle, soit pour passer la mer pour voyager, soit sur terre. Il y a peu d'oiseaux dont le cri se fasse entendre d'aussi loin.

Les Polonois nourrissent des grues, auxquelles ils arrachent les plumes de la queue, & ils versent de l'huile dans les creux d'où elles ont été arrachées : il y renaît ensuite des plumes blanches, qui sont chez eux de grand prix, pour orner les bonnets des Gentilshommes. La grue est facile à tromper, car elle se joue & saute à la voix de l'homme qui contrefait son cri ; elle aime la compagnie & s'apprivoise aisément : mais, sans appeau, il est fort difficile d'en approcher & d'en tuer une seule, quoiqu'on les voie en foule par terre ; elles sont toujours aux aguets & s'envolent dès qu'elles apperçoivent le Chasseur. Les grues ont beaucoup de peine à s'élever de terre ; mais quand une fois elles sont à une certaine hauteur, elles volent avec aisance, & souvent à perte de vue, au point de ne paroître pas plus grosse que des grives : on prétend que ces animaux vivent plus de quarante ans.

Les pierres qu'on trouve dans l'estomac des grues, leur sont utiles

pour faciliter la digestion : ces pierres servent comme de petites meules, étant mises en mouvement par l'action de deux muscles forts & robustes qui composent le gézier.

La grue étoit autrefois recherchée dans les repas. Plutarque dit qu'on la tenoit enfermée dans des volieres & qu'on lui crevoit les yeux pour l'engraisser : cependant sa chair est massive, fibreuse & coriace : elle doit être bien faisandée & chargée d'assaisonement pour qu'on en puisse manger sans en être incommodé. En Médecine, on l'estime propre pour le genre nerveux : sa graisse est pénétrante & résolutive, elle convient dans la paralysie & les rhumatismes : elle est utile dans certaines surdités.

On donne encore le nom de grue à plusieurs autres oiseaux : savoir, la *grue de Numidie.* Voyez DEMOISELLE DE NUMIDIE.

La GRUE DES INDES, *grus Indica.* Son col est dénué de plumes, la peau de cette partie est rouge, & les pieds de couleur de rose : elle est plus petite que notre grue.

La GRUE BALÉARIQUE est un très bel oiseau, de la figure de la cigogne, qui a le cri & la maniere de vivre du paon : d'ailleurs il est assez semblable à la grue ordinai[illegible]. Sa tête est [illegible] crête ou huppe, composée de quantité de plumes très déliées & menues qui sont dorées & placées [illegible] près des tempes ; cette grue a une tache blanche assez longue, au bas de laquelle se voient deux pendans de chair couleur de rose : on voit ordinairement cette grue aux environs du Cap Verd. Belon dit que la grue Baléarique est le *bihoreau*, & M. Perrault soupçonne que c'est l'*oiseau royal.*

La *grue du Japon* est presque toute blanche, le bec & les pieds sont d'un verd brun, le sommet de la tête d'un rouge éclatant, le bas du col est noirâtre, ainsi que les grandes plumes.

Les grues sont très communes à la Louisiane : on les y voit dans les terres, & le long des lacs & des fleuves. On les trouve aussi en grand nombre à la Chine : on les y apprivoise si facilement, qu'on leur apprend à danser.

GRUE, POISSON, *grus, piscis marinus.* Ce poisson qui se trouve dans l'Attique, a quinze pieds de longueur, & n'a que la grosseur d'une médiocre anguille : il est très rare & ne se voit guere sur les côtes de France.

GRYPHITES, *conchiti curvi rostri.* Ce sont des coquilles bivalves & fossiles du genre des *huitres ;* voyez ce mot. La gryphite est très commune, elle ressemble un peu à un batteau : elle est composée de deux piéces inégales, dont l'une qui est inférieure, a un bec recourbé en dedans ; la valve supérieure est platte, ou légerement concave : il y en a de feuilletées, d'unies, de cannelées & sillonnées : les unes sont petites, les autres sont grandes : l'analogue marin de cette coquille n'est pas bien connu.

GRYPS ou GRYPHUS : *voyez* CONDOR.

GUACUCUJA, ou CHAUVE-SOURIS AQUATIQUE, *vespertilio aquaticus.* Poisson du Bresil, dont la tête, fort grande à proportion du corps, a la figure d'un soc de charrue. Il a entre les yeux une corne fort dure & longue de deux doigts ; sa bouche est sans dents. Sa peau n'a point d'écailles, mais des tubercules, elle est brunâtre sur le dos, tiquetée de noir sur le côté & rouge sous le ventre. Ses nâgeoires sont fort élevées.

GUAFFINUM ou GUAINUMU : gros cancre du Bresil, fort bon à manger. Sa gueule est si large, que le pied d'un homme peut entrer dedans ; il se tient dans des trous auprès du rivage. Quand il tonne, ces cancres sortent de leurs cavernes, & font un tel bruit entr'eux, qu'on croiroit qu'ils veulent surpasser celui du tonnerre.

GUAJACANA. *Voyez* PLAQUEMINIER.

GUAINIER. *Voyez* ARBRE DE JUDÉE.

GUANA : animal amphibie d'Afrique qui tient du crocodile, & qui n'a gueres plus de quatre pieds de longueur. Son corps est noir & tacheté, ses yeux sont ronds & sa chair tendre ; il n'attaque, ni les hommes, ni les bêtes, à l'exception des poules, dont il fait quelquefois un grand carnage.

Quantité d'Européens qui en mangent, trouvent sa chair au-dessus de la meilleure volaille.

GUANABANE : est l'arbre qui porte le fruit appellé *cœur de bœuf* : voyez ce mot.

GUAO : est un arbre fort commun au Méxique & dans l'Isle de Porto-Ricco. Son bois est verd, & empreint d'un suc caustique : on s'en sert à faire des bois de lit, parceque son suc a la propriété de chasser les punaises : cette même qualité agit aussi sur ceux qui le mettent en œuvre, puisqu'elle leur fait enfler pendant quelques jours les mains & le visage ; les feuilles du guao sont rouges & velues. Les Méxiquains appellent cet arbre *tetlathian.* Ses fruits sont de la grosseur & de la figure de ceux de l'arbousier, mais verdâtres : on n'en doit point manger, ni se reposer ou s'endormir sous cet arbre, à cause de ses émanations & de l'âcreté de son suc, qui est si caustique, qu'il enleve le poil de tous les animaux qui se frottent contre son tronc.

GUARA, *numenius indicus*, est un bel oiseau du Bresil, de la grosseur d'une pie, il a un long bec recourbé & de longs pieds. Quand il est nouvellement éclos, il est noir ; dès qu'il commence à voler, son plumage devient d'un beau blanc, & peu à peu il rougit, jusqu'à ce que avec l'âge, il devienne de couleur de pourpre, qui est la couleur qu'il garde ensuite. Il niche dans les maisons & vit de poissons, de chair & d'autres viandes toujours trempées dans de l'eau. Les Sauvages l'estiment fort, parceque ses plumes leur servent à composer leurs couronnes & leurs autres ornemens : ces oiseaux volent par bandes, & c'est quelque chose de fort agréable, que de les considerer quand le soleil darde sur eux.

GUARAL, eſt un inſecte preſque ſemblable à la tarentule, mais beaucoup plus grand : il ſe trouve dans les déſerts de la Lybie : il eſt plus long que le bras & plus large que quatre doigts : il a du venin à la tête & à la queue. Les Arabes coupent ces deux parties quand ils en veulent manger. *Dapper*, *Deſcript. de l'Afrique*, *pag.* 17.

GUAYAVIER ou GOYAVIER, ou POIRIER DES INDES, *guayava*. Eſt un arbre des Indes Orientales, & de pluſieurs Provinces de l'Amérique, haut d'environ vingt pieds, & gros à proportion. Sa racine eſt longue & ligneuſe, rouſſe en dehors, blanche en dedans, pleine de ſuc, d'un goût doux ; ſon tronc eſt droit, dur & rameux : ſon bois eſt griſâtre, les fibres en ſont longues, fines, preſſées, mêlées & flexibles, ce qui les rend difficiles à couper : ſon écorce qui eſt unie, verte, rougeâtre, odorante, & d'un goût auſtere, eſt fort mince, & a beaucoup d'adhérence au bois, pendant que l'arbre eſt ſur pied, mais elle ſe détache aiſément, ſe fend & ſe roule quand il eſt abattu : ſes feuilles ſont oppoſées, longues de trois doigts, & larges d'un doigt & demi, charnues, pointues, un peu crêpées, veineuſes, vertes, brunâtres, luiſantes. Il ſort des aiſſelles de la queue de ces feuilles pluſieurs pédicules qui ſoutiennent des fleurs grandes comme celles du coignaſſier, en roſe a cinq pétales, blanches & de bonne odeur : il leur ſuccede des fruits gros comme une pomme de reinette, ronds, couronnés comme une neſle, d'abord verdâtres & acerbes, mais qui en muriſſant, prennent une couleur jaunâtre, & un goût agréable. Ce fruit eſt blanc en dedans ou rougeâtre, & diviſé en quatre parties, qui contiennent chacune des graines menues, & ſi dures qu'on ne les digere jamais.

Ce fruit s'appelle *guayave* ou *goyave* : ſa ſemence étant miſe en terre, pouſſe en trois ans un arbre qui porte du fruit, & il continue à en porter pendant trente ans. Ses racines ſont aſtringentes, & fort eſtimées pour la dyſſenterie & pour fortifier l'eſtomac. Ses feuilles ſont auſſi aſtringentes, vulnéraires, réſolutives : on en emploie dans les bains pour guerir la galle ; ſon fruit fortifie l'eſtomac & aide à la digeſtion, On fait grand cas de cet arbre en Amérique : ſur-tout dans la Guiane où l'on en diſtingue trois ſortes par les fruits ; ſavoir, le blanc, le rouge & l'amazone : le blanc eſt un des meilleurs, le rouge devient fort gros. Ces fruits ſont ſujets à être attaqués des vers, le rouge en a davantage. En général le fruit du goyavier n'eſt pas très ſain quand on le mange crud, attendu qu'il faut le manger un peu verd, avant que les vers y ſoient. Cet inconvénient diſparoit ſi on en fait des compotes ou des marmelades qui ſont excellentes. On en fait auſſi des candis, des pâtes qu'on emploie en ſanté & en maladie.

Nous avons dit que les graines du goyavier ne ſe digeroient jamais : en effet les hommes & les animaux les rendent comme ils les ont priſes, ſans qu'elles perdent rien de leur vertu végétative : il arrive de-là que les animaux qui ont mangé de ces graines, les reſtituent avec leurs excréments

ments dans les ſavannes, c'eſt-à-dire, dans les prairies où ils paiſſent toute l'année. Bien-tôt ces graines prennent racine, levent & produiſent des arbres qui ſeroient à charge dans une infinité de lieux, ſi on n'avoit grand ſoin de les arracher. Dans les Iſles Caraïbes où les Negres habitent on ne manque pas de pepinieres de goyaviers. On a eu en Europe la curioſité de cultiver les goyaviers, & on eſt parvenu à avoir du fruit; mais ces arbres n'ont pouſſé qu'à la hauteur de ſix à ſept pieds. Le bois du goyavier eſt très bon à brûler, & on en fait en Amérique d'excellent charbon pour les forges. On ſe ſert de ſon écorce pour tanner les cuirs.

GUEDE ou GUESDE. Plante du Languedoc qui ſert à la teinture des draps. *Voyez* PASTEL.

GUENON ou GUENUCHE. Nom donné à la femelle du *ſinge*. Voyez *ce mot*.

GUÊPE, *Veſpa*. Les guêpes ſont des inſectes carnaciers, chaſſeurs, vivant de rapines, dont l'hiſtoire préſente des objets capables de piquer la curioſité.

On peut diviſer les guêpes qui vivent en ſociété dans ce pays-ci, en trois claſſes principales, qui ſe diſtinguent par rapport aux différentes places qu'elles choiſiſſent pour conſtruire leurs nids. Celles de la premiere claſſe qu'on nomme guêpes aériennes les attachent à des plantes ou à des branches d'arbres: elles ſont plus petites, & ne compoſent que des ſociétés peu nombreuſes. Les guêpes de la ſeconde claſſe ſe nichent dans des troncs d'arbres, ou dans des greniers peu fréquentés; celles-ci ſont les plus groſſes de toutes: on les appelle *frêlons*. La troiſieme claſſe comprend celles que nous voyons le plus communément; elles habitent ſous terre, & on peut les nommer *guêpes ſouterraines*. Outre ces trois claſſes de guêpes qui vivent en ſociété, il y en a auſſi beaucoup d'eſpeces ſolitaires, qui ne montrent pas moins de tendreſſe pour leurs petits, que les abeilles ſolitaires, & qui ont recours à des moyens auſſi ſinguliers que ceux que ces dernieres emploient, pour les loger commodément & pourvoir à leur ſubſiſtance.

Les guêpes ſe diſtinguent très aiſément de tout autre inſecte, par leur forme & par leur couleur. Le ventre ne tient au corſelet que par un filet très fin, qui eſt plus long dans les unes, plus court dans les autres; au lieu qu'on ne l'apperçoit qu'à peine dans les abeilles: de plus le corps des guêpes eſt liſſe, luiſant, & leur livrée diſtinctive eſt du jaune & du noir, combinés par raies & par taches. Les guêpes ont les antennes briſées ou coudées dans leur milieu, elles ont trois petits yeux liſſes, & n'ont point de trompe comme les abeilles; mais elles ont à la place une bouche qui reſſemble à ces fleurs que les Botaniſtes nomment *fleurs en gueule*. Cette bouche eſt accompagnée de deux eſpeces de dents, qui tiennent aux deux côtés de la tête, & qui viennent ſe rencontrer ſur le devant de la bouche; elles ſont larges à leur extrêmité, & ſe terminent par trois dentelures à pointes aiguës, dont la ſtructure eſt très appropriée à ces inſectes

voraces. Une ſingularité particuliere aux guêpes, & qui les fait diſtinguer de toutes les autres mouches à quatre aîles, eſt que leurs aîles ſupérieures, plus longues que les inférieures, ſont toujours pliées en deux dans leur longueur, excepté dans le tems que la mouche vole. Au-deſſus de l'origine de chaque aîle ſupérieure, eſt une partie écailleuſe qui fait l'office de reſſort, & empêche l'aîle ſupérieure de s'élever trop; cette partie rend par conſéquent les coups d'aîles plus courts, & les vibrations plus vives; ce qui étoit néceſſaire à cet inſecte, qui, deſtiné à vivre de chaſſe, eſt ſouvent obligé de pourſuivre ſa proie à tire d'aîles.

Structure du Guêpier conſtruit par les Guêpes ſouterraines ou Guêpes domeſtiques.

On a donné auſſi le nom de *guépes domeſtiques* à ces guêpes qui habitent ſous terre, parcequ'elles entrent familiérement dans nos appartemens, qu'elles ſe jettent ſur nos tables comme des harpies, qu'elles ravagent nos eſpaliers, & ſur-tout nos muſcats dont elles ſont très friandes.

C'eſt toujours ſous terre, ſouvent à un pied ou un pied & demi de profondeur, au milieu d'un pré, d'un champ, ſur les bords d'une allée ou d'un grand chemin, dans un lieu ſur-tout où la terre eſt facile à remuer, que l'on trouve les guêpiers : ils ſe font remarquer à la ſurface de la terre, par un trou qui peut avoir un pouce de diametre, par où elles entrent & elles ſortent continuellement.

Ce trou eſt une eſpece de galerie que les guêpes ont faite à force de miner, & qui conduit par des détours au ſéjour ténébreux où eſt conſtruit le guêpier. C'eſt M. de Réaumur qui nous a inſtruit de la maniere dont les guêpes conſtruiſent; il les a obſervées dans des ruches vitrées, dans leſquelles il a fait mettre des guêpiers.

Lorſqu'on veut jouir du plaiſir d'examiner un guêpier, on peut commencer par faire périr les guêpes, en introduiſant par l'ouverture qui eſt à la ſurface de la terre, une mêche ſoufrée, dont la vapeur les étouffe. On fouille enſuite la terre légérement, & on découvre enfin une eſpece de boule allongée ou ſphérique, & qui a quelquefois juſqu'à quatorze ou quinze pouces dans ſon plus grand diametre. On obſerve toujours deux portes à l'extérieur d'un guêpier; les habitans ſortent par l'une & entrent par l'autre avec la derniere exactitude. Si on coupe un guêpier en deux, on remarque d'abord ſon enveloppe, dont l'épaiſſeur eſt d'un pouce ou d'un pouce & demi, & qui n'eſt compoſée que d'eſpeces de feuilles de papier. L'uſage de ce mur eſt de préſerver l'intérieur du nid de l'humidité de la terre & des pluies qui la pénetrent. Cette matiere de papier y paroit peu propre, mais l'on voit ici une ſtructure ſinguliere ſuppléer à la foibleſſe : toutes ces feuilles de papier qui compoſent l'enveloppe du guêpier, au lieu d'être plattes & appliquées exactement les unes ſur les autres, ſont ſéparées, & ne forment qu'un aſſemblage de petites voutes :

de cette maniere l'eau coule facilement ; une voute défend l'autre, & l'humidité ne peut pas pénétrer, ce qui feroit arrivé fi toutes les feuilles euffent été appliquées les unes contre les autres. Cette architecture a de plus l'avantage d'épargner beaucoup de matiere, & par conféquent de travail aux ouvrieres.

Il n'y a pas mille ans que l'on a l'ufage du papier ; avant ce tems nos ancêtres ne fe fervoient pour écrire, que de feuilles de plantes, d'écorces d'arbres, de tablettes de cire, toutes matieres fort incommodes & d'un ufage très embaraffant. Le parchemin inventé par un Roi de Pergame étoit une marchandife chere, & deftinée feulement pour des ouvrages d'importance. Si les hommes euffent fu obferver les guêpes dont nous parlons, elles auroient pu leur apprendre l'art de faire le papier.

On rencontre très fréquemment des guêpes attachées fur de vieux treillages ; de vieux chaffis, ou autres vieux bois ; fi on les obferve, ont les voit occupées à ratiffer le bois avec leurs dents, en détacher les fibres, les écharper, les couper, les mettre en maffes de forme ronde, qu'elles portent tout de fuite à leur guêpier. Auffi-tôt qu'elles ont fait leur provifion de cette matiere premiere de leur papier, elles vont le fabriquer. Pour cet effet elles l'humectent d'une liqueur qu'elles dégorgent, & dont elles fe fervent pour coller enfemble toutes ces petites fibres, qu'elles pêtriffent avec leurs pattes & réduifent, à l'aide de leurs dents, en lames minces pour former l'enveloppe & même les cellules du guêpier.

La matiere que les guêpes emploient, & celle dont nous nous fervons, font fi peu éloignées l'une de l'autre, que le bien public exige qu'on y faffe attention. Les Maîtres des papeteries fe plaignent fouvent que les vieux chiffons deviennent de jour en jour une matiere rare, parceque la confommation du papier augmente, pendant que celle du linge, dont il eft fait, refte à-peu-près la même. Les guêpes nous donnent des vues pour multiplier le fond de ce commerce, elles nous apprennent que nous pouvons en trouver la matiere premiere ailleurs que dans les chiffons; leur exemple eft pour nous une leçon qui doit nous exciter à chercher parmi les plantes inutiles, & même parmi les arbres ou les vieux bois, de quoi fuppléer à la difette du vieux linge, à chercher des plantes dont on puiffe faire immédiatement du papier, en s'y prenant d'une maniere équivalente à celle des *guêpes*. Voyez ci-après GUÊPES CARTONNIERES.

L'intérieur du guêpier eft un édifice qui a quelquefois plus de douze à quinze étages, mais dont les inférieurs font bâtis les derniers ; ils font tous de matiere de papier, ainfi que l'enveloppe. Entre chaque étage regne une colonnade formée par des liens employés à fufpendre le gâteau inférieur, & à le tenir attaché à celui qui le précede immédiatement. Ces étages font proportionnés à la taille des guêpes, & par conféquent peu élevés ; ce font des efpeces de places publiques. Chaque gâteau eft compofé de cellules exagônes, conftruites réguliérement, difpofées dans un plan parallele à l'horizon. Les édifices font d'autant plus parfaits, qu'ils

répondent mieux aux vues qu'on a en les conſtruiſant : ceux des guêpes auroient de grands défauts, s'ils étoient conſtruits ſur le modele de ceux des abeilles ; auſſi ne le ſont-ils point. Les gâteaux des mouches à miel ſont compoſés de deux rangs de cellules adoſſés l'un à l'autre ; ceux des guêpes n'ont qu'un ſeul rang de cellules, dont les ouvertures ſont en bas ; les fonds regardent le haut & forment tous enſemble ces places publiques, ornées de colonnades. Les cellules ne contiennent ni miel, ni cire : elles ſont uniquement deſtinées à loger les vers, les nymphes & les jeunes mouches qui n'ont pas encore pris l'eſſor. On peut compter, dans un guêpier de moyenne grandeur, juſqu'à dix mille alvéoles ; & comme chaque alvéole peut ſervir de berceau à trois jeunes guêpes, conſécutivement un guêpier peut produire par an trente mille guêpes.

Mœurs des Guêpes, leur nourrriture, la maniere dont elles naiſſent, & dont elles élevent leurs petits.

Une république de guêpes ſouterraines, telle nombreuſe ſoit-elle, eſt preſque l'ouvrage d'une ſeule mere qui a été fécondée en automne, & qui au printems a commencé à chercher à ſe débarraſſer du fardeau de ſa fécondité. Elle creuſe elle-même en partie la cavité qui contient le guêpier ; ou bien elle profite d'un trou de taupe, dans lequel elle conſtruit des alvéoles, & y dépoſe à meſure des œufs. Au bout de vingt jours, ces œufs ont paſſé par les états de vers & de nymphes, & ſont devenus guêpes. La mouche mere les a nourris, veillés, ſoignés toute ſeule ; mais à peine ces mouches ſont-elles écloſes, qu'elles l'aident dans les travaux du ménage.

La mere guêpe donne naiſſance à des mouches de trois eſpeces différentes ; ſavoir, des *mâles*, des *femelles* & des *mulets*. Ces dernieres mouches ſont ainſi nommées, parcequ'elles ſont ſans ſexe, ou *ouvrieres* parcequ'elles ſont preſque ſeules chargées de tout le travail. Ces mulets ſont communément de deux grandeurs différentes : ils portent un aiguillon dont les piquures ſont plus cuiſantes que celles des abeilles. Les mâles tiennent le milieu, pour la groſſeur, entre les mulets & les femelles, & ſont pareillement de deux grandeurs, mais ils n'ont point d'aiguillon. Enfin les plus longues de toutes ſont les femelles, qui ſont armées d'un aiguillon très redoutable. Ces trois eſpeces varient encore en nombre. Pour quinze ou ſeize milliers de mulets, on trouve ordinairement, à la fin de l'été, trois cents mâles & autant de femelles.

Comme il n'y a que les guêpes mulets qui aident la mere dans ſes travaux, la nature a ſagement établi qu'ils ſeroient pondus & naîtroient les premiers : un guêpier ne ſe peuple de deux ſexes qui ſervent à la multiplication, qu'après avoir été pourvu d'un grand nombre de mulets. Lorſque ceux-ci ſont parvenus à être en nombre ſuffiſant pour exempter la mere guêpe de travailler aux édifices publics, elle ne s'occupe plus qu'à

pondre dans les alvéoles qu'on lui prépare, & à veiller sur sa postérité. De quinze ou seize gâteaux qui composent un guêpier, il n'y a que les quatre ou cinq derniers qui contiennent des cellules à mâles & à femelles.

Les soins & les attentions que la mere & les fils aînés prennent pour la jeune postérité, sont des plus admirables. Lorsque les vers sont éclos, on va leur chercher à la campagne de quoi vivre : on leur donne la becquée : on leur dégorge d'abord du sirop de fruits, du jus de viande ou du hachis, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour prendre des nourritures plus solides, manger des ventres d'insectes, & même de la viande crue. Il y a lieu de penser qu'il passe dans le séjour ténébreux du guêpier, assez de lumiere pour éclairer ces animaux, & que la délicatesse de leur organe supplée à la petite quantité de rayons lumineux qui percent la terre & les autres corps, & qui parviennent jusqu'à eux. Lorsqu'ils sont arrivés à leur état de perfection, ils filent une coque qui tapisse & bouche leurs cellules : ils passent à l'état de nymphes ; & au bout de quelques jours à celui de guêpes, qui, dès l'instant qu'elles sont nées, vont sur-le-champ chercher à vivre. *Voyez* au mot INSECTE, ce que ces transformations présentent de curieux.

Les guêpes ne s'entretiennent point du fruit de leurs travaux, & ne font point de provisions ; ce sont de vrais pillards, qui semblent nés pour vivre à nos dépens : nos fruits, nos viandes, les mouches précieuses qui nous fournissent le miel & la cire, sont la nourriture après laquelle elles courent le plus volontiers. On les voit quelquefois fondre comme des éperviers sur des abeilles, les couper en deux, & emporter la partie postérieure qu'elles savent contenir du miel & des intestins qui sont fort de leur goût.

On voit ces mouches en grand nombre dans les boutiques des Bouchers de campagne, où elles coupent des morceaux si pesans, qu'elles sont obligées de se reposer à terre. Les Bouchers, pour éviter un plus grand pillage, ne trouvent rien de plus avantageux que de laisser sur l'appui de leur boutique un foie de veau ou une rate de bœuf, à laquelle les guêpes s'attachent de préférence, parceque ces morceaux sont plus tendres. D'ailleurs elles leur rendent l'important service de poursuivre ces grosses mouches bleues, qui déposent sur la viande des œufs, d'où sortent ces vers qui la font corrompre plus vîte : ces mouches n'osent plus approcher d'une boutique où elles apperçoivent les guêpes, qui sont leurs plus cruelles ennemies.

Lorsque les guêpes mulets, qui ont été au pillage, apportent la provision au guêpier, plusieurs guêpes s'assemblent autour d'eux, & chacune prend sa portion de ce qu'ils ont apporté ; d'autres dégorgent le suc des fruits qu'ils ont sucés, & en font part aux mouches du guêpier. Cela se fait de gré à gré, sans combat ni dispute. Lorsque dans l'été il survient des pluies qui durent plusieurs jours, comme ces mouches ne font point de provisions, elles sont obligées de jeûner.

Depuis le printems jusques vers la fin du mois d'Août, la mere guêpe ne fait que donner le jour à des mulets ; ensuite elle commence à donner naissance à des mâles & à des femelles. Ce n'est donc qu'au commencement de l'automne qu'un guêpier peut passer pour complet, & que la république est pourvue de trois especes d'habitans qui doivent la composer ; leur nombre va quelquefois jusqu'à trente mille. La mere primitive qui s'étoit renfermée pendant les mois de Juin, Juillet & Août pour faire cette prodigieuse ponte, recommence à sortir vers le mois de Septembre, & avec elle, les mâles & les femelles nouvellement nés. Les mâles ne sont pas tout-à-fait aussi paresseux que ceux des mouches à miel : ils s'occupent à tenir le guêpier net, & à jetter dehors les corps morts. Les femelles sont plus actives : leurs soins s'étendent à tout : mais la ponte est le plus essentiel de leurs devoirs.

Malgré le concert & l'union qu'on remarque dans un guêpier, la paix n'y regne pas toujours. Il y a souvent des combats de mulets contre mulets, de mulets contre mâles ; mais ces combats vont rarement à la mort comme parmi les abeilles. Cependant vient un tems où la barbarie prend le dessus ; ce Royaume se renverse de lui-même, & se détruit de fond en comble pour notre repos & pour celui de bien des êtres vivans. Vers le mois d'Octobre, dans le tems que le guêpier est fourni d'une jeunesse vive & brillante ; que les mâles & les femelles, dans toute la vigueur de leur âge, ne songent probablement qu'à peupler, une espece de fureur s'empare tout-à-coup des guêpes. Ces nourrices si tendres, deviennent des marâtres impitoyables ; les mâles, les mulets jettent hors des cellules, les œufs, les vers, les nymphes, sans distinction de sexe. Lorsque toute cette espérance de l'Etat est périe, les peres & meres, les mulets mêmes ne font que languir ; les premiers froids de l'automne les affoiblissent. A mesure que l'hiver approche, ils perdent jusqu'à la force de chercher leur nourriture, & périssent presque tous de faim & de misere. Si quelqu'une des femelles, qui, toutes ont été fécondées, peut échapper dans quelques trous de murs aux froids de l'hiver, elle reparoît au printems, & jette elle seule les fondemens d'une nouvelle république.

Des Frélons.

Comme l'histoire des frélons (*Crabro*) a beaucoup de choses communes avec celle des guêpes souterraines, nous ne parlerons que de celles en quoi elle differe essentiellement.

Les frélons sont de véritables guêpes ; & même les plus grandes de ce pays-ci. Leur piquure est terrible & presque meurtriere, sur-tout dans les grandes chaleurs où le poison est le plus actif : on a vu un Observateur piqué si vivement par un de ces insectes, qu'il en perdit la connoissance, & presque l'usage des jambes pour l'instant, & eut la fievre pendant deux ou trois jours.

Les gâteaux des frélons ſont diſpoſés de même que ceux des guèpes ſouterraines; mais les liens qui les attachent les uns aux autres, ſont plus hauts, plus maſſifs, & encore moins réguliers; celui du milieu eſt beaucoup plus gros que les autres; & comme ils ſont faits d'une ſorte de papier plus mauvais & plus caſſant, parceque la matiere qu'ils emploient n'eſt que de la ſciure de bois pourri, les frélons ont ſoin de mettre leur nid dans un creux de tronc d'arbre, ou dans d'autres lieux peu fréquentés & abrités, où l'eau ne ſauroit pénétrer. L'entrée de leur guêpier eſt un trou percé à côté de l'arbre; & qui traverſant le vif du bois, vient ſortir par l'écorce.

Ces guêpes ſont infiniment ſupérieures en force à toutes les autres: elles en feroient un furieux carnage, ſi la Nature n'avoit mis un frein à leur voracité, en ne leur donnant qu'un vol lourd, accompagné d'un bruit qui avertit de loin les autres inſectes de l'approche de leurs plus redoutables ennemis. Du reſte, tout ce que nous avons dit des guêpes convient parfaitement aux frélons.

Guêpes aériennes.

Ces eſpeces de guêpes ſont les plus petites de toutes celles qui vivent en ſociété: on leur donne le nom de *guêpes aériennes*, parcequ'elles établiſſent leur nid en plein air: elles s'attachent communément à une branche d'arbre, ou à une paille de chaume. Ces nids ſont attachés par un lien qui leur tient lieu de main ou de bras: on en voit de diverſes groſſeurs, depuis celle d'une orange juſqu'à celle d'un œuf de poule. Leurs gâteaux ſont placés verticalement, & défendus par une enveloppe compoſée d'un très grand nombre de feuilles. Si ces feuilles, au lieu d'être griſes, étoient d'une couleur vermeille, l'enveloppe ſeroit priſe pour une roſe à cent feuilles, commençant à s'épanouir, mais plus groſſe que les roſes ordinaires. La ſtructure & la poſition de ce nid donnent lieu à l'eau de s'écouler, mais plus que tout cela, une eſpece de vernis avec lequel les guêpes recouvrent le papier dont eſt conſtruit leur nid. Ce vernis eſt même ſi bon, qu'on a éprouvé de laiſſer tremper dans l'eau un de ces nids, qui n'a été nullement altéré ni ramolli. La vie & les occupations des guêpes aériennes, ſont à-peu-près les mêmes que celles des guêpes ſouterraines.

Guêpes Cartonnieres.

Les ouvrages des guêpes de notre pays dont nous venons de parler, ont ſans doute de quoi piquer la curioſité; mais ils nous ſembleront très imparfaits ſi nous les comparons avec ceux d'une eſpece de guêpes des environs de Cayenne, qu'on peut nommer *guêpes cartonnieres.*

Ces guêpes ſont plus petites que celles de notre climat: elles naiſſent, croiſſent & vivent à-peu-près de la même maniere; mais leur guêpier eſt

digne de toute l'attention d'un Obſervateur de la Nature. Il eſt fait d'un carton qui ne feroit pas déſavoué par ceux de nos Ouvriers qui le font le plus beau, le plus blanc, le plus ferme, & qui ſavent lui donner le grain le plus fin.

Ces mouches attachent leur guêpier à une branche d'arbre. Son enveloppe eſt une eſpece de boîte du plus beau carton, & de l'épaiſſeur d'un écu : cette boîte eſt longue de douze à quinze pouces, & quelquefois plus ; elle a la figure d'une cloche allongée, fermée par en bas, qui n'auroit pour toute ouverture qu'un trou d'environ cinq lignes de diametre à ſon fond. Son intérieur eſt occupé par des gâteaux de même matiere, diſpoſé par étage, comme ceux des guêpes ſouterraines. La circonférence de chaque gâteau fait, par-tout, corps avec la boîte : chacun de ces gâteaux a un trou vers ſon milieu, qui permet aux mouches d'aller de gâteau en gâteau, & d'étage en étage.

Le guêpier des guêpes de Cayenne prouve donc, encore mieux que celui des guêpes ſouterraines, qu'il ſeroit poſſible de faire de beau papier en ſe ſervant immédiatement du bois. Ce ſeroit vraiſemblablement parmi les bois blancs qu'il faudroit chercher la matiere de ce papier.

Il eſt ſi certain qu'on peut faire du papier par cette méthode, qu'au rapport de Kempfer, les Japonois n'emploient point d'autres matieres. Ils pilent les écorces de certains arbres qu'ils mettent en bouillie ; & cette bouillie, plus ou moins fine, eſt la matiere dont ils font leurs différens papiers, qui valent bien les nôtres.

Guêpes ichneumones.

Les Naturaliſtes ont déſigné par le nom d'*Ichneumones*, des mouches guerrieres, qui attaquent & tuent les araignées, telles que ſont les eſpeces de guêpes dont nous allons parler : ils ont étendu auſſi la ſignification de ce mot à des mouches qui laiſſent les araignées en paix, mais qui percent le ventre d'une chenille, & y dépoſent leurs œufs. On peut voir au mot MOUCHE ICHNEUMONE, pourquoi on donne ce nom d'*Ichneumon* à ces inſectes.

Les guêpes ichneumones different principalement des autres guêpes, parcequ'elles n'ont point leurs aîles ſupérieures pliées en deux : elles ont, pour caracteres diſtinctifs bien ſenſibles, d'agiter continuellement leurs antennes, ainſi que les mouches ichneumones, & de porter au derriere, les unes une tarriere, les autres un aiguillon, qui n'eſt point caché dans l'intérieur du corps, comme l'aiguillon des guêpes ordinaires. Dans quelques eſpeces, l'aiguillon ſe coule dans une couliſſe taillée pour le recevoir dans les derniers anneaux.

Elles fondent ſur les inſectes, comme le fauçon ſur ſa proie : elles ne ſe nourriſſent, elles & leurs petits, que de leurs chaſſes. Il y a plu-
ſieurs

ſieurs eſpeces de guêpes ichneumones, qui vont nous préſenter un ſpectacle curieux

Ces guêpes ne vivent point en ſociété, non plus que quelques eſpeces d'abeilles ſolitaires, dont on peut voir l'hiſtoire au mot Abeille. Nous avons obſervé qu'elles ont d'ailleurs quelque choſe de commun avec ces abeilles, même avec l'abeille maçonne, pour la maniere de bâtir & de creuſer, ſoit dans le ſable, ſoit dans le bois.

Les murs faits de moilons unis par un mêlange de ſable & de terre, & placés à l'expoſition du midi, ſont les lieux qu'habitent certaines guêpes ichneumones : on peut remarquer ſur ces murs de petits tuyaux creux, qui ſaillent hors du mur : ces trous ſont l'ouvrage d'une eſpece de guêpes ichneumones : ce ſont les berceaux qu'elles ont conſtruits pour leurs petits.

La couleur dominante de cette eſpece de guêpe eſt le noir ; ſes anneaux ſont bordés d'un peu de jaune. C'eſt ordinairement dans le mois de Mai qu'elle ſe met à l'ouvrage : elle creuſe, dans le mortier du mur, un trou de pluſieurs pouces de profondeur. Pour y parvenir, elle humecte ce mortier avec une liqueur viſqueuſe qu'elle dégorge ; à meſure qu'elle le détache, elle le pêtrit, & éleve, à l'entrée du creux qu'elle fait, un tuyau qui en prolonge la continuité au-dehors. Cet inſecte travaille avec tant d'activité, qu'il ne lui faut pas plus d'une heure pour creuſer un trou de la longueur de ſon corps, & élever un tuyau auſſi long que la profondeur de ce trou. (Nous avons vu bâtir un de ces nids contre l'angle d'un mur ; ce nid qui étoit compoſé de pluſieurs cellules ſéparées, avoit un pouce & demi de hauteur.) Le tuyau extérieur, formé par l'aſſemblage des pelottes de mortier, reſſemble à cet ornement d'architecture que l'on nomme *Guillochis*.

Lorſque la guêpe a donné à ce trou la profondeur néceſſaire, elle y dépoſe au fond un œuf, d'où doit éclorre un ver ; & elle va enſuite chercher des proviſions, afin que ce ver en naiſſant puiſſe trouver ſa nourriture. Cette proviſion conſiſte en pluſieurs petites chenilles vivantes, de couleur verte, toutes de la même eſpece. Elle en porte d'abord une au fond de ſon trou : cette chenille s'y roule ſur-le-champ en anneaux, & reſte-là auſſi immobile que ſi elle n'avoit point de vie : une ſeconde eſt poſée ſur celle-ci, & ſe place de même, ainſi que les autres qui arrivent ſucceſſivement, juſqu'au nombre de dix ou douze. Elles ſont arrangées par lits, les unes ſur les autres, & en ſont d'autant moins en état de ſe défendre contre les attaques du petit ver qui en doit ſucer une tous les jours. La guêpe ſe ſert enſuite du mortier qui faiſoit le tuyau extérieur pour boucher le trou. Elle conſtruit ainſi ſucceſſivement pluſieurs trous pour dépoſer un œuf dans chacun, & y raſſembler de même une proviſion de ces chenilles, qui ſont arrivées à leur état de perfection, & n'ont par conſéquent plus beſoin de nourriture ; ce qui fait qu'elles reſtent vivantes, & que les vers, naiſſants des guêpes, les trouvent toutes prêtes

pour en faire leur nourriture. Lorsque les vers des guêpes ont consumé leur provision, qui étoit tout juste ce qu'il leur falloit pour le tems de la durée de leur accroissement, ils se filent une coque, se changent en nymphe, & ensuite en une mouche guêpe, qui sait bien s'échapper de sa prison.

D'autres especes de guêpes inchneumones, de la grosseur de celles qui donnent des chenilles vertes à leurs petits, mais sur le corps desquelles le jaune domine davantage, fournissent leurs petits d'araignées, qui sont apparemment mieux de leur goût. On voit quelquefois dans leur trou sept ou huit araignées toutes vivantes, d'une espece à longues jambes. D'autres guêpes donnent à leurs petits des araignées d'une espece différente des précédentes ; ce qui prouve que chaque espece de guêpe choisit constamment, pour la nourriture de ses petits, des insectes d'un certain genre. On ne trouve point, dans un même trou, des chenilles, des araignées & des vers mêlés ensemble : il n'y a ordinairement que d'une seule espece de ces insectes.

Certaines especes de guêpes ichneumones creusent leurs nids dans des morceaux de bois ; ce qui leur fait donner le nom de *guêpes perce-bois*.

Les guêpes ichneumones de l'Isle de France sont entiérement noires ; leur corps a un long étranglement, aussi délié qu'un fil. Ces guêpes appliquent leurs nids, comme les hirondelles, dans quelqu'endroit d'une maison : elles forment ce nid avec une terre détrempée, & lui donnent la forme d'une boule de la grosseur du poing : son intérieur est de douze ou quinze cellules. A mesure que chaque cellule est construite, la guêpe porte dedans une certaine quantité de petites araignées, qu'elle y renferme ensuite avec l'œuf d'où sortira le ver qui s'en doit nourrir.

Il y a aussi dans l'Isle de France une espece de guêpes très belles & très utiles. Leur forme approche de celle des guêpes ordinaires ; leur tête, leur corps & leur corselet sont d'un bleu changeant : elles paroissent bleues ou vertes, suivant la position où on les regarde : leurs antennes sont noires : leurs yeux sont couleur de feuille morte ; leurs jambes de couleur violette, & bronzée proche de leur origine.

Ces guêpes sont armées d'un terrible aiguillon : elles sont hardies, guerrieres ; elles livrent des combats à des insectes fort supérieurs en grandeur, & sur lesquels néanmoins elles remportent une pleine victoire. Ces insectes sont les kakerlaques, connus dans nos Isles & sur nos vaisseaux par les ravages qu'ils y font. On peut voir, au mot Kakerlaque, le combat de ces guêpes avec cet insecte.

GUÊPIER. Nom donné à l'habitation, ou plutôt aux gâteaux & alvéoles des guêpes, &c. *Voyez* à l'article Guêpe.

GUÊPIER, Mérops ou Apiaster. Oiseau de la grandeur d'un merle, mais plus long. Pour la figure du corps, il ressemble beaucoup au martin-pêcheur. L'iris de ses yeux est d'un brun rouge ; son plumage est fort varié pour la couleur ; rougeâtre derriere la tête ; d'un jaune-verdâtre au

col ; les plumes des aîles sont vertes, mêlées de noir ; quelquefois bleues, mêlées de rouge. La conformation du pied de cet oiseau est singuliere ; car le doigt extérieur tient à celui du milieu par trois phalanges, & le doigt intérieur par une phalange seulement. Le guêpier a les jambes courtes & grosses ; ses griffes sont noires. Cet oiseau se nourrit non-seulement d'abeilles & de cigales, même de scarabées, mais aussi des semences d'hépatique, de persil bâtard, de navets, &c.

On trouve à Bengale une espece de guêpier cendré, un peu bigarré : celui du Bresil a le bec long, pointu, mais de la forme d'une faulx.

GUEULE. C'est cette ouverture que l'on voit à la tête des quadrupedes carnassiers, où se trouvent leurs dents, leur langue, & où ils mâchent ce qu'ils prennent pour vivre. *Voyez* à l'article Bouche.

GUHR. Ce nom, qui est Allemand, exprime toutes sortes de substances minérales extrêmement atténuées par le frottement des eaux souterraines, & qui se trouvent chariées & déposées dans les cavités des montagnes.

On comprend facilement que le guhr doit être une matiere minérale, coulante ou molle, qui découle comme la matiere des stalactites, ou dans la galerie des mines, ou dans les fentes des rochers. Si l'eau charie du métal, du minéral décomposé, ou de l'ochre, c'est du guhr métallique : si elle ne contient qu'une sorte de craie, c'est du guhr crétacé : ainsi on voit qu'il peut y avoir bien des especes de guhrs.

On trouve communément le guhr crétacé, coulant dans les montagnes, sous la forme d'une matiere aqueuse, ou blanchâtre ou grisâtre. Le dépôt est plus ou moins lent à s'en faire, selon que la matiere est plus ou moins ténue. Il y en a qui reste long-tems suspendu dans l'eau avant que de se précipiter. Ce phénomene vient encore de ce qu'il n'y a point de guhr si simple qu'il ne contienne quelque chose d'étrange à sa nature. La consistance de ce guhr précipité, jointe à son mêlange, est peut-être la seule différence qu'il y ait entre la *craie coulante*, l'*agaric minéral* & la *farine fossile*. Voyez *ces mots*.

La plupart des Auteurs Minéralogistes regardent les guhrs métalliques, comme la matiere premiere & l'ébauche des métaux ; peut-être sont-ils des minéraux décomposés : il est sûr du moins que c'est un indice de la proximité de quelques filons métalliques ; & que celui qui est durci & rougeâtre, est souvent riche en métaux : celui du toît de la plupart des mines, est rougeâtre, & contient du fer : celui qui est verd & bleu annonce du cuivre ; quand il est blanc & bleu, il désigne une mine d'argent.

GUI ou GUY, *viscum.* C'est une véritable plante parasite, qui, aux yeux des Physiciens, est un végétal très singulier. Son origine, sa germination, son développement méritent un examen attentif & des recherches particulieres. C'est ainsi qu'en ont pensé Malpighi, Tournefort, Vaillant, Boherrave, Linnæus, Barel, Camerarius : enfin M. Duha-

mel a publié dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann.* 1740, des obſervations très curieuſes ſur ce ſujet, qui contribueront à rendre cet article intéreſſant.

Le gui eſt une plante vivace & ligneuſe, qui ne végéte point dans la terre, mais ſeulement dans l'écorce des branches d'une grande quantité d'arbres où ſes racines ſont implantées : l'on en a trouvé ſur le ſapin, le méleze, le piſtachier, le noyer, le coignaſſier, le poirier, les pommiers francs & les ſauvages, ſur le néflier, l'épine blanche, le cormier, le prunier, l'amandier, le roſier. On le voit encore communément ſur le châtaignier, le noiſetier, le tilleul, le hêtre, le bouleau, l'érable, le frêne, l'olivier, le ſaule, le peuplier ; ſur l'orme, le noirprun, le buis, mais particuliérement ſur les eſpeces de chênes. On prétend en avoir vu auſſi ſur la vigne, ſur le genévrier & ſur le faux acacia, & jamais ſur le figuier. M. Duhamel en a vu germer ſur des morceaux de bois mort, ſur des teſſons de pots & ſur des pierres ſeulement tenues à l'ombre du ſoleil.

La racine du gui eſt peu apparente, d'abord verte, tendre & grenue, puis ligneuſe dans ſon milieu. Il pouſſe de cette racine une eſpece d'arbriſſeau qui croît à la hauteur d'environ deux pieds, & forme une boule aſſez réguliere. Ses tiges ſont groſſes comme le petit doigt, ligneuſes, compactes, peſantes, nerveuſes, d'un verd-brun en dehors, d'un blanc-jaunâtre en dedans, droites d'un nœud à l'autre, où elles font de grandes inflexions. Les nœuds ſont de vraies articulations par engrenement ; & les pouſſes de chaque année ſe joignent les unes aux autres, comme les épiphyſes ſe joignent au corps des os. Cette plante jette baucoup de rameaux ligneux, plians, ſouvent entrelacés les uns dans les autres, plus gros par les deux bouts : ils ſont articulés, couverts d'une écorce verte, un peu inégale & grenue : ſes feuilles ſont oppoſées deux à deux, oblongues, épaiſſes, dures & charnues ſans être ſucculentes, aſſez ſemblables à celles du grand bouis, mais un peu plus longues, veineuſes, obtuſes & de couleur verte-jaunâtre, d'un goût douceâtre, légerement amer, d'une odeur foible & déſagréable.

MM. de Tournefort, Linnæus & Boerhave ont avancé que les deux ſexes ſe trouvent ſur les mêmes individus, mais dans des endroits ſéparés : cependant les Auteurs de la Matiere médicale diſent avoir reconnu par l'expérience, qu'il y a des pieds de gui mâles, qui ne portent jamais de fruit, & d'autres femelles qui en ſont chargés preſque tous les ans. Les fleurs du gui naiſſent aux nœuds des branches ; elles ſont petites, formées en cloche, à quatre échancrures, ramaſſées par bouquets quelquefois juſqu'au nombre de ſept : mais ces bouquets ſont ſtériles. Les boutons à fruit ſont placés dans les aiſſelles des branches ſur les individus femelles, & ne contiennent ordinairement que trois ou quatre fleurs qui s'ouvrent en Février & en Mars. Il eſt digne de remarque que les boutons qui contiennent des fleurs mâles ſont trois fois plus gros & plus arrondis que les boutons qui contiennent les fleurs femelles ou les embryons des fruits. A ces der-

nieres fleurs ſuccedent des fruits, qui, groſſiſſant peu-à-peu, devienent de petites baies ovales, molles, un peu plus groſſes que des pois, blanches, unies, luiſantes, perlées, comme de petites groſeilles blanches, remplies d'un ſuc glaireux & viſqueux, dont les Anciens ſe ſervoient pour faire de la glu. Au milieu de ce fruit, on trouve une petite ſemence fort applatie, & ordinairement échancrée en cœur.

Cette plante ſemble confondue dans la ſubſtance de l'arbre ſur lequel elle croît, & demeure toujours verte en hiver & en été, ſans que ſes feuilles tombent. On ſent par-là combien elle fait de tort aux arbres, dont elle tire ſa nourriture; auſſi les gens attentifs à l'entretien de leurs vergers, tâchent-ils de la détruire. Ses fleurs paroiſſent au commencement du printems : ſes fruits mûriſſent en Septembre, & on les peut ſemer au commencement de Mars Il eſt bien ſingulier que le gui, implanté ſur tant de différentes eſpeces d'arbres, ne varie point (car nous ne connoiſſons qu'une ſeule eſpece de gui), tandis que tous les végétaux, provenus de boutures ou de greffes ou marcottes, produiſent des variétés à l'infini. Une autre ſingularité bien digne d'attention, c'eſt que les ſemences de gui miſes ſur des arbres en Février, germent à la fin de Juin : alors on voit ſortir de la graine du gui pluſieurs radicules qui s'allongent d'abord de deux à trois lignes, enſuite elle ſe courbent & elles continuent de s'allonger uniquement juſqu'à ce qu'elles aient atteint le corps ſur lequel la graine eſt poſée. Cette radicule prend indifféremment toutes ſortes de directions, tant en haut qu'èn bas. Les branchesdu gui ſont dans le même cas : elles n'ont point cette affectation de monter vers le ciel, qui eſt propre à preſque toutes les plantes, ſur-tout aux arbres & aux arbuſtes : ſi le gui eſt implanté ſur le deſſus d'une branche, ſes rameaux s'éleveront à l'ordinaire; mais s'ils partent de deſſous la branche, les rameaux tendront vers la terre; ainſi, dans ce dernier cas, le gui végete en ſens contraire, ſans qu'il paroiſſe en ſouffrir.

On voit, par ce qui précede, que le gui n'eſt point une production ſpontanée, produite par l'extravaſion du ſuc nourricier des arbres qui le portent, ou par leur tranſpiration, ainſi que l'ont dit quantité d'Auteurs; le gui vient de ſemences; & quand la jeune plante commence à introduire ſes racines dans l'écorce d'un arbre, auſſi-tôt la ſeve de cette même écorce s'extravaſe, & forme, à l'endroit de l'inſertion, une groſſeur, une loupe, ou ſi l'on veut une eſpece de gale, qui augmente en groſſeur à meſure que les racines de la plante paraſite font du progrès. Il n'eſt pas rare que le gui coupe les vivres à l'extrêmité de la branche ſur laquelle il eſt enté, & que chaque bouton de gui contienne le germe de trois branches. Nos forêts ſont remplies de cettte plante paraſyte; mais il en naît beaucoup plus communément en Italie, & particulierement entre Rome & Lorette, où un ſeul chêne pourroit en fournir aſſez pour charger une charrette. Il n'en eſt pas de même en Angletterre, où l'on regarde comme un phénomene en générale aſſez rare, un chêne chargé de gui. Quoi qu'il en ſoit, les Prêtres

des anciens Payens s'assembloient sous ces chênes chargés de gui pour y faire leurs prieres, & ils le révéroient comme une plante sacrée, & comme un remede excellent contre le poison & pour la fécondité des animaux.

Il n'y a pas long-tems qu'un de nos Poëtes Lyriques a tracé agréablement sur la scène le canevas des cérémonies superstitieuses, que les Druydes, Prêtres Gaulois, mettoient en usage pour cueillir le gui de chêne.

C'est aussi cette sorte de gui qui est le plus souvent employé en Médecine; quelques Apothiquaires exigent même des Marchands qui le leur vendent, que le gui soit récolté dans le croissant de la lune d'Août, & qu'il soit encore attaché à un morceau de chêne, afin d'en être plus sûrs, quoique les guis de coudrier ou de tilleul ne lui soient pas inférieurs. On nomme ces autres sortes de gui, *Gui commun*.

Le gui, cette panacée des Anciens, est, dit-on, un excellent anti-épileptique: on le prend en substance ou en infusion; il est également utile pour prévenir l'apoplexie & les vertiges: il est sudorifique & vermifuge.

Les baies de gui sont âcres & ameres: on prétend que prises intérieurement, elles purgent trop violemment, & enflamment le bas-ventre; mais elles sont bonnes, appliquées à l'extérieur, pour faire mûrir les abscès & hâter leur suppuration. Les Anciens se servoient des baies de gui pour faire la glu, *viscum aucupum*, en faisant bouillir ces fruits dans de l'eau, les pilant ensuite, & coulant la liqueur chaude pour en séparer les semences & la peau. Cette glu est très résolutive & émolliente; appliquée extérieurement, elle soulage les douleurs de la goute. Des personnes font aujourd'hui la glu de gui avec l'écorce de cette plante parasyte. On la met dans un lieu humide, renfermée dans un pot, l'espace de huit ou dix jours. Quand elle est pourrie, on la pile jusqu'à la réduire en bouillie; ensuite on la met dans un terrine; on y jette, de tems à autre, de l'eau de fontaine bien fraîche; on remue avec un bâton en forme de spatule, jusqu'à ce que la glu se prenne au bâton; plus elle est nette, plus elle est ténace: on l'étend ensuite à plusieurs reprises dans l'eau pour la bien nétoyer. D'autres, pour faire cette même glu de gui, en prennent également l'écorce dans le tems de la seve; ils en forment un gros peloton, & le mettent pourrir pendant cinq à six jours dans l'eau, à l'aide de la chaleur du fumier. Ils pilent ensuite cette masse d'écorce dans l'eau, & la réduisent en pâte, puis ils la lavent dans une eau courante: elle forme une masse gluante, qu'on met en boule dans un pot en un lieu frais, & on met dessus de l'eau claire, qu'on renouvelle de tems-en-tems.

GUIANACOES. Les Auteurs du *Voyage à la mer du Sud* appellent ainsi un quadrupede qui est de la taille de nos plus grand cerfs. Il a le cou fort long, les jambes menues, & le pied fourchu. Sa tête, qu'il porte avec grace, ressemble à celle du mouton. Sa queue est touffue & d'un roux très vif. Son corps est garni de laine rouge sur le dos. Cet animal est extrêmement agile; il a la vue perçante, & fuit dès qu'on veut l'approcher. Les Indiens se servent de sa peau pour faire des vêtemens.

GUIB. Eſpece d'animal qui paroît tenir le milieu entre la gazelle & la chevre, & que l'on voit par grandes troupes au Sénégal, dans les plaines & dans les bois du pays de Podor, ainſi qu'on l'apprend par M. Adanſon. Cet animal reſſemble aux gazelles par la figure du corps; mais il a la poitrine & le ventre d'un brun-maron aſſez foncé : il eſt ſur-tout remarquable par des bandes blanches ſur ce fond de poil brun-maron, & qui ſont diſpoſées ſur ſon corps en long & en travers comme ſi c'étoit un harnois. Ses cornes ſont liſſes, ſans anneaux tranſverſaux, & portent deux arrêtes longitudinales, l'une en deſſus, l'autre en deſſous, leſquelles forment un tour de ſpirale depuis la baſe juſqu'à la pointe, & elles paroiſſent auſſi un peu comprimées.

GUIGNARD, *Pluvialis minor.* On croit que c'eſt une eſpece de petit pluvier. Cet oiſeau de paſſage eſt très délicat, il approche de la groſſeur d'un merle : il vole en troupe, & fréquentes les terres labourées : il y en a tous les ans un grand nombre en Beauce, ſur tout aux environs de Chartres : il devient ſi gras que le tranſport en eſt difficile ſans qu'il ſe corrompe.

Le guignard s'amuſe à conſidérer ſi attentivement l'Oiſeleur, qu'il ſe laiſſe couvrir par un autre homme avec un filet. Il vient vers le tems des vendanges, & mange du raiſin. Quand on a tué un guignard d'un coup de fuſil, tous les autres s'attroupent auprès, & donnent le tems au Chaſſeur de recharger.

GUIGNE ou GUIGNIER. *Voyez* à l'article CERISIER.

GUIMAUVE, *Althæa.* Eſt une plante fort commune, qui vient partout dans les marais & le long des ruiſſeaux. Sa racine qui ſort d'une tête, eſt blanche, longue, groſſe comme le pouce, ronde, bien nourrie, très mucilagineuſe & diviſée en pluſieurs branches, renfermant un cœur ligneux, qui eſt comme une corde. Ses tiges ſont hautes d'environ trois pieds, grêles, rondes, velues, creuſes, & garnies de feuilles alternes, cotonneuſes, mollaſſes, dentelées, portées ſur une longue queue. Ses fleurs naiſſent des aiſſelles des feuilles; elles ſont d'un blanc purpurin, formées en cloche, échancrées en cinq parties. Il leur ſuccede des fruits applatis ou en forme d'une petite paſtille, compoſés de pluſieurs capſules, qui renferment chacune une ſemence en forme de rein.

Le ſuc mucilagineux des feuilles n'altere point la couleur du papier bleu, mais celui des racines la rougit. C'eſt de ce mucilage gluant & douceâtre, dont la guimauve eſt remplie, que dépendent principalement ſes vertus : ſavoir, d'amollir, de relâcher, d'adoucir l'âcreté des humeurs : elle eſt fort apéritive & béchique. On en fait une pâte ou des tablettes avec le ſucre, ou un ſyrop, ou un looch qui facilite l'expectoration. Sa décoction priſe en boiſſon ou en lavement eſt utile pour l'éroſion des inteſtins, pour rafraîchir, & pour la néphrétique. Pilée en cataplaſme, on l'applique avec ſuccès ſur les tumeurs & les parties enflammées. On fait auſſi des broſſes dentrifiques avec la racine de guimauve ou celle de mauve : pour

cela, on les coupe en bâtons, on en effile les deux extrémités, puis on les fait bouillir ou dans l'eau ſalée, ou dans l'eau alumineuſe, colorée par le ſantal rouge ou par le bois d'Inde; enſuite on les fait ſécher au four.

GUIMAUVE FAUSSE. *Voyez* Fausse Guimauve.

GUIMAUVE ROYALE. *Voyez* Althea frutex.

GUIMAUVE VELOUTÉE DES INDES. *Voyez* Ambrette.

GUIRAPEACOJA. Nom que les habitants du Breſil donnent à un petit ver qui gâte les cannes à ſucre, en rongeant les racines de cette plante. Les Portugais le nomment *Pao-de-Galinha*.

GUNDON. C'eſt une très groſſe fourmi d'Ethiopie. Ces fourmis marchent enſemble dans un ordre qui reſſemble à celui d'une armée rangée en bataille: elles ne font aucun amas de grains; mais elles dévorent tout ce qu'elles trouvent, & mordent même les hommes avec beaucoup de violence. Dapper (*Deſcript. de l'Afrique*) dit qu'il y en a de plus petites, qui ont des réſervoirs de grains, & d'autres qui, avec le tems, deviennent aîlées. *Voyez* Fourmi.

GYPSE, *Gypſum.* Cette pierre, que bien des Minéralogiſtes ont rangée parmi les terres calcaires, n'eſt qu'une terre endurcie & neutraliſée, c'eſt-à-dire, le réſultat d'une pierre calcaire comme diſſoute & ſaturée par l'acide vitriolique, enſuite cryſtalliſée.

Le gypſe ainſi nommé, lorſqu'il eſt pur & tranſparent, eſt connu chez le vulgaire ſous le nom impropre de talc; les ouvriers ne donnent le nom de *gypſe* qu'à celui qui eſt opaque & graveleux: il ne fait point d'effervescence avec les acides; enfin ils appellent *plâtre* le produit que donne le gypſe lorſqu'il a été calciné.

Le gypſe eſt une pierre ou blanche, ou griſe, ou rouſsâtre, plus ou moins cryſtalliſée, quelquefois claire, quelquefois terne; ſes parties ſont ou feuilletées, ou rhomboïdales, ou en filets, brillantes intérieurement, mais en général toujours rudes au toucher. Le gypſe eſt ſi tendre, qu'on peut ou l'écraſer ſous les dents, ou l'égratigner avec les doigts, ou le diviſer avec le couteau. La friabilité de cette pierre fait qu'on ne peut la polir. Nous expoſerons à la fin de cet article la plus grande partie des propriétés du gypſe; paſſons à l'hiſtoire des différentes eſpeces de cette pierre.

Le gypſe, proprement dit, ou Pierre a Platre, ou Moilon de Platre, *Gypſum*, eſt compoſé de particules, moitié ſphériques ou grainelées, moitié oblongues; tellement unies & ſerrées entr'elles, qu'on a de la peine à les diſcerner ſans le ſecours de la loupe: ce gypſe eſt comme ſablonneux, ou reſſemble à du grais tendre; on en trouve qui ſe diviſe en morceaux irréguliers ou écailleux. Il ne prend point le poli, & ne devient point brillant par le frottement; calciné en poudre, il fait un léger mouvement d'effervescence avec l'eau: on en trouve dans tous les environs de Paris. Le plâtre qu'on en fait, ſert à enduire les murs, ou à cimenter les pierres dans les travaux groſſiers.

Le

Le Gypse crystallisé, *Cryſtallus Gypſea*, eſt en cryſtaux qui affectent aſſez de prendre une forme rhomboïdale, dont les angles ſont obtus: on l'appelle Sélénite, *Gypſeo Selenites;* c'eſt en quelque ſorte le plus pur des gypſes. Ses particules ſont feuilletées, indéterminées, mais ſe caſſent en rhomboïdes. On en trouve aux environs de Bâle en Suiſſe & de la montagne de Sommerſon en Bourgogne, qui eſt brillant, de la plus grande blancheur & aſſez tranſparent.

Le Gypse feuilleté, *Gypſum lamelloſum*, ſe calcine dans le feu, ſans y pétiller ſenſiblement : il eſt rarement opaque. Nous en avons trouvé dans les Pyrénées & dans les Alpes, qui n'avoit point de couleur : il ſe diviſe en feuillets un peu flexibles. Celui des environs de Dax eſt écailleux, comme le Mica, & fait un petit bruit quand on le rompt ou lorſqu'on le gratte avec la pointe d'un clou. En général les parties du gypſe écailleux ſont irrégulieres; celles du gypſe feuilleté ſont perpendiculaires ou horiſontales, ou obliques. Le gypſe de Montmartre près Paris, dont la cryſtalliſation eſt cunéiforme, eſt un beau plâtre tranſparent, feuilleté & jaunâtre : il eſt excellent pour lambriſſer & pour modeler. Les Stucateurs en font un grand uſage : on ſait que les buſtes, ſtatues, & toutes les figures qui ſont devenues ſi fort à la mode, ſont faites du plâtre de Paris, & qu'il ne faut pas confondre cette matiere avec le verre de Ruſſie, appellée *glacies mariæ*. Voyez Mica; c'eſt le véritable *miroir d'âne* ou la *pierre ſpéculaire* proprement dite.

Le Gypse strié, *Gypſum ſtriatum*, eſt compoſé de parties filamenteuſes, longues, claires, friables, paralleles & perpendiculaires ou inclinées, ſemblables à des fils de ſoie étroitement unis les uns aux autres; quelquefois il eſt coloré. Bien des perſonnes le confondent abuſivement avec l'amianthe, avec l'asbeſte, ou avec l'alun de plume; mais il en differe par ſa nature & par ſes propriétés. On trouve ce beau gypſe en Chine, en Eſpagne près de Compoſtelle, à Sommerſon près Dijon, & à Boudri dans le Comté de Neuf-Châtel. Il s'en trouve dont les lames ſtriées forment des rayons, alors on l'appelle *Fleurs de gypſe :* cette pierre à plâtre eſt excellente pour les plafonds.

Le Gypse solide ou Alabastrite, *Pſeudo alabaſtrum*, a l'apparence d'un marbre tendre & demi-tranſparent : c'eſt le faux albâtre. *Voyez* Alabastrite & Albatre.

Obſervations ſur le Gypſe & ſur ſes propriétés générales.

Cette pierre qui eſt rude & brillante dans l'endroit de la fracture, varie beaucoup pour la dureté, pour la couleur & pour la figure des particules qui la compoſent. Si elle eſt pure, elle n'admet que peu ou point de poli, & ne fait aucun mouvement d'efferveſcence avec les acides, ne donne point d'étincelles avec le briquet, ne s'endurcit point dans le feu; mais elle y petille & s'y calcine en une poudre farineuſe appellée *plâtre*, qui, arroſée

d'une certaine quantité d'eau, ne produit que peu ou point de chaleur, donne une odeur d'œufs pourris, & se durcit aussi-tôt. Si le plâtre, ainsi mêlé avec l'eau, a été jetté en moule, il produira une figure des plus régulieres, parcequ'il éprouve une augmentation de volume en séchant. Il faut observer que ce plâtre, une fois noyé d'eau, n'est plus susceptible d'une nouvelle calcination : si on le fait calciner dans un creuset, il pétille, décrépite, & paroît bouillir comme de l'eau; il a alors la propriété de reluire un peu dans l'obscurité. Nous avons toujours remarqué que le gypse se trouve en lits (*strata*) sous différentes formes & couleurs; communément sous des couches de pierres calcaires, ou remplies de corps marins : on y trouve rarement des corps métalliques; mais souvent les environs sont des terreins glaiseux & pyriteux. En faut-il davantage pour présumer que l'acide vitriolique, qui se rencontre dans ces terreins, venant à attaquer les matieres calcaires, aura produit la terre ou pierre neutralisée dont il est question, c'est-à-dire, le gypse. Ajoutons qu'il n'est pas rare de voir des morceaux de plâtre qui participent en grande partie des propriétés générales & particulieres de la chaux. Ainsi le gypse n'est point une pierre primitive. C'est un produit accidentellement formé; & quand il fait effervescence, c'est une preuve qu'il n'est point pur, & que de la pierre calcaire y est encore à nud.

Nous venons de dire que les gypses se trouvent par couches dans le sein de la terre. Prenons pour exemple la butte de Montmartre, qui fournit presque tout le plâtre qui s'emploie dans les bâtiments de Paris. Observons en même tems que cette petite montagne présente plusieurs phénomenes dignes de l'attention des Naturalistes. Elle est placée au milieu d'un pays tout-à-fait calcaire, & est composée d'un grand nombre de couches paralleles à l'horison, dans lesquelles on assure n'avoir jamais trouvé de coquilles fossiles, quoique tous les environs de Paris en soient remplis, & ne soient, pour ainsi dire, formés que de leurs débris : nous pouvons cependant attester qu'on y trouve fréquemment des ossements & vertebres de quadrupedes qui ne sont point pétrifiés, mais qui sont déja un peu détruits, & qui sont très étroitement enveloppés dans la pierre, nous y avons même rencontré des noyaux ou empreintes de cames.

GYRINUS. Nom générique donné à plusieurs especes d'insectes, mis dans le rang des coléopteres, c'est-à-dire, qui ont leurs aîles dans des étuis : ce sont des especes de scarabées sauteurs. On en trouve, 1°. dans la scrophulaire; 2°. dans les plantes potageres; 3°. en terre; 4°. dans la pulmonaire & la dentaire. *Voyez* SCARABÉE & COLÉOPTERE.

GYROLE. *Voyez* CHERVI.



HACHES DE PIERRE. Les Lythologiſtes donnent ce nom à des pierres verdâtres, d'une dureté conſidérable, opaques, peſantes, taillées en hache ou en coin, & que l'on trouve en terre à quelques pieds de profondeur. On prétend que ces haches ont dû jadis ſervir aux Sauvages de l'Amérique pour couper & fendre divers matériaux, juſqu'au tems où ils ont connu les inſtruments de fer. Par quelle eſpece de révolution ces haches de pierre ſe rencontrent-elles ſi communément dans les fouilles qu'on fait en Europe? Aurions-nous été réduits autrefois à la même néceſſité, ou y auroit-il eu auſſi des Sauvages dans nos climats?

HACUB. Plante épineuſe du Levant, dont les feuilles ſont un peu ſemblables à celles de la carline. Elle pouſſe au printems des rejettons tendres, que les Levantins mangent après les avoir fait cuire. Mais quand on les laiſſe croître, ils portent des têtes épineuſes, qui donnent de petites fleurs rouges à fleurons ſoutenus par des embryons, qui deviennent autant de ſemences arrondies & nichées dans de petits trous pratiqués dans le calice commun de ces fleurons. M. de Tournefort a donné à cette plante le nom de *gundelia*, qui étoit celui de ſon ami & ſon compagnon de voyage au Levant. Cette plante croît proche d'Alep aux lieux rudes & ſecs : ſa racine, qui eſt longue & groſſe, eſt vomitive & laxative.

HÆMACATE, eſt l'agate rouge. *Voyez* AGATE.

HÆMACATE, ſerpent d'Aſie qui eſt d'un rouge d'agate : on le trouve en Hircanie, aujourd'hui Maſonderan ou Tabareſtan, vaſte Province de la Perſe. Ce ſerpent eſt fort dangereux. Il eſt paré d'une ſuperbe robe, rayée, vermeille : on trouve auſſi ce ſerpent au Japon.

HÆMATITE. *Voyez* ce mot à l'article FER.

HÆMORRHOUS. *Voyez* AIMORRHOUS.

HALINATRON, *Halinatrum*. Eſt un ſel alkali naturel, que l'on rencontre par rayons ou par bandes ſur la ſuperficie intérieure des vieilles voûtes, & contre les parois des vieux bâtiments : on le trouve auſſi ſur la ſuperficie de certaines terres, mais il eſt alors fort impur. Ce ſel a un goût lixiviel : il ne ſe cryſtalliſe point; mais quand on le fait bouillir dans l'eau, il fume beaucoup : il contient ordinairemenr un peu d'alkali volatil qui ſe diſſipe en vapeur.

HALIOTITES. Nom qu'on donne à un genre de coquilles univalves & foſſiles : elles ſont contournées en dedans, mais elles ne ſont pas turbinées ſenſiblement en dehors : elles ſont ouvertes & ont une certaine reſſemblance avec l'oreille humaine. Leur analogue vivant ſe nomme *Oreille de mer*. Voyez *ce mot*.

HALLEBRAN. *Voyez* ALBRAN.

HALOS. *Voyez* COURONNE DE COULEURS.

HALOSACHNÉ ou SEL D'ÉCUME. Divers Naturalistes ont donné ce nom à une espece de sel marin, qui se trouve quelquefois sur le bord de la mer contre les rochers & les pierres : il ressemble à une écume salée & endurcie.

HAMMITES. Nom qu'on donne à des pierres grainelées, comme formées d'un amas de parties sablonneuses, ovalaires & grosses comme la tête d'une bonne épingle. Des personnes les regardent comme un amas d'œufs de poisson, & les appellent *Pierres ovaires*. Voyez AMMITE.

HAMMONITE. Est, selon quelques-uns, la petite *corne d'Ammon ;* & selon d'autres, l'*ammite*. Voyez *ces mots*.

HAMSTER. Espece de rat qui est très fréquent en Allemagne, qui sait se construire des souterrains très curieux, & qui fait de très grands ravages dans les grains.

Le hamster ressemble un peu au *rat d'eau* par la petitesse des yeux & la finesse du poil ; il lui ressemble aussi par ses parties intérieures ; mais sa queue est beaucoup plus courte que celle du rat d'eau ; il a ordinairement le dos brun & le ventre noir : on en voit qui sont tous noirs & d'autres tous gris ; variétés qui peuvent venir de l'âge seul.

Les hamsters habitent sous terre : la forme de leur terrier varie suivant leur âge, leur sexe & la qualité du terrein. Le mâle & la femelle se forment leur terrier chacun de leur côté : celui du mâle a une ouverture oblique qui sert d'entrée ; au bout de cette issue est un trou qui descend perpendiculairement jusqu'à des chambres ou caveaux : l'entrée de celui de la femelle est construite de même ; mais au lieu d'un seul trou perpendiculaire, il y en a jusqu'à quatre, sept, huit, qui servent à donner une entrée & une sortie libre aux petits. A côté de ces trous perpendiculaires, à un ou deux pieds de distance, les hamsters des deux sexes creusent trois ou quatre caveaux particuliers, auxquels ils donnent la forme de voûte en dessus & en dessous ; dans l'un ils se retirent avec leurs familles, & dans les autres ils font les provisions nécessaires pour leur subsistance. La profondeur des caveaux est très différente : un jeune hamster dans la premiere année ne donne qu'un pied de profondeur à son caveau ; un vieux le creuse souvent jusqu'à quatre ou cinq pieds. Le domicile entier, y compris toutes les communications & tous les caveaux, a quelquefois huit à dix pieds de diametre : c'est par le trou oblique qui forme l'entrée du terrier, que l'animal exporte dehors les terres qu'il retire pour pratiquer ses caveaux ; aussi voit-on toujours à côté de l'entrée de leurs trous, une petite monticule de terre ; c'est aussi par-là que l'air se communique & circule dans les caveaux.

Les hamsters font leurs provisions de grains dans l'automne : lorsqu'ils trouvent des grains de bleds secs & détachés de leurs épis, ils les emportent dans leurs bajoues qui peuvent en contenir un quart de chopine ; d'autres fois ils ramassent le bled en épis, ainsi que les pois & les féves avec leurs cosses, & ensuite tous à leur aise ils les épluchent, & portent dehors les cosses & le déchet des épis.

La fécondité de ces animaux, sur-tout dans les années humides, est prodigieuse; ils ont deux à trois portées par an, & chacune est de cinq ou six petits : cette grande multiplication occasionne quelquefois la disette dans certains cantons par la dévastation générale des bleds. La maniere la plus ordinaire de leur faire la chasse, est de creuser leurs terriers : c'est un travail assez considérable à cause de leur profondeur & de leur étendue; mais dans chaque domicile on trouve en automne deux boisseaux de bon grain, & on profite de la peau de ces animaux dont on fait des fourrures.

HANCHOAN. Nom que l'on donne au Bresil à un oiseau de proie, fort semblable au *busard*. Du tems de Redy, on en a vu un dans la Ménagerie du Grand Duc de Toscane. Les Portugais établis dans le Bresil, & les Naturels du pays, disent que la raclure des ongles & du bec de cet oiseau, est un des meilleurs contre-poisons qui soient au monde; & que ses plumes, sa chair & ses os guérissent beaucoup de maladies.

HANNEBANE. *Voyez* JUSQUIAME.

HANNETON, *Scarabæus stridulus.* Insecte coléoptere, c'est-à-dire, qui a des fourreaux par dessus les aîles. C'est, à proprement parler, une espece de *scarabée* ou d'*escarbot*, dont on distingue plusieurs especes.

Description des Hannetons.

Le hanneton le plus ordinaire, ou scarabée roux, *scarabæus vulgaris rufus*, est celui qui est appellé en Angleterre & en Zélande MEUNIER, en latin *Molitor;* nom qu'on lui a donné, parceque cet insecte broie les feuilles des arbres comme si elles étoient moulues, ou parceque ses aîles paroissent couvertes d'une espece de poussiere farineuse. Cette mouche scarabée est grosse comme le petit doigt, longue d'un pouce, de couleur rougeâtre sur le dessus des aîles, mais la tête, le dessus du corselet & le ventre sont noirs; les bords du ventre ou des articulations sont tachetés de points blancs, triangulaires; le dessous du corselet, de la tête & de la poitrine est velu : il a six pattes, dont quatre longues dépendent du corps, & deux courtes du corselet. La tête est ornée de deux cornes houppées par le bout, que l'art a imitées pour en faire l'ornement des robes des Dames, sous le nom de *soucis de hannetons.* Lorsque la houpe est longue & feuilletée, c'est un mâle; si elle est courte & sans feuillets, c'est une femelle. La queue est fort pointue & courbée : il a deux paires d'aîles, dont l'une est faite de pellicules, & l'autre qu'on appelle *élytre*, c'est-à-dire fourreau ou étui, de corne. La premiere paire d'aîles est pliée au-dessous de cette derniere, & ne paroît jamais que quand l'animal s'apprête pour s'envoler : les aîles de corne sont rousfâtres, un peu transparentes, couvertes d'une poussiere blanche qui s'essuie aisément. Ce hanneton se trouve par-tout. Quand il n'est que ver, il ronge les racines de froment; devenu insecte volant, il mange les bourgeons de la vigne, les feuilles des arbres, & sur-tout celles de hêtre.

Le Hanneton du Poitou a les fourreaux marqués de taches blanches, éparſes çà & là : on l'appelle *ſcarabée peint*. On le voit au mois de Juillet. Le mâle a les antennes feuillées, & la femelle les a rondes. On le rencontre auſſi ſur les Dunes de la Hollande & de la Scanie. Dans l'état de ver, il ronge les racines des arbres & des plantes.

Le Hanneton du Rosier eſt le même que le ſcarabée des roſes, qui eſt de couleur de cuivre verdâtre. *Voyez* à la ſuite du mot Scarabée.

Les Auteurs font mention d'une quatrieme eſpece de hanneton, d'un brun clair, dont le corſelet eſt velu, qui a les fourreaux d'un jaune pâle, & trois lignes blanches en long : c'eſt le ſcarabée lanugineux d'arbre. C'eſt, en quelque ſorte, une petite eſpece du hanneton ordinaire : elle eſt plus commune en Suede que par-tout ailleurs.

Les hannetons qui ſe nourriſſent de feuilles & d'herbes, commencent à paroître avec les premieres chaleurs ſur les arbres, ſur-tout ſur les noyers, d'où leur eſt venu le nom de *ſcarabée d'arbre*.

Accouplement & propagation des Hannetons.

Les deux ſexes reſtent long-tems attachés l'un à l'autre pendant l'accouplement. La femelle ayant été fécondée, creuſe un trou dans la terre avec la pointe de ſa queue; elle s'y enfonce de la profondeur d'un demi-pied, & elle y pond des œufs oblongs, d'un jaune clair. Ces œufs ſont rangés les uns à côté des autres, mais ſans aucune enveloppe terreuſe. Après cette ponte, la mere ſort de terre; elle ſe nourrit encore pendant quelque tems avec des feuilles d'arbres, & diſparoît enſuite. Sur la fin de l'été les œufs ſont éclos, & il en eſt ſorti de petits vers qui ſe nourriſſent de gazon & des racines de toutes ſortes de plantes en vigueur : ils paſſent quelquefois deux années dans cet état de ver, quelquefois davantage; les Jardiniers & les Laboureurs les nomment alors *vers blancs* ou *mans*. Ces vers ou *larves* font périr les plantes dont ils rongent la racine; auſſi voit-on ſouvent, en arrachant de terre une plante flétrie ou deſſéchée, qu'elle a été rongée par un de ces vers. On en trouve quelquefois en ſi grande quantité, qu'ils déſolent en peu de tems des potagers entiers & les prairies les mieux couvertes. En un mot, ce ver eſt le fléau des racines du froment, du ſeigle, des autres ſortes de *gramens*, & de toutes les plantes qu'il rencontre dans ſa route ſouterraine.

Deſcription du ver ou larve du Hanneton, ſa métamorphoſe en Scarabée & ſa ſortie de terre.

A l'âge de trois ans, le ver du hanneton eſt au moins long d'un pouce & demi, & gros comme le petit doigt : il eſt pour la plupart du tems recoquillé : la couleur de ſon corps eſt d'un blanc jaunâtre, preſque tranſparent. Tout le corps de ce ver conſiſte, comme celui des chenilles, en

douze ſegments, ſans compter la tête : le dernier eſt le plus grand, le plus gros, & paroît d'un gris violet, parcequ'on y voit les excréments à travers la peau. A chaque ſegment on apperçoit une couple de rides qui ſervent au ver à s'allonger & à s'avancer dans la terre ; & ſur tous les ſegments s'étend une eſpece de bourrelet, dans lequel on apperçoit neuf points à miroirs. Ainſi ce ver reſpire l'air par neuf trous (ſtigmates), qui répondent à autant de ſegments : ſous les trois premiers ſont ſix pieds rouſsâtres, compoſés de cinq à ſix pieces articulées & un peu velues. La tête de ce ver eſt aſſez grande, applatie & d'un jaune luiſant, munie d'une eſpece de tenaille dentelée, avec laquelle il coupe les matieres dont il fait ſa nourriture : on remarque deux antennes derriere la tenaille.

Il n'arrive guere que ces vers qui ont ſix pieds, ſortent volontairement de la terre : ſi le ſoc de la charue ou la bêche du Jardinier les font ſortir au dehors, ils ne tardent pas à y rentrer, autrement ils deviennent bien vîte la proie des oiſeaux : les corbeaux & les cochons ſont fort friands de ces vers, auſſi-bien que des hannetons qui en proviennent. Le ver change de peau à meſure qu'il prend de l'accroiſſement : il creuſe une petite maiſonnette pour pouvoir s'y dépouiller plus commodément : cette cavité eſt dure & ronde comme une pilulle. Après avoir quitté ſa peau, le ver ſort de ſa caverne pour chercher ſa nourriture ordinaire ; mais il ne peut butiner qu'en été, car dans l'hiver la gelée l'oblige à ſe reſſerrer, à s'enfoncer en terre à une plus grande profondeur, juſqu'à ce que la chaleur du printems l'attire de nouveau vers la ſurface ; au reſte, il faut une forte & longue gelée pour le faire périr.

Ce n'eſt guere que ſur la fin de la quatrieme année (au mois de Mai) que la métamorphoſe de ce ver ou larve en hanneton arrive : il ſuffit de fouiller la terre en cette ſaiſon pour en être convaincu ; l'on y trouvera non-ſeulement des hannetons tout formés, mais auſſi des vers à différens dégrés de grandeur. Voici comment ſe fait la métamorphoſe. Dans l'automne, le ver s'enfonce en terre quelquefois à plus d'une braſſe de profondeur, & il s'y fait une cavité liſſe & commode. Sa demeure étant faite, il commence peu de tems après à ſe racourcir, à s'épaiſſir, à ſe gonfler, & il quitte, avant la fin de l'automne, ſa derniere peau de ver pour prendre la forme de nymphe. D'abord cette nymphe paroît jaunâtre, puis jaune, & enfin rougeâtre ; & alors on commence à diſcerner l'apparence d'un hanneton. Si on irrite cette nymphe, on obſerve qu'elle a un mouvement ſenſible, & qu'elle peut ſe tourner d'elle-même : ordinairement elle ne conſerve ſa forme que juſqu'au commencement de Février. Alors on apperçoit diſtinctement un hanneton d'un blanc jaunâtre, qui eſt d'abord mol, mais qui prend ſa dureté & ſa couleur naturelle au bout de dix à douze jours. Il reſte encore trois mois en terre dans cet état de hanneton formé ; voilà pourquoi, ceux qui fouillent la terre dans cet intervalle & y trouvent des hannetons parfaits, croient que ce ſont des in-

fectes de l'année derniere, qui s'étoient mis en terre seulement à cause de l'hiver.

Après que l'insecte a passé quatre ans dans la terre, (la plus grande partie en forme de ver) il en sort enfin dans le courant du mois de Mai : c'est alors qu'on peut, sur-tout les soirs, les voir sortir de leurs anciennes demeures ; & c'est aussi ce qui fait, que pendant ce mois, principalement dans les années où il y a beaucoup de hannetons, on voit que les chemins & les sentiers, durcis par la sécheresse, sont tout criblés de trous.

Il faut observer qu'une extrême chaleur n'est pas moins pernicieuse aux hannetons, qu'un grand froid : aussi pendant les années chaudes se tiennent-ils tranquillement sur les arbres, qu'ils ne quittent que sur le soir, où ils s'élevent par essaims pour folâtrer, & sont emportés par le vent d'une contrée à l'autre.

Selon les rigueurs des saisons, & l'avancement de l'état du ver en hanneton, on peut prédire l'année fertile ou stérile en hannetons à plaque rouge ou noire sur le col ; car ils paroissent tour-à-tour, de deux années l'une : (ceux à plaque rouge paroissent dans les années impaires, & les autres à plaques noires dans les années paires.) On n'en peut pas prédire autant des autres insectes, qui naissent & périssent dans la même année.

Ravage que cause le hanneton.

Le nombre des hannetons est si prodigieux, que leurs ennemis ne peuvent suffire pour les exterminer : le meilleur expédient, pour diminuer le nombre de ces insectes, est de battre les arbres avec de longues perches, de balayer les hannetons en tas & de les détruire ensuite : il y a quelques années qu'un certain canton de l'Irlande souffroit tant des hannetons, que les Habitans se déterminerent à mettre le feu dans une forêt de plusieurs lieues d'étendue, pour couper la communication avec les cantons qui en étoient infestés. Cet insecte ne vole guere pendant le jour : il se tient caché sous les feuilles, ou du chêne, ou du figuier sauvage, ou du tilleul, ou du noyer, &c. Il semble y être assoupi jusqu'au coucher du soleil : alors ils se réunissent en troupes ; & avant de se mettre en route, ils déploient & allongent leurs houpes ; ils volent autour des haies en bourdonnant, & donnent brusquement contre tout ce qu'ils rencontrent ; d'où vient le proverbe : *étourdi comme un hanneton.* Les hannetons se nourrissent de feuilles d'arbres, des œufs de sauterelle, & deviennent, à leur tour, la proie des corbeaux. Les Fermiers n'entendent donc gueres leurs intérêts, lorsqu'ils mettent tout en œuvre pour exterminer ces oiseaux. Quand les hannetons ont ravagé les feuilles des chênes & des arbres fruitiers, ces arbres périssent en partie, ou ne poussent l'année suivante leurs boutons que fort tard.

Les hannetons disparoissent au bout de deux mois, soit que ce soit là le terme

terme de leur durée, ou que d'autres animaux en abregent le terme en les mangeant; mais avant que de périr, ils pondent des œufs dont il se forme des larves, plus connues sous le nom de vers, qui, au bout de quatre ans, se métamorphosent.

Autres especes de Hannetons.

Les hannetons des Indes sont un fléau pour les vaisseaux qui reviennent de ce pays où il y en a beaucoup : ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les écrase : ils mangent le biscuit dans les vaisseaux, & percent les coffres & les tonneaux; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs. *Voyez* RAVET.

Mademoiselle Merian a vu sortir une espece de petit hanneton d'un petit insecte noir, qui se trouve sur la mille-feuille fleurie & l'oseille : elle a vu de petits œufs rouges sur les feuilles vertes du lis orangé, se métamorphoser en vers, de couleur de vermillon; puis en nymphes rouges, & enfin en hannetons rouges. Elle a fait les mêmes observations sur les feuilles d'aulne, sur le bois pourri, sur la mélisse, sur l'œillet, la nielle, les feuilles de saule, &c. Elle a suivi la métamorphose de petits œufs qui se changeoient en vers, & qui chacun, suivant leur couleur différente, produisoient en dernier lieu des hannetons d'une couleur analogue : ces hannetons n'étoient probablement que des especes différentes de *scarabées*. Voyez ce mot. Passons à l'étymologie du mot *hanneton*. Il paroît qu'il se dit par corruption, pour *alleton*, du latin *alitonans*, à cause du bruit qu'il fait avec ses aîles quand il vole. De-là vient aussi que les Latins l'ont appellé *scarabæus-stridulus*, comme qui diroit escarbot ou *scarabée bourdonnant.*

HARDEAU, ou BOURDAINE BLANCHE. *Voyez* VIORNE.

HARENG, *halec.* Les harengs sont des poissons de passage, remarquables & intéressans par l'ordre qu'ils observent, lorsque, partis des contrées éloignées du Nord, ils descendent sur nos côtes pour aller jusques dans le midi fournir à presque tout le monde entier une nourriture abondante & saine.

Description du Hareng; sa nourriture.

Ce poisson est semblable aux très petites aloses ou aux très grandes sardines; son lieu natal est l'Océan. Il est long de neuf à dix pouces ou environ, & a près de deux pouces de largeur; il meurt dès qu'il est sorti de l'eau. Sa tête est applatie sur les côtés, un peu pointue; l'ouverture de sa bouche est grande; sa mâchoire supérieure est plus allongée que l'inférieure, & armée de dents presque imperceptibles. Ses yeux sont grands, situés aux côtés de la tête, & l'iris est de couleur argentée. Les couvercles des ouies sont composés inférieurement de trois ou quatre lames

osseuses, & de huit arrêtes un peu courbées & jointes ensemble par une membrane ; l'extrêmité de ces couvercles a ordinairement une belle tache rouge ou violette : l'ouverture des ouies est très dilatée. Les écailles de ce poisson sont grandes à proportion du corps, de couleur argentée, comme tuilées, & faciles à détacher. Le dos est d'un bleu obscur, mais qui devient plus bleu au printems : les côtés & le ventre sont d'un blanc d'argent ; tout le ventre, depuis les ouies jusqu'à l'anus, est un peu resserré en maniere de carêne aiguë ; au lieu que le dos est convexe ou arqué. Ce poisson a une nâgeoire au milieu du dos, unique & blanchâtre ; les nâgeoires de la poitrine sont blanchâtres & situées près du ventre ; les nâgeoires du ventre sont également blanches, ainsi que celle de l'anus, qui approche de la queue ; la queue est fourchue & grisâtre. Ce poisson a trente-cinq côtes de chaque côté, & cinquante-six vertebres : il a la moelle dorsale fort différente de celle des autres poissons ; elle n'est point divisée en parties égales, mais continue & sans interruption comme chez l'homme & les quadrupedes. La chair du hareng est grasse, molle, de bon goût & de bon suc.

On voit, par cette description du grand hareng commun, que le petit hareng, nommé vulgairement *Célerin* en François, ou *Harengade* à Marseille, est de la même espece ; cependant on ne pêche point le vrai hareng dans la Méditerranée. La sardine du Nord est notre véritable hareng.

Malgré la conformité qu'a le hareng avec les petites aloses, on les distingue cependant assez facilement : l'alose a toujours le ventre garni d'épines plus âpres que le hareng. Tous les harengs ne font des œufs qu'une fois l'année, vers l'équinoxe d'automne : ils sont plus estimés & meilleurs quand ils ont le corps plein d'œufs ou de laitance, comme tous les autres poissons. Le hareng multiplie beaucoup : il nâge en troupes, & luit la nuit. Sa nourriture ordinaire consiste en très petits poissons, en vers de mer, & même en très petits crabes.

Schoockius nomme le hareng, le *Roi des poissons*, à raison de son excellence & de son utilité. Les Pêcheurs de Hambourg nomment le hareng, *Poisson couronné.*

Endroits où l'on rencontre les harengs, & leur séjour continuel au Pôle du Nord.

Le grand hareng, dit M. Linnæus, habite la mer Occidentale ; le petit habite la mer de Bothnie. La mer Glaciale, du côté de l'Asie, ne manque pas non plus de harengs. M. Anderson croit que le pays ordinaire de cette espece de poisson sont les abysmes les plus reculés du Nord, fondé sur ce que les glaces immenses de ce pays leur servent d'une sûre retraite pour la conservation de leur frai, leur accroissement, & parceque les cétacées, leurs ennemis, qui ne peuvent respirer l'eau, & qui

n'y pourroient pas vivre, à cause des glaces, ne peuvent par conséquent leur nuire dans ces contrées. On prétend cependant que les harengs fraient aussi sur les côtes d'Angleterre; du moins ils arrivent pleins, & ils se vuident long-tems avant qu'ils quittent ces côtes; d'autres soutiennent qu'ils disparoissent dès qu'ils ont jetté leur frai.

En quelque endroit que soit le premier domicile des harengs, il paroît que leur principale demeure est entre la pointe d'Ecosse, la Norwege & le Dannemarck. Il en part tous les ans des colonies & des peuplades, qui enfilent à différentes reprises le canal de la Manche; & après avoir rangé la Hollande, la Flandre, l'Angleterre & l'Irlande, ils viennent se jetter sur les côtes de Normandie. Jusqu'à présent on n'est allé au-devant d'eux que jusqu'aux Isles de Shethland ou Hithland, du côté de Fayrhill & de Bochenefs, où les Hollandois arrivent tous les ans vers la S. Jean avec leurs buyses & leurs barques : ils y tendent des filets entre deux buyses, qu'ils opposent directement à la colonne des harengs, qui y passe alors en venant du Nord. Ils en prennent, par ce moyen, des quantités prodigieuses à la fois : ils les préparent sur-le-champ à leur façon, & les ramenent chez eux, d'où ils les distribuent dans tous les pays de l'Europe.

M. Anderson dit qu'on trouve dans les golfes de l'Islande, & même sous le pôle du Nord, les harengs les plus gras, les plus gros, & en si grande abondance, qu'il seroit aisé aux habitans de ces endroits d'établir en peu de tems un commerce des plus avantageux, s'ils étoient en plus grand nombre & plus habiles pour de pareilles entreprises. Il dit encore qu'il y a une espece de ces harengs qui a près de deux pieds de long, sur trois bons doigts de large; & il présume que c'est le vrai *Roi des harengs*, qu'on regarde communément comme le conducteur de leurs troupes. En effet, lorsque les Pêcheurs en prennent un vivant, ils ont grand soin de le rejetter aussi-tôt dans la mer, persuadés que ce seroit une espece de crime, que de détruire un poisson si utile.

Ruses des poissons auxquels les harengs servent de nourriture.

M. Anderson, qui, en remontant jusques sous le Pôle, a rencontré des troupes de harengs, croit être fondé à dire, que par-tout où les grosses & petites especes de poissons se trouvent en abondance & fort grasses, on y trouve aussi nécessairement le hareng en quantité, & dans sa plus grande délicatesse; parceque les très petites especes attirent le hareng, dont elles sont la nourriture, & que le hareng attire les grosses especes, dont il est la pâture à son tour. Entre les grandes especes de poissons, le *chien marin*, le *marsouin*, & parmi les especes de baleines, celles que les peuples du Nord appellent *hareng-baleine*, ou *nord-caper*, sont ceux qui mangent le plus de harengs. Lorsqu'on leur ouvre l'estomac, on le trouve toujours rempli de ces poissons. Le nord-caper se tient principalement aux environs de la derniere pointe du Nord de la Norwege, qu'on

appelle *Cap du Nord ;* c'eſt même de cet endroit qu'il a tiré ſon nom. La Nature conduit cet animal à choiſir ce poſte préférablement à tout autre, à cauſe des troupes prodigieuſes de harengs qui côtoyent la Norwege en deſcendant du Nord. M. Anderſon ajoute que quand le nord-caper eſt tourmenté par la faim, il a l'adreſſe de raſſembler les harengs, & de les chaſſer devant lui vers la côte. Lorſqu'il a amaſſé dans un endroit ſerré autant de harengs qu'il lui a été poſſible, il ſait exciter, par un coup de queue donné à propos, un tourbillon très rapide ; enſorte que les harengs, étourdis & comprimés ; entrent par tonneaux dans ſa gueule, qu'il tient ouverte en ce moment, en aſpirant continuellement l'eau & l'air. Le nord-caper en fait de même à l'égard des maquereaux & des ſardines.

Malgré la dépopulation que le nord-caper ſemble faire du hareng, à peine s'en apperçoit-on. La raiſon en eſt, que le hareng multiplie d'une maniere prodigieuſe ; tandis que les monſtres marins ne font qu'un ou tout au plus deux petits par an. D'ailleurs, la plûpart des cétacées ſont réduits à une autre ſorte de nourriture. C'eſt ainſi, par exemple, que la plus grande eſpece de baleine, dont le goſier eſt extrêmement étroit, & la gueule embarraſſée d'appendices appellées *barbes*, eſt réduite à manger de petits crabes & certains inſectes aquatiques ; d'autres mangent des *fucus*, &c.

Le hareng devient encore la proie des eſpeces de *cabeliau* & de *morue ;* ces poiſſons ſont tellement avides du hareng, que quand les Pêcheurs de Hambourg & de Groënland veulent en prendre du côté de Spitzberg, ils ſe ſervent ſouvent pour appas, au défaut d'un hareng frais & naturel, d'une figure de hareng faite en fer-blanc : ce moyen leur réuſſit merveilleuſement. Quelques-uns prétendent que nous ne devons l'arrivée des harengs ſur nos côtes, qu'à la chaſſe qu'en font ces divers animaux pour ſe nourrir. La peur qu'ils ont de leurs perſécuteurs, les oblige à ſe ſerrer ou à ſe cacher dans le gros de la troupe, qui reſſemble par-là à une iſle mouvante. Cette diſpoſition favoriſe beaucoup les Pêcheurs ; car, pour peu qu'ils attrappent le fil de la colonne, ils en prennent autant que leurs filets en peuvent contenir. Il en eſt de même des crabes, qui, étant chaſſés par quantité de poiſſons, ſe reſſerrent par troupes ; & croyant ſe ſauver, ils tombent tous à la fois dans les filets des Pêcheurs.

Les Pêcheurs ont remarqué que dès que les colonnes de harengs ſortent des glaces, elles ſont immédiatement attaquées par ces animaux, qui les attendent à leur ſortie, & qui en ſerrant de tous côtés ces colonnes épaiſſes, les chaſſent continuellement devant eux d'une mer & d'une côte à l'autre : les oiſeaux de proie leur font auſſi une guerre cruelle.

Marche & route annuelle des harengs.

Les mouettes, & quantité d'oiſeaux maritimes, qui voltigent au-deſſus de la mer, font connoître, ainſi que les gros poiſſons, aux Pê-

cheurs en quel lieu sont les troupes de harengs : ces animaux les poursuivent perpétuellement pour en faire leur proie, & observent tous leurs mouvemens. Les harengs nagent par grandes troupes, & aiment à fréquenter les bords de la mer : on les trouve quelquefois en si grand nombre, qu'ils s'opposent & résistent au passage des vaisseaux : dans ces momens, les Matelots en prennent quelquefois un bon nombre avec la pelle dont on se sert pour arroser les voiles des vaisseaux. Comme les harengs sont noctiluques dans la mer, il ne doit pas paroître étonnant si la pêche en est plus heureuse & plus abondante de nuit que de jour.

La grande colonne de harengs sort du Nord au commencement de l'année : son aîle droite se détourne vers l'Occident, & tombe au mois de Mars vers l'Islande : l'aîle gauche s'étend vers l'Orient. Cette colonne se subdivise encore ; les unes vont par détachemens aux bancs de Terre-neuve ; d'autres, arrivées à une certaine hauteur, dirigent leur course vers la Norwege, & tombent en partie par le détroit du Sund dans la mer Baltique, & l'autre partie va gagner la pointe du Nord de Jutland, défile le long de cette côte, & se réunit promptement par les Belts avec la colonne de la mer Baltique ; puis se subdivise de nouveau pour cotoyer le Holstein, le Texel, le Zuyderzée, &c. La colonne occidentale, qui est aujourd'hui la plus forte, & qui est toujours accompagnée de marsouins, de requins, de cabéliaux, &c. s'en va droit au Hithland & aux Orcades, où les Pêcheurs Hollandois les attendent avec impatience, & de-là vers l'Ecosse où elle se partage ; une partie fait le tour de l'Angleterre, va aux côtes des Frisons, des Zélandois, des Barbançons, & des François ; l'autre partie va aux côtes d'Irlande ; puis elles se rejoignent dans la Manche, & après avoir fourni aux besoins de tous ces peuples, il en résulte encore une colonne qui se jette dans l'Océan Atlantique ; c'est là qu'elle disparoît. Mais ce qui est admirable, c'est que toutes ces colonnes dispersées par troupes savent où se réunir pour réformer deux seules colonnes d'une épaisseur énorme, & retourner dans leur Patrie : l'une y arrive du côté de l'Orient & l'autre du Septentrion.

Le temps du départ des harengs est également fixé ; ils quittent nos côtes aux mois de Juin & d'Août : la route est prescrite & la marche réglée. Tous ces poissons partent ensemble ; il n'est pas permis à aucun de s'écarter, point de maraudeurs, point de déserteurs ; ils continuent de côte en côte leur marche jusqu'au terme marqué. Ce peuple est nombreux, & le passage est long : dès que le gros de l'armée est passé, il n'en paroît plus jusqu'à l'année suivante. On a cherché ce qui pouvoit inspirer aux harengs le goût de voyager, la police qu'ils observent dans leur route, & le desir de retourner dans leur patrie. Nos Pêcheurs & ceux de Hollande ont remarqué qu'il naissoit en été, le long de la Manche, une multitude innombrable de certains vers qu'ils appellent *Surfs*, & de petits poissons dont les harengs se nourrissent : c'est une manne qu'ils viennent recueillir exactement. Quand ils ont tout enlevé, durant l'été & l'au-

tomne, le long des parties ſeptentrionales de l'Europe, ils deſcendent vers le midi où une nouvelle pâture les appelle : ſi ces nourritures manquent, les harengs vont chercher leur vie ailleurs ; le paſſage eſt plus prompt & la pêche moins bonne. Au reſte les harengs ne ſe mettent en route ou ne la terminent qu'après avoir frayé : ainſi il paroît que l'appas des inſectes attire autant les harengs, que la pourſuite de leurs ennemis les chaſſe ſur nos côtes. La même loi ou le même inſtinct appelle après eux leurs petits dès qu'ils ont aſſez de force pour voyager ; & tous ceux qui échappent aux filets des Pêcheurs continuent promptement leur chemin pour remplir ailleurs le grand but de la nature ; c'eſt-à-dire pour devenir peres des générations de l'année ſuivante.

Si quelque choſe eſt digne d'admiration dans la marche de ces animaux, c'eſt l'attention que ceux de la premiere rangée (qui marche en file & ſert de ſignal aux autres) portent ſur les mouvemens des harengs royaux leurs conducteurs ; lorſque les hareng ſortent du nord, la colonne eſt incomparablement plus longue que large : mais dès qu'elle entre dans une vaſte mer, elle s'élargit au point d'avoir une étendue plus conſidérable que la longueur de la Grande-Bretagne & de l'Irlande enſemble. S'agit-il d'enfiler un canal, auſſi-tôt la colonne s'allonge aux dépens de la largeur, ſans que la vîteſſe de la marche en ſoit aucunement rallentie ; c'eſt ici ſurtout où les ſignaux & les mouvemens ſont un ſpectacle digne d'admiration & d'étonnement : nulle armée ſi bien diſciplinée qu'elle ſoit ne les exécute avec autant d'harmonie & de préciſion.

Pêche des Harengs par différentes Nations.

Nous avons déja dit que pour cette expédition les Hollandois aſſemblent leurs buyſes aux environs de Hithland, où arrive la ſeconde diviſion des harengs. Leurs buyſes ſont au nombre de douze à quinze cens ; ils les mettent en mer, en tirant au nord-nord-oueſt, & elles jettent le premier filet près Fayrhill, la nuit du lendemain de la Saint Jean, 25 Juin, auſſitôt après minuit. On ne pêche que la nuit, parcequ'on reconnoît mieux le fil du banc des harengs, que l'on diſtingue clairement par le brillant de leurs yeux & de leurs écailles. Le jour on ne les diſtingue que par la noirceur de la mer & par l'agitation qu'ils excitent dans l'eau, en s'élevant ſouvent juſqu'à la ſurface, & en ſautant même en l'air pour éviter la fureur dévorante de leurs ennemis. D'ailleurs, pendant la nuit, le poiſſon eſt attiré par la clarté des lanternes qui le fait venir droit aux buyſes, & l'empêche, en l'éblouiſſant, de diſcerner les filets. Les Pêcheurs de ſardines ſe ſervent fort utilement de ces mêmes manœuvres ſur les côtes de Dalmatie.

Les filets, qui ſervent à la pêche des harengs, ſont longs de mille à douze cents pas, & faits, ſuivant l'Ordonnance, pour le moins de bon chanvre, avec des mailles bien ſerrées, afin que le poiſſon, en y appro-

chant, s'accroche auſſitôt par les ouies : ceux qu'on fait aujourd'hui ſont preſque tous tricottés, d'une eſpece de groſſe ſoie de Perſe, ils durent au moins trois ans : dès qu'ils ſont faits, on les teint en brun avec la fumée de copeaux de chêne, pour les rendre moins viſibles dans l'eau.

Il n'eſt pas permis de jetter les filets en mer avant le 25 de Juin, parceque le poiſſon n'eſt pas encore arrivé à ſa perfection, & qu'on ne ſauroit le tranſporter loin ſans qu'il ſe gâte. C'eſt en vertu d'une Ordonnance expreſſe, & des placards publiés par les Etats & par la ville de Hambourg, que les Maîtres des buyſes, les Pilotes & les Matelots prêtent ſerment, avant leur départ de Hollande & de Dantzic, de ne pas précipiter la pêche, & qu'ils le renouvellent à leur retour, pour atteſter que ni leur vaiſſean, ni aucun autre de leur connoiſſance, n'a fait infraction à cette loi. En conſéquence de ces ſerments on expédie des certificats à chaque vaiſſeau deſtiné au tranſport des nouveaux harengs, pour empêcher la fraude & pour conſerver le crédit de ce commerce.

Depuis le 25 Juin juſqu'au 15 Juillet, on met tout le hareng qu'on prend, pêle-mêle dans des tonneaux qu'on délivre à meſure à certains bâtiments bons voiliers, qu'on appelle *chaſſeurs*, qui les tranſportent promptement en Hollande, où le premier hareng qui arrive porte auſſi le nom de *hareng chaſſeur*. Quant au poiſſon qu'on pêche après le 15 Juillet, auſſitôt qu'il eſt à bord des buyſes, & qu'on lui a ôté les ouies, on a grand ſoin d'en faire trois claſſes; ſavoir, le *hareng vierge*; le *hareng plein* & le *hareng vuide*. On ſale chaque eſpece à part, & on la met dans des tonneaux particuliers. Le *hareng vierge* eſt celui qui eſt prêt à frayer; il eſt fort délicat. Le *hareng plein* eſt celui qui eſt rempli de laites ou d'œufs, c'eſt-à-dire, qui eſt dans ſon état de perfection. Le *hareng vuide* eſt celui qui a frayé, qui eſt un peu coriace, qui ſe conſerve bien moins; c'eſt le moins eſtimé : ces deux dernieres eſpeces de harengs forment la charge ordinaire des buyſes, qui partent à meſure qu'elles ſont remplies, ou quand la pêche eſt finie.

La pêche du côté de la Norwege eſt beaucoup diminuée depuis l'an 1560, tems auquel le commerce du hareng étoit très floriſſant, ſur-tout à Berghen où il y avoit un comptoir pour cette pêche, établi ſous le nom de *Confrérie de Berghen ou de Scandinavie*. Juſqu'à ce tems pluſieurs milliers de vaiſſeaux de Dannemark, d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre & de France, avoient coutume d'aller tous les ans chercher ſur les côtes de Scandinavie, les proviſions de l'Europe; mais le gros banc de harengs a pris une autre route vers le Hithland & du côté de l'Ecoſſe. Quand les Pêcheurs Ecoſſois ont fait leur coup ſur le hareng, ceux de Dumbar, de France, du Brabant, & même des buyſes Hollandoiſes réquipées une ſeconde fois, vont au devant de ce poiſſon près les bancs, les baies, les rivieres par où doivent paſſer les colonnes, & ils en font encore une capture conſidérable. Toute la côte de Suede & de Finlande, &c. fournit un mauvais hareng, à l'exception de la petite eſpece,

qui se trouve dans le Golfe Bothnique, & qui est d'un goût exquis. Le hareng de la mer Baltique & du Holstein, se pêche vers l'équinoxe du printems. Une chose assez singuliere, c'est que dans les mois de Décembre, Janvier & Février, on pêche du hareng auprès du Caire en Egypte, & qu'on n'en voit point ni à Rosette, ni à Damiette, ni dans la Méditerrannée.

Préparation & destination du Hareng.

Les Hollandois, parmi lesquels la seule pêche du hareng nourrit ordinairement plus de cent mille personnes & en enrichit beaucoup, les Hollandois, dis-je, avant que de transporter plus loin le hareng de leur pêche, le salent de nouveau.

Le meilleur hareng que l'on connoisse à Hambourg & qu'on envoie dans l'Empire, est celui qui vient de Hollande; mais avant cette derniere destination, les Jurés-Emballeurs de Hambourg le salent & l'encaquent encore une fois à la façon Hollandoise; puis en font, sous serment, une estimation qu'ils marquent sur les tonneaux.

Si le hareng de Hollande est d'un goût infiniment plus délicieux que celui des harengs pris & préparés par d'autres nations, c'est que les Pêcheurs Hollandois y prennent des soins & des précautions particulieres: ils lui coupent les ouies à mesure qu'ils le prennent; & l'ayant préparé avec grand soin, ils ne manquent jamais de serrer tout ce qu'ils ont pris dans une nuit avant la chûte du jour. Les tonneaux, dans lesquels ils encaquent leurs harengs, sont de bois de chêne, & ils les y arrangent avec beaucoup d'ordre dans des couches de gros sel d'Espagne ou de Portugal. Les tonneaux, dont les Norwégiens se servent, sont de bois de sapin; ce qui communique un mauvais goût au poisson: d'ailleurs, ils le salent trop ou point assez, & l'empâtent mal dans les tonneaux. De plus, le hareng de leur pêche est moins gras que celui du Hithland; il est même défendu dans les Provinces-Unies, par un Edit de 1720, de pêcher aucun hareng entre les rochers de Norwege, ou d'en acheter des gens de ces pays, sous peine de confiscation de la marchandise, & de trois cents florins d'amende.

L'Angleterre a fait de grands efforts pour faire fleurir en Ecosse le commerce du hareng; mais les Ecossois se sont avisés de pêcher ce poisson avant sa perfection; de plus; ils n'en font la pêche qu'avec de petites chaloupes, en côtoyant la terre: ils sont même dans l'usage de ne point préparer leur poisson sur-le-champ: ils attendent pour cela que leurs chaloupes en soient remplies. Cette façon lente de le préparer, ôte au poisson sa délicatesse naturelle, & la faculté de se conserver. Les Habitants d'Yarmouth se contentent d'en pêcher aussi cinquante mille tonneaux ou environ, dont ils font leur hareng rouge ou enfumé.

Les Flamands, qui étoient autrefois de grands pêcheurs, ont inventé les premiers la meilleure façon de préparer & de saler le hareng; mais trop

trop voiſins d'un peuple induſtrieux (les Hollandois) jaloux du commerce & du gain, ils ont été bannis de la mer. Il n'y a pas long-tems qu'on diſoit *hareng de Flandres;* aujourd'hui l'on dit, *hareng de Hollande.* Nous diſons que l'uſage d'encaquer les harengs n'eſt guere connu que depuis trois cents cinquante ans au moins. Quelques Hiſtoriens fixent l'époque de cette ſimple & utile invention à l'an 1397 & d'autres à 1416; l'inventeur s'appelloit *Guillaume Benckels*, natif de Bieruliet en Flandres. Le ſouvenir du nom de *Benckels* fut par la ſuite ſi agréable, que l'Empereur Charles V & la Reine de Hongrie allerent en 1536 en perſonnes voir ſon tombeau à Bieruliet, comme pour témoigner leur réconnoiſſance d'une découverte ſi avantageuſe à leurs Sujets de Hollande.

Tout le hareng, que les Hollandois prennent par un ſecond équipement, ainſi que les François & les Habitants de Galles, &c., eſt mangé frais en partie : le reſte, qui va à pluſieurs milliers de tonneaux, eſt ſalé; & c'eſt celui que l'on envoie en Eſpagne & dans la Méditerranée; ſous le faux nom de *hareng de Hollande.* Ce ſont ſur-tout les Négocians de Devonshire & de Cronwal, qui ſavent le préparer en le preſſant d'une façon particuliere, & qui en envoient la plus grande quantité à Cadix, à Lisbonne, à Veniſe, à Livourne, & juſqu'en Afrique.

M. Anderſon dit que ſur les côtes d'Yarmouth on vuide & on coupe les ouies au hareng, dès qu'on en a amené une barque à terre; enſuite on le met dans des tonneaux avec du ſel d'Eſpagne, ayant ſoin de le remuer de tems en tems; au bout de ſeize à vingt-quatre heures, ils l'ôtent des tonneaux, le lavent bien avec de l'eau fraîche, & le ſuſpendent à des bâtons poſés ſur des lattes dans des cabanes faites exprès pour cet uſage : il y font enſuite du feu avec du bois fendu bien menu, qu'ils rallument toutes les quatre heures, ayant grand ſoin de fermer exactement les cabannes pour y contenir la fumée, & la faire recevoir par le poiſſon. Ils y laiſſent pendant ſix ſemaines celui qui doit être envoyé hors du Royaume, & on l'empaquette bien pour l'envoi. Tel eſt, dit M. Anderſon, le principal ſecret pour bien enfumer le hareng.

Les Iſlandois prennent encore aujourd'hui des quantités prodigieuſes de petits harengs, qu'ils entaſſent vivants ſur le bord de la mer, & qu'ils partagent enſuite entr'eux par tête. Dans la Bothnie Occidentale, on le met dans de grands tonneaux avec beaucoup de ſel; & après l'avoir bien remué avec un bâton, on le laiſſe dans le ſel pendant vingt-quatre heures, juſqu'à ce que le ſang ſoit ſorti, & que le poiſſon ſe roidiſſe : on l'ôte le lendemain, & on l'empaquette bien dans de petits tonneaux de toutes ſortes de grandeur : on le débite, ſoit dans le pays même, ſoit dans le voiſinage. On choiſiſſoit autrefois les plus petits; & après les avoir ſalés, on les faiſoit ſécher au four pour les envoyer en préſent dans les pays étrangers : c'étoit dans certains cantons un régal auſſi délicieux que le raff ou rekel du Nord. La bonté de ce poiſſon ſe perd ſur nos côtes; & d'ailleurs on n'y a pas la bonne façon de le ſaler & préparer pour le tranſ-

port, comme les Hollandois : ce qui fait qu'on le mange frais, ou que tout au plus on l'enfume pour en faire une marchandise un peu durable. On estime assez cette préparation, dont la maniere est rapportée dans les Annales de Breslau, *Avril 1720*. Dans tous les pays ou côtes à harengs, on est obligé d'enfumer ceux de ces poissons qui sont maigres & coriaces; tels sont les *harengs* de Lubeck, de Prusse & de Dantzick. Les Hollandois font encore beaucoup de hareng saur ou enfumé avec ce poisson qui, étant poursuivi par l'épaular & le marsouin, vient souvent jusques dans l'Y Grec, devant la ville d'Amsterdam. On le prépare en Novembre & en Décembre : il est très gras & d'un goût exquis; mais on le consomme dans le pays; car il seroit difficile de le transporter bien loin, à cause de l'abondance de sa graisse. L'on envoie le hareng fumé le plus maigre, à Hambourg, à Brême, & de-là plus loin dans l'Empire.

Le hareng fréquente aussi les côtes de l'Amérique Septentrionale, mais on y en voit beaucoup moins qu'en Europe : il ne va pas plus loin que les fleuves de la Caroline. Ces harengs seroient-ils les mêmes que ceux que l'on voit disparoître en se jettant dans l'Océan Atlantique, ou un détachement de la grande troupe Septentrionale, qui, venant sur les côtes de Groënland, s'écarte sur les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, au lieu de tirer au Sud-Est avec les autres.

A l'égard des harengs d'Amboine & de Banda, que l'on y sale & enfume, ce ne sont point de vrais harengs, mais des poissons qui leur ressemblent beaucoup. Il n'en est pas de même de celui qui se trouve au Cap de Bonne-Espérance : on l'y voit par troupes très-semblables à nos harengs d'Europe : ils remontent quelquefois dans les rivieres où ils se nourrissent d'herbes, de charognes, &c. Les Esclaves Negres en prennent très souvent au filet : ils les laissent quelques jours dans la saumure avant de les manger.

Il est étonnant que les Européens, & particuliérement les Hollandois, n'aient encore pû trouver la véritable maniere de saler le hareng au point qu'il se conserve assez pour l'envoyer dans nos colonies, où il seroit d'un usage infini & très précieux. Tous ceux qu'on y a envoyés jusqu'ici ont été gâtés avant que d'arriver.

Le hareng frais se nomme *hareng blanc* : il est d'une chair blanche & d'un bon goût : il convient à bien des tempéraments. Celui qui est salé se nomme *blanc-salé*, il est assez mal sain : il ne convient qu'à des estomacs robustes; celui qui est dessalé se nomme *hareng pek* : il est moins malfaisant, mais moins délicat que le hareng frais. Quant au hareng saur ou enfumé, il est pernicieux, quoique le menu peuple l'appelle *appétit* ou *rouge salé*; il est sec, dur & très difficile à digérer. En 1764, un Epicier de Paris annonça aux Habitants de cette Capitale, une espece de poisson d'un goût fort exquis, & qu'il disttribuoit (sous le nom de *frigard*) à quatre sols la piece. Ce poisson qui lui venoit des côtes de Flandres en très petits barils, n'étoit qu'un hareng cuit dans une sorte de court-bouil-

lon aromatisé par la sauge, le laurier, le thym, &c. Le hareng est apéritif. La saumure de ce poisson convient pour déterger les ulceres fétides: elle arrête les progrès de la gangrene. On en fait entrer dans les lavements pour la sciatique : *voyez* GARUM.

HARENGADE : *voyez* CELERIN.

HARICOT, *phaseolus vulgaris*. Le nom de haricot est commun à la plante & au fruit qu'elle produit : pour distinguer cependant la gousse qu'on mange en verd d'avec le grain lorsqu'il est séparé de sa gousse, on dit haricot verd & haricot blanc ; & lorsque le grain est sec, on dit feve de haricot.

Le haricot est universellement connu, & il s'en fait une grande consommation en tous pays. La feuille de cette plante est uniforme dans toutes les especes de ce pays-ci, elle est divisée en trois parties presque égales. Ses fleurs sont sans odeur, de forme irréguliere, & du nombre des fleurs légumineuses ; elles sont blanches ou purpurines, suivant l'espece, & sortent des aisselles des feuilles par bouquets, de quatre, six, huit ou dix, placées de deux en deux par échelon, le long du rameau où elles tiennent ; la tige est déliée, & ne se soutient qu'en s'accrochant aux tiges voisines au défaut d'autres appuis. A la fleur succede la gousse, qui est plus ou moins longue, suivant l'espece, & contient plus ou moins de grains.

Il y a un très grand nombre d'especes de haricots : on en a compté, dit-on, jusqu'à soixante & trois especes, très distinctes par la forme & par la couleur ; mais qui n'ont que fort peu de différence pour le goût & les qualités.

Nous ne parlerons ici que de quelques especes les plus usitées. La différence la plus frappante qu'il y ait entre les diverses especes de haricots, c'est que les unes filent, c'est-à-dire, montent, & qu'on est obligé de les ramer ; d'autres restent basses, & sont nommées *haricots nains* ou *à la touffe*. Les unes ont dans l'intérieur de leur gousse une espece de pellicule, & les autres n'en ont pas : ce qui fait nommer ces dernieres especes, *haricots sans parchemin*, ce sont les meilleurs à manger en verd. Ces plantes ont un avantage sur toutes les autres, elles réussissent mieux la seconde année dans la même terre que la premiere, pourvu qu'on la secoure d'un peu de fumier ; le grain devient plus clair & plus uni.

Le haricot nommé *haricot gris*, est un des premiers qu'on seme dans les terreins hâtifs. Sa fleur est purpurine ; son grain est de couleur noire jaspée de blanc : on n'en fait ordinairement usage qu'en verd, parcequ'il n'a point de parchemin, c'est une espece de haricot nain.

Le *haricot blanc nain hâtif* est de toutes les especes, celle qui donne le plus de profit dans un jardin bourgeois ; mais le grain sec ne renfle pas beaucoup.

Le *haricot de Soissons* est d'un beau blanc & d'un émail supérieur à tous

les autres ; c'eſt celui qui tient le premier rang pour être mangé en ſec ou en grains lorſqu'il eſt encore frais & tendre.

Le *haricot de Prague* ou *haricot à la Reine* a une forme qui n'eſt pas bien décidée ; il s'en trouve de quarrés, de ronds, tous plus petits que les plus petits pois, de couleur iſabelle jaſpée de noir ; cette eſpece mériteroit d'être plus répandue ; car elle ſe peut manger en verd, en grain tendre ; ils ont même un goût fin en ſec : ils rapportent beaucoup.

Le *gros haricot de Hollande à confire* eſt reconnoiſſable par ſa gouſſe de ſept à huit pouces de longueur ; on le confit au ſel pour l'hiver ; c'eſt preſque la ſeule maniere dont on l'emploie : il s'en fait une conſommation immenſe en Hollande & dans les pays voiſins ; mais on ne le connoît preſque pas en France.

En général, quand les filets des haricots ont atteint le bout des rames, il faut les arrêter, car ils conſomment inutilement beaucoup de ſeve dont le bas profiteroit.

La farine de haricot eſt employée dans les cataplaſmes pour amollir, réſoudre & diſpoſer les tumeurs à ſuppurer. On dit que le grain mâché & appliqué ſur la morſure des chevaux, guérit la bleſſure.

Bien des perſonnes ſont curieuſes de conſerver les haricots verds pour les manger en hiver. Pour cet effet on choiſit les plus tendres & ceux où la feve n'eſt pas encore formée dans la coſſe : on en retire les pointes ou le filet, on les jette à pluſieurs repriſes dans un chauderon d'eau bouillante pour les faire blanchir, on les retire pour les plonger dans de l'eau froide, & on les fait égouter ſur des claies d'oſier ; enſuite on les laiſſe deſſécher ou à l'ombre ou à l'étuve, & on les ſerre dans une caiſſe ou dans des ſacs de papier. Lorſqu'on en veut manger en hiver ou en carême, on en fait tremper dans de l'eau tiéde, ils y renflent, puis on les accommode à quelque ſauce que ce ſoit. Ils ont encore la même couleur & preſque le même goût que s'ils venoient d'être cueillis dans le jardin. Il y a des perſonnes, qui, au lieu de les faire ſécher, comme nous avons dit, les confiſent au vinaigre, ou au beurre fondu ou à l'huile ; mais ces préparations leur ôtent leur goût.

HARICOT EN ARBRISSEAU, *phaſeoloïdes*. C'eſt un petit arbriſſeau ; ou plutôt une plante ſarmenteuſe de la Caroline, que l'on peut élever ici très aiſément de ſemences ou de marcottes. Cet arbriſſeau porte des fleurs de couleur purpurine, ramaſſées en gros bouquets ; ſes feuilles ſont compoſées de folioles pointues & finement dentelées, rangées par paires ſur une nervure, & terminées par une ſeule. Cette plante peut faire, en Juin, l'ornement des terraſſes par ſes gros bouquets purpurins.

HARLE ou HERLE, eſpece de plongeon nommé ainſi vers les rives de la Loire, comme à Cône, à la Charité, à Nevers, &c. On le vendoit autrefois à Paris ſous le nom de *tiers* ou de *morillon ;* il reſſemble

plus à une oie qu'à une canne ſauvage : ſa chair a un goût fort marécageux & déſagréable.

HARMALE, eſpece de rue ſauvage, fort odoriférante & particuliere à l'Egypte. Les Mahométans attribuent à l'odeur de cette plante la vertu de chaſſer les malins eſprits.

HARPE, *lyra.* On donne ce nom à un poiſſon de moyenne grandeur, rond, de couleur rouge, ſans dents, & qui porte à la tête deux cornes diſpoſées en forme d'une harpe, d'où eſt venu ſon nom : ſa voix eſt comme un grognement : il vit de plantes mêlées avec de l'écume de mer : ſa chair eſt extrêmement coriace : on le pêche dans les environs d'Antibes.

HARPE ou CASSANDRE, eſpece de coquillage univalve, du genre des conques ſphériques, dont la coquille eſt très belle, très variée dans ſes couleurs, & ornée de cannelures longitudinales, qui vont en diminuant comme les cordes d'une harpe, d'où lui eſt venu ſon nom. *Voyez* au mot TONNE.

HARPENS, oiſeau de nuit, qui ne fréquente que les lieux inacceſſibles des hautes montagnes du Dauphiné : on en voit auſſi dans le Briançonnois. Cet oiſeau, dit Belon, fait ſon nid dans les ouvertures des rochers, où les boucs-étains ſe retirent communément : ſon cri eſt fort lugubre. Cet oiſeau ne ſort jamais de jour.

HARPIE. *Voyez* à l'article CHAUVE-SOURIS.

HARPONNIER, *jaculator.* Nom qu'on donne à des oiſeaux fort ſemblables au héron : ils ont un bec long, fort & pointu, de la forme d'un pieu ou d'un dard ; ils ſavent s'en ſervir de la même maniere que les Pêcheurs uſent de l'inſtrument qu'ils ont pour harponner les grands poiſſons cétacées. Le harponnier a la tête aſſez grande ; les jambes groſſes & les pieds courts ; le plumage cendré, mêlé de noir. Le harponnier du Méxique eſt de couleur rouge.

HASE ou HAZE. Nom que l'on donne à la vieille *lapine* & à la femelle du *liévre.* Voyez ces mots.

HAUT ou HAUTHSI, ou HAY. Animal du Breſil, qui eſt de la grandeur d'un chien ; il a la face d'une guenon, le ventre pendant, une longue queue, des pieds velus à la maniere des ours, des ongles aigus & longs. Il ſe plaît au haut des arbres, d'où lui eſt venu ſon nom : on l'apprivoiſe aſſez facilement ; on croit que cet animal eſt une eſpece d'*ai* ou de *pareſſeux.* Voyez *ce mot.*

HAUTIN ou OUTIN, *piſcis oxyrhincus*, eſt un poiſſon qu'on voit communément dans la Flandre & en Hollande. Il a la bouche longue, menue, pointue, molle & noire ; il n'a point de dents ; la mâchoire ſupérieure ſurpaſſe de beaucoup l'inférieure : il a la figure d'une truite.

Sur les bords de la mer Caſpienne on en trouve d'une grandeur conſidérable. Les Marchands le vendent, en ce pays, deſſéché & ſalé : ſa graiſſe eſt nourriſſante : ſes boyaux étant cuits, ſont employés à faire

de la colle. Les Pêcheurs du Nil se donnent bien de garde de toucher au hautin qui se trouve dans leur fleuve, parcequ'ils ont pour lui une grande vénération.

HAYE, est la plus grande espece de *requin*. Voyez *ce mot.*

HAY-SENG. Les Chinois donnent ce nom à un poisson très laid, & dont on use à la Chine presque à tous les repas : il est sans os & sans aucune espece d'arrêtes : il meurt aussi-tôt qu'il est pressé dans la main ; mais un peu de sel étant suffisant pour le conserver, on le transporte dans toutes les parties de l'Empire de la Chine.

HAY-TSING. C'est l'oiseau de proie le plus beau, le plus vif, le plus courageux & le plus remarquable qui soit à la Chine. Il est très rare : on n'en trouve que dans le district de Hang-Chang-Su, Ville de la Province de Chensy, & dans quelques parties de la Tartarie. Il surpasse en beauté, en force & en grosseur nos plus beaux faucons ; aussi-tôt qu'on en prend un, il doit être porté à l'Empereur, qui le confie aux soins des Fauconniers Impériaux. *Voyez* FAUCON.

HEDERÉE. Les Epiciers Droguistes donnent ce nom ou celui de *gomme hédérée*, à la résine de lierre. *Voyez* ce mot à l'article LIERRE.

HÉLIANTHÊME, *helianthemum vulgare.* Plante qui vient communément dans les bois & les lieux montagneux, aux environs de Paris, & qui est connue aussi sous les noms d'*herbe d'or*, d'*hysope des garygues*, de *fleur du soleil*, & de *cyste-bas*. L'hélianthême a une racine blanche & ligneuse : ses tiges sont nombreuses, grêles, rondes, velues, couchées sur terre, & revêtues de feuilles oblongues, étroites, & attachées à des queues courtes, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, d'un goût glutineux, & qui rougissent légerement le papier bleu. Ses fleurs sont au sommet des tiges, disposées comme en longs épis, attachées à des pédicules, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose, & jaune. Le pistil se change en un fruit triangulaire, assez gros, qui s'ouvre en trois, & qui contient quelques semences également triangulaires & rousses. On ne se sert que des racines & des feuilles de cette plante : elles sont estimées vulnéraires, & avoir les mêmes propriétés que la consoude, pour arrêter toutes les especes de flux, & sur-tout ceux du sang ; on s'en sert encore avec succès pour laver les parties de la génération qui sont ulcérées.

On donne aussi le nom d'*hélianthême tubereux* aux *poires de terre* ou *topinambours*. *Voyez ce mot.*

HÉLIOTROPE. *Voyez* HERBE AUX VERRUES, & TOURNESOL.

HÉLIOTROPE. On a donné aussi ce nom à une sorte de jaspe, d'un verd-bleuâtre, tacheté de rouge, qui est très estimé. On le porte en amulette, pour préserver de la contagion, de la gravelle, de l'épilepsie ; & de quantité d'autres maladies, qu'on n'a pour cela ni plutôt ni plus tard, quoi qu'en disent les Charlatans qui le vendent pour de tels effets. *Voyez* JASPE.

HELLEBORE ou ELLEBORE. Plante dont on distingue plusieurs

eſpeces, & qui ont été connues des anciens Grecs & Latins. Nous ne parlerons ici que des deux eſpeces qui ſont en uſage ; ſavoir, l'*hellébore blanc* & le *noir*.

Hellébore blanc, *Veratrum album*. Les racines de cette plante ſont fibrées & nombreuſes : elles ſortent comme d'une tête bulbeuſe & jaunâtre : elles ſont oblongues, groſſes comme le pouce, olivâtres, blanches en dedans, d'un goût âcre, amer, déſagréable, & qui cauſe des nauſées. La tige eſt haute de deux à trois pieds, ronde, droite, creuſe, de laquelle naiſſent des feuilles alternes, de la figure de celles du plantain ; mais plus grandes, plus nerveuſes, d'un verd-clair, & qui entourent la tige par leur baſe faite en maniere de tuyau. Du milieu de la tige juſqu'à l'extrêmité, ſortent des grappes de fleurs diſpoſées en roſes, d'un verd-blanchâtre : il leur ſuccede un fruit compoſé ordinairement de trois gaînes membraneuſes, qui renferment des graines oblongues, blanchâtres, & bordées d'un feuillet membraneux.

Il y a une autre eſpece d'*Hellebore blanc*, dont les fleurs ſont d'un rouge-noir, les feuilles plus longues, plus minces & plus penchées.

L'Hellébore noir des Jardins, *Helleborus niger*, eſt d'un genre différent de l'hellébore blanc, ſuivant les obſervations de M. de Tournefort, dans ſes *Elémens de Botanique*. Les racines de l'hellébore dont il eſt queſtion, ſont tubéreuſes, noueuſes : il ſort de leur ſommet un grand nombre de fibres, ſerrées, noires an dehors, blanches ou griſes en dedans ; d'un goût âcre, un peu amer, & excitant des nauſées ; d'une odeur forte, lorſque la plante eſt récente. De la racine naiſſent des feuilles portées ſur de longues queues, pleines de ſuc, maculées de points purpurins, comme la tige de la grande ſerpentaire. Ces feuilles ſont diviſées juſqu'à la queue, le plus ſouvent en neuf portions, comme une main ouverte, formant autant de petites feuilles roides, liſſes, d'un verd foncé, & dentelées. Cette plante n'a point de tiges : les fleurs ſont uniques, ou il y en a deux : elles ſont compoſées de cinq feuilles diſpoſées en roſe, arrondies, d'abord blanchâtres, enſuite purpurines, enfin verdâtres, ayant en leur milieu pluſieurs étamines courtes & jaunes : il naît, entre les feuilles & ces étamines, pluſieurs cornets diſpoſés en couronne, à la baſe du piſtil. Ces fleurs durent long-tems ſur la plante ſans tomber : il leur ſuccede un fruit compoſé de pluſieurs gaînes membraneuſes, ramaſſées en maniere de tête, & renfermant des ſemences arrondies & noires.

Nous avons rencontré ces eſpeces d'hellébores dans les Alpes, dans les Pyrenées, dans le Dauphiné, la Bourgogne & l'Auvergne : on les cultive quelquefois dans les jardins, à cauſe de la beauté de leurs fleurs & de l'utilité de la plante.

M. de Tournefort croit avoir retrouvé, dans ſon voyage du Levant, le véritable hellébore des Anciens. C'eſt un hellébore noir, plus nourri que le nôtre, ſans odeur, ſans amertume : il eſt commun non-ſeulement dans

les Isles d'Antycire, qui sont vis-à-vis du Mont-Æta, dans le golfe Maléac, que l'on appelle à présent le *golfe du Zeiton*, près de l'Isle d Eubée, à présent *Négrepont ;* mais encore plus sur les bords du Pont-Euxin, & sur-tout au pied du mont Olympe en Asie, près de la fameuse Ville de Pruse. M. de Tournefort propose une expérience pour connoître si les racines, que l'on a coutume de vendre sous le nom d'*hellébore noir*, sont utiles dans la Médecine. Il faut en faire infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & distiller ensuite dans un alambic : si l'eau qui sort de l'alambic n'a pas de goût, il faut rejetter ces racines comme inutiles ; mais si l'eau qui en sort est âcre, on peut les employer.

Nous devons, dit-on, la connoissance des propriétés de l'hellébore, & sur-tout du *noir*, à un certain Mélampus, qui étoit Médecin ou Berger ; & qui inventa la purgation : il guérit avec ce remede les filles de *Prætus*, qui étoient devenues furieuses. On retire de ces racines, par le moyen du feu, un esprit très âcre, qui coagule la solution du mercure doux. L'infusion de ces racines rend plus vive la couleut du papier bleu. Les racines de l'un & l'autre hellébore, purgent fortement les humeurs dures & tenaces : elles sont émétiques, sternutatoires & soporeuses. Ce purgatif convient aux maniaques, aux apoplectiques & aux ladres, même aux galleux qui sont robustes, mais jamais aux valétudinaires ni aux femmes. Ce que nous avons dit de la vertu médicinale de la coloquinte peut s'appliquer aux hellébores. Des Médecins prudents abandonnent aujourd'hui les hellébores à la Médecine vétérinaire pour guérir le farcin, &c. On donne aussi le nom d'*hellébore noir commun* au *pied de griffon*. Voyez *ce mot*.

HELMINTHOLITE. Sous ce nom, les Naturalistes désignent tous les vers de terre & de mer, qui se sont changés en pierre ou minéralisés, & qui pourroient bien n'être que des tuyaux vermiculaires marins.

HÉMATITE. *Voyez* ce mot à l'article Fer.

HÉMEROBE, *Hemerobius*. Nom donné à un genre de mouches à aîles nerveuses, qui ont le palais élevé, avec deux antennules de chaque côté ; telles sont particulierement les *demoiselles*. Voyez *ce mot*.

HÉMEROCALLE. Plante dont la fleur est jaune, & qui ressemble assez au lis par les feuilles & par la tige : elle croît sans culture, & ne conserve sa beauté qu'un jour. Il y a une hémerocalle de jardins, dont les fleurs sont variées. Les Fleuristes Hollandois font grand cas de cette plante.

HÉMIONITE, *Hemionites*. Plante semblable à la langue de cerf, excepté que ses feuilles ont deux grandes oreilles à leur base. L'hémionite est fort vivace : elle croît dans les bo s, dans tous les lieux humides & ombrageux. On s'en sert pour purifier la masse du sang : c'est un excellent béchique & vulnéraire.

HÉMIPTERE, *Hemiptra*. Nom donné à des insectes, dont les fourreaux ressemblent beaucoup à des aîles ; seulement ils sont un peu moins mols, plus colorés & moins transparents. On diroit que ces étuis sont moitié

moitié aîles & moitié fourreaux. C'est de-là qu'on a formé le mot d'*hémipteres*, comme qui diroit *demi-aîles*. Il se trouve même des hémipteres mâles qui n'ont en tout que deux aîles, tels que le kermès & la cochenille (leurs femelles sont *apteres*, c'est-à-dire sans aîles). La bouche de ces insectes est une espece de trompe qui tire sa naissance du dessous du corselet, ou qui est prolongée le long de la partie inférieure du même corselet. Les larves des hémipteres ressemblent assez à l'insecte parfait, à l'exception des aîles & des étuis. M. Geofroi (*Hist. des Insect. des environs de Paris*) a donné un détail circonstancié sur les métamorphoses & les singularités que présentent ces petits insectes. On peut aussi consulter les mots SCORPION AQUATIQUE, PSYLLE, PUCERON, KERMÈS, COCHENILLE, CIGALE, PUNAISE, MOUCHE, NAUCORE, PUNAISE A AVIRONS, CORISE, & l'article INSECTE.

HÉMORRHOIS. *Voyez* AIMORRHOUS.

HÉPATIQUE, *Hepatica*. On donne ce nom à plusieurs especes de plantes de genre tout-à-fait différent : savoir, à l'*hépatique commune*, à l'*hépatique des Fleuristes*, au *petit muguet*, ou à l'*hépatique des bois*. Les Botanistes appellent *hépatiques* des plantes rampantes à tissu sillonné en réseau. Leurs racines sont fibreuses, & les fleurs mâles communément séparées des femelles sur le même pied.

L'HÉPATIQUE COMMUNE OU DE FONTAINE, *Hepatica fontana*, *sive lichen petræus latifolius*. Est une plante qui croît aux lieux ombrageux, le long des rochers humides, des ruisseaux ou des fontaines, ou des puits : ses racines sont fines comme des cheveux; elles sortent de dessous les feuilles qui sont très nombreuses, larges d'un doigt, & longues de deux, verdâtres, écailleuses. La fleur de cette plante n'est pas apparente : il sort de l'extrémité de la feuille un pédicule blanc, lisse, ferme, succulent, transparent, de la grosseur du jonc, long de quatre pouces, surmonté d'une petite tête semblable à celle d'un champignon, divisée en dessous en quatre ou cinq parties. Cette tête est d'abord verdâtre, ensuite jaunâtre, & enfin roussâtre; & ses parties inférieures en s'ouvrant, laissent voir un fruit noir ou des capsules purpurines, noirâtres, pleines de suc quand elles sont vertes, &, quand elles sont seches, de poussiere ou de semences noirâtres qui forment une espece de fumée en tombant.

Cette hépatique a une saveur d'herbe, un peu amere, astringente, & d'une odeur légerement aromatique & bitumineuse : elle est excellente pour les maladies du poumon & du foie; elle divise les humeurs épaisses; elle convient aussi dans les maladies de la peau.

HÉPATIQUE DES BOIS ou PETIT MUGUET. *Voyez* MUGUET DES BOIS.

HÉPATIQUE DORÉE. Nom donné à la *Saxifrage dorée*. Voyez *ce mot*.

HÉPATIQUE DES FLEURISTES ou DE JARDIN, ou BELLE HÉPATIQUE, *Hepatica nobilis*. Ses racines sont rougeâtres & capillaires; elle ne paroît extérieurement qu'un amas de fibres entrelacées. De chaque

petite tête de la racine, il ſort tous les ans d'abord des fleurs, enſuite des feuilles, qui ſont velues & repliées dès qu'elles paroiſſent, liſſes quand elles ſont étendues, vertes, quelquefois purpurines, fermes, à trois angles, & portées ſur de longues queues : il ſort de la même racine pluſieurs tiges grêles, qui portent chacune une belle fleur en roſe, dont le piſtil ſe change en une petite tête, ſur laquelle ſont entaſſées pluſieurs graines pointues, à la maniere des renoncules : la couleur de la fleur varie ; elle eſt bleue, de couleur de chair & blanche. On cultive cette plante dans les jardins à cauſe de la beauté de ſa fleur qui paroît au cœur de l'hiver.

On met cette plante au nombre des hépatiques ; elle eſt vulnéraire, rafraîchiſſante & aſtringente : elle convient dans les inflammations de la gorge ; elle leve l'obſtruction du foie, ſur-tout dans ceux qui ſe ſont trop livrés à l'amour. On en faiſoit autrefois une eau diſtillée, dont les Dames faiſoient uſage comme d'un excellent coſmétique, & particulierement pour blanchir la peau du viſage, lorſqu'elle eſt gâtée par l'ardeur du ſoleil.

HÉPATIQUE DE FONTAINE. *Voyez* ci-deſſus à l'article HÉPATIQUE.

HERBE, *Herba*. Eſt le nom qu'on donne aux plantes dont les tiges périſſent en partie tous les ans. Il y en a de pluſieurs ſortes : 1°. les *herbes potageres* qu'on cultive pour l'uſage de la cuiſine ; telles ſont celles qu'on appelle *herbes fines*, comme le *cerfeuil*, le *perſil*, la *ſarriette*, le *pourpier*, la *pimprenelle*, la *corne de cerf*, le *creſſon alenois*. L'oſeille & la poirée, &c. ſont également des herbes. 2°. Les *herbes* ou *plantes odoriférantes*, telles que le *baume* ou le *baſilic*, l'*abſinthe*, la *marjolaine*, la *civette appetit*, la *camomille*, le *romarin*, la *ſauge*, la *citronelle*, le *coq*, l'*anis*, le *fenouil*, l'*eſtragon*, le *thym*, &c. 3°. Les *herbes ſauvages* qui ſont les plantes médicinales, telles que l'*hellébore*, la *ſcammonée*, l'*agaric*, le *thytimale*. 4°. Enfin on donne le nom de *mauvaiſes herbes* à toutes les plantes qui enlevent aux bons grains une partie de la ſubſtance de la terre qu'elles épuiſent : celles qui ſont les plus nuiſibles pour le bled, ſont la *nielle*, qui ſe ſépare difficilement du grain & noircit le pain ; *voyez nielle* à l'article BLED : la *queue de renard*, dont la ſemence reſſemble à celle de froment, & qui rend le pain amer ; le *ponceau* ou *pavot ſauvage*, qui ſe multiplie au point d'étouffer le froment ; le *veſceron* qui le fait pourrir ; le *chiendent*, dont les racines s'étendent en traînaſſe & nuiſent au labour ; le *mélilot* qui donne au pain une mauvaiſe odeur ; les *chardons* & les *yebles*.

A l'égard des *herbages*, on donne ce nom aux herbes des marais, ou aux prairies dont on fait le foin.

Les herbes entieres doivent être cueillies lorſqu'elles ſont dans leur plus grande vigueur, c'eſt-à-dire lorſqu'elles ſont en pleine fleur, ou un peu avant la maturité des premieres graines, & il faut les faire ſécher ſuſpendues à l'ombre. Celles qui ſont aromatiques comme la plupart des labiées, doivent être enfermées dans des boîtes qui ferment exactement, afin de conſerver leur aromate.

HERBE A L'AMBASSADEUR ou A LA REINE, ou SAINTE, &c. *Voyez* NICOTIANE.

HERBE AUX ASNES, *Onagra*. Plante qui nous a été apportée de l'Amérique, & qu'on cultive, pour la curiosité, dans plusieurs jardins : elle vient de graine, & ne pousse sa tige que la seconde année.

La racine de cette plante est longue, de la grosseur du doigt, blanchâtre & fibreuse. Sa tige est haute, grosse comme le doigt, moëlleuse, ronde par la base, anguleuse & rameuse en haut, grisâtre & marquetée de points rouges; ses feuilles sont longues & étroites, sinueuses & dentelées : ses fleurs sont grandes & ordinairement à quatre feuilles jaunes, disposées en rose dans les échancrures d'un calice, duquel une moitié est fistuleuse & l'autre solide. Cette fleur est odorante, mais de peu de durée, car elle ne demeure qu'un jour épanouie sans se flétrir; quand elle est passée, la partie solide du calice devient un fruit cylindrique, qui s'ouvre par la pointe en quatre parties, contenant quatre loges remplies de petites semences anguleuses : cette plante est détersive & astringente. On prétend cependant que ses feuilles servent aux Indiens du Para pour résoudre les bubons, maladie fort commune dans le pays.

HERBE DES AULX. *Voyez* ALLIAIRE.

HERBE A BALAI, *Malva ulmifolia semine rostrato*, *Barr.* Cette espece de mauve croît dans les rues à Cayenne : elle tire son nom de ce qu'on l'emploie à faire de petits balais. Les habitans se servent de sa racine en décoction pour guérir la gonorrhée & le mal d'estomac. *Mais. Rust. de Cayenne.*

HERBE DE BENGALE. Plante dont la tige, qui est grosse comme le petit doigt, est couronnée d'un bouton en forme de houpe, qui se file, & dont les Tisserands du pays font diverses étoffes, sur-tout cette sorte de taffetas qu'on nomme en Europe *taffetas d'herbes*.

HERBE BLANCHE, *Gnaphalium maritimum*. Cette plante, qui croît au bord de la mer, a une odeur un peu aromatique, approchante de celle du *stœcas citrin*, & une saveur tant soit peu salée. Sa racine est longue, grosse & ligneuse, un peu fibrée; ses tiges sont hautes d'un pied, grosses, lanugineuses, garnies de beaucoup de feuilles oblongues, lesquelles étant rompues, paroissent comme autant de petits flocons de laine cotonneuse, propre à servir de mêche dans les lampes. Aux sommités des tiges naissent des fleurs en bouquets à fleurons, évasés en étoile, de couleur blanche & jaune : il leur succede de petits fruits blancs, composés chacun d'une graine courbe & d'une espece de casque qui la recouvre. Cette plante est détersive, dessicative & astringente.

HERBE BLANCHE ou PIED DE CHAT, *Hispidula*. Est une plante cotonneuse qui se plaît sur les montagnes exposées au vent & couvertes d'herbes; ses racines sont fibreuses & très rampantes; ses feuilles sont couchées sur terre, oblongues, d'un verd gai, & duvetées : au milieu de ces feuilles s'élevent des tiges de neuf pouces de longueur, velues, blan-

châtres, & garnies de longues feuilles étroites : au sommet de ces tiges sont plusieurs fleurs à fleurons, divisées en maniere d'étoile, portées chacune sur un embryon, & renfermées dans un calice écailleux luisant, blanc ou rougeâtre, & qui représentent, étant épanouies, le pied d'un chat : l'embryon se change en une graine garnie d'aigrettes.

Ses fleurs sont sur-tout d'usage : elles appaisent la toux, facilitent l'expectoration, empêche l'ulcération des poumons. Cette plante convient à ceux qui ont les poumons engorgés : on l'emploie utilement en infusion ou en sirop dans le crachement de sang. Les Pharmaciens en font une conserve qui convient aux poitrinaires.

HERBE AU CANCER. *Voyez* DENTELAIRE.

HERBE DU CARDINAL. Nom donné à la *consoude royale*.

HERBE AU CHANTRE. *Voyez* VELAR.

HERBE AUX CHARPENTIERS ou HERBE DE SAINTE BARBE, *Barbarea*. Est une espece de cresson qui croît sur le bord des fossés, le long des ruisseaux & des eaux courantes ou dormantes, quelquefois dans les champs. Sa racine est oblongue, médiocrement grosse, blanche, vivace, d'un goût âcre : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi, rameuses, moëlleuses & creuses, portant des feuilles plus petites que celles de la rave, un peu approchantes de celles du cresson, d'un verd foncé & luisant; les sommités sont garnies de longs épis de fleurs jaunes, petites, ayant chacune quatre feuilles disposées en croix : il leur succede de petites gousses longues, cylindriques, tendres, contenant des semences roussâtres. On cultive aussi cette plante dans les jardins potagers pour la salade : elle fleurit en Mai & Juin; elle reste verte tout l'hiver, & se multiplie très aisément.

Cette plante est détersive, vulnéraire : on en fait des bouillons ou tisanes utiles dans la colique néphrétique, le scorbut ou l'hydropisie naissante. Il y a des paysans qui pilent légerement la plante & la font macérer dans de l'huile d'olive pendant un mois de l'été, & s'en servent ensuite avec succès comme d'un baume excellent pour les blessures.

HERBE AU CHAT. *Voyez* CATAIRE.

HERBE DE CITRON. *Voyez* MÉLISSE.

HERBE DU COQ. *Voyez* COQ DES JARDINS.

HERBE A COTON, *Filago*. Cette plante qui croît aux lieux stériles, sablonneux, dans les terres en friche & dans les bois, a une racine fibrée & chevelue; ses tiges sont grêles, cotonneuses, hautes d'un demi pied, branchues, couvertes d'un grand nombre de feuilles velues & oblongues. Ses fleurs naissent aux extrémités des tiges; ce sont des bouquets à fleurons, évasés en étoile, jaunâtres, & soutenus par un calice écailleux : à cette fleur succedent des semences allongées, & garnies chacune d'une aigrette.

Cette plante est dessicative & astringente; on la substitue quelquefois au pied de chat pour le crachement de sang & pour les regles trop abon-

dantes. Lobel dit que dans la partie occidentale de l'Angleterre, le peuple pile cette plante, la fait macérer & bouillir dans l'huile, & s'en sert utilement pour les contusions & les coupures.

HERBE COUPANTE, *Cyperus scandens foliis & caule serratis.* BARR. Espece de souchet qui croît à Cayenne, dont les feuilles & les tiges sont dentelées sur les bords comme une scie. L'on doit se garantir d'être accroché & déchiré par cette plante, car les écorchures qu'elle fait sont difficiles à guérir.

HERBE AUX COUPURES. *Voyez* MILLEFEUILLE.

HERBE AUX CUILLERS, *Cochlearia.* Est une plante qui croît communément aux lieux maritimes & ombrageux, même dans les Pyrenées & sur les côtes de la Flandre, quelquefois dans les jardins. On distingue six especes de *cochlearia;* mais nous ne parlerons que de la principale, qui est celle des boutiques, autrement dite *cochlearia folio subrotundo.* Sa racine est blanche, un peu épaisse, droite & fibrée; ses feuilles sont nombreuses, arrondies, à oreilles creuses, presqu'en maniere de cuillers, vertes, succulentes, âcres & piquantes, ameres, d'une odeur nidoreuse désagréable, & portées sur des queues longues; ses tiges sont branchues, courbées sur terre, hautes d'environ un pied, lisses, revêtues de feuilles découpées, longues & sans queues. Ses fleurs, qui paroissent en Avril, sont composées de quatre pétales blancs disposés en croix : il leur succede des fruits arrondis, composés chacun de deux coques qui renferment de petites graines roussâtres. Ces fruits sont mûrs en Juillet.

Toute cette plante tient le premier rang parmi les spécifiques contre le scorbut de terre; elle est apéritive, détersive, vulnéraire, & très propre à raffermir les gencives : on en fait prendre le suc ou l'infusion; il y a des personnes qui en mettent dans la bierre qu'ils boivent. Cette plante desséchée ou en extrait, n'a que peu ou point de vertu, la partie alkaline volatile, qui constitue sa principale propriété, ne s'y trouvant plus. Les Groënlandois réussissent très bien à guérir le scorbut de terre & le scorbut de mer, en mêlant le suc de l'herbe aux cuillers avec celui de l'oseille. On tient dans les boutiques une eau & un esprit ardent de cochlearia distillés.

HERBE D'OR. *Voyez* HELIANTHEME.

HERBE DORÉE ou DAURADE. *Voyez* CÉTÉRACH, On appelle encore *herbe dorée* une très grande jacobée des prés, à feuilles de limonier. C'est le *virga aurea major vel dauria* de C. Bauhin.

HERBE A ECHAUFFURE. Plante qui croît à Cayenne sur les murailles, & dont le nom indique son usage : c'est le *begonia hirsuta flore albo, folio aurito, fructu coronato* de Barrere. Le fruit est garni d'une petite couronne, formée par les découpures du calice. On en fait des décoctions pour les élévations de la peau.

HERBE AUX ÉCUS. *Voyez* NUMMULAIRE.

HERBE A L'ÉPERVIER, *Hieracium.* Plante qu'on compte au nombre des *chicoracées,* & qui croît dans les champs de tous les côtés, parmi les

pâturages ; sa racine est longue, simple, charnue & laiteuse : ses tiges sont hautes de deux pieds, anguleuses, creuses, rameuses, vertes brunâtres, garnies de quelques feuilles : ses feuilles principales sortent presque toutes de sa racine, éparses à terre, découpées & vertes.

Les fleurs sont des bouquets à demi-fleurons, jaunes ; il leur succede des semences longues, rousses & garnies d'une aigrette. La racine de cette plante est humectante, rafraîchissante & un peu astringente. On distingue encore deux autres especes d'*hieracium :* l'une est l'herbe à l'épervier à feuilles tachées, *voyez* Pulmonnaire des François ; l'autre est l'*herbe à épervier odorante*, elle a effectivement l'odeur de l'amande amere.

HERBE A L'ESQUINANCIE. *Voyez* à l'article Bec de Grue. On donne aussi ce nom à la *petite garance.* Voyez *ce mot.*

HERBE A ÉTERNUER, *Ptarmica.* Plante qui croît dans les lieux incultes & ombrageux : elle est haute d'un pied & demi, & quelquefois de plus de trois pieds. Sa racine est longue & filamenteuse : sa tige est grêle, ronde, fistuleuse & garnie de feuilles longues, comme celles de l'estragon, crenelées, verdâtres, & d'un goût piquant comme celui de la *pyrethre.;* le haut de la tige est rameux ; les fleurs sont radiées & blanches, disposées en bouquets fort serrés : il leur succede des semences menues. Une feuille de cette plante mise dans le nez, fait éternuer long-tems ; si on la mâche, elle fait saliver, & est propre à guérir le mal de dents.

HERBE A LA FIEVRE. Nom donné à une petite plante rampante de Cayenne : c'est le *balliem* de Barrere. Elle ressemble assez au plantain par la forme & l'épaisseur de ses feuilles : elle a une odeur forte & désagréable quand on passe auprès ; cependant elle est agréable au goût. On fait usage de ses feuilles, en maniere de thé, ou dans le bain pour les fievres opiniâtres.

HERBE FLOTTANTE, *Sargazo.* On donne ce nom au *fucus* ou varec qui couvre la portion de la mer des Indes, qui est entre les Isles du Cap Verd, les Canaries & la terre ferme d'Afrique, & à laquelle les Portugais ont donné le nom de *sargasso.* Cette plante s'éleve sur la surface de la mer de trois à quatre pouces ; elle pousse plusieurs rameaux menus, déliés, gris, qui s'amoncelent & s'entortillent les uns avec les autres ; ses feuilles sont longues, minces, étroites, dentelées en leurs bords, rousâtres, d'un goût approchant de plusieurs fucus de nos mers. Ses tiges sont garnies de vessies rondes, grosses comme le poivre, légeres & vuides. Cette plante est fort tendre quand on la tire de l'eau ; mais elle devient dure & cassante quand elle a été séchée. On n'y a jusqu'à présent découvert aucune racine ; on y remarque seulement la marque de l'endroit par où elle a été rompue quand on l'a tirée de la mer : il y a néanmoins bien de l'apparence qu'elle est enracinée d'une maniere quelconque au fond de la mer. Cette herbe, par son abondance, rend la navigation de cette mer fort dangereuse, à cause des rochers ou bancs de sable sur lesquels elle croît. *Voyez* Goemon.

On mange sur les lieux, de cette plante en salade; elle est apéritive, diurétique, & bonne pour le scorbut.

HERBE AUX GENCIVES : c'est le *Fœniculum annuum, umbella contracta oblonga* de Tournefort. *Voyez* VISNAGE.

HERBE GRASSE ou HUILEUSE. *Voyez* GRASSETTE.

HERBE AUX GOUTTEUX ou HERBE DE LA ROSÉE ou ROSÉE DU SOLEIL, *Ros Solis*. Plante qui naît dans les lieux rudes, sauvages, humides & marécageux, le plus souvent parmi une mousse aquatique d'un blanc rougeâtre. Sa racine est fibrée & déliée comme des cheveux : elle pousse plusieurs queues longues, menues, velues en dessus, auxquelles sont attachées de petites feuilles presque rondes, concaves, en maniere de cure-oreille, verdâtres, garnies d'une frange de poils rougeâtres, fistuleux, d'où transudent quelques gouttes de liqueur dans les cavités des feuilles, de sorte que ces feuilles & leurs poils sont toujours mouillés d'une espece de rosée, même dans les tems les plus secs. Il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois tiges, presqu'à la hauteur d'un demi pied, grêles, rougeâtres, dénuées de feuilles; lesquelles portent en leurs sommités de petites fleurs disposées en roses blanchâtres : il leur succede de petits fruits de la grosseur & figure d'un grain de bled, & qui renferment plusieurs semences.

On trouve encore une autre espece de *rosée du soleil*, qui ne differe de la précédente que par la figure de ses feuilles qui sont oblongues : elles sont l'une & l'autre également gluantes au toucher, à-peu-près comme la *grassette*, avec laquelle elles ont un certain rapport pour les propriétés : on doit les cueillir dans leur plus grande vigueur & par un tems serein. Si l'on touche du bout du doigt les gouttes de liqueur qui en transudent, cette espece de glu forme de petits filamens soyeux & blanchâtres, qui se coagulent aussi-tôt. Toute la plante est pectorale : on s'en sert dans la toux, l'asthme & l'ulcere du poumon : elle s'ordonne en infusion jusqu'à deux gros, & à un gros en poudre : dans les boutiques on en fait un syrop béchique.

On prétend que le *ros-solis* serré dans la main dissipe la fiévre. Toujours est-il certain que c'est un poison pour les moutons ; il leur gâte le foie, le poumon, & leur excite une toux qui les fait périr insensiblement.

HERBE AUX GUEUX ou VIORNE DES PAUVRES. *Voyez* CLÉMATITE.

HERBE AUX HÉBÉCHETS. *Voyez* ARROUMA.

HERBE DE LA HOUETTE. *Voyez* APOCIN.

HERBE IMPATIENTE. *Voyez* à la suite du mot BALSAMINE.

HERBE A JAUNIR. *Voyez* GAUDE.

HERBE DE LA LACQUE. *Voyez* MORELLE A GRAPPES.

HERBE AU LAIT, *glaux maritima*. Plante qui croît au bord de la mer, principalement en Zélande & en Angleterre : ses racines sont

fibrées : ſes tiges, grêles, baſſes & rampantes, portent des feuilles oppoſées & ſemblables à celles de l'Herniole. Sa fleur eſt un godet blanchâtre ou purpurin, ſans calice, découpé en roſette à cinq quartiers : il lui ſuccede une capſule membraneuſe qui renferme des ſemences rougeâtres & menues. En pluſieurs pays, on eſt dans l'habitude d'en faire faire uſage aux nourrices, ſoit dans le potage, ou en décoction pour leur augmenter le lait. On donne auſſi le nom d'herbe à lait, au *Poligala*. Voyez *ce mot*.

HERBE AUX MAMMELLES : *voyez* Lampsane.

HERBE MAURE ou D'AMOUR : *voyez* Reseda.

HERBE MIMEUSE : *voyez* Sensitive.

HERBE AUX MITES, *blattaria*. Plante qui croît en terre graſſe au bord de l'eau, & qui tient ſon nom de la propriété qu'elle a de tuer l'eſpece de vermine appellée *mitte*, laquelle ronge les habits. La racine de cette plante a la figure d'un navet, elle eſt fibreuſe : ſes tiges ſont hautes comme celles de la moleine, droites, diviſées en aîles ; ſes feuilles ſont longues, pointues, crenelées, glâbres, d'un verd noirâtre, d'une odeur déſagréable & d'un goût amer ; ſes fleurs ſont des roſettes, comme celles du bouillon blanc, d'un jaune foncé, odorantes : il leur ſuccede un fruit rond qui renferme de petites ſemences noirâtres : cette plante eſt apéritive & antivermineuſe.

HERBE MOLUCANE, *herba molucana*. Eſt une plante rampante de la Nouvelle-Eſpagne, qui tire ſon nom d'un lieu nommé *Moluco*, où elle croît abondamment ; elle demeure verte toute l'année : on en vante la ſeconde écorce & les feuilles, comme de puiſſants vulnéraires, propres à guérir les ulceres invétérés ; lorſqu'on applique les feuilles en ſubſtance, il faut auparavant les ramollir au feu, ou les piler. Les Indiens appellent cette plante *brungara aradna*, c'eſt-à-dire, *plante à fleur jaune*. Les François qui ſont établis dans le lieu où elle croît, l'appellent le *remede des pauvres* & la *ruine des Chirurgiens*, à cauſe de ſes grandes vertus pour les plaies.

L'herbe molucane étant tranſplantée, s'étend & occupe en très peu de tems beaucoup de terrein.

HERBE AUX MOUCHERONS. *Voyez* Conise.

HERBE MUSQUÉE. *Voyez* Moscatelline.

HERBE AUX NOMBRILS, *omphalodes*. Nom que donnent les Herboriſtes à une petite eſpece de conſoude, qui reſſemble à la petite bourrache. Cette plante eſt baſſe & rampante, ſes feuilles ſont un peu ſemblables à celles de la pulmonaire ; ſes tiges ſont hautes d'un demi pied ; ſes fleurs ſont en roſette, il leur ſuccede des fruits dans des capſules faites en corbeilles, leſquelles contiennent des ſemences ſemblables à celles du lin, ſa racine eſt fibreuſe. Cette plante croît au printems dans les jardins : elle eſt aſtringente & agglutinante.

HERBE AU PANARIS. *Voyez* Renouée argentée.

HERBE DU PARAGUAY. *Voyez* Thé du Paraguay.

HERBE A PAUVRE HOMME. *Voyez* Gratiole.

HERBE AUX PERLES. *Voyez* Gremil.

HERBE AUX POUMONS. *Voyez* Pulmonaire.

HERBE AUX POUX. *Voyez* Staphis aigre.

HERBE AUX PUCES, *Psyllium*. Plante dont il y a plusieurs especes. Nous ne parlerons que des deux les plus en usage; les autres en different peu par les propriétés.

L'Herbe aux puces vivace, *Psyllium perenne*, a une racine longue, ligneuse, dure & fibrée; elle pousse des tiges sarmenteuses, ligneuses, rameuses & rampantes, très chargées de feuilles, velues, & d'un verd blanchâtre, formant une touffe d'un aspect agréable sur le gazon; ses sommités portent de petits épis courts, auxquels sont attachées de petites fleurs lanugineuses, d'un jaune pâle; chacune de ces fleurs est un tuyau évasé par le haut & disposé en croix. Il succede à cette fleur une capsule membraneuse à deux loges, qui renferment des semences menues, oblongues, noirâtres, lisses, luisantes & semblables à des puces. Cette espece de *psyllium* se rencontre fréquemment aux environs de Montpellier, & dans les lieux incultes & sablonneux de la mer : on la cultive aussi dans les jardins. Elle fleurit en Juillet, & l'on récolte sa semence en automne.

L'Herbe aux puces annuelle, *Psyllium annuum*, est l'espece la plus commune : sa racine est annuelle, simple, blanche & fibrée; ses tiges sont hautes d'un pied, rondes, velues, rameuses, garnies de feuilles opposées & semblables à celles de l'hyssope ou de l'estragon, nerveuses comme celles du plantain. Il sort des aisselles des feuilles, des pédicules longs, garnis en leurs sommets d'épis courts, qui sont composés de petites fleurs pâles, semblables, ainsi que les graines qui leur succedent, à celles de l'espece précédente.

Cette espece de *psyllium* croît abondamment dans les champs, aux bords des vignobles.

L'herbe aux puces contient beaucoup de parties mucilagineuses : sa semence est rafraîchissante & adoucissante; elle convient dans les inflammations des reins. Les Egyptiens s'en servent contre les fievres ardentes; dans notre pays on en emploie tous les jours & avec succès dans l'ardeur d'urine, & pour adoucir l'âcreté de certains purgatifs : enfin, c'est un assez bon spécifique pour arrêter le crachement de sang, la dyssenterie & les gonorrhées.

HERBE AUX PUNAISES. Nom donné par Tournefort à la grande espece de verge d'or, dont les feuilles sont visqueuses & odorantes, & les fleurs radiées. C'est le *Conyza major, Monspeliensis odorata* de J. Bauhin.

HERBE AUX RHAGADES, *Rhagadiolus*. Plante qui croît dans les lieux incultes aux pays chauds : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, lanugineuses & rameuses; ses feuilles sont longues, sinueuses & velues : sa fleur est un bouquet à demi fleurons jaunes, dont les feuilles sont pliées

en gouttiere ; à la fleur ſuccedent des graines membraneuſes, diſpoſées en étoile, & velues : les ſemences ſont longues & pointues. Cette plante priſe en décoction, eſt apéritive, déterſive & diurétique.

HERBE A ROBERT. *Voyez* à l'article Bec de Grue.

HERBE SANS COUTURE. *Voyez* Ophioglosse.

HERBE DE SAINT ANTOINE, *Chamænerion*. C'eſt le petit *laurier roſe*. Voyez ce mot.

HERBE DE SAINTE BARBE. *Voyez* Herbe aux Charpentiers.

HERBE DE SAINT BENOIT. *Voyez* Benoite.

HERBE DE SAINT CHRISTOPHE. *Chriſtophoriana*. Plante qui croît dans les lieux montagneux : ſa racine eſt groſſe, chevelue, noire en dehors & jaunâtre en dedans : elle pouſſe des tiges à la hauteur de deux pieds, menues, rameuſes : ſes feuilles ſont grandes & larges, laciniées, dentelées & verdâtres. Ses fleurs, qui naiſſent aux extrémités des branches, ſont à fleur en roſe, diſpoſées en grappes, & ſuccédées de baies molles, noirâtres & remplies de ſemences applaties. On ne ſe ſert de cette plante qu'extérieurement, ſoit pour guérir la galle, ſoit pour faire mourir la vermine.

HERBE DE SAINT ETIENNE ou DES MAGICIENNES. *Voyez* Circée.

HERBE DE SAINT JACQUES. *Voyez* Jacobée.

HERBE DE SAINT JEAN. *Voyez* Armoise.

HERBE A SEPT TIGES ou GAZON D'OLIMPE. *Voyez* Statice.

HERBE DU SIEGE. *Voyez* Scrophulaire aquatique.

HERBE AU SOLEIL, ou FLEUR AU SOLEIL, ou COURONNE DU SOLEL ou SOLEIL, *Corona ſolis*. Plante différente de l'heliotrope ou tourneſol, & dont il y a beaucoup d'eſpeces. La premiére monte fort haut en peu de tems, & principalement en Eſpagne, où l'on en a vu croître à la hauteur de vingt-quatre pieds : celle qu'on cultive en France eſt de la hauteur de ſix pieds environ. Sa tige eſt groſſe, droite, ſans rameaux ; ſes feuilles ſont grandes & larges comme celles de la bardanne, & crenelées en leurs bords : elle porte en ſon ſommet une grande fleur large, ample, radiée, jaune, arrondie, repréſentant une couronne formée par des demi-fleurons, qui entourent un grand amas de fleurons. Cette fleur eſt toujours penchée du côté du ſoleil, parcequ'étant peſante, & ſa tige étant échauffée & amollie de ce côté-là, elle y doit naturellement incliner (*voyez* l'explication de ce phénomene à l'article Plante). A la fleur ſuccede un grand nombre de ſemences oblongues, plus groſſes que celles du melon, garnies chacune dans le haut de deux feuilles, & enchaſſées dans une feuille en gouttiere.

La *ſeconde eſpece* ou *variété* eſt plus petite que la précédente ; elle ſe diviſe en pluſieurs rameaux : l'une & l'autre ſont vivaces.

Il y a pluſieurs autres eſpeces de ſoleils que l'on cultive dans les jardins. Ces plantes viennent du Pérou : on les cultive préſentement dans tous les jardins en Europe, ſur-tout dans les potagers, à cauſe de la beauté de leurs

fleurs ; ils conviennent auſſi entre les arbres iſolés d'une grande allée d'un parc : on les peut tondre en buiſſons, en retranchant aux ciſeaux les branches qui s'élevent trop. Les ſemences de la grande eſpece ſervent dans la Virginie à faire du pain & de la bouillie pour les enfants. Les Sauvages du Continent de l'Amérique mangent ces graines & en tirent une huile propre pour différents uſages : on mange auſſi les ſommités de cette plante encore jeune, après les avoir fait cuire & les avoir trempées dans de l'huile & du ſel. On dit que toute la plante eſt nourriſſante, reſtaurante, propre pour exciter la ſemence. M. Hales a prouvé par des expériences, qu'un pied de ſoleil (le Voſakan) à maſſes égales & dans des tems égaux, tranſpire dix-ſept fois plus qu'un homme.

HERBE AUX SORCIERS. *Voyez* POMME ÉPINEUSE.

HERBE AUX TEIGNEUX. *Voyez* BARDANNE & PÉTASITE.

HERBE AUX TEINTURES. *Voyez* GENESTROLE.

HERBE DE LA TRINITÉ. *Voyez* PENSÉE.

HERBE TURQUE. *Voyez* TURQUETTE.

HERBE DU VENT. *Voyez* COQUELOURDE.

HERBE AUX VERRUES ou HÉLIOTROPE, *Heliotropium, aut verrucaria.* Cette plante qui vient abondamment dans les champs, le long des chemins, aux lieux ſablonneux & auprès des édifices, a une racine ſimple, dure, menue & ligneuſe ; ſa tige eſt haute d'environ un pied, cotonneuſe, d'un verd blanchâtre, remplie de moëlle, & rameuſe : ſes feuilles ſont ſemblables à celles du baſilic, ovalaires, nerveuſes & velues : ſes fleurs naiſſent aux extrémités des rameaux, en maniere d'épis blancs, longs, lanugineux, & contournés comme la queue d'un ſcorpion : chacune de ces fleurs eſt un petit baſſin pliſſé ; il leur ſuccede quatre ſemences jointes enſemble, oblongues, cendrées, convexes d'un côté & applaties du côté par où elles ſe touchent.

Les feuilles de cette plante ſont ameres : ſi on frotte avec cette herbe les verrues, les porreaux & les cors du gland ou de la verge & de l'anus, elle les guérit : elle paſſe pour efficace contre les ulceres gangréneux & les tumeurs écrouelleuſes.

HERBE AUX VIPERES, *echium vulgare.* Plante qui croît dans les champs, contre les murailles ; ſa racine eſt longue, groſſe comme le pouce & ligneuſe ; ſes tiges ſont hautes de deux pieds, velues & piquetées de taches rouges & rudes ; ſes feuilles ſont étroites, velues, rudes au toucher & d'un goût fade. Ses fleurs qui environnent toute la longueur de la tige, ſont en entonnoir, de couleur bleue purpurine : il leur ſuccede quatre ſemences jointes enſemble, ridées & ayant ſéparément la figure de la tête d'une vipere, d'où vient qu'on l'appelle *herbe aux viperes.*

On prétend auſſi que cette plante eſt bonne contre la morſure de la vipere : on eſt plus sûr de ſa qualité humectante & pectorale : elle adoucit les âcretés du ſang, & elle le purifie.

HERBE AUX VOITURIERS : *voyez* Mille-feuille.

HERBES VULNÉRAIRES : *voyez* Faltranck.

HERBIER. On donne ce nom à un amas de plantes entiéres ou de parties de plantes desséchées, soit à la presse, soit sans les comprimer, & conservées dans des paniers, afin d'en avoir l'image sous les yeux sans sortir de chez soi, & dans des tems où la rigueur du climat nous empêche de les avoir fraiches & vivantes.

Quelques Curieux font de ces jardins secs, soit en prenant l'empreinte des plantes comme nous le dirons ci-après, soit par le dessein, la gravure, l'enluminure ou la peinture. Mais ces dernieres méthodes ont beaucoup d'inconvéniens : car quoique les figures en général, ou leurs desseins puissent être regardés comme des lettres ou caractères qui peignent & expriment aux yeux l'ensemble des différences des objets, quoique leur utilité & leur nécessité soient bien démontrées en Histoire naturelle ; cependant les défauts qui les accompagnent trop communément font tort à la Botanique. On y pourroit remédier en unissant les descriptions aux figures : par ce moyen on auroit non-seulement la figure de la plante, mais aussi l'explication de toutes ses qualités physiques ; comme la saveur, l'odeur, le dur, le lisse, le lieu, le climat, les vertus, &c. Les quatre moyens les plus usités de figurer les plantes, sont la peinture, l'impression en couleur, l'enluminure & la gravure. On doit avoir soin de dessiner chaque plante dans tous ses détails, depuis sa racine jusqu'à ses graines, &c. représenter toutes ses parties dans leur situation naturelle, en réduire la grandeur naturelle à une échelle moyenne, & grossir au microscope les plantes infiniment petites : en un mot choisir un milieu entre ces deux extrêmes.

Plus les plantes se desséchent promptement, plus elles conservent de leurs couleurs naturelles. Celles qui se desséchent presque subitement à la moindre chaleur ont communément peu de sucs, telles sont la plupart des gramens, des ombelliferes, des labiées, des légumineuses : celles qui exigent plus de chaleur & un espace de huit à quinze jours pour se dessécher, sont les brionnes, quelques renoncules & autres plantes aqueuses : celles qui ne se desséchent que difficilement & au bout de quelques mois, sont les pourpiers, les joubarbes, plusieurs liliacées, les plantes marines, & autres *plantes* appellées *grasses* ou *charnues*. M. Adanson dit qu'il n'y a aucune plante de ces trois classes qu'il ne soit parvenu à dessécher, en employant trois sortes de degrés de chaleur ; savoir, celui de la chaleur humaine (30 ou 35 degrés) qu'on peut employer pour les premieres. La chaleur du Soleil entre 40 & 60 degrés pour les deuxiemes. Enfin celle du fer chaud ou du four, qui doit aller de 80 à 100 degrés pour les plantes charnues.

Au reste, de telle maniere qu'on veuille dessécher les plantes, il faut les avoir cueillies par un tems sec, sans rosée, dans toute leur vigueur & garnies de leurs racines, feuilles, fleurs, & fruits ou graines ; les éten-

dre ſans aucun pli chacune entre deux feuilles de papier gris : puis les arranger & les conſerver ainſi ſechées dans de nouvelles feuilles de papier gris. Des perſonnes ſont dans le mauvais uſage de coler de petites plantes pour les fixer en place ; ce moyen empêche qu'on ne les puiſſe voir des deux côtés ; il ſuffit de les attacher au papier avec des épingles qui fixent leurs tiges & leurs branches principales. Quant aux plantes fort épaiſſes & fort amaſſées l'on peut ſi l'on veut les coudre pour qu'elles ne gliſſent pas lorſqu'on ouvre ſon herbier, mais le mieux & le plus commode pour l'uſage eſt de les laiſſer libres chacune dans leur papier volant. Pour conſerver un tel herbier, il ſuffit de le garantir de la moiſiſſure & des mites.

Pour ce qui concerne la maniere de ſécher les plantes ſans les applattir ni les comprimer, *voyez* à l'article Fleurs. Lorſqu'on veut donner un vernis à la plante, on l'enduit fraiche d'une eau de gomme épaiſſe, puis on la met ſecher au four, mais la gomme prend la pouſſiere dans les tems humides : il vaudroit mieux ſe ſervir du blanc d'œuf bien battu avec quelques gouttes de lait de figuier ou de tithymale : ces ſortes de gommes-réſines augmentent la limpidité de cette eſpece de vernis.

On ſait que parmi les plantes qu'on deſſéche à la preſſe, il y en a qui laiſſent ſur le papier leur figure empreinte, ſoit par une ſorte de gomme-réſine qui couvre leur ſurface (comme dans le ciſte-ladaniſére), ſoit par une couleur que leur humidité y décharge, comme dans la plupart des ſaules & des peupliers, ce qui, ſelon l'Auteur des Familles des Plantes, fait une impreſſion que l'art a imitée, en gommant légérement celles de ces plantes qui ſont aqueuſes, huilant celles qui ne prennent pas l'eau ou la gomme, puis répandant deſſus de la couleur en poudre, & les mettant enſuite à la preſſe ſur un papier blanc auquel s'attachoit cette couleur, en marquant davantage les côtes & les nervures. Telle eſt la maniere d'avoir les plantes par empreinte. Enfin, Boyle a indiqué un moyen de prendre l'empreinte groſſiere de la figure des feuilles de toutes ſortes de plantes. Pour cela il faut noircir une feuille quelconque à la fumée de quelque réſine, du camphre ou d'une chandelle, &c. Enſuite, après avoir noirci cette feuille ſuffiſamment, on la met à la preſſe entre deux papiers brouillards, par exemple deux papiers de la Chine, & l'on a l'exacte étendue, figure & ramification des fibres de la feuille ; voyez *Boyle, Works, Abridg'd, vol. 1, pag. 132 :* mais cette empreinte s'efface très aiſément en tout ou en partie. L'art a trouvé une autre façon de prendre la figure d'une plante ſans l'applatir : c'eſt en coulant dans ſon moule fait de plâtre, du métal fondu, comme étain, plomb, &c. ; ce procédé qui eſt actuellement connu de tout le monde, produit une plante métallique qui repréſente aſſez parfaitement la naturelle. L'induſtrie des hommes eſt encore parvenue à diſſequer les feuilles ſupérieurement bien ; l'on fait aujourd'hui des ſqueletes de feuilles beaucoup plus parfaits que ceux que nous fourniſſent les inſectes ſi vantés dans ce travail par quelques Naturaliſtes.

Severinus eſt un des premiers qui ait montré l'exemple ; quoique ſeulement ſur un petit nombre de feuilles. Enſuite Muſſchenbroeck, Kundman & autres ont pouſſé le ſuccès juſqu'à faire des ſqueletes de toutes ſortes de feuilles. *Voyez* les articles, PLANTES, FLEURS, FEUILLES, &c.

HERECHERCHE, eſpece ſinguliere de mouche luiſante, qui, ſelon Dapper, ſe trouve dans l'Iſle de Madagaſcar, & dont les bois ſont remplis, comme d'autant de bluettes de feu, qui forment un ſpectacle ſingulier pendant la nuit. Quelquefois ces mouches s'attachent en nombre aux maiſons. Flacourt crut un jour la ſienne en feu ; mais en examinant de près, il ne trouva qu'un ſujet d'amuſement & d'admiration dans ce qui avoit cauſé ſa frayeur. Dapper dit que c'eſt un eſcarbot lumineux, qui éclaire & étincelle dans les bois & ſur les maiſons pendant toute la nuit, comme s'il étoit enflammé. *Voyez* MOUCHE LUISANTE.

HÉRISSÉE, nom qu'on donne à la chenille velue de l'artichaud, & qui dès qu'elle eſt raſſaſiée de ſes feuilles, ſe retire en terre : ſon papillon eſt blanc.

HÉRISSON BLANC ou BARBET BLANC. M. de Réaumur donne ce nom au plus ſingulier des vers mangeurs de pucerons, à cauſe de ſa figure. Tout ſon corps eſt couvert & hériſſé de certaines touffes blanches, oblongues, & arrangées comme les piquans d'un porc-épic : ce ſont des filets ou pinceaux, rangés avec ſymétrie ſur ſix lignes. Il y a de ces inſectes, dont les touffes ſont beaucoup plus longues que celles des autres : elles ne s'élevent pas en lignes droites, mais ſe recourbent un peu en crochets, & en partie vers la queue ; les crochets du bord du ventre, ſont tournés en-dehors : ceux de la tête tombent ſur les yeux ; ce qui donne à cet inſecte l'air de ces barbets, à qui des touffes de poils tombent ſur les yeux. M. de Réaumur explique l'origine de ces touffes cotonneuſes, *Mém.* 11, *Tom. III.*

Ce Naturaliſte dit avoir trouvé cet inſecte dans les mois de Juin & de Juillet, ſur des feuilles de prunier, peuplées de pucerons ; il ajoute que ces pucerons de prunier ſemblent être plus de ſon goût que tous les autres. Pendant toute ſa vie, il eſt entouré d'une abondante proviſion de gibier. Quant ces *barbets blancs* en ont dépeuplé une feuille, ils paſſent ſur la feuille voiſine. Ces petits inſectes barbets, en moins de quinze jours, parviennent à la grandeur qu'ils doivent avoir : ils ſe transforment en une nymphe peu différente de celle des ſcarabées hémiſphériques. Après que l'inſecte eſt reſté environ trois ſemaines ſous cette forme, il la quitte pour prendre celle d'un très petit ſcarabée.

HÉRISSON FRUIT. On donne ce nom à un fruit des Indes Orientales, de la figure & de la groſſeur d'une poire, mais couvert d'une écorce hériſſée d'épines. Il croît par grappes à de grands arbres ; & ſa pulpe, qui eſt de fort bon goût, ſe conſerve ſi bien, qu'on en fait proviſion dans le pays pour les voyages de mer.

HÉRISSON DE MER. *Voyez* l'article OURSIN.

HÉRISSON TERRESTRE, *echinus terrestris* : est un petit animal terrestre, gros comme un lapin moyen, & qui fréquente ordinairement les bois; il est long de huit à neuf pouces : ses yeux sont petits & à fleur de tête : ses oreilles sont larges, longues & élevées, ses narrines dentelées; il a à chaque pied cinq doigts armés d'ongles, le pouce est plus court que les autres. Tout le dessus du corps; savoir, le dos, les côtés & le sommet de la tête, sont couverts de piquans durs & pointus, comme le sont les coques de chataignes; ces piquans sont variés de brun & de blanchâtre, les plus longs ont environ un pouce & demi. Le hérisson leve & abbaisse à son gré ces épines qui sont ses armes naturelles. Sa tête, si on en excepte le sommet, sa gorge, son ventre, ses pieds & sa queue, sont couverts de poils bruns & blanchâtres : il a, à chaque mâchoire, deux longues dents incisives; les supérieures sont éloignées l'une de l'autre, & les inférieures presque contiguës; & en outre de chaque côté de la mâchoire supérieure sont quatre petites dents canines séparées par paires, & cinq molaires, dont la premiere & la derniere sont plus petites que les trois du milieu : de chaque côté de la mâchoire inférieure, il y a trois petites dents canines contiguës & couchées obliquement en avant, & quatre molaires, dont la derniere est plus petite que les trois autres : en tout trente-six dents. La femelle a huit mamelons.

Il ne faut pas confondre cette espece de hérisson avec le porc-épic : ces animaux different l'un de l'autre, par la grandeur, pat la forme de leurs aiguillons, par la figure du corps, & par les pays qu'ils habitent. *Voyez* Porc-épic.

On distingue plusieurs sortes de *hérissons terrestres*, dont le caractere est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, des dents canines, les doigts onguiculés, & le corps couvert de piquans. Il y a des hérissons qui ont le museau long, pointu, semblable au grouin d'un pourceau; dans les autres, il est plus court, plus applati, & semblable au museau d'un chien.

Quand le hérisson a peur, il se met en rond; & par ce moyen, il cache sa tête & ses pieds, & n'offre de toutes parts, qu'une boule épineuse. Dans cet état, il se défend très bien contre les chiens & les autres bêtes : si on l'arrose d'eau, ses pointes se rabaissent aussi-tôt. Cet animal ne sort que la nuit : il se nourrit de fruits; il détache avec ses pattes les grappes de raisins : rien d'aussi singulier que de le voir se rouler sur ces grappes qui sont à fleur de terre, ou sur les fruits que le vent a abbatus. Dès qu'il sent que ses pointes sont entrées dans ces fruits, il s'enfuit avec sa charge dans les lieux où il se retire : soit dans les creux des arbres, soit dans les cavernes, ou au pied des vieilles mazures. Cet animal passe le fort de l'hiver à dormir.

Entre les quadrupedes, dit Mathiole sur Dioscoride, le seul hérisson a les parties naturelles attachées aux reins, comme les oiseaux. Le mâle & la femelle s'accouplent de bout, à cause de leurs piquans : on trouve,

dans les *Mémoires da l'Académie des Sciences*, & dans les *Ephémérides des Curieux de la nature*, la description anatomique du hérisson.

Le hérisson est d'un naturel froid. M. Temple assure qu'ayant ouvert deux de ces animaux, il en détacha le cœur dont le sistole & le diastole continuerent deux heures entieres : il fit éprouver à ces visceres, pendant la derniere demi-heure, une convulsion à chaque piquure qu'il leur faisoit. Le hérisson abonde en excrémens : sa chair est astringente, difficile à digérer, & nourrit peu ; mais dans les Indes, où la chair du hérisson est blanche, les Indiens s'en nourrissent. Comme ces animaux ne vivent que de fruits, d'œufs de fourmis, d'herbes & de racines, les Espagnols en mangent pendant le Carême.

On trouve aussi dans les pays étrangers plusieurs sortes de hérissons terrestres ; savoir, le *hérisson d'Afrique*, qui, selon Dapper, se trouve dans le pays des Negres : il y en a de la grosseur de nos pourceaux, que l'on appelle *quenia :* ils ont des piquans fort longs, qu'ils hérissent quant ils sont en colere : ils tuent les léopards qui les veulent dévorer ; car les plaies qu'ils font sont incurables, à cause de la longueur & de l'épaisseur de leurs piquans. Les petits n'ont pas plus d'un pied de hauteur, & leurs pointes sont plus foibles. Ce hérisson est un *porc-épic*.

Le *hérisson d'Amérique* est de la grosseur du nôtre : ses oreilles ne sont point saillantes ; elles sont comme des especes de trous. Ses piquans sont courts, gros & durs, d'un cendré jaunâtre ; le reste est comme dans les hérissons ordinaires.

Le *hérisson de Malaca*, a les yeux grands & brillans : ses oreilles sont glabres ; ses piquans fort effilés, variés de blanc noirâtre, & de blanc roussâtre, longs depuis un jusqu'à six pouces. Les espaces qui sont entre ces piquans, sont remplis de poils déliés, longs & soyeux. On le trouve à Java, à Sumatra, & sur-tout à Malaca. Ce n'est peut être encore qu'une espece de Porc-épic. *Voyez* ce mot.

Le *hérisson de Sibérie*, qui est fort petit, a les oreilles & le museau courts : ses piquans sont gros, pointus, mais courts, & d'un jaune doré. Son ventre est garni de poils fins, laineux, d'un cendré doré.

Les Chasseurs, dans l'Inde & dans l'Afrique, pour prendre les hérissons & les porc-épics, se servent de ruses, & retiennent leurs chiens ; car ces animaux blessent les hommes & les chiens avec leurs piquans, qui sont comme autant de poignards : il y en a de blancs, de noirs, & de différentes couleurs.

HÉRISSONE, chenille marte, ou espece de chenille velue, dont le poil forme des houpes. *Voyez* l'article Chenille.

HÉRITINANDEL, couleuvre fort dangereuse, de l'Isle de Malabar. M. Linnæus dit que sa morsure corrompt toutes les chairs, qui pourrissent & tombent ensuite ; & qu'après mille tourmens, le malade meurt.

HERMAPHRODITE. On donne ce nom aux individus dont les deux sexes sont réunis dans une même enveloppe, & peuvent se féconder réciproquement,

proquement : tels sont la plûpart des végétaux. On n'a pas encore vu d'animaux qui puissent porter ce nom. Les limaçons, par exemple, quoiqu'ils réunissent les deux sexes dans une ouverture commune, ne peuvent se féconder eux-mêmes, & sont une espece particuliere d'hermaphrodites. *Voyez* LIMAÇON. Ceux qui portent les deux sexes sur le même individu, mais séparés l'un de l'autre, chacun dans une enveloppe particuliere, s'appellent *androgynes*. M. Adanson dit qu'on n'en a encore vu que dans les plantes. Parmi les hermaphrodites & les androgyes, on voit souvent, dit encore le même Auteur, l'un des deux sexes sterile : quelquefois aussi l'on voit des hermaphrodites mêlés avec des mâles & des femelles parmi ces androgyes; on appelle ces derniers *ubrides* & *poligames*.

On voit à l'article *Coquillage*, les différentes especes d'hermaphrodisme connues : il est maintenant facile de juger de la différence d'un *hermaphrodite* avec un *aphrodite :* celui-ci, que M. Linnæus a appellé *monoïque*, parcequ'il est *unisexe*, produit seul & toujours par génération sans le concours d'un autre individu, &c. *voyez* l'article APHRODITE, & ce qui est dit de l'hermaphrodisme des fleurs au mot *fleurs :* voyez encore le mot SEXE, inseré dans le *Tableau alphabétique*, &c., à la suite de l'article PLANTE.

Le vulgaire s'imagine que les personnes qu'on appelle hermaphrodites ont à la fois toutes les parties naturelles des deux sexes : mais c'est une erreur. Ces hermaphrodites sont des monstres, n'y en ayant jamais eu d'assez parfaits pour servir en même tems de mâle à une femelle & de femelle à un mâle, & pour devenir propres à produire & à concevoir avec l'un & avec l'autre des deux sexes.

Les sujets humains, que l'on qualifie de ce nom, loin d'être tout-à-la-fois hommes & femmes, ne sont ordinairement ni l'un ni l'autre : ils ne doivent leur conformation singuliere qu'à un jeu de la Nature dont l'opération ordinaire a été interrompue.

Il n'est pas absolument rare de voir des sujets hermaphrodites, ou du moins qui se font passer pour tels, depuis qu'ils n'ont rien à appréhender des préjugés & des loix. Bien loin d'être jettés à la mer ou dans la riviere, comme on le faisoit à Athenes & à Rome; au lieu d'être rélégués dans quelque Isle déserte, & regardés comme des êtres de mauvais-présage, on les cherche avec soin, on desire de les voir comme un des objets les plus curieux que la Nature puisse offrir.

On a vu à Paris, en l'année 1751, un hermaphrodite âgé de seize ans, qui avoit été baptisé comme fille & nommé *Michel-Anne Drouart*. Ce sujet étoit maigre, mince, sec, sa poitrine étoit platte, & ne montroit rien qui annonçât une gorge naissante; il ne se sentoit aucune des incommodités propres au sexe; il avoit beaucoup de poil sur tout le corps, principalement au menton & aux parties naturelles : sa marche, son port, ses gestes, le ton de sa voix étoient d'un garçon; mais l'examen qu'on en

fit donna lieu de penser que ce prétendu hermaphrodite n'étoit qu'une fille pourvue d'un grand clitoris.

On est porté à croire que tous les hermaphrodites sont des filles mal configurées. Leurs inclinations dominantes sont plus propres que tout autre èxamen à décider le sexe qui les constitue : celle de Paris dont on vient de parler, n'a pas choisi une fille pour voyager, mais un garçon d'assez bonne mine. Quoique cet hermaphrodite parût pourvu des parties viriles, il ne pouvoit en faire usage ; car, quoique susceptibles d'érection, elles ne pouvoient se relever à cause d'un double frein qui les arrêtoit.

Cependant la Nature n'est pas toujours constante à cet égard, & l'on en a un exemple bien frappant dans le nouvel hermaphrodite que l'on a vu à Paris au commmencement de 1765. Cet être, nommé *Grand-Jean*, qui participoit en apparence de l'un & de l'autre sexe, & qui a été baptisé en 1732, à Grenoble, comme fille, & marié à Chamberry, en 1761, comme garçon, a fixé l'attention des Magistrats de la ville de Lyon & de celle de Paris. Le sexe le plus apparent chez cet infortuné, au premier moment de son existence, fut le sexe féminin : il vit les filles avec indifférence jusqu'à l'âge de quatorze ans ; ce fut alors qu'il éprouva l'instinct du plaisir, & qu'il sentit naître des passions qui n'appartiennent point au sexe dont on l'avoit cru d'abord. Enfin, cet individu qui n'étoit point obligé d'être Naturaliste, prit le vêtement convenable au sexe dominant chez lui, c'est-à-dire les attributs de la masculinité ; ainsi l'âge & des facultés trompeuses l'appellerent à l'état de mari. Mais des circonstances plus singulieres les unes que les autres, déterminerent les Magistrats de Lyon à décreter de prise-de-corps l'individu hermaphrodite, & à le réduire dans un cachot les fers aux pieds, à le mettre au rang des infâmes ; enfin à le condamner d'être attaché au carcan, au fouet & au bannissement perpétuel. Ces peines rigoureuses prononcées pour le maintien des mœurs, parceque ces premiers Juges avoient cru trouver dans son mariage la profanation d'un Sacrement auguste : ces peines, dis-je, ne furent point ratifiées par les Juges du Parlement de Paris : ceux-ci examinerent quel étoit dans le physique, dans le Droit & dans le fait l'état de l'accusé : bientôt éclaircis des erreurs ou des caprices de la Nature, & de la bonne foi de l'individu que la Nature elle-même avoit trompé, les Dépositaires des Loix rendirent la liberté à ce malheureux Citoyen, & lui assignerent la place qui lui étoit propre dans la Société (celle de femme), & ils déclarerent nul son mariage, qui, ne pouvant donner des Citoyens à la Patrie, n'auroit pu subsister davantage sans profanation.

Il est important de dire ici que tout l'ensemble de *Grand-Jean* paroissoit être un mêlange des deux sexes dans la même imperfection : il n'avoit point de barbe, mais ses jambes étoient velues : sa gorge plus considérable que ne l'est communément celle d'un homme, n'étoit point délicate & sensible au toucher comme celle des femmes ; les mammelons en

étoient gros & ſans aréole : ſa voix étoit celle d'un garçon qui arrive à l'adoleſcence : ſon eſpece de mentule qui ſortoit des gtandes levres, au-deſſus du meat urinaire, étoit longue de cinq doigts, de l'épaiſſeur d'un doigt, ſuſceptible d'érection, & demeuroit ferme dans l'acte du coït; on y diſtinguoit vers l'origine deux eſpeces de teſticules, & vers ſon ſommet une ſorte de gland avec ſon prépuce : comme ce gland n'étoit point perforé, il n'en pouvoit ſortir aucune matiere ſéminale. Quant au reſte de la vulve, l'entrée en étoit très étroite, & il n'en ſortoit aucun écoulement menſtruel ni ſéminal, &c.

Tout ce détail, & une multitude d'autres obſervations que nous croyons inutile de citer ici, tendent à démontrer, 1°. que parmi les différentes eſpeces d'hermaphrodites, il n'y en a point qui réuniſſent les facultés des deux ſexes avec un égal avantage, c'eſt-à-dire, qui puiſſent engendrer hors d'eux comme dans eux, & qui puiſſent être au gré de leur caprice, tantôt femmes tantôt hommes. 2°. Que s'il ſe trouve des hermaphrodites qui ont un ſexe prédominant, avec toutes les facultés qui lui ſont propres, les organes du ſexe oppoſé ſont imparfaits, &c. 3°. Enfin, que la derniere eſpece d'hermaphrodite, & qui eſt la plus commune, ſe rencontre dans ceux qui ont quelque choſe de la conformation appartenante à l'un & à l'autre ſexe, & qui ne ſont puiſſants ni dans l'un ni dans l'autre. Tel étoit *Grand Jean*, & tels ont été vraiſemblablement tous les individus de l'eſpece humaine qui ont paſſé pour hermaphrodites. Les autres hermaphrodites que l'on a vus, avoient des différences dans la conformation. Au reſte, quoique les hermaphrodites paſſent pour des femmes, il ne paroît pas qu'il ſoit bien démontré qu'aucune de ces prétendues femmes ait conçu. Il y a eu des gens qu'on a regardés quelquefois, mais fort mal-à-propos, comme des hermaphrodites; c'étoient de jeunes gens, qui, à l'âge de puberté, devenoient garçons, de filles qu'on les avoit crus; les parties de l'homme qui étoient demeurées cachées, ſortoient tout d'un coup, ou par la force du tempérament à l'âge de quinze ou vingt ans, ou à l'occaſion d'une chute ou de quelqu'effort violent. Combien de *Tribades* ſont improprement priſes auſſi pour des hermaphrodites!

On dit qu'à Surate au Mogol, il y a beaucoup d'hermaphrodites, qui, avec des habits de femme, portent le turban pour ſe diſtinguer, & afin d'apprendre à tout le monde qu'ils ont deux ſexes.

HERMINE, *muſtella armellina*, eſt un animal du genre de la *belette*, dont le caractere eſt d'avoir ſix dents inciſives à chaque mâchoire, à chaque pied cinq doigts onguiculés, tous ſéparés les uns des autres, & dont le pouce eſt éloigné des autres doigts, & articulé plus haut. Tous les quadrupedes de ce genre ont le corps allongé, & les jambes courtes; auſſi l'hermine ſemble-t-elle n'être qu'une eſpece de *belette*. L'hermine eſt un peu plus grande : elle a les ongles blancs, & le bout de la queue noir. Tout le reſte de ſon corps eſt blanc en hiver; mais en été, la partie ſu-

périeure du corps eſt rouge, & la partie inférieure eſt blanche; le tour de ſes yeux eſt rouge & gris; elle fait ſa nourriture de rats & de taupes. On trouve cet animal en Ruſſie, en Scandinavie, & dans tous les pays du Nord, rarement en France : mais on le rencontre communément au Cap de Bonne-Eſpérance, & ſur-tout en Arménie; c'eſt d'où lui eſt venu le nom d'*hermine*. Il gîte dans les cavernes : ſa peau eſt très eſtimée des Foureurs; c'eſt avec le bout noir de ſa queue, que les Pelletiers font ces agréments qui pendent à la baſe de l'aumuſſe des Chanoines : ces bouts de queue ſont très chers.

HERMODACTE, *hermodactylus offic.* Eſt une racine qui paſſe pour être celle d'une eſpece de *colchique*. Voyez *ce mot*. On trouve cependant quelque différence entre le colchique commun ou mortel & l'hermodacte des boutiques; mais M. de Tournefort aſſure qu'il a trouvé très ſouvent l'hermodacte, dans l'Aſie Mineure, avec des feuilles & des fruits ſemblables à ceux du colchique : il n'eſt donc plus douteux que l'hermodacte ne ſoit la racine bulbeuſe d'un colchique oriental.

On ne nous apporte d'Orient, d'Egypte & de Syrie, que la partie intérieure dépouillée de ſes tuniques ou enveloppes; c'eſt-à-dire, une racine dure, tubéreuſe, triangulaire, ou repréſentant la figure d'un cœur coupé par le milieu, applatie d'un côté, relevée en boſſe de l'autre, & ſe terminant comme par une pointe, avec un ſillon creuſé de la baſe à la pointe ſur le dos, d'un peu plus d'un pouce de longueur, jaunâtre en dehors, blanche en dedans : ſi on la pile, elle ſe réduit facilement en poudre, d'un goût viſqueux, douceâtre & un peu âcre comme l'eſt la racine d'*arum*. Ces racines ſont ſujettes à être vermoulues.

Les Arabes ſont les premiers qui ont enrichi la Pharmacie de ce remede qui étoit inconnu aux anciens Grecs : ces racines étant récentes, purgent la pituite par le vomiſſement & par les ſelles. Lorſqu'elles ſont deſſéchées les Egyptiennes s'en ſervent, dit-on, pour ſe nourrir & s'engraiſſer. Les hermodactes conviennent aux goutteux.

HERNIAIRE ou HERNIOLE : *voyez* TURQUETTE.

HERON, *ardea*. Oiſeau aquatique, ſcolopace & imantopede, qui vit de poiſſons, & dont il y a pluſieurs eſpeces. Nous en citerons les plus connues, enſuite nous donnerons l'hiſtoire du *butor*, autrement dit le *héron étoilé*.

Quant au *flamant*, au *pelican*, à la *grue*, & à la *cigogne* que bien des Auteurs rangent avec le *héron*, nous en parlerons à chacun de ces mots.

Le HÉRON GRIS OU CENDRÉ ordinaire, *ardea*, eſt un oiſeau qui eſt plus pétit que la grue & la cigogne. Il a depuis le bout du bec juſqu'au bout des ongles, quatre pieds de longueur, & trois pieds juſqu'au bout de la queue, ou environ; le bec long d'un demi pied, fort, droit, pyramidal, & d'un verd jaunâtre ou brunâtre; ayant une foſſette gravée depuis les narines juſqu'à ſa pointe, les côtés un peu âpres & dentelés en arriere vers l'extrémité, afin de pouvoir mieux retenir les poiſſons

glissants dont il se nourrit ; les plumes antérieures du sommet de la tête sont blanches ; il a une crête noire haute ou prolongée de quatre pouces & demi. Le mâle a communément une crête bleuâtre, composée de trois plumes, longues de huit pouces, pendantes & couchées en arriere : ces plumes sont d'un grand prix : l'oiseau s'en défait dans le tems de la mue. Le héron a le menton blanc, le col cendré, roussâtre ; la gorge blanche, tachetée de noir ; le dos lanugineux, couvert de longues plumes cendrées & bigarrées de blanc ; le milieu de la poitrine & le dessous du croupion un peu jaunâtre ; une grande tache noire au dessous des épaules, d'où part une raie noire qui va jusqu'à l'anus ; le plumage des aîles est extrêmement long, gris & noir, la queue cendrée & courte ; les jambes très longues, dégarnies de plumes ainsi que les cuisses, & verdâtres comme les pieds ; les doigts sont fort longs, celui du milieu est dentelé ; l'estomac est lâche & membraneux, plutôt que musculeux, comme dans les animaux carnaciers : il a dix-huit vertebres au col, une sèule appendice cæcale comme dans les quadrupedes : la trachée artere passe deux fois en droite ligne par les vertebres du col avant que d'entrer dans la poitrine.

Le héron se nourrit de poissons, de grenouilles ; souvent il blesse d'assez grands poissons sans pouvoir les tirer de l'eau ou les emporter. Ses petits s'engraissent d'intestins de poissons, de chair, &c. Son attitude naturelle est d'avoir la tête ramenée entre les deux épaules, & le col contourné. Ces oiseaux sont fort communs en basse Bretagne, ils font leurs nids au sommet des arbres de haute futaie, & leurs nids sont assez souvent plusieurs ensemble, peu éloignés l'un de l'autre : mais c'est une question de savoir s'ils nichent dans les nids des corneilles comme Aldrovande le rapporte d'après Polydore. Les œufs du héron sont d'un verd pâle tirant sur le bleuâtre. Le mâle s'accouple en tenant ses jambes fléchies sur le dos de la femelle, de façon que ses pieds sont à la tête, & ses genoux vers l'anus de la femelle. Il se trouve aussi en Angleterre & en quelques contrées de l'Allemagne des héronnieres, comme en France. Belon dit, que de son tems on avoit coutume de faire un commerce considérable des petits du héron. Les Modernes ont inventé une maniere de construire certaines loges élevées en l'air le long de quelques ruisseaux, seulement couvertes à claire voie, & les ont nommées *héronnieres*, parceque les herons s'accoutument à dresser leur aire sur ces loges ; les petits qui y sont dénichés sont très estimés, & donnent effectivement un assez bon profit. Les héronneaux sont plus délicats que les grues, & passent pour être une viande royale, aussi la Noblesse Françoise fait-elle grand cas de ce mets : dans certaines Provinces on en fait d'excellents pâtés qui se servent sur les meilleures tables. Les Etrangers n'en font pas tant de cas. Aristote n'a pas eu tort de dire que l'aigle attaque le héron, & que celui-ci meurt en se défendant. Le héron, dont le vol fait le plaisir des Rois & des Seigneurs, se sentant assailli par le sacre ou par le gerfaut,

tâche de gagner le dessus en volant en haut, & non en fuyant au loin, & il met son bec par dessous son aîle : par cette ruse il se défend assez bien contre les oiseaux de proie, qui se fichent ce bec dans la poitrine en voulant attaquer le héron.

Les hérons sont solitaires. Comme ils ont les jambes fort longues, leur habitude pendant le jour est de se tenir dans l'eau, où ils font une grande destruction de menus poissons : leur longueur & leur bec leur sont très utiles pour poursuivre & atteindre leur proie bien avant. Cette position leur est aussi avantageuse pour éviter les insultes des oiseaux de proie & des bêtes à quatre pieds. On voit aussi quelquefois le héron dormir sur les arbres. Ses grandes aîles, qui paroîtroient devoir incommoder un animal dont le corps est si petit, lui sont d'un secours infini pour faire de grands mouvements dans l'air, & pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans son nid, qui est quelquefois à une & deux lieues de l'endroit où il pêche.

La graisse du héron est émolliente & résolutive ; elle appaise les douleurs de la goutte, si on l'applique en liniment : on l'estime aussi propre pour éclaircir la vue & ôter la surdité. Quelques Pêcheurs en amorcent leurs filets pour attirer le poisson.

Le PETIT HÉRON CENDRÉ a la plûpart du plumage semblable à celui du vanneau, le reste du dos est cendré ; le menton, le gosier, la poitrine, le ventre & le dedans des cuisses est blanchâtre, les ongles sont noirs, & ceux du milieu dentelés en dehors. Ray dit que ce héron de la seconde espece est le *nycticorax* des Allemands, & qu'il est ainsi nommé, parcequ'il crie la nuit d'un ton discordant, & comme s'il vouloit vomir : *voyez* CORBEAU DE NUIT.

On voit une troisieme espece de *héron cendré*, dont le doigt de derriere est plus grand que les autres : dans les plumes de derriere la tête, il y a un toupet qui est composé de plumes faites comme des poils, tant elles sont menues & délicates : le bas du bec est rougeâtre, le plumage cendré, brunâtre ; les grandes pennes des aîles sont diversifiées de blanc ; celles de la queue sont fort longues ; les plumes scapulaires sont semées de taches longues, noires, rousses & blanches, & les cuisses rousseâtres.

Hérons étrangers.

Le HÉRON BLANC est de la grande espece ; son plumage est entiérement blanc ; sa queue est longue, mais il n'a point de crête, ou au moins elle n'est pas apparente ; ses pieds sont noirâtres, bleus par le milieu ; le petit doigt a deux articles, le second en a trois, celui du milieu quatre, & le dernier cinq. Cette espece de héron, qui se trouve en Bretagne & en Angleterre, fréquente les marais voisins de la mer : on trouve aussi des *hérons blancs* beaucoup plus petits & crêtés : ils ont le bec noir, bleuâtre, & les pieds verdâtres : on en trouve même dont la tête est couleur de safran.

Le HÉRON BLEU eſt de la grandeur du héron ordinaire ; ſon bec eſt d'un beau jaune & un peu crochu à ſa pointe : ſa huppe eſt de couleur plombée.

Le HÉRON BRUN eſt une eſpece de *butor brun*.

Le HÉRON CHATAIN eſt le plus petit de tous les hérons ; preſque tout ſon plumage eſt châtain ſafrané ; ſa queue eſt très petite ; ſes pieds & ſes jambes ſont d'un rouge foncé ; la tête & le col ſont couverts, en partie, de plumes jaunes.

Le HÉRON CRÊTÉ eſt l'oiſeau connu des Naturaliſtes ſous le nom d'*aigrette :* voyez *ce mot*.

Celui d'Amboine eſt une eſpece d'*ibis :* voyez *ce mot*.

Le HÉRON ÉTOILÉ eſt le *butor*, dont nous donnerons ci-après l'hiſtoire. Albin cite un héron blanc, qu'on trouve dans les marécages de Lincoln en Angleterre.

Le HÉRON HUPPÉ DE L'AMÉRIQUE a quatre pieds & demi de haut : il eſt de couleur jaunâtre, brune ; ſes grandes pennes ſont noires.

Le HÉRON A BEC RECOURBÉ a des couleurs fort agréables : ſes cuiſſes ſont revêtues de plumes, ce qui eſt particulier à cette eſpece de héron ; au reſte, ce héron eſt, peut-être, une eſpece de courlis. Quant au petit héron à cuillier, autrement nommé *poche* ou *pale*, voyez PALETTE.

Il y a pluſieurs ſortes de hérons, remarquables par leur couleur jaune-cendrée ou jaune verdâtre, dont parle le Comte de Marſilly, pag. 20. Les Italiens donnent auſſi le nom de *ſquacio*, & celui de *ſquajotta*, à une eſpece de héron de couleurs diverſifiées : il a le bec court & robuſte, d'un jaune rouillé. Dans les Iſles-Antilles, il y a deux ſortes de hérons, qui different fort peu du héron commun, ſi ce n'eſt en une choſe très particuliere, qu'on a remarquée dans ces oiſeaux : ils ont tous, dans la ſubſtance de la peau du ventre, quatre taches jaunes, larges d'un pouce & longues de deux, & deux autres ſemblables aux deux cuiſſes, mais plus épaiſſes, & ameres comme le fiel. Il faut avoir ſoin de les couper ; cette amertume étant d'une telle force, que ſi on faiſoit bouillir un de ces oiſeaux avec d'autre viande, il ſeroit impoſſible d'en manger. Les Habitans nomment ces hérons *crabiers*, parcequ'ils ſe nourriſſent de crabes. On les trouve dans les anſes & les Iſles déſertes. Leur chair en daube eſt un aſſez bon manger.

Les hérons du Breſil ſont le *ſoco*, le *cocoi*, le *guiratinga* ou le *garza* des Portugais. On trouve auſſi des hérons au Breſil & à la Louiſiane, dont la chair eſt bonne à manger.

Deſcription du Butor.

Cet oiſeau, que l'on regarde comme une eſpece de héron pareſſeux ou fainéant & poltron, eſt marqué de taches rouges en forme d'étoiles ; d'où on lui a donné le nom de *héron étoilé* ; on l'appelle auſſi BUTOR, *but-*

torius, parcequ'il crie le bec plongé dans la boue, & qu'il imite le mugissement du taureau, se faisant entendre d'une demi-lieue. On distingue deux especes de butors, l'une est rougeâtre, & l'autre est huppée.

La chair du premier sent extrêmement le sauvagin. Dans les endroits où il y a beaucoup de poisson, il reste comme immobile en attendant sa proie : il contracte son col; & s'il est surpris par quelque Chasseur qui ne connoît pas l'usage qu'il sait faire de son bec pointu, il ne manque pas de le blesser. Le butor huppé est le plus petit de tous les oiseaux ardés, c'est-à-dire, du genre des hérons. Voici la description du butor ordinaire.

Le butor est un oiseau aquatique, de la grosseur du héron gris : il a environ trois pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles. Sa tête est petite & étroite : le sommet est noir; la gorge & les côtés du col sont roussâtres, avec des taches noires & régulieres; le col est couvert de grandes plumes; de sorte que l'oiseau paroît plus court & plus gros qu'il ne l'est en effet. Tout le plumage de cet oiseau est fauve, ou d'un roux tacheté de noir : la queue est très courte & petite; le bec est droit & fort, pyramidal, très pointu, tranchant des deux côtés, & de couleur verdâtre; la mâchoire inférieure entre dans la supérieure; l'iris des yeux est jaunâtre; l'ouverture de la bouche fort ample : elle s'étend jusqu'au de-là des yeux, de sorte qu'ils paroissent être dans le bec. Les oreilles sont grandes; les jambes non emplumées au-dessus de l'articulation; les pieds verts, les doigts allongés, les ongles longs & forts; le doigt extérieur, qui tient au doigt du milieu, a le côté intérieur dentelé, comme dans tous les autres oiseaux de ce genre. Ils se servent de ces pointes pour retenir les anguilles & les autres poissons glissants.

Le butor fait trois ou cinq ou sept œufs, arrondis, blanchâtres, tiquetés de verd : son nid est fait en terre sur une touffe de jonc. Cet oiseau se cache dans les joncs des marais; souvent il se tient dans des buissons la tête levée. Il commence à chanter ou meugler en Février, & finit dès que le tems de ses amours est passé. Dans l'automne, après le coucher du soleil, les butors ont coutume de prendre l'essor à une grande distance, & s'élevent en ligne spirale, jusqu'à ce qu'on les perde de vue. Dans le Royaume de Congo, les butors & les hérons sont gris : on les y appelle *oiseau royal.*

HERON DE MER, nom que l'on donne à l'*espadon :* voyez *ce mot* à l'article Baleine.

HÊTRE, Fau, Fouteau ou Foyard, en latin *fagus.* C'est un arbre de forêt, des plus grands & des plus beaux. Il paroît qu'il n'y en a qu'une seule espece, quoique quelques-uns en distinguent deux especes; savoir, le hêtre blanc ou de montagne, & le rouge ou le hêtre de plaine. Ils se fondent sur la différence de la couleur des écorces; différence sur laquelle on ne peut point s'appuyer, car les arbres varient souvent de couleur, suivant les positions, selon que l'air circule plus ou moins facilement autour

autour de leurs tiges, ou ſuivant la nature du terrein qui les produit. L'influence de l'atmoſphere eſt ſi conſidérable, que les Marchands d'arbres obſervent que la couleur des écorces des arbres qu'ils tranſportent de leurs pepinieres de la campagne, dans les jardins de ville, change abſolument.

Le hêtre porte deux ſortes de fleurs; des mâles & des femelles: les fleurs mâles ſont compoſées d'étamines, & forment, par leur aſſemblage, un chaton ſphérique: les fleurs femelles qui ſe trouvent ſur la même tige, ſont compoſées d'un calice, dans l'intérieur duquel eſt un piſtil. Ce calice ou embryon ſe change en un fruit épineux, dur comme du cuir, & relevé de quatre côtes, dans l'intérieur deſquels ſont contenues quatre ſemences triangulaires, appellées *faines* ou *foueſnes*, dont la moelle eſt blanche. Les feuilles de cet arbre ſont plus petites que celles du coignaſſier, d'un beau verd très luiſant, minces, douces au toucher, & rangées alternativement ſur les branches: elles ont de la fermeté, ce qui eſt cauſe qu'elles ſont peu attaquées par les inſectes. L'arbre en général a une très belle forme, ce qui le rend propre à en faire des avenues ou des ſalles d'automne: comme il eſt ſuſceptible de prendre diverſes formes ſous le croiſſant, il eſt auſſi propre que les charmes à faire de belles paliſſades; ſon écorce pour l'ordinaire eſt unie & blanchâtre. Cet arbre, d'une très grande utilité, croît aſſez volontiers dans toutes ſortes de terreins, mais avec plus ou moins de promptitude, ſelon que le ſol lui eſt plus approprié. En général le hêtre croît plus vite, & devient plus beau dans une terre légere & humide; il croît même dans le pur ſable, pourvu qu'il ſoit humide. On le voit réuſſir, dit Ellis, même dans des terres crayonneuſes, pierreuſes & glaiſeuſes, pourvu qu'on le plante en haie. Quoique le hêtre fourniſſe un bois dur, il croît cependant fort vite, même du double plus promptement que le chêne: ce qui eſt digne de remarque, car on obſerve en général, qu'il y a un rapport entre la durée de l'acroiſſement & la dureté des bois. Cet arbre croît lentement dans les vingt premieres années; il croît enſuite une fois plus vite, environ juſqu'à la ſoixantieme année où il commence à dépérir: quoiqu'il groſſiſſe encore alors à l'extérieur pendant quelques années, il commence à pourrir dans l'intérieur.

La nature & la qualité du hêtre varient, ainſi que celles des autres arbres, ſuivant la nature des différents terreins.

C'eſt ainſi que, ſelon les obſervations inſérées dans un Mémoire de la Société d'Agriculture de Berne, tous les arbres qui croiſſent dans des lieux rudes, ſecs, & dans un air libre & froid, ont un bois compact, ſec, ſouple & dur; mais ceux qui croiſſent dans une terre graſſe, humide & baſſe, & dans un air épais & humide, ont un bois gras, épais & ſpongieux, qui n'eſt pas de durée, plus ſujet à pourrir & moins eſtimé des ouvriers.

Lorſqu'on veut former un bois de hêtre, on le peut faire en ſemant

la *faine* ou *fouesne*, qui est la semence du hêtre, après avoir eu soin auparavant de la faire tremper dans des eaux de fumiers, qui lui communiquent un goût désagréable, & l'empêchent d'être mangée par les mulots. On prépare la terre par des labours; & avec la faine on seme de l'avoine ou de l'orge, qui procure au jeune plant une ombre nécessaire, & récompense le Cultivateur de son travail & de ses peines. On peut établir aussi un bois de hêtre par le moyen de jeunes plantes que l'on trouve facilement dans les forêts; plus le plant est jeune, plus il est facile à transplanter. Comme cet arbre est très beau, & fait un très bel effet dans les avenues, l'Auteur du Mémoire que nous venons de citer, a fait, d'après ses propres expériences, une observation très intéressante, qui est que, lorsqu'on veut les disposer dans des avenues, les pieux que l'on met aux pieds des jeunes arbres, pour les étayer contre la violence des vents, ou pour aider à leur alignement, doivent toujours être plantés du côté du Sud. En cet état, ils rendent, dit-il, aux arbres plus de service qu'on ne pense, attendu que les vents du Nord, même dans les climats froids, ne font point autant de tort aux arbres, nouvellement plantés, que le soleil du Midi en été.

Le bois de hêtre, dont ont fait usage pour un si grand nombre de choses utiles, comme nous aurons lieu de le voir, pourroit être même substitué au chêne, dans les pays où celui-ci manque, si on pouvoit trouver un moyen de le préserver des vers. La consommation & la disette du chêne, dit l'Auteur du Mémoire, a fourni aux Anglois la premiere idée d'y substituer un autre bois. Le hêtre, qui est généralement un bel arbre, & dont le bois est dur, attira l'attention de quelques-uns de leurs Physiciens pratiques: ils tâcherent de découvrir l'origine du ver, auquel le bois de hêtre est plus sujet qu'aucun autre, & un moyen pour l'en garantir. Leurs recherches ne furent point inutiles. Ellis, dans sa préparation des bois de charpente, indique les moyens propres à garantir ce bois des vers: il a observé que les bois étoient d'autant plutôt attaqués par les vers, qu'ils contenoient plus de seve: il a donc cherché les moyens de faire sortir la seve du bois; & il y a réussi, en faisant tremper le bois de hêtre dans l'eau. On garantit aussi ce bois des vers, en l'exposant à la fumée, & en le brûlant jusqu'à ce qu'il s'y forme une légere croûte noire. En réunissant ces méthodes, pour la préparation de ce bois, il peut devenir propre alors pour la charpente & dans l'air & dans l'eau; honneur, comme le dit Ellis, qui lui a été en effet décerné juridiquement en Angleterre.

On fait usage en Angleterre de ce bois ainsi préparé, dans la construction des vaisseaux pour les bordages & les ponts pour lesquels il faut un bois droit & uni. Lorsque le bois de hêtre est bien privé de sa seve, il est fendant & cassant; mais tant qu'il en conserve un peu, il est pliant & fait ressort; aussi est-il d'un excellent usage pour les brancards des chaises de poste, & pour les rames des bâtimens de mer. Il y a peu de bois, d'un

ſervice auſſi étendu dans l'œconomie : on en fait des jantes de roues & des affuts de canon. Comme il ſe travaille très bien, les Menuiſiers en meubles en font beaucoup d'uſage, ainſi que les Ebéniſtes. Il ſeroit ſans doute très avantageux que nos ouvriers employaſſent la méthode Angloiſe, pour garantir les meubles de la piquure des vers. On obſerve tous les jours que les pelles, ſabots, attelles de colier, & autres ouvrages qu'on en fait & que l'on a expoſés à la fumée, qui donne à ce bois une couleur aſſez agréable, ne ſont point ſi-tôt attaqués par les vers. Les Laietiers font une grande conſommation de planches minces de hêtre, ainſi que les Gainiers & les Fourbiſſeurs. Le Tourneur en fait beaucoup d'ouvrages : on fait avec ce bois des copeaux pour éclaircir le vin.

M. Duhamel dit que c'eſt encore avec ce bois qu'on fait les manches de couteau, que l'on appelle *jambette*. Quand le manche eſt dégroſſi, on le met ſous une preſſe dans un moule de fer poli, qu'on a fait chauffer, & que l'on a frotté d'huile. Ce bois entre dans une eſpece de fuſion ou d'amolliſſement. Une portion du bois s'étend entre les deux plaques de fer qui forment le moule, comme ſi c'étoit une eſpece de métal ; & le manche ſort du moule bien formé, très poli, après y avoir acquis beaucoup de dureté, & y avoir pris une couleur aſſez agréable. En cet état, il n'eſt plus poſſible, dit-il, de reconnoître le grain du bois de hêtre.

La ſaveur des ſemences de hêtre, eſt preſqu'auſſi agréable que celle des noiſettes. Quoique très bonnes aux animaux, & particulierement aux pourceaux & aux pigeons, on dit, qu'étant mangées vertes, elles cauſent aux hommes une eſpece d'ivreſſe. L'huile qu'on retire des ſemences du hêtre, eſt très douce, & a beaucoup de rapport avec celle de noiſette. M. Iſnard, dans les Mémoires de l'Académie, prétend que l'huile de faîne, nouvellement exprimée, cauſe des peſanteurs d'eſtomac ; mais qu'elle perd cette mauvaiſe qualité, en la conſervant un an dans des cruches de grès, bien bouchées, que l'on enterre. Les Parfumeurs s'en ſervent quelquefois : on en fait auſſi de l'huile à brûler.

HIBOU ou CHAT-HUANT, oiſeau nocturne, dont il y a pluſieurs eſpeces ou variétés, que la plûpart de nos Lexicographes ont confondues ou embrouillées ſous les noms de *chouette*, de *duc*, de *freſaie*, de *chevêche*, de *hulotte*, de *hibou* & de *chat-huant*. Le mot *Strix*, comme le dit M. Linnæus, doit être le nom génerique de tous les oiſeaux nocturnes ; & celui de *noctua*, avec une épithete, diſtingue les différences, ainſi que le mot *accipiter* eſt le nom de tous les oiſeaux de proie en général. Le mot *aſio* convient au *hibou* à oreilles d'âne ; celui de *bubo* à tous les *ducs*, avec une épithete pour en diſtinguer la grandeur & la variété ; celui de *noctua aurita* à la *chouette* à oreilles ; celui d'*aluco* à la *chouette* ; celui d'*ulula* à la *chevêche* ou *hulotte* ou *huette* ; celui de *noctua templorum alba* à la *freſaie*

ou *effraie ;* cette remarque n'eſt pas hors de propos pour ce que nous avons dit à chacun de ces mots.

On donne en François le nom de *hibou* à différens oiſeaux nocturnes du rang des oiſeaux de proie. Une ſingularité, dans ces animaux, eſt qu'ils clignent des yeux en faiſant deſcendre la paupiere de deſſus ſur celle d'en bas comme font tous les oiſeaux de rapine. Nous répetons ici que le *hibou* & la *chevêche* n'ont point de cornes ou bouquets de plumes aux oreilles ; mais ils ont comme une couronne de plumes qui leur entoure le devant de la tête, & le deſſous de la gorge en forme de collier. Les yeux du hibou ſont noirs ; le ventre eſt blanc : les pieds velus ; le dos plombé & moucheté ; ſes aîles ſont ſi grandes qu'elles excedent la longueur de la queue. Cet oiſeau eſt fort maigre, il fait beaucoup de mines de têtes ; il vole de travers & ſans faire de bruit, & crie la nuit en huant, ou d'une maniere lugubre : il fait ſa nourriture de ſouris, & en vomit toujours les poils & les os. Quand le hibou eſt attaqué, il ſe met à la renverſe & ſe défend avec les ongles & les griffes, comme font les autres oiſeaux de nuit. Cet oiſeau ſe retire dans le creux des arbres & dans les maiſons abandonnées.

Dans la baie d'Hudſon ſe trouvent le *hibou couronné* & le *hibou blanc.* M. Anderſon dit qu'on voit en Irlande des *hibous à cornes* & des *hibous de rochers ;* ſi on leur lâche un pigeon, un d'entr'eux ſe jette auſſitôt d'en haut ſur lui, & après lui avoir arraché quelques plumes, il lui mange d'abord le cœur à travers le dos, enſuite les entrailles, & en dernier lieu la chair. A la Martinique on voit une eſpece fort ſinguliere de hibou : cet oiſeau que les habitans nomment *cohé* fait un cri ſemblable à ſon nom.

HIPOCISTE, plante paraſite, qui croît ſur le ciſte, & de laquelle on retire le ſuc d'hipociſte. *Voyez* CISTE.

HIPPELAPHE ou CHEVAL-CERF : *voyez* à la ſuite du mot CERF.

HIPPOCAMPE ou CHEVAL MARIN, *hyppocampus*, eſt une eſpece de petit poiſſon marin qui ne vaut rien à manger. On le trouve dans les Ports de mer & dans tous les cabinets des Naturaliſtes : il eſt long de ſix pouces, & gros comme le doigt : il a la tête & le col à-peu-près faits comme ceux d'un cheval ; un bec long & creux comme un flageolet ; deux yeux ronds, & deux arrêtes ſur les cils qui paroiſſent comme des cheveux quand il eſt en mer ; ſon front eſt ſans poils ; le devant de ſa tête & le deſſus de ſon col ſont couverts d'eſpeces de filets qui lui ſervent comme de *tentacula ;* les femelles n'en ont point, elles n'ont que le devant de la tête velu. Quand le cheval marin eſt mort, tous ſes filets tombent. Il porte une nâgeoire ſur le dos ; ſon ventre eſt blanchâtre, gros & enflé, la femelle eſt encore plus ventrue : la queue de ces animaux eſt quarrée & quelquefois recourbée comme un crochet ; tout leur corps eſt couvert de petits cercles cartilagineux & pointus, d'où ſortent de petits aiguil-

lons ; les cercles ſont attachés l'un à l'autre par une peau déliée qui eſt de couleur brune avec quelques taches blanches. A meſure que cet inſecte ſe deſſéche on lui fait prendre ordinairement la figure d'une S romaine.

On trouve des hippocampes plus grands que le précédent, & à criniere. Il y en a qui n'ont point d'aiguillons & peu d'anneaux ; d'autres enfin qui n'ont point d'aiguillons, mais beaucoup de cercles ou d'anneaux : on en compte à leur queue juſqu'à trente-cinq.

La plupart des Auteurs diſent qu'il ſort du ventre de cette ſorte de poiſſon un venin, dont le remede eſt d'avaler du vinaigre dans lequel on aura fait mourir une ſeche, poiſſon qui ſe dérobe aux yeux des Pêcheurs en jettant une liqueur noire comme de l'encre : *Voyez* au mot Seche. On prétend que l'hippocampe eſt bon contre la morſure des chiens enragés.

HIPPOLITHE, *hippolithus.* Nom qu'on donne à la pierre ou bezoard de cheval, laquelle ſe trouve dans la véſicule du fiel, ou dans les inteſtins ou dans la veſſie de cet animal. Elle eſt ordinairement groſſe comme le poing, grisâtre, compoſée de couches circulaires. *Voyez* au mot Bezoard ou Calcul.

Il s'engendre auſſi quelquefois des pierres dans les mâchoires & dans d'autres parties des chevaux. Lémery dit qu'il y a même lieu de penſer que la plupart des maladies qui arrivent aux chevaux, & auxquelles les Maquignons ni les Maréchaux ne connoiſſent rien, viennent de ces pierres, qui ayant été engendrées & formées dans quelques-uns des viſceres de l'animal, y font des obſtructions naturelles.

On prétend que l'hippolithe eſt ſudorifique, qu'elle réſiſte au venin, tue les vers, & qu'elle arrête le cours de ventre.

HIPPOMANE, *hippomanès.* C'eſt un corps que les Anciens diſoient être de la groſſeur d'une figue ſauvage, de couleur noire, & adherent à la tête du poulain nouvellement né. L'opinion commune étoit que ſi la jument ne devoroit pas elle-même l'hippomane elle abandonnoit le poulain. On regardoit auſſi ce corps comme la matiere principale d'un philtre extrêmement puiſſant. Cette opinion étoit ſi accréditée du tems de Juvenal, qu'il n'a pas héſité d'attribuer une grande partie des déſordres de Caligula à une potion que ſa femme lui avoit donnée à prendre & où elle avoit fait entrer un hippomane entier. Des obſervations ſolides & dénuées de préjugés, ont fait connoître la fauſſeté de ces divers ſentimens avancés par les Anciens.

On doit diſtinguer deux ſortes d'hippomane. Le premier eſt une liqueur qui ſort des parties naturelles de la jument pendant qu'elle eſt en chaleur ; le ſecond eſt une matiere qui a diverſes formes, qui eſt compoſée de petites lames dans toute ſon étendue, & qui n'a point l'air d'être un corps organiſé, mais ſimplement un ſuc épaiſſi, ainſi que s'en eſt aſſuré M. Daubenton. Cette matiere eſt le ſédiment d'une liqueur, qui ſe

trouve dans une cavité qui est entre l'amnios & l'allantoïde : ainsi ce corps n'est point placé sur le front du poulain, & la jument ne nourrit pas moins son petit, quoiqu'on ait enlevé l'hippomane.

Quant à l'effet de ce philtre redoutable, on est en droit de douter de sa possibilité. *Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1751.*

On voit, dans le Cabinet du Jardin du Roi, des hippomanes de différentes grandeurs, conservés dans l'esprit-de-vin. On donne le nom d'*hippomanès végétal* à la semence de la *pomme épineuse*. Voyez *ce mot.*

HIPPOPHAES, est un arbrisseau qui croît dans la Morée, aux lieux sabloneux de la mer : il est garni d'épines fort dures, & de feuilles qui ressemblent à celles de l'olivier, mais sont plus longues, plus étroites & plus tendres. Ses sommets se répandent en rond, en forme de chevelure blanche. Sa racine est grosse, longue, & remplie d'un suc laiteux très amer & d'une odeur forte : ses fleurs sont en grappes.

Le suc de l'hippophaës est purgatif : les foulons du pays se servent de cet arbrisseau.

HIPPOPOTAME ou CHEVAL DE RIVIERE, *hippopotamus*, est un animal amphibie qui habite plus dans l'eau que sur terre, qui tient extérieurement du cheval & du bœuf, mais dont le caractere principal est d'avoir quatre doigts ongulés à chaque pied ; & à chaque mâchoire, quatre dents incisives, dont les supérieures sont séparées par paires, & les inférieures paroissent en avant parallelement à la mâchoire ; les deux du milieu sont beaucoup plus longues que celles du côté. M. Brisson dit que l'hippopotame a en tout quarante-quatre dents ; savoir, huit incisives, quatre canines & trente-deux molaires ; ces dernieres dents sont comme de l'ivoire ; leur figure est quarrée, elles ressemblent assez aux dents machelieres de l'homme ; les canines sont fort dures, longues & arquées. Cet animal a depuis la tête jusqu'à la queue treize pieds de long ; le diametre horisontal de son corps a quatre pieds & demi : sa tête a deux pieds & demi de large, & trois pieds de long ; l'ouverture de sa bouche un pied ; ses jambes ont trois pieds & demi de long, depuis le ventre jusqu'à terre, & trois pieds de tour. Ses pieds sont très gros, fendus en trois, formant quatre doigts, environnés par-tout d'un ongle & d'une forme de talon, qui fait comme une cinquieme division. Son museau est gros & charnu : il a les yeux petits, les oreilles minces & longues de trois pouces. Sa queue, qui a un pied de long, est grosse à son origine, & se termine tout-à-coup en pointe : sa peau est très épaisse, dure, & d'une couleur obscure : il n'a que peu ou point de poil ; excepté au bout de la queue & au museau, où il a une moustache semblable à celle des lions & des chats.

On voit, dans le Cabinet de Leyde, un hippopotame qui nous a paru assez conforme à cette description. On voit aussi une tête de cet animal, dont la peau est tannée, au cabinet des Augustins de la Place des Victoi-

res à Paris. Cet amphibie se trouve dans le Nil (*equus niloticus*), dans le Niger, dans la riviere de Gambie, & généralement dans toutes les rivieres des côtes de l'Afrique : il marche au fond des eaux comme en plein air, il vient respirer souvent sur l'eau & y hennir : il dort dans les roseaux, & sur le bord des rivieres : il n'est pas rare d'en rencontrer qui pesent jusqu'à quinze cens livres. Leurs dents sont d'une dureté extrême ; leur cri est une sorte de hennissement ; leur vue est perçante & terrible. Le pieds & les dents de cet animal sont les seules armes dont la Nature l'a pourvu : sa course n'est pas assez vîte pour attraper un homme aussi léger, que le sont les Negres : c'est ce qui les rend assez hardis pour l'aller attaquer à terre. On a soin de lui barrer le chemin qui tend aux rivieres ; car souvent il cherche moins à se défendre qu'à regagner le séjour des eaux : mais lorsqu'il est dans l'eau, il propose volontiers sa revanche ; car il nâge assez vîte, & tâche de se placer de maniere à exercer toute sa force. Il entre peu dans la mer ; il préfere l'eau douce, sur-tout celle qui coule dans des prairies & dans des terres cultivées.

Il paroît que le requin & le crocodile redoutent l'hippopotame, car on ne les a point encore vus mesurer leurs forces avec lui. La peau du cheval de riviere est extraordinairement dure sur le dos, ainsi que sur la croupe & le dehors des cuisses : les balles de mousquet ne font que glisser dessus, & les flêches y rebroussent ; mais elle est moins dure & moins épaisse sous le ventre & entre les cuisses : c'est aussi dans ces endroits-là, que ceux qui ont des armes à feu, des fleches & des sagayes, tâchent de le frapper. Cet animal a la vie dure, & ne se rend pas aisément. Les Européens, qui vont à cette chasse, tâchent de lui casser les jambes avec des balles ramées ; & quand il est une fois à terre, ils en sont, en quelque sorte, les maîtres. Les Negres, qui attaquent, le couteau à la main, les crocodiles & les requins, n'osent pas se jouer ainsi aux chevaux de riviere. Si cet animal a été blessé dans l'eau avec une lance, il jette aussi-tôt des regards menaçans ; il s'élance avec furie sur le bâtiment où il voit ses ennemis, & en enleve quelquefois avec ses dents des morceaux de bois assez considérables ; quelquefois y fait un sabord d'un coup de pied : si c'est une chaloupe, il la fait virer, quelque grande qu'elle soit. Nous avons dit ci-dessus que l'hippopotame dort dans les roseaux & halliers sur le bord des rivieres ; comme il ronfle très fort, c'est par-là qu'il se trahit & qu'il avertit ceux qui le cherchent, du lieu où il repose : dans cette situation, il est aisé à surprendre & à tuer ; mais il faut y aller sans bruit, car son ouie est très fine. Les Pêcheurs redoutent cet animal qui ne ménage pas leurs filets, ni leur poisson, ainsi que les autres animaux qu'il peut surprendre : les Negres disent qu'il est plus ennemi des blancs que des Noirs.

Les femelles de cheval de riviere font leurs petits à terre : elles leur y donnent à téter, & les y élevent : elles apprennent à ces nouveaux nés à se jetter à l'eau au moindre bruit.

Les Negres d'Angola, de Congo, de la Mina, & des côtes orientales d'Afrique, regardent le cheval de riviere comme un diminutif de quelque eſpece de Divinité : ils l'appellent *fétiſo*. Ils le mangent pourtant, quand ils peuvent en attrapper.

Au rapport du P. Labat, cet animal, qui eſt fort ſanguin, ſe phlébotomiſe d'une maniere ſinguliere : pour cette opération, il cherche un coin de rocher aigu & tranchant, & s'y frotte vivement, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit fait une ouverture ſuffiſante pour laiſſer couler ſon ſang : il s'agite même quand il ne ſort pas à ſon gré ; & quand il juge qu'il en a tiré ſuffiſamment, il va ſe coucher dans la vaſe, & ferme ainſi la plaie qu'il s'eſt faite. Si le fait eſt vrai, cette eſpece de Chirurgien amphibie feroit préſumer que l'art de la ſaignée eſt de toute antiquité, & qu'elle eſt dans l'ordre de la nature.

On ſe ſert de la peau du cheval de riviere pour faire des boucliers & des rondaches : lorſqu'elle eſt ſéche & bien étendue, elle eſt à l'épreuve des fléches, des ſagayes & des balles. Les Portugais emploient cette peau aux mêmes uſages que celle des bœufs, & elle eſt infiniment meilleure quand elle eſt bien apprêtée : on dit que les Peintres Indiens emploient le ſang de cet animal parmi les couleurs. Les groſſes dents ou défenſes ſont fort recherchées par les Opérateurs qui ſe mêlent d'arracher les dents & d'en remettre d'artificielles : ils ont éprouvé que la couleur de celles-ci ne jaunit point comme l'ivoire ; qu'elles ſont beaucoup plus dures, & par conſéquent d'un meilleur uſé : on en fait auſſi de petites plaques minces, que l'on perce en deux endroits, afin d'y paſſer un ruban ; c'eſt une amulette que bien des perſonnes portent contre la crampe, la goutte ſciatique & les hémorrhagies ; mais qui certainement ne leur eſt pas d'un grand ſecours.

La chair de l'hippopotame eſt très eſtimée au Cap de Bonne Eſpérance ; on l'y vend douze à quinze ſols la livre : ſoit rôtie, ſoit bouillie, c'eſt un manger délicieux pour les habitants, même pour les Negres & les Portugais de toutes les rivieres, depuis le Niger juſqu'au Nil. Cette chair eſt pour l'ordinaire très graſſe & très tendre ; elle a un petit goût & une odeur qui tiennent du ſauvageon. La graiſſe de cet animal ſe vend autant que ſa chair. Quoique l'hippopotame ſoit un amphibie, les Portugais n'ont pas laiſſé que de le déclarer poiſſon, apparemment afin d'en pouvoir manger en tout tems.

Le cheval de riviere, comme nous l'avons dit, ſe nourrit de chair & de poiſſon ; mais dans l'occaſion il va auſſi paître l'herbe des campagnes : il aime ſur-tout le riz, le millet, les pois, les melons, & autres légumes qu'on cultive en ce pays-là, & dont il eſt grand mangeur. Les Negres, qui ſont contraints de faire leurs lougans (habitations) aux environs des rivieres, afin de jouir de la fraîcheur & de la graiſſe de la terre, qui ſe trouvent, diſent-ils, communément en ces endroits, ſont obligés de

garder

garder leurs champs jour & nuit, & d'y faire bien du bruit & du feu, afin d'en éloigner les chevaux de riviere & les éléphants.

HIPPRO. *Voyez* au mot PEUPLIER.

HIPPURIS. *Voyez* à la suite du mot CONFERVA.

HIPPURITE, *Hippurites corallinus*. Est une pierre composée de cônes turbinés, comme empilés les uns dans les autres : les jointures des articulations croissent & décroissent, comme on le voit au *sparganium*. L'hippurite n'est communément qu'une espece de coralloïde fossile, tubulée & articulée, quelquefois rayée ou étoilée. Pour l'intelligence de cet article, lisez les mots CORAIL, CORALLINES (où l'on trouvera celui de *Litophyte*), & MADREPORE.

HIRONDELLE, *Hirundo*. Nous connoissons en Europe cinq especes d'hirondelles; savoir, 1°. l'*hirondelle de cheminée*, qui a le ventre blanc & le dos noir; 2°. la *grande hirondelle*, qu'on nomme vulgairement *grand martinet;* 3°. l'*hirondelle de fenêtre* ou à *cul blanc*, que quelques-uns appellent *petit martinet;* 4°. l'*hirondelle de riviere* ou *de rivage;* 5°. le *tette-chevre*, dit en Sologne *chauche branche*, plus connu sous le nom de *crapaud volant*, &c. Les marques caractéristiques de ces oiseaux, sont d'avoir la tête grande, le bec court, avec une ouverture grande & propre à avaler les mouches & autres insectes qu'elles prennent en volant. Ils ont les pieds courts & petits, car ils ne marchent pas beaucoup; leur queue est longue & fourchue. Nous allons donner une histoire plus détaillée de l'hirondelle vulgaire, afin que le lecteur ait une idée suffisante de la configuration de cette espece d'oiseau : nous finirons cet article par la citation de quelques especes étrangeres, & enfin par un exposé des particularités que les Naturalistes en ont remarquées.

L'HIRONDELLE DOMESTIQUE, OU DE VILLE, OU DE CHEMINÉE, *hirundo vulgaris*, pese à peine une once : elle a six à sept pouces de long, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; & près d'un pied d'envergure : elle est d'une grosseur mitoyenne entre le petit & le grand martinet. Son bec est court, noir, fort large près de la tête, pointu par le bout; l'ouverture en est très ample : sa langue est fendue en deux; ses yeux, un peu grands, sont fournis de membranes clignotantes : l'iris est de couleur de noisette; ses pieds sont courts & noirâtres; son plumage est d'une fort belle couleur bleue foncée rougeâtre : elle a une tache sanguine, obscure au menton; sa poitrine & son ventre sont blanchâtres, avec quelque rougeur; & sa queue est fourchue.

Cet oiseau a un gasouillement assez agréable, & qui approche du chant : c'est principalement de grand matin, dans les longs jours, qu'il chante; mais il ennuie bientôt par sa monotonie : on ne peut le tenir en cage ni en voliere. On lui trouve souvent dans le ventricule plusieurs petites pierres transparentes, inégales, rougeâtres, grosses comme une lentille; on prétend qu'elles servent, ou pour aider la trituration de ses aliments, ou pour nétoyer son estomac : on s'en sert pour mettre dans les yeux lorsqu'on

veut en faire sortir quelque ordure qui y est entrée. Cette espece d'hirondelle fait son nid dans les cheminées; ce nid est couvert en forme de panier. Sa couvée est de cinq à six œufs tout blancs. Willugby dit que sur la fin de Septembre, il a vu une grande quantité de ces oiseaux, quoique maigres, au marché de Valence en Espagne. Il n'y a point d'oiseau qui vole avec tant d'agilité que l'hirondelle; son vol est aussi tortueux que rapide : elle a de fortes aîles; aussi se fiant à son vol, elle entre familierement dans les maisons, & fait hardiment, comme nous venons de le dire, son nid, ou au plancher ou aux cheminées, & dans les endroits où les chats, les rats & autres oiseaux de rapine ne sauroient aller; elle le bâtit de chaume, de foin & de paille, en prenant toujours une béquetée de boue avec chaque brin de chaume, afin de mieux mastiquer le tout ensemble : elle lie son ouvrage comme un Maçon. Quand le nid est bien uni en dedans, elle y apporte des plumes & toutes sortes de matieres molles. Elle mange en volant, & on ne la voit point descendre sur terre pour prendre sa nourriture : elle a les pieds trop courts & trop foibles pour pouvoir marcher; aussi marche-t-elle assez mal, & fort rarement.

On prétend que les hirondelles font deux couvées par an; & lorsque la premiere s'envole, elle cherche dans le voisinage une mare ou un étang où il y ait beaucoup de roseaux, pour passer les nuits en sûreté contre la pluie & les oiseaux de proie. Rien d'aussi singulier que de voir l'agitation, & d'entendre les cris du pere & de la mere de ces oiseaux, pour appeller les autres hirondelles, lorsqu'on touche à leur nid ou à leurs petits. Ce sont de toutes les hirondelles celles qui s'en vont le plus tard. Lorsqu'il s'agit de leur migration, elles s'assemblent auparavant à un étang, ou dans les vignes sur les échalas, & partent le matin en silence dans de beaux jours. On a remarqué que quand ces oiseaux volent bas, rasant la terre & l'eau, c'est un signe de pluie : elles volent ainsi, soit pour faire la chasse aux moucherons & aux autres insectes dont elles se nourrissent, soit pour éviter le vent.

Le retour de l'hirondelle domestique nous annonce le printems. Comme elle part quinze jours plutôt que les autres especes, elle arrive aussi quinze jours avant; en un mot, elle change ainsi de climat pour y trouver sa nourriture ordinaire, qui ne se rencontre que depuis le printems jusqu'à l'automne. Cependant M. de Réaumur a fait voir que ces voyageuses n'étoient pas toujours instruites de l'état actuel de notre climat. Effectivement, en 1740, il en coûta la vie à celles qui n'avoient pas prévu que le froid retarde la transformation des insectes qui sont leur nourriture, comme la chaleur l'avance; aussi les voyoit-on tomber aux pieds des passants dans les rues, dans les cours & dans les jardins : les environs de Paris étoient, en certains endroits, jonchés de ces oiseaux morts ou mourants. Les rossignols, qui ne prennent pas seulement dans l'air leur nourriture, comme les hirondelles, mais qui la savent trouver sur la surface de la terre, n'éprouverent point le même sort, quoiqu'arrivés de bonne heure.

L'Hirondelle rustique ou de campagne, ou Hirondelle de fenêtre ou a cul blanc, ou petit Martinet, *hirundo agrestis*, fait son nid aux fenêtres, aux portes & aux voutes des Eglises. Ce nid est artificieusement construit; il est composé de boue & de paille, & fait en forme de mortier. C'est la seule hirondelle qui fasse son nid de figure sphérique en n'y laissant qu'une petite entrée. Cette hirondelle a le dessus de la tête, du col & du dos, comme la précédente, mais elle n'a point de rougeur, excepté au haut du gosier & aux narines qui en sont quelquefois tachetées : elle est blanche par dessous jusqu'aux doigts de ses pieds : ses jambes sont couvertes de plumes blanches, ainsi que son croupion.

La Grande Hirondelle ou Grand Martinet, qu'on nomme encore Hirondelle de muraille ou de caverne, ou de rocher, ou moutardier, *hirundo apus*, est la plus grande de toutes les especes d'hirondelles. Elle est presque de la grosseur de l'étourneau : le dessus de sa tête est large, le col court, l'ouverture du gosier si ample qu'elle avale du premier coup des hannetons & des papillons; elle a des especes de paupieres : son bec est petit, noir & aigu; ses aîles sont longues, sa queue est fourchue, ses jambes sont couvertes de plumes jusqu'au dessus des doigts, qui sont armés d'ongles aigus, & qui serrent très fort : les jambes & pieds ne servent à cette espece d'hirondelle que pour ramper; elle fait sa demeure & son nid sous les ponts, dans les fentes des arches, sous les toîts des tours, des vieilles murailles, & dans les bâtiments les plus élevés. Sa vue est des plus fines; elle apperçoit de très loin une mouche, qu'elle poursuit aussi-tôt avec vivacité : on l'entend crier de loin en volant. Sa couleur est par-tout grisâtre, obscure, excepté à la gorge où est une tache blanche. En volant, sa queue forme une grande fourche, & ses aîles un arc tendu; son vol paroît planer & est d'une vîtesse extrême; on la voit une des premieres en France, & elle en sort la derniere. Cette espece d'hirondelle est un peu sujette à varier.

L'Hirondelle de riviere ou de rivage, *hirundo riparia*, differe du *martinet* ordinaire, en ce qu'elle n'a point de blanc sur le croupion, ni de plumes sur les pieds, ni la queue si fourchue que les autres hirondelles; mais elle a un collier blanc. Elle ne fait aucun nid, elle cave le bord des rivieres & les montagnes argilleuses; son trou étant fait, elle y porte des plumes & d'autres matieres propres pour y faire éclore ses petits & les y élever.

L'Hirondelle Tette-Chevre ou Crapaud volant, est fort commune en Suede. Bien des Naturalistes la confondent avec les hiboux, parcequ'elle ne sort que la nuit. *Voyez* Tette-Chevre.

La chair des hirondelles passe pour être un spécifique contre l'épilepsie, l'esquinancie & les autres maladies de la gorge, même pour fortifier la vue. On tient dans les boutiques une eau d'hirondelles composée, qui est très recommandée dans tous ces cas. La fiente de cet oiseau est extrêmement chaude, âcre, résolutive & apéritive. Le nid d'hirondelle est en-

core regardé par quelques-uns, comme un antidote contre l'esquinancie & l'inflammation des amygdales; on en fait un cataplasme, qu'on applique extérieurement contre la partie malade.

Hirondelles étrangeres.

L'*hirondelle du Bresil*, qui est appellée des habitants *tapera*, & des Portugais *andorinha*, ressemble beaucoup à notre hirondelle de muraille qui fait peu d'usage de ses pieds : elle a le bec grand, & le peut ouvrir en apparence jusqu'aux yeux.

L'*hirondelle de la Caroline* repaire aussi dans le Bresil & à la Virginie, & dans les mêmes saisons que les hirondelles d'Europe arrivent en Angleterre.

L'hirondelle de l'Amérique a le haut du gosier d'un brun blanc, & la queue est divisée en six. On en trouve encore une espece dans l'Amérique, qui est de couleur de pourpre, & qui fait ses petits comme les pigeons, dans des trous qu'on fait exprès pour eux autour des maisons, & dans des callebasses qu'on attache à de grandes perches. Les hirondelles, à la Martinique & dans l'Isle de Cayenne, font leurs nids dans les creux des arbres.

Les *hirondelles du Cap de Bonne-Espérance* sont de plusieurs especes. Il y en a de bigarrées, qui fréquentent les maisons; de noires, qui chassent les précédentes de leurs nids; de grises, qui ont les pieds couverts de longues plumes.

Sur la côte de Malaguette, les hirondelles sont fort petites, ainsi que celles de la côte d'Or.

L'*hirondelle de la Chine* est une espece d'*alcyon*, dont on mange les œufs. *Voyez* ALCYON.

L'*hirondelle du détroit de Gibraltar* est de couleur fauve, & elle a le col blanc : c'est une espece d'hirondelle de muraille.

Observations sur la migration des hirondelles.

Les hirondelles restent-elles cachées pendant l'hiver dans les lieux où elles ont pris naissance, jusqu'à ce que le beau tems les fasse reparoître? ou vont-elles passer l'hiver dans les pays chauds? où se retirent-elles? enfin sont-elles passageres? C'est une question qui a été agitée par les Anciens & par les Modernes : les uns disent qu'elles se cachent dans les trous de murailles & des arbres; d'autres, qu'elles vont chercher le fond des roseaux ou des étangs, où elles restent comme sans mouvement & sans vie; d'autres, qu'elles passent à l'entrée de l'hiver dans les pays chauds. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles disparoissent à l'arrivée des canards sauvages, qui sont également des oiseaux passagers, & qui viennent hiverner chez nous. Mais si c'est le froid qui les chasse de nos climats, il faut donc

dire, avec Belon, qu'elles vont en hiver chercher un pays chaud. D'un autre côté, il n'est pas moins certain qu'on en trouve d'engourdies pendant l'hiver, dans les carrieres, les trous des murailles & des arbres. La contrariété des opinions oblige de suspendre son jugement; d'autant plus que les observations qu'on a faites à ce sujet, paroissent demander à être vérifiées. Il y a des faits rapportés à cet égard par trop d'Observateurs, pour qu'on doive les croire:

HIRONDELLE. Les Conchyologues donnent ce nom à une coquille bivalve du genre des huitres. Elle est faite comme la mouchette, dont on se sert pour retirer le lumignon d'une bougie : étant ouverte, elle ressemble à un oiseau qui vole. Elle est nacrée en dedans; & quand sa partie supérieure est découverte, rien n'est au dessus de sa couleur aurore. M. Adanson met ce coquillage bivalve dans le genre du *jambonneau.* Voyez *ce mot.*

HIRONDELLE DE MER, *hirundo marina*, est un oiseau d'un genre différent de celui dont nous avons parlé plus haut. On en distingue deux especes; la *grande* & la *petite.* Celle-ci pese environ cinq onces : elle a le corps menu, longuet & la queue fourchue. Son plumage est d'un cendré obscur; le dessous du ventre blanchâtre, le bord des aîles noirâtre; le bec est long, droit & de couleur rouge; les pieds sont de cette même couleur : on en voit beaucoup à Caldey, Isle de la Province Méridionale de Galles.

Albin dit que le mâle de la grande espece d'hirondelle de mer a dix pouces de longueur, & deux pieds d'envergure; le bec, la tête, le col & la poitrine sont noirs; les plumes du dos, des aîles & de la queue sont de couleur de frêne, celles du ventre & des cuisses sont d'un blanc sale; les jambes & les pieds sont rouges, dégarnis de plumes au-dessus des genoux, & les griffes sont noires; sa femelle est un peu plus petite. Cet oiseau vole vîte & se soutient toujours en l'air : s'il voit un poisson, il se plonge dans l'eau, & s'envole dès qu'il a attrappé sa proie. On prétend qu'il se repose sur la superficie des eaux. Ils volent en troupe en pleine mer, environ à cinquante lieues proche l'extrémité d'un promontoire de la partie Occidentale d'Angleterre, où ils s'assemblent d'abord; ensuite ils vont chercher les Isles de Madere, sur la mer Atlantique : ils vont dans les Isles désertes, nommées *Salvages*, faire leurs petits, & y multiplier en grand nombre.

HIRONDELLE DE MER ou RONDOLE, *Piscis hirundo marina.* Poisson fort curieux, & du genre de ceux qui ont les nâgeoires épineuses. On lui a donné le nom d'*hirondelle*, parcequ'il ressemble à l'oiseau qui porte ce nom : sa tête est osseuse, dure, quarrée & âpre; le derriere finit en deux aiguillons qui ont leur pointe vers la queue : les couvercles des ouies sont osseux & finissent également en deux aiguillons. A chaque coin de la bouche, il a deux petites boulettes perlées; ses yeux sont grands, ronds & rougeâtres; le dos est tout couvert d'écailles âpres & très dures. Ce poisson est rond & blanc sous le ventre; son dos est quarré, entre noir

& rouge; les nâgeoires des ouies ſont ſi longues, qu'elles touchent preſque à la queue; elles ſont ſemées de petites étoiles ou taches de diverſes couleurs, comme les aîles des papillons; il s'en ſert pour voler : il a encore au dos deux autres aîles ſemblables aux précédentes; ſa queue eſt faite comme celle des hirondelles : l'intérieur de ſa bouche eſt rouge & luiſant.

Ce poiſſon vole hors de l'eau pour n'être pas la proie de plus grands poiſſons. Ses nâgeoires, qui ſont longues & larges, font du bruit en volant : ſa chair eſt dure & ſeche; elle nourrit beaucoup, mais elle eſt de difficile digeſtion : ſes œufs ſont rouges. *Voyez* MUGE VOLANT & POISSON VOLANT.

HIRONDELLE DE TERNATE. *Voyez* OISEAU DE PARADIS.

HISOPE. *Voyez* HYSOPE.

HISTOIRE NATURELLE. Tout le monde ſait que ce mot exprime la connoiſſance & la deſcription des êtres qui compoſent l'Univers entier. L'hiſtoire des cieux, de l'athmoſphere, de la terre, de tous les phénomenes qui ſe paſſent dans le monde, & celle de l'homme même, appartiennent au domaine de l'hiſtoire naturelle : mais un tel champ eſt trop vaſte; contentons-nous d'étudier ce que renferment les cabinets d'hiſtoire naturelle; car, on le ſait, la ſcience de l'hiſtoire de la nature n'a fait des progrès qu'à proportion que les cabinets ſe ſont complettés; je dis plus, ce n'a guere été que dans ce ſiecle que l'on s'eſt appliqué à l'étude de la nature avec aſſez d'ardeur & de ſuccès pour marcher à grands pas dans cette carriere. C'eſt auſſi à notre ſiecle que l'on rapportera le commencement des établiſſements les plus dignes du nom de *Cabinet d'Hiſtoire Naturelle*. Ainſi nous nous bornerons à inviter notre lecteur d'entrer dans un cabinet d'hiſtoire naturelle, dont la collection ſoit ample & rangée, autant qu'il eſt poſſible, conformément au ſyſtême de la Nature elle-même. C'eſt dans un tel ſanctuaire qu'il trouvera en détail & par ordre, ce que l'univers lui préſente en bloc : c'eſt dans un tel livre, qui nous paroît éloquent pour tous les hommes, qu'il apprendra à connoître l'organiſation des êtres créés, le concours, les rapports, la correſpondance réciproque de toutes les parties qui compoſent l'univers. Oui, une telle expoſition des êtres matériels, ſuffira pour lui preſenter un ſpectacle magnifique & vraiment touchant. Si ce particulier eſt un Philoſophe, il y contemplera avec fruit l'ordre des productions de la Nature; s'il eſt Phyſicien, il découvrira des phénomenes nouveaux & ſinguliers; s'il eſt Chymiſte, la ſeule inſpection raiſonnée de ces matériaux, lui dévoilera quelques ſecrets qui pourront le guider dans ſes recherches : eſt-ce un Voyageur lettré, la vue d'une telle collection lui inſpire le deſir de recueillir déſormais de ſemblables curioſités; s'il eſt Artiſte, il tentera de les faire ſervir aux uſages économiques de la ſociété; n'eſt-il qu'un Cultivateur, il eſſaiera de multiplier & d'améliorer les eſpeces qui lui auront paru les plus importantes à l'entretien de la vie; ne fut-il enfin qu'un ſimple ouvrier, à force d'obſerver & de conſulter les productions de la Nature, il auroit également part aux confidences de cette mere commune.

Le vrai Naturaliste doit être instruit de la Physique & de la Chymie, & même des arts; c'est à l'aide de ces connoissances, qu'il peut comparer les divers objets que les différentes contrées ont offerts à son cabinet; il y reconnoîtra, jusqu'à un certain point, les causes de leur altération, de leurs variétés, de leurs accidents. Au reste, comme il est certain que ceux qui veulent étudier l'histoire naturelle, ne peuvent pas toujours voyager, & qu'à ce défaut, ils s'instruisent plus dans le cabinet d'un Naturaliste éclairé, que dans tous les ouvrages qui ont traité de ces matieres, nous croyons devoir donner à nos lecteurs une description abregée d'un cabinet d'histoire naturelle, en observant une distribution méthodique, par classes, par genres, par especes & par variétés. Il s'agit d'y exposer les trésors de la Nature, selon quelque distribution relative, soit au plus ou moins d'importance des êtres, soit à l'intérêt que nous y devons prendre, soit à d'autres considérations, entre lesquelles il faut préférer celles qui donnent un arrangement qui plaît aux gens de goût, qui intéresse les Curieux, qui instruit les Amateurs, qui inspire des vues aux Savants; en un mot, un arrangement sans fard, & sans autre apprêt que celui que l'élégance, la symmétrie & la connoissance des objets doivent suggérer, & qui fasse valoir utilement l'opulence de la Nature. Ceux qui ont trois pieces de suite pour loger les différentes productions naturelles, y doivent distribuer, dans l'une les *minéraux*, dans l'autre les *végétaux*, & dans la troisieme les *animaux*. Ainsi chaque regne auroit son quartier à part. Si l'on n'a qu'une très grande piece, voici comment il faut les arranger, ayant toujours soin de joindre au travail de la main, l'esprit d'observation; car dans ce genre d'étude, plus l'on voit, plus l'on sait.

Cabinet d'Histoire Naturelle.

Sur une des aîles du cabinet, il faut pratiquer dix armoires garnies de tablettes supportées par des tasseaux de bois, à dents de crémailler : ce nombre d'armoires est destiné à contenir les dix classes suivantes du Regne minéral, savoir :

1°. Les eaux.
2°. Les terres.
3°. Les sables.
4°. Les pierres.
5°. Les sels.
6°. Les pyrites.
7°. Les demi-métaux.
8°. Les métaux.
9°. Les bitumes & productions des volcans.
10°. Les pétrifications.

On sent déja l'effet d'un tel arrangement où tout est distinct & distribué de la façon la plus favorable à la vue de l'Etudiant. Chaque armoire à grillage ou vitrée, doit être étiquetée en haut sous sa corniche, par le moyen d'une plaque d'émail qui indique la classe qu'elle renferme : indé-

pendamment de cela, chaque gradin dans l'armoire annonce sur sa bordure par une petite étiquette le genre des matieres qu'il supporte dans des bocaux de verre blanc, bien couverts & bien étiquetés.

Tout ce que l'on met en bocaux dans ces armoires, annonce le commencement d'un droguier : on y voit les terres, les argilles, les tourbes, les terres bolaires, les ocres, les craies, les marnes, les différens sables, les ardoises ou schistes, les asbestes, les pierres ollaires & micacées, les pierres calcaires ou à chaux, même les spaths, les congellations, les résidus pierreux, les stalactites, les albâtres, les gypses ou pierres à plâtre, les cailloux, les pierres de roche, les crystaux de roche & de mine, les sels & les pyrites sujets à tomber en efflorescence, les charbons & autres bitumes, les laves & scories des volcans. On peut se réserver dans le bas de chaque armoire l'espace de deux tablettes, & garnir ce vuide d'un bon nombre de petits gradins en amphithéâtre, afin d'y déposer à nud, ou sur de très petits piédestaux, des morceaux précieux & bien conservés, tels que du sel gemme transparent, des grouppes de pyrites, celle appellée la pierre des Incas, de beaux échantillons de cobalt, de bismuth, de zinc, d'antimoine, de mine de mercure coulant & de cinnabre : le tout bien étiqueté & rangé selon sa classe.

L'armoire des métaux doit offrir sous un même ordre les morceaux rares des mines de plomb, la mine de Nikkel, des grouppes d'étain crystallisé ou de grenats d'étain, le *flos-ferri*, de belles aiguilles d hæmatite, & un fort aimant brut, avec de la platine, & un morceau de fer réfractaire; le cuivre soyeux de la Chine, un grouppe de malachite. Dans les métaux précieux, il est agréable de voir l'argent natif & l'argent rouge, de même qu'un groupe de mine d'or.

L'armoire des bitumes peut pareillement offrir sur de petits piédestaux, des échantillons de jayet poli d'un côté, de l'ambre gris & du succin de différentes couleurs, qui, quand il contient des insectes, doit être poli par les deux surfaces opposées, des morceaux de soufre jaune & rouge transparens.

Dans l'armoire des pétrifications ou fossiles, on doit également placer sur un amphithéâtre à gradins les pieces les plus rares & les mieux conservées, telles que la cunolite, le *lilium lapideum*, les madreporites, les belemnites transparentes, les oursins agatisés, le nautile concaméré, les cornes d'Ammon sciées & polies, l'hysterolite, la pierre lenticulaire, la griphyte, &c. les calculs ou bézoards, les turquoises, les crapaudines, les glossopetres, enfin toutes les pierres figurées, même le bois pétrifié.

L'armoire aux pierres, avec un semblable réservoir de gradins, fait voir différentes quilles de crystaux & toutes les pierres précieuses dans leur matrice. On met celles qui sont détachées & non taillées dans des capsules ou verres de montre; celles qui sont taillées & montées, sont dans un écrain ou baguier ouvert : on en fait de même à l'égard des morceaux,

teaux, taſſes, cuvettes, ou plaques d'agate polies, de cornaline, de jade, de ſardoine, d'onix, de calcédoine, de jaſpe, de porphyre, de granite, de lapis lazuli, de marbre, d'albâtre, de ſpath ou cryſtal d'Iſlande : on y dépoſe auſſi la pierre de Boulogne, la ſerpentine, le talc, l'amiante, le balſate ou pierre de touche, les cailloux d'Egypte & d'Angleterre. A l'égard des empreintes & grandes arboriſations, ainſi que des pierres de Florence, ſi elles ſont bien conſervées, on les fait encadrer, & on les ſuſpend à des agraffes ſur les pilaſtres qui uniſſent les armoires du regne minéral. Ces armoires qui ſont uniformes en hauteur, mais partagées par la largeur ſelon l'étendue ou le nombre des matériaux qui compoſent la claſſe qu'elles doivent renfermer ; ces armoires, dis-je, ainſi que celles qui regnent au pourtour, ſont poſées ſur un corps de tiroirs à hauteur d'appui ; le deſſus de ces ſtudioles pratiqués dans le bas, ſert à poſer les tiroirs quand on veut les viſiter. Ces tiroirs doivent répondre à chacune des armoires qui ſont au-deſſus, & contenir des matieres de la même claſſe : cet arrangement, toujours méthodique, ſoulage beaucoup la mémoire, en ce qu'il tient lieu au beſoin d'un catalogue chiffré & numeroté, & que dans une multitude d'objets, c'eſt le ſeul moyen de trouver dans l'inſtant ce que l'on cherche.

Dans le regne minéral, ces tiroirs ſont très propres pour renfermer des terres ſigillées, des bélemnites, des entroques, des aſtroïtes & autres foſſiles à polypier, des coquilles univalves, bivalves & multivalves, des pierres numiſmales, des os & des tranches de bois pétrifiés & polis, des ſuites de marbres & de cailloux polis, les ſuites du ſilex, des ſables & du ſuccin, des collections ſuivies de minéraux, d'ardoiſes, d'empreintes & de géodes, &c.

Les *minéraux* en général demandent d'être tenus proprement, & de façon qu'ils ne ſe touchent pas : il y en a quelques-uns, comme les ſels, qui ſe fondent aiſément, & les pyrites qui fleuriſſent en ſe décompoſant ; les *végétaux* & les *animaux* ſont auſſi plus ou moins ſujets à la corruption : ce déſagrément exige des ſoins pour conſerver certaines pieces ſujettes à un prompt dépériſſement ; mais heureuſement toutes les ſaiſons de l'année ne ſont pas également critiques.

Sur la deuxieme aîle du Cabinet, on doit faire mettre treize armoires diſtribuées comme celles du Regne minéral : elles ſont deſtinées à renfermer les treize diviſions ſuivantes du Regne végétal ; ſavoir :

1°. Les racines.
2°. Les écorces.
3°. Les bois.
4°. Les feuilles.
5°. Les fleurs.
6°. Les fruits & ſemences.
7°. Les tiges & plantes paraſites.
8°. Les herbes & plantes tubéreuſes.
9°. Les agarics & les tumeurs.
10°. Les baumes & les réſines ſolides.
11°. Les gommes réſines & les ſucs gommeux.

12°. Les sucs extraits, sucres & fécules.

13°. Les plantes marines & maritimes.

Dans ce Regne, on observe le même ordre d'armoires, même symmétrie & même arrangement que dans le Regne minéral. Les gradins du bas des armoires sont très utiles ici pour contenir dans de petits flacons quarrés le vernis de la Chine, les huiles essentielles, & quelques autres aromates particuliers, soit de l'Arabie, soit de l'Inde; ainsi que les racines de bambou, de mandragore, certains fruits des Indes, monstres, ou ordinaires, que les Indiens ont fait mûrir dans une ample bouteille à col étroit, & conservés dans de l'eau-de-vie de grain.

Comme la collection des *végétaux* surpasse en nombre les minéraux, on est dans l'usage de ne mettre dans les bocaux que les parties séchées de plantes étrangeres qu'on emploie, tant en Médecine, que dans les Arts, celles mêmes qui ne sont chez nous que de pure curiosité; à l'égard des indigênes, on fait un *herbier*, tant des plantes terrestres que marines, collées dans des livres, suivant le systême des meilleurs Botanistes. On peut encore, pour rendre l'usage de cet herbier le plus commode qu'il soit possible, mettre ses plantes desséchées entre deux papiers gris, & les empiler les unes au-dessus des autres, soit à découvert sur des tablettes, soit dans de grands cartons, en les rangeant par familles, genres & especes, & plaçant sur le milieu de leurs dos les étiquettes qui indiquent leurs familles, à leur extrêmité une bande qui porte le nom du genre, & dans chaque feuille le nom de l'espece qu'elle contient; le tout sur des papiers volans, pour avoir la liberté de faire des changemens à volonté. *Voyez l'article* HERBIER. Les tiroirs servent en partie à mettre les échantillons des bois avec leur écorce, coupés de maniere qu'on y distingue la *tranche*, le *fil* & le *contrefil*: on y tient aussi une collection de bois des Indes polis. Une autre partie des tiroirs est intérieurement divisée par cassetins ou compartimens, afin d'y mettre les graines: chaque quarré est recouvert d'une petite étiquette.

On peut encadrer les *fucus*, petites plantes marines, dont le port & la couleur forment des tableaux agréables, & on les accroche aux pilastres des armoires. Nous avons déja dit que les végétaux & les animaux sont plus ou moins sujets à la corruption. On ne peut la prévenir qu'en les desséchant le plus qu'il est possible, ou en les mettant dans des liqueurs préparées, dont on doit éviter l'évaporation. Les pieces qui sont desséchées demandent encore un plus grand soin: les insectes qui y naissent en abondance dès le mois d'Avril, & qui y trouvent leur aliment, les détruisent dans l'intérieur avant qu'on les ait apperçus: ce fléau dure environ cinq mois, pendant lesquels il faut veiller avec soin. Ainsi l'humidité de l'hiver & la chaleur de l'été exigent que l'on tienne scrupuleusement fermées les armoires d'un Cabinet d'Histoire naturelle, excepté celles du côté du Nord.

Sur la troisieme aîle qui doit faire le fond du Cabinet en face des fenêtres, il doit y avoir dix armoires destinées à contenir les dix divisions suivantes du REGNE ANIMAL, savoir :

1°. Les fausses plantes marines.
2°. Les zoophytes.
3°. Les testacées entiers.
4°. Les crustacées.
5°. Les insectes terrestres.
6°. Les poissons.
7°. Les amphibies.
8°. Les oiseaux, avec leurs nids & leurs œufs.
9°. Les quadrupedes.
10°. L'homme.

On peut encore observer la même décoration & distribution extérieure de ces armoires, que dans les précédentes.

L'intérieur de celle des *fausses plantes marines* doit être rangé de maniere à présenter au premier coup d'œil l'histoire des lithophytes, des madrepores & du corail brut ou dépouillé, le tout monté sur des pieds d'ouche de bois noirci ou doré. Les corallines à collier peuvent, ainsi que les fucus, être collées sur un papier & encadrées : ces tableaux accrochés au dehors des pilastres séduisent toujours les yeux des spectateurs. Si la collection de ces fausses plantes articulées & flexibles est considérable, il faut prendre le parti de former une espece d'*herbier* de productions molles à polypes & à figure de plantes.

L'armoire des *Zoophytes* contient les éponges, le jet-d'eau marin, la plume marine, les holothuries, & tous ces corps marins qu'on appelle *animaux plantes :* on les doit conserver dans de l'esprit de vin bien déphlegmé ; la quantité d'eau que contiennent ces substances est plus que suffisante pour l'affoiblir.

L'armoire des *Testacées* est garnie de bocaux remplis d'une liqueur spiritueuse dans laquelle sont les animaux à coquille : sur l'amphithéâtre ou gradins du bas de cette armoire, on place les grosses coquilles, ainsi que les petites, qui sont recouvertes de leur drap marin : on y place aussi des morceaux de pierres remplies de pholades, & de coquilles qu'on nomme *Dattes* à Toulon. Des grouppes de pousse-pieds, de conques anatiferes, & de glands marins desseches, y tiennent bien leur place.

L'armoire des *Crustacées* est presque toute en gradins : elle renferme les cancres, les crabes, les écrevisses : on encadre les petits hommars, les squilles, & tous les petits crustacées, à l'exception du Bernard l'hermite.

Sur les côtés sont les étoiles marines, tant épineuses, qu'unies, à plusieurs rayons, la tête de Méduse, &c.

Dans l'armoire des *Insectes terrestres*, il y en a de deux sortes : les uns bien sechés, doivent être dans de petits cadres vernissés & vitrés par les deux grandes surfaces, afin de pouvoir examiner l'insecte des deux côtés : tels sont les mouches, les mantes, les scarabées, les papillons avec leurs nymphes ou chrysalides, &c. (Ces sortes d'animaux forment la partie

d'Hiſtoire naturelle la plus brillante, & celle des oiſeaux la plus apparente; mais elles exigent beaucoup de ſoins.) Les autres inſectes, tels que les ſauterelles, les ſcolopendres, les ſcorpions, les ſalamandres, les araignées, les tarentules, les vers, les chenilles, & tous les inſectes mols doivent être dans des bocaux remplis de liqueur.

Dans l'armoire des *Poiſſons*, on voit ceux des petits poiſſons étrangers qu'on nous envoie toujours dans la liqueur. On conſerve auſſi de cette maniere les poiſſons mols de notre pays : on écorche les grands poiſſons d'eau douce & de mer, & l'on colle la peau perpendiculairement ſur un papier : quelquefois on embauche les deux parties, & on fait revivre les couleurs avec du vernis. Le poiſſon volant doit être ſuſpendu vers le haut de l'armoire; le poiſſon armé, ſur les gradins d'en-bas.

L'armoire des *Amphibies* contient dans des bocaux remplis d'eſprit de vin affoibli par de l'eau alunée, les ſerpens, les viperes & couleuvres, les grenouilles, les crapauds, les lézards, les petites tortues terreſtres ou aquatiques, un petit carret avec ſon écaille.

Le bas des gradins eſt garni d'un petit ſerpent à ſonnettes, d'un caméléon, d'un ſcinc marin, d'un caſtor, du lion marin, &c.

L'armoire des *Oiſeaux* eſt remplie de ces animaux, tant étrangers que de France, & qui ſont écorchés, empaillés, & garnis d'yeux d'émail. On conſerve parfaitement à ſec la peau emplumée & embauchée d'un moule de mouſſe d'arbre, & ſaupoudrée intérieurement de poudre de chaux vive, de poivre, de camphre & de ſublimé corroſif, afin d'éviter l'attaque des mittes & des ſcarabées diſſéqueurs : enſuite on tient ces oiſeaux, dont la cervelle a été vuidée, perchés & dreſſés ſur leurs pieds : il faut s'appliquer à rendre dans chaque piece l'attitude, l'air, le maintien, &, pour ainſi dire, le génie & les inclinations de l'animal, afin que ceux qui examinent les détails d'une telle collection, puiſſent appliquer à chaque individu, le mot de l'Anthologie ſur la Géniſſe de Miron : *Ou la Nature eſt morte, ou l'Art eſt animé.* Ce qu'on dit ici pour les oiſeaux, regarde également les autres animaux.

Les gradins d'en bas ſont garnis des œufs & nids des oiſeaux : on fait auſſi un *Plumier* dans un livre, comme un *Herbier.*

L'armoire des *Quadrupedes* contient, dans des bocaux, de petits animaux, tels que les ſouris & les rats, le didelphe ou phlandre, &c. Les autres animaux ſont empaillés, tels que le chat, l'écureuil, le hériſſon, le porc-épic, le tatou, le cochon d'Inde, le loup, le renard, le chevreuil, le lievre, le chien, &c.

L'armoire qui contient l'*Hiſtoire de l'homme* eſt compoſée d'une myologie entiere, d'une tête injectée ſéparément, d'un cerveau & des parties de la génération de l'un & de l'autre ſexe, d'une névrologie, d'une oſtéologie, d'embryons de tout âge avec leur arriere-faix, de fœtus monſtres & d'une momie d'Egypte. On y met auſſi de belles pieces d'anatomie, repréſentées en cire, en bois, & des concrétions pierreuſes tirées du corps humain.

Les tiroirs qui regnent ſous ces armoires du regne animal, renferment de petites parties ſéparées d'animaux : telles que les dents, les petites cornes, les mâchoires, les pattes, les becs, les ongles, les vertebres, les poils, les écailles, les égagropiles, & une collection d'os remarquables par des coupes, des fractures, des difformités & des maladies.

Afin de décorer un Cabinet avec le plus d'avantage, & de faire un enſemble qui ne ſoit point interrompu, il faut meubler les murs dans toute leur hauteur : auſſi eſt-on dans l'uſage de garnir le deſſus des corniches des armoires, de très grandes coquilles, de guêpiers étrangers, d'une corne de rhinoceros, d'une dent ou défenſe d'éléphant, & de celle d'une licorne ; d'urnes & buſtes d'albâtre, de jaſpe, de marbre, de porphyre ou de ſerpentine. On y met auſſi des figures de bronze antique, de grands lithophytes ou panaches de mer, des animaux faits de coquilles, des globes & ſpheres. La multiplicité & la ſingularité des objets fixent toujours l'attention des ſpectateurs.

Quoique les ſurfaces du pourtour du Cabinet ſoient garnies, comme nous l'avons décrit, on peut auſſi paver le ſol avec les différentes pierres communes & ſuſceptibles du poliment.

Le plat-fond bien blanc, préſente encore une ſurface, que l'on diſtribue en trois travées, garnies de crampons & de fils d'archal : c'eſt-là que l'on peut ranger par ordre différentes productions végétales & animales, d'un volume trop conſidérable pour tenir dans des armoires, telles que :

1°. La canne à ſucre, la branche de palmier, & celle appellée l'*Eventail Chinois*, les cocos, la feuille du bananier.

2°. Les peaux des gros animaux, même les animaux empaillés, tels que le crocodile, le cayman, le requin, l'eſpadon, la tortue de mer, les grands & longs ſerpents, les bois de cerf, de bouquetin, de daim, de rhenne, le priape de la baleine.

3°. La troiſieme travée eſt remplie de raquettes, de hamacs, d'habillements & plumages des Indiens, de calumets, de carquois, de fléches, de caſſe-têtes, & d'autres armes & équipages des Indiens.

Comme l'étendue d'une belle collection met dans la néceſſité de profiter des places que les lieux nous offrent, on peut ranger, dans le pourtour du Cabinet, & particulierement aux angles, des ſcabellons, pour porter de groſſes vertebres, une tête de vache marine, ou de très gros madrepores, ou des grouppes conſidérables, ſoit de cryſtal ou de minéraux.

Dans le milieu du Cabinet, on met le coquillier, qui eſt une grande table ou bureau à rebords relevés ; la ſurface de cette table forme un parterre de vingt-ſept caſes particulieres de différentes grandeurs, & proportionnées aux vingt-ſept familles de coquilles marines qu'on y dépoſe. Les ſéparations ſont faites de bois ou de carton peints en bleu ; quelquefois ces compartiments ſont en gradins : le fond des quarrés eſt enduit ou recouvert d'un coton bleu, ou d'un ſatin verd ; ou encore, & ce qui eſt le plus ſimple, d'une étoffe de lin blanc, mais aſſez rude pour retenir les coquilles

dans leur place. Dans certains Cabinets, ces gradins sont revêtus de glaces sur toutes les surfaces; ce qui rend les objets doubles, & les fait voir des deux côtés opposés. Les coquilles de mer, qu'on place dans le coquillier, sont toutes nétoyées, & présentent, par la diversité de leurs formes & de leurs couleurs émaillées & par leur inégalité, un tableau agréable & enchanteur, qui est d'autant plus piquant, que la distribution méthodique s'y rencontre avec l'ordre symmétrique. Le dessus de cette table se ferme par un treillage de laiton, recouvert d'une serge, afin de préserver les coquilles de la poussiere. N'obmettons pas de dire qu'au milieu de cette table est un quarré long & élevé; qui contient les coquilles terrestres & fluviatiles. Du milieu de chaque compartiment, où est chaque famille de coquilles, s'éleve un petit carton horisontal, ou une espece d'écriteau qui en désigne le genre.

Sous la table du coquillier est, du côté des fenêtres, une cage vitrée, assez ample pour contenir les squelettes d'un animal de chaque classe; savoir, d'un poisson, d'un amphibie reptile & d'un lézard, d'un oiseau & d'un quadrupede. Lorsqu'il est possible d'y joindre, pour l'ostéologie comparée, les squelettes des individus intermédiaires de ces animaux, & ceux qui se rapprochent le plus de l'homme, tels que le *singe* & l'*ours*, cela est instructif & agréable. Dans le reste du dessous de cette table, on place les meilleurs livres qui ont rapport aux différentes branches de l'Histoire Narelle; sur-tout ceux qui ont des estampes enluminées. On y peut mettre aussi l'*herbier*, & le *plumier*, arrangés en livres.

Le dessus de la porte est garni d'un grand cadre, rempli de peaux de poissons rares, desséchées, vernies & collées sur le papier.

Les trumeaux des croisées sont garnis d'une ou de deux armoires, qui contiennent sur des tablettes plusieurs instruments de physique, machine pneumatique, miroir ardent, lunette à longue vue, loupe, microscope, télescope, aimants naturels & artificiels.

On voit sur les gradins du bas, la pâte du ris de la Chine, ainsi que la pierre de lard qui servoit autrefois de hache aux Sauvages, quelques morceaux de laque, les bijoux des Sauvages du Nord, qui sont ou d'ivoire ou d'ambre jaune ou de corail, garnis d'or ou d'argent, de la pâte de porcelaine, &c.

Les tiroirs des studioles, sous cette armoire, contiennent un médailler, de l'encre de la Chine, des phioles lachrymatoires, les soufres & les plus belles pierres gravées de l'Europe, ou leur empreinte en cire d'Espagne, les jettons, les camées, les poids & les mesures des Anciens, les idoles, les cinéraires, les lampes, les instruments des sacrifices, les fausses pierreries.

Enfin les embrâsures des fenêtres doivent être garnies de tableaux de pierre en pieces de rapport. On y peut mettre aussi, de même que dans les embrâsures de la porte & sur les panneaux, des tubes scellés hermétiquement, remplis de reptiles rares, conservés dans les liqueurs convenables.

Quel immense & merveilleux assemblage ! quel spectacle magnifique! Ce tableau, varié par des nuances à l'infini, ne peut être rendu par aucune expression ; l'idée n'en peut être exprimée que par les objets mêmes dont il est composé : un *Cabinet d'Histoire Naturelle* est un abrégé de la Nature entiere.

Me sera-t-il permis de finir cet article par l'exposition d'un projet qu'on lit dans l'Encyclopédie, & qui ne seroit guere moins avantageux qu'honorable à la Nation ? Ce seroit d'élever à la Nature un Temple qui fût digne d'elle. Il le faudroit composer de plusieurs bâtiments proportionnés à la grandeur des êtres qu'ils devroient renfermer : celui du milieu seroit spacieux, immense, & destiné pour les monstres de la terre & de la mer. De quel étonnement ne seroit-on pas frappé à l'entrée de ce lieu habité par les crocodiles, l'éléphant, le rhinoceros & la baleine. On passeroit de-là dans d'autres salles contiguës les unes aux autres, où l'on verroit la Nature dans toutes ses variétés & ses dégradations. On entreprend tous les jours des voyages dans les différents pays, pour en admirer les raretés ; croit-on qu'un pareil édifice n'attireroit pas les hommes curieux de toutes les parties du Monde, & qu'un Etranger un peu lettré pût se résoudre à mourir sans avoir vû une fois la Nature dans son Palais ? .... Si je pouvois juger du goût des autres hommes par le mien, il me semble que pour jouir de ce spectacle, personne ne regretteroit un voyage de cinq ou six cents lieues ; & tous les jours ne fait-on pas la moitié de ce chemin pour voir des morceaux de Raphaël & de Michel-Ange ? Les millions qu'il en coûteroit à l'Etat pour un pareil établissement, seroient payés plus d'une fois par la multitude des Etrangers qu'il attireroit en tout tems ? Si j'en crois l'Histoire, le grand Colbert leur fit autrefois acquitter la magnificence d'une Fête pompeuse, mais passagere. Quelle comparaison entre un Carrousel & le Projet dont il s'agit ? & quel tribut ne pourrions-nous pas en espérer de la curiosité de toutes les Nations ?

HOANCYCIOYU. Animal qui se voit dans la Province de Quantong en Chine : il tient de la forme du poisson & de l'oiseau. Il est jaune pendant l'été, & vole sur les montagnes comme un oiseau : vers l'hiver, il se retire dans la mer ; c'est alors que, pour l'attrapper, car sa chair est fort délicate, on lui dresse des pieges, & on lui tend des filets ; du moins tel est le récit du Rédacteur de l'*Ambassade des Hollandois à la Chine.*

Le même Narrateur, dit qu'il se trouve aussi dans la Province de Che-Kiang du même Empire, un petit oiseau nommé *Hoancyngio*, que les habitans trempent dans leur vin fait de riz, & dont ils font des especes de confitures, qu'ils vendent à bon prix.

HOBEREAU ou HAUBREAU. C'est, après l'émerillon, le plus petit des oiseaux de leurre, dont on se sert en Fauconnerie. *Voyez l'article* FAUCON.

HOBUS. *Voyez à l'article* MYROBOLANS.

HOCHE-PIÉ ou HAUSSE-PIED. Nom qu'on donne à l'oiseau qu'on lâche seul après le héron, pour le faire monter.

HOCHE-QUEUE : *voyez* Bergeronette. On a donné aussi le nom de *Hoche-queue* à un poisson des Indes Orientales, parcequ'il remue toujours la queue comme l'oiseau qui porte ce nom. Ce poisson se trouve proche Amboine, dans l'endroit qu'on appelle *Golfe de Portugal* : le mâle suit toujours sa femelle ; l'un & l'autre sont d'un bleu clair.

HOCOS ou OCOS. Dans l'Isle de Cayenne, on appelle ainsi une espece de dinde des bois, qui semble exprimer par ses cris les deux syllabes qui composent son nom. Sa tête est surmontée d'une huppe de trois pouces de hauteur, & composée de plusieurs plumes comme étagées. Ces plumes sont blanches, noires par l'extrémité, & se replient en devant. Le hocos leve & baisse sa huppe à volonté. Cet animal est différent de l'*oiseau de plumes du Mexique* : voyez *ce mot.*

HOLLI ou ULLI. Les Indiens donnent ce nom à une espece de liqueur résineuse, qui découle par les incisions qu'ils font à un arbre appellé *chilli* ou *holquahuylt*, qui croît au Mexique : son tronc est léger & moëlleux, de couleur fauve : sa fleur est large, blanche, rougeâtre & étoilée : son fruit a la figure d'une aveline, & est d'un goût amer.

La liqueur holli est employée dans la composition du chocolat des Indiens : elle est cordiale, stomachique, & propre à arrêter le cours de ventre.

HOLOTHURIES, *holothuriæ*, especes de corps marins informes de l'espece des mollusques, qu'on a mis parmi les *zoophytes* ou *Plantes animales* ; corps qu'on ne mange point, & que la mer jette avec des ordures sur le rivage. On en distingue plusieurs sortes ; les unes ne sont point attachées aux rochers, mais elles sont adhérentes à la vase, & couvertes d'un cuir dur : elles sont plattes, & de la figure d'une rose ; il y a tout autour de petits trous. De cet endroit pend une petite excroissance molle ; l'autre bout est plus menu ; en dedans toutes les parties sont confuses : ce zoophyte sent mauvais.

La seconde espece se trouve dans les ordures que la mer jette sur le bord du rivage. Sa peau est dure & âpre : on en peut mieux distinguer les parties intérieures. A un bout, il semble qu'il y ait une tête ronde & un trou, qu'on peut prendre pour une bouche ronde & ridée, qui s'ouvre & se serre ; après quoi, on trouve un corps assez gros, plein d'aiguillons & qui finit en pointe. C'est comme une queue qui a de chaque côté un pied ou une aîle : l'aîle de dessus est plus étroite, découpée à l'entour, & finissant en pointe ; depuis le haut de cette aîle jusqu'à la pointe, il y a un trait ; l'autre aîle est plus large par-tout. C'est par le moyen de ces aîles, que ce zoophyte paroît se remuer.

On parle beaucoup d'une espece d'holoturie des Indes, qu'on ne peut toucher sans se sentir la main violemment enflammée : le remede est d'y appliquer promptement de l'ail pilé ; sans quoi, cette ardeur va jusqu'à

donner

donner la fievre. Malgré la propriété singuliere de cette sorte d'holoturie, des Indiens en laissent macérer quelque tems dans leurs liqueurs pour les rendre plus piquantes ; mais ils sont sujets à avoir des maladies éphémeres toutes les fois qu'ils en boivent : *voyez* ZOOPHYTES.

HOMMARD : *voyez* ECREVISSE.

HOMME, *homo*. L'homme est le chef-d'œuvre de la nature, le Roi ou le premier des animaux, un monde en racourci, le centre où l'univers entier se réfléchit. Tout nous démontre l'excellence de sa nature & la distance immense que la bonté du Créateur a mise entre l'homme & la bête. L'homme est un être raisonnable ; l'animal brute est un être sans raison, L'homme le plus stupide suffit pour conduire le plus spirituel de tous les animaux ; il le commande, il le fait servir à ses usages, & celui-ci lui obéit. Les opérations des brutes ne sont que des résultats purement méchaniques, purement matériels & toujours les mêmes ; l'homme, au contraire, met de la variété ou de la diversité dans ses ouvrages, parceque son ame est à lui, & qu'elle est indépendante & libre. Ainsi l'homme est l'animal par excellence, le seul de son genre, mais dont les individus sont fort différens par la figure, la grandeur, la couleur, les mœurs, le naturel, &c.

Le globe que l'homme habite est couvert des productions de son industrie & des ouvrages de ses mains : c'est réellement son opération qui met toute la terre en valeur.

Soit que nous considerions l'homme dans ses différents âges, soit que nous jettions un coup d'œil sur les variétés de son espece, soit que nous examinions son organisation merveilleuse, son histoire nous touche sous ces différens points de vue tous également interressans. Nous tâcherons donc d'en présenter ici de légeres esquisses : mais que pourrions-nous faire de mieux que de présenter d'abord & en partie un extrait, tiré de ce qu'en a dit un Philosophe très éloquent & très éclairé, c'est-à-dire l'illustre M. de Buffon !

Prenons l'homme à l'instant de sa naissance. Incapable de faire encore aucun usage de ses organes, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espece, c'est une image de misere & de douleur ; il est dans ces premiers tems plus foible qu'aucun des animaux. En naissant, l'enfant passe d'un élement dans un autre : au sortir de l'eau qui l'environnoit de toutes parts dans le sein de sa mere, il se trouve exposé à l'air, & il éprouve dans l'instant l'effet de ce fluide actif. L'air agit sur les nerfs de l'odorat & sur les organes de la respiration ; cette action produit une secousse, une espece d'éternuement qui souleve la capacité de la poitrine, & donne à l'air la liberté d'entrer dans les pulmons ; les secousses du diaphragme pressent pendant ce tems les visceres du bas ventre, les excréments sont par ce moyen, & pour la premiere fois, chassés des intestins, & l'urine, de la vessie. Ainsi l'air dilate les vésicules des poulmons, les gonfle, s'y rarefie à un certain degré ; après quoi le ressort

des fibres dilatées réagit sur ce fluide léger, & le fait sortir des poulmons : voilà l'enfant qui respire, & qui articule des sons ou cris.

Cette fonction de la respiration est essentielle à l'homme & à plusieurs especes d'animaux : c'est ce mouvent qui entretient la vie ; s'il cesse, l'animal périt. Aussi la respiration ayant une fois commencé, elle ne finit qu'à la mort ; & dès que le *fœtus* a respiré pour la premiere fois, il continue à respirer sans interruption.

L'enfant dans le sein de la mere nâge dans un fluide, & y vit sans respirer ; le sang passe d'un ventricule du cœur à l'autre ventricule, par le moyen du trou ovale : mais dès que l'enfant commence à respirer, le sang prend une nouvelle route par les poulmons. Cependant on peut croire avec quelque fondement que ce trou ovale ne se ferme pas tout à coup au moment de la naissance, & que par conséquent une partie du sang doit continuer à passer par cette ouverture. Il seroit peut-être possible d'empêcher que ce trou ovale ne se fermât, en plongeant l'enfant nouveau né dans de l'eau tiede, en le mettant ensuite à l'air, & en réitérant cela plusieurs fois ; on parviendroit peut-être par ce moyen à faire d'excellents plongeurs, qui vivroient également dans l'air & dans l'eau. C'est une expérience que M. de Buffon avoit commencée sur des chiens : la chienne mit bas ses petits dans l'eau tiede, où ils resterent une demi-heure ; on les laissa ensuite respirer l'air le même tems ; on les replongea dans du lait ; on les remit à l'air, & ils vêcurent très bien.

La plûpart des animaux ont encore les yeux fermés quelques jours après leur naissance : l'enfant les ouvre aussitôt qu'il est né, mais ils sont fixes, ternes & communément bleux. Le nouveau né ne distingue rien, car ses yeux ne s'arrêtent sur aucun objet ; l'organe est encore imparfait ; la cornée est ridée ; & peut-être aussi la rétine est-elle trop molle pour recevoir les images des objets & donner la sensation de la vue distincte. Il ne commence à entendre & à rire qu'au bout de quarante jours : c'est aussi le tems auquel il commence à pleurer ; car auparavant les cris & les gémissements ne sont point accompagnés de larmes. Le rire & les larmes sont des produits de deux sensations intérieures, qui toutes deux dépendent de l'action de l'ame ; aussi ces signes sont-ils particuliers à l'espece humaine pour exprimer le plaisir ou la douleur de l'ame ; tandis que les cris, les mouvements & les autres signes des douleurs & des plaisirs du corps, sont communs à l'homme & à la plûpart des animaux.

La grandeur de l'enfant né à terme, est ordinairement de vingt-un pouces, & ce *fœtus* qui pese alors douze livres, quelquefois quatorze, & même beaucoup plus, tiroit son origine neuf mois auparavant d'une bulle imperceptible. La tête du nouveau né est plus grosse à proportion que le reste du corps ; & cette disproportion, qui étoit encore beaucoup plus grande dans le premier âge du *fœtus*, ne disparoît qu'après la premiere enfance. La peau de l'enfant, qui naît, paroît rougeâtre, parce-

qu'elle eſt aſſez tranſparente pour laiſſer appercevoir une nuance foible de la couleur du ſang : au reſte on prétend que les enfants dont la peau eſt la plus rouge en naiſſant, ſont ceux qui, dans la ſuite, auront la peau la plus belle & la plus blanche. La forme du corps & des membres de l'enfant qui vient de naître n'eſt pas bien exprimée, toutes les parties ſont gonflées; au bout de trois jours il lui ſurvient ordinairement une jauniſſe, & dans ce même tems il y a dans les mammelles de l'enfant du lait qu'on peut exprimer avec les doigts; ce gonflement diminue à meſure que l'enfant prend de l'accroiſſement.

On voit palpiter dans quelques enfants nouveaux nés le ſommet de la tête à l'endroit de la fontanelle, & dans tous, on y peut ſentir le battement des ſinus ou des arteres du cerveau, ſi on y porte la main. Il ſe forme au deſſus de cette ouverture une eſpece de croute ou de galle, qu'on frotte avec des broſſes pour la faire tomber à meſure qu'elle ſe ſéche; il ſemble que cette production ait quelqu'analogie avec celle des cornes des animaux, qui tirent auſſi leur origine d'une ouverture du crâne & de la ſubſtance du cerveau. On aura lieu de voir dans la ſuite que toutes les extrémités des nerfs deviennent ſolides lorſqu'elles ſont expoſées à l'air, & que c'eſt cette ſubſtance nerveuſe, qui produit les cornes, les *ongles* & les *ergots*. Voyez *auſſi ces mots*.

La liqueur contenue dans l'*amnios* laiſſe ſur l'enfant une humeur viſqueuſe blanchâtre. Nous avons dans ce pays-ci la ſage précaution de ne laver l'enfant qu'avec de l'eau tiede; cependant des Nations entieres, celles mêmes qui habitent les climats les plus froids, ſont dans l'uſage de plonger leurs enfants dans l'eau froide auſſitôt qu'ils ſont nés, ſans qu'il leur en arrive aucun mal; on dit même que les Laponnes laiſſent leurs enfants dans la neige juſqu'à ce que le froid les ait ſaiſis au point d'arrêter la reſpiration, & qu'alors elles les plongent dans un bain d'eau chaude : ces peuples lavent auſſi les enfants trois fois chaque jour pendant la premiere année de leur vie. Les peuples du Nord ſont perſuadés que les bains froids rendent les hommes plus forts & plus robuſtes; c'eſt par cette raiſon qu'ils les forcent de bonne heure à en contracter l'habitude. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que nous ne connoiſſons pas aſſez juſqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps eſt capable de ſouffrir, d'acquérir ou de perdre par l'habitude.

On ne fait pas tetter l'enfant auſſi-tôt qu'il eſt né : on lui donne auparavant le tems de rendre la liqueur & les glaires qui ſont dans ſon eſtomac, & le *mœconium* qui eſt dans ſes inteſtins; ce ſont des excréments de couleur noire : ces matieres pourroient faire aigrir le lait. On commence donc par lui faire avaler un peu de vin ſucré : ce n'eſt que dix ou douze heures après la naiſſance, qu'il doit tetter pour la premiere fois.

A peine l'enfant jouit-il de la liberté de mouvoir & d'étendre ſes membres, qu'on lui donne de nouveaux liens; on l'embeguine, on l'emmaillotte : heureux ſi on ne l'a pas ſerré au point de l'empêcher de reſpirer,

& si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux, qu'il doit rendre par la bouche, puissent tomber d'elles-mêmes ! car étant ainsi empaqueté, il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement. Les peuples qui se contentent de mettre leurs enfants nuds sur des lits de coton suspendus, ou de les couvrir simplement dans leurs berceaux garnis de pelleteries, nous donnent un exemple que nous devrions imiter. Les bandages du maillot peuvent être comparés aux corps que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse. Cette espece de cuirasse, imaginée pour soutenir la taille & l'empêcher de se déformer, cause certainement plus d'incommodités & de difformités qu'elle n'en prévient. Les enfants qui ont la liberté de mouvoir leurs membres à leur gré, deviennent plus forts que ceux qui sont emmaillotés; car le défaut d'exercice retarde l'accroissement des membres. On voit les enfants des Negres commencer à marcher dès le second mois, ou plutôt se traîner sur les genoux & sur les mains : pour les obliger à marcher, leurs meres leur présentent de loin la mamelle comme un appas, & on les voit se traîner pour l'aller chercher. Cet exercice leur donne la facilité de courir dans cette situation presqu'aussi vîte que s'ils étoient sur leurs pieds.

Ces petits enfants Negres deviennent si adroits & si forts, que lorsqu'ils veulent tetter, ils embrassent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux & leurs pieds; & la serrent si bien, qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours des bras de la mere : ils s'attachent à la mamelle avec leurs mains, & ils la sucent constamment, sans se déranger & sans tomber, malgré les différents mouvements de la mere, qui, pendant ce tems, travaille à son ordinaire.

Les enfants nouveaux nés ont besoin de prendre souvent de la nourriture. On les fait tetter dans la journée de deux en deux heures; & pendant la nuit, à chaque fois qu'ils se reveillent. Ils dorment pendant la plus grande partie du jour & de la nuit dans les premiers tems de leur vie; ils semblent même n'être éveillés que par la douleur ou par la faim. Les entraves du maillot les tiennent dans une situation qui devient fatigante & douloureuse après un certain tems : leur peau fine & délicate est souvent refroidie par leurs excréments : il n'y a guere que la tendresse maternelle qui soit capable d'une vigilance assez continuelle pour tenir les enfants bien propres. Les Sauvages, qui sentent combien ce soin est nécessaire, y suppléent d'une maniere bien simple. Ils mettent au fond du berceau une bonne quantité de poudre que l'on tire du bois rongé des vers, & ils recouvrent leurs enfants de pelleteries : cette poudre pompe l'humidité, & on a soin de la renouveller. En Orient, & sur-tout en Turquie, on attache les enfants nuds sur une planche garnie de coton, & percée pour l'écoulement des excréments. On cherche à appaiser les cris des enfants en les berçant, mais on ne doit les agiter que fort doucement; car cette agitation, si elle étoit trop violente, seroit peut-être

capable de leur ébranler la tête, & d'y causer du dérangement. Pour que leur santé soit bonne, il faut que leur sommeil soit naturel & long; cependant s'ils dormoient trop, il seroit à craindre que leur tempérament n'en souffrît: dans ce cas, il faut les tirer du berceau, & les éveiller par de petits mouvements, ou leur faire voir quelque chose de brillant. C'est à cet âge que l'on reçoit les premieres impressions des sens: elles sont sans doute plus importantes que l'on ne croît pour le reste de la vie.

On doit avoir grand soin de mettre le berceau, de maniere que l'enfant soit placé directement devant la lumiere; car, comme ses yeux se portent toujours du côté le plus éclairé, si le berceau étoit placé de côté, un des yeux, en se tournant vers la lumiere, acquerroit plus de force, & l'enfant deviendroit louche. La nourrice ne doit donner à l'enfant que le lait de ses mamelles, pour toute nourriture, au moins pendant les deux premiers mois, il ne faudroit même lui faire prendre aucun autre aliment pendant le troisieme & le quatrieme mois, sur-tout lorsque son tempérament est foible & délicat. Quelque robuste que puisse être un enfant, il pourroit en arriver de grands inconvénients, si on lui donnoit d'autre nourriture que le lait de la nourrice, avant la fin du premier mois. En Hollande, en Italie, en Turquie, & en général dans tout le Levant, on ne donne aux enfants que le lait des mamelles pendant un an entier. Les Sauvages du Canada les allaitent jusqu'à quatre, cinq & même sept ans. Dans ce pays-ci, comme les femmes n'ont pas assez de lait pour fournir à l'appétit de leurs enfants, elles y suppléent par un aliment composé de farine & de lait; mais ce n'est guere qu'à deux ou trois mois que l'on doit commencer à leur donner cette nourriture plus solide, à laquelle même on devroit substituer du pain détrempé dans le lait: c'est ainsi qu'on prépare peu-à-peu l'estomac des enfants à recevoir le pain ordinaire, & les autres aliments dont ils doivent se nourrir dans la suite.

Les dents qu'on appelle *incisives*, sont au nombre de huit; leur germe se développe ordinairement le premier, & communément à l'âge de sept mois, souvent à celui de huit ou dix, & d'autres fois à la fin de la premiere année. Cette opération, quoique naturelle, ne suit pas les loix ordinaires de la nature, qui agit à tout instant dans le corps humain, sans y occasionner la moindre douleur, & même sans exciter aucune sensation. Ici il se fait un effort violent & douloureux, qui est accompagné de pleurs & de cris. Les enfants portent leurs doigts à leur bouche, pour tâcher d'appaiser la démangeaison qu'ils y ressentent. On leur donne un petit soulagement en mettant au bout de leur hochet un morceau d'ivoire ou de corail, ou de quelqu'autre corps dur & poli; ils le serrent entre les gencives à l'endroit douloureux; cet effort opposé à celui de la dent, calme la douleur pour un instant; il contribue aussi à l'amincissement de la membrane de la gencive, qui étant pressée des deux côtés à la fois,

doit ſe rompre plus aiſément ; la Nature s'oppoſe ici à elle-même ſes propres forces, on eſt obligé quelquefois de faire une petite inciſion à la gencive pour donner paſſage à la dent.

Sur la fin de la premiere, ou dans le courant de la ſeconde année, on voit paroître ſeize autre dents que l'on appelle *molaires* ou mâchelieres, quatre à chaque côté de chacune des *canines*. Ces termes pour la ſortie des dents varient : les deux inciſives, les canines, & les quatre premieres mâchelieres tombent naturellement dans la cinquieme, la ſixieme ou la ſeptieme année ; mais elles ſont remplacées par d'autres, qui paroiſſent dans la ſeptieme année, ſouvent plus tard, & quelquefois elles ne ſortent qu'à l'âge de puberté. La chute de ces ſeize dents eſt cauſée par le développement du ſecond germe placé au fond de l'alvéole, qui en croiſſant, les pouſſe au dehors ; ce germe manque ordinairement aux autres mâchelieres, auſſi ne tombent elles que par accident, & leur perte n'eſt preſque jamais réparée.

Il y a encore quatre autres dents qui ſont placées à chacune des deux extrémités des mâchoires ; ces dents manquent à pluſieurs perſonnes, leur développement ne ſe fait ordinairement qu'à l'âge de puberté, & quelquefois dans un âge beaucoup plus avancé, & c'eſt par cette raiſon qu'on les a nommées *dents de ſageſſe*. Le nombre des dents en général ne varie, que parceque celui des dents de ſageſſe n'eſt pas toujours le même ; de-là vient la différence de vingt-huit à trente-deux dans le nombre total des dents. *Voyez* l'article DENTS.

Lorſqu'on laiſſe crier les enfants trop fort & trop long-tems, ces efforts leur cauſent des deſcentes qu'il faut avoir grand ſoin de rétablir promptement par un bandage, ils guériſſent aiſément par ce ſecours ; mais ſi on négligeoit cette incommodité, ils ſeroient en danger de la garder toute leur vie. Les enfants ſont fort ſujets aux vers ; en leur faiſant boire de tems en tems un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie des mauvais effets que cauſent les vers : car les liqueurs fermentées s'oppoſent à leur génération.

Quelque délicat que l'on ſoit dans l'enfance, on eſt à cet âge moins ſenſible au froid, que dans tous les autres tems de la vie ; la chaleur intérieure eſt apparemment plus grande. On ſait que le pouls des enfants eſt bien plus fréquent que celui des adultes : cette ſeule obſervation ſuffiroit pour faire penſer que la chaleur intérieure eſt plus grande dans la même proportion. On ne peut guere douter que les petits animaux n'aient plus de chaleur que les grands, par cette même raiſon : car la fréquence du battement du cœur & des arteres, eſt d'autant plus grande, que l'animal eſt plus petit : les battements du cœur d'un moineau ſe ſuccedent ſi promptement, qu'à peine peut-on les compter.

La vie de l'enfant eſt fort chancelante juſqu'à l'âge de trois ans, mais dans les deux ou trois années ſuivantes, elle s'aſſure, & l'enfant de ſix ou ſept ans eſt plus aſſuré de vivre, qu'on ne l'eſt à tout autre âge. Sui-

vant les nouvelles tables faites à Londres ſur les dégrés de la mortalité du genre humain dans les différents âges ; il paroît que d'un certain nombre d'enfants nés en même-tems, il en meurt au moins la moitié dans les trois premieres années. Suivant ces tables, la moitié du genre humain devroit périr avant l'âge de trois ans, par conſéquent tous les hommes qui ont vecu plus de trois ans, loin de ſe plaindre de leur ſort, devroient ſe regarder comme traités plus favorablement que les autres. Mais cette mortalité des enfants n'eſt pas à beaucoup près ſi grande partout, qu'elle l'eſt à Londres ; car M. Dupré de S. Maur s'eſt aſſuré par un grand nombre d'obſervations faites en France, qu'il faut ſept ou huit années, pour que la moitié des enfants nés en même-tems, ſoit éteinte ; & M. Wargentin, Sécrétaire de l'Académie Royale de Suéde, examinant la proportion des morts dans les différents âge de la vie, cherche à déduire des principes certains pour le calcul des tontines & rentes viageres, en un mot combien un homme en ſanté peut encore vivre d'années.

Parmi les cauſes de la mortalité des enfants & même des adultes, on doit placer en tête les effets de la petite vérole ; mais heureuſement perſonne n'ignore que l'on trouve preſque toujours dans l'inoculation un moyen de pallier avec ſuccès les diſgraces de ce fléau : tous les Journaux de 1757 ont fait une mention honorable de l'excellent Mémoire de M. de la Condamine ſur ce ſujet. Ce beau plaidoyer de la cauſe de l'inoculation & de l'humanité eſt aujourd'hui entre les mains de tout le monde & traduit en toutes les langues. La multitude de faits réunis & la ſolidité du raiſonnement forment un corps de preuves, à l'évidence deſquels il eſt difficile de reſiſter.

Si les meres nourriſſoient elles-mêmes leurs enfants, il y a apparence qu'ils en ſeroient plus forts & plus vigoureux. Le lait de leur mere doit leur convenir mieux que le lait d'une autre femme : car le fœtus ſe nourrit dans la matrice d'une liqueur laiteuſe, qui eſt fort ſemblable au lait qui ſe forme dans les mamelles. L'enfant eſt donc, pour ainſi dire, accoutumé au lait de ſa mere : au lieu que le lait d'une autre nourrice eſt quelquefois pour lui un aliment aſſez différent, pour qu'il ne puiſſe s'y accoutumer. Si l'on voit les enfants devenir languiſſants, malades, il faut prendre une autre nourrice ; ſi l'on n'a pas cette attention, ils périſſent en peu de tems. Que de ſoins ſont néceſſaires pour faire éviter à l'homme les écueils de l'enfance !

L'éducation phyſique des enfants, eſt un objet de la premiere importance pour procurer à l'Etat des citoyens d'une bonne ſanté. De tout tems on a dû en ſentir l'importance ; auſſi l'Académie de Harlem en Hollande, a-t-elle propoſé pour ſujet d'un prix la queſtion ſuivante : *Quelle eſt la meilleure direction à ſuivre dans l'habillement, la nourriture & l'exercice des enfants, depuis le moment où ils naiſſent, juſqu'à leur adoleſcence, pour qu'ils vivent long-tems en ſanté.* Le prix a été remporté par *M. Ballexſerd*,

citoyen de Geneve, qui a très bien discuté cette question dans son ouvrage, qui a pour titre : *Dissertation sur l'éducation physique des enfants.*

Les enfant commencent à bégayer à l'âge de douze ou quinze mois. On doit cesser d'être surpris, de ce que dans toutes les langues, & chez tous les peuples, les enfants commencent toujours par bégayer *ba ba, ma ma, pa pa :* ces syllabes sont, pour ainsi dire, les sons les plus naturels à l'homme, parcequ'elles demandent le moins de mouvements dans les organes de la parole. Il y a des enfants qui à deux ans prononcent distinctement, & répetent tout ce qu'on leur dit; mais la plupart ne parlent qu'à deux ans & demi, & très souvent plus tard : on remarque que ceux qui commencent à parler tard ne parlent jamais aussi aisément que les autres. Ceux qui parlent de bonne heure, sont en état d'apprendre à lire à trois ans. Au reste, on ne peut guere décider, s'il est fort utile d'instruire les enfants de si bonne heure; on a tant d'exemples du peu de succès de ces éducations prématurées, on a vu tant de prodiges de quatre ans, de huit ans, de douze ans, de seize ans, qui n'ont été que des sots, ou des hommes fort communs à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, qu'on seroit porté à croire, que la meilleure de toutes les éducations est celle qui tend à exercer & à étendre les forces du corps & de l'esprit, sans jamais les excéder ni les épuiser, celle qui est la moins sévere, celle en un mot qui est la mieux proportionnée à la foiblesse actuelle des enfants, & en même tems aux forces qu'on prévoit qu'ils pourront acquérir, chacun suivant leur différent tempérament.

De la Puberté & de la Virginité.

La puberté accompagne l'adolescence & précede la jeunesse; elle est pour ainsi dire, le printems de l'homme, c'est la saison des plaisirs. Jusqu'alors la nature ne paroît avoir travaillé que pour la conservation & l'accroissement de son ouvrage; elle n'a fourni à l'enfant, que ce qui lui étoit nécessaire pour vivre, & pour croître; il a vécu, ou plutôt il a végété d'une vie particuliere, toujours foible, renfermée en lui-même, & qu'il ne pouvoit communiquer : mais bientôt les principes de vie se multiplient, il a, non-seulement tout ce qu'il lui faut pour être, mais encore de quoi donner l'existence à d'autres. Cette surabondance de vie, cette source de la force & de la santé, ne pouvant plus être contenue au dedans, cherche à se répandre au dehors, elle s'annonce par plusieurs signes.

Le premier signe de la puberté, est une espece d'engourdissement aux aines, une espece de sensation jusqu'alors inconnue dans les parties qui caractérisent le sexe; il s'y éleve une quantité de petites proéminences d'une couleur blanchâtre; ces petits boutons sont les germes d'une nouvelle production, de cette espece de cheveux qui doivent voiler ces parties. Le son de voix devient rauque & inégale pendant un espace de tems

assez

assez long, après lequel il se trouve plus plein, plus assuré, plus fort, & plus grave qu'il n'étoit auparavant. Ce changement est très sensible dans les garçons; s'il l'est moins dans les filles, c'est parceque le son de leur voix est naturellement plus aigu.

Ces signes de puberté sont communs aux deux sexes; mais il y en a de particuliers à chacun: l'éruption des menstrues, l'accroissement du sein pour les femmes; la barbe & l'émission convulsive de la liqueur séminale pour les hommes: enfin le sentiment du desir vénérien, cet appetit qui porte les individus des deux sexes à se faire réciproquement une tradition de leurs corps pour l'acte prolifique. Dans toute l'espece humaine, les femmes arrivent à la puberté plutôt que les mâles; mais chez les différents peuples, l'âge de puberté est différent, & semble dépendre en partie de la température du climat & de la qualité des aliments. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe, & dans les villes, la plupart des filles sont puberes à douze ans, & les garçons à quatorze; dans les Provinces du Nord & dans les campagnes, à peine les filles le sont-elles à quatorze & les garçons à seize.

Dans les climats les plus chauds de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, la plupart des filles sont puberes à dix & même à neuf ans. L'écoulement périodique, quoique moins abondant dans les pays chauds, paroît cependant plutôt que dans les pays froids. L'intervalle de cet écoulement est à-peu-près le même dans toutes les nations, & il y a sur cela plus de diversité d'individu à individu, que de peuple à peuple; car dans le même climat & dans la même nation, il y a des femmes qui tous les quinze jours sont sujettes à cette évacuation naturelle, & d'autres qui ont jusqu'à cinq & six semaines de libres, mais ordinairement l'intervalle est d'un mois, à quelques jours près. La quantité de l'évacuation paroît dépendre de la quantité des aliments, & de celle de la transpiration insensible; les femmes qui mangent plus que les autres, & qui ne font pas d'exercice, ont des menstrues plus abondantes. La quantité de cette évacuation varie beaucoup dans les différents sujets & dans les différentes circonstances: on peut peut-être l'évaluer depuis une ou deux onces, jusqu'à une livre & plus. La durée de l'écoulement menstruel est de trois, quatre ou cinq jours dans la plupart des femmes, & de six, sept & même huit dans quelques-unes. La surabondance de la nourriture & du sang, est la cause matérielle des menstrues. Les symptomes qui précedent leur écoulement, sont autant d'indices certains de plénitude, comme la chaleur, la tension, le gonflement, & même la douleur que les femmes ressentent, non-seulement dans les endroits mêmes où sont les réservoirs, & dans ceux qui les avoisinent, mais aussi dans les mamelles; elles sont gonflées, & l'abondance du sang y est marqué par la couleur de leur aréole qui devient alors plus foncée; les yeux sont chargés, & au dessous de l'orbite la peau prend une teinte de bleu & violet; les joues se colorent, la tête

eſt peſante & douloureuſe, & en général tout le corps eſt dans un état d'accablement cauſé par la ſurcharge du ſang.

C'eſt ordinairement à l'âge de puberté, que le corps acheve de prendre ſon accroiſſement en hauteur; les jeunes gens grandiſſent preſque tout-à coup de pluſieurs pouces. Mais de toutes les parties du corps, celles où l'accroiſſement eſt le plus prompt & le plus ſenſible, ſont les parties de la génération dans l'un & l'autre ſexe; cet accroiſſement au reſte n'eſt dans les mâles qu'un développement, une augmentation de volume; au lieu que dans les femelles, il produit ſouvent un rétréciſſement auquel on a donné différents noms, lorſqu'on a parlé des ſignes de la virginité.

Il n'eſt pas aiſé de réuſſir à détruire les préjugés ridicules qu'on s'eſt formés ſur ce ſujet: mais la contrariété d'opinions ſur un fait qui dépend d'une ſimple inſpection, prouve que les hommes ont voulu trouver dans la nature ce qui n'étoit que dans leur imagination, puiſqu'il y a pluſieurs Anatomiſtes qui diſent de bonne foi, qu'ils n'ont jamais trouvé ces caracteres que l'on regarde comme les preuves de la virginité, c'eſt-à-dire, ni la membrane de l'hymen, ni les caroncules, dans les filles qu'ils ont diſſéquées, même avant l'âge de puberté. Ceux même qui ſoutiennent au contraire que cette membrane & ces caroncules exiſtent, avouent en même-tems que ces parties varient de forme, de grandeur & de conſiſtance dans les différents ſujets. Que peut-on conclure de ces obſervations, ſinon que les cauſes du prétendu rétréciſſement de l'entrée du vagin, ne ſont pas conſtantes, & qu'elles n'ont tout au plus qu'un effet paſſager, qui eſt ſuſceptible de différentes modifications.

On a cru dans tous les tems que l'effuſion du ſang étoit une preuve réelle de la virginité; cependant il eſt évident que ce prétendu ſigne eſt nul dans toutes les circonſtances où l'entrée du vagin a pû être relachée ou dilatée naturellement: ainſi toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du ſang; d'autres qui le ſont en effet, ne laiſſent pas d'en répandre: il y en a même, dont la prétendue virginité s'eſt renouvellée juſqu'à quatre & cinq fois, dans l'eſpace de deux ou trois ans, & même tous les mois.

Rien donc de plus chimérique, que les préjugés des hommes à cet égard, & rien de plus incertain que ces prétendus ſignes de la virginité du corps. Les hommes devroient donc bien ſe tranquilliſer ſur tout cela, au lieu de ſe livrer, comme ils ſont ſouvent, à des ſoupçons injuſtes, ou à de fauſſes joies, ſelon ce qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

Quel contraſte dans les goûts & dans les mœurs des différentes nations! quelle contrariété dans leur façon de penſer! Après le cas que nous voyons que la plupart des hommes font de la virginité, imagineroit-on que certains peuples la mépriſent, & qu'ils regardent comme un ouvrage ſervile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter! La ſuperſtition a porté certains peuples à céder les prémices des Vierges aux Prêtres de

leurs Idoles, ou à en faire une espece de sacrifice à l'Idole même. Les Prêtres des Royaumes de Cochin & de Calicut jouissent de ce droit, & chez les Canarins de Goa, les Vierges sont prostituées de gré ou de force par leurs plus proches parents à une Idole de fer : la superstition de ces peuples, leur fait commettre ces excès dans des vues de Religion. Au Royaume d'Arracan & aux Isles Philippines, un homme se croiroit deshonoré s'il épousoit une fille qui n'eût pas été déflorée par un autre, & ce n'est qu'à prix d'argent que l'on peut engager quelqu'un à prévenir l'époux. Dans la Province de Thibet les meres cherchent des étrangers qu'elles prient instamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris. A Madagascar les filles les plus débauchées sont les plutôt mariées ! Quelle grossiereté ! Les Anciens avoient au contraire tant de respect pour les Vierges, que lorsqu'elles étoient condamnées au supplice on ne les faisoit point mourir sans leur avoir auparavant ôté la virginité.

Le mariage est l'état qui convient à l'homme, & dans lequel il doit faire usage des nouvelles facultés qu'il a acquises par la puberté. C'est à cet âge que tout le sollicite à la génération : mille impressions ébranlent son genre nerveux & le portent à éprouver cet état dans lequel il ne sent plus son existence, que par celle de ce sens voluptueux, qui semble alors devenu le siege de son ame, qui absorbe toute la sensibilité dont il est susceptible, qui en porte l'intensité à un point qui rend cette impression si forte, qu'elle ne peut être soutenue long-tems sans un désordre général dans toute la machine. En effet la durée de ce sentiment ou de ces facultés est telle, qu'elle deviendroit quelquefois funeste à l'homme qui jouiroit trop, ou il en seroit de même s'il s'obstinoit à garder le célibat. Le trop long séjour de la liqueur séminale dans ses réservoirs, peut causer par sa qualité stimulante, des maladies dans l'un & l'autre sexe. Les irritations peuvent devenir si violentes, qu'elles rendroient l'homme semblable aux animaux, qui sont furieux & indomptables lorsqu'ils ressentent ces impressions.

L'effet extrême de cette irritation dans les femmes, est la *nymphomanie*, c'est-à-dire, la fureur utérine : mais le tempérament opposé est infiniment plus commun parmi les femmes; la plupart sont naturellement froides, ou tout au moins fort tranquilles sur le physique de l'amour.

Au reste, les excès sont plus à craindre que la continence; le nombre des hommes immodérés, ou *priapomanes*, est assez grand, pour en donner des exemples : les uns ont perdu la mémoire, les autres ont été privés de la vue, d'autres sont devenus chauves, d'autres ont péri d'épuisement; la saignée est, comme l'on sait, mortelle en pareil cas. Les personnes sages ne peuvent trop avertir les jeunes gens du tort irréparable qu'ils courent risque de faire à leur santé; & les parents aux soins desquels ils sont confiés doivent avoir la plus grande attention de les détourner de ces dangereux excès, par tous les moyens possibles. Combien n'y en a-t-il pas qui cessent d'être hommes, ou du moins qui cessent d'en avoir les

facultés, avant l'âge de trente ans ? Pourquoi forcer la nature, il suffit d'obéir, ou de répondre quand elle nous interroge : telle est donc la disposition physique que l'Auteur de la nature, ce Conservateur suprême de l'espece & de l'individu, a voulu employer pour porter l'homme par l'attrait du plaisir à travailler à se produire, à se conserver, &c.

L'objet du mariage est d'avoir des enfants ; mais quelquefois cet objet ne se trouve pas rempli. Dans les différentes causes de la stérilité, il y en a de communes aux hommes & aux femmes ; mais comme elles sont plus apparentes dans les hommes, on les leur attribue communément. La cause de la stérilité la plus ordinaire aux hommes & aux femmes, c'est l'altération de la liqueur séminale dans les testicules. Dans les cas de stérilité, on a souvent employé plusieurs moyens pour savoir si le défaut venoit de l'homme ou de la femme. L'inspection est le premier de ces moyens : il y a des hommes qui, à la premiere inspection, paroissent être bien conformés, auxquels cependant le vrai signe de la bonne conformation manque absolument ; il y en a d'autres qui n'ont ce signe que si imparfaitement ou si rarement, que c'est moins un signe certain de la virilité, qu'un indice équivoque de l'impuissance.

Au reste, lorsqu'il n'y a aucun défaut de conformation à l'extérieur dans les hommes, que l'érection & l'éjaculation ont lieu, la stérilité vient alors le plus ordinairement des femmes ; car indépendamment de l'effet des fleurs blanches, qui, quand elles sont continuelles, doivent causer, ou du moins occasionner la stérilité, les testicules des femmes éprouvent des changements & des altérations considérables. Ajoutez que les défauts de conformation de la matrice & du vagin, le tempérament trop ou trop peu sensible, sont encore des vices physiques pour l'acte de la génération.

Dans le cours ordinaire de la nature, les femmes ne sont en état de concevoir, qu'après la premiere éruption des regles ; & la cessation de cet écoulement, qui arrive ordinairement à l'âge de quarante ou cinquante ans, les rend stériles pour le reste de leur vie : on en a cependant vu qui sont devenues meres avant que d'être sujettes au moindre écoulement périodique, & d'autres qui ont conçu à soixante & soixante & dix ans, & même dans un âge plus avancé. On regardera si l'on veut ces exemples, quoiqu'assez fréquents, comme des exceptions à la regle ; mais ces exceptions suffisent pour faire voir que la matiere des menstrues n'est pas essentielle à la génération.

L'âge auquel l'homme peut engendrer n'a pas des termes aussi marqués ; il faut que le corps soit parvenu à un certain point d'accroissement, pour que la liqueur séminale soit produite ; cela arrive ordinairement entre douze & dix-huit ans. A soixante ou soixante & dix ans, lorsque la vieillesse commence à énerver le corps, la liqueur séminale est moins abondante, & souvent elle n'est plus prolifique : cependant on a vu plusieurs exemples de vieillards, qui ont engendré jusqu'à quatre-vingt & quatre-vingt-dix ans ; on a vu aussi de jeunes garçons qui ont engendré à l'âge de

neuf, dix & onze ans, & de petites filles qui ont conçu à ſept, huit & neuf ans; mais ces faits extrêmement rares, peuvent être regardés comme des phénomenes.

De la conception, de la groſſeſſe, du fœtus, de ſon accroiſſement, & de l'accouchement.

Les ſignes que quelques Auteurs ont indiqués pour reconnoître ſi une femme a conçu, tels que le ſaiſiſſement & le froid convulſif, *horripilatio*, que quelques femmes doivent avoir reſſenti au moment de la conception, ne ſont que des ſignes très équivoques; car d'autres femmes aſſurent au contraire avoir reſſenti une ardeur brûlante, cauſée par la chaleur de la liqueur ſéminale de l'homme; & le plus grand nombre avouent n'avoir rien reſſenti de tout cela, ſinon le terme du prurit vénérien qui ſuccede au plus grand degré d'orgaſme. Mais les ſymptômes qui, dans les premiers mois, font reconnoître aux femmes qu'elles ſont groſſes, ſont moins équivoques; ſavoir, un engourdiſſement dans les lombes, un aſſoupiſſement preſque continuel, une mélancolie qui les rend triſtes & quelquefois capricieuſes, des douleurs de dents, la pâleur & des taches dans le viſage, les paupieres affaiſſées, les yeux jaunes, le goût dépravé, le dégoût, le vomiſſement, la ceſſation de l'écoulement périodique, la ſécrétion du lait dans les mamelles, enfin le mouvement du fœtus, l'enflure particuliere & dure de l'hypogaſtre.

La groſſeſſe eſt le tems pendant lequel une femme qui a conçu, porte dans ſon ſein le fruit de la fécondation: ce tems qui déſigne l'état d'une femme enceinte, prend date depuis le moment où la faculté prolifique a été réduite en acte, & où toutes les conditions requiſes de la part de l'un & de l'autre ſexe ont concouru à jetter les fondements du fœtus mâle ou femelle, dont la ſortie eſt le terme. Auſſi-tôt que la groſſeſſe eſt déclarée, dit l'Auteur de l'*Eſſai ſur la maniere de perfectionner l'eſpece humaine*, la femme doit tourner toutes ſes vues ſur elle-même, & meſurer ſes actions aux beſoins de ſon fruit; elle devient alors la dépoſitaire d'une créature nouvelle; c'eſt un abregé d'elle-même, qui n'en differe que par la proportion & le développement ſucceſſif de ſes parties.

L'expoſition de ce qui ſe paſſe pendant la groſſeſſe, n'étant donc que l'hiſtoire de la formation du fœtus humain, de ſon développement, de la maniere particuliere dont il vit, dont il ſe nourrit, dont il croît dans le ſein de ſa mere, & dont ſe font toutes ces différentes opérations de la Nature à l'égard de l'un & de l'autre, c'eſt proprement l'hiſtoire du fœtus qu'il s'agit de placer ici.

Nous diſons que lorſque la conception a lieu, la ſemence du mâle s'introduit dans la matrice de la femelle; & il y a apparence qu'après le mélange des deux liqueurs ſéminales, tout l'ouvrage de la génération eſt dans la matrice ſous la forme d'un petit globe. Trois ou quatre jours après la

conception, il y a dans la matrice une bulle ovale, qui a dix lignes dans un de ses diametres. Sept jours après, on y peut appercevoir quelques petites fibres réunies, qui sont les premieres ébauches du fœtus. Ces premiers linéaments ne paroissent être qu'une masse d'une gelée presque transparente. Quinze jours après, on commence à bien distinguer la tête, & à reconnoître les traits les plus apparents du visage; le nez n'est encore qu'un petit filet prééminent, & perpendiculaire à une ligne qui indique la séparation des deux levres; on voit deux points noirs à la place des yeux, deux petits trous à celle des oreilles : ainsi la bouche, le conduit intestinal jusqu'à l'anus, la moëlle allongée, à la prendre depuis le cerveau jusqu'à son extrémité inférieure, sont les parties molles qui paroissent se former les premieres. A un mois, le fœtus a plus d'un pouce de longueur; la figure humaine n'est plus équivoque; toutes les parties de la face sont déja reconnoissables; toutes les parties du corps sont dessinées. A six semaines, le fœtus a près de deux pouces de longueur : on apperçoit à-peu-près dans ce temps le mouvement du cœur; on y distingue des marques sensibles du sexe dont il est. Toute cette opération est exprimée jusqu'ici par ces deux vers latins :

Sex in lacte dies, ter sunt in sanguine terni,
Bis senum carnes, ter senum membra figurant.

ce qui signifie : *la semence reste dans la matrice pendant six jours sous la forme laiteuse : elle passe à l'état sanguinolent, & y reste pendant neuf jours; puis est douze jours à prendre la forme de chair : enfin, les membres sont organisés au bout de dix-huit autres jours;* ce qui forme un espace de quarante-cinq jours. Si cependant ce bel ouvrage de la Nature, plus ou moins avancé, reçoit des troubles & des commotions trop fortes dès ses premiers jours d'arrangement : que, par exemple, le suc nourricier manque ou soit détourné du vrai germe avant qu'il ait acquis un commencement de solidité, de *vrai germe* il devient *faux germe;* ses premiers linéaments s'effacent & se détruisent par le long séjour qu'il fait encore dans la matrice avant que d'être expulsé : dans les mêmes instants, ce n'est plus qu'une congelation séminale flottante & opaque, ou un corps informe, qui venant à être expulsé ou à tomber, produit la *fausse couche* la plus ordinaire. Mais reprenons le détail d'une conception bien conditionnée. A deux mois le fœtus a plus de deux pouces de longueur : l'ossification commence par des points osseux au milieu du bras, de l'avant-bras, &c. mais les clavicules sont déja ossifiées en entier, & l'on peut dire que les os qui ont part à la composition des organes des sens, ou qui sont destinés à leur conservation, sont les premiers perfectionnés dans le fœtus. A trois mois, le fœtus a plus de trois pouces, & pese environ trois onces; c'est à-peu-près dans ce tems que la mere commence à en sentir le mouvement, mais cela dépend de la plus ou moins grande sensibilité de la mere. Quatre mois &

demi après la conception, la longueur du fœtus est de six à sept pouces; les ongles paroissent aux doigts & aux mains: toutes les parties de son corps sont repliées de maniere à occuper le moins de place possible; les genoux touchent presque aux joues. Plusieurs observations prouvent que le fœtus prend dans la matrice des situations différentes, suivant les diverses attitudes du corps de la mere. Il est ordinairement placé les pieds en bas, le derriere appuyé sur les talons, la tête inclinée sur les genoux, les mains sur la bouche, les pieds tournés en dedans, & il nâge comme une espece de vaisseau dans l'eau contenue par les membranes qui l'environnent, sans que la mere en ressente d'autre incommodité que le mouvement que le fœtus fait tantôt à droite, tantôt à gauche. Mais une fois que la tête vient à grossir assez pour rompre cet équilibre, elle fait la culbute & tombe en bas, la face tournée vers l'os sacrum, & le sommet vers l'orifice de la matrice: ceci se fait six semaines ou deux mois avant l'accouchement. Lorsque le tems de sortir est arrivé, le fœtus se trouvant trop serré dans la matrice, fait effort pour en sortir, la tête la premiere. Enfin, dans le moment de l'accouchement, le fœtus en réunissant ses propros forces à celles de sa mere, ouvre l'orifice de la matrice autant qu'il est nécessaire pour se faire passage. Il arrive quelquefois que le fœtus sort de la matrice sans briser son enveloppe, comme cela arrive dans l'accouchement des animaux; mais communément le fœtus, par son effort, brise son enveloppe, dont une partie lui reste quelquefois sur la tête; c'est ce que l'on appelle *naître coëffé*. La liqueur qui sort pendant l'accouchement, se nomme le bain ou les eaux de la mere. Ce bain naturel qui met le fœtus à couvert des injures extérieures, en éludant la violence des coups que la femme grosse peut recevoir sur le ventre, défend aussi par la même raison la matrice des secousses & des frottements causés par les mouvements du fœtus: enfin, ces eaux servent à faciliter la sortie de l'enfant dans le tems de l'accouchement, en rendant les passages plus souples. Lorsque le fœtus est sorti, le cordon ombilical entraîné par son poids ou par la main de la Sage-femme, attire le placenta & les autres membranes: on noue ce cordon à un doigt de distance du nombril, & on le coupe à un doigt au-dessus de la ligature; le reste se desseche. Le cordon ombilical est composé de deux arteres & d'une veine; son usage dans le fœtus étoit de prolonger le cours de la circulation du sang: les extrémités de ces vaisseaux se divisent en ramifications, & forment ce qu'on appelle le placenta. Le fœtus ne respire point dans le sein de sa mere: ainsi ce que l'on dit des cris des enfants dans le sein de leur mere, ne doit être regardé que comme une fable.

La durée de la grossesse est ordinairement de neuf mois, quelquefois plus ou moins; mais le tems ordinaire s'étend à vingt jours de différence; c'est-à-dire depuis huit mois & quatorze jours jusqu'à neuf mois & quatre jours. Le commencement du septieme mois est le plus court terme de

la grossesse ; le fœtus sorti plutôt avorte. Les femmes qui ont fait plusieurs enfants, assurent presque toutes que les femelles naissent plus tard que les mâles. *Voyez* la *Dissertation des naissances tardives*.

Il est plus ordinaire de voir des femmes n'avoir qu'un enfant à la fois qu'un plus grand nombre. Lorsqu'elles en portent deux, trois, ou plus, on les trouve très rarement sous la même enveloppe ; & leurs placentas, quoiqu'adhérents, sont presque toujours distincts : mais cette pluralité de fœtus dans une seule grossesse, cette fécondité de différents individus vivants, tient-elle au mystere de la *superfœtation ?* C'est un point sur lequel on est partagé.

Les preuves de la superfœtation (phénomene qui a été contesté) se multiplient de plus en plus. En 1753, une femme de Louviers accoucha successivement en trois mois de trois enfants qui furent baptisés. En 1755, une femme de dix huit ans, mariée en Angleterre près de Katwyk sur mer, à un homme veuf de soixante ans, qui n'avoit point eu d'enfants de sa premiere femme, y accoucha le matin d'un garçon vivant ; le même jour au soir elle fut encore délivrée d'un enfant de six mois, & le lendemain il en vint un troisieme d'environ trois mois. Voici un autre fait presque incroyable, quoique récent. En 1755 le 21 Mars, on présenta à l'Impératrice de Russie, un Paysan Moscovite nommé *Jacques Kyrllof*, & sa femme. Ce paysan, marié en secondes nôces, étoit âgé de soixante & dix ans : sa premiere femme étoit accouchée vingt-une fois ; savoir, quatre fois de quatre enfants, sept fois de trois, & dix fois de deux : total cinquante-sept enfants qui vivoient alors. Sa seconde femme qui l'accompagnoit, comptoit déja sept couches, une de trois enfants à la fois, & six de deux jumeaux chacune, ce qui faisoit quinze enfants pour sa part. Ainsi le Patriarche Moscovite avoit eu jusqu'alors soixante & douze enfants. Quelle étrange fécondité ! quelle vue peut avoir la Nature de produire deux jumeaux, un enfant à deux têtes, à deux corps, à quatre bras, &c. ? *Voy.* MONSTRE. Pourquoi les enfants ressemblent-ils tantôt à leur pere, tantôt à leur mere ? C'est à-peu-près les mêmes difficultés pour les différentes marques de naissance que l'on rapporte à une imagination frappée.

De la circoncision, de l'infibulation, & de la castration.

La circoncision, l'infibulation & la castration sont des faits trop essentiels dans l'histoire de l'homme, pour n'en point parler.

La circoncision est un usage extrêmement ancien, & qui subsiste encore dans la plus grande partie de l'Asie. On croit que les Turcs & plusieurs autres Peuples auroient naturellement le prépuce trop long, si l'on n'avoit pas la précaution de le couper ; & que sans la circoncision, certains Peuples, tels que les Arabes, seroient inhabiles à la génération.

La circoncision a lieu aussi pour les filles ; car dans quelques contrées d'Arabie,

d'Arabie, de Perse, d'Afrique, l'accroissement des nymphes devient trop considérable, & nuiroit aussi à la génération, si l'on ne prévenoit cet inconvénient par la circoncision.

Cette opération peut donc être fondée sur la nécessité, & elle a du moins pour objet la propreté; mais l'infibulation & la castration ne peuvent avoir d'autre origine que la jalousie ou l'intérêt.

L'infibulation pour les garçons se fait en tirant le prépuce en avant; on le perce, & on y met un anneau assez grand, qui doit rester en place aussi long-tems qu'il plaît à celui qui a ordonné l'opération, & quelquefois toute la vie. Ceux qui, parmi les Moines Orientaux, font vœu de chasteté, portent ainsi un très grand anneau, pour se mettre dans l'impossibilité d'y manquer. L'infibulation a lieu aussi chez certains peuples pour les filles & pour les femmes. On ne peut rien imaginer de bizarre & de ridicule sur ce sujet, que les hommes n'aient mis en pratique, ou par passion ou par superstition. Les Ethiopiens, plusieurs autres peuples de l'Afrique, & quelques autres nations de l'Asie, aussi-tôt que leurs filles sont nées, rapprochent, par une sorte de couture, les parties que la Nature a séparées, & ne laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulements naturels : les chairs adherent peu-à-peu, à mesure que l'enfant prend son accroissement; de sorte que l'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le tems du mariage est arrivé. On dit qu'ils emploient pour cette infibulation des filles, un fil d'amiante, parceque cette matiere n'est pas sujette à la corruption. Il y a certains peuples qui passent seulement un anneau : les femmes sont soumises comme les filles à cet usage outrageant; la seule différence est que l'anneau des filles ne peut s'ôter qu'en le détruisant, & que celui des femmes a une espece de serrure, dont le mari seul a, dit-on, la clef.

L'usage de la castration des hommes est fort ancien & généralement assez répandu; c'étoit la peine de l'adultere chez les Egyptiens. Il y a plusieurs especes de castrations : les Hottentots coupent un testicule à leurs enfants, dans l'idée que ce retranchement les rend plus légers à la course; dans d'autres pays, les pauvres mutilent entierement leurs garçons pour éteindre leur postérité, qui se trouveroit un jour dans la misere. Ceux qui, comme en Italie, n'ont en vûe que la formation ou perfection d'une sorte de voix qui dépare la Nature, se contentent de couper les deux testicules; mais dans certains pays, & aujourd'hui dans toute l'Asie & dans une partie de l'Afrique, &c. ceux qui sont animés par la défiance qu'inspire la jalousie, ne croiroient pas leurs femmes en sureté, si elles étoient gardées par des *Eunuques* de cette espece : ils ne veulent se servir que de ceux auxquels on a retranché toutes les parties extérieures de la virilité.

L'amputation n'est pas le seul moyen dont on se soit servi; autrefois on empêchoit l'accroissement des testicules, & l'on en détruisoit l'organisation par le simple frottement, en mettant les enfants dans un bain d'eau chaude, fait de décoction de plantes. On prétend que cette sorte de cas-

tration ne fait courir aucun risque pour la vie. L'amputation des testicules n'est pas fort dangereuse ; on la peut faire à tout âge, cependant on préfere le tems de l'enfance : mais l'amputation entiere des parties extérieures de la génération, est le plus souvent mortelle. On ne peut faire cette opération sur les enfants que depuis l'âge de sept ans jusqu'à dix : la difficulté qu'il y a de sauver ces sortes d'Eunuques dans cette opération, fait qu'ils coutent en Turquie cinq ou six fois plus cher que les autres. Quoique, selon Chardin, cette opération soit si douloureuse & si dangereuse passé l'âge de quinze ans, qu'à peine en réchappe-t-il un quart de ceux qui la subissent, Pietro della Vallé dit qu'en Perse, ceux à qui on fait subir cette infâme & cruelle opération, pour punition du viol & d'autres crimes de ce genre, en guérissent fort heureusement, quoiqu'avancés en âge, & qu'on n'applique que de la cendre sur la plaie.

Il y a à Constantinople, dans toute la Turquie, en Perse, des Eunuques dont le teint est gris : ils viennent pour la plupart du Royaume de Golconde, de la presqu'Isle en-deçà du Gange, des Royaumes d'Assan, d'Aracan, de Pégu & du Malabar. Ceux du golfe de Bengale sont de couleur olivâtre. Il y en a de blancs, mais en petit nombre ; ils viennent de Georgie & de Circassie. Les noirs viennent d'Afrique, principalement d'Ethiopie ; ceux-ci sont d'autant plus recherchés & plus chers, qu'ils sont plus horribles. Il paroit qu'il se fait un commerce considérable de cette espece d'hommes neutres dans la Société ; car Tavernier dit, qu'étant au Royaume de Golconde, en 1657, on y fit jusqu'à vingt-deux mille Eunuques.

Les Eunuques auxquels on n'a ôté que les testicules, ne laissent pas de sentir de l'irritation dans ce qui leur reste, & d'en avoir le signe extérieur même plus fréquemment que les autres hommes ; mais cette partie ne prend qu'un très petit accroissement, & demeure à-peu-près dans le même état où elle étoit à l'âge où l'on a fait l'opération.

Si l'on considere avec attention ces différentes especes d'Eunuques, l'on reconnoît presque toujours que la fatale opération & ses suites leur ont causé des variations plus ou moins sensibles dans la configuration, indépendamment des effets physiques qu'elle produit sur l'homme.

Les Eunuques sont, dit M. Withof, timides, irrésolus, craintifs, soupçonneux, inconstants ; & cela parceque leur sang n'a pas reçu toute l'élaboration nécessaire en passant par les vaisseaux spermatiques : ainsi en s'éloignant des qualités de l'homme, ils participent aux inclinations de la femme, & leur esprit même est d'un sexe mitoyen. Ils ont cependant quelques avantages : ils deviennent plus grands & sont plus gras pour l'ordinaire que les autres hommes. Si les Eunuques abondent plus en matieres huileuses, ils sont aussi moins sujets à la goutte & à la folie, que les hommes qui abondent plus en sang & en humeurs atrabilaires : la liqueur oléagineuse qui circule abondamment chez eux, empêche les inégalités dans la trachée artere & dans le palais ; ce qui, joint à la flexibilité de l'épiglotte & des autres organes de la voix, rend la leur si sonore & si étendue, &

même ſi douce, qu'il eſt preſque impoſſible à un Eunuque de prononcer diſtinctement la lettre *R*. Cet avantage factice ſuffit-il pour conſoler ces malheureux de la barbarie de leurs peres? On ne peut réfléchir ſur tous les motifs qui produiſent des Eunuques, ſans jetter un cri de douleur & de pitié. Qu'on ne croie pas, au reſte, qu'une auſſi odieuſe cruauté produiſe infailliblement le fruit qu'on en eſpere quelquefois (l'étendue factice & étrangere de la voix de deſſus); de deux mille victimes ſacrifiées au luxe & aux biſarreries de l'art, à peine trouve-t-on trois ſujets qui réuniſſent le talent & l'organe: toutes les autres créatures oiſives & languiſſantes, ne ſont plus que le rebut des deux ſexes, des membres paralytiques de la Société, un fardeau inutile & flétriſſant de la terre qui les a produits, qui les nourrit & qui les porte.

Il y a des rapports ſinguliers, dont nous ignorons les cauſes, entre les parties de la génération & celles de la gorge: les Eunuques n'ont point de barbe; leur voix, quoique forte & perçante, n'eſt jamais d'un ton grave. Souvent les maladies ſecrettes ſe montrent à la gorge. La correſpondance qu'ont certaines parties du corps fort éloignées & fort différentes, & qui eſt ici remarquée, pourroit s'obſerver bien plus généralement; mais on ne fait pas aſſez d'attention aux effets, lorſqu'on ne ſoupçonne pas quelles en peuvent être les cauſes: c'eſt ſans doute par cette raiſon, dit M. de Buffon, qu'on n'a jamais ſongé à examiner avec ſoin ces correſpondances dans le corps humain. Il y a dans les femmes une grande correſpondance entre la matrice, les mammelles & la tête: combien n'en trouveroit-on pas d'autres, ſi de grands Médecins tournoient leurs vues de ce côté-là!

On peut obſerver que cette correſpondance, entre la voix & les parties de la génération, ne ſe reconnoît pas ſeulement dans les Eunuques: la voix change dans les hommes à l'âge de puberté; & les femmes qui ont la voix forte ſont ſoupçonnées d'avoir plus de penchant à l'amour. Voyez, ci-après, *l'article* ECONOMIE ANIMALE, où eſt inſéré le méchaniſme de la voix.

Dans l'enfance il n'y a quelquefois qu'un teſticule dans le ſcrotum, & quelquefois point du tout. On ne doit cependant pas toujours juger que les jeunes gens qui ſont dans l'un ou dans l'autre de ces cas, ſoient en effet privés de ce qui paroît leur manquer. A l'âge de huit ou dix ans, ou même ſimplement à l'âge de puberté, la Nature fait un effort qui les fait paroître au dehors; cela arrive auſſi quelquefois par l'effet d'une maladie ou d'un mouvement violent, tel qu'un ſaut ou une chûte, &c. Quand même les teſticules ne ſe manifeſteroient pas, on n'en eſt pas moins propre à la génération; l'on a même obſervé que ceux qui ſont dans cet état, ont plus de vigueur que les autres.

Il ſe trouve auſſi des hommes qui n'ont quelquefois qu'un teſticule, ce défaut ne nuit pas à la génération; l'on a obſervé que le teſticule qui eſt ſeul eſt alors beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire. Il y a auſſi des

hommes qui en ont trois ; ils ſont, dit-on, beaucoup plus vigoureux & plus forts de corps que les autres. On peut voir par l'exemple des animaux, combien ces parties contribuent à la force & au courage : quelle différence entre un taureau & un bœuf, un belier & un mouton, un coq & un chapon !

Age viril.

Le corps acheve de prendre ſon accroiſſement en hauteur à l'âge de la puberté, & pendant les premieres années qui ſuccedent à cet âge. Il y a des jeunes gens qui ne grandiſſent plus après la quatorzieme ou la quinzieme année de leur âge, d'autres croiſſent juſqu'à vingt & vingt-trois ans. Dans cet âge ils ſont preſque tous effilés, mais peu-à-peu les membres ſe moulent & s'arrondiſſent, & le corps dans les hommes eſt avant l'âge de trente ans dans ſon point de perfection pour les proportions de ſa forme ; le corps de la femme parvient bien plutôt à ce point de perfection.

Le corps de l'homme bien fait doit être quarré, les muſcles doivent être durement exprimés, le contour des membres fortement deſſiné, les traits du viſage bien marqués. Dans les femmes tout eſt plus arrondi, les formes ſont plus adoucies, les traits plus fins, & le teint plus éclatant. L'homme a la force & la majeſté ; les graces & la beauté ſont l'appanage de l'autre ſexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la Terre : tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, ſa ſupériorité ſur les êtres vivants ; il ſe tient droit & élevé, ſon attitude eſt celle du commandement ; ſa tête regarde le Ciel & préſente une face auguſte, ſur laquelle eſt imprimé le caractere de ſa dignité : l'image de l'ame y eſt peinte par la phyſionomie ; l'excellence de ſa nature perce à travers les organes matériels, & anime d'un feu divin les traits de ſon viſage ; ſon port majeſtueux, ſa démarche ferme & hardie annoncent ſa nobleſſe & ſon rang ; il ne touche à la terre que par les extrêmités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, & ſemble la dédaigner.

Lorſque l'ame eſt tranquille, toutes les parties du viſage ſont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur enſemble marquent encore aſſez la douce harmonie des penſées. Mais lorſque l'ame eſt agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les paſſions ſont rendues avec autant de délicateſſe que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame eſt exprimé par un trait, chaque action par un caractere, dont l'impreſſion vive & prompte devance la volonté, nous décele, & rend au dehors, par des ſignes pathétiques, les images de nos ſecrettes agitations.

La bouche & les levres ſont, après les yeux, les parties du viſage qui ont le plus de mouvement & d'expreſſion ; les paſſions influent ſur ces mouvemens, la bouche en marque les différens caracteres par les différentes formes qu'elle prend ; l'organe de la voix anime encore cette partie,

& la rend plus vivante que toutes les autres. Les bras, les mains & tout le corps entrent aussi dans l'expression des passions.

Quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très nerveux, & peut-être plus fort par rapport à son volume, que celui des animaux les plus forts. On assure que les porte-faix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf cents livres pesans. On raconte mille choses prodigieuses de la légereté des Sauvages à la course : l'homme civilisé ne connoît pas ses forces, il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, & combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

De la vieillesse, & de la mort.

M. Busching dit, d'après M. Sussmich, que dans un tems donné le nombre de ceux qui naissent, surpasse presque toujours celui de ceux qui meurent ; par conséquent le nombre des hommes va toujours en augmentant. C'est une chose connue, que sans les fléaux de la guerre, de la peste, de la famine, du célibat, &c. notre terre seroit infiniment plus peuplée. En campagne les listes des morts font voir qu'il naît plus de garçons que de filles : c'est le contraire à la Ville, où le nombre des femmes est ordinairement plus grand. Au reste l'espece humaine est plus vivace dans les contrées septentrionales, que dans celles du midi.

Le corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection, qu'il commence à décheoir : le dépérissement est d'abord insensible ; mais avec le tems les membranes deviennent cartilagineuses, les cartilages deviennent osseux, les os deviennent plus solides, toutes les fibres plus dures, presque toute la graisse se consume, la peau se desséche, devient écailleuse, les rides se forment peu-à-peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe. Les premieres nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans ; elles augmentent par dégrés assez lents jusqu'à soixante, par dégrés plus rapides jusqu'à soixante dix : la caducité commence à cet âge, & elle va toujours en augmentant ; la décrépitude suit ; & la mort termine ordinairement avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans la vieillesse & la vie. Le corps meurt donc peu-à-peu & par partie, son mouvement diminue par dégrés, la vie s'éteint par nuances successives, & la mort n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la derniere nuance de la vie. Comme les os, les cartilages, les muscles & toutes les parties qui composent le corps, sont moins solides & plus mous dans les femmes que dans les hommes, il faudra plus de tems pour que ces parties prennent cette solidité qui cause la mort ; les femmes par conséquent doivent avoir une vieillesse plus longue que les hommes ; c'est aussi ce qui arrive : & on a observé, en consultant les tables que l'on a faites sur la mortalité du genre-humain, que quand les femmes ont passé un certain âge elles vivent

ensuite plus long-tems que les hommes. Ainsi il est d'expérience que la jeunesse des femmes est plus courte & plus brillante que celle des hommes, mais que leur vieillesse est plus fâcheuse & plus longue, *citiùs pubescunt, citiùs senescunt.* Au reste voyez les Tables de mortalité que M. de Parcieux a faites à ce sujet.

Cette cause de la mort naturelle est générale & commune à tous les animaux, & même aux végétaux. On peut observer dans le chêne que c'est le centre qui se désorganise le premier & tombe en poussiere ; car ces parties devenant trop compactes, ne peuvent plus recevoir de nourriture.

La durée totale de la vie peut se mesurer, en quelque façon, par celle du tems de l'accroissement ; un arbre ou un animal qui prend en peu de tems tout son accroissement, périt beaucoup plutôt qu'un autre auquel il faut plus de tems pour croître. L'homme qui est trente ans à croître en hauteur & en grosseur, vit nonante ou cent ans ; le chien qui ne croît que pendant deux ou trois ans, ne vit aussi que dix ou douze ans.

Les causes de notre destruction sont donc nécessaires, & la mort inévitable ; il ne nous est pas plus possible d'en reculer le terme fatal, que de changer les loix de la Nature. Les hommes les plus vieux, sont ceux dont l'accroissement n'a été parfait que dans un âge déja avancé, & dont les appétits, les passions ont été tranquilles. On en a des exemples en considérant les vies & les mœurs, 1°. de Henri Jankins, Anglois, mort en 1670, âgé de cent soixante-neuf ans ; 2°. de Jean Rovin, né à Szatlova-Carants-Betcher, dans le Bannat de Temeswar, lequel a vécu cent soixante-douze ans, & sa femme cent soixante-quatre ans, ayant été mariés ensemble cent quarante-sept ans ; le cadet de leur fils, quand Rovin mourut, avoit quatre-vingt-dix-neuf ans ; 3°. de Pierre Zorten, paysan du même pays, mort âgé de cent quatre-vingt-cinq ans en 1724 ; le cadet de ses fils avoit alors quatre-vingt-dix-sept ans. On voit à Bruxelles, dans la Bibliotheque du Prince Charles, l'histoire & les portraits en pieds de ces trois centenaires.

Variétés dans l'espece humaine, &c.

La premiere & la plus remarquable de ces variétés est celle de la couleur ; la seconde est celle de la forme ; & la troisieme est celle du naturel des différents peuples. En parcourant la surface de la terre pour connoître les variétés qui se rencontrent entre les hommes de différents climats, & en commençant par le Nord, on trouve en Laponie & sur les côtes septentrionales de la Tartarie une race d'hommes d'une petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes qui paroissent avoir dégénéré de l'espece humaine, ne laissent pas d'être assez nombreux, & d'occuper de vastes contrées. Tous ces peuples ont le visage large & plat, le nez camus & écrasé, l'iris de l'œil jaune, brune & tirant sur le noir, les paupieres allongées & tirées vers les

temples, les joues extrêmement élevées, la bouche très grande, le bas du visage étroit, les levres grosses & élevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs & lisses, la peau basanée; trapus quoique maigres, la plûpart n'ont que quatre pieds de hauteur. Chez tous ces peuples, les femmes sont aussi laides que les hommes, & leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord. Celles de Groenland sont de fort petite taille; elles ont le corps bien proportionné, mais leurs mamelles sont molles, & si longues qu'elles donnent à tetter à leurs enfans pardessus l'épaule; le bout de ces mamelles est noir comme du charbon, & la peau de leur corps est de couleur olivâtre très foncée. Ces peuples, qui se ressemblent tous à l'extérieur, ont aussi tous à-peu-près les mêmes inclinations & les mêmes mœurs; ils sont tous également grossiers & stupides. Ils sont tous dans l'usage de plonger les enfans dans l'eau froide au moment de leur naissance (ce qu'un grand-Homme appelle les baigner dans le Styx), pour les rendre impénétrables aux traits des maladies. Cette coutume se pratique aussi par quelques Anglois.

Tous ces habitans du Nord ont un penchant naturel pour les lieux qui les ont vu naître : ce sentiment est gravé dans presque tous les hommes. Les Lappons vivent sous terre ou dans des cabanes, presqu'entierement enterrées & couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de poissons. Une nuit de plusieurs mois les oblige de conserver de la lumiere dans ce séjour glacé : ils se plaisent même dans cette solitude affreuse. L'été ils sont obligés de vivre dans une épaisse fumée pour se garantir de la piquure des moucherons. Avec cette maniere de vivre si dure & si triste, ils ne sont presque jamais malades, & ils parviennent tous à une extrême vieillesse, verte & vigoureuse. La seule incommodité à laquelle les vieillards sont sujets, est la cécité; cette incommodité est occasionnée par l'éclat continuel de la neige pendant l'hiver, l'automne & le printems, & par la fumée dont ils sont aveuglés pendant l'été.

Dans le Nord de l'Europe les femmes sont fort fécondes; on dit qu'en Suéde elles ont jusqu'à vingt-huit ou trente enfans. Cette fécondité dans les femmes ne suppose pas qu'elles aient plus de penchant à l'amour, puisque les hommes mêmes sont beaucoup plus chastes dans les pays froids que dans les pays chauds. Tout le monde sait que les nations du Nord ont toujours été si fécondes, qu'il en est sorti d'immenses peuplades qui ont inondé toute l'Europe; c'est ce qui a fait dire à quelques Historiens que le Nord étoit la pépiniere des hommes, *Officina gentium*.

Le sang Tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois, & de l'autre avec les Russes Orientaux, & ce mêlange n'a pas fait disparoître en entier les traits de cette race, car il y a parmi les Moscovites beaucoup de visages Tartares; & quoiqu'en général, cette nation soit du même sang que les autres nations Européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps quarré, les cuisses grosses & les jambes courtes comme les Tartares. Les Calmuques, qui habitent dans le voisinage de la

mer Caspienne, entre les Moscovites & les grands Tartares, sont des hommes robustes, mais les plus laids & les plus difformes qui soient sous le Ciel; ils ont le visage si plat & si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts; leurs yeux sont extraordinairement petits, & le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines; ils ont les genoux tournés en dehors & les pieds en dedans. A mesure qu'on avance vers l'Orient dans la Tartarie indépendante, les traits des Tartares se radoucissent un peu. Les Chinois ne sont pas à beaucoup près aussi différents des Tartares que le sont les Moscovites, il n'est pas même sûr qu'ils soient d'une autre race. Si on les compare aux Tartares par la figure & par les traits, on y trouvera des caracteres d'une ressemblance non équivoque. Les Chinois ont en général le visage large, les yeux petits, le nez camus, & presque point de barbe. Les Japonois sont assez semblables aux Chinois, ils sont seulement plus jaunes & plus bruns, parcequ'ils habitent un climat plus méridional: ces peuples ont à-peu-près le même naturel, les mêmes mœurs & les mêmes coutumes que les Chinois. L'une des plus bizarres, & qui est commune à ces deux nations, est de serrer les pieds des filles dans leur enfance avec tant de violence qu'on les empêche de croître. Une jolie femme de ces pays doit avoir le pied assez petit pour trouver trop aisée la pantoufle d'un enfant de six ans.

Les Siamois, les Péguans, les habitans d'Aracan, de Laos & autres contrées voisines, ont les traits assez semblables à ceux des Chinois; ils ne different que du plus ou moins par la couleur. Ces peuples ont, ainsi que tous les peuples de l'Orient, du goût pour les longues oreilles; les uns tirent leurs oreilles pour les allonger, mais sans les percer; d'autres, comme au pays de Laos, en agrandissent le tour si prodigieusement qu'on pourroit presque y passer le poing, ensorte que leurs oreilles descendent jusques sur leurs épaules. Les Siamois ont la coutume de se noircir les dents; cette coutume leur vient de l'idée qu'ils ont que les hommes ne doivent point avoir les dents blanches comme les animaux; ils se les noircissent avec une espece de vernis qu'il faut renouveller de tems en tems: quand ils appliquent ce vernis, ils sont obligés de se passer de manger pendant quelques jours, pour donner le tems à cette drogue de s'attacher.

Les habitans du vaste Archipel, connu sous le nom d'Isles Manilles, & des autres Isles Philippines, sont peut-être les peuples les plus mêlés de l'Univers, par les alliances qu'ont faites ensemble les Espagnols, les Indiens, les Chinois, les Malabares & les Noirs. Les Noirs qui vivent dans les rochers & les bois de cette Isle, different entierement des autres habitans: quelques-uns ont les cheveux crêpus comme les Negres d'Angola, les autres les ont longs; on en a vu, dit-on, plusieurs parmi eux qui avoient au croupion des queues longues de quatre ou cinq pouces. On voit aussi, au rapport de quelques Voyageurs, dans le Royaume de Lambri, de ces hommes qui ont des queues de la longueur de la main, & qui ne

ne vivent que dans les montagnes. Quelques-uns disent aussi que l'on voit de ces hommes à queues dans l'Isle Formose ; (ces queues ne sont qu'un prolongement du coccix). Voici un autre fait qui est également extraordinaire, c'est que dans cette Isle il n'est pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans, quoiqu'il leur soit libre de se marier long-tems avant cet âge. Lorsqu'elles sont grosses, les Prêtresses vont leur fouler le ventre avec les pieds pour les faire avorter ; ce seroit chez eux non-seulement une honte, mais même un crime, que de laisser venir un enfant avant l'âge prescrit par la Loi.

Les habitans de la Nouvelle Guinée sont noirs, ils ont le visage rond & large avec un gros nez plat : cependant leur physionomie ne seroit pas absolument désagréable, s'ils ne se défiguroient pas le visage par une espece de cheville de la grosseur du doigt & longue de quatre pouces dont ils se traversent les deux narines. Ils ont aussi de grands trous aux oreilles où ils mettent des chevilles comme au nez. Leurs femmes ont de longues mammelles qui leur pendent sur le nombril, le ventre extrêmement gros, les jambes fort menues, les bras de même.

Les habitans de la Nouvelle Hollande sont noirs comme les Negres, grands, droits, menus ; ils tiennent toujours leurs paupieres à demi-fermées, pour garantir leurs yeux des moucherons qui les incommodent : ceux-ci sont peut-être les gens du monde les plus misérables, & ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes ; ils demeurent en troupes de vingt ou trente, hommes & femmes, pêle-mêle ; ils n'ont point d'habitation, ni d'autre lit que la terre, ils n'ont pour habit qu'un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, ils n'ont ni pain, ni grains, ni légumes ; leur unique nourriture est de petits poissons qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre dans de petits bras de mer.

Les Mogols & les autres peuples de la presqu'Isle des Indes, ressemblent assez aux Européens par la taille & par les traits, mais ils en different par la couleur : les Mogols, hommes & femmes, sont olivâtres ; les femmes ont les jambes & les cuisses fort longues, & le corps assez court, ce qui est le contraire des femmes Européennes. Tavernier dit que lorsqu'on a passé Lahor & le Royaume de Cachemire, toutes les femmes du Mogol n'ont point de poils à aucune partie du corps, & que les hommes ont peu de barbe. On dit qu'au Royaume de Décan on marie les enfants extrêmement jeunes, les garçons à dix ans & les filles à huit, & il s'en trouve qui ont des enfants à cet âge : mais ces femmes cessent aussi ordinairement d'en avoir avant l'âge de trente ans. Il y a des femmes qui se font découper la peau en fleurs, & la peignent de diverses couleurs avec des jus de racines de leur pays, de maniere que leur peau paroît comme une étoffe à fleurs.

Les Bengalois sont plus jaunes que les Mogols : on prétend que leurs femmes sont de toutes celles de l'Inde les plus lascives. On fait à Bengale un grand commerce d'Esclaves mâles & femelles : on y fait aussi beaucoup

d'Eunuques, soit de ceux auxquels on n'ôte que les testicules, soit de ceux auxquels on fait l'amputation totale.

Les habitans de la côte de Coromandel, ainsi que ceux du Malabar, sont très noirs. Les coutumes de ces différents peuples de l'Inde, sont toutes singulieres & bizarres. Les Banians ne mangent rien de ce qui a eu vie : ils craignent de tuer le moindre insecte, même ceux qui leur sont le plus nuisibles.

Les habitans de Calicut sont olivâtres & ne peuvent prendre qu'une femme, tandis que les femmes nobles peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît. Les meres prostituent leurs filles le plus jeunes qu'elles peuvent. Il y a parmi les Calicutiens des familles qui ont les jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme : la peau en est dure & rude comme une verrue ; avec cela, ils ne laissent pas d'être fort dispos. Cette race d'hommes, à grosses jambes, s'est plus multipliée parmi les Naires de Calicut, que dans aucun autre peuple des Indes : on en trouve cependant quelques-uns ailleurs, & sur-tout à Ceylan.

Les habitans de l'Isle de Ceylan sont un peu moins noirs que ceux de la côte de Malabar ; mais il y a dans cette même Isle des especes de Sauvages, que l'on nomme *Bédas*, & qui sont d'un blanc pâle comme quelques Européens : leurs cheveux sont roux : ils ne vivent que dans les bois les plus épais ; & s'y tiennent si cachés, qu'on a de la peine à les découvrir : il y a lieu de penser que ces Bédas de Ceylan, ainsi que les Kacrelas de Java & les Albinois du midi de l'Afrique, pourroient être de race Européenne ; il est très possible que quelques hommes & quelques femmes Européennes aient été abandonnés autrefois dans ces Isles, ou qu'ils y aient abordé dans un naufrage ; & que dans la crainte d'être mal-traités des Naturels du pays, ils soient demeurés eux & leurs descendants, dans les lieux les plus déserts de cette Isle, d'où ils ne sortent que le soir, ne pouvant souffrir la lumiere, & continuent à mener la vie des Sauvages, qui, peut-être, a ses douceurs lorsqu'on y est accoutumé.

Les Maldivois sont bien formés & bien proportionnés : il y a peu de différence entr'eux & les Européens, à l'exception qu'ils sont de couleur olivâtre, ainsi que les femmes ; cependant comme c'est un peuple mêlé de toutes les nations, on y voit aussi des femmes très blanches. Les Maldivoises sont extrêmement débauchées, & mettent leur gloire à être indiscrettes, infidelles, & à citer leurs bonnes fortunes : elles mangent à tout moment du *bétel* & beaucoup d'*épices* à leurs repas. Pour les hommes, ils sont beaucoup moins vigoureux qu'il ne conviendroit à leurs femmes.

Goa, qui est le principal établissement des Portugais dans les Indes, est le pays du monde où il se vendoit autrefois le plus d'Esclaves : on y trouvoit à acheter des filles & des femmes, de tous les pays des Indes ; ces Esclaves savent, pour la plûpart, jouer des instruments, coudre & broder en perfection : il y en a de blanches, d'olivâtres, de basanées, de toutes couleurs ; celles dont les Indiens sont les plus amoureux, sont les filles Caffres de

Mosambique qui sont toutes noires. Il est à remarquer que la sueur de tous ces peuples Indiens, tant mâles que femelles, n'a point de mauvaise odeur; au lieu que celle des Negres d'Afrique est des plus désagréables, lorsqu'ils sont échauffés : elle a, dit-on, l'odeur des poireaux verds. Les femmes Indiennes aiment beaucoup les hommes blancs d'Europe, & les préferent aux blancs des Indes & à tous les autres Indiens.

Les Persans sont voisins des Mogols : aussi les habitans de plusieurs Provinces de Perse ne different gueres des Indiens, sur-tout ceux des Provinces Méridionales; mais dans le reste du Royaume, le sang Persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang Géorgien & Circassien. Ce sont les deux Nations du monde, où la Nature forme les plus belles personnes; aussi il n'y a presque aucun homme de qualité, en Perse, qui ne soit né d'une mere Géorgienne ou Circassienne. Comme il y a un grand nombre d'années que ce mélange a commencé à se faire, le sexe féminin s'est embelli comme l'autre, & les Persannes sont devenues fort belles & fort bien faites, quoique ce ne soit pas au point des Géorgiennes. Sans ce mélange, les gens de qualité de Perse seroient les plus laids hommes du monde, puisqu'ils sont originaires de la Tartarie, dont les habitans sont laids & mal faits.

On voit en Perse une grande quantité de belles femmes de toutes couleurs, qui y sont amenées de tous les côtés par les Marchands. Les blanches viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Géorgie & des frontieres de la grande Tartarie : les basanées, des terres du Grand Mogol, & de celles du Roi de Golconde & du Roi de Visapour : les noires viennent de la côte de Mélinde & de celles de la Mer Rouge.

Les peuples de la Perse, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Egypte & de toute la Barbarie, peuvent être regardés comme une même nation, qui, dans le tems de Mahomet & de ses successeurs, s'est extrêmement étendue, a envahi des terreins immenses; & s'est prodigieusement mêlée avec les peuples de ces pays. Les Princesses & les Dames Arabes qui ne sont point exposées au soleil, sont fort blanches, belles & bien faites : les femmes du commun sont brunes & basanées; elles se peignent aussi la peau.

Les Egyptiens, quoique voisins des Arabes, & soumis comme eux à la domination des Turcs, ont cependant des coutumes fort différentes des Arabes. Par exemple, dans toutes les Villes & Villages le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des Voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer : les gens riches se font, en mourant, un devoir de piété de fonder des Maisons d'hospitalité, & de les peupler de filles, qu'ils font acheter dans ces vues charitables. Les Egyptiennes sont fort brunes; elles ont les yeux vifs : les hommes sont de couleur olivâtre.

En lisant l'histoire des peuples d'Afrique, on ne peut apprendre sans étonnement, que les habitants des montagnes de la Barbarie sont blancs; au lieu que les habitants des côtes de la mer & des plaines sont basanés & très bruns. Cette petite élevation au-dessus de la surface de la terre, pro-

duit le même effet que plusieurs dégrés de latitude sur sa surface.

Tous les peuples qui habitent entre le vingtieme, le trentieme & le trente-cinquieme dégrés de latitude du Nord de l'ancien Continent, ne sont pas fort différents les uns des autres, si l'on excepte les variétés particulieres, occasionnées par le mélange d'autres peuples plus septentrionaux. Ils sont tous en général bruns, basanés, mais assez beaux & assez bien faits. Ceux qui vivent dans un climat plus tempéré, tels que les habitants des Provinces septentrionales du Mogol & de la Perse, les Arméniens, les Turcs, les Géorgiens, les Mingréliens, les Circassiens, les Grecs & tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs & les mieux faits de toute la terre.

Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire : on ne trouve pas un laid visage dans ce pays ; & la Nature y a répandu, sur la plûpart des femmes, des graces que l'on ne voit point ailleurs : elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture : elles ont le visage charmant. Les hommes sont aussi fort beaux & grands : ils ont naturellement de l'esprit ; mais il n'y a aucun pays dans le monde où le libertinage & l'ivrognerie soient à un si haut point qu'en Géorgie. C'est particulierement parmi les jeunes filles de cette nation, que les Rois & les Seigneurs de Perse choisissent ce grand nombre de concubines dont les Orientaux se font honneur. Il y a même des défenses très expresses d'en trafiquer ailleurs qu'en Perse, les filles *Géorgiennes* étant, si l'on peut parler ainsi, regardées comme une marchandise de contrebande, qu'il n'est pas permis de faire sortir hors du pays : il a été cependant stipulé entre le Grand Seigneur & le Roi de Perse, que le sérail Ottoman seroit rempli par choix & à volonté de jeunes Géorgiennes. Quoique les mœurs & les coutumes des Géorgiens soient un mélange de celles de la plûpart des peuples qui les environnent, ils ont en particulier cet étrange usage, que les gens de qualité y exercent l'emploi de Bourreau ; bien loin qu'il soit réputé infâme en Géorgie, comme dans le reste du monde, c'est un titre aussi glorieux pour les familles de ce pays, que l'impudicité de leurs filles.

Les femmes de Circassie sont fort belles & fort blanches : elles ont si peu de sourcils, qu'on diroit que ce n'est qu'un filet de soie recourbé. L'été les femmes du peuple ne portent qu'une simple chemise, qui est ordinairement bleue, jaune ou rouge ; & cette chemise est ouverte jusqu'à mi-corps : elles ont le sein parfaitement bien fait : elles sont libres avec les étrangers ; mais cependant fidelles à leurs maris, qui n'en sont point jaloux.

Les Mingreliens sont aussi beaux que les Géorgiens & les Circassiens ; & il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule & même race d'hommes. Il y a en Mingrelie, dit Chardin, des femmes merveilleusement bien faites, d'un air majestueux, de visage & de taille admirables : elles ont, outre cela, un regard engageant, qui caresse tous ceux qui les regardent, & elles tâchent d'inspirer de l'amour, sans cacher celui qu'elles sentent.

Les maris sont très peu jaloux : quand un homme prend sa femme sur le fait avec un galant, il a le droit de le contraindre à payer un cochon; & d'ordinaire, il ne prend pas d'autre vengeance : le cochon se mange entre eux trois. Ils prétendent que c'est une très bonne & très louable coutume d'avoir plusieurs femmes & concubines, parcequ'on engendre beaucoup d'enfants que l'on vend argent comptant, ou qu'on échange pour des hardes & pour des vivres : voilà toute leur politique & toute leur morale. Au reste, ces Esclaves ne sont pas fort chers; car les hommes, âgés depuis vingt-cinq jusqu'à quarante ans, ne coûtent que quinze écus; & les belles filles, d'entre treize & dix-huit ans, vingt écus.

Les Turcs, qui achetent beaucoup de tous ces Esclaves, sont un peuple composé de plusieurs autres peuples. En général les Turcs sont robustes, & assez bien proportionnés : leurs femmes sont belles, blanches & bien faites. On dit que les Turcs, hommes & femmes, ne portent point de poil en aucune partie du corps, excepté les cheveux & la barbe : ils se servent du *rusma* pour l'ôter. *Voyez ce mot.*

Les femmes Grecques sont encore plus belles & plus vives que les Turques : elles ont de plus l'avantage d'une beaucoup plus grande liberté.

Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitants de Corse, de Sardaigne & les Espagnols, étant situés à-peu-près sous le même parallele, sont assez semblables pour le teint; tous ces peuples sont plus basanés que les François, les Anglois & les autres peuples moins méridionaux. Lorsqu'on fait le voyage d'Espagne, on commence à s'appercevoir, dès Bayonne, de la différence de couleur : les femmes ont le teint un peu plus brun : elles ont aussi les yeux plus brillants. Les Espagnols sont maigres, assez petits : ils ont la taille fine, la tête belle. Les Voyageurs disent unanimement que la délicatesse de l'organisation fait de l'ame des François une glace qui reçoit tous les objets & les rend vivement. Tout, à la vérité, parle en eux : j'en appelle au témoignage de toutes les nations : la France est le temple du goût, du génie & du sentiment. On dit encore que de toutes les passions, l'amour est celle qui sied le mieux aux femmes & sur-tout aux Françoises; il est du moins vrai qu'elles portent ce sentiment, qui est le plus tendre caractere de l'humanité, à un dégré de délicatesse & de vivacité, où il y a peu de femmes d'autres nations qui puissent atteindre. Leur ame semble n'avoir été faite que pour sentir, elles semblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer & d'être aimées. Leur amour n'est pas plus éphemere que chez nos voisins : les François ne sont pas moins favorisés de la nature. Leur taille est à-peu-près la même que celle des Anglois, mais ceux-ci passent pour être moins enjoués & plus philosophes. On voit souvent en Angleterre des hommes vivre plus d'un siecle, ou acquérir un embonpoint extraordinaire, témoin le Sr. Bright de la Province d'Essex, qui, à l'âge de douze ans pesoit cent quatre-vingt-quatre livres, à vingt ans trois cents trente-

ſix, à vingt-neuf ans cinq cents quatre-vingt-quatre, & à trente ans ſix cents ſeize livres : cet homme avoit cinq pieds neuf pouces & demi de haut. Dans la même année (1754) mourut à Londres le nommé Pouvel, Boucher, natif de la Province d'Eſſex, il étoit âgé de trente-ſept ans, & il peſoit quatre-cents quatre-vingts livres.

En revenant à l'Afrique, & examinant les hommes qui ſont au-delà du Tropique, depuis la mer rouge juſqu'à l'Océan, on retrouve des eſpeces de Maures; mais ſi baſanés, qu'ils paroiſſent preſque tous noirs : on trouve auſſi des Negres. En raſſemblant les témoignages des Voyageurs, il paroît qu'il y a autant de variété dans la race des Noirs que dans celle des Blancs. Ceux de Guinée ſont extrêmement laids, & ont une odeur inſupportable; ceux de Soffala & de Moſambique ſont beaux & n'ont aucune mauvaiſe odeur. On retrouve parmi les Negres, toutes les nuances du brun au noir, comme nous avons trouvé dans les races blanches toutes les nuances du brun au blanc.

Les Maures habitent au Nord du fleuve du Sénégal : ils ne ſont que baſanés; les Negres ſont au Midi, & ſont abſolument noirs. Les Iſles du Cap Verd ſont toutes peuplées de Mulâtres, venus des premiers Portugais qui s'y établirent, & des Negres qu'ils y trouverent : on les appelle *Negres couleur de cuivre*, parceque, quoiqu'ils reſſemblent aux Negres par les traits, ils ſont jaunâtres. Les Negres du Sénégal, près de la riviere de Gambie, que l'on nomme *Jaloſe*, ſont tous fort noirs & bien proportionnés : ce ſont les plus beaux & les mieux faits de tous les Negres. Ils ont les mêmes idées que nous de la beauté : il n'y a que ſur le fond du tableau qu'ils penſent différemment. Il y a parmi eux d'auſſi belles femmes, à la couleur près, que dans aucun autre pays du monde : elles ont beaucoup de goût pour les blancs. Au reſte, ces femmes ont toujours la pipe à la bouche, & leur peau a auſſi un peu d'odeur déſagréable lorſqu'elle eſt échauffée.

Les Negres de l'Iſle de Gorée & de la Côte du Cap Verd, ſont bien faits, comme ceux du Sénégal : ils font un ſi grand cas de leur couleur, qui eſt en effet d'un noir d'ébéne profond & éclatant, qu'ils mépriſent les autres Negres qui ne ſont pas ſi noirs, comme les Blancs mépriſent les baſanés. Ces Negres aiment paſſionnément l'eau-de-vie, dont ils s'enivrent ſouvent : ils vendent leurs enfants, leurs parents, & quelquefois ils ſe vendent eux-mêmes, pour en avoir.

Quoique les Negres de Guinée ſoient d'une ſanté ferme & très bonne, rarement arrivent-ils à une certaine vieilleſſe : ils paroiſſent vieux dès l'âge de quarante ans. L'uſage prématuré des femmes eſt peut-être cauſe de la briéveté de leur vie. Rien n'eſt ſi rare que de trouver, dans ce peuple, quelque fille qui puiſſe ſe ſouvenir du tems auquel elle a ceſſé d'être vierge. Leur caractere eſt aſſez conſtant : cette nation eſt ignorante, & cependant pleine de ſentiment, ſur-tout dans l'art d'aimer. On doit même être ſurpris que des ames ſi incultes puiſſent produire quelques vertus, & qu'il n'y germe pas plus de vices.

On préfere, dans nos Isles, les Negres d'Angola, à ceux du Cap Verd, pour la force du corps; mais ils sentent si mauvais, lorsqu'ils sont échauffés, que l'air des endroits par où ils ont passé en est infecté pendant plus d'un quart d'heure. Ceux de Guinée sont aussi très bons pour le travail de la terre, & pour les autres gros ouvrages. Ceux du Sénégal ne sont pas si forts, mais ils sont plus propres pour le service domestique, & plus capables d'apprendre des métiers. Les Négres ont en général le nombril fort gros, & multiplient beaucoup.

Quoique les Negres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir, comme nous l'avons déja dit, beaucoup de sentiment: ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéans, amis ou ennemis, selon la maniere dont on les traite. Lorsqu'on les nourrit bien, & qu'on ne les maltraite pas, ils sont contents, joyeux, prêts à tout faire, & la satisfaction de leur ame est peinte sur leur visage; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin à cœur, & périssent quelquefois de mélancolie. Ils portent une haine mortelle à ceux qui les ont maltraités: lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zele & leur dévouement. Ils sont naturellement compatissants, & même tendres pour leurs enfants, pour leurs amis, pour leurs compatriotes; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont, avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme on le voit, le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus. Je ne puis écrire leur histoire, dit M. de Buffon, sans m'attendrir sur leur état; ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude, d'être obligés de travailler toujours sans pouvoir rien acquérir? faut-il encore les excéder, les frapper, & les traiter comme des animaux? L'humanité se révolte contre ces traitements odieux, que l'avidité du gain a mis en usage. On les force de travail, on leur épargne la nourriture, même la plus commune. Ils supportent, dit-on, aisément la faim; pour vivre trois jours, il ne leur faut que la portion d'un Européen pour un repas; quelque peu qu'ils mangent & qu'ils dorment, ils sont également durs & forts au travail. Comment des hommes à qui il reste quelque sentiment d'humanité, peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, & chercher à légitimer par ces raisons les excès que la soif de l'or leur fait commettre?

Il naît quelquefois, parmi les Negres, des blancs de peres & de meres noirs; chez les Indiens couleur de cuivre, des individus couleur de blanc de lait: mais il n'arrive jamais chez les Blancs, qu'il naisse des individus noirs. Le Blanc paroît donc être la couleur primitive de la nature, que le climat, la nourriture & les mœurs alterent & changent, & qui reparoît dans certaines circonstances, mais avec une si grande altération, qu'il ne ressemble point au blanc primitif. *Voyez* l'article NEGRE.

En tout, les deux extrêmes se rapprochent presque toujours: la Na-

ture, aussi parfaite qu'elle peut l'être, a fait les hommes blancs; & la nature, altérée autant qu'il est possible, les rend encore blancs. Mais le blanc naturel ou blanc de l'espece, est fort différent du blanc individuel ou accidentel. On en voit des exemples dans les plantes, aussi bien que dans les hommes & les animaux : la rose blanche, la giroflée blanche, sont bien différentes, même pour le blanc, des roses ou des giroflées rouges, qui, dans l'automne, deviennent blanches, lorsqu'elles ont souffert le froid des nuits & les petites gelées de cette saison.

On ne connoît guere les peuples qui habitent les côtes & l'intérieur de l'Afrique, depuis le Cap Negre jusqu'au Cap des Voltes; mais les Hottentots, qui sont au Cap de Bonne-Espérance, sont fort connus. Les Hottentots ne sont pas de vrais Negres, mais des hommes, qui, dans la race des Noirs, commencent à se rapprocher du blanc; comme les Maures dans la race blanche, commencent à s'approcher du noir. Les Hottentots vivent errans, & sont de la plus affreuse mal-propreté. Ce sont des especes de Sauvages fort extraordinaires; les femmes sur-tout, qui sont beaucoup plus petites que les hommes, ont une espece d'excroissance ou de peau dure & large, qui leur croît au-dessus de l'os pubis, & qui descend jusqu'au milieu des cuisses en forme de tablier. Toutes les femmes naturelles du Cap sont sujettes à cette monstrueuse difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont assez de curiosité ou d'intrépidité pour demander à la voir ou à la toucher. Les hommes, de leur côté, sont à demi-eunuques, parcequ'à l'âge de huit ans on leur enleve un testicule, dans la persuasion que cela les rend plus légers à la course. D'ailleurs ils sont braves, agiles, hardis, robustes & bienfaits; les exercices de la guerre sont leur unique occupation, ils en sont si passionnés qu'ils traitent avec les nations voisines pour s'obliger à les défendre; ce sont les Suisses de l'Afrique si l'on peut parler ainsi.

Il semble qu'on peut admettre trois causes, qui, toutes trois, concourent à produire les variétés que l'on remarque dans les différents peuples de la terre. La premiere est l'influence du climat; la seconde, qui tient beaucoup à la premiere, est la nourriture; & la troisieme, qui tient peut-être encore plus à la premiere & à la seconde, sont les mœurs. On peut regarder le climat comme la cause premiere & presque unique de la couleur des hommes; mais la nourriture, qui fait à la couleur beaucoup moins que le climat, fait beaucoup à la forme. Des nourritures grossieres, mal-saines, peuvent faire dégénérer l'espece humaine; chez nous-mêmes, les gens de la campagne sont moins beaux que ceux des villes; & on peut remarquer que dans les villages, où la pauvreté est moins grande que dans les autres villages voisins, les hommes sont mieux faits & les visages moins laids. Les traits du visage de différents peuples, dépendent beaucoup de l'usage où ils sont de s'écraser le nez, de se tirer les paupieres, de s'allonger les oreilles, de se grossir les levres, de s'applatir le visage, &c.

En

En Amérique on trouve aussi des peuples qui défigurent de différentes manieres le crâne de leurs enfants dès le moment de leur naissance. Les Omaguas, au rapport de M. de la Condamine (*Mém. de l'Académie des Sciences.* 1745, *p.* 428) ont la bisarre coutume de presser entre deux planches le front des enfants qui viennent de naître, & de leur procurer l'étrange figure qui en resulte, pour les faire mieux ressembler, disent-ils, à la pleine lune. Les Créecks, nation de l'Amérique Septentrionale, vont tous nuds, sont fort belliqueux, & se peignent des lézards, des serpents, des crapauds, &c. sur le visage pour paroître plus redoutables. Les Sauvages du détroit de Davis sont très grands, très robustes & fort laids, ils vivent communément plus de cent ans; leurs femmes se font des coupures au visage & les remplissent de couleur noire pour s'embellir. Le sang des animaux est une boisson agréable à ces peuples errans & carnivores. On trouve à l'article *Pierre à fard*, ce que les différents peuples mettent en usage pour s'embellir, ou pour se parer la peau.

Les habitants de la Floride sont assez bien faits, leur teint est de couleur olivâtre tirant sur le rouge, à cause d'une huile de roucou dont ils se frottent; ils vont presque nuds, sont braves, & immolent au Soleil, leur grande divinité, les hommes qu'ils prennent en guerre, & les mangent ensuite. Leurs Chefs nommés *Paraoustis* & leurs Prêtres ou Médecins nommés *Jonas*, semblables aux Jongleurs du Canada, ont un grand pouvoir sur le peuple. Les Natchez, l'une des nations Sauvages de la Louisianne, sont grands & gros, leur nez est fort long, & le menton un peu arqué. Quand une femme chef, c'est-à-dire, *noble*, ou de la race du Soleil, meurt, on étrangle douze petits enfans & quatorze grandes pernes, pour être enterrées avec elle. On met dans leur fosse commune des ustensiles de cuisine, des armes de guerre & tout l'attirail d'une toilette. Les Caraïbes, peuples de l'Isle de Saint Vincent, ont, ainsi que les Omaguas, la tête applatie d'une maniere difforme & monstrueuse; ils ne doivent peut-être leur couleur rougeâtre qu'au roucou dont ils peignent leur corps avec l'huile. Leurs cheveux sont noirs, jamais crepus ni frisés, & ne descendent qu'aux épaules : ils n'ont point de barbe, & ne sont point velus, aux jambes, aux bras, ni à la poitrine. Leurs yeux sont noirs, gros, saillans & d'un regard effaré : ils mettent, pour ainsi dire, leurs jambes en moule, en les liant par le haut & par le bas dès leur enfance : leur odeur est si désagréable qu'elle a passé en proverbe : leur intelligence est fort bornée. Ils ne se font baptiser une ou plusieurs fois, que pour avoir les présens qu'on leur fait à cette occasion. Les femmes ne mangent point avec leurs maris, ils s'en croiroient deshonorés. L'amour est pour eux comme la soif ou la faim. Enfin ils ont un usage qui étonne toujours; lorsque la femme est accouchée, elle se leve aussitôt, elle vaque à tous les besoins du ménage; & le mari se couche, & reste au lit pour elle pendant un mois entier, sans manger ni boire pendant les dix premiers jours. Au bout du

mois les parens & amis viennent voir ce prétendu malade, lui font des incisions sur la chair, & le saignent de toutes parts sans qu'il ose s'en plaindre : il n'ose pas encore dans les six premiers mois manger des oiseaux ni des poissons, de peur que le nouveau né ne participât des défauts naturels de ces animaux.

Il n'y a, pour ainsi dire, dans le nouveau Continent, qu'une seule race d'hommes, qui tous sont plus ou moins basanés. A l'exception du Nord de l'Amérique, où il se trouve des hommes semblables aux Lapons, & aussi quelques hommes à cheveux blonds, semblables aux Européens du Nord, tout le reste de cette vaste partie du monde ne contient que des hommes parmi lesquels il n'y a presque aucune diversité. Au lieu que dans l'ancien Continent, on trouve une prodigieuse variété dans les différents peuples. Il nous paroît, dit M. de Buffon, que la raison de cette uniformité dans les hommes d'Amérique, vient de ce qu'ils vivent tous de la même façon. Tous les Américains naturels étoient ou sont encore Sauvages ou presque Sauvages ; les Méxiquains & les Péruviens étoient si nouvellement policés, qu'ils ne doivent pas faire une exception. Quelque soit donc l'origine de ces Nations Sauvages, elle paroît leur être commune à toutes ; tous les Américains sortent d'une même souche, & ils ont conservé, jusqu'à présent, les caracteres de leur race sans grande variation, parcequ'ils sont tous demeurés Sauvages, & qu'ils ont vécu à-peu-près de la même façon ; que leur climat n'est pas à beaucoup près aussi inégal pour le froid & pour le chaud, que celui de l'ancien continent ; & qu'étant nouvellement établis dans leur pays, les causes qui produisent des variétés, n'ont pû agir assez long-tems pour opérer des effets bien sensibles.

Ainsi on peut avancer avec beaucoup de fondement, que c'est du climat que dépendent les différences des peuples, prises de la complexion générale ou dominante de chacun, de sa taille, de sa vigueur, de la couleur de sa peau & de ses cheveux, de la durée de sa vie, de sa précocité plus ou moins grande relativement à l'aptitude de la génération, de sa vieillesse plus ou moins retardée, & enfin de ses maladies propres ou endémiques. On ne sauroit contester l'influence du climat sur le physique des passions, des goûts, des mœurs. Les plus anciens Médecins avoient observé cette influence, & il semble que les loix, les usages, le genre de Gouvernement de chaque peuple ont un rapport nécessaire avec ses passions, ses goûts, ses mœurs. Mais en nous attachant principalement aux affections corporelles de chaque Nation, relativement au climat sous lequel elle vit, les principales questions de Médecine qui se présentent sur cette matiere, se réduisent à celles-ci : *Quels sont le tempérament, la taille, la vigueur, & les autres qualités corporelles particulieres à chaque climat ?* Une réponse détaillée appartient proprement à l'Histoire Naturelle de chaque pays. On a cependant assez généralement observé que les habitans des climats chauds étoient plus petits, plus secs, plus vifs, plus gais, communément plus spirituels, moins laborieux, moins vigoureux ; qu'ils

avoient la peau moins blanche ; qu'ils étoient plus précoces, qu'ils vieillissoient plutôt, & qu'ils vieillissoient moins que les habitans des climats froids ; que les femmes des pays chauds étoient moins fécondes que celles des pays froids ; que les premieres étoient plus jolies , mais moins belles que les dernieres ; qu'une blonde étoit un objet rare dans les climats chauds, comme une brune dans les pays du Nord, &c. que dans les climats très chauds l'amour étoit dans les deux sexes un desir aveugle & impétueux , une fonction corporelle , un appétit , un cri de la Nature , *in furias ignesque ruunt ;* que dans les climats tempérés il étoit une passion de l'ame , une affection réfléchie , méditée , analysée , systématique , un produit de l'éducation ; & qu'enfin dans les climats glacés , il étoit le sentiment tranquille d'un besoin peu pressant. Quant à la précocité corporelle, c'est une vérité d'expérience qu'elle est dûe à l'exercice précoce des facultés intellectuelles. Terminons ce paragraphe, & disons avec M. Venel, que les hommes nouvellement transplantés sont plus exposés aux incommodités qui dépendent du climat, que les naturels du pays : c'est encore une observation constante & connue généralement, que les habitans des pays chauds peuvent passer avec moins d'inconvéniens dans des régions froides , que les habitans de celles ci ne peuvent s'habituer dans les climats chauds.

Des Sens.

Selon l'observation de M. le Cat, dans son *Traité des Sens*, les machines particulieres, que la Nature a disposées dans toute l'étendue de l'économie animale pour procurer à notre ame les diverses sensations , nous étoient absolument nécessaires & pour notre être & pour notre bien être. Ce sont autant de sentinelles qui nous avertissent de nos besoins, & qui veillent à notre conservation au milieu des corps utiles ou nuisibles qui nous environnent : ce sont autant de portes qui nous sont ouvertes pour communiquer avec les autres êtres, & pour jouir du monde où nous sommes placés. Ce sont ces organes qui établissent la communication qui est entre nous & presque tous les êtres de la Nature. C'est à ces principes de nos connoissances & de nos raisonnemens, que nous devons notre principal mérite ; & ce mérite est proportionné à leur nombre & à leurs perfections : un plus grand nombre de sens ou des sens plus parfaits nous eussent montré d'autres êtres qui nous sont inconnus , & d'autres modifications dans ceux mêmes que nous connoissons.

Le corps animal, dit M. de Buffon, est composé de plusieurs matieres différentes, dont les unes, comme les os, la graisse, le sang, la lymphe, &c. sont insensibles , & dont les autres, comme les membranes & les nerfs , paroissent être des matieres actives , d'où dépendent le jeu de toutes les parties, & l'action de tous les membres. Les nerfs sont sur-tout l'organe immédiat du sentiment : toute la différence qui se trouve dans nos sensations ne vient que du nombre plus ou moins grand, & de la position

plus ou moins extérieure des nerfs ; ce qui fait que les uns de ces sens peuvent être affectés par de petites particules de matiere qui émanent des corps, comme l'œil, l'oreille & l'odorat ; les autres par des parties plus grosses, qui se détachent des corps au moyen du contact, comme le goût ; & les autres par les corps, ou même par les émanations des corps lorsqu'elles sont assez réunies & assez abondantes pour former une espece de masse solide, comme le toucher, qui nous donne les sensations de la solidité, de la fluidité & de la chaleur des corps.

Le toucher est la sensation la plus générale. Nous pouvions bien ne voir & n'entendre que par une petite portion de notre corps ; mais il nous falloit du sentiment dans toutes les parties, pour n'être pas des automates qu'on auroit montés & détruits, sans que nous eussions pu nous en appercevoir. La nature y a pourvu : par-tout où il y a des nerfs & de la vie, il y a aussi de cette espece de sentiment. Le toucher est comme la base de toutes les autres sensations : c'est le genre, dont elles sont des especes plus parfaites, car toutes les autres sensations ne sont véritablement que des especes de toucher. C'est par le toucher seul que nous pouvons acquerir des connoissances complettes & réelles ; c'est ce sens qui rectifie tous les autres sens dont les effets ne seroient que des illusions, si celui-ci ne nous apprenoit à juger : car lorsque l'on voit pour la premiere fois, tous les objets paroissent être dans les yeux, ils s'y peignent renversés : on ne peut en reconnoître la grandeur, la distance, la position, la forme que par le toucher ; aussi voit-on que les enfants cherchent toujours à toucher tout ce qu'ils voient. M. Chéselden apprit toutes ces vérités d'un homme à qui il eut le bonheur de redonner la lumiere en lui faisant l'opération de la cataracte.

La peau, qui est l'organe du toucher, est un tissu de fibres, de nerfs & de vaisseaux, dont l'entrelacement en tout sens forme une étoffe à-peu-près de la nature de celle d'un chapeau. Cette tissure fibreuse est visible dans les cuirs épais. Toute la surface de la peau est garnie de mamellons nerveux : ces mamellons sont rangés sur une même ligne & dans un certain ordre ; & c'est cet ordre qui forme les sillons que l'on observe à la surpeau ; ce sont ces mamellons nerveux qui, réunis étroitement & exposés à l'air, deviennent à l'extrémité des doigts, des corps solides que nous appellons les *ongles*. Voyez ce mot & l'article Peau.

La sensation du toucher peut devenir si parfaite dans l'homme, qu'on l'a vu, pour ainsi dire, quelquefois faire la fonction des yeux, & dédommager en quelque façon des aveugles de la perte de la vue. Il est parlé d'un Organiste de Hollande, qui distinguoit les couleurs des cartes par la finesse du toucher, ce qui le rendoit un joueur redoutable ; car en maniant les cartes il connoissoit celles qu'il donnoit aux autres, comme celles qu'il avoit lui-même. Il suffisoit au Sculpteur Ganibasius de Volterre qui étoit devenu aveugle, de toucher une figure pour en faire ensuite en argile une copie parfaitement ressemblante.

Le goût n'eſt qu'une eſpece de toucher, qui n'a pas pour objet les corps ſolides, mais ſeulement les ſucs ou les liqueurs dont ces corps ſont imbus, ou qui en ont été extraits. Le goût (*guſtus*) eſt ce ſens admirable par lequel on diſcerne les ſaveurs, & dont la langue eſt le principal organe. On peut dire que la bouche, le goſier & l'eſtomac ayant beaucoup de ſympathie entr'eux, ne ſont proprement qu'un organe continu du goût.

L'odorat paroît moins un ſens particulier qu'une partie ou un ſupplément de celui du goût. L'odorat eſt en quelque ſorte le goût des odeurs, & l'avant-goût des ſaveurs. C'eſt ſur la membrane pituitaire qui tapiſſe les cavités du nez, que ſe fait la ſenſation des odeurs. Les animaux ont l'odorat d'autant plus parfait, que les cornets du nez ſont plus grands, & par conſéquent tapiſſés d'une plus grande membrane.

Les hommes ont pour l'ordinaire l'odorat bien moins bon que celui des animaux, par la raiſon que nous venons de dire. Cependant la regle n'eſt pas abſolument générale. Dans les Antilles il y a des Negres qui, comme les chiens, ſuivent les hommes à la piſte, & diſtinguent avec le nez la piſte d'un Negre d'avec celle d'un Européen. Au rapport du Chevalier Digbi, un garçon que ſes parents avoient élevé dans une forêt où ils s'étoient retirés pour éviter les ravages de la guerre, & qui n'y vivoit que de racines, avoit l'odorat ſi fin, qu'il diſtinguoit par ce ſens l'approche des ennemis, & en avertiſſoit ſes parents. Depuis il changea de façon de vivre, & perdit à la longue cette grande fineſſe de l'odorat : il en conſerva néanmoins une partie ; car étant marié, il diſtinguoit fort bien, en flairant, ſa femme d'avec une autre, & il pouvoit même la retrouver à la piſte. Un tel mari en Italie, dit M. le Cat, ſeroit un argus plus terrible que celui de la fable. Le Religieux de Prague, dont parle le Journal des Savants de 1684, enchérit encore ſur les obſervations précédentes. Non-ſeulement celui-ci connoiſſoit par l'odorat les différentes perſonnes ; mais ce qui eſt bien plus ſingulier, il diſtinguoit une fille ou une femme chaſte, d'avec celle qui ne l'étoit point. Ce Religieux avoit commencé un *Traité nouveau des Odeurs*, lorſqu'il mourut ; & les Journaliſtes en regrettent la perte. Pour moi, dit encore M. le Cat, je ne ſais ſi un homme ſi ſavant dans ce genre, n'auroit pas été dangereux dans la ſociété.

Il ſemble donc que la perfection de l'organe de l'odorat des animaux dépende non-ſeulement de l'organe, mais encore du genre de vie, & entre autres de la privation des odeurs fortes, dont les hommes ſont ſans ceſſe entourés, & dont leur organe eſt comme uſé ; enſorte que les odeurs auſſi foibles & auſſi ſubtiles que celles dont on vient de parler, ne peuvent y faire impreſſion.

L'ouie eſt une faculté qui devient active par l'organe de la parole ; c'eſt en effet par ce ſens que nous vivons en ſociété, que nous recevons la penſée des autres, & que nous pouvons leur communiquer la nôtre : les organes de la voix ſeroient des inſtruments inutiles, s'ils n'étoient mis en mouvement par ce ſens. Un ſourd de naiſſance eſt néceſſairement muet.

C'est en vain que l'air remué par les corps bruyants ou sonores, ou agité par le mouvement de celui qui parle, nous frapperoit de toutes parts, si la structure de l'oreille ne la rendoit pas propre à recevoir ces sensations.

Nous allons présenter ici succinctement les principales parties que la Nature emploie pour faire sentir les sons. C'est dans l'excellent *Traité des sens* de M. le Cat, qu'il faut voir la description anatomique & complette de cet organe.

La partie extérieure de l'oreille se nomme la *conque ;* sa forme est destinée à recevoir les rayons sonores en plus grande quantité. Le canal creux se nomme le *conduit auditif*, & aboutit au *tympan*, qui est une membrane mince, un peu concave du côté du conduit auditif. Immédiatement après la membrane du tympan, sont quatre osselets qu'on appelle, à cause de leur figure, l'un *os orbiculaire*, l'autre l'*étrier*, le troisieme l'*enclume*, & le quatrieme le *marteau*. Une partie de celui-ci qu'on a nommé le *manche*, aboutit au centre du *tympan*, & sert à le tendre plus ou moins. Lorsque cette membrane du tympan est lâche, les sons foibles s'y amortissent & ne passent pas outre; ou bien s'ils passent, leur impression est si peu sensible, que l'ame n'y fait point d'attention; mais si le tympan est bien tendu, comme il arrive quand on écoute avec attention, le moindre son se communique par cette même membrane à la masse d'air qui est derriere, dans une cavité que l'on nomme la *caisse du tambour ;* cette cavité est pleine d'air, & communique avec la bouche par un canal que l'on nomme la *trompe d'Eustache*. Il suit de cette structure, que l'air du tambour communiquant toujours avec l'air extérieur, fait équilibre à celui qui remplit le conduit auditif. A la caisse du tambour répond une autre partie de l'oreille que l'on nomme le *labyrinthe*, à cause de ses détours; il est composé du *vestibule*, des *trois canaux semi-circulaires*, & du *limaçon*. Lorsque le son ou l'air agité par la parole, vient donc à émouvoir la membrane élastique du tympan, l'air qui est dans la caisse du tambour se trouve agité, & communique son mouvement à celui qui est dans le labyrinthe, dont toutes les parties sont revêtues des petites fibres du nerf auditif : c'est principalement dans la partie du labyrinthe que l'on nomme le *limaçon*, & qui a vraiment la figure de la coquille d'un limaçon, mais qui est divisée par une cloison ou lame membraneuse, que se fait la sensation des sons.

Une incommodité des plus communes dans la vieillesse, est la surdité. Il y a lieu de penser qu'elle est occasionnée, parceque la lame membraneuse du limaçon augmente en solidité à mesure que l'on avance en âge, ce qui rend l'ouie dure. Lorsque cette lame s'ossifie, on devient entiere-sourd.

Un moyen de reconnoître si la surdité est occasionnée parceque la lame spirale du limaçon est devenue insensible, est de mettre une petite montre à répétition dans la bouche du sourd, & la faire sonner; s'il entend ce son qui se communique par la trompe d'Eustache, sa surdité sera certainement causée par un embarras extérieur dans le conduit auditif, auquel il est possible de remédier en partie.

Comme la propagation des sons se fait selon les mêmes loix que celle de la lumiere, on a cherché à rassembler les rayons sonores par le moyen d'un cornet de figure parabolique propre pour se faire entendre de ceux qui ne sont pas entierement sourds.

Le méchanisme de la vision n'est pas moins admirable que celui de l'ouïe. L'œil n'est que l'épanouissement du nerf optique : son globe est composé extérieurement de plusieurs membranes les unes sur les autres, qui tirent leur origine d'un nerf qui vient du cerveau, & qui porte le nom de *nerf optique ;* le dedans est rempli par trois humeurs de différente consistance, dont l'usage est de donner lieu à la réfraction des rayons de lumiere, par le moyen desquels nous voyons les objets.

Le *nerf optique*, ainsi que les autres, a trois parties principales; savoir, la *dure-mere*, qui l'enveloppe extérieurement; la *pie-mere*, qui est comme une seconde enveloppe; & enfin la *moëlle*, qui est une substance plus molle : ces trois parties se dilatent pour former le globe de l'œil, & portent alors différents noms.

La premiere, qui est une expansion de la dure-mere, se nomme *Sclérotique ;* elle forme cette partie antérieure de l'œil que l'on peut toucher immédiatement du doigt; elle est transparente comme de la corne, ce qui la fait nommer aussi *cornée transparente.* Cette partie de l'œil, à cause de la saillie qu'elle a, procure à la vue une plus grande étendue. Si la cornée étoit plane & à fleur de l'orbite, l'animal ne verroit que les objets qui sont devant lui, à moins qu'il ne tournât la tête à tout instant; au lieu qu'étant arrondie & saillante, elle fait voir distinctement ce qui est devant l'œil, & appercevoir au moins confusément ce qui est sur les côtés, jusqu'à une certaine distance.

L'*Iris* est ce cercle coloré que l'on apperçoit sous la cornée transparente, & au milieu duquel il y a un trou rond, qu'on nomme la *prunelle* ou la *pupille.* L'iris est formée par l'épanouissement de la pie-mere; cette iris varie de couleur dans les différents individus, & elle est composée de fibres musculaires, qui sont ou en cercles concentriques ou en rayons : leur usage est de dilater ou de rétrécir l'ouverture de la prunelle, afin de n'y laisser entrer que la quantité de rayons convenable, & que l'impression ne soit pas trop vive & ne fatigue pas l'organe. Aussi lorsque nous passons d'un lieu obscur dans un lieu éclairé, l'ouverture de la pupille se rétrécit, mais plus ou moins, suivant la sensibilité des yeux : au contraire, elle s'élargit lorsque nous passons du grand jour a l'obscurité. Ce phénomene s'observe d'une maniere bien sensible dans les chats, dont la pupille est étroite & de forme ovale dans le jour, & ronde & très ouverte dans la nuit.

La couronne ciliaire, qui n'est elle-même qu'une partie de l'épanouissement de la pie-mere, tient suspendu, vis-à-vis la prunelle, un corps transparent, d'une figure lenticulaire, que l'on nomme le *cristallin.*

La partie médullaire du nerf optique s'épanouit aussi, & produit une

troisieme membrane très fine & baveuse, qui tapisse tout l'intérieur de l'œil, en se terminant à la couronne ciliaire; c'est ce qu'on appelle la *retine*, partie de l'œil sur laquelle se fait vraiment la sensation des objets.

Toutes les parties dont nous venons de parler, partagent l'intérieur du globe en trois chambres. Les deux premieres renferment une liqueur claire comme de l'eau, qu'on nomme l'*humeur aqueuse*. Derriere l'humeur aqueuse est le cristallin, qui est enchassé dans la couronne ciliaire, & se trouve suspendu vis-à-vis de la prunelle. Derriere le cristallin est la derniere chambre, qui contient une substance très limpide, d'une consistance assez semblable à celle de la gelée de viande, & qu'on appelle l'*humeur vitrée*.

Telle est la structure merveilleuse de l'œil : la lumiere, réfléchie par les objets que nous voyons, passe par l'ouverture de la pupille, & elle subit, au travers de la cornée transparente, de l'humeur aqueuse, du cristallin & de l'humeur vitrée, les réfractions nécessaires pour que les objets viennent se peindre sur la retine plusieurs ensemble, tous sans se confondre, avec leurs couleurs naturelles. Sans cet organe, toutes les merveilles du Ciel & de la Terre, qui viennent pour ainsi dire nous toucher nous-mêmes, n'existeroient plus pour nous : sans cet organe nous ne connoîtrions l'approche des corps que lorsque nous serions frappés ou terrassés par eux. Quelle merveille ! sur un espace de sept lignes d'étendue, vient se peindre un espace de sept lieues, lorsque monté sur une montagne on regarde un grand horison; cependant les villes, les plaines, les forêts, tout s'y peint distinctement. Il est mille choses encore plus admirables les unes que les autres sur la vision, mais qu'il seroit trop long de rapporter ici; nous nous contenterons de dire qu'on distingue ordinairement trois sortes de vue : savoir, 1°. la vue courte ou forte, 2°. la vue longue ou foible, 3°. la bonne vue ou parfaite. Ceux qui ont la vue courte sont appellés *Myopes*, ils peuvent voir fort nettement les objets qui sont fort proches, & ne font qu'entrevoir ceux qui sont éloignés : au contraire ceux qui ont la vue longue, & que l'on appelle *Presbytes*, voient mieux les objets éloignés que ceux qui sont proches, qu'ils ne sauroient distinguer, (l'on prétend que c'est la configuration particuliere du *cristallin* qui fait qu'une personne est myope ou presbyte) : enfin ceux qui ont la vue bonne, & qui tiennent le milieu entre les myopes & les presbytes, voient fort bien les objets qui sont dans une médiocre distance. C'est cette sorte de vue que l'on peut considérer comme la plus parfaite, comme la plus propre à distinguet & à reconnoître les formes, les couleurs & les distances.

De l'Economie animale.

Les grands rapports généraux qui se trouvent entre l'économie animale du corps humain & celle des autres animaux, nous ont déterminés à présenter ici une légere esquisse des principaux phénomenes de cette admirable

ble machiné du corps humain, où l'on reconnoît, d'une maniere bien frappante, la main de la Divinité. Les merveilles que l'on entreverra, d'après ce court exposé, seront bien propres à animer la curiosité, & à exciter le desir de les étudier dans leurs détails.

Nous avons décrit les sens, par le moyen desquels l'homme communique avec l'Univers entier & avec ses semblables. Quelles foules de merveilles, lorsqu'on vient à examiner son économie intérieure ! tout y annonce une simplicité admirable, & en même-tems une composition difficile à débrouiller.

La machine animale est comme le cercle, qui n'a ni commencement ni fin : un ressort prête son action à l'autre qui lui doit son mouvement ; leur union conspire à former d'autres machines qui deviennent leur mobile ; enfin tous les ressorts réunissent leur mouvement dans chaque ressort, & chaque ressort partage aux autres son action & sa production. Le cerveau n'agit, par exemple, que par l'impulsion du cœur, qui seroit immobile sans le cerveau ; ces deux machines réunissent leur méchanisme pour former la respiration qui soutient leur action ou la détruit : les fluides qui traversent nos vaisseaux sont préparés par ces trois forces mouvantes, & les parties de ces fluides préparés animent le cerveau, donnent au cœur tous ses mouvements, & font marcher la respiration.

Si nous considérons présentement la charpente humaine, on voit autant de force que de légereté réunie dans les os. Quel enchaînement dans ceux des vertebres ! que de cavités, de trous sans nombre & presqu'imperceptibles, ménagés dans tous ces os pour donner passage aux vaisseaux qui portent la nourtiture par-tout, & aux nerfs qui distribuent par-tout le sentiment !

La peau recouvre toute la machine animale ; c'est elle qui donne à notre corps toute sa beauté par sa blancheur & par son poli, & qui défend les parties qu'elle environne ; elle est l'organe du toucher, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; elle est toute parsemée de pores par où se fait la transpiration insensible. Les pores de la transpiration, suivant Leuwenoeck, sont si nombreux & si petits, qu'il y en a cent vingt-cinq mille sur l'espace qu'occuperoit un grain de sable. Il sort par ces pores des vapeurs continuelles ; & suivant les expériences de Sanctorius, un homme qui mange & qui boit la quantité de huit livres, en perd cinq par la transpiration insensible. Sera-t-on étonné après cela, d'apprendre que cette transpiration arrêtée ou diminuée, occasionne la plupart des maladies.

Les muscles qui sont distribués dans toute notre machine, & qui ont leur attache aux os, ont une force qui surprend. Suivant le calcul du fameux Borelli, qui a fait un ouvrage sur le mouvement des animaux, lorsqu'un homme du poids de cent cinquante livres, s'éleve en sautant à la hauteur de deux pieds, ses muscles agissent dans ce moment avec deux mille fois plus de force, c'est-à-dire, avec une force équivalente à un poids de trois cents mille livres ou environ. Le cœur, qui n'est que tout muscle,

à chaque battement ou contraction, par laquelle il pouſſe le ſang dans les arteres, & des arteres dans les veines, où il ſubit des frottements immenſes, agit avec une force équivalente à plus de cent mille livres peſant.

Le *cerveau*, que l'on regarde avec raiſon comme la partie principale du corps humain, eſt contenu dans le crâne, & diviſé en deux parties; l'une ſupérieure, que l'on nomme le *grand cerveau ;* & l'autre inférieure, que l'on nomme le *cervelet.* Voyez le mot CERVEAU. On reconnoît ces parties pour être l'origine d'où part tout le genre nerveux, ſource de la vie, de la force, du plaiſir & de la douleur de l'animal. Le cerveau eſt le laboratoir des eſprits vitaux. Mais par le ſecours de quelle partie du cerveau tous ces grands effets s'operent-ils? Sa nature merveilleuſe s'eſt toujours dérobée aux recherches des plus grands hommes, & peut-être leur échappera-t-elle toujours. Au reſte voilà des expériences qui prouvent que le ſentiment & le mouvement ont leur principe dans la ſubſtance médullaire. 1°. Lorſque la moëlle du cerveau eſt comprimée par quelque cauſe que ce puiſſe être, par le ſang, par l'applatiſſement méchanique des os du crâne, par la concuſſion, ou par la commotion, on tombe en apoplexie. 2°. La moëlle du cerveau piquée, déchirée, donne des convulſions horribles. 3°. Cette même moëlle & celle de l'épine, bleſſées, coupées ou comprimées, produiſent la paralyſie des parties qui leur ſont inférieures; heureuſement que la moëlle du cerveau a pour rempart le crâne: celle de l'épine trouve le ſien dans le canal des vertebres. 4°. Si l'on comprime le cerveau ou qu'on le coupe juſqu'à la ſubſtance médullaire, l'action volontaire des muſcles eſt interrompue, la mémoire & le ſentiment s'éteignent, mais la reſpiration & le mouvement du cœur ſubſiſtent. 5°. Quant au cervelet, ſi l'on fait la même choſe, la reſpiration & le mouvement du cœur ceſſent: de-là il s'enſuit que les nerfs deſtinés au mouvement volontaire partent du *cerveau*, & que les nerfs d'où dépendent les mouvements ſpontanés, ſortent du *cervelet.* Mais eſt-on robuſte, eu égard à la quantité du cervelet? Cela eſt vraiſemblable : l'expérience nous manque cependant ici.

Les nerfs ſont des corps longs, ronds & blancs, au milieu deſquels ſe trouve un conduit deſtiné à recevoir les eſprits vitaux. Il y a dans le corps humain quarante paires de nerfs : dix ſortent du cerveau, & trente de la moëlle de l'épine. La troiſieme partie de nerfs qui vient de la moëlle de l'épine, comme cette moëlle vient du cerveau, dépend entierement de notre volonté dans les mouvements qu'elle fait faire aux bras; c'eſt à notre gré qu'elle les fait agir ou qu'elle interrompt leur action : mais ceux qui tirent leur origine du cervelet, meuvent continuellement, & indépendamment de notre volonté, les organes d'où dépend notre vie. Nous n'avons aucun pouvoir ſur l'action de ces nerfs d'où dépend notre exiſtence; tels ſont ceux qui ſe rendent au cœur.

Le diaphragme eſt une partie ample & muſculeuſe, qui ſépare la cavité

du thorax d'avec celle de l'abdomen. Il eſt convexe du côté de la poitrine, & on peut le regarder comme le principal organe de la reſpiration, puiſqu'en s'abaiſſant il dilate, & qu'en ſe relevant il rétrécit la cavité de la poitrine. Les mouvements du diaphragme ſont ſoumis à notre volonté dans les grandes inſpirations, par exemple dans le tems qu'on chante ou qu'on parle. Le diaphragme reçoit deux nerfs qui ſortent de la moëlle de l'épine, & qui appartiennent par conſéquent à ceux qui dépendent de notre volonté. Mais comme il eſt néceſſaire que la reſpiration continue pendant le ſommeil, & que la plus grande peine qui pût nous arriver, ſeroit d'être attentifs à chaque inſtant à notre reſpiration; il ſe rend au diaphragme des nerfs qui naiſſent de l'intercoſtal & viennent du cervelet, & qui en continuent le mouvement indépendamment de notre volonté.

Le ſuc nerveux, ce fluide ſubtile, qu'on nomme *eſprits animaux*, dont la nature eſt inconnue, contribue, ainſi que le ſang artériel, aux mouvements des muſcles. La preuve en eſt, que ſi on lie l'artere où s'inſere un muſcle, le ſang ne pouvant plus y entrer, ce muſcle devient paralytique. Il en eſt de même quand on lie les nerfs qui y aboutiſſent: ſans l'effet de ces deux fluides, nous n'aurions aucun mouvement.

La langue qui n'eſt compoſée que de fibres charnues, eſt un organe qui ſurprend par la variété prodigieuſe de ſes mouvements & de ſes effets. Elle eſt le ſiege principal du goût: placée dans la bouche, par où paſſe le ſon en venant de la trachée-artere, elle le modifie, & fait naître la parole, par laquelle un homme peut communiquer à un autre les penſées de ſon ame. Nous comprendrons dans ce paragraphe ce qui concerne les organes de la voix. Tous les différents tons ou accents dépendent uniquement de l'ouverture plus ou moins grande de la glotte. Tel homme dont la voix eſt déplaiſante, a le chant très agréable; mais ſi nous n'avons pas entendu chanter quelqu'un, quelque connoiſſance que nous ayons de ſa voix & de ſa parole, nous ne le reconnoîtrons pas à ſa voix de chant, parcequ'il y a dans celle-ci plus que dans l'autre, un mouvement de tout le larynx. La différence entre les deux voix vient donc de celle qu'il y a entre le larynx aſſis & en repos ſur ſes attaches dans la parole, & ce même larynx ſuſpendu ſur ſes attaches, en action & mû par un balancement de haut en bas & de bas en haut; ce qui produit dans la voix de chant une eſpece d'ondulation cadencée, ou roulée ou ſoutenue, mais qui n'eſt pas dans la ſimple parole, quoique la voix du diſcours marche continuellement dans des intervalles incommenſurables: ainſi la voix, ſoit du chant, ſoit de la parole, ſoit du ſimple cri, vient toute entiere de la glotte, pour le ſon & pour le ton. Nous devons à M. Dodard ces obſervations; mais la découverte que M. Ferrein a faite depuis ſur les effets des rubans membraneux ſur les bords de la glotte dans la production du ſon & des tons, fait voir qu'il reſte des choſes à trouver ſur les ſujets qui ſemblent épuiſés. Sans ſortir de la queſtion préſente, y a-t-il un fait plus ſenſible, & dont le principe ſoit moins connu, que la différence de la voix d'un homme & de celle

d'un autre ; différence ſi frappante, qu'il eſt auſſi facile de les diſtinguer que les phyſionomies ? L'on pourroit même étendre cette différence à ces eſpeces biſarres & factices (les Eunuques) que l'inhumanité a données pour rivales aux voix des femmes, ſi bien faites pour porter l'émotion juſqu'au fond de nos cœurs..... Mais revenons à notre ſujet.

A la naiſſance de la langue, commencent deux canaux couchés l'un ſur l'autre, & qu'on nomme l'*Œſophage* & la *Trachée artere*. Le premier conduit reçoit les boiſſons & les nourritures pour les porter dans l'eſtomac ; l'autre, plus intérieur & placé ſous l'œſophage vers la poitrine, porte l'air aux poumons, & donne iſſue à celui qui en ſort. Dès qu'il entre quelqu'autre matiere que de l'air dans la trachée, de la mie de pain, par exemple, on reſſent à l'inſtant une toux convulſive. On a peine à concevoir que malgré le danger qu'il y a de laiſſer tomber le moindre corps dans la trachée, c'eſt cependant par deſſus l'orifice de ce canal, que le Créateur a préparé à toutes nos nourritures la route qu'elles doivent prendre pour enfiler l'œſophage & l'eſtomac. Mais par un artifice dont la hardieſſe eſt digne de l'Auteur de toute méchanique, il ſe trouve au haut de la trachée un petit pont-levis, qui ſe hauſſe pour le paſſage de l'air, ſoit qu'il entre par l'inſpiration, ſoit qu'il ſorte par l'expiration ; mais qui s'abaiſſe de maniere à fermer exactement l'ouverture du canal, dès que la plus petite parcelle de ſolide ou de liquide ſe préſente pour l'œſophage. La grande beauté de cette méchanique conſiſte en ce que la moindre portion de nourriture foule dans ſa deſcente les nerfs du bas de la langue, dont l'action eſt toujours ſuivie de l'abaiſſement du pont ſur la trachée, avant que la nourriture ou la boiſſon y arrive.

Mais ces merveilles qu'on ne peut entrevoir ſans étonnement, ſont dans tout le corps humain en auſſi grand nombre que les organes, c'eſt-à-dire, innombrables. L'anatomie les obſerve attentivement ; elle leur aſſigne un nom, elle connoît l'action des plus ſenſibles, elle diſpute ſur l'âge des autres, & confeſſe que la ſtructure de tous, quand on veut l'approfondir, eſt un abîme où la vue & la raiſon ſe perdent.

Jettons un coup d'œil ſur la maniere dont la vie s'entretient & ſe renouvelle par le changement merveilleux qui ſe fait des aliments en notre propre ſubſtance.

Les aliments, après avoir été coupés & broyés dans la bouche, & avoir été humectés de la ſalive qui eſt deſtinée à en faciliter la digeſtion & la fermentation, ſont portés, par le canal de l'œſophage, dans l'eſtomac. C'eſt là qu'ils ſéjournent quelque tems, & qu'ils ſe changent en une eſpece de bouillie, à l'aide des ſucs que fourniſſent les arteres & les nerfs, dont le nombre eſt prodigieux dans l'eſtomac. Ces aliments, ainſi élaborés, paſſent dans les inteſtins, dont la longueur égale preſque ſix fois la hauteur de l'homme ; longueur ménagée par la Nature, pour que le chile ait le tems, dans cette longue route, d'être ſéparé des matieres inutiles. Toute la longueur des inteſtins ſe trouve attachée au méſentere, qui eſt une

membrane platte & plissée en fraise : tandis que les sucs nourriciers se séparent des aliments, & passent par les ouvertures des veines lactées qui s'appliquent aux intestins par une multitude d'embouchures, les glandes des intestins humectent ces aliments desséchés, & les mettent en état de pouvoir toujours continuer leur route, jusqu'à ce que tout le chile étant pompé, ils soient portés à l'extrémité des intestins pour être rejettés. Il faut observer que des conduits qui sortent de la vésicule du fiel & du foie introduisent continuellement dans la partie des intestins, que l'on nomme *duodenum*, la bile qui se mêle dans cet intestin avec les aliments que l'estomac y envoie. C'est là que ces sucs, ainsi que ceux du pancréas, produisent des effets sur lesquels on n'est point d'accord; mais qui sont nécessaires sans doute, soit pour faciliter la séparation du chile d'avec les parties plus grossieres, soit pour le préserver de corruption par l'amertume. Le chile entre, par la contraction des intestins, dans les vaisseaux lactés qui portent cette liqueur dans le réservoir de Pecquet : ce réservoir, dans l'homme, est composé de trois grandes cavités, formées par une peau très fine. Le chile monte par le canal torachique, le long de l'épine du dos; mais avant de monter il se mêle avec la limphe apportée par des vaisseaux limphatiques, qui viennent aboutir à ce réservoir. Ces liqueurs ainsi unies, montent donc le long du canal torachique, & se déchargent dans la veine souclaviere : elles s'unissent au sang qui coule dans la même veine, & vont se rendre au cœur par la veine cave, dans le ventricule droit. Le tout ressort du cœur pour être porté dans tout le corps, y circuler & lui servir de nourriture. Un phénomene admirable, c'est de voir le chile s'élever contre les loix de la pesanteur dans le canal torachique, dont la membrane est trop foible pour pouvoir se contracter. Cette liqueur y est élevée par les battements de l'artere descendante, qui presse le canal torachique, & oblige ainsi la liqueur de monter. Quand une fois elle est élevée, elle ne peut retomber, parcequ'elle se trouve arrêtée par un grand nombre de valvules à peu de distance les unes des autres; ces valvules s'ouvrent pour laisser monter la liqueur, qui par son poids, fait baisser ensuite ces mêmes valvules, & se ferme ainsi le passage à elle-même, lorsqu'elle veut redescendre. Les veines lactées & limphatiques sont aussi remplies de ces merveilleuses valvules. Il se trouve de même à l'endroit où le chile entre dans la veine souclaviere, une valvuve qui empêche le sang de cette veine de tomber dans le canal du chile.

Le cœur est un muscle ferme & solide, placé au milieu de la poitrine, la base en haut & la pointe en bas. Il est enveloppé d'une espece de sac membraneux, que l'on nomme le *Péricarde*, & dont l'usage est de filtrer une liqueur qui humecte le cœur & en facilite les mouvements qui demandent une grande liberté : elle sert aussi à soutenir le cœur, qui, pour ainsi dire, est suspendu, & à le défendre contre le froid de l'air qui entre dans les poumons, au milieu des deux lobes desquels il est placé, & qui pourroit peut-être l'offenser.

C'est du cœur que partent de gros vaisseaux que l'on nomme *Arteres*, dont l'usage est de porter le sang dans toutes les parties du corps & jusqu'aux extrêmités. Ces vaisseaux se divisent, se subdivisent, se ramifient d'une maniere prodigieuse ; & toutes ces ramifications, infiniment déliées, se trouvent abouchées à autant d'autres vaisseaux qu'on nomme *Veines*, qui rapportent le sang du cœur.

Celui-ci a deux cavités séparées l'une de l'autre par une cloison charnue fort épaisse. On donne à ces cavités le nom de *Ventricules*. Chaque ventricule est muni d'une oreillette, qui est aussi une espece de cavité, dont l'usage est de recevoir le sang & de le décharger dans le ventricule qui correspond à chacune de ces cavités.

Le cœur a deux mouvements ; l'un, par lequel il se dilate, & qu'on nomme *Diastole* ; l'autre, par lequel il se contracte, la pointe se rapprochant de la base, & qu'on nomme *Systole*. Les oreillettes ont aussi leurs mouvements de dilatation & de contraction, mais dans un tems différent ; c'est-à-dire qu'elles sont dilatées lorsque le cœur est contracté, & qu'elles sont en contraction lorsque le cœur est en dilatation.

A l'instant où le cœur se contracte, le ventricule droit chasse le sang dans l'artere pulmonaire, qui le porte aux poumons, où il se rafraîchit par le moyen de la respiration ; le ventricule gauche chasse le sang dans l'artere nommée *Aorte*, qui le distribue dans toutes les parties du corps ; aussi ce ventricule a-t-il des parois plus fortes que le ventricule droit. Après la contraction, il se forme une cavité dans les ventricules du cœur par la dilatation ; à l'instant le sang ramassé dans les oreillettes, entre dans les ventricules, le cœur se contracte de nouveau pour pousser le sang ; & c'est ce mouvement continuel de diastole & de systole qui forme le battement des arteres.

Le sang qui a été porté aux poumons par l'artere pulmonaire, doit revenir au cœur ; il est rapporté, par les différentes ramifications des veines, à une grosse veine, qu'on nomme la veine *Pulmonaire*, qui se décharge dans l'oreillete gauche du cœur ; & à l'aide de la contraction, il est poussé par le ventricule gauche dans l'aorte, qui le distribue jusqu'aux extrêmités du corps, où il est reçu par les ramifications des veines qui se réunissent toutes en une branche principale, que l'on nomme la *Veine Cave*, & qui le rapporte dans l'oreillette droite du cœur, pour repasser de nouveau dans les poumons.

On estime que le ventricule gauche du cœur peut contenir environ deux onces de sang ; ainsi à chaque contraction, le cœur pousse deux onces de sang dans l'aorte, qui en se gonflant, produit le battement. C'est l'opinion commune, qu'un homme a rarement plus de vingt-quatre livres de sang, & moins de quinze : dans la supposition de vingt-cinq livres, toute la masse du sang passe dans le cœur vingt-quatre fois par heure, c'est-à-dire, 576 fois durant vingt-quatre heures.

Plus on examine la méchanique du cœur, plus on l'admire. Il y a dans

cet organe onze valvules, dont cinq sont destinées à y laisser entrer le sang, & à l'empêcher d'en sortir par le même endroit où il est entré ; les six autres laissent sortir le sang du cœur, & empêchent qu'il n'y revienne par la même voie. Ces valvules ont des formes différentes, & appropriées à leur usage ; elles sont placées dans les ventricules & dans les oreillettes ; en sorte que le sang qui est entré dans les oreillettes, ne peut ressortir que par les ventricules, & que ce même sang une fois dans les ventricules, ne peut plus rentrer dans les oreillettes : celui du ventricule droit est obligé de sortir par l'artere pulmonaire, & celui du ventricule gauche, par l'aorte. Il y a de semblables valvules dans les grosses veines, pour empêcher le sang de rétrograder, pendant qu'il est rapporté des extrêmités vers le cœur ; mais il ne s'en trouve point dans les arteres, où elles seroient préjudiciables.

Tel est le mouvement admirable du cœur, dont la force, à chaque battement pour distribuer le sang dans toute l'économie animale, est égale à une force de cent mille livres pesant. Ce battement se fait environ deux mille fois par heure, sans jamais cesser, soit que nous veillions, soit que nous dormions, pendant toute notre vie. Les autres muscles se lassent & s'affoiblissent, après des efforts beaucoup moindres, qui ne durent souvent qu'un jour ; mais les muscles du cœur ne s'affoiblissent pas dans une longue suite d'années. En 1757, le Professeur de Physique Alefeld démontra la présence de l'air dans le sang, par la pompe pneumatique, & soutint contre quelques Auteurs, que l'air entre dans le sang par le poumon, par le *thyme*, & par le *conduit de Pecquet* : il a donné même des preuves aussi simples que claires, que ce fluide y conserve sa vertu élastique ; il est entré enfin dans un détail des suites funestes & de la mort même qui arrive quelquefois dans le cas où l'on veut faire entrer de force & par violence l'air dans les vaisseaux, & dans le cas où l'air se sépare d'avec le sang & forme de grandes ampoules.

Il ne nous reste, pour avoir parcouru légérement l'économie animale, que de jetter un coup d'œil sur les glandes secrétoires & excrétoires. On ne peut voir sans étonnement cette distribution & cette diversité de glandes qui séparent du sang, qui est en quelque maniere insipide, des humeurs qui prennent tant de saveurs opposées, & dont l'usage est si différent dans notre économie. L'*urine* est salée, ainsi que les *larmes* & la *sueur* ; la *salive* est douce, la *bile* est amere ; elle paroît n'être autre chose que la partie saline du sang intimément mêlée avec des parties huileuses & du phlegme, ce qui la rend un corps savonneux, dont l'usage est de subtiliser le chyle, & de contribuer à la combinaison des parties huileuses & aqueuses. D'autres glandes, telles que celles des mammelles, extraient le lait des arteres ; ce lait, boisson si douce, nourriture si appropriée à l'enfant, n'est autre chose que du chyle, qui n'étoit pas encore mêlé avec le sang ; car il faut plusieurs heures pour qu'il puisse se combiner entierement avec lui.

Tel est le tableau raccourci de l'histoire de l'homme, de son existence, de sa destination, de son domaine, de son gouvernement, de ses facultés physiques, de sa prééminence, &c. La nature de cet ouvrage exigeoit que nous missions des bornes à nos descriptions; nous l'avons fait, particuliérement sur le systême de la génération; nous n'avons pas même discuté l'opinion de ceux qui l'établissent ovipare, tandis que d'autres la prétendent vivipare. Voyez la savante These de M. Geofroi (*Si l'homme a commencé par être ver*), qui piqua tellement la curiosité des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en François. Nous en avons fait de même à l'égard du siége de l'ame, que M. de la Peyronie place dans le corps calleux; ce petit corps blanc, un peu ferme & oblong, qui est comme détaché de la masse du cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémispheres l'un de l'autre. D'autres avant lui en avoient assigné le siége dans la glande pinéale; d'autres dans la moëlle allongée.

A l'égard de la nature & de la quantité des os qui composent la charpente humaine, nous avons cru devoir en parler à l'article SQUELETTE: l'ostéologie de l'homme mérite bien qu'on en parle séparément. Il en est de même à l'égard de la *barbe*, des *cheveux*, &c. dont on fera mention à l'article POIL. Quant aux différentes especes de *peau*, *sur peau*, ou *cuticule*, leurs préparations & leurs usages dans les arts, voyez le mot PEAU. Nous exposerons à l'article MOMIE, les préparations que la Pharmacie en fait. Pour ce qui concerne la *graisse humaine* dont on se sert en Médecine, *voyez au mot* GRAISSE. La Médecine tire encore quelques autres remedes des différentes parties de l'homme; le *crâne*, le *cerveau humain* donnent un sel & une eau anti-épileptiques, ainsi que les *cheveux* & le *sang*, mais tous ces remedes sont aujourd'hui presqu'entierement abandonnés. On tire de l'*urine* le fameux phosphore, connu sous le nom de phosphore d'Angleterre ou de Kunckel. Les *ongles* sont très vomitifs: le *lait* des femmes est restaurant, &c. Voyez tous ces mots, & ce qu'en ont dit les ouvrages des Chymistes modernes.

HOMME DES BOIS. *Voyez* HOMME SAUVAGE, *& l'article* SINGE.

HOMME MARIN, *Homo marinus*. Beaucoup de Voyageurs font mention d'hommes marins, auxquels ils ont donné les noms de *Tritons*, de *Néréides*, de *Syrenes*, de *Poissons femmes* ou *Amoizes*: tous s'accordent à dire que ce sont des monstres marins, fort semblables aux hommes, du moins depuis la tête jusqu'à la ceinture.

On lit dans les *délices de la Hollande*, qu'en 1430, après une furieuse tempête qui avoit rompu les digues de Westfrise, on trouva dans les prairies une femme marine dans la boue: on l'emmena à Harlem, on l'habilla & on lui apprit à filer, elle usa de nos alimens, & vêcut quelques années, sans pouvoir apprendre à parler, & ayant toujours conservé un instinct qui la conduisoit vers l'eau: son cri imitoit assez les accents d'une personne mourante. L'Histoire générale des Voyages dit, qu'en 1560, des

des Pêcheurs de l'Isle de Ceylan prirent d'un coup de filet sept hommes marins & neuf femmes marines. Dimas Bosques de Valence, Médecin du Roi de Goa, qui les examina, & qui en fit l'anatomie en présence de plusieurs Missionnaires Jésuites, trouva toutes leurs parties intérieures très conformes à celles de l'homme terrèstre. Toutes les descriptions de ces monstres marins, leur donnent la taille ordinaire d'un homme, mêmes configuration & proportions jusqu'à la ceinture, la tête arrondie, les yeux un peu gros, le visage large & plein, les joues plattes, le nez fort camus, des dents très blanches, des cheveux grisâtres, quelquefois bleus, plats & flottans sur les épaules, une barbe grise & pendante sur l'estomach, qui est aussi garni de poils gris, comme dans les vieillards, la peau blanche & assez délicate. Le mâle & la femelle ont le sexe de l'homme & de la femme : on appelle *Tritons* les mâles, & *Syrênes* les femelles : celles-ci ont des mammelles fermes & arrondies comme les ont les Vierges; les bras sont assez larges, courts & sans coudes sensibles, les doigts sont à moitié palmés, & leur servent de nâgeoires; mais la partie inférieure, à prendre du nombril, est semblable à celle d'un poisson Dauphin, & elle se termine en queue large & fourchue. Nous doutons fort de tous ces faits. On trouve l'Histoire de semblables hommes marins, dans le 5[e]. volume des *Mêlanges d'Histoire naturelle*, & on laisse conjecturer que les hommes marins, dont on a donné en différens tems plusieurs rélations, pourroient bien provenir d'une race particuliere dont le premier pere & la premiere mere, étoient de véritables humains qui se seront habitués à la mer. Quand ceci seroit, quelles difficultés naitroient encore sur l'œuvre de la génération, celle de l'accouchement & la nourriture des nouveaux nés. Ces individus aquatiques se retireroient-ils exprès sur les Isles & les côtes inhabitées.

HOMME PORC-EPIC. M. le Docteur Ascanius a lu à la Société Royale de Londres la description d'un homme venu au monde bien constitué, & né de parents sains & bien conformés; mais qui, six semaines après sa naissance, eut tout le corps chargé d'une infinité de petites excroissances, lesquelles se changerent peu-à-peu en especes de soies à demi transparentes, qui avoient la consistance de corne, & dont rien ne put arrêter le progrès. Ces soies avoient six lignes de longueur & deux ou trois de grosseur, & étoient implantées perpendiculairement dans la peau, comme dans les hérissons. La barbe de cet humain étoit noire ainsi que ses cheveux, & sa figure étoit intéressante. Mais voici un phénomene bien singulier : ces soies tomboient chaque année en automne, & renaissoient après. A l'âge de vingt ans, il fut attaqué d'une petite vérole confluente qui lui procura une mue générale sur le corps. Les soies repousserent aussi-tôt. Croiroit-on que cette espece d'homme sauvage est devenu amoureux d'une jeune fille qu'il a rendu sensible & dont il a eu six enfants tant filles que garçons, tous constitués comme lui, & également couverts de soies. Il ne reste plus aujourd'hui qu'un garçon de cette

race d'homme, que les Anglois appellent *the porcupine-man.* On a envoyé de Lisbonne, aux Auteurs du Journal étranger, l'hiſtoire d'une fille qui à l'âge de ſept ans étoit d'une taille robuſte & giganteſque. Son viſage & tout ſon corps ſont couverts de grands poils de diverſes couleur & longueur, crepure & conſiſtance. Ses cheveux n'ont rien d'extraordinaire.

HOMME SAUVAGE, *homo ſylveſtris.* C'eſt encore une eſpece de monſtre, dont parlent un grand nombre de Voyageurs. Il vit, diſent-ils, dans le milieu des bois, & à la parole près, il reſſemble aſſez en grandeur & en figure à certains Barbares d'Afrique; ſa force eſt extraordinaire, il ne marche que ſur deux pieds qu'il plie comme un chien à qui on a appris à danſer; il eſt fort adroit & léger à la courſe; les Seigneurs des pays où il ſe trouve de ces hommes ſauvages, leur font la chaſſe, comme on fait ici celle du cerf. Il a la peau fort velue, les yeux enfoncés, l'air féroce, le viſage brûlé, & tous ſes traits ſont aſſez réguliers, quoique rudes & groſſis par le ſoleil; il ſe ſert, comme nous, de ſes deux bras : tout ſon corps eſt couvert d'une laine blanche, griſe ou noire, il crie comme les enfants. Ces hommes ſauvages ſont, dit-on, d'un naturel fort tendre, & témoignent vivement leur affection & leurs transports par des embraſſements; ils trépignent auſſi de joie ou de dépit quand on leur refuſe ce qu'ils deſirent. Vraiſemblablement cet homme ſauvage, eſt l'homme des bois, c'eſt-à-dire, le *Barris* des Auteurs, le *Ourang outang* des Indiens, en un mot cette eſpece de ſinge à qui l'on donne quelquefois le nom de *vrai Satyre*, & qui eſt dit-on, aſſez entreprenant pour violer les filles & les femmes. On lit dans les *Mémoires de Trévoux* (Janvier & Février 1701) l'extrait d'une lettre écrite des Indes le 10 Janvier 1700, où l'Auteur dit qu'étant le 19 Mai 1699 à la rade de Batavia, il vit ſur le London, frégate Angloiſe qui revenoit de Borneo, l'enfant d'un de ces hommes ſauvages qui n'avoit que trois mois; il étoit haut de deux pieds, & tout couvert d'un poil fort court, il étoit fort camus, & avoit déjà autant de force qu'un enfant de ſept ans : il en jugea par la réſiſtance extraordinaire qu'il ſentit en le tirant par la main, il ne ſortoit de ſa loge qu'avec peine & chagrin. Ses actions ſembloient humaines; quand il ſe couchoit, c'étoit ſur le côté, appuyé ſur une de ſes mains, le pouls du bras lui battoit comme à nous.

M. de la Martiniere, dans ſon *Dictionnaire de Géographie*, rapporte qu'on prit un homme ſauvage dans les bois d'Hanovre, & qu'on le porta en Angleterre, où George I le donna en garde à un particulier, mais cet homme ſauvage mourut bientôt.

En 1661 quelques Chaſſeurs découvrirent dans une forêt de Lithuanie au milieu d'une troupe d'ours, deux enfants qui paroiſſoient avoir environ neuf ans, & dont les traits & la peau les firent reconnoître pour être de nature humaine. Les Chaſſeurs, après avoir mis en fuite les ours, ne purent ſe ſaiſir que d'un de ces deux enfants, qui ſe défendoit beau-

coup avec les ongles & les dents : ils le présenterent au Roi de Pologne. Cet individu étoit bien proportionné ; il avoit la peau blanche, les cheveux blonds, la physionomie agréable & belle. On le baptisa ; la Reine fut sa marraine & l'Ambassadeur de France son parrain, on lui donna pour nom de baptême celui de *Joseph*, & pour celui de famille *Ursin*, par allusion à la façon dont on prétend qu'il avoit été nourri. Mais quelque soin que l'on prît pour son éducation, on ne put l'apprivoiser entiérement, ni lui apprendre à parler. Il ne put jamais souffrir ni habits ni souliers : toutes ses inclinations, ses habitudes étoient sauvages, rélativement à la raison, à la maniere de se nourrir.

Le *Mercure de France*, (Décembre 1731) fait aussi mention d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois de Songi près Châlons en Champagne. On en a donné une histoire plus détaillée en 1755. On voit dans cette Histoire le caractere & les ressources de l'homme sortant des mains de la Nature. Cette petite fille qui n'avoit que neuf à dix ans, pressée par la soif entra dans le Village, elle n'avoit à sa main qu'un bâton court & gros par le bout comme une masse ; comme elle étoit presque nue, & qu'elle avoit les mains noires ainsi que le visage, les Paysans qui la prirent pour le diable, lacherent contre elle un dogue dont le collier étoit armé de pointes de fer ; elle l'attendit sans crainte, & d'un coup de bâton elle l'étendit mort sur la place ; elle regagna la campagne, elle se sauva sur un arbre où elle grimpa avec la légéreté des écureuils : on la prit par l'ordre du Seigneur, on l'emmena au Château où on lui donna un lapin en poil, qu'elle écorcha & mangea tout crud. On eut ensuite le plaisir de lui voir prendre des lievres à la course & de la voir plonger dans la riviere où elle alloit chercher le poisson qu'elle mangeoit tout crud. On apprit d'elle par la suite qu'elle avoit eu autrefois une compagne, mais qu'étant dans les terres, elle apperçut un chapelet qu'elle voulut ramasser pour s'en faire un bracelet, & que sa camarade qui desiroit aussi l'avoir, lui avoit donné un coup de masse sur la main ; mais que celle-ci lui avoit donné à l'instant un pareil coup de masse au front, & l'avoit renversée noyée dans son sang. Touchée de compassion elle courut chercher des grenouilles, en écorcha une, lui colla la peau sur le front & banda la plaie avec une laniere d'écorce d'arbre qu'elle avoit arrachée avec ses ongles ; la blessée prit le chemin de la riviere & disparut sans qu'on ait su depuis ce qu'elle est devenue. On conjecture que cette jeune fille étoit venue des terres Arctiques, & qu'elle étoit de la nation des Esquimaux. Elle vit encore à Paris sous le nom de Mademoiselle Leblanc.

On cite plusieurs autres exemples semblables d'hommes & femmes sauvages ou des bois, qui prouvent qu'on a en effet trouvé quelquefois des hommes sauvages, que des événements particuliers avoient éloignés de leurs retraites ordinaires. Mais il ne faut pas confondre le véritable homme sauvage avec de grands singes, ou d'autres animaux brutes qui ont quelque ressemblance extérieure avec l'homme par la forme, par les

geſtes, par les façons d'agir, &c. Ce qui diſtingue eſſentiellement l'homme d'avec la brute, aux yeux du Naturaliſte, c'eſt l'organe de la parole & la perfectibilité.

HORNBERG : la plupart des Minéralogiſtes diſent que c'eſt la *pierre de corne*. Voyez *ce mot*. On l'appelle auſſi *Hornſtein* : ces mots ſont uſités chez les Mineurs Allemands & Suédois.

HOTAMBŒIA : nom qu'on donne au *ſerpent puant de Ceylan* : il eſt d'une couleur jaune, il n'incommode perſonne par ſa morſure, à moins qu'on ne l'irrite : mais peu de gens s'occupent de cette beſogne ; car il exhale de ſa gueule une vapeur ſi infecte, qu'on eſt obligé de fuir.

HOUATTE ou HOUETTE. *Voyez* APOCIN.

HOUBLON ou VIGNE DU NORD, *lupulus*. Plante ſerpentante, très précieuſe, & qui eſt connue de tout le monde ; ſes racines ſont menues & s'entortillent les unes avec les autres. Il en ſort des tiges foibles, très longues, tortillées, velues & rudes ; elles embraſſent étroitement les perches & les plantes ſur leſquelles elles grimpent : ſes feuilles qui ſont ameres, ſortent des nœuds deux à deux, oppoſés, rudes, communément découpées en trois ou cinq parties, portées ſur des queues aſſez longues. L'eſpece qui porte les fleurs n'a point de graines, & celle qui porte des graines, n'a point d'étamines. Les fleurs naiſſent dans le mâle, de l'aiſſelle des feuilles ; elles ſont en grappes comme celles du chanvre, pâles, ſans pétales, compoſées de pluſieurs étamines & d'un calice à cinq feuilles : elles ſont ſtériles. L'eſpece femelle porte des fruits qui ſont comme des pommes de pin, compoſés de pluſieurs écailles membraneuſes, pâles, jaunâtres, attachés ſur un pivot commun, à l'aiſſelle deſquels naiſſent de petites graines applaties, rouſſes, d'une odeur d'ail, ameres & enveloppées dans une coeffe membraneuſe.

Cette plante eſt très commune en différents pays, & croît dans les haies & les prés. En Angleterre, en Allemagne, en Flandres, on ſeme & on cultive le houblon avec grand ſoin & beaucoup de dépenſe ; on le fait ſoutenir par de grands échalas, ou des perches à la maniere des vignes.

Le houblon ſe plaît dans un terrein humide, peu pierreux, mais gras & bien fumé : on doit le labourer à l'entrée de l'hiver, & à la fin faire dans le plant des trous d'environ un pied en tous ſens, & à quatre pieds de diſtance ; vers la fin de Mars on met dans ces trous du fumier, celui de pourceau y eſt très bon. L'année ſuivante lorſque le houblon a pouſſé à la hauteur d'un pied, on fiche en terre de petites perches, comme pour ramer des haricots, enſuite on jette de nouvelle terre autour de chaque plante ; au mois de Mai, on donne un troiſieme labour : vers le mois de Décembre, on met un demi pied de fumier ſur chaque motte de houblon, on bêche la terre & on renfouit le fumier. En Mars, on bêche encore, & à la fin du mois on le taille, c'eſt-à-dire, qu'on coupe tout le vieux bois à raſe du cœur de la plante ; en Avril, on plante à côté de chaque motte de houblon, de groſſes perches de bois blanc, & on y lie

9-90
3-75
3-00
0-60

17-25
6-75

24.00
35.70

5975
3-90

63 6
5-0

68 6
2 85
3 70

74.05
2.00

76.75
2.35

79 06

114-95
3 20

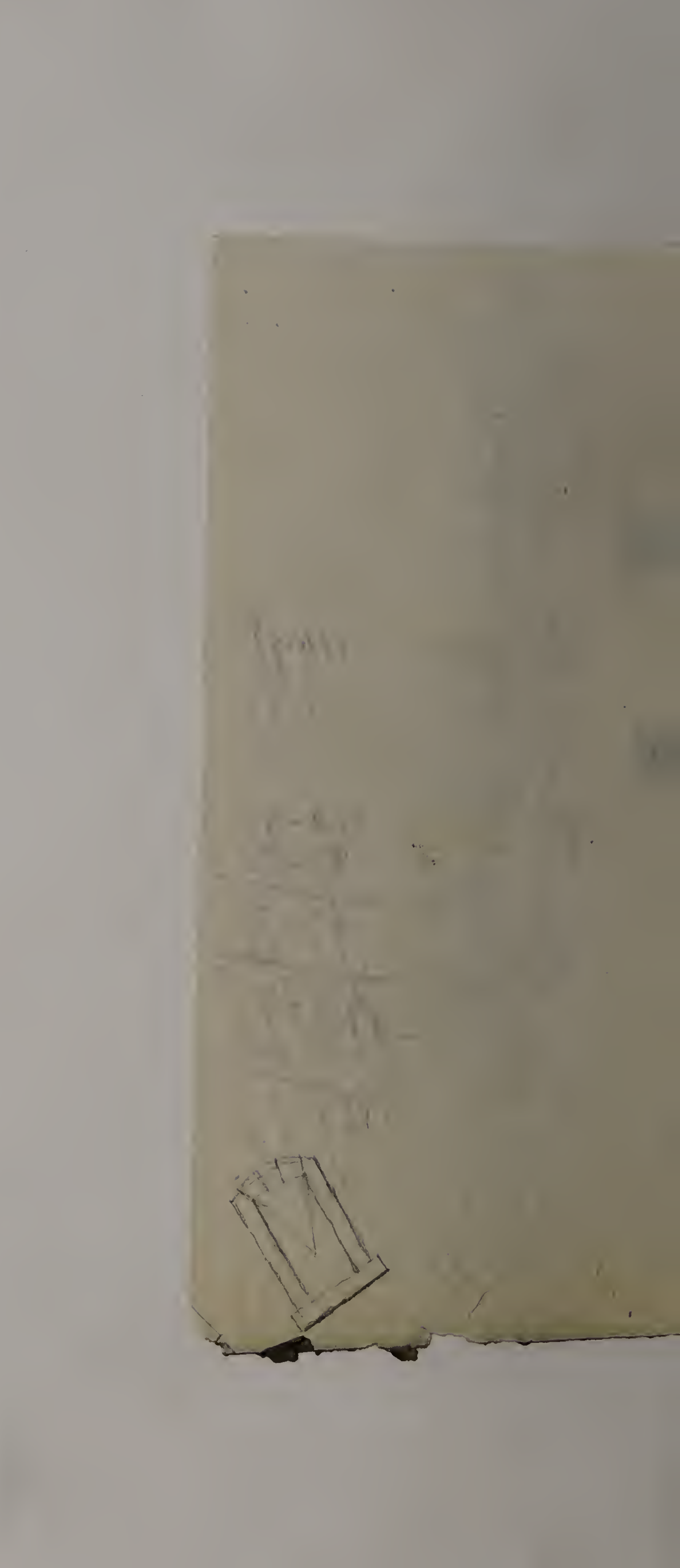
1 75

114-95
27-20

87-75

114-95
27-20

87-75



le houblon avec de bon fil ; en Septembre & dès qu'il jaunit, ce qui en marque la maturité, on coupe avec la faucille les ſarments à deux pieds de terre ; puis on détache les fruits : mais ce n'eſt guere qu'à la troiſieme année qu'on peut eſpérer beaucoup de rapport de cette plante.

Il y a une roſée farineuſe & mielleuſe, qui tombe en été au lever du ſoleil, dans le tems que le houblon eſt en fleur ; elle fait ſécher & périr les feuilles, & ruine quelquefois la récolte. Pour prévenir ces mauvais effets, on doit auſſitôt arracher les feuilles de houblon : car les ſemences repouſſent d'autres feuilles ; par ce moyen on ſauve quelquefois les deux tiers de la récolte ordinaire.

Toute cette plante devient beaucoup plus belle par la culture ; ſes épis ſont chargés de fleurs, ſes écailles & ſa graine ſont plus grandes ; ſes épis, que nous avons comparés à des pommes de pin, & que l'on appelle ſouvent, mais improprement *fleurs*, ſe recueillent aux mois d'Août & de Septembre : on les ſéche dans un four préparé pour cela, on les renferme enſuite dans des ſacs, on les vend en cet état, & on les garde pour faire la bierre. On mange les jeunes pouſſes de houblon qui paroiſſent au commencement du printems : on les fait cuire dans de l'eau comme les aſperges, & on les mange à la même ſauce : elles purifient la maſſe du ſang. Ses feuilles & ſes racines ſont auſſi d'uſage en Médecine ; les fruits frais ont une odeur agréable, & contiennent une matiere graiſſeuſe, réſineuſe, aromatique, qui paroît être le principe de leur odeur & de leur amertume.

Tout le monde ſait l'uſage que l'on fait des fruits du houblon pour aſſaiſonner la bierre, afin qu'elle ne s'aigriſſe & ne ſe gâte pas ; ils empêchent, par leur ſel volatil & par leur huile aromatique, qu'elle ne prenne un goût de chaux : ils atténuent ſa viſcoſité, & la font couler par la voie des urines : ils lui communiquent une très grande amertume, mais qui diſparoît peu-à-peu, & la bierre en devient plus forte & plus vineuſe.

On regarde la bierre faite avec le houblon, comme plus ſalutaire & de meilleur goût ; elle eſt plus apéritive, plus amie de l'eſtomac, & plus propre à la digeſtion ; cependant elle porte plus à la tête, enivre, elle jette dans l'aſſoupiſſement, & produit même le cochemar. Ces effets ſont d'autant plus marqués, qu'il y a plus de houblon dans la bierre, & qu'elle eſt plus amere : au reſte, la nature du houblon y fait auſſi beaucoup, puiſque celui qui vient d'Iſenac dans la Thuringe, eſt d'une amertume mordicante, au lieu que celui de Brunſwick eſt plus doux : on prétend que la bierre faite avec le houblon augmente les paroxiſmes de ceux qui ont le calcul ; au lieu que l'*aile*, eſpece de bierre où il n'entre point de houblon, les adoucit : c'eſt aux Nations qui font uſage de la bierre au houblon à vuider ce procès.

Les feuilles, les fruits & les jeunes pouſſes du houblon, ſont apéritifs, très propres à lever les obſtructions de la ratte & à lâcher le ventre :

ces remedes conviennent auſſi dans le ſcorbut, & pour les vices de la peau; appliqués extérieurement, ils ſont excellents dans les luxations, les tumeurs œdémateuſes, les contuſions & dans les accès de la goutte. Il y a apparence que les tiges du houblon macérées ou rouies donneroient une filaſſe auſſi bonne que celle de l'ortie, & plus longue que celle du chanvre.

HOUILLE. *Voyez* CHARBON DE TERRE OU DE PIERRE.

HOUPEROU, eſt un poiſſon de l'Amérique, fort dangereux. Thevet dit qu'il dévore tous les autres poiſſons, excepté un ſeul, qui eſt petit, & qui le ſuit toujours, ſoit par ſympathie, ſoit pour ſe mettre à l'abri de quelques autres poiſſons. Quand les Sauvages pêchent tout nuds, ils redoutent avec raiſon le houperou: car s'il les rencontre, il les noie ou les étrangle, ou s'il ne fait que les toucher de la dent, il emporte la piece. Ce poiſſon a ſous la gorge deux appendices qui reſſemblent à des tettines de chevre. Le houperou paroit être un *goulu*, & le petit poiſſon un *remore*. Voyez *ces mots*.

HOURITE, eſt un poiſſon des Iſles de l'Afrique, dont parle Dapper, & dont on fait une grande conſommation à Madagaſcar. Le poiſſon hourite que nous avons vu chez un Curieux de Zélande, reſſemble beaucoup à un éperlan, qui auroit des taches bleues.

HOUX, *aquifolium*. Eſt un arbriſſeau toujours verd, qui croît aux lieux incultes, ombrageux, dans les forêts; il s'y éleve quelquefois à la hauteur d'un arbre, ſur-tout lorſqu'il eſt cultivé. Son tronc & ſes branches, qui ſont liſſes & pliantes, ſont couvertes de deux écorces; l'écorce extérieure des branches eſt verte, & celle du tronc eſt cendrée le plus ſouvent; l'intérieur eſt pâle: l'une & l'autre répandent une odeur déſagréable & puante, lorſqu'on les enleve: on fait avec ces branches flexibles des houſſines & des manches à fouet. Le bois eſt dur, ſolide, blanchâtre, mais noirâtre dans le centre, ſi peſant qu'il reſte au fond de l'eau, comme le buis & le gayac. Ses feuilles ſont d'un beau verd, unies, preſque ſemblables à celles du laurier, mais plus petites, ſinuées tout autour, anguleuſes & hériſſées de pointes longues & roides, dont le nombre diminue dans la vieilleſſe de l'arbriſſeau. Ses fleurs ſont petites, nombreuſes, d'une ſeule feuille & en roſette, découpées en quatre quartiers; le piſtil ſe change en une petite baie ronde, creuſée, rouge, douceâtre, d'un goût déſagréable, remplie de quatre petits oſſelets blancs, triangulaires & oblongs.

M. Martin, Profeſſeur de Botanique à Cambridge, a donné à la Société de Londres ſes obſervations ſur le ſexe du *houx*: ce Docteur détruit l'ancienne opinion qui portoit à croire que le houx étoit une plante hermaphrodite. Le célebre Linnæus le place parmi les plantes qui ont quatre organes réciproques ſur la même fleur; mais M. Martin en examinant les fleurs de ſix plantes de houx diſpoſées deux à deux dans ſon

jardin, remarqua que chaque paire avoit une plante mâle & une femelle. Les fleurs mâles ont quatre étamines jaunes, chargées de poussiere, les fleurs femelles sont caracterisées par un ovaire & par quatre petits filaments que quelques Botanistes avoient pris pour des étamines. M. Watson, qui a voulu s'assurer par lui-même de l'exactitude de l'observation précédente, a reconnu qu'il y avoit effectivement beaucoup de houx dont les uns étoient mâles & les autres femelles, mais qu'il y en avoit dont les fleurs sembloient réunir les deux sexes : il dit encore que les houx ont comme le murier, plusieurs manieres de se multiplier.

On cultive le houx, sur-tout dans les pays du Nord, pour servir d'ornement dans les jardins. Le houx panaché est une espece de houx, dont la feuille est tachetée de jaune. La racine, l'écorce & les baies du houx sont rarement d'usage en Médecine : on en fait cependant des décoctions émollientes, utiles pour la toux invétérée, & pour fomenter les articulations qui se sont durcies après avoir été luxées. Un mêlange de bierre & de lait dans lequel on a fait bouillir les pointes des feuilles de houx, est merveilleusement utile pour la colique & les tranchées des intestins.

Les Anglois font, de la maniere suivante, avec de l'écorce de houx, la glu propre à prendre les oiseaux à la pipée. Au mois de Juin & de Juillet on pele une certaine quantité d'arbres de houx dans le tems de la seve : on jette la premiere écorce brune, & on prend la seconde; on fait bouillir cette écorce dans de l'eau de fontaine pendant sept à huit heures, jusqu'à ce qu'elle soit attendrie; on en fait des masses que l'on met dans la terre, & que l'on couvre de cailloux, en faisant plusieurs lits les uns sur les autres, après avoir préalablement fait égoutter toute l'eau; on les laisse fermenter & pourrir pendant quinze jours ou trois semaines, jusqu'à ce qu'elles se changent en mucilage; on les retire & on les pile dans un mortier, jusqu'à ce qu'on puisse les manier comme de la pâte; après cela on les lave dans de l'eau courante, & on les pêtrit pour enlever les ordures: on met cette pâte dans des vaisseaux de terre pendant quatre ou cinq jours, pour qu'elle jette son écume & qu'elle se purifie; ensuite on la met dans un autre vaisseau convenable, & on la garde pour l'usage. La meilleure glu est verdâtre, & ne doit point avoir de mauvaise odeur. Dodonnée assure que la glu faite avec l'écorce de houx, n'est pas moins nuisible, prise intérieurement, que celle que l'on fait avec le gui; car elle est fort tenace, elle colle tous les intestins, elle empêche la sortie des excréments, & elle cause la mort, sans autre qualité destructive que sa substance gluante. La glu appliquée extérieurement, résout, amollit & fait aboutir. *Voyez* à l'article Glu, la préparation d'une bonne glu artificielle.

HOUX FRELON ou PETIT HOUX, *Ruscus*, *sive Bruscus*. Cette plante, qui croît aux lieux rudes & pierreux, dans les bois, dans les forêts & dans les haies, se nomme encore *fragon*, *housson*, *myrte-sauvage* ou *épineux*, & *buis piquant;* sa racine est grosse, tortue, raboteuse, dure, serpentante, blanche & garnie de grosses fibres, d'un goût âcre, un peu

amer. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, rameuses, pliantes, difficiles à rompre, cannelées, & divisées en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont semblables à celles du mirthe, mais plus fermes, plus rudes, pointues, piquantes, nerveuses, sans odeur, sans queues, toujours vertes, d'un goût amer & astringent. Au milieu des feuilles naissent des fleurs d'une seule piece, découpées en six parties, jaunâtres; il leur succede des baies rondes, grosses comme des pois, un peu molles, & qui rougissent en mûrissant, d'un goût douceâtre, contenant une ou deux semences dures comme de la corne.

Cette plante fleurit en Avril & Mai : il sort de sa racine, au printems, quelques rejettons tendres & verds, qui peuvent être mangés comme des asperges. Si on les laisse croître, ils deviennent feuillus, ligneux & pliants : on en fait des balais. Autrefois les paysans couvroient avec le houx les viandes & les autres choses qu'ils vouloient défendre contre les rats & les souris; car ces animaux destructeurs ne pouvoient y pénétrer qu'en se piquant bien fort.

Toutes les parties de cette espece d'arbrisseau sont d'usage en Médecine, & sont propres pour diviser les humeurs crasses, en les faisant passer par les urines. Sa racine est une des *cinq racines apéritives majeures*, qui sont celles d'ache, d'asperges, de fenouil, de câprier (quelquefois de persil) & de petit houx : on s'en sert communément à la dose de demi-once dans les tisannes, apozèmes & bouillons apéritifs, qu'on prescrit dans la jaunisse, l'hydropisie, les pâles couleurs & la gravelle. La conserve des baies de petit houx, est bonne pour l'ardeur d'urine & dans la gonorrhée.

HUART ou HUARD. Oiseau aquatique, ainsi nommé parcequ'il prononce ce mot très distinctement en chantant : on en trouve beaucoup dans la riviere de Missisipi. C'est une espece d'aigle qui rode le long des étangs. *Voyez* AIGLE.

HUETTE ou HULOTTE, *Ulula*. Oiseau nocturne, ou espece de hibou qui se retire dans les creux des arbres : il est de la grosseur d'une poule. Son plumage est cendré & cannelé de noir; ses jambes sont velues jusques sur les ongles qui sont cendrés & crochus. L'envergure est fort grande, le bec courbé & luisant. Il ne ferme l'œil qu'avec la paupiere d'en haut : ses yeux sont noirs, environnés de petites plumes blanches. Sa tête, d'une énorme grosseur, est bien garnie de plumes. *Voyez* les mots CHAT-HUANT, FRÉSAYE & HIBOU.

HUILE DE CADE. *Voyez* à l'article GENEVRIER.

HUILE MINÉRALE DES BARBADES ou DE GABIAN, ou DE TERRE. *Voyez* PÉTROLE & NAPHTE.

On donne aussi le nom d'*huile* à différentes substances inflammables, plus ou moins grasses & fluides ou concretes, qu'on tire d'une grande quantité de végétaux, soit par expression, soit par distillation. On en tire aussi de quelques animaux par liquéfaction.

Les *huiles par expression* les plus en usage dans les arts, sont celles d'œil-

lette ou de pavot, de hêtre, de sésame ou jugeoline, de moutarde, de semences froides, d'olives, de noix, de navette, de colsa, d'amandes, de pignons, de lin, d'avelines, d'acajou : il y en a qui sont presque toujours concretes, comme celles de ben; ou butireuses, comme celles de cacao, de coco ou de palmier, d'aouara, de muscade & de baies de laurier.

Les *huiles par distillation* les plus en usage, sont appellées du nom d'*essences*; telles sont les huiles de canelle, de gérofle, de néroly, de cédra, de bergamote, de citron, de lavande, de genievre, d'origan, de coulilawan. Entre ces sortes d'huiles, il y en a qui sont souvent congelées, telle est celle d'anis : il y en a d'empyreumatiques & de pesantes, comme celle de gayac; d'empyreumatiques & de légeres, comme celle de cade, &c. Mais une propriété bien singuliere que n'ont point nos huiles essentielles de l'Europe, & que possedent uniquement les huiles de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, sur-tout celles des plantes aromatiques, c'est d'être plus pesantes que l'eau, & de se précipiter au fond sans rien perdre de leurs vertus. L'huile de girofle, celle de canelle, &c. en fournissent des exemples.

Les *huiles des animaux* se tirent par liquéfaction de quelques-unes de leurs parties; telles sont celles de morue & de baleine, de chien de mer & de marsouin : on les appelle souvent *huiles de poisson*. Le *beurre* de vache & le *blanc* de baleine ne sont que des especes d'huiles animales épaissies, & la cire que les abeilles ramassent dans le nectaire des plantes, n'est qu'une huile végétale concrete. On peut aussi consulter le mot PLANTE de cet ouvrage, où l'on verra que la Nature a assigné le réservoir des huiles végétales, soit dans les fleurs, soit dans les fruits, ou dans l'écorce de l'arbre, &c. Quant aux propriétés des huiles que nous venons de citer en exemple, les unes servent à éclairer à peu de frais; d'autres à préparer des laines ou à corroyer les cuirs : il y en a d'usage en Médecine, dans les aliments, dans les liqueurs de table, de toilette, & dans les parfums; d'autres enfin qui lient admirablement bien les couleurs, & servent à immortaliser les ouvrages des Peintres, &c. Souvent on altere les huiles essentielles qui sont rares ou cheres, soit avec de l'huile grasse de ben, soit avec de l'esprit-de-vin, ou avec quelqu'autre huile essentielle de peu de valeur. Voici la maniere de reconnoître cette falsification : une goutte d'huile essentielle pure mise sur du papier, doit s'évaporer à une douce chaleur, & ne laisser au papier ni graisse ni transparence : elle doit aussi se dissoudre entierement dans l'esprit-de-vin; mais elle ne doit pas rendre l'eau laiteuse, ni donner au linge qui en seroit imbibé, une odeur thérébinthinée.

HUILE DU STYRAX D'AMÉRIQUE. *Voyez* LIQUIDAMBAR.

HUITRE, *Ostreum.* Est un genre de coquillage bivalve que tout le monde connoît. Il approche beaucoup du genre des coquillages operculés : ses deux battants sont composés de plusieurs feuilles ou écailles. L'écaille

de l'huître est épaisse, robuste, pesante, quelquefois d'une grandeur considérable, d'une figure presque ronde, ordinairement raboteuse & inégale, à battants presque toujours inégaux, rudes & âpres en dehors, lisses & argentés en dedans, dont l'un est plus ou moins creux, & l'autre applati, attachés ensemble dans leur milieu par un ligament.

Dans l'Histoire Naturelle que nous avons donnée des coquilles à l'article COQUILLE de cet Ouvrage, nous nous sommes réservés à décrire les particularités de chaque genre de coquillage à leur article séparé. Nous allons continuer de remplir ici cet engagement.

Différences dans la structure des coquilles d'Huîtres.

C'est dans une collection de ces coquilles, qu'on en peut voir la variété infiniment agréable. Les huîtres sont souvent garnies de pointes & de parties hérissées : quelques-unes représentent un gâteau feuilleté ou un hérisson; d'autres ont des excroissances ou des parties en zigzag, imitant l'oreille de cochon ou la crête de coq; d'autres sont groupées sur des rochers, sur des madrepores. Les huîtres ont un caractere générique qui les doit faire distinguer des cames avec lesquelles on les trouve presque toujours confondues chez les Auteurs. *Voyez* le mot CAME.

L'huître est composée de plusieurs croutes ou lames formant une surface raboteuse : sa coquille supérieure est plus platte que l'inférieure; elle a un bec qui s'éleve à une de ses extrémités. Ce bec qui sert aussi à distinguer la différence des huîtres, est quelquefois allongé, applati, recourbé, & terminé par un angle aigu : dans d'autres le bec est très petit, posé en dessous, & presqu'entierement caché. L'huître se ferme exactement, nonobstant ses surfaces raboteuses & les pointes dont elle est souvent garnie. Les especes les plus singulieres des huîtres, sont celles qu'on appelle le *marteau*, l'*oiseau* ou *hirondelle*, la *pelure d'oignon*, le *pied d'âne*, la *feuille*, l'*oreille de cochon* ou la *crête de coq*, la *selle polonoise*, la *vître chinoise*. Voyez *chacun de ces mots*. La diversité des pointes & des tubercules qu'on observe sur la robbe des huîtres & leurs belles couleurs, ne sont peut-être que des variétés, & ne forment pas des especes. La nature de l'huître est d'être adhérente aux rochers ou à quelqu'autre corps, par le moyen de la même liqueur glutineuse dont elle a été formée. On soupçonneroit avec assez de vraisemblance, que les *pintades*, l'*hirondelle*, le *marteau*, &c. ne sont pas exactement des huîtres, ayant pour caractere une échancrure par où passe une sorte de *byssus* qui sert à les attacher; mais ce byssus est fort différent de celui de la *pinne marine*. Voyez *ce mot*.

Description de l'Huître commune : frai, & saison de la maladie de ce coquillage. Huîtres vertes.

L'huître est composée de toutes les parties qu'ont les autres animaux à

coquilles : c'eſt un coquillage immobile par ſon poids, qui ne s'ouvre que d'un pouce au plus pour reſpirer, prendre l'eau par ſes ſuçoirs & les aliments qui lui ſont néceſſaires, que l'on dit conſiſter en ſucs de petits animaux, de plantes & de certaines parties d'une terre limoneuſe. Il n'y a que la partie ſupérieure de l'huître qui ait un mouvement; l'inférieure eſt immobile & ſert de point de réſiſtance. L'huître perdroit ſon eau ſi elle n'étoit couchée ſur le dos. L'ouverture de ſa bouche eſt entre les ouies; elle eſt bordée de grandes levres chargées de ſuçoirs, ce qui forme une eſpece de fraiſe tranſparente & dure, qui tapiſſe des deux côtés les parois intérieures des deux valves. Elle conſerve beaucoup d'eau dans ſon réſervoir, & c'eſt ce qui prolonge ſa vie hors de la mer. Le ligament à reſſort qui fait le jeu des coquilles, eſt renfermé entre les deux battants, poſitivement dans le talon ou ſommet de la coquille. Les deux écailles n'ont point de charniere; le muſcle tendineux qui les réunit, leur en tient lieu. Les quatre feuillets pulmonaires ſervent à l'huître à ſe décharger d'une humeur ſuperflue, & à aſpirer un nouveau ſuc. L'huître a la chair molle & une membrane blanche, contenant une matiere marbrée d'un jaune brunâtre, qui paroît être les inteſtins. On préſume que c'eſt de cette matiere épaiſſe & coagulée, que ſort l'humeur laiteuſe qui perpétue l'eſpece & produit la ſemence. Cette humeur laiteuſe paſſe par différents dégrés d'accroiſſement avant que de laiſſer entrevoir les deux écailles renfermées dans ſon centre. On verra dans un moment que cette maſſe glaireuſe, vivifiée par de petits vers rouges & portée par les flots agités ſur les branches des mangliers qui bordent les côtes ſtériles de la mer dans l'Iſle de Cayenne, &c. produit des huîtres qui donnent des perles & paroiſſent pendre des branches de ces arbres. L'huître n'a que deux tendons ou attaches d'une couleur violette foncée, qui la joignent à ſes deux écailles, dont la ſupérieure eſt ordinairement platte; l'autre eſt creuſe, & contient tout le corps de cet animal : elle a été anatomiſée par Liſter & Willis.

S'il eſt difficile de découvrir les parties de la génération de cet animal, il n'eſt pas plus facile de diſtinguer les mâles d'avec les femelles. Il paroît même que les huîtres ne pouvant quitter le lieu où elles ont pris naiſſance, ſont dans l'impuiſſance de s'unir : ainſi elles doivent être hermaphrodites, & il ne peut exiſter de variété dans les ſexes de ces individus. On ſait ſeulement qu'au mois de Mai ces animaux jettent leur *frai*, qui eſt de figure lenticulaire. On apperçoit avec un bon microſcope, dans cette ſubſtance laiteuſe, une infinité d'œufs, & dans ces œufs de petites huîtres déja toutes formées. Le frai ou la ſemence des huîtres s'attache à des rochers, à des pierres, à de vieilles écailles, à des morceaux de bois & à d'autres choſes ſemblables, diſperſées dans le fond de la mer : nous en avons vu ſe fixer dans des bouteilles de verre, dans des moules à ſucre, dans des ſouliers & ſur un fuſil, qu'on avoit jettés exprès dans la mer à la fin de Mars : le frai avoit été dépoſé ſur ces matieres dans l'intervalle de cinq ſemaines.

On conjecture avec assez de vraisemblance, que les œufs commencent à se couvrir d'écailles dans l'espace de vingt-quatre heures.

Les huîtres sont malades & maigres après avoir frayé; mais au mois d'Août elles ont repris leur embonpoint. Lister & Willis prétendent que la maladie de l'huître se connoît dans le mâle à une certaine matiere noire, qui paroît dans les ouies; & dans les femelles, à la blancheur de cette matiere.

Au mois de Mai, il est permis aux Pêcheurs, suivant les Réglements, de pêcher toutes sortes d'huîtres; & comme l'on compte souvent sur une seule pierre ou une seule écaille vingt petites huîtres, il leur est enjoint, pour entretenir la multiplication de l'espece, de les remettre à la mer: le mois de Mai passé, ils ne peuvent pêcher que des huîtres d'une grandeur raisonnable. Quant au frai qu'ils ont détaché des pierres, & aux huîtres encore tendres, ils les mettent comme en dépôt dans un certain détroit de mer, où elles croissent & s'engraissent de maniere qu'en deux ou trois ans elles parviennent à leur perfection.

Pour donner aux huîtres la couleur verte, les Pêcheurs les renferment le long des bords de la mer dans des fosses profondes de trois pieds, qui ne sont inondées que par les marées hautes à la nouvelle & pleine lune, y laissant des especes d'écluses par où l'eau reflue jusqu'à ce qu'elle soit abaissée de moitié. Ces fosses verdissent, soit par la qualité du terrein, soit par une espece de petite mousse qui en tapisse les parois & le fond, ou par quelqu'autre cause qui nous est inconnue; & dans l'espace de trois ou quatre jours, les huîtres, qui y ont été enfermées, commencent à prendre une nuance verte. Mais pour leur donner le tems de devenir extrêmement vertes, on a l'attention de les y laisser séjourner pendant six semaines ou deux mois. Les huîtres vertes que l'on mange à Paris, viennent ordinairement de Dieppe. Les meilleures & les plus estimées sont celles qu'on pêche en Angleterre; on en transporte aussi en Xaintonge vers les marais salans, où, par le séjour qu'elles y font, elles acquierent une couleur verdâtre, & prennent un goût beaucoup plus délicat qu'auparavant. Il suffit donc, comme on vient de le voir, pour rendre les huîtres vertes, de les faire parquer dans des anses bordées de verdure. Ces huîtres vertes sont très recherchées & avec raison. Il faut cependant se méfier de la couleur verte artificielle que des imprudents savent leur donner.

Opinions sur la nature des Huîtres de nos côtes, & sentiments sur celles des Indes, qui croissent aux branches des palétuviers ou mangliers, &c.

Des Auteurs ont rangé l'huître parmi les zoophytes ou plantes animaux, & ont cru qu'elles croissoient & décroissoient avec la lune. La plupart des modernes ont réfuté ce sentiment: l'un d'entr'eux dit qu'il n'y a que les

huîtres & les moules, soit solitaires, soit en masses, auxquelles on puisse refuser un mouvement progressif, comme ne sortant jamais de leur place, à moins qu'on ne les détache exprès. L'huître étant en masse ne peut se mouvoir, étant, dit-il, attachée par son byssus (qui est dans ce coquillage une bave collante) aux autres huîtres : elle est assise sur l'angle aigu de sa pointe comme sur un pivot : il n'y a que la valve supérieure qui ait quelque liberté, & l'huître ne fait rien sortir. Les huîtres s'attachent à tout ce qu'elles trouvent : elles ne demandent qu'un point d'appui; les rochers, les pierres, les bois, les productions marines, tout leur est propre : souvent même elles se collent les unes aux autres, au moyen d'une espece de glu qui sort du poisson & qui est extrêmement forte.

M. Adanson, qui a fait des observations particulieres sur les coquilles, dit que la plupart des huîtres, qui vivent éloignées les unes des autres, sont dans l'impuissance de se joindre par la copulation, & que cependant elles engendrent leurs semblables; d'où l'on peut conclure que ces animaux n'ont besoin d'aucun sexe pour se reproduire, ou que chaque individu les réunit tous deux.

Les Voyageurs ont débité faussement qu'à la Chine on seme dans des especes de marais le frai exprimé des huîtres pilées & hachées : le fait est impossible. Mais il est vrai qu'aux environs de Constantinople, dans le Bosphore de Thrace, on seme, pour ainsi dire, tous les ans des huîtres toutes entieres. Ce sont les Grecs principalement qui y amenent des navires pleins d huîtres qu'ils jettent à la pelle dans la mer pour en avoir des provisions à souhait.

On trouve des huîtres en abondance aux environs du Sénégal en Afrique : les Negres se servent de leurs écailles pour en former de la chaux. Au village de Joal, Royaume de Barbessen, il se trouve aussi dans les marigots quantité d'huîtres de mangliers, mal-faites, mais bonnes & délicates. A Gambie & dans les fleuves qui confinent au Sénégal, il se trouve des huîtres en quantité, & qui sont plus ou moins estimées; car il y en a de grandes & de mal-saines. Il y a à la Concession du Sénégal, des montagnes de coquilles d'huîtres, dont on fait de la chaux, ainsi que dans les environs. M. Adanson, dans son *Histoire des Coquillages du Sénégal*, dit qu'il n'y a pas dix ans que l'on trouvoit encore des huîtres sur les racines des mangliers du Niger, près de l'Isle du Sénégal; & qu'aujourd'hui on en trouve encore dans le fleuve de Gambie & dans les rivieres de Bissao. On sert ces racines toutes garnies d'huîtres, sur les tables du pays. On rencontre encore à Saint-Domingue & sur toute la côte du Port-au-Prince, des mangliers, dont les tronçons qui baignent dans l'eau, sont garnis d'huîtres feuilletées, ordinairement cramoisies, jaunes, rouges, leur charniere est dentée, &c. Pour les avoir, on fait plonger un Negre; & avec une espece de serpe, il coupe les parties du bois qui en sont chargées. On trouve aussi à la côte d'Or quantité d'huîtres, dont les écailles servent à faire de la chaux; les Anglois qui y sont établis, s'en servent pour leurs édifices : mais en 1707

les Hollandois, dans la seule vue de leur ôter ce secours, bâtirent un Fort de sept ou huit canons, avec une garnison pour la garde des huîtres. La mer & la riviere d'Issini produisent une grande abondance d'huîtres, & d'une monstrueuse grosseur. On en trouve dans l'Isle de Tabago & à la côte de Coromandel, de plusieurs especes qui sont attachées au roc, & qui sont très bonnes à manger. Il y a d'autres huîtres qui portent des perles : elles sont sous l'eau, à la profondeur de quatre ou cinq brasses; des Negres plongeurs les attrapent en plongeant : on appelle cette coquille *Mere de perles*, *Pintade blanche*, *Nacre de perles*. Voy. ces mots & le mot PERLES.

Les huîtres de *mangliers*, que les Anglois nomment *mangrove*, tiennent à l'extrémité des branches de l'arbre de ce nom, qui croît au bord de la mer; & le grand nombre de coquillages qui tiennent à ces branches, les courbe de plus en plus, de sorte que ces animaux sont rafraîchis deux fois le jour par le flux & le reflux de la mer. Ces huîtres n'ont point de goût; leurs coquilles sont transparentes & nacrées : des Espagnols s'en servent en guise de verre. Il y a plusieurs sortes d'huîtres dans l'Isle de Cayenne : les unes y sont appellées *huîtres de Senamary* (riviere qui sépare Cayenne d'avec Surinam); elles sont fort grandes; on les détache des rochers à coups de serpe : on nomme les autres *rer*, c'est-à-dire *huîtres de paletuviers*. On voit aussi, dit-on, deux sortes d'huîtres à la Guadeloupe : la premiere est assez semblable aux nôtres; la seconde est toute platte, & a une petite houppe de poils dans le milieu, comme un petit barbillon (c'est la conque anatifere). Ces huîtres sont tellement âcres, qu'il est impossible d'en manger.

Huîtres fécondes & stériles. Vers accoucheurs de ces coquillages.

On distingue dans les Ports de mer deux sortes d'*huîtres* : les fécondes & celles qui ne le sont pas. Une petite frange noire qui les entoure, est la marque de leur fécondité & de leur bonté : les friands ne les manquent point, & les trouvent plus succulentes au goût. Dans la saison où les huîtres fécondes jettent leurs œufs, ou, comme parlent les Pêcheurs, leurs grains, elles sont laiteuses, désagréables & mal-saines. En Espagne il est défendu d'en draguer & d'en étaler aux marchés, à cause des accidents qu'elles pourroient causer à ceux qui inconsidérément en feroient usage.

M. Deslandes dit que dans la saison où les huîtres jettent leurs œufs, elles sont remplies d'une infinité de petits vers rougeâtres. Ceux qui remuent de gros tas d'huîtres pendant la nuit, apperçoivent quelquefois ces vers sur leurs écailles; ils paroissent comme des particules lumineuses, ou comme de petites étoiles bleuâtres : on voit facilement ces petits vers pendant le jour, par le moyen d'un microscope ou d'une loupe. M. Deslandes a aussi observé que tous les grands coquillages bivalves, sur-tout certaines grosses moules qui, dans l'Océan s'attachent au fond des vaisseaux, sont pendant la nuit des phosphores naturels. Mais de quel usage

peuvent être ces petits vers rougeâtres aux huîtres fécondes, & seulement dans la saison où cette fécondité se déclare ? M. Deslandes conjecture qu'ils leur servent, pour ainsi dire, d'*accoucheurs*. M. de Réaumur & d'autres leur ont donné aussi ce nom, en disant qu'ils excitent, d'une maniere qui nous est inconnue, les organes destinés à la génération. Pour s'en assurer, M. Deslandes a répété plusieurs fois l'expérience qui suit.

Cet Observateur a pris des huîtres fécondes, & les a mises, vers le mois de Mai, dans un réservoir d'eau salée : elles ont laissé à l'ordinaire une nombreuse postérité. Il en a répété ensuite l'expérience avec d'autres huîtres fécondes, dont il avoit retiré tous les petits vers qui y étoient renfermés : ces dernieres huîtres n'ont rien produit, & la stérilité a régné dans le réservoir où elles avoient été placées. Ces vers accoucheurs, dont M. de Réaumur & d'autres Naturalistes ont parlé, sont tout-à-fait différents de certains vers blanchâtres & luisants, qu'on trouve aussi dans les huîtres. Ces derniers vers ressemblent à une grosse épingle, & ils ont depuis cinq jusqu'à huit lignes de long. Il est très difficile de les examiner en entier ; car au moindre attouchement & à la moindre secousse, ils se résolvent en une matiere gluante & aqueuse, qui s'attache même aux doigts.

Ennemis des Huîtres.

Les huîtres ont pour ennemis, les crabes, les étoiles marines, la grenouille pêcheuse ou le baudroi, les pétoncles & les moules : l'algue & la vase les font également périr dans leur naissance. Lorsque l'huître entr'ouvre son écaille pour renouveller son eau, le crabe de vase, toujours porté à lui dresser des pieges, lui jette une petite pierre qui empêche que sa coquille ne se referme, & ainsi il a la facilité de prendre l'huître & de la manger.

Qualités des Huîtres, & leurs propriétés en Médecine.

L'huître, dit Belon, est le meilleur des testacées ; les Anciens & les Modernes l'ont regardée comme un mets exquis. Macrobe dit qu'on en servoit toujours sur les tables des Pontifes Romains : Horace a fait l'éloge des huîtres de Circé ; les Anciens vantoient aussi celles des Dardanelles, du lac Lucrin, du détroit de Cumes, & celles de Venise. Apicius, qui a écrit sur la Cuisine, avoit l'art de conserver les huîtres, puisqu'il en envoya d'Italie en Perse à l'Empereur Trajan, & qui à leur arrivée étoient aussi fraîches que le jour de leur pêche.

On a vu dans les paragraphes précédents, que chaque côte du Monde habité fournit des huîtres dont les écailles sont de différentes couleurs : ces mêmes huîtres ont des goûts différents. Il y a des huîtres en Espagne qui sont de couleur rousse ou rouge ; d'autres en Illirie de couleur brune, &

dont la chair eſt noire : dans la mer rouge il y en a de couleur d'iris, & en d'autres endroits la chair & l'écaille ſont noires.

Quant aux qualités des huîtres, on les doit choiſir nouvelles, d'une grandeur médiocre, tendres, humides, délicates, d'un bon goût, & qui aient été priſes dans les eaux claires & nettes, ſur-tout vers les embouchures des rivieres; car les huîtres aiment l'eau douce, elles y engraiſſent beaucoup & y deviennent excellentes. Celles au contraire qui ſe trouvent fort éloignées des rivieres, & qui manquent d'eau douce, ſont fort dures, ameres, & d'une ſaveur déſagréable. Chez nous on préfere les huîtres de Bretagne à toutes celles des autres côtes de France : celles de Xaintonge paſſent pour être plus âcres; celles de Bordeaux, qui ont la tête noire, ſont d'un goût exquis : on dit cependant que celles d'Angleterre ſont préférables à toutes celles de l'Europe. Le Chancelier Bacon dit que les huîtres de Colcheſter étant miſes dans des puits qui ont coutume d'éprouver le flux & reflux de la mer, ſans toutefois que l'eau douce leur manque, s'engraiſſent & croiſſent davantage. Toutes les huîtres qui ſe débitent à Paris, excepté les vertes, ont été draguées à Cancale en Bretagne.

Quoique les huîtres ne ſoient pas généralement du goût de tout le monde, l'opinion commune eſt qu'elles excitent l'appétit, *irritamentum gulæ*, & provoquent les urines : elles ſe diſſolvent à la vérité dans l'eſtomac, ſans y produire beaucoup de chyle; mais elles ſont ſaines aux perſonnes d'un bon tempérament : cuites en fricaſſée ou en friture, ou marinées, elles conviennent également à preſque toutes ſortes d'eſtomacs. Les Scorbutiques s'en trouvent très bien : on prétend qu'elles excitent à la luxure.

On fait uſage des écailles de l'huître, calcinées ou non calcinées & porphyriſées, pour abſorber les acides de l'eſtomac. On en fait une excellente chaux pour cimenter, & dont on ſe ſert auſſi pour engraiſſer certaines eſpeces de terre. On trouve ſouvent dans la terre ces écailles plus ou moins altérées, & dans différents états de dureté.

HULOTTE. *Voyez* HUETTE.

HUMUS. On donne ce nom à la couche de terre végétale qui ſert d'enveloppe à notre globe; elle en couvre la ſurface environ juſqu'à un demi-pied de profondeur : elle eſt formée en grande partie de terre proprement dite, & de la décompoſition des ſubſtances étrangeres; communément de la pourriture des végétaux, & de la deſtruction des animaux. Cette terre eſt une eſpece de terreau naturel : ſa couleur varie; mais après que l'*humus* a été calcinée dans le feu, elle paroît blanche, à moins qu'il ne ſe trouve quelques parties métalliques qui puiſſent colorer ou maſquer toutes les particules terreuſes. *Voyez* le mot TERRE.

HUPPE ou PUTPUT, ou PUPU, *Upupa*. Eſt un fort bel oiſeau de paſſage, nommé ainſi à cauſe de la huppe ou crête qu'il a ſur la tête, ou à raiſon de ſon cri ordinaire. La huppe peſe environ trois onces; elle a,

depuis

depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, un pied de longueur : son envergure est d'un pied & demi ; son bec est de deux pouces, noir, pointu, un peu voûté ; l'iris de ses yeux est de couleur noisette : sa tête est ornée d'une très belle crête, haute de près de deux pouces, composée d'un double rang de petites plumes, dont la couleur est rousse tirant sur le noir & le châtain, & qu'il peut redresser ou abaisser à son gré. Cet oiseau a la figure du corps approchante de celle d'un pluvier : le col est de couleur roussâtre pâle ; la poitrine blanche, bariolée de raies noires ; la queue longue de quatre pouces, noire, bariolée de taches blanches & fauves ; le croupion blanc ; le plumage des épaules bigarré de blanc & de noir, de même que les aîles : les jambes sont courtes, mais les pieds sont assez grands.

Nous avons observé cet oiseau fréquemment en Alsace, & aux environs de Cologne & de Francfort ; nous l'avons même rencontré entre Londres & Edimbourg, quoique Turner dise que la huppe ne se trouve point en Angleterre. Cet oiseau n'est point fort sauvage ; quand on le trouve le long des grands chemins, il ne s'effarouche pas beaucoup à la vue des hommes : il se pose la plupart du tems à terre. Aristote prétend que la huppe construit son nid d'ordure, & principalement d'excréments humains, dont elle l'enduit tout autour en guise de boue ; elle le fait dans un creux d'arbre : sa ponte est de quatre œufs cendrés. On ne voit guere la huppe qu'en été ; car aussi-tôt qu'elle a fait ses petits, elle s'en va dans un pays plus chaud que le nôtre, & s'y tient durant notre hiver : elle prononce en chantant *put put ;* quoique sa voix soit enrouée, on l'entend de loin : son vol est assez léger & bas ; elle bat l'air de ses aîles à la maniere des vanneaux : sa chair n'est pas fort bonne à manger. Aldrovande dit qu'en Italie il a souvent vu des huppes exposées aux marchés.

La huppe se nourrit de vers, de boutures de bois, de chenilles & de petits scarabées : elle se retire dans les lieux déserts des bois ; cependant on l'apprivoise facilement, mais elle marche de mauvaise grace. C'est un plaisir, quand elle est privée, de voir comme elle se couche en étendant ses aîles devant le feu, & comme elle fait jouer sa belle crête : elle fait aussi la chasse aux mouches & aux souris. La couleur de son plumage change un peu dans la durée de l'été. D'après la maniere de vivre & de repairer de la huppe, des Auteurs l'ont nommée *bécasse d'arbre*, ou *coq merdeux* ou *puant.*

Le savant Aldrovande, curieux de savoir par quel moyen la huppe peut élever & abaisser sa crête à son gré, a disséqué une tête de huppe, & y a trouvé un muscle qui lui a paru unique, cutanné & fibreux, en maniere de pannicule charnu, naissant de la base du crâne, plus charnu dans son principe à la partie inférieure vers le front, plus membraneux à la partie supérieure vers le sommet de la tête, dans lequel les plumes de la tête sont implantées assez profondément : quand on tiroit ce muscle vers le sommet

de la tête, il redressoit la crête; & quand on le tiroit du côté opposé, vers le bec, il l'abaissoit.

Les Auteurs ne donnent qu'une propriété notable à la huppe, qui est d'être très bonne contre la colique, prise en substance ou en bouillon.

On trouve dans les Indes Occidentales des huppes admirablement belles, & principalement celles de l'Isle de la Trinité & de l'Isle des Rats. La crête ou huppe de ces oiseaux est de couleur d'or vif, leur queue noire, le reste du plumage ondoyé de diverses couleurs, le tour des joues rouges comme de l'écarlate. Sa nourriture est le fruit d'un arbre nommé par les Sauvages *Pinéabsou*. Voyez ce mot.

La *huppe de montagne* est un oiseau solitaire qui se nourrit de cigales, d'autres petits insectes, & de grenouilles : son plumage est d'un verd foncé; sa tête est jaune, marquée de taches sanguines : sa huppe emplumée est semblable à la criniere d'un cheval; le bec est rouge, & les pieds bruns. Albin dit que cet oiseau est la corneille des bois des Cantons Suisses.

On trouve aussi dans les Indes Orientales, un oiseau de paradis huppé : il est très rare. Dans le Mexique on donne le nom d'*oiseau huppé* ou *couronné*, à une huppe. *Voyez* OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE.

HURA ou SABLIER, *arbor fructu crepitans*. Est une très belle espece de noyer que l'on a transportée des Indes dans l'Amérique. Sa fleur est composée d'une seule feuille en forme d'entonnoir, & légerement découpée en douze parties; son fruit est globuleux, un peu large, gros comme une orange, & divisé également en douze segments, qui contiennent chacun une semence : on voit de ces fruits dans les cabinets de tous les Curieux.

HURIO. Est un grand poisson de l'espece cétacée, qui se trouve dans le Danube; il est sans écailles & presqu'entierement cartilagineux : il s'en trouve qui pese jusqu'à quatre cents livres : on en tire de l'ichthyocolle ou colle de poisson, qui est semblable à celle que fournit l'*esturgeon du Boristene*. Voyez ce mot.

HUTLA. Petite espece de lapin de l'Isle Espagnole : il a les oreilles courtes, & la queue d'une taupe. *Voyez* au mot LAPIN.

HYACINTHE, *Hyacinthus-gemma*. Est une pierre précieuse, d'un rouge tirant sur le jaune, diaphane, vitrescente, plus légere & plus tendre que le grenat. Il y en a de différentes grosseurs & couleurs : on les distingue en orientales & en occidentales.

L'*hyacinthe orientale* est d'un jaune rougeâtre, qui tient un peu de la couleur écarlate, de la cornaline & du vermillon, un peu moins du rubis que du grenat, parcequ'on y distingue, au moyen du spectre solaire, une légere nuance de violet colombin. Cette hyacinthe est resplendissante, & reçoit un poli vif : on lui donne le nom de *belle hyacinthe*, quand elle est d'une couleur orangée ou aurore mêlée de rouge : on la trouve en Ara-

bie, en morceaux de la grosseur d'un pois, & quelquefois de la grosseur d'une aveline. On la rencontre encore près de Cananor, de Calecut & de Cambaya. Les Lapidaires & les Amateurs recherchent celle dont la couleur tient quelque chose de la flamme rouge & jaune du feu, qui est bien délavée, & qui n'a point de noirceurs.

L'*hyacinthe occidentale* est moins dure que la précédente; elle a une couleur plus safranée ou orangée; elle tire un peu sur la fleur du souci ou de jacinthe : elle nous vient de Portugal.

Dans le commerce on en voit de claires comme le succin, de laiteuses comme l'émail, d'un jaune grainé comme le miel; ce qui les fait appeller par les Marchands, *hyacinthes succinées* ou d'*émail*, ou *miellées*; elles sont tendres, mal nettes, & soutiennent peu le feu. On nous les envoie de Silésie & de la Bohême : les Lapidaires les taillent à facettes, de maniere à en cacher les défauts.

Ce que l'on appelle *jargon d'Auvergne* & *hyacinthe de Compostelle*, ne sont que des crystaux à facettes, & colorés : on rencontre communément le jargon dans le Vivarais près du Puy.

L'hyacinthe est un des cinq *fragments précieux*. Voyez ce mot.

HYACINTHE, plante. *Voyez* JACINTHE.

HYBOUCOUHU. Est un fruit de l'Amérique, de la figure & de la grosseur d'une datte, mais qui n'est point bon à manger. Les habitants en tirent une huile qu'ils conservent dans un vaisseau, qui est fait d'un fruit creusé, & dont on retire la chair nommée *carameno* en langage Indien. Cette huile est particulierement employée pour une maladie du pays, qui provient d'un grand nombre de petits vers de la grosseur des cirons, lesquels s'amassent sous la peau, & forment des tumeurs cuisantes, grosses comme des feves, & qui causent des accidents fâcheux. *Voyez* DRACONCULE. Cette huile est encore nervale, & propre pour fortifier les membres fatigués, même pour mondifier les plaies & les ulceres.

HYDRE. La plupart des Ecrivains donnent ce nom à un serpent à sept têtes, dont l'existence paroît absolument contre l'ordre de la Nature. Cependant Séba en décrit un qu'il dit avoir été vu en 1720 à Hambourg, & qu'on proposoit à acheter au prix de dix mille florins. Conrard Gesner, dans son *Histoire des Animaux*, *L. IV*, *pag. 459*, représente aussi un hydre à sept têtes, avec deux pattes & la queue bouclée. Il raconte que cet horrible serpent aquatique à sept têtes, fut apporté de Turquie à Venise en 1530, qu'il fut exposé publiquement à la vue de tout le monde, & qu'ensuite il fut envoyé au Roi de France : on ne l'estimoit pas moins de six mille ducats. Nous ne finirions pas si nous prétendions rapporter de semblables exemples sur l'hydre, mais qui nous paroissent un tissu de fables & de fictions.

Plusieurs Auteurs disent avec plus de vraisemblance, que l'hydre est un serpent aquatique qui se trouve dans les lacs, dans les marais & rivieres : c'est le serpent d'eau de l'Inde, *natrix indicus*, qui vit sur la terre

& dans l'eau ; il ressemble à un petit aspic terrestre, mais il n'a pas la tête si large. On prétend que la morsure de ce serpent d'eau est dangereuse, qu'on en meurt en trois jours après avoir souffert cruellement : les remedes ordinaires sont la thériaque, le mithridate, & particulierement les alkalis volatils. D'Ablancourt dit que quand on en est mordu, le meilleur remede est de couper aussi-tôt la partie affligée, avant que le venin ait affecté les autres parties. Quant à notre *serpent d'eau*, il n'est aucunement dangereux. *Voyez* au mot CHARBONNIER.

M. Linnæus donne le nom d'*hydre* à une espece de polype verdâtre, qui se trouve en Uplande, Province de la Suéde, dans des fossés. Quand on le coupe en morceaux, il en renaît autant d'hydres entiers qui prennent vie. *Voyez* POLYPE.

Les Voyageurs Hollandois donnent le nom d'*hydre d'eau* à un poisson qui se trouve ordinairement aux environs de la ligne, & qui est long de quatre à cinq pieds. Ils disent que cet animal a tant de force dans les dents, que s'il saisit un homme par le bras ou par la jambe, il l'entraîne au fond de l'eau. Sa gueule est grande ; ses dents sont aiguës : on le prend avec un gros hameçon de l'épaisseur du doigt, où l'on attache un morceau de chair ; mais c'est moins son goût qu'il faut consulter, que celui de certains petits poissons qui le précedent toujours, & qui vont sucer l'amorce avant que l'hydre y touche ; s'il ne leur arrive aucun mal, alors l'hydre s'en approche hardiment, & s'accroche en voulant avaler l'amorce. Verhocum Hollandois, dans son voyage des Indes Orientales en 1607, en rencontra beaucoup, & défendit aux équipages de se baigner, parcequ'on est souvent surpris par ces animaux. Quantité de ses Matelots refuserent d'en manger, d'autres en trouverent la chair fort bonne : ils leur ouvrirent le ventre pour en ôter les entrailles, qu'ils jetterent dans la mer, où elles furent aussi-tôt dévorées par d'autres hydres.

HYDROPHILE, *Hydrophilus*. Insecte aquatique & coléoptere, à antennes en masse, perfoliées, & plus courtes que les antennules : ses pieds sont en nâgeoires & velus. La larve de l'hydrophile a six pattes écailleuses, & le corps composé d'onze anneaux : elle est fort vorace, très agile, & mange les autres insectes aquatiques. Il faut prendre l'insecte parfait avec précaution : outre que ses mâchoires pincent, il a encore sous le corselet une longue pointe très piquante, qu'il enfonce dans les doigts en faisant des efforts pour marcher en reculant. Cet insecte dépose ses œufs qui sont assez gros, dans une coque soyeuse que l'on rencontre assez souvent dans l'eau.

HYENE, *Hyæna*. Il n'y a point d'animal sur lequel on ait fait autant d'histoires absurdes, que sur celui-ci : nous n'allons présenter de cet animal, que les faits les plus vrais, d'après M. de Buffon.

L'hyene a été confondue par plusieurs Voyageurs & plusieurs Naturalistes avec d'autres animaux, tels que le *chacal*, la *civette* & le *glouton* ou *goulu de terre ;* mais dont cependant elle differe beaucoup, quoiqu'elle ait avec eux quelques rapports.

L'hyene eſt à-peu-près de la grandeur du loup, mais ſon corps eſt plus court & plus ramaſſé ; elle a la tête plus quarrée & plus courte que lui : ſes oreilles ſont longues, droites, nues ; & ſes jambes, ſur-tout celles de derriere, ſont plus longues : elle a les yeux placés comme ceux du chien ; le poil du corps long, une criniere de couleur gris obſcur, mêlée d'un peu de fauve & de noir, avec des ondes tranſverſales. Elle eſt peut-être de tous les quadrupedes le ſeul qui n'ait que quatre doigts, tant aux pieds de derriere qu'à ceux de devant : elle a, comme le blaireau, une ouverture ſous la queue, mais qui ne pénetre point dans l'intérieur du corps ; c'eſt cette ouverture qui avoit fait dire que cet animal étoit mâle & femelle.

Cet animal ſauvage & ſolitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers, dans des tanieres qu'il ſe creuſe lui-même ſous terre. Il eſt d'un naturel féroce ; & quoique pris tout petit, il ne s'apprivoiſe pas. Il vit de proie, comme le loup, mais il eſt plus fort, & paroît plus hardi ; il attaque quelquefois les hommes, il ſe jette ſur le bétail, ſuit de près les troupeaux, & ſouvent rompt dans la nuit les portes des étables & les clôtures des bergeries. Ses yeux brillent dans l'obſcurité, & l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour ; ſon cri, au rapport de Kæmpfer, témoin auriculaire, imite le mugiſſement du veau.

L'hyene ſe défend contre le lion, ne craint pas la panthere, terraſſe l'once. Lorſque la proie lui manque, elle creuſe la terre avec les pieds, & en tire par lambeaux les cadavres des animaux & des hommes. On la trouve dans preſque tous les climats chauds de l'Aſie & de l'Afrique. L'animal appellé *faraſſe* à Madagaſcar, paroît différer de l'hyene, que quelques-uns regardent comme le *dabach* des Anciens.

On doit mettre au rang des abſurdités qu'on a débitées ſur cet animal, qu'il ſait imiter la voix humaine, retenir le nom des Bergers, les appeller, les rendre immobiles, faire courir les Bergeres, leur faire oublier leurs troupeaux, les rendre folles d'amour, &c. Tout cela, dit M. de Buffon, peut arriver ſans hyene.

On dit que l'on vit une hyene dans le Lyonnois & les Provinces voiſines vers les derniers mois de 1754 & pendant 1755 & 1756 : à ce ſujet le Pere de Tolomas Jéſuite, donna une diſſertation ſur l'hyene, dans laquelle il a détaillé les abſurdités dont nous venons de parler ; mais il ajoute, d'après Abraham Echelenſis, que l'hyene ſe prend très facilement au ſon des inſtruments ; qu'au ſon de la muſique elle ſort de ſa taniere, ſe laiſſe careſſer, & qu'on lui jette adroitement un licol & une muſeliere : tout ceci tient bien des abſurdités précédentes. Quant à l'animal, qui, lorſque nous écrivions ceci, exerçoit depuis plus de quinze mois ſa férocité carnivore ſur les habitants du Gevaudan, & que l'on a déſigné ſous le nom d'hyene, il eſt à préſumer que c'eſt un loup levrier, dont l'eſpece peut avoir multiplié. *Voyez* LOUP LEVRIER.

HYPOCISTE. *Voyez* CISTE.

HYSOPE, *Hyſoppus.* On diſtingue communément trois eſpeces d'hyſope; mais comme elles ne different que par la couleur, la deſcription d'une ſeule ſuffira pour les autres.

L'hyſope pouſſe pluſieurs tiges qui s'élevent à un pied ou un peu plus de hauteur; ces tiges ſont garnies de feuilles longues, étroites, plus grandes que celles de la ſariette. Ses fleurs ſont en gueule, & naiſſent en maniere d'épi, mais tournées toutes d'un côté, de couleur ou blanche, ou bleue, ou roſe, ſuivant l'eſpece: il leur ſuccede des ſemences qui ont quelquefois l'odeur de muſc.

On emploie cette plante pour faire des bordures dans les jardins, où elle répand une odeur aromatique fort agréable, principalement avant qu'elle entre en fleur. Elle eſt inciſive, vulnéraire, fortifiante: on la fait entrer dans le vin aromatique, propre à diſſiper l'enflure des plaies; ce vin eſt très propre auſſi à diſſoudre le ſang grumelé & extravaſé.

HYSOPE DES GARIGUES. *Voyez* Hélianthème.

HYSTEROLITHE, *Hyſtera petra.* On donne ce nom à des pierres qui repréſentent les parties naturelles de la femme. L'*hyſterolithe* autrement dite *pierre de la matrice*, n'eſt que le noyau & l'apophyſe d'une eſpece de térébratule appellée *oſtreo pectinite*: on en trouve communément de plus ou moins aîlées & ventrues ſur deux montagnes; l'une voiſine de Coblentz, & l'autre de Catalogne: nous y en avons ramaſſé qui ſont toutes ferrugineuſes.

HYVOURAHÉ. Eſt un grand arbre du Breſil, dont on emploie l'écorce pour les maux vénériens. L'écorce du hyvourahé eſt de couleur argentée en dehors & rouge en dedans: il en ſort, avec ou ſans inciſion, un ſuc laiteux d'un goût doux de régliſſe. On prétend que l'arbre dure long-tems, & qu'il eſt quelquefois quinze ans ſans porter du fruit, même après en avoir porté. Son fruit eſt une ſorte de prune de couleur d'or, d'une groſſeur médiocre, tendre, & d'une ſaveur aſſez agréable. Il renferme un petit noyau: les malades le ſouhaitent beaucoup à cauſe de ſon bon goût. *Hyvourahé*, dans le langage des Breſiliens, ſignifie une *choſe rare.*



JAAIA, nom que les Negres donnent au *parèturier* des Afriquains. Les Anglois l'appellent *mangrove*. Voyez *ces mots*.

JABEBIRETTE, eſt une eſpece de raie du Breſil : elle a la queue longue ; la couleur de deſſus eſt d'un cendré brun ; celle de deſſous eſt blanche. Sa chair eſt aſſez bonne : les Cayenois appellent le jabebirette, *raie bouclée*. Voyez *à l'article* RAIE.

JACA ou JACHA, eſt un grand arbre des Indes, nommé au Calecut *jaceros* ; dans l'Inde Orientale, *jaaca* & *jaqua* ; & par d'autres, *cachiciccara*. Il croît en Malabar, à Java & aux Manilles, le long des eaux. Son fruit naît ſur toute la longueur de ſon tronc & ſur ſes plus groſſes branches. Il eſt plus gros qu'une courge, & même plus que tous les autres fruits connus : on en voit qui peſent cent livres. Sa couleur eſt verte, obſcure : il a une groſſe écorce dure & entourée de toutes parts, comme de pointes de diamant, leſquelles finiſſent en une épine courte & verte, dont l'aiguillon eſt noir. Ce fruit étant mûr rend une odeur ſi pénétrante qu'on la ſent de cent pas à la ronde : il y en a de deux eſpeces ; l'un appellé *barca*, qui eſt de conſiſtance ſolide, c'eſt le meilleur ; un autre appellé *papa* ou *gyraſal*, qui eſt mollaſſe, c'eſt le moindre. Ces fruits ſont blancs en dedans ; la chair en eſt ferme & diviſée en petites cellules pleines de châtaignes un peu longues, & plus groſſes que les dattes ; couvertes d'une pelure griſe ; blanches en dedans, comme les châtaignes communes ; d'un goût âpre & terreux, étant mangées vertes ; mais étant rôties, elles ont un très bon goût. Toutes ces châtaignes ſont environnées d'une chair un peu viſqueuſe, & aſſez ſemblable à la pulpe du *durio*. Le goût du barca reſſemble aſſez à celui du melon ; mais ce fruit eſt de dure digeſtion, & il excite, quand on en mange ſouvent, une maladie peſtilentielle, que les Indiens appellent *morxi*. Au reſte, ces châtaignes ſont aſtringentes & prolifiques. Les Eſpagnols, établis aux Manilles, nomment le fruit du jacha *nangeas*, & les Chinois *po-lo mye* ; ils ſe ſervent d'une hache pour le couper, & en préparent les noyaux ou châtaignes, qui ſont quelquefois jaunes comme de l'or, avec le lait de *noix de coco*. Voyez *ce mot*.

JACARA ou JACARÉ, eſt le nom qu'on donne à Bengale & au Breſil à une eſpece de crocodile ou cayman, nommé *akaré* à Cayenne : il ſent le muſc d'aſſez loin ; ce qui ſert, en quelque ſorte, d'avertiſſement aux Voyageurs pour ſe tenir ſur leurs gardes, afin de n'être pas ſurpris par un animal ſi vorace & ſi dangereux. Toutes les rivieres qui dégorgent dans celles d'Oyapoc en ſont remplies. *Voyez* CAYMAN & CROCODILE.

JACARANDA eſt un grand arbre des Indes, dont il y a deux eſpe-

ces : toutes les deux ont des fruits qui ſont d'une figure fort irréguliere & de la grandeur de la main, & ſe nomment *manipoy*. Ces fruits ſe mangent cuits, & paſſent pour un bon ſtomachique. Les gens du pays ſe ſervent d'une ſubſtance verte qu'il contient, au lieu de ſavon. Les bois de ces arbres ſont différents; l'un eſt blanc & l'autre noir; mais tous deux ſont beaux, très marbrés & fort durs : il n'y a que le noir qui ſoit odorant. Ces bois ſont d'uſage en marqueterie.

JACÉE, *jacea*. Cette plante, également connue ſous le nom d'*ambrette ſauvage*, croît dans les prés & aux autres lieux herbeux & incultes. Sa racine eſt ligneuſe, vivace, fibreuſe, d'une ſaveur aſtringente, & qui cauſe des nauſées. Les premieres feuilles, qui ſortent de la racine, ont quelque choſe de commun avec celles de la chicorée. Sa tige eſt haute de trois ou quatre pieds, ronde, droite, rougeâtre, dure, cannelée, & remplie de moëlle : ſes feuilles, placées ſur la tige, ſont nombreuſes, ſans ordre, oblongues, découpées & verdâtres. Des aiſſelles de ſes feuilles, il s'éleve de petits rameaux, garnis de petites feuilles, ſemblables aux précédentes; ils portent à leur ſommet, une, deux ou trois fleurs à fleurons, en tuyaux purpurins & fort ſerrés. A ces fleurs ſuccedent des ſemences rougeâtres ou griſâtres, garnies d'aigrettes.

Les Italiens mettent cette plante parmi les vulnéraires, & ils l'appellent *herba delle ferite* : elle convient en gargariſme pour guérir les aphtes de la bouche, les tumeurs de la gorge, des amygdales & de la luette; elle eſt encore utile pour les hernies.

JACÉE ou AMBRETTE SAUVAGE. *Voyez* à la fin du mot AMBRETTE.

JACÉE ORIENTALE. *Voyez* l'article BEHEN.

JACHERE. Les Agronomes nomment ainſi la partie des terres qui ſe repoſe alternativement tous les ans dans un corps de Ferme, c'eſt-à-dire, qui ne porte point de grain pendant une année entiere, & qui ſert cependant de pâturage aux beſtiaux.

JACINTHE, *hiacinthus*. La jacinthe eſt une de ces fleurs chéries des Amateurs de la belle nature, & elle le mérite à bien des titres. Sa diligence ordinaire à fleurir aux premiers jours du printems, célérité qu'on peut augmenter ou retarder pour la tenir plus long-tems ſur le théâtre des fleurs; ſon odeur ſuave & variée; l'avantage qu'elle a de former un bouquet parfait d'une ſeule de ſes tiges; la conſtance de ſon état, qui ne dégénere pas; la facilité de ſe multiplier par ſes oignons; la grande diverſité de ſes parures; enfin ſa propriété de végéter dans l'eau comme dans la terre; tant d'avantages réunies ne peuvent la rendre que très recommandable.

La jacinthe eſt originaire de l'Orient, & ſe trouve auſſi dans les Indes. Sa beauté la fait rechercher dans tous les pays; les Amateurs l'élevent aujourd'hui en France, en Allemagne, en Angleterre, ſur-tout en Hollande,

lande, & particuliérement dans la ville de Harlem, où cette plante eſt en grande réputation; auſſi les Fleuriſtes Hollandois en font-ils l'objet d'un commerce aſſez important.

La jacinthe eſt compoſée d'un oignon, de racines, de fanes, de tiges, de fleurs & de graines. L'oignon eſt une bulbe écailleuſe, & formée de différentes peaux, dont les unes couvrent les autres. Lorſque l'oignon a pouſſé ſes racines, il fait paroître en dehors des feuilles qui, quoiqu'inégales, ſelon les eſpeces, ſont en général longues, étroites, luiſantes, pliées en gouttiere. Du centre de ces feuilles, s'éleve une tige à-peu-près ronde, luiſante, ſans nœuds, moëlleuſe, plus ou moins forte, qui croît depuis trois juſqu'à douze pouces de hauteur. L'extrémité de cette tige ſupporte les fleurs qui different en grandeur, en coloris & en nombre, ſuivant les diverſes eſpeces. Ces fleurs ſont des tuyaux oblongs, évaſés par le bout, ouverts & découpés en ſix parties, rabattus ſur les côtés, comme aux lys; ce ſont les jacinthes ſimples. A chaque fleur ſuccede un fruit preſque rond & relevé de trois coins, qui contient des ſemences de la figure d'un pepin de raiſin.

On diviſe les jacinthes en ſimples & en doubles; dans les doubles, le tuyau de chaque fleur contient plus ou moins de feuilles, ſelon la beauté & l'eſpece. Toutes ces feuilles ſont formées par les étamines, qui acquierent de l'ampleur & ſe changent en pétales. Il y a d'aimables diverſités de couleurs dans les jacinthes : il y en a de blanches, de bleues, de couleur de roſe, de rouge; le plus ou moins d'intenſité dans les teintes ou demi-teintes forme autant de variétés, que l'attention d'un Fleuriſte zélé, met ſouvent à profit pour groſſir ſes catalogues. Certaines couleurs ſont plus rares que d'autres dans certaines fleurs; ce ſont alors ces couleurs dont les Amateurs ſont ſi curieux. On eſt parvenu depuis quelques années à découvrir la couleur jaune dans quelques jacinthes; auſſi fait-on grand cas de celles-ci.

La groſſeur d'un oignon & ſa peau bien ſaine, donnent plutôt un relief à la belle jacinthe, que les vices contraires ne ſont des motifs ſuffiſants pour la faire mépriſer. Il faut qu'une belle jacinthe double porte un nombre ſuffiſant de fleurons ſur ſa tige, c'eſt-à-dire, quinze, vingt, ou au moins douze. Les fleurons doivent être grands, courts, unis, larges de feuilles, ou évaſés, bien remplis; ceux qui forment une houppe, tiennent un rang diſtingué. Les jacinthes ſimples ont auſſi leur mérite, parcequ'elles ſont plus hâtives au moins de trois ſemaines que les doubles : les belles eſpeces forment un bouquet entier, agréablement tourné, lorſque trente, quarante ou cinquante fleurons ſont diſpoſés avec la plus charmante ſymmétrie : elles ont de plus l'avantage de fournir une ſemence utile.

L'expoſition la plus avantageuſe pour placer les jacinthes, eſt celle du ſoleil levant ou du midi; elles y profitent de l'influence des rayons du ſoleil, ſoit directement, ſoit par réflexion. Les effets du ſoleil à ſon midi

ſont ſi avantageux, qu'un Académicien de Londres a propoſé de placer les eſpaliers contre un mur incliné à l'horiſon environ de trente-quatre dégrés, afin que les fruits, ainſi expoſés, jouiſſent à plein des bienfaits du ſoleil à midi ; moment où il leur eſt le plus favorable.

La jacinthe ne demande à être arroſée, que lorſqu'elle en a un beſoin réel ; & il lui faut de l'eau courante ; l'eau dormante lui eſt mortelle. Les Auteurs d'Agriculture propoſent bien de recettes différentes, pour le mélange de terres propres aux jacinthes. Une compoſition bien ſimple & très bonne, c'eſt de prendre trois parties de terre neuve ou de taupiniere, deux parties de débris de couche bien terrautées, & une partie de ſable de riviere.

Une obſervation eſſentielle & générale pour la culture de toutes les fleurs, c'eſt d'avoir beaucoup d'égard à la température des climats où les fleurs ont pris naiſſance ; car il eſt toujours à propos de leur en fournir une égale, ou d'en approcher, autant qu'on peut, par des attentions particulieres, ſuivant le goût, les facultés & les pays.

Le véritable tems de planter les oignons de jacinthe, eſt le mois d'Octobre ; l'uſage le plus ordinaire eſt de les couvrir de quatre pouces de terre. On donne plus de profondeur à quelques ſortes hatives, & moins à quelques tardives pour que les unes & les autres puiſſent fleurir en même-tems. C'eſt ſur-tout dans l'ordre élégant, qu'un induſtrieux Fleuriſte peut donner à ſes jacinthes en les plantant, que paroît ſon goût & ſon ſavoir : il mélange, avec art, les différentes eſpeces ; il les écarte, les rapproche, ou les aſſocie de façon, que toutes les couleurs ſe faſſent valoir réciproquement, & brillent avec tout leur éclat. Pour conſerver aux fleurs des jacintes leurs couleurs, il faut les mettre à l'abri du ſoleil, ſous une tente ; car ſans cette précaution l'ardeur du ſoleil dans ſon midi rendroit tout d'un coup leur couleur pâle, & feroit paſſer les fleurs bien plus vîte.

Lorſque le riche ſpectacle de ces fleurs eſt paſſé, & que les fanes commencent à jaunir, on leve les oignons de terre, ſans en ſéparer les caïeux, opération que l'on réſerve pour le tems du plantage : on enleve toutes les enveloppes chancreuſes ; ſi quelques oignons ſont altérés, il faut les nétoyer juſqu'au vif.

Comme j'ai reconnu, dit l'Auteur du *Traité des Jacinthes*, dont nous donnons ici un extrait, par pluſieurs expériences, que les inſectes ſont la cauſe du mal, ou l'augmentent ; je mets ces oignons tremper dans de l'eau diſtillée de tabac, ou dans une forte décoction de tanaiſie ; je les laiſſe dans ce bain ſalutaire environ une heure, qui ſuffit pour étouffer les animalcules ; & je laiſſe enſuite ſécher ces oignons, ainſi que ceux qui ſont bien ſains, dans un lieu bien aéré, mais à l'ombre. Enſuite je les enferme dans une boîte. Cette attention eſt ſuffiſante pour la conſervation des oignons que l'on veut planter en Octobre.

Si l'on a deſſein de les planter plus tard, il faut alors les mettre dans

une boîte remplie de ſable fin, bien deſſéché, & les mettre par couches alternatives de ſable & d'oignons. Ces oignons, ainſi préparés & gardés dans un lieu bien ſec, peuvent enſuite être plantés dans les mois d'Avril, de Mai & de Juin, pour donner leur fleur dans ceux de Juillet & d'Août. On ne doit pas néanmoins conclure de ce procédé, qu'on puiſſe garder les oignons de jacinthes, comme les griffes ou pattes de renoncules & d'anémones, au-delà de l'année. La perte des oignons ſeroit le fruit des nouvelles tentatives que l'on voudroit faire ſur cela.

Quand le nombre des caïeux oblige de les détacher des maîtres oignons, s'ils ſont encore petits, on en forme des pépinieres, & on les plante à un ou deux pouces de diſtance l'un de l'autre, ſous un pouce ſeulement de terre. Si leur taille eſt avantageuſe, on les diſtribue parmi ceux d'où ils ont été tirés; dans ce nombre, l'oignon, qui peſe une once & demie, eſt celui qui fleurit, pour l'ordinaire, le mieux. Il y en a qui parviennent à peſer juſqu'à deux onces & demie, ce qui eſt leur derniere groſſeur; & dans cet état, ils peuvent encore fleurir cinq ou ſix fois. L'oignon fleurit ainſi un certain nombre d'années, parceque pluſieurs germes, qui étoient dans l'oignon, ſe développent chacun à leur tour, juſqu'à ce qu'enfin il en ſoit entiérement privé. On dit en avoir vu quelques-uns qui ont duré juſqu'à treize ans.

On peut dire, en quelque ſorte, que l'oignon de jacinthe ne périt pas de vieilleſſe, puiſque tout uſé qu'il eſt, il rajeunit dans ſa poſtérité. Cette vertu productrice eſt ſurprénante; chaque peau, & même chaque partie de peau, paroît la poſſéder. On obſerve en effet qu'une peau, ſe ſéparant par la force de la croiſſance ou par une inciſion, les parties ſéparées forment enſuite de petits oignons. Cette obſervation a indiqué le moyen ſingulier de multiplier conſidérablement quelques eſpeces indolentes. Voici comment on y parvient. Un peu avant le tems de lever les oignons, on tire de terre celui dont on ſouhaite des productions: on fait dans ſon fond une inciſion en croix, qui aille juſqu'au tiers du volume; on remet enſuite cet oignon à ſa place, le recouvrant d'un pouce de terre: on l'y laiſſe pendant quatre ſemaines; après quoi, on le retire, on le fait ſécher; & en ſon tems, on le plante comme à l'ordinaire. Il eſt vrai qu'il ne portera pas de fleurs l'année ſuivante; mais il ſe diviſera, de façon que lorſque l'on le levera, au lieu d'un oignon, on en trouvera, ſix, huit, & quelquefois juſqu'à dix, qui, après deux années de culture, auront acquis toute leur perfection. On peut même faire un plus grand nombre d'inciſions à l'oignon, & en retirer de cette maniere juſqu'à vingt ou trente; mais cette derniere diviſion n'eſt pas ſans danger pour le chef.

On ſe procure, pendant l'hiver, un petit théâtre de fleurs, en mettant des oignons de jacinthes dans des carafes d'eau. On doit les mettre dans l'eau dès le mois d'Octobre, avoir ſoin que l'oignon ne plonge qu'à moitié, & tenir toujours l'eau à ce niveau, en y en ajoutant, & la

renouvellant tous les quinze jours ; une pincée de nitre, ajoutée à chaque fois, ne gâte rien. Pour les voir fleurir de bonne heure, il faut choisir les especes les plus diligentes par elles-mêmes. Ces oignons, qu'on a rendus ainsi précoces à donner leurs fleurs, ne sont point perdus par cette fatigue ; pourvu qu'on ait soin de les tirer de l'eau aussi-tôt que leur fleur est passée. Il faut les mettre tout de suite dans la terre, & les y laisser jusqu'au tems qu'on en retire les autres : ils s'y rétablissent très bien, & fleurissent, dit-on, en terre l'année suivante. On a vu des jacinthes doubles, qui, après avoir fleuri dans l'eau, ont donné de la graine ; tandis que la même espece de jacinthe, plantée quinze ans de suite en terre, n'avoit jamais pu grainer : ainsi on peut regarder ce procédé comme une méthode avantageuse, pour obtenir ces semences si précieuses.

C'est par le moyen des semences que les Fleuristes obtiennent ces variétés dont ils sont si curieux. On apprendra, avec étonnement, que les semences de jacinthes ne donnent point de fleurs semblables à l'oignon qui a fourni la graine ; jusques-là que le plus souvent les semences des Jacinthes blanches en font naître de bleues, & celles des bleues n'enfantent que des blanches. La source du beau vient des Jacinthes simples : on doit choisir, par préférence, pour obtenir de la semence, celles qui ont deux ou trois feuilles dans le milieu de leurs fleurons : elles ont plus de disposition à donner des fleurs doubles ; il est très rare de voir les fleurs doubles donner de la graine.

On doit semer en Octobre, & recouvrir la semence d'un pouce de terre ; ce n'est guère que vers la quatrieme année que les oignons commencent à fleurir. Tous ces oignons sont bien éloignés d'être de la même beauté ; si dans un millier de ces fleurs, quatre ou cinq méritent l'affection du Fleuriste, il doit croire ses soins récompensés, sur-tout, si dans ce petit nombre encore, il se trouve de ces rares beautés, de ces productions privilégiées de la Nature. Il est vrai que parmi les autres, tout n'est pas à rebuter ; on y en trouve qui, sans être de la premiere beauté, méritent cependant l'attention du Fleuriste. C'étoit autrefois un usage en Hollande de ne donner un nom à la fleur nouvelle, qu'avec beaucoup de cérémonie & de gaieté. On invitoit tous les Curieux du voisinage ; chacun opinoit à son gré, les voix étoient recueillies, & la pluralité l'emportoit.

Les oignons de Jacinthes sont sujets à plusieurs maladies, dont les unes sont mortelles, & dont les autres peuvent être guéries. La plus cruelle est une corruption qui se forme dans les sucs de l'oignon, & se manifeste extérieurement autour des racines ou à la pointe de l'oignon, par un cercle quelquefois brun & quelquefois de couleur de feuille morte. Lorsque cette maladie se déclare à la pointe de l'oignon, il faut le couper jusqu'à ce qu'on n'apperçoive plus rien de corrompu ; quand même, par cette amputation, l'oignon se trouveroit réduit à moitié, il peut encore

revenir. Lorſque le mal commence dans l'endroit qui unit l'oignon aux racines, il n'y a gueres lieu d'en eſpérer. Le moyen d'éviter ces maladies, eſt 1°. de ne point planter les Jacinthes dans un endroit où l'eau ſéjourne en hiver; 2°. de ne pas mêler à la terre, des fumiers de cheval, de brebis ou de cochon, à moins qu'ils ne ſoient dénaturés par la vétuſté; 3°. de ne point ſe ſervir de terre où l'on auroit planté pluſieurs fois des Jacinthes en peu de tèms; 4°. de ne pas planter de bons oignons auprès de ceux qui ſont infectés de ce mal. Quelquefois l'oignon ſe corrompt en terre, & devient gluant & puant. Si ce mal pénetre l'intérieur, on perd l'oignon : on peut y remédier auparavant en enlevant les parties malades.

Tubéreuſe ou *Jacinthe des Indes.*

La tubéreuſe que les Indes ont donnée à l'Italie, & que l'Italie a fait paſſer juſqu'à nous, eſt eſtimable par ſa figure, par ſon odeur & par ſa durée. Elle reſſemble aux jacinthes par la forme & par la découpure de ſes tuyaux; mais elle en differe par l'étendue de ces mêmes tuyaux, qui ſont une fois plus grands que ceux de la jacinthe : ils ne portent point ſur une queue comme ceux de la jacinthe, mais tiennent immédiatement à la tige. La conformation eſt à-peu-près la même dans les graines & dans le logement des graines : la différence eſt ſenſible entre les tiges & les oignons. La tige de tubéreuſe s'éleve de trois à quatre pieds, tandis que celle des jacinthes reſte baſſe. L'oignon de la tubéreuſe eſt charnu, & non point par écailles comme celui des jacinthes. La jacinthe fleurit au printems, & la tubéreuſe ne fleurit qu'en été & en automne, à moins qu'on ne l'avance à l'aide de la chaleur.

Il y a des tubéreuſes doubles & ſimples : les unes & les autres ſont blanches; car la rougeur dont certaines paroiſſent enluminées, eſt un relief qu'elles reçoivent de l'Art & non de la Nature, comme nous le dirons plus bas.

La tubéreuſe à fleur double a de particulier qu'elle eſt ſujette à perdre de ſa parure en perdant du nombre de ſes pétales; mais elle reprend quelquefois ſa beauté dans de nouveaux caïeux. L'oignon de la tubéreuſe ne fleurit qu'une ſeule fois, apparemment parcequ'il ne contient qu'un ſeul germe de fleurs : mais ces oignons qui ne donnent plus de fleurs, mis en terre, fourniſſent des caïeux; & ceux-ci étant mis en terre, deviennent à la ſeconde année, oignons portants ou en état de fleurir.

Ici, & mieux encore le long de nos côtes Méridionales, la tubéreuſe exige peu de ſoins : elle peut être établie en pleine terre, & y donne de très beaux bouquets, qui répandent une odeur ſuave & pénétrante. Comme la tubéreuſe eſt originaire des pays chauds; elle aime la chaleur & redoute le froid : on ne doit la mettre en terre qu'en Mars, & la garantir des gelées. Plus les oignons ont de force & de groſſeur, plus la fane, la tige & les fleurs deviennent belles.

Le génie des tubéreuſes eſt d'avoir entr'elles des progrès inégalement rapides, quoique fournies des mêmes nourritures, & plantées de même. Les unes ſont en fleurs, tandis que les autres ne font que de paroître; il arrive même que les fleurs d'une même tige ne paroiſſent que ſucceſſivement : celles du bas fleuriſſent les premieres, & ainſi de ſuite. Quelques tubéreuſes fleuriſſent fort tard; & étant miſes dans des pots, elles donnent des fleurs aſſez avant dans l'hiver. Le plus avantageux eſt de planter les tubéreuſes dans des pots : on en jouit de cette maniere à volonté, en mettant les pots dans une couche de fumier. Quand on a mis les oignons en terre, il faut les ôter vers le mois d'Octobre, de peur qu'ils ne ſoient ſurpris par les gelées.

Il eſt un ingénieux moyen de relever la blancheur du teint de la jacinthe des Indes, par une légere nuance de rouge, qui l'embellit & la fait, pour ainſi dire, méconnoître. On met une tige de tubéreuſe dans le ſuc colorant exprimé des baies d'une plante nommée par Tournefort *Phytolaca Americana fructu majori*, qui eſt une eſpece de morelle de Virginie. Cette plante dure pluſieurs années, & ſes baies ſont mûres vers les mois d'Août & Septembre. Il faut obſerver que ſi le ſuc exprimé des baies du phytolaca eſt trop épais, il ne peut monter, à cauſe de ſa viſcoſité; s'il eſt au contraire délayé avec trop d'eau, la teinture manquera de force, & la fleur ne rougira que bien peu. Lorſque la liqueur eſt d'une liquidité moyenne, les fleurs prennent un coloris emprunté de ce ſuc, qui en montant laiſſe, le long de la tige, des traces de ſon aſcenſion. On peut en uſer de même pour les jacinthes ordinaires. On peut auſſi rendre blanches les jacinthes bleues : il ne faut pour cela qu'expoſer les fleurs à la fumée du ſoufre allumé; & ſi on ſait employer avec adreſſe cette petite ruſe, on diverſifiera agréablement les tiges, on laiſſera dans leur état naturel quelques fleurons, & on en décolorera d'autres en total, ou par parties ſeulement : ces bigarrures procurées aux jacinthes, tandis qu'elles ſont ſur leur pied, ſont admirées par ceux qui ignorent la ſimplicité du ſecret qui les produit.

JACKAL. C'eſt un animal de l'Inde, que pluſieurs Européens prennent pour un grand chat ſauvage : les Hottentots le nomment *Tanli* ou *Kenli*, & les Portugais *Adive;* il eſt d'une force extraordinaire. Dapper dit que le lion mene toujours cet animal avec lui; ce qui eſt peu croyable. Le jackal n'eſt point l'hyene; c'eſt le chacal des Voyageurs. *Voyez* CHACAL.

JACOBÉE ou HERBE DE SAINT JACQUES, *Jacobæa.* Cette plante ainſi nommée, parcequ'on en trouve fréquemment ſur les chemins de Saint Jacques en Galice, croît auſſi chez nous aux lieux humides & dans les champs. Sa racine eſt très fibreuſe, & ſi fortement attachée dans la terre, qu'on a de la peine à l'en tirer. Ses tiges ſont nombreuſes, hautes de trois ou quatre pieds, cannelées, un peu cotonneuſes & rougeâtres, garnies de beaucoup de feuilles placées ſans ordre, mais découpées profondément, d'une couleur verte-brune, d'un goût aromatique & un peu acerbe, très déſagréable. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges; elles ſont diſpoſées

en parasol, radiées, jaunes, composées d'un amas de fleurons entourés d'une couronne de demi-fleurons. A ces fleurs succedent des semences rougeâtres, oblongues, & garnies d'aigrettes. On distingue plusieurs sortes de jacobées : celle des Alpes est la même plante, connue sous le nom de *consoude dorée*.

Cette plante est vulnéraire, résolutive & détersive; elle est propre à appaiser les douleurs des inflammations : presque tous les Botanistes recommandent extérieurement la jacobée pour les plaies & les ulceres invétérés & sordides.

JACOBIN. C'est le pigeon à chaperon, ou pigeon jacobin. *Voyez* PIGEON.

JACUA-ACANGA. C'est une très belle espece d'héliotrope du Bresil, que les Portugais appellent *Fedagoso* : ses feuilles ressemblent à celles du *nepta* (cataire), ses graines à celles du plantain : ses fleurs sont bleues & jaunes. Cette plante croît aux lieux sablonneux; elle est estimée consolidante & résolutive.

JACURUTU. L'oiseau du Bresil que Marggrave a décrit sous ce nom, est une espece de *Duc*. Voyez ce mot.

JADE, *Jade*. C'est une pierre verdâtre ou olivâtre, ou d'un bleu-blanchâtre, de la nature du silex, plus dure que le jaspe, susceptible d'un beau poli, faisant feu avec l'acier; huileuse à la vue & au toucher. On la trouve dans l'Amérique méridionale : ce n'est peut-être qu'une agate verdâtre, ou un silex demi-transparent : cette pierre a différentes dénominations.

Les Turcs & les Polonois font un grand cas de cette pierre sous le nom de *Jade;* ils en ornent souvent les manches de leurs sabres, coutelas & autres instruments.

Les Indiens de la Nouvelle Espagne ont tant d'estime pour cette pierre, qu'ils la portent pendue au col, taillée pour l'ordinaire en bec d'oiseau. On voit dans les Cabinets des Curieux, des vases de cette pierre, faits par les Indiens. On ignore l'art avec lequel ces Peuples ont su les former & y percer, malgré l'extrême dureté de la matiere, des trous quelquefois de six à sept pouces de profondeur, & sans aucun outil de fer; tandis que nos Ouvriers sont obligés de travailler le jade avec l'égrisée, qui est la poudre de diamant.

Boëce de Boot a vanté le jade sous le nom de *pierre divine;* d'autres Auteurs, sous le nom de *limon verd pétrifié de la riviere des Amazonnes*, & particulierement sous celui de *pierre néphrétique*. Il y a à Paris des gens qui se mêlent de vendre cette pierre en petites plaques, sous ces différens noms, comme un remede propre à chasser la pierre du rein, à guérir l'épilepsie & toutes sortes de maladies. Tant de vertus du jade, si vantées, pour ne pas dire, exagérées, ne devroient, selon Voiture, trouver de partisans que dans un pays où il n'y a pas d'autre remede; & où l'on doit plutôt attendre du secours des pierres que des hommes.

JAGRA. Espece de sucre tiré du palmier à Cocos. *Voyez* Coco.

JAGUACINI. Animal du Bresil, assez semblable au renard pour la grandeur, la couleur & la figure. Sa principale nourriture sont les cancres & les écrevisses : il mange aussi des cannes à sucre, dont il fait un grand dégât; mais comme cet animal dort fort & long-tems, on le prend facilement.

JAGUAR, ou *Jaguara*. Animal quadrupede du Nouveau Monde, qui ressemble assez à l'once par la grandeur de son corps, par la forme & par la plupart des taches dont sa robe est semée, & même par le naturel. Le fond de son poil est d'un beau fauve, comme celui du léopard, & non pas gris comme celui de l'once; il a la queue plus courte que l'un & l'autre : lorsque l'animal est jeune, son poil est crêpé; mais lisse, lorsqu'il devient adulte.

Lorsque cet animal a pris tout son accroissement, il est de la grandeur d'un dogue ordinaire ou de moyenne race. C'est cependant l'animal le plus formidable, le plus cruel; c'est en un mot le tigre du Nouveau Monde.

Le jaguar vit de proie comme le tigre; mais il ne faut, pour le faire fuir, que lui présenter un tison allumé; & même lorsqu'il est repu, il perd tout courage & toute vivacité : un chien seul suffit pour lui donner la chasse. Il n'est léger, agile, alerte que quand la faim le presse.

Les Sauvages, naturellement poltrons, redoutent sa rencontre : ils prétendent qu'il a pour leur chair un goût de préférence; & que quand il les trouve endormis avec des Européens, il respecte ceux-ci, & ne se jette que sur eux. On dit quelque chose de semblable du léopard; mais on prétend qu'il préfere les hommes blancs aux noirs, qu'il semble les connoître à l'odeur, & qu'il les choisit la nuit comme le jour.

JALAP. *Voyez* Belle de nuit.

JALOUSIE, *Symphonia*. Est l'amarante de trois couleurs ou *tricolor*, qu'on cultive dans les jardins à cause de sa grande beauté : ses feuilles sont faites comme celles de la blette; mais elles sont colorées ou comme enluminées de verd, de jaune & d'incarnat. Les enfants font, de la tige de cette plante, des tuyaux, dont ils se servent pour produire une maniere de son ou d'harmonie; c'est d'où lui vient son nom latin. *Voyez* Amarante.

JAMBOLOM. Espece de myrte indien, dont le fruit ressemble à de grosses olives : on le confit au vinaigre pour exciter l'appétit; le goût en est fort âpre. *Voyez* Myrte.

JAMBON. *Voyez* Mélochia.

JAMBON ou JAMBONNEAU, *Perna*. Espece de coquillage bivalve, du genre des moules : les bords de sa coquille sont plus épais du côté qu'elle s'ouvre que vers la charniere. Cette coquille est toujours couverte de boue : on en voit dans les lieux où la mer a flux & reflux. La chair de ce coquillage est tendre & assez bonne à manger : ceux qu'on trouve dans des endroits à l'abri du vent, sont meilleurs que ceux qui vivent dans des eaux continuellement agitées.

M. Adanſon, qui fait un genre particulier de ce coquillage bivalve, dit que le jambonneau vit attaché aux rochers, aux plantes marines & à d'autres corps ſolides du fond de la mer.

JAMBOS. Eſt le fruit d'un arbre des Indes, que les Portugais ont nommé *jambeyro.* Ces fruits ſont appellés par les François établis aux Indes, *jambes roſades*, par les Malabares & les Canarins *jamboli*, par les Arabes *tupha Indi*, par les Perſes *tuphat*, & par les Turcs *alma.* On en diſtingue pluſieurs ſortes, dont les meilleurs ont une odeur de roſe; les uns avec un noyau, d'autres ſans noyau. Ils ſe mangent à l'entrée de la table comme le melon. L'arbre qui les porte n'eſt jamais ſans fleurs & ſans fruits: les uns & les autres ſe confiſent au ſucre: leur noyau eſt gros comme celui d'une pêche. Les feuilles font un très bel ombrage; & les fruits, dont le ſol de cet arbre eſt continuellement jonché, forment un aſpect charmant.

JANAKA. Eſt un animal cornu & terreſtre, du pays des Negres en Afrique. Dapper dit qu'il eſt de la groſſeur d'un cheval, mais plus court & plus gras: ſon col eſt aſſez long, rouſsâtre & moucheté de blanc: il fait de grands ſauts en marchant. Ses cornes ſont auſſi longues que celles des bœufs.

Il y a encore deux autres ſortes de ces animaux qui ſont plus petits, & qu'on appelle *Cilla-vandoh:* ils ſont de la groſſeur de nos cerfs: ils ont, dit-on, aux côtes, ainſi que la précédente eſpece, des veſſies qui leur ſervent à reſpirer, & qui les empêchent de ſe laſſer lorſqu'ils courent ou qu'ils ſautent.

JANDIROBE. Herbe rampante des parties méridionales de l'Amérique, dont le fruit reſſemble à la poire de coing: la chair eſt blanche, & contient trois amandes, dont on tire une huile jaune, qui eſt d'un grand ſecours dans quelques contrées, pour frotter les corps dans les douleurs qui viennent du froid.

JANG. Animal de la Chine qui ſe trouve dans les montagnes de la province de Nanking: ſa forme eſt celle d'un bouc; ſon nez & ſes oreilles ſont très viſibles; mais on a beaucoup de peine à découvrir ſa bouche, tant elle eſt petite & cachée.

JANIPABA ou GENIPANIER, *Geniba fructu ovato.* Plum. & Barr. C'eſt un arbre ſingulier du Breſil, qui change de feuilles tous les mois. Il devient grand; ſes fleurs ſont blanches & campaniformes. Il porte des fruits ſemblables à l'orange, & remplis de graines. Ce fruit étant verd a une ſaveur amere; mais étant mûr, il devient jaune en dehors & en dedans: ſa ſaveur eſt alors bonne, d'un goût de poire de coing, & ſe fond dans la bouche; ſon jus eſt clair comme de l'eau, &, quoique blanc d'abord, il devient noir enſuite, & les Sauvages s'en ſervent pour ſe colorer la peau, lorſqu'ils vont à la guerre, pour paroître plus effroyables à leurs ennemis. Les femmes peignent auſſi, avec ce ſuc, leurs maris en noir, quand ils ſont las de la couleur rouge. Cette même teinture portée ſur de l'étoffe ou du papier eſt d'abord ineffaçable; mais elle ſe détruit d'elle-

même vers le neuvieme jour. Ce jus peut aussi servir d'encre pour écrire.

JANOVARE. C'est un animal de l'Amérique, grand comme un chien-mâtin, & fort leste à la course : sa tête est étroite, sa queue fort ample; il a les oreilles courtes, le col gros & long, les pattes d'un chien : la couleur de son poil est d'un roux jaune, cendré. Le janovare attaque toutes les bêtes féroces moins fortes que lui. Ceux qui habitent les forêts en redoutent beaucoup la fureur, car quand ils le poursuivent, s'ils manquent de le tuer, ils courent risque de leur vie.

JAPU. Oiseau du Bresil de la forme de la grive : il a le plumage noir, & une tache jaune au milieu de chaque aîle; les jambes & les pieds sont noirs, le bec citron, les yeux fort bleus : son nid est composé de gramen, de crins de cheval & de poils de cochon; il lui donne la figure d'une gourde étroite par le haut, & le pend ordinairement au bout des branches des arbres : par cette adresse ses œufs & ses petits sont à l'abri de la rapine des singes.

JAQUETTE-DAME. Nom donné à la pie-agasse ou pie-griesche. *Voyez au mot* PIE.

JARARA. Dans le Bresil on donne ce nom à différentes sortes de couleuvres longues de cinq pieds, & qui sont aussi venimeuses que la vipere d'Espagne. Leurs dents, où est le plus dangereux venin, sont cachées dans la gueule : ce venin est jaunâtre, il fait mourir les hommes les plus robustes en vingt-quatre heures. Les morsures ont un doigt de profondeur : le remede est d'écorcher l'animal qui a mordu, lui ôter la queue, la tête & les intestins, & faire cuire sa chair dans de l'eau d'une racine appellée *Jureba*, avec du sel, de l'huile, du poireau, de l'anis, & d'en donner au malade à manger.

Ces sortes de couleuvres multiplient beaucoup. Ray dit qu'on en a ouvert qui portoient treize matrices.

JARGON. C'est le nom particulier qu'on donne au diamant jaune; il est moins dur que le diamant blanc.

On donne aussi le nom de *Jargon d'Auvergne* à de petits crystaux d'hyacinthe brillants, qui se trouvent dans le Vivarais près du Puy.

JARS. C'est le mâle de l'oie, comme le *coq* est le nom du mâle de la poule. *Voyez* OIE.

JASMIN, *Jasminum*. Cette espece de plante, ainsi nommée du mot hébreu *samin*, qui signifie *parfum*, est distinguée en plusieurs especes. Il y a des jasmins robustes, qui résistent très bien en pleine terre; tels sont le *jasmin blanc*, & deux especes de *jasmins jaunes*; mais il y en a d'autres qu'on ne peut conserver que dans les serres.

Les fleurs de jasmin sont en forme de tuyau, divisées en cinq pieces ovales; il leur succede des baies ovales qui contiennent deux petites semences. Les feuilles du jasmin sont de figures très différentes dans les différentes especes; mais elles sont presque toujours opposées sur les branches, & le plus souvent composées de folioles qui sont rangées par paires, & attachées à un filet commun terminé par une seule feuille.

Le *jaſmin blanc* eſt un arbriſſeau ſarmenteux propre à couvrir des berceaux ; dans le mois de Juin il eſt orné d'une multitude de fleurs blanches, qui ont l'odeur la plus ſuave : cette odeur eſt ſi délicieuſe qu'on a tâché de la tranſporter dans les différents fluides. Ces fleurs ne fourniſſent point d'eau odorante par la diſtillation : ainſi ce qu'on appelle *Eſſence de jaſmin*, qu'on nous apporte d'Italie & de Provence, n'eſt qu'une huile de ben aromatiſée par les fleurs des jaſmins. Pour cet effet, on imbibe du coton d'huile de ben, & on diſpoſe ce coton lits par lits, en les entremêlant de lits de fleurs de jaſmin ; le coton s'imbibe de l'odeur. On en exprime enſuite l'huile, qui alors eſt fort aromatique & conſerve aſſez long-tems cette odeur, pourvu que les flacons ſoient bien bouchés. On peut, en s'y prenant à-peu-près de même, faire contracter au ſucre une odeur de jaſmin. Pour faire acquérir à l'eſprit de vin cette odeur de jaſmin, qu'il n'acquerroit point même par la diſtillation, il ne s'agit que de verſer de l'eſprit-de-vin ſur l'huile de ben aromatiſée, & enſuite agiter le mêlange ; l'odeur de jaſmin abandonne entierement l'huile graſſe, & paſſe dans l'eſprit-de-vin ; mais celui-ci laiſſe échapper cette odeur avec la plus grande facilité.

Les jaſmins ſe multiplient aiſément de marcottes & de drageons enracinés, & même de bouture. On peut multiplier les eſpeces rares en greffant ſur les *jaſmins communs ;* c'eſt ainſi que les Génois nous fourniſſent beaucoup de *jaſmins d'Eſpagne jaunes & blancs*, dont l'odeur eſt ſi ſuave, des *jaſmins d'Arabie* & des *Açores*, le *jaſmin Zambac* ou *à feuilles d'orangers ;* ils les greffent en fente.

Les fleurs du jaſmin blanc ſont béchiques : on prétend que ſes feuilles, appliquées en cataplaſme, amolliſſent les tumeurs ſquirrheuſes ; priſes en décoction, elles ſont narcotiques anodines.

L'on nous apporte auſſi d'Amérique une plante ſous le nom de *Quamoclit* ou de *Jaſmin rouge ;* c'eſt une eſpece de *convolvulus* ou de *lizeron :* l'arbre du caffé eſt auſſi une eſpece de *jaſmin.*

JASPE, *Jaſpis.* Le jaſpe eſt ou un caillou de roche ſimple ou une eſpece de ſilex agate dur & indeſtructible, de différentes couleurs, peu ou point tranſparent, faiſant feu avec l'acier, ſuſceptible d'être travaillé & poli. On en diſtingue pluſieurs ſortes ; ſavoir,

Le *jaſpe d'une ſeule couleur ;* il y en a de blanc, de jaune, de rouge, de verd, de bleu & de noir : celui qui eſt verd acquiert au feu la propriété de reluire dans le feu. On croit, mais à tort, que le *lapis lazuli*, autrement dit *pierre d'azur*, eſt un jaſpe bleu. *Voyez* LAPIS LAZULI.

Le *jaſpe fleuri* eſt compoſé de pluſieurs couleurs, qui quelquefois ſont mêlées enſemble, ce qui fait chatoyer la pierre ; quand elles ſont diſtinctes & ſéparées, cela fait paroître la pierre panachée & mouchetée de différentes couleurs. Il y a du jaſpe fleuri de toutes les couleurs, c'eſt-à-dire, où l'on remarque une couleur dominante, ce qui fait dire *jaſpe fleuri rouge* ou *jaune*, &c.

Le *jaſpe ſanguin*, ſi vanté des Auteurs, eſt un jaſpe dont le fond opaque & verd eſt rempli de taches rouges; s'il eſt moucheté en jaune, on l'appelle *jaſpe panthere*.

Le *jaſpe héliotrope*, non moins vanté que le précédent, eſt verdâtre & bleuâtre, parſemé de points rouges; quelques perſonnes, trop faciles à perſuader, portent ces jaſpes en amulettes pour briſer la pierre du rein, & ſe préſerver d'épilepſies, d'hémorrhagies, &c.

Le *jaſpe agate* ſemble être un ſilex plus épuré, moitié opaque & moitié demi-tranſparent : ſelon la pureté & l'arrangement des veines de ce jaſpe, on le nomme *jaſpe calcédoine* ou *jaſpe-onix*, ou *agate jaſpée*.

Les jaſpes ont un poli plus ou moins éclatant, ſelon la fineſſe ou l'homogénéité du grain qui les compoſe. Le caillou d'Egypte dont la pâte eſt toujours fine, n'eſt qu'un jaſpe à faſcies & fort opaque.

On trouve cette pierre par couches ou lits, & par ſillons, qui forment des bancs de rochers : on en trouve auſſi en morceaux de différentes groſſeurs, arrondis, & qui ont été roulés dans les torrents. C'eſt dans les Indes qu'on trouve les plus beaux jaſpes : on en rencontre auſſi en Bohême, en Allemagne, en Sibérie, en Angleterre, en France : nous en avons trouvé dans les Pyrénées & dans la forêt de l'Eſterelle en Provence, ainſi que dans l'Auvergne.

Les pierres précieuſes ne ſont pas les ſeules pierres qu'on met en uſage pour le luxe : toutes les eſpeces de jaſpes ſervent depuis long-tems à la parure; on en forme des ornements qui ſont très agréables, ſur-tout quand, dans l'aſſemblage de pluſieurs petits morceaux de cette pierre, l'on fait entrer quelques fragments de jade, ou d'agate, ou de cryſtaux, & que le diſcernement y préſide dans l'oppoſition des couleurs. Les jaſpes ont été de tout tems la pierre ſur laquelle le ciſeau des plus habiles Sculpteurs s'eſt exercé. La gravure, art auſſi perfectionné de nos jours qu'il l'étoit du tems des Romains & des Grecs, releve beaucoup la beauté de cette pierre opaque dans les bijoux qui en ſont faits, tels que des cachets, des bagues, &c. Preſque tous les Anciens avoient chacun leur cachet de jaſpe, ſur lequel étoient repréſentées quelques figures. Aujourd'hui l'on fait des vaſes, des deſſus de tables, & de petites ſtatues de jaſpe. *Voyez* les articles Silex, Agate & Caillou.

JATARON. Mr. Adanſon donne ce nom à un genre de coquillage bivalve, connu ſous celui de *Vieille ridée; Concha rugoſa*.

JAVARIS. Eſpece de pourceau ſauvage qui ſe trouve dans l'Iſle de Tabago & au Breſil : il eſt ſemblable en tout au *Tajacu*. Voyez ce mot.

JAVELOT. *Voyez* Acontias.

JAUNE D'ŒUF. Eſpece de prunier de la Guyane, qui paroît être le même que le *rucma* des Indiens, & que le *lucuma* qui eſt cultivé dans le Jardin du Roi : cet arbre eſt très beau, très élevé, fort droit & touffu : ſes racines ſont longues & profondes : ſon écorce eſt gerſée & d'un verd griſâtre : ſes feuilles ſont alternes, vertes & nerveuſes : ſon fruit a la figure

d'un cœur arrondi & applati par les deux bouts : ſon diametre a trois pouces dans ſa largeur & environ deux dans ſa longueur : ſa chair qui eſt mollaſſe, douceâtre, d'un blanc ſale, & couverte d'une peau fort mince, renferme au milieu deux ou trois noyaux de figure ovoïde, & de couleur jaunâtre ; ce qui lui a fait donner le nom de *jaune d'œuf.* Ce fruit eſt ſi nourriſſant, que deux perſonnes exilées ſur le grand Iſlet pour avoir tramé une conſpiration, & condamnées à y mourir de faim, y vécurent pendant trois mois, nourries de ce ſeul fruit, & en meilleure ſanté qu'elles n'y étoient arrivées : c'eſt dommage qu'un tel fruit faſſe tomber les peaux de la bouche quand on en mange.

JAVOT. *Voyez* GABOT.

JAYS ou JAYET, *Gagates.* C'eſt une eſpece de bitume foſſile très noir, qui a une conſiſtance & une dureté ſuffiſantes pour être taillé & poli. Ce bitume eſt ſec, uni & luiſant dans ſes fractures ; il s'enflamme dans le feu & y exhale une vapeur très forte : étant frotté, il répand une odeur charbonneuſe ou de piſſaſphalte, & il acquiert la propriété d'attirer le papier, la plume, la paille, &c. Le jayet, quoique compacte, eſt léger, il nage ſur l'eau : on le trouve par couches inclinées comme le charbon de terre & à des profondeurs aſſez conſidérables : le toit qui le couvre immédiatement, eſt preſque toujours recouvert d'une efflorefcence vitriolique, quelquefois accompagné de pyrites ou de ſoufre, & de ſubſtances qui ont évidemment le tiſſu ligneux. D'après les obſervations que nous avons faites ſur ce bitume, tant en Irlande, qu'en Wirtemberg, & dans le Duché de Foix, nous ſommes portés à croire que le jayet a la même origine que les charbons de terre, le ſuccin, le naphte, &c. Peut-être n'eſt-ce qu'une pétrole qui a ſubi l'évaporation par une chaleur ſouterraine, & qui s'eſt endurcie dans l'état où nous voyons le *jays.*

C'eſt à Wirtemberg qu'on travaille la plus grande quantité du jayet qui eſt dans le commerce : on en fait des pendants d'oreilles, des braſſelets, des bijoux de deuil, des boîtes & d'autres ornements ſemblables, qui reçoivent un aſſez beau poli : le jayet eſt l'*ambre noir* des boutiques & l'*agate noire* d'Anderſon.

IBIBOBOCA. Nom que les Breſiliens donnent à un genre de ſerpents de leur pays : les habitants les eſtiment beaucoup, non-ſeulement à cauſe de la beauté merveilleuſe de leur robe, qui reſſemble à une broderie faite à l'aiguille, & nuancée de diverſes couleurs ; mais auſſi parcequ'ils ne font de mal à perſonne, quoiqu'armés de bonnes dents, & que d'ailleurs ils mangent les fourmis, qui ſont ſi incommodes dans ce pays ; & enfin parceque leur chair fournit un mêts exquis.

On prétend cependant qu'il n'y a que ceux de la petite eſpece qui ne ſont point dangereux ; les Breſiliens & les Portugais diſent même que le grand ibiboboca, qu'ils nomment *Kuilkahuilia*, livre bataille à tous les animaux qu'il rencontre, & il s'entortille autour de leur col avec tant de force, qu'il les étrangle. Lorſque des hommes le rencontrent à l'impro-

viſte, & qu'ils montent pour l'éviter ſur le premier arbre prochain, ce gros ſerpent embraſſe alors cet arbre, & le ſerre au point qu'il rompt ſon propre corps, & qu'il en meurt. On aſſure que les ibiboboca de la petite eſpece bâtiſſent dans les lieux cachés des retraites diſpoſées par étages, & avec beaucoup de ſymmétrie. Ces domiciles ſont faits comme les fours de Boulangers; l'appartement le plus grand eſt dans le milieu du corps de l'édifice; & il eſt deſtiné pour un ibiboboca de la grande eſpece qui leur tient lieu de Roi. La morſure de l'ibiboboca ne fait pas mourir ſur-le-champ. On ſe ſert dans le pays de la poudre d'une plante appellée *nhambus*, étendue dans le ſuc des feuilles du *caapéba*, qu'on fait diſtiller ſur la plaie; par ce moyen on en guérit.

IBIJARA. Eſpece d'amphisbène du Breſil, nommé auſſi *Bodety-cega* ou *Cobra de las cabeças* par les Portugais. Ce ſerpent eſt de la groſſeur du petit doigt & très court: ſa couleur eſt blanche & chatoyante comme de la pyrite de cuivre: ſes yeux ſont preſque imperceptibles: il jette un poiſon mortel par la tête & par la queue; les Portugais aſſurent qu'il n'y a point de remede à ſon venin. Ce ſerpent vit ſous terre & ſe nourrit de fourmis & de cloportes.

IBIJAU. Oiſeau de nuit du Breſil: c'eſt le noitibo des Portugais, & le tette-chevre des Américains. *Voyez* TETTE-CHEVRE.

IBIRACOA. C'eſt un ſerpent du Breſil très redoutable: ſon venin eſt ſi violent, que celui qui en eſt mordu, jette abondamment le ſang par les yeux, les oreilles, les narines, le goſier, & auſſi par toutes les parties baſſes de ſon corps, & il meurt bientôt après. On diſtingue trois eſpeces d'ibiracoa, qui ne different que par la bigarure de leur peau, qui eſt admirablement bien nuancée.

IBIS. C'eſt un grand oiſeau de l'Egypte, que la plupart des Auteurs ont confondu avec la cigogne; mais l'ibis eſt plus petit: il a le col & les pieds plus longs à proportion: ſon plumage eſt d'un blanc ſale & un peu rouſsâtre preſque par-tout le corps: les grandes plumes du bout des aîles ſont noires: tout le tour de la tête eſt dégarni de plumes, mais revêtu d'une peau rouge & ridée: ſon bec eſt gros à ſon origine, coupé par le bout, recourbé en deſſous dans toute ſa longueur & dans ſes deux parties, & de couleur aurore: les côtés du bec ſont tranchants, durs & capables de couper les lézards, les grenouilles, & particulierement les ſerpents, dont il ſe nourrit. C'eſt pour cela qu'anciennement les Egyptiens avoient mis l'ibis au nombre des animaux qu'ils adoroient comme leurs Dieux: ils l'embaumoient après ſa mort. Le bas des jambes de l'ibis eſt rouge, écailleux. Cet oiſeau bâtit ſon nid ſur les palmiers les plus hauts. L'ibis a cela de particulier, qu'il ne boit jamais d'eau qui ſoit troublée; c'eſt pour cela que les Prêtres Egyptiens ſe purifioient ordinairement avec l'eau où ces oiſeaux avoient bû. On a prétendu que les hommes devoient à cet oiſeau l'invention des lavements, parcequ'il ſe ſeringue d'eau ſalée avec ſon bec, lorſqu'il a beſoin de ce remede; mais ce fait paroît douteux.

La chair de l'ibis ne ſent pas mauvais, quoiqu'on la garde long-tems après la mort de l'oiſeau : elle eſt rouge comme la chair du ſaumon.

L'ibis noir, vû de près, paroît d'un bleu verdâtre mêlé d'un peu de pourpre : des Auteurs veulent que ce ſoit une eſpece de *courlis*. Voyez ce mot.

Quoiqu'on diſe que l'ibis ne vit pas dans notre pays, on en a cependant nourri un pendant pluſieurs mois à Verſailles. M. Perrault en a donné la deſcription anatomique dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

ICAQUE. C'eſt un prunier des Iſles Antilles, dont le fruit eſt aſſez ſemblable à notre prune de damas : les Sauvages en font tant de cas, que vers le tems de ſa maturité, on fait la garde avec des armes, pour empêcher que les vagabonds voiſins n'en viennent cueillir. On appelle auſſi ce fruit *Prune des anſes.*

ICHNEUMON ou MANGOUSTE, vulgairement appellé RAT DE PHARAON, ou RAT D'EGYPTE, *Mus Egypti.* C'eſt un petit quadrupede digité, du genre des belettes, qui ſe trouve abondamment en Egypte, & dans les montagnes qui ſéparent l'Arabie d'avec l'Egypte : ſon nom arabe eſt *garbua.* La longueur de ſon corps, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, eſt d'un pied neuf pouces ; celle de ſa queue de plus d'un pied & demi : ſes jambes de devant ont environ cinq pouces de long ; les pieds, qu'on appelle les *mains*, ſont très courts & touchent peu à terre. Ceux de derriere ſont plus longs. Tout ſon corps, excepté le ventre, qui eſt d'un roux jaunâtre, eſt couvert de poils variés depuis leur origine juſqu'à leur extrémité, de noirâtre & de blanchâtre. L'ichneumon a la tête oblongue, le muſeau court : l'ouverture de la gueule placée au-deſſous du muſeau eſt très petite ; il a la langue, les dents & les parties naturelles comme le chat ; ſes mouſtaches ſont très copieuſes, il en a trois rangs : ſon poil eſt auſſi rude que celui du loup : ſes oreilles ſont courtes & tendres ; elles ſont, ainſi que les pieds, de couleur de chair : il a les jambes noires avec cinq griffes aux pieds de derriere ; ſa queue eſt longue, quarrée & épaiſſe autour des reins. La femelle fait autant de petits qu'une chienne. Au dehors du fondement, le mâle & la femelle ont une ouverture remarquable & indépendante des conduits naturels ; c'eſt une eſpece de poche dans laquelle ſe filtre une humeur odorante : on prétend que cet animal ouvre cette poche, lorſqu'il fait trop chaud, pour ſe rafraîchir. Cette ouverture avoit fait croire à quelques perſonnes que ces animaux étoient hermaphrodites.

L'ichneumon a reçu des honneurs divins de la part des Egyptiens, à cauſe de la grande utilité dont il eſt, en détruiſant les œufs de crocodiles quoique cachés dans le ſable : il mange même les jeunes crocodiles, eſpece d'animaux dont la multiplication eſt très nombreuſe, & qui donneroient tout à craindre s'ils n'étoient détruits dès leur naiſſance par les ichneumons. Mais comme la fable eſt toujours à côté de la vérité, on a dit que

l'ichneumon entroit dans le ventre du crocodile lorsqu'il dormoit, & n'en sortoit qu'après avoir déchiré ses entrailles. L'ichneumon ne sauroit souffrir le vent; dès qu'il le sent souffler, il se retire dans sa caverne : il se garantit du froid en s'exerçant à sauter : il est hardi & se dresse lorsqu'il voit quelqu'autre animal; il attaque de gros chiens, des chameaux mêmes : il marque beaucoup de haine pour l'aspic & pour tous les serpents; quand il les veut combattre, il a l'adresse de se veautrer dans la boue, ou de se plonger dans l'eau, & de se rouler ensuite sur la poussiere, qu'il laisse sécher au soleil afin de s'en faire une espece de cuirasse. Cet animal a un appétit si véhément, qu'il ne craint point d'attaquer même les serpents les plus venimeux. Avant de devenir le vainqueur de sa proie, il reçoit quelquefois des morsures cruelles & dangereuses; mais lorsqu'il commence à ressentir les impressions de leur venin, il va chercher des antidotes, & particulierement une racine que les Indiens ont nommée de son nom, & qu'ils assurent être un des plus puissants remedes contre la morsure de la vipere.

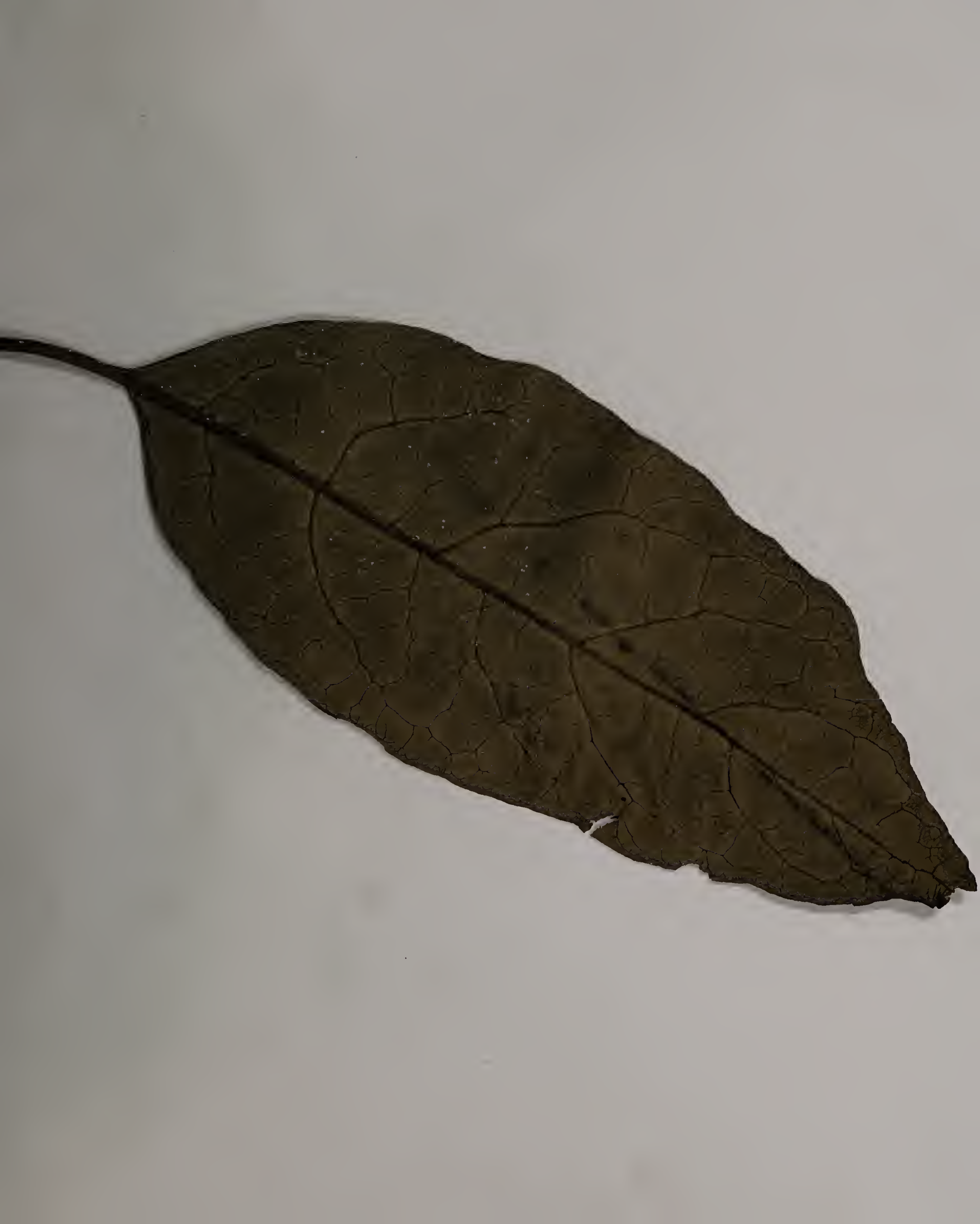
Quoique l'ichneumon soit difficile à apprivoiser, on en éleve en Egypte, comme on fait ici des chats, & on les porte vendre à Alexandrie. L'ichneumon d'Egypte approche pour la forme extérieure de la belette; il a même l'air plus vif, plus familier : il joue & badine volontiers avec les hommes, & plus agréablement qu'un chien; cependant quand il mange, il est traître & colere; alors il gronde presque toujours, & se jette avec fureur sur ceux qui veulent le troubler : comme il aime les œufs de poule, & qu'il n'a pas la gueule assez fendue pour les saisir, il tâche de les casser en les jettant en l'air, ou en les roulant sur la terre de cent manieres différentes : s'il trouve une pierre autour de lui, il lui tourne aussi-tôt le dos; puis élargissant ses jambes de derriere, il prend l'œuf avec celles de devant, & le pousse par-dessous le ventre pour le casser contre la pierre.

Nous avons dit qu'on appelle ses pieds de devant *mains*, parcequ'il s'en sert comme les loirs, pour prendre sa nourriture; ces mains lui servent aussi pour puiser de l'eau & pour boire, les doigts étant courbés. Cet animal marche sans faire aucun bruit, & varie sa démarche selon le besoin; quelquefois il s'éleve sur ses jambes, raccourcit son corps, & tient la tête haute; d'autres fois il a l'air de ramper & de s'allonger comme un serpent; souvent il s'assied sur les pieds de derriere, & plus souvent encore il s'élance comme un trait sur la proie qu'il veut saisir.

On voit des especes d'ichneumons beaucoup plus petits que ceux de l'espece précédente.

Kolbe dit que celui du Cap de Bonne-Espérance a la grandeur d'un chat, la forme de la musaraigne ou souris de campagne, le corps couvert de poils longs, roides, & tachetés de noir & de jaune. Il est très commun dans les campagnes du Cap. C'est un grand destructeur de serpents & d'oiseaux : il accompagne volontiers le furet, pour sucer & vuider les œufs de ces animaux.

L'*ichneumon*





L'*ichneumon* ou *mangouste* des Indes orientales, est très mal-propre; il n'aime qu'à chercher & flairer fortement; il creuse la terre avec le dessus de son museau, qui est en petit assez semblable à celui du cochon : sa tête ressemble à celle de la belette; il approche beaucoup du renard par la couleur de son poil; le bout de sa queue est frisé, couvert de poils rudes & piquants. Il est d'un caractere fort sauvage; il mord cruellement, & déchire tout ce qu'il rencontre : paresseux pendant le jour, il dort tranquillement dans sa caverne, d'où il sort le soir en flairant; il grimpe aux arbres, croque les araignées, les vers, les racines tendres des arbres; il entre dans les poulailliers, & y suce le sang des poules; il regagne sa taniere vers le lever du soleil.

L'*ichneumon* d'Amérique ou l'*yzquiepatl*, ou *quasje* des Américains, ressemble assez pour la figure & les mœurs à celui du Ceylan.

Ces animaux ne peuvent supporter le froid : il dorment toujours le jour, & veillent pendant la nuit.

Ceux qui desireroient de voir les figures de l'ichneumon & de l'hippopotame aux prises avec le crocodile, réunies dans une même sculpture, peuvent aller aux Tuileries examiner la statue qui représente le Nil avec ses quatorze petits enfants : cette troupe d'enfants, placés les uns plus bas, les autres plus haut, sur le Dieu du Nil qui est panché sur son urne, sont les symboles des différentes crues du Nil, qui sont de quatorze coudées, & en même tems si avantageuses à l'Egypte. Sur le lit de marbre de ce groupe, se voit aussi le *lotus*, plante dont les Egyptiens font une sorte de pain ou de galette : enfin on y voit l'*ibis*, l'*ichneumon*, &c.

ICHNEUMONS (Mouches). Ce nom d'*Ichneumon*, qui fut donné originairement par les Egyptiens à l'animal quadrupede que nous venons de décrire, & que ces peuples jugerent digne de leur adoration, à cause du service qu'il leur rendoit en cassant les œufs de crocodile, a été transporté par les Naturalistes à un genre entier de mouches vives & hardies, qui ne vivent que de chasse, & dont plusieurs nous rendent de très grands services, ainsi que nous aurons lieu de le voir. Ces mouches sont armées de deux fortes dents; elles ont quatre aîles; leur ventre ne tient à la poitrine que par un filet très fin : elles ont d'assez longues antennes, qu'elles agitent continuellement; ce qui les a fait nommer aussi *mouches à antennes vibrantes* : ce caractere frappant les fait aisément distinguer des autres especes de mouches. La chasse favorite des ichneumons est celle qu'elles font aux araignées, sur lesquelles elles tombent comme des vautours.

Il seroit inutile, & presque impossible de parcourir toutes les différentes especes de mouches ichneumons. Il suffit de savoir que leur nombre est prodigieux, qu'il y en a de toutes les grandeurs, depuis celle de la mouche demoiselle jusqu'à celle du plus petit moucheron. La plupart des mouches ichneumons ont la même forme; leur ventre est séparé de la poitrine par un filet, ainsi que nous l'avons dit. De ces mouches ichneumons, les unes n'ont point de queue apparente; d'autres en ont, & souvent de très longues.

Ce ſont les femelles des ichneumons qui ſont pourvues de ces queues, qui renferment une eſpece d'aiguillon, ou plutôt une véritable tarriere, capable de pénétrer les chairs les plus compactes, & quelquefois auſſi des corps qui ont la dureté de la pierre. Les unes portent cet inſtrument renfermé dans le corps, les autres le portent tout entier au dehors; ce qui fait que même quelques ichneumons femelles n'ont point ces queues apparentes.

Lorſqu'une mouche ichneumon eſt preſſée du beſoin de pondre ſes œufs, elle va ſe poſer ſur une chenille ou ſur un ver, dont le corps eſt quelquefois plus grand que le ſien. L'inſecte a beau s'agiter, ſe tourmenter, la mouche enfonce ſa tarriere, & coule un œuf au fond de la petite plaie qu'elle vient de faire : la chenille en reçoit de cette maniere vingt ou trente, ſuivant que la mouche eſt plus ou moins petite; car les mouches plus groſſes n'en mettent qu'un ou deux, ſuivant la force des vers qui doivent naître de ces œufs.

D'autres mouches ichneumons ſe contentent de coller un ou pluſieurs œufs ſur le corps de la chenille : les vers ou larves ſortent toujours par la pointe de l'œuf qui touche immédiatement le corps de la patiente, & s'y enfoncent. Ils y trouvent leur nourriture à l'inſtant de leur naiſſance, car ils ſe nourriſſent du corps même de la chenille.

La ſtructure de la tarriere de ces mouches ichneumons eſt très curieuſe; on l'obſerve aiſément dans les *mouches à longue tarriere*. Cette queue, que l'on avoit priſe autrefois pour un ornement, ou comme quelque choſe de propre à diriger leur vol, eſt compoſée de trois filets, dont les deux collatéraux ſont creuſés en gouttiere, & ſervent d'étui pour contenir une tige ferme, ſolide, dentelée par le bout, le long de laquelle regne une cannelure qui eſt le canal par lequel l'inſecte fait deſcendre l'œuf. Ces mouches à longues tarrieres s'attachent aux endroits où elles reconnoiſſent les nids de *guêpes* ou d'*abeilles maçonnes*, ſoit qu'ils ſoient placés dans le bois, ou qu'ils ſoient conſtruits de mortier ou de ſable; elles ſe placent ſur ces nids, & en faiſant faire pluſieurs demi-tours à droite & à gauche à leur tarriere, qu'elles ſoutiennent avec leurs pattes de derriere, de peur qu'elle ne ſoit briſée, elles pénétrent dans le fond du nid, & y dépoſent un ou pluſieurs œufs, d'où doivent naître des vers qui mangeront ceux pour qui l'abeille ou la guêpe avoit pris tant de précaution afin de les mettre à l'abri de tous ennemis.

Il y a des mouches ichneumons ſi petites, & qui ont une tarriere ſi forte, qu'elles percent les œufs de papillon, & y dépoſent leurs œufs : on voit avec ſurpriſe ſortir d'un tas d'œufs de papillons, une multitude de petites mouches.

La chenille qui recelle dans ſon corps un ſi grand nombre d'ennemis, n'en paroît pas d'abord fort incommodée. Lorſqu'on vient à ouvrir cette chenille, on trouve toutes les parties intérieures entieres, ce qui donne lieu de penſer que ces vers ne vivent que des liqueurs qui ſervent à l'en-

tretien & à l'accroissement de la chenille, mais qu'ils les corrompent & qu'ils les empoisonnent par leur séjour. On voit avec étonnement, au bout de quelques jours, auprès du cadavre de la chenille, quelquefois une vingtaine ou une trentaine de petites coques de soie d'un beau jaune, ou de quelqu'autre couleur. Ce sont les vers des ichneumons qui se sont filé ces coques pour subir leur métamorphose.

Les mouches ichneumons font quelquefois périr un très grand nombre de chenilles; on en a eu la preuve dans l'automne de l'année 1731, & le printems de 1732 : ces années furent si favorables aux chenilles, que leur multiplication donna de justes inquiétudes. Le public en fut allarmé, & les Magistrats y apporterent par de sages réglements, tout le remede que la prudence humaine pouvoit suggérer. Mais ce qui faisoit multiplier ainsi les chenilles, fit aussi multiplier, dans la même proportion, les mangeurs de chenilles. Les trois quarts & plus des chrysalides que l'on ouvroit (car il est bon d'observer que les chenilles qui ont le corps rempli de ces œufs étrangers, subissent leur métamorphose ordinaire), avoient toutes des vers dans le corps qui les rongeoient. Ces vers étoient nés des ichneumons, & ils firent plus de besogne que le travail des hommes pour nous délivrer de cette peste.

Il n'est pas rare de voir dans les jardins une chenille attachée sur une feuille, & auprès d'elle de petites coques de la grosseur d'un grain de froment, rondes, blanches, que l'on prendroit pour des œufs que la chenille couve : la chenille paroît pleine de vie lorsqu'on la touche, mais elle est cependant dans un état de langueur, & paroît fixée sur le lieu par les soies de la coque qu'ont filée les vers qui sont sortis de ses flancs.

Il y a une coque de vers d'ichneumons qui est des plus curieuses; elle se trouve le plus ordinairement suspendue comme un lustre, par un fil long de trois ou quatre pouces, à quelques branches de chêne; car c'est sur cet arbre que vit la chenille dans le corps de laquelle la mouche ichneumon dépose son œuf. Cette coque est traversée par une bande blanche dans son milieu : dès qu'on la détache & qu'on la pose sur la main, elle saute à terre, où elle continue encore de faire plusieurs sauts qui se succedent les uns aux autres. C'est de cette espece de coque dont M. Carré avoit parlé dans les Mémoires de l'Académie : il en avoit vu un jour plusieurs sautillant le long d'une allée, mais il n'en avoit point découvert la méchanique.

Cette coque contient un ver sauteur, qui en s'élançant l'éleve en l'air, & l'éleve quelquefois jusqu'à trois ou quatre pouces en hauteur & autant en longueur : on peut s'en assurer aisément, en présentant une pareille coque aux rayons du soleil; elle est assez transparente pour permettre à un œil pénétrant de voir ce qui se passe au dedans.

Il y a de certains petits ichneumons qui se distinguent de tous les autres insectes, par les préludes amoureux qui précedent leur accouplement. Dans les tendres moments qui invitent à perpétuer l'espece, les mâles préviennent leurs femelles par des empressements & des signes redoublés

& très expreſſifs de l'amour le plus vif ; ils donneroient des leçons aux amants les plus paſſionnés.

ICHTYOCOLLE. *Voyez* à l'article ESTURGEON.

ICHTYODONTES. *Voyez* GLOSSOPÊTRES.

ICHTYOLITES. Nom qu'on donne à des poiſſons pétrifiés, qu'on trouve aſſez fréquemment dans les carrieres d'ardoiſe, ou de pierres feuiletées. Quelquefois ces poiſſons ſont en relief, adhérants à la pierre ; d'autres fois la pierre ſe ſépare, & on voit le relief d'un côté & l'empreinte de l'autre : ſouvent auſſi on n'a que l'empreinte que le poiſſon a laiſſée avant que d'être détruit. On a outre cela des parties de poiſſons très reconnoiſſables, des têtes, des ouies, des nâgeoires, des queues, des arrêtes, des ſquelettes, des vertebres, des dents & des mâchoires. Il n'y a point de cabinet de foſſiles où l'on ne montre de ces poiſſons, ou quelques-unes de leurs parties, & ſouvent même minéraliſés.

On donne le nom d'*ichtyomorphes* ou d'*ichtyotypolites* aux pierres qui repréſentent des empreintes de poiſſons : elles ſont plus communes que les ichtyolites en relief. On donne le nom d'*ichtyoſpondiles* aux vertebres des poiſſons.

ICHTYOPHAGES. On donne ce nom aux animaux qui ne vivent que de poiſſons ; de même qu'on nomme *ſarcophages* ceux qui ne vivent que de chair.

ICICARIBA. *Voyez* à l'article RÉSINE ELEMI.

IDOLE DES MAURES. Nom que les Hollandois ont donné à un poiſſon que les Maures ont en ſi grande vénération, que quand ils en prennent dans leurs filets, ils le rejettent à la mer. Les Chrétiens qui vivent parmi les Maures, n'ont pas pour ce poiſſon la même vénération, puiſqu'ils en mangent une bonne quantité. Ce poiſſon a une eſpece de dard ſur le dos : il a le grouin d'un cochon, & des dents dans la gueule.

JEAN-LE-BLANC, *Pyrargus.* Eſt l'aigle à queue blanche, qu'on appelle auſſi *oiſeau de S. Martin.* Cet oiſeau eſt redouté des payſans, par les dommages qu'il leur cauſe ; il mange leur volaille encore plus hardiment que le milan : à le voir voler, on le prendroit pour un héron ; il bat des aîles, & ne s'éleve pas auſſi haut que la plupart des oiſeaux de proie : ſoir & matin il vole contre terre dans les baſſes-cours, le long des bois & aux bords des forêts, en cherchant la volaille, les perdrix, les jeunes lapins & les petits oiſeaux. *Voyez* à l'article AIGLE.

JEK ou JEREPEMONGA. Eſt un ſerpent aquatique du Breſil, qui ſe tient ſouvent dans l'eau ſans faire aucun mouvement : il eſt d'une ſubſtance ſi viſqueuſe, que tous les animaux qui touchent ſa peau, s'y collent de maniere qu'on a peine à les en arracher ; ainſi il en fait aiſément ſa proie. Ruiſch dit que ce ſerpent ſort quelquefois de l'eau pour ſe mettre ſur le rivage, où il s'entortille ; & que ſi quelqu'un alors y porte la main pour le prendre, elle s'y attache ; & s'il en approche l'autre main, croyant s'en débarraſſer, elle y demeure pareillement attachée : auſſi-tôt ce ſerpent

s'étend de ſa longueur, & retournant dans la mer, emporte avec lui ſa priſe & en fait ſa pâture.

JEKKO ou GEKKO, eſpece de lézard de l'Iſle de Ceylan. Le Jekko a les pieds plus élevés & la queue plus courte que la Salamandre ordinaire : il a cinq doigts à chaque pied, il eſt couvert de petites écailles, quelquefois ſa queue eſt ronde & par anneaux. Il y a encore le *jekko étoilé*, qui eſt une eſpece de ſalamandre aquatique de l'Arabie, ou la ſalamandre cordyle d'Egypte.

JET-D'EAU MARIN, eſt une production ſinguliere du Cap de Bonne-Eſpérance, qu'on prendroit d'abord pour une éponge ou pour une maſſe de mouſſe ; elle tient aſſez fort aux rochers pour réſiſter aux vents & aux vagues ; ſa couleur eſt verdâtre : ce jet-d'eau marin diſtille de lui-même une humeur aqueuſe. Ce qui nous le fait regarder comme un zoophyte, c'eſt que dans l'intérieur il renferme une ſubſtance charnue informe, qu'on prendroit pour un géſier : on ne lui découvre aucun ſigne de vie animale ; mais pour peu qu'on le touche, il pouſſe, par deux ou trois petits trous, d'aſſez beaux jets d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, juſqu'à ce que ſon réſervoir ſoit entierement épuiſé : tout ceci indique que c'eſt une eſpece d'holoturie ou un zoophyte.

JEUX DE LA NATURE, *luſus naturæ*. Les Naturaliſtes donnent ce nom à des pierres que l'on tire du ſein de la terre, & qui ont différentes configurations, aſſez relatives aux productions organiſées des autres regnes de la Nature.

On peut diſtinguer deux eſpeces de *pierres figurées* : il y en a qui ne doivent leur figure qu'à de purs effets du hazard : c'eſt ce qu'on appelle proprement *jeux de la Nature* ou *du hazard*. Des circonſtances tout-à-fait naturelles, & qui ont pu varier à l'infini, paroiſſent avoir concouru pour faire prendre à la pierre molle dans ſon origine, des figures ſingulieres, parfaitement étrangeres au regne minéral, & qui ſe ſont conſervées même après que la pierre a acquis un certain degré de dureté. Ces pierres figurées ſont en très grand nombre. La Nature en les formant a agi ſans s'aſſujettir à aucunes regles : la figure qu'on y remarque n'eſt donc que la ſuite de purs accidents, & n'eſt point ſoumiſe aux loix d'un modele : mais il faut convenir ici que ſouvent l'œil préoccupé d'un Curieux qui forme un Cabinet, ou d'un Naturaliſte enthouſiaſte, croit y appercevoir & remarquer des choſes qu'on n'y trouveroit peut-être pas en les examinant ſans préjugés, ſans complaiſance & de ſang froid. On peut regarder comme des *pierres figurées* de cette premiere eſpece, les marbres de Florence, ſur leſquels on croit voir des ruines de Villes & de Châteaux ; les cailloux d'Egypte qui préſentent en apparence des payſages, des grottes. On pourroit placer ici le *gamites* ou *pierre de mariage* de Pline, où l'on voyoit deux mains qui ſe joignoient ; les *denderites* ou *pierres herboriſées* ; quelques pierres qui reſſemblent à des fruits, à des os, ou qui portent l'image de quelques autres ſubſtances végétales ou animales.

Il y a des pierres figurées qui tirent leur origine de corps étrangers au regne minéral, lesquels on servi comme de moule à une matiere pierreuse encore molle. Celle-ci en a pris & conservé l'empreinte intérieure à mesure qu'elle s'est durcie : souvent le moule s'est détruit par le tems. Dans ce cas il n'a resté du corps qui a servi de moule que la figure. On doit ranger dans cette seconde espece, un grand nombre de pierres qui ressemblent à des coquilles, des madrepores, du bois, des poissons, &c. ou qui portent l'empreinte de ces substances ; empreinte qu'il ne faut pas confondre avec les *fossiles* proprement dits.

Il y a aussi des pierres figurées qui représentent des choses artificielles, comme si elles avoient été jettées en moule ou travaillées par un Sculpteur. Celles-ci ne doivent quelquefois cette configuration extraordinaire, qu'à certaines especes de madrepores, qui, comme l'on sait, ont des formes bizarres & variées à l'infini : communément elles n'ont point de type dans la nature, & elles ne sont redevables qu'à l'art des hommes de la figure qu'on y remarque. On a observé que la plûpart des pierres figurées se trouvent dans des lits de marne. *Voyez à l'article* Jeux de la Nature, *pag. 326, Vol. II. de notre Minéralogie. Voyez aussi les mots* Pierre de Croix, Geodes, Priapolites, Pierres taillées, Denderites, Empreintes, Pierres figurées, Fossiles, Pétrifications, *& l'article* Stalactites *dans ce Dictionnaire.*

IF ou YF, *Taxus*, arbre fort connu, qui ressemble au sapin & à la pesse, & qui croît aux lieux montagneux, pierreux & escarpés, aux pays chauds, comme en Languedoc, en Provence & en Italie : on le rencontre aussi en Suisse, en Angleterre & en d'autres pays, dans les montagnes & forêts ombrageuses. Sa racine est grosse, dure & profonde : elle pousse un tronc élevé, qui forme un arbre toujours verd. Cette tige principale acquiert souvent une grosseur très considerable : Ray cite deux ifs très âgés, dont l'un avoit plus de 30 pieds de tour, & l'autre 59 pieds de circonférence au tronc, c'est-à-dire 20 pieds de diametre. Le bois de l'if est fort dur, rougeâtre, veiné, incorruptible, propre à faire des cannes, des tables, des tasses, & plusieurs autres meubles. Ses feuilles sont semblables à celles du sapin, mais plus foibles, plus pointues, & disposées comme les dents d'un peigne, luisantes en dessus, d'un verd noirâtre, d'un goût un peu amer. Ses fleurs, qui paroissent au printems, sont des chatons d'un verd pâle, composés de quelques sommets remplis d'une poussiere très fine, taillés en champignon, & recoupés en quatre ou cinq crenelures ; ces chatons ne laissent aucune graine après eux. Les fruits naissent sur le même pied, mais dans des endroits séparés ; ces fruits, qui mûrissent en automne, sont des baies molles, rougeâtres, pleines de suc, creusées sur le devant en grelot, d'une belle couleur d'écarlate, qui ne renferment qu'une semence ovale, dont l'écorce est dure, brunâtre, & contient une moëlle d'un goût assez agréable, mais foible, & tirant sur l'amertume.

On ne connoît qu'une espece d'if, mais qui donne une variété, à feuilles panachées. L'if vient de marcotte, ou mieux encore de graine; mais elle reste plus d'un an en terre sans lever. Gesner dit qu'il reprend aisément, si on le transplante tout petit, & il dure plus d'un siecle. Les grands ifs ne sont plus de mode que dans les grandes allées ou dans les parcs : on les réduit en pyramides de trois ou quatre pieds de haut pour les parterres. Ces pyramides faisoient autrefois un des principaux ornemens des jardins.

Les arcs les plus estimés chez les Anciens, étoient faits de bois d'if; & encore aujourd'hui nos Menuisiers & nos Tourneurs en font grand cas. Evelyn dit que ce bois ne le cede à aucun autre en bonté pour faire des dents de roues de moulin, des essieux de charrettes, & même des instruments de musique. Les Allemands en décorent leurs étuves.

Dioscoride, Galien & Pline, suivis de toute l'antiquité, ont regardé l'if comme un poison. Jules-César, dans le *6 Liv. de ses Comment.*, dit que Cativulcus Roi des Eburoniens, s'empoisonna avec le suc d'if. Mathiole & J. Bauhin rapportent nombre d'expériences, qui confirment ses mauvaises qualités. Le P. Schoot, Jésuite, assure que si l'on jette de l'if dans de l'eau dormante, les poissons en deviennent tout étourdis; de sorte qu'on peut les prendre avec la main. J. Bauhin a également observé cette vertu narcotique sur les bestiaux. Ray semble confirmer cette expérience, en parlant d'un if fort touffu, qu'on cultivoit dans le jardin de Pise : il dit que les Jardiniers, qui avoient soin de tondre cet arbre, ne pouvoient rester plus de demi-heure à faire ce travail, sans ressentir une violente douleur de tête, qui les empêchoit de continuer leur ouvrage. On lit dans les Affiches de 1754, que vers la fin de l'année 1753 plusieurs chevaux étoient entrés dans un verger voisin de la ville de Bois-le-Duc en Hollande, qu'ils y mangerent des branches d'if; & quatre heures après, sans aucun autre symptôme que des convulsions qui durerent une ou deux minutes, ils tomberent l'un après l'autre. Jusqu'ici tout paroît concourir à ranger l'if dans la classe des poisons.

Cependant, si l'on écoute Lobel & Camerarius, & encore plus l'expérience, on reconnoîtra bientôt que cet arbre n'est pas dangereux dans tous les pays. Lobel rapporte, qu'en Angleterre les enfants mangent impunément, tous les jours, des fruits de l'if, & que ces mêmes fruits servent de nourriture aux pourceaux. Le Botaniste Anglois Gerard dit en avoir mangé, avec plusieurs personnes, sans qu'il en ait ressenti aucun trouble, & qu'il a dormi souvent à l'ombre de cet arbre sans mal de tête & sans aucun accident : on voit tous les jours des enfants manger des baies d'if, au Jardin Royal des Plantes de Paris, sans qu'il en résulte aucune incommodité.

Tant de faits si contraires, nous portent à croire que cet arbre n'a aucune qualité venimeuse par lui-même; & que s'il est dangereux dans d'autres pays, on doit l'attribuer au climat qui lui donne cette

mauvaise qualité. Aussi Dioscoride dit que l'if, qui naît en Italie & dans la Gaule Narbonnoise, est venimeux; mais il convient qu'il ne l'est pas ailleurs : il en est de même du *napel*, qui n'est dangereux que dans certains climats.

IGNAME ou INHAME, espece de plante de la Négritie, dont les Negres & quelques Sauvages de l'Amérique, où il s'en trouve aussi, se nourrissent.

L'igname est regardé à la Guyane, comme une liane. Sa racine est longue d'un pied & demi dans les bonnes terres : elle se plante en Décembre; on peut, six mois après, l'arracher : on connoît sa maturité, lorsque les feuilles se flétrissent; on la coupe en morceaux; on la mange rôtie sous la braise; ou bien quand elle est d'une grosseur moyenne, on la fait bouillir entiere avec le bœuf salé : elle sert quelquefois de pain; on en fait aussi des bouillies agréables. Les Negres en font du *langou* & du *pain*. *Mais. Rust. de Cayenne.*

IGNARUCU est un animal amphibie, qui se trouve quelquefois au Bresil, & communément dans les rivieres de Saint-François & de Paraqua. Cet animal, qui est ennemi de l'homme, a la forme d'un crocodile : il vit dans l'eau, & peut aussi se retirer sur terre dans les buissons; il grimpe même sur les arbres. Il est d'une couleur noirâtre : son corps est uni & tacheté, comme la peau d'un serpent. L'ouverture de sa gueule est grande; ses dents sont d'une médiocre grandeur & menues; ses ongles sont étroits & arqués, mais trop foibles pour faire du mal : ses œufs, qu'il fait en grande quantité, sont d'un fort bon goût : sa chair est très douce, & passe pour un mets délicieux en Amérique. Les Espagnols, qui en avoient horreur, & qui n'en mangeoient point autrefois, ont appris des Américains le cas qu'il en faut faire; aussi en font-ils usage aujourd'hui. L'ignarucu peut vivre dix jours, & même quelquefois vingt, sans boire ni manger.

IGUANE. *Voyez* Leguana.

ILE ou ISLE, *insula*. Nom donné à une portion de terre environnée d'une mer, d'une riviere, d'un fleuve, mais qui s'éleve au dessus des flots. Le plus grand nombre des isles de la mer se trouvent entre les Tropiques. Les isles ne sont en général que les sommets les plus élevés des chaines montueuses qui sillonnent par diverses ramifications la partie du globe que la mer recouvre. Les parties de la continuation de ces chaines marines forment des bas-fonds, des écueils & des rochers à fleur d'eau : en sorte que ces terres plus ou moins proéminentes nous tracent sensiblement la route que suivent ces chaines de montagnes soû-marines. On pourroit inférer de ceci que les détroits ne sont que l'abaissement naturel ou bien la rupture forcée des montagnes, qui forment les promontoires. Ce qui tend à le confirmer, c'est que les détroits sont les endroits où la mer a le moins de profondeur; on y trouve une éminence continuée d'un bord à l'autre; & les deux bassins que ce détroit réunit, augmentent

en

en profondeur par une progreſſion conſtante ; ce qu'on peut voir dans le pas de Calais & dans le détroit de Gibraltar. *Voyez* DÉTROIT, MONTAGNE & l'article TERRE. Il eſt digne de remarque que les grands amas d'iſles qui préſentent une multitude de pointes peu éloignées les unes des autres, ſont voiſins des continents, & ſur-tout dans de grandes anſes formées par la mer. Les iſles ſolitaires ſont au milieu de l'Océan. Les iſles flottantes, que l'on voit dans la partie ſupérieure de la mer Adriatique, ſe forment des racines de roſeaux, arrachées, chariées & qui ſe ſont entrelaſſées. La plupart des iſlots qui ſe forment tous les jours près la terre ferme, proviennent des dépôts des rivieres. Dans les pays où les pluies ſont très fréquentes & très abondantes, à la Martinique, par exemple, où l'on compte plus de quarante rivieres preſque toutes navigables, on y voit une multitude d'iſlots, dont les uns ont été formés par de pareils dépôts, les autres ſont la ſuite & l'effet des tremblemens de terre. Toutes les iſles de la Martinique éprouverent ce déſaſtre en 1727.

IMBRICATA eſt un coquillage bivalve du genre des *cœurs.* Voyez FAITIERE.

IMBRIN eſt un oiſeau des parages de l'Iſle de Feroë, & qui ne ſort jamais de l'eau, diſent les Actes de Copenhague, parceque ſes aîles ſont trop petites pour voler, & ſes pieds trop foibles & trop en arriere pour ſoutenir le poids de ſon corps. Les gens du pays croient que c'eſt une eſpece d'alcyon, nommé vulgairement *Jis fugl ;* mais l'imbrin eſt plus gros : il excede même la groſſeur d'une oie : ſon plumage eſt gris, à l'exception d'un cercle blanc au col. On a encore remarqué qu'il a ſous chaque aîle un creux capable de contenir un œuf ; l'on préſume qu'il y tient ſes œufs cachés, & qu'il les couve ainſi. Cet oiſeau ne fait jamais plus de deux petits. On ne voit guere ces oiſeaux ſur les côtes, qu'à l'approche d'une tempête ; leurs cris font connoître aux habitants l'endroit où ils ſont. On amorce les jeunes imbrins, en leur préſentant des morceaux de linge blanc pour les attirer à la portée du fuſil ; mais les vieux ne ſont pas la dupe de cette ruſe.

IMMA, eſpece d'ochre rouge, ferrugineuſe, dont les Teinturiers & les Peintres ſe ſervent en Perſe, & que les femmes du pays emploient auſſi pour ſe colorer le viſage. Cette terre ſe tire particulierement de la montagne de Chiampa, près de Bander-Abaſſi.

IMMORTELLE, *elichryſum.* C'eſt une plante qui s'éleve à la hauteur d'un pied, dont les tiges ſont très dures, lanugineuſes, garnies de feuilles étroites, velues & blanchâtres. Les fleurs naiſſent aux ſommités des tiges, ramaſſées en maniere de tête, compoſées de pluſieurs fleurons réguliers, ſoutenus par des calices écailleux fort ſecs : il y en a de jaunes, de blanches & de rouges : c'eſt de la différence de ces couleurs, qu'on l'a nommée quelquefois *amaranthe jaune* ou *bouton d'or*, *éternelle* ou *bouton blanc*, &c. Cette fleur eſt nommée, avec raiſon, *immortelle ;* car elle ſe conſerve pluſieurs années ſans ſe flétrir ni ſe pourrir ; effet qu'il faut attri-

buer à ce que les pétales des fleurs sont dans un état de siccité, semblable à celui que l'on procure à d'autres fleurs, en les faisant dessécher dans un bain de sable. *Voyez* Fleurs.

L'immortelle croît naturellement aux lieux secs, en Languedoc, à Montpellier, en Provence : elle fleurit en Septembre. Son odeur est forte & agréable : la graine qui succede à chaque fleuron, est pareillement odorante, oblongue, fauve & garnie d'une aigrette : sa racine est simple, bien nourrie, ligneuse, ayant une odeur approchante de celle de la gomme elemi. Cette plante est apéritive, vulnéraire & hystérique. On replante l'immortelle en Septembre, comme beaucoup d'autres fleurs. Selon M. Adanson, les *xeranthema* ou *immortelles à fleur rougeâtre & blanchâtre*, ne different des chardons qu'en ce que l'enveloppe commune de leurs fleurs & de leurs feuilles est sans épines.

IMPANGUEZZE. *Voyez* Empakasse.

IMPERATOIRE ou BENJOIN FRANÇOIS, *imperatoria major*, est une plante qui se plaît dans les Alpes, les Pyrenées & sur le Mont-d'Or. Sa racine, qui est fameuse en Médecine, serpente obliquement : elle est de la grosseur du pouce, & très garnie de fibres, genouillée, brune en dehors, blanche en dedans, d'un goût très âcre, aromatique, un peu amer, qui pique fortement la langue, & qui échauffe toute la bouche. Les feuilles sont composées de trois côtes, arrondies, vertes, grandes, partagées en trois, & découpées à leurs bords. La tige s'éleve à la hauteur de deux pieds : elle est cannelée, creuse, & porte des fleurs en rose, disposées en parasol : il leur succede des fruits formés de deux graines applaties, presque ovales, un peu rayées & bordées d'une aîle très mince.

L'Impératoire, qu'on cultive dans les jardins, a moins de force que celle des montagnes. Lorsqu'on fait une incision dans la racine, dans les feuilles & la tige de l'impératoire, il en découle une liqueur huileuse, d'un goût aussi âcre que le lait du tithymale.

La racine & la graine donnent dans la distillation beaucoup d'huile essentielle, qui surpasse, par son odeur & par ses vertus celle de l'angélique. La racine est sudorifique, dissipe les vents de l'estomac, des intestins & de la matrice. Hoffman la vante comme un remede divin pour rétablir les régles des femmes, & pour guérir la stérilité ou la froideur des hommes : elle aide la digestion & facilite la respiration ; mais son principal usage est dans les maladies qui viennent de poison & dans les coups d'instruments empoisonnés, même dans l'apoplexie : cette racine entre dans l'orviétan & la thériaque.

IMPITOYABLE ou MANGE ROSE, est une larve tellement pernicieuse aux jeunes & tendres boutons de rose, qu'elle consume en peu de tems le cœur des roses & toute la substance, de façon que ces fleurs n'arrivent jamais à leur perfection quand elles ont été une fois attaquées par ces sortes d'insectes.

IMPOSTEUR. Ce nom a été donné par les Indiens à un poisson qui res-

femble à la carpe par la forme de fa tête, & qui tient cachée dans fa bouche une efpece de langue, faite en dard, qu'il fait fortir lorfque la faim le preffe & dont il fe fert pour prendre les petits poiffons : il en avale jufqu'à douze à la fois ; enfuite il retire fon long aiguillon, & nâge la bouche fermée, jufqu'à ce qu'un nouveau befoin & l'occafion demandent qu'il en faffe ufage. Les Voyageurs difent que les Indiens font grand cas de ce poiffon, & que fa chair eft un mets délicieux. *Voyez* RUISCH. (*de Pif. T. II.*)

INCRUSTATIONS, *incruftata.* Nom qu'on donne à des concrétions pierreufes, feuilletées ou grainelées, plus ou moins compactes, de différentes duretés, qui revêtent, en maniere de dépôt, diverfes fubftances, & qui fe forment dans le fein de certaines eaux, lefquelles tiennent en diffolution des molecules terreufes, ou pierreufes, ou falines, ou minérales, ou métalliques. *Voyez la théorie de cette méchanique naturelle à l'article* STALACTITES.

INDE, *indicum.* Nom que l'on donne à une fécule ou à un fuc épaiffi, bleu, ou de couleur d'azur foncé, & qu'on nous apporte en maffe ou en pâte féche des Indes Occidentales.

Cette pâte féculente eft tirée des feuilles de la plante nommée *anil* par les Efpagnols, laquelle croît au Brefil. Elle eft haute d'environ deux pieds; fes feuilles font rondes, affez épaiffes, petites & verdâtres ; fes fleurs font femblables à celles des pois rougeâtres ; il leur fuccéde des gouffes longues & recourbées, contenant quatre ou fix femences, oblongues & olivâtres. Toute cette plante a un goût amer & piquant : des Voyageurs difent que c'eft une efpece de fain-foin, qui d'abord ne s'éleve qu'à la hauteur de deux pieds & demi ; mais qui, lorfqu'on ne le coupe pas, prend forme d'arbriffeau, & pouffe un grand nombre de rameaux. Les Indiens difent que l'anil eft vulnéraire & céphalique.

Il y a plufieurs efpeces d'inde, le meilleur eft celui qu'on appelle *inde de Serquiffe* ou de *Cirkeft*, du nom du village Indien où il fe fait : on choifit l'inde en morceaux quarrés applatis, peu durs, nets, nâgeant fur l'eau, inflammables, d'une belle couleur bleue ou violette foncée, furchargée de purpurin ; femblable en cela à l'indigo. *L'indigo en marons*, qu'on appelle *indigo d'Agra*, eft encore d'une affez bonne qualité.

On fait ufage de l'inde dans la teinture, dans la peinture : on l'emploie broyé & mêlé avec du blanc pour faire une couleur bleue ; car fi l'on s'en fervoit fans mêlange, il teindroit en noirâtre. L'on ne doit pas s'en fervir dans la peinture à l'huile, parcequ'il fe décharge & perd une partie de fa force en féchant, mais à la détrempe il produit des effets admirables ; il eft abfolument néceffaire pour peindre le ciel, la mer, & pour toutes les parties fuyantes d'un tableau. On le broie quelquefois avec du jaune tiré de la graine d'Avignon, &c. pour faire une couleur verte. Les étoffes de foie, de fil, de laine & de coton reçoivent une variété de couleurs admirables de l'emploi de l'inde, comme de l'indigo & du mélange qu'on en

fait avec d'autres couleurs. Les blanchiſſeuſes emploient l'inde pour donner une couleur bleuâtre à leur linge : les Médecins en ordonnoient autrefois dans les bains pour fortifier les nerfs.

On donne auſſi le nom d'inde à la fécule du paſtel ou gueſde; & encore au bois d'inde. *Voyez* PASTEL & BOIS D'INDE.

INDIGO. C'eſt une fécule tirée auſſi de l'anil, & qui ne differe de l'inde, dont il eſt parlé à l'article précédent, qu'en ce qu'il a été extrait de l'écorce des branches, de la tige & des feuilles de la plante, au lieu qu'on n'a employé que les feuilles pour tirer l'inde. Les Marchands diſtinguent pluſieurs eſpeces d'indigo ; le meilleur & le plus eſtimé eſt celui qu'on appelle *indigo-gatimalo*, du nom d'une ville des Indes Occidentales, où l'on le prépare : il doit être léger, net, peu dur, nâgeant ſur l'eau, inflammable, & ſe conſumant preſqu'entierement. Sa couleur eſt d'un beau bleu : quand on le frotte ſur l'ongle, il y reſte une trace qui imite le coloris de l'ancien bronze.

Ce que l'on appelle *bleu de Java*, eſt un *inde* que les Hollandois préparent avec l'indigo. Il paroît que l'on travaille de l'indigo en Malabar, mais les échantillons que nous en avons reçus, ſont bien inférieurs à toutes les eſpeces d'indes connues.

M. de Préfontaine, *Maiſ. Ruſt. de Cay.* dit qu'on cultive beaucoup la plante de l'indigo dans nos Colonies Françoiſes, c'eſt même une des meilleures cultures de l'Amérique, & en même tems une des plus délicates. Elle exige une bonne qualité de terre, & beaucoup d'attention de la part du Cultivateur. Le terrein doit être plat, uni, humide & très gras. L'indigo ſe ſeme en tems humide, dans des trous allignés à un pied de diſtance, auxquels on donne trois pouces de profondeur. Les Negres ſemeurs mettent dix graines dans chaque trou, qu'ils recouvrent ſoigneuſement avec leurs pieds : on voit ordinairement ſortir la plante ſix jours après. Il faut avoir ſoin de ſarcler les mauvaiſes herbes. Au bout de deux mois l'indigo eſt bon à être coupé, ce qui ſe connoît par la facilité que les feuilles ont à ſe caſſer, & par leur couleur vive foncée : on coupe l'indigo par un tems humide. La plante peut durer deux ans : on la coupe avec des faucilles, & on met ce qui a été coupé dans de grands morceaux de toile pour le porter à la manufacture. L'indigo coupé avant ſa maturité donne une plus belle couleur, mais il rend beaucoup moins : s'il eſt coupé trop tard on perd encore plus, & on a un indigo de mauvaiſe qualité. Cette plante, dit M. de Préfontaine, eſt ſujette à une eſpece d'inſecte qui vient par vol comme une nuée, & la mange totalement dans peu de tems. Cet inſecte eſt commun, ſur-tout à S. Domingue. La ſeule reſſource de l'habitant eſt de couper ſon indigo dans l'état où il eſt : on le jette dans l'eau avec les petits animaux qu'on en ſépare par ce moyen. On emploie encore, pour la deſtruction de ces chenilles, une autre méthode qui paroît ſinguliere : ſitôt que l'indigo en eſt attaqué, on laiſſe entrer des cochons dans la piece d'indigo ; ces animaux avec leur nez font remuer la tige, & en font tomber les inſectes, ſur leſquels ils ſe jettent avidement.

Il faut, pour fabriquer l'indigo, avoir trois cuves posées les unes sur les autres à des hauteurs différentes, & près d'un réservoir d'eau : la premiere s'appelle *trempoire*, la seconde *batterie*, & la troisieme *diablotin ;* c'est celle où le produit des deux autres se rassied, & dans laquelle l'indigo s'acheve. Cette opération se réduit à macérer la plante dans la premiere cuve où elle fermente, à decanter l'eau devenue bleue dans la seconde cuve, & à agiter l'eau à force de manivelle, jusqu'à ce que la partie colorante & errante s'agglomere en petits grains. L'adresse de l'indigotier consiste à saisir l'instant convenable : pour cet effet, pendant que les Negres battent, il tire de l'eau de la batterie dans une tasse de crystal, & il examine si la fécule se précipite, ou si elle est encore errante. Dans le premier cas il faut cesser de battre, dans l'autre il faut continuer. L'opération étant faite, l'eau s'éclaircit, la fécule se précipite; on lâche l'eau, & la fécule ou matiere boueuse tombe dans la troisieme cuve où elle se rassied. Dans cet état on la prend avec une cuillier, & on en emplit des chausses de figure conique de la longueur de quinze à vingt pouces, afin que l'humidité s'évaporant, l'indigo acquere une consistance de pâte. On vuide alors ces chausses dans des caissons quarrés ou oblongs d'environ deux à trois pouces de profondeur : on fait sécher l'indigo à l'air, mais à l'ombre. Une trop grande humidité ne lui est pas moins contraire, car il se corromproit; au soleil il perdroit sa couleur : enfin on le coupe en petits pains quarrés pour l'envoyer en France.

INDIGO BATARD. C'est une espece de *barbe de Jupiter*. Voyez ce mot.

INDIGO DE LA GUADELOUPE. La plupart des Botanistes donnent ce nom à une espece d'*anonis*.

INDIGO SAUVAGE. Cette plante vient naturellement dans la Guiane. Les Créoles disent que sa racine écrasée & appliquée sur les dents, en amortit la douleur.

INSECTE, *Insectum*. Que de Réaumurs ne faudroit-il pas pour épuiser cet article ! En général, on donne ce nom à de petits animaux composés d'anneaux ou de segments. Les parties des insectes sont assez distinctement organisées, pour qu'on y puisse distinguer une tête, des cornes mobiles ou antennes (*tentacula*), une poitrine ou corselet (*thorax*), un ventre, des pieds, & souvent des aîles, sur-tout dans ceux qui se métamorphosent : toutes ces parties, comme coupées, tiennent les unes aux autres par de menus filaments, qui sont autant de canaux ou d'étranglements, ou d'intersections minces, & dont la méchanique éloigne ou approche les anneaux les uns des autres dans une membrane commune qui les assemble, de sorte que toutes ces parties ou lames écailleuses semblent jouer & glisser les unes sur les autres. Cette définition ne détermine pas encore l'idée qu'on doit se former des insectes, & il est peut-être difficile d'employer un terme qui embrasse tout à la fois le genre entier des insectes; car on a besoin de plus d'un caractere pour se former une notion exacte de ces animaux & de leur constitution.

Le premier, selon M. Rœsel, est que l'animal dont il est question, n'ait ni ossements, ni arrêtes (sa peau, souvent écailleuse, en fait l'office): 2°. qu'il soit pourvu d'une trompe, ou d'un aiguillon, ou d'une bouche, dont les mâchoires s'ouvrent ou se ferment, non d'en-haut ou d'en-bas, mais de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche : 3°. qu'il soit privé de paupieres, ou d'équivalent : 4°. qu'il ne respire pas l'air par la bouche, mais qu'il le pompe & l'exhale par la partie supérieure de son corps, & par de petites ouvertures sur les flancs, qu'on appelle *stigmates* ou *points à miroirs :* observation qu'on peut répéter sur tous les insectes, dans un verre clair, rempli d'eau. Cette derniere définition des insectes est encore insuffisante pour bien des Lecteurs : considérons-les sous un autre point de vue.

Divisions des Insectes.

Il y a diverses sortes d'insectes : ceux qui s'occupent de l'étude de ces animaux, les distinguent en *insectes aquatiques* & en *terrestres :* il n'y en a qu'un petit nombre dans l'une & l'autre espece qui ne se métamorphosent pas, ou qui gardent leur forme premiere. Les uns sont sans antennes & sans pieds (*apodes*), tels que les *sangsues*, les *vers*, les *limaces* & les *moules*, &c. Ceux qui sont pourvus de pieds n'en ont pas moins que six (*hexapodes*). Ceux qu'on appelle *polypodes*, en ont au moins dix. Enfin il y en a qu'on appelle *centipedes*, & *millepedes*, à cause du grand nombre de leurs pieds. C'est effectivement des scolopendres & des jules, qui ont jusqu'à 70 & 120 pattes de chaque côté. Les pattes des insectes sont articulées & terminées par deux, quatre & quelquefois six petites griffes crochues & fort aiguës, qui servent à cramponner l'animal. Indépendamment de ces griffes ou ongles, le dessous du pied est encore garni de petites brosses ou pelottes spongieuses, qui servent à tenir l'insecte sur les corps les plus lisses.

Parmi les insectes qui ont des pieds, les uns sont aîlés, les autres ne le sont pas; & de ceux-ci, il y en a qui le deviennent, dès qu'ils ont changé de forme, comme les chenilles transformées en papillons; ceux à qui il ne vient point d'aîles, sont ces especes de chenilles appellées *scolopendres*, & quelques autres de même nature.

Parmi les insectes qui ont des aîles, il y en a qui les portent toujours tendues, comme les papillons, les mouches, les abeilles & autres : d'autres les tiennent cachées & renfermées dans un étui; telles sont les cantharides & les especes de scarabées : de ceux-ci, il y en a qui ont deux aîles, & les autres quatre.

Les Naturalistes trouvent encore, dans les insectes, des caracteres qui ont des détails suffisants pour servir à distribuer les genres en especes : ce sont ceux des aîles, dont nous avons dit quelque chose.

On distingue dans ce genre d'animaux, 1°. ceux dont les aîles membraneuses sont renfermées sous des étuis solides & écailleux, opaques &

colorés, tels que les escarbots, le cerf-volant, le dermestes, le hanneton, le capricorne, l'altise, le chrysomele, les cantharides, le bupreste, la calandre & le grillon, sous le nom de *Coléopteres*. Leur bouche est armée d'une mâchoire dure & aiguë, & ils ont six pieds.

2°. Ceux qui n'ont que des moitiés d'aîles, (c'est-à-dire dont les élytres ou aîles supérieures ont des demi-étuis durs & écailleux, ou des étuis à moitié mols, & qui ne recouvrent que la moitié du corps, ou des aîles inférieures,) tels que les pro-cigales & les cigales, la punaise de bois, le *kermès*, le scorpion de marais, les cochenilles, sous le nom d'*Hémipteres*. Dans cette section, la trompe de la bouche est longue & aiguë; elle est encore repliée en dessous, & s'étend entre les pattes. *V.* HÉMIPTERE.

3°. Ceux qui ont les quatre aîles farineuses, c'est-à-dire, chargées d'une poussiere organisée & écailleuse, tels que les papillons diurnes & nocturnes, sous le nom de *Lépidopteres*. Leur trompe est plus ou moins longue, & souvent recourbée en spirale.

4°. Ceux qui ont les quatre aîles membraneuses, nerveuses, nues & sans poussiere, tels que les guêpes & les mouches ichneumons, les demoiselles, les abeilles, les fourmis volantes, sous le nom d'*Hyménopteres*. Cette section est nombreuse, & est désignée par quelques-uns sous le nom de *Névropteres* : la plûpart des insectes qu'elle contient ont la bouche armée de mâchoires, plus ou moins grande, & souvent accompagnée d'appendices semblables à des antennules.

5°. Ceux qui ont deux aîles, tels que les mouches communes, les taons, les tipules, les cousins, sous le nom de *Dipteres*. Ces insectes ont les trompes de la bouche diversement figurées, suivant les différents genres; mais tous ont sous l'origine de leurs aîles des especes de petits balanciers.

6°. Ceux qui sont sans aîles, tels que les poux, les cloportes, les puces, les cirons, les araignées, sous le nom d'*Apteres*. A l'égard des insectes qui vivent dans l'eau, & qui sont *testacées* ou *crustacées*, on leur donne cette épithete avec le nom d'*insectes* ou *vers aquatiques*, &c.

Cette méthode, qui est en partie celle de M. Linnæus, laisse encore à desirer bien des choses, puisqu'il y a des insectes dont les aîles sont plus ou moins entieres, dures, tendres, poudreuses ou lisses : quelques-uns des insectes ont des poils, des piquants, des boutons, des antennes plus ou moins longues, enflées ou velues; d'autres ont des pinces pour saisir leur proie, ou des dents, ou un aiguillon, qui leur sert à se défendre, ou à manger, ou à pondre; enfin il y a des insectes qui ne ressemblent presque point à des animaux, tels que les *gallinsectes*, les *progallinsectes*, &c. Voyez ces mots.

Ne pourroit-on pas distinguer les insectes, en insectes à *quatre aîles*, à *deux aîles*, *à aîles à étuis*, *sans aîles*, en *vers nuds*, & ceux qui sont *couverts de croutes* ?

A l'égard de quelques autres termes moins familiers, & dont on se sert dans la description d'un insecte, en voici la liste. *Antennes* : voyez ce mot,

& à l'article Papillon. Les *barbillons* ſont les antennes qui ſont ſur les côtés de la bouche de quantité d'inſectes. La *chryſalide* eſt détaillée à l'article Nymphe. Les *balanciers* ſont ces petits filets mobiles, terminés par un bouton, qui ſe trouvent à l'origine des aîles de tous les inſectes à deux aîles. Le *corſelet* eſt cette partie qui, chez l'inſecte, répond à la poitrine des grands animaux. L'*écuſſon* (*ſcutellum*) eſt cette piece triangulaire qui ſe trouve à la naiſſance du corſelet ou des aîles des coléopteres. Les *élytres* ſont les étuis écailleux des aîles des coléopteres. A l'égard de la *larve* & des *métamorphoſes*, voyez ces mots, ou celui de Nymphe.

Autres conſidérations ſur la ſtructure du corps des inſectes.

Il y a tant de diverſités dans la ſeule figure extérieure du corps des inſectes, qu'il eſt peut-être impoſſible d'épuiſer cette variété. Nous nous contenterons de faire obſerver que le corps des uns, comme celui des araignées, eſt de figure à-peu-près ſphérique; & celui des autres, comme des ſcarabées de Sainte-Marie, reſſemble à un globe coupé par le milieu : il y en a qui ſont plats & ronds, comme le pou des chauve-ſouris; d'autres ont la figure ovale. Le ver qui ſe trouve dans les excréments des chevaux, a celle d'un œuf comprimé : le mille-pieds rond reſſemble au tuyau d'une plume. Beaucoup ont le corps quarré, plat; pluſieurs ſont courbés comme une faucille, & pourvus d'une longue queue, comme celle de la fauſſe-guêpe. Quelques-uns de ceux qui n'ont point de pieds, ont en divers endroits de petites pointes qui leur en tiennent lieu; ils s'en ſervent pour s'accrocher & ſe tenir fermes aux corps ſolides. Le corps des inſectes qui vivent dans l'eau, eſt naturellement couvert d'une eſpece d'huile qui empêche l'eau de s'y arrêter & de retarder leur mouvement; d'autres, comme l'araignée blanche des jardins, ont le corps entouré d'un rebord rouge qui en fait le cercle; quelquefois ils ſont ornés de petits tubercules qui les empêchent d'être bleſſés lorſqu'ils entrent & ſortent de leur trou, comme dans la chenille blanche à taches jaunes, qui vit ſur le ſaule. Enfin l'on en voit qui, comme les chameaux, ont une boſſe ſur le dos; telles ſont les araignées qui ont encore à la partie poſtérieure du corps des mamelons dont elles tirent leurs fils : d'autres inſectes ont cette même partie ou unie, ou revêtue de poils : quelques uns ont le derriere ou couvert d'une eſpece d'écuſſon, ou garni d'une membrane roide qui leur ſert de gouvernail pour ſe tourner en volant du côté qu'il leur plaît; elle eſt à ces inſectes, ce que la queue eſt aux oiſeaux. La partie poſtérieure eſt encore le lieu ou de l'aiguillon, ou de la pincette faite en faucille, ou de la fourche à deux dents, ou de ces ſortes de barbillons pointus, droits ou courbes, & qui leur ſervent tantôt pour appercevoir ce qui les approche par derriere, tantôt pour s'accrocher, tantôt pour pouſſer leur corps en avant.

Description de différents organes des Insectes, tels que les yeux à réseau, les stigmates, la voix & l'oreille.

L'histoire que nous nous proposons de donner ici de ces organes, mérite quelque attention de la part du lecteur; nous avons réuni ces différens articles sous un même point de vue, parcequ'ils sont propres à la plupart des insectes : à l'égard des organes qui sont particuliers à chaque espece d'insecte, nous en traitons sous le nom de l'insecte même.

Les yeux à réseau sont peut-être, de toutes les parties des insectes, la plus propre à nous faire voir avec quel prodigieux appareil la Nature les a formés, & à nous montrer en général combien elle produit de merveilles qui nous échappent. Les plus grands Observateurs microscopiques n'ont pas manqué d'étudier la structure singuliere de ces yeux. Ceux des mouches, des scarabées, des papillons & de divers autres insectes, ne different en rien d'essentiel. Ces yeux sont tous à-peu-près des portions de sphere; leur enveloppe extérieure peut être regardée comme la cornée. On appelle *cornée*, l'enveloppe extérieure de tout œil, celle à laquelle le doigt toucheroit, si on vouloit toucher un œil, les paupieres restant ouvertes. Celle des insectes dont nous parlons, a une sorte de luisant qui fait voir souvent les couleurs aussi variées que celles de l'arc-en-ciel. Elle paroît à la vue simple, unie comme une glace; mais lorsqu'on la regarde à la loupe, elle paroît taillée à facettes comme des diamants : ces facettes sont disposées avec une régularité admirable, & dans un nombre prodigieux. Lewenoeck a calculé qu'il y en avoit 3181 sur une seule cornée d'un scarabée, & qu'il y en avoit plus de 8000 sur chacune de celles d'une mouche. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que toutes ces facettes sont vraisemblablement autant d'yeux; de sorte qu'au lieu de deux yeux, que quelques-uns ont peine à accorder aux papillons, nous devons leur en reconnoître sur les deux cornées, 34650, aux mouches 16000, & aux autres plus ou moins, mais toujours dans un nombre aussi surprenant.

Voici deux expériences de ces savants Observateurs, qui prouvent incontestablement que chaque facette est un crystallin, & que chaque crystallin est accompagné de ce qui forme un œil complet. Ils ont détaché les cornées de divers insectes, ils en ont tiré avec adresse toute la matiere qui y étoit renfermée; & après avoir bien nétoyé toute la surface intérieure, ils les ont mises à la place d'une lentille de microscope. Cette cornée ainsi ajustée & pointée vis-à-vis d'une bougie, faisoit voir une des plus riches illuminations. M. Puget ayant mis & tenu au foyer d'un microscope, l'œil d'un papillon ainsi préparé, un soldat vu à ce microscope paroissoit une armée de près de 17325 soldats; un pont étoit autant multiplié, & formoit un nombre infini d'arches. Lewenoeck a poussé la dissection jusqu'à faire voir que chaque crystallin a son nerf optique. Comment, dira-t-on, un insecte avec des milliers d'yeux, peut-il voir l'objet simple? Lorsque nous

ſaurons au juſte comment nous-mêmes avec deux yeux, nous voyons les objets ſimples, il nous ſera aiſé de concevoir que les objets peuvent paroître ſimples à des inſectes avec des milliers d'yeux. La Nature qui a voulu que leurs yeux ne fuſſent point mobiles, y a ſuppléé par le nombre & par la poſition. Malgré ces milliers d'yeux dont ſont compoſées les deux orbites, la plupart des mouches ont encore trois autres yeux placés en triangle ſur la tête, entre le crâne & le col. Ces trois yeux qui ſont auſſi des cryſtallins, ne ſont point à facettes; ils ſont liſſes, & paroiſſent comme des points : ces différentes groſſeurs des yeux dans le même inſecte, les différentes places accordées aux uns & aux autres, conduiſent à préſumer avec quelque vraiſemblance, que la Nature a favoriſé les inſectes d'yeux propres à voir les objets qui ſont près d'eux, & d'autres pour voir les objets éloignés; qu'elle les a, pour ainſi dire, pourvus de microſcopes & de teleſcopes. Il faut obſerver que la plupart de ces yeux à facettes ſont couverts de poils, que l'on peut ſoupçonner de produire l'effet des cils de nos yeux, c'eſt-à-dire, de détourner une trop grande quantité de rayons de lumiere, qui ne ſerviroient qu'à embarraſſer la vue.

Si quelqu'un doutoit que ces globes à facettes fuſſent l'organe de la vue, voici des expériences démonſtratives. M. de Réaumur mit une couche de vernis opaque ſur les yeux à réſeau de pluſieurs abeilles d'une même ruche; ces abeilles furent miſes dans un poudrier avec quelques-unes de leurs ſemblables, dont les yeux n'étoient point couverts, & à quelques diſtances de la ruche. Les premieres voloient çà & là, ou ne voloient point du tout, tandis que les autres alloient droit à la ruche. Si on jettoit une de ces mouches aveugles en l'air, elle s'élevoit verticalement à perte de vue, ſans qu'on ſût ce qu'elle devenoit; ſemblables à ces corneilles, qui voulant ſaiſir la viande miſe au fond d'un cornet englué, s'en font une coëffe, & ainſi aveuglées, s'élevent à perte de vue, & retombent, dit-on, ſans forces & preſque mortes. Les mouches dont on avoit verni ſimplement les yeux liſſes, voloient de tous côtés ſur les plantes ſans aller loin, mais ne s'élevoient point verticalement.

Les *ſtigmates* dont on doit la découverte à MM. Bazin & de Géer, ſont des ouvertures en forme de bouches, que l'on voit à l'extérieur des inſectes. Ce ſont leurs poulmons, leurs organes de la reſpiration. La différence n'eſt que dans le nombre & les places qu'elles occupent; les mouches les ont ſur le corſelet & les anneaux; le ver à ſoie & les autres inſectes de ſon eſpece en ont dix-huit le long des côtés du corps; la courtilliere en a vingt. Il y a des vers qui portent leurs poulmons au bout d'une corne. De ces ouvertures, nommées *ſtigmates*, partent en dedans du corps une infinité de petits canaux formés d'une fibre argentine, roulée ſur elle-même, en forme de tireboure. Ces canaux ſe ramifient prodigieuſement, & portent l'air dans toutes les parties du corps de l'animal; cet air reſſort enſuite par les pores de la peau. Il y a quelques nymphes aquatiques qui ont, au lieu de ſtigmates, des eſpeces d'ouies ſemblables à celles des poiſſons, des

pannaches auxquels aboutissent les poulmons aëriens, & qu'elles font jouer presque continuellement avec une légereté surprenante. Lorsqu'on bouche les stigmates d'un insecte avec de l'huile, il périt à l'instant, parce-qu'on le prive des organes de la respiration.

M. Lyonet pense que les insectes auxquels la Nature a donné une espece de voix, ou, pour parler plus juste, la faculté de former certains sons, comme elle l'a donnée aux cigales, aux cousins, aux bourdons, aux grillons, aux sauterelles, & à plusieurs scarabées, ont aussi reçu le sens de l'ouie pour entendre ces sons : nous ne leur connoissons, il est vrai, aucune oreille extérieure ; mais encore ne sauroit-on inférer qu'ils n'en ont point : elles peuvent être déguisées & rendues méconnoissables par leur forme & par la place qu'elles occupent. Des animaux dont la voix ne se forme point par le gozier, qui respirent par le corselet, par les côtés, par la partie postérieure ; des animaux parmi lesquels on en voit qui ont les yeux sur le dos & les parties génitales sur la tête, des animaux de cet ordre peuvent fort bien avoir les oreilles par-tout ailleurs que dans les endroits où l'on s'attendroit à les trouver.

Comme l'usage de tous les membres des insectes ne nous est pas connu, peut-être y en a-t-il parmi ceux dont nous ignorons la destination, qui leur sont donnés pour recevoir l'impression des sons, encore moins pouvons-nous assurer que les insectes n'ont point d'oreilles intérieures : cet organe, s'ils en ont un, doit être en eux délicat & comme imperceptible. Il y a sans doute dans le chant des insectes, des modulations, des différences que les organes épais de notre ouie ne peuvent pas toujours saisir ; car il n'est pas dans l'ordre que tous les différents insectes chantent sur le même ton, le combat, la retraite & la victoire, la douleur & le plaisir : on peut même croire que les insectes ont aussi des moyens qui nous sont inconnus, & qui servent à exprimer leurs diverses passions.

Copulation & génération des Insectes.

Tous les insectes sont très féconds, & paroissent penser dès leur naissance à s'accoupler & à perpétuer leur espece ; ils semblent même n'avoir point d'autre but. Les parties de la génération de ces petits animaux, sont ordinairement placées à l'extrémité du ventre, au derriere dans les mâles ; l'on en voit cependant qui les portent par devant sous le ventre, même d'autres à la tête. Ces parties sont ordinairement couvertes d'un poil extrêmement fin, à cause de leur délicatesse infinie. Les moyens que les insectes emploient pour parvenir à leur multiplication, sont assez différents. La génération des *pucerons*, le bizarre accouplement des mouches appellées *demoiselles*, des araignées, & quantité d'autres aussi singuliers, font comprendre combien la Nature est féconde & inépuisable en inventions méchaniques. Pour cette opération importante, les uns, comme la fourmi, se rassemblent & forment des especes de Colonies & de Répu-

bliques; d'autres vont à l'écart; & avant comme après le moment de jouissance, ils font retentir les champs d'un sifflement aigu, qu'on prendroit en quelque sorte pour le son d'une flute : il y en a dont l'entrevue se passe en silence. Les vers luisants dans les nuits de l'été, paroissent comme un phosphore dans les buissons : cette lueur leur annonce réciproquement & le desir de multiplier, & le lieu où ils peuvent se trouver; il en est de même à l'égard des autres animaux qui sont luisants pendant la nuit. Les mâles sont communément plus petits que les femelles, mais les antennes de celles-ci sont moins grandes & moins belles; quelquefois aussi elles sont dépourvues d'aîles. Dans la plupart des insectes mâles, si l'on presse le ventre, on fait sortir par l'ouverture qui est à son extrémité, deux especes de crochets assez durs, lesquels en s'entrouvrant, font paroître la véritable partie sexuelle : les crochets servent à l'insecte à s'accrocher & à se cramponner après sa femelle, même à la stimuler pendant l'acte amoureux; le ventre de la femelle comprimé ne laisse voir qu'une espece de canal qui lui sert de vagin.

Si les insectes vivent peu de tems, ils ont en récompense la vie plus dure, & naissent en très grande quantité : les *cirons* multiplient au nombre de mille en quelques jours. L'*éphemere*, cette mouche dont la vie est si courte, n'emploie pas toute cette durée à voler sur les eaux; la Nature a voulu que ce tems lui suffit pour ses plaisirs, son accouplement & la ponte de ses œufs. Il y a certaines mouches vivipares qui sont si fécondes, qu'elles donnent naissance à deux mille autres à chaque portée : l'on voit aussi des mouches ovipares, telle que l'abeille, qui produisent jusqu'à quarante mille œufs fécondés. Quoique les insectes soient très petits & qu'ils occupent un très petit espace dans le monde, ils ne laissent pas que de former en très peu de tems des nuées d'insectes qui pourroient infester des pays, s'ils ne devenoient la proie des oiseaux, des reptiles, des poissons & des araignées, & s'ils ne périssoient la plupart immédiatement après la fécondation & la ponte : effectivement dès que l'accouplement est accompli, les mâles paroissent épuisés, languissants; & comme ils sont alors inutiles, ils achevent de payer le tribut à la Nature, ils meurent. Les femelles ne survivent à leurs mâles que l'instant nécessaire pour la ponte ou pour l'accouchement, suivant que l'animal est ovipare ou vivipare.

Lieux où les Insectes déposent leurs œufs, &c.

La plupart des insectes ne portent point de petits dans leur ventre, & ils ne couvent pas leurs œufs : il y a beaucoup plus de ces animaux *ovipares* que *vivipares*. Voyez ces mots & celui d'Œuf. La queue creuse & pointue des femelles, leur sert de conduit pour pondre leurs œufs dans les corps où elles veulent les introduire. Comme les œufs ne descendent point par la pression de l'air, la Nature y a formé plusieurs demi-anneaux opposés, qui facilitent cette descente. Les insectes les resserrent successivement

en commençant par celui qui est le plus près du ventre, & font tomber les œufs d'un anneau à l'autre par une espece de mouvement péristaltique. La fente de ce canal est beaucoup moins visible pendant que l'animal est en vie, que lorsqu'il est mort. Toutes les femelles d'insectes n'ont pas un pareil canal : celles qui déposent leurs œufs sur la surface des corps, les font passer immédiatement par les parties génitales; il n'y a que celles qui les déposent dans la chair, dans d'autres insectes, &c. qui aient besoin d'un semblable tuyau; encore ne sert-il pas toujours de canal aux œufs. L'on trouve certains insectes aquatiques, dont les mâles ont ce canal aussi bien que les femelles : ils s'en servent comme d'un soupirail, par lequel ils respirent un air frais. On les voit souvent avancer sur la superficie de l'eau l'ouverture de ce canal, & l'on remarque même que quand ils sont rentrés sous l'eau, il s'éleve de petites bulles d'air qu'ils en laissent échapper.

Dès qu'un instinct particulier a fait rassembler par troupes les mâles avec les femelles, celles-ci ne mettent bas leurs œufs qu'après avoir choisi un lieu qui puisse fournir de lui-même la pâture nécessaire à leurs petits nouvellement éclos, & satisfaire à tous leurs autres besoins pendant qu'ils sont jeunes : si ces œufs ne sont pas déposés dans des logettes, ils sont au moins collés fortement sur un point d'appui. La prévoyance de la Nature est en cela d'autant plus admirable, que la mere meurt souvent après qu'elle a pondu. Les papillons diurnes & nocturnes, les chrysomeles, les charençons, les punaises, les pucerons, les insectes du kermès déposent leurs œufs sur les feuilles des plantes, & chaque famille choisit l'espece de végétal qui lui convient; de sorte qu'il n'y a presque point de feuillage qui ne nourrisse son insecte particulier, & il y a plusieurs de ces animaux qui occupent toutes les parties de l'arbre ou de l'arbrisseau; les uns choisissent les fleurs, les autres le tronc; ceux-ci les feuilles, & ceux-là les racines.

Les feuilles de certains arbres ou de certaines plantes, quand les œufs des insectes y ont été déposés, s'élevent en forme de noix, pour loger commodément les petits qui viennent d'éclore. Certains charençons déposent leurs œufs dans l'intérieur des feuilles d'une plante appellée la *patte d'oie*; il en sort des vers qui rampent entre les faces supérieure & inférieure de ces feuilles, & qui s'y creusent des routes secrettes, comme la taupe fait sous terre pour se mettre à couvert des injures de l'air & des oiseaux : ces vers ainsi renfermés dans le parenchyme des feuilles, marchent & butinent en sûreté.

Dès que la psylle a déposé ses œufs sur les branches du sapin, on voit qu'il s'y éleve des tubérosités monstrueuses, écailleuses, qui servent de berceau aux petites larves. Il y en a une autre espece qui met bas les siens sur la véronique, dont les feuilles aussi-tôt après se resserrent & s'arrondissent en forme de petite tête. La psylle du buis en piquant les feuilles de cet arbre, les fait courber & creuser en calotte : c'est-là que la larve & la

nymphe de cet infecte dépofent par l'anus une matiere blanche fucrée comme la manne. La tipule place fes œufs fur le bout des branches du genevrier, où il s'éleve une efpece de petit logement à trois faces; ou bien fur les feuilles de peuplier, ce qui fait croître auffi-tôt un bouton rouge. Le puceron dépofe les fiens fur les feuilles du peuplier noir, lefquelles fe bourfoufflent & fe changent en une efpece de poche. Certaines mouches placent leurs œufs dans les fruits encore verds du poirier, du prunier, du bigarrautier; de forte que ces fruits étant mûrs ou prefque mûrs, on y trouve fouvent les larves de ces infectes.

Ce ne font pas feulement les plantes que les infectes choififfent pour fe loger & faire leurs pontes. Les fourmis dépofent en terre leurs œufs, & les expofent au foleil pour les faire éclore; les araignées enveloppent leurs œufs d'un tiffu foyeux, très fin & délicat; les moucherons les dépofent fur l'eau qui croupit; le monocle ou le perroquet d'eau multiplie fouvent fur de pareilles eaux, & en fi grande quantité, qu'à voir les pelotons rouges de ces infectes, on les prendroit pour des caillots de fang; l'efcarbot dépofe fes œufs dans le fumier & l'ordure; le dermeftes ou fcarabée difféqueur, & les teignes, dans les fourrures à poil & à plume; certaines mouches, dans des trous de fromage; la mouche abeilliforme met bas les fiens dans les excréments, &c. D'autres infectes mettent bas leurs œufs en certains endroits du corps des animaux vivants : la mite les place entre les écailles des poiffons; les mouches ichneumons dépofent leurs œufs ou dans l'œuf d'un papillon, ou fous la peau des chenilles. Il y a quatre efpeces de taons, dont les uns les dépofent fur le dos du bœuf, qui en eft cruellement tourmenté; d'autres fur le dos du renne, ce qui le fait courir fur les montagnes de neige & de glaçons en faifant des ruades, pour tâcher de fe débarraffer de ce fardeau fi léger, mais fi incommode : la troifieme efpece fait fa ponte dans les narines des brebis, & la quatrieme fe tient cachée dans les boyaux ou dans le gozier des chevaux, d'où elle ne fort qu'au commencement de l'été fuivant, en moleftant beaucoup ces animaux.

Tous les quadrupedes fauvages ont une vermine qui leur eft particuliere, auffi-bien que les oifeaux, les poiffons & les infectes; l'eau même a la fienne.

Métamorphofes ou développements des Infectes.

Les oifeaux, les quadrupedes, &c. naiffent avec la même forme qu'ils auront toute leur vie. Quelques infectes font dans le même cas, mais c'eft le plus petit nombre. En général, tous les infectes qui n'ont point d'aîles (excepté la puce feule) fortent du fein de leur mere fous la même forme qu'ils conferveront jufqu'à la mort. Les cloportes, les araignées, les tiques, les poux, les fcolopendres, &c. ne different de leur mere que par la grandeur : dans la jeuneffe, comme dans leur âge parfait, la figure eft la même.

On ſait qu'entre les inſectes, il y a des vers qui naiſſent d'œufs, & d'autres de rejettons vifs; tels que les polypes. On ſait auſſi que la Nature, par une loi admirable, fait paſſer preſque tous les œufs des inſectes par différentes métamorphoſes, après qu'ils ont été placés dans l'endroit qui leur eſt propre. Mais examinons ces changements : par exemple, quand l'œuf du papillon a été dépoſé ſur la feuille d'un chou, cet œuf ſe change d'abord en chenille rampante à ſeize pieds, qui broute les feuilles, & qui enſuite ſe change elle-même en une nymphe ou chryſalide, ſans pieds, unie, de couleur d'or; enfin en un animal parfait, c'eſt un papillon blanc ou bigarré de pluſieurs ſortes de couleurs, qui vole, qui a ſix pieds, & qui ſuce les fleurs. Eſt-il rien de ſi admirable dans la Nature, que de voir un animal qui ſe préſente ſur la ſcene du monde ſous trois formes parfaitement diſtinctes? L'on diroit que ces petits animaux ſont compoſés de deux ou trois corps organiſés tout différemment, dont le ſecond ſe développe après le premier, & dont le troiſieme naît du ſecond. Cependant il paroît plus naturel de croire que c'eſt toujours le même animal, & que la différence d'organiſation n'eſt qu'extérieure. Ces ſortes d'inſectes étant ſuſceptibles d'un accroiſſement ſubit, ils ont été pourvus de trois enveloppes les unes ſur les autres. La premiere peau extérieure venant à crever lorſque l'inſecte eſt un peu groſſi, l'animal paroît enveloppé de celle qui étoit pliée, & reſſerrée deſſous : celle-ci devenant à ſon tour trop étroite, ſe fend comme la premiere, & l'inſecte paroît avec la troiſieme. *Voyez* au mot NYMPHE, les moyens qu'emploie la Nature dans ces transformations : ces détails ſont des plus curieux. *Voyez* auſſi le mot LARVE.

Les inſectes ſont les ſeuls d'entre les animaux, ou du moins ils nous paroiſſent être les ſeuls qui changent de formes, & qui après avoir rampé pendant un certain tems, ceſſent de manger, & ſe conſtruiſent une maiſon, une priſon, ou même une eſpece de cercueil dans lequel ils demeurent enſevelis pluſieurs ſemaines, quelques-uns pendant pluſieurs mois, d'autres pendant des années entieres, ſans mouvement, ſans action, & en apparence ſans vie; mais qui après cela éprouvent une ſorte de réſurrection, ſe dégagent de leurs enveloppes, s'élevent dans les airs, & prennent une vie nouvelle & plus noble; car avant leur métamorphoſe, ils ne ſont évidemment ni mâles ni femelles, ils n'engendrent qu'étant transformés. Quelques inſectes, tels que le ver à ſoie & l'araignée, ont le ſecret de tirer des filets de leur corps, qui leur ſervent ou d'aîles, ou de vêtements, ou de tombeau dans l'état de nymphe ou de chryſalide. On prétend avoir remarqué que l'endroit où l'on a vu les pieds d'une chenille, devient après la transformation, celui où ſont placés le dos & les aîles du papillon; & que là où la chenille avoit le dos, le papillon qui en provient, a les pieds.

La plupart des inſectes, au ſortir de l'œuf, ne ſont autre choſe que des vermiſſeaux, ſans pieds; les autres qui ont des pieds ſont des chenilles ou de fauſſes chenilles. Les premiers ſont à la charge des peres

& des meres qui prennent ſoin de leur apporter à vivre , lorſqu'ils n'ont pas été dépoſés ſur des matieres propres à les nourrir. Entre les inſectes , pluſieurs quittent leur habit & ſe rajeuniſſent cinq à ſix fois ſous une peau nouvelle : on appelle ces différens âges , l'*état moyen des inſectes.*

Marche des Inſectes.

Pour ſe former une idée de la marche des inſectes , il faut ſavoir que les uns rampent , que les autres ſautent , & que d'autres volent ; & pour en avoir des exemples frappans , il ſuffit de conſidérer la marche ſaillante & en forme de croix de la ſauterelle ; le ſaut parabolique de la puce ; le mouvement de la tipule , qui danſe ſur l'eau ſans ſe mouiller les pattes ; celui du ſcarabée d'eau , qui trace des cercles avec une extrême légereté ; les ſauts que fait le ſcarabée des maréchaux , mis ſur le dos , pour ſe retrouver ſur ſes pattes ; le trépignement de l'émerobe , & la courſe de l'araignée , qui s'élance horiſontalement d'une muraille à l'autre , ſans autre point d'appui que ſon fil. Le papillon diurne ne marche qu'en voltigeant verticalement dans les airs ; le phalene porte ſes aîles abaiſſées , & la tipule horiſontalement dans les airs. Les fourmis ſe promenent en grandes troupes pour chercher des vivres & des matériaux qu'elles apportent dans leurs magaſins ſouterrains. Lorſque les vers & les chenilles veulent aller d'un endroit à l'autre , ils allongent la peau muſculeuſe qui ſépare les premieres boucles d'avec les ſuivantes ; ils portent le premier anneau à une certaine diſtance ; puis en ſe contractant & ſe ridant , ils font venir le ſecond anneau ; par le même jeu ils amenent le troiſieme , & ſucceſſivement tout le reſte du corps : c'eſt ainſi que ces petits animaux , même ſans pieds , marchent & ſe tranſportent où il leur plaît , ſortent de terre & y rentrent au moindre danger , avancent & reculent ſelon le beſoin. Pluſieurs inſectes ont les pieds de derriere plus longs & plus forts que ceux du milieu ; ce qui leur facilite le moyen de ſauter , ou leur donne le premier eſſor du vol.

Ruſes , ravages , armes & combats des Inſectes , ſoit pour leur défenſe , ſoit pour leur nourriture.

Parmi les inſectes , comme chez tous les autres animaux , regnent les antipathies , les inimitiés , les ruſes & les combats : les plus gros font la guerre aux petits ; ceux-ci plus foibles deviennent la proie & la victime des plus forts. Tous ces animaux ſont zoophages & ſe mangent réciproquement , ou ſe détruiſent d'une autre maniere ; malheur à celui d'entr'eux qui perd ſes aîles & ſon aiguillon dans une bataille , car ces membres ne reviennent plus , & l'inſecte s'affoibliſſant ſans ceſſe , meurt bientôt. Les inſectes ſont armés de pied-en-cap ; ils ſont en état de faire la guerre , d'attaquer & de ſe défendre : des dents en ſcie , un dard ou éguillon , pinces ,

pinces, cuirasse, aîles, cornes, ressort dans les pattes; chacun sait où trouver son salut. Mais qui pourroit se lasser d'admirer les manéges merveilleux & singuliers de ces petits animaux?

Les cornes des insectes sont à pointe fine, & different de leurs antennes en ce qu'elles n'ont point d'articulations dans leur longueur. Plusieurs de ces animaux n'ont qu'une corne, placée sur la tête, & qui s'éleve directement en haut ou se recourbe en arriere & en faucille, comme on le voi dans le *scarabée-rhinoceros;* d'autres en ont deux placées au devant de la tête, s'étendant vers les côtés, ou s'élevant en ligne droite. Ces cornes sont ou courtes, unies & un peu recourbées en dedans, ou elles sont branchues comme celles du cerf volant. Quelquefois elles sont égales en longueur, & d'autres fois elles sont plus grandes l'une que l'autre. L'on trouve aussi des insectes qui ont trois de ces cornes qui s'élevent perpendiculairement; tel est l'*enena du Bresil*, dont *Margave*, *Hist. Brasil. L. VII. c. ij*, donne la description.

Tous les insectes ne portent pas leurs cornes à la tête; car on en voit qui les ont des deux côtés des épaules près de la tête. Enfin dans quelques-uns de ces animaux, elles sont immobiles, & mobiles dans d'autres. Ceux-ci peuvent par ce moyen serrer leur proie comme avec des tenailles, & ceux-là écarter ce qui se trouve en leur chemin. Il regne à tous ces égards des variétés infinies pour le nombre, la forme, la longueur, la position, la structure, les usages des cornes dans les diverses especes d'insectes. Nous devons au microscope une infinité de curieuses observations en ce genre; mais comme il n'est pas possible d'entrer dans ce vaste détail, nous renvoyons le Lecteur aux Ouvrages des savants Naturalistes qui en ont traité.

Tous les insectes, si l'on en excepte un très petit nombre, sont cruels & voraces, & nuisent à tous les animaux, même à l'homme. Les Histoires sacrées & prophanes sont remplies d'exemples de Peuples qui ont été contraints d'abandonner leur pays natal pour avoir été trop incommodés par les sauterelles, par les scorpions, par les scolopendres, ou par les punaises, les puces, les araignées, les abeilles. Le scarabée des maréchaux dégorge, de toutes ses articulations, une liqueur grasse & visqueuse, dont l'odeur fait enfuir tous les insectes qui approchent de lui. Chaque espece sait détruire à sa maniere les différentes productions de la terre. Des légions de chenilles & de vers ravagent, en peu de tems, les prairies; une espece dévore les racines du houblon, une autre les fleurs, une autre perce les habits; les tipules rongent les plantes qui commencent à naître dans les campagnes; d'autres insectes se forment dans l'intérieur des feuilles, des sentiers & des galleries: les limaçons, les insectes appellés *Gribouri* par les Vignerons, & la *Bêche*, détruisent les seps en hiver & les raisins en été; les *charençons* consument les bleds dans les épis; le perce oreille & la larve du hanneton détruisent les herbes potageres; la chenille ravage les choux; le ver à soie les feuilles de mûrier; le chryso-

mêle les asperges ; le scarabée dissequeur les peaux & les viandes. Quelques-uns, qui sont ordinairement remplis de différentes larves de mouches & d'insectes à étuis, n'attaquent & ne dévorent que les animaux morts, & dont les chairs commencent déja à fermenter. Une autre espece de scarabée, & particulierement la *vrillette*, réduit en poussiere les tables des maisons & les différens meubles de bois. Sa larve logée dans l'intérieur des vieux arbres les ronge, & les réduit en une espece de tan, dans lequel elle se transforme, & y bat comme une montre de poche. La mite gruge le fromage & la farine, &c. Il suffit de nommer les punaises de Paris, les tarentules de la Pouille, les scorpions d'Afrique, les cousins de la Nort-Hollande, les chiques de l'Amérique, les taons de la Laponie, les grillons des cabanes des Villages, les mites de la Finlande, la vermine des enfants, les cirons qui tracent des sillons dans la chair humaine, les chenilles qui désolent les arbres fruitiers, & les teignes qui rongent les étoffes. L'araignée entortille, par la contexture admirable de ses fils, l'insecte qu'elle attend souvent pendant une journée pour en faire sa proie ; mais elle tombe à son tour entre les griffes de la guêpe ichneumone, son ennemi capital. L'émérobe ou phryganée, dans son premier âge, se trouve parmi les poissons, ses plus cruels ennemis ; mais il se couvre tout le corps d'atômes sablonneux & de feuilles pour tromper l'avidité de ses ravisseurs ; en le voyant étendu sur les eaux, on le prendroit pour un très petit morceau de bois pourri, & non pour un animal vivant qui devient mouche sur le soir : d'autres insectes savent se racourcir ou paroître au besoin plus grands qu'ils ne sont effectivement, parceque leur corps est composé de pattes qui s'allongent en se dépliant, ou se racourcissent en rentrant les unes sur les autres, comme faisoient les brassarts & les cuissarts dans nos anciennes armures.

La tortue (*Cassida*), & la chrysomêle, qui a le col comprimé, marchent sous le masque, tout couverts de leurs excrémens, pour n'être point reconnues des oiseaux : les petites cigales se cachent sous leur propre écume : la punaise à museau pointu a le corps tout couvert de brins de toute espece, &, pour mieux se déguiser, marche tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ; de sorte qu'à force de se masquer ainsi, de fort bel insecte qu'elle étoit, elle devient plus hideuse qu'une araignée.

La teigne d'où naît le phalene, ou papillon nocturne, se loge dans le tissu le plus fin des tapisseries, des étoffes, même dans les peaux emplumées, afin de les ronger à son aise ; & comme il est très susceptible d'accroissement, il fait élargir sa demeure aux dépens de l'étoffe.

La pinne-marine, pour n'être pas dévorée par le polype à huit pattes, loge dans sa coquille un petit cancre, appellé *pinnotere* ; ce satellite est pourvu de très bons yeux, il va à la picorée pour son hotesse & pour lui-même, & dès qu'il apperçoit le polype, il jette un cri pour avertir la pinne-marine de fermer ses valves.

Le *formica-leo* demeure dans le sable, vit sans boire, se contente d'une

très légere nourriture, se cache dans la terre par la crainte qu'il a des oiseaux, & se tient au centre d'une petite fosse qu'il creuse dans un sable sec & mobile, & qu'il façonne en forme de cône renversé. Les fourmis qui passent par-là, tombent dans le trou & deviennent la proie de l'animal qui s'y tient caché.

Le pou de bois, improprement appellé *pou pulsateur*, se tient dans le vieux bois & dans les livres; il y entre par les trous que les vers ont faits, & y fait encore de plus grands dégats.

L'on ne peut considérer sans étonnement la queue formidable du scorpion; & l'adresse avec laquelle il met en mouvement ses rames, lorsqu'il s'agit de se battre, de se défendre ou de s'enfuir.

Le puceron qui se nourrit de plantes, est dévoré par certaines mouches; le taon détruit ces mouches: les demoiselles font la guerre aux taons, & celles ci sont la proie des araignées: le perroquet d'eau, qui se plaît dans l'eau corrompue, sert de nourriture aux moucherons; ceux-ci aux grenouilles, &c. le papillon nocturne est mangé par la chauve-souris.

La blatte, nommée *kacherlacki* à Surinam, court la nuit pour butiner; dévore les souliers, les habits, les viandes, & sur-tout le pain, dont elle ne mange que la mie. Cet animal qui croît aussi à la Martinique, y est appellé *ravet;* il ronge les papiers, les livres, les tableaux & les hardes; il gâte, par ses ordures & sa mauvaise odeur, tous les endroits où il se niche: comme il vole par-tout, & plus la nuit que le jour, il se prend dans les toiles de la grosse araignée. Celle-ci fond sur ces blattes d'une maniere surprenante, les lie avec ses filets, & les suce de telle maniere, que quand elle les quitte il ne reste plus rien que leur peau & leurs aîles bien entieres, mais séches comme du parchemin. Tout ceci démontre que les insectes ont presque tous des goûts exclusifs.

Habitations des Insectes.

Entre les insectes, plusieurs meurent à l'entrée de l'hiver; d'autres qui sont d'un naturel plus chaud, telles que les abeilles & les cantharides, passent l'hiver dans des crevasses: les uns vivent en troupes sous terre, & mangent l'herbe; d'autres vivent dans les bois, & mangent les feuilles des plantes, ou sont solitaires & sucent le sang des animaux qu'ils habitent, ce qui produit sans doute les différentes odeurs qu'ils répandent. En quel endroit ne trouve-t-on pas des insectes! on en rencontre dans la laine, les habits, la vieille cire, le papier, les livres, même dans les fruits: la plupart des *gallinsectes* & *progallinsectes*, dont la durée de la vie est fixée à un an, habitent ordinairement dans la bifurcation des plantes qui passent l'hiver.

Utilités des Insectes.

Quoique ce genre d'animaux passe pour être généralement nuisible, il y en a cependant qui méritent quelque exception, comme servant à nos besoins réels ou factices, tels sont les cantharides, les vers de terre, la sangsue, le cloporte, le coccus de Pologne, la cochenille du Méxique, le kermès du Languedoc, l'abeille, le ver à soie, les animaux à coquilles & des coraux, même ceux des crustacées, celui qui nous procure la resine lacque, & plusieurs autres; dont l'espece de gouvernement, l'économie, les mœurs & l'industrie pourroient servir d'exemple aux hommes dans quantité d'occasions.

En consultant chacun des noms des insectes, leur histoire sera voir que les uns savent filer & ont deux quenouilles; d'autres font des filets, & ont pour cela une navette & des pelottons : il y en a qui bâtissent en bois, & ont deux serpes pour faire leur abattis : ceux qui travaillent en cire, font voir que leur attelier est garni de ratissoires, de cuillers & de truelles : plusieurs d'entr'eux, outre la langue pour goûter & lécher, ou la trompe pour faire l'office de chalumeau, ou la scie pour abattre, ou les tenailles dont-ils ont la tête munie, ont à l'extrémité de la queue une tarriere mobile, propre à percer & à creuser. Leurs antennes & leurs cornes sont des membres très délicats, qui en mettant leurs yeux à couvert, les avertissent du danger & leur font connoître leur route dans l'obscurité. Les mouvements de ces petits animaux ne sont ni de caprice ni fortuits, ils sont pleins d'ordre & de dessein, & tendent tous au but pour lequel la nature a formé chacun de ces animaux.

Quand les moucherons déposent leurs œufs dans l'eau croupie, les vers qui éclosent y consomment tout ce qui s'y trouve de pourriture. La vermine multiplie prodigieusement sur la tête des enfans galeux, mais elle leur est avantageuse en ce qu'elle détruit le superflu des humeurs. Les scarabées, pendant l'été, emportent tout ce qu'il y a d'humide & de visqueux dans les excréments des troupeaux : de sorte qu'il n'en reste plus qu'une poussiere, que les vents dispersent sur la terre, ce qui n'est pas un médiocre avantage; car sans cela, bien loin que ce fumier engraissât les plantes, il ne croîtroit rien par-tout où il y en auroit.

Tel est le coup d'œil général qu'on peut jetter sur l'Histoire des Insectes, dont l'étude, si méprisée du commun des hommes, a rendu les noms de Géer & de Linnæus aussi fameux chez les Suédois, que celui de Réaumur l'est chez les François. Lister, en les étudiant, s'est rendu immortel chez les Anglois, ainsi que Swammerdam chez les Hollandois, Frisch chez les Allemands & Redi chez les Italiens.

Les Ecrits de Lewenhoëch, de Bradeley, d'Harvay, de Néedham, de

Derham, de Malpighi, de Leſſers, de Lyonnet, de Bonnet, &c. font voir que les Inſectes ſont un des principaux chefs-d'œuvres de la Nature, & que la grandeur & la ſageſſe du Créateur éclatent juſque dans ſes plus petits ouvrages.

Eminet in minimis maximus ipſe Deus.

INSECTES PÉTRIFIÉS, *entomolithi.* Sous ce nom on comprend les zoophytes, les inſectes volatiles, les différentes productions à polypier, les coquilles & les cruſtacées que l'on trouve dans la terre, conſervés dans différents états; & moins celles qui ſont en empreinte ou en rélief, que celles qui ſont en nature. Les zoophytes foſſiles nous donnent des trochites & entroques, &c. Les productions à polypier foſſiles donnent des lithophytes, des coraux, différentes madrepores, &c. Les coquilles foſſiles ou teſtacites donnent différentes eſpeces dans les univalves, les bivalves & les multivalves. Les cruſtacées foſſiles donnent des crabes, des hommars. Les inſectes volans donnent des empreintes de mouches à aîles nerveuſes ou à étuis. On trouve auſſi des vers marins foſſiles, c'eſt-à-dire, des vermiculites, &c. *Voyez* chacun de ces mots.

JOCASSE. *Voyez* au mot GRIVE.

JONC, *juncus.* Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Les joncs proprement dits, ſont de la famille des liliacées, & paroiſſent tenir le milieu entre les gramens & les lis. Ils ont tous une maîtreſſe racine, rempante & fibreuſe. Leur calice eſt compoſé de ſix feuilles diſtinctes, rangées au tour du piſtil.

JONC AIGU ou PIQUANT, *juncus acutus*, eſt une plante qui croît dans les marais proche de la mer, & en pluſieurs autres lieux aquatiques; ſa racine eſt compoſée de groſſes fibres; elle pouſſe beaucoup de tiges à tuyaux, à la hauteur de deux pieds, groſſes, roides, pointues, compoſées d'une écorce épaiſſe, & d'une moëlle un peu dure, blanchâtre, enveloppée depuis la racine par des eſpeces de graines feuilletées, qui ont juſqu'à près d'un pied de longueur. Ses fleurs ſont en étoile & placées vers le ſommet des tiges : il leur ſuccede une capſule relevée de trois coins, & qui renferme des ſemences : cette plante eſt aſtringente & narcotique.

JONC D'EAU, *ſcirpus*, eſt le plus grand des joncs liſſes; il convient à un grand nombre d'ouvrages : on s'en ſert pour lier différentes ſortes de choſes. C'eſt une plante aquatique, dont les racines ſont longues, groſſes, nouées, rampant dans la terre, rouges brunâtres en dehors, blanches en dedans; elles pouſſent pluſieurs tiges, hautes de ſix à ſept pieds, pointues, groſſes comme le petit doigt, droites, rondes, verdâtres, unies, pyramidales, remplies de moëlle blanche; portant en leurs ſommités des fleurs, diſpoſées en maniere d'épis : il leur ſuccéde des ſemences, groſſes comme celles du millet, triangulaires, ramaſſées l'une contre l'autre, & formant enſemble une tête : ce jonc eſt aſtringent.

JONC ÉPINEUX. *Voyez* GENEST ÉPINEUX.

JONC FLEURI, *butomus*. Sa racine est grosse, nouée, blanche & fibreuse ; elle pousse des tiges hautes de quatre pieds : ses feuilles sont longues, étroites & sortent de la racine : ses fleurs naissent aux sommets des tiges, en maniere d'ombelles, de couleur purpurine, & disposées en rose : il leur succéde un fruit membraueux, composé le plus souvent de six graines, remplies de semences oblongues & menues. Ce jonc convient pour la morsure des bêtes venimeuses : le bœuf en est fort friand.

JONC MARIN, *juncus marinus*. On donne ce nom à une espece de jonc aigu. La partie de ce jonc qui a poussé la derniere, est la plus tendre ; c'est une bonne nourriture pour toute sorte de bestiaux, après avoir été pilée dans une auge, ou autre machine semblable.

JONC ODORANT. *Voyez* SCHŒNANTE.

JONC ORDINAIRE ou DES JARDINS, *juncus lævis*. Les tiges & les feuilles de ce jonc sont plus menues, plus cassantes, & la plante en est moins aiguë & moins piquante que celle du *jonc aigu* : ses fleurs naissent en bouquets épars. Cette plante est assez commune dans les marais ; elle sert, ainsi que le jonc aigu, à faire des cables, des cordages, & à lier des paquets d'herbes.

Observations sur les Joncs.

En général les tiges des joncs sont vertes & rondes ; elles ne sont que peu ou point feuillues ni branchues, & naissent dans les eaux ou proche de celles qui croupissent.

Les joncs marins, qu'on appelle *sainfoin d'Espagne* ou *landes*, croissent dans les landes & terres les plus stériles, même sans qu'on les ait semés ; mais celui qui vient de semence est meilleur : on donne l'un & l'autre aux bestiaux, haché & pilé. On doit couper les joncs, ainsi que les roseaux, par un beau tems, & on les laisse sur pied, pendant trois ou quatre jours, afin qu'ils séchent. On se sert aussi des joncs à la campagne pour couvrir des toits de peu d'importance, & pour faire des paillassons, des corbeilles, des balais, &c. La plupart des joncs deviennent gros comme le pouce, lorsqu'on les laisse trois ans sans les couper. On doit en semer la graine au mois de Mars, parmi quelques menus grains, & on les recolte au mois d'Août suivant. *Voyez* LANDES & SAINFOIN.

JONQUILLE, *narcissus juncifolius*. Plante qui donne une fleur qui vient sur tige & qui fleurit en Mars. Il y en a de diverses sortes : la premiere est la *jonquille à grandes fleurs* ; sa racine est bulbeuse, blanche, couverte d'une membrane noire ; elle pousse des feuilles longues, étroites, quelquefois arrondies, fort douces au toucher, flexibles, ressemblant à celles du jonc. Il s'éleve d'entre elles une tige, qui au printems porte en son sommet des fleurs semblables à celles du narcisse ordinaire, mais plus petites, jaunes par-tout, très odorantes.

La *jonquille à petites fleurs* ne differe de la premiere, qu'en ce qu'elle est moins grande en toutes ses parties, & qu'elle rapporte moins de fleurs.

La *jonquille à fleur double*, differe des autres en ce qu'elle jette beaucoup de fleurs doubles, qui ont de la ressemblance avec celles de l'*anémone*.

Les jonquilles en général se perpétuent de semence, mais plus promptement par les oignons, qu'on couvre d'une terre légere à la hauteur d'un pied : on les arrose modérement : on les leve au mois de Septembre, & on en coupe les filets & les cheveux. Les blanches & les jaunes doubles viennent mieux dans des pots qu'en planches.

Dioscoride prétend que la racine des jonquilles est vomitive. Cette plante est appellée *jonquille*, à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles du jonc.

JONTHLASPI : est une plante sarmenteuse qui tient du violier ou giroflier & du thlaspi : c'est une espece de thlaspi cotonneux vivace, qu'on distingue en grand & petit. *Voyez* THLASPI.

JOTAVILLA : nom que les Italiens ont donné à une espece d'alouette très rare, & dont le chant est des plus agréables ; la niaise est meilleure que la bocagere pour le chant : cet oiseau se fait entendre la nuit. Le mâle porte une huppe ; & il a l'ongle de derriere si long, qu'il passe les genoux. Cet oiseau fait d'ordinaire son nid dans les vallées où les arbres sont très feuillus : sa ponte est de cinq œufs : sa vie est de dix ans : *voyez* ALOUETTE.

JOUA : est un oiseau de l'Afrique, de couleur brune, de la grosseur d'une alouette, & qui fait ordinairement ses œufs sur les grands chemins & dans les routes frayées. Les Negres de Sierra-leona qui mangent de toutes sortes d'oiseaux, estiment celui-ci si sacré, qu'ils n'osent y toucher, non plus qu'à ses œufs, persuadés qu'ils perdroient à leur tour leurs enfants. (*Histoire Générale des Voyages.*)

JOUBARBE, *sedum*. De toutes les especes de joubarbe connues, nous n'en citerons que trois qui sont en usage : savoir, 1°. la *grande joubarbe*, 2°. la *trique-madame*, 3°. la *vermiculaire brûlante*.

La GRANDE JOUBARBE, *sedum majus vulgare :* est une plante basse qui croît sur les vieux murs, & sur les toits des chaumieres. Sa racine est petite & fibreuse, elle pousse plusieurs feuilles oblongues, grosses, grasses, pointues, charnues, pleines de suc, artachées contre terre à leur racine, toujours vertes, comme disposées en rose, un peu velues. Il s'éleve de leur milieu une tige à la hauteur d'environ un pied, droite, assez grosse, rougeâtre, moëlleuse, revêtue de feuilles semblables à celles d'en bas, mais plus pointues. Cette tige se divise vers sa sommité en quelques rameaux réfléchis, qui portent, après le solstice d'été, des fleurs à cinq pétales, disposées en rose & de couleur purpurine. Elles sont suivies par des fruits composés de plusieurs gaînes, ramassées en maniere de tête

& remplies de ſemences fort menues, qui ſe ſechent en automne.

Le ſuc de cette plante mis à évaporer, exhale une odeur urineuſe ; ce ſuc eſt rafraîchiſſant & aſtringent : on en mêle dans les bouillons d'écreviſſes ou de tortues, qu'on fait prendre aux fievreux hectiques. Dans quelques contrées d'Afrique, on guérit la dyſſenterie en faiſant avaler au malade dix onces du ſuc de cette plante. La grande joubarbe, écraſée & appliquée ſur les hémorrhoïdes, en appaiſe l'inflammation ; elle calme auſſi les douleurs de tête & les délires. M. Tournefort aſſure que rien n'eſt meilleur pour les chevaux fourbus, que de leur faire boire une chopine de ſuc de joubarbe.

La Petite Joubarbe ou Trique-Madame, *ſedum minus teretifolium album*: croît auſſi ſur les toits & les murailles expoſées au ſoleil ; ſa racine eſt menue & fibrée : elle pouſſe pluſieurs petites tiges, dures, ligneuſes, rougeâtres ; ſes feuilles ſont longuettes, ſucculentes, vermiculaires. Ses fleurs paroiſſent en été : elles ſont petites, à pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe au ſommet des branches ; elles ſont de couleur jaune blanchâtre. Il leur ſuccede de petits fruits à graines ramaſſées en tête & remplis de petites ſemences.

On cultive cette plante dans les jardins, parcequ'on en met dans les ſalades ; ſon ſuc rougit le papier bleu, & a preſque les mêmes vertus en Médecine, que celui de la grande joubarbe.

La Vermiculaire brulante, ou Pain d'oiseau, *Sedum parvum acre, flore luteo*, croît preſque par-tout ſuſpendue par ſes racines, ou couchée ſur les vieilles murailles, ſur les toits des maiſons baſſes ou des chaumieres, ou aux lieux pierreux, arides ou mouſſeux. Sa racine eſt également petite & fibreuſe ; ſes feuilles ſont peu épaiſſes, mais ſucculentes, pointues & triangulaires : ſes tiges ſont baſſes & menues ; elles portent en leurs ſommets dans l'été de petites fleurs jaunes, en étoiles, à cinq feuilles, auxquelles ſuccedent de petites graines, comme dans les précédentes : la plante ſe ſeche & périt l'hiver.

Cette plante a un goût piquant, chaud & brûlant, ce qui lui a fait donner auſſi le nom de *Poivre des murailles*. Elle eſt excellente pour déterger les gencives ulcérées des ſcorbutiques : elle fait un peu vomir : appliquée extérieurement, elle réſout les tumeurs ſcrophuleuſes & les loupes naiſſantes.

JOUBARBE DES VIGNES. *Voyez* Orpin.

JOUEUR DE LYRE. C'eſt un ſerpent de l'Amérique à bandes circulaires, dont la peau eſt d'un brun-obſcur, couverte d'écailles en lozanges, & cerclée d'eſpace en eſpace. Cet animal par ſes doux & mélodieux ſifflemens, attire à lui les petits oiſeaux, pour en faire ſa proie. *Seba, Theſ. II. Tab. 42. n°. 3.*

JOUFLU, *Bucculentus*. C'eſt un poiſſon des Indes, peu long, & qui a environ cinq pouces de largeur. Selon Ruiſch, on le nomme en Hollandois *Dix-mail*, parcequ'il a la mâchoire fort épaiſſe. Sa couleur eſt jaune,

jaune, mêlée de taches blanches argentées : sa chair est assez agréable à manger.

JOUI. C'est une liqueur alimenteuse & restaurante, fluide comme du bouillon, noire, d'une saveur agréable, salée & juteuse. Lémery dit que c'est une composition, dont la base est du jus de bœuf exprimé quand il a été rôti : on n'en sait pas davantage ; le reste de la préparation n'est connu que des seuls Japonnois, qui le tiennent secret, & vendent cette liqueur fort cher à tous les Indiens & autres Peuples qui veulent en avoir. Les Orientaux riches en assaisonnent presque tout ce qu'ils mangent, pour rendre leurs mets plus agréables, & pour s'exciter à la luxure. Cette liqueur est très rare en Europe ; cependant on pourroit en apporter aisément, puisqu'elle se conserve pendant douze ans.

JOUR, *Dies*. C'est l'espace de tems que le soleil est sur l'hémisphere. Voyez ce qui est dit du *Soleil*, à la suite du mot PLANETTE. Le *jour* est aussi pris quelquefois pour la lumiere, *Lux*. Voyez LUMIERE.

IPÉCACUANHA. Cette plante est une espece de violier, qu'on a trouvé dans le nouveau Monde vers le milieu du dernier siecle : elle a été long-tems connue dans le commerce François, sous le nom de *Becon-guille*, ou de *Mine d'or végétale*. Les Portugais l'appellent *Cypo de Cameras*. Guillaume Pison & Marcgrave l'avoient apportée du Bresil en Europe; on en fit peu d'usage jusqu'en 1686, qu'un Marchand étranger nommé *Garnier*, en apporta de nouveau : comme il en vantoit extraordinairement les vertus, M. Adrien Helvetius, Médecin de Reims, l'essaya, & en obtint les plus heureux succès. C'est de lui que Louis XIV l'acheta pour en rendre l'usage public.

On distingue deux sortes d'*ipécacuanha*, par rapport au pays d'où on le tire ; l'une vient du Pérou, l'autre du Bresil ; mais eu égard à sa couleur, on en distingue trois especes, la grise ou blonde, la brune, la blanche.

L'IPÉCACUANHA BRUN, *Ipecacuanha fusca Brasiliensis*, est une racine tortueuse, plus chargée de rugosités que l'ipécacuanha gris, plus menue cependant, brune ou noirâtre en dehors, blanche en dedans, légerement amere : on apporte l'ipécacuanha brun du Bresil à Lisbonne. Cette plante qui se plaît dans les lieux obscurs, dans les forêts épaisses, près des lieux où sont les mines d'or, a une tige d'une demi-coudée, qui n'est presque jamais branchue : elle est couchée sur terre, & garnie vers son extrémité de trois ou cinq feuilles ovales & opposées. La fleur est à cinq découpures : ses fruits sont des baies noires, arrondies.

L'IPÉCACUANHA GRIS, *Ipécacuanha cinerea Peruviana*, est une racine épaisse de deux ou trois lignes, tortueuse, & comme entourée de rugosités, d'un brun-clair ou cendré, dure, cassante, résineuse, ayant dans son milieu un petit filet qui tient lieu de moëlle, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur foible. Les Espagnols en apportent tous les ans du Pérou, où cette racine naît aussi aux environs des mines d'or. On croit que cette ra-

cine est le *Bexuquillo* ou *Béconguille* des Espagnols. Pison dit que la plante de cette racine est basse, semblable au pouliot; ses feuilles sont velues; ses fleurs sont petites, blanches, & disposées par anneaux.

L'Ipécacuanha blanc, ou Faux Ipécacuanha, est une racine que l'on trouve sous ce premier nom dans les boutiques : elle est menue, ligneuse, lisse, sans amertume, & d'un blanc-jaunâtre : on nous l'envoie des Indes. Lémery dit qu'on a bien de la peine à recueillir ces sortes de racines, & que dans le pays on n'emploie à ce travail que des hommes condamnés à mort.

On donne encore le nom d'*Ipécacuanha* à d'autres especes de plantes, entr'autres au grand *Ulmaria* de la Virginie; mais on ne se sert aujourd'hui que de l'ipécacuanha du Pérou & de celui du Bresil. Ce remede est usité, non-seulement contre les dyssenteries & les flux de ventre invétérés, qu'il guérit quelquefois dans l'espace d'un jour, mais encore contre un grand nombre de maladies qui viennent de vieilles obstructions.

On préfere l'ipécacuanha gris ou du Pérou à tous les autres, parcequ'il purge plus doucement, & que celui du Bresil excite un vomissement bien plus violent. Quand on pile cette racine pure, la poudre subtile qui en exhale, fait éternuer, pleurer, moucher & cracher.

Cette racine contient un mucilage ou un extrait gommeux très visqueux, & un extrait résineux. M. Geofroy pense que la principale vertu de l'ipécacuanha dépend de sa substance gommeuse, mais toutes les deux coopérent à chasser la matiere morbifique. Les habitants du Bresil n'en font usage qu'en infusion; les Européens en prennent la poudre dans du vin ou dans du bouillon : on la prend aussi en bol à la dose de dix grains. M. de Tournefort a observé que ce remede agit mieux sur des gens de ville, que sur des soldats & des paysans. Au surplus, l'ipécacuanha ne doit être administré que par un Médecin prudent, qui sache préparer son malade selon les différentes circonstances. En Espagne & en Portugal, les Dames enceintes ne font usage que de l'ipécacuanha blanc, comme le plus doux de tous : dans les Indes, les feuilles de ces plantes sont regardées comme une panacée végétale.

IPPO. Nom que donnent les Mahométans civilisés de Macassar à une substance gommo-résineuse, noire comme la poix navale, & qui provient d'un arbre qui croît dans l'Isle de Célebes, située dans la mer du Sud. Ce sont les *Téragias*, peuple sauvage de Célebes, qui apportent ce poisson aux Naturels de Macassar, qui ont coutume d'en porter avec eux lorsqu'ils voyagent. Voici la maniere dont ils s'en servent : ils ont une sarbacane faite d'un bois rouge & dur, qu'ils nomment *Sampitan*; ils font entrer dans cet instrument à vent un hameçon entaillé, fait en fer de lancé, & enduit du poison *ippo*, que l'on a liquéfié dans une racine de galanga. Les Téragias, lorsqu'ils recueillent ce poison, ont toujours soin de ne pas s'exposer au vent qui vient de l'arbre; ils le reçoivent dans des cannes creu-

ſes, afin d'empêcher que l'air n'y touche : pour peu que ce ſuc ſoit éventé, il perd beaucoup de ſon activité : auſſi les traits qu'on apporte en Angleterre, ayant été expoſés plus d'un ou de deux mois à l'air, ne produiſent aucun effet. Les Grands du pays de Macaſſar ont fait quantité de recherches pour trouver le contre-poiſon de l'*ippo* récent, mais toujours inutilement.

IPSIDA. C'eſt un oiſeau barboteux, qui eſt plus petit qu'un merle. Il a le bec long, gros, droit, noir & aigu ; la tête noire-verdâtre ; le dos d'un beau bleu-clair ; le milieu du ventre roux & blanc. La ſtructure des pieds de cet oiſeau eſt ſinguliere ; car les doigts de dehors ont trois jointures, & ceux qui ſont placés en dedans n'en ont qu'une. L'*ipſida* ſe nourrit de poiſſons ; il fait ſon nid ſur le bord des rivieres : cet oiſeau eſt fort rare. On voit un grand ipſida des Indes dans le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Leyde. Ray en parle.

IRIS, *Iridis*. Plante liliacée dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Leur racine eſt ou traçante, ou bulbeuſe, ou tuberculaire. Les fleurs ſont ordinairement en épi, en corymbe, ou ſolitaires, ou en ombelle, au ſommet des tiges, & accompagnées chacune de deux écailles. *Voyez* HERMODACTE, SAFRAN, GLAYEUL, IRIS, &c.

IRIS BULBEUX, *Xiphion* aut *Chamoletta*. Cette plante, qui croît en Eſpagne, reſſemble beaucoup au glayeul puant, à l'exception de ſa racine, qui eſt bulbeuſe, en forme d'oignon noirâtre en dehors, blanc en dedans, compoſé de pluſieurs tuniques, & d'un goût doux : cet oignon eſt fort émollient.

IRIS DE FLORENCE, *Iris Florentina*. C'eſt une racine blanche, d'une odeur de violette, d'un goût amer & âcre, en morceaux oblongs, genouillés, un peu applatis, de la groſſeur du pouce. On nous l'apporte de Florence, où ſa plante croît ſans culture. On dépouille ſur le lieu cette racine de ſon écorce, qui eſt d'un jaune rouge, & de ſes fibres ; c'eſt pourquoi l'iris mondé paroît toujours pointillé. On prétend que les Florentins leſſivent cette racine avant de nous l'envoyer, & que c'eſt le ſeul moyen de lui donner ſa bonne odeur.

La plante d'où on la tire ne differe pas de l'iris ordinaire par la figure de ſes racines, de ſes feuilles & de ſes fleurs, mais ſeulement par la couleur ; car les feuilles de l'iris de Florence tirent plus ſur le verd de mer : les fleurs ont peu d'odeur, elles ſont d'un blanc de lait. On appelle auſſi cette plante *Flambe blanche*.

IRIS ORDINAIRE ou FLAMBE, *Iris noſtras*. Cette plante, qui croît ſur les murailles & en pluſieurs autres lieux, a une racine qui ſe répand obliquement ſur la ſuperficie de la terre : elle eſt épaiſſe, genouillée, charnue, de couleur fauve, garnie de fibres, d'une odeur âcre & forte étant récente, mais qui devient aſſez agréable lorſqu'elle a perdu ſon humidité. Les feuilles qui ſortent de cette racine ſont larges d'un pouce, longues de plus d'un pied, & finiſſent en pointe comme une épée. Entre ces feuilles s'éleve une tige haute d'environ deux pieds, droite, ronde, liſſe, ferme,

branchue, partagée par quatre ou cinq nœuds, garnis de feuilles qui embrassent la tige. Les fleurs commencent à paroître vers le printems, & sortent de la coëffe membraneuse qui les enveloppoit; elles sont grandes, à une seule feuille, d'une couleur cendrée-verdâtre en dehors, violette ou purpurine en dedans, avec des veines blanches : à ces fleurs succedent des fruits oblongs, relevés de trois côtes, & remplis de semences arrondies, placées les unes sur les autres.

Les Fleuristes distinguent les especes d'iris en communes, en simples & en doubles : elles viennent de Perse, d'Angleterre, de Suisse, d'Italie, &c. Les unes fleurissent en Avril, les autres en Mai : leurs fleurs changent de figure & de couleur, & contribuent à l'ornement d'un jardin; on les multiplie par le moyen des cayeux détachés de leurs racines, lorsque les tiges sont desséchées. Cette fleur demande une terre légere.

Il n'y a guere que les racines de ces plantes qui soient en usage : tant qu'elles sont fraîches, elles sont diurétiques; mais étant séches, elles n'ont plus cette vertu. On se sert du suc de l'iris de notre pays, comme d'un hydragogue; il purge par le vomissement & par les selles; il est utile dans l'hydropisie : mais ce remede est fort âcre, & ne convient pas aux vieillards, ni aux enfants, ni aux femmes enceintes.

La poudre de l'iris de Florence facilite l'expectoration : on la fait entrer dans les sternutatoires & les poudres narcotiques.

Les Parfumeurs font beaucoup d'usage de cette espece d'iris, pour donner une odeur de violette à leurs parfums : des personnes en mettent aussi dans leur bouche pour remédier à la puanteur de l'haleine. Dans le Languedoc & la Provence on tire la pulpe de la racine d'iris ordinaire, après l'avoir fait cuire, & on l'étend sur des toiles pour les parfumer. On tire de la fleur bleue de l'iris, une espece de pâte ou de fécule verte, qu'on appelle *verd d'iris*; on s'en sert pour peindre en migniature.

IRIS PUANT. *Voyez* GLAYEUL PUANT.

ISATIS. Espece d'animal intermédiaire entre le *renard* & le *chien*, qui habite les pays du Nord, se construit un terrier comme le renard, & a aussi avec le chien plusieurs rapports de conformité.

L'*isatis* ressemble tout-à-fait au *renard* pour la forme générale du corps : il a, ainsi que lui, la queue très longue & très belle; mais sa tête ressemble davantage pour la forme à celle du chien : cependant ses narines & sa mâchoire inférieure ne sont pas revêtues de poils, ses oreilles sont presque rondes; il a cinq doigts & cinq ongles aux pieds de devant, & quatre seulement aux pieds de derriere. La verge du mâle n'est pas plus grosse qu'une plume à écrire; elle a un os ainsi que celle du chien, ce qui est cause, qu'ainsi qu'eux, il ne peut point se séparer l'instant d'après l'accouplement, à cause du gonflement des parties. Ses testicules sont de la grosseur d'une amande.

Ces animaux s'accouplent au mois de Mars. La femelle porte neuf semaines, ainsi que les chiennes, & elle produit ordinairement sept ou huit

petits, qui ſont quelquefois de couleur différente en naiſſant, & qui doivent auſſi différer de couleur lorſqu'ils ſeront arrivés à leur état de perfection : ceux qui doivent devenir blancs, ſont de couleur jaunâtre en naiſſant; & ceux qui doivent être bleus-cendrés, naiſſent noirâtres. Lorſque la fourrure de ces animaux, dont on fait uſage en pelleterie, eſt arrivée à ſon état de perfection, le poil a deux pouces de longueur; mais ce n'eſt que dans l'hiver que leur fourrure eſt belle, parcequ'alors le tems de la mue eſt paſſé. Les jeunes *iſatis* qui doivent devenir tout blancs, ont, dès le mois de Septembre, c'eſt-à-dire quatre mois après leur naiſſance, une bande brune longitudinale, & une autre tranſverſale ſur le dos : ce ſont ces eſpeces d'iſatis qu'on a nommées *renards croiſés.*

Les *iſatis* habitent les pays les plus froids, les plus montueux de la Laponie, de la Sibérie, de la Norwege, & même de l'Iſlande; on les voit auſſi ſur les bords des mers glaciales. Pendant le tems de leurs amours, qui durent quinze jours ou trois ſemaines, ils n'habitent point leur terrier; mais après ce tems-là ils s'y retirent, & ménagent pluſieurs iſſues à ces terriers, qui ſont étroits & profonds.

Ces animaux ſe nourriſſent, ainſi que les renards, d'oiſeaux, de lievres qu'ils chaſſent avec autant de fineſſe. Ils ſe jettent à l'eau & traverſent les lacs pour trouver des nids d'oies, de canards, &c. dont ils mangent les œufs & les petits.

ISIS. Quelques-uns donnent ce nom aux coralloïdes articulées.

ISLES. *Voyez* Ile.

ISTHME. C'eſt une langue de terre reſſerrée entre deux mers. Les principaux iſthmes ſont celui de Suez & celui de Panama. Le premier eſt produit en partie par la mer Rouge, qui ſemble être l'appendice & le prolongement d'une grande anſe avancée de l'Eſt à l'Oueſt, & en partie par la Méditerranée. L'autre eſt de même produit par le golfe du Mexique, qui préſente une large ouverture de l'Eſt à l'Oueſt. Les iſthmes réuniſſent de grandes portions de continents à d'autres, & des preſqu'iſles aux continents. Peut-être que les iſthmes ne ſont proprement que le prolongement des chaînes de montagnes ſoutenues à une certaine hauteur : l'iſthme de Panama ne paroît formé que par l'abaiſſement & le retréciſſement de la chaîne des Cordelieres, qui va ſe continuer du Pérou dans le Mexique. *Voyez* Montagne, & l'article Terre.

JUBIS. Nom que l'on donne dans le commerce de Provence, aux raiſins en grappes & ſéchés au ſoleil, que les Epiciers vendent à Paris pendant le Carême.

IVE ou IVETTE, *Chamæpitis.* C'eſt une petite plante fort baſſe, dont il y a deux eſpeces.

L'Ivette ordinaire, *Chamæpitis lutea vulgaris.* Cette plante qui croît aux lieux incultes & ſablonneux, a l'odeur de la réſine qui découle du pin ou du méleſe : ſa racine eſt menue, fibrée & blanche; elle pouſſe pluſieurs tiges couchées ſur terre, velues, & longues de neuf pouces. Ses feuilles

naissent des nœuds des tiges, deux à deux ; elles sont découpées, velues, & d'un jaune verd. Ses fleurs, qui naissent des aisselles des feuilles, sont jaunes ; elles sont suivies par des semences oblongues, enfermées quatre dans une capsule.

L'Ivette musquée, *Chamæpitis moschata*, vient communément dans les environs d'Aix & de Montpellier, parmi les olivettes. Ses tiges qui sont ligneuses & velues, se répandent sur la terre ; sa fleur est de couleur pourpre ; ses graines sont noires, ridées & un peu recourbées : toute cette plante est fort amere, d'une odeur de musc, sur-tout dans le tems des grandes chaleurs, & dans les pays méridionaux.

Ces deux ivettes sont d'usage dans les boutiques, & ont les mêmes vertus apéritives, vulnéraires, hystériques, & propres pour les nerfs : elles excitent si puissamment les regles & la sortie du fœtus mort, qu'on en interdit l'usage aux femmes grosses, de peur qu'elles ne fassent des fausses couches.

JUGOLINE ou SÉSAME, *Sesamum*. Est une espece de digitale, qui naît en Syrie, en Candie, en Egypte & aux Indes. Son fruit est une coque anguleuse, qui contient beaucoup de semences oblongues, blanches, moëlleuses, huileuses, douces, & un peu nourrissantes : on en tire par expression une huile bonne à brûler, à manger, & propre à fortifier les nerfs. Les Egyptiens se servent de la plante en fomentation pour la pleurésie, & pour exciter les regles : ils emploient sa semence, comme le millet, dans les aliments propres à augmenter la semence. En Guiane, où l'on nomme cette plante *ouangue*, les Negres réduisent en farine sa graine, & en font une sorte de bouillie assez nourrissante & de bon goût. Ils en retirent l'huile par le moyen de l'eau chaude, & on l'estime aussi bonne que celle d'olive.

JUIF. Poisson de l'Isle de May en Afrique, dont la chair est excellente : il a la bouche double ; celle d'en haut ne lui sert pas à avaler, mais elle est remplie de petits canaux qui pompent l'air. Ses nâgeoires ressemblent à celles de la morue. *Hist. gén. des Voyages, L. V. p. 151.* Ce poisson ne seroit-il pas le *marteau ?* Voyez ce mot.

JUJUBIER, *Ziziphus*. Est un arbre que les Arabes & les nouveaux Grecs ont cultivé, & qui est actuellement fort commun en Languedoc, & particulierement en Provence, aux Isles d'Hyeres vers Toulon. Il est de la grandeur d'un olivier, & tortueux : son écorce est raboteuse, rude, crevassée ; ses branches sont amples, inégales, munies d'épines très roides : ses feuilles sont alternes, oblongues, un peu dures, luisantes, garnies de trois nervures, & dentelées sur leurs bords. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, trois à trois ou quatre à quatre ; elles sont en roses : leur calice est d'une seule piece partagée en cinq quartiers, duquel s'éleve un pistil qui se change en un fruit oblong, de la figure & de la grandeur d'une olive, d'abord verdâtre, ensuite jaunâtre, enfin rouge ; il n'y a que la pellicule de cette couleur. Ce fruit renferme une pulpe blanchâtre, molle, fongueuse, d'un goût doux & vineux : au milieu de cette moëlle

eſt un noyau oblong, graveleux, très dur, qui contient deux amandes lenticulaires, dont l'une avorte le plus ſouvent.

On fait la cueillette de ces fruits, appellés *jujubes*, dans leur maturité; & étant récents, ils ſervent de nourriture familiere & agréable aux peuples des pays où ils croiſſent. On en expoſe au ſoleil ſur des claies & ſur des nattes de paille, juſqu'à ce qu'ils ſoient ridés & ſecs; & en cet état, on les envoie aux Droguiſtes & aux Apoticaires pour l'uſage de la Médecine.

Les jujubes, par leur mucilage doux, appaiſent les irritations de la poitrine & des poumons, calment les toux fâcheuſes, adouciſſent la pituite âcre: elles ſont utiles auſſi pour les reins, & pour l'ardeur des urines & de la veſſie.

Auguſtin Lippi a obſervé trois autres eſpeces de jujubiers que celui que nous avons décrit. 1°. Le jujubier d'Alexandrie à feuilles larges, dont le fruit eſt fort gros; 2°. celui dont le fruit eſt petit; 3°. le jujubier de Memphis qui eſt extrêmement grand, & dont le fruit eſt plus gros que celui des autres eſpeces.

IULE, *Julus.* Cet inſecte déſigné par M. Linnæus ſous le nom de *Scolopendre*, en approche effectivement par ſa figure allongée & par le grand nombre de ſes pattes; mais il en differe par la forme de ſon corps qui eſt rond, cylindrique, & par ſes antennes qui ne ſont jamais compoſées que de cinq anneaux. Ses pattes ſont courtes, menues & nombreuſes. Avec cet appareil de pattes qui reſſemblent à une frange de poils, l'inſecte marche cependant moins vîte que la ſcolopendre. L'on diroit qu'il rampe plutôt qu'il ne marche. Sa peau eſt dure, cruſtacée & renitente: il s'en dépouille comme la ſcolopendre, avec laquelle on le trouve ſouvent ſous les pierres & dans la terre. On connoît deux eſpeces plus petites d'*iules* autour de Paris: l'une noirâtre, liſſe, a deux cents pattes; & l'autre jaunâtre, en a deux cents quarante. Chaque anneau, quelquefois ſtrié, donne naiſſance à deux paires de pattes. L'*iule* étant en repos, ſe replie ſur lui-même comme un ſerpent. Si on touche cet inſecte, il ſe roule en ſpirale, de façon que ſes pattes ſont en dedans. *Voyez* SCOLOPENDRE.

JULIANE ou JULIENNE, *Heſperis hortenſis.* Plante qui croît dans les jardins & dans les haies: elle ſe multiplie de graine, de bouture & de plant enraciné. Ses fleurs ſont de couleur tantôt blanche, tantôt purpurine, & tantôt de couleurs diverſifiées: leur odeur qui eſt ſuave & très agréable, ſe fait ſentir davantage après le ſoleil couché que pendant le jour. Leurs ſiliques ne ſont point applaties comme celles du giroflier jaune. On jouit rarement de la beauté des fleurs de cette plante à Paris, parceque les Jardiniers la brûlent avec le fumier de cheval. On donne auſſi à la juliane le nom de *violette giroflée des dames*, ou *giroflée muſquée.* Voyez GIROFLIER JAUNE.

JUMAR ou GEMARS, eſt, ſelon l'opinion vulgaire, une bête de charge engendrée d'un taureau & d'une jument, ou d'un taureau & d'une

ânesse, ou d'un âne & d'une vache. Cet animal a, dit-on, le mufle & la queue de vache, les reins larges, le pied de cheval, des especes de cornes naissantes : il est extrêmement fort, & peut porter sept ou huit cents livres. Des Auteurs disent que cette bête de charge se trouve en Auvergne & en Espagne, & qu'elle n'engendre point. Mais parceque cet animal, s'il existe, n'a point produit dans nos climats, doit-on inférer, dit M. Adanson, que tous les *jumars* sont des individus stériles, & qu'il n'y en aura jamais de féconds, tandis que nous avons devant les yeux l'exemple d'autres animaux dont les bâtards multiplient, tels que ceux provenus du serin avec le chardonneret, du mulet, &c. On pourroit peut-être étendre encore ces exemples sur nombre d'autres animaux qui serviroient de preuve à la possibilité de ces mutations ou de ces créations de nouvelles especes dans les animaux ; & il paroît probable qu'avec du tems & des combinaisons on feroit reparoître des especes d'animaux formées du tems des Anciens, & qui ont cessé d'exister faute des circonstances favorables pour les entretenir.

JUMENT, est la femelle du cheval. *Voyez* ce mot.

JUNCO, est le moineau de jonc. *Voyez* ce mot.

IVOIRE. *Voyez* ELÉPHANT, & à l'article YVOIRE.

IVRAIE. *Voyez* YVRAIE.

JUPITER. *Voyez* au mot PLANETE.

JURUCA, est la tortue franche du Bresil. Celle que les Portugais nomment *cayado de agoa*, est une autre espece de tortue du Bresil, qui est très petite. *Voyez* l'article TORTUE.

JUSQUIAME, *Hyoscyamus*. Plante qui a une odeur forte, désagréable, qui appesantit la tête, & dont on distingue deux especes principales dans les boutiques.

La JUSQUIAME NOIRE ou HANNEBANE, ou POTELÉE, *Hyoscyamus niger vulgaris*, croît par-tout dans les champs, le long des chemins aux environs des villages, &c. elle a une racine épaisse, ridée, longue, branchue, brune en dehors, blanche en dedans : elle pousse des tiges hautes d'un pied ou environ, rameuses & velues. Ses feuilles sont nombreuses, amples, molles au toucher, cotonneuses, d'un verd gai, découpées profondément en leurs bords, d'une odeur forte & puante, principalement étant frottées dans les mains : leur suc rougit le papier bleu. Ses fleurs sont rangées sur les tiges en longs épis, de couleurs mêlées jaune & purpurine : chacune d'elles est, selon M. Tournefort, une campane découpée irrégulierement en cinq parties, soutenue par un calice velu, formé en gobelet. A cette fleur succede un fruit caché dans le calice, de la figure d'une marmite, à deux loges, sur lequel est placé un couvercle qui se ferme exactement. Ce fruit est rempli en dedans de plusieurs petites graines, cendrées, arrondies, ridées, applaties, d'une saveur gluante, & d'une odeur narcotique.

La JUSQUIAME BLANCHE DU LEVANT, *Hyoscyamus albus*, differe de la

la précédente, en ce qu'elle est plus petite, moins rameuse; ses feuilles sont plus molles, mais plus cotonnées; ses fleurs & ses graines sont blanches & plus petites : elle croît principalement aux pays chauds & vers Orange, le long du Rhône.

La plupart des Auteurs instruits que l'usage interne de la jusquiame, sur-tout de la noire, cause un dérangement cruel dans l'économie animale, des anxiétés, & même qu'elle procure la mort aux animaux qui en mangent, conseillent de ne se servir de cette plante qu'extérieurement, à l'exception de la graine. La jusquiame en cataplasme est émolliente & résolutive, adoucit les humeurs, & exhale une vapeur soporeuse & stupéfiante, qui fait dormir comme le fait le pavot.

M. Storck, Médecin de la Cour de Vienne, si connu par les belles expériences qu'il a faites sur l'usage interne de la ciguë, de la pomme épineuse & de l'aconit, qu'il fait prendre avec succès, depuis quelques années, dans beaucoup de maladies qui ne cedent point à d'autres remedes, a aussi travaillé sur l'usage interne de l'extrait de jusquiame. Son premier essai fut fait sur un chien : tant qu'il ne lui administra l'extrait qu'en petites doses, l'animal n'en parut rien ressentir; mais à plus forte dose, il commença à boire & manger avec avidité, puis il devint craintif & languissant : il avoit les yeux menaçants, sa marche étoit chancelante, il heurtoit tout ce qu'il rencontroit comme s'il ne voyoit point; à ce phénomene succéda le sommeil, & ensuite un vomissement, un tremblement, une défaillance, une déjection d'excréments liquides; enfin il parut immobile. Tous ces symptômes étoient à-peu-près semblables à ceux qu'avoient éprouvés, le 25 Mars 1649, les Bénédictins du Couvent de Rhinow, qui avoient mangé d'une salade dans laquelle leur Jardinier avoit mis, par mégarde, quelques feuilles de jusquiame, qu'il avoit prise pour de la chicorée blanche. Mais au bout d'un second sommeil, le chien parut plus tranquille, & il fut bientôt dans son état naturel, éveillé, gai, plein d'appétit, & toujours alerte. Cet animal ayant continué à se bien porter, M. Storck jugea que l'extrait de jusquiame, pris à petite dose, ne peut faire de mal; mais qu'une forte dose cause des accidents très funestes. D'après cette connoissance, M. Storck prit, pendant huit jours, tous les matins à jeun, un grain d'extrait, sans que sa santé ni sa vue éprouvassent le moindre changement; il avoit seulement, pendant cette huitaine, le ventre plus libre & un beaucoup plus grand appétit. Un tel essai sur lui-même étoit bien capable de le porter à faire prendre de cet extrait à ses malades, dans le cas où les autres médicaments n'auroient point de succès.

M. Storck a opéré, par le moyen de cet extrait, plusieurs guérisons, dont on trouve le détail dans un petit corps d'Observations, qui se vend chez Didot le jeune, à Paris. On y remarque que ce remede peut convenir particulierement aux personnes qui ont des tremblements convulsifs, des soubre-sauts involontaires, des frissons & des syncopes, des terreurs subites, &c.

Quoiqu'il ne ſoit pas de notre reſſort d'apprécier les vertus de la juſquiame, & malgré l'authenticité des cures que M. Storck a opérées par ſon moyen, nous conſeillons encore de ſe méfier de ce remede; à moins qu'on ne ſoit dans les mains d'un ſage Médecin, tel que M. Storck lui-même.

Qu'une perſonne tienne ſur le feu des racines ou des tiges, ou des feuilles de juſquiame, même les graines, la vapeur qui en réſulte ſuffit pour jetter dans une perplexité affreuſe. Quelle cruelle alternative : le ſalut au milieu des poiſons ! Nous terminons cet article en avertiſſant qu'il y a des Charlatans qui guériſſent les maux de dents, ſoit en y portant de la poudre de la graine de juſquiame, ſoit en leur faiſant recevoir la vapeur de cette graine, qu'on jette ſur les charbons ardents. Combien de perſonnes en ont été ſoulagées à la vérité, mais combien d'entr'elles ont été depuis ſujettes aux vertiges & à la ſtupidité ! c'eſt procurer un mal réel & fixe, en échange d'une douleur paſſagere. Si par imprudence ou par haſard, l'on avoit pris de la juſquiame, & qu'elle commençât à exercer ſes qualités nuiſibles, il faudroit auſſi-tôt avoir recours aux vomitifs & aux adouciſſants.

JYNX. Oiſeau de paſſage, qui eſt une eſpece de coucou. Il eſt connu des Ornithologiſtes, ſous le nom de *tercot* ou *torcot*, ou *turcot*.

IZARI ou AZALA, eſt la garance du Levant. *Voyez* à l'article GARANCE.

IZQUEPOLT. Eſpece de renard des Indes, qui fait ſon ſéjour dans les antres des rochers, & qui ne dévore que la tête des ſcarabées & des vermiſſeaux. Cet animal eſt auſſi ſingulier que la bête puante, qui ſe trouve à la Louiſianne. Quand il marche, il exhale une odeur fétide; & dès qu'il ſe voit pourſuivi, il éjacule ſon urine & ſes excréments à plus de huit pas de diſtance, & fait fuir ainſi ceux qui le pourſuivent. Les taches que ſon urine & ſes excréments font ſur les habits, ſont ineffaçables, & conſervent toujours leur mauvaiſe odeur. Ruiſch dit que la chair & les excréments de cet animal ſont excellents pour guérir d'une maladie contagieuſe, qu'il nomme *lues hiſpanica*.

KAAB. En Norwege on donne ce nom au *veau marin* ou *phocas*. Voyez ces mots.

KAAT ou LYCION. *Voyez* Caté Indien.

KABASSOU. C'eſt le tatou à douze bandes. *Voyez* à l'article Armadille.

KABÉLIAU ou CABÉLIAU. *Voyez* Morue.

KAIR. Nom que les Indiens donnent à une eſpece de *merlu* ou *merluche*. Voyez Merlu.

KAKATOU ou CATACOUA. Oiſeau oriental des Iſles Moluques : il eſt huppé & d'une blancheur citronnée. On tranſporte ces oiſeaux en vie de Ceram & des Iſles Moluques à Batavia, & de là en Hollande : nous en avons vu à Amſterdam quelques-uns de vivants ; ils avoient ſur la tête une belle huppe compoſée de longues plumes blanchâtres. Le bec, les jambes, le nombre des doigts du pied, & leur forme, tout nous a paru aſſez ſemblable à ces mêmes parties dans le perroquet. Le kakatou eſt doué, comme cet animal, de la faculté d'apprendre à parler.

KAKERLAQUE, *Blatta*. Eſt un inſecte volant fort connu en Amérique, aux Indes orientales, & des Marins, parceque les vaiſſeaux n'en ſont que trop fréquemment infeſtés. Ces petits animaux ſont du genre des mittes. Il y en a une eſpece qui ſe multiplie beaucoup en Europe dans les cuiſines. *Voyez* auſſi ce que nous avons dit au mot Blatte.

Les kakerlaques en Amérique, ſont d'aſſez grands inſectes, dont le corps eſt applati : le corps des mâles eſt caché ſous des aîles, & celui des femelles eſt à découvert, parcequ'elles n'ont point d'aîles. Celles de notre pays, plus connues ſous le nom de *mittes*, ſont bien moins grandes que celles des autres parties du monde ; elles ne ſont pas non plus ſi malfaiſantes, on ne les redoute même dans nos cuiſines que comme une malpropreté : mais dans nos Iſles, elles s'introduiſent de tous côtés, elles tachent tout, & n'épargnent ni habits, ni linges ; elles dévorent auſſi les ſouliers, les viandes, & le pain dont elles ne mangent que la mie. Les kakerlaques aiment ſur-tout les choſes douces, & particulierement l'ananas : elles jettent leur ſemence par tas, & l'enveloppent d'une fine taie, comme font en Europe certaines araignées. C'eſt un plaiſir que de voir au terme de l'écloſaiſon, les jeunes animaux formés en dedans, ronger leur coque & en ſortir avec précipitation ; alors ils ne ſont pas plus gros qu'une fourmi : ces jeunes kakerlaques ſe fourrent facilement par les fentes ou par la ſerrure dans les coffres & dans les armoires, où elles rongent & détruiſent tout ; mais heureuſement, dit M. Coſſigny, que les guêpes ichneumones attaquent & tuent ces inſectes deſtructeurs.

Quand la guêpe ichneumone, après avoir rodé de différents côtés, ſoit

en volant, ſoit en marchant, comme pour découvrir du gibier, apperçoit un kakerlaque, elle s'arrête un inſtant, pendant lequel les deux inſectes ſemblent ſe regarder; mais bientôt l'ichneumone s'élance ſur l'autre, dont elle ſaiſit le muſeau ou le bout de la tête avec ſes ſerres ou dents, elle ſe replie enſuite ſous le ventre de ſa proie pour la percer de ſon aigillon : dès qu'elle ſent y avoir répandu le poiſon fatal, elle quitte cette ennemie, & s'en éloigne; mais après avoir fait divers tours, elle revient la chercher, bien certaine de la trouver où elle l'a laiſſée. La kakerlaque naturellement peu courageuſe, a alors perdu ſes forces; elle eſt hors d'état de réſiſter à la guêpe ichneumone, qui la ſaiſit par la tête, & marchant à reculons, la traîne juſqu'à ce qu'elle l'ait conduite à ſon trou.

A Surinam & à la Martinique, on donne le nom de *hakerlakki* ou de *ravet* à cette même *blatte* qui court la nuit pour butiner. Dans les Indes orientales, les fourmis noires moleſtent cruellement les kakerlaques. Lorſque le haſard leur en offre quelqu'un d'eſtropié ou de mort, elles le ſaiſiſſent douze enſemble, le traînent au trou de la fourmilliere, & l'y font entrer ſouvent dépecé, ne pouvant l'y introduire en entier.

KAKONGO. Poiſſon de la forme d'un ſaumon, lequel ſe trouve dans les rivieres de Congo & d'Angola en Afrique : ſa chair eſt griſâtre & très graſſe. Les Pêcheurs ſont obligés de porter ce poiſſon au Roi du pays.

KALI. Nom qu'on donne aſſez communément à la plante appellée *ſoude*. Voyez ce mot, & à l'article PINIPINICHI.

KAMBEUL. Les Negres du Sénégal donnent ce nom à un coquillage univalve, qui eſt du genre des *limaçons*, ſelon M. Adanſon. M. d'Argenville le place dans la famille des *buccins*. Voyez ces mots.

KAN-KAN. Nom que les Ethiopiens & bien des Voyageurs donnent à la *civette*. Les Negres de Guinée l'appellent *kaſtor*, & les Portugais *gato de algalia*. Voyez CIVETTE.

KANNA. C'eſt une racine qui croît au Cap de Bonne-Eſpérance. Les Hottentots la recherchent avec paſſion. Le Pere Tachard ſuppoſe que c'eſt le gins-geng des Chinois; en effet, elle a à-peu-près les mêmes propriétés: Les Hottentots qui la mâchent, en reſſentent les mêmes effets, que les Turcs de l'opium (*Hiſtoire des Voyages*).

KAOLIN, *terra calcarea Chinenſis*. Eſt une terre compoſée, blanche, farineuſe, graveleuſe, brillante, & dont on ſe ſert en Chine dans la compoſition de la fameuſe porcelaine de ce pays, conjointement avec le *petuntſé*. Voyez ce mot.

Par l'analyſe que nous avons faite du kaolin de la Chine, nous avons reconnu que la partie farineuſe eſt calcaire; les paillettes brillantes ſont du mica; les parties graveleuſes ſont de petits cryſtaux de quartz; & la partie empâtante, qui ſert de cément, eſt argilleuſe. Nous avons trouvé quantité de terre ſemblable ſur les couches de granite qui ſe voient aux villages du grand & petit Hertrey près d'Alençon. Peut-être que ce kaolin n'eſt qu'un mauvais granite détruit : on s'en ſert dans le pays d'Alençon

pour faire la poterie & la grosse fayence. Dans nos voyages en Bretagne, en Allemagne & en Suisse, nous avons aussi rencontré du kaolin semblable à celui d'Alençon. Cette terre est désignée dans Wallerius sous le nom de *marne à porcelaine :* au moins elle est très semblable à celle dont cet Auteur parle sous ce nom.

KAOUANE. C'est la plus grande tortue de mer; elle se défend de la patte & de la queue : elle est aussi connue aux Antilles & à Cayenne, sous les noms de *canuaneros* & *juracua.* Voyez TORTUE.

KARABÉ. *Voyez* AMBRE JAUNE. Les trochisques de karabé qui viennent du Levant, ne sont qu'une sorte de gomme de peuplier : on donne aussi le nom de *faux-karabé* à une espece de *copal.* Voyez RÉSINE COPAL. Le karabé de Sodome est l'*asphalte :* voyez ce mot.

KARAMBOLE. Est un fruit qui croît aux Isles Manilles & à la côte de Coromandel, qui a une odeur de coing, & dont on fait une excellente conserve au sucre. On le confit aussi au vinaigre.

KARA-NAPHTI. *Voyez* PÉTROLE.

KARAPAT ou CARAPAT. *Voyez* l'article PALMA-CHRISTI, & celui de RICIN.

KARATAS. Est une très grande plante de l'Amérique, ou une espece d'aloès, dont les feuilles sont fort amples & terminées en pointes triangulaires : ces feuilles bouillies donnent une espece de fil qui sert à faire de la toile & des filets pour les Pêcheurs. Il y a deux autres especes de karatas : une dont les feuilles sont creuses & contiennent si bien l'eau de la pluie, qu'elles sont d'une grande ressource dans les lieux secs; une autre qui porte un fruit en forme de gros clou, dont le goût tire sur celui de la pomme de reinette, & dont on fait d'excellentes confitures. *Voy.* ALOÈS.

Dans le pays de Cayenne on donne le nom de *bois de mèche* à une espece de *karatas*, dont la moëlle sert d'amadou aux Negres. M. de Préfontaine (Mais. Rust. de Cay.) dit que la feuille du bois de mèche, chauffée sur la cendre & appliquée sur la partie affligée de rhumatismes, soulage beaucoup. C'est encore un spécifique pour les blessures. Le fruit de cette plante s'appelle *citron de terre : citron*, parcequ'il a le goût acide; *de terre*, parcequ'il faut la fouiller pour le trouver.

KARIBOU ou CARIBOU. Nom qu'on donne à une espece de cerf qui se trouve au Canada, & qui tient de l'animal qu'on appelle *renne* dans le Nord. *Voyez* RENNE, CERF & CARIBOU.

KATALEPTIQUE, *Dacokephalon.* Plante de Virginie fort singuliere, parceque de tel côté que l'on tourne ou retourne ses fleurs, elles y restent, comme si leur pédicule étoit articulé à dessein de se prêter à ces positions peu naturelles, & comme il arrive aux personnes attaquées de la maladie appellée *katalepsie.* Voyez la théorie de ces sortes de mouvements bizarres, à la suite de l'article PLANTE, & même celui de SENSITIVE.

KAYOUROURÉ. Est le singe appellé *macaque blanc* dans l'Isle de Cayenne, & qui est du genre des cercopitheques. *Voyez* ce mot.

KENNA. Espece de troesne des Indes. *Voyez* ALCANA.

KÉRATOPHYTE ou CÉRATOPHYTE. Nom qu'on donne à des *litophytes* ou productions organisées, de corps marins polypiers ; leur substance ressemble à du bois, mais leur nature tient de la corne : il y en a de reticulés ou en réseau, de rameux, & d'autres en forme de buissons. *Voyez* ce que nous en avons dit à l'article CORALLINES.

KERFA. Divers Auteurs prétendent que c'est la canelle gérofiée. *Voyez* ce mot.

KERMÈS, *Chermes*. Genre d'insecte connu sous le nom de *galle-insecte*. Voyez ce mot. Les individus de ce genre ont une trompe qui sort du corselet entre la premiere & la deuxieme paire de pattes, deux aîles droites, élevées dans les mâles seulement, l'extrémité du ventre garnie de filets. La femelle étant jeune, court sur les feuilles & les tiges ; mais au bout de quelque tems, elle se fixe à un endroit de l'arbre, elle y devient parfaitement immobile : enfin son corps parvient à se gonfler, sa peau s'étend, les anneaux disparoissent, elle se seche & devient lisse ; en un mot elle devient semblable aux galles ou excroissances qu'on trouve sur les arbres : voilà le propre des galles-insectes. Leur peau desséchée ne sert plus que de coque, sous laquelle sont renfermés les œufs de l'animal. On distingue le *kermès des racines*, appellé *cochenille de Pologne*, celui des orangers appellé par les Jardiniers, *punaise de citronnier ;* il y a encore le kermès de la clématite, celui du pêcher, de la vigne, du sapin, du coudrier, de l'orme, du tilleul, du chêne, du néflier, du charme, de l'érable : enfin il y a une espece de kermès, long, étroit, & formé presque comme une écaille de moule ; il vient sur les arbres.

KERMÈS DE PROVENCE, *Chermes, aut coccus tinctorius ilicis*. Est la plus renommée des gallinsectes. La figure du kermès approche de celle d'une boule, dont l'on auroit retranché un assez petit segment. Cet insecte vient sur les feuilles épineuses & les tendres rejettons d'une très petite espece de chêne verd, *ilex cocci glandifera*, arbrisseau qui s'éleve environ à deux ou trois pieds, & qui croît sur les collines pierreuses de Provence, du Languedoc, même en Espagne & dans l'Isle de Candie. *Voyez* CHÊNE VERD.

Les femelles du kermès sont plus aisées à trouver que les mâles. Elles ressemblent dans leur jeunesse à de petits cloportes : elles pompent leur nourriture en enfonçant profondément leur trompe dans l'écorce de l'arbre ; alors elles courent avec agilité : mais quand l'insecte a acquis toute sa croissance, il paroît comme une petite coque sphérique membraneuse, attachée contre l'arbrisseau ; c'est-là qu'il doit se nourrir, muer, pondre, & terminer ensuite sa vie. Les habitants du pays qui ne font la récolte du kermès que dans la saison convenable, considérent cet animal dans trois états différents d'accroissement : 1°. vers le commencement du mois de Mars : en langage provençal, on appelle le *kermès, vermeou*, & on dit que que dans ce tems *lou vermeou groue*, c'est-à-dire, que le ver couve ; alors

il eſt moins gros qu'un grain de millet : 2°. dans le mois d'Avril, les gens du pays diſent que *lou vermeou eſpelis*, c'eſt-à-dire, qu'il commence à éclorre (M. Emeric remarque ici que par *vers éclos*, il faut entendre le *ver* qui a pris tout ſon accroiſſement) : 3°. vers la fin de Mai, on trouve ſous le ventre de l'inſecte, mille huit cents ou deux mille petits grains ronds, qu'on appelle dans le pays *freiſſet ;* ce ſont des œufs qui venant enſuite à éclorre, donnent autant d'animaux ſemblables à celui dont ils ſont ſortis. Ces œufs ſont plus petits que la graine de pavot ; ils ſont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle ; vus au microſcope, ils ſemblent parſemés d'une infinité de points brillants couleur d'or : il y en a de blanchâtres & de rouges. Les petits qui ſortent des œufs blancs ſont d'un blanc ſale ; leur dos eſt plus écraſé que celui des autres : les points qui brillent ſur leur corps, ſont de couleur d'argent. M. de Réaumur dit qu'il y a moins de ces kermès blancs que des rouges, & que c'eſt à tort que les gens du pays les appellent *la matre dou vermeou*, c'eſt-à-dire, la mere du kermès. Les petits œufs étant ſecoués, il en ſort autant de petits animaux entierement ſemblables à l'inſecte d'où ils proviennent : ils ſe diſperſent ſur l'*ilex*, juſqu'à ce qu'au printems ſuivant ils ſe fixent dans les diviſions du tronc & des rameaux pour y faire leurs petits. On doit obſerver que quand le kermès acquiert une groſſeur convenable, alors la partie inférieure du ventre s'éleve & ſe retire vers le dos en formant une cavité, & de cette maniere il devient ſemblable à un cloporte à demi roulé. C'eſt dans cet eſpace vuide qu'il dépoſe ſes œufs, après quoi il meurt & ſe deſſeche. A peine les œufs ſont-ils éclos, que les petits animaux veulent ſortir de deſſous le cadavre de leur mere pour chercher leur nourriture ſur les feuilles, non en les rongeant comme les chenilles, mais en les ſuçant avec leurs trompes.

Nous avons parlé ci-deſſus de la femelle du kermès, il convient maintenant de parler de ſon mâle, qui dans les commencements lui reſſemble parfaitement : bientôt après s'être fixé comme elle, il ſe transforme deſſous ſa coque en une nymphe, qui devenue inſecte parfait ſouleve la coque & en ſort le derriere le premier : alors c'eſt une petite mouche qui reſſemble en quelque maniere au couſin, ſon corps eſt couvert de deux grandes aîles tranſparentes ; il ſaute bruſquement comme la puce, & cherche en volant ſes femelles immobiles, qui l'attendent patiemment pour être fécondées : les a-t-il trouvées, il ſe promene pluſieurs fois ſur quelques-unes d'elles, va de ſa tête à ſa queue pour l'exciter ; alors la femelle, fidelle & ſoumiſe au vœu de la nature, répond aux careſſes de ſon mâle, & l'acte de la fécondation a lieu.

La récolte du kermès eſt plus ou moins abondante, ſelon que l'hiver a été plus ou moins doux ; on a remarqué que la nature du ſol contribue beaucoup auſſi à la groſſeur & à la vivacité du kermès ; celui qui vient ſur des arbriſſeaux voiſins de la mer, eſt plus gros & d'une couleur plus vive, que celui qui ſe trouve ſur des arbriſſeaux qui en ſont éloignés. Des femmes arrachent avec leurs ongles le kermès avant le lever du ſoleil. Il

faut veiller dans ce tems de récolte à deux choses ; 1°. aux pigeons, parcequ'ils aiment beaucoup le kermès, quoique ce soit pour eux une assez mauvaise nourriture : 2°. on doit arroser de vinaigre le kermès que l'on destine pour la teinture, & le faire sécher. Cette manœuvre lui donne une couleur rougeâtre. Sans cette précaution, l'insecte une fois métamorphosé en mouche, s'envole & emporte la teinture. Lorsqu'on a ôté la pulpe ou poudre rouge, on lave ces grains dans du vin, on les fait sécher au soleil, on les frotte dans un sac pour les rendre lustrés ; ensuite on les enferme dans des sachets, où l'on a mis, suivant la quantité qu'en a produit le grain, dix à douze livres de cette poudre par quintal. Les Teinturiers achetent plus ou moins le kermès, selon que le grain produit plus ou moins de cette poudre. La premiere poudre qui paroît, sort d'un trou qui se trouve du côté par où le grain tenoit à l'arbre : ce qui paroît s'attacher au grain, vient d'un animalcule qui vivoit sous cette enveloppe & qui l'a percée, quoique le trou ne soit pas visible : les coques du kermès sont la matrice de ces insectes. C'est ce qu'on appelle *graine d'écarlatte*, dont on tire une belle couleur rouge, la plus estimée autrefois avant qu'on se servît de la cochenille.

En Angleterre, on trouve aussi des especes différentes de kermès, mais du même genre, sur les sarments de vignes, sous des branches de laurier-cerise, de prunier & de cerisier : la couleur en est brune. Elles sont communément avec une espece de mere semblable à une fourmi. Lister dit, que si on coupe adroitement avec un rasoir le bout d'un de ces coccons, on y trouve quelquefois cinq, six, ou un plus grand nombre de petits vers qui se métamorphosent en des especes d'abeilles très petites & noires. La couleur de cette sorte de kermès est peu stable, les coques les plus noires, sont les plus riches en couleur ; elles sont contiguës aux arbres, sans en être des excrescences : semblables en cela à la cochenille qu'on peut transporter sur d'autres arbres.

Les coques de kermès changent de couleur ; de jaunes elles deviennent d'un brun foncé ; elles sont remplies, non d'excréments & de pulpe, mais de mittes qui vraisemblablement produisent une différence extérieure dans les especes de kermès.

Comme les coques de kermès ramassées de bonne heure & séchées, ressemblent à la cochenille, cela fait soupçonner que la cochenille est une espece de kermès : Lister fonde cette conjecture, sur ce que la poudre écarlate qu'on retire des coques en les tamisant, est un composé de mittes, qu'il faut distinguer du ver qui se change en mouche. *Voyez la Collection Académique d'Angleterre, Tome III, p. 73, 325, 538, &c.*

Le kermés est un insecte, non-seulement utile pour la teinture de la laine, & même de la soie, mais qui entre encore dans la confection d'alkermès ; & les Médecins le regardent comme un bon remede cordial & propre à arrêter le vomissement.

Voici la préparation du kermès pour l'usage de la Médecine. On pile ces

ces coques nouvelles & bien succulentes dans un mortier de marbre, on les laisse ensuite digérer dans un lieu frais, pendant sept ou huit heures; alors on les exprime, & on en retire un suc qui, dépuré & édulcoré avec le double de sucre, forme une conserve liquide & cordiale, connue sous le nom de *syrop de kermès*. Si on se contente de prendre l'espece de *pulpe* fraîche ou de *poudre rouge* dont il est mention ci-dessus, qu'on la presse doucement entre les doigts, alors on en formera des pastilles que l'on fera sécher au soleil : voilà ce qu'on appelle *pastel d'écarlate*, ou *écarlate de graine*, & que l'on envoie dans les pays étrangers. *Voyez* les articles Cochenille, Gallinsecte & Chêne verd.

KERMÈS DU NORD ou KERMÈS DES RACINES. *Voyez* Cochenille de Pologne. On donne aussi le nom de *kermès* à une préparation de l'antimoine, qu'on nommoit autrefois *poudre des Chartreux :* mais ce kermès est minéral. *Voyez le Dictionnaire de Chymie.*

KETMIE, *Ketmia vesicaria.* Plante qui croît dans presque tous les pays chauds, & qui est d'usage en Amérique & en Afrique. On ne la cultive dans nos jardins que par curiosité. Sa racine est fibrée; ses tiges sont hautes d'un pied, & velues; ses feuilles, assez semblables à celles de l'alcée, sont découpées, velues en dessous, & d'un goût visqueux : ses fleurs ressemblent à celles de la mauve, & sont de couleur jaunâtre, mêlée d'un peu de purpurin; il leur succede des fruits qui contiennent en plusieurs loges, des semences menues & noirâtres. Cette plante est émolliente.

L'ambrette est aussi une ketmie. *Voyez* Ambrette.

KIANKIA. Est un perroquet piailleur de Cayenne. *Voy.* Perroquet.

KIES ou QUISSE. Nom que les Mineurs donnent à la *pyrite* & à la *marcassite*. Voyez ces mots.

KINA KINA. Est le nom qu'on donne souvent au *quinquina*. Voyez ce mot.

KINKI. Est la poule dorée de la Chine; elle tire son nom de la beauté de son plumage : on ne connoît point en Europe d'oiseau qui ressemble au kinki. Le mélange de rouge & de jaune qui compose sa couleur, la plume qui s'éleve sur sa crête, l'ombrage de sa queue, la riche variété des couleurs de ses aîles, joint à l'élégante beauté de sa taille, lui donnent la préférence sur les autres oiseaux : sa chair passe aussi pour être plus délicate que celle des faisans.

KLIPPFISCH & STOCFISCH, ou POISSON DE ROCHER. Sont des préparations de cabéliau, espece de morue, dont on se sert dans les voyages de mer, & qui servent aussi d'aliment à certains peuples du Nord. *Voyez* Morue.

KNAWEL. *Voyez* à l'article Cochenille de Pologne.

KNAVER ou KNAUR. Les Mineurs donnent ce nom à une sorte de roche, composée de quartz blanc & de parties talqueuses ou schisteuses : lorsque cette roche, réfractaire au feu, est noire & semblable à de l'ardoise, sans être feuilletée ni facile à couper, on la nomme *kneiss*. Les ou-

vriers souterrains ne rencontrent jamais qu'à regret le kneiss; car outre qu'ils s'éloignent de la mine riche, ils ont encore de la difficulté à l'en détacher, mais aussi c'est un indice qu'on trouvera de très bonne mine.

KNORCOCK. Oiseau du Cap de Bonne-Espérance, qu'on nomme aussi *cocq knor* : Kolbe nomme le mâle *knorhaan*, & la femelle *knorhen* ou *poule knor*. Ces oiseaux servent de sentinelles aux autres oiseaux, en les avertissant de l'approche des hommes par un cri qui exprime le mot *crac*, & qu'ils répetent fort haut : aussi les Chasseurs tuent-ils cet oiseau, à cause de son cri qui fait fuir le gibier, quoiqu'ils fassent peu de cas de sa chair. Le knorcock est de la grandeur d'une poule : son bec est court & noir, ainsi que le plumage crêté; celui des aîles & du corps est mêlé de rouge, de blanc & de cendré : ses jambes sont jaunes. Leurs aîles sont si petites, que ces oiseaux ne peuvent pas voler bien loin : ils fréquentent les lieux solitaires, & font leurs nids dans les buissons. Leur ponte est de deux œufs.

KNOSPEN. Nom que les Minéralogistes étrangers donnent à la mine verte, striée & soyeuse de cuivre de la Chine. *Voyez* CUIVRE.

KOBBERA-GUION. Est un animal amphibie de l'Isle de Ceylan, & qui ressemble beaucoup à l'alligator. Il a six pieds de longueur : sa chair est d'un assez mauvais goût. Quoique cet animal plonge souvent dans l'eau, sa demeure ordinaire est sur la terre, où il mange les corps des oiseaux & des autres bêtes. Sa langue, qui est bleue & fourchue, s'allonge en forme d'aiguillon, & est effrayante lorsqu'il la tire pour siffler ou pour bailler; cependant, loin de piquer & de mordre les hommes, il se contente de siffler lorsqu'il les apperçoit : il n'en fait pas de même à l'égard des chiens qui s'approchent trop de lui, soit pour aboyer, soit pour mordre; car il les frappe si vivement de sa queue, qui ressemble à un long fouet, qu'il les fait fuir en criant.

KOBOLD. *Voyez* COBALT.

KODDAGA-PALLA. Est la même écorce rougeâtre que nous avons désignée sous le nom de *codaga-pale*. Voyez ce mot.

KOKOB. Est un serpent très dangereux, & qui ressemble beaucoup à l'aimorrhoïs. On le trouve dans le Jacatan, Péninsule située entre le golfe du Mexique & celui de Honduras. Ce serpent est d'une couleur noirâtre; sa longueur est de trois pieds ou environ : quand on en est mordu, on perd tout son sang dans l'espace d'une heure, & l'on meurt si l'on ne boit aussitôt une potion composée de tabac & de suc de primevere.

KORKOFEDO. Poisson de la côte d'Or en Afrique, dont les dimensions sont égales en longueur & en largeur : sa queue est faite en croissant; il a peu d'arrêtes : sa chair, qui est très blanche, devient rouge & excellente par la cuisson. C'est pendant le mois de Décembre que les Negres en font une pêche abondante. Ils prennent ce poisson avec un hameçon fort crochu, auquel on attache une piece de canne à sucre, à l'extrémité d'une ligne de huit brasses de longueur : les Negres se passent l'autre bout de la ligne autour du col; & dès qu'ils sentent une petite secousse, ils ramenent aussi-tôt le poisson & l'amorce dans leur canot.

KOUXEURY, *Asellus lacustris.* Est un poisson du lac de Cayenne, très connu dans ce pays. Les Indiens, du fond de la Guiane, se servent de l'os qui forme le palais de ce poisson, au lieu de lime, pour polir les arcs, les boutons & autres ouvrages.

KRAKEN. Quoique l'on sache que la mer produise les masses d'animaux les plus énormes, tels que les *baleines*, les *licornes*, on ne peut guere croire à l'existence des krakens. Ce sont, dit-on, des animaux qui habitent les mers du Nord, & dont le corps a jusqu'à une demi-lieue de longueur : on le prendroit pour un amas de rochers flottants ou de pierres couvertes de mousse. Tous les Pêcheurs de Norvege rapportent unanimement, à ce que l'on dit, que pendant les chaleurs & les beaux jours de l'été, quand ils avancent quelques milles en mer, au lieu de la profondeur ordinaire qui est de quatre-vingt & cent brasses, ils n'en trouvent que vingt ou quarante; ils concluent de-là qu'ils sont au-dessus des krakens, dont la présence occasionne cette diminution de profondeur. La pêche est alors très abondante pour eux; à chaque instant ils prennent des poissons à l'hameçon : mais ils observent toujours si la profondeur reste la même; car si elle diminue, ils se retirent au plutôt, de peur que l'animal par son mouvement ne les fasse périr. On pense que c'est une espece de polype, dont les bras, pour répondre à la masse du corps, sont de la grandeur des plus hauts mâts de vaisseau. On ajoute que les poissons sont attirés au-dessus de cet animal par les humeurs fangeuses qu'il rejette, & qui colorent la mer; & comme tout doit être singulier dans un semblable animal, on dit que son dos s'ouvre, & qu'il engloutit ainsi les poissons qui sont au-dessus de lui, & lui servent de nourriture. *Voyez* POLYPE DE MER.

KUPFER-HIECHEM. Nom que les Mineurs donnent à de petits grains pyriteux, couverts d'un enduit verd, qui se trouvent dans quelques especes de pierres feuilletées : cet effet est le résultat du cuivre de la pyrite, décomposé par le vitriol. *Voyez* PYRITE.

KUPFER-NIKKEL. Est une mine d'arsenic, d'un rouge cuivreux, qui contient quelquefois du *cuivre*, & accidentellement, du *cobalt*. Voyez *le II Volume de notre Minéralogie.*

KURBATOS ou PÊCHEUR. Oiseau dont les bords du Sénégal sont peuplés : il se nourrit de poissons; il n'est pas plus gros qu'un moineau : son plumage est fort varié. Il a le bec plus long que tout le corps; ce bec est fort & pointu, crenelé en dedans comme une scie : il se balance dans l'air & à la surface de l'eau, avec un mouvement si vif, que les yeux en sont éblouis. Il s'en trouve des millions sur les deux bords de la Gambra, surtout vers l'*Isle du Morfil :* leurs nids sont en si grand nombre sur les arbres qui bordent la riviere, que les Negres leur donnent le nom de *Villages.* L'art qui regne dans la construction de ces nids, est admirable : la figure en est oblongue & grisâtre : ils sont composés d'une terre dure, mêlée de plumes, de mousse, de paille, si bien entrelacées, que la pluie n'y peut pénétrer. Ces nids sont si solides, qu'étant agités par le vent, ils s'entre-

heurtent ſans ſe briſer : à quelque diſtance, il n'y a perſonne qui, pour la premiere fois, ne les prît pour les fruits de l'arbre. Ces oiſeaux ne donnent à leurs nids qu'une petite ouverture, qui eſt tournée à l'Eſt, afin d'éviter la pluie : par ce moyen les kurbatos ſont en ſureté dans leurs nids, contre les ſurpriſes des ſinges leurs ennemis, qui n'oſent ſe riſquer ſur des branches auſſi foibles & auſſi mobiles ; d'ailleurs les feuilles de ces arbres ſont épineuſes, & rendent l'accès de ces nids encore plus difficile. On a cependant des exemples, que des ſinges veillent ſouvent à l'autre bout des branches ; & lorſque la nichée commence à croître, ils ont la malice de ſecouer la branche, de maniere qu'elle fait balancer les nids, & y donne un contre-coup qui les détache & les jette ſur la terre. On a encore remarqué que quand ces nids n'étoient pas ſuſpendus à d'aſſez longs fils ou liens, les ſerpents qui montent auſſi à ces arbres, gagnent le bout de la branche, s'y ſuſpendent perpendiculairement par leur queue, & entrent dans leur nid pour y butiner. Il ne faut pas confondre ces nids avec celui du Japu. *Voyez* ce mot.

KYANG-CHU. Eſt le marſouin de la riviere de Yang-Tſé-Yang : on l'y trouve quelquefois à plus de ſoixante lieues de la mer. Ces marſouins ſont plus petits que ceux de l'Océan ; mais ils nâgent en troupes au long des rivieres avec les mêmes évolutions : on en mange beaucoup.

KYNORHODON. *Voyez* Rosier.

KYN-YU. Eſt le poiſſon d'or de la Chine, qui eſt une eſpece de *dorade*. Voyez ce mot.



LABBERDAN. Eſt le nom que les Flibuſtiers Hollandois donnent au *cabéliau*, eſpece de morue qu'ils préparent ſur leurs vaiſſeaux : ils ne font autre choſe que lui couper la tête ; & après l'avoir vuidée du côté du ventre, ils la rangent dans des tonneaux avec des couches de gros ſel. Les Ecoſſois & les Irlandois nomment ce cabéliau ainſi préparé, *aberdaine*. Ils en pêchent tous les ans en quantité ſur les côtes du Nord-Oueſt & de l'Eſt de leur Iſle, dont ils font ce labberdan, qui ſert de nourriture aux Matelots. *Voyez* à l'article MORUE.

LABDANUM ou *LADANUM*. Eſt la ſubſtance aromatique réſineuſe, que l'on retire dans le Levant, d'une eſpece de *ciſte*. Voyez au mot CISTE.

LABIÉES, *Labiatæ*. Tournefort eſt en quelque ſorte le premier qui ait nommé ainſi une famille de plantes, dans leſquelles les découpures inégales & irrégulieres de la corolle imitent communément les deux levres de la bouche d'un animal. La claſſe des *labiées* renferme des plantes herbacées, annuelles ou vivaces, & des arbriſſeaux, dont quelques-uns ſont toujours verts. Les racines des labiées ſont rameuſes & fibreuſes ; leurs tiges ſont rondes quand elles ſont vieilles, quarrées étant jeunes, & les nouvelles branches oppoſées en croix. Les feuilles ſont de même oppoſées deux à deux, pointillées & ornées de petites taches brillantes ; le feuillage eſt auſſi diſpoſé en croix. La plupart des fleurs ſont hermaphrodites, & ſortent toutes des aiſſelles oppoſées des feuilles. La pouſſiere prolifique eſt compoſée de corpuſcules très petits, blancs & tranſparents. Ces plantes ſont, 1°. ou aromatiques chaudes, & ont une vertu ſudorifique, fébrifuge & corroborantes ; 2°. ou piquantes, pénétrantes, & ſont eſtimées errhines & céphaliques ; 3°. ou âcres & légerement corroſives ; 4°. ou le plus ſouvent ameres, vulnéraires, aſtringentes & vermifuges. En général ces plantes ſont d'un uſage merveilleux dans les maladies cauſées par l'atonie ou le relâchement des fibres. On en trouvera des exemples aux mots BUGLE, ROMARIN, STŒCHAS, ORIGAN, BASILIC, SAUGE, BÉTOINE, MARRUBE, CATAIRE, HYSSOPE, SARRIETE, MENTHE, POULIOT, THYM, LAVANDE, MELISSE, &c. qui ſont de la famille des *labiées*.

LABYRINTHE, *Labyrinthus*. Eſt une eſpece de limaçon de marais ou de riviere, ou de foſſés : il a la coquille d'un gris obſcur, platte, en forme de nombril à la partie ſupérieure, & à quatre échancrures rondes. Les ſtries longitudinales & tranſverſales ſont menues & élevées. *Voyez* l'article LIMAÇON.

LAC, *Lacus*. On donne ce nom à une étendue conſidérable d'eau, environnée de terre, qui ne ſe deſſeche jamais, & qui n'a communication avec la mer que par quelques rivieres, ou par des conduits ſouterrains. Cette eau eſt quelquefois coulante, quelquefois ſtagnante. L'eau de lac

approche beaucoup de l'eau de riviere pour les propriétés générales; même goût, même dépôt, mêmes usages : elle paroît également pure & sans couleur; excepté dans l'été, où elle a pour l'ordinaire un œil verdâtre, qui peut-être n'est dû qu'aux feuilles des plantes aquatiques, qui végetent souvent dans le fond des lacs.

La plupart des lacs semblent dispersés en plus grand nombre près de ces especes de points de partage que l'on a observés sur les Continents. *Voyez* aux articles FONTAINE & MONTAGNE. En Suisse on en trouve jusqu'à trente-huit : il en est de même dans le point de partage de Russie & dans celui de la Tartarie Chinoise en Asie. Mais on a observé généralement que les lacs des montagnes sont tous surmontés par des terres beaucoup plus élevées, ou qu'ils sont au pied des pics & sur la cime des montagnes inférieures.

Il y a des lacs si vastes, qu'ils paroissent comme une petite mer : tel est celui d'Haarlem en Hollande, sur lequel d'assez gros vaisseaux font voile; & le lac Aral, qui a cent lieues de longueur, sur cinquante de largeur, ou huit degrés quarrés. On peut encore compter parmi les grands lacs, ceux de Ladoga & d'Onega en Moscovie, & celui de Neagle dans le Comté de Down en Irlande. La plupart des lacs reçoivent des eaux qui s'en écoulent ensuite, & toujours avec une sorte de proportion : tel est celui de Geneve. On en voit qui dépensent plus d'eau qu'ils n'en reçoivent, & d'autres qui en reçoivent plus qu'ils n'en dépensent. Ceux de la premiere classe, qui ont un écoulement considérable, & qui forment une riviere ou un courant sans qu'on puisse appercevoir de diminution sensible, reçoivent des eaux souterraines qui les entretiennent. Ceux de la seconde classe, qui reçoivent quantité d'eau par des rivieres, ruisseaux & courants, qu'on ne voit point augmenter, & à qui l'on ne reconnoît extérieurement aucun écoulement ou déperdition que par l'évaporation, ont des dégorgements ou conduits souterrains, au travers du sol de leur lit, qui est poreux & sableux. Le lac appellé *mer morte*, dans lequel le Jourdain se jette, en est un exemple. Tels sont encore la mer Caspienne, le lac de Morago en Perse, & celui de Titicaca en Amérique.

Les lacs qui se trouvent dans le cours des fleuves qui en sont voisins, ou qui versent leurs eaux au dehors, ne sont point salés; ceux au contraire qui reçoivent les fleuves sans qu'il en sorte d'autres, sont salés : ceux qui ne reçoivent aucun fleuve & qui ne versent point leurs eaux au dehors, sont ordinairement salés s'ils sont voisins de la mer; ils sont d'eau douce s'ils en sont éloignés.

On trouve des lacs qui présentent des phénomenes singuliers dans le changement des saisons. On a remarqué que les eaux du lac de Domletscherthal en Suisse, & plusieurs autres, mugissent comme une mer agitée, sans que le tems paroisse orageux.

On a aussi observé que si ce phénomene arrive à l'approche de la pluie, les eaux perdent leur limpidité, & paroissent sous des aspects extraordi-

naires : des personnes au dessus des préjugés, croient y appercevoir des phantômes, lesquels, en s'évanouissant insensiblement, font voir qu'ils n'étoient formés que par des vapeurs & des exhalaisons condensées. Le lac de Zirchnits en Hongrie, est un des plus singuliers que l'on connoisse : il reçoit beaucoup d'eau & ne déborde jamais ; il se perd sous des montagnes qui l'avoisinent, où les cavernes sont quelquefois seches, d'autres fois humides, chargées d'oiseaux de passage & de poissons : il y a un tems où le lac se tarit, & l'on y ramasse les roseaux dont on fait de la litiere aux bestiaux ; on y récolte aussi du foin : souvent on y laboure le terrein, on y seme du millet qui croît & mûrit rapidement : enfin l'on y fait aussi la chasse au gibier & aux bêtes fauves, qui descendent alors des montagnes. Les Hydrologistes font encore mention d'un autre phénomene, que donnerent, en 1603, les eaux du lac de Zurich ; & en 1703, celles de Délitz : elles devinrent tout-à-coup rougeâtres comme du sang. L'examen fit reconnoître que ce fut des courants d'eaux bitumineuses, chargées d'ochre rouge de fer, qui vinrent alors se mêler aux eaux de ces lacs. Peut-être y eut-il une irruption souterraine, comme il en arriva dans quantité de rivieres, lors de la derniere catastrophe arrivée à Lisbonne : peut-être ces matieres colorantes étoient-elles interposées entre deux couches au fond des lacs. Il y a de ces lacs à double fond, en Suede, dans le Jemteland : leur fond supérieur s'éleve en certain tems, couvre tout le lac, comme un assemblage de planches flottantes, & s'affaisse en un autre tems. On soupçonne que le lac de Zirchnits est aussi à double fond. On a beaucoup d'autres exemples d'eaux qui sont devenues colorées en très peu de tems.

LACERON. *Voyez* LAITERON.

LACERT. En Languedoc on donne ce nom à un poisson de mer, qui a beaucoup de ressemblance avec un lézard. *Voyez* LÉZARD DE MER, à l'article DRACONCULE.

LACQUE, *Lacca*. Est une résine dont nous avons parlé à l'article d'une des especes de *fourmi*. Voyez ce mot.

La lacque de Venise est une pâte seche & rouge, bien différente de celle que les Indiens font avec la résine-lacque, pour former des bracelets appellés *manilles*. La lacque de Venise ou lacque carminée, qu'on prépare également bien à Paris, est une pâte qu'on fait avec la cochenille, après qu'on en a tiré le premier & même le second carmin ; elle sert aux Peintres pour peindre en mignature & en huile. Ce que l'on appelle *lacque colombine* ou *lacque platte*, est fait avec les tontures de l'écarlate : bouillies dans une lessive avec de la craie & de l'alun, on en forme des tablettes qu'on fait sécher. Elle sert aux Tablettiers & aux Apothicaires. On donne aussi le nom de *lacque liquide* à une forte teinture tirée du bois de Bresil. Beaucoup de plantes donnent des lacques, especes de fécules colorantes.

Le vernis de la Chine porte aussi quelquefois le nom de *lacque*.

LACQUE EN HERBE. *Voyez* à l'article MORELLE EN GRAPPES.

LAGA. Eſt le nom que l'on donne à certaines féves un peu plus groſſes qu'un grain de chenevis, d'un beau rouge de corail, avec une petite tache noire, leſquelles croiſſent aux Indes orientales, & ſervent, dans quelques-uns de ces pays, pour peſer l'or & l'argent. Elles ſe nomment *condui i* ou *condoumani* au Malabar.

LAEMMER-GEYER. *Voyez* à la ſuite du mot AIGLE.

LAGETTO ou LAGETTE. Eſt un arbre très curieux, de médiocre grandeur, lequel ſe trouve dans les montagnes Méditerranées de la Jamaïque. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier : l'écorce extérieure eſt dure & brune, à-peu-près comme celle des autres arbres. Mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que l'écorce intérieure, qui paroît d'abord blanche & ſolide, eſt compoſée de douze ou quatorze couches, qui peuvent être ſéparées aſſez facilement en autant de pieces, qui ſont comme une eſpece d'étoffe ou de toile. La premiere de ces couches, qui vient après la groſſe écorce, forme un drap aſſez épais pour faire des habits : les couches intérieures reſſemblent à du linge, & ſont propres à faire des chemiſes : toutes les couches de l'écorce intérieure, dans les petites branches, paroiſſent comme autant de toiles de gaze ou de dentelle très fine, qui s'étend ou ſe reſſerre comme un rezeau de ſoie. On fit autrefois préſent d'une cravate de dentelle de lagette à Charles II, Roi d'Angleterre. Ces toiles ſont aſſez fortes pour être lavées & blanchies comme les toiles ordinaires.

LAGOPODE. *Voyez* PERDRIX BLANCHE.

LAICHE ou ACHÉE. *Voyez* VERS DE TERRE.

LAIE ou LAYE. Nom que l'on donne à la femelle du porc ſauvage ou *ſanglier*. Voyez ce mot.

LAINE, *Lana*. Eſpece de poil qui naît abondamment ſur le mouton. Parmi les floccons de la laine abattue, on ſépare ce qui eſt au cœur, c'eſt le plus fin, & on lui donne le nom de *prime*; ce qui en approche le plus ſe nomme *ſeconde;* on appelle *tierce* ce qui vient enſuite : tout ce qui eſt jaune, déchiré & altéré, eſt mis au rebut, & s'emploie dans les étoffes groſſieres. On tire, de la laine graſſe dite en latin *lana ſuccida*, une matiere graiſſeuſe en conſiſtance d'onguent, grisâtre ou brunâtre, d'une odeur fade & déſagréable, ſujette à s'empuantir & à ſe durcir comme du ſavon : c'eſt ce qu'on appelle *oëſipe*, *ſuint*, *œſipus*. On en trouve beaucoup à la gorge & entre les cuiſſes des moutons : on le retire de la laine par l'ébullition. Les Droguiſtes en tiroient autrefois de la Normandie, de la Beauce & du Berry : on s'en ſert pour amollir les tumeurs & appaiſer les douleurs. Son uſage eſt à préſent preſque aboli. *Voyez* ce que nous avons dit ſur la maniere de perfectionner les laines, *au mot* BELIER : *voyez* auſſi l'article POIL.

LAINE D'AUTRICHE ou LAINE-PLOC. *Voyez* à l'article AUTRUCHE.

LAINE DE MOSCOVIE. Nom que les Ouvriers en chapeaux donnent

au

au poil ou eſpece de duvet très fin & très ſerré qui ſe trouve ſous le ventre du caſtor. *Voyez* ce mot.

LAINE DE SALAMANDRE. Eſt un nom qu'on donne quelquefois à l'amiante.

LAIT, *Lac.* C'eſt une liqueur blanche & opaque, nourriſſante, d'une ſaveur douce, que l'on tire des mamelles des femelles d'animaux vivipares. Le lait, ſuivant les analyſes des Chymiſtes, eſt compoſé d'une liqueur aqueuſe, d'un ſel ſucré & acidule, & d'une ſubſtance graſſe, huileuſe; ou ce qui revient au même, c'eſt un aſſemblage de trois ſubſtances très différentes les unes des autres, qui ſont le *beurre*, le *fromage*, & le *petit lait.*

La crême de lait eſt la partie la plus huileuſe & la plus graſſe du lait: comme cette ſubſtance n'eſt pas intimement diſſoute dans le lait, elle s'en ſépare par le repos; & étant ſpécifiquement plus légere, elle vient ſe raſſembler à la ſurface, d'où on l'enleve pour achever de la débarraſſer des parties caſéeuſes & ſéreuſes qui lui ſont encore mêlées, & pour la transformer en beurre.

La crême récente eſt très agréable: c'eſt elle qui rend le lait ſi doux, ſi ſavoureux & ſi nourriſſant; c'eſt elle qui, interpoſée dans toute la ſubſtance du lait, lui donne ce blanc mat qu'il a: il réſulte auſſi de-là que le lait n'eſt qu'une émulſion animale, & que le beurre n'eſt que de la crême, dont les parties huileuſes ont été rapprochées, & ſéparées d'avec les parties hétérogenes par une percuſſion réitérée. En vieilliſſant, le beurre acquiert de la rancidité, la crême devient nauſéabonde, & le lait ſe tourne. Ce phénomene eſt dû à l'acide, qui par la fermentation des parties, ſe développe de plus en plus. Le beurre, ainſi que la graiſſe des animaux, ne fournit point dans ſa décompoſition d'alkali volatil. Le beurre frais, la crême & le lait récent, ſont des aliments très ſains. On ſe ſert en Médecine du petit lait pour rafraîchir, de la crême pour appliquer ſur les dartres & les éréſipeles, du beurre pour mûrir les plaies: on retire du petit lait évaporé, un ſel eſſentiel blanc & ſucré; on le nomme *ſel* ou *ſucre de lait*, & l'on en prend dans de l'eau pour ſe rafraîchir. Mais quelle différence de goût, d'odeur & de couleur ne remarque-t-on pas dans les différents laits tirés des animaux, tant frugivores que carnivores; il nous ſuffira de citer en exemple le *lait de femme*, celui de la *louve*, celui de la *cavale*, celui de l'*âneſſe*, celui de la *chevre*, celui de la *brebis*, celui de la femelle du renne, &c. Les Ruſſes qui confinent à la Laponie, ont l'art de tirer une ſorte d'eau-de-vie du lait fermenté, dont ils font un grand uſage. *Voyez* à l'article ARACK. Le peuple de l'Iſlande ſe nourrit aujourd'hui de lait de vache, & le petit lait de beurre lui ſert de boiſſon ordinaire.

Voici les principales opérations de la Laitiere dans nos campagnes. Pour faire le beurre, on écrême le lait refroidi & repoſé, on verſe cette crême dans la barate, & on la bat juſqu'à ce qu'elle ſoit convertie en une maſſe jaunâtre qui eſt le beurre. En Barbarie, on fait le beurre en mettant le lait

ou la crême dans une peau de bouc, suspendue d'un côté à l'autre de la tente, & en le battant des deux côtés uniformément. C'est aux Hollandois que les habitants des Indes Orientales doivent la connoissance du beurre salé & fondu. Pour faire le fromage, on se sert de présure, espece de levain; dont la principale matiere est le lait caillé qu'on trouve dans l'amulette ou le premier estomac d'un veau. On jette cette présure dans le lait pour le faire prendre; ensuite on met ce lait caillé dans différentes formes, & on en laisse parfaitement égouter le petit lait; du moins c'est ainsi que se fait le fromage commun. Mais le bon fromage gras & beurré se fait de la crême & du lait caillés ensemble. Plusieurs pays ont des cantons renommés par l'excellence de leur fromage. Le Hainaut vante ceux de *Marolles;* la Normandie, ceux de *Livarot*; le Dauphiné, celui de *Sassenage*; la Suisse, celui de *Gruyeres*, qui se fait dans l'Ementhel, avec une propreté & des attentions infinies; celui de *Lavôge* en Franche-Comté porte aussi le nom de *Gruyeres*, mais il n'en est qu'une imitation: peut-être celui de *Brie* les surpasse-t-il tous, même celui à la crême si vanté à Paris: enfin le Milanès envoye par-tout le fromage de *Lodi*, que nous nommons *Parmesan*, parce-qu'une Princesse de Parme l'a, dit-on, fait connoître en France, où il soutient toujours sa réputation. Tous ces fromages, ainsi que ceux de Hollande & d'Auvergne, sont uniquement de lait de vache sans aucun mêlange de lait de chevre; & la crême y entre avec le lait; ceux où l'on a mêlé différents laits, ont un goût plus rance ou plus insipide. Le fromage de *Rocfort*, en Languedoc, passe pour être de lait de brebis. Au reste le fromage, à moins qu'il ne soit dégénéré par la putréfaction, est en général très nourrissant: la partie caséeuse du lait est son principe vraiment alimenteux. Les gens de la campagne & ceux qui sont occupés journellement à des travaux pénibles, se trouvent très bien de l'usage de cet aliment, qui devient plus salutaire encore, comme tous les autres, par l'habitude: quant aux personnes d'un tempérament délicat, elles n'en doivent manger que vers la fin du repas & en petite quantité.

Caseus ille bonus quem dat avara manus.

On peut encore faire cailler le lait des animaux, par le suc du *figuier*, ou par le moyen de la plante appellée *caille-lait*. Voyez ces mots.

Il y a des végétaux qui procurent une abondance de lait aux femelles des animaux: tels sont le *cerfeuil*, l'*aneth*, le *fenouil*, le *sureau*, le *polygala*, &c. D'autres qui en diminuent la quantité: tels sont la *ciguë*, le *persil*, les *bouraches*, &c. D'autres dont l'usage donne un mauvais goût au lait & même à la chair des bestiaux. On sait que le thlaspi des champs est nuisible aux vaches & aux brebis, puisque leur chair & leur lait en contractent un très mauvais goût qui se communique au beurre & au fromage. La liveche ou ache de montagne donne encore une odeur & un goût fort désagréables à la chair & au lait des vaches. L'euphorbe est de toutes les plantes étrangeres, celle qui donne un plus mauvais goût au lait & à la

viande. Le laitron ou palais de lievre, plante montagnarde dont les rennes ſont fort avides, altere beaucoup le lait des vaches. Enfin M. Hagſtræn, célebre Médecin Suédois, a obſervé que toutes les alliaires & la plûpart des plantes ombelliferes changent entiérement le goût du lait. C'eſt d'après ces ſortes d'obſervations que M. Bielke, de l'Académie de Stockolm, propoſe de rendre le lait de vache ſpécifique contre le ſcorbut, en faiſant manger à l'animal du piſſenlit, du cochlearia, &c. De même pour donner au lait de chevre une propriété contre la goute ou la fievre, il voudroit qu'on fît manger à ces brutes de la morelle ou du tithymale.

LAIT DE LUNE FOSSILE ou PIERRE DE LAIT, *Lac lunæ*. C'eſt une terre farineuſe & calcaire, qui ſe trouve dans certaines ſources, & dans les fentes ou creux des montagnes : elle eſt d'un tiſſu feuilleté, un peu ſemblable à de la raclure d'ivoire; ſes parties ſont fines, légeres, douces au toucher, blanchâtres & ſans liaiſon. Scheuczer penſe que le lait de lune tire ſon origine d'une ſtalactite calcaire décompoſée ou réduite en pouſſiere par le laps du tems. Il n'eſt pas poſſible de faire avec cette terre aucuns vaſes, dont la forme ſe ſoutienne, tant elle eſt aride. Des Auteurs ont encore parlé de cette terre ſous le nom de *Morochtus* : c'eſt à proprement parler une eſpece de *ghur* de craie ou d'agaric minéral : quelquefois elle eſt colorée.

LAITE. *Voyez à l'article* Poisson.

LAITRON ou LACERON, *Sonchus*. Nous ne décrirons que trois eſpeces de cette plante, qui ſont les ſeules d'uſage en Médecine.

Le Laitron doux ou Palais de Lievre, *Sonchus lævis*, eſt une plante qui croît par-tout, dans les jardins, dans les bleds, dans les vignobles, ſur les levées & le long des chemins, principalement dans les champs dont le terrein eſt un peu gras. Sa racine eſt petite, fibrée & blanche : elle pouſſe une tige à la hauteur d'un pied & demi, creuſe en dedans, tendre, cannelée, un peu purpurine : ſes feuilles ſont aſſez longues, liſſes, plus larges & plus tendres que celles du piſſenlit, découpées en leurs bords, remplies d'un ſuc laiteux, rangées alternativement; les unes attachées à de longues queues, les autres ſans queue, embraſſant la tige par leur baſe, qui eſt plus large que le reſte de la feuille. Ses fleurs naiſſent en Mai & Juin, aux ſommités de la tige & des branches, par bouquets à demi-fleurons jaunes, quelquefois blancs, ſemblables à celles du piſſenlit. Il ſuccede à ces fleurs des fruits de figure conique, qui contiennent de petites ſemences oblongues, brunes, rougeâtres, garnies chacune d'une aigrette. Toutes les parties de cette plante ſont laiteuſes : elle eſt bonne à manger en ſalade, avant qu'elle ait pouſſé ſa tige.

Le Laitron épineux, *Sonchus aſper*, reſſemble aſſez à la précédente eſpece : ſes feuilles ſont un peu laciniées, garnies d'épines longues & dures : elle rend un ſuc laiteux & amer : elle croît aux mêmes lieux que la précédente.

Le Petit Laitron, dit Terre-crêpe, *Terra crepola*, a une racine

grêle, longue & fibreuse : ses tiges sont rameuses : ses feuilles sont moins découpées que celles de l'endive : ses fleurs sont jaunes : ses semences sont aigrettées. Elle croît naturellement sur les collines pierreuses, sur les levées, dans les décombres des édifices : elle fleurit tout l'été. Il y a des endroits où on la cultive dans les jardins potagers, pour la manger en salade.

L'usage de ces trois especes de laitron est à-peu-près le même : ces plantes ont un goût herbeux, salé, & rougissent le papier bleu : elles sont rafraîchissantes, adoucissantes. Bien de pauvres gens en mangent, pendant l'hiver, les racines fraîches assaisonnées comme les autres légumes. La décoction des feuilles est bonne pour augmenter le lait aux nourrices : les vaches, les lapins, les lievres & les autres animaux domestiques s'en nourrissent avec plaisir.

Le laitron, chicorée jaune, est le *sonchus repens*, *multis hieracium majus* de J. Bauhin.

LAITUE, *Lactuca*. Cette plante demi-fleuronnée, connue de tout le monde, est ainsi nommée, du suc laiteux qu'elle répand quand on la rompt. On la distingue en deux especes principales; savoir, en *laitue cultivée* & en *sauvage*.

La laitue cultivée ou domestique comprend plusieurs especes en sous-ordre, eu égard à la grosseur, à la figure & à la couleur : il y en a de blanche, de noire, de rouge, de pommée, de crêpue, de lisse, ou de découpée. De toutes ces especes de laitue cultivée, il y en a trois principales, d'un usage fréquent, soit dans les aliments, soit dans les remedes; savoir, la *laitue non pommée*, la *laitue pommée*, & la *laitue romaine*, nommée aussi *chicon*. Parmi les laitues sauvages, celle à *côte épineuse* est la plus en usage parmi nous.

La LAITUE NON POMMÉE, *Lactuca sativa non capitata*, est une plante potagere, qui étant blessée en quelqu'une de ses parties, donne un suc laiteux : sa racine est longue, épaisse & fibrée : ses feuilles sont larges, lissées, d'un verd-pâle, succulentes & agréables étant jeunes; mais elles deviennent ameres quand la tige paroît : cette tige est ferme, cylindrique, feuillée, haute de deux pieds, branchue, portant en ses sommités de petites fleurs jaunes, qui sont des bouquets à demi-fleurons, auxquels succedent de petites semences garnies d'aigrettes pointues, applaties & cendrées : c'est une des quatre petites semences froides.

La LAITUE POMMÉE, *Lactuca sativa capitata*, a les feuilles plus courtes, plus larges, plus arrondies à l'extrêmité que la précédente, plattes & lissées, mais formant bientôt une tête arrondie de la même maniere que le chou : la graine en est noire.

Depuis quelques années, on sert en salade dans les grandes tables deux autres especes de laitue pommée, bien plus belles, & panachées de blanc, de pourpre & de jaune : on les appelle *laitue panachée de Silésie*, & *laitue de Batavia*.

Les Jardiniers, qui ont l'art de rendre crêpues, tendres & pommées plusieurs especes de laitues, savent aussi les faire blanchir en liant les feuilles par touffes avec de la paille, pendant qu'elles sont encore jeunes & tendres. On seme la laitue pommée pendant toute l'année dans les potagers; on l'arrache quand elle est encore tendre, & on la transplante dans des terres bien fumées; par ce moyen les feuilles deviennent plus nombreuses & mieux pommées.

Les laitues pommées étant séchées & brûlées à feu ouvert, fusent de la même maniere que le nitre jetté sur les charbons ardents.

L'on donne le nom de *laitue crêpée* à celle dont les feuilles sont découpées, pliées & repliées comme un crêpe, & de couleur obscure.

La Laitue romaine, appellée Chicon, *Lactuca romana*, a des feuilles plus étroites & plus longues que les précédentes : elle n'est point ridée, ni bosselée, mais garnie en dessous le long de sa côte de petites pointes : sa fleur & sa tige sont semblables à celles de la laitue ordinaire : ses graines sont noires. Cette laitue est une des plus exquises en potage ou en salade, sur-tout lorsque ses feuilles sont d'un jaune blanchâtre.

De tout tems les laitues ont tenu le premier rang parmi les autres plantes potageres : elles sont excellentes crues & cuites, & rendent le chyle bien conditionné. Elles sont rafraîchissantes, humectantes, laxatives, & conviennent aux jeunes gens; elles augmentent le lait aux nourrices, & procurent un sommeil salutaire. Les Anciens ne mangeoient de la laitue qu'à la fin du repas, le soir, pour se procurer du sommeil; mais dans le tems de Domitien, on changea cet ordre, & elles servoient d'entrée de table aux Romains.

Quelques-uns ont dit que l'usage des laitues rend les hommes impuissants & les femmes stériles : il est bien vrai, disent les Auteurs de la Matiere Médicale, que cette sorte de plante n'excite pas les feux de l'amour, mais sans les détruire entierement : ainsi, ajoutent-ils, quoiqu'on les conseille beaucoup pour réprimer le desir de la concupiscence à ceux qui vivent dans le célibat, néanmoins les gens mariés qui desirent d'avoir des enfants n'en doivent pas craindre l'effet.

La Laitue sauvage, *Lactuca sylvestris costâ spinosâ*, se trouve dans les haies, aux bords des chemins, dans les champs & vers les prés, même dans les vignes & les potagers : elle a une racine courte, des feuilles étroites, sinuées, très découpées, armées d'épines un peu rudes le long de la côte qui est en dessous, & très remplies de suc laiteux : d'ailleurs, elle est semblable aux autres laitues; mais elle est plus amere, plus apéritive, & plus narcotique.

Toutes les especes de laitues ne se multiplient que de graine. Les Jardiniers nomment celle à coquille ou à feuille ronde, *laitue d'hiver*. Pour les faire lever promptement, on fait tremper la graine pendant vingt-quatre heures, & on la laisse sécher ensuite dans un lieu chaud; puis en Février & Mars, on la seme fort dru sur une couche & dans des rayons qu'on a

faits avec un bâton : on la couvre légérement de terreau, & on y met aussitôt des cloches. Au bout de dix à douze jours, ces laitues peuvent être mangées en salades. Si on en avoit un besoin plus pressant, on les pourroit faire croître de même en deux fois vingt-quatre heures. Il faudroit pour cela faire tremper la graine dans de l'eau-de-vie, & mêler dans le terreau un peu de fumier de pigeon avec un peu de poudre de chaux bien éteinte; mais ces sortes de laitues ne durent que huit jours sur couche. Les *crêpes blondes*, sont des laitues de primeur; elles se sement à la fin de Janvier: les autres especes se sement sur couche, ainsi que les précédentes, jusqu'en Avril; & on les replante sur terre, quand elles sont assez fortes pour les faire pommer, dans des trous faits avec le plantoir & à un pied l'un de l'autre.

LAMANDA ou ROI DES SERPENTS. On donne ce nom à un magnifique serpent de Java, qui est long de sept à huit pieds, & d'une grosseur médiocre. Cet animal a des écailles cutanées, relevées d'une madrure si éclatante, & distribuée avec tant d'art, que la peinture n'a jamais pu en rendre toutes les beautés d'après l'original. La tête du lamanda est d'une longueur bien proportionnée; son front est cendré, revêtu d'écailles rhomboïdales, marquées d'une croix ponceau. Depuis les yeux, qui sont vifs & brillants, jusqu'au chignon du cou, on voit serpenter le long de chaque côté de la mâchoire supérieure & inférieure, une bande marbrée de bai brun : le derriere de la tête est fort joliment tacheté : la gueule est toute garnie de dents aiguës & crochues. Le dessus du corps est superbe; on y admire des especes d'armoiries & de couronnes différemment figurées & entrelacées ensemble. Ses écailles qui forment des losanges, sont tiquetées de différentes couleurs. Sa queue a une belle tache aurore : vers le trou de l'anus, on apperçoit au dedans une grosseur qui ressemble à un testicule. Les écailles transversales sont isabelles, ornées çà & là d'admirables mouchetures. On prétend que ce serpent ne vit gueres que d'oiseaux.

LAMBDA. *Voyez* GAMMA DORÉ.

LAMBIN. Quadrupede de l'Amérique, ainsi nommé à cause de la lenteur de sa marche. *Voyez* PARESSEUX.

LAMBIS. C'est, selon Labat, une espece de gros limaçon des mers de l'Amérique, dont tout le corps semble n'être qu'un boudin terminé en pointe & ouvert à l'autre bout par une bouche ronde & large, d'où il sort une membrane épaisse, qui sert à l'animal pour prendre sa nourriture, & pour se traîner, tant au fond de la mer, que sur les hauts fonds, où on le trouve ordinairement. La chair de cet animal est blanche & ferme; plus l'animal est gros, plus elle est dure à cuire & de difficile digestion : elle ne laisse pas d'être grasse & d'avoir de la saveur.

La coquille de cet animal, qui a la forme de l'animal lui-même, & qui est parsemée d'un à deux rangs de pointes émoussées, se vend très bien dans le pays : elle sert de cor de chasse à plusieurs Nations sauvages. On en fait une chaux excellente, qui prend à la longue, étant mêlée avec du sable

de riviere, la dureté du marbre. Le défaut de cette coquille est d'être beaucoup plus dure à calciner que la plûpart des autres coquilles dont on se sert aux Isles pour la même opération.

On trouve des lambis d'une grosseur énorme, il y en a qui pesent plus de douze livres. Non-seulement les couleurs extérieures de cette coquille sont agréables, mais on ne trouve encore rien de plus beau, de plus poli, de plus lustré, que son émail intérieur.

Le lambis de plusieurs Conchyliologistes, est un *rocher* ou *murex*. Voyez ce mot.

LAMBOURDE. A Paris, les Tailleurs de pierre donnent ce nom à une pierre calcaire fort tendre, qui se trouve dans les environs de cette Capitale.

LAMBRUS. *Voyez* VIGNE SAUVAGE.

LAMENTIN ou LAMANTIN. Les Voyageurs & les Auteurs sont peu d'accord sur la description de cet animal. Presque tous ont confondu l'hyppopotame, le phocas ou veau de mer, le lion de mer, l'ours marin, ainsi que la vache marine ou bête à la grande dent, avec le lamentin. Cet animal est le même que le *manati* : ce sont les Espagnols établis à l'Amérique qui lui ont donné ce dernier nom.

Le *lamentin* ou *manati* est un gros poisson, long de seize pieds & même plus, large de trois pieds & demi : sa tête est hideuse, l'ouverture des oreilles très petite, peu apparente ; mais il n'en a pas l'ouie moins fine. Sa tête est couverte d'une peau dure & épaisse, garnie de poils courts, clairs, d'un cendré brun : ses yeux sont ronds, & très petits à proportion de la grandeur de l'animal. Il a deux mammelles placées à la poitrine, & deux pieds proche des épaules, qui ont la figure de vraies nâgeoires. Ray dit que si Diogene avoit connu le lamentin, il n'auroit pas eu besoin de plumer un coq pour avoir un bipede sans plumes, puisque le manati est un bipede sans plumes.

Le lamentin est vivipare & s'accouple à la maniere de l'homme : il a le membre génital fait comme celui du cheval, & les entrailles comme le taureau. Cet animal n'est point dangereux, il vient se nourrir d'herbes qu'il trouve sur le rivage, & entr'autres des feuilles des paletuviers.

Dans le Regne Animal, dit M. de Buffon, c'est ici que finissent les peuples de la terre, & que commencent les peuplades de la mer. Le *lamentin*, qui n'est plus quadrupede, n'est pas entierement *cétacée* : il retient des premiers deux pieds ou plutôt deux mains ; mais les jambes de derriere, qui dans les *phocas* & les *vaches marines* sont presqu'entierement engagées dans le corps, & raccourcies autant qu'il est possible, se trouvent absolument nulles & oblitérées dans le lamentin. Au lieu de deux pieds courts & d'une queue étroite, plus courte, que les *vaches marines* portent à leur derriere dans une direction horisontale, les lamentins n'ont pour tout cela qu'une grosse queue qui s'élargit en éventail dans cette même direction ; ensorte qu'au premier coup d'œil, il sembleroit que les premiers auroient une queue divisée en trois, & que dans les derniers ces

trois parties se seroient réunies pour n'en former qu'une seule : mais par une inspection plus attentive, & sur-tout par la dissection, l'on voit qu'il ne s'est pas fait de réunion; qu'il n'y a nul vestige des os des cuisses & des jambes, & que ceux qui forment la queue des lamentins sont de simples vertebres, isolées & semblables à celles des cétacées qui n'ont pas de pieds : ainsi ces animaux sont cétacées par ces parties de l'arriere de leurs corps, & ne tiennent plus aux quadrupedes que par les deux pieds ou deux mains qui sont en avant à côté de leur poitrine.

M. de la Condamine, dans sa Relation de la Riviere des Amazones, dit avoir dessiné d'après nature, à Saint-Paul des Omaguas, à cinq ou six cents lieues de la mer, le plus grand des poissons d'eau douce qui soit connu; que les Espagnols & les Portugais ont donné à ce poisson le nom de *Poisson-Bœuf*, & qu'il ne faut pas le confondre avec le phocas ou veau marin. Il ajoute, que sa chair & sa graisse ont assez de rapport avec celles d'un veau, qu'il n'a point de cornes, qu'il ne sort jamais entierement de l'eau, & que même il n'en peut sortir, parcequ'il n'a que deux nâgeoires assez près de la tête. Ces nâgeoires sont en forme d'aîlerons, elles ont seize pouces de long, & lui tiennent lieu de bras & de pieds; il ne fait qu'avancer la tête hors de l'eau pour atteindre l'herbe sur le rivage : ceci prouve encore que le lamentin n'est point un animal amphibie, ni un quadrupede. Le sentiment du P. Labat se trouve appuyé de celui de M. de la Condamine. Cet Académicien dit que l'herbe dont ce poisson se nourrit, est longue de huit à dix pouces, étroite, pointue, tendre, d'un assez beau verd, & qu'il est aisé de voir quand ces animaux sont en pâture, parceque l'herbe qui leur échappe en marchant, ou en la coupant, vient au-dessus de l'eau.

M. de la Condamine a encore trouvé ce poisson dans l'Oyapoc, & dans plusieurs autres grandes rivieres des environs de Cayenne, & de la côte de la Guyanne. On le trouve toujours éloigné de la mer : on le rencontre fréquemment dans les grandes rivieres qui descendent dans celle des Amazónes, comme dans le Guallaga, le Pasraça, &c. Il n'est arrêté dans l'Amazone, que par le Pongo de Borja : il ne boit que de l'eau douce.

Il y a des lamentins qui pesent mille à douze cents livres. Ces animaux sont très timides, ils s'enfuient promptement dans l'eau dès qu'ils entendent le moindre bruit; ce caractere est commun à tous les poissons qui sont sans défense. On les tue avec le javelot & autres instruments semblables. Les habitants des bords de l'Amazone & les François de Cayenne, trouvent sa chair d'un assez bon goût : les Flibustiers & la plûpart des Indiens de l'Isthme de Darien, n'ont souvent d'autre ressource pour vivre, que la chair du lamentin; ils disent que la chair, prise depuis la moitié des côtes, jusques sous le ventre, ainsi que les mammelles, sont d'une grande délicatesse. Il arrive souvent à ce poisson de s'endormir ayant le muffle (qui dans quelques especes est prolongé par deux fortes dents) hors de l'eau; c'en est assez pour le faire découvrir par les Pêcheurs, qui le harponnent,

ponnent, & qui le tirent à terre, quand il a perdu la vie avec son sang. Les Negres sont fort adroits à cet exercice; dès qu'ils ont apperçu un lamentin, & qu'ils sont à portée de le pouvoir harponner, celui qui est sur l'avant du canot lui jette son harpon de toute sa force, & laisse filer la corde qui y est attachée : le poisson blessé s'enfuit; les Negres guidés par le bois flottant qui est au bout de la corde, le suivent; & s'il vient à portée, ils le dardent une seconde fois, afin d'accélérer la perte de son sang; souvent une heure suffit pour cela, ou deux tout au plus. Lorsque ce poisson est mort, il vient sur l'eau : les Negres le mettent dans leur canot avec une adresse singuliere; ou si l'animal est trop gros pour la capacité de leur canot, ils lui passent une corde au-dessus de la queue, & l'amarrent à l'arriere du canot.

Comme on voit souvent le lamentin suivi de deux petits, il y a lieu de croire que sa portée est de deux par an. Il est rare qu'on manque de prendre les petits, lorsqu'on a pris la mere, à moins qu'ils ne soient déja assez grands pour n'être plus allaités & pour s'enfuir. Il est certain que cet animal multiplieroit beaucoup plus qu'il ne le fait, s'il étoit plus en repos; mais il y a une quantité d'ichtyophages qui lui font une guerre continuelle, d'autant plus impunément, qu'il est peu armé.

On trouve le long de ce poisson une couche de lard de quatre ou cinq pouces d'épaisseur, ferme, & d'un aussi grand usage que celui du cochon : ce lard & la panne qui est dans le corps, étant fondus, font un très bon beurre qui ne roussit pas aisément.

La chair de cet animal est un aliment assez communément employé par une partie des habitants de la Guadeloupe, de Saint-Christophe, de la Martinique, & des autres Isles voisines, où l'on en apporte tous les ans de Terre ferme plusieurs navires chargés.

Il y a aussi des lamentins dans le Nil, dans le Sénégal, à la Chine & en Canada. La peau de cet animal est assez épaisse pour être tannée; & lorsqu'elle est bien préparée, elle donne un cuir très fort. Quand on ne veut pas se donner cette peine, on en fait des courroies, & même des semelles de souliers très durables.

On trouve dans la tête du lamentin quatre pierres blanches, auxquelles le peuple de la Chine ou de l'Amérique attribue de grandes vertus.

LAMIE. C'est la plus grande espece de *chien de mer* ou de *requin* ou de *goulu de mer* : voyez REQUIN.

LAMINCOUARD. Arbre de la Guyane : il est de moyenne grandeur; son bois est quelquefois percé à jour. Il est très-bon pour faire des fourches ou poteaux à enfoncer dans la terre : il sert à cet usage à Cayenne faute d'autre. *Mais. Rust. de Cayenne.*

LAMPE SÉPULCHRALE. On trouve souvent en terre, à côté des anciens tombeaux, un vase funéraire fait en forme de lampe, lequel a contenu la matiere enflammée que l'on y avoit déposée comme hommage dû à la mémoire & aux mânes du défunt. On a débité bien des contes sur ces

lampes souterraines ; on a prétendu qu'elles brûloient perpétuellement sans aucun secours étranger, c'est-à-dire, sans le renouvellement de la matiere inflammable, & dans des réduits inaccessibles à toute impression de l'air, &c. Ce qui a donné lieu à cette fable, est un certain tombeau que l'on voit dans la Crimée, à vingt pieds de profondeur dans un roc, où l'accès de l'air n'est pas interdit, & où de la pétrole, ou du naphte, distille continuellement dans la lampe dont la mêche enflammée est de fibres d'amiante, qui, comme l'on sait, est indestructible : *voyez* AMIANTE. Au reste ces lampes sépulchrales perpétuelles, tant vantées par quelques Auteurs, peu crues par quelques autres, viennent d'être remises en honneur (en 1756) à Naples par le Prince San-Severo.

LAMPROIE, *Lampetra*. Poisson de mer & de riviere mis au rang des poissons cartilagineux, qui nâge ordinairement en grande eau, qui léche & suce les pierres, les rochers & la surface intérieure des vases dans lesquels on l'enferme. La lamproie est très connue dans les poissonneries.

Ce poisson, long, gluant & cartilagineux, ressemble à l'anguille, excepté par la tête, qui est de figure ovale. Sa bouche n'est ni fendue, ni longue, ni très large ; mais cavée comme celle des sangs-sues : elle est garnie de dents jaunes, très aiguës & menues, comme triangulaires & rangées sans ordre dans toute sa capacité. Son corps est rond, sa queue est menue & un peu large : la couleur du corps est d'un jaune tirant sur le verd, marqueté çà & là de taches & de points noirs. Son ventre est blanc ; le dos est semé de taches bleues & blanches ; la peau est lisse, ferme & dure. Cette surface du corps est visqueuse, c'est-à-dire, couverte, au lieu d'écailles, d'une bave très gluante : on voit souvent, au travers de la peau, les vaisseaux d'où sort l'humeur qui sert à lubrifier tout le corps. De chaque côté du corps, la lamproie a sept trous ronds, qui lui servent d'ouies. Entre les yeux, au plus haut & au milieu de la tête, elle a un conduit jusqu'au palais, par lequel elle attire & rejette l'eau, comme les poissons qui ont des poumons. Elle nâge au-dessus de l'eau ; & on l'étoufferoit aisément, si on la tenoit par force sous l'eau. Ses yeux sont ronds & profonds : elle n'a ni langue ni nâgeoires ; les replis de son corps lui servent à nâger ; & deux especes de petites aîles, l'une placée sur le bout de sa queue, l'autre un peu plus haut, lui servent à fendre l'eau. Son cœur est enveloppé dans un cartilage, auquel le foie est attaché : ce foie est bleu, peu tacheté & sans fiel. Depuis la bouche jusqu'à l'anus, ce poisson n'a qu'un conduit, long, étroit par les deux bouts, & large au milieu. Au lieu d'arrêtes, la lamproie a sur l'épine du dos un cartilage en forme de corde, dans lequel il y a de la moëlle.

La lamproie entre au printems dans les rivieres pour y déposer ses œufs, & s'en retourne ensuite dans la mer : c'est le tems qu'on en pêche beaucoup, car dans la mer on en prend peu. Ce poisson vit d'eau & de bourbe. Quand il a jetté ses œufs, il devient sec & dur : il ne vit ordinairement que deux ans : sa chair est assez molle, un peu gluante & excrémenteuse.

La lamproie mâle est préférée à la femelle dans les aliments : on doit les prendre dans des eaux vives.

Les Ichthyologistes ont fait mention d'autres especes de lamproie, savoir, 1°. la *petite lamproie d'eau douce*, qui a, outre les grandes dents ordinaires, une autre petite rangée en haut, & située dans le fond de la bouche. Cette lamproie est longue & étroite ; le dos est brun & rouge ; le ventre blanc : on la pêche dans l'Elbe vers le Carême : soit frais, soit fumé, c'est un bon manger : dans un autre tems, la chair en est plus séche. 2°. Une très *petite lamproie d'eau douce*, qui est commune en Suède, & qui est à peine de la grosseur d'un ver : sa longueur est d'un pied & demi. 3°. La *grande lamproie*, ou la *lamproie de mer* : celle-ci change de nom, suivant son âge & sa grandeur : son foie est verd. On en trouve dans l'Elbe qui pesent trois livres : elles rentrent dans la mer avec les saumons. On doute que le formidable ver du Gange, qui est si long, & de couleur bleue, soit une espece de *lamproie*.

M. de la Condamine dit qu'il y a dans la riviere des Amazones, des lamproies qui ont la même propriété que la torpille : celui qui touche une de ces lamproies avec la main ou avec un bâton, ressent un engourdissement douloureux dans le bras, & quelquefois, dit-on, il en est renversé. M. de Réaumur a dévéloppé le ressort caché qui produit cet effet surprénant dans la *torpille*. Voyez ce mot & l'article ANGUILLE TREMBLANTE.

La lamproie n'est point *vivipare*, comme quelques-uns l'ont crû : elle est *ovipare*. Ce poisson s'attache si fortement aux rochers & aux navires, qu'il n'est pas possible de l'en arracher ; c'est pourquoi quelques-uns l'ont nommé *sang-sue de mer* ou *faux remora*.

On donne aux petites lampro[illegible] le nom de *lamprillons* ou de *lamproyons* : elles ne sont pas plus grosses qu'un ver de terre ; on en vend beaucoup à Toulouse sous le nom de *chatillons*, & à Rouen sous le nom de *sept-œil*.

La lamproie est meilleure à manger dans le printems que dans aucun autre tems : sa chair nourrit beaucoup & augmente l'humeur séminale ; mais elle est pesante & pernicieuse à ceux qui ont le genre nerveux foible : les vieillards doivent en user bien sobrement. La graisse de la lamproie est émolliente & adoucissante : on en frotte le visage & les mains de ceux qui ont la petite vérole, pour empêcher qu'il n'y reste des marques.

On a aussi appellé la lamproie, *Murêne de riviere*. Voyez MURÊNE.

La lamproie est sujette à une maladie singuliere : ce sont des insectes qui s'attachent à ses yeux. Muralto dit que ces insectes ont deux pieds, longs & ronds, avec des nœuds, & des pointes blanches & luisantes : leur ventre est épais, ponctué & rond, mais plat comme celui des punaises. Des deux côtés de la tête sortent deux especes de bras, qui soutiennent un œil fort transparent & convexe. Outre cet œil, Muralto a observé à la tête de ces insectes deux autres yeux noirs, une petite barbe & une gueule fort large. L'œil que les bras soutiennent (& qui n'est peut-être

qu'un suçoir) est fortement attaché à l'œil de la lamproie; en sorte que ces insectes semblent sucer l'humeur des yeux des lamproies, & les aveuglent.

LAMPSANE ou HERBE AUX MAMELLES, *Lampsana.* C'est une plante qui ressemble un peu au laitron, & qui croît communément dans les jardins & les vergers, le long des champs & sur le bord des chemins: sa racine est simple, blanche & fibrée: sa tige est haute d'environ trois pieds, ronde, cannelée, rougeâtre, un peu velue & creuse: ses feuilles ressemblent assez à celles du laitron des murailles: ses fleurs naissent aux sommets des branches, formées en bouquets ronds, à demi-fleurons jaunes: il leur succede des capsules cannelées, remplies de menues graines, noirâtres, un peu courbes & sans aigrettes.

Cette plante est toute d'usage: elle est rafraîchissante, laxative & émolliente: son suc guérit la galle, & particulierement le bout du sein quand il est fendu ou écorché; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'herbe aux mamelles.

LAMPYRIS. Ray donne ce nom à un insecte sans aîles, & qui est la femelle d'une espece de mouche cantharide. Il est composé d'onze anneaux; sa tête est petite. Tant que cet animal vit, les trois derniers de ses anneaux jettent la nuit des rayons de lumiere, qui facilitent à son mâle les moyens de la venir trouver. C'est une espece de ver-luisant: on le trouve sur terre l'été dans les genevriers. *Voyez* ce que nous avons dit à l'article Ver-luisant.

LANCEOLE ou LANCELÉE: *voyez à l'article* Plantain.

LANCERON. Nom qu'on donne au brocheton: *voyez* Brochet.

LANDE: *voyez* Genêt épineux, *& la remarque sur les* Joncs.

LANDES. On appelle ainsi des solitudes hérissées, c'est-à-dire, des terres qui ne produisent que du genêt, du jonc marin, de la fougere, du houx, de la bruyere, des ronces & quelques genievres. En Provence, les landes sont couvertes de peu de plantes épineuses; elles sont toujours ornées de marjolaine, de mélisse, de lavande, de véronique, de betoine, de sauge, de thym, même de jasmin, &c. Ces landes, toutes sauvages, toutes brutes qu'elles sont, ont encore leurs usages. On brûle ces plantes vers la fin de l'été, ou dès qu'elles sont desséchées: leur cendre bonifie la terre, & le feu empêche le rejet des racines: mais on doit veiller à empêcher la communication du feu, en nétoyant les chaumes & toute l'herbe du côté de l'endroit où l'on craint que le feu ne communique, en choisissant un tems calme, & en faisant quelques tranchées. Ces plantes étant brûlées, on arrache à la pioche les racines des arbustes; & après les pluies d'automne on laboure ce terrein avec une charrue à versoir & à gros sillons: on donne un second labour au printems, & on peut alors y semer de l'avoine: la seconde année on doit lui donner trois bons labours, si on veut y semer du bled, & la troisieme elle produira une bonne récolte.

Combien de terreins en friche dans la Bretagne, dans la Guyenne, dans

la Provence, dans le Dauphiné, &c. pourroient être défrichés, écobués & rendus fertiles par une semblable opération! J'avoue que les landes qui sont sablonneuses, caillouteuses & pleines de tourbieres de *mica*, arides, noirâtres, &c. ne sont pas propres à être défrichées pour les semailles: mais n'y a-t-il pas d'autres productions qu'on en pourroit tirer, & que faute de connoissances directes ou locales, on se trouve dans la nécessité d'acheter de l'Etranger?

Lorsque nous avons parcouru les terreins de chaque Province de ce Royaume, nous les avons examinés avec toute l'attention convenable, même par la voie de l'analyse. De retour à Paris, nous avons rendu compte verbalement aux Ministres du précis de nos observations; nous attendons maintenant des ordres qui nous mettent en état d'exposer plus au long ces détails importants, ainsi que ceux qui ont quelque rapport aux Arts & aux Métiers, ou à la construction & entretien des grands chemins, &c.

LANERET. C'est le mâle du *Lanier*: voyez ce mot.

L'un & l'autre sont des oiseaux de proie, qui tiennent constamment la perche. Le laneret vole pour la corneille, pour le courlis, &c.

LANGOUSTE, *Locusta marina*. Des Auteurs ont donné ce nom à la *sauterelle de mer*; à l'*hippocampe* ou *petit cheval marin*; & à une espece d'*écrevisse* ou *cancre*. Voyez ces mots.

La langouste, proprement dite, ou sauterelle de mer, est un crustacée couvert d'une croute peu dure: il a deux longues antennes, qui sont garnies d'aiguillons à leur base, & deux autres antennules au-dessous, plus déliées & plus courtes: son dos ou corselet est rude & plein de crêtes: c'est un cancre ou écrevisse de mer, qui n'a point de pinces comme les autres crustacées. *Voyez* les mots CANCRE, CRABE, ECREVISSE, HOMMAR, &c.

Les langoustes vivent dans les lieux pierreux; elles sont communes dans la Méditerranée. Pendant l'hiver elles cherchent l'embouchure des rivieres, & dans l'été elles se retirent ailleurs. Pline dit qu'elles se battent entr'elles avec leurs cornes.

LANGUE. Nous n'entendons point faire ici mention de cet organe, qui chez tous les animaux est le siége du goût (*voyez* ce que nous en avons dit à l'article des *Sens*, à la suite du mot HOMME), mais de plusieurs plantes, dans lesquelles les Anciens ont cru trouver quelque ressemblance avec la langue des animaux dont elles portent le nom françois ou grec. C'est ainsi que l'on donne à la buglose, le nom de *langue de bœuf*; à l'hippoglose, celui de *langue de cheval*; à la cynoglose, celui de *langue de chien*; à l'ophioglose, celui de *langue de serpent*; à la scolopendre, celui de *langue de cerf*. Voyez chacun de ces mots.

LANGUE DE CERF, ou SCOLOPENDRE VULGAIRE, *Lingua cervina*. Plante qui naît dans les puits & les fontaines, dans les fentes des pierres, sur les rochers humides & autres lieux ombrageux: ses racines sont capillaires, noirâtres, nombreuses, entrelacées avec les queues des

vieilles feuilles : elles poussent huit à dix feuilles, longues de dix pouces ou environ, oreillées à leur naissance, pointues à leur extrêmité, d'un verd gai, lisses, & portées sur une queue très longue, terminée par une côte qui regne dans le milieu de la feuille. Il semble que cette plante n'ait point de fleurs ; mais elle porte plusieurs capsules dans des sillons feuillés & roussâtres, qui se trouvent sur le dos des feuilles. Quoique ces capsules soient très petites, cependant on les découvre facilement par le moyen du microscope : elles sont munies chacune d'un anneau élastique, lequel en se contractant ou en se séchant, ouvre la capsule, de laquelle il sort beaucoup de semences menues comme de la poussiere.

Cette plante est d'un goût acerbe, & répand une odeur herbeuse : elle est un peu astringente, & convient pour le gonflement de la rate, le cours de ventre, le crachement de sang : on a coutume de la joindre aux autres plantes capillaires dans des bouillons béchiques & vulnéraires. Les Anglois en mêlent dans leur *posset*, pour arrêter les mouvements convulsifs.

Le posset des Anglois est fait ainsi : on verse douze onces de vin blanc dans deux livres de lait bouillant, édulcoré avec une demi-once de sucre en poudre.

On donne le nom de *scolopendre vraie* au *ceterach* : voyez ce mot.

LANGUE DE CHIEN : *voyez* CYNOGLOSE.

LANGUE DE SERPENT, ou LAMIODONTES : *voyez* GLOSSOPÊTRES. On donne aussi le nom de *langue de serpent* à l'herbe sans couture : *voyez* OPHIOGLOSSE.

LANGUETTE, *Lingula*. C'est un poisson des Indes, qui a le corps & la tête jaunes : il est armé de six ou sept aiguillons sur le dos, à la suite desquels est une forte nâgeoire qui se replie vers la queue, & au-dessous du ventre : il y a un aiguillon entre ses nâgeoires, dont les premieres sont contre ses ouies. Les Chinois mettent ce poisson au nombre des mêts délicieux.

LANIER : *voyez à l'article* FAUCON.

LANSON. Petit poisson de mer, dont les morues sont friandes, & qui sert d'appas pour les pêcher.

LAPEREAU. C'est un petit lapin de l'année : *voyez plus bas au mot* LAPIN.

LAPIN, *Cuniculus*. Animal quadrupede, connu & commun dans toute l'Europe. On nomme sa femelle *lapine* ou *hase* ; & ses petits, *lapereaux*. Ces animaux habitent ordinairement sur les montagnes, où ils se creusent des terriers. Ils s'apprivoisent aisément ; on en nourrit de domestiques, que l'on nomme vulgairement *lapins de clapiers*. Ces derniers varient pour les couleurs, comme tous les animaux domestiques ; le blanc, le noir & le gris sont cependant les seules qui entrent ici dans le jeu de la Nature. Les lapins noirs sont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs ; ceux-ci ont les yeux rouges : on en voit beaucoup de tout gris, & beaucoup de mêlés : enfin, il y en a dont le poil est d'un petit gris fort

joli, ou d'un gris argenté, qu'on nomme *riches*, & dont les peaux sont fort recherchées pour les fourrures. Les lapins d'Angora ne different des autres lapins domestiques, que par la qualité de leur poil, qui est beaucoup plus long, comme le poil des chevres d'Angora est beaucoup plus long que celui des chevres communes. Ce poil de lapin d'Angora est ondoyant, & même frisé comme de la laine; il a quelquefois deux ou trois pouces de longueur : dans le tems de la mue il se pelotonne & rend l'animal difforme. La couleur de ces lapins varie comme celle des autres lapins domestiques.

Le lievre & le lapin, dit M. de Buffon, quoique fort semblables, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne se mêlant point ensemble, sont deux especes distinctes & séparées. M. de Buffon a fait élever des lapins avec des hases de lievre, & des lievres avec des lapines; mais ces essais n'ont rien produit; & lui ont seulement appris que ces animaux, dont la forme est si semblable, sont cependant de nature assez différente pour ne pas même produire des especes de mulets : ces animaux, mêlés ensemble, deviennent ennemis, & il regne entr'eux une guerre continuelle. On a cependant eu des preuves, que, malgré la résistance de la femelle, le mâle s'étoit satisfait; mais il n'en a rien résulté.

La fécondité du lapin est encore plus grande que celle du lievre. On voit les lapines domestiques donner des petits tous les mois, & des portées de neuf, dix, onze, qu'elles allaitent pendant vingt-un jours, sans cesser d'être pleines. Elles ont une double matrice, comme la femelle du lievre, & peuvent par conséquent mettre bas en deux tems. Les lapins multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur subsistance; ils détruisent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbrisseaux & les arbres; & si l'on n'avoit pas contr'eux le secours des furets & des chiens, ils feroient déserter les habitants de ces campagnes. Il y a des gens, qui, pour écarter les lapins de leurs vignes, lorsqu'elles sont en bourgeons, & de leurs bleds pendant qu'ils sont en herbe, fichent en terre, le long des bords de la piece, à six pieds l'un de l'autre, de petits bâtons soufrés, auxquels ils mettent le feu; les lapins qui haïssent l'odeur du soufre, n'approchent point de la piece ensoufrée. Comme cette odeur dure quatre ou cinq jours, il n'y a qu'à recommencer jusqu'à ce que le bourgeon de la vigne & le bled soient hors de danger.

Non-seulement le lapin s'accouple plus souvent, & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le lievre; mais il a aussi plus de ressource pour échapper à ses ennemis. Les trous qu'il se creuse dans la terre, où il se retire pendant le jour, & où il fait ses petits, le mettent à l'abri du loup, du renard & de l'oiseau de proie; il y habite avec sa famille en pleine sécurité; il y éleve & nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois; & il ne les fait sortir de leur retraite, pour les amener au dehors, que quand ils sont tout élevés : il leur évite par-là tous les inconvé-

niens du bas âge, pendant lequel, au contraire, les lievres périssent en plus grand nombre, & souffrent plus que dans tout le reste de leur vie.

Cela seul suffit aussi, dit M. de Buffon, pour prouver que le lapin est supérieur au lievre par la sagacité. Tous deux sont conformés de même; & pourroient également se creuser des retraites: tous deux sont également timides à l'excès; mais l'un, plus imbécille, se contente de se former un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé; tandis que l'autre, par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un asyle; & il est si vrai que c'est par sentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le lapin doméstique faire le même ouvrage; il se dispense de se creuser une retraite, comme les oiseaux domestiques se dispensent de faire des nids; & cela, parcequ'ils sont également à l'abri des inconvénients auxquels sont exposés les lapins & les oiseaux sauvages. L'on a souvent remarqué, que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produisoient, restoient, comme les lievres, à la surface de la terre; & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvénients, & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençoient à creuser la terre pour se mettre en sureté. Dans le dernier débordement de la Loire, qui a noyé une quantité de gibier étonnante, on a observé que plusieurs lapins, prêts à être submergés, avoient eu l'instinct de grimper sur les arbres, de l'écorce desquels ils ont vécu uniquement, jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées. Au reste, cette observation n'est pas nouvelle, & elle a été faite plus d'une fois dans des inondations.

Les femelles, quelques jours avant que de mettre bas, se creusent un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais en zigzag, au fond duquel elles pratiquent une excavation; après quoi elles s'arrachent sous le ventre une assez grande quantité de poils, dont elles font une espece de lit, pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours elles ne les quittent pas, elles ne sortent que lorsque le besoin les presse, & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture; dans ce tems elles mangent beaucoup & fort vîte: elles soignent ainsi & allaitent leurs petits pendant six semaines. Jusqu'alors le pere ne les connoît point; la mere a eu soin de lui en dérober la connoissance, parcequ'il les tue, ou leur dévore les testicules, soit par jalousie, soit pour jouir de la mere. Il n'entre point dans ce terrier séparé qu'elle a pratiqué; souvent même quand elle en sort, & qu'elle y laisse ses petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine: mais lorsqu'ils commencent à être plus forts, & à manger l'herbe que la mere leur apporte, le pere semble les reconnoître, il les prend entre ses pattes, il leur lustre le poil, il leur léche les yeux; & tous, les uns après les autres, ont également part à ses soins: dans ce même tems la mere lui fait beaucoup de caresses, & souvent devient pleine peu de jours après.

Ces animaux vivent huit ou neuf ans: ils courent très vîte, ont l'ouie très

très fine, & on prétend qu'ils ont la propriété de ruminer. Comme les lapins passent la plus grande partie de leur vie dans les terriers, où ils sont en repos & tranquilles, ils prennent un peu plus d'embonpoint que les lievres. On les engraisse encore beaucoup en les châtrant, opération très facile, & qui réussit à merveille. Leur chair est blanche, au lieu que celle du lievre est noire, & elle en differe beaucoup par le goût. La chair des jeunes lapereaux est très délicate; mais celle des vieux lapins est toujours séche & dure : on préfere le lapin sauvage au domestique, il a une saveur plus relevée & plus agréable. On chasse le lapin à l'affut, au chien & au fusil.

M. Brisson dit que le lapin d'Europe & celui d'Angora sont du genre du lievre; mais que le lapin de Java, l'agouty, le lapin d'Amérique, le pak, le lapin de Norwege, le lapin d'Allemagne, ceux des Indes & du Bresil sont un genre particulier : il dit que le caractere de ce genre est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, & point de dents canines; d'avoir les doigts onguiculés, & la queue très courte ainsi que les oreilles.

Les peaux de lapins d'Amérique & de Tabago ont une odeur agréablement musquée; ce qui les fait beaucoup rechercher pour les fourrures. Aujourd'hui on a trouvé le moyen de filer le poil du lapin; on y joint un peu de soie pour en faciliter l'opération : si l'on parvenoit à multiplier dans nos climats l'espece de lapin d'Angole, on pourroit se passer d'y joindre de la soie, son poil étant long, souple & comme soyeux. Les vêtements ou especes d'étoffes de différentes couleurs, faites de poil de lapin, & que l'on commence à porter en France, font déja espérer beaucoup de succès, l'étoffe étant belle, légere & chaude. Pour ce qui regarde le lapin de Norwege, *Voyez* LEMING.

LAPIS LAZULI. Est une pierre bleue, que quelques Lithologistes ont décrite sous les noms de *jaspe bleuâtre*, de *pierre d'azur*, d'*azul* ou d'*azur oriental*. C'est une espece de pierre de roche, composée de quartz, quelquefois d'une espece de spath fusible, mêlé de paillettes ou de mica jaune ou d'or, ou de grains pyriteux, & d'une partie métallique bleuâtre, que les expériences de M. Margraff démontrent être dues au fer. *Voyez notre Minéralogie, premiere Partie, pag. 208.*

Le lapis lazuli est très dur, presque réfractaire au feu, pesant, opaque, d'un bleu vif, plus ou moins foncé, susceptible d'un beau poli, se cassant en morceaux irréguliers, vîtreux dans les fractures, & faisant souvent feu avec le briquet.

Cette pierre nous vient de l'Asie en morceaux de diverses grosseurs & informes : on la trouve en Perse & à Golconde. C'est une matiere chere dans le commerce : on choisit celle qui est la plus pesante, la moins chargée de raies blanches, d'un bleu formé, étendu & vif; afin que les bijoux que l'on en fait, présentent une surface totalement bleue : on en rencontre aussi en Suede, en Prusse, en Bohême & en Espagne; mais qui est si tendre, qu'à peine peut-on le polir.

Comme la couleur bleue de cette pierre eſt de la plus grande beauté, & qu'elle ne s'altere que peu ou point du tout, ni à l'air ni au feu, des Ouvriers intelligents ont trouvé le moyen d'en extraire cette partie colorante pour l'uſage de la peinture. Cette poudre précieuſe eſt connue ſous le nom d'*outre-mer*. Le procédé en eſt décrit dans preſque toutes les Minéralogies.

LAQUE ou LAC, ou RÉSINE-LACQUE. *Voyez* à la ſuite de l'article Fourmi. A l'égard du lac de la Chine, *voyez* Arbre du vernis.

LAQUE. *Voyez* Raisin d'Amérique.

LARD. Eſt une eſpece de graiſſe. *Voyez* l'article du Sanglier & le mot Graisse.

LARE. Nom donné aux *mouettes*. Voyez ce mot.

LARIX. *Voyez* Melese.

LARME DE JOB, *Lachryma Job*. Eſt une plante arondinacée, que l'on cultive dans les jardins, particulierement en Candie, en Syrie, & dans les autres pays orientaux : ſouvent elle y vient d'elle-même, ce qu'elle ne peut faire dans les climats froids. Ses racines ſont fibreuſes, noueuſes & longues : ſes feuilles ſont ſemblables à celles du bled de Turquie, longues d'un pied & demi. Il ſort des aiſſelles de ſes feuilles de petits pédicules, qui ſoutiennent chacun un nœud qui contient l'embryon du fruit : il part de ces nœuds des épis de fleurs à étamines, renfermés dans un calice à deux balles ſans barbe. Ces fleurs ſont ſtériles ; car les embryons naiſſent dans les nœuds, & deviennent chacun une graine unie, luiſante, jaunâtre avant la maturité, rougeâtre quand elle eſt mûre, très dure, & de la groſſeur d'un pois chiche. Cette graine eſt compoſée d'une coque dure, ligneuſe, & d'une amande farineuſe, enveloppée d'une membrane fine : on mange cette graine à la Chine. On voit quelquefois des chapelets faits avec les coques de ce fruit.

LARME DE VIGNE. Nom qu'on donne à la liqueur qui diſtille naturellement goutte à goutte dans le printems, des ſommités ou ſarments de la vigne en ſeve, après qu'elle a été taillée : on prétend que cette eau eſt bonne pour les maux des yeux & des reins, & qu'un verre de ces larmes rappelle les ſens d'un homme ivre.

Le nom de *larmes* ſe donne auſſi aux ſucs gommeux ou réſineux qui ſe coagulent en diſtillant des arbres qui les produiſent. On dit larmes de ſapin, larmes de maſtich, larmes de lierre, &c. *Voyez* l'article Gomme & celui de Résine.

LARVE, *Larva*. Les Naturaliſtes déſignent par ce nom les inſectes à métamorphoſes, lorſqu'ils ſont dans leur premier état au ſortir de l'œuf ; par exemple la chenille eſt en ce ſens la *larve* du papillon : cependant le mot *larve*, qui ſignifie *maſque*, convient mieux à la fauſſe chenille & au ver qui ſe métamorphoſe. C'eſt dans l'état de larve que l'inſecte groſſit & mange beaucoup. Le ver du hanneton eſt une véritable larve.

LASER, *Laſerpitium*. Eſt une eſpece de plante férulacée, qui croît en Provence aux environs de Marſeille : elle eſt hyſtérique, vulnéraire, car-

minative, & propre à résister au venin. On prétend que cette plante a fourni autrefois de l'*assa fœtida*, qui étoit fort estimé des Romains. Le lieu natal du *laser* est la Perse. On ne trouva sous Neron, dans toute la Province Cyrenaïque, qu'une seule plante de *laserpitium*, qu'on envoya à ce Prince sous le nom de *silphium*. Voyez ce mot.

LATANIER ou BACHE, ou PALMIER EN EVENTAIL, *Palma Dactylifera radiata major, glabra*. Est un arbre des Isles Antilles, qui s'éleve fort haut; quoiqu il ait peu de grosseur. Son bois a la dureté du fer; mais il n'a pas plus d'un doigt d'épaisseur; & tout l'intérieur n'est qu'une sorte de filasse ou de moëlle. Ses feuilles qui pendent en petit faisceaux au sommet des rameaux, sont plattes & en forme d'éventail. En naissant, c'est un éventail fermé; épanouies, c'est un éventail ouvert, excepté que les bouts sont pointus & séparés. Les habitants s'en servent pour couvrir leurs cabanes; ils en font aussi des parasols & divers autres ouvrages. Les Sauvages lient deux ou quatre de ces feuilles ensemble; savoir deux dessus & deux dessous : dans le milieu ils mettent des poissons attachés par la queue, qu'ils exposent au feu pour les conserver. Les Maillés font un grand cas de cette sorte de palmier; ils en mangent le fruit qu'on appelle *pomme de bache* : ils tirent un fil des feuilles pour faire leurs hamacs : d'autres Indiens font des lances de son bois, & en arment la pointe de leurs fléches. On prétend qu'on feroit d'excellents aqueducs du tronc des lataniers : à Cayenne on est même dans l'usage de le fendre & de le vuider de sa moëlle pour en faire des gouttieres.

LAVAGNE. Nom donné à une pierre fissile, qui se tire d'un lieu nommé *Lavagne* sur la côte de Gênes, & qui s'emploie pour couvrir les maisons & pour faire du pavé. La grandeur, l'épaisseur & la qualité de certains morceaux, la rendent propre à recevoir la peinture : on y peint de grands tableaux.

LAVANDE, *Lavandula*. Les parties de la fructification des *Stœchas* sont tout-à-fait semblables à celles des lavandes. Ces plantes ont les mêmes propriétés; & la seule différence ne consistant qu'en ce que les fleurs des lavandes viennent par épis, & celles des *stœchas* en forme de tête, ces plantes ont été mises, par M. Linnæus, sous le même genre; cependant nous ne parlerons du *stœchas* qu'à son article.

La lavande est une sorte d'arbuste qui pousse des tiges dures, ligneuses, quarrées, à la hauteur de deux ou trois pieds. Ses tiges sont chargées dans toute leur longueur de feuilles longues & étroites, blanchâtres, & terminées par des épis de fleurs labiées. Toutes les parties de la plante ont une odeur aromatique & agréable. La lavande porte des fleurs labiées; aux fleurs succedent quatre semences, qui n'ont pour enveloppe que le calice, au fond duquel elles se trouvent. On distingue plusieurs especes de lavande, dont les unes, comme la *lavande d'Espagne*, ont les feuilles blanches; d'autres, comme la *lavande femelle*, ont les feuilles étroites; d'autres les feuilles larges, telle que celle que l'on nomme la *lavande mâle*, le

ſpic, l'*aſpic*, ou *nard commun*, la *lavande à feuilles d'olivier ;* enfin les lavandes que l'on nomme *ſtœchas*, dont les fleurs ſont ramaſſées en tête. *Voyez* STŒCHAS.

La lavande eſt une plante fort belle dans le mois de Juin, quand elle eſt chargée de ſes épis de fleurs bleues ou blanches, qui répandent une odeur très agréable. Cette plante n'eſt point délicate; elle vient par-tout, & elle ſe multiplie par drageons enracinés. Elle vient d'elle-même dans le Languedoc; dans ce pays-ci on n'en cultive que dans les jardins. Il eſt bon de tranſplanter les gros pieds tous les trois ou quatre ans.

Toute cette plante paſſe pour réſolutive, céphalique, anti-hyſtérique. Les fleurs & les feuilles excitent puiſſamment la ſalivation, quand on les tient dans la bouche, & qu'on les mâche; c'eſt pourquoi on les emploie utilement dans les maladies ſoporeuſes, dans les catarrhes, &c. Ces fleurs rendent beaucoup d'huile eſſentielle, d'une bonne odeur. Pour avoir de l'eſprit de lavande très agréable, il faut mêler de l'huile eſſentielle de cette plante, très rectifiée & nouvellement diſtillée, avec de bon eſprit-de-vin, & y ajouter une petite quantité de ſtirax ou de benjoin. On ne doit faire uſage de l'eſprit de lavande, ainſi que de tous les remedes aromatiques, que d'une maniere très modérée; car leur uſage allume le ſang, & fait que les parties ſolides étant trop irritées, s'échauffent & s'enflamment. L'eau de lavande ou de mélisſe priſe intérieurement, eſt ſpécifique pour la perte de la parole, cauſée par des indigeſtions ou des ſurchargements d'eſtomac. Ces mêmes eaux, ou l'huile eſſentielle de romarin, préſentées au nez, relevent des foibleſſes ou ſyncopes, & ſont ſouveraines pour l'apoplexie ſéreuſe.

On retire de l'eſpece de lavande que l'on nomme *aſpic*, une huile eſſentielle fort inflammable, & d'une odeur pénétrante, que l'on nomme *huile d'aſpic :* on la recommande comme vermifuge; les Peintres en émail en font auſſi uſage. Les mittes, les poux, & d'autres inſectes ont en averſion l'odeur de cette huile; c'eſt pourquoi elle eſt très bonne pour les chaſſer & pour les faire mourir. On nous apporte l'huile diſtillée d'aſpic & de lavande, de la Provence & du Languedoc; mais elle eſt ſouvent falſifiée & mêlée avec de l'eſprit-de-vin ou de l'huile de térébenthine ou de ben. On découvre aiſément ces falſifications; car ſi l'on jette dans de l'eau commune celle qui eſt mêlée avec de l'eſprit-de-vin, ce dernier ſe mêle parfaitement avec l'eau, & l'huile ſurnâge. Pour connoître celle qui eſt mêlée avec l'huile de térébenthine, ou quelqu'autre huile, il faut en brûler un peu dans une cuiller de métal. Si elle eſt pure, elle donne une flamme ſubtile, une fumée d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable, & en petite quantité; au lieu que c'eſt tout le contraire lorſqu'elle eſt falſifiée. *Voyez* à l'article HUILE.

LAVANDIERE ou HOCHE-QUEUE. *Voyez* BERGERONNETTE.

LAVARET, *Lavaretus*. Poiſſon de riviere à nâgeoires molles, & qui tient un peu du ſaumon & de l'aloſe : il eſt long d'environ un pied, gros comme le poing, & couvert d'écailles blanches, argentines, tendres,

ſans taches, mais toujours très propres. Sa tête eſt oblongue : il eſt camus, & ſans dents ; il a deux nâgeoires près des ouies. Sa queue eſt fourchue & noire au bout : il fraie en automne. Sa chair eſt molle, blanche, un peu glutineuſe, très agréable au goût. Ce poiſſon eſt aſſez connu dans les poiſſonneries de Lyon : on en ſert ſur les tables, comme un mets délicieux & de bon ſuc. On en pêche beaucoup dans le lac du Bourget & d'Aigue Belette en Savoie.

LAVERT. Eſt un inſecte très incommode à la Louiſiane dans les bâtiments faits de bois. Ce petit animal, dont les chats ſont extrêmement friands, eſt large d'environ neuf lignes, long d'un pouce, & d'une ligne d'épaiſſeur : il paſſe par la plus petite fente, & ſe jette ſur les plats, quoique couverts, ſur-tout la nuit, dans les garde-mangers. Quand le terrein où l'on s'établit eſt un peu défriché, on n'en voit plus du tout.

LAVES. Nom que l'on donne à des matieres de volcans, telles que les différentes eſpeces de *ponce*, la *pierre du Véſuve* ou *de Naples*, la *pozzolane*, la *pierre obſidienne* ou de *gallinace*, les *ſcories de volcans*, &c. Toutes ces matieres ont été, les unes calcinées, d'autres à demi-fondues, & d'autres totalement vitrifiées ; ce qui fait qu'il y en a de compactes & d'un tiſſu continu ; d'autres qui ſont poreuſes, tendres, legeres, ou qui ſont dures & ſuſceptibles du poli : celles qui ſont poreuſes & légeres nâgent ſur l'eau ; celles qui ſont peſantes & non poreuſes vont au fond de l'eau. Celle dont on ſe ſert à Naples pour paver les rues, & dans la conſtruction des édifices, eſt une lave fort compacte & très ſolide.

La plupart des laves ont probablement été dans un certain état de fluidité pour pouvoir couler, & prendre les différentes formes tortueuſes qu'on leur reconnoît. On trouve des laves courbées, & compoſées de pluſieurs couches, plus ou moins grandes & plus ou moins peſantes, de couleur tantôt noirâtre ou rougeâtre, tantôt blanchâtre ou jaunâtre, tachetées de parties vitreuſes ; il y en a même qui tombent en efflorefſcence, & donnent une ſaveur de ſel alkali. Pour l'intelligence de ce qui précede, il faut lire chacun des mots que nous avons cités ; puis les articles *volcan*, *tremblement de terre* & *pyrite ;* même les mots *montagne* & *terre.*

LAVEZZE ou LAVEGE. Eſt une eſpece de pierre ollaire, qui ne ſe tire guere que de trois carrieres connues, l'une dans le Comté de Chiavennes, une autre dans la Valteline, & la troiſieme du côté de Pleurs, dans le pays des Griſons. Cette pierre ſert à faire des marmites & d'autres vaiſſeaux de cuiſine qui réſiſtent au feu. *Voy.* PIERRE OLLAIRE & PIERRE DE COME.

LAVIGNON, en latin *Hiatula*. C'eſt le nom que l'on donne ſur les côtes du Poitou & d'Aunis, à un coquillage de mer, qui eſt une eſpece de came, mais dont les deux pieces ne ſont jamais exactement fermées ; ce qui lui a fait donner, par M. de Réaumur, le nom de *coquille béante*, qui eſt conforme au mot latin *hiatula.* Cette eſpece de coquillage vit enfoncé dans la boue, juſqu'à cinq à ſix pouces de profondeur : à l'aide de tuyaux

qu'il peut allonger & raccourcir, il tire sa nourriture de l'eau. Le lieu où ce coquillage est enfoncé, se reconnoît par de petits trous ronds d'une ligne de diametre, qui restent au dessus de l'endroit où est le lavignon. Sa coquille est polie, blanche ; sur-tout intérieurement, & très fragile. Le goût des lavignons est très insipide, en quoi ils different d'une autre espece de came nommée *flammette*, & *poivrée* en Italien, parcequ'ils font sur la langue l'impression du poivre. Les habitants des environs de la mer mangent le lavignon, après l'avoir tiré du sable par le moyen d'un instrument long & pointu. *Voyez* CAME.

LAURÉOLE ou GAROUTTE, *Laureola*. Espece de thymelée qui naît à l'ombre, dans les forêts & dans les montagnes de la Provence & du Languedoc. Sa racine est pliante, ligneuse & fibreuse : ses tiges sont nombreuses, ligneuses, couvertes d'une écorce cendrée, & hautes de deux coudées. Ses feuilles tiennent de celles du laurier & du grand myrthe ; elles sont toujours vertes, noirâtres, épaisses, luisantes & pointues. Les fleurs sont jaunâtres, & naissent de l'aisselle des feuilles : il leur succede de petites baies de la figure d'une olive, noires, & qui renferment chacune un noyau dur, un peu plus long qu'un grain de chanvre, & dont l'amande est blanche.

Les feuilles, les fruits & l'écorce, tant de la racine, que des branches de cette plante, produisent une forte érosion sur la langue & dans le gosier, quand on en mange ; cette impression y dure même long-tems. Cette plante prise intérieurement, bouleverse l'estomac, excite le vomissement, enflamme les parties intérieures, & corrode les visceres.

L'on croit que les graines de la lauréole sont les grains de Cnide, dont les anciens Grecs ont fait mention : on distingue aussi une autre espece de lauréole, dont le fruit est rouge, & qui se nomme autrement *chamæ-daphné* : celle-ci passe pour le mâle, & l'autre pour la femelle.

LAURIER, *Laurus*. Il y a plusieurs especes de laurier qui different, soit par la forme de leurs feuilles, soit par leur odeur. On fait principalement usage du laurier franc dans la cuisine : il y a d'autres especes de lauriers ordinaires à feuilles larges, à fleurs doubles, à feuilles ondées, à feuilles étroites. Tous ces lauriers ordinaires se nomment aussi *lauriers-jambons*, & leurs feuilles entrent comme assaisonnement dans plusieurs mets. Il y en a une espece dont les feuilles ont l'odeur du benjoin ; mais ce n'est point cet arbre qui donne le benjoin : il est parlé de celui-ci au mot BENJOIN.

L'espece nommée LAURIER IROQUOIS, mérite d'être connue à cause de l'odeur agréable de son bois, & de son usage. *Voyez* SASSAFRAS.

Le LAURIER FRANC, *Laurus vulgaris*, pousse, ainsi que le *laurier royal*, un grand nombre de tiges à la hauteur d'un arbre moyen : leur tronc est sans nœuds, garni de branches couvertes d'une écorce mince : le bois en est peu serré, facile à rompre ; les racines sont épaisses, inégales, obliques.

La fleur n'a point de calice ; elle n'est proprement qu'un pétale divisé jusqu'à la base en quatre ou cinq parties. Aux fleurs succedent des baies

ovales terminées en pointe, & qui contiennent, dans leur intérieur, un noyau. Dans les lauriers ordinaires, il y a des individus mâles & des individus femelles. Les feuilles de laurier sont entieres, simples, fermes, & posées alternativement sur les branches. Toutes ces especes de lauriers craignent les grands hivers; mais exposés au midi le long d'un mur, ils montent quelquefois jusqu'à vingt pieds de hauteur. Ces arbres peuvent se multiplier par les semences & par les marcotes, & l'on peut les greffer les uns sur les autres : ils réussissent mieux dans les terreins secs, que dans les terreins humides. Le laurier vient de lui-même dans les forêts des pays chauds, tels que l'Espagne & l'Italie. Comme ces especes de laurier conservent leurs feuilles pendant l'hiver, on peut les mettre dans les bosquets de cette saison, sur-tout dans les pays maritimes.

Le laurier étoit très célebre chez les Anciens : ceux qui étoient victorieux étoient couronnés de lauriers dans leur triomphe, ou ils en tenoient une branche à la main, comme signe de la victoire : les tentes, les vaisseaux, les lances des soldats vainqueurs, les faisceaux, les javelots en étoient ornés de même; & aujourd'hui encore en quelques endroits, on couronne de laurier chargé de ses baies, les nouveaux Docteurs en Médecine : il semble même que leur nom de *Bacheliers*, *Baccalaurei*, tire son origine de *baccæ lauri*. Cet arbre étoit d'un grand usage pour la Médecine chez les Anciens, & on le regardoit comme une panacée universelle : on employoit souvent les feuilles, les baies & l'écorce des racines. Aujourd'hui on ne fait usage que des baies & des feuilles.

Les feuilles de laurier sont odorantes; elles ont une saveur âcre, aromatique, un peu astringente, jointe à un peu d'amertume. On en peut retirer une huile essentielle très odorante, en les faisant macérer pendant quelque tems dans l'eau, à laquelle on fait subir ensuite la distillation. Les baies de laurier ont encore plus d'odeur & de saveur que les feuilles. On en retire aussi une huile concrete qui est très résolutive, propre à appaiser les douleurs, résoudre les tumeurs, & fortifier les parties qui ont perdu leur ton. On obtient cette huile aromatique en pilant les baies, les faisant bouillir dans de l'eau, & les exprimant à travers un linge; il surnâge à la surface de l'eau une huile verte, odorante, & qui est d'une consistance de beurre. On nous envoie cette huile toute préparée, de Languedoc, d'Italie, & des autres pays chauds où il croît beaucoup de lauriers.

On faisoit autrefois usage de baies de laurier dans la teinture; mais on les a supprimées, ainsi que l'on fera vraisemblablement par la suite à l'égard de plusieurs choses dont on ne voit pas trop la nécessité. Presque toutes les especes de laurier sont âcres, ameres, aromatiques, & d'une odeur extrêmement gracieuse, à l'exception de celle qu'on nomme camphrier, qui laisse couler une huile essentielle concrete, d'une odeur pénétrante, &c. *Voyez* CAMPHRE.

LAURIER ALEXANDRIN. Est une espece de *rusc*. On en distingue deux especes; l'une à larges feuilles, & l'autre à feuilles étroites.

LAURIER AROMATIQUE. *Voyez* au mot Bois de Campêche.

LAURIER-CERISE, *Lauro-cerasus*. Petit arbre fort agréable à la vue, ainsi nommé parcequ'il porte des fleurs semblables à celles du laurier, & des fruits qui ressemblent un peu à ceux du cerisier. On en distingue plusieurs especes : savoir, le *laurier cerise ordinaire*, les *lauriers cerises à feuilles panachées de blanc ou de jaune*, & le *laurier cerise de la Louisiane*, dit *laurier amandé*.

La fleur des lauriers cerises est formée d'un calice qui est d'une seule piece, figurée en cloche ouverte, dont les bords sont divisés en cinq. Ce calice porte cinq pétales arrondis & disposés en rose : aux fleurs succedent des baies presque rondes, rouges, qui contiennent un noyau. Les feuilles de lauriers cerises sont simples, entieres, oblongues, plus épaisses & plus luisantes que celles de l'oranger, & posées alternativement sur les branches ; elles ont à leur bord de petites dentelures qui sont éloignées les unes des autres.

Ces diverses especes de lauriers cerises gardent toujours leurs feuilles, & supportent assez bien le froid de nos hivers : on peut en garnir des terrasses. Dans le mois de Mai, ces arbres se couvrent de belles fleurs en piramide, qui, quoiqu'elles ne soient pas d'un beau blanc, peuvent servir à décorer les bosquets du printems. Dans les pays maritimes où les lauriers cerises ne gelent jamais, on peut en faire des taillis qui fourniront d'excellents cerceaux pour les barils. On peut multiplier les lauriers cerises par les semences, les marcotes, & on peut greffer ces especes panachées sur le laurier cerise commun. On a greffé avec succès le laurier cerise sur le cerisier, mais ces arbres ne durent pas : on a essayé aussi, mais sans succès, de greffer les cerisiers sur les lauriers cerises : on se proposoit d'avoir, par ce moyen, des cerisiers nains.

Les fleurs & les feuilles du laurier cerise ont une odeur d'amande amere, qui est assez agréable : on s'en sert (sur-tout des feuilles) dans les cuisines pour donner le goût d'amande au lait & aux crêmes. On en retire, par la distillation avec l'eau-de-vie, une liqueur qui est assez gracieuse, & que l'on prétend être bonne pour l'estomac : mais il est dangereux de charger trop l'eau-de-vie de cet aromate ; car en distillant plusieurs fois de l'eau sur les feuilles de laurier cerise, on en retire une liqueur qui est un violent poison pour les hommes & pour les animaux. Il cause d'abord des convulsions, la paralysie, enfin la mort.

J'ai fait sur ce poison, dit M. Duhamel, plusieurs expériences. Une cuillerée suffit pour tuer un gros chien ; la dissection anatomique ne nous fit appercevoir aucune inflammation ; mais lorsque nous ouvrîmes l'estomac, il en sortit une odeur d'amande amere très exaltée, qui pensa nous suffoquer ; ainsi il y a lieu de croire que cette vapeur agit sur les nerfs. Malgré les facheux effets que produit cette eau que l'on a distillée sur les feuilles de laurier cerise, elle peut être un bon stomachique, étant prise à petite dose ; car si l'on en fait avaler tous les jours deux ou trois gouttes à un

un chien, son appétit augmente, & il engraisse. On a observé que la gomme du laurier cerise ne produit aucun mauvais effet.

LAURIER DES IROQUOIS. *Voyez* SASSAFRAS.

LAURIER-NAIN. Ce sous-arbrisseau, qui est commun en Sibérie, & dont les propriétés sont fort extraordinaires, porte des feuilles très semblables à celles du laurier ordinaire, avec la différence qu'elles ne sont pas d'une huitieme partie si grandes. Du reste cette plante differe beaucoup du laurier vulgaire : ses fleurs, qui sont jaunes, & qui paroissent en Juin & Juillet, ressemblent à de petites cruches avec des ventres avancés, dont l'extrémité va en augmentant, & l'ouverture est fort étroite : ses feuilles sont d'un verd vif, & fortement attachées à la tige qui est ligneuse ; elles tombent dans le mois de Mai. Le fruit mûr est d'un beau pourpre bleu ; il est fort agréable au goût, quoique mal-sain si l'on en mange avec excès. La tige, qui a environ six pouces de haut, sort d'une racine rampante, & qui est couchée tout à plat sur terre.

A mesure que les anciens bourgeons disparoissent (dans le mois de Mai), il en paroît aussi-tôt de nouveaux ; c'est alors que les feuilles noircissent, & elles ne sont pas plutôt tombées, ainsi que les fruits qui les suivent de près, que le jeune bourgeon est déja couvert de fleurs ; de sorte qu'on ne voit jamais cette plante sans feuilles. Quoique le *laurier nain* croisse rapidement & vigoureusement, il n'acquiert pas un pouce de hauteur en vingt ans : les endroits où croît ce sous-arbrisseau, sont les fondrieres & les marais d'eau douce.

LAURIER-ROSE, *Nerion*. Cet arbrisseau pousse de longues baguettes qui se divisent en plusieurs branches, lesquelles sont garnies en toute leur longueur, de feuilles opposées deux à deux, longues, étroites, terminées en pointe, unies & sans dentelure, relevées en dessous d'une seule nervure : le verd de ses feuilles est terne & foncé. Les fleurs, qui sont en tuyau évasé par le haut en maniere de soucoupe divisée en cinq parties, viennent à l'extrémité des branches, & elles y sont ramassées par bouquets. Quand les fleurs sont passées, il leur succede des siliques presque cylindriques, longues comme le doigt, & qui renferment plusieurs semences garnies d'aigrettes. Il y a des lauriers-roses à fleurs d'un beau rouge, & d'autres à fleurs blanches : le *nerion* des Indes à feuilles étroites, a les fleurs d'un rouge pâle, & odorantes. Le petit laurier-rose, *chamænerion* a les fleurs d'un rouge pourpre, ou bleues.

Comme les lauriers-roses craignent le froid de nos climats, on est obligé de les mettre en caisse pour les conserver l'hiver, & dans la belle saison ils font l'ornement des jardins. On peut cependant les élever aisément en pleine terre dans quelques Provinces méridionales du Royaume : quant aux lauriers-roses à fleurs doubles, ils sont si délicats, qu'il faut les conserver dans les serres chaudes.

On dit que la décoction des feuilles de laurier-rose est un poison pour les animaux & pour les hommes. Les animaux qui en mangent, sont atta-

qués d'angoiſſes inſupportables, leur ventre ſe gonfle, & il ſurvient une inflammation univerſelle dans les viſceres : les remedes contre ce poiſon, ſont l'huile d'olive & tous les adouciſſants. Les feuilles de laurier-roſe, écraſées & appliquées extérieurement, ſont digeſtives, réſolutives, & bonnes contre la morſure des bêtes venimeuſes; deſſéchées & pilées, elles ſont un excellent ſternutatoire.

LAURIER SAUVAGE D'ACADIE. Eſt le nom que les habitants des frontieres du Canada donnent à l'arbre de *cire-nain* de la Caroline. *Voyez* Arbre de cire.

LAURIER-TIN, *Tinus*. Les diverſes eſpeces de laurier-tin varient un peu par la forme de leurs feuilles, & par leur couleur; les unes ſont panachées en blanc, les autres en jaune. Les lauriers-tins ſont de très jolis arbriſſeaux; ils ſont ornés de fleurs diſpoſées en ombelles, compoſées d'un ſeul pétale en forme de cloche, & diviſé en cinq parties. Ces fleurs ſubſiſtent preſque pendant toute l'année; on doit par cette raiſon mettre cet arbriſſeau dans les boſquets d'hiver, où il eſt d'autant plus agréable, qu'il eſt encore couvert de fleurs quand tous les autres arbres & arbuſtes en ſont dépouillés. Ses feuilles, qui ſont d'un verd foncé, & oppoſées ſur les branches, ne tombent point pendant l'hiver. Si des gelées trop fortes font périr les branches de ces arbriſſeaux, la ſouche repouſſera bientôt de nouveaux jets. Les baies de laurier-tin ſont très purgatives, mais on n'en fait aucun uſage.

LAUVINES. *Voyez* à la ſuite du mot Neige.

LECHE, *Cyperoïdes latifolium ſpicâ rufâ, &c.* Cette plante, qui croît aux lieux aquatiques, a été placée entre les eſpeces de gramen, par les anciens Botaniſtes; mais M. de Tournefort en a fait un genre ſéparé. Ses racines ſont aſſez groſſes, noueuſes, fibreuſes, & ſemblables à celles du ſouchet long : ſes feuilles ſont longues d'un pied & demi, aſſez larges, triangulaires. Sa tige eſt haute de deux à trois pieds, ſans nœuds, portant à ſa racine des épis à écailles, entre leſquels ſont attachés des fleurs à étamines rouſſes; ces fleurs ne laiſſent rien après elles, mais les épis qui ſont au deſſous portent des graines, & ne fleuriſſent point : ces graines naiſſent ſous les écailles qui compoſent les épis; elles ſont triangulaires & renfermées chacune dans une capſule membraneuſe. La racine de cette plante curieuſe a preſque les mêmes vertus que celle du ſouchet long : ſes fleurs ſont déterſives & apéritives.

LEDON ou LEDUM. Eſpece de ciſte, d'où découle le *labdanum*. Voy. ces mots.

LEGUANA ou IGUANE, ou SENEMBI. Animal amphibie, ou eſpece de lézard qui ſe trouve en pluſieurs endroits de l'Amérique & aux Indes Orientales : on mange ſa chair & ſes œufs. Ce lézard ne ſiffle point & ne fait aucun mal : ſes petits nâgent aſſez bien; mais dès qu'ils ſont grands, ils ne le peuvent plus. Les Mexicains nomment cet animal *aquaquetz pallin*, les Haïtains l'appellent *ignona* & *inana*, les Indiens le nomment

soaager, les François *coq de joûte*, & les habitants de la Martinique, *gros lézard*.

L'iguane, qui est une espece de lézard goîtreux & fouetteur, a environ cinq pieds de long, quelquefois huit & quinze pouces de circonférence; sa peau est grise, brune, & chargée d'écailles rudes, tuilées : depuis la tête jusqu'à la queue, il a sur le dos une rangée de pointes comme un peigne : ses yeux sont longs; ses dents sont petites & en faucille. Le mâle a une peau qui lui pend depuis la gorge jusqu'à la poitrine : c'est une espéce de goître en partie denté & en partie édenté; il la roidit & l'étend à volonté. Le sommet de la tête est livide : les pattes de devant sont plus menues que celles de derriere; elles ont toutes cinq griffes, munies d'ongles fort pointus & crochus.

Cet animal est assez maigre de corps; mais ses pattes de derriere & sa queue sont fort charnues.

La capacité du ventre de l'iguane est grande, & toute la partie intérieure est tapissée de deux pannes de graisse jaunâtre, qui est estimée nervale : les mâles ont une posture hardie, un regard affreux & épouvantable; ils sont d'un tiers plus gros que les femelles, qui sont toutes vertes, & ont un regard plus doux. Ils s'accouplent au mois de Mars; alors il est dangereux d'en approcher. Le mâle, pour défendre sa femelle, s'élance sur les personnes qui s'en approchent : comme il n'a point de venin, sa morsure ne met dans aucun péril; mais il ne quitte point ce qu'il a mordu, à moins qu'on ne l'égorge, ou qu'on ne le frappe rudement sur le nez.

Les habitants du Bresil leur font la chasse au printems, après qu'ils ont mangé beaucoup de fleurs de mahot & de feuilles de mapou qui croissent le long des rivieres : ils vont se reposer sur des branches d'arbres qui avancent sur l'eau; & leur stupidité est telle, que, quoiqu'ils soient très subtils & vîtes à la course, ils voient approcher le danger sans le fuir. Ces animaux sont difficiles à tuer au coup de fusil; l'on en a vu en recevoir trois coups sans s'abattre; mais on peut les faire mourir promptement, en fourant un petit bâton ou un poinçon dans leurs naseaux : on les peut garder vivants pendant trois semaines, sans leur donner à manger ni à boire.

C'est vers le mois de Mai que les femelles descendent des montagnes, & viennent pondre leurs œufs au bord de la mer, à la maniere des tortues; ces œufs sont toujours en nombre impair, depuis treize jusqu'à vingt-cinq : elles les pondent tout à la fois : ils ne sont pas plus gros que ceux de pigeon, mais un peu plus longs; l'écaille en est blanche & souple comme du parchemin mouillé : le dedans des œufs est blanchâtre, & sans glaire ni blanc : ils ne durcissent point, quoiqu'on les fasse bouillir; ils donnent un très bon goût à toutes sortes de sausses, & valent mieux, dit-on, que ceux de poules.

Un de ces lézards suffit pour rassasier quatre hommes : les femelles sont toujours plus tendres, plus grasses, & de meilleur goût que les mâles;

mais la chair de ces animaux nuit ſingulierement aux vérolés; elle réveille même cette maladie quand elle a été long-tems aſſoupie.

Séba donne la deſcription de ſept eſpeces d'iguane, qui varient par la couleur : ſavoir, la premiere d'Amérique; la deuxieme de Surinam; la troiſieme du Ceylan; la quatrieme eſt la femelle du précédent; la cinquieme ſe trouve dans l'Iſle de Formoſe aux Indes Orientales; la ſixieme eſt la petite eſpece du précédent; la ſeptieme eſt de la Nouvelle Eſpagne; où on l'appelle *tamacolin.* On ne peut trop admirer la beauté ſinguliere de ces lézards, la forme de leur goître, la marbrure de leurs diverſes écailles, &c.

LÉGUME, *Legumen.* On donne ce nom aux graines qui ſe trouvent renfermées dans une coſſe ou toute autre eſpece d'étui, & à beaucoup d'autres ſortes de plantes que l'on cultive dans le potager, telles que les aſperges, les melons, &c. Les vrais légumes ſont les petits pois, les feves, lentilles, haricots, lupins. Le nom de légumes s'étend auſſi aux racines potageres. La culture des légumes exige beaucoup de détails. Nous parlons de cet art qui fait la gloire du Jardinier, aux mots *fleurs*, *plantes potageres*, *fruits*, *racines*, & particulierement dans les articles où nous donnons l'hiſtoire des plantes qui ſont d'uſage pour la cuiſine; telles que la *laitue*, les *concombres*, le *céleri*, la *chicorée*, les *cardons*, les *champignons*, &c.

En Botanique on a appellé auſſi du nom de *papillonnacées*, certaines plantes légumineuſes, à cauſe de la figure irréguliere de leur corolle, qui repréſente en quelque ſorte la figure d'un papillon qui prend ſon vol. A conſidérer tous les caracteres de la famille des *légumineuſes*, on y place des herbes annuelles & vivaces, des arbriſſeaux, & même des arbres qui ont juſqu'à ſoixante & dix pieds de hauteur. Les herbes légumineuſes ſont ordinairement rampantes, ou s'attachent par des vrilles, & ſe roulent autour des arbres, comme il arrive aux veſces, aux haricots, &c. Les arbriſſeaux ſont tortus, la plupart épineux. En général les racines des légumineuſes ſont longues & fibreuſes; les tiges ſont cylindriques, comme celles des jeunes branches qui ſont alternes; celles qui ſont ſarmenteuſes, comme dans le haricot, ſe roulent de droite à gauche dans un ſens oppoſé au mouvement du ſoleil. L'écorce, dans les grands arbres de cette famille, eſt fort épaiſſe, & ridée comme un rézeau à mailles longues; les feuilles ſont alternes, & la plupart ont un mouvement journalier, qui répond à celui de la lumiere du ſoleil. *Voyez* SENSITIVE. Dans quelques genres, comme l'acacia, le cytiſe épineux, les branches ſe terminent en une épine qui eſt d'abord couverte de petites feuilles, ou bien cette épine ſort des aiſſelles des feuilles. Dans la ſenſitive & dans le bonduc, il ſort de toute la ſurface des branches & des pédicules même des feuilles, des piquants qui ne tiennent qu'à l'écorce, & qui tombent dès que la plante vieillit un peu; au lieu que les épines ne s'effacent que par la culture. La plupart

des fleurs sont hermaphrodites : le fruit est une gousse tantôt longue & arrondie, tantôt courte, applatie ou lenticulaire, quelquefois droite, d'autres fois roulée en spirale, contenant des loges souvent articulées, remplies dans quelques-unes par une chair farineuse, seche, & dans d'autres par une pulpe : dans le plus grand nombre, cette gousse est pendante & s'ouvre en deux battanrs longitudinaux. Les plantes de cette famille sont en général mucilagineuses.

LEMING ou LEMMAR, *Lemmus*. Espece de petit quadrupede qu'on trouve par troupes dans la Laponie, où on l'appelle *souris de montagne* ou *lamblar* : il est assez semblable à une souris ; mais il en differe par la couleur, étant roux & marqueté de noir : sa queue est courte & couverte de poils serrés. Il a une barbe comme les autres rats, & cinq doigts à chaque pied ; ses oreilles sont fort courtes : il a quatre dents devant, deux en haut & deux en bas, & à chaque côté des mâchoires trois dents molaires. M. Linnæus qui, ainsi que M. Brisson, met ce petit animal dans le genre des loirs, sous le nom de *mus montanus Norwagicus*, dit qu'il s'en trouve toute l'année dans la Laponie, & que dans certaines saisons ces souris de montagnes descendent dans les Provinces voisines. M. Brisson a nommé cet animal *lapin de Norwege*.

On dit que les lémings multiplient beaucoup : ils ne paroissent pas régulierement tous les ans en Laponie, mais tout d'un coup, dans certains tems, & en telle quantité, que se répandant par-tout, ils couvrent toute la terre. On a observé que cela arrive quand il fait des orages & qu'il pleut abondamment : c'est le moment où ces animaux grossissent beaucoup. Ces petites bêtes sont hardies & courageuses ; & loin de fuir à l'approche des passants, elles vont au devant de ceux qui les viennent attaquer, crient & jappent comme de petites chiennes ; &, sans craindre les bâtons ni les hallebardes, qu'elles mordillent ou tiraillent, elles sautent & s'élancent sur leurs ennemis en les mordant de colere : elles se tiennent toujours le long des coteaux & des broussailles, dans les trous des montagnes, mais sans entrer jamais dans les maisons ni les cabanes.

Les habitants de Norwege sont persuadés que ces animaux tombent des nues : souvent ils s'en effraient, & font des prieres publiques pour les écarter. On auroit peine à croire que pour expliquer cette prétendue origine de ces animaux, Wormius ait composé exprès un volume *in*-4°. imprimé en 1653. On trouve dans cet ouvrage la formule des prieres & des conjurations des Catholiques du pays.

Les lémings se font quelquefois la guerre entr'eux, & se partagent en deux armées rangées en bataille, le long des lacs & des prés ; ce que les Lapons prennent pour des présages de guerre qui doivent arriver en Suede. S'ils les voient venir du côté de l'Orient, ils concluent qu'ils auront la guerre avec les Russiens ; & s'ils remarquent qu'ils soient venus du côté de l'Occident, ils tiennent pour infaillible qu'ils seront attaqués par les Danois. Ces petites bêtes ont pour ennemis les hermines qui s'en engraif-

ſent, les renards qui les attaquent & les amaſſent dans leurs tanieres, où quelquefois ils en gardent des milliers dont ils ſe nourriſſent. Les chiens du pays, qui ſont en grand nombre (chaque Lapon ayant le ſien), en font auſſi leur principale nourriture; cependant ils n'en mangent guere que la tête: enfin on dit que les rhennes mangent auſſi de cette eſpece de ſouris de montagnes, & particulierement en été. Malgré ce grand nombre de différents ennemis qui en détruiſent beaucoup, elles ſe font auſſi mourir elles-mêmes, en ſe jettant dans l'eau, après s'être aſſemblées par troupes à la maniere des hirondelles quand elles veulent partir; ce qui fait qu'on les trouve quelquefois mortes par milliers dans un même endroit, & entaſſées les unes ſur les autres, &c.

Il y a des Naturaliſtes qui regardent les lémings comme une ſorte ſinguliere de rat de Norwege; mais M. de Buffon prétend que c'eſt une eſpece d'animal différente de celle de nos rats domeſtiques. M. Linnæus dit que les rats de Norwege font ordinairement cinq ou ſix petits à la fois, mais jamais plus; auſſi leurs femelles n'ont-elles que ſix tettes: ce même Auteur dit que ces animaux ſe nourriſſent d'herbe ou mouſſe à rhennes.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces animaux, ce ſont leurs émigrations; car en certains tems, ordinairement en dix ou vingt ans une fois, ils s'en vont en troupes nombreuſes, & marchant par bandes de pluſieurs milliers, ils creuſent des ſentiers de la profondeur de deux doigts, ſur un demi-quart ou un quart d'aune de largeur. On voit pluſieurs de ces ſentiers à la fois, paralleles les uns aux autres, & diviſés en droites lignes, mais toujours diſtantes de pluſieurs aunes: chemin faiſant ils mangent les herbes & les racines qui ſortent de terre, & font des petits en route; ils en portent un dans leur gueule, un autre ſur leur dos, & abandonnent le ſurplus s'il y en a: en deſcendant les montagnes, ils prennent le chemin du golphe de Bothnie; mais ordinairement ils ſont diſperſés, & périſſent avant d'y arriver.

Il y a encore quelque choſe de fort ſingulier dans la maniere dont ils font ce voyage. Rien ne peut les obliger à ſe détourner de leur route, qu'ils ſuivent toujours en droite ligne. Quand ils rencontrent, par exemple, un homme, ils tâchent de lui paſſer entre les jambes, plutôt que de ſe déranger de leur chemin, ou ils ſe mettent ſur les pieds de derriere & mordent la canne quand on la leur oppoſe. S'ils rencontrent une meule de foin, ils ſe font un chemin au travers à force de manger & de creuſer, plutôt que d'en faire le tour. S'ils trouvent du roc ou de la pierre à leur rencontre, ils font le demi-cercle, mais ſi exactement, qu'ils renfilent auſſi-tôt la droite ligne. En arrivant à un lac, quelque grand qu'il puiſſe être, ils font leur poſſible pour le traverſer dans la même direction, quand ce ſeroit par ſon plus grand diametre. Si par haſard ils rencontrent dans ce lac quelque bâtiment, au lieu de l'éviter, ils tâchent d'y monter, & ſe rejettent enſuite dans le lac, préciſément du côté oppoſé: le courant de l'eau le plus rapide ne les effraie pas; ils pourſuivent toujours leur route, duſſent-ils périr infailliblement.

Si ces rats font quelque dommage dans les champs & dans les prairies, c'est peu de chose, & leur présence en indemnise les habitants; car quand ils commencent à défiler dans les Provinces septentrionales de la Suede, les habitants font une ample capture d'ours, de renards, de martres, de goulus & d'hermines, parceque tous ces animaux, qui suivent les rats pour en faire leur proie, s'exposent par-là eux-mêmes à devenir celle des hommes. On feroit de la peau de ces rats des fourrures fort belles & fort douces, si ce n'est qu'elle est trop tendre & se déchire aisément. Il n'est point vrai que ces animaux aient, comme on le dit, rien de venimeux; car je connois, dit M. Linnæus, plusieurs pauvres Lapons, habitants des forêts, qui sont obligés, par nécessité, à manger de ces sortes de rats, & qui n'en sont nullement incommodés.

LEMMA. Est une plante aquatique, dont les Anciens avoient parlé, mais qui n'a été bien connue que depuis 1740, tems auquel M. Bernard de Jussieu en fit une description très circonstanciée, & que l'on trouve imprimée parmi les Mémoires de l'Académie des Sciences de la même année. Ce célebre Botaniste, en nous donnant premierement la connoissance des fleurs du lemma, qui avoient été jusqu'alors inconnues, & qui font cependant son caractere, a détrompé en même tems de l'idée qu'on avoit eue de faire deux plantes particulieres d'une seule. On observe cette plante dans les lieux marécageux, dans les étangs d'eau douce, & quelquefois hors de l'eau; mais elle est alors amaigrie & comme méconnoissable. M. de Jussieu l'a décrite étant à demi-baignée, parceque c'est en cet état qu'elle produit ordinairement ses fleurs & ses fruits.

Le lemma est une plante traçante : ses rameaux rampent à droite & à gauche, & sont chargés de feuilles, qui, suivant que ces rameaux se trouvent plus ou moins approchés ou écartés, forment des touffes plus ou moins serrées. Les racines naissent du côté inférieur de la branche; elles ressemblent à des filets garnis de fibrilles, & sont brunâtres & pliantes : la branche qui donne naissance aux rameaux, est cylindrique, & partagée d'espace en espace, en espece de nœuds; chaque rameau est terminé, comme la branche, par un bouton de quatre feuilles, qui, venant à se déployer, représente une croix de Malthe : cette plante porte des coques d'une substance de cuir; elles naissent de la queue des feuilles, & contiennent les fleurs & les fruits. C'est dans le Mémoire même de ce savant Académicien, qu'il faut s'instruire de toutes les autres particularités du lemma : on y verra que cette plante differe des autres plantes aquatiques, en ce que leurs feuilles sont plus découpées lorsqu'elles restent plongées dans les eaux, & paroissent plus entieres dès qu'on les en retire; & que celles du lemma, au contraire, sont plus entieres dans l'eau, & deviennent crenelées dès qu'elles en sortent. On ne sauroit croire en combien de lieux & sous combien de climats différents, elle vient avec le même succès. Quant aux propriétés médicinales du lemma, M. de Jussieu soupçonne que cette plante convient pour atténuer & diviser les fluides, & pour

lever les obſtructions des viſceres. La ſaveur de cette plante eſt mucilagineuſe comme celle des fougeres.

LEMMAR. *Voyez* Léming.

LEMOULEMON. Nom qu'on donne à Cayenne à une eſpece de ſcarabée, appellé *capricorne*. Voyez ce mot.

LENDE ou LENTE, *Lens*. Eſt une vermine blanche très menue, qui reſſemble aſſez à un ciron, & qui naît ſur les cheveux ou poils des hommes & des bêtes : ce n'eſt autre choſe que les œufs des poux qui écloſent dans leur tems, & qui deviennent de véritables poux. Ces lendes tiennent ſi fort aux cheveux, qu'il n'eſt pas aiſé de les en détacher ; il eſt plus aiſé de les faire mourir par la force de quelque médicament mercuriel, ou par le moyen de la poudre de *ſtaphiſaigre*, ou de la *poudre de Capucin*, qui eſt la *cévadille*. Voyez ces mots. L'uſage d'un peigne dont les dents ſont fort ſerrées, les fait auſſi périr. Il n'y a guere que les enfants & les gens malpropres qui ſoient ſujets à avoir des lendes. *Voyez* l'article Poux.

LENTILLAC. Nom que les Languedociens donnent à la troiſieme eſpece de *chien de mer*. Voyez ce mot.

LENTILLADE. En Languedoc on donne ce nom à la raie à long bec. *Voyez* au mot Raie.

LENTILLE, *Lens*. Eſt une plante dont il y a deux eſpeces ; la *petite lentille* & la *grande*.

La petite Lentille, *Lens minor*, a la racine menue & fibrée ; ſa tige eſt aſſez groſſe, & haute de neuf pouces, velue, anguleuſe, couchée ſur terre, ou rampante par occaſion, branchue dès la racine. Ses feuilles ſont oblongues, reſſemblantes à celles de la veſce, mais plus petites & velues : il ſort des aiſſelles de ces feuilles des pédicules grêles, qui ſoutiennent chacun deux ou trois petites fleurs légumineuſes, de couleur blanchâtre. A ces fleurs ſuccedent de petites gouſſes courtes, larges, remplies de deux ou trois graines applaties, orbiculaires, dont la couleur eſt jaunâtre, & dans quelques eſpeces rougeâtre ou noirâtre : cette plante eſt la lentille vulgaire.

La grande Lentille, *Lens major*, eſt plus belle en toute maniere, & plus grande que la lentille commune : ſes fleurs ſont plus blanches.

On ſeme beaucoup de l'une & de l'autre eſpece de lentilles dans les champs en terre maigre & ſeche. Cette ſorte de plante eſt annuelle.

Leurs graines ſont d'un grand uſage pour la cuiſine. Par les monuments des Anciens, il paroît que les Philoſophes ſe faiſoient autrefois un grand régal des lentilles ; car Athenée dit, *L. IV*, *Ch. 18*, que c'étoit une maxime des Stoïciens, que le *Sage faiſoit tout bien*, & qu'*il aſſaiſonnoit parfaitement des lentilles*. Par quel contraſte les plus habiles Médecins de nos jours jugent-ils autrement des lentilles ? auroient-elles dégénéré, ainſi que nos eſtomacs ? Quoi qu'il en ſoit, toute l'Ecole de Médecine prononce que les lentilles ne conviennent ni comme aliment, ni comme remede : elle enſeigne que la fréquence d'une telle nourriture, trouble la tête, dérange les

les esprits, amortit la vue, occasionne des terreurs nocturnes, engendre la mélancolie, obstrue les visceres, &c.

On distingue dans les lentilles deux substances; l'une *membraneuse*, qui est la peau; & l'autre *médullaire*, qui est la pulpe. La peau est astringente, & nourrit peu & mal; la pulpe est infiniment meilleure. Tout le monde sait que la *purée de lentille* est assez nourrissante : les paysans s'accommodent de cette nourriture; mais il y a des Provinces où les paysans mêmes n'en font point usage : ils les donnent aux chevaux.

LENTILLE D'EAU ou DE MARAIS, *Lenticula palustris.* C'est une plante que l'on trouve dans les lacs, dans les fossés des villes, & dans les eaux dormantes : elle surnâge comme une espece de mousse verte; elle en couvre toute la superficie d'une multitude infinie de feuilles très petites, noirâtres en dessous, vertes en dessus, luisantes, orbiculaires, & de la forme des lentilles. Ces feuilles sont unies étroitement entr'elles par des filaments très menus & blancs; & de chaque feuille part un filet ou racine, par le moyen de laquelle la plante se nourrit.

L'usage de cette plante est extérieur : elle résout, rafraîchit & calme les douleurs des éréſipelles, des hémorrhoïdes, & des hernies des intestins. Les canards mangent avec beaucoup d'avidité la lentille d'eau.

LENTILLE DE PIERRE ou LENTICULAIRE. *Voyez* PIERRE LENTICULAIRE.

LENTISQUE, *Lentiscus.* Le lentisque est un arbre quelquefois grand, quelquefois petit, selon la nature du sol où il est planté. Il y a plusieurs especes de lentisques, qui different les uns des autres par les pays où ils croissent, & par quelques caracteres de variété. Ces arbres, dans certains pays, sont d'un très grand produit par la résine qu'on en retire, laquelle est connue sous le nom de *mastich.*

Les lentisques portent, sur différents pieds, des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles sont à étamines, attachées ensemble en maniere de grappes, rougeâtres, & elles naissent des aisselles des feuilles. Les fleurs femelles, qui viennent sur d'autres pieds, n'ont qu'un calice, point de pétales; mais un pistil composé de trois stiles, terminés par des stigmates assez gros & velus. Les fruits sont de petites baies rondes, qui noircissent en mûrissant; elles sont d'un goût acide, & elles renferment chacune un petit noyau. Les feuilles des lentisques sont assez semblables à celles du mirthe; elles sont rangées par paire sur une côte creusée en gouttiere. Cette côte n'est point terminée, comme dans la plupart des feuilles conjuguées, par une foliole unique : cette circonstance peut servir à distinguer les lentisques d'avec les térébinthes.

Les lentisques ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver; mais comme ils sont très sensibles au froid, on ne peut point les élever ici en pleine terre, à moins que de les mettre en espalier dans une bonne exposition, & d'en prendre grand soin pendant l'hiver. Le lentisque croît naturellement en Languedoc, en Provence, en Italie, en Espagne, aux

Indes. On le cultive dans l'Isle de Scio ou Chio, pour en recueillir le mastic, dont les Turcs font un si grand usage. Effectivement il en vient une si grande quantité dans cette partie de l'Archipel, que le Grand-Seigneur en retire tous les ans quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille livres pesant de mastic. La culture de cet arbre ne consiste qu'à le provigner; on a par ce moyen beaucoup de jeunes pieds vigoureux, qui fournissent plus de mastic que les vieux. Les lentisques sont la plus grande richesse de cette Isle.

C'est en Janvier que les Turcs plantent les jeunes lentisques, qu'ils distribuent par intervalles & en buissons dans la campagne; ils viennent aussi très bien de semences. Ces arbres fleurissent en Mars. On a grand soin de bien nétoyer d'herbes & de feuilles le bas des arbres, afin que le mastic qui tombe à terre, soit plus propre. On fait aux lentisques des incisions au mois de Juillet; la résine coule ordinairement jusqu'à terre, mais il s'en congele en larmes sur les branches : celle-ci est plus estimée que l'autre. On commence à ramasser la résine vers le seizieme d'Août; cette récolte dure huit jours. On fait ensuite d'autres incisions au même arbre : la seconde récolte commence vers le 14 de Septembre; & quoiqu'on ne fasse plus ensuite de nouvelles incisions, le mastic continue de couler jusqu'au 8 de Novembre : on le ramasse tous les huit jours, & après ce tems la récolte n'est plus permise. Pour que la récolte soit belle, il faut que le tems soit sec & serein. Il ne paroît pas bien certain que les lentisques qui croissent en Italie & en Provence, donnent du mastic; ou s'ils en donnent, c'est en très petite quantité, car celui du commerce vient du Levant.

On nous apporte des pays chauds, le bois de lentisque; il est gris en dehors, blanc en dedans, & d'un goût astringent. Comme on lui attribue la propriété de fortifier les gencives, on en fait des curedents, & on use de sa décoction pour les gargarismes astringents. En Italie on tire du fruit de cet arbre, une huile, par la même méthode que l'on tire celle du laurier en Languedoc. Au Levant, l'huile qu'on en exprime est préférée par les Turcs, à l'huile d'olive, pour brûler & pour employer dans les médicaments. L'huile de lentisque possede une vertu astringente, qui la rend propre lorsqu'on veut resserrer, comme dans la chûte de l'anus & de la matrice.

Le mastic est une résine d'un goût légerement aromatique, résineux & astringent. Le plus beau doit être en larmes ou petits grains, clairs, transparents, d'un blanc jaunâtre, & d'une odeur agréable; il se casse net sous la dent, s'amollit à la chaleur comme de la cire, & s'enflamme sur les charbons. Les habitants de l'Isle de Chio mettent presque tous du mastic dans leur bouche, pour fortifier les dents & les gencives, & pour corriger l'haleine. Ils ont aussi coutume d'en mêler & d'en faire cuire avec le pain pour le rendre plus délicat au goût.

Comme il y a plusieurs especes d'arbres qui donnent du mastic, certaines especes en donnent de plus beau, mais en moins grande abondance;

c'eſt ce maſtic de meilleur qualité, que les Marchands nomment *maſtic mâle*, ſoit qu'il découle d'un arbre mâle ou d'un arbre femelle; & ils déſignent ſous le nom de *maſtic femelle*, celui qui eſt de qualité inférieure. Les meilleurs lentiſques ſe trouvent dans la partie de l'Iſle de Chio, qui eſt du côté du Sud. C'eſt ſans doute de ce maſtic mâle que les Dames du Sérail & les Concubines bourgeoiſes de Turquie mâchent preſque continuellement, pour rendre leur haleine d'une odeur de baume, fortifier leurs gencives & blanchir leurs dents.

On emploie intérieurement le maſtic pour fortifier l'eſtomac, arrêter les diarrhées & les vomiſſements; il entre dans pluſieurs baumes & emplâtres. On l'étend ſur un morceau de taffetas, & on l'applique ſur la temple, pour calmer les douleurs des dents. Enfin, le maſtic ſe diſſout aiſément, & il peut entrer dans la compoſition de pluſieurs vernis.

Toutes les parties du lentiſque, ſes bourgeons, ſes feuilles & ſes fruits, l'écorce des branches & des racines ſont aſtringentes. Dans les Ephémérides d'Allemagne, on vante la décoction de bois de lentiſque, ſous le titre d'*or potable végétal*, comme une panacée ſinguliere contre la goutte & les catharres; en un mot, pour aider toutes les fonctions du corps, en rétabliſſant le ton des fibres, & en adouciſſant l'acrimonie des humeurs.

LEOCROCOTTE, *Leocrocotta*. Eſt un animal d'Ethyopie, de la groſſeur d'un âne ſauvage : il a la croupe du cerf, l'encolure, la queue & le poitrail du lion, & la tête comme un taiſſon; ſes pieds ſont fourchus, ſa gueule eſt fendue juſqu'aux oreilles : il a, au lieu de dents, un os entier, qui lui prend toute la mâchoire.

On dit que cet animal eſt fort léger, & ſurpaſſe tous les quadrupedes à la courſe. On dit encore qu'il naît de l'accouplement d'une lionne & d'une crocotte, ou d'une hyenne mâle : les crocottes ſont des métis que ſont les lionnes étant mâtinées. Geſner penſe que le léocrocotte eſt un *tigre*. Voyez ce mot.

LÉOPARD. Eſpece d'animal quadrupede de l'ancien Continent, que nous décrirons, ainſi que l'once, à la ſuite du mot PANTHERE.

LEPAS. Nom donné par les Grecs à un genre de coquillage univalve, & qu'on a rendu en latin par celui de *patella*, parceque ſa coquille reſſemble à une petite jatte ou à un petit plat. On le connoît, ſur les côtes de la Normandie, ſous le nom de *berlin* ou *berdin;* en Provence, ſous celui d'*arapede;* ſur les côtes de Poitou & d'Aunis, ſous celui d'*œil de bouc* & de *jambe*. Le lepas rampe ſur les rochers. On a calculé ſa marche la montre à la main : un de ces animaux a avancé pendant une minute, huit pouces de long; & ſi l'animal ne ſe repoſoit pas ſi ſouvent, il pourroit avancer d'un pied. La baſe qui eſt à l'ouverture de la coquille, eſt occupée par un gros muſcle, qui a preſque autant de chair que tout le reſte du corps de l'animal : ce muſcle n'eſt point couvert par la coquille. Le lepas s'en ſert pour marcher, ou pour ſe fixer fortement ſur la ſurface d'une pierre : les Pêcheurs ont bien de la peine à l'en détacher, en inſinuant la lame d'un

couteau entre la pierre & la coquille. L'animal s'en détache à sa volonté pour aller à la pâture; mais il meurt s'il cesse d'être entouré d'eau. On le mange crud ou cuit.

La coquille de cet animal est d'une seule piece, assez dure : sa couleur ordinaire est grisâtre; on en voit cependant de diverses autres couleurs : elle est nacrée en dedans, convexe, & a la figure d'un cône. Cette coquille est, ou entiere & simple, ou percée en dessus, ou chambrée, ou écailleuse. On prétend que le lepas, dont la coquille est perforée en dessus, déjecte par cet endroit ses excréments.

Parmi ces coquilles conoïdes, on distingue encore celles dont le sommet est pointu, ou obtus, ou applati, ou recourbé : celles enfin dont la robbe est cannelée ou striée, épaisse ou papyracée. Celles que les Conchyliologistes appellent le *lepas bouclier*, le *concho-lepas*, le *bonnet de dragon* ou *chinois*, l'*œil de bouc*, la *nacelle*, le *cabochon*, l'*astrolepas*, &c. suffisent pour donner une idée des caracteres les plus variés de ce genre d'animaux.

On trouve aussi quelques lepas fluviatiles, & beaucoup de fossiles.

LEPIDOPTERE. *Voyez* à l'article Insecte.

LEPTURE, *Leptura*. Insecte coléoptere, dont les antennes vont en diminuant de la base à la pointe, & dont l'œil entoure la base. On peut regarder les leptures comme des especes de *cérambix* ou capricornes : elles habitent les mêmes lieux, leurs larves & leurs nymphes sont les mêmes, & elles n'en different que par leur corselet, qui n'est point armé de pointes comme celui des *capricornes*. Voyez ce mot.

LERÉ. Espece de chauve-souris du Bresil, & qui est la même que celle de Cayenne. *Voyez* Chauve-Souris.

LERNE, *Lernea*. Espece de zoophyte, qui se trouve sur une sorte de brême, & qui se nourrit de son sang. *Voyez* Zoophyte.

LEROT. *Voyez* à la suite du mot Loir.

LETCHI ou LI-CHI. C'est un des plus beaux & des plus délicieux fruits qui croissent à la Chine, & particulierement dans la province de Canton. Il égale le volume d'une grosse noix : son écorce est chagrinée, mince, d'abord verdâtre, ensuite de couleur de ponceau éclatante. Quand le fruit est mûr & récemment cueilli, cette écorce se termine en pointe : elle enveloppe une espece de pulpe molette, & un petit noyau très dur, de la figure d'un girofle, & de la couleur du jais : il n'y a que le mangoustan & peut-être l'*ata* qui surpassent ce fruit en bonté : il est d'une nature si chaude, que, si l'on n'en use point avec modération, il fait naître des pustules par-tout le corps. Les Chinois le font secher comme nous sechons en Europe les pruneaux, & en mangent toute l'année; ils s'en servent particulierement dans le thé, auquel il donne un petit goût rude ou aigrelet, qui leur paroît plus agréable que celui du sucre. *Voyez* Ata.

LETRE. C'est le bois de fer : *voyez ce mot.*

LEVESCHE : *voyez* Livêche.

LEVIATHAN. Animal dont il eſt parlé dans le *livre de* JOB, *ch.* 40 & 41. Le docte Bochard, qui a lu tout ce que l'Ecriture-Sainte dit à ce ſujet, prétend que le léviathan eſt le crocodile, cet animal ſi difficile à prendre, ſi indomptable, ſi farouche, & dont la peau eſt ſi dure. Pour le prouver, il tire ſes raiſons d'un endroit du *Talmud*, *au Traité du Sabath*, où il eſt dit que le cabith ou chien-marin, eſt la terreur du léviathan : il ſoutient que ce cabith eſt l'ichneumon, & que l'animal, dont il eſt la terreur, eſt le crocodile ; parcequ'en effet l'ichneumon ſe jette dans la gueule du crocodile, s'inſinue dans ſon corps, lui ronge ſes entrailles, & lui perce le ventre : d'où il s'enſuit que le crocodile eſt le léviathan des Hébreux. *Voyez* CROCODILE & ICHNEUMON.

Mais M. Jault, Profeſſeur en Syriaque, prétend que le léviathan eſt le dragon-marin ; & il s'appuye ſur un paſſage d'ISAIE, *ch.* 27, où il eſt dit : *le Seigneur viſitera, avec ſon épée dure, grande & forte, le* léviathan, *ce ſerpent prodigieux, ce ſerpent tortueux, & il tuera le dragon qui eſt dans la mer.* Voyez DRAGON MARIN.

Les nouveaux Hébreux donnent encore le nom de *léviathan* à la baleine.

LEVRAUT. C'eſt le jeune lievre : ſa chair eſt fort ſaine. On donne le nom de *levreteaux* aux petits levrauts qui ſont encore nourris par le pere & la mere. *Voyez* LIEVRE.

LEVRETTE. C'eſt la femelle du lévrier ; les petits s'appellent *levrons*.

LEVRIER. C'eſt une des eſpeces de chien. Le lévrier eſt haut monté ſur ſes jambes, il a la tête longue & menue, le corps fort délié ; on s'en ſert pour courir le lievre. On diſtingue quatre ſortes de lévriers : 1°. celui dont les Ecoſſois, les Irlandois, les Scythes, les Tartares & autres Peuples du Nord ſont fort curieux, s'emploie à courir le loup, le ſanglier, & autres grandes bêtes, comme le taureau ſauvage & le buffle : on l'appelle *lévrier d'attache*. Dans la Scythie il y en a d'aſſez forts pour attrapper les tigres & les lions ; les gens du pays s'en ſervent pour garder le bétail, qui n'eſt jamais enfermé.

2°. Le *lévrier de plaine* : c'eſt le plus agile de tous les animaux. Les meilleurs ſont en Champagne, en Picardie & en Thrace, à cauſe des grandes plaines de ces trois Provinces, ce qui oblige à les choiſir de grande race, de grande haleine, & d'une extrême vîteſſe. Les Portugais choiſiſſent, parmi ceux-ci, les mieux rablés, gigotés & courts, pour bien courir le lievre ſur les côteaux & les montagnes.

3°. Le *lévrier franc* & le *lévrier métis* : ils ſe trouvent en Eſpagne & en Portugal : on les croit mêlés de quelque race de chiens coureurs, ou de ceux qui rident naturellement. Ces ſortes de chiens, qui ne deviennent jamais gras ni gros, conviennent en ce pays-là, qui eſt inculte & rempli de brouſſailles ; ce qui fait qu'ils ne vont qu'en bondiſſant après le gibier, qui y eſt fort commun ; ils ont l'art de l'inveſtir, de maniere qu'ils ne man-

quent pas de le prendre & de le rapporter : on les appelle ordinairement *charnaigres*. Les métis de cette race ont la queue velue & les oreilles pendantes.

4°. Le petit *lévrier d'Angleterre :* on choisit les plus hauts pour courir le lapin dans une garenne ou dans quelque lieu clos ; on les y tient en lesse proche des épinieres faites exprès, & qui sont éloignées des trous où les lapins se retirent, étant hors de terre. Si on veut faire courir le petit lévrier, on bat les épinieres, d'où il sort un lapin, qui, voulant regagner son trou, se trouve barré & souvent pris par le lévrier.

Les lévriers qui ont le palais imprimé de grandes ondes noires, sont les plus vigoureux : on choisit ceux qui sont tisonnés, à gueule noire, & qui ont le corps marqueté de très grandes taches, le pied sec, une encolure longue, la tête petite & longue, le poil longuet, & plus de chair à la partie postérieure qu'à l'antérieure. *Voyez l'article* CHIEN.

LEZARD, *Lacertus.* Sous ce nom générique, on comprend toutes les especes d'animaux amphibies, qui ont une ressemblance commune avec le crocodile, tels que l'alligator, le cordyle, le caméleon, la salamandre, le lézard ou dragon volant, le seps, le scinc, &c. On distingue les lézards selon la figure de leur tête & de leur queue, ainsi qu'on le peut voir dans la comparaison des lézards vulgaires avec les salamandres. Les uns ont le dos uni, d'autres l'ont dentelé comme un peigne. Il y en a de terrestres, & d'autres qui sont aquatiques ; c'est-à-dire, qui ne vivent pas indifféremment sur la terre ou dans l'eau. Tous ont les pieds digités, & leurs femelles conservent dans leur ventre les œufs qu'elles ont conçus. Nous ne ferons que donner ici la liste des lézards les plus connus, nous étant réservé d'en parler à l'article particulier de chacun d'eux.

Le très grand lézard d'Amérique, nommé des Latins *caudiverbera*, parcequ'il remue continuellement la queue, est couvert d'écailles minces, &c. C'est une espece de *lézard fouetteur :* voyez CORDYLE. Il y a un autre grand lézard d'Amérique que les François appellent *sauvegarde :* voyez ce mot.

Dans cette même division de lézards à écailles minces, des Auteurs placent le tilcuetz-pallin de la Nouvelle Espagne, le tecuixim, le lézard argus, le lézard tigré d'Amérique, & celui de Ceylan, dont la queue est fourchue, *voyez* ASCALABOS ; le lézard étoilé de la Mauritanie, le lézard verd & bleu de l'Isle de Saint-Eustache, l'ameita de Surinam, le tamapara des Amazones, le lézard roux de Rio de Janeiro, le taraguira & le tecunhana de Bayak au Bresil, le lézard bleu de Guinée, le lézard noirâtre d'Amboine, le tamacolin de la Nouvelle Espagne. Les autres lézards les plus connus, sont le quelzpales du Bresil, dont la queue est par anneaux & épineuse ; le cutezpallin du Mexique ; le taraguico-aicuraba du Bresil, dont la queue est couverte de fines écailles quarrées ; le talatec de Virginie ; le tupinambis d'Amérique, *voyez* SAUVEGARDE & TEJUGUACU ; le

Ieguana d'Amérique ; le sola-ager de Ceylan ; le galeotes d'Arabie ; le dragon ophiomachus du Bresil, qui a une hupe crêtée ; le tecoixin du Mexique ; le senembi des Indes ; l'heliaca ou soleil d'Amérique, &c.

Les lézards qui ressemblent aux salamandres par la figure de leur tête, & par leur langue épaisse & charnue, ont le tronc du corps, ainsi que la queue & les pieds comme les lézards vulgaires : ils sont ovipares, c'est-à-dire, qu'ils déposent de vrais œufs ; tels sont, l'ameira de la Nouvelle Espagne, la salamandre caméleon d'Amboine, le tapayakin de Bonne-Espérance.

Description des Lézards vulgaires.

Le LÉZARD GRIS, ORDINAIRE OU COMMUN, *Lacertus terrestris*, a communément cinq à six pouces de long, & un demi-pouce de large : sa tête est triangulaire, applatie, couverte d'amples écailles : il a le museau mousse & ovale ; les yeux vifs, recouverts de leurs paupieres ; les oreilles situées au derriere de la tête, rondes & bien ouvertes ; la gueule grande, formée de deux mâchoires armées de dents fines, un peu arquées ; quatre pattes qui représentent des mains à cinq doigts, munis de petits ongles crochus : tout le dessus du corps est d'un gris cendré, agréablement varié sur les côtés, revêtu d'une peau ornée de belles écailles : le dessous de la gorge est fait en maniere de coqueluchon, d'une couleur dorée, luisante ; le ventre est d'un verd bleuâtre & garni d'écailles quarrées, plus grandes que celles qui couvrent le dessus du corps : l'anus est assez grand, & situé un peu au-dessous des pieds de derriere : la queue est ronde, de la longueur du corps, & se termine en pointe : la langue est rougeâtre, assez longue & platte, fendue en deux par le bout.

Redi dit que tout lézard mâle a le membre génital double comme les serpents, quelquefois même fourchu. Il y en a qui ont double & triple queue. Quelques Indiens regardent la rencontre des lézards comme un signe certain d'une fortune prochaine.

On a éprouvé que cet animal ne mange que peu ou point durant l'hiver, & qu'il peut vivre huit mois sans prendre de nourriture, ce qui lui est commun avec la vipere, qui vit ainsi jusqu'à dix mois, & avec la tortue qui vit jusqu'à dix-huit mois. Le caméléon & le limaçon vivent aussi très long-tems sans prendre de nourriture.

Le lézard est un animal commun & utile dans les pays chauds, où il détruit un très grand nombre de mouches, & d'autres insectes incommodes, qui se multiplieroient excessivement. Cet animal dépose ses œufs dans les vieilles mazures, où il se retire lui-même pendant l'hiver, & la chaleur de l'air suffit seule pour les faire éclore. La cause de la bifurcation de la queue du lézard, paroît avoir une sorte d'analogie avec la vertu réproductrice du polype ; cependant cette bifurcation peut être dûe à des pierres, qui en tombant sur la queue de ces animaux, la coupent en deux ou en trois : la queue vertebrée est la véritable & ancienne queue ; celle

qui n'a point de vertebres osseuses ni cartilagineuses, mais une espece de tendon, est la nouvelle queue, qui est beaucoup plus molasse & moins fragile.

M. Needham, dans ses *nouvelles observations microscopiques*, a fait un chapitre exprès sur la langue du lézard, dont nous croyons utile de rapporter l'extrait. La langue de cet animal est fourchue, il la lance avec vîtesse : vue au microscope, elle paroît dentelée comme une scie : cela lui sert pour mieux retenir sa proie, qui étant aîlée lui échapperoit facilement. On en a donné une figure qui a été tirée d'après une langue qu'on avoit pressée & sechée entre deux glaces, pour la rendre plus transparente, & pour obliger les dents à se montrer ; car on ne les voit point quand l'animal est mort, elles restent appliquées contre les bords de sa langue, & il y a apparence qu'il peut les faire sortir & rentrer à volonté.

Les lézards gris changent de peau deux fois l'année : savoir, au printems & en automne, à la maniere des serpents. Ils aiment beaucoup à se chauffer aux rayons du soleil ; c'est peut-être la raison pourquoi ils sont plus communs dans les pays chauds que dans les pays froids. L'hiver ils sont comme engourdis : au commencement du printems ils se réveillent, & s'accouplent au commencement d'Avril ; dans l'accouplement ils s'entortillent l'un à l'autre de maniere à ne représenter qu'un seul corps à deux têtes, comme font en pareille occasion les serpents ; ensuite ils vont pondre leurs œufs dans la terre au pied des murs exposés au midi, & où la chaleur suffit, comme nous l'avons déja dit, pour les faire éclore au bout d'un certain tems. Ils se nourrissent de mouches, de fourmis, de grillons, de sauterelles, & sur-tout de vers de terre. Plus il fait chaud, plus ils sont alertes : ils courent très rapidement, & semblent aimer la présence de l'homme ; de-là vient que les Anciens avoient nommé les lézards l'*ami de l'homme* & l'*ennemi du serpent*. Ces lézards sucent avidement la salive des enfants, & deviennent quelquefois familiers : on peut les manier impunément & sans aucun risque.

Le Lézard verd, *Lacertus viridis*, est semblable au *lézard gris*, mais deux ou trois fois plus grand & même davantage ; tout le dessus de son corps est d'un vert luisant, agréable à la vue : il habite ordinairement dans les brossailles, les buissons & les bruyeres ; souvent il fait peur aux passants par le bruit qu'il excite en courant rapidement à travers les feuilles seches, puis il s'arrête tout-à-coup, & paroît regarder l'homme avec complaisance : les plus gros se trouvent dans les pays chauds. Le lézard verd est extrêmement colere, & quand il peut saisir un chien par le nez, il se laisse entraîner jusqu'à ce que le chien l'ait tué ; mais on n'a pas de preuve certaine que sa morsure ait jamais causé d'accident fâcheux. Les Chasseurs disent que dans la saison des nids des oiseaux, il gobe leurs œufs aussi fréquemment pour le moins que le coucou, & c'est pour cette raison principalement qu'il grimpe aux arbres. Si on lui coupe la queue, elle lui repousse. M. Perrault ayant arraché à un petit crocodile des dents qui branloient,

branloient, a trouvé dans les alvéoles d'autres dents très petites, mais très bien formées, qui devoient ſuccéder & croître à la place des premieres : c'eſt ce qui a fait croire à cet Obſervateur, qu'il en eſt de même de la queue du lézard, & que la Nature lui en a donné en réſerve des germes qui ſe développent, lorſque la premiere queue lui a été enlevée.

Le célebre M. Duverney a fait voir que la peau qui couvre la partie interne de la cuiſſe du lézard verd, eſt percée de dix à douze trous qui répondent à autant de glandes.

Le lézard ſe bat quelquefois contre les ſerpents, dont il devient communément la proie. Les Africains mangent volontiers ces lézards verts.

En Médecine, on regarde les lézards comme fortifiants & réſolutifs : on en prépare une huile par infuſion ou par coction, qui eſt bonne pour les taches de la peau, & pour faire croître les cheveux.

LEZARD D'EAU. Il n'eſt pas rare de rencontrer dans les baſſins & les foſſés les lézards verts & gris dont nous venons de parler. M. Long a obſervé que les lézards de terre ſont moins dangereux que ceux qui naiſſent dans l'eau, de même que les crapauds qui ne ſont pas venimeux dans le froid, le deviennent dans la chaleur : de-là vient qu'ils ſont ſi nuiſibles en Italie.

On donne auſſi le nom de *lézard d'eau* à un poiſſon que l'on trouve dans les mers des Indes, & qui eſt aſſez ſemblable aux poiſſons allongés, tels que les merlans & les harengs. Sa tête reſſemble à celle d'une ſauterelle ; les yeux ſont placés au-deſſus, ce qui lui donne une extrême facilité d'appercevoir ce qu'il veut prendre ou éviter. Il a préciſément au-deſſous des ouies, une partie charnue qu'il poſe ſur le ſable, & ſur laquelle il ſe balance & ſe tourne comme ſur un pivot, prenant toute l'attitude d'un lézard qui guette ſa proie, ce qui lui a fait donner le nom de *lézard d'eau*. Dès qu'il apperçoit ce qu'il guette ou qu'on s'approche de lui, il s'élance & ſaute à pluſieurs repriſes avec une très-grande vivacité. Il a ſur le dos une eſpece de nâgeoire garnie d'épines, qu'il plie ou redreſſe à volonté, comme la perche, & qui lui ſert comme de défenſe.

L'aliment le plus ordinaire du lézard d'eau, eſt une eſpece de crabe. Celui-ci eſt armé d'un ſeul côté d'une pince, preſqu'auſſi groſſe que ſon corps : dès qu'il voit ſon ennemi, il lui préſente cette pince, dont la vue ſeule apparemment le tient en reſpect ; car le crabe continue de manger, comme s'il n'avoit rien à craindre : mais comme il faut pour entrer dans ſon trou, qu'il replie cette pince le long de ſon corps, c'eſt ce moment que le poiſſon ſaiſit pour l'enlever. *Voyez Hiſt. de l'Académie, année* 1751.

LEZARD ECAILLEUX ou DIABLE DE JAVA. Nom ſous lequel les François établis aux Indes Orientales déſignent une eſpece d'animal, qui n'eſt point réellement du genre ni mêmede la claſſe des lézards. Il y en a même deux eſpeces, qui toutes les deux ſont des quadrupedes vivipares, & non des ovipares, comme le ſont les lézards. Ces animaux ſont nommés par les Indiens de l'Aſie méridionale, l'un *pangolin*, & l'autre

phatagin. Voyez *leur description, leur histoire, leurs mœurs sous ces mots* PANGOLIN & PHATAGIN.

LEZARD FOUETTEUR : *voyez* CORDYLE.

LEZARD GOITREUX : *voyez* GOITREUX.

LEZARD DE MER : *voyez* DRACONCULE.

LEZARD GRIS : *voyez à la suite de l'article* LÉZARD.

LEZARD VERT : *voyez à la suite de l'article* LEZARD.

LEZARD VOLANT. On en trouve en Amérique dans une des Isles du Canada. Ces animaux volent d'arbre en-arbre, & l'on prétend qu'ils font leurs nids & pondent comme des oiseaux, dans des creux d'arbres : leurs œufs sont bleus, mouchetés de rouge, & de la grosseur d'un pois.

LHAMA ou LNAMA. Les Indiens du Chily donnent ce nom aux *petits chameaux Péruviens :* voyez l'article GLAMA.

LIAIS. On donne ce nom à une pierre calcaire blanche, & qui est assez dure pour recevoir un poli matte & une belle sculpture. On en distingue de plusieurs sortes : il y a le liais-rose qui est le plus beau ; le franc-liais ou le liais-feraut, qui se calcine difficilement au feu, & qui sert, par cette raison, à faire les jambages de cheminée : toutes ces pierres se trouvent aux environs de Paris, & portent depuis six pouces jusqu'à huit de hauteur ou plutôt d'épaisseur.

LIANE. C'est un genre de plantes très singulieres qui croissent en Amérique, où l'on s'en sert au lieu de cordes : ces plantes y sont fort communes ; on y distingue sur-tout, 1°. la *liane à ail*, ainsi appellée, parcequ'étant fraîchement coupée, elle répand une odeur forte & désagréable, comme celle de l'ail : 2°. la *liane blanche :* 3°. la *liane crape :* 4°. la *liane franche :* 5°. la *liane à panier :* 6°. la *liane punaise :* 7°. la *liane quarrée :* 8°. la *liane rouge* ou *liane à eau :* 9°. la *liane seguine :* 1°. la *liane tocoyenne :* 11°. la *liane à glace* ou *liane à serpent.*

Les lianes montent en serpentant autour des arbres qu'elles rencontrent, & après être parvenues jusqu'aux branches les plus hautes, elles jettent des filets qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y reprennent racine & s'élevent de nouveau, montant & descendant alternativement. D'autres filaments portés obliquement par le vent ou par quelque hazard, s'attachent souvent aux arbres voisins, & forment une confusion de cordages pendants en tous sens, qui offrent aux yeux le même aspect que les manœuvres d'un vaisseau. Il n'y a presqu'aucune de ces lianes à laquelle on n'attribue quelque propriété particuliere, dont quelques-unes sont bien confirmées : telles sont celles de l'*ipecacuana.*

Il y a des lianes aussi grosses que le bras, quelques-unes étouffent l'arbre qu'elles embrassent, à force de le serrer. Il arrive quelquefois que l'arbre seche sur pied, se pourrit & se consume, & qu'il ne reste que les spires de la liane, qui forment une espece de colonne torse isolée & à jour, que l'art auroit bien de la peine à imiter. Les Sauvages qui habitent le long de la riviere des Amazones, trempent leurs fléches pour les empoisonner dans

des sucs extraits de diverses plantes, particulierement de certaines lianes. Ces fléches empoisonnées ont la singuliere propriété de conserver leur effet, presqu'aussi actif, au bout d'un an. *Voyez le Voyage de M. de la Condamine.*

Dans la Guyane, on se sert de la liane blanche pour les mêmes usages que les lianes franches & punaises, excepté que les Tonneliers ne s'en servent pas pour attacher leurs cercles : on en fait d'assez bons paniers, ainsi qu'avec la liane à panier, dont le nom désigne l'emploi qu'on en fait particulierement : celle-ci ressemble à la liane blanche par la couleur; mais elle en differe par les nœuds. La liane crape n'est pas plus grosse qu'une ficelle : elle sert au besoin, ainsi que la liane seguine, à amarrer des barrieres, à coudre les panneaux faits de feuilles de baroulou ou balisier, & à faire des instruments de pêche. La liane franche est la meilleure du pays, elle dure plus que le clou qui l'attache, mais elle n'est pas commune dans les lieux habités : on la vend vingt sols le paquet de deux cents brins marchands, c'est-à-dire, sans nœuds & de deux brasses de longueur. On la trempe pour l'employer, elle se fend aisément : on en garnit les bouteilles appellées *dames-jeannes ;* les Tonneliers s'en servent pour attacher leurs cercles. La liane punaise est fort rampante, son brin est de quarante pieds sans nœuds, elle sert aux mêmes usages que la précédente. La liane quarrée a les mêmes usages que la liane rouge, & se prépare de même; mais elle n'a pas la même propriété de fournir de l'eau à ceux qui auroient soif. La liane rouge ou liane à eau, étant tordue, sert à faire des barrieres, des amarrages, des palissades : elle est fort commune & croît fort vîte; mais elle ne dure gueres qu'un an, étant employée & exposée à l'air : il y en a d'aussi grosses que le poignet. Etant coupée, elle rend une eau claire & pure, dont les Voyageurs & les Chasseurs altérés font un grand usage; mais il faut observer après l'avoir coupée par le bas, d'en couper promptement la longueur de trois à quatre pieds dans le haut pour obliger l'eau à descendre, sans quoi l'eau, au lieu de s'écouler, remonte dans l'instant vers le haut de la tige. La liane seguine est très bonne en ptisane; elle a d'ailleurs les mêmes usages que la liane crape. Enfin la liane tocoyenne sert à faire des paniers propres au ménage; son écorce qui est double, la rend plus difficile à gratter & à préparer : elle naît abondamment dans les pays habités par la Nation appellée *Tocoyenne.* A l'égard de la *liane à glacer*, voyez CAA-PEBA.

LIBER : *voyez aux articles* ARBRE & ECORCE.

LICHEN. Nom donné à une famille de plantes, que l'on dit être du genre des *champignons* : voyez ce mot. Les *mousses terrestres* sont aussi des especes de *lichens*, ainsi que la *pulmonaire de chêne* & l'*hépatique commune:* voyez ces mots. Le peuple se sert quelquefois de toutes sortes de mousses ou de lichens pour teindre, sans considérer s'ils sont tous propres à cette opération & à donner une même couleur. Les lichens les plus connus des Teinturiers sont l'*orseille* & la *perelle* : voyez ces mots. M. Westbeck fait

encore mention, dans les *Mémoires de l'Académie de Suede*, de la couleur violette & d'un beau rouge constant que l'on peut obtenir du *lichen foliaceus umbilicatus, subtus lacunosus, Linn.* Ce lichen paroît au coup d'œil comme s'il avoit été brûlé; il est aussi mince que du papier, se réduit en poudre pour peu qu'on le touche quand il est sec. Il n'est attaché à la pierre que par une seule petite racine qui se trouve au milieu du lichen, il est rempli de tubercules qui sont creux par-dessous. On recueille ce lichen comme les autres, par un tems humide, afin qu'il se détache plus facilement de la pierre. A ce défaut on arrose la pierre avec de l'eau : ensuite on le lave, on le fait sécher, & on en tire la couleur par le moyen de l'urine, comme on fait pour l'*orseille.*

LICHENÉE DU CHÊNE. Nom que l'on donne à une très belle chenille qui se trouve sur une espece de lichen gris-blanc dont elle a les couleurs, & le long duquel elle rampe sur le tronc du chêne, auquel elle s'attache vers la fin de Mai. Cette chenille courbe & plie avec art trois feuilles du chêne, elle en fait une boule, qu'elle enduit intérieurement d'une matiere visqueuse, d'une espece de soie, & cette bourre devient le surtout de sa coque. Cette chenille chrysalide produit au commencement de Juillet un beau papillon, dont les aîles, brodées en point de Hongrie, sont parmi les jeux de la Nature un vrai chef-d'œuvre.

LICORNE DE MER. C'est une espece de baleine du Groënland, dont nous avons parlé sous le nom de *narwhal*, à l'article de la BALEINE. On appelle du nom seul de *licorne* l'espece de dent ou défense de ce poisson cétacée : on la voit aussi communément dans les Cabinets des Naturalistes, qu'on la fait passer pour rare & précieuse dans le Trésor de S. Denis en France. Le Vulgaire l'appelle *corne* ou *dent marine*, en latin *ceratodon* : c'est une défense qui n'est pas située obliquement, ni perpendiculairement, mais sur le même plan du corps de l'animal, ainsi que le dit Mr. Brisson dans son *Regne animal*, *p.* 367. Cet Auteur qui appelle aussi cette partie de la licorne *dent*, dit que le narwhal a à la mâchoire supérieure deux dents (il faut cependant observer qu'il n'en a communément qu'une) longues de six pieds, droites, tortillées en spirale, qui percent la levre supérieure & avancent en avant.

Des Lithologistes appellent *licorne fossile*, *monoceros*, des portions osseuses fossiles de grands animaux, & qu'on trouve, ou endurcies ou altérées, à différenres profondeurs de la terre. Les Allemands en emploient beaucoup en Médecine, sous le nom d'*unicorne fossile* ou *d'ivoire fossile*, *unicornu fossile* : *voyez* IVOIRE FOSSILE.

LIEGE, *Suber.* C'est un arbre de moyenne hauteur, qui croît en Italie, en Provence, en Gascogne, vers les Pyrénées, en Roussillon, en Espagne, & dans les autres lieux méridionaux. Cet arbre, qui ressemble beaucoup au chêne verd, a une racine grosse, longue & dure : elle pousse un tronc qui jette beaucoup de rameaux, & son écorce est épaisse, fort légere, très spongieuse, de couleur grisâtre, tirant sur le jaune ; elle se fend d'elle-

même & se sépare de l'arbre, si l'on n'a pas soin de l'en détacher, parce-qu'elle est poussée par une autre écorce qui se forme dessous, & qui est si rouge qu'on la voit de fort loin. Ses feuilles ressemblent aussi à celles du chêne verd, mais elles sont plus grandes, plus molles, & plus vertes en dessus; ses chatons & ses glands sont pareillement semblables à ceux du chêne verd; mais son gland est plus long, plus obtus, & d'un goût plus désagréable que celui de l'yeuse.

Quand les habitants des lieux où croît le liege, veulent faire la récolte de son écorce, ils attendent pour cela un tems chaud & serein; car s'il arrivoit une pluie immédiatement après la récolte, c'est-à-dire, quand il n'y a plus que la jeune écorce, elle se gâteroit bientôt, & l'arbre seroit en danger de périr. Le tems étant favorable, ils fendent le tronc de l'arbre tout de son long pour tirer l'écorce plus commodément, ils la trempent aussi-tôt dans l'eau pour l'amollir, & la mettent ensuite sur des charbons embrasés; puis ils la chargent de pierres, afin de la redresser & de la rendre platte; après cela ils la nettoient & la transportent. Tel est le liege qu'on transporte en balots dans tout le monde, dont on se sert pour faire des bouchons, & qui s'emploie pour la pêche & dans la marine à différents usages: on en couvre les maisons en certains cantons d'Espagne; on choisit pour cela le liege en belles tables, uni, peu noueux, n'étant point crevassé, d'une épaisseur moyenne, léger, mais le moins poreux, & qui se coupe net facilement.

L'écorce de liege est astringente, propre pour arrêter les hémorrhagies & le cours de ventre, soit qu'on la prenne à la dose d'un demi-gros en substance, ou d'un gros réduit en poudre, soit qu'on la prenne en décoction depuis une demi-once jusqu'à une once dans une pinte d'eau. Le liege brûlé & réduit en cendre impalpable, puis incorporé dans de l'huile d'œufs, est un bon remede pour adoucir & réduire les hémorrhoïdes.

Ce que les ouvriers appellent *noir d'Espagne*, n'est que l'écorce du liege, que les Espagnols calcinent dans des pots couverts, pour la réduire en une cendre noire, extrêmement légere. Les Cordonniers mettent du liege sous les souliers pour les rendre plus secs, & pour relever la taille de ceux qui les portent.

LIEGE FOSSILE ou LIEGE DE MONTAGNE, *Suber montanum*. C'est une espece d'asbeste en tables plus ou moins épaisses & extérieurement semblables à du liege, qu'on trouve dans les Pyrénées, du côté de Campan, & en Languedoc vers le pays d'Alais. Le liege fossile est très léger; il est composé de fibres assez flexibles, d'un tissu lâche & qui se croisent irrégulierement. Les morceaux de cette espece d'asbeste sont poreux, comme fongueux, jaunes, brunâtres en dehors, blanchâtres en dedans, & contiennent des matieres hétérogenes qui les font entrer en une sorte de vitrification. *Voyez à l'article* ASBESTE.

LIERRE, *Hedera*. On donne le nom de *lierre* à deux plantes différentes, qui sont le *lierre en arbre* & le *lierre terrestre*.

Le Lierre terrestre, Terrete, Herbe de S. Jean, Rondette, *Hedera terrestris*, croît dans les lieux humides; il pousse des tiges quadrangulaires, rampantes, sur lesquelles naissent des feuilles opposées deux à deux, arrondies & crenelées. Ses fleurs sont disposées par anneaux à chaque aisselle des feuilles; elles sont bleues & d'une seule piece en gueule: aux fleurs succedent quatre graines, oblongues, arrondies & lisses, contenues dans un calice. Toute la plante a l'odeur forte & la saveur amere. Elle est toute d'usage; cette plante est un des meilleurs vulnéraires. Sa décoction, mêlée avec des yeux d'écrevisse, est très propre pour les chûtes, sur-tout pour résoudre le sang grumelé, & guérir la difficulté de respirer qui en est la suite. Cette décoction prise en lavement est très propre pour appaiser les douleurs de la colique & pour guérir la dyssenterie. On prétend que le suc de cette plante tiré par les narines, non-seulement adoucit, mais même guérit entierement le mal de tête le plus violent.

Le Lierre en arbre, *Hedera arborea*, plante si célébrée par les Poëtes, prend différentes formes, selon le lieu où elle croît, & selon son âge; c'est ce qui fait que les Auteurs anciens parlent de tant de diverses sortes de lierre. Nous voyons ici très souvent cette plante rampante le long des arbres ou des murailles, dans les jardins, dans les champs & dans les forêts; mais en Italie, en Provence, en Languedoc, elle devient un arbre. Il y a des lierres à feuilles panachées.

Les fleurs de lierre en arbre naissent, en maniere de parasol, en grand nombre à l'extrêmité des sarments: elles sont en rose, composées chacune de six pétales, de couleur herbacée. Aux fleurs succedent des baies presque rondes, égales à celles du genievre, qui contiennent les graines. Les feuilles de lierre qui sont à l'extrêmité des branches sont à-peu-près ovales; les autres sont presque triangulaires, & en général la forme des feuilles varie beaucoup; mais elles sont toujours fermes, luisantes, posées alternativement sur les branches. Ce qui prouve que le lierre ne tire pas sa nourriture des griffes par lesquelles il adhere à l'arbre, c'est que la plante périt lorsqu'on coupe la tige par le pied. Les lierres se greffent naturellement, par approche, les uns sur les autres, & forment une espece de réseau qui enveloppe le tronc des arbres auxquels ils sont attachés.

Les lierres peuvent être mis dans les bosquets d'hiver; car on peut les tondre en buisson comme les chevrefeuilles, ils sont très propres à couvrir les murs auxquels ils s'attachent d'eux-mêmes, & on en peut faire des portiques qui font un bel effet, sur-tout l'hiver, ainsi qu'on peut le voir à Paris dans le cloître des Peres Capucins du Marais. Quoique les Anciens n'employassent guere qu'à l'extérieur le lierre en arbre, Palmarius & Boile rapportent que ses baies mûres & pulvérisées en petite dose, ont été employées avec succès dans une peste qui regnoit à Londres: on les pulvérisoit dans du vinaigre, ou on les prenoit dans du vin blanc pour exciter la sueur. Ses feuilles passent pour être vulnéraires & détersives; on emploie

leur décoction contre la teigne & contre la galle, & l'on prétend qu'elle noircit les cheveux. Dans les pays chauds, tels que la Perse & autres pays orientaux, on retire par incision du tronc des plus gros lierres (*hedera arborea*) une résine en larmes, nommée improprement *gomme de lierre*. Cette résine doit être d'un brun-rougeâtre, à peine demi-transparente, d'un goût âcre & aromatique : elle est sans odeur, si ce n'est lorsqu'on l'approche de la flamme, car alors elle répand une odeur agréable, qui ressemble assez à celle de l'encens oliban. Elle entre dans quelques onguents, comme résolutive. On a prétendu mal-à-propos qu'elle étoit un bon dépilatoire. Les Persans en font entrer dans la composition des astringents externes & de quelques vernis. En Europe on fait de petites boules avec le bois du lierre en arbre, & on les met dans les cautères avec succès, car ce bois attire très bien, & on ne renouvelle ces globules qu'une fois le mois.

On lit dans l'Encyclopédie, qu'il se fait à la Chine une espece de toile d'ortie, d'une plante appellée *Co*, qui ne se trouve gueres que dans la Province de Fokien : cette plante est une espece de lierre, dont la tige donne un chanvre qui sert à la fabrique de cette toile d'ortie, appellée *Coupon* : on la fait rouir, on la tille, on rejette la premiere peau, mais on garde la seconde, qu'on divise à la main, & dont, sans la battre ni la filer, on fait une toile très fine & très fraîche. N'aurions-nous point dans nos contrées, dit M. Diderot, des plantes qu'on pût dépouiller de leur premiere peau, & sous laquelle il y en eût une autre propre à l'ourdissage ? Cette recherche ne seroit point indigne d'un Botaniste.

LIEVRE, *Lepus*. Animal quadrupede granivore. On donne assez communément à la femelle le nom de *hase*, & on nomme ses petits *levrauts*. Ces animaux sont trop connus de tout le monde, pour avoir besoin d'autre description que celle que nous en donnerons, en parlant de leurs mœurs & de leur maniere de vivre.

Les especes d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles, dit M. de Buffon ; rien n'est même plus nuisible que cette multitude de rats, de mulots, de sauterelles, de chenilles, & de tant d'autres insectes dont il semble que la Nature permette, & souffre plutôt qu'elle ne l'ordonne, la trop nombreuse multiplication : mais l'espece du lievre & celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre & de l'utilité. Les lievres sont universellement & très abondamment répandus dans tous les climats de la terre, si on en excepte les pays du Nord. Les lapins se multiplient par-tout d'une maniere prodigieuse. *Voyez* LAPIN.

Dans les cantons conservés pour le plaisir de la chasse, on tue quelquefois quatre ou cinq cents lievres dans une seule battue. Ces animaux sont en état d'engendrer en tout tems & dès la premiere année de leur vie : les femelles ne portent que trente ou trente-un jours, elles produisent trois ou quatre petits ; & dès qu'elles ont mis bas, elles reçoivent le mâle ; elles le reçoivent aussi lorsqu'elles sont pleines. Ces femelles ont deux sortes de matrices distinctes & séparées, & qui peuvent agir indépendamment l'une

de l'autre, ce qui fait qu'elles peuvent concevoir & accoucher en différents tems par chacune de ces matrices, & c'eſt auſſi ce qui eſt cauſe que les ſuperfétations, dans ces animaux, ſont auſſi fréquentes qu'elles ſont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Il eſt quelquefois aſſez difficile de diſtinguer le lievre d'avec ſa femelle, ſur-tout dans leur jeuneſſe, parcequ'alors les mâles n'ont au-dehors ni bourſes ni teſticules, & que les femelles ont le gland du clitoris proéminent, preſqu'auſſi gros que le gland de la verge, & que la vulve n'eſt preſque pas apparente; de plus les femelles ſont plus ardentes que les mâles, & les couvrent avant d'en être couvertes; c'eſt ce qui a fait dire que dans les lievres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites.

Jacques Dufouilloux, dans ſon *Traité de la Vénerie*, dit qu'on peut diſtinguer le mâle en le voyant partir du gîte, parcequ'il a le derriere blanchâtre, comme s'il avoit été épilé; ou bien par les épaules, qui ſont communément rouges & parſemées de quelques poils longs: de plus le mâle a la tête plus courte, plus ronde; le poil des barbes long; les oreilles courtes, larges & blanchâtres: au contraire la femelle a la tête longue & étroite; les oreilles grandes, & le poil de deſſus l'échine d'un gris tirant ſur le noir. Les crottes du mâle ſont plus petites & plus ſeches que celles de la femelle. Ces obſervations ſont utiles aux Chaſſeurs qui ne veulent point tirer une haſe, afin de ne point dépeupler le canton.

Les levrauts ont les yeux ouverts en naiſſant: la mere les allaite pendant vingt jours; après quoi ils s'en ſéparent d'eux-mêmes, & vont chercher leur nourriture. Ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils ſont nés; cependant ils vivent ſolitairement & ſe forment chacun un gîte à une petite diſtance, comme de ſoixante ou quatre-vingts pas: ainſi lorſqu'on trouve un levraut dans un endroit, on eſt ſûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. C'eſt pendant la nuit que les lievres mangent, s'accouplent, ſe promenent: on les voit au clair de la lune jouer enſemble, ſauter, courir les uns après les autres; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille ſuffit pour les troubler; ils fuient chacun d'un côté différent. Il n'y a point lieu de penſer que le lievre rumine, comme quelques Auteurs l'ont avancé; car il n'a qu'un eſtomac, & de plus ſon inteſtin *mæcum* eſt très grand, ainſi que dans le cheval & l'âne, qui ne peuvent ruminer n'ayant qu'un eſtomac.

Pendant le jour les lievres reſtent à leur gîte, qui eſt un ſillon ou quelqu'endroit un peu creux: ils dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts, parceque leurs paupieres ſont trop courtes pour pouvoir couvrir commodément leurs yeux. Ils voient mieux de côté que devant eux: ils paroiſſent avoir les yeux mauvais; mais ils ont, comme par dédommagement l'ouie très fine, & l'oreille d'une grandeur démeſurée relativement à celle de leur corps; ils remuent ces longues oreilles avec la plus grande facilité; ils s'en ſervent comme de gouvernail pour ſe diriger dans leur courſe, qui eſt ſi rapide qu'ils devancent aiſément tous les autres animaux.

Comme

Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derriere, il leur eſt plus commode de courir en montant qu'en deſcendant; auſſi, quand ils ſont pourſuivis, commencent-ils toujours à gagner les hauteurs: ils marchent ſans faire aucun bruit, parcequ'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par-deſſous; ce ſont auſſi peut-être les ſeuls animaux qui aient des poils au dedans de la bouche.

Les lievres prennent preſque tout leur accroiſſement en un an, & vivent environ ſept ans. Ils paſſent leur vie dans la ſolitude & dans le ſilence, & l'on n'entend leur voix que quand on les ſaiſit avec force, qu'on les tourmente ou qu'on les bleſſe. Ils ne ſont pas auſſi ſauvages que leurs mœurs & leurs habitudes paroiſſent l'indiquer; on les apprivoiſe aiſément, ils deviennent même careſſants, mais ils ne s'attachent jamais aſſez pour pouvoir devenir animaux domeſtiques; ils tâchent de ſe mettre en liberté, & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'aſſeyent volontiers ſur leurs pattes de derriere, & qu'ils ſe ſervent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu'on avoit dreſſé à battre du tambour, à geſticuler en cadence, &c.

Paullini nous apprend qu'un Chirurgien, en Pruſſe, avoit un lievre qui s'accoupla avec une chatte; & que ce Chirurgien voyant que la chatte ne pouvoit accoucher, lui fit l'opération Céſarienne; moyennant quoi il lui tira du ventre deux petits chats & un levraut. Mais on eſt très porté à douter d'un pareil fait, lorſqu'on ſait que la femelle du lievre ne peut même rien produire avec le lapin; animal qui paroît avoir tant de reſſemblance avec le lievre.

Le lievre ne manque pas d'inſtinct pour ſa propre conſervation, ni de ſagacité pour échapper à ſes ennemis: il ſe forme un gîte; il choiſit en hiver les lieux expoſés au midi, & en été il ſe loge au nord: il ſe cache, pour n'être pas vu, entre des mottes qui ſont de la couleur de ſon poil. On en a vu qui avoient recours à différentes ruſes: l'un partoit du gîte dès qu'il entendoit le cor-de-chaſſe, alloit ſe jetter dans un étang, & ſe cachoit au milieu des joncs; un autre, après avoir été couru des chiens, faiſoit un ſaut, & alloit ſe cacher dans le tronc d'un arbre. Ce ſont-là ſans doute les plus grands efforts de leur inſtinct. Pour l'ordinaire, lorſqu'ils ſont lancés & pourſuivis, ils ſe contentent de courir rapidement, & enſuite de tourner & retourner ſur leurs pas: ils ne dirigent pas leur courſe contre le vent, mais du côté oppoſé. Les Chaſſeurs prétendent que le lievre a l'odorat très bon; auſſi lorſqu'on fait une battue, eſt-il néceſſaire de prendre le bon vent.

En général, preſque tous les animaux paroiſſent être d'habitude. Tous les lievres qui ſont nés dans un même lieu où on les chaſſe, ne s'en écartent guere; ils reviennent au gîte: ſi on les chaſſe deux jours de ſuite, ils ſont le lendemain les mêmes tours & détours qu'ils ont faits la veille. Lorſqu'un lievre, relancé par les lévriers, va droit & s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'eſt une preuve qu'il eſt étranger, & qu'il n'étoit

dans ce lieu qu'en passant. Il arrive en effet, sur-tout dans le tems le plus marqué du rut, qui est aux mois de Janvier, de Février & de Mars, que des lievres mâles manquant de femelles en leurs pays, font plusieurs lieues pour en trouver, & s'arrêtent auprès d'elles; mais ils regagnent leur canton pour ne plus revenir lorsqu'ils sont lancés par les chiens. Les femelles qui n'ont pas autant de force & d'agilité que les mâles, ont plus de ruses & de détours : elles craignent l'eau & la rosée; au lieu que parmi les mâles, il s'en trouve plusieurs que l'on nomme *lievres ladres*, qui cherchent les eaux, & se font chasser dans les étangs, les marais & les autres lieux fangeux. Ces lievres ladres ont la chair de fort mauvais goût; & en général tous les lievres qui habitent les plaines basses ou les vallées, ont la chair insipide & blanchâtre; au lieu que dans les pays de montagnes, où il y a du serpolet & des herbes odoriférantes, ils sont bien meilleurs. Les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles. Suivant certains Chasseurs, il y a une sorte de lievres qui sentent si fort le musc, qu'ils font entrer en fureur les chiens qui les suivent à la piste.

La nature du terroir influe sur les lievres comme sur tous les autres animaux. Les lievres de montagnes sont plus grands & plus gros que les lievres de plaine, & ils varient aussi un peu pour la couleur. Dans les hautes montagnes en Suisse & dans les pays du Nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent pendant l'été leur couleur ordinaire; il n'y en a que quelques-uns, & ce sont peut-être les plus vieux, qui restent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. En Laponie, les lievres deviennent blancs pendant dix mois de l'année, & ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Cette blancheur est occasionnée par le froid; mais on observe que la partie inférieure des poils la moins exposée à l'air, ne devient point blanche : cette blancheur procure à ces animaux une sorte de sureté contre les oiseaux de proie, qui ne les voient pas facilement passer sur la neige. Quoique ces lievres soient beaucoup plus communs dans les pays froids que dans nos climats tempérés, on en trouve pourtant quelquefois de semblables en France; par exemple, dans la Province de Sologne, & notamment sur la Paroisse de Vienne, à cinq lieues d'Orléans.

Il paroît que tous les climats sont égaux au lievre; cependant on en trouve moins en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique méridionale. Les lievres de l'Amérique septentrionale sont peut-être d'une espece différente de celle des nôtres; car les Voyageurs disent que non-seulement ils sont plus gros, mais que leur chair est blanche, & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lievres; qu'ils sont tous noirs; que leur poil ne tombe jamais, & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays excessivement chauds, sous la zône torride, en Afrique & en Amérique, on trouve aussi des animaux que les Voyageurs ont pris pour des lievres, mais qui sont plutôt des especes de lapins; car le lapin est originaire des pays chauds, & ne se trouve pas dans les climats septen-

trionaux; au lieu que le lievre eſt d'autant plus fort, qu'il habite un climat plus froid.

Pluſieurs Auteurs célebres rapportent qu'on a vu des lievres cornus, dont les crânes étoient conſervés dans les Cabinets des Curieux. Le Docteur Salomon Réiſelius fait mention d'un lievre monſtrueux, qui avoit deux corps, huit pattes & quatre oreilles : on rapporte, ce qui paroît bien difficile à croire, que cet animal à double face, comme un *Janus*, étant fatigué d'une part, ſe retournoit de l'autre, & couroit toujours d'une force nouvelle. On lit dans les *Mémoires de l'Académie, année 1700*, que M. Lémeri apporta à l'Aſſemblée un petit lievre monſtrueux, ou plutôt deux lievres joints enſemble, depuis la tête juſqu'à la poitrine : ils n'avoient qu'une tête & qu'une face, quoiqu'ils euſſent quatre oreilles. Ils n'avoient, à la place de la gueule, qu'une petite cavité pour recevoir les aliments; cependant ils vécurent quelque tems, & furent pris à la main par un Chaſſeur. L'animal double marchoit dans un bois; mais l'un tiroit d'un côté, l'autre de l'autre, & ils n'avançoient guere. On a dit à M. Lémeri, qu'en les ouvrant, on leur avoit trouvé à chacun un cœur, un poumon, un eſtomac, le tout bien ſain. On voit, *dans le Cabinet du Roi*, un de ces levrauts monſtrueux, à deux corps. On a vu auſſi plus d'une fois des lievres à deux têtes, à pluſieurs pattes, &c.

La chaſſe du lievre ſe fait pendant le jour : lorſqu'il fait bien chaud, le lievre ne part pas ſi-tôt, & ſe laiſſe plus approcher; on le rencontre ſouvent au gîte, c'eſt-à-dire, couché par terre ſur le ventre. Lorſqu'il y a de la fraîcheur dans l'air par un ſoleil brillant, & que le lievre vient de ſe gîter après avoir couru, la vapeur de ſon corps forme une petite fumée, que les Chaſſeurs apperçoivent de fort loin, ſur-tout ſi leurs yeux ſont exercés à cette obſervation. J'en ai vu, dit M. de Buffon, qui, conduits par cet indice, partoient d'une demi-lieue pour aller tuer le lievre au gîte : il ſe laiſſe ordinairement approcher de fort près, ſur-tout ſi l'on ne fait pas ſemblant de le regarder, & ſi, au lieu d'aller directement à lui, on tourne obliquement pour l'approcher. Lorſque les bleds ſont grands, il y établit ſon gîte; & du lieu où il s'eſt fixé, il pratique à l'entour pluſieurs petites avenues, par leſquelles il peut fuir librement, parcequ'il en coupe & en abbat les épis. Il craint les chiens plus que les hommes; & lorſqu'il ſent, ou qu'il entend un chien, il part de plus loin. On va à la chaſſe du lievre avec des chiens d'arrêt, ou on le force à la courſe avec des lévriers & des chiens courants. On peut auſſi le faire prendre par des oiſeaux de proie. Les ducs, les buſes, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre. Il a tant d'ennemis, qu'il ne leur échappe que par haſard; & il eſt bien rare qu'ils le laiſſent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.

Le lievre, ſi recherché pour la table en Europe, n'eſt pas du goût des Orientaux; il eſt vrai que la loi de Mahomet, & plus anciennement la loi des Juifs, a interdit l'uſage de la chair du lievre, comme celle du cochon.

Sa chair eſt excellente ; ſon ſang même eſt très bon à manger, & eſt le plus doux de tous les ſangs : il diſſipe les taches de rouſſeur & les boutons du viſage. La graiſſe n'a aucune part à la délicateſſe de ſa chair ; car le lievre ne devient jamais gras tant qu'il eſt à la campagne en liberté, mais il meurt ſouvent de trop de graiſſe lorſqu'on le nourrit à la maiſon. Les cendres du lievre brûlé en entier, ou celles de ſa peau, ſont recommandées dans la pierre, dans l'alopécie, & dans les engelures : on prétend que ſi l'on frotte les gencives des enfants avec la cervelle du lievre, elle facilitera la dentition ; on ordonne auſſi la fiente de lievre pour la dyſſenterie ; enfin ſes poils arrêtent les hémorrhagies.

LIEVRE MARIN. Nom que quelques Naturaliſtes donnent à deux poiſſons de mer, mols.

Le Lievre marin vulgaire, appellé en Languedoc *lebre de mar*, eſt un poiſſon de rivage, dont la peau eſt liſſe : il a le muſeau fait comme le lievre de terre, avec deux petites oreilles. Rondelet dit qu'il a la tête ſemblable à celle du ſcorpeno, & deux protubérances au deſſus des yeux. Ses dents ſe ſerrent les unes contre les autres ; elles ſont menues & épaiſſes : à la mâchoire de deſſus, il en a deux qui ſortent du rang des autres. La nâgeoire du dos eſt grande, & marquée de taches noires : il habite communément dans la bourbe.

L'autre Lievre-marin eſt une eſpece de poiſſon rond, très commun dans l'Océan Britannique, & dans la mer de Boſnie : il eſt épais & d'une figure informe. Sa peau eſt rude, & couverte de tubercules pointus & noirs : il a à chaque côté trois rangs de nâgeoires recourbées, & autant ſur le dos. Celles du ventre ſe tiennent par les extrémités, & forment comme une ſeule nâgeoire circulaire, dont ce poiſſon ſe ſert pour s'attacher au fond de la mer & contre les rochers, & pour réſiſter à la violence des flots : on en voit beaucoup au marché à Londres, & en pluſieurs endroits d'Angleterre. C'eſt un aſſez bon manger.

On donne encore le nom de *lievre marin* à un inſecte qu'on trouve dans la mer & dans les étangs fangeux. Nous en parlons ſous le nom de *limace de mer*. Voyez ce mot.

LIGAS. Nom donné à une eſpece d'*anacarde* oriental. *Voyez* ce mot.

LIGANS, eſt une eſpece de crocodile de l'Afrique. Sa longueur eſt ordinairement de quatre pieds : il a le corps tacheté de blanc, l'œil fort rond, & la peau aſſez tendre : il ne fait la guerre qu'aux poules. Les Negres d'Afrique eſtiment ſa chair plus que celle de la meilleure volaille.

LILAS ou QUEUE DE RENARD DE JARDIN, *Lilac*. Plante originaire des Indes Orientales, & dont on diſtingue pluſieurs eſpeces qui different par la couleur de leurs fleurs, & qui s'élevent aſſez haut ; d'autres ne ſont que des arbuſtes beaucoup plus petits, tels que les lilas de Perſe. Leur écorce eſt griſe, verdâtre ; leur tronc eſt rempli d'une moëlle blanche & fongueuſe : les feuilles ſont oppoſées, liſſes, vertes & luiſantes. Les lilas ſe chargent, dans le mois de Mai, de grappes de fleurs, qui font un

effet admirable dans les bosquets, tant par leur beauté que par leur odeur; tels sont les lilas à fleurs bleues, à fleurs blanches, à fleurs pourpres, dont quelques-uns ont les feuilles panachées. Ces especes de lilas conservent leur verdure jusqu'aux gelées; mais leurs feuilles sont sujettes à être mangées par les cantharides.

Les petits lilas de Perse à feuilles de troëne & à fleurs blanches, & les autres à feuilles découpées & à fleurs bleues, font un effet charmant dans les plattes-bandes, & ont encore une odeur plus suave que les premiers dont nous avons parlé. A ces fleurs succedent de petits fruits applatis, & semblables à un fer de pique.

Les lilas se multiplient aisément par des drageons enracinés, que l'on arrache des gros pieds. On peut aussi coucher les branches, pour leur faire prendre racine. Ces arbrisseaux viennent assez bien dans les terreins les plus arides; mais les lilas de Perse demandent une terre plus substantielle.

La poudre & la décoction des semences du lilas sont astringentes. Quelques-uns donnent aussi le nom de syringa au lilas ordinaire, parceque ses grosses branches étant vuidées de leur moëlle font des tuyaux: aussi les Turcs en font-ils des pipes. *Voyez* SERINGAT.

LILAS DES INDES. *Voyez* AZÉDARACH.

LILIACÉES, *Liliaceæ*. Nom donné à une famille de plantes herbacées & vivaces, & qui ont depuis un pouce jusqu'à quinze pieds de hauteur; d'une figure peu rameuse & ordinairement ramassée vers la terre. Leurs racines sont fibreuses, communément simples. La plupart n'ont point de tiges, ce sont seulement les bases des feuilles qui, s'enveloppant les unes les autres, forment une bulbe arrondie. Parmi les *liliacées* qui ont une tige, on observe qu'elle est peu rameuse, feuillue ou sans feuilles. Ces feuilles sont dans quelques-unes de ces plantes, simples, alternes & entieres; dans d'autres, elles sont opposées & même verticillées, comme dans le *lys*, le *fritillaire*, quelques asperges, &c. elles forment la plupart à leur insertion, une gaîne plus ou moins entiere. Les fleurs sont hermaphrodites dans le plus grand nombre: tantôt elles terminent les tiges, tantôt elles sortent des aisselles des feuilles solitairement ou en ombelle; tantôt elles sont disposées en épi ou en pannicule. Les unes sont nues sans écailles, d'autres sont accompagnées d'écailles, ou sortent d'une enveloppe commune qu'on appelle du nom de *spath*, à cause de sa ressemblance avec celle des palmiers; tels sont les oignons & les narcisses. On remarque quelques fleurs doubles dans les liliacées; telles sont celles de l'iris, du narcisse, de la tubereuse & du muguet. Leur poussiere prolifique est composée de molécules arrondies, d'un blanc jaunâtre, comme transparentes; leur fruit est un capsule ou baie à trois loges & trois battants, qui s'ouvrent du haut en bas. Leurs graines sont plattes ou rondes, attachées horizontalement au centre du fruit sur un rang. On range parmi les liliacées, les *joncs*, les *iris*, les *lys*, les *narcisses*, les *scilles*, les *oignons*, les *asperges*. Voyez ces mots.

LILIUM LAPIDEUM. C'eſt le *pentacrinus* ou l'*encrinus*, ou *encrinite* des Litographes, dont nous parlerons au mot *palmier marin.* C'eſt le lilienſtein (*pierre de lys*) des Allemands.

Le lilium lapideum eſt une pétrification communément ſpatheuſe & très rare; on diroit des branches de trochites, qui partent d'une tige ou racine commune, aſſez ſemblable à la baſe d'un artichaut, & qui imitent aſſez bien un lys à cinq ou ſix pétales, dont les feuilles ne ſont point encore épanouies. L'on prétend que c'eſt une eſpece de *tête de méduſe*, devenue foſſile à l'inſtant où ſes membres étoient en contraction. *Voyez* ces différents mots, & l'article ZOOPHYTE. Agricola, *Lib. V. de Natur. foſſil.* dit qu'il s'en trouve dans les foſſés qui regnent autour des murs de la ville d'Hidelshein en Weſtphalie.

LIMACE ou LIMAS, *Limas nudus.* Eſt un reptile terreſtre, qui vit ſans coquille, tout nud, & qui ne differe des limaçons que parcequ'il eſt plus allongé, & qu'il n'a point de robbe.

Les Naturaliſtes comptent pluſieurs eſpeces de limaces; les unes noires, les autres griſes, tachetées ou non tachetées; d'autres jaunes, ſemées de taches blanches; d'autres brunes ou toutes rouges : cette derniere eſpece eſt la plus commune.

La LIMACE ROUGE, *Limax ruber*, eſt de la groſſeur & longueur de l'index, peſant une once & demie ou environ : ſa peau eſt double; l'extérieur eſt ſillonné, & d'une ſubſtance de cuir; l'intérieur eſt fibreux, & criblé d'une infinité de traces : ſon manteau ou coqueluchon lui tient lieu de coquille. C'eſt dans cette partie que l'animal cache ſa tête, ſon col & ſon ventre, toutes parties qui n'ont point de forme fixe. Cet inſecte a quatre cornes qui lui ſervent à ſe conduire à tâtons, ſans yeux, mais qui ſont terminées par un petit globule noir. On remarque de plus, que l'animal fait ſortir & rentrer ſes cornes de la même maniere que les doigts d'un gand : il a encore à la tête une dent faite en croiſſant, armée de quinze pointes, ſituée à la mâchoire d'en haut. Deux petites pierres ſableuſes & perlées ſe tirent auſſi de la limace; l'une de ſa tête, & l'autre de ſon dos. Ces oſſelets portent le nom de *pierre de limace :* ils ſont fort vantés des Charlatans, ſans avoir d'autres vertus que la pierre à chaux. La tête de cet inſecte eſt diſtinguée de la poitrine par une raie noire, comme la poitrine l'eſt du ventre. Cet animal vit encore long-tems étant coupé par morceaux; c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle M. Linnæus met la limace dans la claſſe des vers, & du genre ou de l'ordre des zoophytes.

Les limaces ſont hermaphrodites comme les eſcargots, enſorte que chacune d'elles donne la fécondité à une autre, de qui elle la reçoit en même tems. Dans l'accouplement, la partie maſculine qui eſt d'un bleu pâle, ſe gonfle conſidérablement, & ſort par une large ouverture, ſituée au côté droit du col, près des cornes : cet organe, qui eſt de même forme & de même grandeur dans les deux ſexes, eſt une eſpece de cordon, que les deux individus, quand ils veulent s'accoupler, pouſſent au dehors par un

méchanisme semblable à celui qui fait sortir leurs cornes. On trouve quelquefois les limaces, en cet état, dans une attitude singuliere, c'est-à-dire, suspendues en l'air, la tête en bas, & accrochées à un tronc ou à une branche d'arbre, queue à queue, par une assez grosse corde filée de leur propre bave. Redi dit en avoir vu passer trois heures en cet état, & que pendant tout ce tems, les cordons qui sortent hors du corps, s'entrelacent, s'agitent, se contractent, & se couvrent enfin d'une écume savonneuse, blanchâtre, qui est leur liqueur spermatique.

Leurs œufs sont sphériques, blanchâtres, à-peu-près comme des grains de poivre blanc; mais quand ils sont prêts à éclorre, ils jaunissent un peu.

Les limas ou limaces, autrement dites licoches, se nourrissent, ainsi que les limaçons, d'herbes, de champignons, de papier mouillé; ils se plaisent dans les bas prés, dans les lieux souterrains & limoneux, où le soleil ne donne que peu ou point; quelquefois sur des montagnes, dans des forêts ombrageuses; en un mot dans des endroits frais, couverts & humides, même dans des jardins, parmi les plantes potageres: la trace de leur marche est marquée, par une couche de glu luisante, sur la terre, sur les murs & sur les arbres, par où ils ont passé; cette marche est fort lente.

Si l'on saupoudre bien une limace avec du sel commun, du nître ou du sucre, elle jette aussi-tôt au dehors une grande quantité de matiere visqueuse, fort tenace, & pour l'ordinaire de deux couleurs, c'est-à-dire jaune & blanche. Cette matiere devient épaisse comme de la colle; & en moins de quatre minutes, la limace enfle, se roidit & meurt: si l'on considere alors la peau de cet animal, séparée des parties internes, au lieu de la trouver épaisse & dure comme elle est ordinairement, on la trouve flexible, très mince & seche, parcequ'elle a perdu toute son humeur visqueuse.

Les limaces sont rafraichissantes, humectantes & pectorales; on s'en sert intérieurement contre la toux & le crachement de sang: nous nous étendrons plus au long sur les vertus de cet animal, en parlant de celles des limaçons en général. On nomme quelquefois la limace, *limaçon rouge*.

LIMACE DE MER. Elle a une grande ressemblance extérieure avec la limace terrestre, ou à un limaçon hors de sa coquille; elle a le ventre plus gros & moins visqueux; & au lieu du capuce que porte la limace de terre, elle a deux expansions membraneuses qui lui servent de nâgeoires. On en trouve dans la mer des Indes qui sont plus grandes que les nôtres: elles sont de couleur rousse, noirâtres sur le dos.

Redi, qui a donné la Description anatomique des limaces terrestres & de mer, dit qu'il ne sait pas pourquoi l'on a donné à ces dernieres, le nom de *lievres marins*; à moins que ce ne soit, dit-il, parceque, quand elles étendent leurs cornes postérieures, & retirent les cornes antérieures, elles paroissent au premier coup d'œil, avoir quelque ressemblance imparfaite

avec le lievre, dont les longues oreilles peuvent être repréſentées par ces cornes antérieures retirées. On regarde cette limace comme venimeuſe au toucher; elle cauſe un vomiſſement & un dévoiement d'eſtomac, même l'alopécie ou la chûte des poils : broyée avec de l'huile, c'eſt un excellent dépilatoire.

LIMAÇON, *Cochlea.* Eſt un coquillage univalve ou un ver teſtacée, & qu'on ſait être androgyne ou hermaphrodite comme le précédent; & conſéquemment il a, par rapport à la génération, un plus grand appareil d'organes que la plupart des autres animaux. Chaque individu réunit en lui les deux ſexes, il peut en faire uſage en même tems; mais il ne peut ſe paſſer d'un autre individu pour opérer la fécondation. Les organes de la génération ſont difficiles à trouver dans cet inſecte : M. Adanſon dit qu'il faut les chercher entre les deux cornes qui ſont ſur la tête de l'animal. Nous ne rapporterons point ici tout ce que Liſter, Rondelet, Aldrovande & pluſieurs autres ont écrit ſur les limaçons; nous nous bornerons à en faire connoître les obſervations les plus curieuſes, & nous y ajouterons la diviſion de deux Conchyliologues modernes. Nous parlerons d'abord du limaçon des jardins ou eſcargot commun, puis des limaçons de mer.

Le LIMAÇON DE TERRE, *Cochlea terreſtris*, qui eſt le *colimaçon* des jardins, ou l'eſcargot commun, ou limas à coquille, eſt un ver oblong, ſans pieds ni os, compoſé d'une tête, d'un col, d'un dos, d'un ventre, & d'une ſorte de queue, enfermé dans une coquille d'une ſeule piece, qui eſt plus ou moins grande, d'où il ſort en grande partie, & où il rentre à ſon gré. Sa peau eſt un tiſſu tendineux, plus liſſe & plus luiſante ſous le ventre; plus terne, ſillonnée & grainée ſur le dos; capable d'une grande extenſion & contraction; pliſſée & fraiſée ſur les bords, formant de chaque côté comme des aîles, par le moyen deſquelles il rampe ſur la terre d'un mouvement vermiculaire ou d'ondulation, qui lui tient lieu de pieds. Toute ſa tête ſort de la coquille, comme une bourſe qu'on retourneroit : on y remarque quatre cornes, deux grandes & deux petites; les premieres ſont les ſupérieures; elles ſont de figure conique, un peu tranſparentes, longues de huit lignes, & garnie à leur extrémité d'une liqueur jaunâtre, qui contient un petit point noirâtre. On eſt encore fort indécis ſur l'uſage de ces cornes : les grandes font-elles la fonction d'yeux ou de lunettes d'approche, & les deux petites lui tiennent-elles lieu d'antennes ou de bâtons (*tentacula*) pour tâter le terrein qui l'environne, afin de diriger ſa route? Ces cornes ſont d'un ſentiment exquis; le moindre obſtacle les lui fait retirer avec une extrême promptitude. Sa bouche eſt aſſez grande, béante, forte, armée de dents rouges, & formée de deux mâchoires.

Le Docteur Muralto a donné l'anatomie de cet animal, mais les détails en ſont trop longs pour le ſuivre ici; nous dirons ſeulement qu'il a vu le cœur de cet animal palpiter, & faire ſon mouvement naturel de dilatation & de contraction. On trouve dans le bas-ventre une ſubſtance graſſe, viſqueuſe, gluante, qui s'attache fortement aux doigts; elle eſt jaunâtre

&

& collée aux inteſtins ; on en fait la pommade de limaçon, qui eſt bonne pour les boutons du viſage : c'eſt cette même mucoſité qui, venant à ſe ſécher dans les lieux par où le limaçon a rampé, luit comme des feuilles d'argent. Le limaçon rend, de tous les endroits de ſon corps, & particulierement de ſes parties inférieures, une ſi grande quantité d'humeur, qu'il ſemble plutôt nâger que ramper. La tenacité de cette humeur viſqueuſe & graſſe l'empêche de tomber, & d'être pénétré, ſoit par l'air, ſoit par l'eau. Pour ménager une liqueur ſi précieuſe, il a grand ſoin d'éviter les ardeurs du ſoleil qui la deſſécheroient ; il habite communément les lieux frais. Quand le limaçon veut ſe mettre en quête, il étend ſes deux appendices muſculeuſes ou aîles rampantes qui, en reſſerrant leurs plis de devant, ſe font ſuivre de ceux de derriere & de tout le bâtiment qui poſe deſſus. Ce bâtiment eſt ſa coquille ; il la porte par-tout avec lui. Cette coquille eſt formée par juxtapoſition, comme toutes les autres demeures de teſtacées. *Voyez* ce que nous en avons dit au mot Coquille.

Le limaçon terreſtre réunit dans ſa coquille deux avantages auſſi ſinguliers que difficiles à concilier, la légereté & la ſolidité. On voit ſur quelques coquilles terreſtres, deux ou trois raies ou bandes, tracées de largeur inégale & de couleurs différentes, coupées par un grand nombre de lignes tranſverſales ou en zigzag ; telles ſont les coquilles des limaçons de jardin : il y en a d'une ſeule couleur, jaune ou roſe, avec un liſeré noir.

Aux approches de l'hiver, le limaçon s'enfonce dans la terre, ou ſe retire dans quelque trou, quelquefois ſeul, mais ordinairement en compagnie. Il forme alors avec ſa bave, à l'ouvertute de ſa coquille, un petit couvercle blanchâtre, & il ſe renferme entierement. *Voyez* le mot Operçule, à l'article Coquillage.

Ce couvercle met l'animal à l'abri des injures de l'air & de la rigueur du froid : il demeure ainſi ſix à ſept mois ſans mouvement & ſans prendre aucune nourriture, juſqu'à ce que le printems ramene les beaux jours. Avec l'appétit tous ſes beſoins renaiſſent : il ouvre ſa porte, & va chercher de quoi réparer des forces un peu épuiſées par le jeûne de l'hiver. Sa nourriture conſiſte en feuilles de plantes, &c. Les Jardiniers ſavent mieux que perſonne, que ces animaux font un grand dégât dans les jardins potagers & fruitiers, ſur-tout pendant la nuit & dans les tems pluvieux ; ils attaquent auſſi la vigne, les pois, les feves, les veſces & les lentilles. Une tortue dans un jardin, eſt le meilleur deſtructeur des limaçons qu'on ait pu trouver juſqu'ici.

M. de Réaumur a donné l'hiſtoire d'un inſecte, qu'il appelle *inſecte des limaçons*, parcequ'il habite tantôt la ſurface extérieure d'une des parties du corps du limaçon, & tantôt va ſe cacher dans les inteſtins de cet animal. Le poux dont il eſt queſtion eſt facile à obſerver, lorſque le limaçon eſt entierement renfermé dans ſa coquille : on peut auſſi le remarquer dans diverſes autres circonſtances. Cet inſecte marche preſque continuellement avec une vîteſſe extrême. Si la coquille eſt fermée, il attend pour voyager

que le limaçon ouvre ſon anus, lequel eſt placé dans l'épaiſſeur du collier. L'inſecte ſaiſit le moment favorable, qui lui donne une vaſte entrée dans les inteſtins du limaçon. Il paroît que les inteſtins de ce coquillage ſont le ſéjour que ces ſortes de poux aiment le mieux, & que le limaçon les pouſſe ſur ſon collier toutes les fois qu'il fait ſortir ſes excréments. La ſéchereſſe contribue fort à leur formation; c'eſt auſſi le tems de chercher à les voir. M. de Réaumur dit en avoir alors compté plus de vingt ſur le même limaçon, dont le corps ſeul eſt un terrein convenable à ces inſectes; car on ne les voit guere ſur la coquille, à moins qu'on ne les force d'y aller : leur couleur eſt blanchâtre, mêlée d'une nuance roſe.

Nous avons omis de dire que le limaçon a au côté droit du col, un trou aſſez grand, qui eſt en même tems le conduit de la reſpiration, la vulve & l'anus; c'eſt par-là que ſortent au beſoin les parties maſculine & féminine, toutes prêtes à faire leurs fonctions. Cela n'arrive pleinement qu'après qu'un limaçon en a rencontré un autre; & que par pluſieurs mouvements préliminaires plus vifs, &, pour ainſi dire, plus paſſionnés qu'on ne l'imagineroit d'une eſpece auſſi froide, ils ſe ſont mis l'un & l'autre dans une même diſpoſition, ou ſe ſont aſſurés d'une parfaite intelligence. Ils ont une autre agacerie fort ſinguliere. Outre les parties mâle & femelle, il leur ſort, par la même ouverture du col, un aiguillon fait en fer de lance à quatre appendices, qui ſe termine en une pointe très aiguë & aſſez dure, quoique friable : comme les deux limaçons tournent l'un vers l'autre la fente de leur cou, il arrive que quand ils ſe touchent par cet endroit, l'aiguillon de l'un pique l'autre; & la méchanique qui fait agir cette ſorte de fléche ou de petit dard, eſt telle qu'il abandonne en même tems la partie à laquelle il étoit attaché, de maniere qu'il tombe par terre, ou que le limaçon piqué l'emporte. Ce limaçon ſe retire auſſi-tôt; mais peu de tems après, il rejoint l'autre, & le pique à ſon tour. Après quoi l'accouplement ne manque jamais de s'accomplir.

Les limaçons ont coutume de s'accoupler juſqu'à trois fois de quinze en quinze jours : à chaque accouplement on voit un nouvel aiguillon; enſuite ils ſe joignent, & leur accouplement dure dix à douze heures; ils paroiſſent alors comme engourdis : leur matiere ſéminale eſt d'une conſiſtance de cire. Lémeri dit qu'on peut voir facilement la méchanique de cet accouplement, en faiſant mourir dans le vinaigre ces animaux accouplés.

Environ dix-huit jours après l'accouplement, les limaçons pondent par l'ouverture de leur col, une grande quantité d'œufs qu'ils cachent en terre avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie. Ces œufs ſont blancs, revêtus d'une coque molle & membraneuſe, collés enſemble par une glu imperceptible en maniere de grappe, & gros comme des graines de veſce.

On diſtingue, aux environs de Paris, pluſieurs ſortes de limaçons terreſtres à coquilles; ſavoir, le *limaçon des vignes*, celui *des jardins*, ceux qui ſont appellés la *luiſante*, la *livrée*, la *ſtriée*, la *lampe antique*, le *cornet de S. Hubert*, le *grain d'orge*, le *grain d'avoine*, la *nompareille*, le *ba-*

rillet, &c. Le pays d'Aunis, l'Angleterre, l'Italie, la Chine & l'Amérique en fourniſſent dont les couleurs ſont admirables. M. Linnæus en cite douze eſpeces qui ſe trouvent en Suede. Les Tranſactions Philoſophiques font auſſi mention de deux eſpeces de limaçons, de la groſſeur d'un gros grain d'avoine, dont les volutes ſont contournées de droite à gauche ; ce qui fait appeller ces ſortes de coquilles, *uniques*.

Le Limaçon de marais ou d'eau douce, *Cochlea fluviatilis*, ſe trouve dans les fleuves, les lacs, les grands marais, les foſſés & les étangs. Le même Naturaliſte Suédois en cite ſeize eſpeces, parmi leſquelles il y a des *buccins*. Voyez ce mot.

Le Limaçon de mer ou Nombril, ou Ombilic marin, ou Féve de mer, *Cochlea marina umbilicata*, ſe trouve aſſez communément dans la Méditerranée. Les Eſpagnols appellent ce coquillage univalve, *caragolo* & *ſcanagolo*. La coquille eſt ſtriée & gravée en dehors, liſſe & polie en dedans; elle n'a jamais moins de deux ſpirales ou contours, & jamais plus de dix. Sa bouche dans la mer eſt garnie d'une opercule calcaire, qui a la figure d'un nombril, rougeâtre en deſſus, & blanchâtre en deſſous; ce qui fait appeller ce coquillage *limaçon ombiliqué*. Quand l'inſecte veut prendre de la nourriture, il pouſſe & ouvre ce couvercle; & lorſqu'il en a pris ſuffiſamment, il le retire à lui, & referme ſi exactement ſa coquille, que l'eau de la mer n'y peut pénétrer. Cet opercule étoit autrefois d'un grand uſage en Médecine.

Diviſion des Limaçons de mer.

M. d'Argenville en fait trois genres qui naiſſent de la différence de leur bouche.

1°. Les *limaçons à bouche ronde*, tels que le *burgau*, dont les ouvriers tirent une belle nacre; le *dauphin*, l'*œil de bouc*, la *bouche d'or*, la *bouche d'argent*, le *ruban*, le *maron rôti*, l'*émeraude*, & pluſieurs autres, dont les uns ſont, ou unis, ou rayés, ou raboteux.

2°. Les *limaçons à bouche demi-ronde :* ces coquilles ont peu de contour, & l'extrémité de la volute eſt très peu ſaillante. Cette famille renferme pluſieurs caracteres ſpécifiques qui forment des eſpeces aſſez conſidérables, dit M. d'Argenville, comme les *nérites*, qui dans leur bouche demi-ronde, ont des gencives, d'autres ſont ombiliquées, &c.

3°. Les *limaçons à bouche applatie :* ils different des autres par leur bouche applatie en ovale, & par leur figure conique. Cette famille renferme encore des eſpeces auſſi ſingulieres que les précédentes : il y en a dont la tête s'élevant en pyramide, forme pluſieurs ſpirales, & ce ſont là les vrais *ſabots :* d'autres s'élevent la moitié moins, & conſervent mieux la forme de vrais limaçons : d'autres enfin ſont entierement applaties, tels que la *lampe antique* & l'*eſcalier*. Ces remarques, dit notre Auteur, font connoître que l'élévation de la figure ne détermine pas le vrai caractere

d'un coquillage. De ce dernier genre de sabots, sont les coquilles appellées le *toît Chinois* ou la *pagode* & le *cul de lampe*, le *bouton de la Chine*, le *cornet de S. Hubert*, l'*éperon*, le *cadran*, la *sorciere.*

Telle est la distribution des limaçons de mer par M. d'Argenville, qui dit par expérience, que l'avantage que le limaçon à bouche platte a sur les deux autres, c'est de n'être point sujet par la configuration & la juste proportion du poids de son corps avec la plaque charnue sur laquelle il rampe, à se renverser en passant dans les endroits escarpés; au lieu que les autres allant par les mêmes endroits, sont entraînés par le poids de leur coquille, peu proportionnée pour la grosseur à la force de l'animal, & sont renversés, froissés & blessés avant qu'ils aient pu s'en garantir, en retirant leurs cornes & rentrant promptement dans leur coquille.

Cette même division des limaçons de mer convient aux limaçons terrestres & fluviatiles. Les coquilles de ces derniers sont très fragiles : on les appelle *limaçons de marais.*

M. Adanson, dont nous avons aussi exposé la méthode pour la division des coquilles à l'article Coquilles, dit que les coquillages dont la coquille consiste dans une seule piece, de quelque figure qu'elle soit, ou en deux pieces dont l'une est tournée en spirale, s'appellent du nom commun & général de *limaçons.* Il divise les limaçons en univalves & en operculés. Sa méthode exige qu'on fasse attention dans la coquille des limaçons, à six parties principales, qui sont les *spires*, le *sommet*, l'*ouverture*, l'*opercule*, la *nacre* & le *périoste.* Il considere aussi cinq parties essentielles dans ces animaux; savoir, les *cornes*, les *yeux*, la *bouche*, la *trachée* & le *pied.* On trouvera la signification & le détail de ces termes au mot Coquille. A l'égard des limaçons de mer operculés, M. Adanson dit que cet opercule differe de celui des limaçons univalves & terrestres, en ce que l'animal le prend dès sa naissance; au lieu que celui des limaçons terrestres, se forme tous les ans une ou plusieurs fois, & cela dans les tems où ces animaux veulent se mettre à l'abri de la sécheresse, occasionnée par les chaleurs ou par les froids excessifs : il consiste, comme nous l'avons dit, en une bave visqueuse sortie du corps de l'animal, & durcie en une croute blanche, assez épaisse, mais peu solide, plutôt coriace que cartilagineuse. Ceux de ces animaux qui sont dépourvus de mâchoires, ont à leur place une espece de trompe qui leur sert de tarriere pour percer les coquilles des autres coquillages, dont ils sucent la chair : il n'y a qu'un petit nombre de limaçons qui soient vivipares.

Nous avons dit au mot Coquillage, que le *limaçon de mer*, quoique réunissant communément en lui les deux especes de parties sexuelles, ne peut se suffire à lui-même; & que cette sorte d'hermaphrodite a besoin du concours de deux individus pour se féconder réciproquement & en même tems, l'un servant de mâle à l'autre pendant qu'il fait à son égard les fonctions de femelle. M. Adanson, dans sa Conchyliologie, a fait figurer deux coquilles, *pl. 1*, auxquelles il donne le nom de *bulin* & *coret :* la premiere

eſt celle d'un petit limaçon fluviatile, nommé la *membraneuſe ;* il ſe trouve aux environs de Paris, ainſi que l'autre qui eſt un petit buccin fluviatile. Il dit que leur hermaphrodiſme, quoique poſſédant les deux eſpeces de parties génitales, a beſoin de la jonction de deux individus, mais qui ne peuvent ſe féconder en même tems, à cauſe de l'éloignement de leurs organes. *Voyez la page 660 du premier volume de ce Dictionnaire.*

Limaçons étrangers.

On remarque une variété extrême dans les limaçons du Cap de Bonne-Eſpérance ; il y a entr'autres le *limaçon quille*, que la mer jette ſur ſes bords en grande quantité, & qui eſt de toute beauté. On en fait préſent aux étrangers curieux : les Européens du Cap en font de la chaux. Par la deſcription que Kolbe donne de pluſieurs autres eſpeces de limaçons, on y reconnoît le *nautile*, l'*huître épineuſe*, &c. Les côtes de l'Afrique, & l'Iſle Tabago fourniſſent auſſi de beaux limaçons, &c. Le lambis d'Amérique eſt auſſi une ſorte de limaçon. *Voyez* LAMBIS.

Propriétés des Limaçons.

Toutes les eſpeces de limaçons teſtacées ou ſans coquilles, ſont d'une ſubſtance viſqueuſe & gluante : leur chair, quoique bien aſſaiſonnée, produit toujours dans le corps humain des humeurs groſſieres, capables d'embarraſſer le cours du ſang : tel eſt le ſentiment des Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*. Cependant les Grecs & les Romains, qui étoient auſſi délicats que nous dans leurs repas, en faiſoient beaucoup d'uſage comme aliment. Ces derniers même avoient des garennes & des viviers où ils les engraiſſoient pour les délices de la table : ils eſtimoient ceux qui venoient des Iſles de Sardaigne & de Chio, de la Sicile, des Alpes, de la Ligurie & de l'Afrique. On dit que les habitants de la Siléſie nourriſſent des eſcargots avec de certaines plantes, pour les manger enſuite ; & que dans les jardins de Brunſwick, on garde les limaçons qu'on a ramaſſés pendant l'été, dans des eſpeces de foſſes quarrées, dont les côtés ſont boiſés, & l'ouverture couverte d'un fil de fer, pour les manger en hiver. Nous avons vu en 1762, aux environs de la Rochelle, des payſans occupés à ramaſſer dans les campagnes une très grande quantité de petits limaçons bigarrés de jaune & de noir, que l'on mettoit dans des barriques remplies de branches de bois croiſées çà & là, afin que les limaçons puſſent s'y diſperſer ſur les ſurfaces multipliées. Cette récolte de limaçons étoit deſtinée pour l'Amérique ; & il y a des années où des Négociants du pays font un commerce de ces animaux vivants. Ces limaçons ſe collent contre les branches ou les parois de la futaille, & de cette maniere ils peuvent faire le trajet ſans périr de faim, parcequ'ils ne diſſipent que peu de leur humeur viſqueuſe. Quand on veut les manger, on les aſſaiſonne, avant de les faire

cuire, avec le poivre, le ſel, le vin, l'huile ou le beurre, & les aromates.

Dans notre pays, les limaçons les moins mal-faiſants, ſont ceux qui ſe trouvent dans les haies, les vignes & les jardins, parcequ'ils vivent de ſerpolet, de pouliot, d'origan, & d'autres herbes qui leur donnent un meilleur goût : le peuple en fait une aſſez bonne conſommation en Franche-Comté, ſur-tout au printems & dans le carême. Les Médecins n'en conſeillent cependant l'uſage qu'aux Pthyſiques, pour calmer la toux; on en fait des bouillons pectoraux & adouciſſants, immédiatement après les avoir fait dégorger dans de l'eau chaude : on eſtime leur coquille apéritive; peut-être n'eſt-elle qu'abſorbante. Dans quelques Provinces de France, on emploie la poudre de limaces rouges ſéchées au four, contre la dyſſenterie; la doſe en eſt de trente-ſix à quarante-huit grains dans un verre de vin, ou de tiſane, ou de bouillon; ce remede calme les épreintes & les déjections ſanglantes. On ſe ſert auſſi des limaçons écraſés pour guérir les dartres; ou bien on ſe contente de faire ramper & de laiſſer baver le limaçon ſur la dartre. Les limaçons entrent dans l'eau pectorale de la Pharmacopée de Paris, & dans quelques collyres. *Voyez le Dictionnaire de Médecine.*

LIMAÇONNE. Nom que Goëdard donne à une chenille fort belle : elle a ſur la tête comme cinq paquets de poils; au devant de la tête deux cornes comme les limaçons, & une queue à l'extrémité du corps. Cette chenille eſt encore ornée de poils ſur le dos : c'eſt avec ſon poil & ſa ſalive qu'elle fait ſa coque, pour ſe métamorphoſer en chryſalide.

LIMAÇON ROUGE. *Voyez* LIMACE.

LIMANDE. Eſt un poiſſon de mer plat, peu large, & dont les nageoires ſont molles : il eſt du même genre que la ſole, le carrelet & la plie. *Voyez* ces mots. Ce genre de poiſſon nage à plat ſur un côté. Rondelet dit que la limande ne differe du carrelet que par l'âpreté de ſes écailles, qui ſont fortement attachées à ſa peau; elle a des taches jaunes aux nageoires qui environnent le corps, & une ligne tortue au milieu du corps : ſa chair eſt blanche, molle & humide, & un peu gluante. Ce poiſſon eſt très connu dans les poiſſonneries : il eſt meilleur que le flez & le fletelet, qui ſont auſſi des eſpeces de limandes.

LIMON, *Lutum aut Limus.* Eſt une terre noirâtre ou brunâtre, détrempée, diviſée & dépoſée çà & là par l'eau, chariée dans les marais : elle paroît principalement produite par un mélange de terre & de végétaux pourris ou détruits. Si l'on y appercevoit encore des filaments de plante, ce limon prendroit le nom de *tourbe limoneuſe* ou de *tourbe.* Voyez ce mot. Quoique le limon ne donne pas toujours l'apparence de plantes, il ne laiſſe pas d'être quelquefois inflammable : il s'en trouve de tel en Brabant & dans le pays de Nantes en Bretagne. Le limon de la mer, quoique vaſeux, ainſi que celui des fleuves, étant plutôt formé de la deſtruction des animaux que des plantes, pétille dans le feu, & y exhale une odeur très fétide. Ces deux phénomenes ſont dus, l'un aux parties de ſel marin, &

l'autre aux parties d'animaux, non totalement détruits. *Voy.* ADAMIQUE.

La couleur noirâtre du limon végétal, nous paroît communément due au fer. Toutes les especes de limon sont bonnes pour engraisser les terreins.

LIMONIER ou ARBRE DU LIMON, *Limon vulgaris.* Le limonier approche beaucoup du citronier : même hauteur, même feuillage; mais il est un peu plus court & moins branchu, & souvent garni de plusieurs épines. Ses fleurs ont une odeur plus foible : ses fruits sont moins longs & plus petits que les citrons; leur substance est également vésiculeuse ou divisée en cellules, mais ils sont d'une couleur & d'une odeur moins fortes : ils viennent plusieurs ensemble; leur écorce est aussi plus mince que celle des citrons, mais ils sont plus remplis de pulpe & d'un suc trop acide, pour pouvoir les manger : on les appelle *limons aigres.* Il y en a aussi de doux.

On fait usage des limons comme des citrons; on les appelle même à Paris *citrons.* Mais ce nom mériteroit d'être réformé, quoiqu'autorisé par un assez long usage. *Voy.* CITRONIER. Les limons sont plus rafraichissants, moins utiles contre les poisons, mais plus efficaces pour tempérer l'ardeur de la fievre dans les maladies aiguës : on fait un syrop avec leur suc. Les lettres que l'on écrit avec ce suc sur du papier, paroissent lorsqu'on les approche du feu; & les Teinturiers se servent aussi de ce suc pour certaines couleurs. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Les semences du limon sont un peu ameres, & propres pour les vers.

LIN, *Linum.* Plante très utile, dont on distingue deux sortes principales, & qui sont d'usage en Médecine & dans les Arts.

Le LIN ORDINAIRE, *Linum sativum vulgare*, est une plante qui vient à l'aide de la culture dans les champs & les jardins. Sa racine est assez menue, peu fibreuse. Sa tige est ordinairement simple, haute d'environ deux pieds & demi, creuse, grêle, branchue vers le sommet; laquelle étant rouie, battue, & préparée, donne beaucoup de fil. Ses feuilles sont pointues, étroites, placées alternativement le long de la tige. Ses fleurs naissent en ses sommités : elles sont d'un beau bleu, composées chacune de cinq feuilles disposées en œillet. A cette fleur succede un fruit presque sphérique, de la grosseur d'un pois chiche, renfermant en dix capsules membraneuses, dix semences oblongues ou presque ovales, applaties, pointues d'un côté, obtuses de l'autre, luisantes, d'une couleur fauve purpurine.

Le lin est au nombre de ces plantes qui, sur pied, ne paroissent avoir aucun rapport, aucune ressemblance avec les choses qu'on en fabrique. Combien de tems l'homme a-t-il foulé au pied ce végétal précieux, sans en connoître l'utilité ? Que la découverte en soit due au hasard ou à la sagacité de ces Observateurs qui épient pas à pas les productions de la Nature, toujours est-il constant que le lin a deux objets d'utilité; la graine dont on retire de l'huile, & la tige dont on prépare le fil. En un mot, cette plante préparée sert à une infinité d'usages méchaniques, & particuliere-

ment pour la fabrication de la toile, dont l'usage est très salutaire au corps, & fait un objet de commerce considérable.

Culture du Lin.

La culture du lin est la plus intéressante après celle des grains. On en seme la graine par un beau tems sec & doux, & dès le mois de Mars, en terre grasse, & qui ne soit point trop humide. La plante fleurit en Juin. Le lin épuise beaucoup les terres; aussi n'en doit-on ressemer dans la même, qu'après deux ans de repos. On doit le semer plus clair que le chanvre, après avoir bien nétoyé la terre de toutes racines & herbes; ensuite herser la terre, & y passer le rouleau pour l'affaisser; la sarcler au commencement de Mai, & arracher, s'il se peut, la mauvaise herbe (*la goute de lin*, espece de plante parasite), qui s'entortille autour de sa tige. Au reste, on sarcle le lin quand il a deux pouces de hauteur, & on continue jusqu'à ce qu'il en ait cinq. Le lin a besoin de petites pluies chaudes : il y a des pays où l'on rame le lin, tant il devient haut. On l'attache quand il est près de sa maturité.

Les Hollandois, qui ont un terrein gras & un peu humide & compact, sur-tout en Zélande, s'adonnent beaucoup à la culture du lin : ils préparent la terre avant d'ensemencer, 1°. par des engrais, tels que du fumier très pourri, la marne, la chaux, les curures de mares, les rognures de cornes, le *goëmon* (espece d'algue marine), & un peu de sable marin; 2°. par trois ou quatre labours, après lesquels ils laissent la terre en jachere pendant tout l'été : on fait de même en Flandres. En Zélande, où la garance fait une branche de commerce, dès que l'on a défriché & labouré la terre, on y plante de la garance, qui y reste deux ans : tout cela emmeublit la terre; on la laisse reposer, & on y seme alors du lin. Dans notre pays, on y seme du tréfle qui fait beaucoup de bien à la terre, en la garantissant de l'ardeur du soleil, & en lui conservant la rosée & la pluie. 3°. Par la division de leur terrein qu'ils font en planches, de cinquante à soixante pieds de large, & séparées par de petits fossés de deux ou trois pieds de profondeur, sur un pied & demi de largeur. Le sol étant ainsi préparé, on fait choix de la graine qu'on veut semer. La meilleure est courte, rondelette, ferme, huileuse, pesante, d'un brun clair; mise dans un verre d'eau, elle va au fond en peu de tems; jettée dans le feu, elle doit s'enflammer & pétiller sur les charbons : telle est la graine de lin de Dantzic ou de Riga. Pour avoir toujours de bonne graine, il faut semer dans une terre forte, de la graine recueillie dans une terre plus forte, & en jetter dans le champ une quantité moindre que celle qu'il est en état de bien nourrir; par ce moyen toutes les graines profitent, & l'on a de belles tiges.

Suivant un Mémoire de la Société de Dublin, les terres les meilleures pour la culture du lin, sont les terres glaises, profondes, fermes, un peu humides, labourées comme il convient : les terres graveleuses ou légeres donnent,

donnent, à la vérité, du lin plus fin, mais en plus petite quantité, moins grand, & la graine dégénere dès la deuxieme année. Les Hollandois, dont le commerce de toile floriſſant prouve leurs connoiſſances ſupérieures dans cette partie, ne ſement preſque point de lin dans la Province de Hollande, à cauſe que le terroir en eſt léger & ſablonneux; mais ils recueillent d'auſſi beau lin & d'auſſi bonne graine qu'il y en ait en Europe, dans les terres glaiſes, lourdes, fermes & humides de la Province de Zélande. Ces terres ſont propres pour le lin, à raiſon de la glaiſe qui entre dans leur compoſition.

Le lin ſemé comme ci-deſſus, eſt ordinairement mûr à la fin de Juin; & après la récolte on peut ſemer des *turneps* ou de gros navets de bétail dans le même terrein, où ils viendront fort bien.

Il y a des Laboureurs qui diſtinguent deux ſortes de lin cultivé, 1°. le *têtard*, qui eſt bas & a beaucoup de têtes: on le ſeme à la fin de Mars, on le cueille dès le mois de Juin. 2°. Le grand lin, qui eſt plus haut, & a moins de branches: on cueille celui-ci quand il jaunit.

Le ſemeur de lin doit ſuivre le ſillon en ligne directe, & jetter la graine avec la main droite, & ſemer de la main gauche lorſqu'il revient ſur ſes pas, afin que le grain ſoit répandu également: on recouvre, peu de tems après la ſemence avec la herſe. Dans quelques pays, on y paſſe alors le cylindre; dans d'autres, on y jette par deſſus de la fiente de pigeon & du fumier nouveau.

Le lin étant mûr, on l'arrache par un tems ſec, & on le couche à terre ſur le champ par groſſes poignées, l'une à côté de l'autre, afin qu'il ſeche. Lorſque la ſaiſon eſt favorable, il eſt ſuffiſamment ſec en douze ou quatorze jours; autrement on l'y laiſſe par petits tas pendant vingt jours, ou en gros tas pendant un mois, plus ou moins, ſuivant la ſaiſon & le pays. C'eſt une mauvaiſe méthode que d'arracher le lin trop verd; car, outre que le fil eſt plus gros, la filaſſe tombe preſque toute en étoupe. Les Manufacturiers expérimentés ont grand ſoin de laiſſer plus long-tems ſur pied le lin qu'ils deſtinent aux ouvrages les plus fins; ils riſquent même de perdre la graine, pour avoir la tige auſſi mûre qu'il eſt poſſible, lorſqu'ils doivent l'employer à la meilleure eſpece de baptiſte & à leurs dentelles, &c.

En Hollande, on égraine le lin auſſi-tôt qu'il revient du champ, & on livre la plante à l'ouvrier dès qu'on a cueilli la graine. Pour ſéparer la graine d'avec la tige, on ſe ſert d'un peigne de fer appellé *drege*: on peut auſſi retirer la graine de la coque du lin, en la frappant avec un petit battoir. Il eſt avantageux de ne point différer le roui du lin, afin que la filaſſe ſe détache plus facilement de la chenevote. Il en eſt de la maniere de rouir & préparer le lin, comme de celle du *chanvre*. Voyez ce mot.

On vend le lin tout roui & façonné à la botte. Lorſqu'il a reçu tous ſes apprêts, on le met en cordons, s'il eſt fin & deſtiné pour le filage & pour le Tiſſerand. Le meilleur lin eſt luiſant, doux, liant & fort: le lin court eſt celui qui fait le plus beau fil.

Le lin fournit à une consommation intérieure, qui seroit immense, même en la réduisant à la fabrication du linge : il procure une infinité de chose de nécessité ou de commodité, outre qu'il entre dans quantité de petites étoffes. Après que le linge est usé, les chiffons servent encore à faire le papier; matiere dont l'usage n'est ignoré de personne, & que l'on ne sauroit assez admirer.

La graine du lin fournit, par expression, beaucoup d'huile, qui sert à brûler & en peinture : on en prend aussi intérieurement pour procurer l'expectoration, & pour appaiser le crachement de sang. La pâte de cette graine exprimée, sert pour engraisser des bestiaux.

La semence de lin, macérée dans l'eau, donne une grande quantité de suc mucilagineux, d'où dépend sa vertu adoucissante & émolliente : sa farine est résolutive.

Les paysans d'Asie se sont nourris souvent de graine de lin : ils la piloient, la mêloient avec du miel, & la faisoient frire; cependant, disent les Auteurs de la Matiere Médicale, de quelque maniere qu'on la prépare, ce ne sera jamais un mets bien agréable & salutaire; car elle est contraire à l'estomac, flatueuse, difficile à digérer, & produit un mauvais suc; c'est ce que l'on a pu remarquer, dit Fragus, il y a quelques années à Middelbourg, Capitale de la Zélande, lorsque la plupart des habitants, à cause de la disette du bled & des provisions, mangerent du pain & d'autres nourritures faites avec de la graine de lin : ils devinrent enflés, bouffis, & il y en eut beaucoup qui moururent.

L'usage interne de la graine de lin convient dans les ardeurs d'urine : en lavement, elle adoucit les tranchées, la dyssenterie, & l'inflammation des visceres. En général le lin est amer, légerement purgatif, aphrodisiaque, & convient dans les inflammations.

Le Lin sauvage purgatif, *Linum catharticum*, est une plante qui vient d'elle-même dans les champs, parmi les avoines & dans les prés. Sa racine est grêle & blanche. Ses tiges rougeâtres & branchues sont d'abord petites & couchées sur terre; mais elles s'élevent bientôt à la hauteur de deux pieds & plus. Ses fleurs sont portées sur de longs pédicules, elles sont blanches & à œillets : il leur succede des capsules séminales, cannelées; leur graine est semblable à celle du lin, mais la tige est plus menue & moins filandreuse.

Toute cette plante a une saveur amere, & qui cause des nausées. Les Anglois font un plus grand usage de cette plante que nous. Jean Rai dit que l'infusion d'une poignée de lin sauvage avec les tiges & les sommets, faite dans du vin blanc pendant la nuit sur des cendres chaudes, purge assez fortement les humeurs séreuses, & excite quelquefois le vomissement.

L'on trouve aussi dans les forêts, un grand nombre d'especes sauvages de lin.

LINAIRE COMMUNE ou LIN SAUVAGE, *Linaria vulgaris*. Est

une plante qui croît également sur le bord des champs & dans les pâturages stériles. Ses racines sont blanches, ligneuses, rampantes & fort traçantes. Une seule racine pousse plusieurs tiges, hautes d'un pied & demi, rondes, verdâtres, branchues, garnies de feuilles placées sans ordre, mais fort semblables à celles de l'ésule, excepté qu'elles ne donnent point de lait; ce qui a donné lieu au proverbe latin : *Esula lactescit, sine lacte linaria crescit.*

Les fleurs de la linaire sont jaunes : elles naissent aux sommités des tiges & des rameaux, rangées en épi; il leur succede un fruit arrondi, divisé en deux capsules par une cloison mitoyenne, & percé de deux trous à son extrémité quand il est mûr : il est rempli de graines plattes, rondes, noires, & comme bordées d'un feuillet.

La saveur de cette plante est un peu amere & un peu âcre : en la froissant entre les doigts, elle a l'odeur de sureau; le suc de ses feuilles n'altere point la couleur du papier bleu, mais celui des fleurs le change en rouge. La linaire est résolutive, & adoucit singulierement les douleurs des hémorrhoïdes : on en fait un onguent qui s'applique avec succès sur les varices de l'anus. Quelques Botanistes lui ont donné le nom d'*urinalis*, parce qu'elle est fort diurétique. Il y a des personnes qui mettent cette plante dans les souliers, sous la plante des pieds, pour chasser la fievre quarte.

On distingue encore la PETITE LINAIRE, *Linaria capillaceo folio, odora.* Elle est aussi apéritive.

LIN FOSSILE ou INCOMBUSTIBLE. *Voyez* AMIANTHE.

LIN ORIENTAL. Les Siamois donnent ce nom à un animal que les Portugais nomment *bicho vergonhoso*, c'est-à-dire, *insecte honteux*, parce que quand il a peur, il se resserre en lui-même, & dresse ses écailles comme nos hérissons.

Le lin oriental a les écailles de la queue si dures, qu'on ne peut les couper. Il vit dans les bois, où il se retire dans des trous; il monte quelquefois sur les arbres. Il ne vit que de graines fort dures : il a la gueule fort petite, la langue longue & étroite; il la lance à-peu-près comme font les serpents.

LIN SAUVAGE. *Voyez* LINAIRE.

LIN DE SIBÉRIE. Le lin ordinaire dont nous avons parlé, est une plante annuelle qu'il faut semer de nouveau tous les ans, & qui demande beaucoup de soins, de peines & de dépenses : le lin de Sibérie au contraire est une plante vivace qui a l'avantage de croître encore plus haut que le lin ordinaire, ses feuilles sont plus larges, sa tige est plus noirâtre, caracteres par lesquels on estime même le plus le lin ordinaire. Le lin de Sibérie fleurit aussi-tôt que l'autre, & sa fleur a une petite odeur : lorsqu'il est arrivé à sa maturité, on ne fait que le couper, & il repousse l'année suivante de nouvelles tiges de sa racine. Les tiges de cette sorte de lin, donnent du fil aussi blanc, aussi ferme, & en plus grande quantité que notre lin ordinaire; la finesse est peut-être la qualité qui lui manqueroit, mais cette

eſpece de lin ſerviroit à un grand nombre d'uſages très importants, où l'on n'emploie point de toiles ſi fines : cette plante tranſportée d'un climat froid, dans un climat plus chaud, s'y amélioreroit, ainſi que le prouve l'expérience. De plus, les ſoins que l'on apporteroit à ſa culture, & les eſſais que l'on feroit ſur cette plante, l'ameneroient inſenſiblement à un plus grand dégré de perfection.

LINGOADA. Nom que les Portugais donnent à un poiſſon de mer du Breſil, nommé *aramaca* par Marcgrave, & *cabriconcha* aux Indes. Ce poiſſon a deux yeux d'un même côté, & n'en a point de l'autre : il a la figure d'une ſole; ſes dents ſont fort aiguës.

LINOT ou LINOTE, *Linaria avis.* Petit oiſeau mis par M. Linnæus dans le rang des *moineaux :* on en diſtingue pluſieurs eſpeces.

La LINOTE VULGAIRE, *Linaria vulgaris*, eſt un petit oiſeau gros comme un moineau, dont la tête eſt couverte d'un plumage cendré noir, le dos mêlé de noir & de roux, la poitrine blanche; le bas ventre proche du croupion, tire ſur le blanc jaunâtre; le haut de la gorge eſt d'un beau rouge, & le bord des aîles roux; les grandes plumes des aîles ſont noirâtres & blanchâtres par les côtés & à leurs extrémités, ainſi que la queue; la couleur de ſes pieds eſt un brun obſcur. Sa nourriture eſt de la graine de lin, d'où lui eſt venu le nom de *linote :* on la nourrit en cage avec du pain, du millet, de la navette, de la graine de lin & du chenevis : ſon chant eſt fort agréable, & elle apprend volontiers les airs qu'on lui joue ſur un flageolet.

La GRANDE LINOTE DE VIGNE, *Linaria rubra major*, eſt un peu moins grande que la précédente. Le plumage de la poitrine & du deſſus de la tête eſt rougeâtre; c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi *linote rouge.*

Il y a auſſi une *petite linote de vigne*, qui a le bec moins gros & plus aigu : la femelle, ainſi que le mâle, eſt rouge au deſſus de la tête; ſes pieds ſont plus noirs. Cette derniere eſpece de linote vole en troupe, ce que ne font pas les autres. Albin dit que la région de leur crâne & la baſe du gozier, ſont d'un rouge charmant : il y en a dont les bords des plumes ſont jaunâtres.

La *linote de montagne* eſt plus grande du double que la précédente : ſon croupion eſt rouge, & ſa queue eſt longue.

Ce genre d'oiſeaux a le bec court, fait en cône : les bords en ſont coupants, & le bout eſt très pointu. Leurs pieds ſont très courts; ſa queue eſt un peu fourchue. Ces oiſeaux font leur nid dans les montagnes, & choiſiſſent les lieux bas & frais, dans des buiſſons d'épine noire & d'aubepine, ou dans ceux du genêt. Ils font d'ordinaire quatre ou cinq petits par nichée, & deux nichées par an. Si on détruit leur nid, ils le rétabliſſent juſqu'à trois fois.

Les linotes muent ſur la fin du printems. On prétend que ces oiſeaux ſont ſujets à une ſorte de maladie qui leur roidit les plumes, & pendan laquelle ils demeurent triſtes & ſans ſiffler. Cette maladie s'appelle *ſubtile :*

souvent leur ventre devient dur alors; leurs veines sont grosses & rouges; leur poitrine est tuméfiée; leurs pieds sont enflés, calleux, & ne peuvent qu'à peine les supporter. Quoique ces oiseaux soient communs dans plusieurs Provinces de ce Royaume & d'Angleterre, on ignore encore quel est leur pays natal.

Les linotes passent pour être bonnes contre l'épilesie, étant prises en bouillon ou mangées.

LION, *Leo*. Le lion, dit M. de Buffon, a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fiere, la voix terrible: sa taille est bien prise, & si bien proportionnée, que son corps paroît être le modele de la force, jointe à l'agilité: aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, & ne contenant rien de surabondant, il est tout nerf & tout muscle. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts & les bonds prodigieux qu'il fait aisément; par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, & sur-tout celle de son front, qui est traversée de rides profondes, ce qui ajoute beaucoup à la physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur; & enfin, par la faculté qu'il a de remuer sa criniere, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut & s'agite en tous sens, lorsqu'il est en colere. Le front de cet animal est quarré; le nez est grand, large, évasé; sa gueule est fort grande & fendue; ses mâchoires sont composées de grands os extrêmement forts, & garnies chacune de quatorze dents, dont quatre sont incisives, quatre canines & six molaires. Sa langue est grande, rude, très âpre, & parsemée de quantité de petites pointes aussi dures que la corne, longues environ d'un quart de pouce, & recourbées vers le gosier: c'est cette disposition des parties de la langue qui rend le léchement du lion extrêmement dangereux; car il a bientôt endormi la chair & excorié l'épiderme. Au reste, l'on doit être en garde contre les léchements de cet animal, même le plus apprivoisé; car dès qu'il a senti le sang, son naturel sanguinaire s'irrite & l'excite à mordre & à faire de cruels ravages, comme nous le dirons ci-après.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur, depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds; ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds & demi de longueur, sur trois pieds & demi de hauteur, & la queue longue d'environ trois pieds; elle est terminée par une espece de houppe.

La lionne est, dans toutes les dimensions, d'environ un quart plus petite que le lion. Presque tous les Voyageurs paroissent s'accorder à dire que la couleur du lion est fauve sur le dos, & blanchâtre sur les côtés & sous le ventre.

Le lion porte une criniere, ou plutôt un long poil, qui couvre toutes les parties antérieurs de son corps, & qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La lionne n'a jamais ces longs poils, quelque

vieille qu'elle ſoit. L'animal d'Amérique, que les Européens ont appellé *lion*, & que les Naturels du Pérou appelle *puma*, n'a point de criniere : il eſt auſſi beaucoup plus petit, plus foible, & plus poltron que le vrai lion. Il ne ſeroit pas impoſſible, dit M. de Buffon, que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique Méridionale, eût aſſez influé ſur la nature du lion, pour le dépouiller de ſa criniere, lui ôter ſon courage, & réduire ſa taille. Mais ce qui paroît impoſſible, c'eſt que cet animal, qui n'habite que les climats ſitués entre les Tropiques, & auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du Nord, puiſqu'il eſt ſi ſenſible au froid, ait paſſé, des parties Méridionales de l'Aſie ou de l'Afrique, en Amérique : ces Continents étant ſéparés vers le Midi par des mers immenſes. C'eſt ce qui nous porte à croire, continue M. de Buffon, que le *puma* n'eſt point un lion tirant ſon origine des lions de l'ancien Continent, & qui auroit enſuite dégénéré dans le climat du Nouveau Monde ; mais que c'eſt un animal particulier à l'Amérique, comme le ſont auſſi la plûpart des animaux de ce nouveau Continent : ce ſentiment paroît confirmé par pluſieurs Relations. Fréſier dit que le *puma* ou *lion du Pérou* differe beaucoup de celui d'Afrique ; que ſa tête tient de celle du loup & de celle du tigre, & qu'il a la queue plus petite que l'un & l'autre. Ces prétendus lions n'ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur de ceux d'Afrique : ils ſont gris, n'ont point de crinieres, ont l'habitude de monter ſur les arbres. Enfin ces animaux different du lion par les habitudes naturelles. Toutes ces conſidérations paroiſſent ſuffiſantes pour faire ceſſer l'équivoque du nom, & pour empêcher que l'on ne confonde le *puma* d'Amérique avec le vrai lion d'Afrique ou d'Aſie.

Lorſque les Européens firent la découverte du Nouveau Monde, ils trouverent en effet que tout y étoit nouveau ; les animaux quadrupedes, les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes & les plantes, tout parut inconnu, tout ſe trouva différent de ce qu'on avoit vu juſqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette nouvelle nature : un petit rapport dans la forme extérieure, une légere reſſemblance de taille & de figure, ſuffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choſes connues ; delà les incertitudes, l'équivoque, la confuſion, qui s'eſt encore augmentés, parcequ'en même tems qu'on donnoit aux productions du Nouveau Monde les dénominations de celles de l'ancien Continent, on y tranſportoit continuellement, & dans le même tems, les eſpeces d'animaux & de plantes qu'on n'y avoit pas trouvées. C'eſt dans les Ouvrages de l'illuſtre M. de Buffon, qu'il faut voir les diſcours, dans leſquels il a démontré, avec ſon génie & ſa ſagacité ordinaires, quels ſont les animaux propres à l'ancien Continent & au Nouveau Monde, & ceux qui ſont communs aux deux Continents.

Les lions n'habitent que les climats brûlants de l'Aſie & de l'Afrique ; & ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'eſt que dans le même pays, ceux qui habitent les hautes

montagnes où l'air est plus tempéré, sont moins forts, & d'un naturel moins féroce, que ceux qui demeurent dans les sables brûlants du Biledulgerid ou du Zaara. De l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains tiroient de la Lybie, pour l'usage de leurs spectacles, cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même, qu'en Turquie, en Perse & dans l'Inde, les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement; & comme ce puissant & courageux animal fait sa proie de tous les autres animaux, & n'est lui-même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution de nombre dans son espece, qu'à l'augmention du nombre dans celle de l'homme; car il faut avouer que la force de ce roi des animaux brutes, ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Negre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légeres.

Cette supériorité de nombre & d'industrie dans l'espece humaine, qui brise la force du lion, en énerve aussi le courage. Cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou se tempere dans l'animal, suivant l'usage heureux ou malheureux qu'il a fait de sa force. Dans les vastes déserts du Zaara, & en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique & de l'Asie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions sont encore en assez grand nombre, & tels que la Nature les produit. Accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides & terribles; ne connoissant pas la puissance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte; n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent les braver; les blessures les irritent même sans les effrayer : un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravanne entiere; & lorsqu'après un combat opiniâtre & violent, il se sent affoibli, au lieu de fuir, il continue de se battre en retraite, sans jamais tourner le dos. Au contraire, les lions qui habitent aux environs des villes & des bourgades de l'Inde & de la Barbarie, ayant connu l'homme & la force de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jetter que sur le menu bétail; & enfin de s'enfuir, en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfants qui leur font, à coups de bâton, quitter prise & lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adoucissement dans le naturel du lion, prouve qu'il est susceptible d'être apprivoisé jusqu'à un certain point; aussi l'Histoire nous parle-t-elle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre, ou menés à la chasse; & qui, fideles à leur maître, ne déployoient leur force & leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très sûr, c'est que le lion, pris jeune & élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre & jouer innocemment avec eux; qu'il est doux pour ses maîtres, & même caressant, sur-tout dans le premier âge; & que si sa férocité naturelle reparoît quelquefois, il la tourne

rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvements sont très impétueux, & ses appétits très véhéments, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer; aussi y auroit-il du danger à lui laisser trop long-tems souffrir la faim, ou le contrarier en le tourmentant hors de propos; non-seulement il s'irrite contre les mauvais traitements, mais il en garde le souvenir, & paroît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire & la reconnoissance des bienfaits. On peut conclure de différents faits, que sa colere est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent pardonner à de petits ennemis des libertés offensantes, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui jettant pour proie, &, comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever toute entiere, & souffrir plutôt la faim, que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, & que dès qu'il est repu, il est en pleine paix; tandis que le tigre, le loup, & tant d'autres animaux d'espece inférieure, tels que le *renard*, la *fouine*, le *putois*, le *furet*, &c. donnent la mort pour le seul plaisir de la donner; & que dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

Quoique le lion ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister & vivre assez long-tems dans les pays tempérés; peut-être même avec beaucoup de soin pourroit-il y multiplier : on en a vu naître dans la Ménagerie de Florence & à Naples, mais ces faits sont très rares. Les Anciens & les Modernes conviennent que les lions nouveaux nés sont fort petits, de la grandeur à-peu-près d'une belette, c'est-à-dire, de six ou sept pouces de longueur : ils disent aussi que les lionceanx ne sont en état de marcher que deux mois après leur naissance. Sans donner une entiere confiance au rapport de ces faits, dit M. de Buffon, on peut présumer, avec assez de vraisemblance, que le lion, attendu la grandeur de sa taille, est au moins trois ou quatre ans à croître, & qu'il doit vivre environ sept fois trois ou quatre ans, c'est-à-dire, à-peu-près vingt-cinq ans. On en a gardé quelques-uns au Combat du Taureau pendant seize ou dix-sept ans.

L'inspection des parties du lion mâle & leur direction prouvent qu'il s'accouple, comme les autres quadrupedes, & non pas à reculons, comme l'avoient répété plusieurs Naturalistes d'après Aristote. C'est aussi mal-à-propos que ce Philosophe a prétendu que le col de cet animal ne contient qu'un seul os inflexible, & sans division de vertebres; ce fait a été démenti par l'expérience, qui même nous a donné sur cela, dit M. de Buffon, un fait très général, c'est que dans tous les quadrupedes, sans en excepter aucun, & même dans l'homme, le col est composé de sept vertebres ni

plus

plus ni moins ; & ces mêmes sept vertebres se trouvent dans le col du lion, comme dans celui de tous les autres quadrupedes. Un autre fait général, c'est que les animaux carnassiers ont le col beaucoup plus court que les animaux frugivores, & sur-tout que les animaux ruminants. Mais cette différence de longueur dans le col des quadrupedes, ne dépend que de la grandeur de chaque vertebre, & non pas de leur nombre qui est toujours le même. A l'égard de la solidité des os du lion, qu'Aristote dit être sans moëlle & sans cavité, de leur dureté qu'il compare à celle du caillou, de leur propriété de faire feu par le frottement, c'est une erreur.

Les lions sont très ardents en amour : lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles, qui ne cessent de rugir autour d'elle, & de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'entr'eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur, & s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printems, & ne produit qu'une fois tous les ans ; & quoiqu'elle n'ait que deux mamelles, elle ne laisse pas d'avoir quelquefois quatre petits & même six.

Dans ces animaux, toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, & l'amour maternel est extrême. La lionne, naturellement moins forte, moins courageuse, & plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits : elle ne connoît point le danger ; elle se jette indifféremment sur les hommes & sur les animaux qu'elle rencontre ; elle les met à mort ; elle se charge ensuite de sa proie, la porte & la partage à ses lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang & à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très écartés & de difficile accès ; & lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces, en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle les efface avec sa queue ; quelquefois même, lorsque l'inquiétude est grande, elle transporte ailleurs ses petits ; & quand on veut les lui enlever, elle devient furieuse, & les défend jusqu'à la derniere extrémité.

On croit que le lion n'a pas l'odorat aussi parfait, ni les yeux aussi bons que la plûpart des animaux de proie. On a remarqué que la grande lumiere du soleil paroît l'incommoder, qu'il marche rarement dans le milieu du jour ; que c'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses ; que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux, il n'en approche guères, &c. On a observé qu'il n'évente pas de loin les autres animaux, qu'il ne les chasse qu'à vue, & non pas en les suivant à la piste comme font les chiens & les loups dont l odorat est plus fin.

Comme tous les animaux fuient à la présence du lion, il est souvent obligé de se cacher & de les attendre au passage ; il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les saisit souvent du premier bond. Dans les déserts & les forêts, il fait sa nourriture la plus ordinaire des gazelles & des singes, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorsqu'ils sont à terre, car il ne grimpe pas sur les arbres. Il mange beaucoup à la fois & se remplit pour deux ou trois jours ; il a les dents dis-

posées comme celles du chien; mais elles sont si fortes qu'il brise aisément les os, & il les avale avec la chair. On prétend qu'il supporte long-tems la faim. Comme son tempérament est excessivement chaud, il supporte moins patiemment la soif, & boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau; il prend l'eau en lappant comme un chien; mais au lieu que la langue du chien se courbe en dessus pour lapper, celle du lion se courbe en dessous. Il lui faut environ quinze livres de chair crue par jour; quoique cet animal ne se nourrisse que de chair fraîche, car il ne retourne guères chercher les restes de sa premiere proie, son haleine est très forte, & son urine insupportable.

Le rugissement du lion est si fort, que quand il se fait entendre, par échos, la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre; ce rugissement est sa voix ordinaire; car quand il est en colere il a un autre cri, qui est court & réitéré subitement; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espece de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu : il rugit cinq ou six fois par jour, & plus souvent, lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colere, est encore plus terrible que le rugissement; alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa criniere, fait mouvoir la peau de sa face, montre des dents menaçantes, & tire sa langue, qui, comme nous l'avons dit, est armée de pointes très dures. Il est beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires & les jambes de devant, que par les parties postérieures du corps : il voit la nuit comme les chats : il ne dort pas long-tems & s'éveille aisément; mais c'est mal-à-propos qu'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche du lion est fiere, grave, lente, quoique toujours oblique : sa course ne se fait pas par des mouvements égaux, mais par sauts & par bonds, & ses mouvements sont si brusques qu'il ne peut s'arrêter à l'instant, & qu'il passe presque toujours son but. Lorsqu'il saute sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec ses pattes de devant qui sont larges, grandes, divisées en cinq doigts, & garnies de fortes griffes aiguës & tranchantes; les pieds de derriere n'ont que quatre doigts : il déchire sa proie avec les ongles de devant, & ensuite il la dévore avec les dents. On prétend que sa salive, introduite dans la chair par sa morsure, produit presque les mêmes symptômes que la morsure du chien enragé : elle cause des convulsions, & le plus souvent fait mourir. Tant qu'il est jeune, & qu'il a de la légereté, il vit du produit de sa chasse & quitte rarement les déserts & les forêts; mais lorsqu'il devient vieux & pesant, il s'approche des lieux fréquentés & devient plus dangereux pour l'homme & pour les animaux domestiques; seulement on a remarqué que lorsqu'il voit des hommes & des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette, & jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent; car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenser, & il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfere la chair du cha-

meau à celle de tous les autres animaux : il aime aussi celle des jeunes éléphants ; ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé, & il en vient aisément à bout, à moins que la mere n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre & l'hyppopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au lion. On s'est faussement imaginé, sur-tout en France, que le chant du coq épouvante le lion : l'on a plus d'une expérience que cet animal a ravagé des poulaillers sans que le chant des coqs, ni les cris des poules aient fait la moindre impression sur lui. Il n'en fait pas de même à l'égard des serpents ; l'on est convaincu par des expériences réitérées qu'il les craint extrêmement ; & c'est pour cela que quand les Maures rencontrent quelque lion, & qu'ils sont hors d'état de se sauver de ses griffes, ils défont promptement la bande de toile qui compose leur turban, & l'agitent devant eux de maniere qu'elle imite les mouvements d'un serpent : le lion ne l'a pas plutôt apperçue, que sans examiner la vérité ou la fausseté de cette représentation, il quitte la partie, se retire, & les laisse aller en paix.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de taille & bien appuyés par des hommes à cheval ; on le déloge, on le fait retirer : mais il faut que les chiens & même que les chevaux soient aguerris auparavant ; car presque tous les animaux frémissent & s'enfuient à la seule odeur du lion. On ne le tue presque jamais d'un seul coup : on le prend souvent par adresse dans une fosse, comme les loups : le lion devient doux dès qu'il est pris, & si l'on profite des premiers moments de sa surprise ou de sa honte, on peut l'attacher, le museler & le conduire où l'on veut.

La chair du lion est d'un goût désagréable & fort ; cependant les Negres & les Indiens ne la trouvent pas mauvaise.

On dit que le cœur du lion, mis en poudre, est propre pour guérir l'épilepsie ; son sang est sudorifique & alexitere ; sa graisse émolliente & nervale & propre contre la goutte.

La peau du lion, qui faisoit autrefois la tunique des Héros, sert maintenant de lit & de manteau aux Maures : nous l'employons aussi à faire des housses pour les chevaux de carrosses & de main.

LION MARIN, *Leo marinus*, est un animal amphibie & vivipare, ou une espece de grand poisson de mer assez rare, qui se trouve quelquefois vers le Cap de Bonne-Espérance, dans l'Isle de Juan Fernandez, & dans le Détroit de Magellan : cet animal ressemble un peu au veau marin, mais il en differe essentiellement. Quand il a pris tout son accroissement, il peut avoir depuis quinze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis dix jusqu'à quinze de circonférence. Sa peau n'est point écailleuse, elle est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire ou jaune : mais la queue & les quatre nageoires, qui lui servent de pieds quand il est à terre, sont noirâtres ; les extrémités des nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts palmés jusqu'à la moitié, & sont garnis d'ongles : sa tête a une ressemblance

grossiere avec celle du lion terrestre : ses yeux sont gros & affreux ; ses oreilles courtes ; sa barbe fort épaisse, hérissée ; les dents canines sortent d'un demi-pied hors de la gueule : la langue, qui ne paroît être qu'une espece de masse de graisse, pese jusqu'à cinquante livres. On prétend que les mâles ont une espece de grosse trompe longue d'un demi-pied qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure ; ce dernier caractere suffit seul pour distinguer le lion marin mâle d'avec sa femelle, qui est d'ailleurs beaucoup plus petite.

Le lion marin, qui est peut-être de la même espece que l'*ours marin*, voyez ce mot, est si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant que de parvenir à la chair ou aux os, & l'on a fait plus d'une fois l'expérience que la graisse des plus gros lions marins fournissoit jusqu'à cinq cents pintes d'huile, mesure de Paris. Cette graisse n'est point huileuse comme celle des phocas & des baleines, mais semblable à celle des ours marins, en couleur, en odeur & en saveur. Cet animal est très sanguin ; si on lui fait de profondes blessures, dans plusieurs endroits, on voit jaillir à l'instant, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang, qui peuvent aisément emplir plusieurs barriques. Le lion marin passe tout l'été dans la mer, & tout l'hiver sur la terre.

Anson (*Voy. Tom. II, p. 3.*) rapporte que ses Matelots virent un lion marin à qui ils donnerent le nom de *bacha*, parcequ'il étoit toujours accompagné d'un nombreux serrail, dont il savoit singuliérement écarter les mâles. C'est dans l'hiver, que ces animaux travaillent à la génération, & que les femelles mettent bas : leur portée est de deux petits à la fois ; ces animaux tettent & sont dès leur naissance de la grandeur d'un veau marin qui auroit toute sa taille. Pendant tout le tems que ces lions marins restent sur terre, ils se nourrissent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes : dans l'intervalle de leur repas, ils dorment dans la fange, & sont assez difficiles à réveiller : il y a toujours dans le nombre quelque mâle qui fait sentinelle, & qui par un cri fort dissonant & bruyant réveille ses camarades, & même effraie ceux qui s'en approchent. Tantôt ces animaux grognent comme des pourceaux, tantôt ils hennissent comme des chevaux. On voit souvent les mâles se battre ensemble & se disputer les femelles : ils se mettent tout en sang à coups de dents ; le bacha lion marin n'acquiert son serrail nombreux que par sa supériorité sur les autres mâles, & que par des victoires multipliées, dont on voit la preuve sur son dos rempli de cicatrices.

Il est très facile de tuer les lions marins, car ils sont presque également incapables de se défendre & de s'enfuir : il n'y a rien de plus lourd que ces animaux. Au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graisse molasse flotter sous leur peau : cependant il faut se donner de garde de leurs dents, qui sont très redoutables. Anson dit que ses Matelots en tuerent beaucoup pour en manger la chair, & particuliérement le cœur & la langue, qu'ils

trouvoient préférables aux mêmes parties tirées du bœuf. Les aîlerons des pieds ſont, dit-on, d'une conſiſtance de gelée & mis au rang des mets les plus délicieux : on dit cependant que dans le Détroit de Magellan où croiſſent des *mancelinièrs*, voyez ce mot, la chair du lion marin eſt venimeuſe pour les hommes ; que ceux qui en mangent ſont attaqués de fâcheux ſymptômes, & qu'ils perdent toute leur peau après de cruelles douleurs : un an après la guériſon on reſſent de nouvelles douleurs ; & ce ſymptôme périodique reparoît pluſieurs années de ſuite. Le remede eſt l'uſage de l'*écorce de Winter*. Voyez ce mot.

Les lions marins, quoique très forts & très vigoureux redoutent les hommes, & auſſi-tôt qu'ils en apperçoivent, ils courent avec précipitation du côté de la mer pour y chercher un aſyle. J'ai cependant remarqué, dit M. Steller, de l'Académie des Sciences de Petersbourg, que ces animaux ſont capables d'être apprivoiſés & qu'ils s'accoutument inſenſiblement à la préſence de l'homme lorſqu'on ne leur fait aucun mal, particuliérement dans la ſaiſon où leurs petits n'ont pas appris à nager. Il m'eſt arrivé une fois de ſéjourner une ſemaine entiere au milieu d'eux ſur un endroit élevé, dans une tente où j'obſervois leur façon & leurs manieres de vivre. Quelquefois ils étoient couchés autour de moi de tous côtés, occupés à regarder le feu que j'avois allumé, & à obſerver, pour ainſi dire, mes mouvements ; ils ne s'éloignoient point, quoi qu'en paſſant au milieu d'eux j'enlevaſſe leurs petits & que je les égorgeaſſe à leurs yeux ; ils ſe mêloient même entr'eux mâles & femelles ; ceux-là ſe battoient à outrance, ſoit pour celles-ci, ſoit pour les places qu'ils occupoient, avec la même chaleur & les mêmes mouvements que les *ours marins*. L'un d'eux entr'autres auquel on avoit enlevé ſa femelle, reçut plus de cent bleſſures dans un combat qu'il ſoutint trois jours entiers contre pluſieurs autres.

Les *ours marins* proprement dits, ne ſe mêlent jamais dans leurs différends, ils fuient au contraire dès qu'ils voient naître des querelles entr'eux ; ils cedent même la place & abandonnent leurs femelles & leurs petits.

Au printems, en été & dans l'hiver on voit beaucoup de lions marins entre les précipices & les rochers de l'Iſle d'Alait ; on en voit auſſi en grand nombre ſur les bords de l'Amérique dans les terres des Kamſchadales ; mais ils ne vont point au-delà du cinquante-ſixieme degré de latitude : on en prend encore beaucoup autour du Promontoire de Kronozki, aux environs de l'Iſle d'Oſtrowñaz, de la Baie Awatſchi, & depuis ces endroits juſqu'au Promontoire de Lapatka dans les Iſles des Kourilles & juſqu'à l'Iſle Matmey. Le Capitaine Spanberg a donné dans ſa Carte le nom de *Palais de Siwutſchi* à une certaine Iſle, à cauſe de ces animaux qui s'y rendent en foule, & de la reſſemblance qu'ont ces rochers avec les murs d'une ville. Ces animaux paſſent dans ces lieux en Juillet & Août pour s'y repoſer, peupler, mettre bas leurs petits & les élever.

LION MARIN, *Leo cancer*. On donne ce nom à un poiſſon ou inſecte cruſtacée, jaunâtre, velu, ayant le dos fort épineux & ondé, reſſemblant

d'ailleurs aux langouftes : fa chair eft bonne à manger, très reftaurante & très propre à purifier la maffe du fang.

LION DES PUCERONS. *Voyez* fon article au mot DEMOISELLE.

LIOU-LIOU, eft la cigale à la tête verte de l'Ifle de Cayenne.

LIPARIS ou HARENG DE LIPARE. Les Anciens faifoient beaucoup de cas de ce poiffon, qui fe pêche dans un lac en Macédoine. Le liparis, dit Rondelet, a la tête faite comme le coucou; la bouche petite & fans dents, les mâchoires âpres, les écailles petites, une ligne large depuis la tête jufqu'à la queue, deux nageoires près des ouies, deux au-deffous, une autre au dos qui ne finit que près de la queue, & qui eft fans aiguillons; fa queue eft fourchue : ce poiffon reffemble un peu au muge, & il a la même façon de vivre.

On trouve auffi dans le même lac une efpece de fardine à qui l'on donne le nom de *liparis*.

Ces poiffons font très gras, fur-tout dans le printems que l'on en fait la pêche; fi on les approche du feu, ils fe fondent auffi-tôt en huile : on en mange beaucoup dans le pays.

LIQUIDAMBAR ou COPALME, *Liquidambari arbor*, eft un arbre de la Louifiane, fort ample, grand, branchu, touffu & très beau. On croit que c'eft le platane de la Virginie : les Indiens l'appellent *ococol* ou *ocofolt*, & les Européens *ftorax* ou *ftyrax d'Amérique*. Ses racines font fort rampantes : fon tronc eft droit; fon écorce eft en partie roufsâtre, en partie verte & odorante; fes feuilles font partagées en trois pointes & davantage, comme celles de l'érable; les fleurs mâles & les fleurs femelles font raffemblées fur le même pied : les fleurs femelles forment des boules à la bafe des épis mâles; les fruits font fphériques, épineux comme ceux du plane, compofés de plufieurs capfules jaunâtres, faillantes, & terminées en pointe, dans lefquelles font renfermées des graines ovales.

Il découle, avec ou fans incifion, de l'écorce de cet arbre un baume odorant & très pénétrant, qui s'appelle auffi LIQUIDAMBAR, *Liquidambarum*. Ce fuc réfineux eft d'une confiftance de vernis gras, d'un jaune rougeâtre, clair, d'un goût âcre aromatique, d'une odeur qui approche du ftyrax ou de l'ambre gris. Autant on apportoit autrefois de ce baume de la Nouvelle Efpagne, de la Virginie & d'autres Provinces méridionales de l'Amérique, dont on fe fervoit pour donner une bonne odeur aux peaux & aux gants, autant le liquidambar eft rare aujourd'hui, foit parceque ces fortes d'aromates portoient trop à la tête, foit qu'on ait fubftitué les parfums des fleurs de notre pays aux parfums étrangers; de forte qu'on ne trouve plus le baume dont il eft queftion, que chez les Curieux.

Il fe fépare quelquefois du liquidambar nouvellement récolté une matiere balfamique comme oléagineufe, roufsâtre, très limpide & fort fluide; c'eft ce qu'on nomme *huile de liquidambar*. Elle eft beaucoup plus odoriférante & nage fur le baume.

On dit que les habitants de la Virginie, après avoir coupé par petits

morceaux les rameaux & l'écorce de cet arbre, les font bouillir dans de l'eau, sur laquelle on voit surnager une liqueur huileuse qu'ils vendent pour le vrai liquidambar. On mêle aussi l'écorce de cet arbre, coupée par petits morceaux, avec le vrai liquidambar pour lui conserver son odeur douce. Les Missionnaires mettent du bois de cet arbre dans leurs encensoirs en place d'encens; son odeur modérée est très gracieuse. Le liquidambar est émollient, maturatif, & déterſif. On l'estime excellent pour les fistules à l'anus.

LIRON. C'est une espece de loir qui dort, dit-on, tout l'hiver dans le creux des Alpes où il fait sa demeure : son museau est aigu, son ventre gros, & sa queue grande. Quelques Naturalistes pensent que cet animal est le même que la *marmotte :* voyez ce mot & celui de Loir.

LISERON, *Convolvulus.* Il y a plusieurs plantes qui portent ce nom : nous en allons décrire trois especes.

Le Liseron rude, ou Liset épineux, *Smilax aspera*, est une plante qui croît aux lieux rudes, incultes, proche des haies, aux bords des chemins, sur les montagnes & dans les vallées des pays chauds. Sa racine est longue, serpentante, grosse comme le petit doigt, articulée, blanchâtre, dure & vivace : elle pousse plusieurs tiges longues, cannelées, sarmenteuses, rameuses, flexibles, épineuses, & garnies de vrilles, par le moyen desquelles elle s'entortille autour des arbrisseaux voisins. Ses feuilles naissent seules par intervalles : elles sont grandes, larges comme celles du lierre, dures, nerveuses, épineuses & tachetées de blanc. Ses fleurs, qui naissent au printems par grappes aux sommités des rameaux, sont petites, blanchâtres, odorantes, composées chacune de six feuilles disposées en étoile. A ces fleurs succedent au mois d'Août des fruits ronds, qui deviennent mollets & rouges, lorsqu'ils sont mûrs, & qui renferment deux ou trois semences sphériques, brunes en dehors, blanchâtres en dedans, d'un goût fade & désagréable.

Toutes les parties de cette plante sont d'usage en Médecine : sa racine est dessicative & sudorifique; elle convient dans toutes les maladies de la peau : on peut même la substituer dans toutes les maladies vénériennes à la *salsepareille*, qui est une espece de *smilax :* voyez Salsepareille.

Le *liseron épineux* convient en topique pour la goutte & les dartres.

Le Grand Liseron ou Liset, *Convolvulus major*, croît presque partout dans les haies & parmi les brossailles aux lieux un peu humides & cultivés. Cette plante rend du lait quand on la coupe. Sa racine est longue, menue, vivace & fibreuse : elle pousse, comme la précédente, des tiges sarmenteuses. Ses feuilles sont en cœur. Ses fleurs ont la figure d'une cloche, & sont très blanches; elles paroissent en été : il leur succede des fruits gros comme des cerises, arrondis, membraneux, & qui contiennent chacun deux semences anguleuses, de couleur tannée : elles sont mûres en automne.

Les pourceaux aiment assez la racine du grand liseron : toute cette plante est vulnéraire & purgative.

Le Petit Liseron ou Petit Liset, *Convolvulus minor*, qu'on nomme aussi *campanette* ou *clochette*, ou *vrillée commune*, differe peu du grand liseron, excepté par ses fleurs qui sont de couleur de rose, ou panachées. Il croît abondamment par-tout dans les terres cultivées & dans les jardins, où il étouffe & abbat les autres plantes qu'il peut saisir : on le trouve aussi dans les bleds, & même aux lieux incultes, principalement dans les années pluvieuses. Il fleurit en été, comme le précédent.

M. de Tournefort regarde cette plante comme un des meilleurs vulnéraires que nous ayons. Les gens de la campagne s'en servent communément pour guérir leurs blessures, en appliquant dessus la plante pilée entre deux cailloux.

Dans l'Amérique méridionale il croît une espece de gros & grand liseron, dont la racine porte le nom de *mechoacan* : voyez ce mot.

LISETTE, *voyez* Fiatole. On donne aussi le nom de *lisette* ou *coupe-bourgeon* ou *beche* à un petit insecte grisâtre, fort nuisible aux jets des arbres fruitiers dans les mois de Mai & de Juin : il broute les boutons de la vigne, & fait périr les greffes des pêchers & des abricotiers. Quelques Jardiniers, pour garantir de ces insectes les jeunes greffes ou les jets, les enveloppent dans de petits sacs de papier, liés avec un fil ; mais souvent la précaution est inutile.

LITHARGE FOSSILE, *Lithargyrium fossile*. Plusieurs Etrangers voyageurs & instruits ont exposé, dans une de nos Conférences sur l'Histoire Naturelle, &c., des morceaux de litharge rougeâtre, qu'ils nous ont assuré avoir ramassés dans des fentes poreuses de mines de plomb.

De l'examen que nous avons fait de cette sorte de litharge, & de nos questions sur les environs & la nature du sol où elle avoit été recueillie, il résulte que cette litharge fossile a pu être produite par cette espece de feu souterrain, qui sort quelquefois en maniere de *mouffette enflammée* par l'orifice des filons, & va se perdre dans l'air ambiant, en léchant une superficie des parrois du puits de la mine de plomb. Cette litharge fossile avoit été ramassée dans les montagnes de Goslar. Nous en conservons un échantillon dans notre Cabinet.

Toute la litharge du commerce est une chaux de plomb comme à demi-vitrifiée ; elle provient des affinages en grand de l'argent : *voyez l'article* Plomb *dans cet Ouvrage*, & particulierement ce même mot dans notre *Minéralogie*, & dans le *Dictionnaire de Chymie*.

LITHI. Arbre qui croît naturellement dans le Chili. Son tronc est de la grosseur d'un homme, & revêtu d'une écorce verdâtre, qui donne, en le coupant, une eau de la même couleur : ses branches sont chargées de feuilles alternes, lisses, d'un verd gai, & semblables à celles de notre lauréole. On lit dans l'Histoire des Incas, que les fleurs & les fruits du *lithi* sont moins connus que ses mauvaises qualités. On prétend que son ombre fait enfler prodigieusement tout le corps de ceux qui y séjournent, & que le suc qui découle de cet arbre quand on le coupe, produit le même

effet

effet ſur les endroits de la peau où il tombe. Pour ſe guérir de cette maladie, on prend du lierre terreſtre que l'on pile avec du ſel; l'on s'en frotte, & l'enflure paſſe en deux ou trois jours. Le P. Feuillée dit qu'on peut auſſi ſe frotter avec la décoction de feuilles de *maiten*. Le bois du *lithi* eſt blanc, & tendre quand on le coupe verd; mais en ſéchant il devient rouge, & ſi dur qu'il eſt difficile de le mettre en œuvre: on s'en ſert cependant pour la conſtruction; & quand il a trempé dans l'eau, il devient comme incorruptible.

LITHOGLYPHITES. Nom que l'on donne aux ſubſtances foſſiles, organiſées ou non, & qui repréſentent en maſſif des matériaux moulés ou travaillés par un Sculpteur.

LITHOPHAGE ou MANGEUR DE PIERRE. On donne ce nom à un petit ver noirâtre, qui ſe trouve dans l'ardoiſe. Cet inſecte curieux eſt couvert d'une petite coquille, percée par les deux bouts, fort tendre & fragile, & dont la couleur eſt cendrée & verdâtre: le ver rend ſes excrémens par un de ces trous, & il paſſe ſes pieds & ſa tête par l'autre: cet inſecte a le corps compoſé d'anneaux avec ſix pieds.

On apperçoit dans les couches de l'ardoiſe, les traces de ce ver: ces traces ſont les chemins qu'il ſe creuſe, lorſque la pierre eſt encore molle: c'eſt avec ſa tête qu'il marche; car la traînant & la faiſant ſortir par le petit trou qui eſt au-devant de ſa coquille, c'eſt un point fixe qui lui ſert pour avancer, tandis que le reſte de ſon corps s'appuie ſur ſes pieds. Il a quatre mâchoires qui lui ſervent de dents. M. Desbois dit que cet animal fait ſortir de ſa bouche un petit filet, dont il bâtit ſa coquille: il a dix petits yeux noirâtres, cinq de chaque côté, rangés les uns à côté des autres en forme de croiſſant. On ne ſait pas, dit le même Auteur, quelle nouvelle forme cet inſecte prend dans la ſuite; mais il eſt conſtant qu'il ſe métamorphoſe, & que c'eſt dans la coquille que ſe fait ce changement. Un Obſervateur ayant rencontré la nymphe de ce petit ver, en vit ſortir plus de quarante vers tous vivants: ils avoient la tête noire, leurs pieds étoient fort viſibles, leur corps étoit jaune & mêlé de rouge.

LITOPHYTE. Ce mot, qui, comme ſon anagramme *phytolite*, ne devroit exprimer que des pétrifications, tant végétales qu'animales, n'eſt employé que pour déſigner certaines productions à polypier, plus ou moins flexibles, en forme d'arbres & de la nature d'une corne ramollie. M. de Juſſieu en 1741 a fait rentrer dans le Regne animal toutes les productions marines & en forme d'arbre, rangées juſqu'alors parmi les plantes. Ces productions connues ſous les noms de litophytes, cératophytes, madrepores, coraux, corallines, & pluſieurs zoophytes, font partie des êtres animés que ce Naturaliſte appella *polypes*, dont le corps ſe ramifie & porte à chaque extrêmité ou à ſa ſurface de petits animaux analogues aux bourgeons ou aux fleurs des plantes, parcequ'ils ont la faculté de ſe reproduire de boutures & d'œufs ſemblables à des graines. L'idée de l'animalité de ces corps avoit cependant été effleurée par Imperati en 1599,

renouvellée en 1727 par Peyssonel; mais sans preuves assez convaincantes, & sans détails aussi décisifs que ceux de M. de Jussieu : *voyez l'article* LITOPHYTE *à la suite du mot* CORALLINE : *voyez aussi les mots* CORAIL & POLYPE.

On nomme *hératophytes fossiles*, les litophytes qui ressemblent à des buissons, & qui se trouvent en différents états enfouis dans la terre : on en parle aussi dans l'article CORALLINE.

LITORNE ou OISEAU DE NERTE, ou CHACHA. C'est la grive de genévrier : *voyez au mot* GRIVE.

La litorne se prend, ainsi que les grives & le merle, avec la rejettoire ou avec le trébuchet.

LITS ou LIBAGES, *Telluris Strata.* Nom qu'on donne aux différentes couches du globe de la Terre : nous en parlerons au mot TERRE.

LITUITES. Les Lithologistes donnent ce nom à des especes de tuyaux de mer pétrifiés, dont nous parlerons sous le nom d'*Orthoceratites.* Voyez ce mot.

LIVECHE ou LEVESCHE, ou ACHE DE MONTAGNE, ou SESELI DE MONTAGNE, ou SERMONTAINE, *Levisticum.* Plante qui croît aux lieux ombrageux, & qu'on cultive dans les jardins. Sa racine est épaisse, charnue, noirâtre en dehors, blanche en dedans & odorante : elle pousse des tiges hautes de cinq à six pieds, grosses, cannelées, nouées & rameuses; ses feuilles sont faites comme celles de l'ache des marais, mais plus amples, vertes, brunâtres & d'une odeur forte. Les sommités des tiges sont chargées de grandes ombelles ou parasols, garnies de fleurs jaunes, auxquelles succedent des semences assez grandes, oblongues, aromatiques, âcres & de couleur obscure.

Toute cette plante répand une odeur forte, aromatique, & particulierement la graine, qui a, ainsi que la racine, une saveur âcre, qui n'est pas désagréable. Cette plante est diurétique, & noircit un peu les urines : elle dissipe les vents & est un bon vulnéraire. On fait confire sa racine dans le vinaigre; & dans cet état on la mâche pour se préserver de la contagion de l'air : l'usage des feuilles de livêche est très spécifique pour procurer les regles supprimées par une peur.

On donne aussi le nom de livêche au *seseli commun.*

LIVRÉE. Nom que l'on donne à une espece de limaçon, dont la coquille ou robbe est entourée de cercles & de bandelettes de diverses couleurs brunâtres, sur un fond jaune.

LIVRÉE. On donne encore ce nom à une espece de chenille, d'où sort un phalêne (papillon nocturne) qui entoure de ses œufs un jet de poirier ou de pommier, ou de prunier. Plusieurs raies, semblables aux rubans que l'on porte à la campagne pour livrées de noces, se voient sur cette chenille, que par allusion les Jardiniers nomment la *livrée.* Voyez CHENILLE surnommée la LIVRÉE.

Il y a dans le tissu de la coque de cette chenille & de beaucoup d'autres,

une grande quantité de poudre jaune-citron, qui a fourni à M. de Réaumur un trait de morale & de galanterie. Les Dames, dit-il, qui cherchent, avec des soins pour lesquels nous manquons souvent de reconnoissance, à ajouter aux agréments qu'elles tiennent de la Nature, ont imaginé dans ces derniers tems de se servir d'une poudre couleur de rose. Si la poudre des coques de nos *livrées* pouvoit heureusement leur paroître propre à donner une agréable couleur à leurs cheveux, ces coques seroient bientôt tirées de l'obscurité où elles sont.

LIVRÉE D'ANCRE : *voyez* MARQUIS D'ANCRE.

LOCHE. Petit poisson, dont on distingue plusieurs especes : savoir, la *loche d'étang*, la *loche de riviere*, & la *loche de mer :* nous avons parlé de celle-ci à l'article APHIS.

La LOCHE D'ÉTANG, *Aphia cobitis*, a la figure & la couleur du goujon, mais elle est plus petite : elle differe de la loche de riviere en ce qu'elle est plus courte & plus grosse.

La LOCHE DE RIVIERE, *Cobitis fluviatilis*, varie beaucoup : celle qu'on appelle la *loche franche* a la peau lisse, sans aiguillons ; & sa chair, quoique gluante, est plus tendre & plus saine que celle des autres : sa couleur est jaunâtre, tiquetée de noir. On en trouve en grande quantité dans la riviere de Mare en Languedoc, & dans toutes les rivieres à eaux vives, qui fournissent des truites. Une autre sorte de loche a, proche des ouies, un aiguillon de chaque côté ; sa chair est pleine d'arrêtes. Il y a encore une autre espece de loche, qui a des barbillons qui lui pendent du bout des mâchoires. On mange beaucoup de ces poissons dans les pays étrangers.

LODDER. C'est le nom que les Norvégiens donnent à une petite espece de hareng, qui ressemble beaucoup à nos éperlans, & dont les Groënlandois prennent tous les ans des quantités prodigieuses ; ils les font sécher sur les rochers pour l'hiver : cette pêche se fait en Mai & en Juin.

LOIR, *Glis*. C'est un petit animal quadrupede, dont le caractere, dit M. Brisson, est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, point de piquants sur le corps, la queue longue, & couverte de poils rangés de maniere qu'elle paroît ronde. Nous connoissons, dit M. de Buffon, trois especes de loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver : savoir, le *loir*, le *lerot* & le *muscardin*. Nous allons réunir, sous ce même article, la description & l'histoire de ces animaux, afin qu'on puisse mieux juger de leurs rapports & de leurs différences, en les voyant les uns à côté des autres.

Le loir est le plus gros des trois, le muscardin est le plus petit, & ces trois especes sont très distinctes. Le loir est à-peu-près de la grandeur de l'écureuil : il a, comme lui, la queue couverte de longs poils. Le lerot n'est pas si gros que le rat : il a la queue couverte de poils très courts, avec un bouquet de poils à l'extrêmité. Le muscardin n'est pas plus gros que la souris : il a la queue couverte de poils plus longs que le lerot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrêmité. Le

erot differe des deux autres, par les marques noires qu'il a près des yeux; & le mufcardin, par la couleur blonde de fon poil fur le dos. Tous trois font blancs ou blanchâtres fous la gorge & le ventre; mais le lerot eft d'un affez beau blanc; le loir n'eft que blanchâtre, & le mufcardin eft plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

Voici une obfervation des plus curieufes & des plus piquantes, faite par M. de Buffon, fur les animaux dont on vient de parler. C'eft improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver: leur état n'eft point naturel, c'eft une torpeur, un engourdiffement des membres & des fens, & cet engourdiffement eft produit par le refroidiffement du fang. Ces animaux ont fi peu de chaleur, qu'elle n'excede gueres celle de la température de l'air. Nous avons plongé, dit M. de Buffon, la boule d'un petit thermometre dans le corps de plufieurs lerots vivants; fi la chaleur de l'air étoit de dix degrés au thermometre, celle de ces animaux étoit la même: quelquefois même le thermometre plongé & appliqué fur le cœur, a baiffé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or l'on fait que la chaleur de l'homme, & de la plûpart des animaux qui ont de la chair & du fang, excede en tout tems trente degrés: il n'eft donc pas étonnant que ces animaux, qui ont fi peu de chaleur en comparaifon des autres, tombent dans l'engourdiffement, dès que cette petite quantité de chaleur intérieure ceffe d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, & cela arrive lorfque le thermometre n'eft plus qu'à dix ou onze degrés au-deffus de la congélation. C'eft-là, continue M. de Buffon, la vraie caufe de l'engourdiffement de ces animaux, caufe que l'on ignoroit & qui s'étend fur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver. M. de Buffon l'a reconnu dans les loirs, dans les hériffons, dans les chauve-fouris; & quoiqu'il n'ait pas eu occafion de l'éprouver fur la marmotte, il y a lieu de penfer qu'elle a le fang froid comme les autres, puifqu'elle eft, comme eux, fujette à l'engourdiffement pendant l'hiver.

Cet engourdiffement dure autant que la caufe qui le produit, & il ceffe avec le froid: quelques degrés de chaleur au-deffus de dix ou onze, fuffifent pour ranimer les animaux; & même fi on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdiffent pas du tout; ils vont & viennent, ils mangent & ne dorment que de tems en tems, comme tous les autres animaux. Lorfqu'ils fentent le froid, ils fe ferrent & fe mettent en double, pour offrir moins de furface à l'air, & fe conferver un peu de chaleur: c'eft ainfi qu'on les trouve pendant l'hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs, expofés au midi, fans aucun mouvement, fur de la mouffe & des feuilles. On les prend, on les tient, on les roule, fans qu'ils remuent, fans qu'ils s'étendent; rien ne peut les faire fortir de leur engourdiffement, qu'une chaleur douce & graduée; ils meurent lorfqu'on les met tout-à-coup près du feu: il faut pour les dégourdir, les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils foient fans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés, & qu'ils paroiffent privés de tout ufage des

ſens, ils ſentent cependant la douleur lorſqu'elle eſt très vive ; une bleſſure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction, & un petit cri ſourd qu'ils répetent même pluſieurs fois. La ſenſibilité intérieure ſubſiſte donc ainſi, auſſi-bien que l'action du cœur & des poumons. Cependant il eſt à préſumer que ces mouvements vitaux ne s'exercent pas, dans cet état de torpeur, avec la même force, & n'agiſſent pas avec la même puiſſance que dans l'état ordinaire. La circulation ne ſe fait probablement que dans les plus gros vaiſſeaux, la reſpiration eſt foible & lente, les ſecrétions ſont très peu abondantes, les déjections nulles, & il n'y a preſque point de tranſpiration. En automne ils ſont exceſſivement gras, & ils le ſont encore lorſqu'ils ſe raniment au printems ; cette abondance de graiſſe eſt une nourriture intérieure, qui ſuffit pour les entretenir & pour ſuppléer au peu qu'ils perdent par la tranſpiration. C'eſt peut-être moins la durée du froid que ſa rigueur, qui les fait périr.

Comme ce froid eſt la ſeule cauſe de leur engourdiſſement, & qu'ils ne tombent dans cet état que lorſque la température de l'air eſt au-deſſous de dix ou onze degrés, il arrive ſouvent qu'ils ſe raniment, même pendant l'hiver ; car il y a des heures, des jours, & même des ſuites de jours, dans cette ſaiſon, où la liqueur du thermometre ſe ſoutient à douze, treize ou quatorze degrés ; & pendant ce tems doux, les loirs ſortent de leurs trous pour chercher à vivre, ou plutôt ils mangent les proviſions qu'ils ont ramaſſées pendant l'automne, & qu'ils y ont tranſportées.

Les loirs ſont gras en tout tems, & plus gras en automne qu'en été : leur chair eſt aſſez ſemblable à celle du cochon d'Inde, & n'eſt gueres meilleure que celle du rat d'eau. Ces animaux faiſoient partie de la bonne chere chez les Romains ; ils en élevoient en quantité. Varron donne la maniere de faire des garennes de loirs. Ce goût n'a pas été ſuivi, au rapport de Pline ; les Cenſeurs défendirent à Rome qu'on en ſervît ſur les tables, parceque leur chair eſt de trop difficile digeſtion. Au reſte, il n'y a que le loir qui ſoit mangeable ; le lerot a la chair mauvaiſe & d'une odeur déſagréable.

Le loir reſſemble aſſez à l'écureuil, par ſes habitudes naturelles ; il habite, comme lui, les forêts, il grimpe ſur les arbres, ſaute de branche en branche : la faîne, les noiſettes, la châtaigne & les autres fruits ſauvages ſont ſa nourriture ordinaire ; il mange auſſi de petits oiſeaux qu'il prend dans le nid : il fait ſon lit, de mouſſe, dans le tronc d'un arbre creux ; il craint l'humidité, boit peu & deſcend rarement à terre. Il differe encore de l'écureuil, en ce que celui-ci s'apprivoiſe, & que l'autre demeure toujours ſauvage.

Les loirs s'accouplent vers la fin du printems ; ils ſont leurs petits en été, les portées ſont ordinairement de quatre ou de cinq, & l'on aſſure qu'ils ne vivent que ſix ans. Quelques Auteurs diſent que les jeunes loirs nourriſſent leur pere & mere, lorſqu'étant vieux ils ne peuvent plus ſortir de leur trou.

En Italie, où l'on eſt encore dans l'uſage de manger des loirs, on fait dans les bois des foſſes que l'on tapiſſe de mouſſe, qu'on recouvre de paille, & où l'on jette de la faîne. On choiſit pour cela un lieu ſec, à l'abri d'un rocher, & expoſé au midi. Les loirs s'y rendent en nombre, & on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne; c'eſt le tems où ils ſont les meilleurs à manger. Ces petits animaux ſont courageux, & défendent leur vie juſqu'à la derniere extrêmité : ils ont les dents de devant très longues & très fortes : auſſi mordent-ils très violemment : ils ne craignent ni la belette, ni les petits oiſeaux de proie : ils échappent au renard, qui ne peut les ſuivre à la ſommité des arbres : leurs grands ennemis ſont les *chats ſauvages* & les *martres*. Voyez ces mots.

L'eſpece des loirs n'eſt pas extrêmement répandue : elle ne ſe trouve gueres que dans les climats tempérés, & dans les pays couverts de bois. Le loir du Nord, dont parlent les Naturaliſtes, eſt le *muſcardin*, qui, comme nous l'avons dit, eſt la plus petite eſpece des trois. Le loir volant de l'Iſle de Ternate pourroit bien n'être que la *chauve-ſouris de Ternate*. Voyez ce mot.

A l'égard du loir ſauvage de l'Amérique, c'eſt peut-être le *rat des bois* de Mademoiſelle Merian, ou une eſpece de *philandre* des Indes. *Voyez au mot* Didelphe & Rat des Bois.

Le lérot eſt plus petit que le loir, & de forme différente; mais la marque diſtinctive de ces deux animaux eſt dans la forme de la queue. Celle du loir eſt revêtue de longs poils d'un bout à l'autre; au contraire, la queue du lérot n'a que des poils très courts ſur la plus grande partie de ſa longueur : elle eſt ſeulement terminée à ſon extrêmité par un bouquet de poils longs. Le lérot a le corps & la tête plus courts; les oreilles plus longues, & le muſeau un peu plus pointu que le loir. Comme le lérot eſt plus commun que le loir, & que le nom de *loir* eſt auſſi plus connu que celui de *lérot*, on donne ſouvent celui de *loir* au *lérot*; nous en avons vu les différences extérieures, nous allons connoître la diverſité de leurs mœurs.

Le loir, dit M. de Buffon, demeure dans les forêts, & ſemble fuir nos habitations; le lérot, au contraire, habite nos jardins, & ſe trouve quelquefois dans nos maiſons. L'eſpece en eſt auſſi plus nombreuſe, plus généralement répandue, & il y a peu de jardins qui n'en ſoient infeſtés. Ils ſe nichent dans les trous des murailles : ils courent ſur les arbres en eſpaliers, grimpent ſur les arbres des vergers, choiſiſſent les meilleurs fruits, & les entament tous dans le tems qu'ils commencent à mûrir. Si l'on veut conſerver des fruits, on doit s'attacher à les détruire. Lorſque les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noiſettes, des noix, & même des graines légumineuſes : ils en tranſportent en grande quantité dans leurs retraites, qu'ils pratiquent en terre ou dans des arbres creux, où ils ſe font un lit d'herbe & de mouſſe. Le froid les engourdit & la chaleur les ranime; on en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu,

tous engourdis, tous resserrés en boule au milieu de leurs provisions de noix & de noisettes.

Le printems est la saison où ils s'accouplent : ils produisent en été, & font cinq ou six petits qui croissent promptement, mais qui cependant ne produisent eux-mêmes que dans l'année suivante : ils ont la mauvaise odeur du rat domestique; au lieu que le loir ne sent rien. On trouve les lérots dans tous les climats tempérés, mais il ne paroît pas qu'il y en ait dans les pays Septentrionaux.

Le *muscardin*, dit M. de Buffon, est le moins laid de tous les rats : il a les yeux brillants, la queue touffue, le poil d'une couleur distinguée ; il est plus blond que roux. Il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins, & se trouve, comme le loir, plus souvent dans les bois, où il se retire dans les vieux arbres creux. L'espece n'en est pas, à beaucoup près, aussi nombreuse que celle du lérot. On trouve le muscardin presque toujours seul dans son trou. Ce petit animal est assez commun en Italie, où l'on dit qu'il y en a deux especes; l'une rare, qui a l'odeur du musc; & l'autre qui est celle dont nous parlons, & qui n'a point d'odeur. On trouve ce petit animal en Suede.

Le muscardin s'engourdit par le froid, & se met en boule comme le loir & le lérot : il se ranime, comme eux, dans les tems doux, & fait aussi provision de noisettes & d'autres fruits secs. Il fait son nid sur les arbres comme l'écureuil; mais il le place ordinairement plus bas, entte les branches d'un noisettier ou dans un buisson. Son nid est fait d'herbes entrelacées : il a environ six pouces de diametre, & n'est ouvert que par le haut; il est entouré de feuilles & de mousse : on y trouve trois ou quatre petits. Dès qu'ils sont grands, ils quittent le nid, & se gîtent dans les creux des vieux arbres; & c'est là qu'ils reposent, qu'ils font leur provision, & qu'ils s'engourdissent.

LOIR VOLANT. Nom sous lequel on désigne quelquefois l'animal connu aussi sous le nom d'*écureuil volant*. Voyez ce mot.

LOMBO. *Voyez* TITRI.

LOMBRICS. *Voyez* VERS DE TERRE.

LONKITE, *Lonchitis*. C'est une plante qui ne differe de la fougere mâle, qu'en ce que ses feuilles ont une oreillette à la base de leur découpure. *Voyez l'article* FOUGERE.

LORIOT, *Galgulus*, *aut Lurida*. C'est un oiseau de passage que l'on ne voit gueres que l'été en France, à moins qu'il ne soit gardé & nourri en cage. Le nom de *loriot* lui a été donné, parcequ'il semble prononcer ce mot ou celui de *rolios*. Sa voix est haute : il est grand comme un merle, mais beaucoup plus long : ses pieds sont forts & garnis de bons ongles : ses jambes sont de couleur plombée : son bec est long & rond, légerement courbé, très fendu & de couleur de rose. Cet oiseau est d'un verdâtre pâle tirant sur le jaune sous le ventre, toute la partie supérieure est jaune : ses aîles sont noires sur les deux côtés, & un peu tachetées de jaune : sa queue est plus longue que les aîles ; le mâle est beaucoup plus jaune que

la femelle. Cet oiseau convient pour la grandeur & pour la maniere de vivre avec la Grive.

Le loriot aime les fruits rouges : il se nourrit aussi de la vermine qu'il trouve dans les bois, le long des eaux & des fleuves. Son nid est suspendu à une branche : il fait depuis trois jusqu'à cinq petits, qu'il n'abandonne que quand ils sont assez forts pour se passer des soins de pere & de mere.

Le loriot d'Inde est aussi d'un beau jaune : il a une couronne sur la tête ; sur les aîles & sur la queue quelques taches bleues : le bas & les pieds sont d'un rouge éclatant.

L'oiseau qu'Albin nomme *Loriot verdore*, fait son nid par terre contre les haies, & est une espece de *Verdier*. Voyez ce mot.

LORIS. Espece de petit animal de Ceylan, qui a quelque ressemblance extérieure pour les mains, pour les pieds, pour la qualité du poil avec le *makis* ; mais il en differe parcequ'il n'a point de queue. C'est peut-être de tous les animaux celui qui a le corps le plus long relativement à sa grosseur : il est sur-tout reconnoissable par une tête ronde dont le museau est presque perpendiculaire, & parceque ses oreilles sont garnies intérieurement de trois oreillons en forme de petites conques. La femelle de ces animaux présente une singularité très remarquable & presque unique, c'est que son clitoris est percé comme la verge du mâle, & que c'est par cette partie que se fait l'écoulement des urines.

LOTE ou EELPOUT, *Lota*. Poisson à nâgeoires molles & épineuses, qui se trouve dans les lacs & les rivieres, particulierement dans l'Isere & dans la Saône. Ce poisson a le corps long de neuf pouces, rond, épais, & glissant comme la lamproie : il est couvert de petites écailles de différentes couleurs, tirant sur le roux & sur le brun : les côtés sont demi-cerclés : sa queue est faite en forme d'épée : sa langue est rude par le bout : il a les boyaux entortillés, le foie grand pour la petitesse de son corps : ses œufs sont mauvais, & purgent violemment, comme ceux du barbeau : il a onze dents petites & menues, droites & inégales en grandeur, & on ne les apperçoit que quand le poisson est cuit. Ses mâchoires sont d'égale grandeur, couvertes de grandes levres enflées. Ses yeux sont ronds, l'iris en est argentin & la paupiere bleue : il a quatre ouies de chaque côté, dont le haut & le bas sont assez ouverts : on y remarque sur la membrane six osselets ou arrêtes assez distinctes. L'anus est plus proche de la tête que de la queue : la nâgeoire de l'anus & celle du dos n'en font qu'une, & elle est presque continue jusqu'à la tête ; celles de la poitrine sont flexibles & d'un rouge jaune, celles du ventre sont blanches. On remarque au milieu du corps une ligne qui va depuis la tête jusqu'à la queue.

La chair de la lote est bonne & délicate ; mais on ne mange point les œufs de ce poisson, non plus que ceux du *brochet* & du *barbeau*, parcequ'ils purgent avec violence.

L'eelpout vit de squilles : on en trouve quelquefois des parties dans son ventricule.

LOTIER

LOTIER ODORANT, ou TREFLE MUSQUÉ, ou FAUX BAUME DU PÉROU, *Lotus hortensis odora.* C'est une plante annuelle qui croît dans les prés, sur les collines, & que l'on cultive dans les jardins. Sa racine est menue, simple, blanchâtre, ligneuse & un peu fibrée : elle pousse plusieurs tiges, longues de deux pieds, grêles, cannelées, un peu anguleuses, creuses, branchues dès le bas & inclinées. Ses feuilles naissent alternativement, portées trois ensemble sur une longue queue : elles sont verdâtres, lisses & dentelées. Des aisselles des feuilles supérieures, il sort des pédicules longs qui portent des bouquets de petites fleurs légumineuses, d'un bleu clair, quelquefois jaunâtre, & d'une odeur aromatique qui se conserve long-tems, même après que la fleur est séchée : à ces fleurs succedent des gousses qui renferment chacune deux ou trois graines jaunes, odorantes & arrondies.

Les feuilles & les fleurs du lotier sont d'usage en Médecine ; elles sont detersives & consolidantes, vulnéraires & sudorifiques ; étant prises dans du vin, on prétend qu'elles empêchent le poison d'agir : on en fait des cataplasmes qui sont propres à réunir les plaies, à les amollir & à dissiper l'inflammation des tumeurs. Bien des personnes mettent cette plante desséchée dans leurs habits pour les garantir de l'attaque des vers : mais ce moyen n'est pas toujours sûr. Les Egyptiens ont en grande vénération la plante du *lotus*, ils en font une sorte de pain & de galette. On donne aussi le nom de *lotier* au trefle sauvage jaune. *Voyez* TREFLE.

LOUP, *Lupus.* C'est un animal des bois, farouche & carnassier, mis par les Naturalistes dans le genre du chien, dont il differe cependant beaucoup ; il a à-peu-près deux pieds de longueur, à prendre depuis la tête, jusqu'à la naissance de la queue, & autant de hauteur. Son museau est allongé & obtus ; ses oreilles sont courtes & droites ; sa queue est grosse & couverte de longs poils grisâtres, tirant sur le jaune & un peu noirâtres ; ses yeux sont bleus & étincelants ; ses dents sont rondes, inégales, aiguës & serrées ; l'ouverture de sa gueule est grande ; il a le col si court, qu'il ne peut le remuer, ce qui l'oblige à tourner tout son corps quand il veut regarder de côté ; il a l'odorat fin : c'est le plus goulu & le plus carnassier de tous les animaux. Le loup, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme. Mais si la forme est semblable, le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature, & ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule, qui, quoique nouvelle & inconnue, lui répugne si fort, qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître. Un mâtin qui connoît ses forces, s'indigne, l'attaque avec courage, & tâche de le mettre en fuite : jamais ils ne se rencontrent sans se fuir, ou sans se combattre à toute outrance, jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est le plus fort, il déchire, il dévore sa proie : le chien au contraire, plus généreux, se contente de la victoire.

On prétend que le chien & la louve ne peuvent ni s'accoupler, ni produire ensemble; il n'y a point de races intermédiaires entr'eux : ils sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament absolument différent. Le loup vit plus long-tems que le chien : les louves ne portent qu'une fois par an; les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences si marquées démontrent que ces animaux sont d'especes assez éloignées. D'ailleurs, en regardant de près, on reconnoît que même à l'extérieur, le loup differe du chien, par des caracteres essentiels & constants. L'aspect de la tête est différent, le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelants, brillants pendant la nuit : il a le hurlement au lieu de l'aboiement, les mouvements différents, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte & plus précipitée : le corps beaucoup plus fort, mais bien moins souple : les membres plus fermes, les mâchoires & les dents plus grosses, le poil plus rude & plus fourré. Sa couleur ordinaire dans ces pays-ci, est d'un fauve grisonnant, mêlé de brun dans certains endroits : le proverbe dit, *jeune loup gris*, & *vieux loup blanc*.

Le loup, dit M. de Buffon, est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément; & quoiqu'avec ce goût, il ait reçu de la Nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire, en un mot, pour trouver, attaquer, vaincre, saisir & dévorer sa proie; cependant il meurt souvent de faim, parceque l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir & à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vîtesse de leur course, & qu'il ne peut surprendre que par hazard ou par patience, en les attendant long-tems, & souvent en vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier & poltron, mais il devient ingénieux par besoin, & hardi pat nécessité : pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux sur-tout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, chevreaux; & lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé & maltraité par les hommes & les chiens, il se recele pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt toutes les campagnes, rode autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte & creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir & d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, & qu'ils en partageront la dépouille. Enfin lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes & les enfants, se jette même sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent ordinairement par la rage & par la mort. Il ne faut qu'un loup enragé pour causer des désordres affreux dans tout un

pays, tant parmi les beſtiaux, que parmi les hommes; les bleſſures que fait cet animal, ſont preſque toujours mortelles, ou ſuivies de la rage. Le loup craint, dit-on, le feu & tous les ſons aigus, que l'on prétend faire ſur lui une impreſſion qu'il ne peut ſupporter, & qui le contraint de fuir. Il eſt difficile de croire, comme on le dit, qu'un homme pourſuivi de nuit par un loup affamé, le faſſe fuir, ſoit en tirant du feu d'un caillou, ſoit en ſonnant du cor, ſoit en agitant un trouſſeau de clefs.

Il n'eſt pas vrai, comme le diſent pluſieurs Chaſſeurs, que le loup preſſé de la faim mange de la terre : cette idée paroît être provenue de ce qu'on a vu quelquefois des loups déterrer la proie qu'ils avoient enfouie & miſe en réſerve après s'être ſaoulés, pour s'en ſervir dans le cas de beſoin; précaution que prennent auſſi les chiens & pluſieurs autres animaux.

Le loup eſt ennemi de toute ſociété : lorſqu'on les voit pluſieurs enſemble, ce n'eſt point une ſociété de paix; c'eſt un attrouppement de guerre qui ſe fait à grand bruit avec des hurlements affreux, & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, une renne, ou de ſe défaire de quelque mâtin redoutable. Nous venons de dire que le tems de leur chaſſe eſt le ſoir, c'eſt ſur-tout dans le tems des brouillards; & s'ils ont quelque riviere à paſſer, ils la traverſent à la file, ſe prenant par la queue avec les dents, de peur que la force du courant ne les entraîne : s'ils ont reçu quelque bleſſure qui les faſſe ſaigner, ils ſe veautrent dans la boue, juſqu'à ce que le ſang ſoit arrêté. Le plus fort d'entr'eux frappe à la porte des Payſans, pour faire ſortir les chiens, & prend la fuite auſſi-tôt, pendant que le loup lévrier eſt au guet pour les attrapper dans le tems qu'ils ſortent. Dès que leur expédition militaire ou plutôt carnaſſiere eſt conſommée, ils ſe ſéparent & retournent en ſilence à leur ſolitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle & la femelle, ils ne ſe cherchent qu'une fois par an, & ne demeurent que peu de tems enſemble. C'eſt en hiver que les louves viennent en chaleur : pluſieurs mâles ſuivent la même femelle, & cet attroupement eſt encore plus ſanguinaire que le premier; car ils ſe la diſputent cruellement, ils grondent, ils frémiſſent, ils ſe battent, ils ſe déchirent, & il arrive ſouvent qu'ils mettent en pieces celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-tems, laſſe tous les aſpirants, & ſe dérobe, pendant qu'ils dorment, avec le plus alerte ou le plus aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours; les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout tems, ils paſſent ſucceſſivement de femelles en femelles à meſure qu'elles deviennent en état de les recevoir. Les loups s'accouplent comme les chiens; ils ont, comme eux, la verge oſſeuſe & environnée d'un bourlet, qui ſe gonfle & les empêche de ſe ſéparer. Le tems de la geſtation eſt d'environ trois mois & demi, & l'on trouve des louveteaux nouveaux nés, depuis la fin d'Avril, juſqu'au mois de Juillet. C'eſt toujours au fond d'un bois, dans un endroit bien fourré que la louve met bas ſes petits, qui ſont ordinairement au

nombre de ſix, ſept, huit, & même neuf, & jamais moins de trois. La mere les allaite pendant quelques ſemaines ; quelque tems après elle leur apporte des mulots, des levrauts, des perdrix, des volailles vivantes. Les louveteaux commencent par jouer avec elles, & finiſſent par les étrangler ; la louve enſuite les déchire & en donne un morceau à chacun. Ils ne ſortent du fort où ils ont pris naiſſance, qu'au bout de ſix ſemaines ou deux mois ; ils ſuivent la mere qui les mene boire quelque part : elle les ramene au gîte, ou les oblige de ſe receler ailleurs, lorſqu'elle craint quelque danger : ils la ſuivent ainſi pendant pluſieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ſes forces & avec fureur, quoique dans un autre tems, elle ſoit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle. Ce n'eſt ordinairement qu'à dix mois ou un an que les petits la quittent, lorſqu'ils ſe ſentent aſſez forts pour n'avoir plus beſoin de ſecours. Dans ce tems ils ont refait leurs premieres dents, qui tombent à ſix mois, & ils ont acquis de la force, des armes & des talents pour la rapine.

Les mâles & les femelles ſont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Les Chaſſeurs aſſurent que dans toutes les portées, il y a plus de mâles que de femelles : cela confirme cette obſervation, qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les eſpeces, à commencer par celle de l'homme, la Nature produit plus de mâles que de femelles. Ces animaux ſont deux ou trois ans à croître, & vivent quinze ou vingt ans. Les loups blanchiſſent dans la vieilleſſe ; ils ont alors toutes les dents uſées ; on en voit cependant en Laponie qui ſont blancs, ſans être abſolument vieux : ce phénomene leur eſt commun avec toutes les eſpeces d'animaux à poil qui habitent ces climats glacés. Ils dorment lorſqu'ils ſont raſſaſiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, & toujours d'un ſommeil léger : ils boivent fréquemment, comme tous les animaux carnaſſiers ; quoique très voraces, ils peuvent paſſer trois ou quatre jours ſans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force dans les muſcles du col & de la mâchoire ; il porte avec ſa gueule un mouton, ſans le laiſſer toucher à terre, & court en même-tems plus vîte que les Bergers ; en ſorte qu'il n'y a que les chiens qui puiſſent l'atteindre & lui faire lâcher priſe. Il marche, court, rode des jours entiers & des nuits ; il eſt infatigable, & c'eſt peut-être, de tous les animaux, le plus difficile à forcer à la courſe. Lorſqu'il tombe dans un piége, il eſt tellement & ſi long-tems épouvanté, qu'on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le muſeler, le conduire enſuite par-tout où l'on veut, ſans qu'il oſe donner le moindre ſigne de colere ou de mécontentement. Geſner raconte qu'une femme, un renard & un loup, étant tombés de nuit dans la même foſſe, ils reſterent chacun dans leur place, ſans oſer ſe remuer juſqu'au lendemain matin, que ces trois priſonniers furent trouvés enſemble : on commença par tuer le loup & le renard, puis on retira de la foſſe la femme, qui étoit plus morte que vive, quoiqu'elle n'eût éprouvé d'autre mal que la frayeur.

Le loup a les ſens très bons, l'œil, l'oreille, & ſur-tout l'odorat: l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue. Lorſqu'il veut ſortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent; il s'arrête ſur la liſiere, évente de tous côtés, & reçoit ainſi les émanations des corps morts ou vivants que le vent lui apporte. Il préfere la chair vivante à la chair morte, & cependant il dévore les voiries les plus infectes: il aime la chair humaine, & peut-être, s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups ſuivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille, où l'on avoit enterré négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une inſatiable avidité; & ces mêmes loups accoutumés ainſi à la chair humaine, attaquer le Berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfants.

Les loups nous viennent de fort loin, comme des Ardennes, de la Forêt Noire, & d'autres vaſtes forêts: on tient même preſque pour certain, & c'eſt l'opinion de nos plus habiles Chaſſeurs, qu'il en ſort une année des cerfs, une année des ſangliers & une autre des loups. L'on a appellé les loups les plus voraces, *loups garoux*, c'eſt-à-dire, loups dont il faut ſe garer. Auſſi les Lapons, inſtruits par l'expérience, que les loups de leur pays recherchent les femmes prêtes d'accoucher, qu'ils reconnoiſſent à l'odeur, font toujours eſcorter leurs femmes enceintes par des hommes armés. On nomme *loup mâtin*, celui qui ne vit que de charogne; & l'on appelle *loup lévrier*, celui qui eſt le plus diſpos à la courſe.

On eſt donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour ſe défaire des loups, ainſi qu'il eſt arrivé tout récemment dans la Province du Gevaudan, où l'on a fait diverſes chaſſes compoſées de pluſieurs milliers d'hommes armés, ſans pouvoir détruire le loup féroce qui a cauſé tant de terreurs & de déſordres dans ce pays foreſtier & montueux, & qui enfin a été tué par le ſieur Antoine, Porte-arquebuſe du Roi. Les Princes ont des équipages pour cette chaſſe, qui n'eſt pas déſagréable, qui eſt utile & même néceſſaire. On a beſoin d'un bon limier pour la quête du loup; il faut même l'animer, l'encourager, lorſqu'il tombe ſur la voie, car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup. Quand le loup eſt ramené, on amene les lévriers que l'on diviſe en deux ou trois leſſes, & que l'on diſtribue dans les endroits où doit paſſer le loup, afin que ces chiens puiſſent le joindre. On peut auſſi le chaſſer avec des chiens courants; mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour ſans être rendu, cette chaſſe eſt ennuyeuſe, à moins que les chiens courants ne ſoient ſoutenus par les lévriers, qui le ſaiſiſſent, le harcelent & leur donnent le tems de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes & de mâtins; on tend des piéges, on préſente des appas, on fait des foſſes, on répand des boulettes empoiſonnées; tout cela n'empêche pas qu'on n'y trouve toujours quelques-uns de ces animaux. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur Iſle; cependant, dit M. de Buffon, on m'a aſſuré qu'il y

en avoit en Ecosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur du poil de ces animaux varie dans les différents climats, & même quelquefois dans le même pays. Dans les pays du Nord, on en trouve de tout blancs & de tout noirs; ces différences ne sont que des variétés très peu considérables. La différence la plus sensible, est celle de la grandeur; mais on a observé en général, que des animaux communs aux deux Continents, ceux de l'Amérique sont plus petits que ceux d'Europe. Nos loups ordinaires sont aussi plus petits & moins communs en Canada qu'en Europe, & les Sauvages en estiment fort la peau. L'espece commune est très généralement répandue : on la trouve en Asie, en Afrique & en Amérique, comme en Europe. En Orient, & sur-tout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple : on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espece de lutte contre un grand nombre d'hommes : on achete jusqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de tems & de contrainte, ces animaux sont susceptibles de quelque espece d'éducation. M. de Buffon en a fait élever & nourrir quelques-uns chez lui. Tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire, dans la premiere & seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressants; & s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux : mais à dix-huit mois ou deux ans, ils reviennent à leur naturel; on est forcé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. Voici un fait qui peut en quelque sorte servir de preuve à ce que dit M. de Buffon. Il y a deux ans que dans le bois de Monthoron près de Poitiers, je trouvai six petits loups qui étoient au gîte; ils n'avoient pas plus de huit jours : j'en pris un & le mis dans un petit lit convenable, que je lui fis faire dans ma chaise; je le nourris d'abord de lait, ensuite de pain & de lait, puis de soupe. Il prenoit des forces comme s'il eût été nourri par sa mere; ni la fatigue du voyage, ni le changement de nourriture ne l'altérerent pas sensiblement; je le caressois beaucoup & le mettois coucher avec moi; il me léchoit, venoit quand je l'appellois, & commençoit déja à rapporter ce que je jettois à une certaine distance. J'essayai de lui faire manger les entrailles d'un poulet qu'on venoit de vuider; jamais il n'eut si bon appétit; ses caresses redoublerent : mais je manquai d'être la victime de ma tentative, qui probablement lui inspira le goût naturel de son espece, qui est carnivore, & même antropophage dans certains cas; car la nuit suivante rêvant que j'étois en proie à des loups, je me réveillai par l'effet de la peur ou de la douleur : mon louveteau étoit parvenu à me mordre les jambes, & suçoit le sang qui en sortoit. Je ne tardai pas à m'en défaire; & j'ai appris depuis qu'on avoit été obligé de le tuer, tant il étoit disposé à mordre les enfants dans la maison où je l'avois laissé.

On fait avec la peau du loup des fourrures grossieres qui sont chaudes & durables, même des manchons; on en double la chaussure des gout-

teux, & de ceux qui craignent le froid des extrêmités : on assure même que les puces craignent l'odeur de cette peau, & qu'elles s'en éloignent. Nous avons mis dans notre Cabinet un loup empaillé parmi plusieurs autres quadrupedes, & depuis neuf ans qu'il y est, les scarabées disséqueurs qui ont mangé entierement la peau des autres, n'ont nullement touché à celle du loup. Les dents de loup servent à faire des hochets d'enfants, & à polir les ouvrages des Relieurs & Doreurs.

Les Naturalistes font mention de plusieurs autres sortes de loups, que ceux dont nous avons parlé : tels que le *loup doré* (voyez ADIL & CHACAL), le *loup tigre*, le *loup cervier*, &c. Nous donnerons l'histoire abrégée de ce dernier au mot LYNX.

LOUP. M. Cestoni donne ce nom à une sorte de fausse chenille, qui est l'ennemie des petites brebis. Cet insecte se métamorphose en moucheron.

Les paysans appellent aussi du nom de *loup* d'autres petites especes de chenilles qui rongent les boutons d'arbres, particulierement des poiriers, cerisiers & pommiers. Ces mêmes chenilles causent de très grands dommages aux rejettons : elles n'en peuvent être chassées que par une longue pluie, car elles endurent sans peine le froid & le chaud. Pour conserver la bonté du suc aux boutons qu'elles rongent, elles les enveloppent d'une matiere soyeuse, & les renforcent de feuilles : c'est le soir & le matin qu'elles prennent leur nourriture. Elles doivent leur origine à des papillons gris qui vont déposer leurs œufs sur les feuilles des arbres fruitiers. Le matin ils en sucent l'humidité & la rosée. Dans l'hiver ils se tiennent dans les étables & dans les granges. *Voyez* CHENILLE & PAPILLON.

LOUP DES EAUX. On donne ce nom au *brochet* & à la *loutre*, parce-qu'ils détruisent beaucoup de poissons : *voyez* BROCHET & LOUTRE.

LOUP MARIN. Tous les Voyageurs disent que c'est un animal amphibie, qui ne se nourrit, pour ainsi dire, que de poisson. Les uns lui donnent quatre pattes onglées ; les autres deux, avec deux mains palmées placées proche la queue. Dans leurs occupations, on reconnoît des caracteres qui conviennent fort au phocas ou veau marin, & quelquefois aussi à l'ours marin : ils sont également velus, même maniere de marcher, de ronfler & de gronder ; ils sont également susceptibles de mourir avec une effusion de sang, dès qu'on les touche sur le nez : leur chair est de même d'un mauvais goût, & se fond presque toute en huile.

Quoique plusieurs Naturalistes modernes tendent à croire que le loup marin est différent du phocas, nous croyons cependant que l'un & l'autre sont de la même espece ; mais que selon leur âge, leur sexe, ou la mer qu'ils habitent, ils sont sujets à varier. Telles sont les réflexions qui nous sont venues d'après la comparaison faite de quantité de ces animaux empaillés, & qui avoient été pris, les uns dans la mer du Sud, les autres dans la mer du Nord.

Les Indiens de Chiloë en font sécher la chair pour se nourrir : les vaisseaux François en tirent de l'huile pour leurs besoins. La pêche en est assez

facile. Ceux du Nord ſont grands comme de bons mâtins ; ceux du Pérou ont à-peu-près deux pieds de long : leur peau ſert à faire des ballons pleins d'air, dont les Américains ſe ſervent au lieu de bateaux.

Les Groënlandois donnoient autrefois le nom de *loup marin* ou de *hay-fiſch* au *tiburon* : les Hollandois appellent *lion marin*, l'animal que nous & les Eſpagnols appellons *loup marin ;* d'autres l'ont appellé *chien marin*, à cauſe de la figure de ſa tête. *Voyez* chacun de ces mots, & les articles PHOCAS & OURS MARIN.

Outre ces loups marins amphibies, les Voyageurs & les Naturaliſtes font mention de deux eſpeces différentes de poiſſons, connues auſſi ſous le nom de *loup de mer* : le premier s'appelle ſimplement *loup marin*, & l'autre *loup de mer vulgaire.* Voyez leur deſcription ci-après.

LOUP MARIN, *Lupus marinus piſcis.* Poiſſon à nageoires molles, ſans écailles, qui eſt très vorace. Sa peau eſt unie & preſque ſemblable à celle des anguilles ; elle eſt bleuâtre & ombrée de noir : ſa tête eſt grande, ſerrée, comme en forme de poignard ; ſes joues ſont enflées ; ſes dents ſont redoutables, elles ſont grandes & fortes, comme celles d'un chat de ſix mois. Il a une nageoire garnie d'aiguillons mols, qui s'étend depuis la tête juſqu'à la queue. Il a, proche des ouies, deux grandes nageoires rondes. On pêche de ces poiſſons en Angleterre dans le Duché d'Yorck, & dans le Northumberland. On donne auſſi le nom de *loup marin* au grand *chien de mer* ou *lamie*. Voyez ces mots.

LOUP DE MER VULGAIRE ou LUBIN, *Labrax.* Eſt un excellent poiſſon de nos mers, à nageoires épineuſes, qui a toujours la gueule ouverte, & qui dévore très promptement ſa proie ; ce qui eſt cauſe qu'on le prend facilement. On diſtingue deux eſpeces de lubins : l'un a le dos entre blanc & bleu ; l'autre eſt ſans taches. On trouve le premier dans la mer & dans les étangs ſalés, & l'autre aux embouchures des rivieres ; celui-ci a des petits deux fois l'an.

Le *loup de mer vulgaire* eſt un poiſſon grand, épais, & couvert d'écailles moyennes : il a la tête grande, ainſi que l'ouverture de la bouche : il a de très petites dents aux mâchoires, ce qui fait qu'il ne peut dévorer beaucoup de petits poiſſons ; mais il a dans le palais des os rudes & âpres. Ses yeux ſont grands. Cet animal reſſemble aſſez par le corps au ſaumon : il a ſous l'épine du dos un lieu vuide plein d'air ; il a quatre ouies de chaque côté. Près des ouies, & au-deſſous ſont quatre nageoires ; au dos ſont des aiguillons pointus & inégaux, qui tiennent à une peau mince. La nageoire qui eſt proche la queue, n'a qu'un aiguillon ; celle de l'anus en a trois : il a huit nageoires en tout. La nourriture de ce poiſſon conſiſte en poiſſons & petits cruſtacées ; il mange même de l'algue. Quoique goulu, il a grand ſoin de ne point prendre la chevrette quiporte une petite corne ſur la tête, parcequ'elle lui piqueroit le palais.

On trouve deux pierres dans la tête de ce poiſſon. Les Pêcheurs ont remarqué que les lubins vieux nagent au deſſus de l'eau, y périſſent ſouvent de

de froid; auſſi les jeunes n'habitent-ils que le fond des eaux. Ce poiſſon ſe prend facilement à l'hameçon, à cauſe de ſa voracité; mais auſſi a-t-il la ruſe d'enfoncer ſa queue dans le gravier, pour que les rets des Pêcheurs coulent par-deſſus ſon corps.

La chair de ce poiſſon nourrit peu, & ne vaut rien dans le tems du frai. Le meilleur loup, eſt celui qui vit en haute mer : on en ſale, & on ſeche les œufs comme ceux des muges.

M. Barrere dit qu'il ſe trouve auſſi deux ſortes de lubin ou lubine dans l'Iſle de Cayenne : l'un de riviere, qui eſt excellent; & l'autre de mer & à écailles, qui eſt encore plus délicat.

LOUP-TIGRE. C'eſt, à ce qu'il paroît, le même animal que celui que les Fourreurs nomment *guépard*. Sa robbe eſt belle, elle reſſemble à celle du *lynx* ou *loup cervier* par la longueur du poil; elle eſt d'un fauve très pâle, parſemée comme celle du léopard, de taches noires, mais plus voiſines les unes des autres, & plus petites; car elles n'ont que deux à trois lignes de diametre. Cet animal eſt très remarquable par une eſpece de criniere, de quatre à cinq pouces de longueur, qui lui pend ſur le col & entre les deux épaules.

On voit le loup-tigre dans les terres voiſines du Cap de Bonne-Eſpérance. Pendant le jour il reſte caché dans quelques creux de rochers, & ne va chaſſer ſa proie que pendant la nuit. L'ardeur avec laquelle il la cherche eſt apparemment cauſe qu'il hurle pendant la nuit; mais ſon cri fait fuir ſouvent les animaux, & donne lieu au Chaſſeur de l'attendre pour le tuer à quelque paſſage.

LOUTRE, *Lutra*. La loutre eſt à-peu-près de la groſſeur du blaireau; mais ſes jambes ſont plus courtes. Cet animal a la tête platte, le muſeau fort large, & de chaque côté il y a des mouſtaches compoſées de gros crins blancs & bruns. Son col eſt court, & ſi gros, qu'il ſemble faire partie du corps; ſa queue eſt groſſe à l'origine, & pointue à l'extrémité, couverte de poils. Son corps eſt recouvert de deux ſortes de poils; les uns plus longs & plus fermes, les autres plus fins, qui ſont une ſorte de duvet ſoyeux, de couleur griſe blanchâtre. Les poils les plus longs ſont paroître en général l'animal de couleur brune.

La loutre, dit M. de Buffon, eſt un animal vorace, plus avide de poiſſon que de chair, qui ne quitte guere le bord des rivieres ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs. Elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le caſtor, qui n'a des membranes qu'aux pieds de derriere, & dont les doigts ſont ſéparés dans les pieds de devant; tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds, qui ſont compoſés de cinq doigts onguiculés. Elle nage preſque auſſi vîte qu'elle marche : elle ne va point à la mer comme le caſtor, mais elle parcourt les eaux douces, & remonte ou deſcend les rivieres à des diſtances conſidérables. Souvent elle nage entre deux eaux, & y demeure aſſez long-tems; elle vient enſuite à la ſurface de l'eau, afin de reſpirer.

A parler exactement, elle n'eſt point animal amphibie, c'eſt-à-dire, animal qui peut vivre également ſur la terre & dans l'eau : elle n'eſt pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément ; & elle a beſoin de reſpirer, à-peu-près comme tous les animaux terreſtres. Si même il arrive qu'elle s'engage dans une naſſe à la pourſuite d'un poiſſon, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le tems d'en couper tous les oſiers pour en ſortir. Après l'examen anatomique que MM. de l'Académie ont fait d'une loutre, ils n'ont pu découvrir aucune apparence qu'il y eût jamais eu un trou qui pût donner paſſage au ſang pour aller d'un ventricule à l'autre, ſans paſſer par les poumons ; au lieu qu'il paroît que cette ouverture (le trou ovale) ſubſiſte dans le caſtor, ce qui le rend vraiment amphibie, & lui donne une bien plus grande facilité de ſe paſſer long-tems de reſpiration. La loutre a des poumons ſpacieux ; par une grande inſpiration, elle abſorbe une grande quantité d'air, qui lui donne ſeulement la facilité de reſter long-tems ſous l'eau. La femelle de la loutre a la matrice faite de même que celle des femmes, & a des nymphes & un clitoris comme elles : elle a dix petits reins, ſéparés les uns des autres, ayant chacun leur parenchyme, leurs veines, & leur artere émulgente à part.

La loutre a ſix dents inciſives à chaque mâchoire ; les dents ſont comme celles de la fouine, mais plus groſſes & plus fortes relativement à ſon volume. Une tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits & couverts, l'air obſcur, les mouvements gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elle répete à tout moment, ſembleroient annoncer un animal ſtupide : cependant la loutre devient induſtrieuſe avec l'âge, au moins aſſez pour faire la guerre avec avantage aux poiſſons qui, pour l'inſtinct & le ſentiment, ſont très inférieurs aux autres animaux. On dit que la loutre, lorſqu'elle veut prendre du poiſſon, commence à agiter les eaux pour faire fuir cette proie ſur les bords de l'étang, &c. entre les pierres & les cailloux, où elle les prend alors facilement. Au défaut de poiſſon, même d'écreviſſes, de grenouilles, de rats d'eau ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, & mange l'écorce des arbres aquatiques; elle mange auſſi de l'herbe nouvelle au printems. Elle ne craint pas plus le froid que l'humidité : elle devient en chaleur en hiver, & met bas au mois de Mars ; les portées ſont de trois ou quatre.

Il ſeroit ſans doute très avantageux de pouvoir tirer parti de ces animaux voraces, & qui ſont de ſi excellents pêcheurs ; c'eſt ce qui eſt indiqué dans le Journal Etranger du mois de Juin 1755, où l'on trouve un *Mémoire ſur la maniere de prendre les loutres en vie, & de les dreſſer pour apporter du poiſſon ; par M. Jean Lots, de l'Univerſité de Lund en Scanie, & Membre de l'Académie de Stockolm.*

Chaque animal a des habitudes qui lui ſont particulieres, & dont tout bon Chaſſeur peut tirer avantage. Par exemple, on prétend avoir obſervé qu'une loutre ne paſſe pas une ſeule grande pierre qui ſe rencontre ſur le

bord des rivages qu'elle habite, ſans y monter & ſans y dépoſer quelque fiente, que l'on reconnoît aiſément être celle de l'animal, parcequ'elle eſt entremêlée d'arrêtes. Cette marque, qu'on rencontre ſur les pierres, fait aiſément connoître la demeure de ces animaux, & ne donne pas moins de facilité à leur dreſſer des embuches pour les prendre. Lorſqu'on veut en avoir une vivante, on dreſſe ſur ces pierres des tenailles conſtruites de maniere que la loutre ſe prend ſans ſe bleſſer, lorſqu'elle va pour ſaiſir le poiſſon qu'on lui a mis pour appas.

A-t-on une jeune loutre vivante, car les jeunes ſe dreſſent mieux que les vieilles, on l'attache d'abord avec ſoin, & on la nourrit pendant quelques jours avec du poiſſon & de l'eau ; enſuite on mêle de plus en plus dans cette eau, du lait, de la ſoupe, des choux & des herbes ; & dès qu'on s'apperçoit que cet animal s'habitue à cette eſpece d'aliment, on lui retranche preſqu'entierement les poiſſons ; & en leur place, on ſubſtitue du pain, dont il ſe nourrit très bien. Enfin il ne faut plus lui donner ni poiſſons entiers, ni inteſtins, mais ſeulement des têtes ; on dreſſe enſuite l'animal à rapporter, comme l'on dreſſe un chien. Lorſqu'il rapporte tout ce qu'on veut, on le mene ſur le bord d'un ruiſſeau clair ; on lui jette du poiſſon qu'il a bientôt joint, & qu'on lui fait rapporter, & on lui donne la tête pour récompenſe. Un homme de la Scanie, par le ſecours d'une loutre ainſi dreſſée, prenoit journellement autant de poiſſon qu'il lui en falloit pour nourrir toute ſa famille. Au reſte, cette maniere de chaſſer n'eſt pas nouvelle en Suede, & doit avoir été beaucoup plus commune autrefois qu'aujourd'hui ; puiſque Jonſton, dans ſon *Hiſtoire des Animaux*, rapporte que les Cuiſiniers en Suede, avoient l'uſage d'envoyer des loutres dans les viviers, pour leur apporter du poiſſon.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît que ce n'eſt pas une loi commune, que toutes les loutres ſoient ainſi ſuſceptibles d'éducation ; ſans cela on en verroit certainement davantage, & elles nous ſerviroient pour la pêche, comme nos chiens nous ſervent pour la chaſſe. Toutes les jeunes loutres, que M. de Buffon a voulu priver, cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant que d'être aſſez fortes pour mâcher du poiſſon : au bout de quelques jours, elles devenoient plus douces ; mais ce n'étoit peut-être que parcequ'elles étoient malades & foibles : loin de s'accoutumer à la vie domeſtique, toutes celles qu'il a voulu faire élever ſont mortes dans le premier âge. La loutre en général eſt, de ſon naturel, ſauvage & cruelle : quand elle peut entrer dans une riviere, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler ; elle tue beaucoup plus de poiſſon qu'elle ne peut en manger, & enſuite elle en emporte un dans ſa gueule.

Les loutres ſe gîtent dans les premiers trous qui ſe préſentent, ſous les racines des peupliers, des ſaules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter ; elles y font auſſi leurs petits ſur un lit de buchettes & d'herbes. Leur retraite eſt infectée de la mauvaiſe odeur du débris des poiſſons qu'elles y laiſſent pourrir.

La loutre ne mue guere ; sa peau d'hiver est cependant plus brune, & se vend plus cher que celle d'été : elle fait une bonne fourrure ; on en fait pour l'hiver des manteaux que l'eau ne peut traverser. Les Sauvages du Canada se servent de peaux de loutre d'une grandeur extraordinaire pour en faire des robbes, lesquelles étant portées & engraissées de leur sueur & des graisses qu'ils manient, sont propres à faire de meilleurs chapeaux que ceux que l'on fait du seul poil de castor trop sec & fort difficile à mettre en œuvre sans aucun mélange.

La chair de la loutre se mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poisson, ou plutôt de marais. Les chiens chassent la loutre volontiers, & l'atteignent aisément lorsqu'elle est éloignée de son gîte & de l'eau ; mais quand ils la saisissent, elle se défend, les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement, qu'elle leur brise les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour lui faire lâcher prise.

La loutre est une espece d'animal qui, sans être en très grand nombre, est généralement répandu en Europe, depuis la Suede jusqu'à Naples ; elle se trouve dans l'Amérique septentrionale, où elle ressemble tout-à-fait à celle d'Europe, si ce n'est que sa fourrure est encore plus noire & plus belle que celle de la loutre de Suede ou de Moscovie. Elle se rencontre vraisemblablement dans tous les climats tempérés, sur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau ; car elle ne peut habiter ni les sables brûlants, ni les déserts arides ; elle fuit également les rivieres stériles & les fleuves trop fréquentés.

La graisse de la loutre, de même que celle des poissons, ne se coagule point par le froid, & reste toujours fluide : elle est résolutive, digestive ; on l'emploie pour la douleur des jointures, & pour fortifier les nerfs.

LOUVE, femelle du loup : elle porte deux mois, & fait cinq, six, & même jusqu'à sept louveteaux à la fois. *Voyez* Loup.

LOWA ou OISEAU PÊCHEUR. Est une espece de cormoran, que les Chinois accoutument à la chasse ou pêche du poisson. Ces oiseaux partent au signal donné par un coup de rame sur l'eau, ils plongent & saisissent le poisson par le milieu du corps, puis retournent à la barque avec leur proie. On leur met un anneau au bas du col, qui les empêche d'avaler leur prise : on dit que si le poisson est trop gros, plusieurs se joignent ensemble & s'aident mutuellement ; l'un s'attache à la queue, l'autre à la tête, & ils l'apportent aussi légerement que fidélement au bateau du pêcheur. *Voyez* Cormoran.

LOXIA. *Voyez* Bec croisé.

LUAMBONGOS. Les Negres de Congo donnent ce nom aux loups de leur pays. *Voyez* Loup.

LUBIN. *Voyez* Loup de mer vulgaire.

LUCET. *Voyez* Myrtille.

LUCHARAN. Est le nom qu'Albin a donné à la *chouette blanche*. Voy. Chouette.

LUCHZ. Est le *brochet* des Bordelois. *Voyez* BROCHET.

LUCUMA ou RUEMA. *Voyez* à l'article JAUNE D'ŒUF.

LUMIERE. Comme le soleil est la source de cette matiere précieuse; voyez le mot PLANETE, où l'on a présenté, d'après M. de Maupertuis, le beau spectacle du système planétaire.

LUMIERE SEPTENTRIONALE. C'est un phénomene naturel que l'on ne doit pas confondre avec la *lumiere zodiacale* ou l'*aurore boréale* : ce dernier ne paroît que de tems en tems. *Voyez* AURORE BORÉALE. La lumiere septentrionale au contraire est un phénomene journalier. On lit en effet dans une relation du Groënland, que dans ces contrées il se leve pendant tout l'hiver une lumiere avec la nuit, qui éclaire tout le pays, comme si la lune étoit dans son plein. Plus la nuit est obscure, plus cette lumiere luit; elle fait son cours du côté du Nord. Elle ressemble à un feu volant, & elle s'étend en l'air comme une haute & longue palissade; elle passe d'un lieu à un autre avec une promptitude inconcevable. Elle dure toute la nuit, & elle s'évanouit avec le soleil levant. M. de Mairan prétend que l'air grossier que l'on respire dans les pays situés près du pôle arctique, & les glaces qui se trouvent dans ces contrées, sont très propres à réfléchir les rayons de lumiere & à causer cette clarté que les habitants du pays nomment *lumiere septentrionale*.

LUMIERE ZODIACALE ou AURORE BORÉALE. *Voy.* AURORE BORÉALE.

LUMME, *Colymbi species*. M. Anderson (*Hist. Nat. d'Islande, p. 93*), dit que c'est un très bel oiseau aquatique d'Islande & du Groënland. Il est de la grosseur d'une oie; il ressemble en cela & par son chant à l'imbrim des Isles de Feroe : il a le bec étroit & noir : ses aîles sont petites; & dès qu'il augmente en graisse & en pesanteur, il vole difficilement : ses pattes sont très reculées, & ne lui permettent pas de marcher ni vîte ni long-tems; aussi dès qu'il apperçoit quelqu'un, sa seule ressource est de se coucher à terre & de se tapir, à moins que le vent ne souffle beaucoup; alors il s'aide un peu de ses aîles pour mieux courir. Cet oiseau, pour couver ses deux œufs en sûreté, choisit des endroits écartés & déserts, où il bâtit son nid sur l'eau douce, ou sur de petites éminences qui se trouvent tout proche du rivage, afin de pouvoir boire étant assis sur ses œufs, de ne sortir que pour ses besoins, & de rentrer sans beaucoup se fatiguer.

Le même Auteur prétend que quand les petits sont en état de voler, les vieux les conduisent à l'eau, & leur apprennent à trouver leur sûreté & leur nourriture en plongeant à propos; mais leur façon de les y conduire est tout-à-fait singuliere : l'un des vieux lummes vole toujours au-dessous du petit, afin que si celui-ci venoit à manquer dans son vol, il tombât sur son dos au lieu de s'écraser en tombant à terre, ou de devenir la proie des renards, qui ne manquent jamais de guetter ces occasions; un autre vieux se tient toujours au-dessus du petit pendant la route, pour faire face, en cas de besoin, aux oiseaux de proie. Si malheureusement un petit tombe

à terre, soit du nid, ou en voyageant, les vieux s'y précipitent aussi-tôt, & le défendent si vigoureusement, qu'ils se laissent manger eux-mêmes par les renards ou prendre par les hommes, plutôt que de l'abandonner. Une fois arrivés à la mer, chaque vieux lumme se charge d'un jeune, l'instruit comme nous l'avons dit, & lui fait quitter bientôt après la côte pour le faire hiverner vers l'Amérique, d'où ils reviennent tous ensemble en Groënland à l'approche de l'été. Les vieux lummes, qui par hasard ont perdu leurs petits, ou qui ne sont plus en état de couver, ne viennent jamais à terre, ils nagent toujours par troupe de soixante ou de cent, mais ils s'en vont avec les autres en Août. Dès qu'on jette un petit lumme dans la mer, ils viennent sur le champ l'entourer, & chacun s'empresse de l'accompagner, au point de se battre autour de lui, jusqu'à ce que le plus fort l'emmene; mais si par hasard la mere survient, toute la querelle cesse aussi-tôt, & on lui cede son enfant.

LUNAIRE. *Voyez* Bulbonach.

LUNE. *Voyez* à l'article Planete.

LUNE DE MER ou ROND DE MER, *Orbis marinus*. Est un poisson plat d'Afrique, qu'on appelle ainsi à la côte d'Or, à cause de sa ressemblance avec un poisson qui se nomme de même en Amérique, & dont la forme est presque orbiculaire. Le poisson lune a dix-huit ou vingt pouces depuis la tête jusqu'à la queue, douze pouces de large & deux ou trois d'épaisseur : ce poisson seroit presque ovale sans sa queue. Sa peau est blanche, argentée, & reluit la nuit; sa gueule est petite & armée de deux rangées de dents : il a le front large & ridé, les yeux ronds, grands & fort rouges; il a deux grandes nageoires qui commencent à côté des ouies : sa chair est blanche, ferme, grasse, nourrissante & de bon goût.

Ce poisson ne mord point à l'hameçon dans les mers de l'Amérique, & au contraire il ne se prend qu'à l'hameçon sur la côte d'Or en Afrique.

Le poisson lune d'Amérique a également la peau blanchâtre & un petit moignon de queue : il a depuis six jusqu'à huit pouces de diametre, & un pouce ou environ d'épaisseur.

De quelque maniere qu'on accommode ces poissons, ou bouillis, ou frits, ou rôtis, ils sont toujours, dit Labat, très bons & très faciles à digérer.

Les poissons lunes different des *poissons assiettes* en ce qu'ils ont sur le dos & sous le ventre deux grandes moustaches, qui semblent représenter une lune en croissant.

Redi fait aussi mention d'une autre espece de poisson de mer appellé également *lune*, & dont Jonston, Aldrovande, Rondelet & Silvien ont parlé. La lune dont Redi a donné la description, pesoit cent livres; elle lui avoit été donnée en 1674, par le Grand Duc Cosme III. Ce poisson étoit tout couvert d'une peau inégale & rude comme celle des poissons cartilagineux : il n'avoit que quatre nageoires, mais revêtues de cette même peau rude : la bouche étoit d'une petitesse extrême à proportion de la gran-

deur énorme du corps. Les trous des ouies étoient au nombre de deux : au fond de chacun de ces trous étoient quatre grandes ouies & une plus petite. On remarquoit sur le devant de la mâchoire supérieure, un os tranchant fait en demi-cercle, auquel répondoit un os semblable dans la mâchoire inférieure : ces deux os lui tenoient lieu de dents : l'entrée de la gorge étoit tapissée d'un grand nombre de piquants longs, aigus, recourbés & très durs. Redi ajoute qu'il trouva tout l'estomac & les intestins remplis d'une espece de bouillie blanche, qui contenoit des vers brunâtres & à queue fourchue. *Voyez Collect. Acad. Tom. IV, part. Etrang. p. 527.*

On appelle ce poisson *mole* : on dit qu'il gronde comme un cochon quand on le prend. Sa chair est blanche, nerveuse & grasse.

LUPERE, *Luperus.* Insecte coléoptere dont les antennes filiformes ont les articles allongés, & d'une égale grosseur tant à leur base qu'à leur extrémité. Son corselet est un peu applati, & garni de rebord; sa démarche est lourde & lente : sa larve qui mange les feuilles de l'orme, est assez grosse & ovale.

LUPIN, *Lupinus.* Est une plante que l'on cultive dans les pays méridionaux de la France : sa racine est ordinairement unique, ligneuse & fibrée; elle pousse une tige haute de deux pieds, ronde, droite, velue, rameuse, de couleur verte, jaunâtre, & moëlleuse : après que les fleurs placées au sommet de cette tige, sont séchées, il s'éleve trois rameaux au dessous : ses feuilles sont en éventail, ou en main ouverte, verdâtres & velues en dessous : les segments de la feuille s'approchent & se resserrent au coucher du soleil, & de plus ils s'inclinent vers la queue & se réfléchissent vers la terre. Les fleurs sont légumineuses & rangées en épi au sommet des tiges; il leur succede des gousses épaisses, larges, applaties, longues de trois pouces environ, jointes plusieurs ensemble, renfermant cinq ou six graines assez grandes, orbiculaires, un peu anguleuses & applaties, lesquelles renferment une plantule fort apparente, & sont un peu creusées en nombril du côté qu'elles tiennent à la gousse, blanchâtres en dehors, jaunâtres en dedans & fort ameres.

Du tems de Galien, la graine de lupins étoit une nourriture quotidienne sur les tables : on leur faisoit perdre leur saveur amere dans de l'eau bouillante, on les mangeoit au sel & au vinaigre; mais les Médecins modernes depuis Hoffman, regardent l'usage interne des lupins comme dangereux, parcequ'ils sont une nourriture d'un suc grossier, très difficile à digérer, &c. cependant s'il y a tant de danger à user des lupins, comment se peut-il faire que les Grecs en mangeassent si souvent? Protogêne, qui, dans son tems fut un Peintre très habile, ne mangeoit que des lupins, lorsqu'il vouloit être maître de son imagination, & donner de la vivacité à ses ouvrages. Ainsi les lupins sont, au jugement de la Médecine actuelle, dans le même cas que les *lentilles*. Voyez cet article.

Quoi qu'il en soit, les lupins sont du nombre des excellents remedes emplastiques : leur décoction convient pour fomenter la peau lorsqu'elle

est attaquée de dartres, teigne, galle, gratelle, &c. elle est une des quatre farines résolutives, qui sont celles d'*orge*, de *fèves*, d'*orobe* & de *lupins*, auxquelles cependant on substitue, selon la volonté, celles de *froment*, de *seigle*, de *fenugrec* & de *lin*. Voyez ces mots.

Les lupins servent aussi pour la nourriture des bestiaux; mais auparavant on les fait tremper dans de l'eau pour leur ôter leur amertume.

LURUS. Est un magnifique serpent de l'Amérique, que les Insulaires ont nommé ainsi parcequ'il est tout couvert de bandelettes de diverses couleurs artistement tissues : sa tête est joliment peinte & entourée d'un collier rouge; les bandes les plus belles sont d'un rouge corallin, tiqueté de nœuds couleur de ponceau : il y a des écailles paillées en forme de réseau, tiquetées d'un bleu mourant : le ventre est marqueté de points rouges. *Voyez Seba, Thes. II. Tab. 54, n. 2.*

LUZERNE, *Medica.* Il y a plusieurs especes de luzerne, mais nous allons parler préférablement de celle que l'on cultive pour le bétail, & que l'on appelle quelquefois *trefle* ou *foin de Bourgogne.* Cette espece produit de grosses & vigoureuses racines qui pivotent profondément en terre, & qui sont très vivaces. Ces racines donnent naissance à une tête, d'où partent plusieurs tiges hautes de deux pieds & demi, ou trois pieds, & qui deviennent plus ou moins grosses & nombreuses suivant la nature du terrein. Les rameaux soutiennent plusieurs feuilles composées de trois folioles disposées en trefle. Vers le sommet des épis paroissent des fleurs légumineuses violettes ou purpurines, auxquelles succedent des siliques qui contiennent des semences qui ont la figure d'un rein; toute la plante a un léger goût de cresson.

La luzerne est une de ces plantes avec lesquelles on peut former des prairies artificielles; d'une grande utilité par l'abondance de la nourriture qu'elles fournissent aux bestiaux.

On doit la semer dans une terre bien préparée par les labours, & bien hersée pour la débarrasser de toutes les herbes étrangeres qui pourroient lui nuire. Les lieux dans lesquelles elle se plaît davantage, sont les terreins gras, légers, & qui ont beaucoup de fonds : elle ne réussit pas dans les terres seches & arides. Dans les Provinces méridionales du Royaume, on peut semer la luzerne en automne, parceque, comme on n'y a point à craindre de grandes gelées d'hiver, cette plante profite de l'humidité de cette saison pour étendre ses racines; mais dans nos Provinces il vaut mieux ne la semer que dans le mois de Mars. On répand une livre de graine de luzerne par perche quarrée, la perche étant de vingt-deux pieds de longueur. On mêle la semence de luzerne avec moitié de semence d'avoine. Lorsque l'avoine qu'on a semée avec la luzerne est parvenue à maturité, on la fauche tout près de terre : les pieds de luzerne que l'on coupe en même tems ne manquent pas de repousser. Si néanmoins la saison avoit été assez favorable pour que l'avoine eût prodigieusement tallé, comme elle pourroit étouffer la luzerne, il faudroit la faire couper encore verte,

&

& la faire consommer tout de suite par le bétail ; car il est plus à propos de sacrifier la recolte de ce grain, que de risquer de perdre la luzerne nouvellement semée. Ce n'est qu'à la seconde & même à la troisieme année, qu'on peut avoir une ample moisson de luzerne ; c'est alors qu'elle a toute sa hauteur : on peut la faucher dans nos Provinces trois ou quatre fois l'année, & dans les Provinces méridionales, jusqu'à six fois. La premiere année, on ne doit la faucher qu'une fois, & deux fois dans la seconde.

Comme le suc de cette herbe est visqueux, elle se desseche difficilement. Lorsqu'il fait très chaud, il ne faut pas attendre que l'herbe soit tout à fait seche pour l'enlever, parceque la plus grande partie des feuilles se détacheroit & resteroit sur le champ. Une excellente méthode, est de mettre la luzerne, avant qu'elle soit entiérement seche, dans le grenier par couches alternatives avec la paille ; celle ci empêche la luzerne de s'échauffer, & contracte un parfum si suave, que les chevaux sont fort friands de ce mêlange de paille & de luzerne. Lorsqu'on veut recueillir la graine, on coupe légérement, avec des faucilles, les sommets des tiges, lorsqu'ils sont mûrs & chargés de graines ; on les étend sur un drap pour sécher, & on fauche ensuite l'herbe dont on a coupé les tiges. Un champ de luzerne dure jusqu'à huit à neuf ans.

La luzerne engraisse en fort peu de tems les bestiaux ; mais on doit y mêler moitié de paille. Ce fourage, encore verd, & coupé avant la fleur, a rétabli de jeunes chevaux qui maigrissoient, sans qu'on en sût la cause ; les vaches qui en sont nourries, donnent quantité d'excellent lait. Quelques personnes sont parvenues à supprimer l'avoine à leurs chevaux, en leur donnant de la luzerne hachée en place de la ration d'avoine.

Dans certaines années, on voit se multiplier dans les luzernes, des chenilles noires, qui en font périr l'herbe. Aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut couper les luzernes ; par ce moyen, on fait périr les chenilles, & l'herbe qui repousse ensuite ne se trouve pas endommagée.

LYCION ou LYCIUM. *Voyez* Caté Indien.

LYNX ou LOUP-CERVIER, *Lupus cervarius*. Le lynx, dit M. de Buffon, dont les Anciens ont dit que la vue étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, & dont l'urine, suivant leur opinion, avoit la merveilleuse propriété de devenir un corps solide, une pierre précieuse appellée *lapis lyncurius*, est un animal fabuleux, aussi-bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom ; il ne faut donc pas, comme l'ont fait plusieurs Naturalistes, attribuer à celui-ci, qui est un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire.

Notre lynx, continue M. de Buffon, ne voit pas à travers les murailles ; mais il est vrai qu'il a les yeux brillants, le regard doux, l'air agréable & gai : son urine ne fait pas des pierres précieuses, mais seulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, & dont il a les mœurs & même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espece

de hurlement, qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les Chasseurs, & leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut être suffi pour lui faire donner le nom de *loup*, auquel, pour le distinguer du vrai loup, les Chasseurs auront ajouté l'épithete de *cervier*, parcequ'il attaque les cerfs, ou plutôt parceque sa peau est variée de taches, à-peu-près comme celle des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée.

Le lynx est communément de la grandeur d'un *renard.* Il differe de la *panthere* & de l'*once* par les caracteres suivants : il a le poil plus long, les taches moins vives & mal terminées; les oreilles bien plus grandes & surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs; la queue beaucoup plus courte & noire à l'extrémité; le tour des yeux blancs, & l'air de la face plus agréable & moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle : il a les pieds divisés comme les lions, & la langue couverte de pointes. Il ne court pas de suite, comme le loup : il marche & saute comme le chat : il vit de chasse, & poursuit son gibier jusques sur la cime des arbres. Les chats sauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper : il saisit les oiseaux; il attend les cerfs, les chevreuils, les lievres au passage, & s'élance dessus; il les prend à la gorge; & lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il en suce le sang, & lui ouvre la tête pour manger la cervelle; après quoi, souvent il l'abandonne pour en chercher une autre.

Les lynx ou loups cerviers à peau tachée, se trouvent dans le Nord de l'Allemagne, en Moscovie, en Sibérie, au Canada, & dans les autres parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent. On fait avec les peaux de loups cerviers de très belles fourrures, qui sont beaucoup d'usage dans le commerce. Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie, sous le nom de *loup cervier;* & de Canada, sous celui de *chat cervier*, parceque ces animaux étant, comme les autres, plus petits dans le nouveau que dans l'ancien Continent, on les a comparés au loup, pour la grandeur en Europe, & au chat sauvage en Amérique. Cet animal, qui, comme l'on voit, habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, est du nombre de ceux qui ont pu passer d'un Continent à l'autre par les terres du Nord; aussi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique Septentrionale : c'est la même figure, le même naturel, il ne differe que pour la grandeur & la couleur. Le poil des loups cerviers change de couleur, suivant les climats & la saison; les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures & mieux fournies que celles de l'été; leur chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger.

Par cette description du loup cervier, autrement lynx, on voit que cet animal n'est point le *chaos* ni le *thos* dont les Anciens ont parlé, & qui sont des animaux foibles, timides & de la classe des petites bêtes.

M. Perrault a donné la description anatomique du loup cervier. *Voyez le Tom. III. des Mém. de l'Académie des Sciences, Part. I.*

LYRE DE DAVID, *lyra Davidis*, est un coquillage univalve de la

famille des *tonnes :* c'eſt une eſpece de *harpe.* Voyez ces mots.

LYS, *Lilium.* C'eſt une plante qui ne differe des joncs, qu'en ce que leur racine n'eſt point traçante, & que les feuilles de leur calice, qui eſt fermé en forme de cloche, ont communément à leur origine intérieure un ſillon. Tous les lys ont trois ſtygmates.

Le lys blanc eſt une de ces plantes que l'on cultive dans nos jardins, & qui en font, dans le mois de Juin, un des plus beaux ornements par leur beauté & par leur odeur exquiſe. On dit que cette fleur eſt originaire de Syrie. Il s'éleve de ſa racine, qui eſt bulbeuſe, une tige cylindrique, qui croît aſſez haut, & qui ſoutient pluſieurs fleurs d'une blancheur admirable, odorantes, compoſées de ſix pétales. Aux fleurs ſuccedent des fruits oblongs, à trois angles, remplis de ſemence : on emploie ſes fleurs & ſes oignons pour l'uſage de la Médecine.

Il y a encore pluſieurs autres eſpeces de lys; ſavoir, les *lys blancs à fleurs doubles*, qui ſont, en quelque ſorte, inférieurs aux lys ſimples, dont la fleur eſt toujours parfaite; au lieu que celles des lys à fleurs doubles ne ſont qu'à demi-formées. Le *lys blanc panaché* eſt des plus beaux par ſes feuilles joliment bordées de cramoiſi : il fleurit en hiver, & il n'y a guères de fleurs qui le ſurpaſſent pour la beauté. Les *lys orangers*, mêlés avec les blancs, font un bel effet dans les jardins. Le *lys rouge*, ſurnommé de *Saint-Jean*, eſt admirable par ſa belle couleur de feu.

Les fleurs des lys ont une vertu anodine : on ne les emploie qu'à l'extérieur, & très rarement à l'intérieur : on s'en ſert dans les décoctions émollientes. On prépare une huile de lys, en faiſant infuſer des fleurs de lys, que l'on n'y laiſſe que deux ou trois jours; & enſuite on en ſubſtitue d'autres, parcequ'elles ſe pourriroient, ſi on les y laiſſoit plus long-tems. Cette huile, ainſi préparée au ſoleil, a une odeur très agréable, & eſt d'uſage dans les douleurs & les tumeurs : elle eſt bonne dans les cas où il faut faire digérer ou mûrir, & peut être ajoutée aux cataplaſmes émollients & maturatifs. Les fleurs de lys conſervées dans l'eau-de-vie, & appliquées ſur les plaies enflammées, produiſent auſſi de très bons effets.

L'eau odorante que l'on retire des fleurs de lys à la chaleur du bain-marie, eſt d'uſage pour relever le teint des jeunes filles, & leur enlever les taches du viſage, ſur-tout ſi on y mêle un peu de ſel de tartre.

L'oignon de lys, appliqué à l'extérieur, eſt un des principaux remedes pour amollir, conduire à maturité, & faire ſuppurer.

LYS ASPHODELE, *Liliaſphodelus.* Plante dont les fleurs ſont jaunes, mais ſemblables pour la figure & l'odeur à celles du lys. Ses racines ſont glanduleuſes, ou en petits navets, comme celles de l'*aſphodele.* Voyez ce mot. Ce lys eſt émollient.

LYS D'ÉTANG. *Voyez* NÉNUPHAR.

LYS JACINTE, *Lilio hyacinthus vulgaris.* Sa fleur eſt bleue ou violette, & approche de celle de la jacinthe : on cultive cette plante dans les jardins.

LYS NARCISSE ou COLCHIQUE JAUNE, ou NARCYSSE D'AUTOMNE, *Colchicum luteum majus.* Ses feuilles ſont répandues à terre, vertes & liſſes : ſes fleurs ſont jaunes ; ſa racine eſt bulbeuſe & noirâtre. Cette plante, qui tient du lys & du narciſſe, croît aux pays chauds, ſur les montagnes & dans les prés.

LYS SAINT-BRUNO, *Liliaſtrum alpinum.* Ses feuilles ſont longues, étroites & creuſes : ſes fleurs ſont aſſez blanches & odorantes, ſemblables à celles du lys ordinaire ; ſes racines ſont glanduleuſes & fibreuſes. Cette plante croît ſur les Alpes & à la grande Chartreuſe, près la Chapelle de Saint-Bruno. Ce lys eſt carminatif & diurétique.

LYS DES VALLÉES. *Voyez* MUGUET.

Fin du ſecond Volume.







